

# MERCURE DE FRANCE

TOME SOIXANTE-SEIZIÈME

Novembre-Décembre 1908



Novembre-Décembre 1908 — Tome LXXVI

# MERCURE

DE

## FRANCE

*(Série Moderne)*

Dix-neuvième année



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, AVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

PFr275 1.15



*J. A. Lowell fund*

# BARBEY D'AUREVILLY

## CRITIQUE LITTÉRAIRE

---

Le hasard des centenaires remet encore une fois au premier plan de l'actualité pour ce mois de novembre la vigoureuse et originale figure de Barbey d'Aurevilly.

On ne peut pas dire que ce soit là une occasion inespérée de parler de l'auteur des *Diaboliques*, puisque, Dieu merci ! ces occasions ne nous font point défaut plusieurs fois chaque année. La pieuse et intelligente sollicitude de la femme admirable qui s'est dévouée corps et âme à la gloire du disparu nous assure, au moins deux fois par an, la parution d'un de ces livres de critique étincelants et pénétrants qui complètent si heureusement la série des Œuvres et des Hommes. D'autre part, il semble que, à la suite de ces publications fréquentes, l'attention publique, cette attention qu'il est si difficile de réveiller à l'égard d'un auteur dans les vingt-cinq années qui suivent la mort de ce dernier, se soit montrée plus clémente envers la mémoire de Barbey d'Aurevilly. Stimulés sans doute par les pages éclatantes que la publication des œuvres critiques mettait au jour, séduits par l'incomparable originalité de cette manière inimitable, un grand nombre d'écrivains, dans des articles copieux, dans des opuscules, dans des livres même n'ont pas cessé, pour ainsi dire, de nous entretenir, soit du savoureux romancier, soit du vigoureux polémiste. Hier encore M. Léon Bordellet publiait, à la librairie du *Mercur*e, un *Esprit de Barbey d'Aurevilly* qui est bien le plus étonnant dictionnaire d'esprit qu'on ait mis au jour depuis Chamfort.

Tant de livres et tant d'études, en même temps qu'ils servaient admirablement la gloire posthume de l'auteur de *l'Ensorcelée*, nous initiaient peu à peu aux petits et aux grands côtés de sa manière, nous permettaient de le juger à son tour en pleine connaissance de cause et « pièces en mains », si l'on peut dire.

Aujourd'hui, la publication des œuvres critiques est à peu près terminée; nous possédons le meilleur de ce qu'écrivit Barbey sur les livres et les hommes de son temps. Le moment est venu, semble-t-il, de jeter sur cette œuvre énorme, qui renferme plus de quarante volumes, un regard d'ensemble, d'en dessiner les grandes lignes, d'en résumer et d'en apprécier l'esprit général.

## §

Barbey d'Aureville n'était pas un critique-né.

Il y a deux sortes de critiques, en littérature: il y a les critiques de naissance et les critiques d'occasion.

Les critiques de naissance se reconnaissent, en général, à cette tendance invincible qui les pousse à discuter des idées et de la personne d'autrui, au détriment même de leurs propres idées et des inclinations de leur propre tempérament. Leur satisfaction dernière réside dans cette étude de l'âme des autres, soit qu'ils s'imprègnent de leur manière, qu'ils se travestissent à leur façon, en quelque sorte, pour les mieux comprendre (et c'est alors de la critique impressionniste), soit qu'ils s'arrogent le droit de les juger (et c'est alors de la critique dogmatique). Dans l'un et l'autre cas, ils font abstraction de leur propre personnalité, de leur propre tempérament et de leurs propres idées pour exposer ou discuter la personnalité, le tempérament et les idées d'autrui.

Ce détachement de soi-même, c'est peut-être là la marque caractéristique des esprits de cette nature. A des degrés divers, vous le rencontrerez chez tous ceux qui sont des critiques-nés: Sainte-Beuve peut bien s'égarer pendant plusieurs années dans le domaine poétique ou romanesque, Taine peut bien laisser vagabonder sa fantaisie sous les traits de Graindorge, Jules Lemaitre peut bien construire en se jouant de légères charpentes dramatiques, leur grand, leur réel souci, au fond, est l'étude de l'esprit d'autrui, l'analyse du livre, de l'œuvre

d'art ; toujours ils y reviennent, attirés et comme fascinés par ce combat des idées auquel nul ne peut renoncer lorsqu'il y a goûté.

Le propre du critique d'occasion, au contraire, est de ne jamais s'abstraire de soi-même lorsqu'il parle des autres. Son tempérament — généralement vigoureux — ne l'incline pas du tout vers la critique par un souci de dilettantisme ou de dogmatisme. Il ne cherche ni à montrer ni à juger. Ce qu'il demande aux lettres, c'est, d'une façon générale, ce qu'il demande à la vie : un aliment pour nourrir ses propres idées, un motif de développement pour ses thèmes favoris, des exemples pour fortifier ses sentiments.

Aspirant d'une façon continuelle à exprimer son tempérament original, il cherche d'instinct tout ce qui peut le renforcer. La vie lui offre des sujets de tendresse et d'émotion s'il est poète ou romancier. Les œuvres d'art lui offrent des occasions similaires de s'exprimer tout entier. Lorsque Lamartine écrit, ou, plutôt, dicte son *Cours familier de littérature*, ce n'est point pour le plaisir d'analyser et de juger les plus grands noms littéraires, c'est pour la volupté, beaucoup plus intense à ses yeux, de renforcer en lui ce don magnifique du verbe qu'il possède, en construisant de merveilleuses tirades d'une éloquence inégalée. De même, Théophile Gautier, parcourant les salles des musées de l'Europe et décrivant avec son acuité de vision intense et sa richesse de coloris les plus beaux tableaux de France, d'Italie ou d'Espagne, se réjouit beaucoup moins de les juger que de les voir et surtout de les faire voir. La plume à la main, il double le simple plaisir qu'il a déjà ressenti, croyez-le bien. Il en est de même de Barbey d'Aurevilly. Ce n'est point par un souci de justice immanente qu'il a décidé de parler de ce livre ou de cette pièce, ce n'est point pour faire valoir celui qui l'a composé, pour s'imprégner de sa manière, pour l'exprimer à son tour, mais c'est probablement parce qu'il aura découvert dans cette œuvre d'art comme un écho qui multiplie sa propre voix. Ou bien, au contraire, c'est parce qu'il aura rencontré en cet artiste un tempérament absolument opposé au sien qui l'aura fait tressaillir, lui, l'homme passionné avant tout, qui l'aura excité à se jeter sur sa plume comme sur une arme afin de croiser le fer avec l'adversaire.

C'est donc lui, en définitive, toujours lui, que l'on retrouve

derrière tel portrait littéraire du grand siècle, telle peinture de tel romantique, telle furieuse diatribe contre telle femme de lettres, tel simple compte-rendu de première écrit en un style d'une coloration incisive et d'un éclat incroyable. Peu importe la vulgarité de l'auteur qu'il étudie, la médiocrité de l'œuvre qu'il a entre les mains, chacun a compris que ce sont là de simples prétextes, et que le jeu vaut avant tout par celui qui l'exécute. Mais aussi quelle maestria, quel art consommé des phrases et des épithètes, quel bonheur d'expression, quelle spontanéité d'images, et de quelles images!... Vraiment oui, tout Barbey est là, plus vivant, plus trépidant, plus exaspéré et plus romantique qu'il ne le fut jamais dans ses œuvres de pure imagination, et grâces soient rendues au vaudeville idiot, à la poétesse stupide, à l'écrivain niais qui furent le prétexte d'aussi belles et d'aussi chatoyantes pages littéraires!...

On ne perd donc pas tout en étant un simple critique d'occasion et non pas un critique-né. Toutefois cette disposition particulière de l'esprit a un double effet ; d'une part, celui qui la possède ne doit pas aspirer à devenir jamais un guide. D'autre part, sa critique vaut en dernière analyse et très exactement ce qu'il vaut lui-même. En effet, n'ayant jamais pensé à être un juge, s'étant contenté d'être ému et d'exprimer son émotion, comment pourrait-il prétendre à ce qu'on vît dans ses œuvres critiques autre chose que le reflet de la personnalité ? Et, d'un autre côté, comment une œuvre de cette qualité pourrait-elle valoir par quelque côté objectif, puisqu'elle est entièrement subjective ?

On lit Sainte-Beuve, on lit Taine, on lit Brunetière, on lit Faguet pour y trouver, d'abord, sans doute, l'opinion précise de tel critique sur tel auteur ou sur tel problème littéraire. Mais on les lit aussi, et surtout, avouons-le, pour y rencontrer des idées générales où nous ne reconnaitrons pas seulement l'esprit de Sainte-Beuve ou de Faguet, mais l'esprit de tous les temps et de tous les hommes. C'est la vérité que nous cherchons en eux, et si nous la cherchons dans leur œuvre, c'est que nous les croyons doués d'un esprit suffisamment objectif pour l'y avoir mise. Au lieu que, dans l'œuvre critique d'un Barbey d'Aureville, ce que nous cherchons, ce ne sont pas des idées justes, des théories précises, des formules presque mathématiques, c'est une manière de sensibilité particulière



qui nous agrée ou nous choque, mais ne nous laisse jamais indifférent. Un beau portrait littéraire signé Sainte-Beuve a quelque chose de définitif en lui qui impose le respect à tous. C'est une vérité démontrée, et, pour ainsi dire, acquise à l'humanité. Un beau portrait littéraire signé Barbey d'Aurevilly (et il en est de remarquables dans la première série des *Cœuvres et des Hommes*), c'est une vigoureuse page de polémique autour de laquelle on va pouvoir batailler, car elle n'est, on le sent, que l'expression d'une certaine personnalité susceptible d'être aimée par les uns, haïe par les autres.

C'est pourquoi, je le disais plus haut : tant vaut l'homme, tant vaut une critique de cette qualité.

Aimez-vous le « vieux laird », à la sensibilité ombrageuse, au goût intense du romanesque, à la rhétorique âpre, à l'accent dominateur et persifleur, vous adorerez sa critique. Avez-vous tressailli d'émotion littéraire à la lecture d'une de ces *Diaboliques* au style contourné et bizarre, mais si débordantes d'une vie intense, si uniques, ouvrez sans hésiter les *Cœuvres et les Hommes* ou le *Théâtre contemporain*, vous retrouverez votre première impression amplifiée encore, s'il est possible. Avez-vous exécré, au contraire, l'*Ensorcelée* ou le *Prêtre Marié*, avez-vous souri de tant d'efforts puérils pour nous épouvanter, vous êtes-vous moqués des invraisemblances ou des exclamations romantiques, ne lisez point l'œuvre critique de Barbey d'Aurevilly : vous ne corrigeriez pas votre mauvaise première impression par une seconde meilleure. Ces deux parties de l'œuvre d'un seul écrivain sont solidaires l'une de l'autre, elles ne forment qu'un tout.

Il est donc indispensable, quand on étudie en l'auteur du *Chevalier des Touches* le critique littéraire qu'il fut, de ne jamais perdre de vue l'homme qui prime chez lui tout l'écrivain. Autrement on risquerait de ne pas comprendre ou d'être injuste. Aussi m'a-t-il paru indispensable, afin de souligner cette unité des deux êtres dans un seul nom, de les étudier ensemble, voyant l'influence réciproque qu'ils avaient exercée l'un sur l'autre. Chacune des attitudes de Barbey d'Aurevilly en face d'une œuvre à juger, d'une époque à analyser ou à définir se justifie et s'explique par un côté de son caractère. Chacun des jugements qu'il porte est inscrit d'avance dans telle ou telle partie de son tempérament. Voyons donc ce que

fut ce caractère, ce que fut ce tempérament et quelles concordan­ces s'établissent tout de suite entre eux et entre sa façon de goûter et de pratiquer la critique.

§

Dans la lumineuse étude qu'il a écrite pour servir de préface aux *Memoranda*, M. Paul Bourget a mis en relief le trait principal qui explique tout Barbey : le constant désaccord entre cet homme d'un génie tout aristocratique et son temps, son métier :

Il offre, disait M. Paul Bourget, un rare exemple, et d'un intérêt singulier pour le psychologue, de facultés qui n'ont rencontré ni leur milieu ni leur époque. Il a eu, dès son adolescence où il vit Brummel, et il a conservé dans son âge mûr où il connut d'Orsay, le goût passionné de l'aristocratie... Il lui a fallu subir, avec une nature affamée de distinction, toutes les vilénies du métier : l'âpreté des médiocres concurrences qui dégoûte même du triomphe, l'exécution des besognes à jour fixe qui fait regretter même le talent qui vous en rend capable, et — pour combler la mesure — ce métier, ces concurrences et ces besognes, en pleine société démocratique. — Il était né, et il est resté un fanatique de l'action... Il a, cependant, vécu sédentaire, assez analogue par l'antagonisme de ses désirs et de ses habitudes à ces héritiers de familles ruinées que Walter Scott évoque au coin du foyer désert... Il est devenu catholique, et du catholicisme le plus hautement proclamé, jusqu'à écrire l'apologie des procédés inquisitoriaux, à l'heure précise où la science contemporaine paraît se résoudre dans le positivisme le plus hostile à la tradition catholique. Absolutiste et nourri de la moëlle de la doctrine de Joseph de Maistre, il a vu les monarchies s'écrouler, les théories issues de la Révolution foisonner et grandir, la France multiplier les essais de gouvernement parlementaire. Idéaliste dans son art comme il l'a été dans sa vie, il assiste aujourd'hui à l'avènement de la littérature documentaire. Rarement antithèse plus étrangement et plus complaisamment prolongée n'a isolé davantage un homme dans les partis pris de son orgueil et de sa chimère...

On ne saurait définir avec plus de justesse le trait dominant de Barbey d'Aureville : un révolté devant son existence, de par la force des choses. Un révolté qui s'insurge contre la platitude, la médiocrité et la bassesse des existences contemporaines en se réfugiant par ses romans dans un âge d'héroïsme ; un révolté qui se venge de la petitesse des hommes de

son temps en créant des héros excessifs aux destinées extraordinaires.

On comprend, dès lors, l'attitude qu'un caractère de cette sorte va prendre en présence des œuvres à juger, des hommes à critiquer : avec la même intransigeance farouche dont il faisait preuve en face de la vie, il analysera et disséquera les productions de ses contemporains. Les yeux toujours fixés sur le passé et ses grandeurs, rendues plus belles encore et plus grandioses par l'éloignement, il contempera à la dérobée et avec une ironie méprisante cette littérature de pygmées que produit une époque aussi médiocre que la nôtre. Il vit chez nous non comme un homme de notre temps, mais comme le représentant d'un âge disparu, l'escopette au poing et le couteau à la ceinture. Il sait qu'il bataille solitairement, et, loin de lui peser, cette solitude le rehausse encore à ses propres yeux. N'y en eût-il qu'un, il serait le dernier, il serait celui-là qui se dresse en face de la production artistique contemporaine pour la bafouer, toutes les fois qu'elle affirme son modernisme, qu'elle s'écarte des grands modèles de l'âge classique, qui sont ses modèles, à lui, qui sont les exemples où il se retrempe pour se fortifier.

Un critique ! Allons donc ! Où pensez-vous que le « vieux laird » va puiser cette indépendance d'esprit qu'il ignore, lui, le plus passionné de tous les écrivains ? Où voulez-vous qu'il prenne cette prudence nécessaire à l'établissement d'un jugement équitable, lui l'homme d'action qui court à son feuilleton comme un soldat court au feu ? Où espérez-vous qu'il acquerra cette « bienveillance pour les idées d'autrui » avec laquelle Goethe prétendait que se devait aborder toute étude littéraire, lui, l'irréductible entêté, enfoncé dans ses idées comme dans son costume d'une époque antérieure à la nôtre !...

Un critique ! Non, mais un polémiste, et de la plus belle race, de la plus rare des espèces, un polémiste de la grande époque, un maître en escrime, qui possède le grand jeu et qui excelle à l'épée de combat. Superbe spectacle que celui de cette âme en révolte contre les médiocrités, les bassesses et les turpitudes de son temps, spectacle rendu plus merveilleux encore par la fantaisie du bretteur.

Reprenons et décomposons les unes après les autres les plus caractéristiques de ses attitudes sur le terrain.

Voici l'aristocrate, d'abord. Imbu d'une élégance et d'une noblesse de pensées qui furent rarement égalées, le critique a voué avant tout une haine tenace, une haine implacable aux esprits vulgaires. Tout ce qui, de près ou de loin, touche à la démocratie lui paraît aussitôt suspect, car tout ce qui est démocratique est nécessairement infecté d'un virus malfaisant. Ou bien les esprits de cette sorte sont des médiocres, tel Mazzini : « Ni principes nets et profonds, ni philosophie, ni sentiment de l'histoire, ni compréhension des nécessités contemporaines, ni mouvement d'idées au service d'une cause qui est une guerre, ni conscience de son autorité, ni moyens personnels d'action. Quel effroyable bilan ! » Ou bien ils sont « fades et venimeux », tel Jules Favre : « Sa sottise manque d'esprit. Elle est tempérée. Elle rentre dans cette espèce de médiocrité flasque qui cause autant de dégoût à l'esprit que les corps mous en causent à nos nerfs... Il n'a même pas le plantureux dans la sottise, qui ferait la joie de mon âme, s'il l'avait ! » Ou bien ils sont surfaits, tel Benjamin Constant : « Il a passé pour le coq du libéralisme pendant trente ans. Mais le libéralisme n'était pas difficile en coqs. Tout lui était coq qui piaillait, n'importe avec quelle voix, contre le pouvoir... Benjamin Constant, l'être le moins viril par la pensée, par les opinions, par le caractère, par le cœur et par le talent, d'un temps où il y avait des hommes comme de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Lamennais ! »

Comment pourrait-il en être autrement de ces hommes plus ou moins issus de la démocratie « qui n'est jamais que le gouvernement de la vulgarité » ? Aussi, de dégoût, Barbey d'Aurevilly s'est-il cantonné pour toujours dans deux ou trois admirations ferventes pour quelques héros privilégiés des lettres qui concentrent en eux ces dons inestimables d'aristocratie, d'élégance, de distinction et de noblesse de l'âme. Byron, d'abord, l'infortuné lord Byron, qui a exercé une influence si puissante, presque une fascination sur l'auteur des *Diaboliques*. D'une sensibilité profonde, un peu ombrageuse comme celle de Barbey, doué d'un même goût de l'action et du romanesque, aspirant à la même forme de l'art et à la même conception de la vie, l'auteur du *Corsaire* devait, toute son existence, briller aux yeux du vieux gentilhomme normand comme l'image rêvée et inatteignable de ce que lui-même eût voulu être. Cet

aristocrate anglais, d'une si haute naissance, doué du génie poétique, pouvant abriter ses dégoûts du monde contemporain derrière sa pairie et ses quatre mille livres sterling de revenus, chevalier du rêve et chevalier de l'action, quelle éclatante et merveilleuse destinée pour le pauvre forçat des lettres et du journalisme gagne-pain qui se sent dans le cœur autant de distinction et de noblesse, dans l'esprit autant de talent, dans la manière autant d'allure que l'autre, et que la vie contemporaine rive implacablement à son boulet !...

Aussi l'a-t-il passionnément aimé, ce frère aîné qui lui ressemblait si parfaitement, aussi son souvenir toujours vivant vient-il, à chaque page, se rappeler à sa mémoire. Il l'a tant lu et relu ! Il le connaît si bien dans son fond et dans ses détails ! « Comme poète et comme homme, le lord Byron du bruit que fait son nom n'est pas le lord Byron de la réalité, le lord Byron de ceux qui l'aiment et qui, à force de le regarder et de cohabiter avec son génie dans ses œuvres, et dans ses *Mémoires* avec sa personne, ont vu le vrai lord Byron sous les attitudes, les affectations et le masque... »

Est-ce de l'auteur du *Giaour* ou de lui-même qu'il vient ainsi de parler ? et ne pourrait-on appliquer à celui qui écrivit *l'Ensorcelée* la phrase même qu'il applique à Byron ?...

A la vérité, ces deux âmes étaient tellement semblables, pétries d'un même limon, que l'un semble la répétition de l'autre, avec une destinée totalement différente, à quarante ans de distance.

Après Byron, les fortes admirations du Barbey d'Aurevilly aristocrate vont à Lamartine, à Chateaubriand, à Milton, à Alfred de Vigny, à tous les génies un peu hautains dont le front pur et fier s'élève au-dessus de l'élite.

Entre Lamartine et Victor Hugo, il a tout de suite fait son choix. Il y a, si grand soit-il, dans l'auteur de *la Légende des Siècles*, des parties basses qui choquent l'homme de goût. Est-ce abus, ou, plutôt, est-ce mauvais emploi de l'imagination ? Il s'enivre d'elle jusqu'au vertige, il entasse les mots sur les mots, l'invention sur l'invention. Au lieu que Lamartine :

Lamartine est le Virgile de la civilisation chrétienne par la fondateur des sentiments, et c'est un Virgile d'une bien autre force poétique par les facultés... Lamartine avait « le sens de la réalité

humaine », mais, en passant par sa grande âme, la réalité grandissait...

Et, pourtant, l'auteur des *Méditations* fut un démocrate à son heure. Oui, mais la démocratie est sauvée chez lui par la poésie :

C'est la poésie de Lamartine qui sauve la politique de Lamartine, de cet homme qui répondit un jour, quand il fut nommé député, dans un parlement d'imbéciles ou d'esprits plus bas que leurs ventres : « Je siégerai dans le plafond ! »

Dans Chateaubriand, ce qu'il goûte pleinement, c'est cette aristocratie entière, cette hauteur, cet isolement, qui donnent à cette figure une apparence presque gigantesque. Plus que le style, plus que la phrase enchanteresse, l'attitude olympienne (mais d'un Olympe romantique où il y aurait des ruines d'empires et le bruit de la mer) frappe au cœur Barbey d'Aureville.

Il y avait en lui quelque chose de trop particulier, de trop aristocratique dans le talent comme dans la destinée, pour qu'on osât avec lui les familiarités idolâtres de l'imitation. « Monsieur de Chateaubriand », comme on a toujours dit, ne pouvait jamais être que « Monsieur de Chateaubriand », et, malgré l'odieux vent d'égalité qui soufflait déjà et qui, depuis, a mis tout pêle-mêle par terre, j'ai entendu, vers la fin de sa vie, la manière dont on disait ce « Monsieur de Chateaubriand ». Et, maintenant, nous pourrions vieillir, nous n'entendrons plus jamais dire rien comme cela !...

Ce même don d'aristocratie, nous le retrouvons dans la hautaine et noble figure d'Alfred de Vigny, et c'est la raison pour laquelle Barbey d'Aureville le chérit si tendrement, ce génie « qui a résolu le problème éternel manqué par tous les poètes, d'être pur et de ne pas être froid ». C'est parce qu'il a en lui ce don inimitable et qui ne s'enseigne pas « de relever par le langage les choses les plus vulgaires, de parler de tout comme il aurait chanté, et d'agir comme il parlait », qu'il est sacré entre tous et digne de tous les cœurs élevés.

### §

Mais l'aristocratie de la pensée ne constitue pas la seule qualité qu'il est indispensable de posséder, aux yeux de Barbey d'Aureville, pour valoir et être quelqu'un. L'auteur de *la Bague d'Annibal* n'aurait pas été le grand optimiste qu'il était

en définitive s'il n'avait mis l'idéalisme au-dessus de toutes les doctrines littéraires. Son admiration pour Lamartine, pour Alfred de Vigny, pour Byron est la preuve la plus éclatante de ces théories idéalistes qui devaient le hanter si fort, et que, par un détour du hasard bien cruel, il devait voir renier et bafouer autour de lui toute son existence. La vie de Barbey d'Aureville correspond, en effet, à peu de chose près, à la naissance et au développement de l'école réaliste et documentaire. Quelle antithèse de plus, et quelle souffrance à ajouter à tant d'autres que la naissance de ces livres empreints du réalisme le plus outrancier, depuis l'œuvre de Flaubert jusqu'à celle de Zola, et quelle douleur, pour le vieux critique, d'être astreint, par nécessité professionnelle, à lire et à discuter une telle littérature ! Pas une de ses idées, on peut le dire, n'est à ce moment d'accord avec les idées professées.

S'agit-il de l'école documentaire et du petit fait, qui cherche à expliquer l'œuvre par l'homme et fait plus état de la biographie que de la bibliographie ? Barbey y oppose tout de suite sa théorie à lui. A propos d'André Chénier, dont on vient de donner « le dessous de cartes des travaux, l'envers et le déshabillé de l'œuvre », il s'écrie, indigné :

La vie des poètes est rarement poétique. Ce qu'on n'en sait pas vaut toujours mieux que ce qu'on en sait... Le meilleur historien qu'il ait, c'est le Mystère, ce porteur de manteau noir. Le Mystère grandit jusqu'à Homère, qui n'a pourtant pas besoin d'être grandi, tant il est immense ! Qui était-il ? Était-il un ? Était-il plusieurs ? Ah ! il était plusieurs par le génie, mais ces imbéciles d'Allemands ont cru qu'il était plusieurs par la réalité. André Chénier, prosaïsé dans la biographie de son parent, M. Gabriel de Chénier, lequel ne se doutait pas du tort qu'il fait à l'homme qu'il admire, tombe, dans son récit, au rang des hommes de lettres, des honnêtes gens de lettres du xviii<sup>e</sup> siècle. C'est Lemierre, Delille, ou Palissot ! De cygne de la mer Egée, il devient une fourmi d'érudit et de travailleur, tirant perpétuellement et péniblement son petit brin de paille, et c'est à navrer le cœur de tous ceux qui aiment les poètes, cela !

Voilà son opinion sur la critique documentaire, opinion répétée dix fois, cent fois à travers tous ses articles. Son attitude à l'égard de Taine fut extrêmement loyale. Avant même que l'auteur de *Thomas Graindorge* eût connu la grande notoriété, Barbey d'Aureville, qui lisait tout, avait déjà

été frappé de l'originalité que présentaient les essais du jeune critique. Il en avait admiré la sûreté de jugement, la précision de méthode, comme il avait goûté en artiste l'éclat du style. Il fut l'un des premiers qui signala en termes chaleureux les études sur Shakespeare, puis la thèse sur La Fontaine (en faisant quelques réserves, cette fois), puis enfin la *Littérature anglaise*, avec la fameuse préface et le théorie tainienne exposée intégralement. Il avait compris de bonne heure et il avait voulu dire qu'il se trouvait en face d'un maître écrivain. Mais comment eût-il pu goûter à sa valeur cette théorie critique, lui, l'éternel idéaliste, pour lequel la science semble en contradiction absolue avec tout effort artistique ?

Aussi, loyal comme toujours, il proclama son aversion pour tout ce côté d'une grande méthode. Vous allez voir, du reste, ce qui le choque le plus dans cette conception nouvelle de la critique :

Si l'esprit humain, où qu'il vive, n'est jamais que la résultante de la triple force qui le crée, — le climat, la race et le tempérament, — l'homme de génie s'explique comme l'homme médiocre, — et je n'ai plus besoin d'en rien savoir... Non ! non ! ce qui m'intéresse, moi, et l'humanité tout entière, et ce qui me charme, c'est, dans l'homme de génie, ce qui se trouve au contraire précisément d'inexplicable, de plus résistant à toute violence de théorie et à toute impertinence d'absolu !

Cette haine de la médiocrité, cette crainte d'amoindrir son idéal en n'y songeant pas assez, en se frottant trop souvent aux vulgarités de l'existence, c'est là ce qui le rendit si dur pour Flaubert, pour Mérimée, pour Dickens et pour Zola.

Ce qui l'exaspéra toujours chez Flaubert, ce fut l'impassibilité de l'artiste en face de la réalité à décrire, ce fut son amoralisme, ce fut le détachement voulu du créateur en présence de l'œuvre à créer. Qu'est un artiste qui ne vibre pas ? Qu'est une œuvre d'art « dans laquelle il n'y a pas d'âme » ?

Si l'on forgeait à Birmingham ou à Manchester des machines à raconter ou à analyser en bon acier anglais, qui fonctionneraient toutes seules par des procédés inconnus de dynamique, elles fonctionneraient absolument comme M. Flaubert.

Pour Mérimée, c'est encore cette froideur glaciale, ce parti-pris d'insensibilité qui bouleversait et affolait Barbey. De



même, le grand enthousiaste qu'il était ne comprit jamais l'ironie d'un Dickens ou le pessimisme d'un Zola.

Toutes ces manières étaient en contradiction trop brutale avec ses procédés ordinaires de pensée pour ne pas exciter chez lui une sorte de rage bruyante qui était de l'exaspération, mais qui ne fut jamais de la haine. Je crois même que c'est la louange la plus étonnante qu'on puisse adresser à l'auteur des *Œuvres et des Hommes*, que, vivant comme il faisait au milieu d'êtres si opposés à son tempérament, il ne conçut jamais contre eux aucun motif de haine. Aristocrate, il voyait l'aristocratie bafouée chaque jour dans les livres et dans la bouche des hommes, et il concevait, dans le fond, si peu de ressentiment contre la démocratie qu'il laissait échapper, à la rencontre d'un Michelet, de superbes exclamations d'étonnement et d'admiration.

Idéaliste, il contemplait chaque jour le dédain de plus en plus accentué dans lequel on tenait sa doctrine, et il ne célébrait pas pourtant la beauté qu'il trouvait à certaines analyses de Sainte-Beuve, et il écrivait sur ce Sainte-Beuve poète l'un des articles les plus pénétrants qu'on ait jamais faits sur l'auteur de *Joseph Delorme*.

Cette même sincérité un peu rude, mais vigoureuse, le poussait enfin à déplorer dans les livres l'absence du romanesque et du goût de l'action.

Romanesque, on peut bien dire que Barbey d'Aurevilly l'aura été toute sa vie. Il l'aura été loyalement, sans ambages, sans pudeur craintive. Il l'aura été avec d'autant plus d'énergie et de partis-pris que l'art de son temps l'aura été moins.

M. Paul Bourget écrit : « C'est par ce goût du romanesque, enfoncé en lui à une extrême profondeur, que d'Aurevilly adorait Byron, et, dans Byron, les portions les plus nuancées, les plus tendrement mystérieuses et coupables, l'amour de Zuleika pour Selim dans *le Giaour*, celui de Manfred pour sa sœur Astarté. Quand il citait des fragments de ces poèmes, ou bien d'autres, comme celui qui commence : « Adieu, et si c'est pour toujours, hé bien ! pour toujours, adieu... » sa voix, volontiers vibrante et cinglante, s'altérait, s'adoucissait jusqu'au soupir... »

N'est-ce pas pour une raison de cet ordre que, toute sa vie, il adora de Balzac, les parties les plus chimériques, les plus

romanesques, l'amour d'Esther, *Séraphita*, *le lys de la Vallée*?... N'est-ce pas aussi pour ces mêmes raisons que, de *la Comédie Humaine*, il exérait tout le côté réaliste, comme ce *Curé de Tours* ou ces *Paysans*, si sombres tableaux de l'humanité?...

L'imagination romanesque avait une telle puissance sur son esprit! C'était elle qui le soutenait, c'était en elle qu'il puisait le goût, ou, plutôt, le dégoût de vivre dans son époque, comme c'était elle qui assouvissait en lui ce besoin de l'action dont il était si tourmenté et qu'il goûtait si fortement chez autrui. Lisez le beau portrait qu'il trace d'Agrippa d'Aubigné, « cette espèce de torse à la Michel-Ange, en corselet », et vous verrez ce qu'il pense de celui qu'il appelle « le poète capitaine », protestant fanatique qui, après la mort de Henri IV, ne s'était pas rendu.

Qu'il les souligne joyeusement, ces mots de gloire et d'héroïsme, et comme on sent que lui-même était fait pour cette existence d'indépendance, de longues chevauchées, de poésie guerrière!

### §

La vie ironique lui offrit le feuilleton dramatique au *Nain jaune* et un fauteuil d'orchestre à toutes les représentations de tous les théâtres. D'autres auraient bondi sous l'insulte, se seraient rebellés!

Beau joueur, Barbey d'Aureville accepta la gageure. Tout frémissant d'audace, de romantisme et d'intransigeance, il s'assit et il écouta.

Pauvre théâtre, si pâle, si faible à côté de la scène magnifique sur laquelle l'imagination du « vieux laird » lui donnait pour lui, chaque jour, la plus belle des représentations! Pauvres acteurs et pauvres oripeaux!

Barbey n'en sourit pas d'avance, cependant. Il avait accepté la tâche, il la mena jusqu'au bout, mais au milieu de quelles exclamations de colère, de quelles protestations indignées, de quels redressements de torse et de quels haussements d'épaules!... C'est là, dans ces feuilletons exaspérés par la platitude ambiante, que vous trouverez les plus beaux mouvements d'âme et de style du polémiste.

N'était-il pas logique qu'il en fût ainsi? Dans la production artistique d'une époque, le théâtre n'en est-il pas presque

toujours la partie la plus factice, la plus soumise aux exigences de la mode?

D'un autre côté, avec cette faculté qu'il a de grossir tout, n'a-t-il pas cette propriété d'agrandir, à nos yeux, tous les défauts d'un temps, de les faire plus vivants, plus réels, d'accroître, par suite, le sarcasme de l'observateur prévenu contre cette société et qui puise dans les spectacles qu'elle lui offre les meilleurs arguments contre elle-même?

Aussi Barbey d'Aurevilly n'était-il pas seulement d'une ironie féroce quand il parlait de ce qu'il appelle une fois, avec esprit, les « Riens de la Semaine » : *les Pirates de la Savane, le Pont des Soupirs* ou *la Vierge Noire*. Il l'était encore et surtout lorsque le hasard le mettait en présence d'un adversaire vraiment digne de lui, d'un Dumas fils ou d'un Sardou, acclamés, prônés, adorés par toute une multitude en délire et contre lesquels, cependant, le vieux critique courageux fonçait avec impétuosité. Lisez, par exemple, l'article qu'il écrit le 21 mars 1869 sur *Patrie!* le drame de Victorien Sardou. Comme il a compris tout de suite, malgré l'aveuglement de l'élite qui prenait les ficelles pour de l'art dramatique et les procédés grossiers pour de la puissance véritable, comme il a compris tout de suite, lui, le lecteur assidu de Molière et de Shakespeare, comme il a *sent*i, pourrait-on mieux dire, car c'est presque de l'instinct qui est en jeu, la médiocre valeur de l'œuvre que l'on portait aux nues!...

M. Sardou sera dans le drame, s'il continue à faire du drame, ce qu'il a toujours été dans la comédie : un habile faiseur, un rusé compère à petits moyens. Mais un grand artiste à intelligence profonde et à entrailles vivantes, non ! Voilà ce qu'il ne sera jamais... Comme presque tous les auteurs dramatiques de ce temps, matérialistes raccourcis dans leur art, plus ou moins joueurs d'échecs ou d'archets qui ne font pas jaillir les situations des sources spirituelles où elles sont pourtant, c'est-à-dire des passions et des caractères, M. Sardou ne les cherche ni dans les unes ni dans les autres. Il les trouve ailleurs. Il les trouve en ces *menus moyens* dans lesquels il est expert...

Et en quatre pages d'une lucidité surprenante, il démontre à l'auteur de *Patrie!* que son drame ne se tient ni au point de vue historique ni au point de vue psychologique. Puis, pour terminer, comme il faut que cet impitoyable railleur trouve

toujours le « mot » qui résume avec une vigueur extraordinairement heureuse toute une longue suite de sentiments ou de critiques, il s'écrie :

Tout cela applaudi à tout rompre par les enragés d'admiration qui ont demandé : *Sardou! Sardou!* que j'aurais aimé à voir venir dans son triomphe, avec son petit air francé de fée Gribiche, — la fée Gribiche de l'Art théâtral.

Il n'est pas venu. On est sorti, l'appelant Corneille. « Que d'argent et que de représentations ! » disaient-ils tous avec envie.

Eh bien, mettez-lui une couronne de pièces de cent sous et n'en parlons plus !

Cette abjection de l'*industrie* que fait naître le métier théâtral, c'est là la source de son mépris pour le théâtre : c'est un art *mendiant*, disait-il, que cet art qui a besoin de directeurs, de décorateurs, d'interprètes, de costumiers, et qui, « à toutes les époques de l'histoire, a cherché à se mettre de niveau avec l'intelligence des masses par lesquelles il vit et auxquelles il s'adresse ». Un art *mendiant*, ce n'était pas là précisément une sorte d'art qui pût plaire à ce *Connétable des lettres* qui mettait au-dessus de tout son orgueil d'artiste. Aussi, toutes les fois que le devoir professionnel le rappelle dans sa stalle, s'y assied-il, non avec la joie anticipée d'un amateur, mais avec le dédain préconçu d'un critique averti de l'indigence ou de la bêtise de ce qu'il va entendre.

Et, cependant, sa haine pour la basse littérature dramatique (car, cette fois, je crois bien que c'est de la haine) ne l'aveugle pas au point de méconnaître les très réelles qualités d'un interprète, d'un metteur en scène, d'un décorateur, de tout ce qui le peut détourner de l'affligeant spectacle qu'il contemple.

C'est chez lui — comme chez ces grands artistes : Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, que les nécessités professionnelles ont attachés à la glèbe du feuilleton — une sorte de revanche que prend leur esprit brillant, curieux de tout ce qui est beau, désireux de noter cette beauté partout où ils la rencontrent.

Dans ces conditions, tout leur est bon de ce qui peut rappeler chez eux la sensation du beau : Paul de Saint-Victor se lançait dans des dissertations à côté, Théophile Gautier décrivait des costumes ou des décors, Barbey épia d'un œil passionné auteurs et actrices dans l'espoir éternel de découvrir un beau

masque tragique ou de sentir se développer un magnifique tempérament théâtral. Lorsque l'acteur est beau ou que son talent s'élève vraiment au-dessus de la médiocrité, il ne lui marchande pas ces éloges dont il se montre pourtant si avare en d'autres circonstances. Lisez, par exemple, le verveux et superbe article qu'il a consacré à Frédérick Lemaître et vous apercevrez la beauté rude, mais unique, de cette langue lorsqu'elle a à exprimer l'enthousiasme de l'esprit.

Cette langue, d'une originalité si intense, d'un cachet si extraordinaire, je m'aperçois que je n'en ai point encore parlé et qu'il me faut clore mon article.

Il n'est pas besoin de grands mots par la décrire : elle est unique. Plus que dans son œuvre d'imagination, Barbey d'Aurevilly a su montrer comment il la maniait dans son œuvre critique. C'est qu'elle est essentiellement l'œuvre d'un polémiste. Elle se caractérise par la fréquence des images vives et colorées qui apparaissent en foule sous sa plume. Ces images lui tiennent un peu lieu d'idées, en ce sens que, toutes les fois que Barbey veut rendre une pensée critique, il ne la pense pas, mais il l'aperçoit traduite dans une image. Il dira, par exemple : « Le gros livre de Victor Hugo sur Shakespeare est une bûche dans le feu, dont le feu n'avait pas besoin. Il y a des bûches qui éteignent le feu. »

Ce brillant procédé de composition est la base même de l'éloquence et de l'art oratoire, et c'est ce qui rend ces articles de critique si vivants : on y sent non point l'auteur qui écrit lentement et péniblement. On y devine une sorte de prêche laïque, fongueux et exalté, ou mieux : on y aperçoit le causeur brillant qui se grise un peu de sa propre parole, mais ne peut se retenir à ce jeu si français, de « faire un mot » sur ce qu'il vient d'étudier ou de lire, même si ce mot doit dépasser sa vraie pensée.

C'est qu'il a non seulement le mot, mais le style dans le mot, il trouve d'instinct la phrase juste et la phrase la plus juste qui puisse s'approprier à ce qu'il entend dire. Il est, à ce point de vue, extraordinaire : je ne citerai pas ici, après tant d'autres, ces définitions, ces épithètes, ces appositions qu'il a mises sur tant de gens et sur tant de choses, et dont beaucoup mériteraient d'être accrochées définitivement à ces choses et à ces gens. Feuillotez ses œuvres critiques, vous en trouverez à

chaque instant, et j'ajoute que ce n'est pas le moindre régal de ces pages si fortement colorées, si passionnées, si écrites à la diable parfois, mais si frémissantes et si exaltées.

Si la vie, palpitante et sincère, est, en définitive, ce qu'il peut y avoir de plus beau dans un ouvrage littéraire, on peut dire que l'œuvre critique de Barbey d'Aurevilly est admirable, car elle donne, au plus haut degré, ce sentiment de quelque chose de vrai et d'existant. Mais, je l'ai dit au début de cet article, cette forme même de critique implique une liaison étroite entre l'auteur et son livre, ce dernier n'étant qu'une expression renforcée du tempérament du premier. Tant vaut l'homme, tant vaut donc l'œuvre.

Si, comme moi, vous estimez que Barbey d'Aurevilly est une des plus nobles, des plus originales et des plus caractéristiques figures de la littérature française au siècle dernier, vous jugerez que son œuvre critique vaut mieux qu'une simple boutade de polémiste paradoxal et qu'on la peut, dès maintenant, ranger parmi les beaux produits de notre critique littéraire.

JULES BERTAUT.

## L'EUROPE CONTRE LA TURQUIE

L'Europe vient d'éprouver une surprise, je parle de l'Europe des bonnes gens, qui n'entendent pas malice aux affaires des chancelleries. Nous nous indignons volontiers des violences dans le passé ; celles qui s'accomplissent dans le moment où nous vivons nous surprennent plus qu'elles ne nous émeuvent... à moins que la rente ne fléchisse. Le nouveau sort de la Bosnie-Herzégovine, que le baron d'Æhrenthal vient d'épingler à la couronne d'Autriche-Hongrie, sans doute pour fêter dignement le jubilé de la soixantième année de règne de son empereur et maître François-Joseph II, ne suffirait pas à nous distraire de nos soins habituels.

La Bosnie-Herzégovine, c'est si loin du boulevard. Deux mers nous en séparent ; et combien de kilomètres de voie ferrée ? Cependant, si la destinée future de ces deux pauvres provinces ne vaut pas de nous arrêter un instant, à coup sûr les raisons qui ont déterminé pour elles un nouveau destin valent d'être étudiées. C'est ce que nous allons faire rapidement. Qu'on se rassure d'abord ; je ne prétends pas découvrir la *Question d'Orient* pour les lecteurs du *Mercur* (1). Je n'ai pas davantage l'intention d'exposer en détail la suite d'incidents dont la péninsule Balkanique vient d'être le théâtre, au

(1) Aux lecteurs désireux de se documenter, nous recommandons la lecture du livre de M. René Pinon, *L'Europe et l'Empire Ottoman*, paru à la veille des événements qui font le sujet de notre article. Écrit dans un esprit franchement sympathique aux petits états des Balkans, il est d'une lecture agréable et très instructive. Sa documentation est excellente. Je ne ferai qu'une réserve. M. R. Pinon croit à l'efficacité de l'alliance franco-russe. Je veux bien reconnaître cette efficacité en matière de conversations diplomatiques. Au delà, ma foi s'évanouit. L'alliance franco-russe n'est qu'un leurre, pour nous Français, si on excepte les établissements de crédit qui participent aux emprunts. Je souhaite qu'elle ne soit jamais pour nous une déception cruelle. — On consultera encore avec profit : A. Barre : *La Bosnie-Herzégovine. Etude sur l'occupation autrichienne*, Michaud. — Ch. Loiseau : *Le Balkan Slave et la crise autrichienne*, Perrin. — R. Henry : *Des monts de Bohême au golfe Persique*, Plon. — V. Bérard : *La Politique du Sultan. Pro Macédonia*, Colin. — Cap. Lamouche : *La Bulgarie*, Chapelot. — M. Gandolfe : *La Question macédonienne*, etc. Il y a lieu de signaler enfin les articles publiés par M. P. Bernus dans *Pages libres*, en juillet et septembre, ainsi que ceux, si documentés, parus dans le *Courrier Européen* des 25 août, 10 septembre et 10 octobre sur la Bosnie et l'Herzégovine.

cours de ces dernières semaines. Les journaux ont apporté sur ce sujet des précisions remarquables. Grâce au *Temps*, par exemple, nous saurons désormais que le « large front » du Tsar Ferdinand est « hérité par lui de sa mère, la Princesse Clémentine » ; et le *Matin* nous a sûrement informés que le même Ferdinand est, par sa mère, petit-fils de Louis-Philippe, roi des Français. Tout de suite les événements de Bulgarie prennent pour nous un air d'affaires de famille, qui excite notre intérêt.

J'ai, par contre, le dessein de dire ici précisément ce que les journaux ne disent pas.

### §

Il n'est pas douteux, pour tout esprit de bonne foi, que les événements qui ont éclaté, il y a un mois, comme une bombe, dans les Etats des Balkans, sont le résultat d'un scénario prévu, discuté, arrangé au préalable par ce qu'on est convenu d'appeler le *Concert Européen*. Si certains gouvernements manifestent une surprise, plus ou moins déguisée, en présence du fait accompli, cela prouve simplement que leurs chancelleries trouvent aujourd'hui désagréable, devant l'opinion publique, le rôle qu'on leur a fait jouer, sans leur donner le temps des répétitions. L'Angleterre semble avoir eu l'attitude la plus correcte ; à peine consultée, elle n'a probablement pas eu le temps de répondre. Dès lors, qui ne dit mot consent. L'Allemagne, sondée, avait déclaré : « Je veux tout ignorer. Mettez-moi en présence de faits accomplis. » La bonne *Gazette de Cologne*, qui a l'oreille de l'Office Impérial, a joué le rôle de *Bouche d'or* en laissant échapper l'aveu suivant, en réponse aux taquinerias indiscrettes de la presse étrangère : « L'Autriche-Hongrie et la Bulgarie ont mis le monde devant des faits accomplis et à leur point de vue elles ont bien fait, parce qu'elles pouvaient s'attendre à ce que leurs meilleurs amis les désapprouvassent catégoriquement si elles leur avaient préalablement demandé leur avis... » Tartuferie. Ce qui était répréhensible *avant* doit rester répréhensible *après*, nous semble-t-il. Partout la tartuferie est la même. A la Russie qui veut se donner des airs dégagés, une fois la farce jouée, M. le baron d'Æhrenthal, impatienté, a répondu, dans sa déclaration du 9 octobre devant la Commission des Affaires étrangères de la



Délégation autrichienne : « Nous sommes d'accord, non seulement avec nos alliés, l'Allemagne et l'Italie, mais aussi avec les autres puissances à commencer par la Russie, avec laquelle, depuis 1877, nous nous sommes tenus en contact étroit et permanent en ce qui concerne les affaires des Balkans. » Et il ajoute, pour que nul ne s'y trompe : « Telle est encore la situation aujourd'hui. »

En fait, c'est auprès de l'Angleterre et de la France qu'on fut le plus discret. On avait chargé M. Izwolski, qui faisait une tournée de finances, d'avertir les chancelleries anglaise et française du coup qui se préparait. M. Izwolski fut négligent. A Londres, avoue *le Temps* du 10 octobre, « on attribue son silence, en ne prévenant pas des communications autrichiennes, à son désir de ne pas contrarier l'emprunt d'un milliard qui devait être lancé ces jours-ci ».

On ajoute : « Naturellement, le lancement de cet emprunt est ajourné. » D'où dépit de la Russie, toujours souffrante de cet abominable mal de Panurge, et sa mauvaise humeur se trahit en lançant la proposition de la réunion d'une Conférence.

Je ne sais plus qui disait, il y a quelque temps, à propos des affaires macédoniennes, que la Diplomatie Européenne traversait une « crise d'inintelligence ». Celle-ci s'aggrave, à l'heure actuelle, d'une crise de probité.

### §

Ainsi, parce que M. Guéchoff, le représentant bulgare, n'a pas été invité à un dîner diplomatique, donné par un ministre de la Sublime-Porte, parce qu'il y a eu une grève sur les chemins de fer orientaux, dont le capital et l'administration sont allemands, la Bulgarie s'érige en royaume indépendant et l'Autriche-Hongrie accapare la Bosnie-Herzégovine. La Turquie se voit ainsi enlever trois provinces, dont la vassalité ne tenait plus, il est vrai, que par un fil. Mais encore ce fil existait-il par la volonté des Puissances Européennes, sans parler des raisons géographiques, ethniques et historiques qui tendaient à consacrer l'état de choses existant. L'Europe compte un Tsar de plus ; et la mosaïque de nationalités, dont se compose l'Empire Austro-Hongrois, comprend deux

cases nouvelles, qui ne seront pas les moins bariolées de ce monstrueux assemblage.

Il est à peine besoin d'insister sur le concert préalable, qui a dû exister entre l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie, pour la perpétration de ce coup de force. Il ne faut pas oublier la visite faite par le prince Ferdinand à l'empereur François-Joseph, à l'occasion du jubilé de sa soixantième année de règne. Cette visite eut lieu le 24 septembre; elle fut entourée d'un éclat particulier. Le prince Ferdinand fut reçu en audience privée au château de Bude par l'empereur François-Joseph. Les commentaires dont toute la presse bulgare fut remplie à cette occasion, sont tout à fait significatifs. Ils exprimaient que la Bulgarie, indépendante en fait, devait enfin le devenir en droit. L'heure était venue d'une déclaration formelle d'indépendance. A cette date, on se trouvait en plein dans l'incident Guéchof et dans l'affaire de la grève des chemins de fer orientaux. Cette visite fut donc le prologue du coup de théâtre.

### §

Quelles furent donc les causes secrètes de ce coup de théâtre? Sans doute, on doit tenir compte de l'impatience de la nation bulgare à s'affranchir de la tutelle, si relâchée qu'elle fût, du gouvernement de la Sublime-Porte. Le peuple bulgare a droit à toutes les sympathies. Le prince Ferdinand a l'étoffe d'un souverain; ce n'est point un personnage d'Offenbach, destiné à s'agiter sur le théâtricule d'une principauté d'opérette. L'œuvre accomplie sous ses auspices, en Bulgarie, aux côtés de sa mère, la princesse Clémentine, est tout à fait remarquable. Il faut reconnaître que ce fut la seule habileté du Concert Européen de faire du prince Ferdinand le premier personnage de la comédie qui allait se jouer aux dépens du gouvernement ottoman. Quelle que soit l'issue de la pièce, l'indépendance de la Bulgarie sera acquise en fait et en droit: ce sera tant mieux. Nos sentiments à l'égard du peuple bulgare ne peuvent donc pas être soupçonnés.

Est-il possible de raisonner de la même manière en ce qui concerne la Bosnie-Herzégovine? Est-il permis de croire, un seul instant, que la cause du coup de théâtre soit venue du désir irrésistible qu'éprouvaient la Bosnie et l'Herzégovine de se jeter dans les bras de la domination autrichienne?

Je montrerai un peu plus loin combien ce désir était loin d'exister parmi les populations de ces provinces.

Quelles furent donc les causes secrètes de l'explosion ? Rien d'autre que l'irritation et la déception éprouvées par les gouvernements d'affaires de l'Europe, en présence de la rénovation du gouvernement ottoman, de la montée au pouvoir de la Jeune-Turquie.

Une telle rénovation de l'esprit public turc, entraînant une réforme des mœurs administratives, était pour ces gouvernements d'affaires l'événement le plus inattendu. Il est si bien ancré dans leur esprit qu'il suffit de forces policières pour comprimer les aspirations les plus ardentes et les plus légitimes ! Cet événement était aussi le plus déconcertant. Ainsi, c'était fini de ce fantôme de puissance, avec qui l'on ne comptait que pour faire valoir ses exigences. Plus d'administration pourrie, avec qui l'on pouvait espérer tous les profits, pourvu qu'elle fût de compte à demi. Encore se montrait-elle si accommodante parfois, si humble, si résignée (1) !

Il fallait au contraire désormais compter avec cette nation sobre, nullement énervée par le luxe et le confort de la vieille Europe, attachée à ses traditions, enracinée dans ses croyances religieuses jusqu'au fanatisme. Du jour où ne le comprimerait plus un despotisme sans exemple, ses énergies allaient se réveiller.

La fameuse question d'Orient se retournait contre l'Europe.

Il y a quelques semaines à peine, les Jeunes-Turcs, dans la fièvre de la délivrance, se congratulaient en évoquant l'accueil sympathique que leur montée au pouvoir avait rencontré auprès de tous les gouvernements de l'Europe. Cette sympathie n'a certainement pas été une feinte de la part de tous les gouvernements ; elle a pu être réelle, profondément ressentie même, dans le premier moment de joie, chez des nations habituées, comme l'Angleterre et la France, à l'exercice de la liberté. Mais peut-on penser raisonnablement qu'une révolution semblable ait pu trouver de la sympathie, qui ne fût pas dissimulée, auprès de l'autocratie russe et des monarchies

(1) Voir pour le rôle de la finance cosmopolite dans la Question d'Orient les pages si remarquables que M. Ch. Loiseau écrivit en 1898, sous le titre : *Le Côté social de la question Balkanique (Le Balkan et la Crise Autrichienne, in-8)*.

fortement centralisées de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne ! Naïfs qu'ils étaient, comment les Jeunes-Turcs n'ont-ils pas compris que si les Massacres d'Arménie n'avaient pas suffi à faire bousculer par l'Europe le gouvernement pourri du Sultan Rouge (1), c'est qu'il existait de solides raisons de perpétuer ce despotisme, raisons péremptoires contre lesquelles rien ne prévaut dans une société fondée sur la puissance de l'argent, ni les larmes, ni le sang, quel que soit l'étiage où ils puissent monter. Mais en admettant même qu'ils aient pu compter sur la sincérité et le bon vouloir de toutes les Chancelleries, sans exception, ils oubliaient contre quelle redoutable puissance ils venaient de s'élever en menaçant la finance cosmopolite de la priver désormais de ses inavouables profits (2).

## §

Aux confins de notre vieille Europe, faisandée par l'agiot, énervée par ses richesses, par son luxe de mauvais aloi, par un confort de parvenue, sans cesse en quête de nouveaux profits, de dividendes, de bénéfiques usuraires, la ténébreuse Turquie d'Abdul-Hamid se dressait, sur les rives chatoyantes du Bosphore, comme un Eldorado unique, merveilleux, légendaire. Là, une pluie de firmans accordant concessions de quais, constructions de phares, tracés de chemins de fer, exploitations de mines, commandes de cuirasses et de canons, etc., favorisait les prodigieuses affaires, les fabuleux tripotages avec la certitude qu'aucune presse indiscrète ne viendra dénoncer l'abus et la concussion. Pays de cocagne de la finance cosmopolite, où avec peu de scrupules et de vergogne, une fortune se bouclait hâtivement. Quel curieux chapitre de l'Histoire contemporaine on écrirait avec le récit des tripotages financiers de la Byzance moderne ! C'est cette caverne d'Ali-Baba, étincelante, diamantaire, cette Californie d'aigrefins en habit noir, où l'on n'exigeait qu'un peu de diplomatie et de discrétion, que la Jeune-Turquie s'est mis en tête de

(1) M. Clemenceau écrivait en 1896 : « Je ne sais quelles considérations d'imbécile diplomatie les obligent, disent nos gouvernants, à ménager le Sultan. Comme s'ils pouvaient jamais trouver quelque force dans l'Empire Ottoman en dehors d'un régime de justice et de sécurité pour tous. » Préface aux *Massacres d'Arménie*. Edit. du *Mercur de France*.

(2) On ne doit pas oublier que ce fut au lendemain du Congrès de Berlin qu'Abdul-Hamid, qui avait inauguré le régime parlementaire avec la Constitution de 1876, revint au système du gouvernement personnel. Sous quelle pression agit-il ainsi ? L'avenir le dévoilera peut-être.

bouleverser de fond en comble ! Héroïque folie. Quel esprit de vertige s'est donc emparé de ce peuple ? L'Europe avait besoin, pour ses coups de Bourse, de la survivance de cette Turquie romantique, où le meurtre et la concussion restaient les moyens de gouvernement ordinaires.

La finance cosmopolite s'est inquiétée de ce renversement soudain d'un ordre de choses, qui semblait avoir été créé pour la satisfaction de ses appétits. — On connaît sa puissance au sein des Conseils de gouvernements de l'Europe. Elle n'a pas été longtemps avant de faire entendre ses plaintes, ses avis. D'ailleurs, on s'est compris de suite à demi-mots.

Tout cela est si bien l'évidence que les Jeunes-Turcs eux-mêmes commencent à voir clair dans les événements. Après s'être grisés de paroles, de chansons, de vivats, il leur faut déchanter. On prête à Ahmed Riza, l'un des membres les plus connus du parti libéral, des paroles d'indignation :

« L'attitude de l'Europe est criminelle. Pour rénover la Turquie, tâche à laquelle l'Europe a applaudi, nous avons besoin de la paix et de l'ordre intérieurs ; tandis que nous employons tous nos efforts à maintenir cet ordre, l'Europe permet des complications qui peuvent le compromettre. Il existe ici un parti réactionnaire prêt à profiter de tout. » Non seulement l'Europe permet ces complications, mais elle les a provoquées. *Is fecit cui prodest.*

En résumé, il se produit aujourd'hui pour la Turquie ce qui s'est passé, avec plus d'envergure, en 1792, contre la France révolutionnaire. On a assisté alors à la coalition de tous les Etats monarchiques contre le peuple qui osait mettre en doute la valeur de la charte sur laquelle se fondait leur pouvoir. Ce n'était pas une raison sentimentale qui les poussait, le désir de conserver la couronne à l'infortuné Louis XVI, mais bien le souci seul de leurs intérêts ; cela ne fait plus aucun doute aujourd'hui, et c'est cela qui ruina leurs efforts. Que les Jeunes-Turcs ne l'oublie pas. Ce sont contre des intérêts semblables qu'ils ont à lutter aujourd'hui. Ils ne doivent point s'en effrayer, car le même égoïsme qui a divisé les coalisés en 1793 est capable de produire les mêmes divisions parmi les adversaires de la révolution ottomane.

§

Cette attitude des États monarchiques à l'égard de la Tur-

quie trouvera des sceptiques parmi les esprits qui gardent une foi indéfectible dans les bienfaits de notre Révolution française. Ceux-là sont atteints d'une myopie particulière, mais inguérissable. Leur fétichisme les aveugle ; il les rend impuissants à voir la vérité. La vérité est que, même de nos jours, on professe dans les États monarchiques fortement centralisés, comme la Russie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, rien moins que de la sympathie pour nos idées libérales. A l'exception d'un certain nombre d'esprits libérés, qui constituent une élite dans chaque pays, on conserve une secrète défiance contre tout ce qui est issu de la Révolution française. Bien plus, dans certaines classes, on y professe le mépris ou la haine. Napoléon a bien pu faire passer le soc de la charrue révolutionnaire à travers toute l'Europe; il s'en faut de beaucoup que le bon grain ait levé partout. Presque partout, au contraire, il a été étouffé dans sa germination. Son œuvre n'a cependant pas été inutile ; ce n'est pas en vain qu'il a brisé le vieux régime féodal qui étouffait les populations allemandes, que, là où notre domination a été durable, il a sécularisé les biens d'Église, réformé les impôts, supprimé les corvées, distribué les biens des nobles. S'il doit en rester un éternel sujet d'orgueil pour nous Français, qui avons accompli cette tâche et qui sommes portés à trop l'oublier, il en subsiste un sentiment toujours vif chez les castes qui ont eu à souffrir de ces changements. En particulier, dans ce monde de la diplomatie, attaché à tout ce qui est représentation, décor, façade, il est de bon ton d'afficher un dédain transcendant pour tout ce qui n'émane pas du droit divin et imprescriptible de la monarchie absolue.

En somme, rien ne pouvait être plus antipathique à la Russie, à l'Autriche-Hongrie et à l'Allemagne que l'avènement d'une Turquie libérale, ouverte franchement aux idées de progrès, en marche vers des réformes efficaces. Une Turquie sanguinaire, un pouvoir de palais clos, qu'aucune pensée moderne n'était capable d'entamer, était bien mieux à leur convenance.

De là leur manœuvre, dont le but est d'acculer la Jeune-Turquie aux pires extrémités, soit à la guerre, soit à une humiliation exaspérée. Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'édifice de la révolution compromis, ébranlé sur ses assises, sinon complètement ruiné.

## §

La lettre autographe que le vieil empereur François-Joseph a fait le grand honneur d'écrire aux chefs d'Etats de l'Europe, pour les informer de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine ne sera pas l'honneur de ses vieux jours. M. J. Claretie a pu dire justement à son sujet que mieux eût valu pour François-Joseph lire une fois de plus un chapitre de Marc-Aurèle. Cette lettre historique n'a même pas l'habileté pour excuse. Elle est d'un jésuitisme vraiment savoureux. Elle énonce en substance, d'une part, que la Jeune Turquie étant devenue assez sage pour administrer seule le Sandjak de Novi-Bazar, l'Autriche-Hongrie l'évacue sans esprit de retour ; d'autre part, que la même Jeune-Turquie n'étant pas assez sage pour donner une constitution devenue nécessaire à la Bosnie-Herzégovine, l'Autriche-Hongrie s'attribue celle-ci. Elle ajoute que cette annexion est la juste compensation de ses débours depuis trente ans. Ceci est mensonge : nous le verrons tout à l'heure. On pense malgré soi à un tuteur, dénué de scrupules, qui, après avoir géré la fortune de ses pupilles pendant leur minorité, se l'attribuerait au moment de leur majorité pour se dédommager de sa peine. On a pu dire du baron d'Ëhrenthal qu'il s'annonçait comme un ministre « réaliste, audacieux » ; on aurait pu dire davantage. En tous cas, son audace n'est pas de bonne politique. Pour l'Autriche-Hongrie, l'acquisition n'est pas d'une valeur qui pût faire passer sur de véritables désagréments. Ceux-ci ne manqueront pas, car le premier résultat de la mauvaise foi autrichienne a été de réconcilier à son préjudice toutes les populations serbes de la péninsule balkanique. La brouille qui existait entre la Serbie et le Monténégro s'est évanouie comme par enchantement. Un même sentiment de colère et de haine vivace anime chrétiens, serbes et musulmans, sans en excepter les populations de la Bosnie-Herzégovine.

Il est inexact que celles-ci aient pu désirer leur réunion à la couronne des Habsbourg. Le plus clair des bienfaits de la domination autrichienne en Bosnie-Herzégovine a consisté en une action policière, blessante, mesquine, tracassière même pour les citoyens les plus paisibles. Tous ceux qui ont écrit sur ce sujet se trouvent d'accord pour constater l'absence de sympathie des populations vis-à-vis des autorités autrichiennes.

M. André Barre, dans une étude récente sur l'occupation austro-hongroise en Bosnie-Herzégovine, a dénoncé les méfaits de l'administration autrichienne. M. René Pinon, dans un livre plus récent encore, d'une modération qui n'autorise aucun soupçon de partialité, s'exprime dans le même sens. On a pu lire enfin les articles si précis, si documentés, publiés dans *le Courrier Européen* il y a peu de temps, articles qui font justice de l'affirmation audacieuse contenue dans la lettre de François-Joseph sur les sacrifices pécuniaires imposés par l'occupation au gouvernement austro-hongrois. Nous ne détacherons que cette phrase de ces articles : « L'administration autrichienne a eu des résultats purement policiers ; elle n'a contribué en rien à l'amélioration de la classe rurale qui vit actuellement dans une misère bien plus réelle qu'à l'époque du régime turc. » En somme, elle s'est révélée en Bosnie-Herzégovine ce qu'elle s'est toujours montrée, partout où sa domination, formidablement assise, a fini par se faire chasser. L'histoire, la légende même se sont emparées des souvenirs policiers laissés par la Maison des Habsbourg : le chapeau de Gessler, les plombs de Venise, Silvio Pellico, les carbonari évoquent, dans la mémoire même des enfants, le spectre de la tyrannie autrichienne.

## §

Concluons. Qu'il y ait Conférence ou non, le résultat sera le même. Une Conférence des Etats d'Europe ne pourra que reconnaître et consacrer définitivement une situation que ces Etats ont contribué, en grande majorité, à faire naître. Elle s'attachera sans doute à adoucir la position de la Turquie, au moins par des promesses calculées. L'attitude de celle-ci va servir de régulateur, en la circonstance, aux autres Puissances. Si elle déclare, comme elle l'a fait jusqu'ici, avec une sagesse qu'il est difficile de blâmer, s'en remettre à la loyauté des Puissances signataires du traité de Berlin et attendre une décision satisfaisante d'une Conférence de ces Etats, il y a grandes chances pour que les choses traînent en longueur. Plus on gagnera du temps, plus on pensera diminuer les difficultés en laissant s'éteindre le ressentiment de la Turquie. Finalement, celle-ci se trouvera acculée à la même impasse où elle est engagée aujourd'hui.



Si l'on décide de suite qu'une Conférence ne se réunira pas, la Turquie aura elle-même soit à se résigner, soit à accepter d'entrer en lutte pour le respect de ses droits. Dans ce cas, s'unira-t-elle à la Serbie contre l'Autriche ? Ce serait la règle des intérêts des deux pays. L'Autriche-Hongrie pourrait être amenée à payer chèrement le port de la lettre autographe de son empereur François-Joseph. Mais les autres Puissances laisseront-elles l'Autriche-Hongrie supporter seule le poids d'une pareille lutte ? La lourde faute politique commise par celle-ci pourrait avoir pour effet de réconcilier, au moins d'une manière momentanée, l'élément ottoman avec l'élément slave, qui forme le fond de toutes les populations de la péninsule Balkanique. En tous cas, elle contribuera à cimenter l'union de tous les groupements de ce dernier élément, établis au sud des Balkans. C'est une population d'au moins quinze millions de têtes, avec laquelle il faudra désormais compter.

## §

Il est d'autres tendances qu'il faut noter. *Le Temps*, qui est l'organe des gens d'affaires, n'a pas voulu laisser échapper l'occasion d'entamer la conversation en vue de quelque profit, obtenu sans péril. Le 4 octobre, il s'exprimait ainsi :

L'Europe, qui a protégé la Turquie du temps même où elle était l'asile de l'arbitraire (touchant aveu), lui doit double sauvegarde, depuis qu'elle s'est engagée dans la voie de la liberté.

Le 10 octobre, six jours plus tard, c'est un autre son de cloche :

C'eût été un comble de naïveté, s'écrie-t-il, de croire que l'Autriche abandonnerait jamais la Bosnie et l'Herzégovine... Il n'y a et il n'y aura à Paris aucune tendance inamicale à l'égard de la politique austro-hongroise. M. d'Æhrenthal vient d'affirmer les bonnes relations que l'Autriche entretient avec Paris. Ces relations nous sont précieuses et nous avons eu l'occasion de les apprécier au cours de cette affaire marocaine à laquelle le ministre austro-hongrois a fait une brève allusion. A dire vrai, la crise orientale rejette au second plan les difficultés africaines. La question du Maroc n'est pas d'ailleurs de celles qui aient besoin d'être rapidement résolues. [Ici, le morceau devient savoureux.] Le temps travaille pour la France et nous n'avons pas besoin de nous presser. Si cependant l'Autriche-Hongrie, profitant des circonstances, croyait pouvoir, au cours des mois qui viennent, dégager l'avenir du nuage marocain et préparer

les voies non pas à des vagues assurances, mais à une entente positive, respectueuse des intérêts de tous, il est clair que nous y trouverions une raison nouvelle de désirer lui être agréables. Ce ne sont là, au surplus, que des hypothèses, etc...

Ne trouvez-vous pas que ce patelinage est adorable? Quand on a une telle démanaison de prendre le Maroc, un peu plus d'énergie et un peu moins de platitude seraient bien plus utiles. L'Autriche-Hongrie, qu'on invoque à genoux, n'y a pas mis tant de façons. La voie où essaie de nous engager *le Temps* est celle des compensations. Mais, je le demande, quel genre de dédommagement pourra-t-il être trouvé pour la Turquie (1)?

## §

Quoi qu'on fasse, le vin est tiré. Les marchands de canons, de cuisines roulantes, d'objets de campement, voire les fabricants de souliers en carton sont en pleine fièvre. Depuis que, débordés par toute sorte d'influences, les gouvernements ne construisent plus dans leurs arsenaux les engins de guerre, la tourbe de mercantis qui profitent du sang versé est devenue toute puissante. En un siècle pacifique, l'industrie des armes de guerre est devenue la plus florissante (2). Je livre ce sujet de réflexion aux pacifistes, aux hervéistes, aux antimilitaristes de tout crin, qui, je ne sais pourquoi, refusent de s'attaquer à la source même du mal. Ils s'obstinent à ne pas vouloir la découvrir. Il est tellement plus simple, au lieu de s'attaquer aux puissants du jour, de chercher à pervertir le petit conscrit. Celui-là n'a qu'une mission : obéir. Qu'il soit Turc, Bulgare, Serbe, Bosniaque, Autrichien ou Français, c'est toujours lui qui fait les frais de la conversation... des diplomates.

JEAN NOREL.

(1) Depuis que j'écrivais ces lignes, le programme de la Conférence, arrêté par Sir E. Grey et M. Izwolski, et prématurément divulgué par une indiscretion, porte des dédommagements en argent pour la Turquie. Qui les paiera? La Turquie prendra-t-elle au sérieux cette moquerie? D'ailleurs, jusqu'ici, ce programme ne paraît pas être du goût de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

(2) Je livre les lignes suivantes à la réflexion du lecteur. Il s'agit d'une commande de canons faite par le gouvernement serbe et longtemps disputée entre la maison Krupp et le Crouot :

« Rien ne serait curieux, pour pénétrer, dans sa réalité vivante, l'histoire de notre temps et en connaître les ressorts secrets, comme de suivre toutes les péripéties d'une grande affaire industrielle : malheureusement, une telle histoire, difficile à connaître, est impossible à raconter. Campagne de presse, intimidation diplomatique, promesses et menaces, corruption, tout fut mis en œuvre... etc. » (R. Pinon, *op. cit.*)

## LA FORCE

*On ne me vaincra pas. J'ai plus de dix armées ;  
Voyez derrière moi ces faux,  
Ces piques, ces fusils, ces bâtons, ces framées,  
Ces cailloux taillés en couteaux.*

*Plus que les vieux consuls j'ai de légionnaires ;  
Un peuple avec moi s'est ligué,  
Mes générations depuis des millénaires  
Marchent, je suis leur délégué.*

*Les voici, les chasseurs qui dans leurs bras robustes  
Prenaient de beaux corps affolés,  
Tuaient des loups, roulaient, écrasant les arbustes  
Au fond des âpres défilés.*

*Voici les paysans des soirs de Jacqueries  
Qui brûlaient les nids féodaux,  
Voici les grands bergers des antiques prairies,  
Les forgerons rudes et beaux.*

*Ils sont tous là, mêlés aux épouses farouches ;  
Ils me ressemblent tous un peu ;  
Ma bouche a bien la forme amère de leurs bouches,  
Nos yeux brillent du même feu.*

*J'ai ce qu'ils n'eurent pas... Moissonneuses mi-nues,  
Chasseurs, soldats, tailleurs de bois  
M'ont laissé le trésor des rumeurs contenues,  
A moi seul j'ai toutes leurs voix !*

*S'ils se sont tus pendant des siècles, il est juste  
Que je parle à mon tour pour eux ;  
Je suis l'explosion de ce silence auguste,  
Je suis la voix de tous ces vieux.*

*Quand je décris un soir aux ondes lumineuses  
Où semblent nager des oiseaux,  
Une magique nuit bleuâtre, et, vaporeuses  
Des clairières aux noirs arceaux ;*

*Ce n'est pas moi... Je ne suis rien... Les âmes mortes  
Avec leurs grandes visions  
Accourent, et l'on peut clore volets et portes,  
Ma chambre est pleine de rayons !*

*Ce qu'ont vu les âmeux, en fermant les paupières,  
Lucide et clair, je le revois :  
L'azur, les monts boisés et couronnés de pierres,  
Autels rustiques, blancs pavois.*

*Comme eux tous, j'aurais pu fouler une vendange,  
Labourer et couper les blés,  
Dormir parmi l'odeur des foins dans une grange,  
Rentrer par des soirs étoilés,*

*Sur les gerbes des chars qui voguent dans les brises,  
Me mêler aux joyeux danseurs,  
Epouser un matin, aux premières cerises,  
Une vierge dont les neuf sœurs*

*Toutes vermeilles, toutes fraîches et légères  
Aurient marché derrière nous,  
Avec leurs grands rubans, leurs chapeaux de bergères,  
L'herbe frôlant leurs beaux genoux.*

*J'ai renoncé... Je viens, fort de ce sacrifice,  
Et j'entends palpitant d'émoi,  
Peuple qui m'applaudit et dans mon ombre glisse,  
Tous mes aïeux autour de moi !*

LÉO LARGUIER.

## UN HOMME HEUREUX FONTENELLE

—

Fontenelle vécut presque un siècle. Il disposa donc, pour ainsi dire, d'une double destinée. Il eut le temps d'apparaître comme deux hommes fort divers, et dont le second était infiniment supérieur au premier. Au fond, c'était le même; mais on pouvait aisément s'y tromper. Une moitié de Fontenelle, celle qu'on vit principalement lorsqu'il était jeune, retardait sur le temps où il vivait. Elle consistait dans le précieux qui exaspéra La Bruyère. L'autre, au contraire, se trouvait en avance. Elle est faite du penseur qui devait dans l'avenir exciter l'enthousiasme — le mot n'est pas trop fort — du physiologiste Flourens. Comment le bel esprit domina d'abord, puis fit bon ménage avec le grand esprit, qui finit par tenir à peu près toute la place, c'est ce que nous nous efforcerons de montrer.

### I

Lorsque le second fils de l'avocat rouennais Le Bovier de Fontenelle apparut à la lumière, le 11 février 1657, on crut qu'il ne la verrait pas longtemps. On fut contraint de ne le porter à l'église que quatre jours après sa naissance. Le diable eut peut-être l'occasion de lui glisser quelques conseils dans l'intervalle, et il ne fut qu'imparfaitement régénéré par l'eau du baptême. Mais les craintes de ses proches furent vaines; il vécut, et son âme, dès qu'elle put réfléchir, s'arrangea de manière à ménager le mieux possible le logis un peu frêle que le sort lui avait départi. « C'était, dit Le Beau, son frère à l'Académie des Inscriptions, un vase d'une matière fine et d'un ouvrage délicat, que la nature avait placé au milieu de la France pour l'ornement de son siècle et qui subsista longtemps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeait pas de place et qu'il n'était remué qu'avec précaution. » L'idée est aussi juste que l'expression est ingénieuse.

Fontenelle avait conscience d'être cette belle urne fragile, et il ne l'exposa jamais aux chocs brutaux qui pouvaient la briser. Avant de considérer sa pensée, il est bon de voir quelles précautions il prit pour en prolonger ici-bas l'exercice le plus longtemps possible. C'est, en raccourci, un art de devenir centenaire. Il est fort difficile à pratiquer pour bien des causes, et en particulier parce qu'il dépend surtout de nous-mêmes et de notre raison.

D'abord Fontenelle suivit une bonne hygiène ; il avait la poitrine délicate : il se ménagea de ce côté. Il aima mieux écouter que parler, dont il tira sûrement un double profit. On observa que ses rares infirmités s'accordèrent, pour ainsi dire, avec son génie et lui furent clémentes. La goutte, pour s'approcher de lui, perdit son âcreté coutumière, et la surdité, qui le prit sur le tard, lui fit prêter à ses interlocuteurs plus d'esprit qu'ils n'en possédaient naturellement. D'autre part, il n'avait qu'à se louer de son estomac : c'est là un avantage considérable, qui permet l'égalité dans le caractère et la continuité dans l'effort.

On lui attribue, parmi bien d'autres, un mot assez dur : « Il faut, pour être heureux, avoir l'estomac bon et le cœur mauvais. » C'est une boutade, dont nous acceptons la première partie, et dont nous ne croyons qu'à demi la seconde. Avec toutes les maximes de Fontenelle, recueillies ou inventées, on composerait un assez joli bréviaire de cynisme. Chamfort, comme on peut croire, s'y délecte, et un honnête universitaire de Normandie, qui s'occupa de son compatriote, M. Charma, s'en afflige grandement. Ce n'est point là qu'il faut aller chercher Fontenelle. Il a calomnié son cœur pour n'en point paraître dupe. Il a dit avec un sourire des impertinences que certaines personnes ont prises au grand sérieux. On sait ce qu'il en a coûté à Ernest Renan pour avoir librement parlé, *sub rosa*, devant des auditeurs d'esprit borné.

Non, d'après Fontenelle lui-même, il ne faut pas avoir le cœur mauvais : mais il faut le troubler le moins possible. Sur la discipline morale de Fontenelle, interrogeons ce petit écrit sur le bonheur où il a mis l'essentiel de sa sagesse. D'abord il faut se guérir de l'optimisme. « Apprenons combien il est dangereux d'être des hommes. Rien n'est si délicat, si fragile qu'un

état heureux. » On se libérera des « maux imaginaires ». Il pense, avec le fin et sceptique Ménandre, que le chagrin est un supplément bien inutile du malheur. « Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés. » Fontenelle se console aisément de cette imperfection. Pour lui, on ne doit jamais rire ni pleurer. Il faut se bâtir en soi un asile où l'on se retire au besoin : « Le plus grand secret du bonheur, c'est d'être bien avec soi. » D'ailleurs, on laissera le moins possible au hasard. Et voici une formule où le Normand et le mathématicien vont de compagnie avec le philosophe : « En matière de bonheur, il n'est question que de calculer, et la sagesse doit toujours avoir les jetons en main. »

Quant aux choses extérieures et fortuites, grande occasion de tumulte et de désordre, il s'y engagera le moins possible. Descartes avait pris pour devise : *Bene vixit qui bene latuit*. Le disciple eût pu l'emprunter au maître. « Celui qui veut être heureux se resserre et se réduit le plus possible. » Fontenelle évita les procès, bien que né à Rouen. « Quand il entrait dans un logement, dit M<sup>me</sup> Geoffrin, il laissait les choses comme il les trouvait ; il n'aurait pas ajouté ni ôté un clou. »

Il goûtait les louanges, mais il n'en était point « enivré », c'est-à-dire qu'il en arrêtait l'effet au point précis où il lui eût brouillé l'entendement. Il méprisait les attaques et ne leur répondait guère. On dit que son ami Houdar de la Motte fut le premier qui mit de la politesse dans la polémique : Fontenelle inaugura le système du silence. Car nos ripostes ne font qu'exciter nos adversaires, dissiper notre temps et nous échauffer la bile.

D'ailleurs il savait quel fonds faire sur la nature humaine. Il ne tarit point sur l'incurable inintelligence de ses semblables. « Partout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises. » Les peuples sont admirables pour ne pas entendre leurs propres intérêts ; les individus sont de même. Il ne jugea point utile de travailler à changer leur condition, et l'abbé de Saint-Pierre, son ami, ne réussit pas à le diriger vers la politique. Dans un de ses *Eloges* il écrit avec tranquillité que le commerce des hommes est toujours « redoutable ». Il dit encore : « Il semble que le plus sûr pour les hommes serait de se rapprocher peu les uns des autres, et de se craindre mutuellement. »



Ce pessimisme le rendit indulgent. Il sut qu'on ne pouvait se montrer trop exigeant à l'endroit de cette « pauvre bête », pour parler comme Ernest Renan. Il était même bienfaisant, dans la mesure où sa quiétude n'en souffrait pas. Il écoutait les requêtes sans émotion, et secourait en silence. Beaucoup d'autres eussent prodigué leurs consolations, leurs larmes peut-être, — et gardé leurs écus. Fontenelle est proprement le Philinte de Molière : le rôle n'est point méprisable. C'est un égoïste, si l'on veut, mais d'une espèce rare : il n'exploite pas les autres, il leur demande de lui laisser la paix et l'indépendance, et il leur rend encore quelques petits services. Laissons les « hommes sensibles », qui vont bientôt sévir, étaler à ses dépens la beauté de leurs âmes, et avouons, en songeant à la valeur moyenne de notre espèce, qu'il appartient à une élite. Ajoutons à sa louange qu'il fut pour son compatriote Brunel un ami tendre et dévoué : il éprouva dans sa vie au moins un sentiment, à vrai dire le plus électif et le plus intellectuel de tous.

Quant à l'amour, il s'en préserve soigneusement. Il faisait peu d'état de la passion. Ce que les passionnés appellent « insipidité », dit-il, « je l'appelle tranquillité ». De même, il se garde du mariage. Au temps où il écrit les *Dialogues des Morts*, il constate avec ironie qu'« un père laisse le plus d'enfants qu'il peut, afin de perpétuer son nom ». Dans le traité du bonheur, il raille ceux qui s'affligent de n'engendrer que des filles. La vie lui parut un présent d'une valeur trop incertaine pour qu'il voulût l'infliger à personne. Et à plusieurs reprises, dans ses *Eloges*, toutes les fois qu'il rencontre un savant qui a trouvé le bonheur dans l'état de mariage, il en exprime son grand étonnement.

Mais ce n'est pas à dire qu'il renonçât à la société des femmes. Si épris qu'il fût des idées, il ne s'en contentait point, et il ne manque pas de nous avertir, dans une épigramme assez libre, qu'en cherchant bien on ne trouvait pas dans sa chambre que le portrait de Descartes. La « substance qui pense », chère à Bélise, était la principale occupation de sa vie ; mais il n'en bannissait point la substance étendue ». Seulement il la réduisait à sa juste part, et ne lui permettait point d'introduire un trop grand désordre en ses esprits animaux. Mais il demandait aux femmes d'autres joies. Car s'il n'était ni senti-

mental ni passionné, il était intellectuel en même temps que sensuel, comme beaucoup de Français. « Pour les recherches laborieuses, dit-il dans un de ses discours académiques, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour une élégance naïve, pour une simplicité fine et piquante, pour le sentiment des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. » Fontenelle savait combien l'imagination d'un causeur s'anime, comme elle est fertile en soudaines trouvailles, lorsqu'il parle devant une jolie femme, si elle l'entend à demi, même s'il n'est pas sûr que ses paroles soient pour elle beaucoup plus qu'un murmure harmonieux. Aussi, durant toute sa vie, rechercha-t-il « le sexe », comme disait Philaminte, et, par un juste retour, le sexe le lui rendit, depuis les précieuses auprès desquelles La Bruyère lu reproche si rudement de s'insinuer, jusqu'à M<sup>mes</sup> de Lambert, de Tencin, Geoffrin, de Forgeville, qui choyèrent et embellirent sa vieillesse, où la galanterie ne cessait de fleurir. Elles sentaient bien ce qui lui manquait : car, ainsi que toutes leurs pareilles, elles avaient là-dessus de merveilleuses lumières. Et M<sup>me</sup> Geoffrin disait de lui qu'il apportait tout dans la société, « excepté ce degré d'intérêt qui rend malheureux ». Et M<sup>me</sup> de Tencin lui reprochait de n'avoir à la place du cœur que de la cervelle. Mais ces spirituelles personnes le suivaient toujours, et toujours l'écoutaient, car ce sont surtout les femmes que retiennent les chaînes d'or de notre vieil Hercule gaulois.

## II

Il se servit aussi d'elles pour s'avancer dans le monde. Elles avaient une grande influence. « Ici, disait Fontenelle dans la préface de ses Comédies, il est question de plaire aux femmes. » Il en fut question pour lui dans la plus grande partie de son œuvre. Il voulut conquérir la mode et la vogue, dont elles sont souveraines.

C'est qu'en effet il lui était nécessaire de parvenir. Fils d'un avocat besoigneux, bizarre et peu intelligent, mal doué lui-même pour le barreau, il devait se faire sa place ici-bas. « Il faut être quelque chose, disait-il, et que ce quelque chose ne vous oblige à rien. » C'est la sagesse même qui lui a dicté ce précepte scandaleux. Le talent n'est point classé parmi les

professions régulières. C'est à lui que sont destinées les sinécures pour qu'il puisse s'exercer. Or, il n'est pas d'usage qu'elles se précipitent au-devant de lui. On ne déterre pas le mérite. On lui préfère même, quand on le peut, la médiocrité qui ne porte ombrage à personne. Il est donc indispensable, sinon qu'il s'étale, du moins qu'il se manifeste. Fontenelle ne manqua point de se pousser.

Il appartenait à cette race normande qui a toujours eu la tête si lucide, depuis les vieux trouvères de la cour anglaise jusqu'aux derniers venus, Flaubert et Maupassant. Il fut un excellent élève de la Compagnie de Jésus, qui le loua après sa mort, et il reçut une éducation qui pouvait lui donner, sinon du sérieux, du moins beaucoup d'adresse. Son oncle et parrain, Thomas Corneille, avait amené à son baptême une fée séduisante et dangereuse, je veux dire la Préciosité. Enfin Fontenelle se prit très jeune aux mathématiques. Lorsque le coche de Rouen l'amena à Paris pour la première fois, en 1674, il avait le goût des idées subtiles, qui lui procura des succès, mais qui aurait pu le gâter, et le goût des idées justes, qui définitivement le sauva. En même temps, il ne s'embarrassa d'aucune vocation déterminée, hormis celle de se mettre en vue.

Il commença par collaborer au *Mercurie galant*, que dirigeaient Donneau de Visé et Thomas Corneille. La préciosité commençait alors à relever la tête. Molière l'avait mal tuée. Aussi bien la préciosité est le défaut des gens qui aiment l'esprit, et qui en veulent avoir trop. C'est pourquoi ce nous fut longtemps un péché national. Fontenelle le flatta, car il en tenait beaucoup lui-même. Il ne vint s'établir à Paris que vers 1688: les *Dialogues sur la Pluralité des Mondes* et l'*Histoire des Oracles* furent sans doute composés à Rouen. La province retarde toujours sur Paris, et c'était alors l'âge des diligences. Dans les villes lointaines, Cathos et Madelon cherchaient toujours le grand fin, le fin du fin. Et au moins en ce temps-là, on n'y sortait de la rusticité que pour se jeter dans l'affectation. Fontenelle, qui ne rechercha jamais la cour, plut à la ville, à la « bourgeoisie », comme on lit dans le portrait de Cydias.

Il débuta par recevoir des pommes cuites au théâtre. Il était le moins tragique des hommes, et, d'autre part, malgré tout son esprit, il lui manquait la *vis comica*, comme le prouvent

abondamment ses comédies. Il continua par la publication de ses *Dialogues des Morts* (1683), narquois et sceptiques et tout remplis de brocards à l'adresse des anciens, quatre ans avant que Perrault lût en pleine Académie son *Siècle de Louis le Grand*, qui excita Boileau à traiter ses confrères de Hurons et de Topinambous. Dans un de ces dialogues, Homère se drape lui-même de la belle façon. L'ouvrage était fort spirituel et fort maniéré. Fontenelle, qui habitait toujours près de son clocher, s'il savait déjà, comme l'histoire de Straton en est la preuve, trousseur lestement l'anecdote, avait cependant encore la plaisanterie insistante. Les *Lettres du chevalier d'Her...*, que Fontenelle a toujours désavouées et que la critique a si fort maltraitées, ne méritent peut-être plus le mépris où elles tombèrent. Elles sont souvent écrites par Mascarille, mais Mascarille y dit des choses parfois intéressantes. Elles ont la couleur du temps. Elles complètent agréablement les Caractères de La Bruyère, si offensante que lui eût paru cette pensée : elles nous renseignent sur certains côtés extérieurs de la société à la fin du grand siècle.

Il n'est pas surprenant qu'un pareil homme fût fort maltraité et décrié de Racine, de Boileau et de La Bruyère. Ils voyaient renaître avec lui la préciosité : ce neveu de Pierre Corneille veillait à ne pas laisser offusquer la gloire de son oncle, et ils la pensaient bien un peu obscurcie. Les anciens, qu'ils tenaient pour des dieux, étaient traités par lui avec une calme irrévérence.

Une divergence plus redoutable encore les séparait, car les idées discutent entre elles, mais les tempéraments se livrent bataille. Jamais une génération ne sentit si fortement la vie que celle qui commença d'exprimer sa pensée vers le début du règne personnel de Louis XIV. Ce fut vraiment une « époque » au sens où Bossuet l'entendait, un de ces moments où l'humanité s'arrête dans sa course incessante, pour se savourer, si je puis dire, et se contempler elle-même. On sait quelles furent les ardeurs et les haines vigoureuses de Molière, disparu au temps où Fontenelle vint à Paris. Lorsque Racine écrivait ses tragédies, il avait encore aux lèvres la saveur amère et douce des passions. Devant lui, comme devant La Bruyère, comme devant Boileau, notre condition se présentait énigmatique et douloureuse, et dans leurs heures d'épreuve, ils se

tournaient vers le Dieu de Pascal et de Bossuet. Tous, ils nous prenaient grandement au sérieux, pour ne pas dire au tragique. Et voici qu'un bel esprit contemplait tout ce tumulte et toutes ces angoisses avec un inaltérable et dédaigneux sourire, — le sourire lointain de Montaigne, encore aperçu des seuls libertins. — Profondément humains et grands artistes, ils s'étaient retrouvés eux-mêmes dans les hauts modèles de l'antiquité, ceux qui avaient paru aux âges où la vie avait été la plus intense et où elle s'était reflétée dans des œuvres souveraines. Et voici que l'on reniait ces temps privilégiés, voici que l'on n'y voulait plus apercevoir que superstitions et préjugés puérils, au nom des progrès ininterrompus de notre espèce. — Pour eux la littérature, la poésie étaient choses considérables. Il y fallait le don, l'inspiration, l'influence secrète du ciel.

Et ces emplois de feu demandent tout un homme.

Et voici qu'éloquence et poésie étaient regardées comme des arts d'agrément, dont les recettes sont aisées, et qu'un praticien habile fournissait d'opéras, de comédies, de tragédies, de romans et de pièces académiques Thomas Corneille, Donneau de Visé, Catherine Bernard et l'ami Brunel! — Mais il y a plus : sans que ses illustres ennemis s'en rendissent un compte exact, la main entr'ouverte de Fontenelle apportait d'étranges nouveautés, et peut-être en avaient-ils un obscur pressentiment. En 1694, lorsque La Bruyère introduisit dans ses *Caractères* son injuste et clairvoyant portrait de Cydias, les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* et l'*Histoire des Oracles* avaient déjà paru. Le « berger-normand » jouait de sa flûte légère, et, aux yeux de ceux qui écoutaient sa frêle mélodie, c'était l'univers qui changeait.

### III

Nous touchons ici à l'essence même de Fontenelle, à ce qui fut pour ainsi dire le tout de l'homme, et à ce qui ne permet pas de le confondre avec un Houdar de la Motte, par exemple. Dès 1685, il publiait dans les *Nouvelles de la République des lettres* un mémoire sur les propriétés du nombre 9. En 1686, il se mit, avec l'abbé de Saint-Pierre, à fréquenter chez le mathématicien Varignon. Pour tout dire en un mot, Fontenelle fut cartésien. Nous ne savons point quand eut lieu

son premier contact avec l'œuvre du grand philosophe. Lorsque Malebranche, autre disciple, lisait le *Traité de l'homme* pour la première fois, « il lui prenait des battements de cœur qui l'obligeaient quelquefois d'interrompre sa lecture ». On eût dit un amoureux à son premier rendez-vous. Tout porte à croire que Fontenelle n'eut jamais cet air-là. Il n'en est pas moins vrai que le cartésianisme fut la forme même de sa pensée.

Il a bien pu dire, en parlant de quelques cartésiens étroits et obstinés : « On n'avait fait que changer d'esclavage. Il faut admirer toujours Descartes, et le suivre quelquefois. » Il a pu reconnaître — ce qui est encore une grande louange, — qu'on a trouvé dans la méthode de Descartes de quoi le redresser lui-même. Mais il ne manque jamais, toutes les fois qu'il rencontre son nom, de saluer en lui le plus grand génie des temps modernes. Et il lui fut si fidèle qu'il ne put jamais admettre les théories astronomiques de Newton, et qu'il crut voir renaître dans l'attraction une de ces qualités occultes dont son maître avait purgé la science. Il avait passé quatre-vingt-dix ans lorsqu'en 1752 il défendit, dans un traité, la matière subtile. Si jamais il eut une religion, ce fut celle de Descartes.

Ses limites s'expliquent sans doute en partie par son tempérament, mais la philosophie nouvelle ne fit que les renforcer. Fontenelle a pu mériter, sinon par sa vie, du moins par sa pensée, la célèbre apostrophe de Gassendi. Il dédaigne l'éloquence et la poésie, comme la passion, parce que nos esprits animaux y ont trop de part. C'est pourquoi il ne fut jamais poète. Il se trompe sur l'essence de la poésie qu'il considère comme un art frivole et dont le mérite consiste à vaincre des difficultés convenues. « Le poète, s'écrie Élisabeth Browning, est celui qui dit les choses essentielles ! » Cette définition eût fait hausser les épaules à notre Normand. Il s'est essayé à l'épique, et il est l'homme du monde le moins propre à écrire des bergeries. Ses pâtres ne sont point rustiques comme ceux de Théocrite, ce qui serait bas et grossier : ils n'éprouvent point l'amour, mais ils emploient leurs loisirs à l'analyser. Et on ne trouve guère plus de fleurs dans ses bucoliques qu'il n'y a, dans la *Henriade*, d'herbe pour les chevaux. Bagatelles que tout cela ! Fontenelle ne s'intéresse pas au concret, ni à la sensation, ni au sentiment. Il n'aime que la mécanique des cho-

ses et leur résidu abstrait, leurs lois constantes, tout ce qui devient algèbre. Pareillement, il méprise les vaines et contingentes agitations de l'histoire. Il estime avec Bayle que les mutations les plus considérables ont souvent des causes ridicules et que tout ne s'y produit que par hasard.

Mais le Cartésianisme ne fit pas que lui appauvrir la sensibilité et lui dessécher l'imagination, qu'il avait naturellement fort modestes : il lui disciplina la pensée, dans ses parties supérieures ; Fontenelle l'en récompensa en le conduisant dans la bonne société. Depuis seize ans déjà, les précieuses vieilles, pour s'embellir de charmes qui ne fussent point sujets aux outrages du temps, s'étaient réfugiées dans la science. Philaminte avait installé une longue lunette dans son grenier ; et Thomas Diafoirus pouvait offrir à Angélique le régal de voir ouvrir un corps mort : il n'eût pas toujours éprouvé de refus. Les dames se pressaient dans le laboratoire du chimiste Lermery, « moins une chambre qu'une cave, et presque un antre magique éclairé de la seule lueur des fourneaux ». Elles assistaient aux cours du chimiste Duverney qui avait « une figure agréable », ce qui ne gâte rien. Les gens du monde portaient même sur eux « des pièces sèches préparées par lui, pour avoir le plaisir de les montrer dans les compagnies ». Un ouvrage de « vulgarisation scientifique », comme nous disons aujourd'hui, ne pouvait manquer de réussir.

Les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* sont un livre fort agréable. Imaginons Fontenelle, — avec cette physionomie fine et reposée que lui a donnée Rigault, — dans un grand parc normand, à côté de son élégante marquise, qui semble déjà du XVIII<sup>e</sup> siècle, et dont il faudrait chercher les pareilles dans les sanguines de Watteau. C'est la nuit, et « la beauté du jour est comme une blonde qui a plus de brillant, mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante ». La marquise est à la fois fine et naïve, avec des coquetteries et des mutineries de jolie femme, qui a l'habitude d'être courtisée. Je ne la trouve pas si démunie de caractère qu'on l'a quelquefois dit. Fontenelle, qui se méfiait de l'attention des femmes en matière scientifique, n'en demande pas à cette tête charmante et frivole plus qu'il n'en faut pour entendre la princesse de Clèves. Et il ne lui expose rien moins que le système de l'univers et la théorie des tourbillons. « La nature, dit-il,

est un grand spectacle qui ressemble à l'Opéra. » Sans doute, et il va offrir à sa compagne un ballet bien réglé d'étoiles fixes, de planètes et de satellites, sans compter les comètes qui viennent y introduire du caprice et de la fantaisie. — Prenons-y bien garde : cette parole aimable et calme dissout l'antique sphère céleste, qu'habitaient encore tant d'imaginations ; la voûte étoilée s'évanouit, et les mondes à l'infini « bouillonnent dans leur gloire », comme dit le poète. Fontenelle fait apercevoir à sa marquise « une grande mer de lumière et de feu » qui n'est autre que l'antique soleil. Il augmente le silence effrayant des espaces. Elle est quelque peu désenchantée d'habiter une chose qui tourne. « Pour moi, je commence à voir cette terre si effroyablement petite que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. » Mais Fontenelle n'a garde d'éprouver un vertige, comme Pascal. L'étendue se dilate : « Il me semble, dit-il, que je respire avec plus de liberté. » La joie d'avoir conquis des vérités nouvelles l'emporte sur tout autre sentiment. Son esprit se meut, avec une volupté allègre, dans l'univers de cristal qu'ont bâti Descartes et la science.

Déjà, dans la *Pluralité*, songeant aux habitants des planètes et des constellations, il avait indiqué une difficulté théologique. Il s'en était tiré, si je puis dire, par une pirouette. Qui vous dit que les mondes soient habités par des hommes, ou des êtres capables de participer aux mérites de la Rédemption ? L'année suivante, l'*Histoire des Oracles* parut. Fontenelle y réduit en un ouvrage court et maniable, de vive allure, un fatras érudit du hollandais Vandale. Il fit ce que devait faire plus tard, avec moins de malice peut-être, l'abbé de Saint-Pierre en son discours sur le Mahométisme. Il s'agissait de séparer l'erreur qui se mêle à la vérité, et de montrer que les oracles païens ne furent pas rendus par des démons, comme on le soutenait dans les premiers siècles du christianisme. Ce qui donna naissance à cette institution, ce furent d'abord quelques visions des esprits simples, puis l'habileté des raffinés qui en tira parti. « Des sots et des cavernes », voilà par où commencent les oracles ; ils continuent par la mise en scène des prêtres, « charlatans » plus « nobles » et plus « sérieux » que les autres. En attaquant la théorie des démons, Fontenelle semble ne vouloir s'en prendre qu'à la superstition. Mais il



savait bien, comme on l'a dit depuis, que les superstitions sont les ouvrages avancés des religions, et il est évident qu'il a voulu faire quelque tort à la forteresse même. Traiter les croyances des païens comme des phénomènes naturels, c'était montrer une voie dangereuse, et il est difficile de rattraper l'esprit d'examen quand on l'a une fois lâché. Ainsi, dans ces deux petits livres d'aspect inoffensif, Fontenelle indiquait les deux grandes causes de l'incroyance moderne, le spectacle de l'universel déterminisme et l'explication critique du surnaturel.

#### IV

En face de la tradition, qui éprouvait ces atteintes, un pouvoir nouveau se levait et visait à la remplacer. Le renouvellement de l'Académie des Sciences eut lieu en 1699, date solennelle ; Fontenelle fut élu secrétaire perpétuel de la Compagnie : ses dialogues astronomiques le désignaient pour servir de truchement entre les savants, qui parlent une langue trop austère, et les honnêtes gens, auxquels il importait de faire connaître leurs efforts. Réunir ainsi en un corps les mathématiciens, les physiciens, les chimistes, les anatomistes, ceux qui traitent des animaux et des plantes, c'était reconnaître la grande vérité promulguée par Descartes, la solidarité des sciences. Dans l'antiquité, les conceptions abstraites de la géométrie restaient pour ainsi dire indépendantes de l'univers : elles se développaient harmonieusement dans l'intelligence, et la nature restait une masse confuse et livrée au caprice. On ne concevait point qu'une alliance fût possible entre Euclide et Pline l'Ancien. Désormais l'hymen indissoluble du monde et de la pensée se précisait ; les lois de l'entendement pénétraient la matière ; et tous les phénomènes étaient soumis à l'universelle et éternelle mathématique.

Fontenelle comprit toute la portée de cette révélation. Il n'est pas enthousiaste à la manière de Lucrèce : ce ne sont point là ses façons. Il ne revient point d'un voyage à travers les murs flamboyants du monde. Il ne fait même point songer à Buffon, — celui des *Epoques*, — ni à l'*Hermès* d'André Chénier. Mais dans ses deux admirables préfaces à l'histoire de l'Académie, il a montré qu'il prévoyait jusqu'aux dernières conséquences du principe cartésien. La géométrie gou-

verne, dit-il, « toutes les matières de physique qui sont susceptibles de précision ; car pour celles qu'on ne peut amener à ce degré de clarté, ce n'est pas que la même géométrie n'y domine, mais qu'elle y devient obscure et presque impénétrable par la trop grande complication des mouvements et des figures ». On ne se serait guère douté, à voir Cydias relever sa manchette et dégager sa jolie main de causeur, qu'il dût un jour faire penser aux auteurs des plus vastes synthèses, à un Auguste Comte ou à un Herbert Spencer.

Aussi bien ses nouvelles fonctions l'avaient discipliné. Le vrai n'est susceptible d'ornements que jusqu'à un certain point. Désormais la lumière que Fontenelle portait en lui n'allait plus se jouer à travers mille facettes, mais briller d'un éclat égal et pur. Il fut l'idéal du secrétaire perpétuel. « Il fallait à cette compagnie, dit-il en parlant de son prédécesseur Du Hamel, un secrétaire qui entendît et qui parlât bien toutes les différentes langues de ces savants... qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain tour et même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner et que cependant la plupart des lecteurs demandent. » C'est ce que fit Fontenelle : aux ignorants, il sut plaire, et il mérita l'approbation des savants qu'il interprétait. Sa mission était délicate : le génie peut-être n'y eût point suffi, car il est trop occupé de lui-même pour bien entrer dans la pensée des autres. Il fallait que Fontenelle fût en coquetterie avec toutes les sciences, sans épouser aucune d'elles. Lorsqu'il louait les académiciens défunts, il devait ménager la vanité des vivants et la gloire des morts. Son esprit était lucide, sa curiosité infatigable, son tact et sa finesse extrêmes. Ses *Eloges* constituent la partie la plus durable de son œuvre.

Pour ceux qui aiment à regarder les commencements obscurs des grandes choses, ces biographies, souvent assez courtes, sont inestimables. Exposées en termes simples, de nobles et pures destinées se déroulent devant nous. C'est d'abord la vocation première, éveillée souvent par un livre de Descartes, qui semble au néophyte l'Évangile intellectuel des temps nouveaux ; puis la résistance fréquente de la famille, qui représente l'espèce contre l'individu ; ce sont ensuite les efforts pénibles, courageusement endurés, la pauvreté, la solitude

acceptées d'un cœur léger, car alors les ingénieurs n'eussent pas fourni de jeunes premiers les comédies et les romans à la mode; malgré toutes ces épreuves, un labeur qui ne s'arrête jamais et qui parfois est meurtrier; enfin, une fidélité sans défaillance à la tâche une fois entreprise. Chez presque tous, surtout dans le groupe ingénu et charmant des botanistes, brillent la même candeur et la même simplicité d'âme. Rien n'est plus uni que le langage de Fontenelle, lorsqu'il raconte leur vie; les faits parlent d'eux-mêmes, et sur le front de ces humbles travailleurs qui préparent l'avènement d'une vérité encore ignorée, nous voyons par intervalles glisser le rayon des élus.

Est-ce alors une berquinade? un panégyrique ininterrompu? Non point; et ce n'est pas de Fontenelle qu'on pourrait attendre de pareilles attitudes. Ces savants ne sont pas ici racontés par Bernardin de Saint-Pierre! D'abord Fontenelle, à propos de ceux dont il traite, abonde en épigrammes contre le reste de l'humanité, médecins avides, courtisans frivoles, gens de guerre ignorants, théologiens enveloppés de respectables ténèbres. Les ombres ne manquent pas aux portraits eux-mêmes. Ce n'est pas que le personnage devienne insensiblement ridicule, à mesure que la peinture se complète, comme il arrive parfois avec Ernest Renan. Des manies, de légers travers sont indiqués d'une main délicate, qui n'insiste pas. On nous conte de Leibnitz certaines histoires d'alchimie et de chapelet qui ne montrent pas en lui un esprit sans détour. S'agit-il de Viviani, et de son culte un peu emphatique pour la mémoire de Galilée, son maître, Fontenelle écrit à propos d'un de ses livres: « Cet ouvrage de géométrie est principalement considérable par les sentiments de son cœur qu'il y a répandus en tous lieux. » — Il touche même en passant à des défauts plus graves. Le géomètre Rolle tenait beaucoup à ses opinions et les déclarait sans ménagements. Fontenelle observe: « La géométrie n'a qu'un son; mais peut-être ferait-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu puisqu'elle parle à des hommes. Quelques vivants peut-être qui écoutaient l'orateur pouvaient tirer profit de la leçon. Ailleurs, nous voyons le janséniste Des Billettes, si scrupuleux à l'endroit du bien public, que, « quand il passait sur les marches du Pont-Neuf, il en prevait les bouts qui étaient moins usés

afin que le milieu, qui l'est davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis ».

Mais l'accent de la sympathie domine toujours, et quelquefois, sous cette parole calme et unie, on distingue un sentiment qu'on a souvent refusé à Fontenelle, celui de l'admiration. S'il n'a jamais fait *ah ! ah !* comme le prétend M<sup>me</sup> Geofrin, « il n'a jamais non plus fait *oh ! oh !* » ajoute Sainte-Beuve, qui n'est peut-être pas très fondé à lui adresser ce reproche. Sans doute il n'a ni grands gestes ni grands éclats de voix. Mais il a compris, sinon senti, la grandeur d'un Descartes, d'un Malebranche, d'un Newton même. Il a tenu sur Vauuban le langage de l'histoire. « Il devenait le débiteur particulier de quiconque avait obligé le public... C'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la République. » L'apparition d'une âme sublime, d'un héros ne soulevait pas dans son esprit une houle de visions et de paroles superbes, comme chez un orateur ou un poète, mais elle se reflétait sans se déformer ni se diminuer dans ce miroir limpide et inaltérable qu'était l'intelligence de Fontenelle. Si le cœur lui faisait défaut, comme l'ont répété les femmes qu'il a fréquentées, c'est qu'apparemment toutes les grandes pensées ne viennent pas de là.

## V

Si Fontenelle a pu rappeler ses premiers contemporains Voiture et Benserade, il a surtout, de très bonne heure, annoncé le xviii<sup>e</sup> siècle. Il en a même montré, assez tôt, de méchants côtés. Dans ses lettres galantes, il se fait l'apologiste de l'infidélité, et même du partage en amour. Il écrirai volontiers, comme plus tard une parente du chevalier de de Boufflers :

.... Des papillons constants  
Fatigueraient bientôt les roses.

Mais, sans parler de son scepticisme, combien les grands hommes de cet âge reproduisent de ses traits, en les grossissant ! Comme lui, beaucoup d'entre eux ont voulu être des hommes universels ; comme lui, Montesquieu et Buffon ont fait peu d'état de la poésie ; tous deux, comme lui, ont voulu « orner le vrai », et c'est pourquoi l'un a quelquefois mis trop d'esprit dans la politique et l'autre trop d'éloquence dans l'his-

toire naturelle. Lorsque Voltaire atténue ses épigrammes, comme dans les derniers chapitres du *Siècle de Louis XIV*, sur le Jansénisme et le Quiétisme, il ressemble singulièrement à Fontenelle. Le conteur de *Zadig* a certainement lu l'histoire de Straton et celle de la Dent d'or, qui est un pur chef-d'œuvre. Même s'ils renient Descartes, presque tous sont cartésiens, au fond, et n'admettent que l'évidence, — ce qui les mène d'ailleurs à des erreurs étranges lorsqu'ils s'occupent du réel, qui se moque de la logique abstraite. Le fameux « esprit classique » dont parle Taine dérive pour une grande part de Descartes et de Fontenelle.

Fontenelle, lui aussi, a eu de très bonne heure l'esprit cosmopolite. Il n'a pas ménagé ses éloges à l'Angleterre savante, tout en reconnaissant qu'elle n'admirait guère que les siens. La remarque est assez juste : elle signale le « provincialisme » que plus tard un généreux esprit, Matthew Arnold, devait reprocher assez vertement à ses compatriotes. Fontenelle a exprimé son regret de ne pas connaître l'anglais. Il cite volontiers l'exemple de nos voisins d'Outre-Manche ou d'Outre-Rhin pour nous faire la leçon. Il annonce, au-dessus ou en dehors des nations, la naissance de cette cité nouvelle, la « République des lettres ».

Enfin il est humanitaire. Il exhorte les peuples à s'unir pour le progrès des sciences, à s'enrichir « par un commerce tranquille » plutôt qu'à s'agrandir par « des conquêtes violentes ». Son pessimisme se borne à l'individu et aux patries, à l'individu presque toujours inconscient et grossier, et à ces grands organismes de proie et de vanité que Tertullien appelait *animalia gloriæ*. Il a foi à l'effort collectif du genre humain pris dans ses parties les plus hautes, à cette « civilisation » qui fut la divinité de Voltaire. Telle fut la croyance profonde du XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'au jour où Jean-Jacques vint enseigner aux hommes la supériorité de l'instinct sur l'intelligence, et leur persuader d'arracher le pouvoir à Prospero pour le transmettre à Cablian. Fontenelle sans doute ne connut rien du philosophe de Genève : tout porte à croire qu'il ne l'eût point goûté.

Fontenelle a été l'introducteur discret des idées hardies. Pour se faire entendre de la multitude, il faut élever la voix : sous aucun prétexte, il ne quitta le ton de la conversation entre honnêtes gens. Il n'avait rien d'un pédant, au moins

dans la seconde part de sa vie, ni d'un déclamateur, ni d'un tribun. Si satisfait qu'il fût de se voir exempt de préjugés, on ne l'a jamais vu prendre l'air suffisant, et, comme dit Montaigne, « résolutif ». Il l'a laissé à M. Homais, son voisin de campagne. Il est toujours resté de bonne compagnie.

HENRI POTEZ.

## PARADIS LAIQUES

LEUR NÉGATION PAR ANDRÉ BEAUNIER  
(LE ROI TOBOL)

## I

Entre plusieurs volumes charmants où il accommode ensemble ironie, tendresse, humour et pensées douloureuses, André Beaunier a écrit un livre d'une singulière importance : *le Roi Tobol*. Il y est traité du bonheur. Les hommes s'accordent à voir là le sujet qui les intéresse le plus, le sujet par excellence. Avec lui disparaîtraient toutes les philosophies, toutes les politiques, toutes les religions, dont la seule raison de vivre consiste en somme à faire de la réclame pour les recettes de bonheur dues au professeur X., — au député Y., — au dieu Z... — A. Beaunier se singularise en s'écriant : — Gardez-vous d'appliquer ma formule de félicité, si par aventure je vous en proposais une. — Et, en fait, il a la sagesse et la modestie de ne rien nous offrir.

Le roi Tobol reçoit de lui la mission de chercher la réalisation du bonheur et de prouver par ses insuccès que l'entreprise est vaine. Mais A. Beaunier eut-il raison de se confier à ce sénile autocrate ? Le roi Tobol est un Janus. Il a double cervelle : une cervelle d'imbécile pour agir et une cervelle d'homme très intelligent qui apprécie sans indulgence les sottises accomplies par la première. Comment réussirait-il à quoi que ce fût, surtout à réaliser du bonheur ? Son sens critique lui enlève jusqu'à la consolation permise aux gens les plus obtus, croire qu'il a fait pour le mieux. Voici en effet un bref résumé de l'histoire du roi Tobol :

1° Il veut se rendre heureux lui-même. Etant vieux il épouse une femme jeune et très jolie qui se fait enlever par un hussard, non sans laisser derrière elle, en guise de p. p. c., le fruit de ses amours adultères, le bébé Eudémon. — J'aurais dû le

prévoir! se dit Tobol, je suis stupide. — Et il appuie ce jugement sur les raisons les plus irréfutables.

2° Il se consacre au bonheur collectif de son peuple, en quoi faisant il suscite des mouvements révolutionnaires. — J'aurais dû le prévoir, songe-t-il..., etc. — Ici pourtant les lecteurs conçoivent l'espérance de remarquer chez l'autocrate un peu de finesse gouvernementale. Il appelle au pouvoir Fougasse, le chef des socialistes. Bien machiné! Fougasse se brouillera avec ses partisans par le simple jeu automatique de ses obligations professionnelles : il est ministre de l'Intérieur. Il suffisait donc, après l'avoir laissé choir, d'appeler d'autres ministres socialistes, d'assister à leur chute, et de recommencer. Au bout de peu d'années, le socialisme en fût mort, puisque les partis révolutionnaires ne peuvent subsister que dans l'opposition, comme les unifiés d'aujourd'hui l'ont sagement reconnu. Mais Tobol n'a pas de ces roueries. S'il donne le portefeuille de l'Intérieur à Fougasse, c'est pour mettre le bonheur du peuple entre des mains chères au peuple, et il abdique ensuite pour laisser à la foule le soin de réaliser en République le bonheur qu'elle voudra et qu'elle pourra.

3° Cependant, tout de suite désabusé sur le bonheur collectif, le roi Tobol songe à réaliser un bonheur particulier, celui d'Eudémon. Eudémon, qui tétait encore sa nourrice, a été enfermé dans une prison entourée par la mer, un château magnifique, aéré, mais bien clos, d'où on ne voit même pas le ciel, car l'azur et les nuages ont des vertus nostalgiques. Le monde est le lieu des phénomènes, les phénomènes sont des changements, tout changement peut amener des regrets, c'est pourquoi il fallait séparer Eudémon de l'Univers. On le protège aussi par là contre la connaissance de la mort et de la vieillesse qui sont déplaisantes. Le roi Tobol ne se montre pas, et il contraint au maquillage le peu vénérable ecclésiastique chargé d'enseigner à Eudémon un Dieu de circonstance qui serve seulement à expliquer certains mystères comme le bruit invisible des vagues autour du château. Mais la puberté d'Eudémon arrive. Afin de ne pas faire languir les fringales qu'elle comporte, on sert à Eudémon sept jeunes filles de charme égal, une pour chaque jour de la semaine. Bientôt le jeune homme préfère Lilith, parce qu'elle sait chanter en s'accompagnant sur la guitare. Lilith lui révèle la vie extérieure et le fait s'éva-



der du château. — J'aurais dû le prévoir! — s'écria Tobol, qui avait aussi oublié l'ennui. L'âme d'Eudémon contenait nos vieilles hérédités et, avec elles, mille désirs impossibles à satisfaire dans une prison, toute dorée qu'elle fût. De là ennui certain, à brève échéance, si Eudémon était resté.

4<sup>o</sup> Le roi Tobol s'occupe de rendre heureux un perroquet, à quoi il réussit enfin. Au lieu de dire : — Donne-moi le bonheur, Tobol, — ce perroquet répète à chaque minute : — Donne-moi du bon café, Tobol. — Désir unique et précis, facile à satisfaire. Et le bon roi meurt avec la conviction d'avoir fait un heureux. Cette assurance paraît excessive, il est vrai, car si le perroquet manifestait un seul désir, c'est peut-être qu'il ne savait qu'une seule phrase ; plus riche en vocabulaire, il se fût montré plus exigeant.

André Beaunier a donc trop beau jeu de s'appuyer sur les faits et gestes du roi Tobol pour démontrer que le bonheur est inaccessible. Mais la preuve à faire ne s'en trouve pas trop affaiblie. S'il est rare en effet que le vicil autocrate agisse sans commettre des sottises, il est au moins aussi rare que celles-ci ne lui fournissent pas l'occasion de parler avec sagesse. Il commet des sottises pour s'en moquer, et il s'en moque pour avoir le droit de dauber sur autrui, en particulier sur les philosophes, les médecins, les prêtres et les hommes politiques, sans compter le peuple. Nous trouvons là toute la philosophie désirable. Et, ne l'oublions pas, nous avons affaire à un conte, genre qui admet les pires absurdités dans l'action, pourvu que le discours soit sensé, tout au rebours de la vie pratique.

Il semblerait que ce conte ne dût pas entrer dans une étude sur les paradis laïques, car il concerne surtout le bonheur des individus, et spécialement le bonheur d'Eudémon. Mais André Beaunier nie les paradis laïques, et c'est une opinion sur eux qui mérite l'examen. « Dieu a compris, pense le roi Tobol, que le bonheur des foules est irréalisable, parce qu'il n'y a de bonheur, de vrai bonheur, que particulier » (p. 75). Mais le bonheur particulier ne sera-t-il pas influencé par les mesures qui tendraient, vainement d'ailleurs, à réaliser le paradis laïque ?

## II

Le roi Tobol institua un referendum sur le bonheur. Aussi-

tôt les révolutionnaires écrivirent dans leur journal : « Demander au peuple qui souffre ce qu'il pense du bonheur, n'est-ce pas se moquer de lui ? » Et ils avaient bien raison. C'était aussi se moquer des bonnes règles du gouvernement. Parmi les sujets d'un prince, il y a, outre les mécontents, des gens en assez grand nombre qui ne pensent ni bien ni mal du pouvoir, ils pensent à autre chose ; pourquoi attirer leur attention ?

Des manifestations eurent lieu. Trois bandes de miséreux, soigneusement sélectionnés d'après leur teint hâve, leurs haillons, leur maigreur, leurs infirmités, défilèrent devant le château. En tête de chacune était porté un écriteau où se trouvait inscrite la réponse à la question du referendum. — Qu'est-ce que le bonheur ? — Nous avons faim. — Qu'est-ce que le bonheur ? — Nous avons froid. — Qu'est-ce que le bonheur ? — Nous avons peur (pp. 57-62).

Alors le roi Tobol dit à son ministre de l'intérieur, qui n'était pas encore Fongasse :

— A ceux qui ont faim je donnerai de la nourriture ; à ceux qui ont froid des vêtements ; à ceux qui ont peur... qu'est-ce que je pourrais bien leur donner ?

— Rien, sire, je vous en supplie ! répondit le ministre. Surtout ne les tranquillisez point ! La peur qu'ils éprouvent est notre meilleure sauvegarde (pp. 63-64).

Les distributions annoncées eurent lieu, car il est indéniable que Tobol avait bon cœur. Cette belle qualité ne lui servait pas à grand'chose pour soulager la misère, comme il s'en rendit compte sans tarder. — Ils sont trop, ils sont trop, — dit-il de ses pauvres. Que peuvent en effet ces largesses royales données sans discernement ? Elles profitent surtout aux mendiants de profession.

Nous eussions aimé entendre le roi Tobol méditer sur la charité. Elle est une vertu plus privée que sociale. Le cercle de son action devrait être restreint, car chacun ne peut soulager utilement que les malheureux qu'il connaît ; s'il veut s'occuper des autres, il contribue alors, comme le roi Tobol, au vaste coulage de l'assistance publique et des œuvres pies. La faim et le froid seront-ils mieux combattus par la justice ? par quelle justice ? l'économique ? elle est affaire de bonne administration, et nous ne savons pas ce que vaudront les

administrateurs sous son règne ; ils seront plus nombreux, cela ne prouve pas qu'ils seront meilleurs. Et à moins que tous les hommes n'arrivent à manger les mêmes choses et à porter les mêmes vêtements, il y en aura toujours qui feront ou croiront faire moins bonne chère et seront ou se croiront moins bien vêtus ; ceux-là auront faim et froid par rapport aux autres. Tobol a donc bien raison de ne pas croire au bonheur social. Il a peut-être tort de n'y pas travailler. Le bonheur social serait une torpeur universelle, il supprimerait toute raison d'agir, mais on supprimerait aussi toute raison d'agir en société si on ne le recherchait pas. Pour un roi, Tobol a jeté trop vite le manche après la cognée. Son devoir était d'étudier les droits de douane, la question des octrois, et autres problèmes dont la solution opportune fait plus pour l'alimentation et la vêtue des peuples que la charité et la justice. On ne saurait toutefois reprocher aux autocrates de roman de n'être pas économistes, si on tient à ce qu'ils nous amusent.

En voilà bien assez sur ce sujet. S'il y a encore tout à faire pour que le prolétariat ait moins faim et moins froid, il n'y a peut-être plus rien à écrire là-dessus. La peur semble moins rebattue. De quoi a donc peur la plèbe gouvernée par le roi Tobol ? — De mes cruautés néroniennes, dit celui-ci... Cette peur n'est pas bien raisonnable (p. 61). — Voilà tout ce que nous apprenons d'abord. Complétons ce renseignement par des inductions. En fait, les manifestants ne doivent avoir peur de rien ; ils sont habitués à vivre au jour le jour, quétant les restes de soupe à la porte des casernes, ouvrant les portières, ramassant les bouts de cigare, criant des journaux, aussi est-ce une aubaine pour eux que de défiler devant le roi Tobol : on les a payés. Loin de représenter leur propre détresse, ils représentent leur propre satisfaction. S'ils redoutent quelque chose, c'est que le roi Tobol ne retienne pas leurs services pour une contre-manifestation. Crainte que les événements justifient.

Mais, nous le devinons encore, dans l'esprit de Fougasse, comme dans celui du monarque, ces figurants figurent ceux qui n'ont pas le temps de figurer : les prolétaires retenus à l'usine. Ceux-là peuvent être angoissés par la peur trop peu chimérique du lendemain. S'ils tombent malades, s'il y a un chômage, c'est le dénûment pour leurs familles ; et combien

lugubre apparaît la vieillesse des ouvriers ! Le roi Tobol ne pense pas aux assurances sociales. Nous n'y penserons pas pour lui, car il en est de ce sujet comme de la faim et de la nudité prolétariennes ; il correspond à de petites réalisations et à une immense littérature.

Une autre peur existe, à laquelle fait allusion le ministre de l'Intérieur de Tobol, comme nous l'avons vu plus haut. C'est la peur de la police. Le ministre y voit, non sans raison, le ressort essentiel de tout gouvernement. Élargissons-la, considérons sa forme la plus générale, et nous trouverons le soutien de toute société, surtout démocratique. Pour que les hommes puissent vivre en sécurité, il faut qu'ils aient peur les uns des autres. La peur du gouvernement, c'est-à-dire de sa force armée, de sa police, assure l'ordre dans la rue ; mais d'un autre côté, le gouvernement qui n'a pas peur de l'opinion publique tyrannise ses administrés. Il y a beaucoup de sauvages sous la peau blanche. Qu'est-ce qui les empêche de se conduire comme tels parmi nous, en public ? La peur des autres. S'ils vont gouverner les nègres, ils se conduiront en rois nègres, parce qu'ils n'auront plus lieu d'avoir peur, au moins de leur entourage immédiat, les mœurs de l'Afrique noire tolérant que les potentats s'amuse par des tortures et autres divertissements ignobles. Sans la peur des socialistes, les bourgeois laisseraient les enfants travailler dix-huit heures au fond des caves, et, sans la peur des bourgeois, les socialistes ramèneraient assez vite les beaux jours où l'homme vivait de glands doux. Tout est fait de peurs équilibrées dont il faut un dosage exact, sous peine de révoltes sanguinaires ou de tyrannie. Comme la crainte ne s'avoue pas volontiers, on l'appelle ici « respect ». Les dieux se chargeaient naguère de la cultiver au cœur des hommes. Ne nions pas qu'elle soit remplacée quelquefois par l'intelligence des utilités sociales et par l'empire volontaire des individus sur eux-mêmes. On ne saurait attendre ce remplacement complet sans un optimisme naïf. Il est plus raisonnable d'espérer que l'équilibre des peurs ira toujours en se perfectionnant. Parviendra-t-on ainsi au Paradis laïque ? Le paradis de la peur serait singulier.

Qu'on supprime au moins le froid et la faim. Mais si on n'y réussit pas tout d'un coup, il n'y aura pas d'heureux. Supposons cet idéal réalisé dans un siècle. Dans un siècle il faudra

interroger les historiens pour savoir qu'il y a eu des grelottants et des affamés. Quelle satisfaction ! En France ont sévi des famines que les chemins de fer nous épargnent aujourd'hui, des pestes et des choléras dont l'hygiène sait nous préserver. Vous souvient-il d'avoir éprouvé une grande joie en l'apprenant ? Est-il même bien prudent de s'adresser à l'histoire pour se trouver heureux ? Devant l'histoire, les modernes sont comme des cancre devant un pion cacochyme. Cela dure depuis Tite-Live.

### III

On répondait aussi par lettres au roi Tobol.

Il décacheta l'un des plis, et n'y trouva que cette ligne seule :  
« Le bonheur, c'est de n'être pas un cocu » (p. 79).

Ce bonheur est de l'ordre privé. Ainsi en juge-t-on d'ordinaire, mais pourquoi un paradis laïque ne serait-il pas fait de l'absence des cocus aussi bien que de l'absence des affamés et des grelottants ? La loi semble même avoir plus d'action sur l'infortune conjugale que sur les autres infortunes. Supposons l'ukase suivant rendu par le roi Tobol :

Art. 1. — Le mariage est supprimé.

Art. 2. — Le présent ukase a l'effet rétroactif.

Du coup le mal cessait faute de malades. Il n'y avait plus de maris trompés, puisqu'il n'y avait plus de maris, et même, d'après l'article 2, il n'y avait jamais eu de maris trompés, puisqu'il n'y avait jamais eu de maris. En proclamant l'amour libre, le roi Tobol atténuait dans les blessures d'amour les cuissons de l'amour-propre ; c'était rendre la douleur supportable pour une moitié des gens. Où Tobol avait-il donc la tête qu'il oubliât d'y songer ? Il savait pourtant bien que l'amour joue un rôle important dans la question du bonheur.

Peut-être économisait-il le temps d'une réflexion, laquelle, il le savait d'avance, l'eût conduit à conserver le *statu quo*. Car le maintien du *statu quo* forme nécessairement les quatre vingt-dix-neuf centièmes au moins de toute activité gouvernementale, même réformiste. Et ici l'abstention était défendable. Aller contre les usages pour panser quelques plaies d'orgueil, à quoi bon ? Quant à l'amour, c'est une affaire privée entre un homme et une femme ; que les couples, temporaires ou non, se débrouillent dans leurs petites affaires, cela ne regarde pas

les lois. Les lois n'ont à s'occuper que de l'enfant, ce malheureux précipité, inconscient et aveugle, dans la terrible aventure de la vie. C'est à lui seul qu'il est légitime de penser quand on s'occupe de la formation ou de la dissolution des unions sexuelles. Questions de divorce, d'adultère, etc., sont la question de l'enfant. Si les romanciers les rattachent au seul amour, c'est pour donner un air sociologique au divertissement de leurs lecteurs.

N'en veillons plus au roi Tobol d'avoir négligé l'amour libre. En fait, l'amour est assez libre ; les lois ne nous gênent que pour épouser autant que nous aimons. C'est aux mœurs et non à elles qu'il faut demander de pouvoir afficher certaines amours estimées respectables. Et on ne voit pas en quoi des amours quelconques méritent l'attention tant qu'elles n'entraînent aucun dommage pour un tiers innocent, un enfant né ou à naître.

Cependant la fécondité nationale entre en ligne de compte. Elle a une grande importance. En France nous aurions besoin de la stimuler. Si la législation pouvait y parvenir, ce serait au détriment de bonheurs particuliers. Elle procurerait, comme compensation, le sentiment de la force collective de la patrie, qui est une source de jouissances non négligeables, mais pour qui ? pour bien peu de gens, en particulier pour la partie la moins prolifique de la nation. On doute que le prolétaire allemand jouisse beaucoup de la force allemande et que le prolétaire français soit très chagriné par l'immense littérature que nous employons à clamer la faiblesse française.

Pour conclure, on ne saura jamais si l'on augmente ou diminue le bonheur collectif quand on agit sur l'amour. Celui-ci, en ce sens, n'est donc pas affaire de paradis laïque.

Grand grief contre le paradis laïque, grief accessoire cependant et qui n'est pas relevé dans *le Roi Tobol*.

#### IV

En revanche, André Beaunier insiste tout le long de son livre sur la vanité des efforts humains pour réaliser le moindre bonheur, tant qu'ils n'auront pas supprimé la vieillesse, la maladie et la mort.

Si le roi Tobol enferme Eudémon, c'est pour lui éviter la connaissance de cette lamentable trinité. Mais Eudémon s'é-

chappe et, dans ses premières vingt-quatre heures de liberté, il apprend ce que sont la vieillesse, la maladie et la mort. Il en perd toute aptitude au bonheur. Il ne pense plus qu'à sa découverte, dont à vrai dire il nous assomme un peu. On le trouve plus fâcheux que tragique, cet adolescent pourvu d'amour, exempt d'infirmités, mangeant à sa faim, qui réédite les poitrinaires de 1830. L'intention d'André Beaunier n'est évidemment que symbolique. Mais Eudémon a beau représenter l'âme humaine disposée tout exprès pour recevoir l'impression la plus forte possible des grandes épouvantes et des grandes misères, on ne peut s'empêcher de voir en lui un homme particulier, et cet homme blesse notre instinct de la réalité. A moins d'une candidature très expresse à la névropathie, qu'on ne soupçonne pas, Eudémon paraît beaucoup trop jeune pour se trouver privé des grandes armes défensives de la vie : l'insouciance et la confiance en soi. Il a le cœur égoïste : si la maladie, la vieillesse et la mort lui font peur, c'est pour l'unique raison qu'il se les représente appliquées à lui-même. Que cette peur lui vienne, rien de plus naturel, qu'elle dure au point de se changer en obsession, c'est le fait des égoïstes vieux ou malades. Jeunes et sains, au contraire, ils s'en débarrassent vite, ils l'oublient, et même ils la métamorphosent en une sorte de satisfaction d'amour-propre : — Je ne suis point, pensent-ils, comme ces personnes bêtes et maladroitement qui se laissent endommager. — Pour vérifier qu'ils éprouveront ce sentiment, il suffit, s'ils sont riches, de se les figurer en présence des pauvres. Vont-ils penser à l'instabilité du sort qui peut ruiner un homme du jour au lendemain ? Bien au contraire, ils répandront sur eux-mêmes une haute considération, pour avoir eu l'esprit, que tant d'autres n'ont pas, de naître avec des rentes.

Si tout ce qu'exige le caractère conventionnel d'Eudémon est accordé, il restera encore beaucoup d'exagération dans cette hantise ininterrompue de la mort, de la vieillesse et de la maladie. Les trois quarts des hommes sont trop absorbés par le problème de la vie matérielle pour avoir le loisir de songer à la mort, et dans l'autre quart il y a encore une forte majorité de gens qui, ne pensant jamais à rien, ne pensent pas à trépasser. Parmi ceux qui restent, on en trouve encore quelques-uns pour qui la mort n'est pas un épouvantail. Ils

la savent inévitable et universelle ; mais, sans émettre le moindre doute sur le caractère général de cette loi, ils négligent d'en considérer l'application isolée, en particulier sur eux-mêmes. Comme ils ignorent la date de l'échéance fatale, ils confondent assez volontiers le non-défini du temps qu'il leur reste à vivre avec de l'indéfini ; ce sont les sages bien portants. Et enfin, cette élimination faite, on ne trouve pas que des Eudémon. L'idée de la mort ne prend guère que par accès les personnes qui s'y trouvent le plus sujettes. Continue, elle tuerait, car elle est une grave maladie.

Après l'abdication du roi Tobol, un certain Bonheur d'Au-trui conçoit le projet de fonder une monarchie socialiste dont Eudémon, qu'il héberge, serait le premier titulaire. Des citoyens militants sont réunis à cette fin. Ils consentent après quelques grimaces. On introduit alors Eudémon, qui voudrait bien connaître la valeur du socialisme avant d'accepter une couronne socialiste.

— Supprimez-vous la mort ? — demande-t-il, conformément aux prévisions du lecteur [p. 311]... Si l'on doit mourir encore, tout ce que vous ferez sera comme si vous ne faisiez rien [p. 312].

Les citoyens présents se laissent quelque peu démonter par ces paroles qui pourtant ne les concernent pas spécialement, car elles reviennent à s'écrier : — Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! — paroles magnifiques, anciennes, inutiles, et au fond dénuées de sens. Ils sont naïfs. Ils devraient répondre que la question n'est pas de supprimer la mort, mais la crainte de la mort.

Quelqu'un dit :

—... On mourra beaucoup plus tard qu'à présent. La médecine reculera sensiblement le terme normal de la vie [p. 312].

Eudémon s'en tient à son refrain : — Supprimez la mort. Cela ne nous avance guère. Il y a pourtant à faire ici une constatation fâcheuse et intéressante, c'est qu'on ne peut attendre nul bonheur positif de la diminution de la mortalité.

Qu'on soit socialiste ou non, tout le monde estime que le prolongement de la vie humaine est un bien. On s'accorde aussi pour vouloir le réaliser par l'hygiène publique qui seule, ou peu s'en faut, se montre efficace. De l'eau pure est distribuée dans une ville, aussitôt la fièvre typhoïde fait moins de



victimes, et il n'y a cependant pas un heureux de plus ; nul ne peut savoir en effet si quelqu'un des siens ou lui-même serait mort sans l'eau pure. Toutes les mesures préservatrices en sont là. Et même n'introduit-on pas une cause de malheur dans le monde en sauvant une foule de nourrissons malingres qui traîneront une vie souffreteuse et décolorée ?

Metchnikoff, il est vrai, soutient que, si l'on arrivait à prolonger suffisamment la vie humaine, on ne craindrait plus sa fin. Vers deux cents ans, dit-il [si j'ai bonne mémoire], on aurait envie de mourir comme le soir on a envie de dormir. Mais si la mort tardait d'un ou deux ans, ce serait une souffrance bien dure, aussi dure qu'une longue privation de sommeil. Faudrait-il alors que l'entourage y mît ordre par une drogue léthifère administrée à point ? D'ailleurs, on peut à la fois avoir envie de la mort et la craindre. C'est fréquent. Nous souhaitons l'arrachement d'une dent qui nous fait mal et nous tremblons chez le dentiste. Pourquoi ce mélange cesserait-il d'être possible avec des vieillesses prolongées ?

De tout cela résulte que le bonheur social et le bonheur des individus sont deux choses tout à fait distinctes. Pour être heureux, il faut s'apercevoir de son bonheur ; or, la plupart du temps, on ne peut s'apercevoir des avantages particuliers que l'on tire des améliorations générales. Témoin la plus importante de celle-ci : la diminution du taux de la mortalité. Il en est ainsi des autres. Par contre, un peuple rétrograde, sale, sans hygiène, mal nourri, peut être composé d'hommes heureux. Il suffit que leurs désirs restent encore au-dessous de leurs ressources, qu'ils le sentent, et n'imaginent pas un état meilleur. Mais on aurait beau dire que de telles gens réalisent la plus haute sagesse pratique, on ne pourrait les imiter. Une nation active, aux appétits sans cesse rallumés, aurait vite fait de bouleverser cette Thésaïde par son exemple ou ses conquêtes.

Le roi Tobol avait donc raison de considérer le bonheur des foules, le paradis laïque, comme une chimère, et d'admettre le seul bonheur particulier. S'il y avait un vrai bonheur social, il serait la somme des bonheurs particuliers qui, nous l'avons vu, ne dépendent en rien des améliorations réalisées pour la communauté.

Est-ce à dire qu'il faille revenir aux pataches, à la chandelle,

négliger l'entretien des égouts, boire l'eau de Seine, ignorer les microbes et laisser les nouveau-nés mourir tant qu'ils veulent? Nul ne le soutiendra. Il y a dans le progrès matériel et social non pas un bonheur, mais une nécessité. Elle s'impose, elle vient de la vie qui veut devenir plus intense. Le sage n'a qu'à s'incliner devant cette loi avec résignation, quand son caractère ne lui permet pas de le faire avec allégresse.

J'imagine qu'André Beaunier se rangerait plutôt parmi les résignés. Il s'incline implicitement. La preuve en est qu'Eudémon, suivant lui, n'aurait pas supporté sa solitude capitonnée contre toutes les douleurs. L'instinct d'Eudémon lui faisait désirer, sans qu'il le sût, de se mêler au troupeau de ses semblables. Une force l'attirait. Il y eût cédé tôt ou tard. D'où nous apprenons que l'homme se trouve contraint d'être un animal social, même aux dépens de son propre individu. Cette idée à elle seule suffirait déjà pour donner une haute signification au livre du *Roi Tobol*.

JULES SAGERET.

## UN RÊVE D'ARMAGEDDON

L'homme au visage blême entra dans le compartiment à Rugby ; il avançait lentement, en dépit des instances du porteur de bagages, et, dès qu'il apparut sur le quai, je remarquai combien il avait l'air malade. Avec un soupir, il se laissa tomber dans un coin vis-à-vis de moi, fit une tentative incomplète pour arranger sa couverture de voyage et devint absolument immobile, les yeux fixes et vides. Bientôt, conscient d'être observé, il me lança un lent regard, étendit une main lasse vers son journal et de nouveau lorgna de mon côté.

Je fis semblant de lire, craignant de l'avoir involontairement embarrassé, mais au même instant je fus fort surpris de l'entendre parler.

— Platt-il ?

— Ce livre, — répéta-t-il, indiquant le volume avec son doigt maigre, — ce livre traite des rêves ?

— Mais oui, — répondis-je, car c'était *les Etats du Rêve*, de Fortnum Roscoe, et le titre s'étalait sur la couverture.

Il demeura un instant silencieux, comme s'il eût cherché ses mots.

— Oui, — fit-il enfin, — mais ils ne vous apprennent rien.

Au premier moment je ne compris pas bien ce qu'il voulait dire.

— Ils ne savent pas, — ajouta-t-il.

J'observai un peu plus attentivement son visage.

— Il y a rêves et rêves, — reprit-il.

C'est là une sorte de proposition que je ne relève jamais.

— Je suppose... — commença-t-il, hésitant. — Vous arrive-t-il de rêver ? Je veux dire très vivement ?

— Je rêve fort peu, — répondis-je. — Je ne pense pas avoir trois rêves très vifs par an.

— Ah ! — fit-il, et il parut quelque temps rassembler ses pensées.

— Vos rêves ne se mêlent pas à vos souvenirs ? — demanda-t-il brusquement. — Vous ne vous trouvez jamais

dans le doute, au point de vous poser cette question : ceci est-il, oui ou non, arrivé ?

— Presque jamais. Sauf parfois une hésitation passagère. Je suppose que peu de personnes ont de ces doutes.

— Est-ce qu'il en parle ? — s'enquit-il en indiquant le livre.

— L'auteur dit que cela se produit parfois, et il donne l'explication habituelle de l'intensité d'impression et autres raisons pour conclure qu'en règle générale cela ne se produit pas. Peut-être connaissez-vous ces théories... ?

— Très peu... sinon qu'elles sont erronées.

Sa main émaciée joua un instant avec le cordon du rideau. Je me disposai à reprendre ma lecture, ce qui sembla précipiter sa remarque suivante. Il se pencha en avant comme s'il eût voulu me toucher.

— N'y a-t-il pas quelque chose qu'on appelle : rêve consécutif, et qui se continue nuit après nuit ?

— Je crois que oui. On en cite des cas dans la plupart des ouvrages concernant les troubles cérébraux.

— Troubles cérébraux ? Oui. Je le crois volontiers. C'est le bon endroit où les mettre. Mais ce que je veux dire... — ajouta-t-il en contemplant ses phalanges nerveuses, — ... est-ce que cette sorte de chose est toujours du rêve ? *Est-ce du rêve ?* Ou est-ce quelque chose d'autre ? Ne se pourrait-il pas que ce fût autre chose ?

J'aurais opposé le silence à ses persistantes questions, n'eût été l'anxiété de ses traits tirés. Je me souviens encore du regard de ses yeux éteints, entre ses paupières rougies — peut-être avez-vous vu de ces regards.

— Je ne discute pas seulement sur un point d'opinion, — dit-il, — la chose me tue.

— Les rêves ?

— Si vous les appelez rêves. Nuit après nuit. Vifs, nets, oh ! si nets... Ceci — et il indiqua le paysage qui fuyait au long des vitres, — ceci semble irréel en comparaison ! C'est à peine si je puis me rappeler qui je suis, quelle affaire... — Il se tut. — En ce moment même...

— Votre rêve est toujours le même, voulez-vous dire ? — insistai-je.

— Il est fini.

— Comment ?

— J'en suis mort.

— Mort !

— Ecrasé et tué, et maintenant tout ce que ce rêve prenait de mon individu est mort. Mort à jamais. Je rêvais que j'étais un autre homme, vous comprenez, vivant dans une autre partie du monde, à une autre époque. Je rêvais cela nuit après nuit. Nuit après nuit, je me réveillais dans cette autre vie. Des scènes nouvelles et des événements nouveaux... jusqu'à la dernière...

— Où vous êtes mort ?

— Où je suis mort.

— Et depuis lors ?

— Non ! — dit-il. — Dieu merci ! Ce fut la fin du rêve.

Il était clair que j'allais subir le récit de son rêve. Après tout, j'avais une heure devant moi, la nuit tombait rapidement et Fortnum Roscoe n'est rien moins que divertissant.

— Vivre à une autre époque ? — m'enquis-je. — Vous voulez bien dire à une autre époque que la nôtre ?

— Oui.

— Passée ?

— Non, à venir... à venir.

— En l'an trois mille, par exemple ?

— Je ne sais pas en quelle année. Je le savais quand je rêvais, mais pas maintenant, plus maintenant que je suis éveillé. Il y a une foule de choses que j'ai oubliées depuis que je me suis éveillé de ces rêves, des choses que je possédais parfaitement lorsque je... lorsque, comme je le suppose, je rêvais. L'année s'appelait d'un nom différent de celui qu'elle porte de nos jours... Comment l'appelait-on ? — fit-il, en portant la main à son front. — Non... j'ai oublié.

Il se prit à sourire tristement. Je redoutai pendant quelques secondes qu'il eût renoncé à me narrer son histoire. En règle générale, j'abhorre les gens qui racontent leurs rêves, mais cette fois j'éprouvais un sentiment différent. J'offris même mon secours.

— Cela commençait... — invitai-je.

— Ce fut très clair, dès le début. Il me sembla que je m'éveillais en sursaut au milieu de tout cela. Et il est curieux que dans ces rêves dont je parle je ne me sois jamais souvenu de l'existence que je vis maintenant. On eût cru que cette vie de

songe était suffisante pendant qu'elle durait. Peut-être... Mais je vous dirai comment j'ai eu conscience de moi-même quand j'aurai fait de mon mieux pour tout me remémorer. Je ne me souviens clairement de rien jusqu'au moment où je me trouve assis dans une sorte de loggia donnant sur la mer... J'avais sommeillé et je me réveillai soudain... net et clair... pas du tout comme en rêve... parce que la jeune femme avait cessé de m'éventer.

— La jeune femme ?

— Oui, la jeune femme. Il ne faut pas m'interrompre ou vous allez me faire perdre le fil du récit. — Il se tut brusquement. — Vous n'allez pas croire que je suis fou ? — interrogea-t-il.

— Non, — répondis-je. — Vous avez rêvé, racontez-moi votre rêve.

— Je me réveillai, dis-je, parce que la jeune femme avait cessé de m'éventer. Je ne fus en aucune façon surpris, vous comprenez. Je n'avais pas du tout le sentiment de tomber là comme des nues. Je pris tout simplement la chose au point où je la trouvais. Tout ce que je pouvais avoir de souvenirs de cette vie-ci, de cette vie du xx<sup>e</sup> siècle, s'évanouit à l'instant où je m'éveillai, s'effaça comme un rêve. Je savais tout ce qui me concernait, que mon nom n'était plus Cooper mais Hedon ; je n'ignorais rien de ma position dans le monde. J'ai oublié une foule de détails... Il y a un manque de suite, mais c'était alors tout à fait clair et banalement réel.

De nouveau il hésita, et, me regardant d'un air suppliant :

— Tout cela vous paraît du radotage ?

— Non, non ! — me récriai-je. — Continuez. Dites-moi comment était cette loggia.

— Ce n'était pas vraiment une loggia et je ne sais sous quel terme la désigner. Elle était exposée au midi, petite et toute ombragée, excepté le demi-cercle au-dessus du balcon par où l'on voyait le ciel, la mer et le coin où se tenait la jeune femme. J'étais allongé sur une couche, une couche de métal avec des coussins légers et rayés de longues bandes... et la jeune femme était accoudée au balcon, le dos tourné. Son joli cou blanc avec les frisons qui s'y nichaient et son épaule de neige étaient éclairés par le soleil : tout le reste de son corps gracieux baignait dans la fraîcheur de l'ombre. Son vêtement... comment

le décrirai-je?... il était ample et flottant. Je la vis là, toute, et je pensai combien elle était belle et désirable, comme si jamais encore je ne l'avais vue. Et quand enfin je soupirai et me soulevai sur mon coude, elle tourna vers moi son visage...

Il s'interrompit.

— J'ai vécu cinquante-trois ans en ce monde. J'ai eu mère, sœurs, amies, femmes et filles ; leurs visages à toutes, leurs jeux de physionomie, je les connais. Mais le visage de cette femme est beaucoup plus réel pour moi. Je puis l'évoquer à ma mémoire au point de le voir encore. Je pourrais le dessiner ou le peindre. Et après tout...

De nouveau il s'arrêta, mais je ne soufflai mot.

— Un visage de rêve... un visage de rêve. Elle était belle. Non de cette beauté terrible, froide, statuesque, comme la beauté d'une sainte, non de cette beauté qui surexcite les passions, mais une sorte d'irradiation, des lèvres suaves qui s'adoucis-saient en sourires et de graves yeux gris. Ses mouvements étaient d'une grâce parfaite... Elle semblait inhérente à toutes les choses agréables et attrayantes...

Une fois encore, il se tut, et il avait la tête baissée, de sorte que je ne pouvais voir son visage. Mais tout à coup, il me regarda et poursuivit, renonçant à tout effort pour déguiser sa foi absolue en la réalité de son histoire :

— Vous comprenez, j'avais renoncé à mes projets et à mes ambitions, renoncé pour elle à tout ce que j'avais désiré, tout ce que j'avais travaillé à acquérir. Là-bas, dans le Nord, j'avais été un homme puissant, avec de l'influence, des richesses, une grande réputation, mais rien de tout cela ne m'avait paru désirable à côté d'elle. J'étais venu là avec elle, dans cette cité ensoleillée du plaisir, et j'avais laissé tous mes biens à l'abandon et à la ruine pour sauver au moins le reste de ma vie. Dès que je l'aimai, avant de savoir si elle se souciait de moi, avant de savoir si elle oserait m'aimer, dès que je l'aimai, toute ma vie me parut vaine et vide, poussière et cendres... toute mon existence n'était que poussière et cendres. Nuit après nuit, et pendant de longs jours, où j'avais languï de désir, mon âme s'était heurtée contre le fruit défendu ! Mais il est impossible de raconter toutes ces choses, c'est de l'émotion, de la nuance, une lueur qui vacille. Seulement, tant que cette émotion dure, tout change, tout est transformé. Le fait est que je m'en allai

et les laissai se tirer de leur crise comme ils pourraient.

— Mais *qui* avez-vous laissé? — demandai-je, intrigué.

— Les gens du Nord, là-bas. Vous comprenez, dans ce rêve tout au moins, j'étais un personnage très important, cette espèce de personnage à qui les hommes se fient, autour de qui ils se groupent. Des millions d'êtres qui ne m'avaient jamais vu étaient prêts, à cause de leur confiance en moi, à risquer, à accomplir de grandes choses. Il y avait des années que je jouais ce jeu, ce jeu énorme et laborieux, ce jeu vague et monstrueux de la politique, au milieu des intrigues et des traîtrises, des discours et de l'agitation. C'était un vaste monde bouillonnant, et à la fin je fus investi d'une sorte de dictature contre la Clique... sorte d'amalgame de projets canailles, de basses ambitions, de stupidité pathétique et d'attrape-nigauds... la Clique qui entretenait depuis des années dans le monde la confusion, le tumulte, l'aveuglement et qui ne cessait de s'acheminer vers un désastre infini. Mais je ne pense pas que vous compreniez les complications et les difficultés de l'an... je ne sais plus combien, mais fort en avant de nous. Dans mon rêve, j'étais au courant même des plus petits détails... Sans doute avais-je rêvé de tout cela avant de m'éveiller, et les contours indécis de quelque développement étrange et nouveau que j'avais imaginé s'attardaient encore dans mon esprit tandis que je me frottais les yeux. Ce confus souvenir de la réalité sordide me faisait remercier le ciel pour la splendeur du soleil. Je me soulevai sur le coude et demeurai ainsi contemplant la jeune femme et me réjouissant de m'être échappé de ces folies, de ce tumulte, de ces violences avant qu'il fût trop tard. Après tout, me disais-je, c'est cela qui est vivre : l'amour et la beauté, le désir et la joie ne valent-ils pas toutes ces sinistres luttes pour des fins gigantesques et vagues? Et je me blâmais d'avoir jamais cherché la dictature quand j'aurais pu donner ma vie à l'amour. Oui, mais, m'objectai-je, si je n'avais pas vécu, dans mon jeune temps, d'une vie austère et dure, j'aurais pu me gâter avec des femmes vaines et indignes, et à cette pensée tout mon être fut soulevé d'amour et de tendresse pour l'amante si chère qui était venue enfin et m'avait forcé... m'avait contraint par son charme invincible à mener cette vie à l'écart.

« — Vous valez plus que tout cela, — dis-je, sans penser qu'elle pouvait entendre. — Vous valez plus que tout au monde,



ma toute chère; vous êtes plus précieuse que l'orgueil et la louange et toutes ces vanités. Mon amour! vous avez remplacé pour moi tout ce que la vie peut offrir.

« — Venez voir! — s'écria-t-elle, et j'entends encore sa voix! — Venez voir les teintes du soleil levant sur le Monte Solaro!

« Je me souviens que je fus debout d'un bond et que je la rejoignis au balcon. Elle posa sa main blanche sur mon épaule et m'indiqua les masses de rochers mauves et roses. Je regardai, mais j'aperçus d'abord les reflets de l'aurore caressant ses joues et son cou. Comment vous décrirais-je la scène qui s'étendait devant nous? Nous étions à Capri...

— J'y suis allé, — dis-je. — J'ai fait l'ascension du Monte Solaro et au sommet j'ai bu du *Vero Capri*...

— Ah! — reprit l'homme au visage blême. — Alors, vous pourrez peut-être me renseigner... vous saurez si c'était vraiment Capri. Car dans cette existence-ci, je n'y suis jamais allé. Laissez-moi vous le décrire. Nous étions dans une petite salle, au milieu d'une vaste multitude de petites pièces, très fraîches et ensoleillées, creusées dans une sorte de promontoire très haut au-dessus de la mer. L'île tout entière, vous comprenez, était un énorme hôtel, complexe au delà de tout dire, et, de l'autre côté, on apercevait des kilomètres d'hôtels flottants et d'immenses plates-formes flottantes où les machines volantes abordaient. C'était ce qu'on appelait une Cité de Plaisir. Naturellement il n'y avait rien de pareil dans votre temps... ou plutôt, il n'y a rien de pareil de notre temps, devrais-je dire... De notre temps, c'est évident.

« Or, cette pièce où nous nous trouvions était à l'extrémité du cap, de sorte que la vue s'étendait à l'est et à l'ouest. Vers l'est se dressait une vaste falaise, de mille pieds de haut peut-être, d'un gris froid, à part une brillante bordure d'or; au delà, l'île des Sirènes, et la côte qui allait se perdre en s'abaissant dans l'éblouissement du soleil levant. Et quand on se tournait vers l'ouest, distincte et proche, une petite baie s'abritait sous la falaise avec une petite plage encore dans l'ombre. Hors de l'ombre, le Monte Solaro se levait droit et haut, empanaché d'or et de mauve comme un monarque sur son trône, et la lune blanche s'effaçait derrière, dans le ciel occidental. Devant nous, de l'est à l'ouest, d'innombrables voiles

parsemaient la mer aux nuances infinies. A l'est, des barques grises, avec des profils nets et clairs; mais à l'ouest, on eût dit des barques d'or, d'or étincelant, presque comme de petites flammes. Et, juste au-dessous de nous, se dressait, hors des flots, une roche énorme percée d'une arche. Tout autour, les flots bleus venaient se briser en écume blanche et verdâtre, et une barque avec des rameurs déboucha sous l'arche.

— Je connais cette roche, — dis-je. — J'ai failli me noyer sous son arche. Avec celle qui l'accompagne, on les appelle les Faraglioni.

— I Faraglioni? Oui, c'est ainsi qu'elle les appelait, — répondit l'homme à la face blême. — Il y a même une histoire que... mais... — Il porta de nouveau la main à son front. — Non, — dit-il, — j'ai oublié l'histoire.

« Voilà donc la première chose dont je me souviens, le premier rêve que j'eus, cette petite chambre ombragée, l'atmosphère et le ciel si purs, et ma chère compagne, avec ses bras neigeux et sa robe gracieuse; oui, je me souviens que nous revînmes nous asseoir et que nous causâmes à mi-voix... Nous causions à mi-voix, non par crainte, mais parce qu'il y avait encore entre nous une telle fraîcheur d'esprit que nos pensées étaient, je crois, un peu effrayées de se trouver formulées par des mots... et c'est pour cela que nous les échangeâmes tout doucement.

« Bientôt, sentant la faim, nous quittâmes notre appartement, et, par un étrange passage au plancher roulant, nous parvînmes dans une vaste salle à manger, où il y avait une fontaine et de la musique. C'était un endroit plaisant et gai, avec l'éclaboussement de la lumière et des jets d'eau et le murmure des instruments à corde. Nous nous assîmes et nous mangeâmes en ne cessant de nous sourire, et instinctivement j'évitai de regarder un homme qui à une table voisine m'observait avec insistance.

« Après cela nous nous rendîmes à la salle de danse; mais je ne saurais la décrire. C'était une salle immense, plus vaste qu'aucun édifice que vous ayez jamais vu, et en un endroit on voyait encore la vieille porte de Capri encastrée dans le mur d'une haute galerie. De légères poutrelles, des barres et des filets d'or s'échappaient des piliers comme des cascades et s'entrelaçaient sous le plafond. Tout autour du grand cercle

réservé aux danseurs, il y avait de belles statues, d'étranges dragons et des figures grotesques, compliquées et merveilleuses, qui portaient des lumières. Toute la salle était inondée de lumière artificielle qui faisait honte au soleil levant. Tandis que nous avançons dans la foule, les gens se retournaient pour nous regarder, car, d'un bout à l'autre du monde, mon nom et mes traits étaient connus et l'on savait que j'avais soudain renoncé à tout orgueil et à toute lutte pour venir en ce lieu. Et l'on regardait surtout ma compagne, encore qu'on ignorât ou qu'on racontât mal l'histoire de notre amour et la façon dont enfin elle avait consenti à me suivre. Et il n'y avait guère de gens là qui me jugeassent un homme heureux en dépit de la honte et du déshonneur qui s'attachaient maintenant à mon nom.

« L'air était plein de musique, plein de parfums délicieux, plein du rythme des mouvements harmonieux. Des milliers de splendides humains fourmillaient dans la salle, se pressaient dans les galeries, s'allongeaient sur les sofas qui garnissaient les embrasures et les retraits. Ils étaient vêtus d'étoffes aux couleurs magnifiques et couronnés de fleurs. Dans le grand cercle, sous les blanches images des dieux anciens, des couples innombrables dansaient et de glorieux cortèges de jeunes gens et de jeunes femmes allaient et venaient. Nous deux aussi nous dansâmes, non pas les banales monotonies de votre temps, de cette époque-ci, veux-je dire, mais des danses qui étaient belles et enivrantes. Et maintenant encore, je revois ma compagne qui dansait... qui dansait joyeusement. Voyez-vous, elle dansait avec un visage sérieux, elle dansait avec une dignité grave et cependant elle me souriait et me caressait... me souriait et me caressait avec ses regards... La musique était différente, — murmura-t-il, — elle... mais je ne saurais la décrire... Elle était infiniment plus riche et plus variée qu'aucune musique que j'aie jamais entendue étant éveillé.

« Alors, après que nous eûmes dansé, un homme s'avança vers moi pour me parler. C'était un homme grand, maigre, résolu, très sobrement vêtu pour l'endroit, et déjà j'avais remarqué son visage quand il m'observait dans la salle à manger, et plus tard, comme nous suivions le passage, j'avais évité son regard. Mais à présent qu'assis dans une petite alcôve nous sourions au plaisir des autres danseurs parcou-

rant le plancher brillant, il vint à moi, me toucha et me parla de telle façon que je fus obligé d'écouter. Il me demanda un instant d'entretien particulier.

« — Non, — dis-je, — je n'ai pas de secret pour ma compagne. Que voulez-vous m'apprendre ?

« Il répondit qu'il avait à m'entretenir de choses triviales ou tout au moins dénuées d'intérêt pour une dame.

« — Ou dénuées d'intérêt pour moi, — répliquai-je.

« Il lança un coup d'œil du côté de ma compagne comme s'il eût voulu en appeler à elle. Puis, brusquement, il me demanda si j'avais entendu parler de la belliqueuse déclaration qu'Evesham avait faite. Cet Evesham avait toujours été mon second dans la dictature du grand parti du Nord. C'était un homme impétueux, dur, imprudent, et moi seul avais été capable de le contenir et de le diriger. Ma retraite avait été déconcertante pour les autres, non pas tant à cause de mon absence que parce qu'il restait à la tête du parti. De sorte que cette question à propos de ce qu'il avait fait réveillait un moment mon intérêt pour cette vie à laquelle j'avais renoncé.

« — Je n'ai accordé la moindre attention à aucune nouvelle depuis bien des jours, — dis-je. — Qu'est-ce qu'Evesham a proclamé ?

« Aussitôt l'homme entama son récit et j'avoue que je fus frappé de la téméraire folie d'Evesham qui employait des mots aussi peu mesurés et aussi menaçants. Et ce messenger qu'ils m'avaient envoyé non seulement me résuma le discours d'Evesham, mais il me demanda conseil et m'expliqua jusqu'à quel point ma présence était nécessaire. Pendant qu'il parlait, ma compagne, assise un peu en avant, dévisageait les traits de mon interlocuteur et les miens.

« Mes anciennes habitudes de tactique et mes facultés d'organisation reprirent le dessus, je me voyais déjà de retour soudain dans le Nord et l'effet dramatique produit par ma réapparition. Tout ce que cet homme raconta témoignait du désordre dans lequel se trouvait le parti, mais non de sa défaite. Je reparais plus fort qu'à mon départ... Alors, je pensai à ma compagne... Vous comprenez... Comment m'expliquer mieux ? Nos relations avaient certaines particularités qui rendaient impossible sa présence à mes côtés. Il me faudrait la laisser là, à vrai dire, il me faudrait renoncer à elle clairement et

ouvertement, si je voulais accomplir tout ce que j'avais à faire dans le Nord. Et l'homme le savait, pendant qu'il nous parlait à elle et à moi; il savait aussi bien qu'elle que mes premiers pas vers mon devoir étaient d'abord la séparation, puis l'abandon. Au contact de cette pensée, mon rêve de retour s'écroula. Je me tournai brusquement vers le messager au moment où il s'imaginait que son éloquence commençait à me convaincre.

« — Qu'ai-je à faire avec toutes ces choses, à présent ? — dis-je. — J'en ai fini de tout cela. Croyez-vous que c'est pour me faire désirer davantage que je suis venu ici ?

« — Non, — dit-il, — mais...

« — Pourquoi ne me laissez-vous pas la paix ? J'en ai fini avec tout cela. J'ai cessé complètement de jouer un rôle public, je ne suis plus qu'un simple particulier.

« — Oui, — répondit-il. — Mais avez-vous réfléchi ? Ces rumeurs de guerre, ces défis téméraires, ces imprudentes agressions...

« Je me levai :

« — Non ! — m'écriai-je. — Je ne veux pas vous entendre. J'ai fait le compte de toutes ces choses, je les ai pesées... et je suis parti.

« Il parut hésiter sur l'utilité de continuer, et porta ses regards vers ma compagne.

« — La guerre ! — dit-il, comme s'il se parlait à lui-même. Puis il fit lentement demi-tour et s'éloigna.

« Je restai là, plongé dans le tourbillon de pensées que son appel avait déterminé. Tout à coup, j'entendis la voix de ma compagne :

« — Aimé, — dit-elle, — s'ils ont vraiment besoin de toi...

« Elle ne termina pas sa phrase, n'osant conclure. Je me tournai vers son doux visage et l'équilibre de mon esprit fut ébranlé.

« — Ils ont besoin de moi simplement pour accomplir ce qu'ils n'osent pas faire d'eux-mêmes, — dis-je. — S'ils n'ont pas confiance dans Evesham, qu'ils s'arrangent avec lui comme ils voudront.

« Elle me regardait d'un air indécis.

« — Mais la guerre... — reprit-elle.

« Je vis sur sa face un doute que j'y avais déjà vu, un doute d'elle-même et de moi, la première ombre de la révélation

qui, envisagée fortement et complètement, devrait nous séparer à jamais. Mais mon esprit était plus mûr que le sien et je pouvais l'incliner à mon gré vers telle ou telle conviction.

« — Ma toute chère, — dis-je, — ne te tourmente aucunement de ces choses. Il n'y aura pas de guerre, à coup sûr il n'y en aura pas. L'âge des guerres est passé. Fie-t'en à moi, je connais la justice de cette cause. Ils n'ont aucun droit sur moi, ma très chère, et personne n'a de droits sur moi. J'étais libre de choisir ma vie et j'ai choisi celle-ci.

« — Mais la guerre... — répéta-t-elle.

« J'allai m'asseoir près d'elle et, passant un bras à sa taille, je lui pris la main. Alors je m'efforçai de chasser son doute... je m'efforçai de lui emplir à nouveau l'esprit de pensées agréables. Je lui mentis, et en lui mentant, je me mentais aussi à moi-même. Elle n'était que trop disposée à me croire, que trop disposée à oublier.

« Bientôt toute ombre eut disparu, et nous nous hâtâmes de gagner la Grotta del Bovo Marino, où nous avons coutume de nous baigner chaque jour. Nous nageâmes en jouant et en nous éclaboussant, et, dans cette eau vivifiante, il me semblait que je devenais plus léger et plus fort qu'un humain. Enfin, nous sortîmes de l'eau, ruiselants, et nous nous poursuivîmes sur les rochers. Puis, ayant revêtu des vêtements secs, nous nous étendîmes au soleil. Bientôt j'appuyai ma tête sur ses genoux, elle posa sa main sur mes cheveux et, sous ses douces caresses, je m'endormis. Et tout à coup, aussi vite qu'une corde de violon se casse, je m'éveillai et j'étais sur mon lit à Liverpool, dans cette vie d'aujourd'hui. Pendant un instant je ne pus croire que tous ces moments si vivants n'avaient été autre chose que la substance d'un rêve.

« En vérité, je ne pouvais croire que c'eût été un rêve, malgré la réalité vivante des choses autour de moi. Je fis ma toilette et m'habillai par habitude, pour ainsi dire, et, tout en me rasant, je me demandais pourquoi moi entre tous j'abandonnerais la femme que j'aimais pour retourner à de fantastiques politiques dans le Nord inclément et affairé. Si Evesham contraignait le monde à en revenir à la guerre, que m'importait ? J'étais homme avec un cœur d'homme et pourquoi m'infligerais-je la responsabilité d'une divinité, concernant la façon dont se comportait le monde ?

« Ce n'est pas là, vous savez, la façon dont je considère les affaires, les véritables affaires... car je suis solicitor... La vision était si réelle, vous comprenez bien, si absolument différente du rêve que perpétuellement je ne cessais de me remémorer de petits détails sans importance. Les ornements de la couverture d'un livre posé sur la machine à coudre de ma femme me rappelaient, avec une précision extrême, la ligne dorée qui contournait l'armature du sofa, dans l'alcôve où je m'étais entretenu avec le messenger de mon parti déserté. Avez-vous jamais entendu parler d'un rêve qui eût un caractère semblable à celui-là ?... dont par la suite vous vous rappelez de petits détails oubliés ?

Je réfléchis. Je n'avais jamais encore remarqué rien de semblable, mais il avait raison.

— Non, — dis-je, — je ne connais pas de rêve pareil. Rarement les rêves présentent ce caractère.

— Eh bien, — reprit-il, — il en est pourtant ainsi du mien. Comme je vous l'ai dit, je suis solicitor à Liverpool, et je ne pouvais m'empêcher de me demander ce que penseraient les clients et les gens d'affaires avec qui je causais dans mon bureau si je leur révélais tout à coup que j'étais amoureux d'une jeune femme qui naîtrait deux ou trois cents ans plus tard, et préoccupé de la politique des arrière-petits-enfants de mes petits-enfants. Ce jour-là j'avais à négocier un bail de construction pour quatre-vingt-dix-neuf ans. C'était un constructeur particulier, fort pressé, et nous désirions le lier par tous les moyens possibles. J'eus une entrevue avec lui, au cours de laquelle il alla jusqu'à s'emporter, de sorte que je me mis au lit dans un certain état d'irritation. Cette nuit-là je n'eus pas de rêve, non plus que la nuit suivante, du moins, je ne m'en souviens pas. La conviction de l'intense réalité des faits commença à s'ébranler, la certitude s'imposait que c'était un rêve. Mais alors ce rêve revint.

« Ce fut quatre jours plus tard, et tout était différent. Je suis sûr que quatre jours aussi s'étaient écoulés dans le rêve. Bien des événements étaient survenus dans le Nord et leur ombre à nouveau s'étendait entre nous, pour n'être pas cette fois si aisément dissipée. J'avais des réflexions maussades. Pourquoi, en dépit de tout, retournerais-je passer le reste de mes jours dans les labeurs et les difficultés, dans les insultes et le mécon-

tentement perpétuel, tout simplement pour épargner à des centaines de millions de gens que je n'aimais pas, que trop souvent je ne pouvais m'empêcher de mépriser, les malheurs et les angoisses de la guerre et de la tyrannie? En somme, je pouvais échouer. Tous, ils poursuivaient leur but étroit, égoïste. Pourquoi moi, pourquoi ne vivrais-je pas aussi comme un homme? C'est de telles pensées que le son de sa voix me tira, et je levai les yeux.

« J'étais éveillé et je marchais. Nous étions montés plus haut que la Cité de Plaisir, presque au sommet du Monte Solaro, et nous regardions du côté du golfe. L'après-midi était déjà avancée, mais très claire. Au loin, sur la gauche, Ischia paraissait suspendue dans une brume d'or entre le ciel et la mer, Naples étalait ses blancheurs crues sur les collines, et devant nous se dressait le Vésuve surmonté d'un haut et frêle panache qui s'inclinait enfin vers le Sud; à ses pieds, les ruines de Torre dell'Annunziata et de Castellamare scintillaient toutes proches.

— Vous avez été à Capri, naturellement? — l'interrompis-je soudain.

— Seulement dans ce rêve, — répondit-il. — Seulement dans ce rêve. A travers le golfe, au delà de Sorrente, les palais flottants de la Cité du Plaisir étaient enchaînés à leurs ancres, et, vers le Nord, de vastes plates-formes flottantes recevaient les aéroplanes. Chaque après-midi, les aéroplanes descendaient du ciel, apportant chacun ses milliers de chercheurs de plaisir venus des parties les plus lointaines de la terre, vers Capri et ses délices. Et tout cela s'étendait sous nos yeux. Mais nous ne remarquions qu'incidemment ces détails, à cause d'un spectacle peu commun que nous offrait cette fin d'après-midi. Cinq aéroplanes de guerre qui avaient été longtemps relégués dans les arsenaux des Bouches-du-Rhin manœuvraient maintenant dans les hauteurs de l'Est. Evesham avait étonné le monde en les sortant tout à coup, eux et d'autres, et en les envoyant planer ici et là. C'était la menace matérielle jetée dans le grand jeu du bluff auquel il s'adonnait, et moi-même, j'étais pris par surprise. Evesham était un de ces hommes énergiques, incroyablement stupides, qui semblent envoyés par le ciel pour créer des désastres. Son énergie, au premier abord, ressemblait si merveilleusement à



du génie ! Mais il n'avait aucune imagination, aucune invention, uniquement une force de volonté entraînant, vaste, inepte, et une confiance folle dans sa chance idiote pour le soutenir. Je me rappelle que nous étions debout sur le promontoire, contemplant l'escadre aérienne qui décrivait ses cercles dans le lointain et que je pesais la pleine signification de ce spectacle, prévoyant clairement la tournure que prendraient les choses... Et même alors, il n'était pas trop tard. J'aurais pu, je le savais, retourner là-bas et sauver le monde. Le peuple du Nord me suivrait, j'en étais convaincu, pourvu seulement que sur un point, je consentisse à respecter leurs exigences morales. L'Est et le Sud se fieraient à moi mieux qu'à aucun autre septentrional. Et je savais que je n'avais qu'à le lui exposer et qu'elle me laisserait partir... Non parce qu'elle ne m'aimait pas !... Mais je ne voulais pas partir... Ma volonté était toute dirigée dans l'autre sens. Il y avait si peu de temps encore que j'avais rejeté le fardeau des responsabilités ! Je n'étais encore qu'un si récent renégat du devoir que l'aveuglante évidence de ce qu'il fallait que je fisse n'avait aucun pouvoir pour ébranler ma volonté. Ma volonté, c'était de vivre, de goûter des plaisirs, de rendre heureuse ma chère compagne. Mais bien que la conscience de si vastes devoirs négligés ne pût m'arracher de là, c'en était assez pour me rendre silencieux et préoccupé, pour dérober aux heureux jours que je vivais la moitié de leur charme et me plonger dans de sombres méditations pendant le silence de la nuit. Tandis que j'observais le vol des avions d'Evesham, ces oiseaux de mauvais présage, elle était à mes côtés, m'épiait, soupçonnant mes tourments, d'une façon imprécise sans doute, et ses yeux questionnaient ma physionomie et son expression révélait sa perplexité. Les dernières lueurs du couchant qui s'effaçaient du ciel ombrèrent de gris son visage. Ce n'était pas sa faute si elle me retenait : elle m'avait permis de la quitter et le soir précédent elle m'avait avec des larmes supplié de partir. Enfin, ce fut le sentiment de sa présence qui me secoua de ma torpeur, je me tournai brusquement vers elle et lui proposai de descendre en courant les pentes de la montagne, en la mettant au défi de me dépasser.

« — Non, — répondit-elle, comme si mes paroles eussent détonné en l'occurrence ; mais j'étais résolu à dissiper sa gravité

et à l'obliger de courir, car personne ne peut être morne et triste après une course qui vous met hors d'haleine... Elle trébucha et je courus à côté d'elle en la soutenant par la taille. Nous évitâmes deux hommes qui se retournèrent fort étonnés de ma conduite... ils avaient dû me reconnaître. Nous étions à mi-chemin de la pente, lorsqu'un tumulte éclata dans l'air et nous nous arrêtâmes. Bientôt, par-dessus la crête du mont, les engins de guerre apparurent, volant en file.

A ce point de son récit, l'homme parut hésiter comme s'il eût voulu entreprendre la description des machines.

— A quoi ressemblaient-elles? — demandai-je.

— Jamais encore elles n'avaient combattu, — continua l'homme, — tout comme nos cuirassés d'aujourd'hui. Nul ne savait ce qu'elles étaient capables de faire avec leur équipage surexcité. Peu de gens même se souciaient de l'imaginer. C'étaient de grandes machines automotrices, ayant la forme de tête de lance sans hampe, celle-ci remplacée par un propulseur.

— En acier?

— Non, pas en acier.

— En aluminium?

— Non, non, rien de ce genre. Un alliage qui était fort commun, aussi commun que le laiton, par exemple. On l'appelait... attendez... — d'une main il se frotta le front. — J'oublie tout, — dit-il.

— Elles portaient de l'artillerie?

— Des espèces de petits canons, qui lançaient des projectiles d'une force explosive énorme. Ils tiraient ces canons par l'arrière, par la base, pour ainsi dire, et ils éperonnaient du bec. Cela, c'était la théorie, vous comprenez, mais ces engins n'avaient encore pris part à aucun combat. Personne n'aurait su dire exactement quels effets ils pourraient produire. Entre temps, je suppose qu'il était fort agréable de tourbillonner dans l'air comme un vol de jeunes hirondelles, rapides et vives, et que les capitaines s'efforçaient de ne pas trop penser à ce que serait une vraie bataille. Et ces machines volantes n'étaient qu'une partie des engins de tous genres inventés et restés sans emploi pendant la longue paix. Il y en avait de toutes sortes, de ces engins, que des gens déroutaient et fourbissaient : machines infernales, idiotes, qui n'avaient jamais été essayées, engins énormes, explosifs terribles, canons

gigantesques. Vous connaissez la manie stupide de ces hommes ingénieux qui inventent ces choses : ils les fabriquent à la façon dont les castors construisent une digue, sans se préoccuper des rivières qu'ils détournent et des pays qu'ils vont inonder.

« Pendant que nous descendions vers notre hôtel par le long escalier sinueux, je prévis tout cela : je compris combien clairement et inévitablement la guerre était imminente entre les mains du violent et stupide Evesham et j'eus un aperçu de ce qu'elle serait dans ces conditions nouvelles. Et même alors, bien que je susse que s'offrait ma dernière chance, je ne pus trouver la force de partir.

Il soupira.

— C'était ma dernière chance... Nous attendîmes pour rentrer dans la Cité que le ciel fût plein d'étoiles ; nous nous promenâmes sur la haute terrasse et elle me conseillait de partir.

« — Mon très cher, — disait-elle, et son doux visage était levé vers moi, — ici c'est la Mort. Cette vie que tu mènes est la mort. Retourne vers eux, retourne vers ton devoir...

« Elle se mit à pleurer et, suspendue à mon bras, elle répétait, entre ses sanglots :

« — Retourne... retourne...

« Puis soudain elle se tut. Abaissant mes regards sur ses beaux traits, j'y lus incontinent ce qu'elle venait de penser. C'était un de ces moments où l'on voit.

« — Non ! — m'écriai-je.

« — Non ? — demanda-t-elle, surprise et, je pense, un peu effrayée de ma réponse à sa pensée.

« — Rien, — dis-je, — ne me fera partir. Rien ! J'ai fait mon choix, j'ai choisi l'amour... Que le monde disparaisse ! Quoi qu'il arrive, je veux vivre cette vie-ci... je veux vivre pour toi. Rien ne m'en détournera, rien, ma très chère... Même si tu mourais... même si tu mourais...

« — Si je mourais ? — murmura-t-elle.

« — Je mourrais aussi.

« Et avant qu'elle eût pu prononcer un mot, je me mis à parler, à parler éloquentement... comme je savais le faire dans cette vie-là... pour exalter l'amour, pour couronner de gloire et d'héroïsme la vie que nous menions et pour présenter l'exis-

tence que je désertais comme dure, mauvaise, ignoble à tel point qu'il y avait un grand mérite à la rejeter. Je dépensai toutes les ressources de mes facultés pour projeter cette ombre sur cette existence, cherchant non seulement à la convaincre, mais à me convertir moi aussi. Nous parlâmes, et elle se penchait à mon bras, balancée elle aussi entre tout ce qu'elle jugeait noble et tout ce qu'elle savait être doux. Enfin, je pris l'essor dans le sublime, faisant du colossal désastre universel le cadre glorieux de notre amour sans pareil, et, pauvres petites âmes insensées, drapées dans cette splendide illusion, ivres de cette décevante gloire, nous nous pavâmes sous les étoiles indifférentes. C'est ainsi que je laissai passer ma dernière chance... et c'était bien la dernière. Tandis que nous nous promenions là-haut, les chefs du Sud et de l'Est combinaient leur résolution et la verte réplique qui culbuta à jamais le bluff d'Evesham prenait forme et attendait. Dans toute l'Asie, sur les Océans, dans le Sud, l'atmosphère retentissait d'avertissements : préparez, préparez ! Aucun être vivant ne savait ce qu'était la guerre. Personne ne s'imaginait quelles horreurs elle apporterait avec toutes ces inventions. Je crois que tous les esprits se figuraient encore que ce seraient des uniformes, des charges, des acclamations, des triomphes, des drapeaux, des étendards, des musiques, à une époque où la moitié du monde tenait ses ressources alimentaires de régions éloignées de dizaines de milliers de kilomètres.

L'homme au visage blême s'arrêta. Je lui lançai un coup d'œil ; il examinait attentivement le plancher du wagon. Une petite station, une file de wagons de marchandises, un poste de signaux, l'arrière d'un cottage, apparurent par la portière ; un pont passa avec un tintamarre soudain renvoyant le tumulte du train.

— Après cela, — reprit-il, — j'ai rêvé souvent. Pendant trois semaines, chaque nuit, ce rêve fut ma vie. Et le pire fut qu'il y eut des nuits où je ne pouvais pas rêver, où je restais à me tourner et à me retourner sur mon lit dans cette maudite vie-ci. Et là-bas, quelque part, hors d'atteinte pour moi, des choses se passaient, des événements grandioses et terribles... Je vivais la nuit... Mes jours, mes jours de veille, cette existence que je vis à présent, voilà ce qui devint un rêve effacé, lointain, la couverture d'un livre.

Il réfléchit.

— Je pourrais tout vous dire, tous les menus détails de mon rêve... Mais ce que je faisais pendant le jour... Non ! Je ne pourrais rien vous en dire... Je ne m'en souviens plus... Ma mémoire... Ma mémoire s'en va. Les occupations de la vie m'échappent.

Il se pencha en avant et pressa ses mains sur ses yeux. Longtemps, il garda le silence.

— Et alors ? — dis-je.

— La guerre éclata comme un ouragan.

On eût dit qu'il contemplait devant lui des spectacles indicibles.

— Et alors ? — questionnai-je derechef.

— Un rien d'irréalité, et j'aurais cru à des cauchemars, — dit-il, du ton d'un homme qui parle pour lui-même. — Mais ce n'était pas des cauchemars, non !... ce n'était pas des cauchemars, non !

A nouveau il resta muet si longtemps que je craignis de perdre le reste de l'histoire. Mais il se remit à parler du même ton interrogateur.

— Qu'y avait-il à faire, sinon fuir ? Je n'avais pas pensé que le conflit atteindrait Capri. J'avais vu Capri comme en dehors de tout cela, comme un contraste à tout cela. Mais deux soirs après, toute l'île hurlait et braillait ; les femmes et presque tous les hommes portaient un insigne, l'insigne d'Evesham ; il n'y avait plus de musique, mais une ritournelle d'hymne guerrier qu'on entendait partout ; partout aussi des hommes s'enrôlaient et dans les salles de danse on faisait l'exercice. Des rumeurs de nouvelles s'entrecroisaient et se contredisaient, on répétait que des combats avaient été livrés. Je ne m'y étais pas attendu. J'avais si peu d'expérience de cette vie de plaisir que je n'avais pu compter sur cette violence chez des amateurs. Quant à moi, j'étais en dehors de tout, j'étais comme un homme qui aurait pu empêcher de faire sauter une poudrière. Le temps avait passé. Je n'étais personne, le plus fol adolescent avec une cocarde comptait pour beaucoup plus que moi. La foule nous bousculait et nous braillait aux oreilles cet hymne maudit qui nous assourdissait ; une femme invectiva ma compagne parce qu'elle n'avait pas de cocarde, et nous retournâmes ensemble à notre logis, malmenés, insultés, ma com-

pagne pâle et muette, moi, tremblant de rage. Si furieux étais-je que je l'aurais querellée si j'avais découvert dans ses yeux un soupçon d'accusation. Toute ma belle assurance m'avait abandonné. J'arpentais notre cellule dans le rocher; au dehors, la mer s'assombrissait et une lueur vers le Sud apparaissait, disparaissait pour reparaitre encore.

« — Il faut nous en aller d'ici; — répétais-je. — J'ai fait mon choix et je ne veux aucunement tremper dans ces troubles. Je ne veux rien savoir de cette guerre. Nous avons placé nos existences en dehors de tout cela. Nous n'avons aucun refuge ici. Partons.

« Et le lendemain nous fuyions déjà la guerre qui envahissait le monde. Et tout le reste fut la fuite... tout le reste fut la fuite.

Il médita d'un air sombre.

— Combien de temps cela dura-t-il ?

Il ne desserra pas les dents.

— Combien de jours ?

Sa figure était pâle, ses traits tirés, ses mains crispées. Il ne fit aucune attention à ma curiosité.

— En quel endroit allâtes-vous ?

— Quand ?

— Après avoir quitté Capri.

— Vers le Sud-Ouest, — répondit-il en me lançant un coup d'œil. — Nous partîmes dans une barque.

— J'aurais pensé à un aéroplane.

— Ils avaient tous été réquisitionnés.

Je cessai de le questionner. Bientôt il fit mine de recommencer et il reprit sa monotone discussion.

— Mais pourquoi est-ce possible ? Si, en vérité, ces combats, ces massacres, ces épouvantes sont la vie, pourquoi ressentons-nous ce désir du plaisir et de la beauté ? S'il n'y a aucun refuge, s'il n'y a aucun lieu de paix et si tous nos rêves de repos et de calme ne sont que folie et embûche, pourquoi les avons-nous ? A coup sûr ce n'étaient pas des appétits ignobles, des intentions basses qui nous avaient réduits à cela, c'est l'amour qui nous avait isolés. L'amour était venu avec ses yeux, à elle, et vêtu de sa beauté, plus glorieux que toute autre chose dans la vie, avec la forme et la couleur mêmes de la vie, et m'avait contraint à la suivre. J'avais fait taire toutes

les voix, j'avais réfuté tous les arguments, j'étais venu à elle. Et tout à coup, il n'y avait plus que la Guerre et la Mort!

J'eus une inspiration.

— Après tout, — dis-je, — ce n'était, ce ne pouvait être qu'un rêve.

— Un rêve ! — s'écria-t-il, s'emportant presque. — Un rêve ! Quand en ce moment même...

Pour la première fois, il s'animait. Une rougeur légère apparut à ses joues ; il leva sa main ouverte, la ferma et la laissa retomber sur son genou. Il parla, détournant dès lors ses regards de moi.

— Nous ne sommes que fantômes, — dit-il, — et fantômes de fantômes, désirs semblables à des ombres de nuages et à des brins de paille qui tourbillonnent dans le vent ! Les jours passent, l'habitude et l'usage nous emportent comme un train emporte l'ombre de ses lumières... Mais une chose est réelle, est certaine, une chose est autre qu'un songe, elle est éternelle et durable. Elle est le centre de ma vie et toutes les autres qui l'entourent y sont subordonnées ou entièrement vaines. Je l'aimais, cette femme de mon rêve. Et elle et moi sommes morts ensemble. Un rêve ! Comment pourrait-ce être un rêve, quand une vie vivante en est saturée de douleur inapaisable, quand tout ce pour quoi j'ai vécu, tout ce à quoi je tenais en a perdu toute valeur et toute signification ? Jusqu'à l'instant même où elle fut tuée je crus que nous aurions la chance de nous échapper. Pendant toute la nuit et la matinée que nous prit la traversée de Capri à Salerne, nous parlâmes de salut. Nous étions pleins d'espoir, d'un espoir qui ne nous abandonna pas un instant, l'espoir de cette vie que nous vivrions ensemble, hors de tout cela, hors du conflit et des batailles, loin des passions déchaînées, des permissions et des interdictions arbitraires du monde. Nous étions soulevés d'enthousiasme comme si notre amour l'un pour l'autre eût été une mission sacrée... Quand, de notre barque, nous contemplâmes ce bel et grand rocher de Capri, déjà couturé de cicatrices et de plaies pour ainsi dire, par les emplacements qu'on disposait pour de l'artillerie, par les abris et les travaux qui le transformaient en forteresse, nous ne parvenions pas à nous figurer le massacre imminent, encore que la furie des préparatifs se manifestât en cent endroits divers par des bouffées

de fumée et des nuages de poussière. A vrai dire, j'en pris texte pour une dissertation. Le rocher se dressait derrière nous, superbe encore malgré ses balafres, avec ses fenêtres, ses arches, ses allées innombrables, s'étagant sur une hauteur de plus de mille pieds, immense édifice taillé et sculpté dans la roche grise, interrompu par des terrasses plantées de vignes, des bosquets d'orangers et de citronniers, des buissons d'agaves et de cactiers à raquettes, des touffes d'amandiers en fleurs. Par l'arcade construite au-dessus de la Piccola Marina, d'autres barques sortaient, et, comme nous doublions le cap et arrivions en vue de la côte, tout un chapelet d'autres barques apparut fuyant sous le vent vers le Sud-Ouest. En un instant, il y en eut une multitude, les plus lointaines ayant l'air de petites taches d'outre-mer dans l'ombre que projetait la falaise de l'Est.

« — C'est l'amour et la raison, — dis-je, — fuyant cette folie de la guerre.

« Bientôt nous aperçûmes une escadre d'aéroplanes traversant le ciel dans le Sud, mais nous n'y fîmes pas attention. C'était une ligne de petits points noirs qui se multiplièrent en tachetant tout l'horizon. D'abord, on ne vit qu'une infinité de pointillements bleus, qui, tout à coup donnant à la bande, heurtèrent, sembla-t-il, les rayons du soleil et ne furent plus qu'un éclaboussement de lumière. Ils avançaient, s'élevant et plongeant, plus gros à chaque instant, comme un immense vol de mouettes, de corbeaux ou de gros oiseaux migrateurs, évoluant avec une merveilleuse uniformité, et couvrant une étendue plus vaste de ciel à mesure qu'ils approchaient. L'aile du Sud se forma tout à coup en fer de lance, pointé dans le soleil, puis, par une soudaine conversion, prit la direction de l'Est, chaque engin devenant de plus en plus petit et de plus en plus net jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue. Ensuite, nous observâmes très haut, dans le Nord, les machines de combat d'Evesham planant au-dessus de Naples comme un vol nocturne de chauves-souris. Tout cela ne semblait pas plus nous concerner qu'une bande d'oiseaux. Même, le murmure des canons au loin, vers le Sud-Est, était pour nous sans importance. Chaque jour, chaque rêve après cela, nous cherchâmes dans le même état d'exaltation le refuge où nous pourrions vivre et nous aimer. La fatigue et maintes souffrances nous



accablaient. Nous étions couverts de poussière et de souillures, à demi morts de faim et horrifiés, par le spectacle des cadavres et de la fuite des paysans, car une rafale guerrière avait balayé la péninsule, et, malgré toutes ces atrocités qui nous hantaient l'esprit, notre volonté d'échapper s'affermis-sait.

« Oh ! qu'elle fut vaillante et patiente ! Elle qui n'avait jamais connu les fatigues et les privations, elle eut du courage pour elle et pour moi. Nous errions de ci de là dans une contrée dépouillée et ravagée par les armées qui se rassemblaient. Nous n'avions d'autre ressource que d'aller à pied. D'abord, nous vîmes d'autres fugitifs ; mais nous ne nous joignîmes pas à eux. Les uns s'échappaient vers le Nord, les autres étaient entraînés dans le torrent de population agricole qui parcourait les grandes routes ; certains se remettaient entre les mains de la soldatesque qui les expédiait vers le Nord, et la plupart des hommes étaient obligés de s'enrôler. Mais nous nous tîmes à l'écart, nous n'avions pris aucun argent pour acheter notre passage, et je craignais que ma compagne ne tombât entre les mains de ces hordes mal disciplinées. Après avoir débarqué à Salerne et avoir été repoussés à Cava, nous avons essayé de gagner Tarente par un défilé du Mont Alburno ; mais le manque de nourriture nous avait ramenés sur nos pas, et nous étions redescendus vers les marais de Poestum, dans la solitude desquels se dressent les grands temples antiques. J'avais une vague idée qu'aux environs il serait possible de trouver une embarcation quelconque et de reprendre la mer. Et ce fut là que la bataille nous surprit. Une sorte d'aveuglement me possédait. J'aurais pu voir nettement que nous étions cernés ; que les vastes filets de cette guerre gigantesque nous tenaient dans leurs replis. A maintes reprises, nous avons vu les recrues amenées du Nord qui manœvraient ici et là, nous les avons aperçues au loin de la montagne transportant les munitions et préparant les batteries. Une fois même, nous crûmes qu'ils avaient tiré sur nous, nous prenant pour des espions... En tous cas, une balle avait sifflé au-dessus de nous. Plusieurs fois aussi nous nous étions cachés dans les bois pour éviter les avions. Mais ces nuits de fuite et de souffrance n'importent plus guère maintenant... Nous nous trouvâmes enfin dans un espace découvert auprès d'un de ces

grands temples de Poestum, en un endroit rocailleux, désolé, couvert de buissons épineux, si plat qu'on apercevait dans le lointain jusqu'à leur base un bouquet d'eucalyptus. Comme je revois clairement tout cela ! Ma compagne était assise près d'un buisson et prenait un peu de repos, car elle était très affaiblie et très lasse ; j'étais debout cherchant à supputer à quelle distance se livrait la bataille. Les deux partis combattaient encore de loin avec ces nouvelles et terribles armes dont jamais encore on n'avait fait usage : des canons qui portaient plus loin que la vue, des aéroplanes qui... Ah ! leur portée à ceux-là dépasse toute prévision ! Je savais que nous étions entre les deux armées et qu'elles se rapprochaient. Je savais que nous étions en danger et que nous ne pouvions pas nous arrêter là et nous reposer. Et, bien que j'eusse toutes ces pensées clairement à l'esprit, je m'efforçais de les reléguer au second plan. C'étaient là des choses qui ne nous concernaient pas. Par-dessus tout je pensais à ma compagne. Une détresse douloureuse m'envahissait. Pour la première fois elle s'était avouée vaincue et avait pleuré. Je l'entendais sangloter derrière moi, mais je ne voulais pas me retourner, parce que je savais qu'elle avait besoin de pleurer et que si longtemps elle avait contenu ses larmes pour moi. Il était bon, me disais-je, qu'elle pleurât et prit du repos avant de nous remettre en marche, car je n'avais aucun soupçon de ce qui nous menaçait. Je la vois encore, assise, sa belle chevelure sur ses épaules, je revois ses joues creusées profondément...

« — Si nous nous étions séparés, — dit-elle, — si je t'avais laissé partir !

« — Non, — répondis-je, — même maintenant, je ne me repens de rien, je ne veux rien regretter ; j'ai fait mon choix et j'irai jusqu'au bout.

« Et alors... Au-dessus de nos têtes, dans le ciel, quelque chose passa et éclata, et tout autour de nous j'entendis des projectiles qui tombaient comme une grêle de pois. Ils écornaient des pierres, faisaient voler des fragments de briques...

Il porta sa main à sa gorge et passa sa langue sur ses lèvres pour les humecter.

— ... Au bruit, je m'étais retourné... Elle se levait... Elle s'était levée, vous comprenez... et elle fit un pas vers moi...

comme si elle voulait m'atteindre... une balle lui traversa le cœur.

L'homme s'arrêta et me regarda avec de grands yeux fixes. Je ressentais la gêne stupide qu'éprouve un Anglais dans de pareilles circonstances. Un instant je soutins son regard, puis, détournai les yeux vers la portière. Pendant un long moment, nous gardâmes le silence. Quand, enfin, je reportai mes yeux sur lui il s'était appuyé au dossier du compartiment dans son coin, les bras croisés, une main à sa bouche et se rongeaient les jointures. Soudain il se mordit un ongle et l'examina.

— Je la pris dans mes bras et l'emportai vers les temples... je ne sais pas pourquoi... ils me semblaient une sorte de sanctuaire, vous comprenez, sans doute parce qu'ils avaient duré si longtemps... Elle avait dû mourir presque instantanément... Néanmoins, je lui parlai... pendant tout le chemin...

Il s'interrompit.

— Oui, j'ai vu ces temples, — dis-je brusquement, et à vrai dire ses paroles avaient nettement évoqué à mes yeux ces arcades de grès paisibles et ensoleillées.

— J'allai vers le plus sombre... Le grand temple sombre : je m'assis sur un pilier renversé et la tins sur mes genoux... sans plus rien dire, après que le premier flot de paroles fut tari... Au bout d'un instant, les lézards sortirent et coururent de ci de là, comme si rien d'insolite ne se passait, comme si rien n'était changé... Il régnait là une paix immense, le soleil était très haut et les ombres immobiles, même les ombres des grandes herbes sur les entablements ne bougeaient pas, malgré les détonations et le fracas qui emplissaient le ciel. Je me rappelle que les avions montèrent du Sud et que la bataille s'éloigna vers l'Ouest. Un avion fut atteint, culbuta et tomba... Je m'en souviens, bien que je n'y prisse aucun intérêt. Cela me paraissait dépourvu de signification... On aurait dit une mouette blessée qui battait de l'aile à la surface des flots. Je l'apercevais à l'extrémité de l'aile du temple... grande forme noire dans l'eau bleue miroitante. Trois ou quatre fois des projectiles éclatèrent sur la grève. Chaque fois, les lézards se faufilaient dans les interstices et se cachaient un moment. C'est tout le dégât qui fut causé, sauf une fois une balle égarée qui érafla la pierre non loin de moi, laissant une trace brillante...

Puis, à mesure que les ombres s'allongèrent, le silence s'accrut. Chose curieuse, — remarqua-t-il, du ton d'un homme qui fait une remarque triviale, — je ne pensais pas, je n'avais pas une pensée. Je restais assis avec ma bien-aimée dans mes bras au milieu des ruines, dans une sorte de léthargie, de stagnation. Et je ne me rappelle pas m'être réveillé. Je ne me rappelle pas m'être habillé ce jour-là. Je sais que je me retrouvai dans mon bureau, toutes mes lettres ouvertes devant moi, et je fus frappé de ce qu'il y avait d'absurde à me retrouver là puisqu'en réalité j'étais assis, comme foudroyé, dans ce temple de Poestum, avec une morte dans mes bras. Je lus machinalement mes lettres, j'ai oublié ce qu'elles contenaient.

Il s'arrêta, et un long silence suivit. Soudain, je m'aperçus que nous descendions la pente entre la station de Chalk Farm et la gare d'Euston. Je tressaillis en constatant avec quelle rapidité le temps avait passé; brusquement je me tournai vers lui et lui posai tout net cette question :

— Avez-vous encore rêvé après cela ?

— Oui.

Il sembla se contraindre pour finir. Sa voix était presque éteinte.

— Oui, une fois encore, et pendant quelques instants seulement. Je crus sortir soudain d'une grande apathie, m'être assis dans une autre position et le corps de la morte était étendu sur la pierre à côté, un corps décharné, défiguré... pas elle, vous savez... si tôt... ce n'était pas elle... Il se peut que j'aie entendu des voix... je ne sais plus. Seulement je compris clairement que des hommes venaient dans cette solitude et que c'était là un dernier outrage. Je me levai et traversai le temple... alors j'aperçus un homme, d'abord, avec une face jaune, vêtu d'un uniforme blanc sale, bordé de bleu, puis plusieurs autres escaladant la crête du vieux mur de la cité écroulée, et ils restaient là, l'arme à la main, scrutant l'étendue devant eux. Plus loin, j'en vis d'autres, et d'autres encore avançant en tirailleurs. Bientôt l'homme que j'avais vu le premier se dressa et lança un commandement; ses hommes dégringolèrent du mur et se dirigèrent vers le temple à travers les hautes herbes; il descendit avec eux et s'avança à leur tête. Il venait droit sur moi, mais quand il me vit, il s'arrêta. D'abord, j'avais observé ces hommes par simple curiosité,

mais quand je m'aperçus qu'ils se disposaient à entrer dans le temple, ma première impulsion fut de le leur interdire.

« — Ne venez pas en ce lieu ! — criai-je à l'officier. — J'y suis, mais, je suis ici avec ma morte.

« Il me regarda étonné et me lança une question dans une langue inconnue. Je répétai ce que j'avais dit. Il cria de nouveau sa phrase. Je croisai les bras et restai debout immobile. Il adressa quelques mots à ses hommes et se remit en marche; il portait une épée nue à la main. Je lui fis signe de ne pas poursuivre, mais il continua d'approcher. Je lui répétai patiemment et clairement : « Ne venez pas en ce lieu. Ce sont ici de vieux temples, et je suis là avec ma morte. » Bientôt, il fut assez près pour que je pusse distinguer ses traits. Il avait une figure étroite, des yeux gris terne et une moustache noire. Une balafre coupait sa lèvre supérieure ; une barbe de plusieurs jours s'ajoutait à la poussière et à la sueur qui lui souillait la face. Il ne cessait de me crier des choses inintelligibles, des questions, peut-être. Je sais maintenant qu'il avait peur de moi, mais alors je ne m'en rendis pas compte. Comme j'essayais de lui donner des explications il m'interrompit sur un ton impérieux, m'ordonnant, je suppose, de lui faire place. Il fit mine de passer malgré moi, et je le saisis par les bras. Sous mon étreinte, je vis ses traits changer.

« — Insensé ! — m'écriai-je, ne comprenez-vous pas ? Elle est morte !

« Il se rejeta en arrière, m'épiait avec des yeux cruels, dans lesquels je vis passer soudain une sorte de résolution passionnée, puis, avec une expression de haine, il recula son épée et tendit le bras.

L'homme s'interrompit tout à coup. Je constatai un changement dans le rythme du train. Les freins élevèrent la voix et le wagon oscilla avec quelques secousses. Le monde actuel affirmait, et bruyamment, sa réalité. Je vis, à travers la vitre embue, d'énormes globes électriques épandant du haut de leurs mâts leur clarté sur un épais brouillard ; des convois de wagons vides nous croisèrent, puis un poste à signaux agitant ses constellations rouges et vertes dans le ténébreux crépuscule de Londres. Je reportai mes regards sur les traits tirés de l'homme.

— Il me passa son arme à travers le cœur, — reprit-il. —

Ce fut avec une sorte d'étonnement, sans crainte, sans souffrance, mais une simple surprise que je me sentis transpercer, que je sentis l'épée pénétrer dans mon corps. Cela ne me fit pas mal, vous savez, aucun mal.

Les lumières jaunes des quais parurent aux portières, passant rapidement d'abord, puis lentement et s'arrêtant enfin avec une secousse. De vagues formes humaines s'agitaient au dehors.

— Euston ! — cria une voix.

— Voulez-vous dire... ? — insistai-je.

— Je ne ressentis ni douleur, ni piqûre, ni déchirement. De la surprise, puis des ténèbres qui recouvrirent tout. La figure brutale et haineuse de l'homme qui m'avait tué parut reculer. Elle s'évanouit tout à fait.

— Euston ! — braillaient des voix sur le quai. — Euston !

La porte du wagon s'ouvrit, laissant entrer un vacarme assourdissant et un porteur apparut. Le bruit des portières qu'on refermait violemment ; le claquement des sabots des chevaux sur le pavé, et au fond de tout cela la confuse et lointaine rumeur des rues londoniennes m'emplirent les oreilles. Un chariot chargé de lampes allumées promena ses clartés au long du quai.

— ... Des ténèbres, un déluge de ténèbres qui s'ouvrit, se répandit, submergea toutes choses.

— Pas de bagages, Messieurs ? — demanda le porteur.

— Et ce fut la fin ? — questionnai-je.

Mon compagnon parut hésiter. Puis d'une voix à peine perceptible, il répondit :

— *Non.*

— *Comment.*

— Je ne pus aller jusqu'à elle ! Elle était là-bas de l'autre côté du temple... Et alors...

— Alors ? insistai-je. — Alors ?

— Cauchemars ! — cria-t-il. — Cauchemars, certes ! Mon Dieu ! De grands oiseaux qui se battaient et déchiraient...

H.-G. WELLS.

(Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ.)

# REVUE DE LA QUINZAINE

## ÉPILOGUES

### Dialogues des Amateurs

#### LXXII. — *Education.*

M. DELARUE. — C'est une belle chose que la géographie, je l'avoue ! Ainsi, tenez, j'ai passé toute une matinée sur les cartes d'un atlas historique, et cela m'a plus instruit que tous les livres. Avec un tel atlas, on n'apprend pas l'histoire, on la voit. Pourquoi ne l'enseigne-t-on pas d'après cette méthode dans les collèges, les écoles ?

M. DESMAISONS. — Hein ?

M. DEL. — Ai-je émis une idée déraisonnable ?

M. DESM. — Tout à fait déraisonnable.

M. DEL. — Ah !

M. DESM. — C'est ainsi.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM. — Mon ami, si l'on enseignait d'après des méthodes saines, non seulement la géographie, mais tout le reste, le cycle des études secondaires serait complet en cinq ou six ans. Que deviendraient les professeurs, que deviendraient les parents, si les lycées ne renfermaient plus aucun enfant de plus de quatorze ans ? Vous voulez donc révolutionner à la fois la famille et l'Université ?

M. DEL. — Je ne comprends toujours pas.

M. DESM. — Croyez-vous, par hasard, que les programmes, les célèbres programmes, aient jamais été rédigés pour les enfants ?

M. DEL. — Cependant...

M. DESM. — Croyez-vous que ce soit pour leur bonheur que les enfants sont clos pendant huit ou dix ans dans les internats ?

M. DEL. — Cependant...

M. DESM. — Les familles n'ont guère qu'une idée : se débarrasser de leurs enfants le plus tôt et pour le plus longtemps possible. L'Université, profitant de ce bon vouloir, rédige un programme de huit, dix, douze ans. Elle en rédigerait de cinquante ans, si l'on s'y prêtait un peu. N'est-elle pas arrivée déjà à maintenir sur les bancs, oui, sur les bancs, jusque vers la trentaine, plus ou moins, les candidats aux plus hauts grades ? Les méthodes lentes, confuses, sont merveilleusement adaptées à un pareil système. Avez-vous admiré, puis-que vous parlez de géographie, qu'il y ait des géographies pour la

huitième, la septième, la sixième et ainsi de suite jusqu'à ce que les écoliers, ayant décidément la barbe et les idées trop longues, on se décide à les lâcher par les brasseries ? Que de géographies ! J'en ai vu la collection. C'est admirable. La première année, on apprend ce que c'est qu'une île, ce que c'est qu'un volcan. M. Foncin ne dévoile qu'à bon escient le Vésuve et il faut voir les précautions raffinées avec lesquelles il lâche successivement les cinq parties du monde ! Il est un âge pour apprendre l'existence de l'Amérique et un autre auquel, sans danger, on peut acquérir la notion de l'Asie. Songez qu'il existe des livres de géographie ainsi énoncés : L'Europe sans la France !

M. DEL. — Enorme !

M. DESM. — Pratique. M. Foncin sait bien ce qu'il fait, et tous les autres Foncins, car ils pullulent, cette méthode du découpage géographique étant à la fois aisée et lucrative. La France, c'est pour l'année suivante. On obtient alors la France sans l'Europe. Plus tard on essaie de rassembler les morceaux du jeu de patience, on les recolle comme on peut. Notez que l'histoire s'enseigne à côté, de sorte qu'on obtient une géographie abstraite, vide de tout contenu historique ou stable, et une histoire qui ne se passe nulle part, qui évolue dans les espaces infinis.

M. DEL. — Ils n'ont pas l'esprit très synthétique.

M. DESM. — Non, pas beaucoup. Mais croyez qu'ils ne songent ni à l'analyse, ni à la synthèse. Ils suivent le programme, et le programme est ordonné pour satisfaire les familles. Elles le sont, dès que, débarassées de leur progéniture, elles savent aussi qu'on occupe sa jeune activité à d'honorables et innocentes études.

M. DEL. — Vous n'exagérez pas un peu ?

M. DESM. — Je généralise, voilà tout. Mais l'examen des exceptions empêche de résoudre les problèmes. Et c'est encore un problème que nous allons résoudre, n'est-ce pas ?

M. DEL. — Quel problème ?

M. DESM. — Celui de l'éducation.

M. DEL. — Oh ! non, je vous en prie.

M. DESM. — Il est pourtant fort à la mode.

M. DEL. — Cela m'est égal.

M. DESM. — Il est fondamental.

M. DEL. — Je n'en doute pas, mais...

M. DESM. — L'avenir de la patrie en dépend.

M. DEL. — Croyez-vous ?

M. DESM. — On le dit.

M. DEL. — Dans ce cas, je me résigne. Il ne sera pas dit que je me serai dérobé à l'étude...

M. DESM. — A la solution.



**M. DEL.** — A la solution d'un problème dont dépend l'avenir de la France.

**M. DESM.** — A la bonne heure.

**M. DEL.** — Commencez, cher ami.

**M. DESM.** — Après vous, cher ami.

**M. DEL.** — Hein!

**M. DESM.** — Quoi donc?

**M. DEL.** — C'est que je n'ai pas beaucoup d'idées sur la question.

**M. DESM.** — Moi, j'en ai une.

**M. DEL.** — Bravo! Dites.

**M. DESM.** — Eh bien, voilà. Le premier article de mon programme serait la suppression pure et simple de tous les livres élémentaires. Si j'avais un enfant à instruire et qu'il sût lire, et qu'il s'agisse par exemple de l'histoire de France, je le lancerais tout d'abord dans Michelet. Je ferais soigneusement abstraction de tous les manuels de première, deuxième, troisième années, de tous ces petits guide-âne dont les auteurs, pour se mettre à la portée des intelligences enfantines, font assaut de puérité. Il se trouverait, à sa première rencontre, face à face avec un grand écrivain, un grand évocateur des civilisations, et je crois que mon élève garderait éternellement le souvenir de cette confrontation avec le génie. Quoi, j'ai à mes ordres, comme éducateurs, les éducateurs mêmes de l'humanité, et j'irais choisir des régents de collège aux idées étroites, au style humble, aux manières douteuses?

**M. DEL.** — Mais votre enfant comprendrait-il Michelet?

**M. DESM.** — Pourquoi pas? Il comprend bien Jules Verne. Il comprend bien Walter Scott. J'ai lu, à huit ans, des Chroniques de l'histoire de France que je n'ai jamais relues, et j'en vois encore tous les personnages. Il y avait, il est vrai, des images. J'approuve les images, j'en voudrais beaucoup, et des plus belles, des plus exactes.

**M. DEL.** — Il y a du vrai, dans ce que vous dites. Et puis, comprendre! On apprend à comprendre.

**M. DESM.** — C'est peut-être même tout le bénéfice d'une bonne éducation.

**M. DEL.** — On ne retient bien que ce qu'on a appris à la fois difficilement et avec passion.

**M. DESM.** — C'est pourquoi il faudrait proscrire le livre élémentaire, le livre qui prépare d'avance toutes les bouchées. Il faut mordre à même le pain.

**M. DEL.** — Savez-vous que c'est une idée, cela, une vraie idée?

**M. DESM.** — Je l'espère bien, et qu'elle n'en restera pas là.

REMY DE GOURMONT.

LES POEMES

Valentine de Saint-Point : *Poèmes d'Orgueil*, Editions de « l'Abbaye », 3,50. — Gabriel Volland : *Le Parc enchanté*, « Mercure de France », 3,50. — Séverin : *Poèmes*, « Mercure de France », 3,50. — Roger Allard : *Vertes Saisons*, Editions de l'« Abbaye », 3,50. — Emmanuel Debousquet : *Le Sang de la race*, Messein, 3,50.

**Poèmes d'Orgueil.** « L'automne Bourgogne » : sur la terre originelle, âpre et féconde, alors que les dernières feuilles des vignes sanglantes tremblent sous le ciel hostile, mal défendues contre le vent par les murailles sombres des forêts prochaines, c'est là qu'il s'agirait de lire les poèmes de M<sup>lle</sup> Valentine de Saint-Point, afin qu'y parût plus grand encore par contraste son grand amour de la lumière, du soleil, de la mer libre du Sud. Encore qu'elle fasse effort pour atteindre l'eurythmie et qu'elle se veuille sœur des héroïnes helléniques, Electre, Iphigénie, Antigone, il subsiste en elle quelque chose de l'inquiétude heureuse qui étreignit le cœur des barbares roux quand pour la première fois ils descendirent des Alpes vers les plaines lombardes ou lorsqu'au temps des aventures maritimes les barques normannes touchèrent aux côtes de Sicile et de Grèce. Elle n'aime point le soleil et les vagues méditerranéennes avec l'amour serein de ceux qui les connurent dès que s'ouvrirent leurs yeux; elle les aime d'un amour avide et frénétique pour les avoir connus plus tard et avec une sorte de crainte que toute cette splendeur lui soit ravie. Par le jeu des métempsycoses, elle eut dans le passé une âme de courtisane et de pirate; poétesse maintenant, elle unit le double don de volupté et de domination et quand la vie quittera ce corps dont elle s'enorgueillit comme de tout elle-même, elle ne veut pas qu'il se résolve en pourriture : elle désire le bûcher de Shelley, les fourmis de Valmiki ou le vaste linceul des flots marins. Elle s'est construit dans une île déserte un château de solitude et le jour où Siegfried y dompte la Walküre rebelle et consentante, elle meurt aussitôt qu'elle s'éveille à la plénitude de la vie. Elle se sait dissemblable des autres humains et hostile à leur foule désordonnée :

Comment au milieu d'eux, pourquoi suis-je donc née ?  
Et je n'ai point de sœur, la sirène étonnée  
Ayant séduit les fils du monde ténébreux.

Et moi je ne verrai ni vous, ni l'Élément  
Où vous puisez la vie opaque des corps sombres.  
Mes yeux faits aux clartés ne verraient plus vos ombres.  
Foules, délivrez-moi de votre frôlement.

Ne troublez pas la paix ardente et coutumière  
Où je rythme en vibrant mon grand songe vermeil ;  
Laissez-moi sur les flots seule sous le soleil ;  
Laissez-moi m'égarer seule dans la lumière.

Ainsi les *Poèmes d'orgueil* continuent et prolongent les *Poèmes de la Mer et du Soleil*; l'affirmation de soi y est plus péremptoire encore et lorsque M<sup>lle</sup> Valentine de Saint-Point revendique son ascendance lamartinienne, c'est surtout parce que le poète fut aussi un prodigieux conducteur de foules, dans le tumulte des révolutions. Il semble que, dans ce nouveau recueil, trop d'indulgence soit accordée aux formes didactiques et à une rhétorique un peu diffuse et il serait bon que quelques manières de dire incorrectes fussent changées; par exemple le futur *j'éclorerais* est un étrange monstre: il serait facile sans doute de lui substituer un équivalent moins tétalogique.

**Le Parc enchanté.** Justement fidèle à l'amitié illustre et bienveillante qui l'accueillit à ses débuts, M. Gabriel Volland a dédié son livre à la chère mémoire de Jose-Maria de Heredia; cependant s'il lui fallait chercher une parenté littéraire plus immédiate encore, il se relierait plutôt, par l'intermédiaire de M. Henri de Régnier, à André Chénier dont Heredia préparait précisément une admirable et définitive édition. Pour que, dans le Parc enchanté, le faune, qu'un cruel sculpteur laissa seul

..... dansant pour quelque nymphe absente,

voie renaître et glisser sous les branches les images divines qui s'étaient effacées, il suffit d'un couple amoureux passant dans la nuit claire et c'est toujours le désir et le rêve des hommes qui perpétuent et ressuscitent les dieux disparus, lorsque ce désir et ce rêve sont exprimés par la bouche miraculeuse des poètes.

Les vers de M. Gabriel Volland sont élégants et purs, d'une élégance un peu mièvre et d'une pureté un peu factice; il ne s'est pas encore entièrement dégagé des influences premières; il est hanté souvent par l'ombre hautaine et triste de M. Henri de Régnier; s'il se laissait aller plus librement à son penchant naturel, il inclinerait, semble-t-il, à un art de couleur plus vive et plus joyeuse; le long poème de *Pégase blessé* en témoigne; il y a là un peu de l'ample liesse verbale de Théodore de Banville et le mythe est ingénieux et beau du cheval ailé qui plane dans l'azur grâce au dur labeur de Vulcain et des Cyclopes: c'est dans leur forge obscure que le fer se prépare avec quoi il frappera, sans se blesser, les cimes ardues pour bondir vers l'empyrée et l'opposition est complète entre le chant des forgerons ténébreux et l'éclatante chevauchée du coursier qu'ils ont préparé à jaillir dans la splendeur:

C'est par nous que torture une soif sans merci,  
Maudits qui ne voient plus dans le ciel obscurci  
Tomber la pluie en gouttes claires;  
C'est par nous qui sculptons leurs coupes d'argent fin

Que les dieux peuvent boire en ton honneur, ô Vin,  
Tandis que grondent nos colères.

C'est par nous cependant que tu triompheras,  
Toi, le Cheval ailé ! Nous portons sur nos bras  
Tous les stigmates du tonnerre !  
Nos poings cicatrisés forgent le dur métal  
Et tu vas regagner d'un bond l'azur natal,  
Grâce à ce labeur mercenaire.

Ainsi, M. Gabriel Volland se révèle capable non seulement de grâce et de délicatesse, mais de vigueur dans la conception et dans l'expression et peut-être désormais se plaira-t-il plutôt aux larges compositions qu'aux menues épigrammes qui lui agréèrent mieux d'abord.

**Poèmes.** Il n'est pas d'ami des bonnes lettres qui dès ses premières œuvres n'ait réservé dans sa bibliothèque une place d'honneur à M. Fernand Séverin. Maintes fois depuis des années déjà anciennes, on a dit ici le charme discret et profond de ces poèmes ingénus et savants ; Virgile, Racine, Puvlis de Chavannes, ces noms viennent naturellement à l'esprit ; une atmosphère élyséenne, d'or translucide et d'argent clair, baigne des figures heureuses à qui le monde s'offre toujours dans la splendeur d'une révélation primitive ; elles voient d'autres images plus belles encore que celles que nous voyons ; elles entendent des voix que n'entendent pas les oreilles vulgaires et inattentives et lorsqu'elles les ont entendues elles font participer au merveilleux concert ceux qui sans elles n'en auraient jamais perçu l'harmonie. Le *Don d'enfance* n'a pas été retiré à M. Fernand Séverin par la main rapace du temps ; il n'a pas renié son art poétique d'autrefois :

Ton âme parle ; il te suffit de l'écouter.  
Sa voix est douce ; elle est insinuante et tendre ;  
Parfois le bruit du monde empêche de l'entendre  
Parce qu'étant une âme elle parle tout bas ;  
Si tu l'écoutes bien pourtant tu l'entendras.

Il n'est pas permis à tous de jouir de la douceur de vivre, mais à ceux-là seuls qui sont complaisants au destin et dociles aux joies qu'apportent les heures et qui, demeurés des enfants quand ils sont devenus des hommes, surmontent ainsi la tristesse et la lassitude :

Es-tu las ? Tu t'assieds dans l'herbe du talus,  
Devant les monts, les bois et la prairie fleurie ;  
Et le regard au loin dans une rêverie,  
Qui franchit à son gré la distance et le temps,  
Tu revis en esprit les lumineux instants...  
Pourquoi connaîtrais-tu la tristesse et le doute ?  
Rien n'est perdu. Tantôt tu reprendras ta route

Avec un cœur si pur, si jeune, si fervent  
Qu'il s'émerveillera de tout, comme un enfant.

**Vertes saisons.** Voici, en des poèmes ardents et fougueux, toute l'allégresse sensuelle d'un jeune centaure lâché sans brides dans la grasse et plantureuse prairie qui hausse jusqu'à son poitrail la caresse de la terre. La langoureuse allure du vers est empruntée au rythme des corps enlacés ; le parfum de la chair rôde sous les arbres et par les plaines ; et cependant déjà, dans les vertes saisons, par delà les fleurs exubérantes du printemps et les riches moissons d'été, le demi-dieu pressent l'automne qui dénude la forêt et dénoue les étreintes :

Comme nous étions nus dans la chambre un matin,  
Et las d'une nuit blanche et du lit clandestin,  
Nous échangeions, debout et les mains enlacées,  
Des baisers plus profonds que nos jeunes pensées...  
C'est de votre mensonge unanime et charmant,  
Azur : notre avenir, nuages, nos tourments  
Qui mêliez dans l'été vos mouvantes féeries,  
Que nous avons senti nos âmes envahies,  
Et notre adolescence odorante y persiste ;  
Mais qu'il nous eût semblé mélancolique et triste  
Ce paysage intime où, robustes et beaux,  
Nos corps, arbres vivants, enlaçaient leurs rameaux,  
Sous un plafond où souriaient d'anciens visages,  
Si nous avions compris l'inutile présage  
Des prodigues baisers à nos pieds répandus :  
N'était-ce point déjà, dans ces jours ingénus,  
Qui sont du bel août l'harmonieuse escorte,  
L'automne de nos cœurs semant des feuilles mortes ?

Comme les feuillages et les branches, au temps des sèves, la pensée et la phrase de M. Roger Allard sont abondantes et touffues et le dessin en est complexe et chargé d'arabesques naturelles : assez tôt viendra le sévère et fatal élagueur qui ouvre de mortelles clairières dans les verdures trop denses.

**Le Sang de la Race.** Dans les « jeunes revues » d'il y a tantôt quinze ans, M. Emmanuel Delbousquet brillait à côté de M. Maurice Magre, de M. Jean Viollis, de M. Marc Lafargue, de M. Léo Larguier, parmi la constellation diparate des poètes d'Occitanie ; puis parurent de lui des romans, d'un style sobre et nerveux, *Le Mazareilh*, *Margot*, *l'Ecarteur*, qui n'ont pas eu une fortune littéraire égale à leur valeur : le Quercy de Léon Cladel et les Cévennes de Ferdinand Fabre ne furent pas décrits avec plus de maîtrise que la lande gasconne de M. Emmanuel Delbousquet et si jamais on essayait de faire une description pittoresque des terroirs français d'après les romanciers, il serait impossible d'omettre parmi les plus loyaux

et véridiques l'auteur de *Mazareilh* et de *l'Ecarteur*. Mais le poète n'était pas mort en lui : à la gloire de la terre natale, il a fait chanter les strophes sonores ; il en a célébré les hommes et les arbres et comme le vieux pâtre

. . . . . dans le chant de la brise et des eaux,  
Le liège, la résine et le miel et la laine.

Elle fut pour lui maternelle et consolatrice, par elle il écarta de son chemin la douleur conseillère de lâcheté :

Dans ce pays de pins, de sùrriers et de vignes,  
De bruyères en fleurs et d'ajoncs éclatants,  
En moi le ciel, les eaux, le bois mêlent leurs lignes,  
Réflétant les saisons de l'automne au printemps.

Et si tu revenais sangloter sous mes chênes,  
L'hiver quand un ciel rouge empourpre la forêt,  
Pendant l'heure du soir ou de l'aube prochaine  
J'écouterais ton chant mourir sans un regret.

La terre où je suis né, ardente et maternelle,  
Endort ta voix perdue au bout de l'horizon,  
O Douleur de mon cœur que je crus éternelle,  
Dont l'altière beauté altérerait ma raison.

Sa pensée est demeurée grave et triste comme il convient à qui sait le néant des hommes et des dieux et la vanité même des beaux vers qui nous enchantent un instant : mais du moins le songe fatal qui monte de la terre lui a enseigné la sérénité et il respire avec une sorte d'amère volupté le souffle rude qui vient des pinèdes, lorsque coule le sang des arbres blessés.

PIERRE QUILLARD.

### LES ROMANS

Edouard Estaunié : *La Vie secrète*, Perrin, 3.50. — Georges Lecomte : *L'Espoir*, Fasquelle, 3.50. — Pierre Villetard : *La Montée*, Fasquelle, 3.50. — Henri Doris : *La Grande déesse*, Plon, 3.50. — Claude Lorris : *Les Nuages s'amoncellent*, Grasset, 3.50. — Gaston Rageot : *Un grand homme*, Calmann-Lévy, 3.50. — Léo Claretie : *Les Héros de la Yellowstone*, Monde illustré, 3.50. — J. Berr de Turrique : *Le Mot de l'énigme*, Monde illustré, 3.50. — Piere Sales : *Sang d'azur*, Librairie moderne, 3.50.

**La Vie secrète**, par Edouard Estaunié. Quel homme vit vraiment sa vie, qui fait vraiment son métier, qui pense sincèrement les paroles qu'il prononce ? Voici trois amis liés par des habitudes communes, une sorte de quiétude apparente, la vision quotidienne de leurs petites joies et de leurs petites misères : M<sup>lle</sup> Peyrolles, une vieille fille maniaque, d'allures sévèrement catholiques ; l'abbé Taffin, un bon prêtre un peu dans les nuages ; M. Lethois, un pseudo-savant

qu'on n'interroge même pas sur le genre de science qu'il étudie ou professe et ces trois amis se réunissent chaque jour pour jouer au whist, ne se connaissent que par leur nom, car ils se cachent bien soigneusement les uns aux autres leur secrète existence, c'est-à-dire leur âme. Ils ne dissimulent pas pour le plaisir de dissimuler, ni parce que ce qu'ils font, dans le mystère de leur conscience, est blâmable, mais à cause du pur égoïsme qui gouverne tout individu en face des individus de sa race : ils n'ont pas besoin de savoir, eux qui ne s'intéresseraient peut-être point au rêve que nous portons, et s'ils portent aussi un rêve en quoi ce rêve, qui n'est pas le nôtre, pourrait-il nous intéresser? On jouit toujours mieux d'un trésor quand on est seul à en disposer et n'est-ce pas un trésor, le seul trésor de notre vie que suivre notre secret penchant, bon ou mauvais? M. Lethois a la passion des fourmis. Il étudie toutes les espèces de fourmis connues depuis beaucoup d'années et il espère, comme tous les savants qui s'illuminent de leurs propres découvertes, remonter de l'infiniment petit à l'infiniment grand, trouver le meilleur gouvernement humain dans l'appréciation des différents gouvernements des insectes. Une utopie sans doute, mais les philosophies les plus profondes sortent généralement de pareilles... illuminations, lorsqu'elles s'irradient de la science pure. M. Lethois, s'il en avait eu le temps, nous aurait expliqué que l'état des insectes est le plus parfait des états de nature en ce sens que l'insecte sait, de naissance, ce qu'il doit accomplir et l'accomplit sans se tromper malgré la rigueur des saisons ou des événements. Or, dans l'espèce homme, l'individu réapprend, dès sa naissance, tout ce que la race doit savoir pour subsister, ce qui semble monstrueux, à y bien réfléchir. Mais le pauvre M. Lethois n'a pas le temps de rien fixer sur le papier de ses théories définitives, il devient aveugle, il se sent mourir d'une mort bête et ridicule, d'une mort très ordinaire devant l'énormité de sa vie secrètement féconde. Il n'a pas voulu parler trop tôt et il doit se taire, puisque le jour s'en va, ne lui permettant pas d'achever son œuvre. L'abbé Raffin, lui, est amoureux d'une sainte qui n'existe dans aucun calendrier reconnu par l'Eglise. Il est amoureux au vrai sens humain du mot et il ne s'en doute guère, le pauvre prêtre. Comme tous les amants, il a créé de toutes pièces la personnalité d'une femme en contemplant une statue très quelconque. Pour habiter le ciel, sa création n'en demeure pas moins son œuvre terrestre. D'abord ce fut une piètre légende que l'on a embellie de quelques miracles d'ailleurs non vérifiés, puis le vrai miracle s'accomplit aux yeux du naïf curé de campagne peu au courant des phénomènes d'auto-suggestion; la sainte en question sourit, rayonne, approuve ou réproouve. Elle est présente dans tous ses actes de dévotion et il passe par elle pour aller à Dieu. Le jour où il faudra la perdre, il perdra sa foi du même coup. Et on lui

détruit son rêve, son Dieu en lui apprenant que sa sainte n'a jamais existé, que c'est une légende. Son devoir est de cesser toute prière en l'honneur de ce vain fantôme. Autour de Lethois et de Taffin, M<sup>lle</sup> Peyrolles, toute affolée d'une affection familiale rentrée, Thérèse Wimereux, la courageuse fille d'un vieux savant célèbre, Marc Servin, ont aussi leur désir caché qui les fait agir comme le fil tire le pantin, et c'est encore le Pêcheur, un braconniersans feu ni lieu, qui vit le plus en beauté sous la chaîne qui noue secrètement ses mains. *La Vie secrète* est un beau roman écrit pour dire enfin quelque chose et témoigner des mobiles humains les plus contradictoires d'apparence. Le récit, ne touchant qu'à la surface des actes pour ne nous mener qu'à leur logique conclusion, n'est qu'une image d'Epinal où le roi est en jaune d'or, la reine en bleu ciel, par conséquent le fils du roi et de la reine en vert pomme, mais ici, nous devinons d'autres nuances. Toutes ces humanités qui s'agitent vainement dans l'implacable nuit de la fatalité portent en elles des flammes et d'elles fument des lueurs tour à tour infernales ou divines.

**L'Espoir**, par George Lecomte. Je suis en retard avec ce livre, car, envoyé une première fois par l'éditeur, il a dû s'égarer et je le reçois une seconde fois de l'obligeance de son auteur près de deux mois après son apparition. Hélas ! les meilleurs volumes peuvent ainsi prendre le chemin des écoliers, ce n'est pas ma faute. *L'Espoir*, en France, après la terrible guerre, c'était l'arc-en-ciel après la tempête fait de tous les reflets d'une même lumière, le renaissant amour de la Patrie. Plus elle était malheureuse et plus on rêvait pour elle d'un relèvement formidable. Les uns auraient voulu tout oublier dans un pardon général, une sorte d'allégresse montant en marée joyeuse et submergeant jusqu'aux ruines encore brûlantes de la Commune, les autres s'acharnaient à chercher la tête de leur parti depuis longtemps décapité ; mais l'empire n'était plus la paix, les jeunes femmes elles-mêmes qui avaient dansé aux Tuileries, se mûrissaient dans le souvenir des vilénies jadis commises au nom de la fantaisie des généraux et des préfets de parades. Le M. Thiers en qualité de grand homme était si petit ! On cherchait le bruit du sabre à côté du vainqueur bourgeois et on se raccrochait à la merveilleuse redondance de Gambetta, ce placier en patriotisme, le commis voyageur de la défense nationale. Peu à peu les adversaires les plus ardents se groupent autour d'une belle fille née du désespoir de tout le monde, c'est Marianne qui, sortie des ruines et du sang, concentre sur son jeune front tous les regards espérant dans un meilleur avenir. Elle est d'ailleurs bonne créature au début, car elle est simple d'esprit comme le peuple léger dont elle procède et elle accepte volontiers d'être payée de jolies phrases... Je voudrais bien savoir ce que dira l'auteur de *l'Espoir* d'une Marianne plus âgée, de la mégère gueularde et



cancanière, tout à fait ridicule, que nous voyons maintenant s'étaler dans les salons les moins faits pour la recevoir, de la Marianne socialiste, féministe et couarde au point de ne pas oser regarder dans les cuirassés de sa défense navale pour y chercher la dynamite et qui se bouche les oreilles en criant plus fort quand son armée de terre chante la carmagnole dans le dos de ses officiers. Mon espoir à moi, c'est que quelqu'un rive son clou à cette bonne femme-là ! Et l'auteur des *Valets* en serait bien capable.

**La Montée**, par Pierre Villetard. M<sup>me</sup> Pelvilain et son fils Louis sont ce qu'on appelait jadis *des vilains*, ou ce qu'on nomme aujourd'hui de petites gens. Femme et enfant d'un pauvre garde-chasse, ils débarquent à Paris avec l'intention formelle de faire fortune. D'abord toutes leurs belles relations les repoussent avec cette entente sournoise qu'ont les belles relations parisiennes devant les incursions des affamés de province. Ils en sont réduits aux bons offices de leur concierge et au hasard des rencontres des promenades publiques. Louis Pelvilain est un excellent garçon bien obéissant. Il s'éprend et se dépense selon le cœur de sa mère, créature de tête pour qui joindre les deux bouts est très supérieur à unir deux cœurs. Il séduit une petite fille sotte qui n'a rien que son ingénuité à lui offrir et il finit par épouser la demoiselle du propriétaire du *Roi de Lahore*, le grand magasin. Le type de la mère cane qui apprend à son caneton à naviguer sur tous les ruisseaux des rues de Paris est vraiment curieux, plein de naturel, pas canaille du tout, du reste. C'est une honnête mère qui a la rectitude du jugement des gens du peuple ayant courageusement trimé, dont la conscience obscure est tranquille, car aucune flamme de bonté idéale n'y a jamais brillé.

**La Grande déesse**, par Henri Doris. C'est la pauvreté, paraît-il, pour Emile Augier et le héros de ce livre, le Marquis d'Argentel, musicien de talent, mais noble ruiné, conservant tous les préjugés de sa race, qui commence par être amoureux. Faute d'un habit noir, il perd la partie vis-à-vis de la jeune fille du meilleur monde qu'il s'efforçait d'atteindre, puis, très courageusement, il repousse la glorieuse amante pour ne point lui imposer sa misère. Il gravit le calvaire des renoncements, pour arriver à la vraie gloire acquise par son seul travail. C'est un peu romantique, mais d'une tenue élégante.

**Les Nuages s'amoncellent**, par Claude Lorris. Histoire d'une jeune princesse qui voyage incognito et fait la connaissance d'un anarchiste des plus séduisants, lequel anarchiste reçoit l'ordre des compagnons de tuer Dona Maria. Vous devinez que Dona Maria aime d'avance son bourreau ? C'est le conte de *la Reine Fiammette*, avec cette variante au dénouement que l'anarchiste se tue tout seul pour épargner son amour, et c'est un joli conte.

**Un grand homme**, par Gaston Rageot. Un drame entre un

usinier acculé à la misère et son contre-maître, électricien de génie qui a la naïveté de lui confier les plans de sa future invention. Seul possesseur de son secret, le patron jette l'ouvrier sous la roue des machines, puis, généreux, plein de remords, adopte ensuite la fille de sa victime qu'il fait largement bénéficier de la fortune mal acquise. Plus tard ce sont les enfants qui expient pour le père. Le fils de Duroc aimera la fille de Berthier et ayant enfin appris le terrible secret se fera foudroyer par les machines électriques de l'inventeur volé. La scène du crime est bien faite en ce sens qu'elle est très *humaine* : le criminel précipite la victime en se raccrochant à elle dans un moment de vertige, le vertige même de son meurtre.

**Les Héros de la Yellowstone**, par Leo Claretie. Roman de grandes aventures au pays des geysers, des montagnes de verre, d'obsidienne et des indiens *Nez-Percés*. Il y a une petite chatte qui fait son détective au début et on aurait bien dû lui épargner l'odieuse gibelotte, seule récompense de ses gentils talents.

**Le Mot de l'énigme**, par J. Berr de Turrique. Un monsieur, juge d'instruction qui cherche toujours un coupable, et finit par le fabriquer. C'est d'abord un voleur qu'on reconnaît innocent, puis c'est sa femme innocente qui devient coupable, si c'est devenir coupable que de se rappeler un peu trop son premier amour et d'en mourir sans avoir osé l'avouer.

**Sang d'Azur**, par Pierre Sales. Il s'agit d'un royaliste qui se déclare libéral et d'une belle Américaine éprise de son titre, puis d'une petite jeune fille, fine fleur de l'aristocratie française, M<sup>lle</sup> Christiane. Tous ces *sang-bleu* s'arrangent à merveille de la bonne république du siècle des autos. Ils vont vite comme les morts !

RACHILDE.

### LITTÉRATURE

Daniel Mornet : *Le Sentiment de la Nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre. Essai sur les rapports de la littérature et des mœurs*. 1. vol. in-8°, 7. 50, Hachette. — Comte J. du Plessis : *Les Femmes d'esprit en France. Histoire littéraire et sociale*. 1. vol. in-18, 3. 50, Nouvelle Librairie Nationale ; *Les Muses Françaises. Anthologie des femmes-poètes*, par Alph. Siché. Tome I (1200 à 1891.) 1. vol. in-18, 3. 50, Louis Michaud ; *Les Regrets de Joachim du Bellay Angevin, 1558, avec une introduction, des notes et un index*, par Robert de Beauplan. 1. vol. pet. in-16, 2. fr, Sansot. — Madeleine de Scudery : *De la Poésie Française jusques à Henri Quatrième. Edition ornée d'un portrait-frontispice, avec une introduction, des notes et un index par M. G. Michaud*. 1. vol. pet. in-16, 2. fr., Sansot.

**Le Sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre**. Cet essai de M. Daniel Mornet sur les rapports de la littérature et des mœurs est à la fois un gros ouvrage et une œuvre modeste, puisque l'auteur, au bout de cette gigantesque enquête, pour laquelle il a compulsé

un millier de volumes et quelques manuscrits inédits, ne se permet pas de conclure, laissant aux faits toute leur éloquence. M. Mornet part de cet axiome que l'histoire littéraire ne se sépare pas de l'histoire générale. La doctrine de Taine, féconde dans ses principes, fut pourtant, dit-il, « arbitraire dans ses conclusions ».

Les problèmes qu'elle pose, influences réciproques des lettres et des mœurs, du génie et du milieu, ne pourront être résolus qu'après un grand nombre d'enquêtes restreintes et précises qui substitueront peu à peu aux généralisations hâtives des résultats plus modestes et plus certains.

Cette étude n'est qu'une tentative pour mener à bien l'une de ces « enquêtes ».

M. Mornet nous démontre par des faits que l'amour de la vraie nature était déjà dans les mœurs avant Rousseau. « Avant 1750, avant la *Nouvelle Héloïse*, les maisons de campagne se bâtissent, les chemins et les sentiers s'emplissent de promeneurs. Ce sont les mœurs qui rencontrent les lettres, non les lettres qui expliquent les mœurs. » Rousseau n'a pas inventé l'amour de la nature, mais il a précisé, chez ses contemporains, une tendance inconsciente et donné à ce goût pour les champs la forme de sa sensibilité particulière. Une littérature nouvelle, expression d'une sensibilité neuve, ne peut être comprise que par un public préparé : l'homme de génie qu'était J.-J. Rousseau ne fut que la conscience sensible des sentiments obscurs, souterrains, de toute une foule, de toute une race.

Grâce à l'intervention du génie, « le cours régulier des idées et des mœurs semble brusquement transformé », aussi lui attribue-t-on l'initiative d'un mouvement qu'il ne fait que suivre et confirmer. On a déjà pu démontrer que le théâtre romantique n'était que le couronnement de toute une littérature dramatique populaire. M. Mornet continue :

Ce n'est pas dire que rien ne rattache l'homme de génie à son milieu. Sa race et son temps s'expriment en lui ; les idées nouvelles qu'il apporte s'associent par d'insensibles transitions à d'autres qui le sont moins et à celles qui lui sont communes avec ceux qui l'entourent. Jean-Jacques Rousseau dut évidemment aux hasards de sa destinée d'échapper aux lentes influences qui nous modèlent à l'image de notre milieu. . .

Rousseau enfant a aimé la nature instinctivement, parce qu'entre sa sensibilité et la nature aucune fausse littérature ne s'est interposée. C'est cette virginité littéraire qui lui a permis d'être, sans réminiscence, le reflet de l'état d'âme général du moment. Il fut un récepteur d'une merveilleuse sensibilité. Voici la conclusion du chapitre de ce volume, sur J.-J. Rousseau, où M. Mornet constate que c'est à partir de la *Nouvelle Héloïse* que le sentiment de la nature « a pris sa place dans la vie profonde ».

S'il n'y a pas, dit-il, de sentiment qui donne à la pensée une plus merveilleuse floraison de rêves, qui donne au cœur de plus sûres et de plus consolantes illusions, qui donne à l'âme plus de paix et de sécurité, il faut bien conclure qu'à partir de *la Nouvelle Héloïse* et, pour la meilleure partie, par elle, il y a quelque chose qui commence dans la société française.

Avec J.-J. Rousseau, le sentiment de la nature est entré dans la littérature, c'est-à-dire définitivement dans la vie. Les mœurs influencent la littérature, mais la répercussion de la littérature, copie de la vie, sur la vie, est immense. Tel paysage nous sera indifférent, que nous admirerons, que nous comprendrons, reproduit, retouché par un peintre de génie. C'est aussi à travers la sensibilité des poètes que nous nous apercevons que la vie est belle, que la nature est admirable.

### §

Le Comte G. du Plessis, dans ce volume : **Les Femmes d'esprit en France**, étudie l'influence des femmes sur la littérature et sur la vie. Mais il a plutôt voulu faire œuvre de vulgarisation que travail original, et on peut dire qu'il ne nous apporte aucun document nouveau. Les ouvrages de Brunetière lui ont beaucoup servi, et ses idées ; on y découvre une tendance à moraliser un peu agaçante, qui fausse les idées précises et saines que nous nous faisons du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle français. Cependant, ce besoin de morale écarté, cet ouvrage de M. du Plessis me paraît composé avec méthode et par un écrivain qui connaît bien la littérature féminine. Il nous démontre, par exemple, que la préciosité, due à l'influence féminine, fut une réaction de notre caractère national contre l'esprit païen de la Renaissance. C'est un fait. Elle aboutit à la querelle des Anciens et des Modernes, et à la victoire définitive de la culture moderne. L'influence des femmes sur l'évolution de la littérature fut une influence perpétuellement souterraine, qui se fait directe avec M<sup>me</sup> de Staël et George Sand. Encore pour cette dernière n'est-ce qu'une apparence, puisque, c'est M. du Plessis lui-même qui l'explique, sa virtuosité ne s'est guère employée qu'à revêtir d'une forme d'art les idées qu'on lui suggérait. Les femmes sont réceptives, et l'on trouverait facilement les inspirateurs de M<sup>me</sup> de Staël : si ce ne furent pas des hommes, ce furent leurs livres.

M. du Plessis a reproduit dans son ouvrage les clichés connus sur la poésie interdite aux femmes. Il passe en revue les femmes poètes et s'il leur accorde quelque talent de versification, il leur refuse toute sincérité de sentiment. C'est le contraire qu'il faudrait écrire. M<sup>me</sup> Ackermann, dit-il, montre un réel talent de versification ; mais... « elle n'est pas très supérieure aux Desbordes-Valmore, aux Tastu et autres étoiles de dixième grandeur ». Les Muses

vivantes sont encore plus méprisées. Cependant, si les femmes réussissent dans les œuvres d'imagination et de sentiment, il est un genre qui leur est presque tout à fait interdit : la critique. Elles jugent avec leur cœur, et sont un peu comme le public du paradis qui jette des pommes cuites au traître. Leur critique, révélatrice de leur état d'âme ou de leur état physiologique, est encore œuvre sentimentale.

## §

M. Alphonse Siché se rend mieux compte de l'importance de la poésie féminine et de sa valeur. Il pense que la place faite dans les précédentes anthologies aux productions féminines était vraiment trop menue. L'Anthologie qu'il publie aujourd'hui : **Les Muses Françaises**, dont voici le premier tome (1200 à 1891) est uniquement consacrée aux femmes-poètes, jusqu'ici trop « systématiquement oubliées ». J'ai cru opportun, dit-il dans sa préface, « de réunir quelques-unes de leurs meilleures poésies. Ainsi, on pourra juger d'ensemble tout l'effort poétique des femmes, depuis la formation de notre langue jusqu'à nos jours ». Voici, en effet, dans ce premier volume, toutes les femmes qui, depuis Marie de France jusqu'à Ondine Valmore, eurent le don de poésie. Parmi elles, beaucoup sont presque tout à fait oubliées ; M. Siché les ressuscite et nous permet de lire les quelques beaux vers qu'elles ont laissés. Les petites notices qu'il consacre à ces poétesses les situent dans la littérature et nous donnent la synthèse de leur petite œuvre, quelquefois souriante, plus souvent triste, et même douloureuse. Mais de toutes ces femmes qui chantèrent leur souffrance, une seule me paraît vraiment être un grand poète : Marceline Desbordes-Valmore.

## §

M. Robert de Beauplan nous donne une agréable édition des **Regrets de Joachim du Bellay**, que précède une étude critique sur cette œuvre et les circonstances dans lesquelles elle fut composée. Ces notes, qui font revivre la Rome de cette époque, nous aident à comprendre les tableaux, les détails de mœurs et toutes les allusions du poète, sur le monde des cardinaux et le monde des courtisanes. Très souvent, ces deux mondes « se confondent » :

Celui qui par la rue a veu publiquement  
 La courtisane en coche, ou qui pompeusement  
 L'a peu voir à cheval en accoustrement d'homme,  
 Superbe se monstrier : celui qui de plein jour  
 Aux Cardinaux en cappe a veu faire l'amour,  
 C'est celuy seul (Morel) qui peult juger de Rome.

## §

Une femme corrigeant, réparant les injustices et l'incompréhension

de Boileau à l'égard de la poésie française, c'est ce que M. G. Michaud nous montre en publiant cet extrait de l'*Histoire du Comte d'Albe*, de Madeleine de Scudery : **De la poésie Française jusques à Henri Quatrième**. De son étude, il résulte que toutes les critiques de Boileau, concernant Ronsard, Desportes, Bertault, etc., sont fausses ou exagérées. « Tandis qu'il déclare tout l'effort de Ronsard caduc, désordonné, nuisible; elle, en avouant que son grand homme a peut-être un peu abusé de la science, elle proclame néanmoins que « la France sera éternellement obligée à Ronsard, qu'il aura toujours la gloire d'avoir ouvert le chemin que les autres suivront, etc... ». Mais c'est surtout pour se venger de Boileau que M<sup>lle</sup> de Scudery écrit cette critique, et, plutôt qu'une œuvre originale, c'est une adaptation habile des *Recherches de la France*, d'Etienne Pasquier, et des *Eloges*, de Colletet. M<sup>lle</sup> de Scudery obéissait cependant à des motifs moins personnels, en essayant de réhabiliter les poètes de la Pléiade; « elle désirait défendre l'école littéraire à laquelle elle appartenait », nous dit M. Michaud, qui nous montre avec Sainte-Beuve « ce rapprochement ou pour mieux dire cette continuation véritable entre l'école dégénérée de Ronsard et les mauvais poètes du temps de Richelieu ».

JEAN DE GOURMONT.

### HISTOIRE

G. Lecarpentier : *La Vente des Biens ecclésiastiques pendant la Révolution française*; Alcan, 3 fr. — Amédée Vialay : *La Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution française*; Perrin, 5 fr. — Marcel Marion : *La Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution*; Champion, 10 fr. — Memento.

**La Vente des Biens ecclésiastiques pendant la Révolution française**, par G. Lecarpentier. — L'Académie des Sciences morales et politiques avait désigné, pour son récent concours, la question de la **Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution française**. Trois des ouvrages récompensés ont été publiés depuis peu. Nous les examinerons dans cette chronique, en laissant au lecteur le soin de se faire, d'après leurs conclusions particulières rapportées ici, une opinion personnelle sur cette question. De ces trois ouvrages, celui de M. G. Lecarpentier est le plus succinct. L'auteur a réduit au minimum les données du problème. Dans l'ensemble des Biens Nationaux, il ne s'est occupé que des Biens ecclésiastiques, laissant de côté les Biens d'Emigrés, pour cette raison, plus ou moins valable, que ceux-ci ont fait plus ou moins retour à leurs premiers possesseurs, ce qui abrègerait ici la question des conséquences sociales. Des Biens ecclésiastiques eux-mêmes l'on a éliminé les propriétés urbaines, le problème de la translation de propriété étant, ici encore, en quelque sorte, résolu d'avance, en ce sens, dit-

on, que, d'avance, « on peut être assuré que ces propriétés furent acquises par des bourgeois ».

La méthode de travail de M. Lecarpentier abonde en chiffres, nous voulons dire (car il y a chiffres et chiffres) en calculs de probabilités, de rapports, de compensations. Visiblement, la préoccupation de l'auteur est d'aboutir en tout à une moyenne. Que cette moyenne désirée est très constante, donc très absolue, alors que les données utilisées sont très fragmentaires (et elles ne peuvent être que très fragmentaires, dans l'état actuel des recherches en France), c'est ce qui frappe dans cet ouvrage. Par exemple, voulant déterminer la superficie des Biens ecclésiastiques vers 1790, l'auteur, par un calcul de probabilités, conclut de la superficie trouvée pour 13 districts à la superficie totale (probable) des Biens ecclésiastiques, soit « 3.213.440 hectares, soit 5,95 0/0 de la superficie totale du territoire français en 1789 ». Par le même procédé, l'on conclut du nombre des acquéreurs dans 18 districts au nombre total des acquéreurs dans 546 districts, soit 360.000 acquéreurs, qui auraient remplacé 90.000 propriétaires ecclésiastiques. Ces 360.000 acquéreurs se diviseraient en 140.000 bourgeois et 220.000 paysans; mais les domaines acquis par les bourgeois étant de bien plus vaste étendue, les 6 dixièmes des terres auraient été le partage de ceux-ci, et les 4 dixièmes seulement celui des paysans. Enfin peu de personnes, dans cette révolution foncière, auraient, en réalité, accédé pour la première fois à la propriété. (Conclusion trop générale, maints documents prouvant le contraire pour maints endroits.) En résumé, conclut M. Lecarpentier, un noyau de spéculateurs seulement, dans la classe bourgeoise, profita largement de l'opération, qui fut médiocre pour les paysans (?), nulle pour le menu peuple, désastreuse pour l'État. Cette dernière conclusion paraît exacte, si les autres escamotent un peu la question de la portée sociale des Ventes. *Achetés* très cher, avec une plus-value moyenne de un quart ou un tiers sur les estimations, les Biens ecclésiastiques furent *payés* fort mal, fort au-dessous du prix réel, par suite de l'incessante dépréciation des assignats, devenue énorme au bout des délais accordés. Comme mesure financière, la Vente des Biens nationaux aurait donc été d'un mince secours pour l'État. C'est à ce point que M. Lecarpentier, qui a donné pour épigraphe à son manuscrit ce mot de Mirabeau : « Si on ne les achète pas (les Biens), nous les donnerons », met en doute que, dans l'intention de ses promoteurs, la mesure fût proprement financière. La Constituante aurait voulu avant tout exproprier le Clergé afin de ruiner par là sa puissance politique.

En somme, M. G. Lecarpentier donne, sur l'importance des Biens ecclésiastiques, et sur leur acquisition, des conclusions de fait, exprimées en chiffres, en graphiques et en tableaux, qu'on ne peut accep-

ter qu'à titre « interlocutoire ». Ces conclusions indiquent, non pas ce qui est démontré, mais ce qui est à démontrer. Et justement, pour le démontrer, il faudrait étendre à la France entière l'enquête que M. G. Lecarpentier n'a pu faire que pour quelques régions. Mais ces exemples mêmes, fort bien choisis et minutieusement étudiés, sont ce dont il faut remercier l'auteur ; ils font le mérite et l'utilité de son consciencieux travail.

**La Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution française**, par Amédée Vialay. — L'ouvrage de M. Amédée Vialay appelle la même remarque générale. La meilleure part en est dans les détails précis qu'il apporte, dans des exemples donnés, empruntés à quelques quartiers de Paris et aux districts de Dijon, de Châtillon, de Semur et de Saint-Jean-de-Losne. Beaucoup plus riche en développements que le précédent, il pourra se lire après celui de M. Lecarpentier, qui renseigne plus vite, mais aussi moins en détail. De plus, M. Vialay a fait entrer dans son étude la question des Biens d'Emigrés. Enfin, il s'est préoccupé d'une autre question, très importante, à peine indiquée par M. Lecarpentier : celle des reventes et mutations qui eurent lieu après la première vente pour nombre de Biens, et qui influèrent sensiblement sur la condition de ceux-ci. Recherchant ce qu'est devenue la grande et petite propriété trente à quarante ans après la Révolution, M. Vialay estime, d'après quelques exemples, que les mutations dont la première vente, sous la Révolution, a donné le signal, profitèrent à la grande propriété, en lui donnant plus de mobilité, de souplesse, augmentèrent donc, ici, la richesse foncière, sans qu'on puisse constater des effets pareils pour la petite propriété (l'opinion opposée se trouve) dont, néanmoins, le fractionnement aurait été s'accroissant, augmentant ainsi le nombre des petits possédants. Nous signalons cet ordre de recherches, qui ne sont surrogatoires qu'en apparence, car les véritables, les durables résultats de la vente des Biens Nationaux, au point de vue économique et social, ne furent pas toujours immédiats, et ce n'est souvent qu'un quart de siècle après qu'on rencontre des faits capables de fixer l'historien sur la portée définitive de la révolution foncière accomplie.

M. Vialay se montre moins pessimiste que M. Lecarpentier sur l'utilité que la vente des Biens Nationaux peut avoir eue pour les classes pauvres. Recherchant quel esprit a inspiré la confiscation (premier et deuxième chapitres et chapitre IX), l'auteur estime, contrairement à l'opinion successivement soutenue par Tocqueville, Léonce de Lavergne, d'Avenel et Kovalewsky, que l'Assemblée Nationale « a vraiment voulu venir en aide aux classes pauvres en leur facilitant l'accès de la propriété ». Ces vues de l'Assemblée, constate-t-il, ne purent être appliquées, lors de la vente des biens de première



origine (Biens ecclésiastiques, 1790-1791; vendus, quant à la propriété rurale, avec leurs corps de ferme intacts, ils formèrent la grande et moyenne propriété); mais quand furent mis en vente les Biens de deuxième origine (Biens d'Emigrés et Biens communaux, 1793), l'Etat, fixant les conditions de la vente conformément au programme tracé par la première Assemblée, favorisa le morcellement, la petite propriété et l'accession des nouveaux venus. M. Vialay donne à cet égard plusieurs exemples. Il resterait à voir, il est vrai, dans quelle mesure la réaction, à partir de 1815, et avec son milliard distribué aux Emigrés en 1825 (si j'en crois un autre son de cloche, celui-ci aurait été insuffisant), a pu neutraliser l'effet de ces dispositions; dans quelle mesure aussi, celles-ci, après toutes les reventes, et après 1815 et 1825, purent subsister. M. Vialay a bien constaté les destinées, qu'il trouve plutôt, quant à lui, difficiles, de la petite propriété après la Révolution, mais sans nous dire si le mouvement de réaction qui se développa dans le domaine foncier après 1815 et même avant, en ce qui touchait aux Biens d'Emigrés, y fut pour quelque chose.

D'une manière générale, pour ce qui est du point de vue économique, M. Vialay a conçu avec plus de largeur, de souplesse que M. Lecarpentier les conséquences de la Vente des Biens Nationaux. Sous le rapport politique, tout en croyant aux intentions vraiment démocratiques de l'Assemblée Nationale, il se montre à peu près aussi sévère que M. Lecarpentier. Il est entendu, comme dit M. Stourm, que la Révolution, malgré la Vente des Biens Nationaux, « a vécu dans la misère et abouti à deux colossales faillites ». MM. Lecarpentier et Vialay ne se sont pas fait faute de reprendre et de développer pour leur compte ces conclusions. Mais de même que le premier a peut-être trop insisté sur l'indifférence de l'Assemblée à la Vente en tant que mesure proprement financière, de même le second a trop taxé d'imprévoyance le pouvoir, dans l'échec financier de la mesure. Les émissions à jet continu d'assignats, infiniment au delà de la valeur du gage, ont déprécié ce papier-monnaie et produit dans la valeur réelle des paiements un abaissement de plus en plus grand. Mais le gouvernement révolutionnaire a-t-il fait cela de gaieté de cœur? Quand l'Europe se jeta sur la France, comment trouver autrement des ressources financières pour repousser l'invasion (1)?

Il reste qu'il y aurait à reprocher à M. Vialay (mais beaucoup moins qu'à M. Lecarpentier) d'avoir généralisé sur des données partielles, comme aussi à le louer d'avoir, dans la mesure où il a pu le faire sur des données précises, accompli son enquête avec une minu-

(1) C'est ce que put constater le maréchal Macdonald, en pleine Restauration, à la tribune de la Chambre des Pairs.

tie, une conscience dont les historiens et le public ne sauraient lui être trop reconnaissants.

**La Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution**, par Marcel Marion. — MM. Lecarpentier et Vialay, venons-nous de le voir, ont trop généralisé sur des éléments partiels. L'inconvénient est, ici, réel, car il s'agit d'économie politique, où il n'y a que les faits qui comptent, les faits matériels et leur collection complète. Dans l'ordre social, où la passion, où les courants moraux sont des facteurs essentiels, les généralisations sont permises, nécessaires même. Si l'on ne peut pas conclure, des conditions de la propriété foncière dans telle région et des conditions sociales qui en résultent là, aux conditions des mêmes choses dans telle autre région, l'on peut fort bien admettre, au contraire, que la fondation de tel club, sur n'importe quel point de la France révolutionnaire, est symptomatique d'un fait politique très général, car c'est un fait politique très général, résultat lui-même d'un état d'esprit très général, qui a permis cette fondation. Il n'en va pas de même, disons-nous, dans l'économie politique, et particulièrement dans la Vente des Biens Nationaux : et si nous revenons là-dessus, c'est que, des trois récents ouvrages traitant de cette question, celui de M. Marcel Marion nous paraît être le seul où l'auteur ait pleinement adapté sa méthode à la nature du fait étudié et à l'état actuel des recherches.

Il a eu soin d'aller toujours du général au particulier. En effet, l'essentiel de son livre consiste en une étude spéciale des Ventes des Biens Nationaux dans les départements de la Gironde et du Cher. C'est vers ces exemples précis que le lecteur est sans cesse ramené. Du tableau des conditions générales de la vente et de l'achat dans tout le pays, l'on passe régulièrement à l'exposé des conditions particulières de la vente et de l'achat dans la Gironde et dans le Cher, deux départements sur lesquels l'auteur a non seulement la totalité des documents, mais une information personnelle. Et les chapitres alternent selon ce plan. Au chapitre qui étudie la mise des biens du Clergé à la disposition de l'Etat et la législation de l'Assemblée Constituante sur la vente des Biens Nationaux, succèdent aussitôt deux chapitres sur les Ventes des Biens Nationaux dans la Gironde et dans le Cher. De même pour les Biens d'Emigrés : d'abord, la législation de l'Assemblée Législative et de la Convention, avec ses caractéristiques ; les conditions générales dans lesquelles s'effectua la Vente de ces Biens de deuxième origine ; puis, immédiatement après, l'étude de la Vente de ces Biens dans la Gironde et dans le Cher. Nous sortons rarement de la Gironde et du Cher, où nous avons tant de moyens d'étudier les rapports du général au particulier, de ce qui aurait ou a pu être à ce qui a été positivement dans un cas donné. Lorsque nous en sortons cependant, nous sommes dûment avertis, et

un chapitre spécial réunit alors à part des données d'un ordre moins immédiat, celles sur la région de l'Ouest, par exemple. Enfin, détail important, l'auteur, en une série de chapitres, dans la dernière partie de l'ouvrage, nous montre amplement (autant qu'on le peut encore) ce que fut le *lendemain* de la Vente, ce lendemain qu'il faut bien connaître pour être au fait des résultats définitifs, réels, de la révolution foncière décrétée par les trois Assemblées. M. Marion a pu étudier de la sorte la Vente des Biens Nationaux sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, leurs cessions et leurs reventes; les lois de 1814 et 1825; les rétrocessions aux familles des anciens propriétaires et la reconstitution partielle des anciennes propriétés territoriales.

Indiquons rapidement, maintenant, les conclusions de cet excellent ouvrage, conclusions que nous laissons au lecteur le soin de rapprocher de celles des deux ouvrages précédents. Celles-ci sont optimistes, peut-être même trop. « Souvent contraires aux desseins de la Révolution, dit M. Marcel Marion, les conséquences de la Vente des Biens Nationaux sont néanmoins considérables. » Et il distingue parmi ces conséquences : les progrès de la petite propriété en ressources et en nombre; les conséquences économiques plutôt favorables; des progrès considérables aussi dans la moyenne et la grande propriété. Enfin, l'on constate que la Vente des Biens Nationaux n'a pas affaibli en France le respect dû à la propriété. Parbleu! elle n'a fait que le déplacer.

MENTO. — Sommaire de la *Revue Historique*, septembre-octobre 1908 : A. Chuquet : Le Général Dagobert avant la Révolution. (Ce futur général en chef de l'armée des Pyrénées était déjà un vétéran de la guerre de Sept Ans. M. Chuquet retrace sa carrière militaire depuis ces anciennes campagnes jusqu'à l'année 1788, qui le trouve major du bataillon des chasseurs royaux du Dauphiné.) Jacques Rambaud : Le Général Reynier à Naples. (Une des carrières les plus curieuses de l'Empire. Elle fut très prometteuse et très manquée. L'auteur étudie la mission du général à Naples, où il fut ministre de la Guerre, de 1806 à 1809.) E. Déprez : La Double trahison de Godefroi de Harcourt (1346-1347). (On sait que Godefroi de Harcourt favorisa, en 1346, la descente d'Edouard III en Normandie. Il le trahit lui-même plus tard pour le roi de France.) Le même : Une conférence anglo-navarraise en 1358 (Etude, çà et là rectificative, sur l'ouvrage de M. Simeon Luce : « Négociations des Anglais avec le roi de Navarre pendant la Révolution parisienne en 1358. » Ce traité ne serait pas, au contraire de ce que dit Luce, subordonné à la révolution de 1358 : il ne serait que la suite de projets d'alliance qui s'échelonnent de 1354 à 1358.) Paul Marmottan : Les débuts d'un grand diplomate. Jérôme Lucchèsini à Come, en Pologne et à Sistow (1786-1792). (Premières armes de ce futur ministre prussien, dont Sorel a si bien étudié le rôle.) Bulletin historique : Antiquité grecque (1902-1907), par Gustave Fougères. Révolution et Empire (dernières publications), par Rod Reuss. Publications diverses, par G. Monod, Pays-Bas, par G. Bussemaker. Comptes rendus critiques et bibliographie.

*Revue des Etudes Historiques*, septembre-octobre 1908. P. Coquelle : Le Comte de Guercy ambassadeur de France à Londres (1763-1767.) (Celui-là même qui eut les fameux démêlés que l'on sait avec le chevalier d'Eon. Etude de son rôle actif et utile pendant les négociations du malheureux traité de Paris, en 1763.) J. Depoin : 1° Etudes préparatoires à l'histoire des grandes familles palatines ; 2° le problème de l'origine des Comtes de Vexin. (Nous avons déjà signalé le grand intérêt de ces recherches généalogiques sur la troisième race.) E. Couvreur : Pichegru a-t-il trahi? (On sait que M. Ernest Daudet, dans un volumineux ouvrage, avait entrepris la réhabilitation de Pichegru. M. G.-G. Cantier, par contre, sur la couverture d'un ouvrage plus volumineux encore, a écrit hardiment le mot : trahison. M. Couvreur compare les deux ouvrages, cite d'autres documents et... évite de se prononcer. Nous voilà bien avancés!) Comptes-rendus critiques.

EDMOND BARTHÉLEMY.

### LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

R.-M. Yerkes, Margaret Floy Washburn : *Animal behavior*, 2 vol., 6 fr. 25 chaque, New-York, Macmillan.

Lamarck, dans le manuscrit d'Harvard étudié récemment par Bashford Dean, s'exprime ainsi :

N'y a-t-il pas quelque signe constant ou particulier qui puisse nous faire comprendre qu'un être différent de nous-même éprouve un sentiment quand il est affecté, et peut-on toujours accepter comme un témoignage le mouvement correspondant qu'il exécute alors, ou, comme, en général, un animal ne donne pas d'autres signes de sentiment produit que les mouvements de ses parties, ces mouvements ne peuvent-ils pas souvent nous tromper et être dus seulement à l'*irritabilité* produite dans les parties de l'animal ? (Je ne connais aucun signe certain de la sensation produite, sauf un *cri* engendré par la douleur ; mais tous les animaux ne sont pas capables de donner un tel signe et ceux qui ont ce pouvoir n'en usent pas toujours).

Nous ne pouvons pas en effet connaître les sensations des animaux ; mais est-ce une raison pour cela de nier, comme l'ont fait les Allemands, Uexkull, Ziegler, ... les sensations chez les animaux inférieurs, êtres qui semblent réagir mécaniquement vis-à-vis des actions nocives du milieu extérieur, est-ce une raison de nier la psychologie comparée ? La réponse à cette question doit dépendre du sens que l'on attache au mot : *sensation*. Pour le père jésuite Wasman, pour le professeur Lukas de Vienne, il implique la conscience ; aussi, quand on lit ces auteurs, on s'explique les protestations si vives de Uexkull et de Ziegler. On ne doit jamais oublier que la conscience ne peut se révéler par aucun signe objectif, qu'elle est en dehors du domaine des investigations scientifiques. Remy de Gourmont rappelle la curieuse comparaison analogique de Ribot : la conscience, c'est la veilleuse interne qui éclaire un cadran ; elle a sur la marche de l'in-

telligence la même influence, exactement, ni plus ni moins, que cette veilleuse sur la marche de l'horloge; il ajoute : « Savoir si les animaux sont doués de conscience est assez difficile, et peut-être assez inutile. »

Cette opinion semble être celle des nombreux savants américains, qui, dans ces dernières années, guidés par Jacques Loeb, R.-M. Yerkes, H.-S. Jennings, Watson, ont rassemblé une multitude de faits relativement aux « faits et gestes », au comportement (behavior) des animaux inférieurs et supérieurs.

Avec son livre sur la Souris dansante, *The dancing Mouse*, Yerkes a inauguré une nouvelle série d'ouvrages intitulée : **Animal behavior**, et qu'il dirige. Il rend compte d'études pratiquées au moyen de méthodes objectives, n'ayant rien de commun avec les méthodes employées généralement par les psychologues. Avec cet auteur, on se sent dans un domaine vraiment scientifique, celui de la biologie.

Les Souris dansantes sont de curieux petits animaux ataxiques qui présentent une agitation incessante et qui sont bien mal doués au point de vue des sens. Yerkes a reconnu qu'une jeune Souris, de trois semaines environ, entend pendant quelques jours de suite ; les adultes sont complètement sourds. En ce qui concerne la vision, l'auteur emploie le dispositif suivant : l'animal a à choisir entre deux passages : dans l'un, il recevra une décharge électrique, dans l'autre, il trouvera la nourriture ; la Souris apprend à faire un choix convenable en se servant de points de repère : ceux-ci sont des cartes diversément éclairées qui garnissent les portes d'entrée ; il suffit d'une très faible différence d'éclaircissement entre les deux cartes pour que l'animal trouve le chemin convenable ; en revanche, il est incapable de distinguer entre cartes de différentes couleurs, formes ou tailles. Bref, la vue ne semble pas avoir une grande importance dans la vie de la Souris dansante ; ce Mammifère, sourd, se trouve, au point de vue de la vision, au même rang que les animaux inférieurs, qui réagissent à des changements de l'intensité lumineuse et vis-à-vis des corps en mouvement ; et cependant il est susceptible de dressages compliqués.

Les expériences sur la formation des habitudes ont ce grand intérêt de montrer que celle-ci a lieu même chez des animaux privés de la plupart de leurs sens. Les recherches toutes récentes de J.-B. Watson sur les réactions des Rats blancs sont des plus convaincantes à cet égard. Ces Mammifères sont exercés à parcourir un labyrinthe assez compliqué ; successivement on les prive de tous leurs sens ; la vision ne paraît jouer aucun rôle : les Rats aveugles apprennent aussi vite que les Rats normaux ; les sensations olfactives ne paraissent pas intervenir non plus ; de même les sensations tactiles : on peut enlever les vibrisses sans modifier la vitesse de l'apprentissage ;

l'audition peut être également exclue, ainsi que les sensations gustatives. Il est vraiment extraordinaire qu'un Rat privé ainsi de tous ses organes sensoriels puisse s'orienter avec aisance dans un labyrinthe, en faisant des tours et des détours, sans jamais se tromper, après un apprentissage convenable. Un être humain, d'après Watson, serait probablement incapable de le faire dans les mêmes conditions.

Cependant, en lisant les travaux de Yerkes et de Watson, j'ai pensé à Miss Helen Keller, dont l'histoire si extraordinaire a été racontée dans le *Mercur de France* du 16 août dernier. Sur le tard, une intelligence vraiment merveilleuse s'est développée chez cette pauvre fille, sourde-muette-aveugle ; pendant longtemps l'intelligence était restée à l'état latent, mais « l'enfant sourde-aveugle avait hérité de l'esprit d'ancêtres voyants et entendants, un esprit fait à la mesure des cinq sens » ; elle dut être influencée, à son insu même, par la lumière, la couleur, le son transmis par le langage qu'on lui enseigna, et que les cellules de son cerveau étaient prêtes à recevoir.

Il ne faut jamais oublier que les réactions actuelles d'un être vivant, homme ou animal, dépendent non seulement du présent, mais encore de tout le passé. Telles sensations qui, comme les sensations visuelles, ont joué dans le passé un rôle important dans l'acquisition de ces réactions, peuvent cesser maintenant d'être indispensables pour leur accomplissement.

Il ne faudrait pas cependant réduire trop le rôle des sensations dans la vie actuelle d'un animal supérieur. Toute une série d'expériences faites sur le Chien sont des plus intéressantes à cet égard.

Voici d'abord celles de G. van T. Hamilton. Un Chien est enfermé dans une cage qui peut s'ouvrir par l'un ou l'autre de quatre leviers qui diffèrent entre eux, ou par la couleur, ou par l'odeur, ou par les deux à la fois ; un signal de même couleur et de même odeur que le levier qui est susceptible, à l'instant considéré, d'ouvrir la porte est placé à quelque distance devant l'animal ; on lui apprend à presser sur le levier correspondant, en le comparant avec le signal. Toutefois, au bout d'un certain temps, le Chien trouve spontanément un moyen de sortir de la cage qui exige moins d'attention : il presse successivement sur les leviers jusqu'à ce qu'il tombe sur celui qui ouvre la porte.

Nicolaï, Zeliony, eux, ont appliqué une méthode qui, en physiologie, a donné d'excellents résultats : la méthode du savant russe Pawlow, dans laquelle on mesure la sécrétion salivaire. Au moment où l'on provoque la salivation par un procédé purement physiologique, on fait voir au Chien toujours le même objet de couleur ou de forme déterminée, ou bien on lui fait entendre un certain accord musical ; au bout d'un certain temps, l'animal salive à la seule vue de l'objet ou à la seule perception de l'accord. Nicolaï a constaté ainsi que le

Chien sait distinguer entre cercle et carré, et même entre pentagone et hexagone ; on présente à l'animal pendant qu'il mange un cercle lumineux ; après plusieurs essais, il salive à la seule vue du cercle ; quand on remplace le cercle par un carré, la salivation est moins abondante. De même Zeligy est arrivé à des considérations très intéressantes relativement à la finesse du sens de l'ouïe chez le Chien ; il suffit, par exemple, de diminuer d'un quart de ton la hauteur d'un son qui produit habituellement un certain réflexe, pour que celui-ci diminue ou disparaisse ; dans un accord, on ne peut pas remplacer, ajouter ou supprimer un ton, sans qu'il se produise immédiatement des troubles, des réflexes. Se serait-on attendu que la salivation pourrait nous renseigner sur le sens musical chez le Chien ?

## §

Chez les animaux inférieurs, les problèmes sont plus difficiles à résoudre, car les comparaisons analogiques avec l'homme ne valent plus grand'chose. Le grand péril a été « l'anthropomorphisme » : pendant longtemps nous avons peuplé les animaux inférieurs de nos sensations, de nos pensées, de nos sentiments, de nos vertus et de nos vices. Mais maintenant l'analyse scientifique a réussi à montrer que même les animaux qui paraissent « capricieux » réagissent mécaniquement.

Une réaction très générale chez les animaux les plus inférieurs est la suivante : toutes les fois qu'un individu subit une variation quelconque, il tend à tourner sur lui-même, à faire demi-tour, et il lui arrive ainsi d'éviter souvent la variation nuisible. Pour les diverses excitations on observe la même réponse ; celle-ci est encore la même, quelle que soit la position de l'excitant. Un Insecte fait demi-tour quand on place devant lui une lumière, et fuit ainsi la lumière ; mais la même réaction a lieu quand on dispose la lumière sur le côté de l'animal ou même en arrière : dans ce dernier cas, l'animal peut venir s'y brûler. Il réagit mécaniquement toujours de la même façon à une variation de l'éclairement. Un Infusoire se comporte de même vis-à-vis d'une substance chimique.

En définitive, les animaux inférieurs, Mollusques aussi bien qu'Infusoires, se présentent à nous comme des « machines marchantes » dirigées par certaines forces extérieures, et chez lesquelles les variations de ces forces peuvent déclencher certains mouvements assez simples et toujours les mêmes (rotations, reculs).

« Machines », c'est là une façon de parler. En réalité, les machines animales diffèrent beaucoup des machines employées dans l'industrie, L'état de la matière vivante change incessamment, et se trouve être, en quelque sorte, la résultante de toutes les réactions passées. On n'est pas en droit de nier, même chez les animaux les plus inférieurs,

les sensations ; mais chez eux, celles-ci doivent être peu variées, être surtout des sensations purement chimiques qui vraisemblablement se ressemblent beaucoup les unes et les autres.

Or, la vie « psychique » résulte d'un *pouvoir associatifs* s'exerçant entre les diverses sensations. Chez les animaux inférieurs, où il y a encore peu d'éléments à combiner, la « mémoire associative », Je « psychisme », est encore très rudimentaire. Celui-ci prend, au contraire, un développement notable dès que les organes des sens se perfectionnent, surtout dès que l'œil devient un appareil dans lequel les images des objets extérieurs peuvent se former.

Le livre du Professeur Marguerite Washburn, *The animal Mind*, est intéressant parce qu'il donne un exposé de tous les récents travaux concernant les manières de réagir des animaux inférieurs ; il est conçu d'une façon scientifique ; les discussions sont judicieuses et prudentes ; toute une série de chapitres nous montrent les progrès des diverses sensibilités dans la série animale.

On y trouve une discussion fort bien faite des divers signes du psychisme. Pour beaucoup, « apprendre », « choisir » sont des critères suffisants. Tel ne paraît pas être l'avis de Miss Washburn. Il y a en effet bien des façons d'apprendre. Le bois d'un violon dont on a joué beaucoup résonne mieux qu'au début : il a « appris » à vibrer à l'unisson des cordes ; ici, il n'y a rien de psychique ; dans une forge, les muscles des ouvriers subissent des modifications lentes qui les rendent plus aptes à agir dans l'acte de battre le fer ; ils « apprennent », mais « apprendre » a dans ce cas un tout autre sens que celui où un apprenti se met rapidement au courant de son nouveau métier, etc., etc. « Choisir » signifie également des choses bien différentes. Pour le biologiste américain Jennings, auteur d'une théorie devenue célèbre, celle des « essais et erreurs », les animaux inférieurs seraient capables de choisir entre actes utiles et actes nuisibles ; ils effectueraient une multitude d'essais, et ensuite élimineraient les essais qu'il considère comme des erreurs de la part de l'animal. En un mot, il y aurait une « sélection » des mouvements, comme Darwin a supposé qu'il y a une sélection des formes. Mais Jennings s'est manifestement trompé, et l'analyse du déterminisme des mouvements des animaux inférieurs faite en appliquant les principes posés par l'illustre Lœb a montré que ces animaux, loin d'être capables de choisir, sont au contraire *assujettis* aux forces du milieu extérieur.

GEORGES BOHN.

### SCIENCE SOCIALE

• Léon Duguit : *Le Droit social, le droit individuel et la transformation de l'Etat*, Alcan, 2.50. — Louis Fiaux : *Un nouveau régime des mœurs*, Alcan, 3.50. —



Alfred Naquet : *Vers l'Union libre*, Félix Juven, 3.50. — Paul Clerc : *Les Sociétés de secours mutuels et l'organisation des retraites pour la vieillesse en France*, Arthur Rousseau, Prix non marqué. — Maurice Pitavy : *Un nouveau service public: l'assistance aux vieillards et aux incurables*, Arthur Rousseau, Idem. — Florent Matter : *L'Alsace-Lorraine de nos jours*, Plon-Nourrit, 3.50.

De toutes les théories de l'Etat, celle de M. Léon Duguit, qu'il expose et résume dans **Le Droit social, le droit individuel et la transformation de l'Etat**, est la plus radicale à l'abord ; cet auteur nie tout droit à l'Etat. Seulement, comme il nie de même tout droit à l'individu, on ne voit pas très bien ce qui est changé. Il m'importe peu que ce soit au nom d'un droit subjectif ou d'un fait objectif que l'on m'impose des corvées et des taxes, ce que je demande c'est que les unes et les autres soient légères. Or, rien ne m'assure qu'il en sera ainsi dans l'Etat de M. Duguit. « Les individus qui détiennent la force auront seulement le pouvoir d'organiser une réaction sociale contre ceux qui violeront la règle fondée sur l'interdépendance qui unit les hommes. » Mais de cette formule alambiquée, on peut faire sortir n'importe quelle tyrannie, et ce n'est pas la peine de tourner en ridicule la Déclaration des Droits de l'homme, dont les 17 articles, s'ils ouvraient droit au recours pour excès de pouvoir devant un sur-Conseil d'Etat, constitueraient une défense de la liberté bien préférable. D'autant qu'inefficace au point de vue de l'individu, la théorie de M. Duguit est insatisfaisante à celui de l'Etat. L'Etat a une autre mission que de contrôler et surveiller les actions privées, il maintient et améliore le corps social, il fortifie et dirige le corps national, il pacifie, éclaire et consulte le corps politique, il protège et harmonise ce qu'on pourrait appeler le corps institutionnel ; il est, suivant le mot profond d'Hauriou, l'institution des institutions. Or l'Etat de M. Duguit est incapable de ces efforts variés et élevés ; l'auteur semble s'en apercevoir puisqu'il élargit sa conception sur un point, celui de la philanthropie ; mais du moment qu'il altère gravement, pour la compléter, sa règle d'indépendance sociale, autant vaut qu'il aille plus loin et qu'il ne se repose pas trop, pour l'élaboration du bien social, la seule chose, n'est-ce pas, qui importe, sur la bonne volonté des syndicats corporatifs et le désintéressement des associations de fonctionnaires. Sur ces dernières je me suis déjà exprimé (janvier 1907) ; quant aux autres, et sans nier leur rôle de stabilisation sociale, il faut convenir qu'ils tendent presque fatalement à des conceptions professionnelles bien étroites et parfois bien gênantes, comme celles des maîtrises d'autrefois. L'Etat, au point de vue positif de sa représentation, doit être mieux qu'un groupe de délégués du travail et de mandataires de la bureaucratie. Ce n'est pas à dire que le groupe d'issus du scrutin d'aujourd'hui soit l'idéal. Mais on peut agir, même par des procédés d'organisation politique, sur leur psychologie, et telle réforme que M. Duguit indique presque en pas-

sant, et d'ailleurs favorablement, la représentation proportionnelle, ferait plus que tous les syndicats et toutes les théories d'interdépendance, pour la réalisation de la raison et de la concorde sociales.

### §

Mais le caractère français n'est pas favorable à ces petites améliorations de détail, il lui faut des réformes générales absolues et d'autant plus discutables. Un soir une femme honnête est arrêtée et brutalisée sur les boulevards par deux inspecteurs de la police des mœurs. En Angleterre, les deux détectives auraient goûté de la prison, et la leçon aurait servi à leurs collègues. En France, à peine s'ils eurent une punition disciplinaire, mais, par contre, de tous côtés on réclama la suppression de la police des mœurs. Ainsi fait M. Louis Fiaux dans son livre : **Un Nouveau Régime des mœurs**. Pourtant la question est délicate, et les deux intérêts du respect des passantes et de la salubrité sexuelle peuvent être également sauvegardés. Si les statistiques que cite la Préfecture pour 1906 sont exactes (1 ou 2 inscrites malades sur 100 dans les maisons, contre 9 à 10 en ville), c'est la légitimation des établissements officieux qui en ressort, et s'il est vrai que 1 femme sur 4 parmi les insoumises arrêtées est reconnue malade, cela plaide en faveur de la soumission générale des professionnelles. Il est vrai qu'on ne sait pas où commence la professionnelle, et que celles qui se font arrêter constituent dans le noble bataillon de Cythère une sorte de vilaine compagnie de discipline, et enfin que les statistiques sont peut-être trompeuses. Les partisans de l'abolition de la police des mœurs ne manquent pas de leur côté de chiffres, de documents et d'enquêtes, et peut-être en effet que là, comme presque partout, la liberté la plus large présenterait moins d'inconvénients que la plus vigilante réglementation. Il faudrait surtout dissocier les points de vue, le moral et l'hygiénique, ne pas s'indigner un peu naïvement, comme M. Fiaux, que le *voluptuarium* offre à ses visiteurs des tableaux vivants de goût antique et même saphique, et réserver sa vertueuse colère pour le caractère obligatoire des rites, lequel est à la fois vraiment bestial et morbo-fatal ; c'est même depuis que les prêtresses de temples nouveaux dites maisons de passe ont conquis une certaine liberté de refus que leur santé est devenue satisfaisante. Quant au danger de contamination, il semble qu'on pourrait le restreindre sans faire appel à la police des mœurs, ce qui enlèverait toute raison d'être à celle-ci ; il suffirait d'allouer une prime assez généreuse à toute femme malade qui viendrait se faire soigner dans des cliniques municipales du quartier ; la seule précaution qui serait alors prise contre elles serait de leur marquer le corps d'une inscription difficilement effaçable ; le consommateur serait averti, donc protégé ; la femme n'aurait rien à dire puis-

que tout se passerait de façon discrète, que son traitement serait mieux que gratuit, lucratif! et qu'une fois bien guérie elle pourrait se faire effacer l'inscription fâcheuse par la clinique officielle. Il semble ainsi qu'avec quelques dizaines de mille francs on mettrait la jeunesse parisienne à l'abri de toute fâcheuse contagion. Ce rôle thérapeutique et prophylactique conviendrait mieux aux municipalités que la fonction policière ou paternelle d'aujourd'hui. Non pas que les maisons d'illusion soient quelque chose d'estimable! Mais le meilleur moyen de faire disparaître ces produits nouveaux de la civilisation, ce serait encore la franchise et la liberté : les femmes libres dans le *voluptuarium* libre! Cavour aurait applaudi à la formule, et les deux héros de *l'Education sentimentale* qui songent mélancoliquement à la dernière page du livre : « C'est peut-être là ce que nous avons eu de meilleur! » n'auraient pas dit non.

## §

De la prostitution au mariage il n'y a qu'un pas, dirait un mauvais plaisant. Franchissons-le avec M. Alfred Naquet, qui s'exprime justement ainsi, page 260 de son nouveau livre. Est-il vrai que, comme ce Père du Divorce le vaticine, nous courions **Vers l'Union libre**? Ce ne serait pas impossible. Lors des représentations d'*Un Divorce*, de M. Paul Bourget, un journal consulta ses lecteurs, et ce n'est pas un symptôme à négliger que sur 7.000 réponses il y ait eu 1.500 votes pour l'union libre. Plus curieux, encore, que le tiers de ces suffrages émanât de femmes, car on devine bien ce que l'homme gagnera à l'union libre, mais non la femme, sinon de collectionner des bébés de provenance diverse. Toute cette consultation est d'ailleurs intéressante; on y voit que les partisans et les adversaires de l'indissolubilité s'équilibrent, exactement chez les femmes, presque chez les hommes, et que de toutes les solutions du problème, c'est l'actuellement légale qui a le moins d'approbateurs, 1 sur 15 ou 16 seulement; comme toujours ce qui existe est moins beau que ce qu'on souhaite. Mais que valent au juste ces consultations, ces votes émis au sortir d'une représentation échauffante? M. Alfred Naquet triomphe de ce qu'il y ait eu une légère majorité en faveur du divorce « dans un milieu où tout était de nature à faire prévoir un résultat contraire »; mais un de ses adversaires pourrait lui rétorquer que le public théâtral se recrute plutôt dans un monde joyeux, désœuvré et plus favorable à l'union libre ou mi-libre que les humbles ménages réguliers qui le soir restent chez eux, ayant à se lever de grand matin le jour suivant. La question mariage-divorce reste donc entière, heureusement pour les chroniqueurs, dramaturges et polémistes. En principe, la liberté des deux conjoints semblerait devoir être la règle, mais l'embarrassant c'est que, dans le mariage, il y a souvent un tiers,

l'enfant. Eh bien, dira-t-on, qu'on distingue ! Pour les mariages sans enfants, liberté absolue, jusqu'à la répudiation inclusivement. Pour les mariages avec enfants, restriction, surtout obligation, comme avec l'ancien art. 305 du Code civil, d'assurer l'entretien de l'enfant. Cela se pourrait. Mais quand on n'est pas intéressé dans la question, comme on trouve drôle cette rage de se remarier chez des gens qui ont eu déjà à se plaindre du mariage ! Se séparer quand on ne s'entend pas, rien de mieux, et si j'étais moins épris de liberté et plus enclin à faire le bonheur des autres par force, je proposerais l'organisation de tribunaux familiaux qui obligeraient les conjoints acariâtres à vivre chacun de son côté. Mais une fois bien disjoints, pourquoi, saprelotte, ne pas se tenir tranquille avec ses enfants chez soi ? Dans tout ce qui précède, je considère le mariage au point de vue contractuel ; tout change si on se met au point de vue institutionnel pour lequel je renvoie à l'admirable théorie de l'institution d'Hauriou, qui ouvre son *Précis de droit administratif* de 1906 ; mais, même au point de vue contractuel, reste la question d'honneur ; si j'ai juré à celle que j'épouse de n'avoir pas d'autre femme, elle vivante, quel article de loi, quel tribunal me relèvera de cet engagement ? Ainsi s'entrechoquent sans fin les arguments pour, et les arguments contre, et tous de façon bien oiseuse, car ce n'est ni le divorce, ni l'union libre, ni même le communisme, que finit par envisager très loyalement M. Naquet, qui supprimeront les tristesses des amours mal partagées et des unions mal assorties. Si les hommes commençaient par se guérir de leur brutalité, et les femmes de leur acariâtré, et tous de leur égoïsme, le bonheur conjugal serait mieux garanti qu'avec toutes les lois présentes, passées et futures. Alors, si on en restait où nous sommes ? En dépit de son anarchisme théorique, l'Union libre provoquerait une effroyable quantité de procès, de réclamations, de contestations, et pour quel piètre résultat ! Je plains la pauvre femme qui aurait une demi-douzaine de gosses d'une demi-douzaine de progéniteurs et qui aurait à faire rentrer chaque mois une demi-douzaine de pensions alimentaires.

## §

Peut-être est-ce parce que les unions conjugales sont de moins en moins ce qu'elles devraient être qu'il se fonde tant de sociétés de secours mutuels. Leur pullul est si confiant que certains se reposent sur elles du soin de résoudre le problème social, ou tout au moins celui des problèmes sociaux qui nous semble le plus irritant, la garantie de l'avenir. M. Paul Clerc, par exemple, qui étudie **Les Sociétés de secours mutuels et l'organisation des retraites pour la vieillesse en France et en Belgique**, ne cache pas ses sympathies pour la solution adoptée par nos voisins. Pas d'obli-

gation, pas de gêne patronale, mais aide généreuse de l'Etat à celui qui fait un effort personnel, et appel loyal aux sociétés mutualistes. Le jeune homme de 20 ans qui veut épargner 0 fr. 10 par jour, soit 3 fr. par mois, jouira à 65 ans d'une rente de 796 fr. 86, bien supérieure à celle que la Nouvelle-Zélande, dont on parle tant, sert aux travailleurs : 450 fr., sans, il est vrai, leur demander autre chose que des impôts généraux, d'ailleurs assez lourds. L'Allemagne, elle, ne contribue aux pensions ouvrières que pour un forfait annuel de 62 fr. par pension, mais elle rend les pensions obligatoires; celles-ci sont au plus de 225 fr. et à partir de 70 ans. La loi allemande est de 1889 et la loi belge de 1900, ce sont donc des pays monarchiques qui ont pris les devants, et de beaucoup, dans cet ordre d'idées; la loi zélandaise est de 1898, et la loi française est encore à l'étude; on avait fait d'abord une sorte de régime allemand, mais plus généreux: des pensions de 360 fr. à partir de 60 ans; comme la charge pour le trésor devait être considérable, on avait fixé un forfait 100 millions par an; en ce moment l'idée du forfait est abandonnée. On cherche. Ce qui permet d'attendre, c'est que nous avons depuis le 14 juillet 1905 une loi sur l'assistance obligatoire aux vieillards, aux infirmes et aux incurables qui rend à peu près les services de la loi allemande et qui fait que, sans la préoccupation électorale, le Parlement se contenterait vraisemblablement d'une simple aide apportée, comme en Belgique, aux valides qui veulent s'assurer. Mais le pays sera si solidement et si définitivement tenu par ce **Nouveau service public**, comme dit M. Maurice Pitavi dans l'excellente étude qu'il a naguère consacrée à la loi de 1905, qu'on comprend les efforts angoissés de nos bons politiciens pour tisser ce fin réseau d'où l'électeur ne bougera enfin plus!

## §

La préface que Maurice Barrès a mise au livre de M. Florent Matter, **l'Alsace-Lorraine de nos jours**, cite deux mots précieux, l'un d'un magistrat allemand: « L'éloignement réciproque entre les deux populations grandit chaque année »; l'autre d'un professeur allemand: « Ce peuple tient à la France par toutes ses fibres. » Il est bon de penser à l'Alsace-Lorraine et, n'en déplaise à l'ombre de Gambetta, d'en parler. Croire qu'on supprime ce qu'on passe sous silence est pur enfantillage. Or, les spectres d'un certain genre sont nombreux encore et on doit se mettre de temps à autre à les compter sur ses doigts. D'abord la plus douloureuse, la Pologne. Le Père Gratry disait: « L'Europe est en état de péché mortel depuis le partage de la Pologne. » Puis les provinces baltiques, y compris la Finlande et le Slesvig. L'Irlande, et peut-être l'Ecosse. L'Italia *irredenta*. La Roumanie non roumaine, toutes les petites chrétientés des Balkans. On

voit que l'Alsace-Lorraine n'est pas seule à attendre le jour réparateur. Ce jour, quand luiira-t-il et comment? C'est le secret des dieux, *patientes quia æterni*. Dire qu'en 1848 tout aurait pu s'arranger si facilement! Mais les républicains français n'ont vraiment pas de quoi être fiers devant l'histoire. Ceux de 1793 ont tout ruiné, y compris la Pologne, et ceux de 1848 n'ont rien relevé. Encore auraient-ils pu mettre la main à la pâte. Aujourd'hui nous en sommes réduits à faire des conjectures. Les États-Unis d'Europe! Pauvre Victor Hugo, s'il revenait, il trouverait qu'ils s'éloignent plutôt. Quant à la question qui nous préoccupe, nous, plus vivement, les avis diffèrent; les gens d'un optimisme robuste rêvent d'un état indépendant bilingue, comme le Luxembourg ou la Suisse, tandis que d'autres, d'une confiance plus vigoureuse encore, ne reculent pas devant la solution nietzschéenne qui, du moins, comporte crânerie et élégance. Qui sait! je vois d'ici Jaurès et Hervé maîtres du pays et envoyant les hommes par cent mille sur le front tout en fumant d'exquis cigares et en tonitruant de patriotiques proclamations. Plaisanterie à part, tout se voit. « Tourne, tourne, roue fatale! » comme chantaient les Paysans de Jean de Leyde. J'ai proposé, pour mon humble part, une autre solution : proclamer roi de France le kaiser Guillaume qui n'aurait plus ainsi de raison de conserver à l'Alsace-Lorraine son caractère de terre d'empire. Guillaume de Brandebourg serait à la fois empereur d'Allemagne, roi de France et prince d'Austrasie. Les trois pays auraient un Conseil fédéral commun auquel les autres états pourraient adhérer peu à peu. Ainsi Guillaume deviendrait le Charlemagne de l'Europe. Je dois à la vérité de reconnaître que l'idée, qui est aussi celle de Vacher de Lapouge, n'a trouvé aucun écho ni d'un côté du Rhin ni de l'autre.

**MEMENTO.** — Jules Jeanneroy : *Associations et syndicats de fonctionnaires, étude législative*, Hachette, 3 fr. 50. Le syndicalisme fonctionnariste sera assurément très profitable aux fonctionnaires, surtout aux présidents et secrétaires des syndicats, mais on ne voit pas ce qu'il rapportera au contribuable, sinon une hausse des impôts, ni au simple passant, sinon un renforcement de la courbache administrative. Mais, à ce propos, qu'est donc devenu le fameux « Projet de loi sur les garanties de la Liberté individuelle » que M. Clemenceau déposa sur les bureaux du Sénat quand il n'était pas encore ministre? (*Journal officiel*, 1905. Documents parlementaires. Sénat. Annexe. n° 334, p. 63.) Voilà trois ans qu'il règne et il n'a pas trouvé un moment pour se réoccuper de cette question qui lui tenait tant à cœur avant de régner! Etrange! — L. de Beuriez : *Quelques pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre*. Perrin, 2 fr. 50. Détails curieux; il y a eu un ordre de jésuitesses anglaises au xvi<sup>e</sup> siècle que le pape Urbain XIII abolit en 1631. — Mureau : *La Séparation de l'Eglise et de l'Etat à Angers en 1800*. — Albert Journet : *Le Modernisme et l'Infaillibilité*, Emile Nourry. L'auteur, qui se définit libre-penseur catholique, pro-

pose au Saint-Siège de signer un Concordat avec la recherche scientifique, et adjure directement le Pape de déclarer s'il a ou non engagé son magistère infailible dans le décret *Lamentabili* et l'encyclique *Pascendi*. Le Pontife n'a pas répondu. Mais pouvait-il même répondre ? Assurément l'Église a besoin, comme tout ici-bas, d'être réformée, mais cette réforme ne peut venir que de son chef, et non de simples laïques, même croyants, mynaïques et grands poètes comme Albert Jounet.

HENRI MAZEL.

### QUESTIONS JURIDIQUES

*Les Animaux en justice, Procédures en excommunications*, par Edouard-L. de Kerdaniel (1 vol. in-18, 1 fr. 50.), H. Daragon éditeur, Paris. — *L'Homosexualité ou le troisième sexe en Allemagne* (Journal de droit international privé, 1908, n<sup>os</sup> VII-X).

M. Edouard-L. de Kerdaniel, qui a précédemment publié des *Recherches sur l'Envoûtement* et une étude sur *les Sorciers de Savoie*, s'occupe, dans un trop court volume, des **Animaux en justice, Procédures en excommunications**. Il analyse quelques-unes de ces procédures singulières suivies jadis contre les animaux, et particulièrement les insectes qui dévastaient une contrée.

Dès le début de la dévastation, les populations imploraient la miséricorde divine, et, si leurs prières n'étaient pas exaucées, elles n'hésitaient pas à instruire régulièrement contre les insectes et animaux nuisibles.

En 1479, une instance est engagée, sur la demande de Thuring Fricard, chancelier de la république de Berne, contre les chenilles ; Jean Perrotet, de Fribourg, célèbre jurisconsulte, est nommé avocat d'office, pour prêter à ces insectes l'appui de sa parole.

Le 23 septembre 1543, les syndics et conseillers de la ville de Grenoble décident de s'adresser à l'official, afin que celui-ci procède juridiquement contre des chenilles et des limaces qui causent de grands ravages dans le pays.

Le 13 avril 1547, les consuls de Romans donnent procuration à deux avocats de soutenir devant le vicaire général de Valence un monitoire contre les chenilles, verpillières, rats et autres animaux nuisibles, et de demander contre ces bêtes des lettres de malédictions, en leur offrant, pour s'y retirer, un champ de 30 sétérées.

En 1535, nouvelle instance dirigée, dans ce même diocèse de Valence, également contre des limaces.

A la fin du xvii<sup>e</sup> siècle (1690), les chenilles dévastaient les environs de Pont-du-Château, en Auvergne. « Pour se délivrer du fléau, les habitants de cette ville présentèrent au vicaire général de l'évêque de Clermont une requête où ils concluaient à ce qu'un curateur fût donné à ces insectes, et à ce que, *servato juris ordine*, les dites bestioles fussent condamnées à vider, pieds et mains, les lieux où elles s'étaient témérairement établies. Le grand vicaire ne crut pas devoir obtempérer immédiatement à ces réquisitions ; il

se contenta de prescrire des prières publiques. Alors le peuple courroucé s'assembla, et prit la résolution de s'adresser au bailli, dans le but d'obtenir justice. Ce magistrat nomma un curateur aux chenilles et la contestation s'engagea. A la fin, le juge, les parties ouïes, enjoignit aux malignes bêtes de quitter les fonds cultifs désignés au procès, et de se retirer *en un petit pasquier*, où il fut dit qu'elles pourraient désormais vivre à leur guise.

Ces procédures étaient suivies dans les formes régulières. L'instance débutait par une requête qu'un procureur adressait au juge ecclésiastique. La plus grande précision était apportée dans la rédaction de cette requête. On énumérait les champs dévastés, on évaluait le dommage, en même temps que, pour éviter un cas de nullité par désignation insuffisante du défendeur, on donnait une longue et minutieuse description des animaux dévastateurs.

M. Edouard L. de Kerdaniel reproduit le texte d'une de ces requêtes.

Messieurs, ces pauvres habitants qui sont à genoux, les larmes à l'œil, recourent à votre justice, comme firent autrefois ceux des îles Majorque et Minorque, qui envoyèrent vers Auguste César pour demander des soldats, afin de les défendre et exempter du ravage que les lapins leur faisaient ; vous avez des armées plus fortes que les armées d'un empereur pour garantir les pauvres suppliants de la faim et nécessité de laquelle ils sont menacés, par le ravage que font ces bestioles qui n'épargnent ni blés, ni vignes ; ravage semblable à celui que faisait un sanglier, qui gâta toutes les terres, vignes et oliviers du royaume de Calidon, dont parle Homère, dans le premier livre de son *Iliade*, ou de ce renard qui fut envoyé par Thémis à Thèbes, qui n'épargnait ni les fruits de la terre, ni le bétail, attaquant les paysans mêmes. Vous savez aussi les maux que rapporte la faim. Vous avez trop de douceur et de justice pour les laisser engager dans cette misère qui contraint à s'abandonner à des choses illicites et cruelles. *Nec enim rationem patitur, nec ulla œquitate mitigatur; nec prece ullâ flectitur esuriens populus.* Témoins les mères dont il est parlé au quatrième des Rois, qui, pendant la famine de Samarie, mangèrent les enfants l'une de l'autre : *Da fillam tuam, et comedamus hodie, et filium meum comedemus cras; coximas ergo filiam meam, et comedimus quid turpe non cogit fames, sed nihil turpe, nihilve vitium esuriens credit, sola enim cura est, ut qualicum sorte inuetur.* La mort qui vient de la famine est la plus cruelle autant qu'elle est pleine de langueurs, débilites et faiblesses du cœur, qui sont autant de nouvelles et diverses espèces de mort.

*Dura quidem miseris, mors est, mortalibus omnis  
Et pereisse fame. Res una miserima longe est.*

Et Avian Marcellin dit, *Mortis gravissimum genus, et ultimum malorum fame perire.* Je crois que vous aurez compassion de ce pauvre peuple, si on vous le représentait par avance en l'état qu'il serait réduit si la faim l'accablait.

*Hirtus erat crinis, cana lumina, pallor in ore.  
Labia incarna siti, scabri rubigine dentes.*



*Dura cutis, per quam spectari viscera possant.  
Ossa sub incurvis extabant ariba lumbis ;  
Ventus erat, pro ventre locus.*

Les Gabaonistes, revêtus d'habits déchirés, et les visages affamés avec des contenance toutes tristes, firent pitié et compassion au grand capitaine Josué, et en cet état obtinrent grâce et miséricorde.

Les informations et visites qui ont été faites par vos commandements, vous instruisent suffisamment du dégât que ces animaux ont fait. En suite de quoi, on a fait les formalités requises et nécessaires, ne restant plus, maintenant, que d'adjuger les fins et conclusions prises par la requête des demandeurs, qui sont civiles et raisonnables, sur lesquelles il vous plaira de faire réflexion et à cet effet leur enjoindre de quitter le lieu et se retirer dans la place qui leur sera ordonnée, en faisant les exécutions requises et nécessaires, ordonnées par notre mère Sainte Eglise, à quoi les pauvres demandeurs concluent.

Sur cette requête, le juge ordonnait la citation des insectes. L'huisier se transportait à leur domicile et les assignait à comparaître, en personne, devant le magistrat compétent, au jour et à l'heure indiqués. Cette assignation qui, bien entendu, laissait les assignés parfaitement indifférents, était renouvelée trois fois. Ensuite le tribunal donnait défaut et passait outre.

Le procès se déroulait alors comme un procès ordinaire. Un curateur et un avocat d'office étaient donnés aux animaux défailants et la discussion s'engageait entre l'avocat des plaignants et l'avocat des animaux dévastateurs. Un temps très long s'écoulait parfois avant qu'on abordât le fond du débat, car l'avocat des défenseurs ne se faisait pas faute de soulever tous les moyens de procédure. Certains avocats consacrèrent leur réputation par l'ingéniosité dont ils firent preuve au cours de ces procès.

Ces causes étaient assez recherchées par les jurisconsultes ; le président de Thou nous assure que Barthélemy Chassanée, mort premier président du parlement de Provence, se fit connaître très jeune, en défendant les rats du diocèse d'Autun. Il sut montrer dans cette circonstance tant d'éloquence et d'habileté que ce procès lui valut une grande célébrité.

C'est ainsi que, l'assignation étant régulière en la forme, il obtint pourtant qu'on l'annulât sous prétexte que, l'action intentée intéressant tous les rats, il était illégal d'en citer seulement quelques-uns. Adoptant ses motifs, le juge enjoignit de réassigner les rats, par l'entremise des curés de chaque paroisse d'Autun, à l'aide d'une publication faite au prône. Fier de son succès, Chassanée ne s'arrêta pas là. Il parvint à démontrer que les délais pour comparaître, quoique considérables, n'étaient pas encore suffisants : il s'étendit sur la distance, véritablement longue pour les courtes pattes de ses clients ; il supputa les difficultés du voyage, montra les chats du voisinage guettant leurs proies, indiqua les tours et détours nécessaires. Bref, sur ce point aussi il eut gain de cause et l'on prorogea le terme de la comparution.

Lorsqu'était épuisé l'arsenal des exceptions dilatoires, l'avocat, qui avait prêté serment d'accomplir sa mission avec zèle et loyauté, abordait le fond du litige. Il soulevait encore mille objections qu'il appuyait sur un amalgame grotesque de textes sacrés et de textes profanes, de versets bibliques et de vers latins. Le débat se terminait généralement par la nomination d'experts chargés d'apprécier les dégâts. Le rapport dressé, on reprenait les plaidoiries pour discuter le travail des experts.

Il arrivait souvent que, lassés, les demandeurs offraient aux défenseurs une transaction.

Afin d'obtenir une solution prompte du litige, les demandeurs poussaient la mansuétude jusqu'à offrir à leurs adversaires une ou plusieurs parcelles de leurs biens, qui seraient pour eux, insectes, un dédommagement honorable, et en même temps une sûre retraite.

Au lieu de se contenter de l'offre faite, les animaux, par l'organe de leur avocat, en contestaient presque toujours la suffisance. Les charançons répondront, par exemple, aux habitants de Saint-Julien que le terrain qu'on leur destine est stérile et inculte, qu'ils ne sauraient l'accepter, concluant de nouveau au déboutement des demandeurs et à leur condamnation à tous les frais et dépens. Après une réplique des habitants, qui affirmaient, au contraire, la fertilité des lieux offerts, le juge, avant de se prononcer définitivement, nommait de nouveaux experts aux fins d'examiner l'état réel des terrains.

Si les défenseurs critiquaient encore les résultats de l'expertise, les demandeurs prenaient des conclusions définitives, tendant au déguerpiement pur et simple des insectes, sous peine d'excommunication.

### §

Sous le titre **L'Homosexualité ou le troisième sexe en Allemagne**, le *Journal de droit international privé* analyse l'ouvrage récent du Dr Magnus Hirschfeld : *les Homosexuels de Berlin*, et une étude du Dr J. Crocq sur le même sujet. Voici le tableau de certains milieux spéciaux d'Uranien.

Les « cabarets de soldats » à Berlin méritent surtout une mention spéciale. Ils sont situés à proximité des casernes. A peine sont-ils ouverts que l'autorité militaire en défend l'accès aux soldats. « Les raisons qui incitent le soldat aux relations homosexuelles, dit l'auteur, sont faciles à démêler : d'abord, c'est le désir de rendre son existence dans la capitale un peu plus confortable, meilleure table, bons vins, cigares, endroits de plaisir. Ensuite il arrive que lui — un cultivateur peu instruit, un artisan, un ouvrier — espère profiter, au point de vue intellectuel, de son commerce avec l'homosexuel. Ce dernier lui fournit de bons livres, lui parle des faits du jour, le conduit dans les musées, lui apprend à surveiller sa tenue. A part cela, le personnage comique de l'Uranien le fait souvent rire ; quand son ami, le soir, lui roucoule des couplets ou, se couvrant le chef d'un abat-jour, danse devant lui en se ceignant les reins d'un tablier, le soldat, grand enfant,

s'amuse beaucoup. Autres raisons encore, le manque d'argent et la privation de femmes — qu'il ne paie du reste pas — mais dont il se défie par crainte des maladies vénériennes, lui, qui là-bas, a juré fidélité à sa fiancée et qui le lui rappelle timidement dans ses lettres .»

A proximité de ces cabarets, il y a des promenades où les soldats « font la retape », soit isolément, soit en groupes, cherchant ainsi à se rapprocher des homosexuels.

Le « Comité scientifique humanitaire » de Berlin a voulu être renseigné sur le nombre des homosexuels en Allemagne.

Une circulaire fut adressée aux étudiants de l'école polytechnique de Charlottenbourg et au syndicat des ouvriers métallurgistes; elle posait trois questions : Votre instinct vous porte-t-il vers les femmes ? Vers les hommes ? Vers les deux sexes ?

Cette lettre était accompagnée d'un bulletin de vote anonyme sur lequel se trouvaient les lettres : F., H., et F. et H., il suffisait de souligner l'une ou l'autre de ces lettres pour manifester ses penchants.

Il y eut 1. 696 votants parmi les étudiants et 1. 885 parmi les ouvriers.

Les réponses donnèrent pour les étudiants 91 % de normaux, 4,4 % d'homosexuels, et 4,6 % de bisexuels, soit 9 % d'anormaux, et pour les ouvriers 95, 6 % de normaux, 1, 16 % d'homosexuels et 3, 24 % de bisexuels, soit 4,4 % d'anormaux.

Le statisticien fait observer que ces chiffres sont en dessous de la réalité, parce que les professions les plus atteintes n'ont pas été enquêtées, par exemple : « la haute aristocratie, les officiers de marine, les écoles qui, dans le tableau des épreuves de hasard, tenaient le record. »

D'après le même auteur, ces chiffres sont atteints à Londres et en Hollande, tandis que la France et la Belgique présentent des moyennes fort inférieures.

Mais je ne crois pas qu'une investigation semblable à celle du comité de Berlin ait été poursuivie en France. Voilà un excellent sujet pour les grands quotidiens qui aiment ouvrir des enquêtes parmi leurs lecteurs et leurs lectrices.

JOSÉ THÉRY.

### LES REVUES

*Revue de Paris* : la Commune et Wagner, jugés par Georges Bizet. — *Les Entretiens Idéalistes* : à propos des cures de Lourdes. — *La Nouvelle Revue* : poèmes kabyles. — Memento.

Les *Lettres de 1871* que publie la *Revue de Paris* (1<sup>er</sup> octobre) montrent le cœur généreux, l'âme enthousiaste de ce malheureux grand homme que fut Georges Bizet.

Ah ! la nausée de Bizet, le 20 mars 1871 ! Lisez ceci, qu'il mande à un ami, son beau-frère, M. Hippolyte Rodrigues :

... Dans Paris, trois cent mille hommes ! honte à jamais ineffaçable ! trois cent mille lâches, trois cent mille gredins, bien plus coupables, à mon avis, que les toqués de là-haut (1). — Quand je dis 300.000 lâches, j'ai tort, je devrais dire 295.000, car 5.000 hommes environ (j'en étais) sont allés se mettre à la disposition du gouvernement. Malgré notre nombre restreint, malgré notre armement défectueux, malgré le *manque de munitions* (c'est insensé, mais je vous jure que c'est ainsi), nous aurions marché. On nous a fait poser dix-huit heures. Nous n'avons pas vu un officier supérieur, pas reçu un ordre. Nos chefs de bataillon n'ont pas daigné venir s'informer de nous. Le mien a fait une légère apparition vers deux heures et n'est plus revenu. A minuit, une manière d'officier d'état-major est venu nous conseiller de rentrer chez nous.

Tout Paris dehors, en bourgeois, le cigare à la bouche, s'informant avec tranquillité. Ceux de là-haut osant à peine sortir de leur trou. Non, cher ami, non ! jamais Paris ne se relèvera de cette honte. Ce serait à crever de rire, si ce n'était le signe certain de la mort d'une société. Quant au pillage, le *Journal officiel* en a mille fois menti ! on n'a pas pris une épingle ! *Ils* sont disciplinés là-haut, et le premier qui volerait serait fusillé. Montmartre est parfaitement accessible. Les conservateurs vont s'y promener et y sont du reste reçus très courtoisement. Hier dimanche (il faisait beau), la ville avait vraiment un air de fête !... Je vous donne ma parole d'honneur que je n'exagère rien !...

Hier, deux Montmartrois m'appellent : « Ohé ! le citoyen du sixième, ça va, chouette ! Coulée la réac, sauvée la sociale ! » Moi : « Mes agneaux, avez-vous pensé aux Prussiens ? — Quels Prussiens ? — Mais les Prussiens de la Prusse, parbleu ! ils vont nous tomber sur le poil ! — Ta parole ? — Ma parole ! » — *Après un peu de réflexion* : « Bah ! c'te fois-ci, on te leur-z-y flanquera-z-une tripotée !... — Oui, mais, c'te fois-ci (repris-je en regardant fixement le bonhomme), c'te fois-ci, il ne faudrait pas f... le camp comme la première ! » — Si vous aviez vu la tête du sujet, vous auriez ri. Son regard disait clairement : « Tiens ! il me connaît ! »

Les boutiques sont ouvertes ; on ne pense pas au lendemain, on ne comprend pas ! Paris est idiot, abruti. — Je fais ce pari : j'irai me placer où l'on voudra et je giflerai les cent premiers qui me tomberont sous la main ; pas un ne répondra ! C'est fantastique. J'ai été dur, très dur, pour de jolis messieurs qui se lamentaient sur leur fortune, leurs intérêts, etc. « Allez prendre un fusil, et venez nous rejoindre ! » Ils sont partis sans mot dire.

Je confesse mon erreur : j'avais bien jugé la situation de l'insurrection, mais je croyais que Paris avait encore quelques gouttes de sang dans les veines. Je m'étais trompé, faites excuse !

Le Comité central, ne sachant plus que devenir, va essayer de faire des élections afin de se cacher derrière le suffrage universel. Nous verrons si Paris sera assez lâche encore pour prendre part à ce scrutin. Des menées réactionnaires sont cachées sous tout ce désordre...

En somme, ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de danger pour nous. Paris est tombé trop bas pour être sanguinaire. Nous n'avons plus de révolutions,

(1) Les fédérés établis alors à Montmartre, Belleville, etc.

mais bien des parodies de révolution ! Le crime ne peut exister qu'à l'état de rare exception...

J'ai voulu être gai, mais vous sentez bien que je suis navré, n'est-ce pas?... Nous marchons à la monarchie catholique, et c'est là ce que je redoutais le plus !

Plus tard, le 29 mai 1871, Georges Bizet écrivait en ces termes à M<sup>me</sup> Halévy, sa belle-mère :

... Je ne vous parle pas de Wagner aujourd'hui. Êtes-vous injuste !... Du reste, c'est le sort de ces grands génies d'être méconnus par leurs contemporains. Wagner n'est pas mon ami, et je le tiens en médiocre estime ; mais je ne puis oublier les immenses jouissances que je dois à ce génie novateur. Le charme de cette musique est indicible, inexprimable. C'est la volupté, la tendresse, l'amour !...

Si je vous en jouais huit jours, vous en raffoleriez !... D'ailleurs, les Allemands, qui, hélas ! nous valent bien en musique, ont compris que Wagner est une de leurs colonnes les plus solides. L'esprit allemand du XIX<sup>e</sup> siècle est incarné en cet homme.

Vous savez bien, vous, ce que le dédain a de cruel pour un grand artiste. Heureusement pour Wagner, il est doué d'un orgueil tellement insolent que la critique ne peut le toucher au cœur, — en admettant qu'il ait un cœur, ce dont je doute.

Je n'irai pas si loin que vous et je ne prononcerai pas le nom de Beethoven à côté de celui de Wagner. Beethoven n'est pas un homme, c'est un dieu ! — comme Shakespeare, comme Homère, comme Michel-Ange ! — Eh bien : prenez le public le plus intelligent, faites-lui entendre la plus grande page que possède notre art, la *Symphonie avec chœurs*, il n'y comprendra rien, absolument rien. L'expérience a été faite, on la refait tous les ans avec le même résultat. Seulement, Beethoven est mort depuis cinquante ans et la mode est de trouver cela beau.

Jugez bien *vous-même*, en oubliant tout ce que vous avez entendu dire, en oubliant les sots et méchants articles et le plus méchant livre publié par Wagner, et vous verrez. Ce n'est pas la musique de l'avenir, — ce qui ne veut rien dire ; — mais c'est, comme vous le dites si bien, la musique de tous les temps, parce qu'elle est admirable.

Ouf !... Vous n'êtes pas convaincue, parbleu ! et vous n'êtes pas la seule ! Voltaire ne comprenait pas Shakespeare, parce qu'il était prévenu par les *conventions*, qu'il croyait être la vérité. Vous êtes prévenue aussi, et de ces dernières pages vous ne croirez qu'une chose, — c'est que je vous aime de tout mon cœur.

GEORGES BIZET.

P. S. — Il est bien entendu que, si je croyais imiter Wagner, malgré mon admiration, je n'écrirais plus une note de ma vie. *Imiter* est d'un sot. Il vaut mieux faire mauvais d'après soi que d'après les autres. Et, d'ailleurs, plus le modèle est beau, plus l'imitation est ridicule. On a imité Michel-Ange, Shakespeare et Beethoven ! Dieu sait les horreurs que nous a values cette rage d'imiter !...

Ce *post-scriptum* contient une leçon pour tous les jeunes artistes de tous les arts et je voudrais l'imprimer en caractères énormes.

§

Le désir de « comprendre » est un admirable désir. Notre temps est merveilleux parce qu'on arrive à presque tout expliquer. Demain démentira sans doute la plupart des preuves qui auront convaincu les plus exigeants d'entre nous. Mais, demain, nous ne serons plus là, ni nulle part que dans notre postérité, et cela est encore un bienfait.

Donc, on explique Lourdes : « Une conception nouvelle du miracle et de la nature », tel est le sous-titre d'une étude de M. Joseph Serre, parue dans **Les Entretiens idéalistes** du 25 septembre. L'auteur renvoie même le lecteur au « prochain volume de M. Adolphe Retté ».

Tour à tour, M. Serre rappelle les théories appliquées aux vertus curatives des eaux de Lourdes.

Ces eaux ont-elles des qualités thérapeutiques ? Non, répond l'analyse chimique.

Suggestion ? autosuggestion ? est-ce d'où viennent les guérisons ? Non, affirment les psychothérapeutes, car des ulcères furent cicatrisés et des tubercules ont disparu.

Et « la puissance de la volonté collective » ? Des malades isolés auraient été guéris, dans leur chambre, loin, très loin de Lourdes.

Est-ce « la foi qui guérit » ? Non, puisqu'un postier libre-penseur — on le nomme : un M. Gargam, — aurait été guéri.

Aujourd'hui, ceux qui veulent expliquer les cures obtenues à Lourdes penchent pour les *lois inconnues de la nature*. C'est séduisant par son vague même.

Ici, M. J. Serre raisonne :

Mais pouvons-nous admettre le miracle au xx<sup>e</sup> siècle ? Tout le problème est là. Renan a fait deux objections au miracle : 1° *le surnaturel est impossible*; 2° *on ne l'a jamais constaté*. Renan hésiterait-il aujourd'hui, devant les faits de Lourdes, à soutenir cette seconde assertion ? Je ne le pense pas, parce que, somme toute, elle dépend de la première. Si l'on considère en effet le surnaturel comme impossible, comme absurde et contre nature, il ne reste plus qu'à chercher, de tous les faits dits miraculeux, une explication naturelle, et, si on ne la trouve pas, à faire appel aux lois inconnues et aux forces cachées de la nature. C'est pourquoi l'incrédulité est éternelle, comme la foi, parce qu'elle peut résister aux faits eux-mêmes par la puissance d'une idée, et nous ne croyons en définitive qu'aux idées, fussions-nous les plus positivistes des hommes. Le matérialisme lui-même est une théorie spéculative, et la critique historique la plus objective en apparence, celle de Loisy, par exemple, ou de Harnack, une subjective et systématique philosophie de l'histoire. Spencer, Darwin, Hæckel sont de

grands poètes qui voient le monde à travers une idée, et ploient les faits à leur hypothèse grandiose. Ce sont les têtes de la science actuelle, qui est, beaucoup plus qu'on ne pense, une théorie ou un ensemble de théories métaphysiques de la nature. Monisme, phénoménisme, déterminisme, évolutionisme, toutes ces thèses dont la science contemporaine est profondément imbue et pénétrée, sont des systèmes philosophiques brillamment soutenus il y a deux et trois mille ans par les Lucrèce et les Démocrite, et par eux aussi appliqués à la nature. C'est sans doute sous l'influence de ces idées que le mot *nature* a revêtu le sens quelque peu matérialiste que nous lui donnons presque tous et qui s'oppose au *supernaturel*, comme la *science* s'oppose à la *foi*, l'état *positif* à l'état *théologique*. Mais rien ne nous oblige, remarquons-le bien, d'avoir de la nature la même conception spéculative que tel ou tel philosophe, Hæckel, par exemple ou M. Le Dantec. La meilleure conception est celle qui explique le mieux tous les faits, et je ne vois pas que les faits de Lourdes, par exemple, puissent s'expliquer par aucune des conceptions de la science actuelle, par aucune des interprétations courantes de la nature.

Cela est fort adroit. Ceci est mieux encore :

Les lois de la nature, pourrait-on dire, ne sont jamais violées par aucun miracle, et la science est la maîtresse du monde ; mais nous imaginer que nous sommes les seuls et les plus forts détenteurs de ses secrets ; qu'il n'existe pas, dans les domaines de l'être, des énergies supérieures à celles de nos misérables laboratoires ou de nos chétives intelligences, alors que les simples puissances physiques qui nous entourent : électricité, chaleur, magnétisme, foudre, tempête, nous terrassent déjà de leurs coups d'ailes formidables, symboliques de forces plus hautes et plus divines ; nous imaginer que les touches de la nature, les harmonies de l'univers, les pièces du mécanisme cosmique ou de l'organisme humain, ne sauraient vibrer que sous nos doigts malhabiles, ou sous les souffles grossiers de la matière, c'est là, ce me semble, une conception qui fait peu d'honneur à notre intellect. C'est celle de la critique négative.

En vain protestent contre elle toutes les religions, toutes les mystiques, toutes les traditions de tous les peuples, tous les occultismes et toutes les théosophies ; toute la Bible, tout l'Evangile, toute l'histoire de l'Eglise et les attestations les plus formelles, dans tous les temps et dans tous les lieux, de milliers de témoins qui ont vu, entendu, touché, et les expériences personnelles de milliers d'âmes transformées, de corps guéris après des années de souffrances et d'incurabilité reconnue par les princes de la médecine humaine. A des millions de faits qu'il dédaigne d'examiner, l'incroyant préfère un principe, celui que l'esprit étroit et bourgeois opposa dans tous les temps à toutes les découvertes : *Impossible*. Et ainsi le miracle, fût-ce la résurrection du Christ, n'ayant *pas pu* avoir lieu, il ne reste plus qu'à donner du texte qui le décrit et l'affirme une interprétation que Voltaire eût agréée. C'est ce qu'a fait M. Loisy, après Renan et autres génies de l'hypercritique. C'est ce que nous faisons tous les jours.

Cette étude de M. Joseph Serre, qui est à *suivre*, vaut assurément d'être suivie.

## §

M. Jean Mélila donne à la **Nouvelle Revue** (15 septembre) un fort intéressant article sur *La Poésie chez les Kabyles*.

Montagnard, obligé pour vivre d'affronter constamment l'inclémence des éléments, le Kabyle a senti la grandeur sombre de l'hiver et la violence sonore du vent dans les arbres des hautes forêts. Une fable naïve où il est narré comment *Février prêta un de ses jours à Janvier* nous permet de constater à quel point le Kabyle sait s'émouvoir aux spectacles de la nature en tourment :

« Le vent sur la tête chenue — des Hêtres s'abattit furieux ; la forêt — gémit, lugubre, au loin, sous le souffle, — s'écartela, gronda, supplia ; mais l'arrêt — qu'annonçait le tonnerre était irrévocable ! — La neige, dans la brume, en fougueux tourbillons, — revint envelopper les bois, la grotte sombre — où les spectres, le jour, se retirent dans l'ombre, — congela les ruisseaux, nivela les sillons ; — et la vieille, — aveuglée au fort de la tourmente — ne put retrouver son chemin ; la mort sous un rocher la toucha de son doigt, — l'enlaçant pour toujours à sa chèvre expirante. »

Les Kabyles ont des fables où le chacal et le hérisson agissent fréquemment :

*Le Chacal et la Perdrix* est une des plus gracieuses fables : « Le chacal et la perdrix s'étant rencontrés, le premier dit à l'autre : « Qui t'a peinte d'une façon si admirable ? » La perdrix répondit : « Tu deviendras pareil à moi si tu fais ceci : Fixe le ciel jusqu'à ce que tu sois ébloui et tes yeux brilleront ; jette-toi dans les ravins et tu chausseras des souliers ; sur un ormeau tu prendras des dattes ; dans les fleurs tu revêtiras une gandoura. — C'est ce que je veux faire, dit le chacal. » Il se jeta dans le ravin, il se cassa la jambe ; il fixa le ciel et devint aveugle ; il sauta sur un ormeau et se tua. »

A cette fable, je préfère de beaucoup la suivante :

Lorsque Dieu créa le corbeau, il était blanc. Le maître du monde le punit parce que le méchant n'avait pas exécuté ses ordres. Un jour il lui dit : « Voici deux sacs : le premier est rempli d'argent, le second de poux. Porte le sac d'argent aux Musulmans et l'autre aux Chrétiens. » Le corbeau partit, mais, trouvant que le sac d'argent était trop lourd, il le donna aux premiers qu'il rencontra : c'étaient des Chrétiens. Il porta le sac de poux aux Musulmans. Depuis lors les Chrétiens ont de l'argent et les Musulmans des poux. En conséquence, le Seigneur dit au corbeau : « Puisque tu n'as pas accompli mes ordres, tu deviendras noir. »

Sur les femmes captives, un poète kabyle a écrit ces vers délicats :

J'ai pitié des malheureuses femmes — des Cheurfa, de ceux qui occupent un rang élevé. — Le jour de la fête, avant le lever du soleil, — elles se mirent à courir à pied et se jetèrent dans les broussailles comme des sangliers — toutes passèrent la nuit dans les champs. — Infortunée Fatma



de Soummeur ! la dame aux bandeaux et au henné ! son nom était connu de toutes les tribus, — l'ennemi l'a enlevée et elle a disparu ! » Et, ailleurs, en quels termes le poète analyse le charme de l'intelligence féminine : « Si elles vous préparent un kouskous — il est propre et d'un blanc sans mélange ; — *quand ces nobles femmes commencent à parler, — c'est le musc frais et choisi !* »

Un autre parle ainsi des « meilleures épouses » :

Le mariage avec une femme sale nécessite une marmite. — Une femme aux joues pendantes n'a plus aucun attrait, — c'est comme une ânesse — qui couche dans la cour. — Une femme ni grosse ni maigre — est comme une forêt — lorsqu'elle s'épanouit, — tout en elle brille d'un vif éclat. — Le mariage avec une jeune enfant — c'est le bonheur qui gazouille : j'en voudrais une dans ma maison — pour travailler la laine.

Un réaliste outrancier a exprimé son incroyable aversion des femmes en ces termes :

Ne m'interrogez pas sur les femmes : elles n'ont que de mauvais hailions — crottées comme des bestiaux — rassasiés de feuilles en automne. — Si elles vous préparent le kouskous — vous diriez qu'elles ont balayé la suie du plafond. — Celui qui en mange est pris de malaise — et de vomissements plus forts qu'une rivière. — Quand je m'avançai sur la porte d'Aïcha, — je la trouvai dans le fumier ; — elle en était couverte, — l'odeur fétide de son corps renversait de loin.

### §

**MEMENTO.** — *Revue bleue* (3 octobre). — M. A. Herzen : deux révolutionnaires russes : « Pétrachevsky et Bakounine ». — M. A. Bossert : « Goethe directeur de Théâtre ».

*La Revue critique* (25 septembre). — M. Charles Maurras : « De la liberté suisse à l'unité française. »

*La Grande Revue* (25 septembre). — M. Henry Gauthier-Villars : Wagner prophète en son pays. »

*Le Feu* (1<sup>er</sup> octobre). — « Poèmes » de M. Léon Deubel.

*La Nouvelle Revue* (1<sup>er</sup> octobre). — Lettres de George Sand à *Un jeune homme*.

*La Revue* (1<sup>er</sup> octobre). — M. A. Fribourg : « Mœurs du grand siècle ». M. Emile Faguet : « Mme de la Suze et la société précieuse. »

*Le Correspondant* (25 septembre). — M. H. de Larégle : « La Confédération générale du Travail ».

*Le Beffroi* (septembre-octobre). — Poèmes de MM. D. Thaly, Mouquet, Bouvelet, C. Lemercier d'Erm, H. Ruysen.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

### LES JOURNAUX

Ermenonville (*L'Echo de Paris*, 17 octobre). — Sur M. Paul Adam (*L'Action française*, 6 octobre). — Anecdote académique (*L'Intransigeant*, 19 octobre).

M. Henri d'Almèras nous donne, dans *l'Echo de Paris*, la

description des jardins d'Ermenonville, tels que les avait ordonnés M. de Girardin. C'est un bon document pour Bouvard et Pécuchet. On vient, paraît-il, d'élever dans ce site, qu'il illustra par sa mort, un monument à Jean-Jacques Rousseau ; le moment est donc propice pour parler de ces jardins philosophiques :

Il faudrait un volume, il faudrait un poème épique pour décrire ces jardins. Bornons-nous, faute de mieux, à quelques détails caractéristiques.

A chaque pas, au détour d'un sentier, au centre d'une pelouse, le long d'un ruisseau qui se donnait parfois, avec ses rochers, avec ses cascades, les allures d'un torrent, on rencontrait sur sa route, temple ou chaumière, autel ou grotte, quelque embellissement de la nature, orné de pensées ou de devises, et destiné à inspirer au promeneur, venu là pour se distraire, d'utiles réflexions.

Le Philosophe, comme un voleur, sortait d'un bois artificiellement touffu et vous prenait à la gorge. Les rochers, sur lesquels on avait gravé des citations d'auteurs anciens ou modernes, vous donnaient des conseils que vous ne leur demandiez pas. Les arbres, pour vous instruire, et surtout pour vous rendre meilleurs, se faisaient professeurs d'histoire, de littérature ou de morale.

Ces jardins déclamatoires étaient prétentieux comme une héroïne de Dorat, compassés comme une leçon de La Harpe. Les lilas, intimidés, n'osaient pas fleurir, et les roses s'ennuyaient au milieu des apophtegmes.

Ici était un autel dédié à la *Réverie*, près d'une pyramide élevée à la gloire des poètes rustiques et sur laquelle on lisait trois noms : Virgile, Gessner, Thomson.

Plus loin, un pont de bois conduisait à un ermitage — l'éternel ermitage des jardins du XVIII<sup>e</sup> siècle — avec une fenêtre gothique, un lit de foin à l'intérieur, et, sur la porte, ce distique :

Au Créateur j'élève mon hommage,  
En l'admirant dans son plus bel ouvrage.

Une salle de danse, où se donnaient rendez-vous « les bergères de ce canton », avait, en quelque sorte, pour repoussoir, une grotte, une grotte « sauvage ». Là, affirmait une inscription latine, commandée sans doute à quelque régent de collège, là furent trouvés plusieurs ossements d'hommes mis à mort lorsque les frères égorgeaient leurs frères et les citoyens leurs concitoyens.

Dominant la plaine, et à dessein inachevé (pour prouver que la perfection n'est pas de ce monde), le *Temple de la Philosophie moderne*, consacré à Montaigne, érigeait ses colonnes de marbre sur lesquelles on lisait les noms de Rousseau, Montesquieu, William Penn, Voltaire, Descartes et Newton.

Je laisse de côté le *Moulin*, où plus d'une grande dame joua sans doute à la meunière ; le *Tombeau de Laure*, près, duquel s'échangea plus d'un serment d'amour ; la *Maison du vigneron*, le *Bocage*, consacré aux *Muses* et au *Repos* (singulier assemblage), et, dans la partie du jardin où Rousseau s'installa le 20 mai 1778 pour y mourir le 2 juillet, et qui s'appelait le *Désert*, une cabane rustique ornée de cette inscription dont la simplicité

récrée dans ce débordement d'emphase : « Charbonnier est maître chez lui. »

Chaque époque a sa manière de gâter la nature. Le jardin d'Ermenonville était ridicule, et ceux qui l'imitèrent. Mais que dire des nôtres, avec leurs corbeilles en mosaïque ? N'ai-je pas vu une de ces corbeilles qui représentait la croix de la Légion d'honneur ! Un autel aux Muses était tout de même moins répugnant.

## §

Non, je n'en veux rien citer, de cet article de M. Pierre Lasserre sur *M. Paul Adam*, dans *l'Action française*. Cela me gêne un peu parce que j'aime beaucoup l'auteur de la *Morale de France* (ce livre est le prétexte), malgré que je ne l'entende pas toujours très bien. Il y a en lui un génie fougueux qui émerveille, et un optimisme que l'on regrette de ne point toujours partager. La vie doit être belle, lumineuse et riche pour qui peut écrire : « Cent poètes produisent aujourd'hui des œuvres meilleures que celles des Racine, des Musset et des Lamartine, égales presque à celles des Ronsard, des Hugo et des Heredia. » M. Lasserre cite ce jugement et s'en égaie. S'il était optimiste, il ressentirait peut-être une profonde émotion devant cette floraison inattendue de notre génie lyrique. Mais M. Lasserre n'est point optimiste. Il est spirituel, mordant, fin, satirique et un peu méchant : le critique dangereux par excellence, celui qui ne se laisse pas prendre aux apparences, celui qui veut voir le fond des choses. Aussi est-il très difficile de résister à sa méthode. Mais c'est la vraie, hélas ! Ce qui n'empêche pas que mon embarras ne soit très sensible. Tout compte fait, je prends parti pour M. Paul Adam, tout en couvrant de fleurs son critique, qui n'est peut-être si cruel que parce qu'il est trop intelligent.

## §

Voici, racontée dans *l'Intransigeant* par « Le Huron », une anecdote sur le poète Alfred Poussin, qui est peut-être vraie, comme toutes les anecdotes :

C'était au temps où M. Camille Doucet remplissait les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

Un matin, Camille Doucet reçut une lettre ainsi conçue :

*Monsieur le Secrétaire perpétuel,*

*J'ai l'honneur de vous annoncer que je pose ma candidature au siège d'académicien laissé vacant par la mort de M. Leconte de Lisle. Je suis l'auteur d'un nombre considérable de volumes en prose et en vers, qui ont été traduits dans presque toutes les langues.*

*J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Secrétaire perpétuel, Votre très dévoué.*

ALFRED POUSSIN

13, rue de l'Ancienne-Comédie.

M. Camille Doucet lut et relut cette lettre, ouvrit le Larousse, le Vape-reau, y chercha en vain le nom d'Alfred Poussin, se demanda comment un homme dont les œuvres avaient été traduites dans presque toutes les lan-gues pouvait être inconnu de lui, puis s'appêta pour aller déjeuner en ville.

A déjeuner, M. Camille Doucet, au milieu de la conversation, lança une phrase :

— C'est étonnant, fit-il, comme nous sommes ignorants, à l'Académie ; j'ai reçu ce matin une lettre de candidature d'un écrivain dont les livres ont été traduits dans toutes les langues ; et je ne le connais pas...

— Ah bah ! fit quelqu'un ; et comment se nomme cet écrivain ?

— Alfred Poussin.

Silence général de gens ennuyés d'être aussi ignorants que Camille Doucet.

Quand un des invités observa :

— Alfred Poussin, je le connais.

Etonnement.

— Comment ? Vous le connaissez ? Qu'a-t-il donc produit ?

— Une plaquette de vers, intitulée *Versiculets*, qui n'a jamais été tra-duite dans aucune langue...

— Vous êtes sûr ? fait Doucet.

— J'en suis certain, je connais Poussin, c'est un bohème, il fréquente le Café Procope, où je vais moi-même chaque soir... Et voulez-vous mon avis ? Il ne vous a jamais écrit ; la lettre que vous avez en mains, mon cher Doucet, émane d'un joyeux fumiste : convoquez donc Poussin à votre cabinet, vous verrez que j'ai raison...

Deux jours après, Poussin recevait, 13, rue de l'Ancienne-Comédie, au Café Procope, une lettre de convocation de M. Doucet.

Il se rend à l'Institut, et, dans le cabinet du Secrétaire perpétuel de l'illus-tre assemblée, la conversation suivante s'engage :

— Vous m'avez écrit, Monsieur, que vous posiez votre candidature au siège de Leconte de Lisle ?

— Moi... Jamais de la vie.

— Cette lettre, cependant.

— N'est pas de moi.

— Alors, vous n'êtes pas candidat ?

Poussin réfléchit, puis :

— Si...

Doucet bondit :

— Comment ?

— Je dis que je suis candidat... Puisqu'aussi bien on écrit pour moi, j'aime autant être candidat...

— Mais vous allez vous ridiculiser, riposte Doucet.

— Me ridiculiser?... Moi... Allons donc ! C'est vous que je ridiculise-rai !... On viendra m'interviewer ; et je dirai que j'ai voulu vous blaguer.

Doucet réfléchit, comprend qu'évidemment l'Académie ne gagnera rien à cette farce, et il propose :

— Voyons... Si nous vous donnions un petit secours ?..

— Je veux un prix... un prix Montyon...

— Avez-vous votre volume de vers ?

— Oui... le voici.... C'est trois francs...

Interloqué, Doucet allonge trois francs, prend le livre ; il y avait, dedans, une trentaine de quatrains peu méchants.

— Vous aurez votre prix, fait Doucet.

Et Poussin eut, en effet, un prix de cinq cents francs. Le soir où il toucha la somme, il offrit à boire à tous les clients du Café Procope ; le lendemain, on le trouva très éméché, distribuant des pièces de vingt sous aux pauvres gens qui sortaient d'un asile de nuit.

— Tenez, disait-il, c'est l'illustre poète Poussin, lauréat de l'Académie française, qui vous donne ça...

Et voilà comment Camille Doucet, en évitant à l'Académie une candidature fantaisiste, paya à boire à des poètes, à manger à des malheureux, et donna une couronne de laurier vert à un bohème.

Ajoutons que le trait : « C'est trois francs » porte tous les signes d'une indéniable authenticité.

R. DE BURY.

### LES THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Bon Roi Dagobert*, comédie en 4 actes, en vers, de M. André Rivoire (7 octobre). — RENAISSANCE : *L'Emigré*, pièce en 4 actes, de M. Paul Bourget (9 octobre). — ODEON : *Parmi les pierres*, pièce en 4 actes, de Sudermann, traduction de MM. Maurice Rémon et N. Valentin (10 octobre). — THÉÂTRE RÉJANE : *Israël*, pièce en 3 actes, de M. Henry Bernstein (13 octobre). — THÉÂTRE ANTOINE : *L'Oreille Fendue*, pièce en 4 actes, de M. Lucien Népoty (16 octobre). — Memento.

M. André Rivoire est un poète heureux. Jeune encore, il connaît les honneurs et le succès. **Le Bon roi Dagobert**, qui, pour la fiction, fait suite à sa *Berthe aux grands pieds*, et, pour la souplesse aisée du dialogue, à : *Il était une bergère*, a été accueilli avec une faveur marquée par la presse et par le public ; en effet, la représentation de cette comédie mouvementée, tendre par instants, alerte et gaie, comporte un très grand charme. L'enchaînement des scènes est fort habilement et simplement mené ; les caractères sont très suffisamment marqués dans leurs caractéristiques et leurs contrastes ; les personnages vont, viennent, parlent et agissent avec assez de naturel ; l'agitation des foules est divertissante. M. Rivoire possède des qualités remarquables d'invention pittoresque, d'agencement scénique, et, comme il ne songe pas à exploiter les sentiments méprisables de spectateurs instinctifs ou ignorants, c'est la sincérité de son talent qui lui a assuré seule un beau triomphe.

Il est étrange néanmoins que, à une époque où les plus fiers tempéraments lyriques abondent de toutes parts, ce soit le talent, incontesté mais moyen, de M. André Rivoire qui représente, seul ou peu s'en faut, sur notre première scène, le génie poétique du temps. Sans doute il est de nature à éblouir et à surprendre qui s'est laissé

séduire aux faux brillants de M. Rostand. M. Rivoire fait montre de plus de délicatesse et d'un goût bien supérieur, mais, tout de même, si je le mets en parallèle, non avec certains contemporains dont il serait malséant de citer les noms au risque de provoquer des sentiments de jalousie et de rivalité qui, je l'espère, n'existent pas, mais avec Théodore de Banville, avec le Verlaine de *les Uns et les autres*, n'est-il point prodigieux que notre génération n'ait au théâtre que M. Rivoire pour l'y représenter ? J'eusse aimé garder quelque illusion ; il me semblait bien pourtant que les auteurs disaient à maintes reprises des vers dont l'habileté de leur diction ne parvenait qu'à peine à dissimuler la platitude. Et voici que je trouve, dans *Comœdia* du 13 octobre, une des scènes importantes de la pièce, qui n'est faite que de sentences régulièrement coupées par la rime de douze en douze syllabes, mais dépourvues de toute ingéniosité d'imagination, de tout caprice amusant dans le rythme, de toute fantaisie spirituelle, neuve ou hardie. Du moins, les traits d'esprit qui y passent ne proviennent-ils en rien, allusion, rapprochement de mots, brisures de cadences ou chocs de rimes, de ce que la pièce est écrite en vers. Quand Eloi, pour rabaisser l'amour que l'esclave Nantilde porte à Dagobert, lui fait valoir combien lui aussi aime le roi, ces vers (dont le premier tout au moins est d'une langue bien médiocre) :

On dirait que l'amour ne compte que charnel,  
 Le mien est fraternel, paternel, maternel,  
 Mais il ne s'émeut pas au premier cri sinistre :  
 C'est l'amour clairvoyant et fort d'un grand ministre...

sont amusants, mais à cause de la pensée drôlatique qu'ils expriment et non pas à cause de leur facture. Dès lors pourquoi écrire en vers ? Le vers est un instrument propre à exprimer les passions fortes, ardentes, primesautières, ou à créer d'ingénieux rapprochements de sons, d'images, de suggestions où se complaise aimablement le verbe. C'est l'erreur universelle de tolérer le vers où il n'est pas indispensable. *Les Uns et les autres*, puisque déjà ce chef-d'œuvre tant ignoré je l'ai cité plus haut, ne peut se concevoir indépendamment de sa forme ; le vers, dans *le Bon Roi Dagobert*, ne lui est pas essentiel. Mais la pièce contient des épisodes d'amour où le style est plus ferme et l'émotion subtile ; M. Rivoire, poète heureux, même lorsqu'il bourre son vers de remplissages pour qu'il atteigne le nombre de syllabes réglementaire, sait rehausser d'enluminures élégantes et discrètes le dessin de ses phrases ; c'est un artisan honorable du vers français, et l'applaudir au théâtre est une joie pour quiconque est sensible à une apparence, gracieuse, vive et légère, de la Beauté.

M. Berr, intelligent et ardent, a été pour l'auteur mieux qu'un auxiliaire, un collaborateur dévoué ; M. Leloir a composé le rôle

d'Eloi d'une façon amusante de pittoresque et d'ironie ; M<sup>lle</sup> Leconte fut tendre à souhait ; M<sup>me</sup> Piérat, fière et moqueuse, nous eût séduits par son charme, si même le poète n'avait pris soin de lui faire déployer à nos yeux, au 2<sup>e</sup> acte, la merveille lumineuse et dorée de son ondoyante chevelure. Les autres rôles sont tenus presque tous comme il convient.

Soutenir une thèse confuse à l'encontre des tendances démocratiques et antireligieuses semble avoir été l'intention de M. Bourget, en écrivant l'**Emigré**. Cette intention révélée suffit pour que le monde trouve plaisir à suivre, de cette pièce qu'a montée le théâtre de la Renaissance, l'action puérile et hésitante. Les caractères sont médiocrement définis ; seul le dévouement, regrettable en l'occurrence, de M. Lucien Guitry et des interprètes stylés par lui aboutit à souffler la vie à d'aussi vagues fantoches, qui s'expriment le plus souvent dans un langage cahotant d'incorrections grammaticales et de sentences triviales. M. Guitry, qui est, à notre époque, le plus simple et le plus poignant des artistes dramatiques, fait du marquis de Clavier-Grandchamps une admirable figure de vieux hobereau riche, muré dans les préjugés de sa caste. Ah ! que n'emploie-t-il son génie à des créations plus fécondes ? Dans un an, dans quelques mois, la mémoire d'une telle pièce sera effacée, tandis qu'on se souviendra toujours de ce que fit cet acteur incomparable dans les rôles que lui donnèrent MM. Anatole France, Henry Bataille, Porto-Riche, outre ceux qu'il interprète et transforme au bénéfice de MM. Capus, Donnay, Bernstein et Lemaître. Il n'a point fallu moins que sa maîtrise puissante pour nous faire supporter jusqu'au bout ce spectacle lamentable. MM. Cappellani, André Dubosc, et, dans un court épisode, M. Dejean, M<sup>me</sup>s Juliette Darcourt et Dorziat l'ont secondé de leur mieux.

**Parmi les Pierres**, tout à côté du chantier qu'il exploite et dirige, vit un singulier bonhomme de patron, imaginé par M. Sudermann, le vieux Zarncke, maître tailleur de pierres ; par un bizarre sentiment philanthropique il accueille de préférence comme ouvriers des malfaiteurs et des repris de justice. Un homme a fait à plusieurs reprises des séjours en prison, il est sous le coup d'une nouvelle arrestation pour vol commis au magasin où sont rangés les outils les plus précieux, il n'en faut pas plus pour que Zarncke lui confie désormais, en dépit de la poursuite provoquée sur sa propre plainte, la clé dudit magasin. Eichholz, le vieux veilleur de nuit, incapable, fanfaron, ivrogne, ne peut plus suffire à sa tâche ; il est mis à la retraite, reçoit du patron bénévole une pension, sans préjudice du gîte qui lui est conservé, et un homme, qui a comme unique recommandation d'avoir été condamné pour assassinat, viendra le remplacer. Cet homme, Jacob Biegler, est, de par les nécessités propres à tout bon mélodrame, le plus loyal et le plus probe des hommes, le plus fin et

le plus artiste des ouvriers ; nous n'en éprouvons aucune surprise. Longtemps il reste humble, inquiet, et souffre de son passé ; une minute de révolte, mêlée d'une aspiration d'amour vague, le redresse, lui fait confondre ses ennemis, les ouvriers qui le méprisent et l'insultent. Ainsi en dépit d'un attentat horrible, dont se rendent coupables contre lui les envieux, il épouse la clairvoyante et honnête Laure, délaissée par le père de son enfant, le tailleur de pierres orgueilleux, Gotling. Ce drame rude, dont quelques scènes touchantes comportent un mélange heureux de bonne sentimentalité allemande, avec considérations obligées sur le chant des oiseaux, les nids qu'ils font au printemps, l'amour et la douceur du soir, ne laisse point d'être construit avec assez de puissance pour émouvoir parfois. MM. Rémon et Valentin l'ont sobrement et consciencieusement traduit ; M. Antoine, à son ordinaire, l'a mis en scène avec un goût très averti et très réaliste ; les acteurs, M<sup>me</sup> van Doren, MM. Joube, Bour, Desjardins et Bernard en tête, l'ont joué avec un talent remarquable.

Les fils légitimes ne jouissent pas, au théâtre, cette année, de la bienveillance des auteurs, et froidement les mères de famille les plus honorées sont par eux déconsidérées. Il en est ainsi dans *la Maison en ordre*, dans *l'Emigré* ; il en est de même encore dans *Israël*, la pièce nouvelle de M. Bernstein, au Théâtre Réjane. Dans les deux premières pièces, ce sont les pères qui, après la mort de leurs femmes, sont instruits de la honte passée dont ils supportent, non sans grande et noble résignation, les conséquences ; cette fois, c'est la mère qui, dans une crise douloureuse et émouvante, pressée de soupçon et torturée par les doutes de son fils, est amenée à lui révéler elle-même la lamentable vérité et l'horreur de sa faute. M. Bernstein affectionne de pareilles situations exceptionnelles et violentes ; elles forment le nœud de toutes ses pièces, et l'audace aisée, presque brutale, avec laquelle il les forme, les traite et les dénoue, constitue l'élément principal de son talent. En fait, sa hardiesse consiste à empaumer un auditoire par l'angoisse d'un conflit momentané, aux conséquences irréparables, entre deux volontés, deux sentiments, deux passions, qui, jusque-là confondus, à jamais s'excluent maintenant. On pressent, jusqu'à l'arrivée de la scène capitale, qu'elle va se produire ; on en redoute la péripétie, si bien que, lorsque soudain elle éclate, l'anxiété se sent alléger, les contraintes sont abolies ; mieux vaut le malheur réel et présent que l'attente confuse du malheur.

Par cet artifice dont il joue en maître, M. Bernstein se débarrasse du souci de conduire avec vraisemblance d'un bout à l'autre de son œuvre une action. La lutte que mène contre les juifs le jeune et ardent Thibault de Croucy ne nous présente, en soi, aucun intérêt, malgré l'insistance par quoi nous prétend égarer, au 1<sup>er</sup> acte, la



longue et passionnée discussion entre les membres du cercle ; le ton véhément dont ils usent marque mal l'insuffisance des redites pâles dont ils font leurs arguments. Mais nous savons, dès les premiers mots, que Thibault va se trouver en présence du seul juif de la pièce, du juif-type, et, par là, nous sommes avertis, puisque Thibault se propose de l'insulter et de l'assaillir, que, s'il se doutait des relations occultes qui à son insu les unissent l'un à l'autre, il éviterait pareille rencontre, il le fuirait!... Oui, la chaste, fière, noble Agnès, duchesse de Croucy, la mère de l'impétueux antisémite, a cédé à une passion malheureuse, autrefois : trahie, salie, outragée par l'époux indigne dont à présent elle vit séparée, elle s'est livrée un jour au banquier juif Justin Gutlieb, et Thibault est le fruit de leurs amours. Depuis, la brouille s'est faite, ils ont été séparés par les prêtres, par un jésuite, le Père de Silvian, elle vit dans la dévotion et le repentir ; lui, avec rage, soutient les œuvres anticléricales. Et voici les deux hommes aux prises ! Que faire ? Empêcher entre eux un duel impie ; c'est à quoi, aidée par le Père, la Duchesse s'est employée. Mais voyez : elle a eu l'imprudence, pour agir sur son ancien amant, de le convoquer précisément chez elle (lieu où toute femme de bon sens aurait justement évité de le revoir) ; Thibault, qui entre chez sa mère, l'aperçoit, il s'étonne, s'irrite, menace et contraint la mère à l'aveu. Puis, n'ayant plus rien à faire dans la vie, honteux d'être juif à moitié, lui qui a voué sa vie à l'exécration des juifs, il se tue. Tissue d'invéraisemblances, d'inconséquences et de combinaisons déraisonnables, la pièce comporte au second acte la scène osée entre la mère et le fils ; le premier acte expose le motif et pose le fait initial du conflit ; le troisième acte, où Thibault, résolu à mourir, se laisse séduire à l'existence cloîtrée par le Père de Silvian, puis est ramené à la réalité par l'intervention bizarre et choquante de Justin Gutlieb, est superflu ; le conflit est éteint, la conclusion en est que Thibault antisémite est bien un sémite ; qu'il se tue, se terre dans un couvent, ou se survive, son action est bien morte, il ne compte plus sur terre, et c'est tout ce qu'il nous faut. L'erreur de M. Bernstein est d'avoir cru qu'il nous passionnerait au débat entre aristocrates et juifs. Il y faudrait un art plus consommé, plus sûr de soi et autrement puissant ; M. Bernstein n'a que du métier et une audace superficielle. Ses facultés d'observation sont médiocres, et il est dépourvu de l'émotion et de l'enthousiasme qui donnent, dans l'art, de la vie aux choses et aux gens.

M. De Max a composé dans la perfection ce personnage du vieux jésuite de Silvian ; M. Gauthier interprète le rôle de Thibault de Croucy avec la plus grande chaleur unie à la plus grande distinction.

A mots couverts, on entendait depuis quelque temps présager à

M. Lucien Népoty un énorme succès pour sa pièce annoncée au théâtre Antoine : **l'Oreille Fendue**, et les promesses de l'attente n'ont point, chose surprenante, été déçues, loin de là ! Sans doute, le premier acte, qui est à proprement parler, et pour faire contraste aux suivants, une sorte de prologue un peu long, inquiète, parce que l'auteur, voulant y introduire trop de menus incidents qui marquent l'abondance et la variété d'une vie affolée de plaisirs, de jouissances et d'insouciance, disperse l'intérêt, cache avec trop de soin les nœuds d'une action dont la donnée ne saurait encore se définir, semble, en un mot, s'étourdir et vouloir nous étourdir à la vue de mille circonstances pittoresques dont l'intérêt en soi serait médiocre, si le souvenir n'en contribuait, par la suite, à mettre en violente et douloureuse opposition ce qui fut, ce qui est l'existence des personnages du 1<sup>er</sup> au 2<sup>e</sup> acte.

Mais déjà, et dès les premières répliques, la fermeté d'un dialogue très personnel, une manière d'esprit très neuve et très alerte, un sens scénique dont s'atténue à peine la valeur de quelques indices de juvénile inexpérience, excitent l'attention du spectateur qui se sent tout de suite en face d'une œuvre qui mérite examen, et qui, tout au moins, ne saurait verser dans les ornières de la banalité courante.

Aussi quelle satisfaction quand, aux actes où le sujet se resserre et se confirme, se succèdent, tableau après tableau, les péripéties d'angoisse qui marquent les étapes de déchéance pour le naguère brillant général Desarçons de Lantaille ! — Est-il vrai que certaines peuplades américaines font grimper dans un arbre les vieillards, puis, le secouant, les assomment s'ils tombent et les considèrent comme bons encore à la chasse s'ils parviennent à se maintenir, à s'accrocher à quelque branche ? Nos mœurs civilisées comportent pour la vieillesse un châtiment plus cruel, puisqu'il est pour tous le même, impitoyable et sans exception : la mise à la retraite implacable à un âge où l'homme n'est plus en état de se créer des occupations nouvelles, où les habitudes du métier ont dégénéré en inconscientes manies. L'homme honnête, qui n'est pas dominé par un vice, à qui est brusquement retirée la satisfaction de marcher encore dans la voie où l'ambition de ses jeunes années l'a entraîné et grisé, que peut-il devenir brusquement quand il se trouve seul dans l'existence médiocre, sans appui, sans affection, sans espérance ? C'est la mort à bref délai de toute intelligence d'abord, la mort totale souvent dans les hontes du gâtisme. Quelques sages résistent longtemps : ils jouent aux boules, pêchent à la ligne, fument la pipe et regardent couler la vie de ceux qui vivent. C'est la philosophie goguenarde et résignée du vieux colonel Gavotte ; mais le général, lui, à qui tout le monde faisait la cour lorsqu'il commandait en chef à Alger, entouré d'une famille d'arrivistes égoïstes qui l'abandonne et le méprise maintenant qu'il a « l'oreille

fendue » et qu'il ne peut plus rien pour elle, le général sent ses douleurs de jour en jour s'accroître ; pourtant il ne renonce pas à sa fierté de caste, à sa noblesse et à son orgueil. Il a beau être blessé de toutes parts, affligé par ceux dont l'affection apparente lui était jadis si prodiguée et en qui il était si aisément crédule, il n'est abattu, en réalité, qu'après avoir épuisé la liqueur d'infamie. Sa fille, l'ardente et superbe Lucile, à qui s'offraient, aux temps de la splendeur passée, tant de partis considérables qu'elle n'en pouvait choisir aucun, maintenant délaissée et misérable n'entend autour d'elle que parfois des paroles tentatrices et corruptrices ; le mariage, on ne lui en parle plus, son âme en révolte supporte malaisément l'outrage. Plus ingénieux et moins scrupuleux, son frère, l'arrogant lieutenant Marc Desarçons de Lantoille, n'hésite pas, aidé par sa mère, à épouser une très riche divorcée, Madame Charmillon, sur qui, en Algérie, à Paris, à Mantes, mille propos déshonorants circulent. Lucile et M<sup>me</sup> Charmillon sont aux prises ; Marc intervient, et, toute la famille étant aveuglée par l'opulence que la nouvelle venue apporte à la maison, Lucile n'a de choix que cette alternative : se soumettre ou s'en aller.

Le général cherche sa fille chérie par-dessus tout au monde, et, quand il la trouve enfin, sur un mot sanglant et cruel du beau Marc, auprès d'elle, effaré, frappé dans les illusions de son cœur et de son honneur, il tombe d'un coup.

M. Népoty nous a étalé avec les ressources admirables d'une pitié et d'une émotion grandissantes ce drame de la déchéance humaine. Rien de convenu ni d'artificiel dans son œuvre ; elle est si poignante que quelques tares de détail, où elles frappent au passage, n'arrêtent ni ne détournent l'esprit plus d'un instant ; on se sent capté et subjugué par la volonté de l'auteur, sans truquage, sans déploiement d'effets conventionnels. Tout en lui est sincère, réfléchi et puissant. C'est un remarquable auteur dramatique de qui, s'il ne se laisse pas subjugué par les formules de la mode et les séductions des faciles succès, l'avenir est assuré.

Dans d'autres théâtres on cite des acteurs remarquables ; au théâtre Antoine, la troupe est d'une homogénéité parfaite ; tous sont, à leur rang, ce qu'ils doivent être, avec talent. Peut-être est-ce en réalité l'importance des rôles qui fait, à côté de la simple, belle et pathétique M<sup>me</sup> Madeleine-Lély, dans Lucile, apparaître si prodigieux de vérité, si grands et si troublants M. Janvier dans le colonel Gavotte et surtout M. Gémier dans sa magistrale création du général Desarçons de Lantoille.

MEMENTO.—Théâtre Cluny : *La revue de Cluny*, revue en 10 tableaux, de MM. Paul Ardot et Albert Laroche (7 octobre). — Little Palace : *Les Amis de Madame*, 1 acte de MM. André Doumert et Paul Riché ; *A Bras Ouverts*,

1 acte de M. G. Dolley ; *Ce pauvre Cyprien*, 1 acte de M. M. de Dammartin ; *Lançons du Leste*, revue en 2 actes, de MM. Rouvray, Wilned et Edouard Pontié (12 octobre). — Ambigu : *L'Agence Legris*, drame en 6 actes, de M. Jacques Roulet (16 octobre).

ANDRÉ FONTAINAS.

### MUSIQUE

Romain Rolland : *Musiciens d'autrefois*. — *Musiciens d'aujourd'hui* ; Hachette et C<sup>ie</sup>. — *Jean-Christophe à Paris (La Foire sur la place, 1 et II)* ; 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> Cahiers de la Quinzaine, 9<sup>e</sup> série.

Sous ces titres sommaires, **Musiciens d'autrefois** et **Musiciens d'aujourd'hui**, M. Romain Rolland vient de réunir quelques extraits de la matière du cours qu'il professe en Sorbonne et des études d'actualité parues dans des revues diverses. Les deux volumes sont d'un égal et substantiel intérêt. L'un nous conduit des primes origines de l'opéra jusqu'à Mozart, en passant par Lully, Gluck et Grétry. L'autre, avec Berlioz, Wagner, Saint-Saëns, V. d'Indy, Richard Strauss, Hugo Wolff, Perosi et *Pelléas*, nous promène à travers tout le XIX<sup>e</sup> siècle et même atteint l'aurore de ce XX<sup>e</sup> par une esquisse du « Renouveau » le plus contemporain. M. R. Rolland est assurément l'un des esprits les plus sérieux qui se soient adonnés chez nous à la critique d'art. Il possède et y a révélé une culture générale qui ne le confine exclusivement dans aucun domaine, quoiqu'il semble se plaire mieux que partout ailleurs dans celui de la musique et, si peu à peu celle-ci paraît reconquérir le rang qu'elle eut jadis en notre Université parisienne, M. R. Rolland est parmi les premiers et les plus avertis de ceux qui contribuèrent à cet heureux retour. Mais outre son érudit historien, M. R. Rolland peut être surtout un amateur passionné de la musique et, comme il est doué d'une âme de poète et d'une imagination créatrice, cet amour s'est cristallisé pour nous dans l'étrange et si vivante odyssee de ce **Jean-Christophe** dont les tomes se succèdent trop lentement au gré de notre impatience et sans lasser notre attention émue. Ce roman, qui valut à l'auteur un délicat hommage féminin sous la forme d'un prix non brigué, a sans doute plus fait que n'importe quelle exégèse enthousiaste pour vulgariser le sentiment profond de la musique en la dévoilant, avec une telle intensité vibrante, cause finale unique, incoercible et légitime d'une existence. On y éprouve que l'art puisse être capable, à soi seul, de rendre la vie digne d'être vécue et vécue noblement, où que ce soit, quoi qu'il advienne. Toutefois, on y découvre aussi que cet art est essentiellement considéré comme un moyen précieux, mais un simple *moyen* de communication entre les hommes. Fort acceptable, au demeurant, dans la fiction romanesque, encore qu'elle entraîne parfois Jean-Christophe à des propositions singulières, une concep-

tion esthétique de ce genre trahit bientôt ses inconvénients autre part. Il ya beaucoup à apprendre avec *Musiciens d'autrefois*, et, aussi bien là que dans *Musiciens d'aujourd'hui*, cet amalgame intime et indissoluble de l'art et de la vie, qui est la caractéristique de la pensée de M. R. Rolland, donne à ses études une saveur de réalisme pittoresque, enveloppe son récit d'une atmosphère de synthèse et d'idées générales, qui en font une lecture captivante autant qu'instructive. Pourtant, si la documentation historique et biographique est abondante et des plus sûres, si même un inconscient instinct guide souventefois la subjectivité du critique, en revanche, les arguments purement musicaux sont extrêmement rares ; et cela, quasiment de parti pris. M. R. Rolland semble écarter expressément tout élément de beauté spécifique. Il le proclame sans ambages :

Si la musique nous est si chère, c'est qu'elle est la parole la plus profonde de l'âme, le cri harmonieux de sa joie et de sa douleur. Je ne sais pas choisir entre la plus belle sonate de Beethoven et le tragique *Testament d'Heiligenstadt*.

Le chapitre intitulé « la Musique dans l'Histoire générale » est un obstiné parallèle entre les manifestations de l'art sonore corrélatives et les annales psychologiques, ethnologiques ou morales autant même que politiques de notre Europe occidentale depuis le moyen âge. M. R. Rolland y montre la musique, organe tour à tour du « christianisme naissant », de la discipline scolastique, de la « poésie chevaleresque », de « l'esprit de liberté » profane et de « l'imitation de la nature » ; puis, avec le xviii<sup>e</sup> siècle, on la voit traduisant le *dolce far niente* transalpin, de germanes et puissantes « harmonies intérieures », et secondant la tragédie dans l'opéra français. Plus tard, cette musique « exprime le réveil de l'individualisme révolutionnaire qui a remué le monde... Et voici la Révolution et l'Empire » de qui « le chantre Beethoven a le plus passionnément exprimé toutes les tempêtes des temps napoléoniens, les angoisses, les troubles, les ardeurs guerrières, les emportements enivrés de l'âme libre... ». Et l'assimilation se poursuit avec le romantisme lyrique et les « rêveries adolescentes d'un âge nouveau » ; le voluptueux chant du cygne rossinien étouffé par la fanfare du fils de « l'âpre et bruyant Piémont », Verdi, sonnant « les luttes du *Risorgimento* » ; « l'Allemagne en gestation d'un empire » et produisant Wagner... Enfin M. R. Rolland conclut : « Le spectacle de cette éternelle floraison de la musique est un bienfait moral. » On ne saurait méconnaître l'éloquence et l'élévation d'une telle esthétique et on s'en explique aisément mainte attitude de l'analyste en présence de l'œuvre d'art. Cependant, si ce symbolisme est certes fort licite, si ce « langage humain » qu'est la musique peut apparaître éventuellement tout ensemble l'expression

de la subjectivité individuelle et des aspirations d'un peuple ou d'une époque, où se discernerait l'écho ou le reflet de toute ambiante contingence, il n'en reste pas moins que ce verbe sonore est d'essence particulière et, dans l'espèce, *musicale*. Quand M. R. Rolland nous assure que « c'est de la Révolution de 1848 que sort directement *Siegfried* », on comprend bien ce qu'il veut dire, et on constate une opinion qu'il est loisible, en somme, d'admettre comme de discuter. Seulement, la Révolution de 1848 a eu un tas d'autres conséquences. Chez nos voisins, à l'instar de chez nous un peu plus tôt, elle a produit aussi « la Garde Nationale », par exemple, et l'incohérence du rapprochement dénonce la spéciosité du critère adopté par M. R. Rolland. Il y a évidemment dans *Siegfried* quelque chose que la Révolution de 1848 élucide insuffisamment, et cette démonstration par l'absurde semblerait superflue sans doute pour justifier la réflexion que, quels que soient son prétexte ou ses effets, une œuvre d'art musicale est faite de musique. M. R. Rolland, que nous avons vu « ne pas savoir choisir » entre la plus belle sonate et le tragique testament de Beethoven, ne se refuse pas néanmoins à parler musique, mais son subjectivisme à priori l'induit à cet égard en cette profession de foi que contresignerait volontiers M. J. d'Udine :

Ce serait une plaisanterie si la musique récusait l'opinion de tous ceux qui ne sont pas du métier. En ce cas, qu'elle s'enferme dans un cénacle et qu'il n'en soit plus question. Un art ne vaut d'être honoré et aimé des hommes que s'il est vraiment humain, s'il parle pour tous les hommes, et non pour quelques pédants.

Cette apostrophe véhémement suggérerait bien des objections. D'abord, qu'il semble irréalisable qu'un art « parle » indistinctement « pour tous les hommes », et que MM. Massenet et Leoncavallo « parlent », sans doute aucun, à beaucoup plus de gens que Gluck ou Bach et même Beethoven, d'où s'ensuivrait pour ces derniers la tare à tout le moins relative du « cénacle » susdit. Ensuite, que l'art le plus humain, le plus près de la nature et de la vie, n'en demeure pas moins imprégné ou issu de quelque culture impliquant très plausiblement de la réceptivité une culture adéquate. Mais on s'y aperçoit avant tout que, pour M. R. Rolland, l'analyse ou l'appréciation purement musicales d'une œuvre d'art se confond avec la vérification pédante de règles ou conventions d'école dûment appliquées. Aveuglé par cette illusion fâcheuse, on n'a pas de peine à concevoir qu'il préfère aux sentences des pédagogues « le jugement sincère d'hommes intelligents et artistes », encore que dépourvus peut-être « de compétence spéciale en musique ». Aussi fait-il grand cas des « Encyclopédistes », auxquels est adressé ce compliment, en attribuant à leurs écrits une influence capitale sur l'œuvre et le génie de Gluck. Ailleurs

pour attester « la grandeur et la popularité de l'art de Lully », c'est à l'abbé du Bos et à Lecerf de la Viéville qu'il demande leur témoignage, sans songer qu'un admirateur forcené de *Robert-le-Diable* et de *Moïse* fournirait Balzac et Stendhal pour garants à coup sûr non moins « intelligents et artistes ». Le point de vue historico-subjectif où se place M. R. Rolland légitime certes ses citations d'idées ou d'impressions contemporaines. Si on les lit avec plaisir et profit, on n'en est pourtant toujours pas plus avancé musicalement, et les commentaires du citateur ne réussissent guère à combler la lacune spécifique. Ce n'est pas que l'historien ne se démontre excellemment informé sur l'ancien opéra, l'évolution de ses formes, les coupes, rythmes ou mouvements de ses airs, danses ou « symphonies », et on ne le sent pas moins familier avec les œuvres et ressources de l'art moderne, mais le critique s'en tient le plus généralement au contenant, sans pénétrer plus avant dans le reste que tout au plus à l'examen de certains moyens expressifs. A ce propos, son originale analyse de la déclamation lullyste est d'un vif intérêt que l'évocation de Racine et de la Champmeslé rend plus piquant encore. Par contre, on est aussi déçu musicalement qu'un peu déconcerté, quand M. R. Rolland termine ainsi la comparaison des deux *Armide* : « ... Les mélodies de Gluck sont parfois médiocres, et la beauté de son art est surtout morale : une grande âme y est empreinte... » De semblables considérations ou conclusions abondent, pullulent dans l'un et l'autre volume. Il est évidemment difficile de contredire de tels avis sur le terrain purement subjectif, et quant au musical, sa profession de foi d'Ulinienne explique le dédain qu'accuse à son endroit M. R. Rolland. C'est l'éternelle équivoque où s'enlizent « ceux qui ne sont pas du métier » ; qui, l'ignorant volontairement ou non, ou n'en connaissant que ce qu'ils ont puisé dans des manuels, confèrent à ce « métier » un rôle qu'il n'eut jamais dans la création artistique. En même temps qu'ils taxent sa technique d'élément péjorativement grammatical, ils relèguent dans sa catégorie le contenu purement musical de l'œuvre d'art. Peut-être est-il indispensable, au fond, de l'avoir pratiqué soi-même, pour le moins quelque peu et voire imparfaitement, afin, non pas seulement de parler sans bévue d'un art, de le comprendre ou le juger, mais même d'en éprouver spontanément la beauté intégrale. En tout cas, on ne saurait dissocier la culture et la sensibilité, ni dénier l'émotion spontanée à une sensibilité cultivée. Mais cette culture spécifique n'a pas grand-chose, sinon rien du tout de commun avec ce qu'on appelle le « métier », et spécialement avec celui de « quelques pédants » de conservatoire. Les exercices scolaires sont assez bien l'équivalent des enseignements primaire et secondaire ; le Prix de Rome est à peine un bachot. Si l'ignorance absolue dudit « métier » peut constituer, pour la culture, une gêne

analogue à la disgrâce d'un illettré, une longue expérience passée et quotidienne nous convainc que sa connaissance, à l'égard de l'activité créatrice autant que de la réceptivité, est impuissante à suppléer la sensibilité musicale innée. L'amusicalité constitutionnelle d'un Berlioz se double, à l'occasion, d'un métier plus savant que celui du Chevalier Gluck, et *Parsifal* « n'existait pas » plus musicalement pour Benjamin Godard et M. Th. Dubois que *Pelléas* ne trouva grâce devant M. Coquard. Ce qu'on qualifie du vilain nom de « compétence » consiste en autre chose qu'en l'acquis d'un programme d'examen couronné ou non d'un diplôme. Sa culture exige impérieusement des dispositions naturelles. Elle est un complexe subtil et peut-être inconscient de sensations accumulées, assimilées et comparées, mais d'abord instinctives et irrésistiblement contemplées. C'est un état de la sensibilité nativement prédisposé et apte à l'émotion purement musicale. Une telle sensibilité ressent invinciblement cet émoi spécifique et perce tout de go la vacuité, le superficiel, le spécieux artifice de tout « métier » appris, comme elle reconnaît le transitoire arbitraire des conventions consécutives en constatant que le génie fut de tout temps autodidacte ou novateur ; tandis que la comparaison des œuvres et des époques lui dévoile, dans un immense panorama de siècles, le spectacle d'une incessante évolution. Ce spectacle M. R. Rolland semble bien l'avoir distingué, mais, tout en effleurant subjectivement le problème, il le résout en métaphores :

L'art est le rêve de l'humanité, un rêve de lumière, de liberté, de force sereine. Ce rêve ne s'interrompt jamais... Dans tous les siècles, on a gémi : « Tout est dit, et l'on vient trop tard. » — Tout est dit, peut-être. Mais tout est encore à dire. L'art est inépuisable, comme la vie.

Sans doute, tout est dit, et depuis bien longtemps, depuis que le cœur humain palpite et que les êtres ont chanté l'éternelle chanson de rêve, d'amour, de joie, d'orgueil ou de souffrance. Depuis toujours, l'humanité répète à peu près la même chose, — seulement, *elle le dit autrement*, et cette diversité d'expression de sentiments identiques est l'unique raison d'être de tout art. C'est ici que gît, avec la source « inépuisable » de nos émotions subjectives, le contenu purement musical des chefs-d'œuvre et le secret de l'immémoriale évolution de l'art sonore. Que ce préjugé du « métier » ait pu troubler certaines subjectivités ardentes jusqu'à les détourner de toute beauté spécifique, on n'en est pas moins interdit de rencontrer, sous la plume de M. R. Rolland, sa formule la plus étroitement intransigeante. Est-ce là ce que M. R. Rolland enseigne à nos Normaliens ? Alors, ceux de demain ne nous changeraient pas beaucoup de ceux d'hier, et on continuerait à déplorer que les musicographes de notre Université persévèrent à tourner sans l'atteindre autour de la musi-



que, en s'accommodant d'osciller de l'érudition livresque historico-anecdotique à la dissertation littéraire ponctuée d'allégations gratuites. C'est, en somme, le cas de M. R. Rolland. Parmi l'abondance des citations ou rapprochements dont il étaye son symbolisme psychosociologique, il procède volontiers par affirmations, et rarement argumentation apparut à la fois aussi minutieusement documentée et aussi vaguement ou arbitrairement subjective. Son critère laissant sans nulle issue toute discussion musicale, s'il ose prononcer le mot génie à propos d'Hugo Wolff, lorsqu'il sacre Berlioz, non seulement « un pur musicien », mais « ... la musique même », on est assurément un peu ébouriffé, mais on ne sait guère quoi lui répondre. Quand M. R. Rolland déclare « qu'il n'est pas debussyste », on se l'explique trop bien, mais c'est son droit. Subjectivement, une subjectivité en vaut une autre, et on aimerait même mieux qu'il n'insistât pas sur « le langage harmonique » de *Pelléas*, dont « l'originalité ne consisterait », selon lui, que « dans l'emploi nouveau » d'accords qui ne seraient en aucune façon « des accords nouveaux ». M. R. Rolland confond ainsi les sons avec les notes, en démentant l'évolution tout entière de la musique. C'est évidemment des mêmes notes de notre terminologie conventionnelle que semblent, à première vue, formés tous les accords. Cependant, ces accords n'ont pas toujours existé en tant que tels, et leur avènement fut successif suivant un processus conforme au phénomène objectif de la résonance naturelle. C'est de « l'emploi nouveau » des diton et trihémiton pythagoriciens, promus au rang de « consonnances imparfaites », que naquit la conception des « accords nouveaux » de 3<sup>es</sup> et de 6<sup>tes</sup>, y compris nos « accords parfaits ». C'est de « l'emploi nouveau » de la 7<sup>es</sup> de dominante que dérivait, avec la notion tonale corrélative, le concept d'un « accord nouveau » tout différent, en tant que « dissonance naturelle », des agrégations composées par l'adjonction d'une 3<sup>es</sup> à un accord de trois sons. C'est à « l'emploi nouveau » de la 9<sup>es</sup>, chez Schubert, Weber et Wagner, que correspond la conception d'un « accord nouveau » de 9<sup>es</sup> naturelle, fondamental ou de dominante sur tonique, par quoi le romantisme du dernier siècle tranche si vigoureusement sur l'art précédent. Enfin, c'est à « l'emploi nouveau » de la 5<sup>es</sup> augmentée qu'est dû l'accord à tous égards « nouveau » de 11<sup>es</sup> naturelle, entendu pour la première fois dans *Pelléas* (p. 279, l. 2, 6<sup>es</sup> mesure), et dont l'intervention décisive a créé l'harmonie contemporaine libérée, par ailleurs, grâce à « l'emploi nouveau » par Claude Debussy de tous les soi-disant « accords dissonants ». M. R. Rolland accordera sans doute que ce développement évolutif de la sensibilité harmonique, par une exploitation graduelle et ininterrompue du phénomène sonore, peut paraître assez profondément significatif, et peut-être en soupçonnera-t-il à quel point son Jean-Christ-

tophe erre, galvaude et méconnaît l'essence même de l'art musical, quand il traite de byzantinisme grammatical, de « querelle des *gros-boutiers* et des *petits-boutiers* », la divergence sensorielle de ceux qu'il nomme « les *horizontalistes* et les *verticalistes* ». M. R. Rolland estime-t-il qu'il n'y ait qu'une différence de « grammaire » entre un Ronsard et un Malherbe, entre un Voltaire et un Hugo? Cet excellent Jean-Christophe, au surplus, n'a pas l'air d'être très fixé. Quoiqu'il ne mâche pas ses mots, il est aussi imprécis que catégorique. Il semble se caractériser par une tendance, sinon au dénigrement systématique, du moins à un esprit de contradiction perpétuelle, aggravé d'une sensibilité morbide où, au plus délirant enthousiasme, succède bientôt la satiété, puis le dégoût. Après avoir sondé « le néant bien pensant de Mendelssohn... la verroterie et le clinquant de Weber... la virtuosité dégoûtante de Liszt », la fade sensiblerie de Schubert « le mensonge à hurler de *Lohengrin* », sans compter le reste, il déserte la Germanie et débarque à Paris où il ne trouve non plus rien de bien, où tout lui paraît faux, hypocrite, « malsain », et, quand les esthéticiens adversaires le somment de prendre parti, il répond carrément : « Ennemi de tout le monde ! » Son esthétique à lui, d'ailleurs, est claire, nette et pas compliquée : « Es-tu sain ? Tout est là. » Etre ou n'être pas « sain », voilà la question. Et il faut le lire s'emballer, flagellant le « Pilatisme moral » de « l'Art pour l'Art » :

Vous êtes des hypocrites... L'art ! Etreindre la vie, comme l'aigle sa proie et l'emporter dans l'air, s'élever avec elle dans l'espace serein !.. Pour cela, il faut des serres, de vastes ailes et un cœur puissant... L'art pour l'art !... Malheureux ! L'art n'est pas une vile pâture, livrée à tous les vils passants... L'art est la vie domptée. L'art est l'empereur de la vie... Où est la mort, l'art n'est point. L'art c'est ce qui fait vivre...

Cela pourrait être signé Vincent d'Indy ou même Tolstoy. N'empêche que ce terrible Jean-Christophe ne soit rudement sympathique en son outrance, car elle est aussi désintéressée que vérace, sinon véridique toujours. Et je remarque ici, bien que lui-même use peu pour autrui d'indulgence, que peut-être la musique pure, m'incitait-elle à quelque excès de critique envers un écrivain dont j'aime la sincérité passionnée autant que j'apprécie l'érudition et le talent. A cause même de la notoriété de l'auteur, peut-être importait-il pourtant de relever les hérésies subjectives propagées par des ouvrages de vulgarisation artistique aussi séduisants que *Musiciens d'autrefois* et *Musiciens d'aujourd'hui*. Quant à Jean-Christophe à Paris ces deux « cahiers » nouveaux sont dignes de leurs aînés pour la force, la verve et la réalité saisissante. M. R. Rolland est romancier d'instinct et, si l'art c'est la vie, ce romancier est certes un grand

artiste. On peut regretter toutefois qu'il ait mis au roman ce sous-titre : *la Foire sur la place*. M. R. Rolland confesse ailleurs qu'il « s'y permit une satire assez vive des défauts et des ridicules de la musique française d'aujourd'hui », qu'il juge avoir, « depuis dix ans, trop imprudemment et prématurément chanté victoire » et à laquelle il conseille « la modestie » tutélaire à l'effort. Il est évident qu'une vie musicale aussi intense que la nôtre en devient fort mêlée et peut prêter le flanc au fouet de la satire en même temps que la paume à la fêrule du censeur. Sans doute, il n'y manque pas d'incohérence, de puéril cabotinage, ni même d'inconscient grotesque. Le snob y coudoie le pédant auprès de l'arriviste, et la modestie péremptoire n'y court pas plus les coteries, les salles de rédaction ou de concert que non plus l'Université, où Dieu sait cependant si on aurait musicalement le droit d'en cultiver la vertu circonspecte. Mais tout de même, « *la foire sur la place* », non ; c'est trop dur. Et c'est injuste, car inexact. Il n'y a pas chez nous que des Goujart et des Sylvain Kohn. Jean-Christophe est bien mal tombé. Il n'aurait pas cherché longtemps pour découvrir des musiciens au moins à sa mesure, des mélomanes avertis, des artistes sincères et des âmes loyales. Que la splendide floraison de notre musique française se soit accompagnée d'agitation un peu fébrile, rien de plus naturel à notre tempérament, mais si, dans la clameur qui salue le joyeux renouveau, nous entendons « chanter victoire », gardons-nous de sourire et surtout de ricaner. Il ne faut pas décourager l'enthousiasme. Au lieu de le railler, réjouissons-nous plutôt d'en rencontrer enfin quelque exubérance immodérée, voir immodeste, chez le peuple hanté du cauchemar du ridicule et si déplorablement « spirituel » que nous avons la réputation d'être.

JEAN MARNOLD.

### ART MODERNE

**La sixième Exposition du Salon d'Automne.** — La caractéristique, très nette, de cette sixième exposition, c'est que nous pouvons dater d'elle, pour plusieurs de nos plus intéressants artistes jeunes encore, l'instant de la détermination décisive, le grand départ. Nous les voyions naguère hésiter, tâtonner, à la recherche d'eux-mêmes, et notre sympathie les accompagnait dans ce magnifique et douloureux effort. Aujourd'hui, nous les saluons avec joie, dans l'orgueil de leur découverte, — avec orgueil aussi, car leurs réalisations justifient nos prévisions et nos désirs.

Et mieux encore que telles individuelles victoires, c'est l'orientation générale des esprits, comme nous pouvons l'apprécier ici, qui nous enchante. Même beaucoup de ceux qui n'ont pas, cette fois,

vaincu, ont mérité la victoire, et il est impossible qu'elle leur résiste longtemps encore. Le principe libéral, qui fut dès le premier jour le principe du Salon d'Automne, produit les effets heureux qui étaient assurés : à moins que l'art ne fût frappé d'une décadence soudaine, par rien annoncée, le développement sans contrainte des talents et des formules devait aboutir à l'épanouissement des forces — et le voici.

La pensée de Carrière, prévoyante et généreuse. — opportunément rappelée par M. François Crucy en la préface du catalogue, que, dans la liberté seulement, chaque artiste peut espérer se renouveler par les autres, fonde, aujourd'hui encore et demain, la vitalité du Salon d'Automne. « C'est par la diversité même des œuvres qu'il rassemble que le Salon d'Automne s'est imposé », écrit M. F. Crucy. Toutefois, cette diversité, si elle avait perpétué les divisions, fût restée stérile. Ce qui est très heureux, c'est que l'esprit de liberté et l'esprit d'unité ont ici, naturellement, logiquement, résolu leur équation. Des points de départ les plus divers les artistes parviennent au même point d'aboutissement, et c'est, par les œuvres, le plébiscite des élites créatrices qui conclut à cette grande affirmation : La Décoration est le but, la raison d'être et la sanction de tous les efforts dans le domaine de l'art.

Voilà quelque temps, déjà quelques années, que nous prêchons ici cette doctrine. On conçoit la joie profonde que nous éprouvons à nous sentir pleinement d'accord avec les meilleurs de nos artistes. Et combien il nous est précieux que l'instant où si franchement ils nous donnent raison signale, chez eux, la période des plus personnelles affirmations !

Bien entendu, cette période ne commence pas pour tous aujourd'hui ; je n'ai pas à décrire les éblouissements simultanés de quelques aurores imprévues. Aucun des noms que je vais citer — sauf un — ne sera nouveau pour mon lecteur. Ce qui est notable en cet instant, c'est que certains, dans la voie où déjà nous les avons salués, marchent d'un pas plus assuré toujours et plus retentissant, tandis que d'autres entrent enfin dans cette voie, qui s'étaient acquis ailleurs notre estime.

### §

Il convient, avant tout, d'honorer les glorieux morts ici évoqués par quelques-unes de leurs œuvres.

Comment parler brièvement du Greco, de Monticelli, à qui le Salon d'Automne dédie l'hommage d'une exposition rétrospective ? Mais, tandis que les vivants nous appellent, qui n'ont pas le temps d'attendre, comment, disposant de si peu d'espace, l'abandonner aux aînés vénérables ? Il faut nous contenter de dégager le sens général

de ces posthumes présences : il est profondément harmonique avec les tendances du Salon lui-même dans ses groupes les plus jeunes et les plus significatifs ; au point que ces deux noms, Greco, Monticelli, pourraient désigner, comme de lumineux titres, l'exposition tout entière en ses deux inégales moitiés, les œuvres qui visent au style, à la grandeur, austèrement, et celles qu'inspire l'amour de la grâce et de la volupté ; mais même à celles-ci Monticelli rappelle la nécessité universelle du principe décoratif.

Le Greco est un des plus grands artistes du monde, des temps. On n'en sait point qui ait allié, mieux, la toute-puissance spirituelle à la toute-puissance technique. Il sait tout son art et ne s'exprime que par l'alphabet de son art. Mais il a pensé tout l'homme, et c'est tout l'homme qu'il dit par tous les moyens de l'art. « L'art de Greco se perçoit beaucoup par la pensée », écrit M. Pierre Hepp. Oui, mais il n'en reste pas moins essentiellement plastique ; seulement, c'est de plasticité supérieure qu'il s'agit, ici, et au peintre, au technicien prodigieux l'artiste général ou — pour nous exprimer — le poète est égal, chez Greco. Quelle intense vie intérieure révèlent ses figures ! Ces regards, ces gestes de mains extatiques, ces traits allongés, et tout le personnage lui-même étiré comme en une invocation vers l'ange auquel l'homme voudrait se sacrifier, — qui, quel primitif, quel peintre saint a fait cela ? Dans les profondeurs d'un domaine où, parmi les modernes, il ne rencontrerait guère que Carrière, Greco cherche l'intensité suprême des sentiments, la réalité dernière des êtres. Ses figures, en leur essence révélée par l'exaltation des âmes, sont comme projetées hors de l'espace et de la durée, dans l'infini et l'éternel, dans ce qui ne comporte pas de décompte et d'augmentation. C'est trop peu de dire qu'une telle peinture est spiritualiste ; il n'y a pas de mots pour rendre son idéalité, sa cérébralité. Ce n'est pas à lui que Pascal reprocherait de prétendre nous intéresser par la représentation de choses dont la réalité ne nous intéresse pas, car le Greco est le visionnaire de réalités bien étrangères à celles que nos mains touchent. Les réalités immédiates ne sont pour lui que des moyens de nous suggérer celles d'un incommunicable monde. Le geste de ses figures ouvre partout sous nos yeux des portes d'au-delà : mais voyez que cette idéalité extraordinaire, pour si chrétiennement mystique, pourtant, qu'elle soit, n'écarte pas de nous ce précurseur des plus modernes de nos inventeurs, puisqu'après l'avoir associé, pour la conception et la vision, avec Carrière, c'est à Cézanne qu'il nous faudra penser pour signifier sa méthode d'exécution. Ce ne sont pas les allongements seulement, les étirements des figures qui sont communes au Greco et à Cézanne. Ils se rencontrent en outre dans certains choix de tonalités, dans certains modes de construction, — ou faut-il plutôt dire qu'on sent entre eux, sans pouvoir

tout à fait les préciser, de telles harmoniques sympathies spirituelles et plastiques? Et n'est-il pas bien curieux qu'on puisse noter des analogies également mystérieuses et saisissantes entre certaine composition, la plus singulière peut-être du Greco, cette *Vue de Tolède*, formidable, sous son ciel d'orage, comme une vision de Dante, et tel paysage de ville aussi, d'un de nos plus jeunes artistes, *les Toits et la Cathédrale de Rouen*, par M. Othon Friesz? Avant le Salon, M. Friesz ne devait guère connaître le Greco; mais il avait beaucoup étudié Cézanne, qui adorait le Greco.

La rétrospective de Monticelli est un éblouissement, un enchantement, et c'est un triomphe. Monticelli est le maître de la joie. Cette abondante exposition — 177 tableaux — n'aura pourtant pas sur l'art vivant une influence à beaucoup près comparable à celle qu'exerceront sur lui les vingt et une toiles du Greco : Monticelli est un aboutissement; le Greco est une source. La nécessité d'une réparation, qui fut bien tardive, commandait l'hommage que nous rendons à celui-là; un long avenir bénéficiera de la leçon que nous avons demandée à celui-ci.

C'est également le sens d'une réparation, moins éclatante, mais aussi juste, qu'il convient d'attribuer aux rétrospectives de Bredin et de Chiffart, ces deux maîtres du dessin, de l'eau forte et de la gravure.

### §

Il serait désirable que la visite au Salon d'Automne commençât nécessairement par la traversée des rétrospectives. Elles donneraient à tous un avertissement préalable, que plusieurs entendraient et qui serait utile à plus d'un :

— Prenez garde, nous diraient dès le seuil Le Greco et Monticelli : nous avons été, l'un, oublié, l'autre, méconnu. En nous accordant, tardivement, notre juste récompense, songez à ceux qui nous ont fait souffrir dans notre mémoire ou dans notre vie, et que leur faute soit votre leçon. Soyez plus modestes qu'eux afin d'être plus justes. Epargnez à nos héritiers, s'il en est de dignes de nous, l'iniquité dont nous avons été victimes. Ne vous hâtez pas de rire de ce qui vous surprend, ou de vous en détourner. Il se pourrait que l'objet de votre indifférence ou de vos railleries ignorantes émerveillât à jamais l'avenir : on s'est détourné de moi, Le Greco! on a ri de moi, Monticelli! Toute nouveauté déconcerte, d'abord; les vaniteux et les sots ne veulent pas qu'on les trouble dans leurs habitudes et vivent de proverbes...

Mais, à défaut d'une disposition matérielle des lieux qui nous permette, du passé à l'avenir, cette instructive transition, nous devrions

trouver dans notre mémoire et notre raison les motifs de faire à ceux qui viennent le crédit qu'ils nous demandent.

Me trompé-je ? il me semble qu'en effet le public commence à montrer, devant les œuvres, en apparence les moins traditionnelles, un peu de cette prudence dont trop longtemps il manqua. Le désir de paraître « averti » est sans doute pour quelque chose dans cette sagesse ; tant mieux : c'est un désir, au moins, et puissent quelques-uns en déduire la nécessité de se renseigner. Le fait est qu'on a mis une sourdine aux trop éclatants rires d'antan. Les bourgeois commencent à craindre de passer pour ce qu'ils sont. Et puis, l'immense labeur des artistes, qui ne sont tout de même pas des êtres isolés à travers le monde, rayonne fatalement. On les voit vivre et travailler, on les interroge, on s'instruit ; si nul grave accident social n'interrompt l'évolution actuelle, nous pouvons, sans excessif optimisme, prévoir l'instant où le désintéressement passionné de l'artiste obtiendra le respect attentif de tous les hommes ; alors on pourra les aider à raisonner ce respect, à comprendre quel est, en effet, pour eux tous, l'intérêt de la production artistique.

Par définition la peinture décorative, dont le sens collectif est évident, proclame cet intérêt ; ce n'est pas le moindre des arguments sur lesquels on puisse se fonder pour affirmer qu'elle est l'expression la plus haute et la plus nécessaire de l'art et pour louer de leur considérable effort vers elle des peintres tels que MM. Maurice Denis, René Piot, Pierre Laprade, Othon Friesz, Pierre Girieux, Dufrenoy, Maufra, Rouault, de Mathan, Diriks, O'Connor, Derain, Deltombe, Le Beau, André Albert, Manguin, Kees van Dongen, Jeanès, Verhœven, Lemordant, Puy, Vlaminck, M<sup>lle</sup> Charmy, Manzana-Pissarro, Emile Roustan, Rozsaffy, Lacoste.

Voilà, en désordre, sans nulle attribution de rangs, sans distinction des divergences esthétiques, un groupe imposant d'artistes qui, par des moyens divers, tendent tous au même but : l'union de leur personnel idéal avec les manifestations de la vie générale. A-t-on vu souvent un aussi nombreux accord sur le principe et la fin de l'art ? Ai-je tort de le donner pour la caractéristique de ce salon ? Mais, c'est plus et mieux, c'est le signe d'un mouvement qui, déjà considérable, ira s'amplifiant jusqu'à exiger de l'architecte l'édification de la Maison dont ces décorateurs sont impatients d'illustrer les murs, et du poète la parole qu'ils voudraient commenter...

S'il fallait maintenant venir à l'appréciation précise et détaillée de chacune des œuvres signées par tous ces noms, j'aurais sans doute des réserves à faire sur la valeur de ces diverses entreprises. C'est ici, du reste, une bataille d'esthétiques extrêmement tumultueuse, où la paix et l'ordre n'interviendront qu'avec les années, dans le triomphe de la formule, sans doute, la plus simple. Tenons-nous-en, pour l'heure,

à de rapides notations sur quelques thèmes et quelques méthodes.

M. René Piot a choisi le plus beau sujet qui soit : le décor d'une chambre funéraire ; il l'a traité par le procédé le plus propre aux grandes réalisations : la fresque. Il y a là une dépense énorme de science et de talent. Critiquerai-je le parti que M. Piot a pris de se soumettre à la pure tradition italienne, et verrai-je, là, la trace de l'enseignement de Gustave Moreau ? Accepterai-je sans discussion ces abstractions matérialisées, les Passions, les Vices, *Superbia*, *Invidia*, etc. ? Enfin, dans l'économie de la composition, me plaindrai-je d'une abondance de détails qui brisent l'arabesque générale et sollicitent en trop de lieux à la fois mon attention ? L'effet d'ensemble n'en est pas moins très puissant et il y a des morceaux magnifiques d'exécution. M. Piot s'est exprimé selon son éducation artistique et son tempérament. On eût pu souhaiter moins de bruit et d'agitation dans la chambre de la mort et des formes plus voisines des forces élémentaires où les destinées retournent « dans la poudre que tout demeure », comme disait Mallarmé. C'est une autre conception. Celle de M. Piot a pour elle qu'il l'a réalisée.

On se querelle autour de *l'Histoire de Psyché*, que nous conte M. Maurice Denis en cinq vastes et aérées peintures décoratives. Je conviens que ce soit un peu froid, d'une naïveté conventionnelle, et d'un coloris peu aimable ; encore, sur ce dernier point, faudrait-il savoir si les tons n'étaient pas imposés à l'artiste par la destination de sa peinture, exécutée pour un hôtel russe dont nous ignorons les plafonds, les verrières et le meuble. Mais ceux qui devant cette œuvre se déclarent déçus m'étonnent. J'y retrouve toutes les qualités caractéristiques du talent et de la manière de M. Maurice Denis, la mièvrerie ordinaire de sa grâce et cette sorte de tendre recherche du style et de la grandeur qui lui est si spéciale. Le panneau 2, où nous voyons Psyché transportée par le Zéphyre dans une île de délices, est charmant.

Il n'y a point de recherches de grâce dans l'art de M. Pierre Girieux. Je ne sache guère de conception plus austère que celle de ce peintre ; mais, s'il n'en est pas de plus pure, il n'en est point de plus difficile à réaliser. Le danger, que nous signalions déjà l'an dernier, de l'abstraction où risque de s'effuser le peu de plasticité consenti par le songeur à l'expression de sa pensée, persiste. Avec émotion nous assistons au combat qui se livre, dans cette âme très haute, entre deux tendances contraires : l'une la sollicite aux splendeurs sensuelles dont témoignent les ardents éclats de ces fleurs décoratives auxquelles Girieux dut ses premiers succès ; mais l'autre l'appelle vers ces taciturnes contrées spirituelles où végète la vie dans l'atmosphère du rêve.

MM. de Mathan, Laprade, Othon Friesz, Alcide Le Beau sont parmi les artistes dont la « détermination », cette année, apparaît



le plus nettement. *La Florence* de Pierre Laprade, *les Baigneuses* et *l'Etna* de Le Beau, le *nu* de Raoul de Mathan, *la Cathédrale* de Friesz, et son *Printemps*, et son *Pêcheur*, sont des œuvres singulièrement significatives des désirs de la génération qui monte, qui régnera demain. Son règne sera glorieux.

Mais le noble entêtement de M. Jean Puy à ses recherches, auxquelles il sacrifie avec une si belle générosité tout succès immédiat, nous inspire une grande confiance. Et le respect rejoint la gravité sombre de M. Derain, comme la curiosité s'intéresse aux synthèses éclatantes de M. Kees, Van Dongen, comme la sympathie séduite accueille dès le premier jour la joie rutilante de cet autre Hollandais, le nouveau venu, M. Verhoeven.

## §

Si j'avais besoin d'une sanction aux affirmations par lesquelles j'ai débuté, je la demanderais au salon d'Automne lui-même, à la pensée de ses ordonnateurs et c'est de M. Charles Plumet que je pourrais le plus expressément me recommander. Tant c'est bien par le mot **Décoration** qu'il faut rendre compte du quasi universel effort de nos artistes, à cette heure, l'un des architectes les mieux informés de cet effort le souligne, le corrobore, le conclut en composant *une salle pour servir à un ensemble décoratif*.

Je n'analyse pas la réalisation, — pour laquelle M. Plumet a dû se soumettre à des conditions matérielles délicates et compliquées, — j'indique l'initiative, si nouvelle, si heureuse, si renseignante : en attendant l'édifice définitif que tous ces peintres appellent, voici des murs et des baies provisoires, à titre d'exemple. On n'avait point encore fait cela, et cela est bien d'aujourd'hui : l'impatience s'éclaire, prend conscience de soi.

## §

M. Henri-Matisse, de qui l'exposition est, de toutes les manières, très importante, continue à inquiéter ses adversaires sans rassurer ses amis. On ne s'explique pas l'espèce d'exaspération tranquille d'où semblent procéder ses déformations, si non par un besoin d'échapper aux fausses règles, et d'éviter le succès en un temps où l'art est en marge de la vie ; mais il est peut-être d'autres issues...

J'ai — comme lui-même, pourrais-je dire, dans le choix de ses directions — beaucoup hésité dans mes appréciations de cet artiste aux audaces sûrement raisonnées et voulues, mais déconcertantes. La science et le calcul sont plus sensibles que l'instinct, chez M. Matisse. On ne peut pourtant nier qu'il n'ait, peintre, des dons de rare coloriste, et, sculpteur, le sens du modelé. Avec sympathie je cherche la signification des exagérations des formes, des brusques ruptures de lignes au prix de quoi il nous fait payer la joie de son coloris puis-

sant et fastueux et le charme de certains morceaux de sculpture — ah! le dos d'une des petites figurines de femmes, dans la vitrine! — je cherche... et, directement, je ne me vante pas de trouver. Mais qu'un ami, tandis que j'étudie le *Panneau décoratif pour salle à manger*, en me touchant l'épaule m'oblige à me retourner : au delà de l'ami, je vois soudain la considérable toile de M. Vallotton, *Europe*, et aussitôt je reviens à M. Matisse, irrésistiblement. Avec quelle éloquence dialoguent ces deux œuvres, ces deux esthétiques! Et, la composition de cette salle, que voilà de la bonne critique d'art! On n'est pas pleinement juste, à se maintenir dans l'absolu. Des excès s'expliquent par leurs contraires. La possibilité de M. Vallotton implique la nécessité de M. Matisse. Non que j'ignore les mérites du premier, sa science, sa sincérité; mais ils sont dénaturés par leur emploi, qui conclut au négatif. D'autre part, je ne voudrais pas m'exagérer la personnalité de M. Matisse. La méthode de cet esprit, pourtant systématique, manque de netteté. Le dessinateur et le coloriste, séparés, sont très intéressants; dans leur union l'un des deux succombe, et c'est le dessinateur, le constructeur : ou comment expliquer que l'alphabet des tons, chez ce peintre, soit si harmonieusement explicite, et que son alphabet des lignes soit si obscur? Je crois voir en M. Henri-Matisse, de qui la loyauté artistique n'est pas contestable, l'expression, aiguë jusqu'au tragique, du tourment moderne. Comme tous ses émules il a senti la nécessité de réagir contre les traditions, anciennes ou d'hier, en retournant aux principes. Mais, esprit raisonneur et critique, il a cherché les principes moins dans la nature qu'en lui-même et dans la mathématique de son art. Il s'interdit toute spontanéité et tient strictement en bride sa fantaisie. De là peut-être la sécheresse et la violence qui nous attristent dans ses meilleurs morceaux. On sent chez lui une perpétuelle tension, une exacerbation nerveuse, qui ne lui est, toutefois, pas naturelle, croirais-je, mais qui signale l'état malade d'un esprit surmené de recherche et d'ambition. Rien de plus noble et, sans doute, rien de plus douloureux.

Dirai-je qu'à cette irritante nervosité je préfère la satisfaction que respirent les œuvres nouvelles de M. Charles Guérin? Le portrait à grand orchestre qu'il expose, cette année, à grand orchestre et en grand décor, est assurément un beau morceau de peinture. Nul doute que l'auteur de cette page ne soit l'un des artistes les plus forts de sa génération. Mais nous attendions de lui des manifestations à la fois plus amples et plus personnelles, des créations plus décisives. Il nous pardonnera des exigences qui attestent tant d'estime et qui pressentent chez lui, si nous ne nous trompons, la remise à plus tard des grands projets.

Prunier, en ses admirables paysages de Londres, Bonnard, si fan-

taïste et si vrai, Bussy, Morrice, Naudin, Dethomas, Ouvré, Balow, peintre de race, et savant, Sue, en merveilleux progrès, Ottmann, aux harmonies psychologiquement et plastiquement expressives, Eugène Martel, Lebasque, M<sup>me</sup> Boznanaka, Marquet, Chénard-Huché, Briandeau, La Villéon, Camoin, — à dessein j'assemble les talents les plus divers, sans même tenir compte des catégories matérielles ou des procédés d'exécution : il serait injuste de dire que ces artistes soient étrangers au mouvement décoratif ; mais ils se réduisent consciemment, pour l'heure, aux proportions du tableau, cultivent le portrait, l'intérieur, le paysage, maintiennent la vitalité des traditions de chevalat.

L'année me permettra de retrouver chacun d'eux avec plus de détail ; et à ce bouquet de noms précieux je joindrai ceux encore de MM. Maurer, Désiré, Tharkhoff, Dréa, Edouard Saglio, Dezaunay, Dusouchet, Sickurt, Morerod, Fornerod, M<sup>mes</sup> Aguttes, Bermond, Séailles, Mia Elen, MM. Tristan Klingsor, Ghéon, Zak, Francis Jourdain, Pichot, Mion, Milcendeau, La Quintinie, Valtat, Peccate, Synave, Piet, Benderly, Audra, M<sup>mes</sup> Krouglicoff, Marguerite Carrière, Cécile Cellier, Alix, Joly, M. Ricardo Florès, Lempereur, Jacques Blot...

## §

Est-ce le conseil du soleil ou l'exemple de Rodin ? Nombre de sculpteurs, comme leur maître à tous, se sont abstenus, cette année. C'est grand dommage. Mais ils n'ont sans doute prolongé leurs vacances que pour nous préparer, aux premiers froids, d'heureuses surprises...

Il ne faut pas se hâter de dire de *la Femme se coiffant*, de M. Albert Marque, qu'elle est surtout gracieuse, ou du moins, si on peut le dire, il ne faut donc pas oublier qu'il n'est pas de grâce vraie sans la Force. La grâce est le sourire des forts, qui ne font point hors de propos et de proportions la preuve de leur puissance. Les cathédrales gothiques, la Grèce primitive et l'Égypte sont pleines de grâce, de cette grâce qui économise les « vigueurs » et qui mesure heureusement l'affirmation de l'énergie. C'est ainsi que M. Marque est gracieux ; puissamment ; voluptueusement aussi. On a souligné avec justesse les qualités françaises de son talent ; cette vertu de la mesure n'est certes pas le moindre de ses signes de race, de bonne race. Par cette admirable pierre, si pleine, si ferme, si amoureusement enveloppée de belles lumières, et par son buste, en pierre également, de M. Jean Baignières, comme par ses deux bronzes, *le Bacchus* et surtout *la Tête de Fillette*, M. Albert Marque tient les grandes promesses que nous avaient faites ses œuvres antérieures.

J'ai admiré, avec inquiétude d'abord, les œuvres étranges de M. Ivan Mestrovic, et puis avec la joie de la certitude : *l'Ingénue*,

*l'Abandonnée, Etude de femme.* Dans les synthèses les plus rapides, et qui semblent s'adresser surtout, sinon exclusivement, à l'intelligence, la sensibilité aussi trouve sa part en reconnaissant le double frisson de la nature : l'expression d'une vie intérieure, sur les visages, et cette palpitation de la chair que trahissent les modelés corporels. Et cela est d'une sérénité, d'une gravité vraiment religieuse.

On retrouve dans *la Femme au bas* de M. Halou les qualités réalistes et la belle exécution familières à cet artiste, sans indications nouvelles. — La spirituelle élégance et la sensibilité de M. Duchamp-Villon ne se sont jamais plus heureusement exprimées qu'en ce délicieux groupe qu'il intitule *Chanson*. — Le mouvement de la *Loie Fuller* de M. Pierre Roche singulièrement apparaît lyrique et froid tout ensemble. — Les animaux de M. Rembrandt Bugati sont pleins d'esprit ; quelle ample et pittoresque frise compose leur suite ! et de quelle savoureuse patine les a revêtus M. Hébrard !

On ne parvient pas à discerner la personnalité de M. Kafka. Que ce statuaire soit très habile, c'est clair. Mais son habileté se recommande de trop d'autorités. Il reste à M. Kafka à mettre ses qualités acquises au service d'une vision qui lui soit propre, à faire sa propre découverte.

*La Maternité* de M. François Lœhr et son buste de femme marquent l'heureux aboutissement de ses efforts antérieurs. Cela est simple et fort, essentiellement plastique.

De M. Wittig, un marbre, *l'Eveil*, deux bronzes, *l'Homme et la Femme* et surtout *une Femme*, sont de belles œuvres, d'une sensualité puissante, intense.

Je voudrais pouvoir m'arrêter à la délicieuse *Eve* de M<sup>lle</sup> Yvonne Serruys, à la très significative *Tête de Femme* de M<sup>lle</sup> Jane Poupelet, à *l'Eléphant blessé* de M. Navellier ; et je cite encore, parmi les sculpteurs dont les œuvres mériteraient plus qu'une mention, MM. Vibert, Reymond de Broutelles, Michelet, Pimienta, sans négliger M. Niederhausern, de qui j'aime particulièrement *la Tête de jeune Fille*, une note nouvelle dans son œuvre si nombreuse.

Les arts qu'on nommait, hier, « appliqués », ou « mineurs », tendent de plus en plus à concourir à égalité avec la peinture et la sculpture, et c'est là une conséquence logique, heureuse, de l'impulsion qui entraîne à la décoration l'art tout entier. Je voudrais pouvoir entrer dans des considérations de principes et de détails à propos de l'art décoratif contemporain, et j'en espère l'occasion prochaine. Mais ici, maintenant, je dois me réduire aux indications les plus brèves.

Trois potiers rivalisent d'habileté et de persévérance dans la recherche des secrets chimiques de la pyrotechnie naturelle, MM. Lenoble,

Massoul, Méthey. Je suis très sensible au charme des colorations que ces collaborateurs du feu obtiennent de la matière et de l'élément. Mais ce ne sera pas la première fois que je leur reprocherai de ne pas intervenir par des créations de formes. Seul M. F. Durio, de qui cette année je déplore ici l'absence, a donné dans ce sens de belles et neuves indications.

Les tapisseries de M<sup>me</sup> Ory-Robin sont, d'année en année, plus intéressantes. Cette intelligente femme a créé, ou recréé un art. Et elle sait l'enseigner, ainsi qu'en témoigne la frise délicate de son élève, M<sup>lle</sup> Sabine Desvallières.

Je signale aussi la belle tapisserie en laine de M<sup>me</sup> Maillaud, en demandant toutefois à l'artiste si l'extrême précision du sujet ne nuit pas quelque peu au sens purement décoratif de l'œuvre.

De M. Eugène Gaillard, un buffet, superbe d'équilibre et d'élégance. De M. Hamm, de M<sup>lle</sup> Okin, de délicats travaux en corne et en ivoire.

La section de l'Art à l'École, dont l'initiative est due à M. Léon Riotor, ne répond pas tout à fait aux espérances que nous avons fondées sur elle. Mais c'est un début, et j'en veux seulement retenir le sens particulier qu'elle donne à l'unanime désir décoratif de tous les arts.

Du reste, le Salon d'Automne tout entier correspond par son ordonnance à ce désir. J'indiquais, tout à l'heure, l'appel que l'architecture, grâce à M. Charles Plumet, y fait à la peinture et à la statuaire. M. Maxime Dethomas a imaginé l'heureux épisode d'un salon de repos, très moderne, et décoré, sans autre luxe que celui de l'art, avec goût. Les trop vastes proportions des salles du Grand Palais ne permettent malheureusement pas de saisir tout de suite l'intention de M. Dethomas, et les très menues et aigres peintures de M. Forain jettent dans ce lieu de calme une note discordante.

Il est dommage que l'Exposition du Livre, habilement composée par M. Gallimard, n'ait pu trouver place dans la salle arrangée par M. Dethomas : une bibliothèque d'œuvres précieuses, meuble entre d'autres. Mais ni la conception de l'ordonnateur ne comportait ce meuble particulier, ni cette exposition, à cause de ses développements, n'eût pu tenir dans ce cadre. — Heureuse, l'idée de réunir les portraits de Verlaine. Et que de belles choses ! Les dessins de Maurice Denis, pour la *Vita Nova*... Ceux de Carlos Schwabe pour la *Vie des abeilles*...

### §

On sait qu'en ce Salon tous les arts voisinent et collaborent. Il m'appartient seulement, ici, d'indiquer et d'étudier les manifestations des arts plastiques. Qu'il me soit du moins permis de dire, sans insistance, quels significatifs commentaires les œuvres des peintres

et des sculpteurs ont trouvés dans celles des poètes et des musiciens : nettement on a pu se rendre compte de l'harmonique unanimité de tous les efforts, à cette heure, dans tous les arts. C'est en tous la même lassitude des techniques, des « techniques en soi », ces moyens que quelques-uns, naguère encore, confondaient avec le but, par une illusion que la splendeur de relativement récentes inventions expliquait et excusait. Cette erreur les induisit à négliger le style et la composition, en poésie et en musique comme en peinture et en sculpture, pour dédier tout leur effort à la recherche de l'effet, de l'impression rare. L'idolâtrie impressionniste est dépassée. Nous nous sommes affranchis de la menaçante tyrannie d'un nouveau poncif sans qu'on puisse nous accuser d'ingratitude envers les initiateurs d'une nouvelle méthode : nous la comptons à son rang parmi nos éléments d'expression, sans nous laisser détourner par elle de cette fin suprême des arts, qui leur permettra de s'associer demain en une multiple et seule action d'amour et de génie (et déjà n'entendez-vous pas de chacun vers tous une ardente apostrophe à l'Unité ?) : l'information décorative et lyrique de notre plus générale et plus noble raison de vivre, dans l'espérance.

CHARLES MORICE.

### MUSÉES ET COLLECTIONS

Les résultats des nouvelles fouilles de M. de Morgan en Susiane. — Acquisitions, dons et legs divers ; la donation Armand-Valton au Cabinet des Médailles. — A l'étranger : le don Merghelynck, en Belgique ; enrichissements des musées d'Angleterre et d'Italie ; nouveau musée à Heidelberg ; épilogue de l'affaire Tschudi ; un Van Dyck de 3 millions et demi. — Memento bibliographique.

Les antiquités chaldéennes achéménides et élamites sont une des plus précieuses richesses de notre **Louvre** : grâce aux privilèges accordés à la France par les gouvernements ottoman et persan, successivement M. de Sarzec à Tello de 1879 à 1881, M. et M<sup>me</sup> Dieulafoy sur l'emplacement de Suse de 1884 à 1886, M. de Morgan au même endroit depuis 1894, ont fait surgir du sol de la Mésopotamie et de la Perse des vestiges singulièrement éloquentes des civilisations qui se sont succédé en ces lieux de l'an 5000 environ à l'an 500 avant notre ère, et leurs découvertes, en ajoutant des chapitres inattendus à l'histoire de ces peuples, ont, du même coup, fait de notre musée le premier du monde pour l'importance de ses collections orientales. Nous avons déjà exposé ici même (1), lors de l'avant-dernière campagne de fouilles de M. de Morgan, les résultats obtenus par cet opiniâtre chercheur dans le *tell* qui, à côté de l'ancien palais de Darius retrouvé par M. et M<sup>me</sup> Dieulafoy, recouvre, à une profondeur bien

(1) V. *Mercur de France* du 1<sup>er</sup> août 1905, pp. 458-459.

plus grande, les restes du royaume primitif d'Elam dont l'histoire est liée étroitement à celle de l'empire chaldéen. Les monuments trouvés alors ont suscité l'admiration du monde savant (1). On apprendra avec plaisir que le butin de la campagne des trois années qui viennent de s'écouler n'est pas moins précieux : il vient d'arriver au Louvre quatre-vingt-deux caisses contenant plus de 2.000 objets qu'on s'occupe en ce moment de placer dans les salles du rez-de-chaussée faisant suite aux salles assyriennes et renfermant déjà les objets rapportés en 1904 exposés jusqu'à ces derniers mois dans la salle ouvrant sous les guichets du Carrousel. On signale particulièrement (2) une statue du roi Manichtousou (4000 av. J.-C.), une stèle de victoire de Sargon l'Ancien (vers 3800 av. J.-C.), quantité de statuettes et de cylindres, des jouets d'enfants en terre cuite, et surtout — c'est la principale révélation de ces dernières fouilles — plus de mille vases peints remontant les uns à environ 4000 ans avant J.-C., les autres (trouvés dix mètres plus bas, à la base même du *tell*) au début du cinquième millénaire et représentant un art beaucoup plus achevé : ces poteries, en forme de coupes, de vases ovoïdes sans pied ou de troncs de cône allongés, sont ornées de peintures jaune orange, rouges, brunes ou noires tracées avec une sûreté de main et un goût parfaits, où les dessins géométriques, les plantes et les animaux stylisés alternent ou se combinent de la façon la plus décorative, montrant un art en possession de tous ses moyens et parvenu à son apogée. 5000 ans avant notre ère vivait ainsi, sur l'emplacement de la Suse future, un peuple déjà parvenu à un état de civilisation parfaite. C'est là une découverte d'un intérêt passionnant, et dont les résultats seront sans doute considérables. Nous reparlerons en détail de ces richesses le jour où elles seront exposées.

En dehors de cet événement, la chronique des musées, en ces deux derniers mois, a peu de nouvelles importantes à enregistrer ; réorganisation au Louvre des petites salles flamandes et hollandaises placées autour de la salle des Rubens, et qui ont été l'objet d'heureux remaniements ; — acquisition d'un portrait de Marmontel jeune par Roslin, et d'un dessin d'Augustin de Saint-Aubin représentant Louise-Nicole Godeau, la femme de l'artiste, qui servit de modèle pour l'estampe si connue : « *Au moins soyez discret!* » (Cette pièce figura jadis dans la collection des Goncourt ; — legs et dons faits à nos divers musées par MM. Drouet, Seguin, Loutrel, etc., sous forme parfois

(1) Cf., entre autres, les articles de M. E. Pottier (*Gazette des Beaux-Arts*, juillet 1902 et janvier 1906) et de M. Maspéro : *Les Découvertes nouvelles en Elam* (*Journal des Débats*, 12 juin 1904).

(2) Voir notamment les articles de M. de Morgan dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française*, août 1908, et de M. Maurice Pézard dans la *Grande Revue* du 10 septembre dernier.

d'invitation aux conservateurs à aller choisir eux-mêmes les pièces qu'ils jugeraient dignes de figurer dans nos collections publiques, et qui nous apporteront, espérons-le, quelques bonnes aubaines; — acquisition par le **Musée de Versailles** du dessin d'Antoine Benoist d'après lequel cet artiste exécuta le saisissant médaillon en cire de Louis XIV, qu'on voit dans la chambre à coucher du Roi, et découverte dans les réserves du château d'une série de panneaux en pâte tendre de Sèvres reproduisant pour la grande salle à manger de Versailles la suite des tapisseries *les Chasses de Louis XV*, d'après Oudry; — envoi par la Manufacture des Gobelins à la **Malmaison** de quatre pièces d'une « suite » de tapisseries commencées vers la fin du règne de Napoléon, mais interrompue par la Restauration, et qui devait figurer, d'après les cartons des plus célèbres artistes du temps, l'histoire de l'empereur; — découverte, dans les réserves de la **Manufacture de Sèvres**, des moules des statuettes et groupes galants commandés par Louis XV et M<sup>me</sup> de Pompadour à Falconet et à d'autres maîtres du xviii<sup>e</sup> siècle : la manufacture en a tiré aussitôt des exemplaires en biscuit qui sont exposés dès maintenant au Musée céramique de Sèvres; — don au **Musée des Arts décoratifs**, par M. Domergue, d'une collection considérable et très curieuse de cloches et clochettes de tous pays et de toutes époques; par M<sup>me</sup> la baronne Edmond de Rothschild, d'une collection de rubans anciens très précieux; exposition à ce même musée de plusieurs pièces provenant de la garde-robe de Napoléon I<sup>er</sup> et qui ont appartenu à l'ancien Musée des Souverains : les costumes qui, en 1804, servirent pour le sacre à Notre-Dame : robe de soie blanche brodée d'or; rabat en point de Bruxelles; manteau en velours rouge; plus six habits de cérémonie et de parade brodés par Augustin-François Picot en frimaire an XIII; les robes, bonnets et parures de l'Impératrice, le rochet du cardinal Fesch. Récemment le musée recevait également en don un « déjeuner » en Sèvres jaune que la reine Hortense avait fait faire pour Napoléon et dans lequel elle lui présentait elle-même les mets quand il était son hôte.

Mais c'est le **Cabinet des Médailles** qui ces derniers temps a été le plus favorisé : après avoir reçu de M. Zay une collection unique de 500 pièces, rarissimes pour la plupart, offrant la série des monnaies des colonies françaises de Louis XIV à nos jours, il vient d'entrer en possession d'une collection, précieuse entre toutes, de monnaies antiques et de médailles de la Renaissance italienne : la collection Armand-Valton. Riche de 15.000 monnaies grecques et romaines et de 2.000 chefs-d'œuvre, en originaux ou moulages, des médailleurs italiens, cette collection fut commencée par Alfred Armand et continuée par Prosper Valton, son ami et collaborateur, auquel il l'avait léguée et qui de son vivant avait manifesté l'intention de l'offrir



à la Bibliothèque Nationale. Sa veuve, M<sup>me</sup> Valton, vient de réaliser ce généreux désir. Dans son ensemble, cette double collection contient des pièces extrêmement précieuses dont quelques-unes manquaient jusqu'ici à notre cabinet national. La sœur de M. Valton a ajouté à ces dons cinq autres pièces de valeur : deux petits bustes archaïques en bronze, deux en terre cuite, et une tête égyptienne en pierre tendre. Enfin M<sup>me</sup> Valton a donné en outre à la Bibliothèque de l'**Ecole des Beaux-Arts** la collection de dessins de maîtres anciens formée par son mari.

## §

Un des principaux collectionneurs de Belgique, **M. Arthur Merghelynck**, est mort à Ypres le 14 juillet dernier. Il avait réuni dans son vaste et bel hôtel de précieuses collections de médailles et d'objets d'art qui justifiaient le nom de « musée Merghelynck » donné à cette demeure. Avec une libéralité vraiment rare, il a laissé cet hôtel et ces magifiques collections à l'Académie royale de Belgique, tandis qu'il léguait à la Bibliothèque royale ses livres et manuscrits, pour la plupart héraldiques et généalogiques, et à l'Académie des Lettres flamandes son manoir de Beauvoorde, près Furnes, avec les terres qui en dépendent.

Parmi les enrichissements des musées étrangers, il faut signaler tout d'abord l'entrée à la **National Gallery de Londres** d'un grand tableau de Frans Hals, représentant une famille de dix membres et qui a été acquis au prix de 29.000 livres sterling (soit 725.000 francs). Il appartenait à lord Talbot et était conservé au château de Malahide, près Dublin, mais il était recouvert d'une telle crasse qu'on en ignorait le mérite et qu'il était resté inconnu de tous les historiens d'art. La National Gallery ne possédait jusqu'ici que deux œuvres de second ordre de Frans Hals; la nouvelle acquisition est donc des plus précieuses. La moitié du prix d'achat a été payée par l'Etat; l'autre moitié le sera par la Société des Amis de la National Gallery, soit au moyen d'une souscription, soit par l'avance de trois de ses versements annuels (125.000 francs) au musée.

Le **British Museum**, de son côté, a fait l'acquisition d'une précieuse collection de monnaies de la Phénicie et de la Palestine, comprenant 2.700 spécimens des plus rares, appartenant à M. Léopold Hamburger de Francfort-sur-le-Mein, tandis qu'à Rome le **Musée du Vatican** acquérait une collection de médailles de 17.000 pièces parmi lesquelles se trouvait la seule qui manquât jusqu'ici dans la série des monnaies des Papes : un écu d'or à l'effigie d'Innocent X.

Quatorze tableaux des principaux maîtres de l'école anglaise viennent d'être donnés par un inconnu au **Fitzwilliam Museum de Cambridge**. Ce sont des œuvres de Reynolds, Gainsborough,

Hogarth, Romney, Benjamin West et autres. Parmi ces toiles, on signale particulièrement des portraits de *Barke* et *Lord Rockingham* par Reynolds, de *M. et Mrs Kirby* par Gainsborough. Hogarth est représenté par un portrait et par un chœur de musiciens dont les personnages portent les traits d'hommes connus.

On vient d'inaugurer à **Heidelberg** un musée municipal installé dans un charmant hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il contient une collection d'œuvres originales, un cabinet d'estampes, une belle série de porcelaines de Frankenthal et une collection de peintures, léguées par M. E.-C.-L. Posselt, qui renferme de jolis tableaux de l'école hollandaise.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié l'histoire, narrée ici (1), de la disgrâce encourue, au mois d'avril dernier, par M. Hugo von Tschudi pour avoir cru devoir réorganiser la Nationalgalerie de Berlin, dont il était directeur, en y faisant entrer des œuvres significatives des différentes écoles et particulièrement de l'école française moderne, mal vue de l'empereur et de l'Académie : il avait reçu « pour raisons de santé » un congé qui devait se terminer le 1<sup>er</sup> avril prochain. On apprendra avec plaisir que M. Tschudi est guéri puisque l'Etat prussien vient de lui confier la direction du **Musée de Cassel**, vacante depuis le 1<sup>er</sup> octobre par suite de la mise à la retraite du conservateur actuel, M. Oscar von Eisenmann. M. de Tschudi est chargé de réorganiser ce musée, si riche en œuvres d'art anciennes, particulièrement flamandes et hollandaises, en les classant suivant un nouveau plan.

Les collectionneurs américains continuent leurs prouesses : un tableau célèbre de Van Dyck représentant *Une dame avec son page nègre* a été acquis dernièrement par M. **P.-A.-B. Widener**, de Philadelphie, pour le prix de 2.500.000 francs. Il formait, avec sept autres portraits, la principale décoration du petit palais Cattaneo à Gènes.

**MEMENTO.** — En 1906, les Musées royaux du parc du Cinquantenaire à Bruxelles acquéraient en Egypte d'importants fragments d'un monument assez rare : un *mastaba*, ou chambre funéraire, décoré, de la VI<sup>e</sup> dynastie. Nous avons décrit ici, lors de l'entrée au Louvre du beau *mastaba* d'Akouthotep (2), la disposition de ces sortes de chapelles d'offrandes élevées sur la sépulture du mort et formées simplement de quatre murs nus ou décorés d'inscriptions et de bas-reliefs. Le *mastaba* de Bruxelles, d'après la description illustrée qu'en donne M. Jean Capart, conservateur-adjoint des antiquités égyptiennes des Musées royaux, à qui revient l'honneur d'en avoir réuni les fragments dispersés (*Chambre funéraire de la sixième dynastie aux Musées royaux du Cinquantenaire ; Bruxelles, Vromant*

(1) V. le *Mercur de France* du 1<sup>er</sup> mai 1908, p. 155.

(2) V. *Mercur de France* du 1<sup>er</sup> août 1905, p. 457.

édit. ; in-4, 26 p., avec 12 fig. et 5 planches ; 12 fr. 50), s'il n'a pas la beauté de celui de notre Louvre, d'ailleurs plus complet, est cependant un monument d'un très grand intérêt. Elevé à la mémoire d'un « Ami du roi Merenra, lecteur [c'est-à-dire chargé de réciter dans les cérémonies religieuses les formules liturgiques] et scribe du bateau royal, Marou, dont le bon nom est Bebi », nous apprend l'inscription au haut du mur de gauche, il a toutes ses parois recouvertes d'hieroglyphes donnant par le menu la liste des offrandes à faire au défunt et retraçant une journée de sa vie, la journée-type qui se répétait aussi longtemps que durait la vertu de l'offrande et de la prière. M. Capart donne de ces inscriptions murales, reproduites en cinq planches fidèles, une lecture détaillée, les comparant, chemin faisant, aux autres documents analogues déjà connus. C'est une étude extrêmement intéressante, qui nous fait entrer dans la connaissance intime de la vie et des mœurs de l'ancienne Egypte.

A lire :

Dans la *Gazette des Beaux-Arts* (octobre), étude de M. Georges Bénédicté sur les *Objets égyptiens acquis pour le Louvre en 1907* (av. gravures et planche).

Dans le *Bulletin des Musées* (1908, n° 1) : articles de M. P. Leprieur sur « *Le Beffroi de Douai* » de Corot au Louvre ; de M. R. Koechlin sur *L'Ecuelle de Thomas Germain donnée au musée par la Société des Amis du Louvre* ; de M. André Michel sur *Une installation de musée moderne : le musée des Beaux-Arts de Budapest* ; de M. E. Durand-Gréville sur *Raphaël collaborateur du Pérugin à propos du « Baptême du Christ » du musée de Roen* ; — (n° 2) : articles de M. Georges Bénédicté sur *Un envoi de l'Institut archéologique du Caire au musée du Louvre*, dont le morceau capital est une fort belle tête, de grandeur nature, en grès rouge, du roi Didoufri (IV<sup>e</sup> dynastie) ; de M<sup>lle</sup> Louise Pillion sur *La Légende de saint Jacques le Majeur, d'après une peinture giottesque du Louvre* ; de M. P. de Nolhac sur *Un portrait de Rosalie Fragonard légué par M. Audeoat au Louvre* ; de M. L. Réau sur *L'Art allemand dans les musées français* (fin dans la livraison suivante) ; — (n° 3) : de M. Jean Guiffrey sur le nouveau Greco du Louvre ; de M. E. Michon sur *La salle grecque au musée du Louvre, récemment réorganisée* ; de M. G. Brière sur *Un fragment du tableau d'Eugène Lami : la « Réception de la reine Victoria au Tréport en 1843 », entrée récemment au musée de Versailles* ; de M. H. Chaboeuf sur *La nouvelle salle du musée de Dijon* (1) ; — (n° 4) : articles de M. E. Chavannes sur des *Objets chinois trouvés dans la province de Ho-Nan et donnés au Louvre* ; de M. Jean Guiffrey sur *Une aquarelle d'Ingres : Le Pape officiant à Saint-Pierre de Rome*, récemment acquise par le Louvre ; de M. P. V. sur *Une statuette du musée de Gluny attribuée à Conrad Meyt* ; de M. G. Gazier sur des *Dessins inédits de Moreau le jeune et de Gravelot à la Bibliothèque de Besançon*. Tous ces articles sont accompagnés de reproductions.

Dans le *Musée* (juillet) : article signé O. Théatès sur *Les Grandes mystifications artistiques*, et, pour commencer, les terres cuites fausses, dont on trouverait des exemples aux musées de Londres, de Munich, de Berlin,

(1) *V. Mercure de France* du 1<sup>er</sup> juillet 1908, p. 154.

de Vienne, de New-York, à Paris dans la collection Dutuit, etc. (28 fig.). — Notons, à ce propos, qu'on a décidé de fonder à New-York un « Musée des faux » destiné à éclairer la religion des conservateurs de musées et des collectionneurs.

Dans les *Arts* (décembre 1907, janvier et août 1908) : études de MM. Paul Vitry, Jean Guiffrey et Gaston Migeon, sur la belle collection de M. Gustave Dreyfus, une des plus choisies qui soient en sculptures, peintures, objets d'art et surtout plaquettes et médailles, de la Renaissance italienne (plus de 400 repr.) ; — février : notice de M. Lafond sur la collection de tableaux espagnols de M. I. Zuloaga, œuvres de Zurbaran, de Greco, etc. (13 repr.) ; — (mars) : fascicule consacré à la collection de M. Alexis Renart, réunion de sculptures et objets d'art d'Extrême-Orient et surtout de tableaux, dessins et sculptures de l'école française du dix-neuvième siècle : étude par M. P.-A. Lemoine, accompagnées de 55 repr. ; — (avril) : article de M. G. Migeon sur les récents enrichissements du département des objets d'art au musée du Louvre (8 repr.) ; — (juin et juillet) : étude de M. Raymond Cox sur la belle collection de broderies et dentelles anciennes de M. Alfred Lescure (76 repr.) ; — (septembre) : article de M. L. Vauxcelles sur la collection de tableaux de M. P. Gallimard, œuvres de Poussin, Fragonard, Ingres, Delacroix, Corot, Millet, Daubigny, Troyon, Daumier, Puvion de Chavannes, Fantin-Latour, Degas, Manet, Cl. Monet, Renoir, Carrière, Goya, le Greco, etc. (38 repr.).

Dans le *Bulletin of Metropolitan Museum of Art* de New-York (juillet) : deux intéressants articles illustrés sur les sculptures gothiques de la collection Hoenstchel vendue l'an dernier à l'Amérique, et sur deux œuvres superbes de l'art français : un *Saint-Sépulchre* et une *Pietà* de la fin du dix-septième siècle, provenant du château de Biron et émigrés, eux aussi, hélas ! en Amérique, chez M. Pierpont-Morgan.

Dans les *Monatshefte für Kunstwissenschaft* (juin) : une étude de M. W. Suida sur de savoureux tableaux de l'ancienne école styrienne au musée de Gratz (11 fig.).

Dans le *Kunst und Künstler* (octobre) : étude de M. H. von Tschudi sur la collection Arnhold, actuellement la plus précieuse collection d'art moderne qui soit en Allemagne, renfermant des œuvres excellemment choisies des principaux maîtres allemands modernes : Menzel, Böcklin, Hans Thoma, Leib, Trübner, Liebermann, L. von Hofmann, Leistikow, etc. (23 repr.)

AUGUSTE MARGUILLIER.

### LETTRES ALLEMANDES

Malwida de Meysenbug : *Le Soir de ma Vie* ; Paris, Librairie Fischbacher, 3.50. — Rudolph Lothar : *Die Fahrt ins Blaue* ; Berlin, Vita, M. 3.50. — Karl von Perfall : *Ritter und Damen* ; Berlin, Egon Fleischel, M. 4. — Waldemar Bonsels : *Kyrie eleison* ; Munich, E. W. Bonsels. — Die Erzählungen aus den Tausendund-ein Nächten, vol 2 à 5 ; Leipzig, Insel-Verlag, à M. 5. — François Villon : *Des Meisters Werke*, trad. K. L. Ammer ; Leipzig, I. Zeitler, M. 6. — Charlot Strasser : *Gedichte von einer Weltreise* ; Zurich, Meyer u. Zeller. — Alfred Richard Meyer : *Nachtsong* ; Berlin, Karl Schnabel. — Alfred Richard Meyer : *Ahrenshooper Abende* ; Berlin, *ib. id.* — Memento.

**Le Soir de ma Vie.** — Par les soins de M. Gabriel Monod,

qui avait déjà fait connaître au public français *les Mémoires d'une Idéliste*, paraît une traduction de la seconde partie des souvenirs de M<sup>lle</sup> Malwida de Meysenbug. Cette femme intelligente et sensible est morte à Rome en 1903, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Durant sa longue existence elle a connu tout ce qui porte un nom dans l'Allemagne cosmopolite. Son idéal d'humanité et de justice n'était pas celui qui a cours aujourd'hui. Si elle a pu se passionner pour la réalisation des libertés allemandes, elle avait trouvé en Italie, dans les trente dernières années de sa vie, un refuge contre le bruit de l'« Empire » et une nouvelle patrie. Elle fut l'intime de Wagner, de Nietzsche, de Herzen et de Mazzini. Elle rencontra Liszt, Lenbach et aussi M. Romain Rolland. Elle fréquenta M<sup>me</sup> Minghetti, Harry d'Arnim et le comte de Bülow. Sa narration est simple et sans prétention. Les événements de la vie quotidienne et les entretiens les plus graves s'enchaînent très agréablement dans son récit. D'humeur égale, un peu désabusée, M<sup>lle</sup> de Meysenbug a vu se jouer autour d'elle les drames de la passion humaine. Elle fut surtout une confidente et une conseillère. Son livre restera parce qu'à tous les hommes qu'elle a connus elle laissa un peu de sa bonté inépuisable.

**Die Fahrt ins Blaue.** — Ce « voyage dans le Bleu » nous conduit en Grèce, où sur la terre classique de la beauté le héros oublie un peu de sa science apprise pour revenir à lui-même. Un banal malentendu qui le sépare de sa femme lui fait entreprendre son voyage et l'ardente aventure avec une belle pianiste, après la désillusion, le fait rentrer au bercail.

M. Rudolph Lothar, dont le public parisien a applaudi *Arlequin-Roi*, est un de ces Viennois spirituels qui feraient fortune dans le journalisme parisien s'ils n'étaient attachés à l'existence douce et voluptueuse que l'on pratique sur les bords du Danube. Tout leur est facile et ils ont le même succès, qu'ils écrivent en prose ou en vers, qu'ils s'essayent au théâtre ou dans le roman. Mais, pour être bien compris, il leur faut leur milieu à eux, leur atmosphère et aussi leur public. Ils sont beaucoup plus Orientaux qu'Allemands et encore plus Italiens qu'Orientaux. Ils vont à Venise comme nous allons à Versailles. Leur âme est une âme de touriste et de collectionneur. Ils collectionnent des impressions d'art et des aventures d'amour, c'est pour quoi nous les considérons plutôt comme des amateurs que comme des écrivains.

M. d'Annunzio a appris à M. Lothar à mêler les paysages aux sentiments. Sous le ciel de Patras, le héros du *Voyage dans le Bleu* sent naître et vivre sa passion avec une intensité artificielle dont les épisodes du *Feu* nous avaient présenté naguère de si merveilleux exemples. La façon de monologuer rappelle aussi celle du grand Ita-

lien. Mais la seconde partie du roman avec le développement psychologique de la réconciliation est bien d'un Viennois.

**Ritter und Damen.** — Ecrivain fécond au style facile. M. Kart von Perfall vient de publier encore un nouveau roman. Il nous introduit dans la haute société allemande, où ces messieurs et ces dames, sous des dehors sociaux d'une correction parfaite, ont leurs intrigues amoureuses et leurs misères sentimentales. Nous retiendrons la jolie petite aventure du neveu fort épris de sa tante vertueuse, laquelle finit par succomber parce que le gamin se montre héroïque et qu'après tout elle a des sens.

**Kyrie eleison.** — M. Waldemar Bonsels a-t-il voulu se moquer de nous, ou bien est-ce M. Willi Geiger qui, avec ses six eaux-fortes « érotiques », s'est amusé à mystifier le bon public allemand ? Un chapitre de *Justine*, avec du mysticisme, de la volupté et du sang, voilà ce que vous trouverez sous cette couverture de vieux japon à la cuve. Du moins le marquis de Sade ne se donnait-il pas la peine de voiler ses horreurs sous des périphrases. M. Bonsels fait de la littérature « symboliste ». Quand il dépèce des cadavres ce geste a probablement un sens mystérieux qui nous échappe. *Kyrie eleison* n'est pas publié sous le manteau.

### §

**Illustrierte Sittengeschichte.** — L'éditeur Albert Langen à Munich a entrepris la publication d'une *Histoire des mœurs depuis le moyen âge jusqu'aux temps modernes*. Le premier fascicule de cet ouvrage nous est parvenu. Il en aura 20 en tout. Le texte est de M. Edouard Fuchs, qui s'est appliqué à donner de la moralité et des mœurs dans l'Europe civilisée un tableau très attachant. Son premier chapitre sur l'origine et l'essence de la pudeur est d'un historien doublé d'un philosophe.

L'ouvrage complet sera illustré de 450 gravures dans le texte et d'une cinquantaine de hors-texte, dont plusieurs en couleurs. On y trouvera surtout de nombreuses reproductions de gravures allemandes qui toutes ont une véritable valeur documentaire. Mais dès le premier fascicule il faut louer la double planche en deux tons qui reproduit la *Diane* de Rubens, et le curieux frontispice aux couleurs violentes d'un maître d'Augsburg du *xv<sup>e</sup>* siècle. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette publication dont, la couverture illustrée est de M. Henry Kley.

**François Villon.** — Les philologues allemands ont étudié Maître François Villon et lui ont consacré des éditions critiques avec commentaire. Mais les poètes se sont aussi laissés séduire par l'auteur du *Grand Testament* qu'ils considéraient surtout comme le prototype du « vagabond ». Il y a une quinzaine d'années, M. Richard

Dehmel a été très influencé par Villon et songeait à le traduire en allemand. Une seule pièce magnifiquement interprétée par lui se trouve dans ses œuvres. La tâche d'une adaptation complète en vers était du reste assez malaisée et, pour l'avoir entreprise, M. K.-L. Ammer mérite toute notre admiration et aussi une certaine indulgence. Il a réuni en un volume les *Ballades* et les deux *Testaments*. Les critiques allemands ont reproché à la traduction des incorrections de langage et quelques fautes grammaticales, excusables du reste à cause de la nécessité de la rime.

Mais ce sont là des vétilles. L'ouvrage est somptueusement édité par M. Zeidler, de Leipzig, qui joint à un goût exceptionnel une érudition de bon aloi. Le texte, à grandes marges, sans ornements, rappelle celui de nos grandes éditions du xvii<sup>e</sup> siècle. Une demi-reliure noire avec l'inscription « François Villon » sans inutile surcharge de « fers spéciaux » habille le volume. Avouez qu'un goût aussi parfait chez un éditeur d'outre-Rhin est un peu humiliant pour nous.

**Gedichte von einer Weltreise.** — M. Charlot Strasser a beaucoup voyagé et, au hasard de ses expéditions lointaines, il a noté quelques beaux poèmes inspirés par les pays qu'il traversait. Il y a de tout dans ce petit volume, des poèmes descriptifs, des élégies et de simples vers familiers. L'auteur emporte dans ses voyages un amour qu'il se plait à évoquer dans les décors les plus divers. C'est son bagage le plus précieux. En Russie, en Sibérie, en Chine et aussi en Afrique, le même souvenir l'accompagne et met une note dominante dans ses poésies. Plus tard, à Berlin, le ton change et c'est, parmi les paysages de la grande ville, la mélancolie et la tristesse de l'isolement, jusqu'à ce qu'enfin, la Suisse, le pays natal, rende au poète sa sérénité et sa joie de vivre.

M. Alfred Richard Meyer se plait à recueillir ses vers en de minces plaquettes qu'il ne livre point au grand public. Ses *Nachtsouette*, d'une poésie très savante, se composent exactement de dix pièces où l'auteur décrit minutieusement les émotions d'une nuit d'amour. Un autre recueil, *Ahrenshooper Abende*, qui porte comme sous-titre « cinq pastels lyriques », a exactement huit pages. Nous avons déjà de M. Meyer des poèmes sur Berlin, mais nous attendons de lui, pour pouvoir le juger en connaissance de cause, une production moins fragmentaire. Ses essais poétiques témoignent d'une assez grande maturité pour qu'il se décide enfin à publier un véritable livre.

**Die Erzuelungen aus den Tausendundein Næchten.** — Les éditeurs de la *Insel* poursuivent la publication complète, en langue allemande, des Mille et une Nuits. Les tomes 2 à 5 viennent de paraître et nous conduisent jusqu'à la 377<sup>e</sup> nuit. Dès maintenant nous pouvons constater une grande différence entre cette ver-

sion et celle que nous a donnée, il y a quelques années, le docteur Mardrus. La comparaison est toute à l'avantage de cette dernière. Malgré l'extrême richesse de la langue allemande, celle-ci se prête mal à rendre les voluptés orientales. Louons du reste la correction du style de M. Félix Paul Greve et l'élégance de cette petite édition in-18, plus portative que la française.

## §

**MEMENTO.** — *Deutsche Rundschau* (octobre) publie une correspondance inédite de Johannes Brahms avec Joseph Joachim. Les lettres sont datées de 1854 et 1855 et paraîtront prochainement dans un recueil édité par la Société Brahms de Berlin. M. H. von Foschinger, l'éditeur des lettres de Bismarck, s'est fait remettre jadis par le célèbre juriste Ihering la relation d'un entretien que celui-ci eut avec le grand chancelier en mars 1885. Il communique au lecteur ces pages intéressantes en ajoutant deux lettres inédites de Ihering. Ernst von Wolzogen commence un nouveau roman *Der Tintenfsch*.

Dans *Süddeutsche Monatshefte* (octobre), M. Gustave Pauli, conservateur du musée de Brème, fait paraître une étude sur l'art dans les cours de princes allemands. Il étudie l'influence du roi Louis de Bavière, du jeune grand-duc Ernest-Louis de Hesse et se montre assez embarrassé quand il s'agit, comme il convient, de faire l'éloge de Guillaume II. M. J. Hofmiller analyse le caractère de l'humoriste Wilhelm Busch d'après sa correspondance.

M. Walter Gensel donne, dans *Hochland* (octobre), une très bonne étude sur Puvis de Chavannes avec de nombreuses reproductions empruntées à l'œuvre du maître.

Nous recevons une revue d'art qui s'intitule *Monatshefte für Kunstwissenschaft* (septembre) et qui publie une « édition pour la France » rédigée par M. Meyer-Riefstahl. Cette édition est accompagnée d'un supplément de quatre pages donnant en français un résumé des principaux articles. Relevons : W. Martin : *Le Goût du public hollandais du XVII. siècle et la peinture du temps* ; H. Woss : *Le « Maître à l'œillet » et l'autel de Saint-Jean* ; Emile Schaeffer : *Le Triomphe de Federigo Gonzaga par Lorenzo Costa*, etc. De nombreuses et fort bonnes reproductions accompagnent le texte. On voit que ce périodique se distingue avantageusement des autres entreprises similaires imprimées en Allemagne par l'absence d'articles sur l'« art nouveau ». Une bibliographie internationale et très complète termine chaque fascicule.

*Maers* (1<sup>er</sup> octobre) contient une étude inédite du comte Fleury sur Napoléon III à Wilhelmshöhe. Elle est traduite sur le manuscrit original français et donne une série de détails inconnus jusqu'ici. Un article anonyme est dirigé contre les ballons du type « Zeppelin », lesquels ne sauraient rendre aucun service. Tant que les aéroplanes, auxquels appartient l'avenir, ne sont pas encore d'un usage pratique, il faut s'en tenir aux petits ballons. Nous ne savons pas ce que les enthousiastes du comte Zeppelin pourront répondre à ces affirmations, qui sont en contradiction avec l'opinion publique allemande.



Le baron de Berger étudie, dans *Oesterreichische Randschau* (1<sup>er</sup> octobre), l'œuvre du romancier autrichien F. de Saar, mort il y a deux ans.

*Das Literarische Echo* (1<sup>er</sup> octobre) reproduit un portrait de Heinrich Man avec une étude biographique de Hedda Sauer. M. Fr. Servaes associe, sous le titre *Aus Alt-Frankreich*, trois articles de critique sur des traductions allemandes de Villon, des *Contes drôlatiques* et de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*.

Dans *Morgen* (2 et 9 octobre) un conte de Strindberg, le *Livre d'Amour* *Deutsche Kunst und Dekoration* (octobre) publie une série de photographies artistiques de R. Dührkoop, à Berlin.

HENRI ALBERT.

### LETTRES ANGLAISES

Maurice Hewlett : *Halfway House*, 6 s., Chapman and Hall. — H. Rider Haggard : *The Ghost Kings*, 6 s., Cassell. — Eden Phillpotts : *The Virgin in Judgment*, Cassell. — Henry Handel Richardson : *Maurice Guest*, 6 s., Heinemann. — Sir Arthur Conan Doyle : *Round the Fire Stories*, 6 s., Smith Elder. — Mrs. Belloc-Lowndes : *The Uttermost Farthing*, 2 s. 6 d., Heinemann. — Mrs. Humphry Ward : *Diana Mallory*, 6 s., Smith Elder. — Anthony Hope : *The Great Miss Driver*, 6 s., Methuen. — W. B. Maxwell : *Hill Rise*, 6 s., Methuen. — Ernest Oldmeadow : *Aunt Maud*, 6 s., Grant Richards. — Memento.

Mr. George Meredith a appelé *The Egoist* son chef-d'œuvre, a *comedy in narrative*, Mr. Maurice Hewlett appelle a *comedy of degrees* son récent roman **Halfway House**. Il y aurait peut-être d'autres rapprochements, plus frappants et plus justes, à tenter, mais la tâche nous apparaît quelque peu délicate et comporte assurément trop de risques auxquels nous serions téméraires de nous exposer. Il est tout à l'honneur de Mr. Maurice Hewlett qu'on pense en le lisant à Mr. George Meredith : lui-même s'en félicite, sans doute, dans la fervente admiration qu'il professe pour son glorieux aîné. Mais, en tous cas, aucune comparaison n'est possible, et si l'on peut reconnaître que Mr. Hewlett s'est mis à l'école d'un maître aussi parfait, on doit observer aussi qu'il ne s'est fait ni son disciple, ni son imitateur. Tous deux sont de ces rares écrivains d'Angleterre qui ont le goût et qui prennent la peine d'écrire leur langue avec un sévère souci du style ; tous deux ont, à un degré peu commun, le précieux sens du comique, les dons exceptionnels de l'artiste et l'extrême respect de leur art. Enfin, l'un et l'autre, avec leurs caractéristiques personnelles, leurs moyens différents d'expression, d'exécution et de construction, sont très évidemment dans la tradition, et dans la bonne. Après la période que domine Dickens, il y a celle que domine Meredith, et dans l'actuelle, où la lutte est vive encore pour la prépondérance, Mr. Maurice Hewlett est et demeurera au premier rang.

Jusqu'ici, l'auteur du *Cahier de la Reine* et des *Amours Charmantes et Cruelles* s'était complu à faire revivre, avec un art pres-

tigieux, les époques passées et des personnages héroïques, les temps de la chevalerie et le Quattrocento, Richard Cœur-de-Lion et Marie Stuart. Mains siècles et mains pays lui ont servi de cadre. Parti du moyen-âge, le voici, après des haltes judicieuses, parvenu jusqu'à nos jours; et l'histoire qu'il nous raconte n'est pas moins charmante que les précédentes. Connaître les mœurs des époques passées n'empêche nullement de s'intéresser à celles de son propre temps, et de bien les observer. « Les hommes cultivés, dit Mr. Meredith, dans son *Essai sur la Comédie*, font des observateurs exacts et perspicaces », et Mr. Hewlett en est une preuve. Comme Molière, il se conforme au précepte d'Horace : observer les mœurs de son temps et peindre ses personnages avec les couleurs leur convenant le mieux, en évitant un réalisme par trop cru. Comme notre grand comique, et comme l'immortel créateur de *l'Egoïste*, il saisit fermement ses personnages en vue du dessein principal de son plan, il leur donne l'empreinte de l'idée, et, en augmentant ou adoucissant légèrement l'objet de l'étude, il le généralise de façon à le rendre éternellement humain. Dans *Halfway House*, Mr. Maurice Hewlett accorde toute l'importance au développement du caractère de son héroïne ; au début Mary Middleham est une petite personne aussi banale qu'il est possible de l'être ; mais, suivez-la de chapitre en chapitre et vous serez conquis, séduit, émerveillé. Ses partenaires, les masculins surtout, changent peu. L'homme qui l'épouse demeure de bout en bout tel qu'il est : il est d'ailleurs ainsi depuis sa naissance, semble-t-il, et la mort le prend tout d'une pièce aussi. Tristram Duplessis ne cesse de la poursuivre despotiquement, avant, pendant et après le mariage, pour qu'elle soit sa maîtresse. Et c'est le libre Senhouse qui la gagne, lui, l'homme sans liens qui vit sa vie conforme à sa nature. Et ce dénouement est symbolique.

Il est un dicton qui veut que ce soit dans les vieilles marmites qu'on fasse la meilleure soupe, et Mr. H. Rider Haggard s'en est souvenu pour confectionner **The Ghost Kings**. Inutile ici de commenter les qualités de style ou la psychologie de ce livre. Selon la recette bien connue, l'auteur échafaude très habilement son récit, et c'est avec une remarquable vivacité qu'il imagine toute une contrée africaine qu'il n'a sans doute jamais visitée. Car le mélodrame se déroule chez les Zoulous, avec naturellement les personnages les plus invraisemblables et les plus surprenantes aventures. Les Cafres et les Pygmées, le traître Ishmael, Richard Darrien et Rachel Dove, tous les acteurs et figurants qui grouillent dans ce dramatique récit sont de la plus fantastique variété, encore que chacun d'eux soit découpé à l'emporte-pièce d'après le modèle conventionnel soigneusement conservé au magasin des accessoires. Tout le monde s'agite, se démène avec le diable au corps, massacre et se fait occire individuellement ou

par milliers ; que de combats, que de dangers, que d'aventures ! avec ce résultat qu'on prend plaisir à cette lecture si absurdement captivante.

Mr. Eden Phillpotts est le romancier du Dartmoor et il aime à ce point cette belle et pittoresque contrée qu'il l'a employée comme décor pour la plupart de ses bons romans. Peut-être même finissons-nous par trouver qu'il exagère et que lui aussi il a conservé un procédé quelque peu suranné avec ses longues et minutieuses descriptions de paysage à toutes les heures du jour et de la nuit et à toutes les saisons de l'année. Ce n'est là toutefois qu'un des défauts de détail qu'on peut reprocher à Mr. Eden Phillpotts, qui pour le reste se montre un des romanciers le plus remarquables de l'heure actuelle, comme aussi des plus féconds. Son dernier livre, **The Virgin in Judgment**, possède de telles qualités qu'il passera certainement jusqu'à l'œuvre prochaine, espérons-le, pour le meilleur des romans de Mr. Phillpotts. Il s'agit d'un ménage à trois, mais au lieu du banal trio de l'adultère, nous avons le mari, la femme et la sœur du mari, et c'est de celle-ci que viendra tout le mal. La femme, une des meilleures créations de l'auteur, est douce, féminine, née pour être épouse et mère, pour être amante, même, tant elle semble appeler l'amour et y trouver de joie. L'homme est moins fouillé, plus terne, plus uniforme ; il n'est pas jaloux de sa femme, mais il ne la comprend pas plus qu'il ne comprend sa sœur, et dans l'inconscient égoïsme entretenu par les deux affections qui l'entourent et qu'il paie de retour, il ne fait rien pour empêcher la catastrophe. Il a commis l'erreur d'accueillir en tiers à son foyer sa sœur Rhoda, la *Virgin in Judgment*, une sorte de Diane rustique, de *παρθένος ἀδύτη*, qui n'aime au monde que son frère et à qui répugne par une perversion de l'instinct naturel toute idée sexuelle. Inévitablement cette anormale en arrive vite à détester sa belle-sœur en qui elle ne voit plus qu'un être impur et coupable, et la tragédie finale est amenée très sûrement, sans improbabilités, sans contrastes forcés ou faciles, par le développement logique et fatal de l'erreur initiale, à laquelle, de par leur caractère même, les personnages sont incapables de porter remède. C'est un beau livre par un artiste sincère.

### §

Lorsque, dans les piles de livres nouveaux qui s'entassent autour de lui, à cette saison de l'année, le critique met la main sur un volume de près de six cent pages compactes, il fait aussitôt la grimace. C'est ce qui nous est arrivé avec le roman de Mr. H. H. Richardson intitulé **Maurice Guest**. Avec un auteur qui débute par une œuvre l'une ampleur pareille on a des chances d'éprouver une déconvenue, encore que, dans ce cas, la marque de l'éditeur William Heinemann soit une garantie certaine d'intérêt. Mais une fois la lecture commencée on est absorbé, entraîné, conquis ; on va jusqu'au bout avec

une admiration croissante, avec un plaisir qui ne faiblit pas. Nous sommes à Leipzig, au milieu des étudiants des deux sexes qui viennent de tous pays suivre les cours du fameux conservatoire de musique. Maurice Guest, le héros du livre, est un jeune Anglais qui s'éprend éperdument d'une Australienne, Louise Dufroyer, maîtresse de Schilsky, violoniste de génie. Les phases successives de cette fatale passion sont décrites avec une précision et une minutie extraordinaires qui font croire que ces souffrances ont été vécues, et qu'il s'agit d'un récit personnel. On ne saurait ici entrer dans le détail des incidents relatés dans ce volumineux roman, non plus que critiquer bien des points qui appellent la discussion, ou signaler des fautes qui eussent pu être évitées. Le suicide du dénouement est peut-être un peu excessif, mais admissible cependant, car on comprend qu'une femme du tempérament de l'Australienne retourne à son premier amour, le violoniste virtuose, et quitte son médiocre adorateur, qui a rendu son amour insupportable et ne peut supporter l'abandon de celle par qui il souffre et sans qui il ne peut plus vivre. Bref, cette histoire de *Maurice Guest*, avec ses héros, ses comparses, son décor, est un roman d'une très réelle puissance et l'un des meilleurs que nous ayons eus depuis longtemps.

Sous le titre de **Round the Fire Stories**, Sir Arthur Conan Doyle a rassemblé dix-sept nouvelles « concerned with the grotesque and with the terrible », dit-il, « récits qui peuvent le mieux se lire autour du feu, par un soir d'hiver ». C'est l'atmosphère idéale qu'il choisit pour que ces nouvelles soient le mieux goûtées. Mais des histoires grotesques et terribles nous font penser à Edgar Allan Poe, et la comparaison est dangereuse pour le créateur de Sherlock Holmes. Avec toute sa merveilleuse habileté, avec sa versatilité d'invention, sir Arthur n'a pas l'imagination poétique qui donne au genre « grotesque et terrible », ce caractère exceptionnel, presque magique, fascinant comme une hantise, et dont on reste ébloui avec Edgar Poe. Cependant, on trouvera de remarquables qualités aux nouvelles intitulées *Playing with Fire, the Lost Special, the Club-footed Grocer*, etc.

Sauver les apparences à tout prix, « jusqu'au dernier sou », telle est la difficulté que doit résoudre le héros du bref récit que Mrs Belloc-Lowndes appelle **The Uttermost Farthing**. Un diplomate américain enlève une dame anglaise, que néglige son mari, un viveur grossier. Dans le train qui emmène les futurs amants, de Paris vers la Provence ensoleillée, la dame, vaincue par les émotions, meurt subitement d'une affection cardiaque. Sa réputation doit demeurer intacte. Le diplomate la laisse dans le compartiment et revient à Paris. On découvre le cadavre et la cause naturelle de la mort est simplement établie. L'honneur est sauf, et les convenances aussi. Le

début et la fin de l'histoire sont réellement captivants ; le milieu l'est moins. L'auteur en outre parle de la vie de Paris sans commettre d'absurdes erreurs, ce qui arrive trop fréquemment aux auteurs anglais.

Toute une classe de lecteurs se délecte aux romans de Mrs Humphry Ward, ce qui n'a rien d'étonnant : c'est banal, poncif, rococo et sans originalité, mais non sans prétention. **Diana Mallory** possède toutes ces qualités et n'aura pas moins de succès que les livres précédents de l'auteur de *Robert Elsmere*, cette ennuyeuse série de sermons. Ici encore le lecteur se laissera prendre à ces personnages peints à plat, sans relief et sans caractère, et il s'imaginera qu'il est initié aux mystères de la grande vie des hautes sphères politiques et sociales. Mais c'est savoir bien peu de choses d'un personnage qu'il occupe une situation officielle élevée, et Mrs Humphry Ward se contente de cet extérieur ; peu lui importe la nature intime des individus, les secrets mobiles de l'être humain. Ses héros sont ducs, pairs, ministres, membres du Parlement, mais c'est leur défroque d'apparat, tout cela, du clinquant ; c'est un décor d'opéra-comique qu'on veut faire prendre pour la vraie nature. Toutefois, l'auteur s'emploie à ce trompe-l'œil avec une admirable habileté ; elle n'ignore rien des ressources du métier. A part cela, ça n'a pas d'importance.

L'auteur du *Prisoner of Zenda* vient de donner une nouvelle œuvre, **The Great Miss Driver**, dans laquelle nous retrouvons avec plaisir l'auteur aussi des *Dolly Dialogues*. Jenny Driver est une jeune millionnaire de très humble naissance, mais de caractère singulièrement orgueilleux. Sa fortune et sa situation indépendante font de cette orpheline la reine de la ville provinciale que son père a pour ainsi dire créée en s'enrichissant. Qui épousera-t-elle ? C'est sa conduite vis-à-vis de ses prétendants, lord Fillingford et Léonard Octon, qui fait tout l'intérêt de l'histoire. L'auteur ne se lance pas dans une étude profonde et vaste des caractères, ni dans des incidents multiples et des aventures compliquées. Il s'adonne plus simplement à un exposé exact, spirituel, clairvoyant et sagace des valeurs sociales ; il note subtilement le contre-coup des actions de la *great miss Driver* sur tout ce petit monde de province où rien de ce que fait le voisin n'est indifférent au voisin. Sans doute, les personnages sont captivants, mais le véritable intérêt que prendra le lecteur sera justement dans cette peinture d'un milieu humain très particulier et très ordinaire à la fois, dans cette comédie d'opinions, de jugements, de préjugés, de convenances et de palinodies.

Mr. W. B. Maxwell est un romancier qui sait toujours être intéressant, parce qu'il reste constamment en contact avec la nature humaine. Il traite le roman avec une sorte de méthode scientifique et quel que soit le sujet qu'il aborde, il le connaît à fond. Dans **Hill**

Rise, il fait preuve de connaissances très étendues sur l'art de bâtir, mais ce qui est plus intéressant encore, et ce à quoi il réussit, c'est à nous présenter une série de portraits des plus réellement vivants. Lui aussi il s'inquiète des valeurs sociales, et le conflit du vieux maître-maçon avec tout son voisinage de snobs suffit à accaparer l'attention d'un bout à l'autre du livre. L'issue de la lutte est ingénieusement arrangée, et permet de garder un souvenir reconnaissant à l'auteur pour les bons moments qu'il nous a fait passer.

Cette fois encore, Mr. Ernest Oldmeadow a recours à un procédé assez facile, mais auquel il sait conserver quelque charme. Son récit, **Aunt Maud**, se compose des pages du journal d'une jeune nièce, fort séduisante et douée d'un sens très vif de l'humour. Les personnages de cette légère comédie sont tour à tour aimables et tout au moins déconcertants, sinon quelque peu déplaisants. La tante Maud, en particulier, nous offusque parfois, mais il est vrai que son âge peut être une excellente excuse : on ne saurait être à trente-trois ans un mentor impeccable, ni posséder de la vie une expérience approfondie, surtout quand on n'a pas passé par le mariage. Somme toute, et malgré ces défauts assez bien dissimulés, l'intrigue amoureuse, qui est le sujet principal du livre, est infiniment captivante.

**MEMENTO.** — Le numéro d'octobre de *The Quarterly Review* indique à son sommaire : *Agricultural Cooperation*, par la personnalité très compétente qui signe « Home Counties » ; *The First Earl of Chathan*, par M. C. Grant Robertson ; *Medieval Sport*, par W. A. Baillie Grohman ; *The Inns of Court*, par C. E. A. Bedwell ; *Vagrants, Beggars and Tramps*, par John Cooke ; *Municipal Trade*, par le Major Darwin ; *Some Impressions of South Africa* ; *The Presidential Election in the United States*, par le Prof. S. J. Maclean ; *Our Endangered Sea Supremacy* ; *The Origin of Tragedy*, par le prof. Ridgeway ; *John Delane and Modern Journalism* ; *Compensation and the Time-Limit* ; *The German Peril* ; *A Rejoinder to Prince Bülow*.

Tous les articles de *The Edinburgh Review* sont anonymes et le numéro trimestriel d'octobre de cette revue centenaire comprend : *The Free Trade Congress, Protectionist Reaction and the Hop Industry* ; *Gæthe's Novels* ; *The Survey of the British Empire* ; *New England Nature Studies, Thoreau, Barrroughs, Whitman* ; *The Industrial Position of Women* ; *The Paston Letters* ; *Two French Memoires* (mémoires de la comtesse de Boigne et les souvenirs du Baron de Frénilly, publiés par MM. Plon-Nourrit) ; *Early London* ; *Beauty and Expression* ; *The New Era in Turkey* ; *Lord Milner and Canadian Preference*.

Dans une charmante série de réimpressions d'ouvrages célèbres, que les éditeurs, Messrs George Bell and Sons, appellent *The Queen's Treasures Series*, ils vont nous donner des récits qui eurent jadis une vogue durable, tels que *Cousin Phillis*, par Mrs. Gaskell, que préface le prof. Thomas Seccombe, *Six to Sixteen*, et *A Flat Iron for a Farthing*, par Mrs. Ewing. Les volumes, d'un prix très réduit, sont fort bien imprimés sur d'excel-

ent papier, avec un entoilage agréable et des illustrations en couleurs tout à fait ravissantes.

Par les soins du prof. George Saintsbury, l'Oxford University Press publie une édition complète illustrée des œuvres de Thackeray, pour laquelle ont été rassemblés tous les fragments et articles qui parurent anonymement dans des journaux et des revues diverses ; cette édition comporte dix-sept volumes, à deux shillings, arrangés autant que possible selon l'ordre chronologique.

Dans sa série de *Contemporary Men of Letters*, Mr. William Heinemann publie une intéressante monographie d'*Anatole France*, par M. George Brandès.

HENRY-D. DAVRAY.

### VARIÉTÉS

**Souvenirs dans un bar.** — Je crois que des Esseintes a eu tort. Il aurait dû ne pas borner son fameux voyage à Londres à la visite du seul *Austin's Bar* de la rue d'Amsterdam, d'ailleurs détérioré par des garçons français. Il eût trouvé rue des Mathurins un établissement de caractère plus parfaitement anglais, d'aspect plus intime et plus aristocratique à la fois, je veux parler de l'*Eureka Bar*, tenu par Mrs. Hill, ce petit endroit quasi historique que n'ont point changé les ans et qui est comme le pendant du *Olde Cheshire Cheese* londonien, sans l'écritoire et la chaise de Dr. Johnson, ou du *Leather Bottle* de Cobham, où l'on peut déjeuner sur la table même de Mr. Pickwick et de Charles Dickens.

Rien, de la rue, ne fait soupçonner au passant qui l'ignore, l'existence de ce coin curieux de Paris ; à peine une lanterne sans éclat à la porte, et de calmes petites lettres majuscules aux carreaux voilés de stores sans luxe, annoncent-elles un débit public. L'abord n'en est même pas mystérieux, mais bien d'une éclatante banalité. Il faut savoir. C'est le grand charme de ce lieu, et pourquoi tant de promeneurs passent quotidiens et indifférents, sur le trottoir, sans rien remarquer. Peut-être aussi que la vue de l'Opéra voisin les éblouit.

Mais que de souvenirs vous accueillent, dès le seuil de cet exigu *Eureka Bar*, d'un passé si proche et qui déjà appartient à l'histoire ! J'aime à m'y asseoir sur un des rares tabourets qui le meublent et ne me lasse pas d'entendre Mrs. Hill me raconter, tout en essuyant des verres d'un geste circulaire, monotone et infailible, qu'elle a fondé sa maison en 1870, et comment elle n'en a pas bougé depuis cette date, et me parler des célébrités qui ont défilé chez elle, bu son whisky, mangé son pressed beef, jockeys et têtes couronnées, car « the King used to come in here for a drink, sir, when he was Prince of Wales ! »... Et si elle n'ajoute pas : « and such a nice gentleman, too ! » du moins le pense-t-elle.

En vérité, le portrait de l'actuel Edouard VII orne l'étagère du bar, entre une tour Eiffel en plomb bronzé et une photographie du Crystal Palace, parmi les bouteilles classiques; et de nombreuses caricatures silhouettent aux murs son image un peu grasse; le voici, ce monarque, dans un supplément du *Topical Times*, et, ma foi, c'est bien lui que j'aperçois aux courses de Newmarket de l'année 1885. Il porte une culotte, des guêtres beiges, un chapeau melon marron de forme absurde et qui fut chic, et il converse, le cigare à la main avec un lord Rothschild, raide, et un Duke of Hamilton cravaté de bleu. La duchesse de Montrose sourit à leur causerie. Elle a revêtu, pour la circonstance, une robe claire à trois volants bordés de fourrures, relevés par un « tournure » qui semble un pouf capitonné et drapé comme on en voit encore dans certains salons officiels de nos provinces; sa voilette, courte et brodée, tombe d'un chapeau tyrolien tout à fait vert et pathétique, et sa main, nonchalamment, repose sur un petit parasol. Newmarket, 1885!...

Combien je regrette que mon jeune âge d'alors ne m'ait pas permis d'apprécier cette époque charmante! Il ne me reste aujourd'hui pour me consoler que les caricatures de l'*Eureka Bar*, certaines gravures de mode du *Journal des Demoiselles* et quelques *Estampes modernes* démodées. Car c'est alors que les tournesols, les lys et les plumes de paon commencèrent de fleurir, stylisés, dans des « grès flambés » et sur des « tentures murales artistiques »; alors, des bandeaux ombragèrent tous les fronts féminins bien pensants, et des draperies de couleurs inconnues et des pierres mystérieuses riches de vertus intellectuelles, couvrirent le corps de bien des dames qui se sentaient une âme évidemment ibsénienne; et même quelques jeunes hommes émettaient des paradoxes esthétiques et des épigrammes avec un geste souple de la main, à la façon de Mr. Oscar Wilde, ou essayaient de se faire des ennemis avec art, comme James Whistler — tout en imitant sans art ses brillants Nocturnes...

Mon Dieu, mon Dieu! comme tout cela a passé vite, emporté au vent de la Mode. Qu'en reste-t-il? des poteries bon marché, les étoffes art nouveau des grands magasins, des bijoux artistiques non signés, de la littérature sans génie — à peine un souvenir amusé! Pour moi, qui n'ai connu ni ces joies, ni ces âmes malades, ni ces grands personnages, je vénère cette époque disparue, et, volontairement oublieux des esthètes oubliés, je me réfugie dans la compagnie des sportsmen, espèce vivace, habitués de Mrs. Hill, eux que le temps n'atteint pas. Je bois avec ces messieurs, et je crois bien que je leur suis sympathique. Ce gentleman si distingué, orné d'une lavallière à pois, qui fut, sauf erreur, le jockey de M. Edmond Blanc, John Reif, me regarde sans déplaisir — du haut de son cadre.

Même, en appuyant un peu mon tabouret contre le mur, je me



trouve dans une société plus auguste encore, car je suis assis à la hauteur de lord Rosebery, alors mince, sur la pelouse de Goodwood; mes pieds foulent le gazon soigné; voici, à mon côté, le Duke of Connaught, et quand, tout à l'heure, la Princesse de Galles et la Princesse Christian, suivant de l'œil la course, tourneront la tête de mon côté, je ferai un salut courtois à Leurs Altesses Royales...

Mais le crépuscule tombe sur cette anglaise aquarelle; il me faut rentrer chez moi. Les cavaliers de Spy, les célébrités de A. Bryan, les dames en robes à volants me souhaitent le bonsoir; et je ne serais pas surpris d'entendre un anachronique gramophone lancer du haut du comptoir les premières mesures de *Radis roses* ou de *Fraises au Champagne* de M. Klein, ou, qui sait! *le Torrent* de M. Marcaillou. «... Good night, Mrs. Hill!... »

... Au tournant de la rue le monument doré de l'architecte Garnier m'ahurit et la vue du premier fiacre automobile me choque.

X.-MARCEL BOULESTIN.

### PUBLICATIONS RÉCENTES

#### Esotérisme

- P. Oltramare: *L'Histoire des Idées théosophiques dans l'Inde*, tome 1<sup>er</sup>, in-8; E. Leroux. » » gions par l'unité de la pensée ésotérique; « Publications théosophiques ». 3 »  
L. Revel: *Vers la Fraternité des reli-*

#### Ethnographie. Folklore

- A. van Gennep: *Religions, Mœurs et Légendes*, Essais d'ethnographie et de linguistique, « Mercure de France ». 3 50

#### Histoire

- Dom Fernand Cabrol: *L'Angleterre chrétienne avant les Normands*; Lecoq. 3 50  
James Caterly: *Les Roumains*, t. 1<sup>er</sup>; Calmann-Lévy. » » Frédéric Masson: *Autour de Sainte-Hélène*; Ollendorff. 3 50  
Youssef Fehmi: *Histoire de la Turquie*; Perrin. 5 » Emile Roca: *De Richelieu à Mazarin (1642-1644)*; Perrin. 3 50  
Adolphe Jullien: *Amours d'Opéra au XVIII<sup>e</sup> siècle*; Daragon. 15 » Louis Rousseau: *Les Relations diplomatiques de la France et de la Turquie au XVIII<sup>e</sup> siècle, I*; Rudeval. 3 50

#### Littérature

- Paul Adam: *Le Taureau de Mithra*; Sansot. 1 » Edmond Pilon: *Francis Jammes et le Sentiment de la Nature* (Collection « les Hommes et les Idées »); « Mercure de France ». 3 50  
Etienne Bellot: *Notés sur le Symbolisme*; Linard. 1 50 L. Thomas: *Tablettes d'un Cynique*; Ed. de « La Société Nouvelle ». 3 50  
Luc Durtain: *L'Etape nécessaire*; Sansot. 3 50

#### Philosophie

- Auguste Comte: *Cours de philosophie positive*; Schleicher. 2 » Bertrand Russell: *La Philosophie de Leibniz*; traduite par Jean et Renée J. Ray; Alcan. 3 75  
Abel Rey: *La Philosophie Moderne*; Flammarion. 3 50

## Poésie

- Louis Deluc : *Chansons du Jeune Temps*; Impr. St-Gervais. 2 »  
 Alfred Droin : *Le Collier d'Émeraude*; Fasquelle. 3 50  
 Luc Durtain : *Pégase*; Sansot. 3 50  
 Henry Labonne : *Heures d'oubli, Fleurs avrilines*; Edition Mutuelle. 3 50  
 Sfenosa : *Choix de poésies françaises et provençales*; Marseille, « Vie provençale ». 3 50

## Psychologie

- I. Ioteyko et M. Stefanowska : *Psychophysiologie de la Douleur*; Alcan. 5 »

## Publication d'Art

- Eugène Poiré : *Les Monuments nationaux en Allemagne*; Plon. 3 50

## Questions coloniales

- Lucien Hubert : *L'Éveil d'un Monde*; Alcan. 3 50

## Questions morales

- Paul Adam : *Nouveaux Catéchisme*; Sansot. 1 »

## Roman

- Lucy Achalmé : *Le Maître du pain*; Soc. d'éditions. 3 50  
 Mathilde Alanic : *La Romance de Jonconde*, Plon. 3 50  
 Emile Baumann : *L'Immolé*; B. Grasset. 3 50  
 Geoffroy Chaucer : *Les Contes de Canterbury*, traduction française par un groupe de professeurs de l'Université, avec une introduction et des notes; Alcan. 12 »  
 Chékri Ganem : *D'a'ad*; Fasquelle. 3 50  
 A. Conan Doyle : *Le Parasite*, trad. de Albert Savine et Georges-Michel; Stock. 3 50  
 Jacques Constant : *Rosine se range*; Zaretsky. 1 »  
 Prosper Dor : *Au bord de l'Idylle*; Sansot. 3 50  
 Claude Ferval : *Ciel rouge*; Fasquelle. 3 50  
 L'auteur de « Amitié amoureuse » et Jean de Fossendal : *L'Amour guette...*; Calmann-Lévy. 3 50  
 Anatole France : *L'Île des Pingouins*; Calmann-Lévy. 3 50  
 René Gerval : *Garnison Lorrain*; Sansot. 3 50  
 Jean-Paul Hippeau : *René Rousselier*; Tassel. 3 50  
 Charles-Henry Hirsch : *Nini Godache*; Fasquelle. 3 50  
 Rudyard Kipling : *Le Chat Maltais*, trad. par L. Fabulet et A. Austin-Jackson; « Mercure de France » 3 50  
 Paul Leclercq : *Aventures de Bécot*; « Vie Parisienne ». 3 50  
 Georges Lecomte : *L'Espoir*; Fasquelle. 3 50  
 Jacques Mayral : *Le Miracle de Courtville*; Gastein-Serge. 3 50  
 Gabrielle Zapolska : *L'Oraison dominicale*, trad. du polonais par Paul Cazin; Sansot. 3 50

## Sciences

- H. de Vries : *Espèces et Variétés*, trad. de l'anglais par L. Blaringhem; Alcan. 12 »  
 J.-M. Pargame : *Origine de la Vie*; Schleicher. » »

## Sociologie

- Louis André : *Histoire économique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*; Alcan. 2 »  
 Jean H. de la Moskowa : *Horizons*; Lebeau. 3 50

## Théâtre

- Louis Dartigues : *Réputée*, pièce en trois actes; Fasquelle. 2 50  
 Jean Galtier-Boissière : *Au pays des Contes bleus*; Larousse. » 75  
 Fernand Gregh : *Prélude féerique*, conte bleu en vers; « Mercure de France ». 1 »  
 René Morax : *Henriette*, drame en 4 actes avec chœurs; Conard. » »

## Voyages

- Louis Bertrand : *La Grèce du Soleil et des paysages*; Fasquelle. 3 50  
 P.-Louis Rivière : *Villes et Solitudes*; Plon. 3 50

MERCURE.

ÉCHOS

Nietzsche, la Renaissance et le Protestantisme. — Sur les Origines de l'Angelus. — La Société des Amis de Carrière. — En l'honneur d'Emile Verhaeren. — Le Monument Stendhal. — Le Dîner du Quatorze. — Le Cénacle de la *Muse Française*. — Publications du *Mercur de France*. — Le Sottisier universel.

**Nietzsche, la Renaissance et le Protestantisme.**

Mon cher Vallette,

M. Jules de Gaultier me reproche d'appuyer sur une interprétation personnelle, et non sur des textes, l'explication que j'ai tentée des prédictions et des haines de Nietzsche. Il s'agit, on s'en souvient, de l'attitude de Nietzsche vis-à-vis de ces deux faits concrets : la Renaissance et le Protestantisme. Il y a lieu d'abord de distinguer. Pour le protestantisme, ni M. Jules de Gaultier ni moi ne différons d'avis sur la façon dont Nietzsche l'a envisagé comme une manifestation du pouvoir d'arrêt. Ce qui nous sépare, c'est que M. Jules de Gaultier dit : Nietzsche a raison, tandis que je dis : Nietzsche a tort.

Pour la Renaissance, par contre, il s'agit bien d'une question d'exégèse nietzschéenne. J'ai cru pouvoir avancer que, si Nietzsche admirait la Renaissance, c'était surtout parce qu'il y voyait la restauration d'une culture ancienne. Là-dessus, M. Jules de Gaultier me cite un texte où Nietzsche expose en faveur de la Renaissance des arguments d'ordre dionysien, ou, pour employer la terminologie de l'auteur du *Bovarysme*, appartenant à la catégorie du pouvoir d'impulsion. Je ne songe nullement à discuter la signification de ce texte : c'est sans contredit un texte dionysien. Mais il faut prendre garde que Nietzsche, en tant que philosophe dusurhumain, est tout disposé à conférer une valeur dionysienne à ce qu'il admire, alors même que les vraies raisons de son admiration sont tout apolliniennes. On le verra donc fréquemment exalter d'éloges dionysiens des phénomènes que M. Jules de Gaultier rangera sans hésitation dans l'ordre de la culture, ou du pouvoir d'arrêt, et vice-versa. Encore une fois, il n'y a pas dans Nietzsche cette rigueur analytique que M. Jules de Gaultier a mise dans ses propres conceptions. Il n'en est pas moins vrai que, dans tout le mouvement qui a abouti au classicisme français et dans le classicisme lui-même, Nietzsche a vu avant tout une rénovation apollinienne de la culture grecque. Et puisque M. Jules de Gaultier ne se contente pas d'affirmations, voici des textes qui me semblent significatifs :

« Quand on lit Montaigne, la Rochefoucauld, La Bruyère, Fontenelle... Vauvenargues, Chamfort, on est plus près de l'antiquité qu'avec n'importe quel groupe de six auteurs d'un autre peuple. Par ces six écrivains, l'esprit des derniers siècles de l'ère ancienne a revécu à nouveau ; — réunis, ils forment un chaînon important dans la grande chaîne continue de la Renaissance... Pour formuler une louange bien intelligible, je dirai qu'écrites en grec leurs œuvres eussent été comprises par les Grecs... (*Le Voyageur et son ombre*, 214.)

Un peu plus loin, aph. 216, il est question de « la résurrection du grand latinisme stoïque par quoi les Français ont continué de la façon la plus digne l'œuvre de la Renaissance ». « Ils passèrent, continue Nietzsche, avec

un succès merveilleux, de l'imitation des formes antiques à l'imitation des caractères antiques, ce qui leur confère à tout jamais un droit aux distinctions les plus hautes... »

Faut-il citer encore le grand aphorisme (221) d'*Humain trop humain*, où Nietzsche fait ce singulier éloge de Voltaire, l'appelant « le dernier des grands poètes dramatiques qui entrava par la mesure grecque son âme aux mille formes », « le dernier grand écrivain qui, dans le maniement de la langue de la prose, eut l'oreille d'un Grec, la conscience d'artiste d'un Grec » ; où ce qu'il trouve de mieux à dire de Goëthe, c'est d'avoir ressenti à la fin de sa vie « le besoin profond de reprendre la tradition de l'art et de prêter aux décombres et aux fûts de colonnes restés debout du temple, au moins par l'imagination de l'œil, la perfection et l'intégrité antiques » ; e qui se termine par ces mots : « Pas de matières et de caractères neufs, mais les anciens, dès longtemps accoutumés, dans une série toujours continuée de revivification et de réformation : voilà l'art tel que Goëthe le comprenait tardivement, tel que les Grecs et aussi les Français le pratiquaient » ?

En voilà assez, je crois, pour montrer combien les raisons de l'admiration de Nietzsche pour l'art classique produit par la Renaissance et pour la Renaissance elle-même étaient apolliniennes.

Reste la question du protestantisme. Mais pas plus que M. Jules de Gaultier, je ne puis songer à exposer dans l'espace restreint d'une lettre, — quelle que soit la large hospitalité des échos du *Mercure* à cet égard, — les considérations même les plus brèves qui motivent ma façon de voir. Cependant je ne puis ne pas affirmer de nouveau mon désaccord foncier sur ce sujet avec M. Jules de Gaultier et par suite avec Nietzsche. Sans doute, j'accepte pour le christianisme actuel, protestantisme compris, toute la virulente et admirable critique nietzschéenne. Mais si la dernière forme du christianisme — demande à être surpassée, comme le fut précisément le catholicisme par le protestantisme, il ne s'en suit nullement que celui-ci, au moment où il se produisit et par ses résultats ultérieurs, n'ait pas constitué un mouvement dionysien aussi fécond dans le domaine de l'éthique et de la sociologie que la Renaissance dans celui de l'art et de l'intellectualité.

Arguer de quelques individualités supérieures italiennes et françaises des xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles pour prétendre que le christianisme se serait éteint de sa belle mort sans la reviviscence que lui valut l'apparition du protestantisme est une de ces magnifiques plaisanteries dont l'esprit fertile de Nietzsche fut trop souvent prodigue. Pour peu que l'on se familiarise avec l'époque qui précéda immédiatement la réforme, on s'aperçoit au contraire que la superstition la plus grossière ou, si l'on veut, la foi religieuse la plus intense régnaient partout souverainement, sauf peut-être dans la classe qui profitait le plus de cet état de choses, le très haut clergé. Que faut-il penser d'un temps qui n'était pas encore très éloigné, — car des gens assistant aux premières prédications de Luther auraient pu voir brûler Jeanne d'Arc, — où il suffisait de la présence d'une illuminée pour changer le cours des choses, jeter la déroute dans les armées et restaurer une monarchie que tout condamnait ? Jésus-Christ, Jeanne d'Arc, intellectuellement cela se vaut. Sans le protestantisme, la superstition occidentale eût sans doute évolué autrement. Le culte de saint Antoine de Padoue ou de saint Sébastien eût peut-être supplanté celui du Christ, comme Luther le constata à Rome.

En quoi cela eût-il été supérieur ? D'ailleurs, le catholicisme n'avait pas besoin du protestantisme pour s'exciter. Il l'était déjà suffisamment par le judaïsme et l'islamisme. L'inquisition régnait toujours en Espagne. Une opposition, quelle qu'elle fût, eût-elle même été purement politique, était prédestinée à déchaîner à nouveau toutes les formes du plus bas fanatisme.

Si les nations latines se trouvaient nanties d'un principe de civilisation supérieur au protestantisme (l'esprit de la Renaissance), elles n'avaient qu'à y persévérer. Le fait même qu'elles aient dû se rejeter dans un catholicisme plus aigu prouve que ce principe n'était pas à ce moment suffisant ou qu'il n'avait qu'une si faible action (j'entends une action sur une trop faible minorité) qu'il se trouvait incapable de lutter contre une réforme religieuse.

Ce qu'il serait plus exact de soutenir, c'est que le protestantisme a beaucoup contribué à la diminution de l'idée chrétienne. L'Europe orientale, qui, elle, n'a pas connu de réforme (du moins de réforme sérieuse), est demeurée bien plus imprégnée du fameux virus chrétien. Du reste, l'orthodoxie, qui n'a pas bougé, me paraît avoir seule le droit logique de s'élever contre le protestantisme. Aux yeux de l'orthodoxie, en effet, le catholicisme contenait déjà en germe la réforme, catholicisme et protestantisme n'étant que deux stades d'un seul et même schisme. Aussi, l'écrivain russe Khomiakoff peut-il s'écrier avec juste raison en s'adressant aux catholiques : « De quoi vous plaignez-vous ? Vous étiez déjà une réforme ! »

Heureusement, car sans cela on se demande où en serait la civilisation !  
Cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

§

**Sur les origines de l'Angelus.**

Montmorency, 7, rue de Jaigny, 16 octobre 1908.

Mon cher Vallette,

M. Lafagette se trompe. Ce n'est pas à cause de son drame que j'ai parlé du Dante et de Philippe le Bel. J'avais à m'expliquer depuis longtemps sur l'idée guelfe, qui m'est chère et qu'on avait attaquée.

Dans mon compte-rendu, la présentation de l'honnête mais ennuyeux drame de M. Lafagette tient dix lignes. J'aurais pu, sans doute, l'allonger de quelques citations, telles que cette parole de Charles VII :

Qu'on accompagne Jeanne à la tour du Couldray  
ou cette autre, si quinzième siècle, d'une paysanne :

Peut-on calomnier à ce point l'abbé Fronte !

Il y a aussi un la Trémoille disant :

Nous allons tous s'fler

etc. J'ai préféré laisser ces perles.

Quant à la date de l'Angelus, il faut que M. Lafagette ait trouvé (sans la citer, malheureusement) quelque « autorité » récente sur la question, où d'ailleurs je ne prétends nullement connaître le dernier cri. Mais voici toujours ce qu'en dit Michaud (*Histoire des Croisades*, livre XVII) :

Les Ottomans pénétrèrent dans la Hongrie, et s'avancèrent contre Belgrade. Cette ville, l'un des boulevards de l'Occident, ne recevait AUCUN SECOURS de la chrétienté. Il ne lui restait d'espérance que dans la valeur d'Hunniades et dans le zèle de Jean de Capistran... CE FUT ALORS que le Souverain Pontife ordonna que chaque jour, à midi, on sonnerait les cloches dans toutes les paroisses pour avertir les fidèles de prier en faveur des Hongrois... Calixte accordait les indulgences à tous les chrétiens qui, à ce signal, répèteraient trois fois l'oraison dominicale et la salutation angélique. TELLE FUT L'ORIGINE de l'*Angelus*, que les usages de l'Eglise ont consacré et conservé jusqu'aux temps modernes.

Le ciel fut touché sans doute de ces ferventes prières qui s'élevaient ensemble et à la même heure de tous les points de l'Europe chrétienne. Le 6 août 1456, les Turcs furent défaits sous les murs de Belgrade,... le sultan (Mahomet II) fut blessé au milieu de ses janissaires, et n'échappa qu'avec peine à la poursuite des vainqueurs. Toute l'Europe remercia le ciel de cette victoire, à laquelle elle n'avait concouru que par ses prières et qu'elle devait regarder comme un miracle.

Je n'ai pas dit autre chose. Et si je l'ai dit, ce n'est pas à cause de M. Lafayette, mais à cause des événements actuels. Devant telle humble domestique inclinée dans sa cuisine aux soas de l'*Angelus*, il est bon de nous rappeler aujourd'hui que l'Eglise, c'est le patriotisme de l'Europe.

Jeanne d'Arc étant morte en 1431, il semble bien que l'*Angelus*, institué en 1456, lui soit de 25 ans postérieur.

Recevez, etc.

GEORGES POLTI.

§

La Société des « Amis de Carrière » va inaugurer sa période d'activité. Très prochainement (la date sera donnée par les journaux) M. Jean Dolent fera une conférence sur Eugène Carrière. Le lundi 9 novembre, à dix heures du matin, M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, recevra les Amis de Carrière dans ce Musée et leur parlera de l'Art contemporain.

Le siège de la Société est à Paris, 23, rue Madame. Les Sociétaires, en nombre illimité, sont admis sur leur demande. La cotisation annuelle est fixée à 5 francs.

§

En l'honneur d'Emile Verhaeren. — On sait que l'Académie Libre de Belgique vient de proposer la candidature d'Emile Verhaeren au prix Nobel. La jeune génération littéraire organise à cette occasion, sous les auspices des plus éminents écrivains belges, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Eekhoud, etc., une importante manifestation en l'honneur du grand poète. Elle aura lieu à Bruxelles, au Théâtre du Parc, le 17 novembre prochain, et consistera notamment dans la représentation de quelques fragments de l'œuvre dramatique de l'auteur du *Clottre*, de *Philippe II* et des *Aubes*. Les admirateurs d'Emile Verhaeren, désireux de participer à cette manifestation, peuvent adresser leur adhésion au Secrétaire du Comité, M. Charles Dulait, 57, avenue des Archebusiers, à Bruxelles.

§

Le Monument de Stendhal. — Le Comité du Monument Stendhal s'est réuni le mercredi 14 octobre, sous la présidence de M. P.-A. Chéramy. A l'unanimité, le Comité a exprimé à son Président ses plus vifs remerciements pour le dévouement apporté à l'œuvre entreprise et pour les persévérants efforts faits en vue d'atteindre le double but que le Comité s'est

proposé : la réimpression de la Correspondance de Stendhal, qui est aujourd'hui un fait accompli, — et l'exécution du monument projeté en l'honneur d'Henri Beyle. Le médaillon de Rodin est terminé et actuellement à la fonte ; les plans, devis et maquettes de l'architecte sont également prêts. Le monument pourra donc être érigé dans un bref délai, lorsque les dernières sommes nécessaires auront été recueillies. Le Comité a adressé ses remerciements à M. Rodin et à M. Plumet, architecte.

## §

Le Dîner du Quatorze, qui entre avec cette saison dans sa quatrième année, était donné, le 14 octobre, en l'honneur du Salon d'Automne. Il réunissait environ cent trente convives, sous la présidence de M. Georges Desvallières.

Citons : MM. Jean Dolent, Théodore Duret, Frantz Jourdain, Léonce Bénédite, M<sup>mes</sup> Aurel, Philippe-Collin, Lucie Alfé, Marie Kalf, E. de Krouglicoff, A. Bally, Germaine Le Senne, Yvonne Guerland, M<sup>me</sup> et M. Brusow, M<sup>me</sup> et M. Joachim de Bülow, M<sup>me</sup> et M. Charles Morice, M<sup>me</sup> et M. Maurice Bokanowski, MM. F. Durio, Adophe Willette, Joamès, Jean Royère, Maurice Baud, H. Bourrellet, Louis Vauxcelles, Volochine, A. Marque, R. Piot, Gallimard, A. Mockel, Alfred Mortier, Pierre Girieud, Jules Rais, Legrand-Chabrier, Tancrede de Visan, D.-Alf. Agache, A. Le Beau, A. de Uribe, H. Didelot, H. Guilbeau, R. de Mathan, Mercereau, F. Iturino, Varenne, Jean Héros, Eug. Gaillard, Chékri-Ganem, A. Chapon, Ciolkowski, Duchamp-Villon, H. Ottmann, Ouvré, A. Bovy, Jacques Rivière, Paul Castiaux, E. Avenard, L. Riotor, Georges Le Cardonnel, Georges Grappe, Jean Ryeul, Edouard Cuyer, Emile William, René de Chavagnes, G.-H. Mai, Kees Van Dongen, Batilliot, Juan de Echavarría, Reymond de Broutelles, H. Lebasque, Alfred Lucas, Ary-René d'Yvermont, Edouard Deverin, Pimianta, etc.

## §

Le Cénacle de la Muse Française, 1823-1827. — Nous publions sous ce titre, vers la fin de novembre, un ouvrage de M. Léon Séché, qui fait partie de la série de ses *Etudes d'Histoire romantique*. C'est la première fois que l'on écrit l'histoire du Cénacle de la *Muse Française*, qui fut le premier groupement romantique, et ce travail ne pouvait être accompli qu'à l'aide de documents jusqu'ici restés dans des archives. L'auteur a utilisé la correspondance inédite de Soumet avec Guiraud, Emile Deschamps, Victor Hugo, Sophie Gay, le baron Taylor, Pichald, et les mémoires inédits de Guttinguer.

L'ouvrage paraîtra dans le format in-8<sup>o</sup>, à 7 fr. 50 l'exemplaire, et sera illustré de la gravure frontispice de la *Muse Française*, du facsimile de la couverture de la *Muse Française* tiré sur papier bleu, de la reproduction du tableau de Heim : La distribution des Récompenses au Salon de 1824, et des portraits de Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, Nodier, le baron Taylor, Pichald, Talma dans le rôle de Léonidas.

Il sera tiré un nombre d'exemplaires sur japon, chine et hollandaise strictement limité aux souscriptions qui nous seront parvenues au plus tard le 15 novembre. Les exemplaires souscrits porteront le nom du souscripteur.

Prix : japon, 30 fr. ; chine, 25 fr. ; hollandaise, 20 fr.

## §

Publications du « *Mercur de France* ».

LE CHAT MALTAIS, par Rudyard Kipling, traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18, 3.50 (7 ex. sur hollandaise à 10 fr.).

RELIGIONS, MEURS ET LÉGENDES, *Essais d'ethnographie et de linguistique*, par Arnold Van Gennep. Vol. in-18, 3.50.

PRÉLUDE FÉRIQUE, conte bleu en vers, par Fernand Gregh. Vol. in-18, 1 fr. (7 ex. sur hollandaise à 3 fr.).

FRANCIS JAMMES ET LE SENTIMENT DE LA NATURE, par Edmond Pilon, avec un portrait et un autographe (Collection *Les Hommes et les Idées*, n° 8). Vol. in-16, 0.75.

## §

## Le Sottisier Universel.

Les photographes le [l'aéroplane] prennent dans toutes les positions : à droite, à gauche et dessous. Ils ne peuvent cependant pas avoir la prétention de le saisir par-dessus, comme aurait pu le faire une bande de pigeons, etc. — *Le Matin*, 7 septembre.

Carpe glacée, servie à 15 convives. Au bout de trois semaines, 17 des convives ayant mangé dudit poisson, etc. — *Journal de la Santé*, 27 septembre.

La franc-maçonnerie, au treizième siècle, confinait à l'illuminisme. C'était le temps des rose-croix, des swedenborgiens, des théosophes, le temps des Mesmer et des Cagliostro. — *Le Gaulois*, 5 octobre.

On se prépare à célébrer chez nos voisins du canton de Vaud le sexagénaire d'un savant. — *La Semaine littéraire*, 29 août.

Au tableau des œuvres nouvelles que donnera, la saison prochaine, M. Albert Carré, se trouve un ouvrage du regretté compositeur Samuel Rousseau : *Lakmé*. — *Comedia*, 6 juillet.

En vérité, cinq shillings, ce n'est pas trop pour la signature de l'admirable auteur du *Lion de la Jungle*. — *Le Temps*, 25 septembre.

Il y a treize morts, dont deux disparus et deux blessés mortellement. — *Gil Blas*, 23 septembre.

Couthon s'élançait à la tribune... — THIBAS, *Histoire de la Révolution française*, t. VI, p. 435.

Les confesseurs eux-mêmes n'appliquent pas les *Diagonales*. — *Le Démocrate Soissonnais*, 14 octobre.

Tout en dégustant des huîtres fines et de rouges crustacés, qui sont la célébrité de la maison, le maestro Van der Zanden et son orchestre jouent les plus jolis morceaux de leur répertoire. C'est vraiment là le dernier salon où l'on cause. — *Comœdia*, 9 octobre.

MERCURE.

---

 Le Gérant : A. VALLETTE

---

 Poitiers. — Imprimerie du MERCURE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.



## ANDRÉ ROUVEYRE

---

M. Rouveyre s'est fait connaître par deux albums dont le dernier, *Carcasses divines*, souleva cette sorte de scandale qui ne manque presque jamais aux nouveautés un peu âpres. Il y a beaucoup de peintres et de dessinateurs; il y en a peu qui aient du paysage ou de la figure humaine une vision originale. Leurs impressions oscillent de la photographie à la caricature : ou la nature toute plate, ou la nature qui grimace, et encore selon des courbes convenues, répétées à satiété. Sans doute, on peut dire en général que tout ce qui n'est pas photographie est caricature, si l'on donne à ce mot son sens primitif de charge, exagération, l'artiste étant porté à appuyer sur les traits de caractère qui frappent d'abord sa vue et la retiennent. En réalité, la caricature, ou ce que nous appelons ainsi, n'est qu'un procédé de déformation, dont les miroirs convexes ou concaves nous donnent les types les plus ingénus. Il s'agit de faire rire et on y arrive à peu de frais. M. Rouveyre, au contraire, veut, par ses images étudiées, construites, analysées, puis recomposées, nous faire réfléchir. Il y arrive aussi, mais par un travail qui dompte à chaque fois, non sans effort, sa spontanéité naturelle.

Voir, nous ne le savons pas, ou nous le savons de moins en moins, et peut-être plus du tout. La photographie a brusquement achevé et clos l'œuvre du professeur de dessin, qu'elle rend inutile. C'est un grand progrès : il n'y a plus qu'à décal-

quer. Nous revoilà à Dibutade, qui inventait le dessin en suivant avec un morceau de charbon les contours d'une ombre sur le mur. Avec cela, le modèle et le « trait de force » qui déroulait Pécuchet, on s'élève facilement à l'idéal, aux sommets de l'idéal.

Mais j'aime autant que l'art ait de moins hautes visées, qu'il se borne à être personnel et caractéristique. Et ce sont bien, dans le domaine du portrait, où il veut se restreindre, les qualités premières de M. André Rouveyre. Cette figure vue par lui ne l'a été que par lui seul. Il s'y est arrêté, non pas objectif froid, mais œil intelligent. Avant de la dessiner, il a voulu la comprendre. Les lignes, les ombres, les saillies, les creux, et même les couleurs, qu'il rend à sa manière, lui ont parlé et il a entendu leur langage. Tout pense dans une tête qui pense. Rien dans les figures de M. Rouveyre qui ne soit symbolique d'un état intérieur : d'où leur vie, d'où les discours qui semblent sortir de chacun des plis de leur peau.

Mais en voilà assez. M. Rouveyre désirait être présenté. C'était inutile, car il aura vite fait de se créer ici des admirateurs. Dès le premier de ses *Visages*, dès ce « France », noble, doux et méditatif, il va achever de conquérir le public des lettres, heureux de retrouver, dans quelques traits les plus simples, l'attitude et la pensée de son maître le plus aimé. Et les autres viendront tour à tour, hommes ou femmes qui auront eu l'heur de plaire à l'œil sagace et difficile du portraitiste, devenu ainsi un peu le juge de ses contemporains.

Cependant, on imprime *le Gynécée*, qui troublera plus d'un système nerveux, qui mettra bien des cervelles à l'envers et présentera un Rouveyre inattendu. Mais pourquoi inattendu ? Avec lui, il faut peut-être s'attendre à tout. Attendons.

REMY DE GOURMONT.



ANATOLE FRANCE

# ECCE HOMO

## COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST

### INTRODUCTION

En présentant aujourd'hui, dans son intégrité, au public français, le dernier écrit de Frédéric Nietzsche nous obéissons surtout à un devoir de piété. Durant les semaines qui précédèrent sa maladie une des préoccupations dominantes du philosophe fut, en effet, de voir *Ecce Homo* traduit dans notre langue. Il était las d'être méconnu dans sa propre patrie, las de prêcher sans cesse dans le désert. « J'ai mes lecteurs partout, écrivait-il alors, à Vienne, à Copenhague et à Stockholm, à Paris et à Saint-Petersbourg, je n'en ai pas dans le pays plat de l'Europe, en Allemagne... » Il voulait faire appel à l'opinion du monde civilisé pour qu'elle décidât de son génie.

Vingt ans se sont écoulés, presque jour pour jour, depuis que Nietzsche écrivit ce plaidoyer autobiographique qui devait faire connaître son nom à l'Europe. Commencé le 15 octobre 1888, quarante-quatrième anniversaire de sa naissance, *Ecce Homo* fut achevé, à peine trois semaines plus tard, le 4 novembre. Écrit immédiatement après le *Cas Wagner*, le *Crépuscule des Idoles*, les *Dithyrambes à Dionysos* et l'*Antechrist*, labeur formidable de quelques mois à peine, cet ouvrage reflète, à ses débuts, le sentiment de calme et de sérénité qui s'était emparé du philosophe à son arrivée à Turin. Divisé en quatre parties : *Pourquoi je suis si sage — Pourquoi je suis si malin. — Pourquoi j'écris de si bons livres. — Pourquoi je suis une fatalité*, il constitue, pour l'étude de Nietzsche, un document inappréciable. On y trouvera aussi bien l'analyse psychologique de son caractère qu'une interprétation des plus originales de son œuvre.

« Il provoquera un étonnement sans pareil », disait-il dans une lettre à son éditeur, et, durant que l'on imprimait — car deux feuilles ont alors été composées — il se préoccupait déjà de trouver des traducteurs. « Je suis de votre avis que, pour le tirage d'*Ecce Homo*, nous ne dépassions pas 1000 exemplaires. En Allemagne le nombre de 1000, pour un ouvrage de style élevé, apparaîtra peut-être un peu hasardé. En France, je compte très sérieusement sur 80.000 à 40.000 exemplaires. » Hippolyte Taine lui avait recommandé M. Jean Bourdeau,

mais celui-ci, après avoir pris connaissance des ouvrages que lui adressait Nietzsche, déclara qu'il n'avait pas le temps. Nietzsche conçut alors l'idée singulière de confier à l'écrivain suédois Auguste Strindberg le soin de traduire *Ecce Homo* en français.

Avec la plus parfaite lucidité d'esprit il multipliait les démarches pour procurer à son œuvre la publicité qu'il croyait nécessaire et lui assurer le plus grand retentissement. En même temps il s'agissait de répandre ses autres ouvrages. Comme l'apparition du *Cas Wagner* venait de le brouiller avec son principal éditeur, il songeait à s'aventurer dans une entreprise commerciale pour lancer lui-même ses publications. Le succès des dernières années a montré qu'il n'avait pas fait un si mauvais calcul. Faut-il autre chose que ce détail, d'apparence insignifiante, pour montrer que jusqu'à la catastrophe finale Nietzsche avait conservé toute sa lucidité d'esprit ?

Sans conteste, *Ecce Homo* porte, en certains endroits, les traces d'une nervosité excessive. Mais il faut se rappeler ce que cet homme avait souffert, ce que cet homme avait pensé, ce que cet homme avait écrit, pour comprendre cette exaltation. N'oublions pas un seul instant que c'est l'auteur de *Zarathoustra* qui parle. L'un des plus beaux livres de la littérature s'était perdu dans le silence...

« Depuis l'époque où j'ai mon *Zarathoustra* sur la conscience, écrivait Nietzsche à son ami Overbeck, je suis comme une bête perpétuellement blessée, ma blessure consiste en ceci que je n'ai pas entendu une seule réponse, pas même un souffle de réponse... Ce livre est tellement à l'écart, je veux dire tellement au delà de tous les livres, que c'est pour moi une torture de l'avoir créé... »

Et plus loin il ajoutait :

« La difficulté de trouver une distraction qui soit assez forte devient de plus en plus grande. Je me défends, comme bien tu penses, avec beaucoup d'ingéniosité, contre cet excès de sentiments. Mes derniers livres font partie de ces moyens de défense. Ils sont plus passionnés que tout ce que j'ai écrit d'autre. La passion engourdit. Elle me fait du bien. Elle me fait oublier un peu... »

Nous n'avons pas à examiner ici pourquoi *Ecce homo*, dont l'impression était commencée en 1888, attendit vingt ans pour voir le jour. Le tirage restreint (déjà épuisé du reste) qui vient d'en être fait en Allemagne peut, à la rigueur, correspondre aux dernières volontés exprimées par Nietzsche.

Quant à nous, nous ne croyons pas devoir nous en tenir aux mêmes réserves. Nous offrons cet ouvrage au public français, c'est-à-dire à ce public européen que le philosophe voulait appeler à témoigner en sa faveur, et nous avons confiance en son jugement.

H. A.

## PRÉFACE

## I.

En prévision que d'ici peu j'aurai à soumettre l'humanité à une exigence plus dure que celles qui lui ont jamais été imposées, il me paraît indispensable de dire ici *qui je suis*. Au fond, on serait à même de le savoir, car je ne suis pas resté sans témoigner de moi. Mais le désaccord entre la grandeur de ma tâche et la *petitesse* de mes contemporains s'est manifesté par ceci que l'on ne m'a ni vu ni même entendu. Je vis sur le crédit que je me suis fait à moi-même, et, de croire que je vis, c'est peut-être là seulement un préjugé !... Il me suffit de parler à un homme « cultivé » quelconque qui vient passer l'été dans l'Engadine supérieure, pour me convaincre que je ne vis pas... Dans ces conditions il y a un devoir, contre lequel se révolte au fond ma réserve habituelle et, plus encore, la fierté de mes instincts, c'est le devoir de dire : *Ecoutez-moi car je suis un tel. Avant tout ne me confondez pas avec un autre !*

## 2.

Je ne suis, par exemple, nullement un croque-mitaine, un monstre moral, — je suis même une nature contraire à cette espèce d'hommes que l'on a vénérés jusqu'à présent comme des modèles de vertu. Entre nous soit dit, je crois précisément que cela peut être pour moi un objet de fierté. Je suis un disciple du philosophe Dionysos ; je préférerais encore être considéré comme un satyre que comme un saint. Qu'on lise donc cet ouvrage ! Peut-être ai-je réussi à y exprimer ce contraste d'une façon sereine et bienveillante, peut-être qu'en l'écrivant je n'avais pas d'autre intention. Vouloir rendre l'humanité « meilleure », ce serait la dernière chose que je promettrais. Je n'érige pas de nouvelles idoles ; que les anciennes apprennent donc ce qu'il en coûte d'avoir des pieds d'argile ! *Renverser des idoles* — j'appelle ainsi toute espèce d'idéal — c'est déjà bien plutôt mon affaire. Dans la même mesure où l'on a imaginé par un mensonge le monde idéal, on a enlevé à la réalité sa valeur, sa signification, sa véridicité... Le « monde-vérité » et le « monde-apparence », traduisez : le monde *inventé* et la réalité... Le mensonge de l'idéal a été jusqu'à présent la malédiction suspendue au-dessus de la

réalité. L'humanité elle-même, à force de se pénétrer de ce mensonge, a été faussée et falsifiée jusque dans ses instincts les plus profonds, jusqu'à l'adoration des valeurs *opposées* à celles qui garantiraient le développement, l'avenir, le droit supérieur à l'avenir.

## 3.

Celui qui sait respirer l'atmosphère qui remplit mon œuvre sait que c'est une atmosphère des hauteurs, que l'air y est vif. Il faut être créé pour cette atmosphère, autrement l'on risque beaucoup de prendre froid. La glace est proche, la solitude est énorme — mais voyez avec quelle tranquillité tout repose dans la lumière ! voyez comme l'on respire librement ! que de choses on sent au-dessous de soi ! —

La philosophie, telle que je l'ai vécue, telle que je l'ai entendue jusqu'à présent, c'est l'existence volontaire au milieu des glaces et des hautes montagnes — la recherche de tout ce qui est étrange et problématique dans la vie, de tout ce qui, jusqu'à présent, a été mis au ban par la morale. Une longue expérience, que je tiens de ce voyage dans tout ce qui est interdit, m'a enseigné à regarder, d'une autre façon qu'il pourrait être souhaitable, les causes qui jusqu'à présent ont poussé à moraliser et à idéaliser. L'histoire cachée de la philosophie, la psychologie des grands noms qui l'ont illustrée se sont révélées à moi. Le degré de vérité que *supporte* un esprit, la dose de vérité qu'un esprit peut *oser*, c'est ce qui m'a servi de plus en plus à donner la véritable mesure de la valeur. L'erreur (c'est-à-dire la foi en l'idéal), ce n'est pas l'aveuglement ; l'erreur, c'est la *lâcheté*... Toute conquête, chaque pas en avant dans le domaine de la connaissance a son origine dans le courage, dans la dureté à l'égard de soi-même, dans la propreté vis-à-vis de soi-même. Je ne réfute pas un idéal, je me contente de mettre des gants devant lui... *Nitimur in vetitum*, par ce signe ma philosophie sera un jour victorieuse, car jusqu'à présent on n'a interdit par principe que la vérité. —

## 4.

Dans mon œuvre, mon *Zarathoustra* tient une place à part. Avec lui j'ai fait à l'humanité le plus beau présent qui lui fut jamais fait. Ce livre, avec l'accent de sa voix qui domine des mil-

liers d'années, n'est pas seulement le livre le plus haut qu'il y ait, le véritable livre des hauteurs — l'ensemble des faits qui constitue « l'homme » se trouve *au-dessous* de lui, à une distance énorme —, il est aussi le livre *le plus profond*, né de la plus secrète abondance de la vérité, puits inépuisable où nul seau ne descend sans remonter à la surface débordant d'or et de bonté. Ici ce n'est pas un « prophète » qui parle, un de ces horribles êtres hybrides composés de maladie et de volonté de puissance, que l'on appelle fondateurs de religions. Il faut avant tout *entendre*, sans se tromper, l'accent qui sort de cette bouche — un accent alcyonien — pour ne pas méconnaître pitoyablement le sens de sa sagesse. « Ce sont des paroles silencieuses qui apportent la tempête; des pensées qui viennent sur des pattes de colombes dirigent le monde. »

*Les figes tombent de l'arbre, elles sont bonnes et douces, et en tombant leur rouge pelure se déchire.*

*Je suis un vent du nord pour les figes mûres.*

*C'est ainsi que, pareils à des figes, mes enseignements tombent jusqu'à vous : buvez donc leur suc et leur tendre chair!*

*L'automne est autour de nous, la pureté du ciel et de l'après-midi.*

Ce n'est pas un fanatique qui parle; ici l'on ne « prêche » pas, ici l'on n'exige pas la *foi*. D'une infinie plénitude de lumière, d'un gouffre de bonheur, la parole tombe goutte à goutte. Une tendre lenteur est l'allure de ce discours. De pareilles choses ne parviennent qu'aux oreilles des plus élus; c'est un privilège sans égal que de pouvoir écouter ici; personne n'est libre de comprendre Zarathoustra... Mais, en tout cela, Zarathoustra n'est-il pas un *séducteur*?... Que disait-il donc lui-même lorsqu'il retourna pour la première fois à sa solitude? Exactement le contraire de ce que diraient, en un pareil cas, un « sage », un « saint », un « Sauveur du monde » ou quelque autre décadent... Il ne parle pas seulement différemment, il est aussi différent...

*Je m'en vais seul maintenant, mes disciples! Vous aussi, vous partirez seuls! Je le veux ainsi.*

*En vérité, je vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Zarathoustra! Et mieux encore : ayez honte de lui! Peut-être vous a-t-il trompés.*



*L'homme qui cherche la connaissance ne doit pas seulement savoir aimer ses ennemis, mais aussi haïr ses amis.*

*On n'a que peu de reconnaissance pour un maître quand on reste toujours élève. Et pourquoi ne voulez-vous pas déchirer ma couronne?*

*Vous me vénerez; mais que serait-ce si votre vénération s'écroulait un jour? Prenez garde à ne pas être tués par une statue!*

*Vous dites que vous croyez en Zarathoustra? Mais qu'importe Zarathoustra! Vous êtes mes croyants: mais qu'importent tous les croyants!*

*Vous ne vous étiez pas encore cherchés: alors vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants; c'est pourquoi la foi est si peu de chose.*

*Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-même; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi vous.*

En ce jour parfait où tout arrive à maturité, où le raisin n'est pas seul à brunir, un rayon de soleil vient de tomber sur ma vie: j'ai regardé derrière moi, j'ai regardé devant moi et jamais je ne vis autant de bonnes choses à la fois. Ce n'est pas en vain que j'ai enterré aujourd'hui ma quarante-quatrième année, car j'avais le droit de l'enterrer, — ce qui en elle était viable a pu être sauvé, est devenu immortel. Le premier livre de *la Transmutation de toutes les Valeurs*, *les Chants de Zarathoustra*, *le Crépuscule des Idoles*, ma tentative de philosopher à coups de marteau — tout cela ce sont des cadeaux que m'a faits cette année, et même le dernier trimestre de cette année. Pourquoi ne serais-je pas reconnaissant à ma vie tout entière?

C'est pourquoi je me raconte ma vie à moi-même.

#### POURQUOI JE SUIS SI SAGE

Le bonheur de mon existence, ce qui en fait peut-être le

caractère unique, est conditionné par la fatalité qui lui est inhérente : je suis, pour m'exprimer sous une forme énigmatique, déjà mort en tant que prolongement de mon père ; ce que je tiens de ma mère vit encore et vieillit. Cette double origine, tirée en quelque sorte de l'échelon supérieur et de l'échelon inférieur de la vie, procèdent à la fois du *décadent* et de quelque chose qui est à son *commencement*, explique, mieux que n'importe quoi, cette neutralité, cette indépendance de tout parti pris par rapport au problème général de la vie, qui est un de nos signes distinctifs. J'ai pour les symptômes d'une évolution ascendante ou d'une évolution descendante un flair plus subtil que n'importe qui. Dans ce domaine, je suis par excellence un maître. Je les connais toutes deux, je les incarne toutes deux.

Mon père est mort à l'âge de trente-six ans. Il était délicat, bienveillant et morbide, tel un être qui n'est prédestiné qu'à passer, — évoquant plutôt l'image d'un souvenir de la vie que la vie elle-même. Sa vie déclina à la même époque que la mienne : à trente-six ans je parvins au point inférieur de ma vitalité. Je vivais encore, mais sans être capable de voir à trois pas devant moi. À ce moment — c'était en 1879 — j'abandonnai mon professorat à Bâle, je vécus comme une ombre à Saint-Moritz et l'hiver suivant, l'hiver le plus pauvre en soleil de ma vie tout entière, à Naumbourg. J'étais alors devenu *véritablement* une ombre. Ce fut là mon minimum. J'écrivis *le Voyageur et son ombre*, et, sans conteste, je m'entendais alors à parler d'ombres... L'hiver qui vint ensuite, mon premier hiver à Gènes, cette espèce d'adoucissement et de spiritualisation, qui est presque la conséquence d'une extrême pauvreté de sang et de muscles, donna naissance à *Aurore*. La complète clarté, la disposition sereine, je dirai même l'exubérance de l'esprit que reflète cet ouvrage, s'accorde chez moi, non seulement avec la plus profonde faiblesse physiologique, mais encore avec un excès de souffrance. Au milieu des tortures provoquées par des maux de tête de trois jours, accompagnés de vomissements laborieux, je possédais une lucidité de dialecticien par excellence et je réfléchissais très froidement à des choses qui, si ma santé eût été meilleure, m'auraient trouvé dépourvu de raffinement et de froideur, sans l'indispensable audace du grimpeur de rochers.

Mes lecteurs savent peut-être jusqu'à quel point je considère la dialectique comme un symptôme de décadence, par exemple dans le cas le plus célèbre, le cas de Socrate. — Tous les troubles morbides de l'intellect, même cette demi-léthargie accompagnée de fièvre, sont demeurés pour moi, jusqu'à présent, des choses parfaitement inconnues, sur la nature et la fréquence desquelles j'ai dû me renseigner dans des ouvrages savants. Mon sang coule lentement. Personne n'a jamais pu constater chez moi de la fièvre. Un médecin, qui me traita longtemps pour une maladie nerveuse, finit par dire : « Non, ce ne sont pas vos nerfs qui sont malades, c'est seulement moi qui suis nerveux. » Il y a décidément chez moi, sans qu'elle puisse être démontrée, quelque dégénérescence locale ; je n'ai pas de maladie d'estomac qui affecte mon organisme, bien que je souffre, par suite d'épuisement général, d'une extrême faiblesse du système gastrique. Mes maux d'yeux, qui risquent parfois de me mener jusqu'à la cécité, ne sont qu'un effet et non point une cause, en sorte que, chaque fois que ma force vitale a augmenté, mes facultés visuelles me sont revenues jusqu'à un certain point.

Une longue, une trop longue série d'années équivaut chez moi à la guérison, elle signifie malheureusement aussi le retour en arrière, la décomposition, la périodicité d'une sorte de décadence. Ai-je besoin de dire, après tout cela, que j'ai de l'expérience dans toutes les questions qui touchent la décadence ? Je l'ai épelée dans tous les sens, en avant et en arrière. Cet art du filigrane lui-même, ce sens du toucher et de la compréhension, cet instinct des nuances, cette psychologie des détours, et tout ce qui m'est encore particulier, a été appris alors et constitue le véritable présent que m'a fait cette époque, où tout chez moi est devenu plus subtil, l'observation aussi bien que tous les organes de l'observation. Observer des conceptions et des valeurs *plus saines*, en se plaçant à un point de vue de malade, et, inversement, conscient de la plénitude et du sentiment de soi que possède la vie plus abondante, abaisser son regard vers le laboratoire secret des instincts de décadence — ce fut là la pratique à quoi je me suis le plus longuement exercé, c'est en cela que je possède une véritable expérience, et, si en quelque chose j'ai atteint la maîtrise, c'est bien en cela. Aujourd'hui je possède le tour de main, je connais la manière

de *déplacer les perspectives* : première raison qui fait que pour moi seul peut-être une *Transmutation des valeurs* a été possible.

## 2.

Sans compter que je suis un décadent, je suis aussi le contraire d'un décadent. J'en ai fait la preuve, entre autres, en choisissant toujours, instinctivement, le remède *approprié* au mauvais état de ma santé ; alors que le décadent a toujours recours au remède qui lui est funeste. Dans ma totalité j'ai été bien portant ; dans le détail, en tant que cas spécial, j'ai été décadent. L'énergie que j'ai eue de me condamner à une solitude absolue, de me détacher de toutes les conditions habituelles de la vie, la contrainte que j'ai exercée sur moi-même en ne me laissant plus soigner, dorloter, *médicamenter*, tout cela démontre que je possédais une certitude instinctive et absolue de ce qui m'était alors nécessaire. Je me suis pris moi-même en traitement, je me suis guéri moi-même. La condition pour réussir une telle cure — tout physiologiste en conviendra — *c'est que l'on est bien portant au fond*. Un être d'un type nettement morbide ne peut pas guérir et encore moins se guérir lui-même. Pour l'être bien portant la maladie peut au contraire faire office de stimulant énergique qui met en jeu et surexcite son instinct vital. C'est, en effet, sous cet aspect que m'apparaît maintenant cette longue période de maladie que j'ai traversée : j'ai en quelque sorte à nouveau découvert la vie, y compris moi-même ; j'ai goûté de toutes les bonnes choses et même des petites choses, comme d'autres pourraient difficilement en goûter. De telle sorte que, de ma volonté d'être en bonne santé, de ma volonté de vivre, j'ai fait ma philosophie... Car, qu'on y fasse bien attention, les années où ma vitalité descendit à son minimum ont été celles où je cessai d'être pessimiste. L'instinct de conservation m'a interdit de pratiquer une philosophie de la pauvreté et du découragement... Or, à quoi reconnaît-on en somme la *bonne conformation*? Un homme bien conformationné est un objet qui plaît à nos sens ; il est fait d'un bois à la fois dur, tendre et parfumé. Il ne trouve du goût qu'à ce qui lui fait du bien. Son plaisir, sa joie cessent dès lors qu'il dépasse la mesure de ce qui lui convient. Il devine les remèdes contre ce qui lui est préjudiciable ; il fait tourner à son avantage les mauvais hasards ; ce qui ne le fait pas périr le rend plus fort. De tout

ce qu'il voit et entend, de tout ce qui lui arrive, il sait tirer une somme conforme à sa nature : il est lui-même un principe de sélection ; il laisse passer bien des choses sans les retenir. Il se plaît toujours dans sa propre société, quoi qu'il puisse fréquenter, des livres, des hommes ou des paysages : il honore en *choisissant*, en *acceptant*, en *faisant confiance*. Il réagit lentement à toutes les excitations, avec cette lenteur qu'il tient, par discipline, d'une longue circonspection et d'une fierté voulue. Il examine la séduction qui s'approche, il se garde bien d'aller à sa rencontre. Il ne croit ni à la « mauvaise chance », ni à la « faute » : il sait en finir avec lui-même, avec les autres, il sait *oublier*. Il est assez fort pour que tout tourne, *nécessairement*, à son avantage.

Eh bien ! je suis le contraire d'un décadent, car c'est moi que je viens de décrire ainsi.

### 3.

Cette double série d'expériences, cet accès facile qui m'ouvre des mondes séparés en apparence, se répète dans ma nature, à tous les points de vue. Je suis mon propre sosie ; je possède la « seconde » vue aussi bien que la première ; peut-être bien que je possède *aussi* la troisième... Mes origines déjà m'autorisent à jeter un regard au delà de toutes les perspectives purement locales, purement nationales ; il ne m'en coûte point d'être un « bon Européen ». D'autre part, je suis peut-être plus Allemand que ne peuvent l'être les Allemands d'aujourd'hui, les Allemands qui ne sont que des Allemands de l'empire, moi qui suis le dernier *Allemand antipolitique*.

Cependant mes ancêtres étaient des gentilshommes polonais. Je tiens d'eux beaucoup d'instinct de race, qui sait ? peut-être même le *liberum veto*. Quand je songe combien de fois il m'est arrivé, en voyage, de me voir adresser la parole en polonais même par des Polonais ; quand je songe combien rarement j'ai été pris pour un Allemand, il pourrait me sembler que je suis seulement *moucheté* de germanisme. Ma mère cependant, Francisca Ehler, a certainement quelque chose de très allemand, de même ma grand'mère du côté paternel, Erdmuthé Krause. Cette dernière vécut durant toute sa jeunesse au milieu de l'excellent Weimar d'autrefois, non sans être en relations avec le cercle de Goethe. Son frère, le profes-

seur de théologie Krause, à Königsberg, a été appelé à Weimar comme surintendant général, après la mort de Herder. Il ne serait pas impossible que sa mère, mon arrière-grand'mère, figurât sur le journal du jeune Goethe sous le nom de « Muthgen ». Elle épousa en secondes noces le surintendant Nietzsche, à Eilenbourg. Le 10 octobre 1813, l'année de la grande guerre, le jour où Napoléon entra avec son état-major à Eilenbourg, elle accoucha d'un fils. Etant Saxonne, elle eut toujours une grande admiration pour Napoléon; il se pourrait bien que je la partage, aujourd'hui encore.

Mon père, né en 1813, est mort en 1849. Avant de prendre possession de sa cure dans la commune de Rœcken, non loin de Lützen, il passa quelques années au château d'Altenbourg, où il fut chargé de l'instruction des quatre princesses. Ses élèves étaient la reine de Hanovre, la grande-duchesse Constantin, la grande-duchesse d'Oldenbourg et la princesse Thérèse de Saxe-Altenbourg. Il était rempli d'une piété profonde à l'égard du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, lequel le nomma à sa paroisse. Les événements de 1848 l'attristèrent au delà de toute mesure. Moi-même, né le jour anniversaire dudit roi, le 15 octobre, je reçus comme de juste les prénoms *Frédéric-Guillaume*, usités dans la maison de Hohenzollern. Le choix de ce jour eut en tous les cas un avantage : durant toute ma jeunesse, mon anniversaire coïncida avec un jour de fête.

Je considère que ce fut pour moi un privilège considérable d'avoir eu un pareil père ; il me semble même que par là s'explique tout ce que je possède de privilèges, — abstraction faite de la vie, de la grande affirmation de la vie. Je lui dois avant tout de n'avoir pas besoin d'une intention spéciale, mais seulement d'une certaine attente, pour entrer volontairement dans un monde de choses supérieures et délicates. C'est là que jeme sens chez moi ; ma passion la plus intime s'y sent libérée. Que j'aie payé ce privilège presque avec ma vie, ce n'est là certes pas un marché de dupe.

Pour pouvoir comprendre quelque chose à mon *Zarathoustra*, il faut peut-être se trouver dans une condition analogue à la mienne, avec un pied *au delà* de la vie...

## 4.

Je n'ai jamais été habile dans l'art de prévenir quelqu'un

contre moi — ceci aussi je le dois à mon incomparable père — lors même que cela eût été de mon intérêt. Je n'ai même pas de prévention contre moi, bien que cela puisse paraître très peu chrétien. On peut retourner ma vie dans tous les sens, comme on voudra, on n'y trouvera que rarement, et en somme seulement une fois, de la part d'autrui des traces de mauvais vouloir à mon endroit; bien plutôt on y rencontrera des traces de trop bonne volonté.

Les expériences que j'ai faites, même avec ceux qui déçoivent tout le monde, parlent plutôt en faveur de ceux-ci. J'appri-voise tous les ours, je rends sages même les pantins. Durant les sept années où j'ai enseigné le grec dans la classe supérieure du lycée de Bâle, je n'ai jamais eu l'occasion d'édicter une punition; chez moi les plus paresseux travaillaient. Je suis toujours à la hauteur du hasard; il faut que je ne sois pas préparé pour être maître de moi. Quel que soit l'instrument, qu'il soit désaccordé autant que l'instrument « homme » peut l'être, à moins que je ne sois malade, je parviendrai toujours à en tirer quelque chose que l'on puisse écouter. Il m'est souvent arrivé d'entendre dire, par les instruments eux-mêmes, que jamais encore ils n'étaient parvenus à produire de pareils sons. Celui qui me l'a exprimé de la plus jolie façon était peut-être cet Henri de Stein, mort impardonnablement jeune, Henri de Stein, qui arriva une fois, pour trois jours, à Sils-Maria, après avoir eu soin d'en demander la permission, déclarant à chacun qu'il ne venait nullement à cause de l'Engadine. Cet homme excellent qui, avec toute l'impétueuse naïveté d'un hobereau prussien, s'était aventuré dans le marécage wagnérien (— et aussi dans le marécage de Dühring!) fut, durant trois jours, comme transformé par un ouragan de liberté, pareil à quelqu'un qui se sent élevé soudain à son altitude et à qui il pousse des ailes. Je ne cessais de lui répéter que c'était le bon air qui faisait cela, qu'il en était ainsi pour tout le monde et que l'on ne se trouvait pas en vain à 6.000 pieds au-dessus de Bayreuth... Mais il ne voulait pas me croire...

Si, malgré cela, il s'est commis à mon endroit quelques grandes et petites infamies, il ne faut pas en chercher la cause dans la « volonté » et moins encore dans la mauvaise volonté. J'aurais plutôt lieu — je viens de l'indiquer — de me plaindre

de la bonne volonté qui n'a pas exercé dans ma vie de petits ravages. Mon expérience m'autorise à me méfier, d'une façon générale, de tout ce que l'on appelle les instincts « désintéressés », de cet « amour du prochain » toujours prêt à secourir et à donner des conseils. Cet amour m'apparaît comme une faiblesse, comme un cas particulier de l'incapacité de réagir contre des impulsions. La *pitié* n'est une vertu que chez les décadents. Je reproche aux miséricordieux de manquer facilement de pudeur, de respect, de délicatesse, de ne pas savoir garder les distances. La compassion prend en un clin d'œil l'odeur de la populace et ressemble à s'y méprendre aux mauvaises manières. Des mains apitoyées peuvent avoir une action destructive sur les grandes destinées, elles s'attaquent à une solitude blessée, au *privilège* que donne une lourde faute. Surmonter la pitié c'est pour moi une vertu *noble*. J'ai décrit, sous le titre de *la Tentation de Zarathoustra*, le cas où un grand cri de détresse vient aux oreilles de Zarathoustra, où la compassion l'assaille comme un dernier péché pour le rendre infidèle à lui-même. C'est là qu'il faut demeurer maître, c'est là qu'il faut conserver la *hauteur* de sa tâche, pure de l'approche de toutes les impulsions, beaucoup plus basses et à courte vue, qui agissent dans ce que l'on appelle les actions désintéressées. Ceci est la preuve, peut-être la dernière preuve, que doit faire Zarathoustra — la véritable démonstration de sa force...

## 5.

Il y a encore un autre domaine où je ne suis que l'égal de mon père, en quelque sorte son prolongement après une mort trop précoce. Comme tous ceux qui n'ont jamais vécu parmi leurs pareils et chez qui l'idée de « représailles » est aussi inconnue que celle de « droits égaux », je m'interdis, dans les cas où l'on m'a causé un tort léger ou même un grand préjudice, toute mesure de sûreté ou de protection et, comme de juste, aussi toute défense, toute « justification ». Ma réplique consiste à faire suivre aussi vite que possible la sottise par une malice. De la sorte on parvient peut-être à se rattraper. Pour m'exprimer en image, je jette un pot de confitures pour me débarrasser de l'*aigreur*.

Avec moi il n'y a rien à « arranger ». Je prends ma revanche,



on peut en être certain. Je trouve toujours, tôt ou tard, une occasion pour exprimer ma reconnaissance à un « malfaiteur » (au besoin pour son méfait) ou pour lui *demande* quelque chose, ce qui, dans certains cas, oblige plus que de donner... Il me paraît aussi que les paroles les plus impertinentes, la lettre la plus insolente, ont quelque chose de plus poli, de plus honnête que le silence. Ceux qui se taisent manquent presque toujours de subtilité et de politesse du cœur. Le silence est une objection; avaler son dépit, c'est une preuve de mauvais caractère — cela gâte l'estomac. Tous ceux qui se taisent sont des dyspeptiques.

On le voit, je ne voudrais pas que l'on estime trop bas l'impertinence; elle est de beaucoup la forme la plus humaine de la contradiction et, au milieu de l'excès de faiblesse moderne, une de nos premières vertus. Elle peut même être un véritable bonheur quand on est assez riche pour cela. Un dieu qui viendrait sur la terre ne devrait pas faire autre chose que des injustices. Prendre sur soi non pas la punition, mais la *faute*, c'est cela qui serait véritablement divin.

## 6.

L'absence de ressentiment, la clarté sur la nature du ressentiment — qui sait si, en fin de compte, je ne les dois pas aussi à ma longue maladie ! Le problème n'est pas précisément simple : il faut en avoir fait l'expérience en partant de la force et en partant de la faiblesse. Si l'on peut faire valoir quelque chose contre l'état de faiblesse, contre l'état de maladie, c'est que le véritable instinct de guérison s'affaiblit, et chez l'homme cet instinct est un instinct de défense. On n'arrive à se débarrasser de rien, on n'arrive à rien rejeter. Tout blesse. Les hommes et les choses s'approchent indiscrètement de trop près; tous les événements laissent des traces; le souvenir est une plaie purulente. Etre malade, c'est véritablement une forme du ressentiment. Contre tout cela le malade ne possède qu'un seul grand remède, je l'appelle le *fatalisme russe*, ce fatalisme sans révolte dont est animé le soldat russe qui trouve la campagne trop rude, et finit par se coucher dans la neige. Ne plus rien prendre, renoncer à absorber n'importe quoi, — ne plus réagir d'aucune façon... La raison profonde de ce fatalisme, qui n'est pas toujours le courage de la mort, mais bien plus

souvent la conservation de la vie, dans les circonstances qui mettent le plus la vie en danger, c'est l'abaissement des fonctions vitales, le ralentissement de la désassimilation, une sorte de volonté d'hibernation. Avancez de quelques pas dans cette logique et vous aurez le fakir qui dort pendant des semaines dans un tombeau.

Parce que l'on s'userait trop vite si l'on réagissait, on n réagit plus du tout. C'est la logique qui l'exige. Et rien ne vous fait vous consumer plus vite que le ressentiment. Le dépit, la susceptibilité malade, l'impuissance à se venger, l'envie, la soif de la haine, ce sont là de terribles poisons et pour l'être épuisé ce sont certainement les réactions les plus dangereuses. Il en résulte une usure rapide des forces nerveuses, une recrudescence morbide des évacuations nuisibles, par exemple des épanchements de bile dans l'estomac. Le malade doit éviter à tout prix le ressentiment, c'est ce qui, par excellence, lui est préjudiciable, mais c'est malheureusement aussi son penchant le plus naturel. Le profond physiologiste qu'était Bouddha l'a compris. Sa « religion », qu'il faudrait plutôt appeler une *hygiène*, pour ne pas la confondre avec une chose aussi pitoyable que le christianisme, subordonne ses effets à la victoire sur le ressentiment. Libérer l'âme du ressentiment, c'est le premier pas vers la guérison. « Ce n'est pas par l'inimitié que l'inimitié finit, c'est par l'amitié que l'inimitié finit », — cela se trouve écrit au commencement de la doctrine de Bouddha. Ce n'est pas la morale qui parle ainsi, mais l'hygiène.

Le ressentiment né de la faiblesse n'est nuisible qu'aux êtres faibles. Dans les cas où l'on se trouve en présence d'une nature *abondante*, c'est un sentiment *superflu*, un sentiment dont il faut se rendre maître pour démontrer sa force. Celui qui connaît le sérieux qu'a mis ma philosophie à entreprendre la lutte contre les sentiments de vengeance et de rancune, poursuivant ce sentiment jusque dans la doctrine du « libre arbitre », — la lutte contre le christianisme n'en est qu'un cas particulier, — celui-là comprendra pourquoi je tiens à mettre en lumière mon attitude personnelle, la *sûreté de mon instinct* dans la pratique. Dans mes moments de décadence je me suis gardé de ces sentiments, parce que je les considérais comme nuisibles ; dès que chez moi la vie redevenait assez abondante et assez fière, je

me les interdisais parce que je les trouvais *au-dessous de moi*. Ce « fatalisme russe », dont j'ai parlé, s'est manifesté chez moi en ceci que je me suis cramponné âprement, pendant des années, à des situations, à des sociétés presque insupportables, après que le hasard me les eut données. Il vaurait mieux n'en pas changer, pour ne pas *sentir* la possibilité de les changer, que de succomber à un mouvement de révolte... J'en voulais alors à mort à celui qui me troublait dans ce fatalisme, à celui qui voulait me réveiller brusquement. Et, de fait, il y avait chaque fois danger mortel. — Se considérer soi-même comme une fatalité, ne pas vouloir se faire « autrement » que l'on est, dans des conditions semblables, c'est la *raison* même.

## 7.

La guerre, par contre, est une autre affaire. Je tiens de nature les aptitudes guerrières. L'attaque est, chez moi, un mouvement instinctif. *Pouvoir* être ennemi, être ennemi — cela fait peut-être supposer une nature vigoureuse; de toute façon c'est une condition qui se rencontre chez toute nature vigoureuse. Celle-ci a besoin de résistance, par conséquent elle *cherche* la résistance. Le penchant à *être agressif* fait partie de la force aussi rigoureusement que le sentiment de vengeance et de rancune appartient à la faiblesse. La femme, par exemple, est rancunière; cela tient à sa faiblesse, tout aussi bien que sa sensibilité devant la misère étrangère.

La force de l'agression peut se *mesurer* à la qualité de l'adversaire plus puissant, ou d'un problème plus dur, car un philosophe qui est belliqueux engage la lutte même avec les problèmes. La tâche ne consiste pas à surmonter les difficultés d'une façon générale, mais à surmonter des difficultés qui permettent d'engager sa force tout entière, toute son habileté et toute sa maîtrise dans le maniement des armes — pour se rendre maître d'adversaires qui vous soient égaux... L'égalité devant l'ennemi — première condition pour qu'un duel soit *loyal*. Quand on méprise on ne *peut* pas faire la guerre; quand on commande alors que l'on se sent en présence de quelque chose qui est au-dessous de soi, on ne *doit* pas faire la guerre.

Ma pratique de la guerre peut se résumer en quatre propositions :

En premier lieu : je n'attaque que les choses qui sont victorieuses ; si cela est nécessaire, j'attends jusqu'à ce qu'elles le soient devenues.

En deuxième lieu : je n'attaque que les choses contre lesquels je ne trouverais pas d'allié, où je suis seul à combattre, seul à me compromettre... Je n'ai jamais fait publiquement un pas qui ne m'eût compromis. C'est là chez moi le critérium de la véritable façon d'agir.

En troisième lieu : je n'attaque jamais de personnes, je ne me sers des personnes que comme d'un verre grossissant au moyen duquel on peut rendre visible une calamité publique encore cachée et difficilement saisissable. C'est ainsi que j'ai attaqué David Strauss ou plus exactement le succès d'un livre caduc auprès du public allemand cultivé. Ce faisant j'ai pris sur le fait cette « culture » allemande... C'est ainsi que j'ai attaqué Wagner, plus exactement le caractère mensonger et hybride de notre « civilisation » qui confond ce qui est raffiné avec ce qui est abondant, ce qui est tardif avec ce qui est grand.

En quatrième lieu : je n'attaque que les choses où toute différence de personnes est exclue, où tout arrière-plan d'expériences fâcheuses fait défaut. Au contraire, attaquer c'est chez moi une preuve de bienveillance ; dans certains cas c'est même un témoignage de reconnaissance. Je rends hommage, je distingue en unissant mon nom à une chose, à une personne — que ce soit pour la défendre ou pour la combattre, c'est après tout sans importance. Si je fais la guerre au christianisme, je crois pouvoir la faire parce que de son fait je n'ai jamais subi nul désagrément, nulle entrave. Les chrétiens sérieux ont toujours été disposés favorablement à mon égard. Moi-même, bien que je sois par principe un ennemi du christianisme, je suis loin d'en vouloir aux individus à cause d'une chose qui est la fatalité de plusieurs milliers d'années.

## 8.

Puis-je hasarder d'indiquer encore un dernier trait de ma nature qui, dans mes rapports avec les hommes, n'a pas été sans me créer des difficultés ? Je suis doué d'une impressionnabilité absolument inquiétante du sens de la propriété, de sorte que je perçois physiologiquement l'approche — que dis-je ? — l'intimité de la nature la plus cachée de l'âme que j'ai

devant moi. Je la *flaire*. Grâce à cette impressionnabilité j'ai comme des antennes psychologiques à l'aide desquelles je puis tâter et palper toutes sortes de mystères : toute la pourriture *cachée* qui croupit au fond de certaines natures, mais qui tire peut-être son origine de quelque vice de sang dissimulé par l'éducation, je la perçois presque toujours dès le premier contact. Si j'ai bien observé, ce genre de natures, incompatible avec mon sens de la propreté, devine généralement la méfiance que m'inspire mon dégoût. Cela ne leur fait pas avoir une meilleure odeur...

Ainsi que j'en ai pris l'habitude — une pureté absolue, en moi et autour de moi, m'est une nécessité vitale, je dépéris dans des conditions d'existence douteuses — je me baigne et je nage en quelque sorte perpétuellement dans l'eau claire, ou dans quelque autre élément parfait, transparent et plein d'éclat. C'est pourquoi les rapports que j'ai avec les hommes mettent sans cesse ma patience à l'épreuve; mon « humanité » ne consiste pas à sympathiser avec mon prochain, mais à *supporter* que je le sente près de moi. — Mon humanité est une perpétuelle victoire sur moi-même.

Mais j'ai besoin de la *solitude*, je veux dire du retour à la santé, du retour à moi-même; j'ai besoin d'un air léger qui se joue librement. Mon *Zarathoustra* tout entier est un dithyrambe à la solitude, ou, si l'on m'a bien compris, à la *pureté*... Heureusement que ce n'est pas à la *pure folie*. Celui qui possède des yeux pour voir les couleurs dira qu'il est de diamant.

Le *dégoût* que m'inspiraient les hommes, la « racaille », fut toujours mon plus grand danger. Veut-on écouter le discours où Zarathoustra parle de sa délivrance du dégoût :

*Que m'est-il donc arrivé? Comment me suis-je délivré du dégoût? Qui a rajeuni mes yeux? Comment me suis-je envolé vers les hauteurs où il n'y a plus de canaille assise à la fontaine?*

*Mon dégoût lui-même m'a-t-il créé des ailes et les forces qui pressaient les sources? En vérité, j'ai dû voler au plus haut pour retrouver la fontaine de la joie!*

*Oh! je l'ai trouvée, mes frères! Ici, au plus haut jaillit pour moi la fontaine de la joie! Et il y a une vie où l'on s'abreuve sans la canaille!*

*Tu jaillis presque avec trop de violence, source de joie !  
Et souvent tu renverses de nouveau la coupe en voulant la  
remplir !*

*Il faut que j'apprenne à t'approcher plus modestement :  
avec trop de violence mon cœur afflue à ta rencontre : —*

*Mon cœur où se consume mon été, cet été court, chaud,  
mélancolique et bienheureux : combien mon cœur estival désire  
ta fraîcheur, source de joie !*

*Passée, l'hésitante affliction de mon printemps ! Passée,  
la méchanceté de mes flocons de neige en juin ! Je devins esti-  
val tout entier, tout entier après-midi d'été !*

*Un été dans les plus grandes hauteurs, avec de froides  
sources et une bienheureuse tranquillité : venez, ô mes amis,  
que ce calme grandisse en félicité !*

*Car ceci est notre hauteur et notre patrie : notre demeure  
est trop haute et trop escarpée pour tous les impurs et la soif  
des impurs.*

*Jetex donc vos purs regards dans la source de ma joie,  
amis ! Comment s'en troublerait-elle ? Elle vous sourira avec  
sa pureté.*

*Nous bâtirons notre nid sur l'arbre de l'avenir ; des aigles  
nous apporteront la nourriture, dans leurs becs, à nous au-  
tres solitaires !*

*En vérité, ce ne seront point des nourritures que les impurs  
pourront partager ! Car les impurs s'imagineraient dévorer  
du feu et se brûler la gueule !*

*En vérité, ici nous ne préparons point de demeures pour  
les impurs. Notre bonheur semblerait glacial à leur corps et  
à leur esprit !*

*Et nous voulons vivre au-dessus d'eux comme des vents  
forts, voisins des aigles, voisins de la neige, voisins du soleil.  
ainsi vivent les vents forts.*

*Et, semblable au vent, je soufflerai un jour parmi eux ; à  
leur esprit je couperai la respiration, avec mon esprit : ainsi  
le veut mon avenir.*

*En vérité, Zarathoustra est un vent fort pour tous les bas-  
fonds ; et il donne ce conseil à ses ennemis et à tout ce qui  
crache et vomit : « Gardez-vous de cracher contre le vent ! »*

*(A suivre.)*

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.

## LA NATURE LIBÉRATRICE

*O douceur du matin dans la pâleur mouillée  
Du ciel; aurore blonde et pure agenouillée  
Sur les tapis de fleurs, le fleuve et le gazon...  
O douceur, ô beauté calme de l'horizon;  
Délicate clarté du jour qui point à peine;  
Pins aux rameaux voilés, au milieu de la plaine,  
De l'écharpe d'argent des nuages légers.  
O douceur pénétrant les arbres des vergers  
Dont les branches au poids de leurs beaux fruits s'inclinent  
Vers l'herbe épaisse et tendre ; abeilles qui butinent  
Le liseron dont l'urne est un écrin vivant ;  
Tournesols éployés sous le soleil levant ;  
O lierres étreignant le sein du sycomore ;  
Courbe du grand coteau qui peu à peu se dore ;  
Mur sombre des forêts qui mettent des vapeurs  
Vertes dans les lointains ; éclatantes lueurs  
Qu'accrochent les rayons aux vitres des chaumières ;  
Balancement des lys et des roses trémières ;  
Prairie où fuit l'éclair des ruisseaux argentés ;  
Flots de l'étang qui dort ; vagues blondes des blés  
Se creusant aux baisers du vent frais qui s'élève ;  
Rosiers dont chaque fleur semble un odorant rêve  
Qui pour vivre a besoin de lumière et d'azur ;  
Vallée au loin tendant sa coupe au soleil ; pur  
Gazouillement d'oiseaux dans les fouillis des chênes ;  
Rainettes coassant sur le bord des fontaines ;  
Elancement joyeux de l'hirondelle ; ardent  
Eclat des prés ; vertige débordant  
De ta vie éclatante et farouche, ô Nature!...*

*Ah! faites de mon cœur charmé votre pâture,  
Monts, forêts, terres, ciels, fleurs, vignobles, coteaux.  
Serrez-moi contre vous, ô fragiles roseaux.  
Que je sente à mon front vos baisers, onde fraîche.  
Que votre fin duvet se pose, belle pêche,  
Sur ma tempe, et que la clématite aux brins doux  
Emprisonne mes pieds, s'enroule à mes genoux,  
Et jusque sur mes mains promène ses guirlandes.  
Étendez sur mon corps vos sachets, ô lavandes.  
Dans mon âme versez, troènes et fusains,  
Votre âme de verdure; et vous, jeunes raisins,  
A ma bouche mettez votre fraîcheur charmante.  
Imprégnez-moi de votre odeur, romarin, menthe,  
Serpolet, qui couvrez le talus des sentiers.  
A vos sèves mêlez mon esprit, grands halliers.  
O pampres, détachez des espaliers vos vrilles;  
Vignes vierges grimant dans la nuit des charmillas,  
Laissez là le tronc lisse et prenez dans vos bras  
Mon être aride, mais qui sous vos mille lacs  
Sera comme une fleur dans un nid de feuillage.  
Attirez-moi dans votre chaud et doux sillage,  
O parfums qui jouez sur le tiède jardin  
Comme un essaim de papillons; et vous, satin  
Des blancs magnolias, vous, tendres ancolies,  
Vous, orangers de nacre, églantines jolies,  
Capucines, œillets plus roses que le ciel,  
Héliotropes noirs, sucrés comme le miel:  
Laissez couler sur moi vos baumes, vos essences;  
Qu'à jamais je m'absorbe en leurs effervescences,  
Et qu'éternellement votre suavité  
Me fasse fuir l'amour et son joug redouté.*

PIERRE DE BOUCHAUD.



## GEORGES LECOMTE

## I

Quand M. Jules Huret dressa, en 1891, à l'aurore des deux grands mouvements symboliste et néo-réaliste, l'inventaire extrêmement détaillé de la littérature française contemporaine, il ne cita point le nom de M. Georges Lecomte. Ce dernier venait pourtant, au début de cette même année, de faire représenter, sur la scène du Théâtre-Libre, une pièce en quatre actes : *la Meule*, sa première œuvre. Des qualités de tendresse contenue, d'observation nette et de vérité animaient les rôles de cette comédie. Mais, depuis trois ans déjà, M. Georges Lecomte, passionné de toutes les recherches et de toutes les audaces, n'avait cessé de mêler ses vaillants efforts à ceux de toute une jeunesse hardie et batailleuse. A *la Cravache*, petit journal hebdomadaire où des maîtres comme Verlaine et Mallarmé se montraient familiers des sommaires, le nom de M. Lecomte s'était avoisiné à ceux de Jules Laforgue et Vanor, de MM. Kahn, Fénéon, Barrès et Verhaeren. Avec *la Meule*, ouvrage d'humanité directe, écrit deux ans plus tard, le jeune auteur, sans manifester aucun éloignement pour ses compagnons du mouvement symboliste, s'était orienté dans une voie littéraire différente. Sa collaboration à *la Revue Indépendante* à la revue de Jean Jullien, *Art et critique*, accentuait une tendance encore plus personnelle. Il devenait, dans ces conditions, extrêmement difficile de classer un homme aussi peu fixé dans l'école. M. Huret s'abstint ; il ne plaça point M. Georges Lecomte au rang des jeunes maîtres du symbolisme, et il ne le plaça point davantage au rang des néo-réalistes arrivés dans les lettres à la suite de Zola.

Le nouveau venu, au fait, était inclassable. On l'avait vu, dans *la Cravache*, s'insurger contre la formule connue de Paul Adam : « l'art est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole » et témoigner combien ce dogmatisme offrait, à ses yeux, de péril dans les arts et venait limiter le cercle de l'intelligence. A l'affirmation de Charles Morice : « De nature, d'essence, l'Art est religieux », il opposait une grande véhémence

humaine et ne permettait pas aux croyances de primer l'esthétique. Enfin, en politique, en art, son positivisme clairvoyant s'insurgeait autant contre les coups de force que contre la routine. Le boulangisme de Barrès le trouvait sceptique et, sur M. Larroumet, appelé à diriger dans ce temps-là les Beaux-Arts, il disait nettement : « Si M. Larroumet a le souci réel de l'art, le premier acte de sa dictature devra être sa démission. » Le maître écrivain qui châtiara les politiciens dans *les Valets* et qui donnera plus tard, des peintres Raffaëlli, Bernard et Carrière, d'ardentes monographies perce en cette attitude, se trahit déjà dans ces mots.

Et puis, pour cet homme actif, ennemi des formules, qu'aucune doctrine n'égare et de qui la lucidité est toujours maîtresse, l'éducation de la vie est la plus forte, le saisit et le convainc au-dessus de toutes les autres. Sa sensibilité, sollicitée par maintes théories captieuses, se cabre définitivement contre l'emprise des livres.

Un monde plus bouillonnant, plus admirable et plus beau le tentait au même moment. « En regardant la vie et la nature (a-t-il écrit de Raffaëlli comme s'il parlait de lui-même), il venait de découvrir l'art qui convenait à son caractère et à son esprit. Désormais, il ne cherchera plus qu'à rendre l'exact caractère des choses et des gens pour essayer de donner aux autres la forte émotion qu'il en reçoit. Prenant en horreur l'artifice, si prestigieux qu'il puisse être, il découvre, après tant d'autres, que le vrai est l'éternelle et magnifique source de beauté (1). »

Georges Lecomte a, dès lors, conscience d'une œuvre d'art qu'aucune esthétique trop étroite n'anémie ; il conçoit le frémissement du roman moderne et demande, à ce mode littéraire étroitement marqué par le naturalisme, d'évoluer « de la vérité sèche stricte, et pour ainsi dire matérielle, à une vérité plus large, plus compréhensive, avec l'ardent souci d'un meilleur avenir ».

Des livres comme *les Valets*, *les Cartons verts*, *le Veau d'or* et *les Hanneçons de Paris* ont répondu à cette formule, élargie depuis encore avec *l'Espoir*.

Nul, plus que Georges Lecomte, ne professe un respect fervent de la littérature ; mais nul non plus n'entend attribuer à la vie plus de portée et ne s'incline avec plus de res-

(1) *La Grande Revue* (25 sept. 1907) : *L'œuvre de J.-F. Raffaëlli*.

pect devant l'effort. Par cela même, en raison d'un labeur qui commande, aucun nom n'est plus près de nous que celui de cet écrivain qui n'a été mêlé à aucune école et de qui le rude labeur aboutit en peu de temps à élever une œuvre.

## II

En un discours qu'il a prononcé récemment, à l'inauguration du monument d'Henry Becque, M. Georges Lecomte a rendu hommage à ce grand contempteur de toutes les modernes hypocrisies sociales et littéraires. Le premier en France, « Becque a libéré le théâtre de toutes les timidités et de toutes les conventions. Il a montré que, comme par le roman, on y peut étudier les plus secrètes subtilités du cœur, les conflits les plus aigus de passions et d'intérêts, et toute l'âpre souffrance des hommes aux prises avec les rudesses de la vie ». Aucune expression n'est plus juste en ce qui touche aux *Corbeaux*, à *la Parisienne* et à tous ces beaux drames où Becque, rompant avec les convenances et les préjugés, a communiqué au théâtre un emportement et une véhémence inconnus de Dumas, d'Augier et de leurs disciples. Becque, le premier sur la scène moderne, a donné aux nouveaux venus du drame et de la comédie « de grandes et fécondes leçons de vérité ».

M. Georges Lecomte, ainsi que la plupart des principaux dramaturges d'alors, bénéficia, dès ses débuts, de ces leçons si hautes et si exceptionnelles ; et *la Meule*, la première œuvre où il se révéla avec ses qualités de satire aiguë, de tendresse aimante et de pitié discrète, témoigne d'une singulière attention dans l'étude des caractères et des sentiments, dans l'examen des pauvres consciences contemporaines tourmentées de vains calculs et d'ambitions basses. Les Rousselot, les héros de *la Meule*, sont, le père surtout, de braves gens, un peu provinciaux, de mentalité moyenne. Jeanne, leur fille, montre toute l'ingénue candeur des vingt ans ; son désir serait de goûter, d'aimer la vie dans tout ce qu'elle offre de beau, de bon, de noble et de généreux. Mais *la Meule* sociale, impitoyable à ce charmant éveil d'une jeune fille, entreprend de broyer ses rêves. Celui qu'elle aime, lui-même, la pousse aux pires vilénies ; et c'est vaincue, brisée et meurtrie à jamais dans son frais espoir de jeunesse, qu'elle accepte finalement,

par raison d'argent et pour sauver les siens, d'épouser l'ami de sa mère.

Encore plus pessimiste que *la Meule*, *Mirages*, la seconde œuvre dramatique de M. Lecomte, écrite sous le feu d'une visible inspiration ibsénienne, ne comporte pas moins de vigueur dans l'étude des réalités. Le jeune Paul Hamelin, sorte « de canard sauvage » épris d'un idéal de beauté, de bonté et d'harmonie, se voit bafoué dans toutes les hautes ambitions de son cerveau et de son cœur ainsi que la Jeanne de *la Meule* l'a été dans le virginal espoir de ses vingt ans. Vaincu de la vie âpre et de la brutale laideur, il meurt sans avoir pu se résigner à l'acceptation.

À côté d'un soin évident dans l'étude des mœurs, d'une attention soutenue dans l'observation de tous les conflits secrets ou visibles du cœur et de l'argent, de l'intérêt et de l'intelligence, apparaît déjà dans le ton de l'auteur un frémissement de révolte contre les iniquités du monde et de la famille, contre les préjugés auxquels les êtres d'exception n'échappent (ainsi dans *Mirages*) que par la mort, mais devant lesquels tant d'autres s'inclinent (telle la Jeanne de *la Meule*) avec un grand repliement douloureux.

Un roman comme *Suzeraine*, un autre comme *la Maison en fleurs*, écrits très postérieurement, témoignent d'un même sentiment élevé de réprobation contre les lois haineuses, les préjugés tristes et toutes ces convenances de mondanité auxquels tant de millions d'êtres ont accoutumé de sacrifier le bonheur et de soumettre la vie. Plaidoyers chaleureux en faveur du droit à l'amour quand même, ces deux beaux ouvrages se valent par une même peinture des passions, une sensibilité aussi grande et cette vérité dans les caractères à laquelle l'auteur atteint par sympathie avec son sujet.

Les grandes « ondes d'amour » dont vibrent, au mépris de toutes les règles et de tous les dogmes, les êtres spontanés, fiers et libres parcourent ces récits tout gonflés de l'ardeur et de la fièvre de vivre.

*La Maison en fleurs*, sous sa placidité de paix apparente, au milieu du repos, dans le chant des arbres et sous le bleu du ciel, dissimule un drame au plus haut point poignant. M<sup>me</sup> de Bouillane a eu M. de Ruffé pour amant; M<sup>lle</sup> de Bouillane est née de leur étreinte; et voici que, plus tard, le fils de

M. de Ruffé, Pierre, va aimer (sans deviner l'inceste) cette charmante jeune fille qui est sa demi-sœur. En vain M. et M<sup>me</sup> de Ruffé luttent-ils âprement pour briser cet amour qui est leur remords, les deux jeunes gens s'acharnent à se chercher, à se chérir, à s'épouser l'un l'autre. A la fin, cette constance est récompensée et la vie l'emporte avec son exigence et sa vérité sur les conflits de race, de religion et de famille suscités autour des hardis enfants par ceux qui n'ont pas eu le courage de leur amour. Avec *Suzeraine*, la revendication en faveur du même but heureux n'est ni moins obstinée ni moins émouvante ; et c'est une fort bonne œuvre que celle où se voit une jeune femme mariée à un homme podagre, hargneux et laid qui va gâcher sa vie, lutter désespérément et, de tout son courage, arriver enfin à conquérir la petite part de joie et de bonheur à laquelle sa jeunesse et son cœur ont droit. Une physionomie très attendrissante et très belle est, dans *Suzeraine*, celle du parrain Herbeaux, le confident secourable à tous les maux, la droite et sainte figure à qui rien n'échappe des laideurs et des misères du monde et qui s'efforce, avec toutes les précautions les plus dignes, à secourir au milieu des chagrins sa filleule accablée. Celui-là — on le sent — se fait l'avocat des idées de l'écrivain ; quand il parle, en termes si élevés, « du pauvre cœur humain », de ses défaillances, de ses peines et de ses désirs, enfin quand il déchire le mensonge avec ses mains d'apôtre et place au-dessus de tout la grande nécessité d'aimer et d'être aimé, il n'est que l'interprète éloquent des pensées les plus chères à l'auteur du livre.

Georges Lecomte en chacun de ses ouvrages a placé, comme jadis les anciens le chœur dans leurs tragédies, un personnage central ou épisodique à la manière d'Herbeaux. En chacun de ces amers ou fougueux romans apparaît un être, qui, tout le long du livre par ses actions et par ses paroles, proteste au nom de la vie, au nom de l'amour, au nom de toutes les vieilles chimères éternelles que ne parviennent pas à tuer complètement les hommes, contre les convenances, contre les laideurs et contre les crimes. Dans *les Valets* nous verrons Clémence, une jeune fille tenir ce généreux rôle ; dans *les Cartons verts* ce sera Loriol, un fier, un indépendant ; dans *le Veau d'or*, ce sera la bonne grand-mère Rosalie, tendre et sage aïeule, la seule à parler raison au milieu des déments de la fortune ;

dans *l'Espoir* ce seront tous ces hommes hardis et jeunes, artistes, savants, soldats, travailleurs des mains et de la pensée qui recréeront le nouveau visage de la patrie. Et cette protestation permanente, en faveur des plus légitimes des libertés, des plus humaines des affections, du plus noble idéal de vivre se perpétuera de livre en livre à travers l'œuvre de Lecomte. Sortant du roman, débordant du cadre social où il l'avait contenue jusqu'alors, il l'étendra, cette protestation, aux arts qu'il souhaite encore plus beaux et plus lumineux (*l'Art impressionniste*), aux peuples qu'il désire encore plus libérés (*Espagne, l'Espoir*). Et, c'est elle encore, cette protestation, qu'il élèvera avec une âpre vigueur au regard de l'étranger quand il combattra de tout son cœur les mauvais livres susceptibles d'atteindre, par leur origine et par leur contenu, le long et magnifique rayonnement de la France littéraire dans le monde.

### III

*Espagne*, livre d'impressions artistiques et pittoresques très intenses et très colorées, est tout imprégné des mêmes sentiments humains. Le contraste y est aussitôt visible entre le vivant paganisme arabe et la résignation du catholicisme inquisitorial transmis par les prêtres à leurs successeurs. L'antinomie, déjà si manifeste dans les monuments, dans les arts et dont les deux grands palais de l'Alhambra et de l'Escorial résumant si bien l'aspect, apparaît à mesure que, de l'Espagne rocheuse du Nord, on atteint la Castille et l'Andalousie. Alors la tristesse de Burgos, le « repliement religieux d'Avila », la morne désolation du grandiose palais de Philippe II le cèdent à l'accueil de Tolède, au rire de Séville, à l'amoureuse grâce de Grenade. Voici l'Alhambra, la Giralda, l'Alcazar et tous ces fastes éloquents de l'islamisme où sont exprimés dans leur plénitude la joie et le bonheur de l'être. « C'est à la vie que l'islamisme s'attache ; c'est une œuvre de mort que le catholicisme accomplit. Tandis que les monuments de celui-ci sont dorés, joyeux, d'un charme intime et frais, les couvents et les églises de celui-là sont moroses, d'une grandeur funéraire. L'Espagne catholique est noire. L'Espagne arabe est claire. » Mais, en présence de l'Espagne des bûchers, des dogmes, encore visible aux faces des cités centenaires, il

y a une Espagne plus proche, plus colorée et plus féconde, une Espagne actuelle où, malgré le modernisme, on retrouve dans les gestes, dans les danses, dans les pas saccadés des hommes autant que dans le lascif ondoisement des femmes, une terre de grande allure, une chaleureuse et puissante patrie.

Enfin, il y a l'art espagnol : Murillo. Velazquez, le Greco, Ribeira et Zurbaran; il y a Goya. Ici, le voyageur atteint à l'émotion élevée qui émane des spectacles d'une originalité hautaine et magnifique. Goya, surtout, séduit Georges Lecomte; et, des cadres du vieux maître exposés au musée du Prado, de ceux de l'Académie San Fernando se dégage, à ses yeux, la grande leçon de Manet. Dans l'opulente *Maja*, d'une nudité si chaude et si captivante, il devine *Olympia*; il a le sentiment que les « mêmes synthèses de lumières et d'ombres » auxquelles aboutit l'art du premier des maîtres de l'impressionnisme puisèrent leur inspiration dans ces œuvres audacieuses. Enfin, à ses yeux, « l'art de M. Degas est tributaire de celui de Goya. Il est indéniable aussi que l'art exquis de Whistler a les mêmes origines ».

Un livre comme *l'Art impressionniste*, bien qu'antérieur au volume sur *l'Espagne*, est un corollaire obligé de ce voyage aux musées espagnols. « La première esthétique de Manet a des analogies avec celle qu'instaura Velazquez », écrit Georges Lecomte. Mais, devant *les Danseurs*, devant *la Femme à la guitare*, le même auteur comprend l'évolution que Manet a suivie; il retrouve en lui la trace de la touche mâle de Goya. Puis il admire dans Manet l'effort que ce dernier a tenté pour s'évader de l'emprise de l'art espagnol; il conçoit la puissante originalité qui se dégage du *Déjeuner sur l'herbe* et ratifie le jugement si lucide de Zola : « Les toiles de Manet ont un accent trop individuel pour qu'on veuille ne trouver en lui qu'un bâtard de Velazquez et de Goya. »

Historien fidèle et convaincu de ce mouvement pictural admirable auquel pleine justice est rendue désormais, il écrit avec une conviction que partagent tous ceux qui possèdent l'amour du classique et le sentiment du vrai : « Les recherches des impressionnistes seront la justification de notre époque dans l'histoire générale de l'art à travers les siècles. »

A travers les toiles de Manet, les pastels allègres de M. Degas, d'un art si nerveux, d'un dessin si sobre et si pur, les coins

de nature de Pissarro, *le Vêtheuil* ou *le Champ de tulipes* de Monet, les sujets d'une tendresse heureuse de Berthe Morizot et de miss Mary Cassat, les beaux « nus » de Renoir, les aspects d'un gris si doux, si argenté de Sisley, il suit toute l'évolution de l'école, il embrasse ses tendances, il salue ses réalisations. Sa fierté tout entière est de penser que, de ce petit café Guerbois, modeste autant qu'oublié, où se réunissaient après la guerre Manet et ses amis, est parti ce vaste et merveilleux mouvement pictural qui a renouvelé l'art, imposé le règne éclatant du jour, traduit la nature en des pages vibrantes et peint l'atmosphère avec ce sentiment de luminosité que n'avaient connu que Claude, Watteau, Turner et Corot dans le passé. Cette critique enthousiaste — qui n'est plus de la critique, mais une sorte de transposition lyrique tant elle est chaleureuse — a perçu nettement les nuances, les aspects, les contrastes de tant de talents rivaux. Mais ici, autant que dans ses romans, ses comédies, ses articles, ses discours, Georges Lecomte brise le cadre ; il ne s'astreint à aucune technique ; son goût de l'indépendance s'affirme à nouveau ; et la célébration qu'il a faite de l'école en termes si conscients, dans *l'Art impressionniste*, ne l'empêche point de rendre à des artistes aussi divers d'aspect que Puvis de Chavannes, MM. Rodin et J.-L. Forain la part de justice et le sentiment d'hommage auxquels ont droit ceux qui, ne s'inspirant que d'eux-mêmes et de leur propre génie, ont conçu des œuvres et non des pastiches.

Toutefois, trois noms dominant apparemment plus chers encore que les autres, dans les études d'art que Georges Lecomte, depuis son *Art impressionniste*, a consacrées aux peintres, ceux d'Albert Besnard, d'Eugène Carrière et de J.-F. Raffaëlli. En ceux-ci, la technique ne se limite pas autant que chez plusieurs des maîtres de l'impressionnisme à un but d'école ; elle a un but humain encore plus général, plus sublime à atteindre. Et c'est par la flamme de l'imagination, par la tendresse du cœur, par le don de l'observation qu'Albert Besnard, Eugène Carrière et J.-F. Raffaëlli parviennent à ce but élevé. La critique de Lecomte — qui n'est ni la critique incisive de Huysmans, ni la critique fougueuse de Mirbeau, ni la stricte critique de GEFROY — est toute de qualité émotive, de compréhension claire et de passion aimante. Un homme comme Besnard, épris de la poésie grandiose des couleurs et des beaux arrangements, en



qui le métier n'a pas gâté le cœur et qui sait (voyez les panneaux de Berck, les fresques de l'École de Pharmacie) allier une sensibilité très vive au talent le plus prestigieux, séduit l'écrivain par l'idée qui commande à son œuvre autant que par les réalisations qu'il en a tentées. Des pages comme *le Laboratoire* (École de Pharmacie) ou *la Vérité entraînant les sciences* (Hôtel de Ville de Paris) ont, à ce double point de vue, une portée supérieure. Ils sont « d'exaltants poèmes de la science » et trahissent dans l'art de Besnard, à côté du fervent de la belle ligne apprise (grâce à son maître Brémont) chez Ingres, à côté du voluptueux de l'intimité des fleurs, des étoffes et de la chair des femmes, un ardent visionnaire, un notateur élevé des découvertes humaines, de leur application et du retentissement prodigieux de leur écho dans le monde (1).

Le spectacle du travail, de l'attente et de l'humaine anxiété des êtres n'est pas moins fortifiant chez Eugène Carrière que chez Albert Besnard ; mais, tandis que — chez Besnard — la flamme du talent s'intensifie en de beaux incendies de palette, allume un ciel éclatant et de toutes parts répand ses feux torrentiels, chez Eugène Carrière elle se fait plus sourde, plus brumeuse à dessein et, dans sa chaude haleine, enferme un moment de l'éternel amour. Ce feu qui couve chez Carrière a moins d'éclat aveuglant que celui qui flamboie chez Besnard ; mais le rayonnement de sa chaleur sur les êtres ne s'en étend pas moins avec sa lumière, avec ses reflets et son enveloppement ouaté et doux, aux femmes et aux enfants attentifs dans l'ombre. L'œuvre toute de tendresse en laquelle « Carrière résumera cette longue enquête passionnée, faite sous la lampe de famille, avec son grand cœur aussi bien qu'avec son observation aiguë », Georges Lecomte en a pénétré la poésie profonde, et, dans de puissantes pages, remarquablement compris la portée. C'est Carrière, qui avait dit un jour, à propos de lui-même : « Tout est une confiance qui répond à mes aveux et mon travail est de foi et d'admiration (2). » Aussi M. Lecomte a-t-il pu ajouter avec exactitude que la biographie d'un maître d'une bonté aussi infinie, d'une sollicitude aussi active et aussi poignante était toute « inscrite en chacune des œuvres » où il s'était approché des visages et des cœurs des êtres (3).

(1) Voir : *la Gazette des Beaux Arts* (1905) : *Albert Besnard*, par G. Lecomte.

(2) Voir : CHARLES MORICE, *Eugène Carrière* (1908).

(3) Voir le volume : *L'Art pour tous* (1904) : *Carrière*, par G. Lecomte.

Il était bien difficile, après Huysmans et Mirbeau, de définir l'œuvre et le caractère du talent de Raffaëlli. Lecomte l'a osé pourtant (1). Son essai à propos d'un maître si divers, d'un talent si complexe et si sobre dans son réalisme, est digne de former, avec ses deux études sur Besnard et Carrière, un triptyque d'une très complète harmonie. L'orientation du peintre des aspects parisiens, d'un art tout de pittoresque et de notations, vers un monde éclatant de jeunes filles et de sourires que M. Renoir, mais d'une autre manière, était le seul du groupe à connaître avant lui, a été décrite avec cette clairvoyance et cette affection qui font de M. Lecomte un écrivain d'art si exceptionnel et si savoureux.

#### IV

Mais, à force d'aimer l'art des peintres, de vibrer en lui et par lui, l'auteur des *Valets*, de *l'Espoir* et du *Veau d'or* est devenu peintre aussi. Comme les maîtres ses modèles, il acquit le don d'animer les foules en des masses générales et, sur des fonds sombres, de tracer d'incisives, de tendres ou hautaines silhouettes. Ses romans ne sont pas moins, à ce point de vue, des tableaux que sa critique. L'acuité d'une vision très moderne permet, dans ces tableaux puissamment brossés à petites et grandes touches, un réalisme où l'art n'est jamais exclu. Lecomte, comme Zola, comme Rosny, comme Mirbeau, frémit de son époque; la société houleuse et disparate qui s'agite à chaque pas sous ses yeux n'a pas échappé à son examen. Les tares et les grandeurs, les vices et les vertus du vaste monde offert à son observation sont devenus pour lui d'admirables prétextes à fresques colorées, à caricatures impitoyables, et — suivant les heures — à de paisibles grisailles, à de doux et légers pastels. S'il est vrai que l'histoire d'un temps est reflétée dans les livres des contemporains et que cette histoire n'est possible — ainsi que le pensait Henry Beyle — que par l'accumulation des mille « petits faits vrais » observés sous nos yeux chaque jour, nul n'aura contribué, plus que Georges Lecomte, à écrire dans ses livres l'histoire de nos âges.

Encore que ce romancier n'ait point, comme Balzac, comme Emile Zola, embrassé, dans une série compacte, un aspect à peu près total de l'époque, il s'est appliqué, avec une grande

(1) Dans *la Grande Revue* (n° du 25 sept. 1907).

énergie et une grande attention, à en saisir divers contours singuliers. A ce point de vue, des œuvres comme *les Valets*, *les Cartons verts*, *le Veau d'or*, *les Hannetons de Paris*, figurent des synthèses romanesques, fort bien ordonnées et conduites avec fougue, de plusieurs catégories sociales dominantes. Le soin de l'étude, l'entraînement du récit, la véracité des faits, la nette vigueur de l'écriture concourent à donner une action intense à tous ces ouvrages, à leur communiquer un mouvement passionné, une chaleur vivante et à les présenter ainsi que des poèmes douloureux, caustiques ou frémissants de l'humanité qui s'agite et passe. « Les dissertations sentimentales ou philosophiques aussi bien que les prêches sociaux, a dit lui-même Georges Lecomte en préface au *Veau d'or*, sont à l'antipode du roman. » Le roman est un récit; ce n'est pas un prêche. Et ceux qui goûtent les scènes de *la Comédie humaine*, la raillerie de *Bouvard et Pécuchet*, les légendes des dessins de Daumier, le sifflement des *lambes* du poète républicain et les rudes coups de pouce de Zola dans ses mâles peintures trouveront un amer plaisir à savourer ici les redoutables pamphlets que Lecomte a écrits rien qu'en contemplant les médiocres, les vaniteux, les fous et les aigrefins qui s'agitent dans la politique, l'administration, le négoce et les salons riches de notre heureux temps.

*Les Valets* — peut-être à nos yeux le plus capital de ces ouvrages — est une mordante étude des clans politiques, du monde électoral et parlementaire. Sans rappeler en rien *le Candidat* de Flaubert, *la Journée parlementaire* de Barrès, ce livre est antérieur à *la Vie publique* de Fabre, aux *Parlementaires* de Léon Daudet et, mieux que ces ouvrages, sans esprit de parti ni haine, arrive à l'exactitude et à l'émotion. « Les politiciens, écrit Georges Lecomte en une page d'une constante vérité, rapetissent tout à la mesure de leur intérêt. C'est uniquement leurs déformations, leurs meurtrissures qui expliquent le déchet subi par les idées du XVIII<sup>e</sup> siècle dans les essais de réalisations qu'on a tentés depuis cent ans. Entre Voltaire, Diderot, Rousseau, Montesquieu et nous, il y a eu malheureusement le nuisible travail des politiciens purs qui ont tout gâché, tout sali, et qui, même lorsque leurs intentions furent bonnes et leurs efforts efficaces, ont rétréci les plus vastes idées. » Les « grands fauves du pouvoir », ainsi que

l'auteur des *Valets* nomme si exactement les plus fameux de nos conducteurs d'hommes, ont trop longtemps occupé la scène populaire de leurs cabrioles, de leurs dissentiments, de leur bavardage et de leurs vilénies. Hélas ! ils l'occupent encore. Leurs gesticulations n'ont pas cessé de conduire les plus beaux rêves à l'avortement. Des niais comme Denizot, des coquins comme Carette (ces héros des *Valets*) tiennent toujours le Tréteau devant la nation. Et, il est toujours exact le tableau où le rude Caucaï, un bonhomme de 93 égaré chez les *Valets*, flétrit les mandataires que la crédulité et l'optimisme du plus spontané et du meilleur des peuples ont portés au pouvoir :

Quand nous avons travaillé à débarrasser les esprits de la discipline religieuse, nous espérions qu'on allait refaire par la raison et le devoir, une conscience nationale. Il y avait à reconforter les âmes par une nouvelle foi. Hors des dogmes qui abaissent l'homme, en font un éternel coupable et conseillent l'inertie, hors des superstitions intéressées et des niaiseries sacerdotales, il fallait enseigner la justice, la honte, développer la raison et la doctrine. L'heure était venue d'une morale rajeunie. Et c'est dans cet espoir que, pour ma part, j'ai travaillé. Mais qu'a-t-on fait ? Au lieu d'éduquer les esprits, on s'est ingénié à pervertir toutes les vitalités généreuses. Je rougis de la besogne faite. Au lieu de s'adresser à la raison, ce sont les bas instincts que l'on a flattés. Loin de cultiver les sentiments d'honneur, de devoir, de justice, qui pouvaient être les éléments constitutifs de l'âme moderne, on a surexcité les appétits de jouissance, de gain, d'égoïsme. Les églises se sont vidées et les cabarets se sont emplis. On n'a su trouver ni l'asile, ni la doctrine intermédiaires. Là, toutes les gourmandises s'échauffent : le mauvais alcool ravage les corps ; la sottise envieuse dessèche les cœurs. L'homme qui vient quémander des voix verse l'alcool meurtrier, courtise les idées fausses et les instincts avides.

Il est l'émanation du caboulot puant, du poison qui saoule et de l'ignorance qui se garde bien d'éclairer. C'est le cerveau fumeux du cabaret qui gouverne. Je le répète, j'ai honte de l'œuvre d'avilissement que nous avons laissé s'accomplir. Nous croyions abattre les religions pour faire peu à peu de l'homme un être de raison nette et droite. Et nous nous apercevons aujourd'hui que la seconde partie de la tâche a été négligée. L'homme s'est affranchi des anciennes croyances, non pour devenir meilleur, mais pour n'être plus gêné dans ses frénésies de jouissances matérielles. Il ne les a remplacées par rien. C'est le règne de la porcellerie et de la voracité. On s'est débarrassé des scrupules religieux sans se mettre sous la sauvegarde

de sa conscience. Et l'on se vautre dans l'abject. On gagne, on entasse, on besogne du groin et des crocs. C'est écœurant.

Certes, cela l'est ! Mais, ce qui l'est plus encore, c'est le sauvage exemple de tous les appétits affiché par ceux mêmes qui se font les mandataires de tant de beaux principes et de formules mirifiques. Les élus ne se contentent plus maintenant, comme Lecomte l'a si bien écrit, de « représenter les électeurs comme un laquais représente ses maîtres » ; ils entendent se représenter eux-mêmes également ; et c'est à coups de poing, à coups de dents qu'ils se font âprement la part large. Mais l'électeur lassé de promesses et de faux-fuyants, voit clair dans le jeu de l'élu. Le développement croissant du syndicalisme en marge de la politique n'est que l'un des symptômes de cette désaffection qui s'accroît chaque jour au sein du pays. Des œuvres comme *la Vie publique* d'Emile Fabre, comme *les Valets* de Lecomte, en venant étaler au grand jour les excès, la cupidité et l'inintelligence des politiciens concourent à déterminer ce détachement du peuple pour ses représentants, à ouvrir les yeux des dupes et des victimes devant l'action stérile de sots malfaisants.

Jadis, aux journées de juillet, quand tout un pays s'insurgeait contre les abus du pouvoir, l'œuvre d'art, inspirée dans la politique, enfantait, chez Eugène Delacroix, chez Auguste Barbier, deux immortelles pages de peinture et de lyrisme. Aujourd'hui le sujet d'inspiration n'a pas disparu ; il est moins épique ; et Lecomte a dû, pour l'embrasser avec toute l'ampleur qu'il comporte, le condenser dans la forme saisissante du roman. Mais ce roman demeure, dans sa rudesse de bloc, construit solidement. Ce sera longtemps, sans doute est-ce encore, le livre le plus complet, le plus impartial et le plus audacieux de cette série des aspects contemporains poursuivie avec *le Veau d'or*, *les Cartons verts*, *les Hannetons de Paris* et dominée depuis par *l'Espoir*, cette célébration d'une France toute moderne trempée par la douleur et grandie dans l'épreuve.

## V

Parvenu avec *les Valets* à la maturité, au développement le plus plein et le plus harmonieux d'un souple et puissant talent, Georges Lecomte n'a plus qu'à demander de nouveaux

sujets d'étude à la vie qui passe ; et celle-ci, dans maints aspects de sa vision, est si pathétique, si vaste et si diverse que le romancier n'a plus qu'à la contempler pour écrire.

C'est d'abord au monde du trafic, du négoce et de l'argent que Georges Lecomte emprunte les fantoches trépidants de son *Veau d'or*. La figure des thésauriseurs, de Plaute à Molière, de Molière à Balzac, a présenté, de tous temps, un aspect semblable ; mais chaque âge a su, sur cette mobile figure, modifier des traits et en ajouter d'autres. « Balzac, acteur du drame de l'Argent (dans sa vie privée), écrit Emile Zola, a dégagé de l'Argent tout le pathétique terrible qu'il contient à notre époque. » Mais cela n'est pas absolu au point qu'Emile Zola lui-même et maintenant Georges Lecomte n'aient su plus récemment découvrir des raisons nouvelles à ce motif d'écrire aussi vieux que le monde.

Le don de causticité dont l'auteur fit preuve avec une verve vraiment fougueuse au cours de son récit politique des *Valets* se fait voir, dans *le Veau d'or*, plus extrême et plus vif encore. Les peintures de traitants sont toutes saisissantes ; et, soit que nous assistions aux trafics frauduleux du brocanteur Malfroy, aux exploits douceâtres et manifestement louches du critique Mathurin Poisse et de M. Jean Rafle, aux plagiats de M. Lime, nous nous initiions aux secrets peu dévoilés jusqu'ici d'un banditisme d'autant plus à craindre qu'il ne s'attaque pas à la seule bourse des gens, mais à l'art lui-même dans son passé de chefs-d'œuvre : la falsification, la vente et la dispersion des faux tableaux, des faux marbres et des faux meubles dont d'audacieux Rafle, assurés d'un complice silence, emplissent jusqu'à nos musées et nos collections. Traité dans ce sens vraiment particulier, le roman de l'or présente ici de nouveaux éléments d'étude ; et c'est la récompense à son beau labeur que M. Georges Lecomte a trouvée en réussissant dans cette œuvre ardue.

Avec les *Cartons verts*, M. Georges Lecomte, habitué jusqu'à à peindre (ainsi que dans *le Veau d'or* ou dans *les Valets*) des individus d'une activité presque frénétique, de fébriles coquins ou d'adroits bandits, a dû mettre une sourdine à son art. Le monde des employés est un monde où le clair et l'obscur, et l'obscur encore plus que le clair, dominant avec un ménagement plus que parcimonieux. Une sorte de nuit heu-

reuse, d'atmosphère grisâtre et sourde enveloppent les cœurs et les cerveaux de ces hommes penchés qui écrivent, dans des bureaux sombres, des choses inutiles, pénibles ou rebutantes. Ces hommes pourtant ont une sensibilité, des pensées, des souhaits, des désirs et des flambées de cœur comme tous les autres êtres du monde ; mais l'administration ouate, édulcore et tempère à l'excès toutes ces nobles impulsions natives. De là cette monotonie et le comique on ne peut plus navrant de cette terne existence où jamais ne scintille d'idéal élevé, que la pire routine engourdit de son sommeil et de sa poussière. En M. Potron Lafleur, en Noël Flageollet, en MM. Lappe, Perle et Malaise et jusqu'en M. Boule, le plus haut placé de tous ces scribes puisqu'il est ministre, M. Georges Lecomte sut objectiver les figures qu'Honoré de Balzac et M. Courteline avaient esquissées par ailleurs fort bien, mais d'une manière autre.

Restait, pour l'auteur, à étudier le Monde, ce Monde dont M. Bourget s'est fait l'historien respectueux et M. Hermant l'historien narquois. C'était là une tâche où la multiplicité de tous « les petits faits vrais » allait s'imposer à l'examen soigneux d'un notateur rigide et d'un scrupuleux écrivain de caractères. Un livre était à écrire, dépouillé d'artifice et d'outrance, où un romancier, à force d'observation et de menus croquis saisis sur le vif, parviendrait à peindre le monde, c'est-à-dire à donner de la caste oisive du plaisir, au moyen des propres gestes et des propres confidences de celle-ci, un tableau on ne peut plus réel et vivant. M. Georges Lecomte, en réunissant dans *les Hannelons de Paris* cette compacte enquête, réussit au mieux ce livre difficile. Bourget, en écrivant du « monde », demeure extasié et surpris ; même dans les pires moments il ne cesse d'admirer ; le luxe l'étonne et le séduit. Hermant, lui, griffe et déchire ; Mirbeau gronde ; et, quand Lorrain croquait, dans son style excessif et moqueur, ces carcasses mondaines, il châtiait tout en écrivant. Plus mesuré, M. Georges Lecomte ne prend point au tragique ses modèles ; il les écoute et s'en amuse ; il en recueille, *de visu*, de rapides et fins croquetons extrêmement vraisemblables. Voici, au premier rang des *Hannelons*, M. Maxime Pirouette, d'opinion versatile, la Snobinette, la dame au grand couturier, et celle qui — depuis vingt ans — inaugura tous les Salons ; enfin M<sup>me</sup> Chicotin de

la Gouine, qui a fait quatre cents visites cet hiver ; puis, celles qui ne sont pas les moins répugnantes : les dames de charité. Atmosphère de vice rare, élégant et superficiel, papillotage, bruit des antennes de tous les hannetons battant aux vitres, voilà ce livre de satires « bien plus narquoises que sévères » où Lecomte occupa les loisirs d'un talent généreux.

## VI

Mais des tâches plus hautes tentaient l'écrivain. Quelques figures de prédilection : Herbeaux dans *Suzeraine*, la grand' mère Rosalie dans *le Veau d'or*, Loriol dans *les Cartons* avaient proclamé ces imprescriptibles droits à la justice et à l'amour, vers lesquels les patries comme les individus ont le devoir d'aspirer dans le constant effort de leurs énergies. Et Rouville lui-même, au milieu des *Valets*, devant Caucau faisant le virulent procès du régime, avait nettement dit : « Qu'est-ce que vingt-cinq ans dans l'histoire de l'humanité ? Il faut laisser aux lentes évolutions le temps de s'accomplir. Toute philosophie nouvelle trouve, au moment voulu, ses apôtres qui en hâtent le triomphe. Même elle peut grandir par sa seule force, quand les apôtres défont. Et cela vaut mieux, car on n'a pas de Christ à adorer. Ayons confiance et travaillons selon nos moyens. » C'était, en peu de mots, passer, pour l'auteur, du pessimisme amer des *Valets* à l'optimisme ardent et rayonnant de *l'Espoir*. Partant de ce dessein, reprenant le mot de Rouville, Georges Lecomte entreprenait dès lors d'écrire le livre, le noble et beau livre de la régénération de la France républicaine par le travail, l'acharnement à vivre et par l'espérance en des fins meilleures.

C'était là une tâche qu'on n'avait point tentée encore dans le roman. Emile Zola, dans sa longue série, avait conduit la société impériale jusqu'à *la Débâcle* ; Octave Mirbeau, dans *le Calvaire*, avait achevé de peindre de la guerre des images puissantes ; Paul et Victor Marguerite avaient écrit *la Commune*, Geffroy *l'Apprentie*. Mais nul n'avait retracé cette époque difficile qui commence au moment des atroces fusillades de mai pour aboutir au grandiose réveil de toutes les activités économiques, savantes, artistiques et littéraires des années 78 à 80. Cette période de reconstitution, de reconstruction et d'affermissement de la France relevée enfin des maux de la



guerre est, dit Georges Lecomte, « admirablement harmonieuse ». Seulement, ceux qui vécurent ces heures d'enivrant réconfort, d'activité sereine et de travail joyeux. « n'en virent guère au moment l'importance et la beauté ». Ce n'est qu'aujourd'hui, avec le recul du temps, que les témoins de ces années fiévreuses commencent à comprendre la grandeur de l'effort accompli par tant d'artisans passionnés de ce labeur. Le temps a calmé les haines, pacifié les esprits ; et le moment est venu de faire le récit de cette résurrection. De là *l'Espoir*, ce livre bouillonnant (de sève, où l'auteur des *Valets* a merveilleusement exprimé, dans toutes les manifestations de son génie et de son commerce, de ses arts et de ses lettres, ce réveil d'un peuple. Telles pages de ce roman, et notamment celles où l'auteur décrit, après le départ de l'armée allemande, l'arrivée dans Troyes des soldats français, sont vraiment toutes secouées de cette fièvre d'espérance que durent connaître alors les vaincus de Sedan et les captifs de Metz. Ainsi un effort, un vaste, noble et nécessaire effort fut tenté alors. Les résultats en furent grands et féconds. Mais l'espoir de l'homme ne luit que par éclairs ; l'épaisse nuit reprend ses droits à toute heure et succède avec une intensité sans cesse accrue aux fulgurantes lueurs qui jaillissent des saccades de lumière et de justice. M. Anatole France vient de démontrer, dans son nouveau et tout récent livre, combien cette nuit était permanente et ces lueurs peu vives. M. Georges Lecomte, qui a fait *les Valets*, ce terrible et beau livre, n'en est pas à l'apprendre. Aussi n'en a-t-il qu'un mérite plus grand a vouloir nous conduire quand même, malgré lui, malgré nous et malgré les hommes, vers ce torrent d'universel amour, d'éternelle vie, où Zola, dans *Travail*, fait aboutir Luc. Son œuvre, déjà si complexe et si neuve, acquiert d'une telle croyance et d'un tel courage, indépendamment du prix littéraire, une portée humaine plus vaste et plus retentissante.

EDMOND PILON.

## L'ANTAGONISME ANGLO-ALLEMAND

---

De tous les conflits internationaux, qui pourraient, à brève échéance, produire une guerre sanglante et désastreuse pour l'humanité, le conflit anglo-allemand apparaît comme le plus immédiat et le plus menaçant. Il n'est pas de jour, sans que la presse nous entretienne de ses chances de rapide explosion. Tous les faits et gestes des hommes politiques, qui mènent la diplomatie européenne, sont dominés par cette impression devenue une conception ou une conviction raisonnée. Or, cette perspective redoutable d'une guerre entre Anglais et Germains s'est constituée à une date relativement récente, et l'on ne saurait donner meilleur exemple de l'influence du développement économique sur les rapports des hommes et des peuples. Car il ne s'agit ici, à proprement parler, que d'un antagonisme industrialo-commercial, né sous la pression de circonstances déterminées, et qui illustre au premier chef les caractères spécifiques de l'histoire contemporaine. C'est à ce titre qu'en dehors de ses conséquences possibles et ruineuses, non seulement pour ceux qui s'y associeront, mais encore pour tous ceux qui croiraient en demeurer les spectateurs bénévoles et désintéressés, cette rivalité des deux grands empires européens mérite de nous occuper. Les relations des groupements humains, des nationalités toujours en travail, des Etats sans cesse en mouvement, — progression ou recul, — ne commandent pas uniquement l'attention parce qu'elles mettent en cause des millions et des millions d'êtres qui vivent et qui pensent : elles sont bien plus passionnantes, lorsqu'on en découvre le substratum profond, les raisons parfois cachées, qui varient, et se transforment, au fur et à mesure que se poursuit l'évolution économique.

Il y a quelques années encore, une conflagration franco-allemande et plus encore peut-être un choc anglo-russe entraient dans les prévisions les plus sérieuses, les mieux déduites des personnes informées. Ou bien la France, dans une crise de militarisme expansionniste, s'efforcerait de consommer sa revanche, ou

bien l'Empire Germanique couperait court à des velléités renais-  
santes, en attaquant sa voisine avant l'heure que cette dernière  
eût fixée pour sa mobilisation. Le heurt de la baleine et de  
l'éléphant, comme l'on disait alors, terrorisait par avance les  
esprits inquiets. Depuis le jour où les avant-gardes anglo-  
indiennes et cosaques s'étaient rencontrées dans l'Asie Centrale,  
la bataille future n'était plus mise en doute, et l'invasion de  
l'Indoustan par les armées du Tsar ou le bombardement de  
Cronstadt par les escadres britanniques défrayaient par  
avance les récits conjecturaux des nouvellistes. Plus récem-  
ment encore, lorsque les victoires du Japon eurent manifesté  
son organisation militaire, ses velléités conquérantes, sa con-  
fiance en soi-même, et décelé comme un plan d'occupa-  
tion progressive et d'usurpation méthodique de l'Extrême-  
Orient et du Pacifique, la guerre américano-nipponne fut an-  
noncée à grand fracas. La question de l'immigration jaune  
en Californie donnait un thème à des raisonnements qui,  
durant tout un été, remplirent la presse des Deux Mondes.  
Cet hiver encore, et sans aucune discrétion, l'on mit en évi-  
dence la concurrence austro-russe dans les Balkans, à propos  
des projets de chemins de fer de M. d'Æhrenthal, de l'annexion  
de la Bosnie et de l'émancipation bulgare et d'aucuns en  
déduisirent (ils faillirent avoir raison) que le problème oriental  
pourrait bien, une fois de plus, incendier l'Europe.

Or, à l'heure actuelle, l'on reparle surtout de l'antagonisme  
anglo-allemand. C'est lui qui fait couler l'encre, qui accapare  
les enquêtes, qui monte à l'horizon, comme si toute la poli-  
tique internationale se ramassait autour de lui, comme s'il  
absorbait les oppositions secondaires et les rivalités annexes.  
Il domine les relations mondiales, de même que l'hostilité  
franco-britannique surplombait en quelque sorte les rap-  
ports européens au temps de Napoléon et des grandes coalitions  
continentales. Dans le plan diplomatique, il joue le  
même rôle que la guerre des socialistes et du capitalisme dans  
le plan social

Je ne veux signaler ici quelques éléments, que des don-  
nées particulièrement notoires du problème posé. L'Allemagne  
prétend que le roi d'Angleterre a multiplié ses efforts pour l'en-  
cercler, et qu'il a — ou peu s'en faut — abouti à ses fins. Autour  
d'elle il a groupé la France, la Russie, l'Espagne, tandis qu'il

détachait de la Triplice l'Italie, de plus en plus hésitante, et que le triomphe de la Révolution ottomane soustrayait, dans une large mesure, la Porte à l'influence de Berlin. Si Edouard VII voyage sans cesse, conférant avec le Président de la République française, avec le roi d'Espagne avec le Tzar, avec François-Joseph d'Autriche lui-même, c'est qu'il poursuit un dessein — visible d'ailleurs ou tout au moins assez clair, — celui de renouer contre l'Empire des Hohenzollern un de ces pactes qui ont fini jadis par triompher de l'Empire Napoléonien, après d'innombrables batailles et de multiples péripéties. L'Allemagne commettrait donc une folie, un véritable crime contre elle-même, si elle ne surveillait pas toutes ces manœuvres, tous ces déplacements, toutes ces négociations d'un souverain, dont l'activité et l'habileté politique sont légendaires. — Sans doute, un certain courant pacifiste s'est dessiné chez les libéraux, depuis qu'ils sont au pouvoir à Londres, et ils se sont attachés à faire croire qu'ils réduisaient les armements; mais il n'y a là qu'un piège grossier, où les Allemands ne tomberont pas. Que le conflit éclate, ils entendent être prêts sur mer comme sur terre.

Ils le sont trop, ripostent les Anglais, et si l'Allemagne ne projetait pas une agression contre le Royaume-Uni, elle ne renforcerait pas ainsi ses armements à coups de centaines de millions de marks. Or, ces armements mêmes sont, à n'en pas douter, un des éléments les plus symptomatiques de l'acuité de la crise; et les compatriotes d'Edouard VII dénoncent en eux la cause la plus immédiate du conflit.

Le fait est que les dépenses navales de l'Empire Germanique, après s'être formidablement élevées depuis l'année 1900 jusqu'en 1904, ont encore augmenté contre toute mesure, depuis 1905. Il y a quatre ans, elles se chiffraient par 272 millions de francs; et cette année-ci, les prévisions, qui seront encore dépassées, atteignent à 440 millions. Lorsqu'on analyse ces totaux, on s'aperçoit que les crédits ordinaires se sont accrus dans la même proportion que les extraordinaires, et que Guillaume II s'attache, avec un acharnement sans égal, à se doter de fortes escadres. Contre quelle puissance, sinon l'Angleterre?

Méfiance de part et d'autre; conviction absolue de chaque côté que l'adversaire guette une défaillance; comment ne serait-on pas en droit, en ces conditions, de parler de conflit prochain ou imminent? Un tel conflit revêtirait l'aspect d'une catastrophe

pour le monde, parce qu'il mettrait en branle des énergies tellement colossales qu'il se répercuterait au loin et bouleverserait toutes les relations existantes; même si on le ramène théoriquement aux termes les plus simples, si l'on n'y implique point les Etats qui seraient entraînés à y participer, si l'on ne range aucun autre peuple à côté de la nation anglaise ou de la nation allemande, les conséquences seraient effroyables. La guerre anglo-boer, localisée sur un petit territoire de l'Afrique Australe, a déjà engendré des effets économiques auxquels nul n'a pu se dérober. La guerre hispano-américaine a exercé une action déprimante sur les échanges de l'univers, bien qu'elle ne se déroulât que sur les confins des Antilles et de l'Insulinde. La guerre russo-japonaise, dont le centre était à des milliers de kilomètres de la vieille Europe, a tenu en suspens l'industrie, le trafic, la navigation de toutes les contrées, — quoiqu'à aucun moment il n'eût été question de la transporter hors de la Mandchourie ou du Pacifique Nord. Chacune de ces conflagrations, qui ont éclaté dans les quinze dernières années, a atteint l'ensemble de la production universelle — froissé des intérêts mondiaux, paralysé à grande distance fabrications manufacturières et échanges commerciaux. En évoquant ces quelques souvenirs, on peut se rendre compte du sinistre économique que susciterait une attaque armée de l'Angleterre contre l'Allemagne ou de l'Allemagne contre l'Angleterre. La période de l'isolement des Etats, de l'indépendance des marchés nationaux est close depuis longtemps. Les peuples ne vivent plus sur eux-mêmes; leurs relations, par ondes successives, se sont étendues à l'infini; ils ne se bornent plus à acheter et à vendre aux peuples limitrophes, mais ils trouvent leur avantage à expédier à des milliers de lieues des objets de toute valeur et de toute dimension, et à faire venir, par contre, des continents éloignés les denrées qui leur manquent. Ces rapports de négoce s'enchevêtrent, se croisent à travers les terres et les océans comme des fils télégraphiques innombrables, — en sorte que le moindre ébranlement se communique à tout le système, que la plus légère secousse peut briser des centaines d'attaches, en provoquant des milliers de ruines.

Ce n'est point tout encore. L'expansion du capitalisme n'a pas été marquée uniquement par le développement de l'industrie, par une poussée saisissante et ininterrompue de la pro-

duction. Partout, avec ses progrès, a existé le cheminement des sociétés par actions ; les agglomérations de capitaux, en chaque point du globe, n'ont pu se constituer que par des apports internationaux. Il n'est plus un seul pays qui se targue d'avoir suffi, par ses propres ressources, aux exigences de ses manufactures, de sa marine, de ses chemins de fer. De même que les Allemands s'intéressent aujourd'hui à nos exploitations minières d'Algérie, les Français ont placé leur argent dans les forges de Silésie et les charbonnages de Westphalie. De même que les Anglais participent aux revenus de certaines de nos banques, les Parisiens, les Lyonnais et les Bordelais perçoivent une part des dividendes de leurs gisements aurifères et diamantifères. Et les dettes publiques ne sont pas plus nationalisées aujourd'hui que les fonds de roulement des entreprises privées. A bien raisonner, les Berlinoises, — qui détiennent des Consolidés anglais, — ne doivent pas rester plus indifférents que le Chancelier de l'Échiquier à la bonne gestion des finances britanniques et cette thèse peut se justifier indéfiniment, quelque pays qu'on envisage.

Voilà pourquoi un conflit anglo-allemand serait une calamité dans l'univers : pour les travailleurs dont le labeur risquerait d'être suspendu, — pour les capitalistes qui subiraient — bien que plus capables de les soutenir — les incidences variées de la raréfaction des échanges. Aucune guerre ne pourrait même provoquer un tel désastre, — parce que l'Angleterre et l'Allemagne sont, à l'heure actuelle, les deux puissances dominatrices du marché international, — celles dont les rapports d'échange sont les plus amples, et le rôle économique le plus accentué.

Leurs commerces additionnés donnent, à coup sûr, des sommes plus élevées que les trafics de tous les États Européens totalisés à l'époque de Napoléon I<sup>er</sup>. On ne citerait pas un pays avec lequel l'un ou l'autre de ces belligérants éventuels n'entretienne un abondant mouvement d'achats et de ventes. Que les mers soient fermées, par les escadres britanniques, aux navires marchands de l'Allemagne, les éleveurs de chevaux de l'Argentine et les propriétaires des mines suédoises, les viticulteurs d'Espagne, et les planteurs de café du Brésil, les exportateurs de coton des Florides, et les producteurs de nitre du Chili perdent soudain une clientèle lucrative. Les

sept milliards et plus, qui représentent annuellement les expéditions de l'Empire germanique se réduisent tout à coup de moitié, peut-être des deux tiers, — parce que les communications sont coupées par les océans, et aussi parce que toute la population masculine devra désertir l'atelier pour l'armée. Et les dix milliards et plus que figurent, sur les comptes annuels, les entrées de matières premières et de produits manufacturés fléchiront à une somme infime, puisque les grandes flottes de Hambourg et de Brême n'oseront plus affronter les mers, et que par ailleurs le fracas des armes se substituera au bruissement des métiers et au tumulte des machines. Le seul investissement des côtes allemandes dérangerait la marche normale des rapports mondiaux ; il la briserait net, comme la moindre détérioration d'un rouage paralyse le fonctionnement d'une montre.

Mais l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne, quels que fussent les événements subséquents, exercerait encore une bien autre répercussion. On ne peut envisager sans un gigantesque effroi l'arrêt même partiel des usines du Lancashire et des autres districts manufacturiers, où s'accumulent les cotons, les laines, les soies de cent contrées diverses. La suppression totale des échanges anglo-allemands déterminerait à elle seule de prodigieux effets. Même si l'on admet que l'Angleterre ne serait pas obligée, en cas de conflagration, de bouleverser inopinément son régime militaire, et d'arracher à la fabrique des centaines de milliers d'hommes, elle serait entraînée à restreindre sa production, ses acquisitions, ses dépenses de luxe, et la perte pour l'ensemble des nations se chiffrerait par des milliards. Qu'advierait-il alors, si l'Allemagne — il faut tout supposer — réussissait à isoler le littoral britannique, à établir un blocus plus effectif et plus efficace que celui de Napoléon I<sup>er</sup>, et à forcer le Royaume-Uni à subsister sur son propre fonds ? Je sais bien qu'une telle situation ne pourrait durer longtemps, car le Royaume-Uni est à la merci des agricultures étrangères, et ce blocus le vouerait à la famine presque immédiate ; mais si courte que fût cette crise, elle suffirait à plonger dans une détresse mortelle les Danois et les Roumains, les Turcs et les Canadiens, les Australiens et encore des dizaines de millions d'hommes.

Quelle qu'elle fût, aussi, l'issue de cette crise serait désas-

treuse pour l'humanité tout entière. Même si, pour l'instant, une victoire navale de l'Empire Germanique semble cantonnée dans le domaine des invraisemblances, l'hypothèse ne saurait être écartée de prime abord. Or l'écrasement de l'Angleterre par l'Allemagne, — c'est l'hégémonie prussienne, à peine tempérée par les influences du Sud, triomphant sur notre continent et pesant sur tous les autres : c'est l'uniformité du despotisme militaire se substituant aux nécessaires et fécondes différences de culture et de pensée ; c'est l'exaltation d'une autorité brutale et insolente dont le peuple allemand lui-même ne saurait vouloir, parce qu'elle écraserait et réduirait en poussières les libertés péniblement acquises. La Grande-Bretagne est une pièce indispensable dans le grand mécanisme universel. Elle représente, au premier chef, l'effort individualiste, le souci des réalités économiques : elle a organisé cette puissante poussée, cette gigantesque transformation capitaliste qui, après avoir constitué un servage nouveau, prépare méthodiquement et par réaction la libération des foules ouvrières. Elle a, par l'adaptation des machines, rempli toute seule une phase d'histoire. Sa défaite pourrait, pour des décades, ajourner la phase suivante.

Et de même le désastre total, je ne dis point de l'Empire militaro-féodal d'Allemagne, mais du peuple allemand, serait un deuil pour les hommes, parce qu'il livrerait les terres et les mers à l'exploitation britannique, et les ferait tributaires des marchands d'outre-Manche. Nous aurions l'uniformité de Carthage au lieu de l'uniformité de Rome : les grands trafiquants étoufferaient la pensée, au lieu des soldats bottés et casqués, — en attendant qu'ils levassent à leur tour de formidables armées pour contenir et terroriser les contrées conquises ou dominées. Toutes les suprématies sont dangereuses et l'indéniable péril de cette crise serait précisément d'édifier une suprématie.

Je voudrais examiner ici les causes qui peuvent provoquer une guerre anglo-allemande et, en sens inverse, les motifs qui pourraient l'écartier. C'est par voie d'énumération, d'analyse, qu'on aboutira à apprécier son degré de probabilité ou d'urgence.

L'expansion industrielle, quasi-égale et identique dans les deux pays en cause, constitue, de toute évidence, un grave élé-



ment d'antagonisme. Lorsqu'on reprend l'histoire économique de l'Allemagne depuis 1871, et surtout depuis 1890, on ne peut point ne pas être frappé de la rapidité de ses progrès, du développement de sa production, de ses échanges, de son activité maritime : alors que la Grande-Bretagne chemine plus lentement, qu'elle innove avec réserve, qu'elle modifie son outillage avec prudence et discrétion, l'Empire Germanique multiplie ses sociétés par actions, construit de toutes pièces des villes manufacturières, élargit ses ports, perce des canaux, achète un appareil mécanique incomparable. De 1870 à 1890, le commerce Britannique a grandi de 13 milliards et demi à 17 milliards et demi, soit de 30 o/o, et de 1890 à 1905, il est passé de 17 1/2 milliards à 24 1/2 milliards, s'accroissant ainsi de 42 o/o. La majoration, pour les quinze années, a atteint à 84 o/o. Or, de 1870 à 1890, le commerce allemand a progressé de 6 milliards et demi à 9 milliards 400 millions (49 o/o), et de 1890 à 1905, il a bondi de 9 milliards 400 millions à 16. 200 millions (72 o/o au total) : de 1870 à 1895, la majoration s'exprime par 150 o/o. Les exportations allemandes, distancées, en 1870, de 3. 400 millions par celles de Royaume Uni, ne sont plus dépassées que de 1.800 millions.

La rivalité est devenue si intense, et les difficultés de la conquête économique apparaissent telles désormais que l'éventualité d'une guerre, qui permettrait de ruiner l'adversaire séduit de plus en plus les impérialistes des deux pays. Cette guerre, en détruisant la marine militaire et aussi la marine marchande de l'ennemi, ouvrirait un champ illimité, des débouchés infinis à l'activité individuelle et commerciale du vainqueur. Partout les grandes maisons de Berlin et de Londres, de Manchester et de Dusseldorf, d'Elberfeld et Crefeld, de Sheffield et de Solingen, de Birmingham et de Leipzig, de Hambourg et de Liverpool, se rencontrent et se heurtent. La Hambourg Amerika Line et le Norddeutscher Lloyd, — dont chacun représente un tonnage triple ou quadruple du tonnage de la ligne anglaise Cunard — s'attachent à enlever à la Grande-Bretagne le monopole des mers. La bataille économique est engagée sur tout le front. Or, l'impérialisme et la politique mondiale (les deux expressions sont équivalentes, et correspondent aux mêmes tendances) sont d'autant plus dangereux et agissants qu'ils signifient avant toutes choses la prédominance manu-

facturière. L'Angleterre n'est devenue impérialiste, avec Chamberlain, que du jour où elle a senti sa prépondérance métallurgique et textile menacée par la production germanique; et c'est contre l'Allemagne, qu'entraînée par les doctrines expansionnistes, elle s'est d'abord tournée. — Et la politique mondiale de Guillaume II, qui a désigné l'abaissement de l'Angleterre comme objectif essentiel à l'action allemande, était au premier chef une politique d'intérêts, le souci du prestige n'intervenant qu'ensuite et parce qu'il se liait étroitement à l'autre préoccupation.

Les impérialistes de Londres, comme ceux de Berlin, s'imaginent que leur pays sera infailliblement voué au recul, à la déchéance, à la détresse, s'il netriomphe du pays concurrent. Ils se recrutent spécialement dans cette classe de marchands qui, un peu partout aujourd'hui, est arrivée au pouvoir et qui règle les destinées des nations. Les unionistes d'Angleterre, comme les libéraux ou radicaux expansionnistes qui suivent actuellement M. Asquith, sont issus de cette catégorie moyenne qui ne rêve plus que débouchés ouverts et clientèles nouvelles. Et les nationaux-libéraux et les libéraux démocrates d'Allemagne, associés dans le bloc de M. de Bülow, les propriétaires et les rédacteurs de la *Gazette de Voss*, de la *National Zeitung* et autres organes de périodique excitation ne sont que les mandataires des industriels de la Prusse Rhénane ou de la Westphalie, — affamés d'affaires, avides de marchés, impatients de toute concurrence.

Ainsi, deux bourgeoisies impérialistes sont entrées en conflit, qui depuis longtemps déjà auraient soufflé la guerre, si certaines considérations ne les avaient retenues d'autre part. L'une et l'autre se haïssent, avec toute l'exaspération de deux boutiquiers placés côte à côte, et qui se disputent un même quartier. L'une et l'autre se sont dotées de cette conviction absurde et surannée que la ruine de la rivale est indispensable et que la condition présente ne saurait durer. Les commerçants allemands jettent un regard envieux sur les colonies britannique, où ils pourraient récolter des milliards, tandis que les armateurs de Liverpool, de Londres, de Hull et de partout, considèrent d'un œil haineux le développement des flottes de Hambourg, de Lübeck, de Stettin, de Brême, qui leur dérobent

une part croissante du trafic des océans. Le fondement vrai du conflit éventuel — le voilà.

L'impérialisme fournit au militarisme, partout vivace, de triomphants arguments. Le parti militaire allemand s'est doublé d'un parti « mariniste », si l'on peut s'exprimer ainsi, qui rêve d'éprouver la valeur des jeunes escadres, et de manifester la force récemment acquise sur mer. Les fondateurs, les champions de la ligue navale ne sont point des pacifistes. Les officiers de marine, comme les chefs de l'armée, assurent que la paix a trop duré, — qu'un grand Etat comme l'Allemagne n'y peut vivre indéfiniment, sans dépréciation pour l'idée militaire elle-même, et sans péril grave pour sa structure. Les journaux qui reflètent leurs sentiments exploitent chaque incident, le grossissent avec art, pour le ramener à leur thèse courante du conflit nécessaire.

Et le militarisme britannique, pour être plus contenu, plus discret, plus prudent, n'exerce pas une action moins effective. Battu avec Chamberlain, avec l'unionisme agressif, il regagne aujourd'hui du terrain, car il est caressé, choyé par la fraction des libéraux qui dédaigne les Petits Anglais et qui, avec Asquith et Edward Grey, se pique de professer un impérialisme tempéré. Cette fraction, qui est nombreuse et puissante, qui a rallié la plupart des libéraux de marque, développe d'autant plus d'efforts qu'elle se sent serrée de près par les pacifistes, dont Lloyd Georges, le chancelier de l'Echiquier, est le meilleur type représentatif.

Elle détient une influence d'autant moins contestée qu'elle s'appuie sur une doctrine traditionnelle de la diplomatie du Royaume Uni : — l'Angleterre ne doit pas permettre à une nation de régenter le continent, — et qu'ainsi elle peut mettre d'accord les intérêts politiques du pays avec les intérêts économiques des grands industriels et des grands exportateurs. De même que la Grande-Bretagne a combattu de toutes ses forces la France, à l'époque où celle-ci imposait sa suzeraineté à l'Espagne, au Portugal, aux Etats Italiens, à la Suisse, à la Prusse, à la Hollande, de même elle nourrit une profonde hostilité contre l'Allemagne, depuis le jour où cette puissance a acquis par les armes une sorte de prééminence, et a prétendu commander à l'Europe centrale. Si elle l'a laissée opérer sans encombre son unification, si elle a permis à Bismarck

d'accomplir les trois guerres successives qui, par Duppel, Sadowa et Sedan, ont consommé son œuvre, elle a saisi le péril dès le lendemain même du traité de Francfort. Son intervention au profit de la France, en 1875, trahissait déjà son revirement. Son évolution s'est marquée de plus en plus, au fur et à mesure que l'Allemagne, avec sa population croissante et sa richesse générale grandie, avec ses prétentions à la politique mondiale, et ses dépenses navales méthodiquement poursuivies, manifestait davantage son importance et son autorité. C'est pour satisfaire à la doctrine courante, adoptée jadis par les Pitt, les Burke, les Castlereagh, les Palmerston, qu'elle a noué un faisceau d'alliances. C'est pour paralyser la menace germanique étendue sur la Belgique, sur la Hollande, sur le Danemark, qu'elle a oublié ses différends historiques avec la France, et ses méfiances à l'endroit de la Russie. Elle n'hésiterait point à frapper, si l'Allemagne dépassait dans ses ambitions une certaine limite, et si ses aspirations à l'hégémonie universelle se traduisaient par un acte précis.

Le conflit pourrait encore être hâté par une considération d'une autre espèce — mais dont la valeur, nous le verrons, est plus douteuse. — C'est que les dépenses de la préparation deviennent de plus en plus lourdes et ruineuses. Ce n'est pas impunément qu'une nation consacre un vingtième de son revenu ou davantage à son armée et à sa marine, qu'elle entasse dans ses cuirassés, dans ses arsenaux, dans ses forts, des milliards et des milliards, qu'elle soustrait aux services productifs des sommes fabuleuses dérivées vers les budgets stériles. L'Allemagne et l'Angleterre s'inscrivent pour de fortes parts dans les 12 1/2 milliards que, selon le mot de M. Asquith lui-même, les nations dites civilisées affectent chaque année à leurs armements. Il peut arriver une heure où elles sentiront le faix trop écrasant, où elles se décourageront de payer, de payer toujours, en vue d'une catastrophe hypothétique, et où, pour dégager l'avenir, elles brusqueront, de propos délibéré, la catastrophe. Chacune d'elles aura du moins l'espoir d'imposer, à l'adversaire vaincu, une effroyable contribution, et de se libérer du ruineux fardeau. Déjà l'Allemagne plie : il lui faut prélever 700 millions d'impôts nouveaux, et qui ne discerne l'origine de ces exigences irritantes, qui ne

les rapporte aux besoins éternellement croissants des escadres et des armées ?

La guerre anglo-allemande apparaît donc, lorsqu'on envisage cette chaîne de raisonnements, cette série d'arguments de toute espèce, comme une nécessité inéluctable. On est tenté de nourrir le plus sombre pessimisme, de se demander même, comme en présence d'un terrifiant péril, s'il ne vaudrait pas mieux qu'elle eût lieu tout de suite, et si ses effets ne seraient pas d'autant plus restreints qu'elle éclaterait plus tôt. Heureusement les raisonnements contraires, les arguments inverses se présentent à l'esprit : d'autres forces contrebalancent les éléments de conflit ; de puissantes raisons de paix s'opposent aux motifs de guerre, si bien que finalement l'incertitude et la perplexité demeurent.

Tout d'abord, si le régime capitaliste semble engendrer automatiquement les conflagrations sanglantes, par le seul jeu des intérêts qu'il met en cause, et des appétits qu'il surexcite, il peut contribuer par ailleurs à les retarder, à les refréner. Si c'est une nécessité de vie ou de mort pour les peuples, chez lesquels il s'est épanoui, de stimuler leurs échanges, de se créer des débouchés, ils reculent aussi devant les ruptures suprêmes qui peuvent valoir des désastres irréparables. Plus la production d'une contrée est intensivement organisée, plus celle-ci est tentée de briser, par la force, ses rivales, mais plus aussi les risques qu'elle affronte sont graves et essentiels ! Les guerres anciennes coûtaient infiniment moins cher que les guerres contemporaines, parce qu'elles n'avaient point pour objet la prééminence économique, la destruction des rapports internationaux, la capture des flottes, et surtout parce que les rapports des belligérants avec l'extérieur étaient loin d'avoir atteint à une égale importance. Aujourd'hui encore, les pays qui se développent sur une vaste étendue, et qui, de plus, ne sont point façonnés au régime moderne, — lourds budgets, centralisation accrue, extension des prérogatives de l'Etat, industrialisation très poussée, — souffrent beaucoup moins de la guerre que les autres. Le Japon a infligé une défaite complète à la Chine, sans que tous les Chinois pussent même percevoir les inconvénients de l'échec. Pour l'Angleterre et pour l'Allemagne, où le régime moderne, avec des modalités diverses, s'est vigoureusement implanté, un

conflit armé mettrait en œuvre toutes leurs forces vives. Le vaincu serait affreusement ruiné. Une victoire allemande équivaldrait au refoulement du pavillon britannique sur toutes les mers — et une victoire anglaise, à la suppression des flottes marchandes de Hambourg et de Brême. Lorsque la crise de tension arriverait à son maximum d'acuité, entre Londres et Berlin, il est probable que la ploutocratie industrialo-commerciale des deux puissances se prendrait à réfléchir, envisagerait toutes les conséquences possibles, calculerait les gains et les pertes éventuels; — et peut-être alors le souci de la sécurité, l'amour des fortunes acquises, la crainte de l'abîme réagiraient-ils pour imposer une pacification.

Mais ce n'est pas seulement l'incendie ou la capture des flottilles, ce n'est point seulement la suspension des rapports commerciaux et la perte des marchés, que la bourgeoisie allemande et la bourgeoisie anglaise devraient appréhender. Les chocs modernes supposent de colossales mises de fonds, des consommations d'argent sans précédent, un triplement ou un quadruplement des budgets normaux et, par suite, un grossissement illimité des impôts ordinaires. Nous savons déjà, par l'exemple de la guerre du Transvaal, livrée à un petit peuple par une nation aux forces en quelque sorte inépuisables — combien coûte l'entretien des armées d'aujourd'hui. Le Japon est sorti financièrement meurtri de sa lutte contre la Russie. Le heurt de l'Angleterre et de l'Allemagne représenterait une formidable destruction de capitaux pour le vaincu, et aussi pour le vainqueur, qui ne pourrait jamais compter récupérer ses débours. Nul n'ignore que l'Angleterre est riche: mais pour venir à bout de sa rivale, il lui faudrait peut-être consentir des sacrifices tels que le plus éclatant triomphe ne les pourrait compenser. Et nul n'ignore non plus que l'Allemagne, en dépit de son développement industriel, n'a qu'une épargne limitée, et que son fameux Trésor de Spandau ne serait qu'une goutte d'eau dans l'océan des crédits de l'armée et de la marine.

L'un et l'autre pays souffriraient donc de la difficulté de payer les frais de la lutte: et l'un et l'autre souffriraient aussi, une fois la lutte ouverte, de la difficulté de s'atteindre: et leur éloignement même (car la mer demeure une frontière malaisée à franchir), l'absence de toute lisière commune accroîtraient singulièrement les embarras d'un conflit. L'Allemagne n'a de chances

sérieuses de succès que si elle peut débarquer des corps considérables à proximité de Londres : or, les côtes britanniques seraient entourées de défenses de toute espèce, et ces corps ne pourraient prendre terre que s'ils étaient escortés par toute la marine allemande, qui hésitera peut-être à risquer une rencontre inégale. Et de même, l'Angleterre ne peut porter à son adversaire des coups décisifs que si elle détruit la flotte des cuirassés et des croiseurs, qui peut rentrer dans les arsenaux, ou si elle brûle les ports et la flottille marchande, qui seraient mis facilement à l'abri, et voilà un aspect de la question qui n'est pas dénué d'intérêt. L'Angleterre et l'Allemagne pourront, à coup sûr, se faire beaucoup de mal, mais rien ne prouve que, tout en s'affaiblissant l'une et l'autre, elles aboutiraient à trancher définitivement leur querelle par une de ces batailles, qui règlent les destinées du monde. Or, à quoi bon s'exposer à une lente consommation, à un amoindrissement progressif et inévitable de sa vigueur, alors qu'on n'est point certain d'être rémunéré de ses souffrances, et de se relever un jour sur un piédestal d'or ?

Un dernier élément, enfin, peut être invoqué en faveur d'un maintien indéfini du statu quo : c'est l'attitude du prolétariat allemand, comme du prolétariat anglais. Je dirais même qu'aucun élément ne me paraît plus capital, plus apte à différer ou à écarter les conflits internationaux. Toutes les manifestations ouvrières, qui ont eu lieu dans ces derniers temps, aussi bien à Londres qu'à Berlin, — tous les échanges de cordialités, d'assurances pacifiques, qui se sont produits entre les travailleurs des deux pays, laissent l'impression qu'une rupture soulèverait des résistances profondes, chez ceux-là mêmes qui, de prime abord, devraient supporter la charge. Ce ne sont point des démonstrations théoriques et théâtrales, qu'ont organisées les groupements ouvriers des deux côtés de la mer, mais les syndicats germaniques comme ceux du Royaume Uni ont voulu affirmer, avec une solennité nouvelle dans l'histoire, qu'ils n'accepteraient point la responsabilité d'un conflit fratricide ; et si le prolétariat n'est pas encore assez vigoureux pour dominer la diplomatie, s'il n'a pas saisi l'administration des sociétés, s'il reste subordonné, à l'état de classe inférieure et vassale, il possède assez de prestige cependant pour peser, en certains cas, sur la volonté des dirigeants.

Les classes possédantes n'entendent pas lui laisser l'initiative ni le pouvoir, mais elles redoutent ses mouvements concertés ou instinctifs; elles se rendent parfaitement compte que toute lutte européenne fournirait des aliments nouveaux à la révolution, qu'elle pourrait ouvrir le champ à une subversion violente; et c'est le souci de la conservation de l'Etat, plus que tout autre, qui, par intervalles, vient entraver leurs poussées belliqueuses et sauvegarder des milliers de vies humaines. On peut même se demander si le prolétariat a intérêt à la prolongation de la paix ou à une soudaine explosion des forces brutales. Mais tel n'est point notre sujet.

Je me suis borné ici à exposer les raisons qui militent en faveur d'une guerre anglo-allemande, et celles qui militent contre cette conflagration. J'ai laissé soigneusement de côté l'hypothèse d'une entrée en lice de la France, d'abord parce que l'apparition d'un élément nouveau eût étrangement compliqué le problème, et ensuite parce que rien ne prouve qu'en cas de choc armé le peuple français voudrait, selon l'expression classiquement adoptée, servir d'otage. Et j'ai la conviction, tout au rebours, que le veto opposé par les travailleurs de la « puissance otage » à une intervention de leur gouvernement pourrait circonscrire le champ de bataille et même écarter la possibilité du conflit attendu.

PAUL LOUIS.



## LES DÉBUTS POLITIQUES DE LAMARTINE

—

### I

#### LA CANDIDATURE DE TOULON

M. de Lamartine était parvenu, par ses *Méditations* poétiques et nouvelles, à la célébrité littéraire. Les salons, le gouvernement, l'Académie elle-même, en 1828, l'avaient consacrée. Une autre ambition, assez commune aux barbouilleurs de papier, tourmentait cependant le poète. Il croyait, malgré qu'on en eût, être « né pour un autre rôle que celui de poète fugitif... Il y avait dans sa nature plus de l'homme d'Etat et de l'orateur politique que du chanteur contemplatif de ses impressions de vingt ans ». Bref, il était fait « pour les grandes affaires d'Etat, plus que pour les petites vanités d'amour-propre et pour les vains engouements de société que donnent de misérables succès littéraires ». Aussi était-il entré dans la diplomatie de bonne heure ; mais son agrément à la cour de Toscane n'ayant été dû qu'à ses poèmes, il considéra la place d'ambassadeur comme moins réservée aux employés de carrière qu'aux favoris du Parlement et du prince. Dès 1826 il pensait briguer une stalle de député. A l'avènement du cabinet Polignac, il écrivait à son ami Virieu : « J'ai déjà griffonné mon manifeste électoral pour temps et lieu : quatre pages en style court, nerveux, antique. »

Ce manifeste ne nous est point parvenu. On peut toutefois l'imaginer d'après la correspondance, les mémoires, les premiers écrits politiques du poète ; et d'abord, il faut tenir pour certain qu'il n'avait rien de « nerveux », et que, s'il rappelait « l'antique », c'était par des longueurs cicéroniennes. A la vérité, les idées de Lamartine ne se prêtaient guère à la concision. Il les avait puisées auprès de M<sup>me</sup> Charles, épouse incomprise d'un physicien matérialiste. Tous deux, le ciel étoilé les assistant, avaient lu les « hautes théories » de M. de

Bonald. Ils croyaient « y voir la vérité sociale découlant des hauteurs bibliques et ne faisant du monde chrétien et du monde politique qu'une seule vérité ». Là-dessus, c'étaient des soupirs, des serremments de mains, et des larmes abondantes. Ils auraient mieux fait, peut-être, de s'ingénier aux divertissements de leur âge ; mais cela nous eût privés de quarante volumes, tous sublimes par leur divagation.

M. de Maistre partageait alors avec M. de Bonald la direction de la jeunesse. Quoique chrétien, Lamartine n'adopta pas ce philosophe, que pourtant il lui fut donné de fréquenter quelques jours dans l'intimité. C'est que l'auteur du *Pape* lui était imposé, non par Elvire, mais par des hôtes de campagne, qui eux-mêmes goûtaient peu la théorie de l'absolutisme : ils avaient, en effet, l'expérience toute fraîche de la tyrannie impériale. Ajoutons que, dans la société des Rostopchine, des Vorontsof, des Galitsyne, M. de Maistre avait pris un tour incisif, paradoxal, ironique, agréable sans doute aux disciples russes de *l'Encyclopédie*, mais dont s'effrayaient les pieux Français de 1820. Il avait beau combattre Voltaire : son esprit le faisait un homme du xviii<sup>e</sup> siècle, que même on soupçonnait de jacobinisme. Retour de Scythie il pensait comme Ovide chez les Gètes : *Hic barbarus ego sum, quia non intelligor illis.*

Ainsi, Lamartine tenait avec toute la France pour une sage liberté, que la monarchie constitutionnelle semblait garantir : le ministère Polignac lui fit l'effet d'une « déclaration de guerre en pleine paix, détachant du roi l'opinion nationale dans le sens libéral du mot ». Appelé par M. de Polignac dans les bureaux du ministère, il refusa d'aller « mettre la main à une pâte où il voyait trop fâcheux ferments ». Sentant les approches d'un coup d'État, après le 16 mai 1830, il se dit « pénétré de douleur, d'effroi, et de courage cependant, prêt à combattre à droite et à gauche, là des insensés, ici des forcés et des coquins ». La nouvelle des journées de juillet le trouva dans ces dispositions juste-milieu : grâce à l'élan du peuple parisien, les institutions de 1815 étaient sauvées ; et d'autre part, on avait contre l'anarchie, c'est-à-dire contre ce même peuple de Paris, « un gouvernement improvisé, fortifié de tous les vœux de la classe moyenne, de toutes les lumières et de bonnes intentions ». Ce début nous aide à concevoir le

poète en quarante-huit, lorsqu'il s'empara du pouvoir à la faveur de la confusion, pour éviter, sans doute, qu'elle n'empirât. M. de Lamartine ouvrant sa redingote au feu d'un insurgé, qui, soi-disant, le vise avec attention, voilà un beau geste, quoique débrillé. Mais c'est un geste prémédité depuis dix-huit ans.

L'élection de Louis-Philippe à la royauté l'empêchait en effet d'adhérer sans réserve au régime. Ce n'est pas que ses principes politiques fussent tellement rigoureux, ni même précis. Sans doute, il était légitimiste, mais constitutionnel, et en tout l'opposé d'un carliste. Il n'a jamais dit, comme M. de Chateaubriand, autre légitimiste, autre constitutionnel, que le gouvernement de droit, après l'abdication de Charles X et de son fils, était celui du duc de Bordeaux, avec la duchesse de Berry pour régente. Surtout, il ne voulait point, comme son illustre confrère, que cette régence eût pour ministère la jeunesse des écoles, avec les conseils d'un « vieux nautonnier », lequel eût été M. de Chateaubriand lui-même. La démagogie lui paraissait hideuse. Il redoutait les aventures guerrières. D'autre part, la secte doctrinaire lui était moins choquante par les idées que les personnes, et même Casimir Périer emporta son admiration. Rien, semble-t-il, ne l'écartait de la nouvelle monarchie. Mais il avait eu le malheur de déplaire à M. le duc d'Orléans, et ce malheur était rendu plus sensible par les fonctions que M. et M<sup>me</sup> des Roys, ses grands-parents, avaient occupées jadis chez le feu duc, père du prince. A la vérité, c'étaient des fonctions d'intendant et de sous-gouvernante tout à fait subalternes, puisqu'elles s'exerçaient sous les Ducrest, frère et sœur ; mais la noblesse, alors, se conquérait à l'office plutôt qu'au champ d'honneur, et les Lamartine en tiraient vanité.

Un méchant quatrain avait mérité cette disgrâce. Dans *le Chant du sacre*, composé à l'avènement de Charles X, le poète mettait ces vers dans la bouche du roi :

D'Orléans!

Ce grand nom est couvert du pardon de mon frère ;  
 Le fils a racheté les crimes de son père ;  
 Et comme les rejets d'un arbre encor fécond,  
 Sept rameaux ont caché les blessures du tronc.

Monseigneur tint ceci pour une injure, et il resta sur cette

impression, quelques démarches qu'ait faites Lamartine dans la suite, singulièrement auprès de Mademoiselle, depuis M<sup>me</sup> Adélaïde. A la fête donnée dans le Palais-Royal au roi et à la reine de Naples, en juin 1830, le prince, qui se confondait en politesses avec bonapartistes et libéraux, détourna les yeux quand le poète entra, boutonné dans son grand uniforme, avec M<sup>me</sup> de Lamartine au bras. Vainement, l'invité affectait de rester sur le seuil, s'inclinant à plusieurs reprises : Monseigneur continua de ne le pas voir. Cét affront, ressenti par Lamartine avec fureur, décida de sa carrière. De là, sa démission de diplomate en septembre 1830 ; de là son adhésion à la politique des ministres, à la fois que son opposition au monarque ; de là cette « indépendance énigmatique », et pour parler net, cette équivoque à laquelle il dut sa fortune au 24 février. Un salut, un sourire, et M. de Lamartine, au lieu de renvoyer le vieux roi dans un fiacre, aurait appuyé peut-être les avis de Bugeaud, qui étaient de sabrer la canaille.

Le début de Lamartine dans la politique fut, comme il sied, une *Ode au peuple du vingt-neuf juillet*, où il adjurait ce vainqueur à la magnanimité envers les ministres de Charles X : et ceux-ci ayant eu la vie sauve, le poète estima que « l'histoire ne devait pas oublier ce dévouement ». Elle n'aura garde, en effet, de laisser périr une strophe comme celle-ci :

Peuple, dirai-je, écoute, et juge !  
 Oui, tu fus grand, le jour où du bronze affronté  
 Tu le couvris, comme un déluge,  
 Du reflux de la liberté !  
 Tu fus fort, quand, pareil à la mer écumante,  
 Au nuage qui gronde, au volcan qui fermente,  
 Noyant les gueules du canon,  
 Tu bouillonnais, semblable au plomb dans la fournaise,  
 Et roulais, furieux, sur une plage anglaise,  
 Trois couronnes dans ton limon !

Puis, comme des élections était fixées au mois de juillet 1841, et qu'on le savait ambitieux d'un mandat, deux candidatures lui furent offertes : l'une à Dunkerque, où l'une de ses sœurs avait épousé M. de Coppens, grand propriétaire, non sans influence sur les riches libéraux de la contrée ; l'autre dans la circonscription rurale de Toulon, où l'appelait un Hyérois lettré, son contemporain, M. Meissonnier de Valcroissant. Ce Meissonnier avait débuté de la façon la plus mo-

deste en 1810 comme agent du commissariat de la marine, et on le trouve en 1812 agent-comptable à bord de la frégate *la Pénélope*, en rade de Toulon. A la Restauration, il se sent doué pour la carrière d'ultra ; il arrive à Paris, prend le nom de Valcroissant, écrit à *la Quotidienne*, dont il devient l'un des propriétaires en 1822 : naturellement, il y sert le ministère, et dans ce rôle s'emploie surtout à tempérer le zèle terroriste de ses rédacteurs. En 1824, il est correspondant du journal à Madrid, mais, en fait, à la disposition de M. de Talaru, ambassadeur de France. A son retour, il se fait l'éditeur officieux des *Correspondance et écrits politiques de Louis XVIII*. Puis, ayant amassé une petite fortune, il eut la sagesse de se retirer dans son pays.

Le poète alla se mettre en personne « sur les *hustings* », à Dunkerque, au cours d'un voyage qu'il faisait en Angleterre. De cette campagne électorale, on ne sait à peu près rien, hormis qu'elle se fit avec force banquets. Il écrivait cependant à Aimé Martin : « Mon élection sera le produit d'une alliance entre les royalistes modérés et les libéraux très élevés et à manche large du pays ; le tout, renforcé de trois cents électeurs des campagnes, qui ne veulent pas plus que moi qu'on abatte la croix de nos églises. » Sur ces « libéraux très élevés et à manche large », on est assez bien renseigné par l'agrément qu'il avait fait de Meissonnier pour son grand électeur à Toulon. Son espoir était de voir se former à la Chambre une majorité légitimiste sous des dehors conservateurs ; elle se concentrerait, s'aguerrirait à la politique de résistance sous M. Périer, puis, quand elle serait en force, et le duc de Bordeaux en âge, mettrait Louis-Philippe en demeure d'abdiquer, et rappellerait les Bourbons. Les carlistes, cependant, aimaient mieux se réserver pour on ne sait quelles violences. Cette abstention mettait Lamartine dans une indignation extrême, d'ailleurs concevable chez un candidat : « Séparez-vous du pouvoir, quand il ne vous convient pas, dit-il à son ami Virieu ; du pays, jamais. Autrement, le pays s'en souviendra ; il pourra un jour vous regarder comme des vainqueurs, mais plus comme des guides. Or, il ne s'agit pas de vaincre, mais de guider dans un système de liberté. »

Voici la profession de foi que le poète adressait :

A MESSIEURS LES ÉLECTEURS DU 2<sup>o</sup> ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE (1).

Messieurs,

Une lutte décisive va s'engager dans la Chambre que vous allez élire ; la France, pleine d'avenir, est comme incertaine devant ses propres destinées ; l'Europe regarde et attend ; elle sait que son sort dépend du nôtre, et que la France est le champ de bataille où la civilisation tout entière perd ou gagne ces grandes journées qui décident de son avenir. Chaque opinion, chaque intérêt du pays et du temps cherche et désigne les champions de sa cause ; soldat obscur, je sors des rangs et je me présente à vous, prêt à combattre pour la vôtre, pour la mienne, pour la sainte cause de la civilisation, de de l'ordre et de la liberté. N'accusez point mon audace : quand un homme se sent libre et pur de tout intérêt personnel, quand il voit son pays chancelant entre deux abîmes, le despotisme et l'anarchie, il prend aisément son courage pour de la force ; et, comme ces soldats sans mission qui voyaient chanceler l'arche d'Israël, son premier mouvement est d'élever la main pour soutenir aussi notre arche sociale, qui contient les destinées du monde. Mais croyez-le, Messieurs, dans ce sentiment même qui le porte à se jeter en avant, il y a peut-être moins de témérité que de patriotisme, moins d'orgueil que de dévouement.

Recommandé à vos suffrages par un grand nombre de vos honorables concitoyens, attaché à votre beau pays par les propriétés et le séjour d'une partie de ma famille, indépendant par position comme par caractère, je n'ai rien à demander au pouvoir que de bonnes lois. Je sympathise avec vos généreuses et sages opinions ; je ne pourrais trahir aucun des mandats que j'aurais acceptés. Qu'importe que je ne sois pas né parmi vous, si j'adopte pour ma patrie politique l'arrondissement qui m'aura choisi pour son représentant, si j'y viens chaque année étudier vos convenances, recueillir vos vœux et vos conseils, et si je sais défendre, avec vos intérêts de localité, ces grands intérêts sociaux qui prédominent aujourd'hui : vos droits, vos libertés, vos autels, le sang de vos enfants, votre avenir enfin et celui de la patrie tout entière ?

Ces intérêts spéciaux à votre pays sont de nature à être facilement saisis par la pensée de votre mandataire ; ils deviendront les siens, et le soin de les faire prévaloir sera l'emploi journalier de sa vie et sa meilleure manière de justifier votre confiance.

Mais on me demande : A quel parti politique appartenez-vous ? Sur quel banc vous assiérez-vous à la Chambre ? Voici ma réponse :

(1) Ce manifeste a été inséré dans *le Temps* du 23 juin 1831 ; il n'a jamais été réimprimé. Les autres pièces publiées ici en petit texte sont inédites, et tirées des papiers de Meissonnier.

Nous sommes encore dans l'ébranlement d'une grande commotion politique : les partis y ont perdu leurs places et leurs chefs, les opinions mêmes y ont laissé leurs noms ; mais la France reste : attachons-nous à la France.

Ne définissons pas nos opinions par des mots, par des noms d'hommes et de partis, ou par des bancs à la Chambre. Les mots perdent leur signification, les noms s'usent, les hommes passent, les choses demeurent : définissons par les choses.

Je suis de ce parti qui a grandi en silence dans l'horreur de l'anarchie, dans la haine du despotisme : qui a salué la Restauration comme une espérance, la liberté comme un but sublime placé par Dieu même sur la route des peuples pour faire avancer la civilisation.

Je suis de ce parti qui a vu de loin l'orage se former sur la France, se grossir des défiances du gouvernement, des alarmes et des impatiences de l'opinion, et qui, du jour où la royauté a regardé en arrière, a prédit l'inévitable chute d'un pouvoir qui n'avait compris que la moitié de sa mission.

Je suis de ce parti qui redoute et qui déplore les révolutions, qui voit avec terreur tomber les dynasties, parce qu'elles entraînent souvent les empires ; qui, ne démentant point ses souvenirs, contemple avec respect et douleur un passé qui appartient à l'histoire, mais qui ne pense pas que la France doive s'ensevelir toute pleine de vie sous la ruine de ses gouvernements et qui accepte les faits accomplis comme des éléments donnés par la force des choses à l'intelligence humaine.

Je suis de ce parti qui veut un pouvoir *un et fort*, mais qui veut que le pouvoir ne soit que le moyen, et que la liberté soit le but de tout gouvernement moderne. La liberté est l'idée-mère de nos destinées futures : au parti qui la comprendra le mieux appartiennent le monde et l'avenir.

Ce parti veut la liberté de la pensée par la presse, qui est son organe ;

Il veut l'indépendance religieuse : la religion, que j'aime et que je vénère comme la plus haute pensée du genre humain, perd de sa vertu et de sa force dans ces alliances avec le pouvoir ; elle les retrouve où elle les a puisées, dans la conscience et la liberté ;

Il veut l'émancipation légale et progressive de l'enseignement ;

Il veut la liberté dans la commune par une large loi d'attributions municipales ;

Dans le département par la représentation et la discussion efficace de tous les intérêts qu'il renferme ;

Dans l'État, enfin, par une élection large et proportionnelle qui aille chercher la vérité représentative dans toutes les classes de la nation qui ont lumière à donner et intérêt à défendre.

Ce parti, avant tout, veut l'ordre, car l'ordre est à la liberté ce que l'organisation est à la vie ; l'anarchie, c'est la mort.

Il veut la paix avec honneur : la guerre est un fléau social qui retombe tôt ou tard sur le peuple qui le déchaîne sans nécessité ; elle est la ruine du commerce et de l'agriculture, le gouffre des populations, une dfme de sang humain.

Il veut la légalité, car elle est la forme visible de la liberté.

Il veut le progrès, car le progrès est dans la destinée du genre humain, et la civilisation n'est qu'un problème dont chaque siècle doit avancer la solution ; mais il veut que ce progrès, éclairé par l'expérience, ne compromette pas la stabilité du présent pour les hasards de l'avenir.

Voilà, Messieurs, le parti auquel j'appartiens : sous quelque nom qu'on le désigne, sur quelque banc qu'il se place, ce parti sera le mien. S'il est le vôtre, me voici ; que mon nom sorte de l'urne où vous allez vous-même jeter votre sort !

Une élection libre est le grand jour pour le caractère qui ose l'affronter ; ce grand jour, cette épreuve de la vie et des opinions, je les provoque sans les redouter : je n'ai rien à démentir dans le passé, rien à tromper dans l'avenir !

Peut-être, Messieurs, ne trouverez-vous pas en moi le talent que vous auriez droit d'attendre du défenseur de vos intérêts les plus chers, de vos droits les plus sacrés ; mais à défaut de ce génie oratoire que la nature n'accorde pas à tous les hommes, elle a donné à tous la force de la conviction et la puissance de la vérité : la vérité et la conviction seront ma seule force dans cette lutte, où je n'ambitionne d'autre prix que votre confiance, et d'autre gloire que votre estime.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Voici, d'autre part, le manifeste envoyé à MM. de Capmas et Meissonnier, tous deux propriétaires à Hyères, pour les électeurs de la deuxième circonscription de Toulon :

Messieurs,

Vous me demandez si j'accepterais l'honorable candidature que quelques électeurs de votre arrondissement seraient disposés à m'offrir.

Quand l'ordre social ébranlé par quarante années de révolutions est compromis de nouveau par les doctrines les plus subversives ; quand la France cherche parmi tous ses enfants ceux qui se sentent le courage de se dévouer à sa cause ; quand des choix qu'elle va faire dépendent les destinées de chacun, celles de la patrie, de l'Europe peut-être ; nul homme ne peut refuser un mandat qui devient un devoir. Quel que soit le sentiment de sa faiblesse, de son impuissance,



si son nom sort de l'urne il doit accepter le sort; que dis-je ? il doit se glorifier que son nom se soit trouvé dans la pensée et sur les lèvres de ceux qui ne veulent pas périr sans combattre ! Tels sont mes sentiments, Messieurs, en apprenant que les électeurs de l'arrondissement rural de Toulon ont daigné prononcer le mien ; je leur suis inconnu, il est vrai, mais quand la cause de chacun est devenue la cause de tous ; quand l'intérêt d'une localité est confondu par la gravité des événements et des périls avec l'intérêt de la France et de l'Europe tout entière, tout Français est compatriote d'un Français, car ils ont les mêmes principes à défendre, les mêmes droits à garantir, les mêmes intérêts à protéger.

Puisqu'ils m'ont nommé, ils m'ont bien jugé sans doute ; et si mes talents trompent leur espérance, leur conscience du moins ne sera pas trompée par la mienne.

S'ils cherchent un homme qui, né avec nos révolutions, a sucé avec le lait dans les cachots de la Terreur l'horreur de nos temps d'anarchie,

Qui témoin de douze ans de despotisme a puisé dans cet excès de pouvoir l'amour d'une pure et généreuse liberté,

Qui a salué la Restauration comme une espérance et comme un principe, et qui a eu foi en elle tant qu'elle a cru elle-même à sa mission et à sa force : le droit de tous,

Qui spectateur affligé de son suicide a déploré ses erreurs et ces chutes de dynasties qui entraînent souvent les empires,

Qui ne croit pas cependant que le pays doive s'engloutir dans les ruines de ses gouvernements, mais qui pense que si les anciens se faisaient une vertu de ne pas désespérer de Rome, la Providence nous ferait un crime de désespérer de la France,

Un homme qui, croit que les vrais amis de leur pays, en doivent pas s'abandonner eux-mêmes, et qu'il y a toujours espérance tant qu'il y a courage et vertu dans une nation,

Un homme qui comprenant son époque et son pays ne pense pas qu'on puisse reconstruire l'avenir avec les débris du passé, mais qui trouve dans le sol français un fondement solide et neuf pour reconstruire l'édifice social : la liberté —

Non point ce monopole de liberté que tous les partis ont prétendu faire tour à tour à leur profit depuis quarante ans, dérision du plus fort mesurant sa part au plus faible, despotisme hypocrite, le plus odieux de tous, parce qu'il affecte le nom d'une vertu, et écrit le mot Liberté sur les chaînes mêmes de la servitude !

Mais la liberté réelle, généreuse, universelle, fondée par tous et pour tous, respectant tous les droits, consacrant tous les devoirs, protégeant tous les intérêts légitimes ; asile ouvert à toutes les opinions, à toutes les croyances ; temple où se réfugieront à l'abri de

lois sincères et larges les débris mutilés de tous les partis politiques!

Liberté dans nos pensées par la Presse, leur organe;

Liberté dans nos familles par l'enseignement remis à la famille sous la seule garantie des lois conservatrices des mœurs;

Liberté dans nos âmes par l'indépendance religieuse la plus sainte et la plus consacrée; la Religion, qu'il vénère et qu'il aime comme la plus haute pensée à laquelle le genre humain puisse s'élever, perd de sa dignité et de sa force dans ses alliances avec le Pouvoir; elle les retrouve où elle les a puisées, dans la conscience et la liberté;

Liberté dans la commune par des lois municipales plaçant l'examen et la solution des questions locales dans la localité;

Liberté dans le département par la discussion des intérêts spéciaux du département;

Liberté dans l'Etat par un système électoral large, profond et rationnel, qui aille chercher la vérité représentative dans toutes les classes de la nation qui ont lumière à donner et intérêts à défendre.

S'ils cherchent un homme qui, convaincu de ces vérités sociales, soit résolu à les défendre contre la tyrannie qui les nie comme contre l'anarchie qui en abuse,

Un homme qui ne désire la tribune que pour les autres et non pour lui-même, qui ne veut être qu'un champion désintéressé de la grande lutte sociale, qui n'aspire qu'à combattre honorablement pour son pays, qui n'a rien à demander, rien à accepter du pouvoir que de bonnes lois,

Qu'ils me nomment : j'obéirai à leur honorable mandat! Et à défaut de talents oratoires que la nature seule donne et que je ne puis leur promettre, ils trouveront en moi ce qui est dans leur pensée et dans leurs cœurs : courage, conviction et loyauté.

Londres, 6 juin 1831.

A. DE LAMARTINE.

Ces proclamations, comme on voit, n'ont rien que d'imprécis, soit que l'auteur fût encore sous le charme d'Elvire, soit que, rompu au style de chancellerie, il n'ait pas jugé bon de s'en défaire. Cependant, elles peuvent s'éclaircir avec la brochure publiée à quelque temps de là par Lamartine, sous le titre de *la Politique rationnelle*.

La situation du candidat jusqu'aux journées de juillet est exprimée nettement, parce que brièvement, dans le manifeste de Toulon : M. de Lamartine est conservateur, mais libéral; il a une égale haine de la Terreur et de l'Empire; la Restaura-

tion, introduisant le système parlementaire, lui a semblé garantir la liberté; aussi a-t-il été « affligé de son suicide ». Pour la suite, le candidat est moins positif : on voit bien qu'il est de ces hommes aux yeux de qui le pays tomberait en anarchie, s'ils n'occupaient point les bonnes places ; mais ce qu'on ne sait pas, quoiqu'il « trouve dans le sol français un fondement solide et neuf pour reconstruire l'édifice social », c'est s'il prend ou non le parti du nouveau régime. *La Politique rationnelle* apporte là-dessus quelques précisions : « Pour nous, dit-il, royalistes constitutionnels, hommes de fidélité et de liberté à la fois, deux devoirs sont clairement écrits sous nos yeux : l'un de conscience, servir le pays et marcher avec la nation ; l'autre d'honneur : rester en dehors de l'action immédiate et des faveurs du gouvernement... Quoique la morale ne réproouve pas une conduite contraire, quand une nécessité politique la motive, cette conduite, après un dévouement de quinze ans, ferait suspecter la vertu même. Il n'y a à cette règle qu'une seule exception qui la confirme, par sa rareté, par son improbabilité même : c'est le cas où le prince réclamerait de nous, au nom du pays, un service qu'aucun autre ne pourrait lui rendre aussi bien que nous : dans ce cas, l'honneur devrait céder au patriotisme. » En langage clair, cela signifie que, « né pour les affaires d'Etat », l'auteur des *Méditations* ne servirait Louis-Philippe que dans le poste d'ambassadeur à Londres.

Le « fondement solide » qu'il trouvait en France s'appropriait du reste à plusieurs combinaisons, puisque c'était la liberté. Mais, à vrai dire, une seule liberté lui paraissait nécessaire : celle de l'apostolat catholique. En effet, le gouvernement de Juillet avait débuté par faire en Bretagne, en Vendée, et dans plusieurs quartiers de Paris, une guerre assez rude au clergé, guerre qui avait même fortifié sa popularité. Lamartine, on l'a vu, s'en était irrité, et il prétendait d'autant plus s'opposer à cette politique que, pour lui, les principes de 89 ne faisaient qu'un avec l'idée chrétienne. « L'homme social, disait-il, doit être désormais, aux yeux du philosophe, aux yeux du législateur, ce que l'homme isolé est aux yeux du vrai chrétien : un fils de Dieu, ayant les mêmes titres, les mêmes droits, les mêmes devoirs, la même destinée devant le père terrestre, l'Etat, que devant le Père céleste, Dieu. » Conception d'ailleurs commune aux romantiques, et si bien répan-

due par eux qu'il nous ont valu, par réaction, les adversaires anti-chrétiens de 89 (1).

Pris de la sorte, les principes de 89 se trouvent singulièrement rétrécis : Lamartine estimait « l'idée de liberté et d'égalité légale autant au-dessus de la pensée aristocratique ou féodale que le christianisme est au-dessus de l'esclavage ancien » ; et cela veut dire que, riche propriétaire, le poète admettait, à la place des anciens baillis, un juge de paix également dévoué aux châtelains du canton. Mais s'agissait-il de porter ces principes à leurs conséquences logiques, d'avoir pour idéal la ruine des inégalités sociales et, sur leurs décombres, le libre jeu des inégalités naturelles, alors, c'étaient des « doctrines subversives », et il fallait « défendre les vérités sociales contre l'anarchie qui en abuse ». Ces vérités sociales étaient naturellement le christianisme, qui promet récompense à la patience, au courage des pauvres, mais seulement dans l'autre monde. Aussi était-il pressant de donner à l'Eglise toute liberté d'enseignement, et cependant de la séparer de l'Etat voltairien de 1830, parce qu'un autre système, « quand l'Etat est sceptique, fait des incrédules ».

Par d'autres idées, le poète se rapprochait de la gauche, notamment dans son projet de « représentation proportionnelle » ; il va de soi que ce qu'il appelle ainsi, c'est non la représentation des minorités, mais l'attribution à chaque électeur d'un nombre de voix mesuré à son importance sociale, ce que depuis on a nommé le « système plural ». Avant tout, ce dont Lamartine se défiait, c'était d'une prétendue décentralisation, par laquelle on aurait supprimé le Parlement et ramené le royaume aux anciens pays d'Etats. Tel est, comme on sait, l'expédient à tout usage des absolutistes. Monsieur, depuis Louis XVIII, n'ameuta l'Europe contre la France, et

(1) L'un de ceux-ci, le professeur Nietzsche, fils réfractaire d'un ministre évangélique, manière de génie très dédaigneux d'étudier l'histoire, qu'assurément il est plus aisé d'inventer, répète en cent passages que la Révolution est une conséquence hideuse de la Réforme. D'autres, non moins imaginatifs, ont écrit de gros volumes, établissant que le « poison romantique » découle de la Déclaration des droits de l'homme, ou, ce qui revient au même, que Jean-Jacques est responsable du Quatre-Août. Il est exact, en vérité, qu'il y a dans le romantisme un mélange de sentiments chrétiens et révolutionnaires. Mais ce qu'on n'a garde d'avouer, c'est que la confusion a été faite par les hommes de 1815. Dans l'œuvre de la Constituante, achevée et défendue par la Convention, rien de chrétien, pas plus que d'anti-chrétien ; et du reste, ni Jésus, ni Rousseau, son prophète, n'avaient affaire dans cette liquidation colossale de la féodalité administrative et civile.

contre son frère, en 1791, que pour revenir, soi-disant, aux pays d'Etats. Le prince de Polignac, en 1830, avait, lui aussi, un plan d'Etats provinciaux dans son portefeuille. A entendre les ultras, ce système est le seul libéral, apparemment parce qu'il est un vestige de la féodalité politique. Ils oublient que, dans l'ancien régime, les pays d'Etats occupaient à peine le quart du territoire ; ils savent seulement, mais à part soi, que rien n'est plus favorable aux tyranneaux locaux, et d'un autre côté au gouvernement même, qui peut acheter leur soumission à deniers comptants.

Ce ne sont peut-être pas ces raisons qui éloignaient du système le châtelain de Saint-Point. Il avait acquis, dans la diplomatie, un certain sens de la politique. « Refaire de la France, dit-il, si forte parce qu'elle est une, une fédération provinciale, faible, boiteuse, disjointe et vacillante, après que le temps et le génie de la civilisation se sont épuisés à faire de ces parties incohérentes une grande et vigoureuse unité nationale, c'est le vœu de la folie, ou c'est le cri du désespoir. » De plus, il avait lu Mirabeau avec soin, et sans doute se souvenait-il icide *l'Appel à la Nation provençale*, où ce grand réaliste conseillait d'échanger « contre une constitution homogène, stable et permanente », ces droits locaux « utiles contre le despotisme ministériel, mais exécrables contre les nations (1) ».

FERNAND CAUSSY.

(A suivre.)

(1) On sait que *nation*, dans le français classique, équivalant à peu près à notre mot de *province* : *la nation bretonne, la nation bourguignonne*, etc. Mais ce mot ne s'appliquait qu'aux pays d'Etats, c'est-à-dire aux pays jouissant de certaines libertés. Il s'est étendu à tous les Français, dès que, par l'Assemblée Constituante, ils ont obtenu, en fait la liberté politique.

## IRREPARABLE TEMPUS

### I

*Mourir... Avoir vécu, ne sera-ce qu'un rêve?  
S'être accru par l'ardeur de comprendre et d'aimer,  
Avoir eu sous ses yeux, implacables ou brèves,  
Tant d'images du Beau qu'on ne peut blasphémer,*

*Avoir pris dans ses mains combien de mains de femmes,  
Avoir été sacré par des baisers d'amis,  
Avoir vu s'écrouler de fiers couchants de flammes  
Sur les cités de fièvre et les lacs accalmis,*

*Etre souvent allé rechercher les étoiles  
Dans les sentiers déserts et les hautains sommets,  
Avoir tremblé d'orgueil en d'épaisses rafales  
Jusqu'à croire au divin parfois lorsqu'on aimait,*

*Tout cela, tout cela paratt si doux, si triste  
Quand on marche déjà d'un pas lent de vieillard,  
Qu'on te bénit, ô Vie étrange où tout existe,  
Et que, sans espérer des destins qui persistent,*

*On demande à la mort de s'attarder, le soir!*

### II

*Saturé des repos et des languides rêves,  
Le malade convalescent  
Souhaite êtreindre enfin (fût-ce en une heure brève)  
L'ivresse de vivre puissant;*

*Et moi, je t'abandonne, ô délice du Verbe,  
Somnolence de méditer;  
Car je veux que ma chair désormais s'exacerbe  
Dans l'angoisse des volaptés!*

## III

*Cette nuit me veillaient l'étreinte et le baiser  
Dans une volupté que la tendresse encense ;  
Puis aujourd'hui j'ai lu, banalement causé  
Et fait la tâche adaptée à ma nonchalance.*

*Il faut aller dtner ; un nouveau jour est mort ;  
Parmi ce soir de mars, non loin sept heures tintent ;  
Dans la rue aux contours bossueux, nul ne sort,  
Et je regarde un peu le ciel que l'ombre teinte ;*

*Son bleu si pâle est vide encor, sauf qu'au zénith  
Le gracie croissant de la lune récente,  
Couvant quelque oiseau d'or aux pailles de son nid,  
Par son reflet avive une étoile naissante.*

*Sans les voir de mes yeux, je sens des souvenirs  
A mon cœur, sur l'endroit où mon bras presse un livre.  
O mes passés dont resplendit mon avenir,  
Je ne renierai rien de moi : j'aime de vivre !*

## IV

*Que d'autres, incertains du prix divin des jours,  
Pour leurs destins enfuis, lâchement les déplorent !  
Moi, si je le pouvais, je revivrais encore  
Tous, oui, tous mes instants d'amertume et d'amour ;*

*Car le gauche dessin, trop fragile ou trop lourd,  
Qu'ont gravé, sur les quotidiennes amphores,  
Nos gestes, las aux soirs et fervents à l'aurore,  
Pourquoi répudier son hésitant contour ?*

*Que nous importe ou non une tâche éternelle  
A nous, les ouvriers de l'argile charnelle ?  
Ne nous étonnons point des salaires douteux ;*

*Et dans cet atelier immense de mystère  
Sentons que toute vie est belle, pour les jeux  
Dont nos mains ont pétri les forces de la terre.*

## V

*Comment reviendrez-vous plus tard dans ma mémoire,  
Heures de ma jeunesse ardente? O vous, Amours,  
Frères de mes labeurs comme de mes victoires,  
Quel sera notre accueil à vos derniers retours?*

*Dans ma vieillesse laide et pauvre et solitaire,  
Que dirai-je en te regardant, ô mon passé,  
Quand je confronterai ta face et le mystère  
Dont m'avoisina le sépulcral fossé?*

*En rapprochant encore une fois nos étreintes,  
Mon Souvenir, nous sentirons-nous presque morts,  
Si cet entretien cherche à susciter les plaintes  
Des obscures Pitiés ou des pâles Remords?*

*Hélas! je méconnais tellement mon enfance  
Que ma sénilité peut-être ainsi verra  
S'ensevelir dans une brume de démence  
Les heures qu'aujourd'hui pressent si fort mes bras.*

*Ah! moi qui saurais bien hors de tout vain blasphème  
Accepter le néant probable des Enfers,  
Je ne voudrais mourir sans un instant suprême  
Où se refluriraient tous mes désirs soufferts.*

*Oui, revenez au seuil de ma maison déserte,  
Quand on m'emportera loin d'elle pour toujours,  
En un dernier baiser revenez vers moi, certes,  
Avec tous nos orgueils, ô mes jeunes Amours;*

*Et recueillez alors par des gestes de gnose  
Mon sang, indifférent à l'immortalité  
Et jaloux seulement, comme le sang des roses,  
D'être le sang d'un cœur ayant tant palpité.*



## VI

*O tristesse étonnée à saisir que notre âme  
— Ce qu'on a de plus beau, de plus fier, de plus fort, —  
S'use continûment, pis qu'en des viols infâmes,  
Par les banalités implacables du Sort !*

*Oui, puisque l'on sent trop sans cesse qu'on ressemble  
Moins à cet idéal qu'on s'était composé,  
Nul ne peut, quand — vieillard — son appel en vain tremble,  
Presque rien recueillir des élans tant osés.*

*Et pourtant dans ce faix de chaque jour à vivre,  
L'esprit vêt la splendeur d'être à toute heure ainsi,  
Loin des virginités du papier nul, le livre  
Quit de pensée avec les lettres s'obscurcit.*

*O vous, fleurs des péchers, transparentes d'aurore,  
Floraison qu'a flétrie en mon jeune verger  
Le grand fécondateur et destructeur sonore,  
Par vos fruits vous avez en arbres émergé.*

*Ah ! si l'on est vivant d'avoir mâché des rêves,  
D'avoir troublé des yeux, d'avoir giclé du sang,  
Le geste de lier un faisceau d'heures brèves  
Glane pour les moissons qu'édicte les puissants ;*

*Et mon regard d'enfant jadis si nostalgique,  
Plus mâle maintenant de calme anxiété,  
Peut regarder monter hors des soleils tragiques  
Un clair de lune immense en sa maturité !*

## VII

*Si je t'ai peu louée, ô Nature profonde,  
Qui fécondes les cieux en fécondant les cœurs,  
Nature où le Destin, jet de terribles frondes,  
Ne sort d'aucun départ et n'a nul but ailleurs, —*

*Si, vous sentant marcher, Etoiles immobiles,  
Je m'inquiète mal de vos rafales d'or,  
Et si pour moi, passant aveuglé par les villes,  
Les forêts et les eaux sont surtout des décors, —*

*Si, guère observateur de mes voisins mystères,  
Je n'ai réellement pénétré que dans moi,  
Cet impalpable grain de la minime terre,  
Je ne dédaigne pas néanmoins mon émoi :*

*Car en laissant vibrer le chant d'une âme humaine  
Inéluctablement comme un espoir divin,  
J'obéis à l'essor des atomes qui traitnent  
Dans tout ce qui vécut et qui vivra sans fin.*

. . . . .

PIERRE FONS.

## UN AMI DE J. BARBEY D'AUREVILLY

### (L'ABBÉ ANGER)

---

La chapelle de la Délivrande est située sur une haute colline, à deux kilomètres de Saint-Sauveur-le-Vicomte. A côté, de la chapelle, on voit une petite maison couverte d'un toit de chaume, c'est la demeure du chapelain de la Délivrande. Un peu en arrière, adossées à la montagne, laissant entre elles et la chapelle un large espace, il y a quelques maisons formant le village de Rauville-la-Place, pays d'origine de maître Taineboury de *l'Ensorcelée*, qui n'est pas tout à fait un personnage imaginé, pas plus que l'abbé de Percy du *Chevalier Destouches*, qui est enterré à Saint-Sauveur, contre le mur extérieur de l'église et qui s'appelait réellement l'abbé de Percy, comme Destouches s'appelait Destouches.

Du haut de l'esplanade de Rauville on découvre le panorama le plus pittoresque qu'il soit possible de voir. Au loin les collines du Cotentin, aux pieds de la montagne la vallée de l'Ouves et à quinze cents mètres les murs de la vieille citadelle de Saint-Sauveur qui virent se terminer la guerre de Cent ans.

Barbey d'Aurevilly a dit de Saint-Sauveur « cette bourgade écossaise ». Le mot est d'une justesse frappante lorsqu'on regarde la petite cité du haut de Rauville. Elle apparaît rude, vieille et verte comme un village d'Ecosse.

Barbey y vint souvent, longtemps avant que de connaître l'abbé Anger, chapelain de la Délivrande, avec lequel il se lia au lendemain de la mort de son frère, c'est-à-dire en 1876.

L'abbé Anger était un prêtre extrêmement original et sympathique. Il était né au Havre, le 23 mars 1826, et était le fils d'un officier du premier empire.

Entré au séminaire de Vire, il fut un passionné de littérature et, après des études très complètes, devint professeur de rhétorique au collège de Sainte-Marie de Caen, puis directeur du séminaire de Vire.

Très batailleur, il commença de bonne heure à publier des articles dans *l'Univers*, *l'Ordre* et *la Liberté*. Quelques-uns furent remarqués (1855-1865), dans lesquels il combattait en faveur des églises unies d'Orient.

En 1875, l'abbé Anger fut nommé chapelain de la Délivrande.

Ayant donné tout ce qu'il possédait, il s'installa tant bien que mal dans ce qu'il appelait justement *sa cabane* et alors commença pour lui une vie de prière et d'austérité qui le fit détester de ses confrères, gênés par la présence de sa vertu et sa valeur intellectuelle.

Un prêtre pourtant devint son ami. C'était le P. Léon d'Aurevilly, qui terminait sa carrière sacerdotale comme aumônier de l'hôpital de Saint-Sauveur.

Le P. d'Aurevilly mourut au mois de novembre 1876. Après la cérémonie des obsèques, auxquelles quelques fidèles seulement avaient assisté, deux amis reconduisirent Jules Barbey à son domicile habituel, une petite chambre où il s'installait pour deux ou trois jours lorsqu'il venait voir son frère et que les propriétaires ont conservée pieusement telle qu'elle était.

A peine entré, Barbey d'Aurevilly s'accouda au marbre de la cheminée, le visage dans ses mains et sanglotant. Il laissa échapper quelques paroles d'amertume, car le désert fait autour du cercueil de son frère l'avait vivement blessé : « Ah ! dit-il, je n'attendais personne de la société de Saint-Sauveur, il y a longtemps que nous n'en sommes plus, mais j'aurais cru que les pauvres se seraient davantage souvenus de lui. »

Il s'informa alors d'un prêtre à l'allure distinguée qu'il avait remarqué parmi les officiants de la messe funèbre. On lui dit que c'était l'abbé Anger. Il le vit le lendemain et leur amitié commença.

Lorsque parut la seconde édition des *Philosophes et écrivains religieux*, le volume était ainsi dédié à l'abbé Anger :

... C'est derrière le cercueil de mon frère que je vous ai vu pour la première fois. Pour nous, chrétiens, qui voyons partout la Providence, il semblait que Dieu vous avait mis là pour entrer dans ma vie quand mon frère venait d'en sortir et pour le remplacer dans mon cœur et dans ma pensée. En vous offrant ce livre, mon cher Abbé, je vous demande, comme je le demandais à mon frère, de le couvrir de votre autorité de prêtre, plus haute pour moi que toutes

les Philosophies, parce qu'elle a surnaturellement sa source en Dieu.

Barbey d'Aurevilly revint tous les ans voir *son abbé*. Les journées de l'écrivain normand étaient employées invariablement comme il suit :

Le matin il travaillait, déjeunait seul dans la petite chambre dont j'ai parlé plus haut, puis, assis derrière les rideaux des fenêtres, il regardait avec entêtement et pendant de longues heures une grande maison située de l'autre côté de la rue, juste en face de celle où il était.

Cette demeure, qu'il fixait ainsi, comme si ses regards n'avaient pu s'en détacher, il l'avait habitée (1), elle lui rappelait son adolescence, les derniers efforts de la chouannerie et le sacrifice que son père avait fait de toute sa fortune à la cause des Bourbons.

Pendant que Barbey d'Aurevilly rêvait et méditait, une nuée de vieilles mendiante, sachant que *M<sup>r</sup> Jeule* était là, propageaient la nouvelle de son arrivée et venaient chercher l'aumône que son inépuisable charité leur réservait toujours.

Vers quatre heures de l'après-midi, il traversait la « bourgade écossaise » et les deux kilomètres qui la séparent de Raulville ; puis avec l'abbé Anger c'étaient de longues promenades autour de la Délivrande, dans la *lande bleue*. Les deux hommes causaient surtout du passé. A un certain moment de la promenade, l'auteur de *l'Ensorcelée* s'arrêtait et disait : « Regardez, mon cher abbé, le plateau du village d'Aurevillé, c'est par de-là qu'est la terre des premiers parents et des souvenirs originels... » Il ne manquait jamais d'évoquer ces souvenirs et à chaque fois une émotion violente le secouait.

Son influence sur l'abbé Anger, influence littéraire autant que spirituelle, fut considérable et visible dans quelques pages inédites de l'abbé. Elles m'ont été communiquées par son fidèle serviteur, M. Louis Yver, auquel j'adresse ici tous mes remerciements.

Voici d'abord un extrait d'une lettre à Mgr X...

Les esprits supérieurs ont qualifié cet homme (Barbey d'Aurevilly) avec des termes que son génie leur faisait inventer. Mgr Bertheaud l'appelait *le théologien naturel* ; Lamartine l'appelait *le duc de Guise*

(1) Cette maison est considérée aujourd'hui comme le lieu de naissance de Barbey d'Aurevilly.

*de la littérature.* Blanc de St Bonnet, un fort, celui-là, un connaisseur du cœur humain, disait que, devant d'Aurevilly, les bras lui tombaient. Ses romans, faits pour les forts et pour ceux qui veulent devenir les chirurgiens sacrés de l'âme d'autrui et de la leur, font cent fois pâlir tout ce que Dickens, Walter Scott, Manzoni ont écrit de plus beau.

Si l'esprit public chrétien était resté dans les hauteurs morales d'où il est tombé, d'Aurevilly nous paraîtrait adorable. J'ai mesuré souvent la valeur intellectuelle et morale des blâmeurs et cette expérience m'a apporté des révélations navrantes pour m'édifier parfois du jugement des hommes.

Si certains livres de cet incomparable écrivain, mal jugés, eussent recélé le poison qu'on y a vu, je demande pourquoi moi et tant d'autres qui les ont lus en sont sortis avec une âme plus robuste et plus rablée qu'ils n'y étaient entrés. Ceci est une irréfragable démonstration de la *bonté* radicale de l'œuvre. C'est cela même qui a converti le fameux Léon Bloy.

Je sais que d'Aurevilly étourdit les faibles et vivifie les forts. Ah ! Seigneur évêque. Vous qui êtes des Forts, apprenez-nous à aimer votre force et la sienne !

ANGER.

Les lignes qu'on vient de lire montrent les sentiments d'admiration de l'abbé Anger pour son grand ami. Voici maintenant quelques fragments où l'imitation de Barbey d'Aurevilly est visible. L'abbé venait de lire une intéressante brochure de M. Hélaïne consacrée à d'Aurevilly et voulait en rendre compte à son tour. L'article ne fut jamais publié, à peine fut-il terminé.

... Dans cette *réduction*, d'Aurevilly ne perd pas un millimètre de sa taille. C'est en cela que les *miniaturistes*, les *réducteurs* de génie ont le mystérieux talent de poser leur héros au bout d'une longue avenue sans que le rapetissement de la perspective atténue leurs amples dimensions.

Ces condensations sont si bien faites que l'on ne peut pas, sans en détruire à l'instant la beauté originale, ni les amplifier ni les soumettre au martyre d'une maigre analyse.

Et c'est là précisément ce qui m'embarrasse pour mon article qui, de sa nature, comme tout article, penche à l'analyse.

Je voudrais faire de ces trente-six pages ce que l'on fait d'une éponge, les serrer dans mes doigts et les jeter, sans abîmer leur prestige, sans rien diminuer de leur substance, dans les quatre ou cinq colonnes de ce journal, à la place de ma prose !

Mais de cette statuette de porphyre d'un grain si pur, d'un contour si doux au contact de la main, d'une physionomie si idéalement ressemblante, et d'une physiologie qui nous fait paraître vivant et présent l'homme de lettres et l'inflexible moraliste, de cette statuette un simple analyste de profession ne peut détacher une parcelle. Il faut prendre la statue et la montrer comme on montre un diamant moins enchâssé encore dans le cadre de l'élégante typographie de M. Martin, que porté comme entre deux doigts qui ne nous dérobent dans leur fine étreinte, aucune des facettes du bijou où le soleil se joue en reflets étincelants à chaque mouvement, à chaque page que l'on tourne.

. . . . .

Dans ces pages inédites que j'ai sous les yeux, c'est toujours Barbey d'Aurevilly le sujet principal de l'abbé Anger :

Les superficiels et les inaptes étaient d'une impertinente effronterie et d'une ridicule puérité quand ils lui reprochèrent l'excentricité de ses costumes. C'était une protestation voulue contre la versatilité imbécile des caractères et des modes de son temps.

Un soir, je me promenais avec lui à l'extrémité de l'esplanade du Mont de Rauville, en avant du parvis ombragé de la Délivrante où l'abbé Léon d'Aurevilly avait composé de belles strophes. Nous étions arrivés à cette pointe pittoresque que nous appelions le *Cap Sunium*. Beau et suggestif comme celui de l'Attique, notre Sunium neustrien surplombait un abîme et regardait le soleil se coucher tout rouge dans l'Océan.

En nous retournant, je lui dis : « Vous voilà toujours dans votre accoutrement antédiluvien. » — « Dites plus et mieux, me répondit-il, c'est un costume antédiluvien. Il ne date pas d'avant le déluge, mais il contraste et fait opposition avec le déluge de tous les dévergondages épileptiques des modes et du snobisme. » — Ainsi d'Aurevilly me montrait l'éloquente force des prépositions antithétiques.

Il faut admirer dans ces inédits de l'abbé Anger l'enthousiasme d'un prêtre catholique pour la pensée de Barbey d'Aurevilly. L'auteur du *Prêtre marié* a souffert plus qu'on ne l'a cru généralement d'être appelé par ses coreligionnaires *l'enfant terrible*. Léon Bloy, un des rares qui l'aient vraiment connu, le défendit le premier contre les inventeurs de cette appellation. Dans les dernières années de la vie de Barbey d'Aurevilly, il y avait donc à Saint-Sauveur un autre défenseur de la sublimité de son œuvre et de la rectitude de son jugement, et c'était un prêtre catholique.

Plusieurs fois l'abbé Anger rendit à Barbey ses visites. Il se faisait conduire de Saint-Sauveur à Valognes, où Barbey séjournait de longs mois installé dans son logis de l'hôtel Grandval-Coligny, vieil hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle, où il avait loué un appartement de trois pièces au rez-de-chaussée donnant sur un jardin.

Une chambre, un cabinet de toilette et un petit salon contenaient les meubles somptueux de Barbey d'Aureville. C'est de ce salon, qui était aussi un cabinet de travail, que sont partis un grand nombre d'articles publiés par le *Constitutionnel*, c'est-à-dire plusieurs volumes des *Œuvres et les hommes*.

C'est de là que sont parties les lettres à Léon Bloy publiées par le *Mercure de France* (1), lettres bourrées d'inquiétudes et de recommandations multiples, l'auteur des *Diaboliques* n'ayant jamais pu se défaire du tourment de la *coquille*. Il était du reste mauvais correcteur et coutumier d'innombrables oublis.

De tous ses amis de Normandie, l'abbé Anger fut un de ceux qui vinrent le plus souvent à l'hôtel Grandval.

Un jour, écrit l'abbé Anger, j'arrivai chez M. d'Aureville, ayant dans ma poche les *Impressions de Voyage en Hollande*.

Je connaissais beaucoup la Hollande par les récits de mon père et par les longues conversations des militaires qui avaient fait la conquête et y étaient restés sous le roi Louis, père de Napoléon III.

Je revenais donc souvent à ces récits de Hugo, qui complétaient par leurs détails locaux tout ce que j'avais appris dans les veillées de la maison paternelle.

En entrant à l'hôtel Grandval, je sortis le livre de ma poche :

— Qu'est-ce que ce livre ? me dit M. d'Aureville.

— C'est quelque chose que j'aime beaucoup, le Voyage de Victor Hugo en Hollande, j'en suis à la description de Dordrech et de sa cathédrale.

— Nous allons le lire, dit le maître. Est-ce long ?

— Une dizaine de pages.

— Très bien, il est dix heures et nous allons avoir lu cela à midi moins un quart.

Voici ces pages et les réflexions de Barbey d'Aureville :

« Victor Hugo suivait le guide et nous arrivâmes à la cathédrale. C'est une ancienne église catholique du XIV<sup>e</sup> siècle transformée en temple protestant, nous devrions dire défigurée.

(1) Un volume avec portrait, in-12, 1903.



« Au point de vue de l'art, le protestantisme, c'est la religion des Vandales. Il a pénétré dans toutes les églises avec la hideuse furie de la démolition éperdue. Les merveilles sans cesse réunies depuis des siècles, qui constituaient le mobilier des cathédrales, il en a fait de la cendre et des débris.

« Le vitrail qui transformait la fenêtre en un tableau mystérieux achevé chaque jour par le soleil, le jubé, magnifique portail intérieur qui créait dans l'église une sorte de majestueuse retraite à Dieu et où les artistes épuisaient leur imagination et leur goût ; les tombes, silencieux lits d'âmes gravement rangées sous les voûtes ; les statues, population tranquille et superbe, qui animaient doucement la ligne blanche des piliers, les retables de marbre et de menuiserie qui faisaient fourmiller derrière l'autel des fouillis de figurines dorées ; les reliquaires éblouissants, les lutrins monumentaux où s'étalait le beau missel à fermoir d'argent ; les chœurs et leurs stalles, les colonnes et leurs fresques, les pavés et leurs mosaïques ; les clefs de voûte historiées et leurs grandes coupes tombant de la hauteur de la nef ; les bannières bordées entrevues à travers des nuages d'encens, les vaiselles, les chapes de brocart, les mitres de pierreries, les ostensoirs, les calices, les ciboires, les fonts baptismaux, l'autel d'or, le prêtre d'or, les tryptiques de Van Eyck, de Memling, les grands cadres de Rubens et de Murillo, toute cette décoration splendide que quinze siècles avaient lentement composée autour d'une idée, le protestantisme, l'outil de l'ombre à la main, l'a semé aux quatre vents et en a fait un tas de décombres lamentables pour les éternels amants de l'art. »

M. d'Aurevilly m'interrompit au bout de ma longue période et me dit :

— Oui, mon cher Abbé, ceci est très beau de vérité, de sentiment, de couleur et d'imagination. Le cœur catholique vit encore, chez cet homme, des émotions juvéniles non éteintes. Voyez si Hugo ne connaît pas le mobilier de l'Eglise comme un lévite ? Et comme un lévite transporté, enthousiaste, plaintif comme Jérémie qui n'annonce pas les ruines de Jérusalem, mais qui pleure sur elle.

Je repris ma lecture :

« Le protestantisme a remplacé les sculptures par le bois peint, les fresques par le badigeon, les vitraux par des vitres, les pierres tombales par de la brique, les jubés par des balustrades de sapin, les stalles par des banquettes, les lustres par des quinquets, le prêtre d'or par le prêtre noir, l'art par le néant, toute cette immense vie de la cathédrale par je ne sais quel spleen composé de fanatisme et de pédantisme. Il a tout enlevé, tout détruit, tout ratissé, tout nivelé, tout dépeuplé, tout cassé, tout brûlé, tout noirci, tout blanchi, puis, quand cette cathédrale, hier encore palais prodigieux, a été une épou-

vantable mesure, quelque chose comme la loge de concierge du Ciel, il a dit à Dieu : « Entrez ! »

— Oui, fit d'Aurevilly, le protestantisme pour l'art c'est Dieu ennuyeux.

Je repris :

— La cathédrale de Dordrech a dû être autrefois d'une grande magnificence.

— Mon cher Abbé, dit d'Aurevilly, cette superbe cathédrale me rappelle que la Hollande est le pays des Elzéviens, pays complet pour les arts, l'architecture, la poésie, ne fût-ce que Jacob Câts, pays des grands fleuves, de la peinture immortelle, des marins de génie, de la fierté nationale et du patriotisme.

C'est frappant, comme toutes les grandes choses se tiennent dans un pays : un grand sentiment allume les grands sentiments et quand une erreur n'est ni combattue ni déshonorée, elle devient épidémique et abâtardit un peuple entier. Mais ici quelle émulation de noblesse et de grandeur !

Je revins à Victor Hugo et à sa description des stalles de la cathédrale :

« La majesté de l'ensemble n'est égalée que par la perfection du détail. Pas un profil qui ne soit la grâce ou la beauté, pas un torse qui ne soit un miracle de modelé, pas un pli de robe qui ne réalise tout un idéal d'élégance et de distinction, pas un ornement qui n'épuise l'écrin de l'arabesque et de cette flore délicate propre au ciseau savant de la Renaissance. Profusion, goût, qualité, conception, finesse, aspect monumental et somptueusement décoratif, tout est là. »

Voilà la gloire, dis-je et, voici les lamentations, écoutez, maître :

« Eh bien, tout cela tombe en ruine ou à peu près. De grands trous arrêtent tout à coup votre pied sur l'inégal plancher des stalles, des jours disjoignent les panneaux, l'arête des sculptures, les figures offrent le poli de l'usure et la balafre d'on ne sait quels coups de sabres stupides..... Le marteau du calvinisme a meurtri ce chef-d'œuvre, le fumier de l'empire l'a pourri..... Rien n'est comparable à la fécondité de l'homme, si ce n'est sa faculté de destruction. Il massacre un édifice qu'il a magistralement construit et paré, puis il oublie. Cela était, cela n'est plus, voilà tout. »

Eh bien ! dis-je à d'Aurevilly, que pensez-vous de cette page ?

— Je pense, répondit-il, que Victor Hugo a raison et a mis là plus de tristesse et de larmes méritées que partout ailleurs. Il nous montre ce qui est vrai, et il est compétent, que le catholicisme artistique vaut au moins le siècle de Périclès et d'Alexandre. Il ne copie pas. Il s'enflamme et il surpasse en quantité et en qualité. L'idée, elle, a l'âme du monde pour territoire et pour empire. Son royaume nulle part,

son triomphe partout. Elle est ce qu'on n'attend pas et ce qu'on accueille partout. Elle n'est pas toujours la langue qui se parle, mais elle est toujours le mot qui se dit. Elle est victorieuse, universelle et éternelle. Sa flamme est partout sur l'esprit humain. Et qu'est-ce que la flamme de l'idée ? C'est le verbe, c'est le premier vers d'Homère, c'est l'épée flamboyante de l'archange...

Il y avait aussi à Saint-Sauveur une autre personne avec laquelle Barbey d'Aureville avait conservé des relations, c'était M<sup>lle</sup> Elisabeth Bouillet, dont le nom revient souvent dans sa correspondance. Il dînait quelquefois chez elle, et quelquefois l'abbé Anger l'y accompagnait.

Celui-ci disait... « Barbey d'Aureville chez moi déclamateur, liseur chez M<sup>lle</sup> Bouillet. »

Jusqu'à la mort de Barbey, ses deux amis de Saint-Sauveur n'eurent rien de plus précieux que ses visites, ses lettres et les objets qu'il leur offrait, souvenirs en apparence insignifiants, mais qu'ils conservèrent comme des reliques.

Barbey d'Aureville ne savait rien refuser à celui qu'il appelait son *second frère* et s'ingéniait à lui causer de la joie par le caractère des cadeaux qu'il lui offrait.

C'est ainsi qu'il plaça un jour dans la chapelle de la Délivrande une bannière aux armes des d'Aureville et sur la modeste table du Chapelain un coupe-papier d'ivoire sur lequel il avait écrit son nom à l'encre violette.

Parmi la modeste vaisselle de l'abbé Anger on pouvait voir une petite tasse en terre noire et dans la tasse une cuiller en vermeil. Cette tasse avait été fabriquée dans un village du Cotentin et quoiqu'elle fût en terre grossière, Barbey d'Aureville y attachait beaucoup de prix et n'en voulait pas d'autre pour boire le café que lui servait l'abbé Anger.

On ferait facilement un petit musée d'Aureville avec ces souvenirs et combien d'autres sans oublier la bibliothèque de l'abbé Anger.

Après la mort de son grand ami (1889), le Chapelain de la Délivrande s'enferma de plus en plus dans la solitude austère qu'il s'était créée. Il ne connut plus guère que ses pauvres. Le clergé médiocre de la contrée ne comprit pas cette figure hautaine ni les apostrophes énergiques dont le vieux prêtre émaillait ses sermons quotidiens. Il vécut jusqu'à quatre-vingts ans volontairement dénué ; ridiculisé aussi à cause de sa foi,

à cause de sa charité et un peu aussi à cause de son admiration pour Barbey d'Aurevilly encore méconnu à Saint-Sauveur, excepté de ceux qui l'ont approché et ont pu juger de l'extrême simplicité de cet artiste aux apparences excentriques.

Ils sont peu nombreux maintenant dans son pays d'origine.

M<sup>lle</sup> Bouillet était morte en 1894. L'abbé Anger mourut en 1906, au mois d'août, dans les bras de son fidèle Louis, qui, après l'avoir soigné avec un admirable dévouement, mit tous ses soins pieux à exécuter ses dernières volontés en conservant le petit musée des souvenirs de Barbey d'Aurevilly et l'importante bibliothèque où l'auteur des *Prophètes du passé* voisinait avec les théologiens.

Ces livres dédicacés sont les derniers vestiges de l'existence de Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur.

Mais la *bourgade écossaise* parlera longtemps encore du grand Normand à ceux qui viendront le chercher parmi les *spectres* à côté desquels il disait qu'il marchait toujours quand il revoyait la terre natale.

C'est qu'ils y viendront après l'avoir lu et ils retrouveront les restes du Quesnay où demeurait Sombreval, la rue des Lices que les chevaux de Néhel traversèrent d'un si furieux galop, la tombe de l'abbé de Percy auprès de la vieille église et celle de l'abbé Léon d'Aurevilly dans les fossés du Château.

Retrouveront-ils, je me permets d'en douter, à côté de la chapelle de la Délivrante, la petite cabane au toit de chaume où mourut l'abbé Anger et où il donna jusqu'à l'âge le plus avancé l'exemple rare d'une vie sacerdotale à la fois intellectuelle et désintéressée ?

RENÉ MARTINEAU.

## RÉPONSE A M. NOVICOW

M. Novicow a bien voulu consacrer, dans le *Mercur de France*, un long et intéressant article à deux livres à tendances opposées: *le Pacifisme*, de M. Faguet, et *le Désarmement ou l'alliance anglaise*, que j'ai publié récemment. Cet article débuté ainsi: « M. A. Naquet s'efforce de démontrer qu'il est impossible de résoudre la question sociale aussi longtemps qu'il existe des patries. Or, comme la solution de la question sociale constitue l'intérêt primordial de l'espèce humaine, il faut détruire les patries. M. Faguet affirme, au contraire, qu'il est impossible de conserver les patries si l'on supprime la guerre. Bien qu'elle empêche le bien-être des masses populaires, on ne doit pas y renoncer, parce que sans elle les patries seront perdues. En un mot, M. Naquet est prêt à sacrifier les patries pour extirper la misère, M. Faguet est prêt à maintenir indéfiniment la misère pour sauver les patries. »

Et après avoir ajouté que nous nous trompons l'un et l'autre, parce que nous ignorons tous les deux les premiers éléments de la science sociale, il entreprend la réfutation en règle de nos deux thèses.

N'ayant pas lu *le Pacifisme* de M. Faguet, j'ignore si cet auteur a réellement émis les idées qu'on lui prête. Mais je dois reconnaître — et je n'y ai d'ailleurs aucune peine, ceci étant conforme à ma manière de voir — que, s'il les a émises, après la réfutation qu'en présente M. Novicow il n'en reste absolument rien.

Je ne ferai naturellement pas, en ce qui me concerne, la même concession, on le conçoit aisément; et je prétends même que, loin de ruiner ma conception, l'article de M. Novicow la compléterait et la confirmerait plutôt.

C'est qu'en effet la première condition pour se comprendre et se juger est de bien définir les expressions dont on se sert et de leur attribuer une acception identique. Or, mon savant critique ne comprend pas le mot *patrie* comme moi.

Tombant dans une erreur qu'avait déjà commise Clemen-

ceau, il prend le mot patrie pour synonyme du mot groupement ; et, dès lors, tout son raisonnement se tient. Il est clair que si j'avais rêvé, comme il semble le croire, une humanité amorphe dans laquelle il n'existerait aucun échelon intermédiaire entre le genre humain dans son ensemble et l'individu isolé, j'aurais commis une lourde erreur. Mais cette erreur-là, je ne l'ai commise ni dans *le désarmement ou l'alliance anglaise*, où, en réponse à Clemenceau, je me suis nettement exprimé sur ce point, ni dans un autre livre, *l'Humanité et la patrie*, que M. Novicow n'a peut-être pas lu, et où je recherche quels seront les groupements successifs dont se composera la fédération mondiale. J'appelle patries les groupes politiques qui vivent sous un même ensemble de lois et de coutumes : tels l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Espagne, l'Italie, les Etats-Unis, la Suisse..., etc., etc.. Et, à propos de la Suisse, je fais justement remarquer qu'une patrie peut être constituée par des groupes humains parlant des langues différentes, d'où je conclus à la possibilité d'une nation européenne aujourd'hui, européo-américaine demain, mondiale plus tard, malgré la diversité des idiomes qui seraient parlés dans une « patrie » ainsi agrandie.

M. Novicow n'a pas lu ou n'a pas compris, car il me demande à plusieurs reprises si le jour où France et Angleterre vivraient sous le même régime politique — et il aurait dû ajouter : économique, — tous les Anglais se mettraient à parler français ou tous les Français à parler anglais. L'écrivain slave me prête, en m'adressant cette question, une pure ineptie ; et vraiment, s'il n'écrivait notre langue avec une extrême pureté, je serais tenté de lui dire qu'il s'est chargé de la réponse en montrant qu'en sa qualité de Russe il avait été incapable de comprendre ce que j'avais écrit en français.

Après avoir ainsi confondu deux notions, celle de langue et celle de patrie, M. Novicow de poursuivre : « Assurément on peut faire, par exemple, qu'il n'y ait plus d'Empire d'Autriche, cela ne vaudra pas dire que la Carinthie, le Tyrol, la Bohême, la Hongrie s'effondreront sous les eaux ou que leurs habitants mourront immédiatement jusqu'au dernier. »

Si l'on ne connaissait M. Novicow, on se demanderait si c'est un écrivain sérieux qui a pu laisser tomber de sa plume un argument aussi puéril.

Tout se résumerait à savoir si l'empire d'Autriche est une patrie, ou un simple assemblage de patries minuscules vivant sous un monarque commun. A nos yeux, l'Autriche est demeurée au stade où se trouvaient toutes les nations européennes il y a six cents ans. Ce n'est ni une nation centralisée comme l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et la France, ni une fédération de nations formant une nation du second degré, comme les Etats-Unis, le Mexique, le Brésil, la Suisse. C'est un agglomérat de peuplades soumises à la domination d'un même empereur, mais n'ayant entre elles aucun lien naturel.

Au contraire, en France, en Grande-Bretagne, en Espagne, la fusion des anciennes patries est faite. L'Ecosse, le pays de Galles, la Bourgogne, le Languedoc, le royaume d'Aragon, le royaume de Valence n'existent plus que comme souvenirs historiques; et quoique le Tessin, le canton de Vaud et celui de Zurich ou de Berne aient conservé une individualité autrement caractérisée que l'Aquitaine ou la Bretagne chez nous, on ne saurait guère mieux aujourd'hui les concevoir en dehors de la Suisse que l'on ne saurait concevoir ces deux provinces en dehors de la France.

Et cependant Bourgogne, Languedoc, Aragon, Castille, Ecosse, Angleterre, canton de Vaud et canton de Zurich ont constitué jadis de vraies patries. Ces patries, en conservant leur individualité comme en Suisse, ou en la perdant comme en France — ce qui est indifférent — se sont fusionnées dans des patries d'un ordre supérieur. Et cependant, si j'avais écrit en l'an 1100 ou 1200, et si M. Novicow m'avait répondu à la même époque, il n'est pas un des arguments qu'il m'oppose aujourd'hui en faveur de la permanence des patries actuelles qu'il n'eût pu m'opposer alors en faveur de ces patries provinciales, comme il le fait d'ailleurs à l'heure présente pour la Carinthie et le Tyrol.

Or, son raisonnement n'aurait rien valu puisque le groupement a eu lieu; et puisqu'il ne valait rien hier, il ne vaut rien aujourd'hui. Si un mouvement a réuni les provinces en nations, un mouvement plus ample peut et doit grouper les nations en continents, et fusionner plus tard les continents dans la planète.

Si, ensuite, la planète — ou simplement les continents — parleront une seule et même langue; si les langues actuelles se

fondront dans une langue nouvelle plus complète et mieux adaptée à la vie de l'humanité, comme se sont fondus, dans le français, le provençal, le languedocien, le breton et le basque, c'est un problème que je ne veux point discuter, n'ayant point d'éléments pour le résoudre, alors surtout que, si l'hypothèse de la fusion doit se réaliser, elle est assez lointaine, pour ne pas nous intéresser actuellement.

Au fond, ce qui tient au cœur de M. Novicow, ce ne sont pas les nations : ce sont les langues et les races. Or, les nations existantes ont prouvé qu'aucune raison de race ou de langue ne s'oppose à l'agrandissement des patries, dont le résultat doit être l'impossibilité des guerres et la fraternité humaine au sein d'une société d'où les différences de classes auront disparu.

J'ai écrit que nos patries sont trop grandes et trop petites à la fois. Trop grandes, en ce sens qu'elles compriment trop les groupements intermédiaires, trop petites en ce sens qu'elles s'opposent au groupement fédéral de tout le genre humain.

Rien de tout ceci n'est détruit par le raisonnement de M. Novicow. La vérité, au contraire, est que nous sommes d'accord, et que la seule divergence entre nous est une divergence de dictionnaire. Nous ne nous entendons pas sur les mots ; une fois les mots définis, l'entente est faite.

Au fond, ce que j'entrevois, c'est un état de choses tel que chacun jouisse intégralement du produit de son travail sans qu'aucun homme puisse être exploité par un autre homme.

Et c'est une fédération de groupes ethniques, territoriaux, professionnels, moraux, philosophiques tellement enchevêtrés que le genre humain constitue une merveilleuse unité dans une diversité infinie, unité à laquelle pourra alors véritablement s'appliquer l'admirable devise des Etats-Unis : *E pluribus unum*.

Je crois en outre que la société qui résultera de cette harmonie nationale — ou dont cette harmonie nationale résultera, selon que la transformation sociale aura précédé la transformation politique ou l'aura suivie — sera une société communiste.

M. Novicow, si j'en juge par d'autres ouvrages de lui, n'est pas de cet avis. Mais cette question-là n'est point celle qui se trouve actuellement en discussion entre nous ; et, sur cette



---

dernière, j'ai le droit de dire que mon prétendu contradicteur n'a fait que confirmer mes idées; qu'en croyant les combattre il s'est borné à les traduire en une langue différente.

Il importait peut-être de faire ressortir cette particularité. Car il est toujours bon de ne laisser subsister aucune confusion dans les esprits. C'est fait.

ALFRED NAQUET.

## MES FOUS

---

### LE LEGS

Nous atteignons l'allée des tilleuls, l'endroit le plus solitaire.

« La souffrance exalte les plus humbles impressions. Je vivrai désormais avec le silence. Venu à cette matinée pour m'attacher définitivement le seul ami qui ait deviné la douceur sous le désastre, peut-être ne souffrirai-je plus du balbutiement de ténèbres? »

Sa voix ramenait sans efforts dans la vie la stupeur de *l'Atroce*. La pénétration fulgurante des mots déchirait la nuit de son cerveau.

Vous n'avez pas cru à l'ignominie chuchotée : il faut écarter du monstre les enfants.

Vos cygnes, sur l'étang, là-bas, ont une coulée résignée et pâle, ainsi désormais la flottille de mes pensées dans mon équivoque solitude.

Je m'étais réfugié, il y a quelques années, au bord de la mer, afin de retremper au bain des rêves l'agilité du cerveau. J'étais morne. Le Hasard fantasque me donna la force qui m'a saisi tout entier.

De toute femme, dont on a été le jeune ami, demeure l'asservissement au souvenir d'un bercement. Sans ruse mutuelle nous nous étions aimés. Pour avoir joué dans quelque musicale pantomime, elle devait au théâtre ce joli coulement de la marche si peu rare chez les bohémiennes.

Sa figure, quoique pâlie et engraisée, n'avait point perdu l'embellissement des anciens caprices.

La causerie avait transformé notre connaissance, improvisée au coin d'une rue, dans sa loge, en une subtile amitié. La même confraternité de goûts pour la mollesse crépusculaire des pièces de repos et la clarté des rieuses salles à manger nous lia plus étroitement encore. Elle savait mettre ce rien de perversité dans le plus aimable confort qu'adorent les

moins voluptueux même des hommes et elle avait gardé de son passé des notes délicates dans la voix, quelque chose de chantant et un souci de plaire finement malicieux.

Je sus oublier les cruautés de l'ancienne courtisane pour librement admirer et goûter le corps émouvant sous les étoffes légères, les mains pâles, les gestes tendres, la femme intellectualisée par le luxe et l'amertume souriante de la vie.

Une gaucherie, un orgueil perçu grossier, un besoin d'errance peut-être : le charme se rompit.

Toute rupture n'exige pas précisément de sens.

Elle mourut, laissant, sans fortune et sans asile une fillette de quinze ans. Sa dernière lettre, un appel éperdu vers moi.

« Marthe ! Marthe ! La pauvre enfant ! Les bêtes immondes l'entoureront. Quelqu'un qui serait son libérateur, son Sauveur ! »

Ce legs singulier tombant dans ma solitude me rendit stupide. Je me suis toujours garé des enfants comme des vieillards.

Une amie de la famille m'amena l'orpheline que je voulais confier à quelque directrice de collège. Secrète dans sa douleur, l'abandonnée excita bientôt mon imagination. Tout d'abord, se mouvant devant moi une grande fille pâle, épuisée de larmes, au brusque abîme arrachée, je m'étonnai. Un silence nouveau meurtri. Seule sa chevelure dardait sa flamme.

Un mois après sa venue, ébloui de l'aventure, je la tenais pour camarade. En retour d'un enjouement fraternel, elle se montra moins lasse. Son cœur se détendit de l'effroi et la fraîcheur de l'insouciance, ainsi qu'une brise, nous frôla. Je m'initiai à briller. Je revins avec elle aux fêtes spirituelles. Mes visions, mes trouvailles, pierreries dont je parais son cerveau. C'était enfin la marée large des pensées gonflées de la joie et de la douleur humaines, une plénitude de fierté et de sécurité. Sûr de la substance de ma volupté, je prenais sur mes genoux le petit corps de printemps clair et rien n'était peut-être plus délicatement inattendu que ce grisonnant versant sur sa fille adoptive son perpétuel enchantement.

Vaporeuse, non point, mais cruelle et ample, je lui montrais la vie, préservant de tout contact avilissant le calice de sa robe, la chair de ses lèvres, la divine nudité même de ses mains.

Marthe, mon œuvre brève et pure ! Je ne crierai plus de rage ni d'impuissance, dément d'orgueil.

Sans effroi, entre les mains de la pensée, la plus précieuse matière qu'artiste eût jamais possédée ! Pour ma joie, pour celle de ceux qui l'approcheraient, je créerais la jeune femme lumineuse et libre, ombre tapie depuis si longtemps au fond de mes songeries.

Bravement, nous marchions déjà aux mensonges, elle encore toute illuminée de deuil.

Marthe, un jour, murmura : « Sortir du cercle magique de ta pensée et infliger à la vie l'éblouissante défaite : aimer, être aimée dans le triomphe des seize ans, belle et haute ! »

Je l'avais faite mon héritière.

Notre solitude se peupla de voisins de campagne, de familiers que n'avait pas trop effarouchés notre bonheur hors les convenances et les étiquettes. Le peu d'humanité que nous désirions glissa jusqu'à nous. Une bonne Dame (Marthe en riant l'appelait Petite mère), nous offrit ses conseils, sans blesser notre amour-propre. Sa simplicité en harmonie avec sa figure pâle, sa maison où l'on respirait le parfum des tapisseries fanées, des étoffes exténuées, l'eau des vieux miroirs, le calme de l'inaltérable province, sa vie toute frappée d'effacement, l'approche, croyais-je, d'un bienveillant crépuscule. Point de bavardages ni de solennels arrêts, mais la rigueur des intérêts mondains, la domination de son front ruiné et de sa défiance observatrice et perspicace. Elle aimait la bonne chère, songeait aux besoins de l'Eglise et à son propre salut. Son grand calme intérieur pâlisait de repos la petitesse enfantine de ses mains que seule la sagesse semblait avoir baisées.

L'automne étirait ses voiles d'or et de brume violette dans la grelottante splendeur des lointains. Aux soirs tiédés de la lampe, aux soirs fraternels sous les tentures des ténèbres, la Dame raisonnable écoutait nos confidences, nos songes, nos espoirs. Une grâce d'aïeule souriait, semblait-il, au passé de nos vieilles tasses.

Elle observait ma nervosité et supputait les charges dont ma succession se trouverait grevée par mon testament et mon codicille.

Marthe virginalement épanouissait la nudité mondaine de ses dix-huit ans. La moelleuse surprise de voir, un soir, réu-

nis autour d'elle tous ceux qui avaient entendu son rire heureux, je voulus la lui donner, comme un bouquet d'intimités. Libéré du bruissement des robes et du déploiement parfumé des grâces verbales, je demeurerais l'écouteur de la rumeur de fête.

L'enfant me découvrit fumant une cigarette dans le fauteuil du cabinet de travail. Un cri, un cri strident, une tombée d'effroi.

Marthe me pétrissait le visage d'ongles de ténèbres, de démente, et sauvagement s'élançait hors de la pièce. Echevelée, la robe déchirée, elle vint s'écrouler sur les genoux de la bonne Dame.

Dressés, les invités m'interrogeaient.

« Ne me touchez pas, ne me touchez pas ! » clamait-elle, le corps secoué de frissons.

Mon approche l'affolait.

Je me laissai entraîner, un froid dans les vertèbres.

A mon retour elle avait disparu avec la consolatrice. Les quelques hommes restés opposèrent à mon angoisse un froid mépris. Le lendemain, mandé chez le procureur de la République, je retrouvai enfin ma pauvre enfant.

Debout, immobile, Marthe parlait.

Le crime, le sang, la mort plutôt que la boue noire de ses yeux, l'éclat des mots sur ses lèvres glacées ! Les mains aux tempes j'entendais :

« Erotomane, vieillard libidineux, corps dénudé, livres sadiques ! »

Marthe demandait grâce pour ne plus subir les caresses révoltantes, les tortures sanglantes.

Terrorisée, elle avait revêtu les travestis des opérettes, mimé toutes les amoureuses. Tour à tour une madone aux douloureux voiles, une Salomé obscure. Mon regard sur le sien appuyé n'arrêtait pas l'horrible jaillissement.

Un souffle d'épouvante hérissait ma chair.

J'ouvris la bouche, je tournoyai, je tombai comme une masse.

Longtemps j'ai crié avec tout ce qui me restait de volonté, de force, de vie. Mon cri, un râle, le sinistre bris de mon cerveau.

Je crus demeurer le vieillard dont le corps tremble sur la

terre heureuse. Vous m'avez vu peut-être écumant, broyé de coups.

Le fou rire cérébral me labourait la tête, le rire de l'Arrêt.

Elle ne m'est plus présente. Une douceur est sortie de la tourmente. Un peu de vertige encore. Il me reste un attendrissement facile pour les petites choses qui n'ont pas face humaine. Je ne peinerai plus en vain, je ne proférerai aucun vocable d'inutile science. J'errerais faible au pays qu'*Elle* a voulu. J'accomplirai des gestes que seul vous comprendrez dans le grand calme blanc de ma dernière station.

### AMARIOREM MORTE MULIEREM

La gouge, au fond des bouges, une plus radiieuse loque charnelle, un port moins clapotant et nauséabond, que la séraphique créature qui m'émascula. La joie ivre de tuer l'Idée (rendons justice à son poétique instinct!) en une plénitude de fierté et de sécurité ne pouvait emplir une âme ordinaire. Intelligente donc, belle assurément, avec de grandes larmes de tendresse et de purs sanglots, nulle poupée mieux ne représenta l'Epouse, l'invincible, la classique Epouse, soumise et pieuse, sous l'enivrant despotisme du mari. Un homme, dont elle ferait un enfant vivant par elle, ne voyant et ne croyant qu'en elle, dont elle broierait, méthodiquement et dans une voluptueuse douceur, toutes les fibres et toutes les vertèbres, un talent qu'elle couvrirait de honte, en le faisant glorifier par une tourbe sans scrupules, un lutteur qu'elle changerait en infirme, ce délice l'avait hantée, dès sa plus suave enfance. La force et l'amour lui apparurent aussitôt comme deux proies, qu'il fallait saisir et torturer.

J'essaierais en vain de redescendre avec vous les calmes abîmes, où, pendant dix ans, je roulais en frémissant d'épouvante.

Malheur plaisant, à qui tombe dans les érotiques filets d'une sèche détraquée, mais pitié à celui qui possède la noble créature penchée sur les féeries intérieures. Elle étouffe de son ombre la chimère. Par d'invisibles liens la magicienne vous garrotte au milieu du concert de louanges qui s'élève autour de son harmonieux maintien. C'est à qui nuancera mieux son

admiration pour le rôle d'adorable gardienne, de maternelle avertisseuse, de tutélaire écarteuse d'obstacles.

Les Esprits du mal connaissaient seuls ses moyens et comprenaient la fin.

Mourante, ses dernières paroles, enflammées de la merveille qu'un fantôme seul demeurerait, me glacèrent.

« J'ai vaincu ta chair par l'abstinence et j'ai vaincu ton orgueil par la peur du sublime. Je meurs satisfaite, car tu seras éternellement loué de m'avoir prise comme divine compagne; et j'ai si bien émietté ton énergie et labouré de mes ongles ton cerveau que la folie y germera un jour, je l'espère! »

En un soir dolent, rêvais-je d'un commerce mental? Avais-je froid sous la lampe? Elle parut et je crus à la lumière de ses cheveux et à la chaude pâleur de ses mains.

Elle me plia de la chanson câline. « Prends-moi pour que je sois toi-même. Quand tu me rejetteras, je proclamerai encore mon indignité et bénirai ta justice. »

Douceur de se retrouver dans la lumineuse tristesse du cœur de l'amante! Elle sourit de l'étrange recherche et, portant sa feinte candeur en diadème, s'inclina et me versa ses premiers baisers dévorateurs.

Le prestige de la pudeur usé, doucereusement mortelle s'éleva la contradiction. Pour le parfum ou la nuance d'une fleur, pour un livre, un tableau, pour l'heure du dîner ou le choix d'une promenade, une opiniâtreté à m'éclairer, à me conseiller, à me faire revenir de l'erreur.

Tournant autour de moi, front de marbre et bouche fermée, elle arrêta les gestes, figeait le rire, pétrifiait la vie. Suavement elle énonçait, l'ogresse effroyable, les plus viles stupidités.

Son art de complimenter et de mettre en relief ce qui est inepte dépassait toute imagination. Une halte dans une rêverie, elle piquait droit sur le paresseux, le grondait, le bousculait. Les bras jetés autour du cou, elle l'accablait de sa douceur, buvait son cœur goutte à goutte, grignotait sa noblesse d'exaltation et de songe.

J'avoue que je portais très mal l'habit et faisais maussade figure dans le monde. Quotidiennement par ses mains habillé, m'enveloppait-elle de recommandations! L'année ne s'était pas écoulée que je ne pouvais plus me passer de ses soins. Je

pleurais, je m'indignais comme un marmot, de ne point trouver boutons, cols et manchettes et je l'appelais pour l'achèvement de la toilette. J'en vins à ignorer mes propres affaires, heureux d'avoir trouvé quelqu'un qui prit ma place et parlât pour moi.

Avis, prières, insinuations, jamais n'éclataient au dehors. Elle se montrait en public avec toutes les marques de la bonté, avec tout l'étalage d'une audacieuse humilité, avec toute l'enflure d'une admiration pour le pur talent. Mon cerveau devint un capital dont il fallait que la douce propriétaire tirât un revenu et le rôle de tourmenteuse transforma naturellement le logis en office de spéculation.

A mesure que dans le corps à corps s'amoindrissait mon énergie, sa prévoyance et son bon sens de bourgeoise entendue aux affaires faisaient plus ardente l'admirable flamme maternelle.

Les bonnes, des vieilles et des mégères, ricanèrent, témoins, souvent complices, de mon abaissement.

Elles inspectaient mon linge, flairaient mon équivoque chasteté, souillaient ma chambre de leur minutieuse et louche propreté. Sous couleur d'affermir et de prolonger ma santé, les purges et les latrines empuantaient ma bouche et mes travaux.

Je devins petit, petit, contre le ventre stérile, sur le sein de pierre. Je subis sans me révolter l'enveloppement de sa miséricordieuse sollicitude. Et quand je découvris les gestes faux, le verbiage artificiel, l'air pâteux d'intérêts, les visages gras, cyniques et sournois de ceux qui m'entouraient par sa volonté, découronné de mes rêves, réduit à la bassesse de monnaie, massé d'entêtés caprices et d'infâmes parfumeries, je ne désirais plus qu'une sorte de bien-être placide. Le vampire m'avait aspiré par tous les pores et se montrait las, lui aussi, de ne broyer que des muscles atrophiés.

Elle avait accompli son destin de dévorer une âme éblouie de beauté.

Le châtiment effroyable de ma veulerie serait de la retrouver au seuil de l'infini, me saluant de ces mots.

« Je suis la mère, l'amante, la sœur, je suis l'adorable Isis. »



## LES TROIS VENGEANCES

Dans la retraite du docteur X, retraite aristocratique pour ceux dont l'activité mentale a été trop ardente, trois hommes, après une causerie au hasard de la pensée, s'avouaient devant moi avoir trouvé la source la plus impétueuse des joies.

« Je fus un être débonnaire, disait le plus âgé, jusqu'au jour de l'irruption dans mon cerveau de l'idée de vengeance. J'avais épousé une femme qui m'avait apporté avec le charme des gestes le suave despotisme de la beauté. A peine pouvais-je lui adresser le reproche d'agir trop insoucieuse des goûts de ma vie antérieure. Un jour, je la surpris, chair nue et heureuse sous la ruée d'un domestique. Les yeux fermés, à genoux, elle attendait la mort. Doucement, je la relevai. Dans son cabinet de toilette je lui fis respirer de force le flacon d'éther de ses migraines. La ricanante domesticité congédiée, je télégraphiai à quelques louches agences. Bientôt m'arrivait une forte fille, heureuse de quitter une vie de misère, qui joua son rôle avec esprit et fermeté.

« Dans la chambre de l'épouse d'hier, une table de travail, une couchette puérile. La fierté, arrachée comme un vêtement volé, l'infidèle vacillait d'une ivresse d'épouvante. La grâce des lèvres, la noblesse des attitudes, tout l'être de chair et de cœur définitivement figé. Ses mains transparentes et fuselées accomplissaient de monotones devoirs. Accoudée sur le bord de la fenêtre écoutait-elle les souvenirs d'autrefois, ma tourmenteuse gagée entraînait en institutrice et de la férule indiquait le coin de la pièce où, le tablier noir noué à la taille, la chevelure sur le dos, la jupe courte découvrant les mollets nus, elle devait subir, humble écolière, l'ignominieuse punition.

« Pendant des années, nous parcourûmes tous trois une partie de la terre. Les étrangers s'étonnaient de sa figure de silence. Pour un mot trop net, pour un regard trop clair, elle regagnait la chambre d'hôtel d'où s'échappaient sous la morsure du fouet des gémissements. Dans les villes amoureuses et chantantes, je promenai son corps amaigri et de suppliante soumission.

« Elle mourut avec une âme d'enfant, une poupée entre les bras. »

Les deux hommes avaient écouté sans manifester aucun

étonnement le récit du vieillard doux et triste. L'audacieuse candeur de la confiance vibrait encore que l'un d'eux, une musicale violence dans la voix, dit à son tour :

« Vous dégustâtes longuement le philtre enivrant de votre vengeance, mais n'êtes-vous pas des jours de languissante solitude? Pour moi, chaque heure fut une heure de ravissement. Trompé, je dissimulai ma honte jusqu'au jour où mon imagination fertile sut se mouvoir à l'aise dans l'architecture de ma vengeance. Je ne sais comment cela se fit (un sourire aigu, qui fit frissonner ses auditeurs, souligna cette benoîte ignorance), mais souvent des gens de police me ramenèrent la superbe mondaine prise en flagrant délit de vol.

« Dans le monde, ses yeux fixes, sa démarche saccadée, son âme, convulsionnée comme sous l'angoisse d'un pouvoir magnétique, jetèrent le trouble et la consternation.

« On me loua de mon amour indestructible. Cependant, sur le conseil de ses plus proches, je songeai à l'internement. Avec force je repoussai la promiscuité d'un asile. Nous trouvâmes une secrète propriété où je me décidai à faire construire, à deux pas de la maison d'habitation, un pavillon grillé et scientifiquement aménagé. J'enfermai dans la nouvelle demeure la pauvre démente et ma douleur. Personne ne vint troubler notre coin de sauvagerie.

« Jour et nuit épiant sa détresse, je vécus de ses emportements.

« — Folle, je deviendrai folle de vos cruautés! Ouvrez-moi cette porte, retirez-moi cette chaîne! »

« Quand, écumante de rage, bouleversée de voir dans mon regard la joie tranquille qui y flottait, elle criait, hurlait, mordait l'air épais et lourd, se révulsait, emplissait la chambre de sa démence de bête aux abois, la douche, la bonne douche implacable et sourde la fustigeait. Je maniais le jet avec lenteur et adresse. Les coups de plomb de l'eau sonnaient mat sur la chair révoltée. La robe légère, le mince corsage moulaient, maillot lamentable, le corps épuisé. La tête roulait dans la chevelure écroulée et des mains d'agonie ébauchaient quelque prière.

« Un domestique emportait sur son lit la misérable rigide. Les poings aux tempes elle gémissait, la figure contre la muraille, pour échapper à la fulgurante ironie de mon

regard qui, plus encore que la torture de l'eau, l'anéantissait.

« Domptée, elle s'atterra à mes pieds et implora ma merci. Je la changeai en bête. Une corde autour du cou, nue, elle rampa sur le ventre, mangea et but dans une auge, s'immobilisa en des torpeurs d'étable.

« Je la trouvai pendue, un matin. Elle était devenue hideuse à contempler. »

« Moi, fit le troisième, après un silence admiratif pour tant d'ingéniosité et d'énergie, j'ai toujours éprouvé au contact de la femme presque un dégoût. Dès ma plus tendre enfance, je manifestais la plus grande répugnance à embrasser une petite fille. Je redoutais même le baiser maternel. La paume de mes mains se couvrait de sueur, le jour de l'an, à la seule pensée des embrassades obligatoires. Vous devinez que l'état merveilleux et singulier dont vous avez joui ne me vint pas de la traîtrise d'une femme. J'atteignis cet enthousiasme des sens et de l'esprit par l'exercice journalier de ma vengeance contre un être charmant de corps et d'esprit, mais plus dépravé qu'une courtisane.

« J'avais comblé mon ami de tout ce qui à vingt ans peut flatter et exalter un cœur généreux. Ma maison était la sienne. Il se mouvait dans mon luxe et dans mes pensées avec l'aisance d'un fils. Il déployait même la tyrannie d'une petite maîtresse et ses caprices troublaient parfois notre harmonieuse amitié. J'eus tort de l'accabler du poids de ma libéralité. Partout où il allait, sa parole légère et parfumée répandait les plus viles accusations. Avec une habileté longtemps insoupçonnée, il tissa autour de moi la plus moëlleuse, mais la plus envenimée toile d'araignée.

« Quand je voulus sortir de l'atmosphère de soupçons où je me vis enfin enveloppé, le fourbe m'avait perdu à tout jamais.

« Les mères écartaient de moi les enfants ; les hommes m'écoutaient, des insultes muettes dans les yeux ; les jeunes gens m'observaient avec défiance. Je quittai l'Europe pour aller nourrir dans les foules des peuples nouveaux l'espoir de terrasser le monstre.

« Armé pour la vengeance, on m'avait oublié. Lui menait un train assez brillant et semblait installé fortement dans l'estime de ses concitoyens.

« Je fis l'investissement de sa vie. Grâce à ma fortune, accrue encore par dix années de vie obscure, je pus composer autour de l'exécré un cercle d'intimes à mes ordres.

« Le livre qu'il lisait, l'habit qu'il portait, la femme qu'il aimait, autant de forces destructives et occultes que je dirigeai contre le mécanisme de ses organes et la vivacité de son intelligence. Je cantharidai tout ce qu'il touchait, jusqu'aux animaux voluptueux. La viande, le pain, le vin ravagèrent de troubles neurasthéniques son organisme. Comme un enfant que des pédagogues pervers voudraient lâcher à travers le monde monstrueusement inconscient, je le fis pétrir de caresses subtiles et atroces. Son masseur joua de son corps ainsi que d'un instrument lourd qu'on affine à force d'obstination et de génie. Il ne marcha plus, il n'entendit plus, il ne dormit plus comme le troupeau des hommes. L'imagination nourrie de lectures et de visions obscènes, le corps pénétré à son insu jour et nuit d'odeurs inconnues, caressé de mains meurtrières, intoxiqué savamment, se débilitèrent. Secoué de convulsions, il glissa à des rêves de torpeur. Il n'analysait plus, il jouissait. En un an, le plus délirant des aliénés sensuels.

« La volupté l'avait enfin pris par les cheveux et l'entraînait violemment vers l'abrutissement ou la mort.

« Une nuit de débauche, payée pour la chute définitive de son apparence d'homme et pour la contemplation de son ignominie entière, je lui apparus.

« Des enfants, des éphèbes, des matrones entouraient mon ancien ami, qui, bourrelet sur la tête, hochet au poing, sucette en bouche, bégayait dans un berceau. Je le saluai cérémonieusement, je lui parlai avec la voix de jadis, enfonçant doucement ma dignité, comme un genou écrasant, dans la pourriture de son âme. Bien qu'hébété, il me reconnut.

« O minute inoubliable où nos regards se pénétrèrent chargés du passé.

« J'étais accompagné de femmes célèbres par la beauté ou par le talent, d'artistes, d'hommes politiques, d'une troupe, résumé élégant de la vie sociale.

« Il perdit la raison dans la lumière soudaine de ma vengeance et dans l'explosion de rires et de dégoût que j'avais provoquée. »

---

Les trois hommes, gorgés de voluptés, se regardèrent, pâles et immobiles. Ils se quittèrent sans se saluer, hypnotisés par les visions évoquées, allant peut-être prolonger dans le mystère de leurs chambres la dépravation du sens de l'infini qu'on trouve vibrant au fond de toutes les passions.

LOUIS GATUMEAU.

## REVUE DE LA QUINZAINE

### ÉPILOGUES

#### Dialogues des Amateurs

##### *LXXIII. — L'aérobis.*

M. DESMAISONS. — Alors, vous aussi, vous voulez aller « dans le ciel » ?

M. DELARUE. — Pourquoi pas ?

M. DESM. — En quoi serez-vous « dans le ciel », quand vous traverserez l'air à cinquante mètres de hauteur ?

M. DEL. — Mais il me semble...

M. DESM. — Y serez-vous plus qu'au sommet de la Tour Eiffel ?

M. DEL. — Non sans doute comme hauteur, mais comme liberté, comme allègement, oui.

M. DESM. — Je le veux bien. On ne conteste pas des sensations, surtout quand elles sont imaginaires, quand elles sont futures. Mais après ?

M. DEL. — Après, je ne sais pas. On volera. N'est-ce point quelque chose ?

M. DESM. — Cela peut amuser une fois ; ensuite on s'y fera et cela semblera banal, ou énervant. Croyez-vous que M. Wright s'amuse beaucoup ?

M. DEL. — Cela ne doit pas être très drôle de tourner en rond autour d'un champ, mais quand il voudra s'élancer à travers les espaces, quelle ivresse !

M. DESM. — Voyons, prenez-vous l'invention au point de vue pratique ou au point de vue théorique ?

M. DEL. — Je ne suis nullement mécanicien. Je me mets au seul point de vue pratique, et je me réjouis d'être bientôt affranchi de la terre et de ses bruyants et sales moyens de locomotion.

M. DESM. — Vous êtes plaisant.

M. DEL. — Et pourquoi donc ? Vous devez être de ceux qui ont nié l'avenir de l'automobilisme.

M. DESM. — Certes, et qui le nient encore.

M. DEL. — Vraiment, c'est trop fort !

M. DESM. — Mon cher, considéré comme un auxiliaire du chemin de fer, l'automobile est un petit progrès, qui n'est point, dans tous les cas, sans valeur. Considéré en soi, c'est un recul. La grande

limousine, que vous voyez passer avec envie, c'est la berline de voyage du temps de M. de Talleyrand. Berline rapide, mais berline. L'autobus, que vous voyez également passer, mais sans envie, je pense...

M. DEL. — En effet.

M. DESM. — C'est, à la ville, l'ancien omnibus encore un peu moins confortable; c'est, à la campagne, la vieille diligence gravissant les côtes avec plus d'entrain. L'automobile eût été un progrès social en 1820; après les chemins de fer, c'est une régression.

M. DEL. — Si vous le prenez ainsi, je ne dis pas. Mais l'utilité sociale est-elle tout ?

M. DESM. — A peu près, car il y a bien des chances pour qu'elle soit aussi l'utilité individuelle. Profitez-vous beaucoup des limousines de quarante chevaux ?

M. DEL. — Je les connais de vue.

M. DESM. — Les possesseurs de ces limousines profitent-ils aussi des chemins de fer ?

M. DEL. — Assurément.

M. DESM. — Concluez.

M. DEL. — Il est certain que le chemin de fer est social et que l'automobile est particulariste.

M. DESM. — C'est tout à fait cela. Eh bien, l'aéroplane sera encore bien plus particulariste que le chemin de fer. Le nombre de ses passagers sera toujours très limité.

M. DEL. — Je le crois aussi.

M. DESM. — Mais je vous concède l'aérobuse à cent kilomètres à l'heure et à quatre ou cinq passagers.

M. DEL. — Fichtre ! Je n'en demandais pas tant.

M. DESM. — Attendez la suite, c'est-à-dire, calculez vous-même ce qu'il faudra d'aérobuses pour transporter du Havre à New-York les trois cents passagers de luxe qu'emporte un grand transatlantique.

M. DEL. — Inutile.

M. DESM. — Comprenez donc que l'aéroplane ne sera qu'un nouveau privilège accordé aux riches. Invention mécanique très belle, mais, dans la pratique, si elle l'atteint jamais, invention anti-sociale.

M. DEL. — Faudrait-il donc arrêter toutes les inventions qui ne doivent pas être d'une utilité universelle ?

M. DESM. — Je n'ai rien dit de tel. Je conseille seulement au peuple, dont nous sommes par la médiocrité de nos ressources, de ne pas s'enthousiasmer pour une merveille dont il ne connaîtra jamais que par ouï-dire les beautés. Je conseille aussi à ceux qui écrivent de ne pas laisser croire que cinq ou six milliers d'aéroplanes filant au-dessus de l'Europe puissent faire changer une cheville au vieux bateau de la civilisation. Au point de vue du bonheur humain, qui est

le mien, l'avenir aéroplanique me semble tout à fait insignifiant. Et même si les plus chimériques rêves des Jules Verne, des Wells et des Robida se trouvaient accomplis, nous aurions toujours à vivre la même vie. Si une invention mécanique doit un jour bouleverser le monde, elle ne point pas encore.

M. DEL. — Tout ce que vous dites est très raisonnable, mais ne m'enlève rien de mes illusions. Laissez-nous nous amuser, que diable !

M. DESM. — Oui, je me sens quelquefois trop raisonnable. Je ne participe pas assez aux rêveries populaires. Mon organisation physiologique fait que je vis mal dans l'avenir. Le présent est pour moi tout ; il contient le passé aussi bien que le futur et ce qui fut ne m'intéresse, ni ce qui sera, qu'autant que mon présent n'en est point troublé. Avec vos plaisirs futurs, vous me gâtez mes plaisirs de la minute. J'ai besoin de vivre au moment le meilleur de la civilisation, et vous venez me dire que ce moment gît dans les temps que je ne verrai pas !

M. DEL. — Quel égoïsme !

M. DESM. — Cher ami, c'est avec de solides égoïstes qu'on fait les solides nations, et les humanités heureuses sont celles qui accomplissent leur vie sans se soucier des lointaines possibilités. Il n'est pas nécessaire que tout le peuple soit en état de constante insurrection intellectuelle. Un boulanger suffit pour mille habitants, qui n'ont qu'à manger le pain et n'ont pas besoin de savoir comment il se fait. Les inventions à grand fracas, quand elles se multiplient trop, compromettent l'équilibre humain. On s'habitue à vivre dans le devenir, qui est presque toujours l'impossible, et la beauté du présent échappe aux sensibilités trompées, qui la dédaignent. Sans doute, il faut, à moins de déchoir, que l'humanité travaille à se surmonter sans cesse, mais ni tout le monde n'est appelé à ce labeur, ni tout le monde n'est même appelé à le comprendre. C'est pourquoi, les nouvelles quotidiennes de l'aéroplanie surexcitent les cervelles populaires sans aucun résultat pour elles qu'une fièvre vaine. J'entendais l'autre jour blâmer violemment l'Etat de racheter les chemins de fer de l'Ouest au moment où les aérobuses allaient rendre les chemins de fer ridicules et surannés. Un journaliste, d'ailleurs, lui donnait raison le lendemain en publiant sérieusement un tableau des distances aéroplaniques. Lyon, mon cher, est à 6 h. 30 de Paris en aéroplane et Toulouse à 9 h. 35. Hein ?

M. DEL. — Des mots en l'air.

M. DESM. — En effet, des mots en l'air, des mots en l'air.

REMY DE GOURMONT.



LES ROMANS

Romain Rolland : *La Foire sur la place et Antoinette*, Ollendorff, 7 fr. — Anatole France : *L'Île des Pingouins*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Jean de Fosscendal et l'auteur d'Amitié Amoureuse : *L'Amour guette...* Calmann-Lévy, 3.50. — A. Bailly : *Les Divins jongleurs*, Plon 3. 50. — Willy : *Pimprenette*, Auteurs modernes, 3.50. — Paul Margueritte : *Ma Grande*, Hachette, 3. 50. — Anne Osmond : *Le Sequin d'Or*, Hachette 3.50.

**Jean-Christophe à Paris**, par Romain Rolland. Je suis en retard avec cet auteur... parce que je n'ai jamais pu le lire à l'endroit. Voyez plutôt : j'ouvre le volume intitulé *Antoinette* et je lis à la rubrique du même auteur : I. *Antoinette*, II. *La Foire sur la place*. J'attends donc la réception de *la Foire sur la place* pour finir l'histoire, mais à la réception de cette *Foire sur la place*, j'ouvre ce second volume et je lis à la mention du même auteur en question : I. *La Foire sur la place*, II. *Antoinette*. Que je commence par l'un ou par l'autre j'aurai fatalement lu à l'envers ! C'est horriblement inquiétant. Déjà, pour le *Jean-Christophe* tout court, d'ailleurs en quatre volumes, j'avais reçu *le Matin* avant *l'Aube* et malgré une certaine dose de bonnvolonté qui me sert d'intelligence je n'y avais rien compris du tout. Le grand défaut des grands romans, c'est d'être trop grands... et puis ça coûte cher ! Enfin, comme je ne suis pas ici pour regarder à la dépense, je puis vous dire que ce *Jean-Christophe* faisant la place, dans la foire parisienne, à propos de sa musique, me fait peur. Cette sorte de Wagner, brute géniale et ennuyeuse, fort honnête homme, mais d'une grossièreté tudesque, nous épluche de si près que nous en sommes réduits à montrer nos amandes toutes nues... et Dieu sait si elles sont amères ! Rien ne lui échappe ; la façon dont on fabrique la beauté de nos femmes, et la manière de payer des éditeurs, le tour de main des journalistes ou des poètes et l'art de faire de nos premiers théâtres l'école des plus mauvaises mœurs. Je ne résiste pas à la tentation de citer : « Il semblait que ce fût partout le même esprit de prostitution cérébrale. Il y avait deux écoles parmi les marchands de plaisir : l'une était la bonne vieille façon, la façon nationale, le gros plaisir bien sale, à la bonne franquette, la joie de la laideur... etc... etc... L'autre école était *modern-style*, beaucoup plus raffinée, plus écœurante aussi. Les juifs parisianisés et les chrétiens judaïsés, qui foisonnaient au théâtre, y avaient introduit le mic-mac habituel des sentiments qui est le trait distinctif d'un cosmopolitisme dégénéré. Ces fils qui rougissaient de leur père s'appliquaient à renier la conscience de leur race ; et ils n'y réussissaient que trop. Après avoir dépouillé leur âme séculaire il ne leur restait plus d'autre personnalité que de mêler les valeurs intellectuelles et morales des autres peuples... Ceux qui étaient alors les maîtres de théâtre à Paris excellaient à battre ensem-

ble l'ordure et le sentiment, à donner à la vertu un parfum de vice, au vice un parfum de vertu, à intervertir toutes les relations d'âge, de sexe, de famille, d'affections. Leur art avait ainsi une odeur *sui generis*, qui sentait bon et mauvais à la fois, c'est-à-dire très mauvais : ils nommaient cela « amoralisme »... Leur style n'était pas moins mêlé que leurs sentiments. Ils s'étaient fait un argot composite, d'expressions de toutes classes et de tous pays, pédantesque, chatnoiresque, classique, lyrique, précieux, poisseux et poissard, une mixture de coqs-à-l'âne, d'afféteries, de grossièretés et de mots d'esprit qui semblaient avoir un accent étranger... Parfois cependant la vraie nature de ces écrivains juifs se réveillait soudain, montait des lointains de leur être à propos d'on ne savait quels échos mystérieux provoqués par le choc d'un mot, d'une sensation. Alors c'était un amalgame étranger de siècles et de races, un souffle du désert, qui, par delà les mers, apportait dans ces alcôves parisiennes des relents de bazar turc, l'éblouissement des sables, des hallucinations orientales, une sensualité ivre, une puissance d'invectives, une névrose enragée à deux doigts des convulsions, — Samson, qui brusquement — assis depuis des siècles dans l'ombre — se lève comme un lion et secoue avec rage les colonnes du Temple qui s'écroulent sur lui et sur la race ennemie. » Hein ? Qu'est-ce que vous dites de ce bolide dans votre assiette ? Moi, humblement, je prends du lait ! Oh ! L'amoralisme pour le mouchoir des auteurs en vogue ! L'argot composite poisseux et poissard ! Et le petit vent du désert qui sent la pastille du sérail voisin ! Mais, cher Monsieur, vous avez donc perdu la tête ? On pense ces jolies choses-là, on les pense toujours, on ne les avoue jamais ! vous oubliez que pour appeler un chat un chat ou traiter de juif un israélite, il faut être colossalement riche aujourd'hui ou si fatalement pauvre qu'on ne puisse avoir le droit de rien emprunter. Et tout le volume est de ce ton violent, bourru, d'une insolence irrémédiable. Je sais bien qu'*Antoinette*, sœur dévouée, pâle figure d'ange, nous console un peu de ces coups de trique ; seulement elle n'a aucun rapport avec la figure principale, ce masque wagnérien, grimaçant de fureur du Jean-Christophe parcourant les différents cercles de l'enfer parisien pour y faire entendre sa musique... et des vérités tonitruantes. Monsieur Romain Rolland, vous avez un courage pas ordinaire, un courage vraiment français, cependant, laissez-moi vous dire (aussi bien j'ai fini de boire mon lait !) que vous auriez pu vous abstenir de nous faire envoyer tout ça par un Allemand ! Il ne manque pas de musiciens ennuyeux chez nous et s'il vous en fallait un absolument pour monter cette gamme, vous n'auriez eu que l'embarras du choix.

**L'Île des Pingouins**, par Anatole France. « Il est extrêmement difficile d'écrire l'histoire. On ne sait jamais au juste comment

les choses se sont passées ; et l'embarras de l'historien s'accroît avec l'abondance des documents. » C'est sans doute parce que c'est très difficile que l'auteurs'y consacre exclusivement ! Voici au moins trois volumes, des genres les plus différents, que M. Anatole France dévoue à cette noble cause. L'histoire ! Quelle histoire ? Mais la seule, l'unique, l'histoire de *l'Affaire ! L'Île des Pingouins*, la Pingouinie, qui pourrait bien représenter la France, un beau pays, ma foi, puisque l'auteur en porte le nom, n'est pas une île à proprement parler, c'est un *isthme*, ça sert de pont entre deux continents : *l'Affaire* d'hier et *l'Affaire* d'aujourd'hui ! Pour notre grand académicien qui détient le record de l'ironie pingouine et celui de l'élégance grecque, il n'y a qu'une histoire : celle du crime de *Pyrot*, le petit juif qui avait volé quatre-vingt mille bottes de foin. (Jadis, je veux dire dans l'histoire d'avant celle-ci, ce petit juif s'appelait autrement. Mais j'ai oublié son nom.) Je n'ai pas lu *Jeanne d'Arc*, parce que les livres sérieux ne me regardent point, Dieu en soit loué ! pourtant je parierais mon couteau à papier contre l'innocence du traître Ullmo, autre petit juif de distinction, que l'histoire très véridique, la seule, de cette Jeanne-d'Arc-là contient son chapitre sur *l'Affaire*, et étant donné le singulier non moins que délicieux état d'esprit de M. Anatole France, je ne m'étonnerais guère d'y voir le traditionnel évêque Cauchon se prononcer nettement contre la révision que vous savez. Oui, c'est certainement difficile d'écrire l'histoire, surtout *cette* histoire, et toute la science, toute l'ironie, toute l'élégance grecque, romaine ou française ne peuvent faire que la même histoire puisse nous amuser longtemps. A l'heure actuelle, nous sommes des tas qui ne nous préoccupons plus du tout de savoir comment les choses se sont passées, précisément à cause de l'abondance des documents, j'allais dire : des matières. Nous sommes des tas qui rêverions de lire un beau livre dans lequel nous serions sûrs de ne pas le rencontrer innocent ou coupable. Que voulez-vous, cher Maître, il y a même des gens que cela rase si effroyablement de l'entendre appeler *le juste*, qu'ils en prennent un revolver... pour se boucher les oreilles. Or, fait nouveau que je signale à l'attention de votre grand esprit documentaire, les pingouins de Pingouinie les acquittent...

**L'Amour guette...** par Jean Fossendal et l'auteur d'*Amitié amoureuse*. Encore ! Voyons ; de deux choses l'une : si l'auteur d'*Amitié amoureuse* n'a fait qu'un livre de bien, il conviendrait de ne pas l'avancer avec cette noble insistance, et si, comme j'en ai eu la preuve déjà, il a fait beaucoup de volumes très bien, pourquoi ne serait-il pas successivement l'auteur de tous ces volumes de plus en plus forts ? Il y a la troisième chose qui est le souci de la réclame... Mais c'est la solution vulgaire et je ne veux pas m'en occuper. D'ailleurs il faut que je m'occupe du roman de M. Fossendal. L'amour guette une pauvre

souris paysanne, une petite rate des champs normands aimant honnêtement son mari beaucoup plus âgé qu'elle, tout en pensant au marin parti à la mer pour y pêcher la morue. (Comme on entend ce soir la plainte des mouettes!) Le jeune pêcheur, cousin de Marine, revient mélancoliquement. Il est sans ami, sans amie, on l'accueille au foyer conjugal sans penser à mal et le mal arrive, selon l'usage. Les deux amoureux sombrent dans les bras l'un de l'autre, ensuite au fond de l'Océan qui efface leur faute. Il ya de bons détails de mœurs villageoises.

**Les Divins jongleurs**, par A. Bailly. Le divin roman de François d'Assise qui, jeune homme fortuné, doué de tous les meilleurs dons de ce monde, abandonna famille, fortune et honneurs pour courir les chemins pieds nus, suivi des foules illuminées par les rayons de sa tendresse, un peu aussi par la beauté de son visage, car il y a toujours de l'amour dans une foule montant vers le jeune mâle gracieux qui la domine. Le pauvre jongleur pleure sur l'ordre qu'il a fondé et qu'il voudrait plus proche de son humilité; il protège deux enfants qui s'aiment et leur permet l'amour profane après les avoir déliés de leurs serments; il parle aux animaux comme à ses frères; il soulève tous les poids humains et se joue de toutes les difficultés de la vie terrestre, parce qu'il est soulevé lui-même par une force inconnue aux mortels. Les paysages à la fois brûlés par le soleil et cette sorte de fièvre intérieure qui les fait voir surnaturels sont bien peints, en manière de fond d'or nimbant le saint vêtu de sombre bure.

**Pimprenette**, par Willy. Vers la fin de ce livre, on trouvera un joyeux plaidoyer en l'honneur de la légèreté du costume, lequel plaidoyer nous prouvera que Willy (qui a maintenant de la barbe au menton) est très capable de gagner les plus mauvaises causes, y compris la sienne. Il est certain que Willy, avec ou sans barbe, est incorrigible. Il n'aperçoit, dans la vie quotidienne, que des petites femmes court vêtues et longuement coiffées; mais est-ce bien sa faute? *Pimprenette*, devant un aéroport d'Europe, représente l'esprit parisien, c'est-à-dire un petit trottin seulement vêtu d'un carton à chapeau, et alors il est facile de prouver qu'il porte le monde entier dans sa tête, vu la grandeur du carton à chapeau... et l'honneur est sauf.

**Ma Grande**, par Paul Margueritte. En lisant ce joli roman de l'intimité d'un frère et d'une sœur, je pensais au cri sincère de Poil de Carotte: « Tout le monde ne peut pas naître orphelin. » Le héros de cette histoire, un homme doux, impose la présence de la grande sœur acariâtre à la jeune femme qu'il aime et il en résulte les pires ennuis. Moralité: il faut fuir ses parents, surtout quand ils vous adorent, et les tenir à distance dans leur propre intérêt! C'est d'ailleurs finement expliqué avec toute la délicatesse désirable entre gens

bien élevés, mais c'est curieux tout de même d'introduire ça sous ce vocable : *petite bibliothèque de la famille*.

**Le Sequin d'or**, par Anne Osmond. Ça, c'est de l'ouvrage pour snobs et snobinettes. C'est bien fait.

RACHILDE.

### LITTÉRATURE

Jean-Paul Nayrac : *La Fontaine. Ses Facultés psychiques. Sa Philosophie. Sa Psychologie. Sa Mentalité. Son Caractère*, 1 vol. in-8, 5 fr., Henri Paulin et C<sup>ie</sup>. — Henri Lavedan : *Bon an, mal an*, 1 vol. in-18, 3.50, Perrin. — Jules Claretie : *La Vie à Paris. 1907*, 1 vol. in-18, 3.50, Fasquelle. — Edition illustrée des chefs-d'œuvre de la Littérature. Choderlos de Laclos : *Les Liaisons dangereuses*, 1 vol. in-8, o., 95, Maurice Bauche.

M. Jean-Paul Nayrac, dans cet ouvrage, a démonté, pièce à pièce, l'intelligence et la sensibilité de **La Fontaine**; il en a étudié tous les rouages, séparément. Il nous explique ensuite comment ces rouages se commandent les uns les autres et reconstitue ainsi la vie physiologique et psychologique du fabuliste. Il faut avouer que l'analyse psychologique ne saurait avoir la précision d'une analyse chimique ; cependant ce travail est intéressant et peut-être pas tout à fait vain. M. Nayrac, pour ses études, pour ses expériences, s'est surtout servi des lettres intimes et de ce qu'il a trouvé de plus personnel dans les œuvres du fabuliste. Il nous dit comment son cerveau réagissait aux chocs extérieurs, et il le classe parmi les visuels et les impulsifs. La Fontaine est curieux de tout, de toutes les émotions physiques, mentales et sentimentales, et il se donne en entier à sa passion du moment. Mais il a une faculté admirable d'oublier et se trouve ainsi toujours vierge devant la vie et le passé qui ne fait qu'enrichir son subconscient de ses images et le fructifier de sa cendre, sans entraver aucun de ses gestes du moment présent.

M. Nayrac nous explique bien le mécanisme spécial de la mémoire du fabuliste, qui ne retient que les images visuelles des choses, qu'il associe par analogie. Son cerveau rejette aussitôt, sans se l'assimiler, ce qui lui est inutile à retenir, ce qui ne saurait le nourrir. C'est un travail de sélection inconscient. L'auteur nous explique encore que les distractions légendaires du poète, loin de signifier une paresse de son esprit, indiquent au contraire une grande activité cérébrale, une tension perpétuelle de sa pensée. S'il est distrait, s'il semble marcher dans la vie comme un halluciné, c'est qu'il n'est plus dirigé automatiquement que par son subconscient, tandis que son cerveau travaille.

La Fontaine est un exemple de la maturité tardive. C'est à quarante-quatre ans qu'il a produit ses premiers écrits et ce n'est que trois années plus tard qu'il publia ses premières fables : « Si les anthropologistes, observe M. Nayrac, ont pu remarquer, par la suite,

que les intelligences précoces s'étiolent beaucoup plus rapidement que les autres, nous pouvons renverser les termes de ce jugement et dire, en pensant à La Fontaine, que les vrais esprits d'élite, c'est-à-dire ceux qui se maintiennent égaux et uniformes dans le temps, sont ceux qui, comme lui, restent longtemps à l'état de larve et de chrysalide. »

On a souvent parlé, et le poète lui-même, de la paresse du fabuliste. Sa paresse est plus laborieuse que le labeur de beaucoup de ses contemporains, mais il ne veut faire aucun effort pour travailler à ce qui ne le tente pas. Il n'a pas de système préalable où classer ses découvertes, et il aime à pouvoir, selon son humeur, changer d'opinion et de philosophie. Voici un curieux schéma de la philosophie du fabuliste :

Il est un précurseur immédiat des encyclopédistes, car il a des tendances rationalistes. Comme les écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, il possède déjà cet esprit critique, cette vaste curiosité qui constituent la base même de l'édifice scientifique; de même qu'eux, il rejette comme indémontrables, comme vains, les problèmes des éléments derniers des choses; comme eux il délaisse et persifle la religion et les prêtres.

Comme il n'accepte que ce qu'il a lui-même contrôlé, il n'a pas ce qu'on appelle de sens moral, au point de vue chrétien. Si même on l'observe de près, on doit reconnaître que la morale de ses fables est immorale, divinement immorale, comme la vie. M. Nayrac l'insinue lorsqu'il constate que La Fontaine doit plutôt être rangé parmi les psychologues que parmi les moralistes.

M. Nayrac voit encore dans La Fontaine un précurseur de Taine, même, davantage, un inspirateur du philosophe. Taine, en disant que « l'hallucination est une perception fautive, et que la perception est une hallucination vraie », n'aurait fait que mettre en formule scientifique une intuition du fabuliste, qui avait écrit que les yeux « ne nous trompent jamais en nous mentant toujours ».

On peut dire, à propos de l'impulsivité du fabuliste, qu'il ne cultive obstinément aucun bovarysme, sinon celui, commun à la plupart des hommes, qui consiste à chercher le bonheur dans la femme, c'est-à-dire, en dehors de soi-même. Nos bovarysmes ont d'ailleurs toujours un peu raison. La Fontaine a la volonté d'obéir à ses impulsions, ce qui est sans doute plus sage que de leur résister. Il ne s'intéresse qu'à lui-même, mais ce lui-même, il le connaît, il a passé sa vie à l'analyser avec minutie. Et, comme c'est la femme et l'amour qui lui donnent le plus grand sentiment de puissance et de vie, il aime la femme, l'amour et ses illusions. Nul n'a mieux décrit les délices et les tourments de l'amour, et on peut citer cette définition de la jalousie :

O triste jalousie ! ô passion amère !  
Fille d'un fol amour que l'erreur a pour mère.

Dans un dernier chapitre sur la *Mentalité* de la Fontaine, M. Nayrac essaie de synthétiser les conclusions partielles des chapitres précédents. Il le fait en petites phrases concises qui répètent l'essentiel des pages antérieures, et c'est une excellente méthode. En résumé La Fontaine est un faible, un lymphatique, qui n'a jamais voulu faire effort pour s'adapter à la vie pratique. M. Nayrac nous le présente, avec quelques réserves, comme un neurasthénique, toujours fatigué. Mais par cela même qu'il se sent toujours fatigué, il éprouve du plaisir à faire ce qui le réveille, l'excite. Cette fatigue, qui a besoin d'être secouée, explique sa curiosité qui se veut toujours renouvelée. On trouve en lui un certain fonds de mélancolie, mais aussi un immense besoin de bonheur et la force de le chercher, et de le trouver.

## §

Sous ce titre **Bon an, Mal an**, M. Henri Lavedan a réuni en un volume des chroniques légères qui parurent, ces deux dernières années, dans *l'Illustration*. C'est un journal de la vie parisienne où l'auteur relate les petits faits de l'actualité, autour desquels il évoque ses propres souvenirs, avec un esprit qui ne manque pas d'une certaine vulgarité. La caractéristique de M. Lavedan, c'est d'être spirituel avec une petite pointe d'émotion. Parfois, on devine qu'il a fait effort pour être spirituel et le lecteur doit aussi faire effort pour être réjoui ; il n'y arrive pas toujours. Sceptique sur beaucoup de choses, M. Lavedan retrouve sa gravité lorsqu'il parle de l'Académie, « cette antichambre de la Postérité », il ne doute pas une seconde que l'Académie ne soit le centre vivant de la littérature et qu'il n'y a pas de gloire en dehors d'elle. A propos de l'Académie, cette définition qu'en donne M. Faguet : « En majeure partie un choix de vieillards qui se réunissent pour se regarder mourir. Rien de plus triste. »

Au point de vue littéraire, M. Lavedan appartient à ce qu'on appelle la littérature du boulevard. Que M. Lavedan ne se fasse pas trop d'illusions, pas plus que l'Académie, le boulevard n'est l'« antichambre de la Postérité ». A ce propos, les manuels qui traitent de la littérature actuelle seront tous à refaire, avant dix ans, lorsqu'on aura oublié que M. Rostand fut pris un instant pour un poète, et M. Abel Hermant pour le prince des romanciers.

## §

M. Jules Claretie, dans la *Vie de Paris*, 1907, nous apprend, par une citation d'un vieil *Almanach des Spectacles*, qu'il ne faut pas confondre le succès avec la gloire. Un oisif a calculé qu'en 1816 avaient obtenu, au théâtre des *Variétés* :

Corneille, 27 représentations. — M. Dumersan, 239.

Racine, 30. — Swerin, 343.

Molière, 81. — Brazier, 522.

Gresset, 4. — Merle, 432.

Andrieux, 33. — Gentil, 383, etc...

Il serait curieux de rechercher quelles furent ces pièces à succès. Le chroniqueur de l'Almanach fait cette réflexion, à propos de l'année 1817 : « Elle n'a pas été trop mauvaise ; les bêtises se vendent au poids de l'or. » Mais le succès a toujours un peu raison, et on oublie trop souvent que le théâtre doit être avant tout un amusement : je préfère le plus stupide vaudeville à une pièce à thèse : la philosophie au théâtre est tout ce qu'il y a de plus ennuyeux.

On retrouve dans ce volume, ce qui fut de l'actualité, l'an dernier : l'apparition des femmes cochères, des premiers dirigeables, l'affaire Soleilland, etc. Voici Marcellin Albert, le rédempteur. Ce sont surtout d'illustres disparus, à propos desquels M. Claretie raconte ses souvenirs. Telles anecdotes sur Berthelot, Sully-Prudhomme, le vicomte de Lovenjoul, apportent leur précieuse contribution à la petite histoire. D'autre part, M. Claretie, qui sait l'influence du journalisme sur l'esprit des foules, rêve d'un journalisme plus discret qui s'abstiendrait de publier le récit des crimes et le compte-rendu des duels, qui ne parlerait plus des suicides, « qui ont, dit-il, leur terrible magnétisme ». On accorde « plus d'attention à un meurtrier qu'à un grand homme », et « l'effroyable méli-mélo de gloires réelles et de renommées faites d'épouvante a singulièrement détraqué les esprits ». Cependant, M. Claretie se rend bien compte que c'est un rêve et que la curiosité publique aurait tôt fait de réclamer sa « pâture de scandales et sa ration de drames ». Je connais un vieux philosophe qui est plein d'admiration pour les apaches, et les considère comme les derniers représentants d'un... certain esprit chevaleresque.

### §

Cette édition des **Liaisons dangereuses** de Laclos, à 95 c., ne s'adresse pas aux bibliophiles. C'est plutôt une édition de vulgarisation qui reproduit quelques-unes des gravures de l'édition de 1796, qui sont bien, dit l'éditeur, « traductrices de la sentimentalité apparente de cette époque ». Il est regrettable que le goût populaire ne puisse plus supporter une certaine liberté d'images, et l'éditeur a cru devoir supprimer deux gravures dont la licence, dit-il, lui paraît dépasser les limites permises. On a mis en épigraphe la phrase de Baudelaire : « Ce livre, s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace. »

JEAN DE GOURMONT.



HISTOIRE

Pierre Vialles : *L'Archichancelier Cambacérés*; Perrin, 5 fr. — Paul Gautier : *Mathieu de Montmorency et M<sup>me</sup> de Staël*; Plon, 3 fr. 50. — Hector Fleischmann : *Les Filles publiques sous la Terreur*; Méricant; 3 fr. 50. — Albert Savine : *L'Assassinat de la Duchesse de Praslin*; Louis-Michaud, 1 fr. 50. — Memento.

**L'Archichancelier Cambacérés**, par Pierre Vialles. — Après l'architrésorier Lebrun, objet d'un récent ouvrage, voici l'archichancelier Cambacérés. M. Albert Sorel, dans sa grande histoire, se complait à lui décerner, en toute occasion, le qualificatif ironiquement flatteur de « considérable ». « Homme considérable. » Dans le personnel impérial, dans l'apparat impérial, il est le figurant « considérable » ! Le tableau du Sacre, de David, le montre campé en sa massive importance auprès du profil futé de Talleyrand. Il est là, dans « l'empesure », comme disait Bonaparte, dans l'empesure des grands jours, et chez lui de tous les jours, en toque et manteau à la Henri IV, en culotte courte découvrant de magnifiques mollets. Ce sens de l'apparat, du costume, était d'ailleurs, chez lui, un legs de son éducation parlementaire. « Ces hommes extraordinaires », dit-il des anciens magistrats, « se levaient à quatre heures du matin, revêtaient la robe qu'ils ne quittaient plus que pour se coucher... Cette existence austère et solennelle, ce frein imposé par le costume de la magistrature formaient un sacerdoce réel... ». Ce sont ces impressions qui ont dominé et fait sa vie, — nous voulons dire, par le sens du décorum qu'elles y mirent. Ajoutez-y la prudence et l'égoïsme presque maladifs d'un faible.

Jeté dans la Révolution, tant par l'esprit devenu si frondeur de la Robe, de cette Robe où les siens s'étaient succédé depuis plusieurs générations, que par la disgrâce et la pauvreté qu'une inimitié puissante avait attirées sur sa famille (le père du futur archichancelier, Antoine Cambacérés, conseiller à la Cour des aides de Montpellier et maire de cette ville, n'avait pas su vivre en bons termes avec l'intendant Saint-Priest), il y resta un homme de robe, et un homme de robe décoratif, sagace avec cela, réservé, laborieux, type du méridional froid ; et, de l'état juridique, ajusté avec adresse et mesure aux nouvelles mœurs politiques, il se fit un domaine à lui, un fort inexpugnable où les orages révolutionnaires ne purent l'atteindre. Toute cette partie de sa vie, toute cette partie qui n'est pas médiocre, était particulièrement curieuse à étudier, et M. Pierre Vialles a donné tous ses soins à cette étude.

Envoyé, en 1792, à la Convention par les électeurs de l'Hérault, où il exerçait alors les fonctions de président du tribunal criminel, Jean-Jacques-Régis Cambacérés eut le bon sens de comprendre qu'il devait se laisser en quelque sorte porter par sa forte éducation parlementaire, laquelle, en effet, le porta d'autant mieux qu'un caractère

prudent jusqu'à la pusillanimité ne compromettait point l'homme par ailleurs. Il put donc jouer, dans le domaine juridique, les grandes utilités. Tel, avec plus de combativité, Merlin de Douai. Dans la terrible Assemblée, toujours en mal de législation, la science juridique était fort appréciée. On pouvait se maintenir par là en dehors des luttes sanglantes des partis, et marquer tout de même, devenir une influence et un personnage. Ce fut une chance unique pour Cambacérés, et nous retiendrons chez lui une science des moyens, une habileté de conduite égale à cette chance. Marquer, devenir un personnage, — tout en se bornant, quant à la lutte immédiate, à voir venir le vent, à savoir se trouver, jusqu'à la veille ou l'avant-veille, derrière le plus fort, — comment n'y fût-il point parvenu, le laborieux et avisé juriste qui, dans moins de quatre ans, « rédigea, en dehors d'une quantité de lois de détail sur des points de procédure, d'organisation judiciaire ou de doctrine, trois projets de Code civil et une Révision coordonnée des quinze mille décrets votés depuis 1789 (1) » ? Il recueillit, après Thermidor, les fruits de cette conduite. Président de la Convention, du Comité de salut public, du Comité de défense générale et du Comité de législation ; toujours très actif comme membre des Comités exécutifs et comme législateur ; écarté sans doute lors de la formation du Directoire, mais tout aussitôt membre influent des Cinq-Cents, il sut, en somme, sortir de tout cela l'homme « considérable » qu'il resta et devint de plus en plus.

Mais il ne devint guère que cela, un homme « considérable », en entendant surtout par là un homme en place, confortable, digne, solennel, capitonné. On peut dire que l'intérêt de la vie de Cambacérés finit avec la phase révolutionnaire de cette vie. Depuis, second consul, archichancelier de l'Empire, sa situation grandit d'autant plus que son caractère, qui n'avait jamais été très brillant, s'éclipsa davantage. Ce qui avait été prudence devint effacement. Son grand mérite auprès de Napoléon consistait à avoir été l'homme de toute la Révolution qui avait su se compromettre le moins. Le génie, qui, par définition en quelque sorte, passe le temps à se compromettre, aime à ses côtés cette prudence. Il y trouve la sensation de sécurité qu'il n'a pas toujours en lui-même. De fait, Cambacérés était vraiment une raison solide, judicieuse, gâtée d'ailleurs et rétrécie par l'égoïsme. Méridional rassis, à la froideur discrète et précise, lent, manquant de solennité, facile à son individu corpulent, une forte timidité, habile cependant à sortir, le cas échéant, de sa circonspection pour insinuer quelque conseil, il sut prendre Napoléon comme

(1) C'est sous le couvert de sa réputation de juriste qu'il alla jusqu'à se risquer à une intervention politique aussi hardie (hardie, en apparence seulement, car elle était si bien dans le sens des choses) que la proposition de la création d'un tribunal révolutionnaire sans jurés.

nul ne le sut. On regrettera qu'il n'ait pas été écouté quand il se montra contraire à l'exécution du duc d'Enghien, au mariage autrichien et à l'expédition de Russie.

Mais, habileté dans le conseil, solidité dans la conduite, décorum dans la tenue, ce ne sont là que mérites d'homme en place, et il faut autre chose pour rendre un homme intéressant, à la manière de Talleyrand ou de Fouché. Cambacérés n'eut rien de ces mérites d'un ordre plus haut. D'ailleurs, un ogre de jouissances matérielles et de vanité mondaine. Il s'étale dans le faste de sa situation magnifique, avec une lourdeur et comme avec une application gouleue d'homme déterminé à n'en pas perdre une miette. Des amis de trente ans, de toute la vie, doivent, dans l'intimité, lui donner du « Monseigneur ». En public, l'« Altesse Sérénissime » est, pour eux aussi, de rigueur. Le demi-stoïcien de la Convention est devenu un demi-poussah formaliste et goinfre. Le livre de M. Pierre Vialles est semé, sous ces divers rapports, d'anecdotes amusantes. La question des mœurs inverties de Cambacérés est touchée à la fin du volume, à titre d'acôté, de curiosité.

Cambacérés, on le sait, a laissé des « Mémoires » restés inédits. Il faut supposer que ces Mémoires, qui ont été consultés par Thiers, contiennent vraiment quelque chose, tant sous le rapport des faits que, surtout, sous celui des sentiments. Il faudrait voir ce que deviendrait la deuxième partie, assez creuse, de la vie de Cambacérés, si l'on pouvait avoir la confiance de ces sentiments. Cela la relèverait-il, et renouvellerait-il, ici, un sujet que M. Vialles a dû, dans cette partie, traiter, le plus souvent, selon les données connues, traditionnelles, qui sont peut-être incomplètes? L'appoint de quelques lettres inédites, adressées à l'Empereur durant la campagne de France, ne saurait, même à cette heure grave, faire voir en Cambacérés autre chose que l'homme de Cour qu'il était devenu avec toute l'ampleur de sa vieille solennité parlementaire et toute l'adresse de son profond égoïsme.

Il sied, d'ailleurs, d'apprécier, dans le livre de M. Pierre Vialles, l'ouvrage le plus complet, le plus un, que l'on ait à cette heure sur Cambacérés. Toute l'œuvre imprimée relative à l'archichancelier avait jusqu'ici un caractère fragmentaire. Ce livre est aussi une biographie plus qu'un livre d'histoire, et là git justement la dernière caractéristique, la caractéristique générale du personnage, dont l'histoire sera toujours celle d'une grande fortune particulière, d'une énorme réussite individuelle, et ne sera jamais celle d'une époque.

**Mathieu de Montmorency et Madame de Staël**, par Paul Gautier. — On doit déjà à M. Paul Gautier d'intéressants travaux sur M<sup>me</sup> de Staël, notamment un livre sur « Madame de Staël et Napoléon ». Il a aussi donné, sous le titre de « Dix Années d'exil »,

une édition corrigée et complétée des Souvenirs de M<sup>me</sup> de Staël (1), dont on n'avait que l'édition tronquée établie d'après les trop prudentes indications du baron Auguste de Staël. Poursuivant ses travaux sur l'auteur de *Corinne*, M. P. Gautier nous donne aujourd'hui l'histoire des relations du duc Mathieu de Montmorency et de M<sup>me</sup> de Staël, histoire retracée d'après les lettres inédites de M. de Montmorency à M<sup>me</sup> Necker de Saussure. C'est de celle-ci, cousine de M<sup>me</sup> de Staël, que les éditions ordinaires des Souvenirs (celles composées d'après l'édition princeps d'Auguste de Staël) reproduisent une longue étude sur Corinne, étude interminable, mais d'une sérieuse valeur biographique. Unie par des liens, non seulement de parenté, mais d'amitié, à son illustre cousine, ayant partagé à divers intervalles son existence, M<sup>me</sup> Necker de Saussure connut chez sa parente Mathieu de Montmorency, et, une certaine affinité des caractères aidant, elle devint la confidente des sentiments de ce dernier pour M<sup>me</sup> de Staël, qu'il aimait, on le sait, d'une grande affection, sans qu'on soit certain qu'il ait été, au moins, « l' élu secret d'un jour ». C'est ainsi que la correspondance publiée par M. Paul Gautier, qui l'a encadrée d'un intéressant récit biographique, éclaire de façon définitive cette liaison célèbre.

Le bon Mathieu de Montmorency, qui eut toujours besoin de se dévouer à une cause, cause de l'Amérique, cause du libéralisme et de la jobarderie politique en 89, cause de la légitimité sous la Restauration, s'était, dans l'intervalle, alors que le Consulat et l'Empire laissaient, dans le domaine politique, des loisirs à son zèle d'apôtre, consacré à ce qui fut la plus absorbante et peut-être la plus ingrate de toutes les causes qu'il défendit jamais, nous voulons parler de M<sup>me</sup> de Staël. Corinne, la grande agitée, lui donna beaucoup de mal, et l'on revoit, dans ces lettres où Mathieu de Montmorency a mis l'accent de son affection inquiète, facilement attristée, préoccupée d'un idéal un peu transi de pureté, de tenue morale, toute la vie sporadique de M<sup>me</sup> de Staël. Aidé de la douce M<sup>me</sup> Necker de Saussure (une vraie vocation aussi pour les bonnes œuvres, branche de l'éducation), l'excellent M. de Montmorency s'était institué le directeur de conscience de son instable et fougueuse amie. Tâche laborieuse, où aussi bien il apportait des exigences, dont on ne sait si c'est quelque sorte d'amour pour la grande passionnée (encore qu'assez hommasse) qui les inspirait, ou plutôt quelque scrupuleuse casuistique du sentiment moral qui semble avoir assez été dans le caractère de Mathieu de Montmorency. C'est ainsi que, scrutant la douleur de M<sup>me</sup> de Staël lors de la mort tragique du second fils de celle-ci, il trouve le moyen d'écrire ceci : « Quel malheureux jeune homme...

(1) Voy. *Mercur de France* du 15 janvier 1905 et du 15 décembre 1906.

Quelle mère plus malheureuse encore, ce me semble, par ce qui manque à la pureté de ses regrets ! » (M<sup>me</sup> de Staël et son fils n'avaient jamais beaucoup sympathisé, lui soldat, et soldatesque, elle intellectuelle, « tout esprit », comme on disait alors (1).) « J'espérais chaque jour quelques mots d'elle, qui me fissent au moins comprendre la nature de sa douleur. » La « nature » d'une douleur qui devait être ici, malgré les divergences de caractère, la chose la plus naturelle du monde : voilà bien le difficile Mathieu de Montmorency, rejeton tardif et trop affiné d'une race millénaire. Et s'il en était ainsi dans un cas aussi simple, que devait-ce être dans des conjonctures beaucoup plus délicates, qui ne manquèrent point, comme la liaison avec Benjamin Constant (oh ! ce Benjamin Constant, comme le candide Mathieu de Montmorency l'aime peu !), comme les opinions politiques et philosophiques de M<sup>me</sup> de Staël, comme toute la tenue de sa vie, enfin ! Il faut vivement remercier M. Paul Gautier de nous avoir permis de lire ces curieuses lettres, qui intéressent au plus haut point l'historien, nous entendons l'historien curieux non seulement de faits, mais de caractères et d'âmes. Une « âme », c'est ce que fut Mathieu de Montmorency, dans les conjonctures troublées de son temps, avec la noblesse et les inconvénients parfois un peu ridicules attachés à cette condition. Et c'est ce qui apparaît dans cette correspondance, si curieuse aussi en ce qui concerne M<sup>me</sup> de Staël.

**Les Filles publiques sous la Terreur**, par Hector Fleischmann. — Voulant démontrer l'intérêt de son sujet, l'auteur nous dit que le négliger serait « dédaigner la source la plus merveilleuse des études pathologiques que peut mériter la Révolution ; serait enlever à l'examen de la névrose terroriste la meilleure part de ses documents psychologiques... ». Sans partager absolument l'opinion de M. Hector Fleischmann (ce qu'il y eut surtout dans la « névrose terroriste », ce fut la peur ; il est vrai que la peur pourrait se lier, sinon à l'amour, du moins à la débauche), on doit dire qu'il ne s'abuse pas tout à fait. Michelet, cité par lui, n'a-t-il pas écrit que, pendant la Terreur, « la multiplication des filles, l'énervation de l'homme était un vrai fléau » ? Renan, dans *l'Abbesse de Jouarret* n'a-t-il pas montré l'érotisme de cette société vivant sous le couteau ? Mais nous ne suivrons pas M. Fleischmann quand il voit on ne sait quel rapport entre l'exacerbation érotique du Palais-Royal et la fièvre héroïque des frontières. Il se peut qu'il y ait là une obscure filiation psychophysologique ; qu'une fois de plus l'Amour soit « frère de la Mort ». Mais nous laisserons cela, imitant l'auteur lui-même, qui indique le problème et passe outre, pour donner surtout à son livre un intérêt de curiosité documentaire. Cet intérêt ne saurait se nier. Dans une

(1) On connaît ses réprimandes, pour les grossièretés du jeune sabreur everser Schlegel.

première partie, l'on multiplie les recherches et les observations sur « la Vénus des Carrefours ». Mais le morceau de résistance de l'ouvrage est une description du Palais-Royal, où l'on a prodigué des trésors d'érudition historico-galante. Deux études biographique, complètent le volume, l'une sur la fameuse M<sup>me</sup> de Sainte-Amaranthes cette reine de la « haute noce » du temps, l'autre, tout indiquée et en quelque sorte de rigueur, de style, sur le Marquis de Sade. L'ouvrage, redisons-le, est composé, texte et gravures, avec un sens très averti, très diligent de la curiosité. Et si l'un des aspects de la Terreur peut se trouver dans l'érotisme, l'auteur de ce volume aura certainement, par ses recherches, rendu service à l'histoire psychologique.

**L'Assassinat de la duchesse de Praslin**, par Albert Savine. — C'est une réhabilitation du duc de Praslin que M. Albert Savine semble bien avoir entreprise dans cet ouvrage. On sait que l'assassinat de la duchesse de Praslin, née Sébastiani, par son mari, le duc de Praslin, membre de la Chambre des Pairs, fut un des scandales qui marquèrent les dernières années de la monarchie de Juillet. L'histoire de cette cause célèbre a été plusieurs fois écrite. M. Savine a, pour sa part, apporté un considérable appoint de recherches personnelles. Et il pense avoir trouvé ce que l'on peut appeler du nouveau : le duc de Praslin aurait été un mari malheureux, et spécialement malheureux, trompé à... Lesbos. De là, après de longues souffrances morales, et au dernier terme de la désorganisation de la famille, le meurtre. Quant à Henriette Deluzy, l'institutrice des enfants du duc, elle ne fut point l'intrigante qu'on a voulu montrer ; mais, femme intelligente, cœur droit, affirme-t-on, elle devint peu à peu et tout naturellement la confidente des tristesses du duc, le refuge d'un honnête homme. Telles sont les deux nouveautés qu'on doit à cet ouvrage. Il ne nous semble pas que des preuves bien convaincantes soient données quant à la nature des torts de la duchesse. Cette question, qui était la principale à examiner dans ce livre (à supposer qu'une telle enquête fût possible), n'est guère mieux qu'indiquée. Il est vrai que les lettres adressées par la duchesse à son mari, lettres plus ou moins d'excuses et de regrets, sont d'un ton singulier, équivoque, à la fois comme honteux et exalté. Somme toute, on a l'impression que, pour une raison ou pour une autre, le duc fut surtout un homme malheureux. M. Albert Savine, à la fin de son intéressant ouvrage, aux gravures curieuses, relègue définitivement au rang des fables la légende qui fait survivre le duc de Praslin à son empoisonnement pour ne le faire mourir, après un simulacre d'enterrement, que de nombreuses années plus tard.

**MEMENTO.** — M. A. Lechevalier a rendu service à l'histoire régionale en composant et publiant ces *Notes pour servir à l'Histoire des Communes du canton de Goderville avant 1789*. (René Doutreligne, Goderville, Seine-

Inférieure, s. p.) Recueillis dans les « Livres du Trésor » (registres paroissiaux), qui subsistent encore dans quelques communes de ce canton, et surtout dans l'état civil qui, « établi en double à partir du xvi<sup>e</sup> siècle », existe au greffe du Tribunal civil du Havre, les matériaux de ces Notes ont été répartis par M. Lechevalier en trois groupes, nettement indiqués pour les communes les plus importantes : Histoire féodale, Histoire religieuse, Histoire civile. L'auteur a eu de la sorte la patience, méritoire, utile, de relever et de classer les éphémérides des vingt-deux communes composant le canton de Goderville, depuis le xiii<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1789. On n'attend pas que la trame de ces éphémérides soit indiscontinue. Les lacunes, et nombreuses, étaient inévitables. Cela n'empêche pas que nous ayons là, pour un pays donné, la collection de petits faits (ces petits faits dont Taine proclame l'excellence) la plus capable de nous communiquer une idée de la vie du peuple des campagnes durant la seconde partie du moyen-âge et pendant les trois derniers siècles de l'ancien régime. M. A. Lechevalier mérite les félicitations de tous les amis des sciences historiques.

EDMOND BARTHÉLEMY.

### PSYCHOLOGIE

G. Revault d'Allonnes : *Les Inclinations, leur rôle dans la psychologie des sentiments*, in-8, F. Alcan, 3 fr. 75. — Georges Dwelshauvers : *La Synthèse mentale*, in-8, F. Alcan, 5 fr. — Paul Souriau : *Les Conditions du Bonheur*, in-16, Armand Colin, 3 fr. 50. — La Vieuville : *Essai de Psychologie japonaise*, in-16, Augustin Challamel, 3 fr. — Memento.

M. G. Revault d'Allonnes a trouvé, dans la psychologie contemporaine, une indifférence à l'égard de la question des **Inclinations**, une pénurie de documents, une absence de vues générales, que M. Th. Ribot avait déjà eu l'occasion de constater en ce qui concernait les passions. « Une atmosphère de théologie et de morale, nous dit M. G. Revault d'Allonnes, semble régner sur cette région de la psychologie, et les psychologues sont comme découragés d'y pénétrer. » Si quelques-uns se sont essayés à des monographies sur des inclinations particulières, l'amitié, la tendresse, la curiosité, le goût esthétique, aucun ne paraît avoir été pris du désir d'esquisser un travail d'ensemble, une psychologie générale des inclinations.

C'est donc une étude de ce genre que l'auteur se propose de mener à bonne fin. Mais, pour être impartial, nous devons ajouter immédiatement qu'il ne semble pas en réalité viser un but aussi désintéressé que tendrait à le faire supposer son exorde. A mesure que se dessine le plan général du livre, il en ressort de plus en plus nettement que les inclinations servent surtout de prétexte à M. G. Revault d'Allonnes pour l'amener, au fond, à défendre une théorie personnelle du mécanisme des émotions, opposée aux thèses de James, Lange, Sergi et Sollier. Aussi le verrons-nous élargir, selon sa commodité particulière, et pour ces besoins ultérieurs, la conception usuelle, le sens ordinaire du terme inclination jusqu'à englober sous ce titre

ces « systèmes vivants, quel que soit leur degré de complexité et de durée » auxquels donnent lieu par leur composition les « forces psychologiques primaires » et auxquels sont applicables « les notions d'association et de dissociation, d'affinité et d'incompatibilité, d'assimilation et de désassimilation, d'évolution », soit presque tout le dynamisme mental. Il devient alors fort simple d'enlever, lorsque les nécessités de l'argumentation l'exigent, l'inclination à la vie purement sentimentale, et de concevoir, sous le nom d'inclination *inémotive*, ce qu'on eût appelé sans cela une tendance motrice, sans ton affectif, située par conséquent dans le domaine intellectuel ou purement moteur. Cette façon de voir qui permet de jouer sur l'équivoque sentimentale créée par le terme inclination, conservé en dépit de la disparition de tout élément affectif, amène également M. G. Revault d'Allonnes à nous proposer d'admettre l'existence d'une mimique émotionnelle, *inémotive*. Ce n'est pas que l'on ne puisse concevoir un relatif degré d'indépendance entre la mimique et l'émotion : l'exemple de certains acteurs, l'existence même d'un code mondain attestent le réalisme d'une dissociation partielle de la mimique et de l'émotion. Était-il besoin, pour l'expliquer, de recourir à l'hypothèse psychologique de la persistance d'une inclination, devenue inémotive, hypothèse qui, selon M. G. Revault d'Allonnes, trouverait une confirmation physiologique dans les expériences de Bechterew et de Sherrington (1), ainsi que dans l'observation de la malade Alexandrine ?

Nous ne pouvons entrer dans le détail d'une discussion de ce genre qui, à elle seule, occupe environ la moitié du livre. Toutefois, il n'est pas indifférent de noter une objection de M. Piéron adressée à l'auteur et attirant son attention sur la possibilité d'un siège sous-cortical de l'émotion (noyau caudé), hypothèse appuyée sur les expériences de Pagano, et le fait psychologique que l'émotion soustraite en général à la volonté par rapport aux autres phénomènes psychiques prend par là « un caractère inférieur » qui rendrait vraisemblable sa localisation dans les ganglions basilaire. Cette objection, M. G. Revault d'Allonnes ne semble pas l'avoir heureusement combattue en continuant à recourir à une « inclination consciente capable de subsister et d'agir en l'absence de l'émotion proprement dite » et en répondant que :

... Jamais un centre particulier n'est conscient, psychique, sensible sub-

(1) Il s'agit d'animaux continuant à donner des manifestations de crainte, de satisfaction, etc., bien que privés, les uns (expériences de Bechterew) de l'écorce cérébrale, les autres (expériences de Sherrington) de toute sensibilité et de toute connexion avec les centres nerveux nécessaires à la réaction consciente, sauf pour la tête, une partie des membres antérieurs, et le diaphragme, apesthésie obtenue par transection de la moelle et des nerfs vagues.



jectivement : il est seulement un appareil récepteur, transmetteur, organisateur des influx afférents et efférents. La sensibilité subjective, l'affectivité, et en général la conscience, supposent des actions d'ensemble, le fonctionnement cyclique de vastes systèmes composés de centres multiples.

D'après cela, il ne saurait donc plus s'agir, dans le cas des expériences de Bechterew et de Sherrington, de l'intervention d'une « inclination consciente », la conscience supposant, d'après M. G. Revault d'Allonnes, « le fonctionnement cyclique de vastes systèmes, etc. ». Si cependant le système qui subsiste est jugé assez vaste pour être traduit psychologiquement par « inclination consciente », ne devient-il pas au moins arbitraire d'accorder seulement la conscience au résultat du fonctionnement de ce mécanisme et de lui refuser l'émotion ? Non, certes, si l'on admet la théorie *viscérale* de l'émotion que nous offre l'auteur ; mais, dans ce cas, nous voici contraints de tenir pour acquis *a priori* ce que l'on se proposait précisément de nous démontrer *a posteriori*.

Quant à l'exemple de la malade Alexandrine, qui se plaint en pleurant de n'éprouver aucune émotion, bien qu'elle en donne tous les signes, dissociation de la mimique et de l'évolution — qui, rappelons-le, peut être volontaire sans s'accompagner d'aucun trouble viscéral — attribuée par M. G. Revault d'Allonnes à une anesthésie viscérale, ou plutôt à une analgésie sans anesthésie tactile et musculaire, nous lui opposerons ce fait d'observation aisée, que, dans certaines anesthésies artificiellement obtenues, et de même nature — analgésie sans anesthésie tactile —, par exemple à l'occasion de courtes opérations de chirurgie dentaire, le sujet peut ressentir une violente émotion, une inclination nullement inémotive (crainte), tout en n'éprouvant aucune douleur, et en demeurant incapable d'articuler un mot — autre dissociation de la mimique et de l'émotion, involontaire celle-là. — Les « sensations affectives » telles que l'angoisse, par exemple, ne peuvent, par conséquent, être appelées, comme le croit l'auteur, « viscéro-cérébrales », puisqu'elles subsistent malgré « l'analgésie sans anesthésie tactile », contrairement à ce qu'il affirme.

### §

Dans la **Synthèse mentale**, M. G. Dwelshauvers s'attache à mettre en relief la nécessité d'admettre un acte de synthèse à l'origine de notre vie mentale ; celle-ci, d'autre part, s'opposerait à toute mesure, n'étant pas composés d'états spatiaux, et tiendrait son unité de ce caractère de synthèse. L'auteur combat en conséquence toute théorie mécaniste, et aboutit à une conclusion analogue à celles de M. Bergson.

En réalité, c'est le problème du rôle de la conscience dans notre vie

mentale qui se trouve posé là. Est-il résolu, et dans le sens que désire M. G. Dwelshauvers? Il faudrait pour cela que soient reconnus valables ses arguments. Or, cette légitimité semble difficile à admettre, au moins en ce qui concerne certains d'entre eux. Que penser de l'affirmation suivante :

Notre conscience réfléchie change essentiellement les conditions des actes, si l'on compare ces conditions à celle des faits physiques. Entre l'action et la réaction il n'y a pas équivalence dans la vie mentale : une excitation minime peut déchaîner une explosion de passion, et inversement notre force de caractère peut nous aider à résister aux sollicitations les plus énergiques.

C'est réduire, on le voit, les conditions des faits physiques à une simplicité bien rarement observable. Au fond, la différence que croit constater M. G. Dwelshauvers serait en contradiction avec les plus nombreuses applications de la loi de conservation de l'énergie. Dans la vie physique, également, « une excitation minime peut déchaîner une explosion... » ; le manque d'équivalence entre l'action et la réaction, dans ce cas, n'est qu'apparent ; et il ne viendra à l'esprit de personne de s'étonner qu'une amorce de fulminate, inoffensive si elle éclate dans un pistolet d'enfant, puisse, en détonant au sein d'une gargousse de poudre B ou d'une caisse de dynamite, produire une catastrophe ! Et « inversement » quelques millimètres de gutta et de paraffine suffisent pour empêcher un courant des « plus énergiques » de nous électrocuter.

Selon cet auteur, il y aurait encore une autre différence entre le fait mental et le phénomène, en ce que toute prévision, en psychologie, est impossible :

Même en connaissant très bien la manière de sentir et de penser d'un ami, après l'avoir suivi longtemps dans ses actes, je ne puis dire avec certitude comment il agira demain. Il sera placé dans les mêmes conditions objectives : peut-être agira-t-il d'une façon très inattendue.

Il est assez surprenant de voir formuler sérieusement des objections de ce genre, les conditions hypothétiques d'une telle expérience — il sera placé dans *les mêmes conditions objectives* — étant, par définition, actuellement irréalisables. Ce qui demeure exact, c'est que *demain* apportant un élément *nouveau, différent*, toute prévision est impossible. Mais il en est de même, dans les sciences physiques, et à l'égard de phénomènes beaucoup plus grossiers. Un chimiste connaissant très bien les propriétés d'un métal se refusera à prévoir comment il agira si je lui incorpore, même en faibles proportions, un élément nouveau, témoin les longs et coûteux essais auxquels ont dû procéder les usines métallurgiques, lors de la fabrication d'aciers nouveaux, aciers chromés, etc...

Je ne saurais donc, comme nous y invite M. G. Dwelshauvers, conclure de ces prétendues différences à « un dualisme entre la connaissance de la matière et celle de l'esprit, entre les sciences physiques et les sciences morales ». Mais, au contraire, ne suis-je pas autorisé à me demander si c'est bien d'une intuition, en contradiction constante avec le mécanisme infiniment complexe de cette vie mentale, qui m'est décrite comme un flux tourbillonnant de phénomènes toujours différents, que me vient un sentiment d'unité, et si cette unité ne m'est pas plutôt imposée du dehors par la fixité relative du monde extérieur, sa permanence spatiale, sa rigidité de cadre solide, emprisonnant le tableau mobile de ma vie mentale et l'empêchant de s'évanouir, en lui opposant la double barrière d'un automatisme extérieur et mécanique, reflété et renforcé par celui de ma vie inconsciente et organique? Que cette double barrière vienne à se fausser, normalement, comme dans le rêve, ou anormalement, à l'occasion de maladies, la prédominance de la vie mentale *consciente* nous offre, au lieu de sublimes intuitions, le triste spectacle du désordre et de l'incohérence, allant des divagations du rêve jusqu'aux délires et aux hallucinations de la folie. Plus logiques que nos modernes idéalistes, les anciens considéraient, il est vrai, de telles manifestations, à l'égal de révélations surnaturelles et quasi-divines.

## §

Nous regrettons de ne pouvoir que citer, en raison des proportions déjà trop considérables de cette chronique, **les Conditions du Bonheur**, un excellent ouvrage de M. Paul Souriau, où sont déterminées scientifiquement, selon les méthodes modernes, les conditions physiologiques et psychologiques du bonheur; ainsi que **l'Essai de Psychologie Japonaise**, de M. La Vieuille, abondant en vues originales.

**MEMENTO.** — *Journal de Psychologie*, n° 3 : un curieux article du Dr Legrand étudie *l'Influence du langage* sur la mentalité chinoise. Aux comptes-rendus de la Société de Psychologie, une communication du Dr Sollier montre certaines représentations liées à des fonctions caractérisées par des sécrétions. Elles disparaissent lorsque la sécrétion se tarit, et reviennent en même temps que le rétablissement de la fonction : idées de coquetterie, préoccupations amoureuses surgissant chez une vieille fille de 46 ans, en même temps que les menstrues réapparaissent, après guérison de la morphinomanie qui les avait supprimées à l'âge de 20 ans. — N° 4. M. Bernard Leroy publie une observation de perversion sexuelle, *Passion des chatnes*, qu'il distingue du masochisme.

Au sommaire du n° 28 des *Archives de Psychologie* : une enquête de M. Varendonck sur les *Idéals d'enfants*, et un important article de M. E. Claparède, *Classification*, et plan des méthodes psychologiques.

GASTON DANVILLE.

### QUESTIONS COLONIALES

Lucien Hubert : *L'Éveil d'un monde. L'Œuvre de la France en Afrique Occidentale*, Paris, Alcan. — E. Jung : *L'Avenir économique de nos colonies* (Indochine, Afrique Occidentale, Congo, Madagascar), Paris, Flammarion. — Le Congrès de l'Afrique du Nord. — Le prix de revient de la politique marocaine (*Enquête du Courrier européen*). — Memento.

M. Lucien Hubert, député, qui s'est, depuis plusieurs années, spécialisé dans l'étude des questions coloniales africaines, publie chez l'éditeur Félix Alcan, dans la « Bibliothèque d'histoire contemporaine », une importante étude sur *L'Œuvre de la France en Afrique Occidentale*. L'auteur a donné à cette étude un fort beau titre : **L'Éveil d'un monde**. Ce faisant, il a évidemment été entraîné par l'intérêt qu'il portait à son œuvre et il en a condensé là toute la grandeur subjective. Ce monde qui naît est tout à fait en bas âge. Ce n'est encore qu'un enfant débile et balbutiant, réclamant pour de longues années encore les soins vigilants de la métropole, sa mère. Mais, j'admets volontiers l'optimisme de M. Hubert, qui, là, comme dans son œuvre précédente consacrée à la politique française au Maroc, est d'un optimisme sincère et bien renseigné. Envisageant, dans un chapitre liminaire, l'évolution de nos principes de décolonisation, M. Hubert constate justement les erreurs successives de la mentalité coloniale en France, il montre le bourgeois français estimant que « les colonies sont un placement de dupes », parce que ces pays nés d'hier ne remboursent pas immédiatement la métropole de ses débours. Il condamne, en passant, un peu trop délibérément peut-être, le système de grandes concessions mis en vigueur au Congo français en 1899, système qui a valu cependant quelques profits à cette colonie, puisque la seule concession des Sultanats du Haut Oubangui a versé à cette heure plus de deux millions dans les caisses du budget local. Ce chapitre général a pour conclusion un los enthousiaste en faveur de la « politique d'association » et le même enthousiasme se retrouve aux dernières pages de l'ouvrage. M. Hubert déclare : « Protégé, dirigé, éduqué par l'Européen, l'indigène peut enfin vivre, se multiplier, s'enrichir. Il est la matière sans laquelle rien ne se crée ; nous sommes l'esprit qui la vivifie. C'est à nous de concevoir les voies, suivant lesquelles ces peuples, qui n'ont rien pu donner spontanément à l'humanité, s'élèveront à une pleine connaissance de leurs moyens, à un plus large rendement de leur énergie. Ils sont, eux, les auxiliaires obligés, la force juste qu'on guide et qu'on dirige, mais qu'il faut d'abord savoir capter et conserver. » Ironie des mots ! cette dernière phrase pourrait parfaitement s'interpréter comme un vœu de l'auteur en faveur du rétablissement de l'esclavage ! Mais, soyons de bonne foi ; que retrouvons-nous ici sinon l'éternel refrain idéaliste ? C'est le grand cliché socialiste : « Rendons le peuple conscient ! »

Depuis Engels et Karl Marx, que de fois n'avons-nous pas entendu développer cette formule du « prolétariat conscient » réalisant sa destinée ? Et à quoi tout ceci a-t-il abouti ? A un commencement évident de conscience dans la classe ouvrière qui s'est manifesté aussitôt par une désaffection totale vis-à-vis des politiciens, vis-à-vis des *initiateurs*. L'action socialiste a dû se transformer et de « politique et parlementaire » devenir de plus en plus « syndicaliste ». Ceci s'est passé en France et s'est passé également en Angleterre, où récemment M. Lloyd Georges dénonçait l'inutilité de l'action parlementaire d'un Burns. Précisément, aux colonies comme dans la métropole, l'heure sonne vite où les exploités dont on provoque imprudemment l'éveil prennent conscience exacte de leur sort et s'aperçoivent de l'ironie des prophètes ou de leur aveuglement, comme on voudra. Saisissant avec cette pénétration subtile et presque morbide des déshérités et des désabusés l'énorme contradiction qui sépare et oppose la théorie au fait, ils comprennent que ce qui importe surtout aux « plus civilisés », c'est le maximum de rendement à obtenir. Ils sentent que l'humanité, dans tout cela, n'est qu'une étiquette trompeuse voilant mal la préoccupation « des plus grands et plus sûrs profits ». Alors, c'est l'explosion des haines, c'est le fossé creusé, le malentendu cruel et souvent irréparable, car la sensibilité des masses est exacerbée, quasi-féminine. Alors, c'est la lutte de classes érigée en principe implacable, dans la métropole ; c'est l'hostilité sourde de nos sujets dans nos possessions d'outre-mer. M. de Pouvoirville, dans un article de *la Dépêche coloniale*, rappelait dernièrement : « On a mis à Poulo-Condore le fameux rhéteur indigène Pham-chu-trinh ; on l'a déclaré coupable d'incitation à la révolte contre l'autorité française ; or, j'ai lu très attentivement tout ce qu'on a incriminé dans « l'œuvre de propagande » de Pham-chu-trinh, et ses convictions — du moins celles qu'il a énoncées — peuvent se résumer ainsi : « Du moment que les Annamites ne sont pas assez forts pour se conduire eux-mêmes, ils ne peuvent avoir de meilleurs tuteurs que les Français. » On ne saurait demander de meilleurs sentiments à un Lorrain vis-à-vis de l'Allemagne ni à un Polonais vis-à-vis de la Russie. On ne doit pas demander plus à un Annamite vis-à-vis de la France. Et j'estime que l'indigène assez influent sur ses compatriotes pour leur faire accepter notre domination sous cette forme rend un service à la cause française. » M. de Pouvoirville a raison. Ce brave Annamite, qui admettait le principe d'association tutélaire posé par M. Hubert et s'en faisait l'apôtre auprès de ses compatriotes, était bien coupable : on le lui fit voir en l'envoyant à Poulo-Condore. Combien faut-il d'expériences de cette sorte pour dégouter à jamais de notre sentimentalisme même « un monde qui s'éveille » ? Cette question de doctrine générale évoquée, constatons que l'ouvrage de M. Lucien Hubert

contient un exposé parfait de la situation administrative, financière, politique et économique de l'Afrique occidentale française. Il critique vivement l'institution auprès du gouvernement général d'un contrôleur permanent « emprunté au cadre des Finances et dispensateur d'un visa préalable ». Il y a là, il faut le reconnaître, un contrôle illusoire : mais ceci tient plus au fonctionnement en fait du contrôle qu'à son principe même. M. Hubert loue sans réserve l'organisation administrative et financière de l'Afrique occidentale française. J'estime cependant que le décret du 18 octobre 1904, qui a institué le budget général alimenté par les impôts indirects, correspond à une conception fort discutable, aussi discutable que le principe de l'Union des diverses colonies de la côte d'Afrique. On a procédé en Afrique comme en Indo-Chine, en réunissant en un seul faisceau des organismes différents et ayant droit à une vie propre, autonome. Résultat : la Cochinchine en Extrême-Orient, le Dahomey à la côte d'Afrique, ont connu, grâce à l'Union, des déficits qu'ils avaient toujours ignorés lorsqu'ils constituaient des colonies indépendantes. Cette centralisation est des plus arbitraires. Dans plusieurs articles fort remarquables parus dans *le Temps*, M. le lieutenant-colonel Bernard en a fait le procès pour ce qui concerne l'Indo-Chine. La discussion pourrait être, de même soulevée pour l'Afrique occidentale. Il y a, je sais, l'argument tiré de la nécessité d'une personne morale, d'une unité nécessaire, au point de vue financier, pour les emprunts à contracter dans la métropole. Mais, surtout pour l'Indo-Chine, quelle est l'exacte valeur juridique de cette personnalité administrative constituée par l'assemblage hétéroclite de pays d'administration directe, de véritables « possessions » et de territoires de protectorat ? Le mieux est de ne pas insister. De même, au point de vue financier et fiscal, que vaut le principe de l'attribution exclusive au budget général des impôts indirects et aux budgets locaux des impôts directs ? La conception exactement contraire eût pu être envisagée, et elle l'a été. Il faut, d'ailleurs, en matière fiscale, se montrer excessivement modéré dans ses affirmations. C'est ainsi qu'en Indo-Chine une campagne violente a été menée contre le monopole de l'alcool. L'administration locale traita un jour en Cochinchine avec un syndicat chinois pour lui accorder un certain nombre de dépôts régionaux contre engagement de la part du syndicat d'assurer la vente d'une quantité minima d'alcool. Or, certains conseillers locaux indigènes qui avaient fait contre l'alcool produit par la société Fontaine des déclarations sensationnelles au Conseil colonial de Saïgon, lorsqu'ils eurent vent des pourparlers entamés avec les Chinois, demandèrent qu'une part du contingent promis au syndicat chinois leur fût réservée. Il faut se rappeler que cette protestation des conseillers annamites constituait un des plus forts arguments contre le monopole. Et soudain, les représentants élus des Annamites

demandaient à participer à son fonctionnement ! Cet incident laisse rêveur sur la portée exacte à attribuer aux réclamations fiscales et sur leur sincérité ! Quoi qu'il en soit, la valeur exacte de l'organisation fiscale de l'Afrique occidentale française n'apparaîtra vraiment que dans quelques années. En 1902, — quoique à cette époque et dans cette revue même j'en eusse déjà signalé les défauts, — l'organisation financière de l'Indo-Chine apparaissait aux hommes les mieux informés et les plus compétents comme une œuvre remarquable. Il a suffi de peu d'années pour déceler tous les points faibles de cette œuvre qui, le constructeur parti, s'est effritée rapidement. En sera-t-il de même pour l'organisation, d'ailleurs similaire, imposée à l'Afrique occidentale française par M. Roume ? C'est à craindre ; mais à quoi sert jouer les Cassandre ? Le mieux, comme l'a fait M. Hubert dans son remarquable ouvrage, c'est de constater scientifiquement les faits, de les exposer clairement. L'avenir en dégagera la leçon nécessaire. M. Jung, tout comme M. Hubert, nous apporte une note optimiste avec son ouvrage consacré à **l'Avenir économique de nos colonies**. L'auteur nous donne aujourd'hui un premier volume consacré aux quatre grandes colonies à gouvernement général : de l'Indo-Chine, de l'Afrique occidentale, de Madagascar et du Congo. Ce livre, très nourri, bourré de chiffres et de documents, sera d'une aide précieuse aux personnes qu'intéressent les « affaires coloniales ». Je regrette seulement que la composition matérielle du volume, trop dense, ne fasse pas se dégager de cet ouvrage toute la clarté nécessaire. L'auteur, qui a appartenu autrefois à l'administration coloniale, est sévère pour celle-ci. Il n'a pas tort peut-être et il convient d'approuver pleinement certaines de ses conclusions générales : avec raison, M. Jung réclame l'autonomie économique des colonies et fait prévoir les conséquences désastreuses qu'entraînerait une exagération nouvelle du système douanier protecteur ou prohibitif de la métropole. M. Jung désirerait que toutes les colonies des pays de protectorat qui n'ont pas de représentants au Parlement pussent élire un commissaire auprès des chambres et du gouvernement. J'imagine trop quels seraient les résultats désastreux d'une semblable institution. La représentation coloniale au Parlement est un effroyable fléau qui, dans les vieilles colonies, rend toute administration sérieuse impossible. Ces délégués, mêlés aux représentants de la métropole, quoique n'ayant pas le droit de voter, ne feraient que de la politique, et les colonies souffrent assez de ce mal sans qu'on aille encore l'aggraver. M. Jung demande encore l'installation d'offices commerciaux des colonies à Paris. De semblables institutions peuvent présenter une utilité. Mais les tentatives faites, jusqu'à présent, dans ce sens ont toujours lamentablement échoué.

Au mois d'octobre dernier, s'est tenu, à Paris, le **Congrès de**

**l'Afrique du Nord.** Au cours d'une séance présidée par M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, M. René Millet, ancien résident général de France en Tunisie, a traité la question suivante : « l'Islam est-il incompatible avec la civilisation moderne ? » Le conférencier a conclu que l'Islam tendra de plus en plus à distinguer le domaine religieux du domaine de la politique. Les deux pouvoirs, spirituel et temporel, si longtemps confondus dans la conception musulmane, cherchent à se séparer : la révolution de Constantinople n'a pas d'autre sens. « La tendance, dit M. Millet, est encore plus marquée dans les colonies françaises. Les jeunes musulmans qui viennent à nous disent qu'ils acceptent les contingences politiques. Il en sera de la religion musulmane comme des autres religions... Cette distinction des deux domaines est la condition même de l'évolution de l'Islam... »

Tout cela ce sont des mots et de la mauvaise métaphysique, aussi mauvaise que celle de la note diplomatique demandant à Moulat-Hafid de renoncer à jamais à la guerre sainte. De l'optimisme, toujours ! Ce même congrès s'est préoccupé de la question de la conscription à appliquer à nos sujets d'Algérie. Après une discussion des plus intéressantes, encore qu'assez confuse, le congrès, tout en reconnaissant avec M. Messimy, qui avait été appelé à développer lui-même sa thèse, l'utilité, en raison de la dépopulation croissante de la France, de recourir à la collaboration militaire des Arabes, a émis divers vœux, dont l'un, proposé par le comte de Castries, représente une solution raisonnable :

« Considérant qu'il est rationnel et désirable de chercher à utiliser plus largement les ressources militaires que présentent les populations militaires de l'Algérie ;

« Considérant, d'autre part, que l'établissement de la conscription en Algérie, où depuis quatre-vingts ans les indigènes ont toujours été exonérés du service militaire, pourrait être la cause d'agitations préjudiciables à la sécurité de l'Algérie et serait de nature à ébranler la confiance que l'indigène doit avoir dans l'équité de notre domination ;

« Emet le vœu que le système des engagements volontaires actuellement appliqué en Algérie soit développé par tous les encouragements possibles de manière à fournir à notre armée nationale le complément qui lui est nécessaire. »

Il faut espérer que cette solution prévaudra et que sera évitée à l'Algérie l'application de ce que le sénateur Humbert, dans un article du *Journal*, a fort justement appelé une loi de révolte. Enfin, le congrès de l'Afrique du Nord ne pouvait négliger l'importante question du Maroc : le rapporteur de la question était M. André Tardieu. J'ai rendu compte ici de son important ouvrage sur la conférence



d'Algésiras. Le congrès a été unanime « pour formuler la conviction qu'une politique marocaine vigilante, habile à profiter de toutes les circonstances, assurera seule l'avenir de notre empire africain ». Cette formule n'est pas compromettante et a dû faire sourire, s'ils l'ont connue, MM. Oppenheim, Rosen et consorts.

« Habile à profiter de toutes les circonstances ! » Il faut retenir ceci. La façon impromptue, mais non pas imprévue, dont l'Autriche, en s'annexant la Bosnie et l'Herzégovine, a déchiré l'acte de Berlin, a fait naître des désirs d'initiative dans l'âme des partisans de la conquête marocaine. Pauvre acte d'Algésiras si laborieusement établi, le voici déjà menacé ! Ceci, c'est l'optimisme. Le *Courrier Européen* nous rappelle à une conception plus voisine du fait en prenant l'initiative d'une vaste pétition au Parlement sur le **Prix de revient de la politique marocaine**. Je ne sais si les pétitionnaires obtiendront du gouvernement l'établissement des dépenses de toute nature, sans aucune réserve, causées par la politique marocaine. Ce total, en tout cas, doit être considérable et on n'aura pas grand-peine à démontrer que les résultats obtenus à ce jour sont loin d'être en rapport avec les sacrifices consentis.

**MEMENTO.** — Dans les *Questions diplomatiques et coloniales* du 16 octobre, M. H. Marchand, moins optimiste que M. René Millet, dans un article intitulé *la Turquie nouvelle et l'Islam*, se préoccupant de la répercussion possible du mouvement des Balkans sur nos possessions africaines, se demande « si le geste de l'Autriche, et à un moindre degré peut-être celui de la Bulgarie, ne vont pas provoquer brusquement un de ces mouvements de fond qui agitent le monde islamique lorsque les apparences donnent quelque crédit à la légende d'une croisade moderne contre le Croissant, et si... on ne serait point fondé à prévoir, en certaines parties du domaine confessionnel de l'Islam, des agitations plus ou moins localisées, une réaction du sentiment religieux froissé... ».

Dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, M. Auguste Terrier, parlant de notre action en Mauritanie, déclare : « Ne cherchons point la différence, entre « l'opération de police » projetée et la « reconnaissance » ou « expédition » dont le nom effrayerait sans doute les timidités du parlement. Le ministère des Colonies a raison d'agir contre les Maures de l'Adrar. Mais il faut bien espérer que l'effort qu'il a ordonné ne sera point seulement une action momentanée et que la sécurité et la tranquillité de la Mauritanie seront définitivement assurées. »

Ceci c'est le point de vue conquête : attendons les événements.

La *Dépêche coloniale*, sous la plume de M. A. de Almada Negreiros, conte une amusante histoire intitulée *le chocolat anglais et l'esclavage portugais* et dont le sujet est la croisade anti-esclavagiste d'un sieur Cadbury, sujet anglais, chocolatier de Bournville, qui va enquêter sur la situation des Noirs dans les plantations de San Thomé. M. de Negreiros, non sans raison, renvoie M. Cadbury aux révélations du Bulletin de législation comparée de Bruxelles relatives à l'esclavage qui subsiste dans quelques-

unes des possessions anglaises, notamment dans la Southern Nigeria et au Transvaal, et se demande pourquoi l'activité de ces philanthropes de contrebande ne s'adresse qu'à des petits pays, à l'Etat du Congo et au Portugal, et jamais aux colonies anglo-saxonnes.

CARL SIGER.

### ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Paul Oltramare : *Histoire des Idées théosophiques dans l'Inde*, tome I<sup>er</sup>, in-8. E. Lerroux. — L. Revel : *Vers la Fraternité des Religions*, in-18, Publications Théosophiques. — Gaston Danville : *Magnétisme et Spiritisme*, p. in-18, Mercure de France. — Paul Flambart : *Preuves et Bases de l'Astrologie scientifique*, in-8, Chacornac. — Urébo : *L'Art de lire l'avenir*, broch. in-18, id. — A. de Thyane : *Petit manuel pratique d'Astrologie*, p. in-18, Daragon. — Comte de Larmandie : *L'Appel du Fantôme*, in-18, Chacornac. — L. A. Vaught : *Lecture pratique de caractère* p. in-8 ill., et rel., Institut de Culture Humaine, Bruxelles. — A. Lefèvre : *Le Christ de l'Evangile et la Doctrine secrète*, in-8, Leymarie. — Ch. Galder : *L'Or, composé métallique*, in-18 carré, Chacornac. — Memento.

Personne, avant M. Paul Oltramare, professeur à l'Université de Genève, n'avait tenté d'écrire **L'Histoire des Idées théosophiques dans l'Inde**. Il mérite d'en être hautement loué. Car il était difficile d'extraire des obscurs hymnes védiques les éléments de la pensée théosophique, de les dégager de ces recueils d'explications des cérémonies cultuelles qu'on appelle les *brahmanas* et de montrer leur développement dans les *upanisad* (1). Il n'était pas non plus aisé de faire voir comment les idées théosophiques se sont précisées, diversifiées, coordonnées et systématisées dans les écoles orthodoxes.

M. Oltramare a écarté la *Mimamsa* (systématisation du rituel et de la science du sacrifice), le *Nyāya* ou l'école des logiciens (théistes mystiques) et le *Vaisheshika* ou l'école atomistique, parce que, « pour les parties essentielles », ces systèmes « restent en dehors de l'évolution théosophique », mais il a retenu et longuement analysé les trois autres écoles, c'est-à-dire le *Védānta*, le *Sankhya* et le *Yoga*, parce qu'elles « ont exercé la plus profonde influence sur la mentalité hindoue » et qu'elles « ont le plus d'affinités avec les doctrines des occultistes occidentaux. En effet le monisme de nos théosophes est proche parent du Védānta ; leur anthropologie a fait de larges emprunts au Sankhya et leurs exercices pratiques ne laissent pas de ressembler à ceux que prescrit le Yoga ».

L'ouvrage de M. Oltramare se termine avec l'exposé de cette dernière doctrine. Il doit être complété par un second volume où l'auteur montrera « les concepts théosophiques sortant des écoles et agissant sur les masses, soit qu'ils se transforment eux-mêmes en une religion, le bouddhisme, — ou qu'ils pénètrent les religions populaires existantes : l'hindouisme ».

(1) Ce mot se prononce *oupanichad* et signifie usuellement : enseignement secret.

Quoique M. Oltramare n'ait pas eu pour but spécial de nous exposer les systèmes Védanta, Sankhya et Yoga, son étude complète d'une manière heureuse le peu de travaux que nous possédons en France sur les Ecoles brahmaniques et qui se réduisent à peu près aux *Essais sur la Philosophie des Hindous* de Colebrooke, traduits par Pauthier, à l'*Introduction à la philosophie Védanta* de Max Müller, et à quelques analyses de Barthélemy Saint-Hilaire.

Son ouvrage présente une lacune importante. Il est muet sur les théories théosophiques concernant la formation, le développement et l'évolution de l'univers, des mondes et de la terre d'une part, de l'homme et des races humaines d'autre part. Ces théories sont cependant issues de l'Inde et elles constituent une importante partie de la *Doctrine secrète* de M<sup>me</sup> Blavatsky. Il est vrai que M. Oltramare voit, dans la théosophie, surtout une *méthode* (intuitive ou illuminative), une *révélation* des lois occultes de la vie et de la nature et une *puissance*, celle de disposer à son gré des forces inconnues. Il se peut aussi qu'il se soit réservé d'en parler dans son second volume.

M. L. Revel, dans son livre **Vers la Fraternité des Religions par l'Unité de la Pensée ésotérique**, dont je dirai quelques mots tout à l'heure, — M. L. Revel fait remarquer que, contrairement à l'opinion de M. Oltramare, les idées théosophiques n'ont pas évolué depuis les Védas, mais ont été *désoccultées* progressivement. J'incline à croire qu'ils ont l'un et l'autre raison. Il y a certes désoccultation, mais aussi évolution, car il n'y a pas d'exemple que les idées ne se transforment pas dans le cours des âges. Les idées théosophiques, en passant de l'Inde en Europe et en Amérique, se sont modifiées forcément au contact de la pensée occidentale.

Quoi qu'il en soit, le travail de M. Oltramare doit être excellent, puisque M. Revel s'est contenté de le résumer, pour en faire son exposé de l'ésotérisme dans le brahmanisme.

Ce dernier s'est proposé de démontrer l'existence, dans tous les grands systèmes religieux, des trois éléments caractéristiques de la théosophie (méthode, révélation, pouvoirs surhumains) que M. Oltramare a dégagés des écrits brahmaniques. Il a fait voir, en effet, que, quels que soient les temps et les lieux, les mythes dont elle se voile et les langues par lesquelles elle s'exprime, — la pensée ésotérique est *une* par l'esprit, quoique *diverse* par la forme. Aussi s'appuie-t-il sur cette unité de principes religieux, pour appeler les religions à la fraternité.

Le but que poursuit M. Revel est, certes, haut et noble entre tous, mais je crains qu'il ne s'abuse s'il le croit réalisable.

L'unité des sociétés initiatiques n'est pas encore faite, malgré qu'elles soient d'accord sur les principaux points de leurs enseignements ;

bien plus, il y a des divisions au sein même de la société théosophique et l'on veut que les religions fraternisent ?

Il faudrait d'abord, pour rendre la chose possible, abattre tous les chefs : ce à quoi nul ne consentira sans doute ; il faudrait ensuite se mettre d'accord sur tous les points, non seulement relativement à l'idée, mais aussi à sa représentation ou à son symbole. On voit qu'on n'est pas prêt d'aboutir.

Le Parlement des Religions de Chicago, malgré les fols espoirs qu'il a fait naître, n'a pas eu de lendemain, et le congrès de l'Humanité de 1900 n'a laissé qu'un vague et fugitif souvenir de son lamentable échec ? Pourquoi cet avortement ? Il serait trop long de l'expliquer.

J'ai dit, dans mon dernier compte rendu, à propos du livre de R. Steiner, traduit par M. Schuré, que l'unité humaine ne pouvait se faire que dans et par la science.

Qui a rapproché et qui rapproche de plus en plus les hommes depuis un siècle ? C'est la science.

Si les *modernistes* et les protestants libéraux sont aujourd'hui sur le point de s'entendre complètement, c'est à la science qu'ils le doivent. C'est encore la science que M. Revel prend pour point d'appui dans la plupart de ses démonstrations.

Cette réserve faite, il m'est agréable de reconnaître que M. Revel a écrit un livre très intéressant et très documenté et que son explication de l'Apocalypse est particulièrement remarquable.

A l'inverse du livre de M. Rudolf Steiner, qui est, par certains côtés, plus profond peut-être, mais qui, par d'autres, présente quelque chose d'étriqué et de restrictif, celui de M. Revel est dans la grande tradition française : il est à la fois largement libéral et hautement humain.

### §

J'ai beaucoup de respect pour la science et j'ai une grande admiration pour certains savants actuels. J'ai même, comme je viens de le faire voir, une idée très haute de son rôle présent et surtout de son rôle futur ; mais je ne puis m'empêcher de faire observer combien les savants diffèrent d'avis sur les questions de magnétisme animal et de spiritisme. Ils ne sont pas d'accord sur le nombre de faits à admettre ; ils le sont encore moins sur l'explication qu'il convient d'en donner. M. Pierre Janet a une théorie et M. Grasset en a une autre, M. Ch. Richet, M. Boirac et M. Maxwell, étant plus larges, sont suspects. Qui a raison ? Je ne sais.

Ce qui importe le plus, pour le moment, ce n'est pas d'expliquer les faits, mais de prouver qu'ils sont certains, observables, propres, irréductibles et indestructibles. Pour faire cette preuve, on ne sau-

rait trop se prémunir contre les causes d'erreur, que M. Gaston Danville énumère dans son **Magnétisme et spiritisme**. Je suis d'accord avec lui sur ce point. J'ajoute que j'ai été le premier à recommander aux spirites, dès avant 1900 et cette année-là même, au « Congrès spirite et magnétique », — d'apprendre tous les tours de prestidigitation et aussi d'admettre, dans leurs séances expérimentales, des prestidigitateurs sérieux, comme contrôleurs.

L'étude de M. Danville, quoique très substantielle, est trop courte, pour être suffisante. M. Danville n'accepte qu'un petit nombre de faits et il en rejette qui sont admis par des savants considérables. Il ne tient pas compte des travaux remarquables de la Société des Recherches psychiques de Londres, de Crookes, de Morselli, d'Aksakof (*Animisme et spiritisme*), de Reichenbach, ce Mesmer moderne (*le Fluide des magnétiseurs*), de Carl du Prel (*la Magie science naturelle*), etc. Il ne cite même pas la *Revue de l'Hypnotisme*, où collaborent les D<sup>rs</sup> Bérillon, Babinski, Voisin, Binet-Sanglé, Raymond, Farez, etc.

En ce qui concerne les théories, je ne discuterai pas celles que présente M. Danville, la place me faisant défaut. Je dirai seulement que celle qu'il donne, p. 48, d'après Larguier des Bancels, me paraît bien vague et bien faible et que celle des coïncidences (p. 77) n'explique rien du tout. Ce mot, ainsi que celui de hasard, est synonyme d'ignorance. Ils ne devraient pas trouver place dans un livre scientifique.

Par contre, j'approuve pleinement les considérations philosophiques dont l'auteur fait précéder et suivre son étude.

Dès 1865, Strada écrivait que nous ne connaissons que des rapports et que toute foi ou croyance est une *raison de sentiment*. On croit parce qu'on est ému, disait-il. Il est bon d'ajouter aussi que la raison — même sans l'intervention du sentiment, — peut faire fausse route, tout en raisonnant suivant les règles de la plus stricte logique. Il suffit que le point de départ soit faux.

### §

Jusqu'en ces derniers temps, l'astrologie était restée exclusivement traditionnelle. Beaucoup d'auteurs, même parmi les plus qualifiés, se contentent d'appliquer les règles formulées par les anciens, notamment par Ptolémée, le prince des astrologues, sans chercher à en faire une étude systématique et à les adapter à la mentalité moderne. C'est un tort sans doute. Car se tenir en dehors du courant universel des esprits, c'est renoncer à tirer profit de la force de ce courant et rester, partant, en arrière. Si l'on veut d'ailleurs que l'astrologie devienne *scientifique*, il faut résolument la soumettre à l'épreuve des procédés d'expérimentation et d'analyse dont la science

dispose et, en premier lieu, démontrer qu'elle a le droit de se constituer en science, en prouvant qu'elle a des faits certains, observables, propres, irréductibles et indestructibles, à sa base, comme en ont toutes les sciences faites et comme l'exige la méthode stradienne, la seule qui soit générale et complète.

La preuve, par la méthode traditionnelle, qui est exclusivement *individuelle* et ne convainc que ceux qui pratiquent l'astrologie, ne donne pas à celle-ci ce caractère de certitude *objective, impersonnelle* et *générale* que présentent les sciences mathématiques, physiques et chimiques et qui les fait s'imposer à tous les esprits. Il faut donc enlever à l'astrologie cet élément *personnel* qui la laisse dans la subjectivité, en déterminant, par des observations et des expériences nombreuses et précises, souvent répétées et variées, la nature de l'influence des éléments astrologiques, considérés d'abord un à un, puis dans leurs diverses combinaisons, en suivant leur degré de complexité.

M. Paul Flambart est peut-être celui qui a le plus fait dans cet ordre d'idées. En comparant un très grand nombre d'horoscopes, il est parvenu à dégager certaines lois de l'influence astrale.

La méthode qu'il suit est bonne, mais elle n'est pas, à mon avis du moins, assez analytique. Sans doute il ne faut pas s'égarer dans l'analyse, mais avant toute synthèse, il est indispensable de s'assurer auparavant de la valeur des éléments qui doivent y entrer.

M. Flambart ne me semble pas non plus suivre, dans ses recherches, un ordre logique et déterminé d'avance; mais, quoi qu'il en soit on ne saurait trop le louer de s'être libéré de la tradition et de marcher hardiment dans la voie scientifique.

Son dernier ouvrage, **Preuves et Bases de l'Astrologie scientifique**, ne fait que confirmer et justifier ses précédents travaux. C'est « une sorte d'*inventaire de tous les faits positifs* que quinze années d'études expérimentales lui ont permis de recueillir sur plusieurs milliers de naissances diverses ». En outre, il y défend l'astrologie et la méthode qu'il emploie, contre toutes les attaques et toutes les critiques dont l'une et l'autre sont ou ont été l'objet, de la part des ennemis de l'astrologie ou des autres astrologues.

**Le petit Manuel d'Astrologie**, que publie A. de Thyane, est un bon résumé de l'astrologie traditionnelle; il est très concis et par suite un peu trop sec pour convenir à des débutants. Il peut néanmoins servir de préparation à l'étude d'ouvrages plus complets, comme ceux de Fludd et de Julevno. — La brochure d'Urébo — **L'Art de dire l'Avenir** — ne me paraît pas, malgré son ingéniosité, donner des résultats assez probants, pour qu'elle puisse être d'une réelle utilité. En voulant trop vulgariser et trop simplifier, on

risque fort d'éloigner plutôt que d'attirer les personnes qui désireraient s'initier à l'astrologie.

## §

**L'Appel du Fantôme**, du Comte de Larmandie, fait suite à *Un Essai de Résurrection*. Un troisième volume, *l'Amour astral*, terminera le cycle ténébreux de cette étrange trilogie.

*L'Appel du Fantôme* est le troublant récit d'une expérience de nécromancie, consistant dans la matérialisation du corps astral d'une personne incinérée.

M. de Larmandie excelle à raconter les péripéties, prévues et imprévues, de cette singulière expérience qui aurait été, paraît-il, réellement réalisée grâce à des procédés d'anciens grimoires. Hâtons-nous d'ajouter toutefois qu'il se mêle pas mal de fantaisie dans cette macabre histoire.

## §

**La Lecture pratique du caractère**, par L.-A. Vaught est un ouvrage de phrénologie et de physiognomonie combinées. L'auteur décrit ou plutôt fait voir, par de nombreuses illustrations, 42 facultés ou éléments humains. Il paraît que la nature et l'emplacement de ces éléments ont été déterminés par l'examen consciencieux de plus de cinquante mille personnes. Je ne connais pas d'ouvrage de ce genre qui soit plus pratique que celui-ci.

M. A. Lefèvre publie, sous le titre de **Le Christ de l'Evangile et la Doctrine Spirite**, un recueil de textes choisis dans les Evangiles et dans les autres livres du Nouveau Testament, démontrant que le Christ avait deux enseignements : l'un en symboles et en paraboles, qui s'adressait au peuple, l'autre secret, qui était réservé à ses disciples, et que les premiers chrétiens n'ignoraient point les pratiques du spiritisme.

Des notes nombreuses éclairent, commentent et facilitent la compréhension des textes.

**L'Or, composé métallique**, par Ch. Galder. L'auteur cherche à prouver, en cet ouvrage, l'unité de la matière, en s'appuyant sur de nombreux faits chimiques et que l'or peut être produit artificiellement. Il cite à ce propos les expériences de quelques alchimistes modernes, tels que Tiffereau, Strindberg, Emmens et Clavenad. Il déclare que les recettes des anciens alchimistes ne conduisent à rien. S'ils ont connu réellement le secret de préparer la pierre philosophale, ils ont su le garder.

## §

**MENTO.** — *Lettres à une amie sur la Théosophie*, par Blanche Sari-Flégier (Gustave Ficker). Ouvrage de théosophie qui s'adresse spécialement aux débutants. Il renferme de nombreux extraits des principaux

écrivains théosophes, qui montrent que l'auteur, M<sup>me</sup> Sari-Flégier, est très érudite en la matière.

Claire Galichon : *Souvenirs et Problèmes spirites*, gr. in-8, et *Amour et Maternité*, in-12 (Chacornac). Ces deux ouvrages disent assez, par leurs titres, ce qu'ils renferment, sans qu'il soit besoin d'insister. Ils sont écrits dans un style ardent et vibrant qui dénote de profondes convictions chez M<sup>me</sup> Claire Galichon.

*L'Envoûtement*, par A. Porte du Trait des Ages, avec préface de Papus, broch. p. in-18 (Daragon). — Curieux et troublant récit d'une histoire d'envoûtement, suivi de quelques autres assez attrayants.

*Les Annales théosophiques* (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres) publient le texte de quelques conférences remarquables faites au siège de la Société théosophique (*le Spiritualisme expérimental*, par Léon Denis, *Médiumnité, occultisme et théosophie*, par L. Revel, *Saint Paul considéré comme mystique*, par Jean Monnier, *la Mystique chrétienne*, par Le Leu, *les Maîtres et l'Enseignement théosophique*, par E. Marcault).

*Les Entretiens idéalistes* publient un ouvrage inédit du célèbre théosophe Ballanche : *la Ville des expiations*.

Les héritiers de Michel Savigny continuent à exposer dans *l'Hexagramme* ses idées curieuses et originales.

On lit dans *l'Initiation* de très intéressantes études de Papus sur *le Médium Miller*, de Téder sur *les Origines de la Franc-maçonnerie*, des *Lectures à Papus*, par le comte de Tromelin, et un article de Durville sur les phénomènes observés par lui dans le dédoublement du corps humain.

*La Revue générale des Sciences psychiques* publie la traduction *De la Nature des choses*, de Paracelse.

JACQUES BRIEU.

### LES REVUES

*La Revue hebdomadaire* : M. M. J. et J. Tharaud expliquent M. Paul Déroulède. — *La Nouvelle Revue* : « Hymnes à la nuit » de Novalis. — *Hélios et la Provence* : vers de M. M. Pierre Vierge et A. Hennequin. — Memento.

M. M. Jérôme et Jean Tharaud ont tant de ressources qu'ils parviennent à expliquer l'énigmatique M. Paul Déroulède. Ils lui consacrent une étude sous ce titre : *Un entraîneur d'hommes*, dans la **Revue hebdomadaire** (17 et 24 octobre). Je n'ai sous les yeux que la première partie de cette monographie...

Pour moi, je n'ai jamais vu M. Paul Déroulède dans sa fonction d'« entraîneur d'hommes » que dans une circonstance. Permettez-moi de vous la narrer. C'était aux funérailles de François Coppée. Nous attendions, en masse, dans une allée du cimetière Montparnasse. Il y avait là les plus vieux amis du défunt, les compagnons de ses premières armes dans les lettres : Catulle Mendès, Léon Dierx, Emile Bergerat, Armand d'Artois... On attendait de pouvoir saluer le mort descendu au tombeau... Je vis d'un œil presque trop amusé, je dois en convenir, M. Auguste Dorchain passer devant la sépulture ouverte



de celui qu'il remplacera, peut-être, à l'Académie Française... Ah ! l'humanité n'est jamais si peu maîtresse de ses secrets que dans un cimetière !... M. Auguste Dorchain était navré, sans doute, mais il était candidat, dès lors, au fauteuil de Coppée... Les poètes en mal d'honneurs voient toujours au delà, chacun le sait...

Je regardais donc vers ma droite, entre les cyprès et les monuments... Tout à coup, un bruit de pas, comme d'une troupe bien disciplinée en marche, attira mon attention vers la gauche. Je ne distinguais rien encore. J'entendis murmurer le nom de Paul Déroulède. Étaient-ce les morts ? Étaient-ce les vivants ? Sait-on jamais, dans un cimetière ?... Large de poitrine, du ventre sous sa redingote, haut sa tête coiffée d'un chapeau de soie qu'il portait presque en bataille, M. Paul Déroulède m'apparut. Aujourd'hui, je trouve qu'il ressemble beaucoup au nouveau roi des Bulgares. M. Paul Déroulède *entraînait des hommes* ! Répétant un mot fameux, je dis de ces hommes : « Ah ! les braves gens ! » Ils portaient les insignes de la L. D. P. C'étaient presque tous des vieillards. Ils frappaient du pied, comme pour reconforter les morts : « Nous sommes un peu là !... Alsace... Lorraine... Quand même !... » Je vous jure que j'en éprouvai une tristesse infinie. M. Paul Déroulède la dissipa d'un grand coup de chapeau théâtral. Salua-t-il Catulle Mendès ? ou Léon Dierx ? ou Emile Bergerat ? ou Armand d'Artois, qui écrivit *la Guerre de cent ans* avec Coppée ? Je ne le sais point. Je sais qu'il salua à la manière d'un monarque, mieux que ne salua probablement Bonaparte revenant d'Italie. Et derrière M. Paul Déroulède, tous les ligueurs débiles saluèrent à leur tour. Quelques-uns perdirent la cadence du pas, faute de pouvoir faire deux choses à la fois. Ce n'est pas Raffet qui aurait croqué ce tableau héroïque et bouffon. C'est Daumier ! Ce pourrait être M. Forain.

Voyons, maintenant, ce qu'est M. Paul Déroulède, d'après MM. Jérôme et Joseph Tharaud, s'il vous plait :

Par un jeu plaisant du hasard, les deux témoins de rencontre qui signèrent sur les registres de Saint-Germain-l'Auxerrois la déclaration de sa naissance furent deux braves gens de tambour. Son père était un des avoués les plus honorablement connus de Paris ; il est neveu d'Emile Augier par sa mère. Un nom qui lui ouvre toutes les portes, bonne mine, de la fortune, c'est-à-dire les loisirs et les élégances nécessaires, voilà qui lui fit à vingt ans la plus aimable jeunesse. Sa famille le destinait au barreau ; il ne s'intéressait qu'aux lettres. On le soumit à une épreuve : il partirait en Charente ; il y travaillerait à son aise et l'on jugerait au retour ce qu'il était capable de faire.

Doux exil ! charmante solitude de Langély ! Dans cette campagne un peu sèche, c'est la plus fraîche retraite. Un ruisseau, des prés ajonneux coupés de baies épaisses, un petit bois, ni trop soigné, ni trop sauvage, des vignes sur les pentes, des pêchers de plein vent et des genévriers, toutes les grâ-

ces de la Charente discrètes et un peu grèles : pays qui ne se livre guère, où il faut vivre longtemps pour en respirer le parfum. Il a la vertu de son cognac : on ne le goûte vraiment que si l'on est du terroir. Au delà, le Périgord mélancolique, plus touffu, plus mystérieux...

C'est une histoire charmante, par sa modestie même, celle de ce domaine familial. Que de peines il a coûté à ces Déroulède, artisans que l'on trouve, dès le seizième siècle, établis à Lavalette! Comme on devine, rien qu'à feuilletter les actes notariés qui relatent les fermages et les ventes, que ce logis fut longtemps l'objet de leur convoitise! On y lit le goût de la terre, une âpreté paysanne, une patience économe qui atteint le but de son désir. Partout on y sent la trace de volontés, d'activités disparues, qui se survivent dans un mur, dans l'aménagement d'une charmille ou d'un jardin potager. Long effort de deux siècles pour ménager une retraite à un poète.

Remarquez-vous avec quelle délicatesse de style MM. Tharaud appliquent au pays charentais les propriétés de la campagne lorraïne découvertes par M. Maurice Barres? Ce grand écrivain « déracine » sans le vouloir ses meilleurs disciples. J'aime beaucoup cette page de MM. Jérôme et Joseph Tharaud, en vérité.

Il faut une extrême adresse, quand on est un lettré, pour vanter les vers de M. Paul Déroulède. Ils valent les chansons de Béranger, sans doute. MM. Tharaud les apparentent à ceux de Corneille. Holà! messieurs...

Cette poésie aux rythmes naïfs, au vocabulaire volontairement simplifié et qui veut, avant tout, se faire entendre, elle est, avec les chansons de Béranger, la seule qui ait atteint, en ce siècle, l'âme enfantine et populaire. Plus éloquente que lyrique (et bien française en cela), elle abonde en vers frappés à la manière de Corneille, et l'on en citerait d'admirables si l'on ne craignait d'humilier tout le menu peuple des autres, qui n'ont que la beauté des humbles : le courage et la santé.

— Ce n'est pas assez de ne pas parler de ce jeune homme, disait Leconte de Lisle quand on prononçait devant lui le nom de Déroulède ; il faut encore en mal parler.

Quelle parole sotte et méchante! Mais pouvait-il comprendre cette poésie populaire, le poète des choses accablées sous le ciel des tropiques?

Ceux qui tiennent pour rien ces vertus françaises, l'émotion, l'esprit, la grâce, peuvent dédaigner ces fables du patriotisme. Elles sont entrées dans le domaine de notre littérature nationale.

A propos de M. Paul Déroulède et du général Boulanger, MM. Tharaud rapportent en note cette historiette curieuse. Le président de la L.D.P. était allé voir le « brav'général » en sa villa de Sainte-Brelade, à Jersey :

Dans la chambre qu'on lui avait préparée, il (M. Paul Déroulède) trouva ce billet :

« Ramenez le général à Paris ; je meurs ici, ce climat me tue. »

Ce billet sur cette table, c'est l'aveu le plus émouvant de l'effacement

volontaire de madame de Bonnemains. Il n'était pas pour surprendre Déroulède. Dès qu'il eut compris la place que tenait cette femme dans la vie du général, il lui avait posé la question :

— Madame, excusez ma hardiesse, mais j'ai besoin de savoir si vous êtes une amoureuse ou une ambitieuse ?

— L'une et l'autre, répondit-elle. Pourtant ne craignez rien de moi : j'aime trop le général pour lui donner un conseil.

Elle disait vrai, ce jour-là. Jamais son action ne se manifesta par des paroles, des avis, des directions imposées. Ce ne fut pas un tyran, mais une esclave et qui ne pensait qu'à plaire. La seule trace un peu sensible de toute sa puissance humiliée, c'est ce détail d'une puérilité qui confond : Boulanger s'appelait Ernest ; elle le fit appeler Georges.

Aujourd'hui elle est phthisique ; les brames de Jersey la tuent, elle ne se plaint pas au général ; c'est à un étranger qu'elle demande de s'entremettre pour elle.

Cette autre anecdote valait d'être recueillie :

De jour en jour la fièvre boulangiste s'éteint. Encore quelques mouvements çà et là, mais sans force, vite apaisés. Rien qui puisse ramener un homme décidé à ne hasarder son retour que sur d'impossibles certitudes.

Pourtant, sait-on jamais les surprises que réservent ces natures ambitieuses et passionnées ? Déroulède raconte qu'à la mort du général on ouva dans ses papiers une lettre adressée à M<sup>me</sup> de Bonnemains, qui s'attardait alors à Paris pour régler les affaires de son divorce ou peut-être consulter des médecins.

« Si vous restez un jour de plus, lui écrivait le général, je vous rejoins à Paris. »

Ce que Déroulède commente :

— Que n'ai-je connu ce billet ! Je l'aurais fait enfermer plutôt que de la laisser partir.

Pour terminer, voici un mot de Boulanger qu'on dirait écrit par M. Maurice Barrès :

Il (M. P. Déroulède) ne revit le général qu'à Bruxelles, au cimetière d'Ixelles, sur la tombe de M<sup>me</sup> de Bonnemains. Lamentable spectacle, cet homme qui ne dominait pas sa douleur !

Encore une fois il le supplia de le suivre : que faisait-il en exil ? Rien ne l'y retenait plus.

— Je me dois à cette tombe, répondit le malheureux.

Ce fut là le dernier mot du général à l'importun.

### §

M. Paul Morisse, qui, avec M. G. Polti, a réalisé une belle traduction de l'*Henri d'Ofterdingen*, de Novalis, publie dans **La Nouvelle Revue** (15 octobre) une version française, la première qu'on ait imprimée, des *Hymnes à la nuit* du célèbre mystique. Peu d'écrivains allemands sont aussi profondément germains que le fut Novalis. Restituer, dans un français pur, sa pensée et la forme dont

il l'a revêtue, cela me paraissait presque impraticable. M. Morisse y est parvenu. Il a trouvé l'équivalent français du rythme original des hymnes et il en transmet l'éloquence un peu surannée, très cousine des écrits de Maurice de Guérin, je trouve. Et, de nos jours, fait assez typique, Mécislas Golberg a trouvé des accents qui s'allieraient à ceux de ces poètes catholiques.

Voici l'hymne VI, dans le texte qu'en donne M. Paul Morisse :

Descendons dans le sein de la terre, quittons l'empire de la Lumière ! La fureur et les coups violents de la Douleur, voilà le signal du joyeux départ. Nous arriverons dans l'étroite barque rapidement au rivage du Ciel.

Que la Nuit éternelle soit louée, loué l'éternel Sommeil ! La chaleur du Jour nous a épuisés, harassés, le long souci. Le goût du pays étranger nous a quittés, nous voulons retourner à la maison du Père.

Que pouvons-nous en ce monde, avec notre amour et notre fidélité ? L'Ancien est dédaigné, que nous importe le Nouveau ? Oh ! solitaire et profondément affligé demeure celui qui aime ardemment et pieusement l'Antiquité.

L'Antiquité, où, lumineuses, les pensées brûlaient avec de hautes flammes, où les hommes reconnaissaient encore la main et la face du Père et où, d'un esprit supérieur, simplement, plus d'un ressemblait à sa primitive image.

L'Antiquité où, riches en floraisons, des races fort anciennes resplendissaient, où des enfants, pour entrer dans le royaume du ciel, réclamaient torture et mort, et où, quoi que pussent encore dire le plaisir et la vie, plus d'un cœur d'amour se brisa.

L'Antiquité où, dans le feu de la jeunesse, Dieu lui-même s'est révélé et, à une mort précocce, par la force de l'amour a voué sa chère vie, n'éloignant de lui nulle angoisse et douleur afin de nous demeurer plus cher ;

Avec un désir anxieux nous la voyons enveloppée dans la sombre Nuit, et jamais en ce bas monde notre soif ardente n'est apaisée. Nous voulons retourner dans notre patrie afin de contempler cette époque sacrée.

Qui retarde ainsi notre retour ? Ceux que nous aimâmes depuis longtemps reposent. Leur tombeau est le terme de notre course. Maintenant l'Angoisse et la Douleur nous étreignent. Nous n'avons plus rien à chercher, le cœur est repu, le Monde est vide.

Infini, mystérieux, nous parcourt un suave émoi. Il me semble, un écho de notre deuil ne s'est-il pas fait entendre au profond lointain ? Les Aimés, eux aussi, doivent nous désirer et c'est le souffle de leur désir qu'ils nous envoient.

Descendons vers la douce Fiancée, vers Jésus, notre Amant ! Soyons consolés ! Le crépuscule du soir point pour les Aimés, pour les Affligés : un Rêve rompt nos liens, et nous voici descendre dans le sein du Père.

§

Dans **Héllos** (n° 1, nouvelle série, octobre), je découpe ce sonnet, le second d'un diptyque de M. Pierre Vierge :

LE CLOCHER

Lys de pierre où fleurit la formule d'un maître,

Pasteur des toits dorés par le soleil latin,  
Le premier, couronné des rayons du matin,  
Tu dis au laboureur que le jour va paraître.

Pour tous, du faible enfant rieur jusqu'à l'ancêtre,  
Ton ombre inscrit la marche et l'heure du destin,  
Déjà la nuit te frôle et ton sommet s'éteint,  
Quand la lampe s'allume au cadre des fenêtres.

Sur la cité, depuis le soir des anciens âges,  
C'est toi qui, résumant en toi le paysage,  
T'exalte à la clarté souveraine des cieux

Comme un rocher domine une mer immobile.  
En ton granit, clocher, bat le cœur de la ville  
Et j'aime en ta beauté l'effort de nos aïeux.

## §

**La Province** (octobre) publie cette pièce de M. Albert Hennequin, qui a trouvé là une belle idée de poète :

## LES FAUNES

Bannis des bois sacrés ombrageant les lacs clairs  
Où la nymphe emperlait les roses de ses hanches,  
Traqués dans les bosquets, aucun gîte des branches  
N'étant plus respecté de l'homme armé du fer,

Les faunes, délaissant flûtes et cornemuses  
Dont ils risquaient, les nuits sans lune, un vague son,  
Ont, des siècles durant, caché dans les buissons  
Leurs pieds fourchus de bouc et leur face camuse.

Mourant de continence et d'ans accumulés  
(Les nymphes qu'étreignait leur sauvage folie  
Dirent au fil de l'eau leur peine en Ophélie),  
Un soir qu'un vent d'orage ondulait les grands blés,

Surgissant des ajoncs, des brandes, des fougères,  
Tous hurlant l'évohé de leur désir mortel,  
En un viol de vengeance horrible et plein de fiel,  
Les derniers faunes ont culbuté des bergères.

Des fils d'homme en sont nés, et des fils leur naîtront  
Marqués par le talent, la joue encore glabre :  
L'âme immense d'un faune en ces cœurs nains se cabre  
Et cherche à dépasser les limites du front.

Et l'inspiration, qui met des flammes jaunes  
Aux yeux de l'artisan qui sculpte, grave ou peint,  
Du rimeur dont l'aïeul nu sifflait sous les pins,  
C'est le rut primitif et débordant des faunes !

## §

**MEMENTO.** — *Le Correspondant* (10 octobre). — « Napoléon III et l'impé-

ratrice Eugénie », par M. H. Welschinger. — « Les Femmes et la toilette », par Mme Dora Melegari.

*La Revue du mois* (10 octobre). — « La Criminalité en France », par M. le Dr Lowenthal. — « Balzac, homme politique », par M. Jules Bertaut.

*Les Documents du Progrès* (octobre). — « L'avenir de la Chine », par le Dr Scié-Tan-Fo.

*Roman et Vie* (15 octobre) contient des poésies de M. Gabriel Trarieux.

*La Revue* (15 octobre). — « Autour du sommeil », réponse à une enquête organisée par M. Fernand Mazade. — « Comment les fleurs s'ouvrent », par M. G. Bonnier.

*La Nouvelle Revue* (15 octobre) publie « Répudiée », la pièce de Mme Louise Dartigues.

*Revue bleue* (17 octobre) contient des lettres de Piron à son frère, publiées par les soins de M. F. Caussy.

*La Grande Revue* (10 octobre). — M. Emile Moselly : « Le Songe de la Pentecôte. » — « Conférences françaises en Amérique », par M. R. Duponey. — « L'Évangile moral méditerranéen », par M. Riccetto Canudo.

*La Revue de Paris* (15 octobre). — « La Résurrection de Ménéandre », par M. Ph.-E. Legrand.

*Poesia* (septembre) publie la suite du courrier personnel de son directeur et des extraits de journaux favorables à ses travaux de librairie, — cela sous ce titre : IL TRIONFALE SUCCESSO DI... (suivent les titres de deux opuscules). Ce recueil n'emploie pas moins de 18 pages de la revue. Elle contient pourtant des poèmes de MM. Jean Richepin, E. Schuré, Cocteau-Gaubert, et de Mme H. Picard.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

### LES JOURNAUX

Un conte moral, par Maurice Donnay (*Journal officiel*, 27 octobre). — La vicieuse de Barbey d'Aurevilly (*L'Écho de Paris*, 2 novembre).

Il y a en France une littérature officielle. C'est celle qui est recueillie par le journal du quai Voltaire. Elle n'est pas toujours bonne, mais elle est toujours académique.

L'Institut donc s'étant réuni au grand complet, nous dit le **Journal officiel**, M. Maurice Donnay récita la petite historiette suivante :

C'était la distribution des prix, par un beau jour d'été, dans les lycées de Paris. Midi sonnait à l'horloge de la Sorbonne et, la cérémonie terminée, les jeunes élèves s'étaient répandus sur le boulevard Saint-Michel avec leurs familles. Quelques-uns se redressaient littéralement sous le poids des livres et portaient, enfilées sur leur bras, les couronnes de feuillage vert ou doré, dont tout à l'heure des professeurs, des généraux, des ministres même avaient ceint leur tête, avec une indifférence émouvante ; les autres, plus nombreux, s'en allaient d'un pas moins léger, bien qu'ils ne portassent rien du tout ; un rassemblement s'était formé autour d'un cocher qui refusait de conduire, jusqu'à une gare lointaine, un enfant studieux et ses parents :

l'enfant avait vraiment trop de livres. Et je me divertissais à cette petite scène, lorsque je crus reconnaître, parmi les badauds, l'ancien élève Bouvard, mais combien vieilli et changé ! Bouvard, qui fut mon condisciple au lycée Mirabeau, aujourd'hui lycée Gambetta, autrefois lycée Louis-Philippe, toutes choses étant égales d'ailleurs.

Je n'avais pas revu mon camarade depuis que nous avons terminé nos études ; nous échangeâmes les questions et les réponses d'usage après un si long temps et, comme il était accompagné d'un jeune garçon :

— C'est votre fils ? demandai-je.

— Oui, c'est mon fils... élève de notre vieux lycée... un jeune camarade, par conséquent. C'était aujourd'hui la distribution des prix.

— Ah ! ah ! fis-je. Eh bien ?

— Eh bien ! il n'a rien eu, dit Bouvard avec une sorte d'orgueil ; pas un prix, pas un accessit ; ce n'est pas le déjà nommé Bouvard, c'est le jamais nommé Bouvard, c'est le faible en thème, c'est mon fils !

Comment, pensais-je, Bouvard peut-il se réjouir d'une semblable calamité ? Vraiment, son attitude choquait toutes mes idées sur les récompenses scolaires. Je crus même que le chagrin l'avait rendu fou.

Bouvard devina admirablement mes pensées.

— Où alliez-vous ? me demanda-t-il.

— Je rentrais chez moi.

— Je vous accompagne. Mon fils n'est pas un aigle, me dit mon ami ; mais ce n'est pas non plus un cancre : ils étaient cinquante dans sa division et, d'après le classement général, il est le vingt-troisième. Vais-je le lui reprocher ? lui demander avec insistance : Pourquoi es-tu le vingt-troisième dans le classement général ? il ne pourrait pas me répondre. On peut donner les raisons d'être le premier ou le dernier, et au besoin le second ou l'avant-dernier ; mais peut-on donner les raisons d'être le vingt-troisième ? Cela échappe à l'analyse. On ne devient pas vingt-troisième ; il est né vingt-troisième, et j'aurais mauvaise grâce à lui en vouloir, puisque cette particularité, il la tient de moi, son père. Oui, je reconnais en lui toutes les qualités modérées du vingt-troisième : son intelligence n'est ni éveillée, ni endormie ; il a la compréhension ni lente, ni foudroyante ; il n'est pas de ces enfants qui apprennent rapidement et oublient de même, ou bien qui apprennent difficilement et n'oublient jamais. Non, il apprend assez vite et oublie assez vite.

Il ne discute pas les informations de ses maîtres : il pousse un soupir de satisfaction, lorsque Malherbe vient enfin ! Il sait, à n'en pas douter, que la différence entre Racine et Corneille, c'est que le premier dépeint les hommes comme ils sont, et le second comme ils devraient être. Il ne s'attend pas à trouver chez les princes mérovingiens, encore barbares, une politique suivie. Aussi je ne lui gâterai pas ses vacances par d'injustes reproches.

Il continuait : Ah ! je me rappelle, lorsque j'étais au lycée, je voyais approcher cette époque des vacances avec angoisse, avec épouvante, car, vous le savez, je n'étais jamais nommé dans aucune faculté. Mes parents se désolaient, attribuaient à la mauvaise volonté, à la paresse, aux pires instincts, ce qui n'était que prédestination sans doute, déterminisme, peu être hérédité, que sais-je ? Et ils se dépensaient en récriminations amères,

en prédictions sinistres. Mais, l'année où j'échouai au baccalauréat, mes vacances furent véritablement pathétiques. Avez-vous observé que les baccalauréats, les distributions de prix coïncident parfois avec les grandes causes judiciaires et que la Sorbonne prononce alors ses verdicts en même temps que la cour d'assises ?

Cette année-là, on jugeait deux jeunes scélérats, coupables d'un horrible forfait et dont le procès faisait grand bruit. Mes parents se livraient au jeu édifiant des parallèles et, à travers certaines phrases désobligeantes, j'entendais bien que je me préparais une fin semblable à celle de ces tristes déracinés, de petite bourgeoisie, somme toute, et qui, ayant reçu une certaine instruction, quittèrent leur province, vinrent à Paris, assassinèrent une fruitière et montèrent sur l'échafaud. La nuit, je rêvais que le bourreau venait me réveiller ; il avait l'apparence du proviseur et la bouche pleine de citations brèves, comme les tapissiers de ces petits clous que l'on appelle de la semence. Il me disait en souriant : *Dara lex, sed lex, mors ultima ratio*, et comme je lui demandais si je souffrirais : *Tot capita quot sensus* ! Il me conduisait sur une grande place où cent mille jeunes gens, tous bacheliers, me regardaient en ricanant, tandis qu'un père disait à son fils : « Tu vois, mon enfant, les inconvénients de la paresse. »

Oppressé par ces souvenirs, Bouvard se tourna vers notre jeune camarade : « O mon cher vingt-troisième ! prononça-t-il gravement, je te ferai des vacances charmantes. »

Il poursuivit : — Eh bien ! la vie a continué pour moi le collège. Chaque année, à la même époque mes transes, mon supplice recommencent avec les distributions de prix, de rubans violets, verts ou rouges ; on couronne, on palme, on crucifie. Oui, c'est le collège qui continue et comme autrefois mes parents, c'est ma femme à présent qui m'humilie en me comparant à des camarades, à des collègues mieux doués ou plus habiles. Elle accompagne de réflexions sans bienveillance la nomination d'Un-Tel dans l'ordre de la Légion d'honneur, et c'est d'une voix sifflante qu'elle m'annonce que tel autre a eu de l'avancement. Est-il utile de vous dire que je suis dans l'administration !

Tantôt, elle me fait honte, tantôt elle me plaint, ce qui est pire, elle me traîne dans la pitié. J'appréhende de rentrer tout à l'heure à la maison ; elle va gémir de ce que notre fils marche sur mes traces ; elle me citera des parents qui, obscurs par eux-mêmes, empruntent de l'éclat à leur progéniture ; et, ce soir, pendant le dîner, elle enviera des maisons où l'on boit à la santé des lauréats, où la mère de famille voit autour d'elle ses enfants, la tête couronnée de feuillage ; elle regarde son époux, et tous deux se souviennent des paroles du prêtre qui les unit : « Vos enfants seront autour de vous comme de jeunes plants d'oliviers. » Car ma femme a de l'ambition ; poussé par elle, j'ai fait de la littérature, de la politique, j'ai joué à la Bourse, et je n'ai réussi en rien, je ne suis rien, je ne fais partie d'aucune société, ni même d'aucun dîner, ni de la Soupe aux choux, ni de la Pomme, ni de la Poire. C'est affligeant ! Alors, tout pour moi est une cause de vexation. Vous ne pouvez pas vous imaginer le mal que me font les journalistes avec leurs enquêtes et leurs interviews. C'est habituellement à l'époque des vacances, encore, que l'on demande aux importantes personnalités de la politique, des lettres, des sciences et des arts, leur opinion sur les grandes



questions qui nous divisent : la décoration des comédiennes ou le désarmement ; ou bien il s'agit de nommer un prince des poètes, un prince des critiques, un général de l'armée du vice. « Ah ! remarque ma femme avec animosité, on ne te demande pas ton avis à toi : on ne s'informe pas non plus de connaître où tu passes les vacances, si tu aimes la mer ou la montagne ; on ne s'inquiète pas de savoir comment tu travailles, si c'est assis, couché, ou debout ; mais on demande tout cela aux autres ! »

— Et, à force de me citer les autres, de me montrer à quoi arrivaient les autres, on m'a fait gâcher ma vie à moi. J'étais né vingt-troisième ; mais, depuis ma plus tendre enfance, on m'a proposé comme but de la vie d'être dans les dix premiers, si bien qu'à vouloir dépasser les autres, je ne me suis pas atteint moi-même. Je n'ai pas joui de ma modeste destinée et j'ai souffert de ma médiocrité qui, sous l'action de ce levain, fermentait.

Je vous parlais d'enquêtes tout à l'heure ; précisément, ces jours-ci, un grand journal en ouvre une sur les récompenses scolaires : convient-il de les supprimer ou de les maintenir ? On s'est adressé aux plus notoires écrivains et la diversité de leurs réponses démontre, une fois de plus, combien, sur n'importe quel sujet, les meilleurs esprits, dans notre pays, sont divisés, éparpillés. L'un estime que l'émulation loyale est pour les jeunes intelligences un bon entraînement au travail, surtout en France où l'on aime toujours l'honneur et la gloire. Un autre ne croit pas d'une façon générale, que l'émulation soit un bon procédé d'éducation. Celui-ci constate que ses condisciples dont les noms revenaient le plus souvent dans le palmarès continuent aujourd'hui à occuper une place considérable dans l'élite du pays. Celui-là affirme, au contraire, que les succès du collège ne prouvent rien et n'indiquent jamais le succès futur.

Ah ! qu'il est malaisé de se faire une certitude et même un doute. Tout compte fait, il apparaît bien que les plus notoires écrivains se partagent en deux camps : les traditionalistes, qui demandent le maintien des distributions de prix, et les « hommes de progrès », qui en demandent la suppression. Mais personne n'a songé à consulter les intéressés et, dans un beau referendum, à faire voter les jeunes élèves. J'ajoute qu'il serait piquant de connaître leur opinion sur le maintien ou la suppression des palmes, croix, rubans, titres dont se parent volontiers les grandes personnes, notamment les « hommes de progrès » comme il convient ; ceux-ci ont vraiment trop l'air de dire aux enfants : « L'émulation et la vanité, ce n'est pas pour vous », de même qu'on leur dit : « Vous pourrez fumer et vous faire du mal quand vous serez grands. » Quant à moi, j'aurais donné mon avis sur cette question le mieux du monde, mais on ne me l'a demandé en aucune manière.

— Naturellement, concluai-je, vous vous seriez déclaré pour la suppression ?

— Pour le maintien, protesta Bouvard, pour le maintien. Vous ne m'avez pas du tout compris ; je ne suis pas un « homme de progrès », ni un révolutionnaire, encore moins un envieux, et j'ai du sens commun. J'exige que le travail et l'intelligence soient récompensés, et solennellement. On n' imagine pas un élève qui viendrait chercher son prix à un guichet, comme un pauvre une ration de pain ou quelque vêtement.

Ne créons pas le lauréat honteux. Je suis pour les distributions éclatantes

tes des prix, et j'ai emmené mon fils à celle de notre cher et vieux lycée, bien que je fusse certain d'avance qu'il n'aurait pas même un dernier accessit. Je voudrais que cette cérémonie eût développé en lui le sens de l'inégalité ; car l'inégalité est une des conditions mêmes de la vie, et elle la rend possible et peut-être belle en la rendant infiniment variée ; on la constate en tout et partout, dans la nature entière, et parmi les pierres même, et l'homme doit l'accepter, sous peine de ne pouvoir jamais être heureux, puisque, pour rester dans le domaine physique et moral, il y aura toujours des forts et des faibles, des grands et des petits, des bons et des méchants, des intelligents et des simples. C'est pourquoi j'ai désiré que mon fils vît, pendant trois heures, ses camarades monter sur l'estrade et en redescendre couronnés, tandis que lui-même demeurerait assis sur son banc. J'ai pris des instantanés de ce symbolique spectacle ; j'en composerai un bel album qu'il feuillettera pendant les vacances, qu'il feuillettera sans honte, comme sans mauvaise forfanterie, sans envie comme sans mépris. Non, non, je ne demande pas la suppression des récompenses ni pour les enfants ni pour les grandes personnes ; mais qu'on ne nous fasse pas, ni à mon fils, ni à moi, un grief de n'en avoir point obtenu ; pour Dieu, qu'on nous laisse tranquilles ! qu'on reconnaisse, dans notre humble place, la nécessité sociale qu'il y ait des vingt-troisièmes ; qu'on respecte dans notre modeste personne la loi magnifique de l'inégalité. Mon idéal n'est pas plus un prolétariat de surhommes qu'une oligarchie de primaires. Oui, je veux que mon fils s'habitue, se résigne à cette idée que le travail ne suffit pas sans les dons, ni les dons sans la chance, et que le plus grand savoir peut n'être rien du tout pour celui qui le possède sans la grâce, non pas la grâce selon saint Augustin, saint Bernard ou Malebranche, mais une certaine grâce physique presque et que je ne peux bien vous définir qu'en vous racontant un fait dont j'ai été le témoin. C'était pendant la dernière exposition ; un monsieur et une jeune dame se promenaient sur le trottoir roulant et l'homme disait à sa compagne : — Sais-tu à combien de mouvements nous participons en ce moment ? A six, à ma connaissance. — Tant que ça ! — Oui, d'abord, nous marchons sur ce trottoir, et d'un ; ce trottoir roule, comme son nom l'indique, et de deux ; et la terre accomplit sa révolution autour de son axe, cela fait trois, cependant qu'elle décrit une orbite elliptique autour du soleil, quatre, et tout notre système planétaire est entraîné vers une étoile de la constellation d'Hercule, cinq, elle-même entraînée vers l'inconnu, six. La jeune dame ouvrait de grands yeux, mais parce qu'elle regardait un beau nègre. Quand ils furent arrivés à l'endroit où ils devaient descendre, la femme sauta légèrement ; mais l'homme aux mouvements ne sut pas coordonner le mouvement de descendre avec les six autres, et il fit une chute ridicule. C'est lui qui avait le savoir, mais c'est elle qui avait la grâce.

Ces propos nous avaient amenés jusqu'au seuil de ma maison. — Au revoir, dis-je à Bouvard, en lui serrant la main, et merci : ce que vous m'avez dit m'a beaucoup frappé. — J'ai sans doute été prolixe, me répondit mon ami ; mais je n'ai pas souvent l'occasion de donner mon avis, on ne me le demande pas ; pourtant, soyez certain que notre opinion n'est pas négligeable, à nous autres vingt-troisièmes. Qui sait si notre légion sans prestige n'est pas, comme l'infanterie, la reine des batailles ?

Voilà comment l'Institut s'amuse les jours de fête. On ne l'accusera pas de rechercher les plaisirs déshonnêtes et la littérature pimentée. Willette, cependant, couvre de fresques les murs de l'Hôtel de Ville.

M. Paul Bourget a donné à l'*Echo de Paris* un excellent article sur Barbey d'Aurevilly. Il appuie un peu trop sur le côté « émigré » de Barbey et de sa famille, et beaucoup trop sur son aristocratie, qui n'était que du romantisme attardé, mais son portrait du vieil écrivain n'en est pas moins curieux et vivant. Jamais personne ne fut plus hautainement vieille garde, — celle de Waterloo :

Il tombe aujourd'hui, ce centenaire. Nous tous qui avons dans notre souvenir le d'Aurevilly d'il y a vingt-cinq ans, si brillant, si vivant, si jeune d'esprit, si robustement alerte de gestes, de tournure, de démarche, nous avons peine à croire que le causeur d'alors fût un vieillard. Ce pauvre fou de Nicolardot, le parasite famélique et envieux du grand écrivain, avait donc raison quand il imprimait lui-même sur des carrés de papier — il venait ensuite les glisser sous nos portes ! — ces mots cruels : « *novembre 1808. Naissance du jeune Jules-Amédée Barbey.* » L'auteur des *Diaboliques* aurait profondément ressenti cette vilénie, s'il l'avait sue. Il a expliqué, dans une page du *Rideau cramoisi*, — une confession pour qui l'a connu, — son attitude devant la vieillesse. « Cet affreux mot qu'il faut savoir dire », écrivait-il pourtant, — mais en 1888 ! — et, jusqu'aux tout derniers mois, il pratiqua la théorie qu'il formulait à propos du personnage du *Rideau* : « On a dans le monde, et même dans les livres, l'habitude de se moquer des prétentions à la jeunesse de ceux qui ont dépassé cet âge heureux de l'inexpérience et de la sottise, et on a raison quand la forme de ces prétentions est ridicule. Mais quand elle ne l'est pas, quand, au contraire, elle est imposante comme la fierté qui ne veut pas déchoir et qui l'inspire, je ne dis pas que cela n'est point insensé, puisque cela est inutile, mais c'est beau comme tant de choses insensées !... » Je l'ai entendu émettre, non pas une fois, mais vingt, cet axiome qu'il justifiait rien qu'en le prononçant de sa voix profonde : « Il n'y a pas d'âge, il n'y a que des forces. » Et c'est bien vrai que le « *Preux de Valognes* » nous semblait indestructible, à nous, ses cadets d'un demi-siècle, quand nous le regardions qui corrigeait ses épreuves, dans un bureau de rédaction, ses gants blancs à broderies de couleur posés auprès de lui, entre sa canne-cravache et son chapeau de soie à coiffe rose et à bords doublés de velours. Nous ne pensions à sourire, ni des artifices par lesquels il maintenait le noir arrogant de sa moustache et de ses cheveux, ni de sa redingote serrée à la taille, ni des sous-pieds de son pantalon à large bande, ni de sa cravate garnie de dentelles, ni de ses manchettes retroussées, ni de la petite glace qu'il avait toujours à la main. Cet attirail de *dandy* révélait non pas une vanité de vieux beau, mais une volonté de ne pas déchoir. Un peu, il l'a dit lui-même encore, « du sentiment de la garde qui meurt et ne se rend pas, à Waterloo ».

Barbey d'Aurevilly, par le nombre infini d'anecdotes cristallisées autour de lui, va devenir un des écrivains du dix-neuvième siècle

dont on s'occupera le plus. Et cela ne sera pas inutile à sa gloire littéraire.

R. DE BURY.

### LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DES ARTS : *L'Éveil du Printemps*, pièce en 3 actes et 15 tableaux, de Frank Wedekind, version française de Robert d'Humières ; *M. Mérian*, comédie en 1 acte, de Pierre Veber, (28 octobre). — Memento.

Si vraiment dans un coin d'Allemagne, à l'heure actuelle, l'éducation des enfants ressemble à ce que nous en fait soupçonner M. F. Wedekind dans *L'Éveil du Printemps*, c'est faire œuvre pie et courageuse de dénoncer de telles turpitudes. Voilà donc un pays évangélisé, christianisé jusqu'à la moelle, et l'hypocrisie des mœurs, la prépotence d'une morale sociale artificielle et servile y étouffent à tel point les élans naturels, les fonctions nécessaires de l'instinct, que lorsque des enfants, harcelés par l'éveil latent de la puberté, s'inquiètent de la mystérieuse transformation qui s'opère en eux, des aspirations nouvelles dont ils sentent impérieusement l'aiguillon, sans en débrouiller avec netteté l'essence et la portée, ils ne trouvent auprès d'eux personne, parents, frères, amis, maîtres, ni même confesseur, pour les initier à ce qui va désormais, pour eux comme pour tous les êtres humains, devenir, qu'ils le veuillent ou non, le grand mobile, le grand motif de douleur et de joie qui décidera de toute leur vie. Rien ne leur ouvre les yeux sur l'office nécessaire et suprême de notre existence terrestre, sinon les révélations clandestines d'un camarade dont l'esprit s'est nourri de lectures hâtives et incertaines. C'est un péché, c'est un scandale, c'est une honte pour cette société corrompue de préjugés qui lui dessèchent les sens et le sentiment, que de parler, avec une sérénité grave et selon la vérité, de choses graves dont la compréhension doit déterminer chez les jeunes gens encore anxieux une ère de bonheur ou d'infortune. Et comme ces jeunes gens sont pétris de bonne heure, en bons allemands qu'ils sont, d'abord dans les irréalités faussement sentimentales d'un folklore un peu niais, puis dans les insanités amphigouriques de la métaphysique la plus abstruse, ils se débattent éperdument dans un conflit sans bonne issue possible : ou ils s'enfourneront plus avant, prunelles éteintes, oreilles bouchées, dans les ténèbres du rigorisme le plus papelard et le plus sinistre, ou, bousculés de doutes, d'irrésolution, torturés de désirs, de honte et de mépris de soi-même, ne pouvant tuer en soi la force vivifiante et transfiguratrice, ils fuiront le monde, ils fuiront ceux-là même qu'ils eussent aimés, ils se fuiront, hébétés et pantelants, dans le suicide.

J'eusse aimé que du moins, comme conclusion à sa pièce, M. Wedekind, autrement que par l'apparition impérieuse de cet étrange

et inexplicable homme masqué, plus glacé encore que le mort par suicide qui s'est levé une heure de son tombeau, eût exalté, avec un enthousiasme plus fier et plus chaleureux, la volonté de se mêler à la vie, dont regorge tout être juvénile et qu'il ne lui est pas permis de réfréner en vain ; j'aurais voulu qu'il mît glorieusement en pleine lumière la beauté des choses terrestres et sensibles, la grandeur de l'instinct qui porte à tout admirer, à tout aimer, à tout êtreindre. J'aurais désiré une conviction fervente qui l'eût poussé à magnifier à leur taille véritable la grandeur et la splendeur des plus matérielles réalités, à proclamer avec orgueil l'ivresse héroïque de la sensualité et de l'amour, la frénésie merveilleuse des effusions charnelles.

Mais dans une œuvre destinée à combattre de fausses conceptions morales, implacables et stérilisantes, peut-être M. Wedekind a-t-il estimé plus profitable de ne point transgresser les limites d'une froide morale qui, admissible même à des esprits faussés par la religiosité malade de notre temps, signifierait déjà quelque relâchement, quelque conciliation avec les nécessités d'une vie plus réelle. C'est, il ne faut pas l'oublier, œuvre de combat plutôt qu'œuvre de principe.

Le détail de l'anecdote dramatique n'importe ici que secondairement. Dans une suite rapide de tableaux, coupés à la manière des drames de M. Maeterlinck, l'auteur nous expose l'ingénuité de petites filles qui, innocentes et abusées, se trouveront, par les fatalités de l'existence, détournées soit, comme Ilse, vers les noces et les fêtes insouciantes, soit, comme l'attendrissante Wendla, vers une maternité précoce, irrégulière et mortelle, sans même que leur candeur en soit effleurée, tant elles sont saturées du poison des fables puérides dont on les a volontairement perdues. D'autre part, voici deux jeunes écoliers, dont l'un sait, non sans quelque forfanterie, et dont l'autre cherche, avec angoisse, avec peur. Quand il a découvert, ce dernier se tue ; l'autre a cédé à la poussée de l'instinct, c'est lui qui a rendu Wendla mère ; il est chassé, comme élément de trouble dangereux, de son collège ; son père, homme d'ordre et de justice, malgré les supplications de la mère qui croit encore avoir tout fait en inondant son fils du déluge continuel de prêches froidement moralisateurs, le fait enfermer dans une maison de correction ; il s'en échappe, et c'est alors que, dans le cimetière où, se heurtant à la tombe fraîchement creusée de Wendla, dont il se croit l'assassin, il voit apparaître d'une part, portant sa tête sur son bras, son ancien ami mor' qui veut l'entraîner vers le néant, d'autre part l'homme masqué qui le décide à vivre et à se mêler aux vivants. Il vaut mieux ne rien dire de deux ou trois scènes ridiculement et lourdement caricaturales que les acteurs, MM. Dayle, Sauriac, Stengel, Ferny, Duperré, ont réussi avec succès à faire supporter.

Il est regrettable que cette pièce, de tendance louable et salubre, ou plutôt que ces tableaux successifs soient irritants par la composition artificielle, fictivement ingénue, et parfois spécieusement lyrique, du dialogue. Nous pouvions nous attendre à de l'ingénuité plus délicate de la part du poète qui a su mettre un charme plus spontané dans les gracieux poèmes de son recueil, *Die Vier Jahreszeiten*. Cela est froid comme un exposé de doctrine, à l'aide d'exemples vécus. M. d'Humières s'est, avec un tact et sans doute une précision, merveilleux, acquitté de sa charge de traducteur, ce qui ne saurait surprendre, il nous y a accoutumés; M<sup>me</sup> Deshayes, qui fait à la perfection l'enfant, M<sup>mes</sup> Gisèle Gravier, si joliment sautillante, Gina Barbiéri, Bernold; MM. de Guingand, L. Roger, Durec ont interprété la pièce avec un remarquable ensemble et un talent parfait. La mise en scène, très sobre et très soignée, pourrait servir de modèle à des théâtres plus riches et de prétentions plus grandes.

Quant à **Monsieur Mésian**, comédie en 1 acte, de M. Pierre Véber, c'est une bouffonnerie inoffensive et agréable, menée avec beaucoup d'entrain par M<sup>mes</sup> Caumont et Gisèle Gravier, en compagnie de MM. Bouchez, Dayle et Sauriac.

**MEMENTO.** — Palais-Royal: *L'Heure de la bergère*, comédie-vaudeville en 3 actes, de M. Maurice Ordonneau (24 octobre). — Athénée: *Arsène-Lapin* (nouvelles aventures d'après les romans de M. Maurice Leblanc), pièce en 3 actes et 4 tableaux, de MM. Francis de Croisset et Maurice Leblanc (28 octobre). — Gymnase: *Le Passe-Partout*, comédie en 3 actes, de M. Georges Thurner (30 octobre). — Athénée: *Gaby se marie*, pièce de caractère en 1 acte, de M. Maurice de Faramond (2 novembre). — Nouveau Théâtre Indépendant: *Le Fossé*, pièce en 3 actes, de M. Georges Jouvent; *Le Libertaire*, pièce en 1 acte, de M. Olivier de Tréville; *Le Chat parti, les souris dansent*, pièce en 1 acte, de MM. Géo Thur et René Delime (6 novembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

### MUSIQUE

**OPÉRA :** *Le Crépuscule des Dieux*, de Richard Wagner.

En mai 1854, Wagner terminait l'instrumentation de *l'Or du Rhin*, en novembre 1874, avec la partition d'orchestre du **Crépuscule des Dieux**, il achevait sa tétralogie. Vingt-deux années s'étaient écoulées depuis la rédaction du poème (1852) jusqu'à l'accomplissement de l'entreprise gigantesque, de l'œuvre proclamée par son orgueilleux créateur « la plus grandiose qui fût jamais ». Qui oserait sourire aujourd'hui d'une telle assurance et contester l'affirmation hautaine ? « La plus grandiose », certes, Wagner avait raison. La plus inouïe d'audace et de puissance, mais peut-être aussi de volonté. Vingt ans, c'est un long morceau de vie, toute une ère d'évo-

lution pour un artiste. Il semble que Wagner ait été quelque peu prisonnier de la grandeur de son rêve. Déjà peut-être, quand il composait *la Walkyrie*, un art tout différent hantait son impatient génie en genèse d'un monde sonore inconnu. Peu à peu le musicien s'irrite ou souffre du délai matériellement nécessaire à la réalisation homogène et ininterrompue de la tâche immense imposée par le drame. Il tente en vain de résister. Au beau milieu de *Siegfried*, il s'arrête et se libère avec *Tristan*. Ce n'est qu'après *les Maîtres Chanteurs* qu'il aura le courage de reprendre l'ouvrage abandonné. Aussi, dans son ensemble, *l'Anneau du Nibelung* apparaît-il une œuvre, sinon inégale, du moins dépareillée. C'est un tout autre musicien que celui qui la commença, celui qui la finit avec ce formidable *Crépuscule*. C'est un autre homme aussi, et, en songeant que cet homme était sexagénaire quand il en écrivit la dernière mesure, on est certes moins étonné d'y devoir constater quelque latent effort que stupéfait de la splendeur du résultat. On se convainc bientôt que cet effort visible dénoncerait malaisément la fatigue de l'âge, mais trahit bien plutôt un acharnement volontaire à poursuivre un dessein insciemment périmé. Jamais Wagner ne déploya peut-être ailleurs verve plus étincelante et plus souple, inépuisable à enrichir, renouveler, refondre et triturer l'innombrable substance thématique en exploitant, avec une telle infaillible et désinvolte sécurité, toute la gamme des ressources expressives ou pittoresques, des nuances les plus délicates de la grâce aux envols d'une force écrasante. Et, en présence de cette extraordinaire jeunesse de son génie, on peut se demander ce qui fût advenu si Wagner, au lieu de le mettre aux prises avec des inspirations anciennes quelquefois de vingt ans, avait exigé du nouveau de sa fécondité exubérante. Peut-être la Tétralogie nous a-t-elle privés d'un chef-d'œuvre intermédiaire entre *Tristan* et *Parsifal*, ou succédant à un *Parsifal* moins tardif. Elle nous a valu ce *Crépuscule* hétérogène et magnifique, que depuis si longtemps nous souhitions de connaître chez nous au théâtre.

Ce n'est évidemment pas la faute des actuels directeurs de notre Opéra National, si cet événement subventionné n'arriva qu'en l'octobre de ce 1908. On ne saurait assez hautement les louer au contraire pour une activité artistique dont on avait perdu, non seulement l'habitude, mais jusqu'au souvenir en l'endroit, et on sent que, nous offrant enfin *le Crépuscule*, ils y ont apporté des soins exceptionnels. M. Messager, qui présida assidûment au travail des répétitions, eut la coquetterie de nous présenter l'œuvre au pupitre du chef d'orchestre. Et, de fait, sous son geste et son bâton, cet orchestre apparut quasiment méconnaissable, et réussit le plus souvent, par d'inaccoutumés contrastes ou l'ampleur des sonorités, à vaincre la piètre acoustique du local. Toutefois, si l'exécution fut ici à bien peu près par-

faite et digne des plus sincères compliments, l'autre côté de la rampe procura maintes déceptions. D'abord, on n'éprouva pas un instant que les décors du *Crépuscule* dussent ruiner notre Opéra, sans davantage soupçonner qu'ils lui aient coûté plus d'imagination que d'argent. Sauf peut-être le coin de forêt rocheuse et ensoleillée où Siegfried vient mourir, ils s'attestent assez économiquement, voire gauchement quelconques, pour qu'on déplore amèrement qu'une indisposition malencontreuse ait empêché, dit-on, M. Pierre Lagarde de surveiller leur élaboration. Tels quels, cependant, ces décors pourraient à la rigueur fournir un acceptable cadre à la légende wagnérienne, à condition d'y être aidés par des jeux d'éclairage et la polychromie appropriée des lumières. Est-il vrai que notre Opéra soit, à ce point de vue, aussi bien outillé, sinon mieux, que la salle Favart ? Dans ce cas, son chef électricien devrait aller passer de temps en temps sa soirée à l'Opéra-Comique. Il y apprendrait bien des choses, entre autres l'art des dégradations insensibles, le mystère radieux ou sinistre des ombres mauves, bleues, irisées, glauques ou livides. A l'Opéra, tout se déroule imperturbablement sous un jour cru ou bien dans l'opacité terne d'un gris plus ou moins foncé. Les scènes les plus saisissantes du *Crépuscule* ont pâti regrettablement de ce défaut d'une ambiance adéquate, en son mélange de réel et de fantastique, où mythe ou héros, gnômes, ondines, hommes, demi-dieux et dieux enchevêtrent leurs destinées et leurs progénitures. L'œuvre, pourtant, subit de plus sérieux dommages de la part d'une mise en scène dont quelque inexpérience, excusable aux débuts de janvier, paraît en train de s'aggraver jusqu'à laisser craindre le retour des toulousainiseries d'antan. N'est-il pas singulier que, malgré la meilleure bonne volonté manifestée, notre Opéra semble impuissant à se désengluier de ses pires traditions ? Est-ce routine ou insouciance qui nous fit contempler tout d'abord, au centre exact du décor, les trois Nornes plantées debout en triangle équilatéral de plusieurs mètres de côté et chacune à son tour attrapant au vol, adroitement lancé, un peloton de corde ou de ficelle dont le « flic, floc » cinglait les planches, pour, après ce scabreux exercice, se rassembler sur une trappe étroite et non moins centrale et disparaître graduellement dans les dessous grâce au candide et antédiluvien machinisme ? L'exorde était fâcheux et, si ce qui suivit ne le racheta guère, la péroraison dépassa toutes appréhensions. Je n'insisterai pas sur le bateau qui vogue sur le Rhin et aborde tout seul, sans aviron ni voile, portant Siegfried casqué, lance et bouclier dans sa dextre, et tenant du poing gauche son cheval par la bride ; sur l'étrange fantaisie qu'eut Brunnhilde, livrée par Siegfried à Gunther et retrouvant, avec au doigt l'anneau dérobé, son amant époux de Gutrune, de choisir la cloison d'une « loge sur la scène » pour y exhaler sa douleur ; ni sur un tas des menus ou non détails



*ejusdem farinae*. Mais, au dernier tableau, cette apogée du drame, voici ce qui se passe : M. Van Dyck-Siegfried, peu désireux de faire le mort pendant 35 minutes, est remplacé par un figurant qui ne lui ressemble pas assez pour qu'on puisse montrer sa figure, ce qui nécessite l'entrée du brancard à l'envers et l'exposition corrélatrice du cadavre ; là-dessus, M. Delmas-Hagen tue Gunther et M. Gilly, celui-ci, qui n'a pas plus envie de rester là que M. Van Dyck d'y être, s'en va tomber au pied de l'escalier qui conduit chez Guttrune, près des coulisses favorables à un escamotage subreptice, si bien qu'il n'y a plus personne quand Guttrune doit « tomber sur le corps de Gunther et demeurer ainsi jusqu'à la fin de l'acte », aussi la pauvre enfant, M<sup>lle</sup> Féart, soutenue par ses femmes, en profite-t-elle pour gravir le susdit escalier et s'éclipser dans ses appartements. Enfin, Brunnhilde ordonne qu'on dresse le bûcher et, pour dissimuler l'opération vulgaire, tout le monde s'éloigne aussitôt, se groupe dans le fond en tournant un dos unanime à M<sup>lle</sup> Grandjean, à l'instar de Hagen dans son coin. De sorte que l'infortunée Walkyrie, dépourvue d'auditeurs autant que d'interlocuteurs, est bien forcée de s'adresser au public par-dessus le trou du souffleur pour déclamer sa plainte et son oracle. Le spectacle est des plus pénibles, et — (en un tel moment!) — frise le ridicule. De semblables négligences de mise en scène, irrespectueuses des prescriptions de l'auteur, sont trop facilement évitables pour qu'on les puisse pardonner en aussi solennelle occurrence. Par ailleurs, encore que l'interprétation, si peu zélée au dénouement, ait, en somme, été très honorable, on n'oserait pas dire qu'elle fut le rêve. Corsetée sous un albe et élégant peignoir à traîne, coiffée en bandeaux ondulés, M<sup>lle</sup> Grandjean affichait impéremptoirement l'aspect, le type et les allures d'une vierge chassée du Walhall, endormie 20 ans sur un roc, entourée de flammes et réveillée d'hier. Son chant valait mieux que ses gestes. M. Delmas, blafard, orné d'une paire de sourcis noirs dont la pointe menaçait le ciel, s'évertua non sans quelque bonheur intermittent de dépouiller une indurée grandiloquence idoine à la majesté wotanienne qui lui devint une seconde nature. M<sup>lle</sup> Féart et M. Gilly semblaient passivement résignés à l'ingratitude de leurs rôles. M. Van Dyck était le seul qui parfois essayât de jouer d'autre façon qu'il est coutume à l'Opéra. Malheureusement, il jouit de beaucoup plus d'embonpoint que de voix. Son organe est usé jusqu'à la corde ultime et, sauf le respect dû à nos institutions, avec sa perruque bouclée, sa barbe rare aux joues et sa vaste encolure, il évoquait, en blond, étonnamment l'honorable Magistrat suprême et Président de notre République. Il mourut d'ailleurs assez mal, gêné sans doute autant que nous des effets de sa corpulescence, et peut-être celle-ci fut-elle aussi la cause que le rideau tomba dès les premiers accords de la marche funèbre, châ-

trée de la vision du cortège nocturne à travers les rochers abrupts. Outre la cruauté d'en imposer la charge à des épaules, il y eût eu évidemment quelque imprudence à risquer sur les praticables un Siegfried de ce poids.

Tout cela bien probablement ne contribua pas peu au sentiment de déception que j'avoue avoir emporté d'une représentation tant attendue. Mais n'y aurait-il pas des raisons plus profondes ? *Le Crépuscule*, hélas ! nous arrive trop tard au théâtre pour que nous l'y puissions accueillir avec cette fièvre des enthousiasmes néophytes propices à l'aveugle illusion. Aux temps héroïques du wagnérisme, nous aurions accepté bien pis que ce qu'on nous octroie et sans y prendre garde. M. Van Dyck eût pu impunément ceindre 1 m. 75 de tour de taille pour suspendre à son flanc Nothung et articuler sans pitié le petit nègre de la traduction Ernst. Aujourd'hui, notre regard est plus lucide, parce que notre cœur est plus froid. Et nous discernons mainte excuse en faveur de notre Opéra. La scénérie qu'exige ici le poème est d'un réalisme parfois puéril et souvent irréalisable. Si on peut exhiber des chevaux sur les planchés, rarement animal s'y avéra plus encombrant que Grane et plus nuisible à l'éventuelle gravité des situations. Le plongeon de Brunnhilde en selle dans le brasier et de Hagen dans le Rhin demeurent impraticables avec quelque vraisemblance et, d'un bout à l'autre de la tétralogie, Wagner use et abuse de trucs de machinerie dont on peut dire tout autant. Mais nous apercevons aussi que tout ce bric à brac d'accessoires n'est guère plus oiseux que son prétexte. Il est remarquable que ce soit dans des livrets selon la formule que Wagner ait modelé ses plus humaines créatures, et que, dès *l'Or du Rhin*, où il nait, et depuis, le « drame wagnérien » dévoie de plus en plus à l'abstraction alambiquée du verbe, se peuple d'entités peu ou prou mystico-métaphysiques. Même ainsi panachée d'humanité occasionnelle, cette multi-théogonie de *l'Anneau* est trop loin de notre âme pour nous toucher durablement et ne pas apparaître, à notre sensibilité ressaisie, aussi fastidieuse bientôt que la mythologie de l'Opéra des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles français. Entre Olympiens et Sous-Olympiens, voire eddiques, les conflits d'influence ou de sentiment ont toujours quelque chose de plus curieusement décoratif qu'émouvant pour les simples mortels que nous sommes, et l'adaptation wagnérienne, en truffant de philosophie la légende, l'a contaminée par surcroît de morale et de dialectique. La radieuse figure du « jeune Siegfrieg » exceptée, avec peut-être le couple épisodique Siegmund et Sieglinde, les personnages de la tétralogie ne sont pas moins que ceux d'Hugo en baudruche gonflée de pathos. Ils ne vivent pas : ils symbolisent et déclament. Ils s'agitent enfin dans une action composite, diffuse jusqu'à l'incohérence grâce à l'arbitraire adjonction de ce symbolisme

étranger à la saga originale. L'amalgame est factice et, nulle autre part peut-être, le disparate n'en semble si flagrant qu'en cet aboutissement de l'intrigue. En dépit du sublime annoncé, on songe irrésistiblement que, dans ce *Crépuscule*, il y a presque un sujet de vaudeville, avec ce falot Gunther qui envoie un ami, déguisé sous ses traits, lui quérir une épouse en un lieu dangereux, et puis qui se demande après s'il ne s'est rien passé d'inconvenant durant le court voyage, ahuri quand sa femme dénonce en l'obligeant commissionnaire un infidèle qu'elle nomme et dont elle réclame un anneau. Toute cette histoire d'amnésie, de remplacement, de bague et bigamie, qui nous conduit, avec Hagen, à l'Ambigu, est, en somme, assez puérile en sa complication laborieuse. On y goûterait volontiers la saveur d'une chanson de geste primitive, délassément de simplistes ancêtres, mais que, de ce mélo candidement entortillé, sorte impromptu l'éroulement d'un Ciel et « la régénération du monde par l'amour », il n'y a plus ici, à l'heure qu'il est, que de quoi nous interloquer. Avec son falbalas d'allégorie postiche, son affabulation incontinentement opiniâtrement ajustée au fruste réalisme épique ou légendaire, le drame lyrique wagnérien portait en soi le germe de sa ruine. Nous constatons aujourd'hui sans remède tout le faux, le chiqué de cette symbologie matinée d'intellectualisme abstrait. De tout cela, il reste et restera la musique intangible à travers les siècles. Et cependant cette musique immortelle, elle non plus, nous ne l'entendons pas comme autrefois. Cette musique, dont l'enchantement dionysiaque nous enivra jadis jusqu'à l'hypnose, où nous croyions entendre la voix de la nature impolluée, nous l'éprouvons désormais incoërciblement comme un *art*. Et il est troublant qu'il puisse nous sembler déjà que cet art soit décidément devenu « historique ». Peut-être notre illusion durerait-elle encore pourtant sans la révélation de *Boris* après *Pelléas*. Que d'insues conventions nous furent dévoilées soudain par l'ingénu chef-d'œuvre ! Il ne saurait être question d'égaliser ou d'opposer Moussorgsky à Wagner, mais, à l'éclair de ce *Boris*, nous avons mesuré tout d'un coup stupéfaits l'inconscient artificiel inhérent à notre culture occidentale, partant, à notre sensibilité même, marinée dans ce bouillon inéluctable. Et sans doute en percevons-nous plus nettement qu'hier la dose de culture corrélative infuse, inhérente à l'art wagnérien.

JEAN MARNOLD.

### ART ANCIEN

**Le Portrait de François René Molé, par Etienne Aubry.** — J'ai raconté dans la *Chronique des Arts* (1<sup>er</sup> novembre) comment j'avais eu le plaisir de découvrir l'auteur du très joli por-

trait de François-René Molé, prêté par M. G. Dormeuil à l'exposition récente du Théâtre :

Le portrait de Molé a en effet été gravé par Augustin de Saint-Aubin en 1786, et ainsi que je m'en aperçus alors d'une visite au musée des Arts Décoratifs, cette estampe n'est précisément que la traduction de la peinture de la collection Dormeuil. J'avais été vivement frappé par la qualité de l'original, par la sûreté du modelé, la finesse du coloris, la vie de la physionomie et j'avais éprouvé la curiosité vague de découvrir l'auteur de cette œuvre remarquable, quand je reconnus tout à coup mon personnage à l'Exposition même du Théâtre, le visage simplement renversé à contre-sens par le tirage de la gravure. J'étais en face de la planche de Saint-Aubin, qui porte non seulement son nom, mais aussi, comme on sait, le nom du peintre E. Aubry.

Il n'y a entre la toile et la gravure que quelques légères différences. Saint-Aubin a naturellement supprimé les fleurettes brodées sur l'habit jaune à manches mauves, et pour remplir cette partie il a indiqué un col à revers, mais il a conservé le petit motif décoratif de la cravate de dentelle. Quant au visage, il est exactement copié sur la peinture : même dessin, même éclairage, même modelé, même lobe de l'oreille ; seule la valeur des sourcils et de l'ombre au-dessous du nez paraît dans la planche légèrement adoucie. Le changement le plus important porte sur la perruque, qui est arrondie, tandis qu'elle affecte dans la peinture une forme plus conique et d'ailleurs plus amusante. Mais ce changement peut s'expliquer par le fait que les deux œuvres sont d'époques différentes. Etienne Aubry était déjà mort depuis cinq ans lorsque le portrait de Molé fut gravé, et celui-ci même, à en juger par l'âge du personnage représenté, devait remonter aux environs de 1771. Peut-être même cette modification est-elle due au désir du portraituré : Molé devait en effet s'y connaître en perruques, étant par son mariage avec sa camarade de la Comédie Française, M<sup>lle</sup> de L'Épinaï, gendre du sieur Claude-André Pinet, perruquier.

Voici comment le *Mercury de France* de février 1786 annonça la gravure :

Portrait de François-René Molé, comédien français, pensionnaire du Roi et professeur de l'école royale de chant, de danse et de déclamation. Ce portrait vu de face et format grand 4° est gravé par Augustin de Saint-Aubin d'après le tableau original de feu M. Aubry, peintre du Roi. Il se vend à Paris chez l'auteur, rue des Prouvaires, n° 54. Prix : 3 livres. Ce portrait doit exciter l'empressement du public par la beauté du burin, le mérite de la ressemblance et les talents rares de l'original.

Je ne puis m'arrêter longtemps à l'hypothèse dans laquelle le même personnage se serait fait peindre deux fois avec la même pose par deux artistes différents : elle soulève trop d'invéraisemblances et d'impossibilités pour pouvoir être prise au sérieux. Il faudrait admettre que les deux peintres ont choisi la même toile ovale, chose déjà rare, que le modèle a pris exactement la même pose, chose plus difficile

encore, que la mise en page dans la toile fut identique, nouvelle coïncidence tout à fait inadmissible. Il faudrait admettre par surcroît que les deux artistes ont dessiné exactement de la même façon les profils, les yeux, l'oreille et quiconque a touché un pinceau sait combien diffèrent deux interprétations du même sujet. Et ce n'est pas tout : il serait nécessaire que la cravate du personnage elle-même se soit replacée avec les mêmes plis, pour que son motif décoratif ait gardé le même dessin. La chronique du XVIII<sup>e</sup> siècle s'occupait trop de Molé pour que pareil fait pût passer inaperçu.

On me permettra de ne pas insister. Et comme Molé vivait encore lorsque le portrait fut gravé, Saint-Aubin ne pouvait avoir sur l'auteur de la peinture le moindre doute. Si d'ailleurs l'acteur avait posé un portrait d'un peintre plus célèbre qu'Aubry, il n'eût pas manqué de le choisir pour le confier à Saint-Aubin. La peinture de la collection Dormeuil, quel qu'en soit le mérite, dénote d'ailleurs une observation patiente, une timidité de la touche, une certaine maigreur, un peu de sécheresse, qui indiquent un artiste encore à ses débuts, comme l'était Aubry vers 1770 ; ses portraits connus confirmeraient au besoin cette attribution. On ne saurait du reste songer à aucun des grands maîtres du XVIII<sup>e</sup> siècle, pas même le moins du monde à Greuze, dont Aubry cherchait à se rapprocher, mais qui possède une facture sensiblement plus grasse et plus libre.

Le portrait de Molé est la seule gravure connue de Saint-Aubin d'après Aubry. Mais celui-ci a été reproduit par de Longueuil, J.-C. Levasseur et les Delaunay. Nicolas Delaunay grave *Abus de la crédulité* et la *Première leçon d'amitié fraternelle* ; Robert Delaunay le *Mariage rompu* et la *Reconnaissance de Fonrcse* ; J.-C. Levasseur, l'*Amour paternel* et les *Amants curieux*, qu'il dédie au comte d'Angivillier. Celui-ci du reste entraînait Etienne Aubry à la suite de Greuze ; et bien qu'il appréciait assez le portraitiste pour s'être fait peindre par lui à deux reprises, il préférerait certes le genre sentimental ou héroïque. Sur ses conseils, le peintre versaillais fit le voyage de Rome et il prit malheureusement assez au sérieux les Italiens de la décadence pour les imiter dans un *Coriolan faisant ses adieux à sa femme*. Cette toile ne fut exposée qu'en 1781, après la mort de l'artiste. Il disparaissait à trente-six ans, étant né à Versailles le 10 janvier 1745 ; dès sa jeunesse il avait fait d'assez nombreuses copies de portraits et il acquit lui-même rapidement quelque réputation comme portraitiste. Il expose donc d'abord des portraits en 1771 quand il débute au salon et son *Jeurat* lui vaut de suite les éloges de Bachaumont :

Le dernier en rang des peintres à portrait, mais qui s'annonce par les plus grands talens et qui laissera bientôt derrière lui ses confrères, c'est M. Aubry. Une vigueur mâle, de la hardiesse, du caractère dans toutes ses

têtes le distinguent déjà singulièrement. Son portrait de *M. Jeurat* est d'une vérité de figure et de costume frappante; mais celui d'un peintre dans la manière libre de Greuze a arraché le suffrage de ce dernier, au point de lui donner de l'humeur et de ne pas contribuer pour peu à l'empêcher de rien mettre de ses ouvrages au Salon.

Je placerais volontiers vers cette époque l'effigie ferme et distinguée de François-René Molé. Celui-ci, qui était lui-même fils d'un peintre-sculpteur, devait avoir quelque goût naturel pour l'art. En 1771, l'acteur avait près de 37 ans; il venait de se marier, et conservait encore cette jeunesse d'allure et de physionomie qui rend son portrait si frappant. N'est-il pas même permis de se demander si cette œuvre charmante ne figurait pas parmi les toiles exposées sous le même numéro, sans indication plus détaillée?

Etienne Aubry reparait au salon de 1773 avec les portraits de *M<sup>me</sup> Victoire*, de *feu M. le duc de la Vauguyon*, gouverneur des enfants de France, du *maréchal de Broglie*, du *comte de Noailles*, du sculpteur *Vassé*; les portraits d'*Adam le jeune* et d'*Hallé* le font recevoir membre de l'Académie en 1775. Mais à partir de cette époque précisément, les portraits se font plus rares dans son œuvre, et l'anecdote l'emporte. Le comte d'Angiviller possède l'*Amour paternel*; Aubry peint une *Femme qui tire des cartes*, un *Enfant demandant pardon à sa mère*, des visites à la nourrice, et il lui faut un long commentaire pour expliquer au livret le sujet du *Mariage rompu*. A Rome, où il peint *Un Fils repentant de retour à la maison paternelle*, il prend une ruine antique comme décor, et il a soin de copier les costumes locaux. Le *Coriolan* sera sa dernière œuvre.

C'est moins pour ses peintures anecdotiques que pour ses portraits qu'Etienne Aubry retient maintenant notre attention. Si même dans le genre larmoyant où versait l'artiste, son métier conserve assez de tenue, l'intention littéraire et quasi moralisatrice nous gêne un peu. Mais les visages témoignent d'une grande sûreté d'observation, d'un sens aigu du caractère, d'un savoir remarquable de dessinateur; le coloriste est sensible aux nuances et sait voir parfaitement les variations du ton selon la diversité de l'éclaircissement. Les portraits d'*Adam le jeune*, d'*Hallé*, de *Vassé*, de *Molé* suffisent à montrer le mérite d'Aubry, et seule sans doute la brièveté de sa carrière et la rareté fatale de ses œuvres ont empêché son nom de devenir plus glorieux; mais ses figures peuvent être placées à côté de celles des Tocqué, des Aved, voire de Greuze, et ce n'est déjà pas un si mince éloge.

**MEMENTO.** — Dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, M. de L. de Fourcaud termine la série de ses remarquables articles sur le *Pastel et les Pastellistes français au XVIII<sup>e</sup> siècle*; M. Prosper Dorbec étudie la *Tradition classique dans le paysage au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, et M. Jean

de Foville résume les découvertes récentes de M. Biadego, archiviste de Vérone, sur la biographie de *Pisanello*, qui fut jusqu'ici prénommé *Vittore*, sur la foi de Vasari, et s'est en réalité appelé *Antonio*.

Les documents retrouvés et publiés dans les *Atti del R. Istituto veneto di scienze, lettere ed arti*, t. LXVII, 13 juin 1908, nous apprennent en effet qu'en 1433 un peintre nommé Antonio Pisano, âgé de 36 ans, vivait à Vérone, rue San Paolo, avec sa mère Isabetta, âgée de 70 ans, et sa fille Camilla, enfant de 4 ans. Antonio Pisano, né en 1397, était le fils cadet d'Isabetta et d'un Pisan du nom de Bartolommeo; il fut exilé de Vérone après 1438 comme partisan du marquis de Mantoue, et nous savons d'autre part que le peintre Pisanello avait subi le même sort à la même époque. Antonio prend lui-même le nom de Pisanello, et il doit donc se confondre avec le pseudo Vittore. En 1442, Antonio Pisano obtint du Conseil des Dix l'autorisation de rentrer sur le territoire vénitien et d'aller à Ferrare rechercher des objets mobiliers. En 1443, Pisanello, depuis longtemps en rapport avec la maison d'Este, revient donc à Ferrare. C'est à 42 ans que Pisanello exécuta sa première médaille, puisqu'elle est de 1439 : il est possible que la fresque célèbre de Sainte-Anastasia soit postérieure à 1442, puisque Pisanello demeura toujours en relations avec Vérone, où il était à nouveau en 1445 et 1446.

Ces documents, joints à ceux précédemment publiés par M. Venturi, vont permettre de reconstituer à peu près complètement l'œuvre du grand peintre et médailleur véronnais, et il est à souhaiter qu'un nouvel ouvrage d'ensemble soit bientôt publié sur l'artiste.

TRISTAN LECLÈRE.

### LETTRES PORTUGAISES

Le Portugal social. — Paulo Osorio : *Lisboa, chronicas* ; Emprêza litteraria, Porto. — Alvaro d'Oliveira : *Corja* ; Anselmo de Moraes, Porto. — V. de S. de F. : *Os partidos que se partem e repartem* ; V<sup>va</sup> Tavares Cardoso, Lisboa. — José de Figueiredo : *Algumas palavras sobre a Evolução da Arte em Portugal* ; Livraria Ferreira, Lisboa. — Julio Dantas : *Rosas de todo o anno* ; *Mater Dolorosa* ; V<sup>va</sup> Tavares Cardoso, Lisboa. — Luiz Guimaraes filho : *Pedras preciosas*, vers ; Montevideo. — Memento.

Comme un malade inquiet qui se retourne févreusement sur sa couche et cherche à lire dans les yeux du médecin le secret de son existence, le Portugal social demande à la littérature de le renseigner sur lui-même. Il désapprend l'idylle et renonce à l'épopée ; il veut savoir ce qu'il vaut au juste. Hésitant au bord de la révolution et n'osant pas se livrer à l'inconnu, il pressent vaguement qu'un lourd problème psychologique s'enchaîne à la crise économique et politique qu'il traverse. Il devine qu'il a besoin d'hommes et ne sait où les trouver ; il doute. On lui a tant parlé de réformes, vainement. Ses penseurs les plus éminents, ceux qu'il révère pour la noblesse inattaquable de leur âme, lui ont dit : « D'abord, instruis-toi ! » Le Portugal voudrait bien s'instruire ; mais il a faim ; il a faim et il ne veut pas le laisser paraître. Il a cru, il croit encore à la

supériorité française, et il a fini par trop nous ressembler, dans le marasme.

Au fait, il a peur, ce chevalier devenu bourgeois, peur d'agir ; car il demeure profondément catholique, presque à son insu, et il est entré dans sa volonté quelque chose de destructif. Par nature, il envisage la vie comme une figuration de théâtre ; il y voudrait paraître glorieux. Comme pour tous les peuples d'éducation latine, la grosse affaire est de jouir, non de conquérir. Aussi, quand on lui recommande de s'instruire, il en agit comme nous-mêmes ; il songe à cultiver d'abord l'intelligence, qui sert à ruser, à ergoter, à couper les cheveux en quatre, oubliant qu'avec de la volonté et du bon sens on arrive à tout, à la condition de ne pas hésiter. Or, c'est dans la famille qu'une pareille éducation dynamique se prépare, et il faut que chaque membre du groupe soit intimement convaincu du sérieux de la vie, avant que celle-ci ne soit venue étreindre à la gorge les imprudents, sans quoi toute désillusion devient démoralisante, par excès de sentimentalité blessée.

Au reste, tandis que l'esprit scientifique de raison pure tend à ruiner, chez les hommes que sollicite un idéal de progrès, l'immobilisme traditionnel et religieux, la femme n'emprunte à l'évolution moderne que le goût du luxe et des frivolités trop coûteuses. Pour tout le reste elle demeure docile aux suggestions catholiques de soumission à une autorité morale, dont on ne discute pas et vis-à-vis de qui tout ce qui sait se cacher est sûr d'être pardonné. Ainsi éclatent, à la base de la famille et dans le cœur de chacun, de désastreuses divergences, source intarissable de mille faiblesses et de mille hésitations.

Sur cette stagnation fleurit abondamment l'arrivisme sans scrupules ou, chez les meilleurs, cette fausse conception que l'énergie d'un seul homme peut un jour tout sauver socialement et politiquement. Ce fut là l'erreur de Franco. Le dictateur avait annoncé l'intention de gouverner « à l'anglaise » ; il oubliait que les âmes anglaises sont plutôt rares en Portugal et que, pour en susciter un nombre suffisant, une longue préparation de liberté, de responsabilité individuelle, est nécessaire.

Ah ! comme le Portugal nous ressemble ! me disais-je, tout en savourant l'humour exquis des chroniques alertes que Paulo Osorio consacre à la société actuelle de **Lisbonne**. Grâce à lui, on saura dans l'avenir à quels travers de vanité, à quels égarements de sensualité misérable elle était en proie, quand se produisit en pleine rue l'assassinat de deux princes, et l'on trouvera plus sûrement l'explication du formidable événement. Directeur d'un journal franquiste, observateur mordant et très averti des causes du malaise social, critique alerte et fort au courant des choses du théâtre, Paulo Osorio



ne se fourvoie point ici dans la politique et sait demeurer littéraire. Il est dans son rôle de journaliste : il renseigne ; mais il n'oublie pas les exigences de l'art et du goût : il sourit. Ainsi nous supportons plus allègrement ce que son ironie cache d'amer et de presque volontairement pessimiste. Il excelle à dire aux femmes la dure vérité tout en se défendant de la dire ; il est psychologue et il a de l'esprit. De plus il cherche consciencieusement à voir la vie telle qu'elle est. Seulement est-il bien vrai que Porto soit demeuré si provincialement traditionnel, idyllique et ennemi du faux luxe, quand on nous montre une Lisbonne si éprise de clinquant qu'elle en préfère se priver chez elle du plus élémentaire confort ? Sous ce rapport, on est certainement en avance sur nous, aux rives ensoleillées du Tage. C'est que Lisbonne est pauvre et veut paraître opulente. Mais, comme Paris, ne ferait-elle pas étalage de sa corruption même, en haine du Philistin ? Et puis cela permet si bien la satire en un pays où, dans le cœur de chaque Properce, sommeille un Juvénal.

Et si ce Juvénal en herbe ne se hausse qu'à la hauteur d'un Paul-Louis Courier, pourquoi nous en plaindre ? Tout le monde n'est pas Gomes Leal ou Guerra Junqueiro, et l'ironie d'un Eça ou d'un Camillo a bien également son prix. C'est pourquoi le pamphlet à travers lequel Alvaro d'Oliveira s'évertue à définir ce qu'est la *Corja* portugaise (la canaille) ne nous a point déplu. Nous partageons volontiers sa haine des modernes vilénies ; mais, parmi les vieux systèmes de culture humaine, en est-il encore un qui puisse nous fournir le remède immédiat ? J'en doute. Honnêteté, amour, vertu ! Qui viendra persuader l'homme actuel qu'il y va de son bonheur d'être généreux et juste ? Nous retournerons-nous, avec l'auteur des *Partis qui se subdivisent*, vers un idéal d'améliorations politiques, en dehors des ambitions de coteries ? Les programmes n'ont de raison d'être que le désir perpétuellement inassouvi de figurer à l'assiette au beurre, on le sait ; mais, encore une fois, comment réformer l'homme ? — « Lavons le corps social des vices qui le souillent ou nous allons tomber au niveau du Maroc ! » s'écrie le pamphlétaire. Et il a raison. Mais c'est toute une éducation à tenter en conformité des tempéraments, et cette éducation prendra longtemps. En attendant, il convient que le Portugal ne se départisse pas d'une vertu qu'il a dans le sang : la patience. Sa gloire, au surplus, est non pas uniquement dans le colossal effort des grandes découvertes maritimes, mais surtout dans son art et dans sa pensée.

A cet égard, les revendications esthétiques d'un José de Figueiredo ont peut-être une meilleure portée pour réintégrer l'élite en sa fonction propre, qui est de faire progresser le sentiment national. **Quelques paroles sur l'Evolution de l'Art en Portugal** documentent de façon précise la tendance à la nationalisation pro-

gressive manifestée par l'art lusitanien, depuis ses origines jusqu'au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, et forment un heureux complément aux judicieuses opinions critiques de *Portugal à l'Exposition* et d'*O Legado Valmor*. En même temps, ceux qui ont pu lire aux pages du *Portugal Contemporain* le chapitre éloquent que José de Figueiredo consacre aux artistes lusitaniens d'aujourd'hui désireront sans doute que toute cette matière intéressante et peu connue serve bientôt à former un précis historique intégral de l'art portugais jusque maintenant.

Dès aujourd'hui, nous savons que le mariage intime de l'influence flamande et du sentiment portugais était en passe de faire éclore une école autochtone, quand survint l'envahissement du jésuitisme et la chute de la nationalité portugaise au XVII<sup>e</sup> siècle. Il nous est en même temps démontré que l'école dite de Madrid eut pour véritable précurseur le portugais Sanches Coelho, que l'influence du tempérament portugais fut énorme chez Velasquez, dont les ascendants étaient originaires de Porto, et que la grande époque picturale de l'Espagne se clot avec un autre fils de Portugais, Claudio Coelho.

Si la fine et enveloppée manière flamande de voir et sentir la lumière se fit admettre si facilement en Portugal, c'est que ce pays est côtier, brumeux et que la domination arabe s'y fit moins sentir qu'en Espagne. De là également son refus d'accepter sans résistance les canons esthétiques de l'Italie. Il fait bon mettre en lumière ces faits qui expliquent dans une certaine mesure comment l'influence de la France fut le point de départ de la renaissance contemporaine. Notre art, en effet, se veut d'abord expressif et personnel ; c'est pourquoi il rayonna.

Avec raison le brillant dramaturge Julio Dantas est allé demander à la tradition le secret d'une rénovation théâtrale, et son art, comme celui de Grao Vasco, cherche à s'enraciner directement dans la vie portugaise. Qu'il demande à l'histoire ses sujets ou qu'il les emprunte aux événements de l'existence quotidienne, c'est au cœur qu'il s'adresse, et il ne tire ses meilleurs effets que de l'intériorité de ses personnages. Les péripéties contrastées ne sont pas son fait ; il aime mieux émouvoir que surprendre. Sa récente comédie en un acte, **Rosas de todo o anno**, très dix-huitième siècle, met en scène un sentiment analogue à celui qui rendit célèbres les lettres de la Religieuse portugaise et constitue un agréable pendant au *Souper des cardinaux*. Ce pourrait être également le dernier acte en épilogue de quelque *Don Juan* nouveau, encore que le personnage n'apparaisse sur la scène qu'en portrait, aux mains de la pauvre nonne impuissante à arracher la passion de son cœur meurtri. Ah ! cette confiance de la religieuse à l'enfant innocente qu'il s'agit de sauver est une trouvaille de simplicité, et combien émouvante !

**Mater Dolorosa** dramatise un autre calvaire, celui de la mère pauvre et veuve, dont tout le monde abuse et qui, poitrinaire, bientôt repoussée de chacun, se résigne à léguer son enfant, sans même l'embrasser une dernière fois de peur de l'empoisonner. Chaque détail ici s'emprunte à la réalité même et le dialogue est d'une rare acuité. Sans démonstrations sociales, sans thèse à faire prévaloir, Juho Dantas suscite ici le frisson tragique et souverainement humain de la pitié.

Ainsi l'Art, comme le Géant de la Fable, ne reprend de forces qu'au contact du sol, c'est-à-dire dans l'étreinte de la Nature, de la Tradition, du génie de la Race.

Qu'un peuple soit transplanté, et certaines de ses facultés vont se trouver exaltées. Ainsi nul poète portugais ne se manifeste aussi rutilant, aussi bibliquement sensuel que le brésilien Luiz Guimaraes Filho, dont les **Pierres précieuses** semblent l'œuvre de quelque Catulle d'Arabie ou de Chaldée.

Cependant, toutes ces qualités de luxuriance tropicale sont bien réellement en germe chez Eugenio de Castro, et Luiz Guimaraes est bien de la même race, tout en étant d'une autre terre.

Sous ce rapport, l'Exposition de Rio (section des Beaux-arts) peut servir à montrer comment les deux nations sœurs d'Europe et d'Amérique se complètent, à travers des directions communes. Cette exposition, à laquelle fit défaut la visite espérée du Roi Carlos — et pour cause — ne peut que favoriser une féconde compénétration réciproque.

**MEMENTO.** — Reçus, pour être prochainement étudiés, *Variacoes sobre um velho thema*, contes par Paulo Osorio; *No solio de amnhan*, roman par Dario Vellozo; *Divorciados*, roman de Cunha Meader, etc. Nous aurons à parler également d'un beau livre d'analyse psychologique : *Cartas d'amor*, du maître romancier Teixeira de Queiroz, et des *Mémoires d'une actrice*, de Mercedès Blasco.

PHILÉAS LEBESGUE.

### LETTRES NÉO-GRECQUES

Aristote Valaoritis : *Vios kai Erga*, trois volumes ; « Bibliothèque Marasli », Athènes. — Crise balkanique. — Pol. Dimitracopoulos : *To mystikon tou Bospo-rou*, roman oriental ; Dionysos Eustratios, Athènes. — Varlendis : *I Klironomia* ; Athènes. — Alex. Pappadiamandis : *Un Réve sur les flots*, traduit par Jean Dargos ; « Le Monde hellénique », Athènes-Paris. — Démétrius Bikélas. — Jean Pergialitis : *Ta Orea*, B. Trella *Tragoudia*, Athènes. — Sotiri Skipsis : *I Megali Avra* (prôti sfayida), poèmes ; Chaponet, Paris. — Memento.

Il est des commémorations meilleures que les statues ou les stèles funéraires, plus instructives surtout et plus fidèles gardiennes de la vertu des peuples : ce sont les chants qui célèbrent la gloire des héros ; ce sont les éditions définitives de poèmes où s'immortalise l'âme de la race. Voici trois tomes que tout Hellène digne de ce nom

devra posséder : ce sont la **Vie et les Œuvres d'Aristote Valaoritis**, le dernier des rhapsodes grecs, de qui la lyre ne vibre que pour faire souvenir, comme la cloche des morts glorieux. Ce monument de piété poétique et nationale vient à son heure s'ajouter à l'édition Solomos, et Kalvos, nous l'espérons, aura bientôt son tour.

Encore que M. Roûdis, avec son voltairianisme compréhensif, ait tenu à montrer combien la manière du grand Epirote influencée de Victor Hugo s'éloigne des vrais classiques, nous ne pouvons nous empêcher de le considérer comme l'héritier le plus direct du vieil Homère. Nul n'est davantage épique au sens propre du terme, tant par la profondeur du sentiment que par la puissance de l'image et la faculté suréminente d'animer les choses elles-mêmes. La matière dont il se sert est celle des chants klephtiques, et quand il célèbre *Vlakhavas*, *Phrosyne* ou *Athanase Diakos*, c'est le même but de libération qu'il poursuit. Son atmosphère naturelle est l'enthousiasme ; aussi son œuvre dégage-t-elle une impression toute spéciale de romantisme, mais de romantisme spontané, vivant, non artificiel ni voulu, malgré le souci parnassien du mot. On s'étonnera que nous ayons pu tout à l'heure lui donner le titre d'Epirote, alors que la destinée le fit naître et mourir Ionien, à Sainte-Maure. C'est que toute son inspiration et la langue dont il se sert, sa race même le rattachent particulièrement à l'Épire ; c'est que Sainte-Maure est en réalité une île épirote. « Valaoritis était bien, dit Nirvanas, de la race des aigles ; il avait la nostalgie des temps héroïques. » L'édition nouvelle permettra d'autant mieux d'apprécier l'homme et l'œuvre qu'elle nous offre toute une série d'inédits, spécialement les lettres, les discours politiques et qu'elle recueille pour la première fois toute une série de précieux documents biographiques.

Il faut, comme Vlakhavas, être le fils des amours suprêmes de l'Olympe et de l'Ossa pour porter en soi cette flamme, cette passion de grandeur et de liberté. On reconnaît à l'accent cette sorte de Grecs de qualité supérieure. Je songe à Christovasilis, dont précisément je viens de lire *les Funérailles du Platane*, un conte qui a la saveur musicale d'une rhapsodie des montagnes ; je songe au doux Krystallis et à tout ce que la Grèce nouvelle doit à la terre d'Épire. Ceux-là n'ont guère perdu leur temps en vaines discussions d'école ; leur art s'enracine dans le sentiment pur ; il jaillit directement du sol natal, et la source de toute véritable renaissance est là.

Ah ! par ces temps troubles de **Crise balkanique**, qu'il fait bon relire les vers vibrants du grand aède ! L'Europe, en vérité, s'est montrée injuste envers les Grecs, qui constituent bien, à travers l'Orient rouméliote, le plus vivace élément du progrès et de civilisation. Les Crétois, une fois de plus, se jettent dans les bras de la mère patrie, et n'est-ce pas chez eux qu'il faut aller chercher les premiers

monuments de la résurrection littéraire hellénique ? Au fait, depuis quelques années, leur large autonomie les avait à peu près délivrés du joug turc. Mais le vrai cœur indomptable de l'Hellénisme, l'Épire et la Macédoine, doivent attendre. La constitution d'un état grec trop exigü, en portant atteinte à la séculaire et légitime hégémonie morale de l'élément hellénique dans la péninsule, fut sans doute le point de départ de tous les troubles balkaniques. L'audace bulgare ne connut plus de bornes et, après un siècle de luttes, les races hostiles, à qui l'initiative grecque montra le chemin de la délivrance, vont retrouver côte à côte le Grec et le Turc alliés. Singulier retour des choses, bien peu fait pour faciliter la tâche de l'Hellénisme dont la Jeune-Turquie espère bien pouvoir se servir. Son chef, le prince Sabaheddine, est, paraît-il, un philhellène sincère. A défaut d'autres considérations, l'intérêt bien entendu de sa patrie devait le porter vers la Grèce ; car, si l'élément grec n'exerce à Constantinople la suprématie morale, c'en est fait peut-être de l'Empire turc en Europe. Et il peut advenir de cette collaboration éventuelle de deux races ennemies que soit restaurée, dans les limites qui lui sont dues, la prépondérance de l'Hellénisme. Mieux vaut le Turc que le Bulgare : telle est la devise d'Athènes. Reste à savoir quelle réaction va produire sur les sympathies turco-grecques d'hier et d'aujourd'hui le geste de la Crète. Mais cela ne saurait entamer les suggestions de l'instinct réciproque de conservation, que les Grecs ottomans aient favorisé ou non le mouvement constitutionnel de la Jeune-Turquie.

Si l'on s'en rapporte à un roman qui fit quelque bruit à Constantinople, il y a quatre ans, et qui met en scène toute l'action des Jeunes-Turcs en faveur de la liberté, les Arméniens auraient joué dans la préparation de l'état de choses actuel un rôle décisif.

Alertement écrit, quoique la langue employée soit plutôt celle des journaux que celle du peuple, **Le Secret du Bosphore** semble s'appuyer sur une documentation précise, et l'intérêt qu'il dégage n'est pas fait pour diminuer l'estime que l'on doit aux brillantes qualités dramatiques de M. Dimitracopoulos. Avec **L'Héritage**, le verbe vigoureux de Varlendis nous remmène vers la Macédoine et l'Épire. Un feu concentré de patriotisme couve sous ce récit âpre. La langue étincelle comme la rosée au flanc des monts, à l'aube. Et tout cela est tellement vécu, quoique à l'écart de nos lâchetés civilisées ! Emmanuel Roïdis avait raison à propos de Valaoritis : l'atmosphère qui règne ici n'est pas très classique.

Mais avec Pappadiamandis, dont *le Monde Hellénique* publie **Un Réve sur les Flots** suivi de *l'Amour dans les Neiges*, traduit en français par Jean Dargos, nous rapprochons du vieux Longus. Moschoula, la craintive baigneuse, est bien la sœur de Chloé, comme le remarque le traducteur lui-même dans sa judicieuse étude

sur l'écrivain ; toutefois l'accent a quelque chose de mélancolique et de presque fataliste, que l'antiquité ne connut point. Cela, et le permanent souci de réalité stricte, en même temps que le tempérament profondément religieux de l'auteur ont pu faire surnommer Pappadiamandis le Dostoiewsky néo-grec. Au fait, c'est le côté inconsciemment païen qui nous rend son art captivant, et cela est spécialement grec. Malgré le caractère presque intraduisible du texte, dont Jean Dargos s'est ingénié à conserver le charme ingénu, ceux qui liront en français ces deux contes ne seront point déçus : l'âme qui s'exprime là ne doit rien à personne, c'est celle d'un Verlain capable de s'atteler chaque jour pour vivre à d'ingrates besognes et qui trouve consolant, aux heures de loisir, d'aller chanter à l'église.

On a de lui un roman, *la Tueuse*, que l'on devrait aussi traduire, à cause des menus détails de mœurs et d'âme populaire dont il abonde et du sentiment profond qui l'anime. Certes, l'œuvre a ses défauts ; elle n'a ni le mouvement qui signale les beaux récits d'Éphthaliotis (je songe à *Marinos Kondaras* que vient de traduire Hubert Pernot), ni la vigueur imagée du *Mendiant* de Carcavitsas ; mais elle est séduisante comme un sentier fleuri au bord de l'eau. La parenté n'est pas niable avec certains contes de *Bikélas*, sur lesquels la mort récente de l'écrivain appelait mon attention, ces jours-ci : *La Sœur laide* par exemple, le *Pappas Narkissos*, le *Cap des Deux Frères* et surtout *Philippe Marthas*. La jeune Grèce doit énormément à Démétrius Bikélas, né à Syra en 1835 et qui s'était fait parisien. A son heure, il fut un initiateur. A l'encontre des Roidis, des Bernardakis, il ne se contenta point d'exprimer à l'égard du langage populaire des opinions libérales ; il prêcha d'exemple et, l'un des premiers, c'est-à-dire avec Polykas, bien avant le mouvement littéraire de 1880, il montra que le démotique était apte à tout exprimer dans le domaine de la prose. On lui doit ainsi de remarquables traductions des drames de Shakespeare et Petros Vasilikos, en interprétant le *Faust*, n'a fait que suivre une voie ouverte par lui. De plus il a proprement créé la nouvelle et le roman néo-grecs. Son *Louki-Laras*, suite de récits épisodiques de la Révolution grecque sous forme de roman, est bien la première œuvre du genre écrite en vulgaire. Mais la fin de sa vie, malgré la généreuse contribution aux *Poètes grecs contemporains* de M<sup>me</sup> Adam, signale un retour en arrière. La *Collection des Livres utiles* inaugurée par lui et la revue *I Meleti*, malgré leur haute valeur de divulgation documentaire, sont rédigées en puriste. Il faut le regretter.

Jean Pergialitis est un Bikélas jeune et qui aurait eu Krystallis pour camarade. La deuxième série de ses *Ta Oræa* nous est offerte sous le titre de *Folles Chansons*, et ce sont de discrètes mélodies un peu vagues, un peu teintées de mélancolie, çà et là nuancées de songe

amoureux ou nostalgique. La mer est toute proche et l'on distingue, à travers les rimes, l'écho de sa chanson ; mais cete fois c'est l'île natale et le rêve jailli de ses contours qui fournissent le thème. Ce poète est gracieux, aérien et pur ; c'est un Hellène de bonne race, aux yeux tournés vers l'Ionie de Solomos.

En Sotiri Skipis, il faut saluer un vrai lyrique ; il y a dans son verbe une force qui dénote chez le poète la présence du sang épirote. Autant que l'auteur justement applaudi d'*Argô*, dont le talent s'apparie à celui d'un Swinburne, il n'ignore rien des secrets de l'art ; mais chez lui, l'émotion est plus intérieure, plus musicale et moins directement visuelle. Hermonas est plus divers ayant beaucoup vu et lu ; Skipis est plus concentré, et son vers est comme une eau qui coule au flanc d'une montagne pour se précipiter dans la mer. Son nouveau recueil, **Le grand Souffle**, justifie réellement son titre : en ces poèmes passent tous les grands souffles de la vie. *Le Chant de l'Etranger*, *Le Nostalgique*, *Le Chant du malade*, ont une profondeur d'émotion que les poètes néo-grecs, depuis Kalvos, ont rarement atteinte. Et quelle souplesse lyrique dans la *Chevelure de Bérénice*, dans les *Rythmes des Larmes* ! Skipis est l'un des premiers qui aient réussi, dans la langue moderne, à retrouver la force et la beauté de l'antique, tout en conservant quelque chose d'autre, quelque chose d'un peu romantique aussi, au meilleur sens du mot. De la musique et du songe avec je ne sais quoi d'éperdument religieux et passionné ; voilà sa caractéristique.

**MENTO.** — A la scène : *L'Hirondelle*, *Maria Pentayotissa* du très délicat et fervent artiste qu'est Paulos Nirvanas, *Photini Sandri* de Grégoire Xenopoulos, les *Petrocharides* de Pandélis Horn, *l'Emancipée* de Papazophiropoulos, une pièce de Christomanos témoignent d'efforts soutenus en vue de créer un théâtre national. Nous avons dit les mérites de *l'Emancipée*, que nous avons goûtée en volume et dont le succès s'est affirmé à la représentation ; mais nous avons foi dans un art essentiellement grec, tel qu'il paraît s'ébaucher en la structure d'une *Maria Pentayotissa*, par exemple, que nous attendrons toutefois de lire pour la juger définitivement.

Reçu *Callirhoé*, d'Achille Caravias, *Nuits*, d'Irène l'Athénienne et de beaux vers d'Hélène Lamari. Nous en rendrons compte, ainsi que des vailantes revues : *Panathinaea*, *Néa Zoï*, *Pinacothiki*, *le Noumas*, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

### LETTRES RUSSES

**La Convention littéraire.** — Il y a peu d'années encore, rares étaient les voix qui se levaient en Russie en faveur d'une convention littéraire avec n'importe quel pays étranger. La convention avec

la France, qui existait depuis une vingtaine d'années, fut lamentablement dénoncée par le gouvernement russe au début des années 80 du siècle dernier sur la demande unanime des sphères littéraires. Et depuis, les œuvres littéraires et artistiques des auteurs étrangers devinrent une proie facile et gratuite à qui voulait les traduire, ou même contrefaire en Russie. Il y a près de cinq ans, j'ai fait une enquête sur la question et j'en ai publié ici même une grande partie. Ce fut un cri général et unanime des écrivains français contre cette absence de protection de leurs droits d'auteurs en Russie. Les expressions de « vol », de « piraterie », etc., étaient les plus douces parmi celles que je recueillis. Partout on réclamait une Convention littéraire. D'ailleurs les écrivains français ne se bornaient pas à crier *au voleur!* Victor Hugo, Emile Zola, Alfred Capus, Marcel Prévost (les trois derniers allèrent même en Russie dans ce but) firent des démarches spéciales pour obtenir la sauvegarde des droits des auteurs français en Russie, comme, à l'heure actuelle, les mêmes démarches sont faites d'une manière encore plus énergique par M. Georges Lecomte, président de la Société des gens de lettres.

Les démarches cependant restaient vaines. On se heurtait à l'indifférence des autorités et à l'hostilité des milieux littéraires et artistiques russes. Ces derniers avaient pour raison non pas la mauvaise volonté, mais une notion surannée des droits d'auteur.

Cette notion, en vertu de laquelle la traduction non autorisée ne serait pas une contrefaçon, est due à une mentalité spéciale, idéale et en même temps très élémentaire; d'après la tradition russe, l'écrivain a une mission à accomplir : la propagation libre des idées, des connaissances, de la littérature; le culte pour le principe de la liberté, pour les intérêts de la civilisation et de l'instruction publique. Cette conception dominait si bien toute autre considération que la pensée des honoraires qu'on aurait à payer en établissant le budget d'une publication, la pensée du pain, du vêtement, du logement, voire même de la récompense du travail de l'auteur, semblait entièrement secondaire, purement bourgeoise et mercantile; qu'on pût appeler ces appropriations un vol, une piraterie, cela paraissait incompréhensible.

A part cette mentalité, qui entre de plus en plus dans le domaine du passé, c'est encore les intérêts du progrès de la culture du peuple russe que les écrivains russes croyaient défendre en se prononçant pour la liberté absolue de traduction et contre toute convention littéraire. La Russie, disent encore les partisans attardés, mais nombreux, de la liberté absolue de traduction, consomme plus d'œuvres scientifiques, littéraires et autres qu'elle n'en produit et, en sa qualité de pays arriéré, elle en a besoin plus qu'un autre: en l'obligeant à payer à l'auteur des droits de traduction, on grève le peuple russe



d'un impôt qu'il ne peut pas payer et qui le privera des bienfaits de science et de la civilisation.

Mais je ne vais pas m'arrêter à tous les vieux arguments, d'ailleurs connus, *pour* ou *contre* la liberté des traductions. Tous ils peuvent être ramenés à deux causes : l'une morale et l'autre matérielle.

Au point de vue moral, les partisans de la Convention et la *majorité* des adversaires, après des débats passionnés de la dernière année, se sont déjà mis d'accord : profiter des œuvres des auteurs de pays étrangers sans les rémunérer, sans les défendre, surtout après que nos auteurs russes ont trouvé le moyen de sauvegarder leurs droits et le mettent en pratique (1), cela, évidemment, il est impossible de l'admettre comme une situation normale. « Mais, ajoutent immédiatement nos adversaires : 1° on nous lit relativement peu à l'étranger et le côté moral n'est pas aussi terrible qu'on le dit ; 2° la Convention amènera le monopole des éditeurs et lésera, par conséquent, les intérêts des traducteurs ; elle créera la cherté du livre, diminuera par conséquent son écoulement et sera nuisible à l'instruction du peuple. »

Le premier point, c'est encore de l'anachronisme. On lit à présent les auteurs russes autant que les autres, si ce n'est plus. Tolstoy, Dostoïevsky, Gorky, Andreïeff sont lus partout. Et ce n'est pas seulement en France, où même un écrivain démocrate comme l'auteur de *Sous-Off*, de *la Colonne*, des *Oiseaux de Passage*, etc., s'est plaint, il y a quelques années, dans *l'Echo de Paris*, de l'envahissement de la librairie française par les écrivains étrangers, et principalement par les Russes, mais ailleurs, et notamment dans l'hebdomadaire *Blätter für Bücherfreunde* de Munich, nous trouvons, par exemple, cette plainte contre les traductions russes publiées en Allemagne et en Autriche, en 1907, soit en librairie, soit dans les périodiques :

(1) Grâce à Tourguéneff et ensuite à Melchior de Vogué, la mode est venue à la littérature russe. Des traducteurs ou plutôt des *fabricants en traductions* ont ensuite compromis le mouvement et la *mode* allait disparaître, lorsqu'avec Gorki et une pléiade de *jeunes* — Veresaff, Kouprine, Ionkevitch, Alzman et surtout L. Andreïeff — l'intérêt pour la littérature russe reprit et un nouvel état de choses se fonda. D'un côté, la Convention de Berne permit aux auteurs russes de se faire protéger sur le territoire de l'Union en y éditant leurs œuvres, en texte russe, ce qui les assimilait au point de vue *protection* aux œuvres du pays et ce que la maison d'édition *Znanie* sut organiser en Allemagne sur une large échelle ; d'un autre côté, quelques auteurs étrangers en vue, notamment des auteurs dramatiques, s'entendaient avec des traducteurs russes de choix ou avec les directeurs de théâtre pour la remise préalable du *manuscrit* de leurs œuvres et distançaient par cette combinaison détournée les « fabricants de traductions ». Ce nouvel état de choses augmenta encore, si possible, l'état d'anarchie dans les relations littéraires de la Russie avec les pays étrangers. Des procès s'ensuivirent en Allemagne, en Italie, en France. On ne savait, et on le sait de moins en moins, quels étaient les traducteurs autorisés ou non à traduire telle œuvre russe qu'on apportait à un directeur de théâtre ou à un éditeur.

Il se trouve, en effet, que pas un écrivain et poète russe de talent n'est passé sous silence par la critique allemande; plusieurs d'entre eux sont même traduits plusieurs fois. A commencer par Léon Tolstoy et à finir par Alexandre Blok (jeune poète). « On ne voit rien de semblable — finit l'organe ci-dessus — en Russie par rapport à notre littérature allemande. On n'y connaît de nos écrivains contemporains que trois ou quatre noms glorieux; le reste n'est pour le lecteur russe qu'un son vide. »

Cette situation nouvelle de la littérature russe sur le marché universel écarte tous les vieux arguments d'un caractère aussi bien moral que matériel que nos contradicteurs puisaient toujours dans la faiblesse de la propagation des œuvres des auteurs russes en comparaison de celle des œuvres étrangères en Russie.

### §

J'aborde le second point : monopole, cherté du livre, etc.

Cet argument serait plus sérieux, s'il était juste. Mais, en théorie, il est plein de sophismes et, en pratique, il est faux. Le monopole ne peut pas être le résultat de la Convention pour la raison fort simple que ce qu'on appelle *monopole* existe déjà à présent et se développe de plus en plus et en dehors de la Convention : Maeterlinck, Mirbeau, Gorky, Andreïeff, Sudermann, etc., s'arrangent, grâce au système que j'ai indiqué tout à l'heure, de sorte que sans et en dehors de la Convention ils vendent le droit exclusif de traduction à tel ou tel autre traducteur et éditeur, et ce phénomène anarchique se développera, sans la Convention, de plus en plus, tant qu'il n'aura pas provoqué le dégoût profond et complet même chez les plus acharnés adversaires de la Convention, constituant du moins un régulateur légalement organisé des rapports littéraires internationaux. Dans ce mouvement anarchique, hors des défenses de par la Convention, entreront aussi les revues, comme y sont entrés *les Almanachs* qui donnent des traductions d'après *manuscrit*. Les éditeurs de livres et ceux de revues ont déjà et auront toujours leurs propres traducteurs. Et dans ce domaine aussi auront lieu, comme ils ont d'ailleurs d'ores et déjà lieu, différents changements et transpositions de forces, comme cela se passe dans tous les domaines de l'activité humaine lors de nouvelles conditions — juridiques et autres — de réalisation et de matérialisation du travail humain. Or, il est en général plus rationnel d'introduire le régime conventionnel, c'est-à-dire l'ordre et la loi aussi dans cette branche, où règne, à l'heure qu'il est, une anarchie complète.

Dans les premiers temps qui suivront la conclusion de la Convention, quelques perturbations se produiront peut-être dans les rapports entre traducteurs, auteurs et éditeurs. Mais elles seront encore moins considérables que l'on pourrait penser, car ces rapports « futurs » s'établissent déjà. Et dans ce domaine aussi la vie devance la loi écrite.

L'argument le plus grave que les adversaires de la Convention apportent, c'est que la Convention aura pour résultat la hausse du prix du livre et sera dangereuse pour la culture du pays. Si cet argument était juste, il suffirait seul pour que nous renoncions à toute Convention.

Mais l'argument ne supporte pas la critique. L'éditeur, en effet, qui, sous un régime légal, reçoit le droit exclusif de publier la traduction d'un livre, pour un délai de quelques années, a la possibilité, connaissant son marché (russe) et ne *craignant pas la concurrence*, d'éditer mieux et un plus grand nombre d'exemplaires afin de conserver, si possible, le marché, même après le délai conventionnel. Cette considération est confirmée par la vie et la pratique des pays qui ont adhéré à la Convention de Berne. Des éditions chères existent aussi bien dans les pays adhérant à la Convention que dans ceux qui ne le sont pas, et ce n'est pas de la Convention que dépend cette cherté, mais de l'état et des conditions du marché du livre, dans tel ou tel pays. J'ai examiné une quantité de catalogues de différents pays qu'on m'a envoyés de France ou qu'a mis obligeamment à ma disposition la maison d'éditions de la Société Wolff à Saint-Pétersbourg, et j'ai acquis la conviction que dans tous les pays les traductions non seulement ne sont pas plus chères que les œuvres originales du pays, mais qu'elles sont publiées comme les livres du pays aux prix ordinaires, ou moyens, ou réduits qui y existent aussi bien pour les éditions originales que pour des traductions. Lors des récents débats à la Société des Gens de Lettres à Saint-Pétersbourg, on nous a cité la différence des prix de certaines maisons d'éditions en Allemagne, mais ce fait n'a rien à voir avec la Convention : sans toucher à la question de savoir lequel des auteurs cités est supérieur ou a le plus de talent, on peut dire que tel ou tel y est plus à la mode, et alors, grâce à l'absence d'un prix accepté (comme en France, par exemple, celui de 3 fr. 50 pour un livre ordinaire), l'on vend l'œuvre de l'écrivain à la mode plus cher (en l'espèce Gorky) que celle d'un autre. Mais, en général, à toutes les questions et enquêtes dans les pays de Convention on n'obtient qu'une seule et même réponse : *la Convention n'a pas provoqué la cherté des livres*.

Ce qui confirme ce fait, c'est que les traductions des auteurs étrangers se trouvent publiées, par exemple en France, dans tous les formats, à commencer par les éditions à 3 fr. 50, en passant par celles de 2 fr., 1 fr. 50 et en finissant par celles de 25 centimes et même moins. Ce fait est connu de tout le monde, même sans statistique spéciale. A propos de cette dernière, je me suis adressé au Bureau de Berne qui obligeamment m'a fait connaître la seule statistique de ce genre qui existe, celle de la Suède.

La Société des gens de Lettres de Suède, en effet, dans son adresse au roi, du 12 décembre 1894, insistant sur la nécessité de conclure une Convention Littéraire, s'exprimait ainsi (1) :

C'est une inconséquence et cela reste une inconséquence d'introduire dans le code le principe d'après lequel le vol dont un étranger est la victime constitue un crime, mais d'ajouter : « Sauf quand ce crime est commis contre un écrivain ou un artiste. »

Les écrivains suédois appuyaient leurs considérations par des chiffres sur le mouvement de leur marché littéraire; ils montraient que les conventions séparées (avec la France et l'Italie) n'ont pas du tout amené la cherté des œuvres traduites. Ils ont pris précisément plusieurs des auteurs les plus populaires français et italiens, Amicis, Bourget, Daudet, Feuillet, Gréville, Loti, Maupassant, Zola, et ont comparé les prix de leurs œuvres avant et après la conclusion de la convention (en 1884) et il se trouva que dans la grande majorité des cas (6 sur 8) les traductions des œuvres de ces écrivains se vendaient *moins cher après la Convention*. C'est à ce cas, probablement, que faisaient allusion ceux qui citaient la Suède comme le pays où la Convention avait provoqué la baisse du prix des livres et des traductions.

Il me semble que le cas isolé d'une statistique (la Suède seule), incomplète d'ailleurs, ne nous donne pas le droit d'affirmer que la Convention amène l'abaissement des prix des traductions. Mais il nous donne une fois de plus le droit de répéter qu'il confirme la thèse générale, à savoir que la Convention ne produit pas la cherté du livre et que par conséquent elle ne peut être nuisible ni à la culture ni à l'instruction du pays. Et s'il en est ainsi, si la Convention littéraire, ou, plus exactement, l'adoption de la loi internationale, l'adhésion à la Convention de Berne ne viole pas les intérêts de la culture et de l'instruction du peuple et, par conséquent ne va pas à l'encontre des traditions idéales de notre société, alors notre argument demeure dans toute sa force, impérieux et catégorique.

Les écrivains russes voient bien qu'ils n'ont plus de raisons légitimes pour défendre la liberté des traductions, qu'ils ne peuvent pas plus longtemps défendre une situation, où leurs confrères les plus en vogue — qui restent, *quoi qu'on en dise*, écrivains russes — sauvegardent leurs droits d'auteur sur leurs traductions, tandis que les écrivains étrangers ne jouissent pas de cette sauvegarde.

Nous n'avons plus aucune justification à opposer à l'accusation que l'Europe porte contre nous — d'être des « voleurs littéraires », « des pirates »...

Cette réputation, cette situation doit cesser

(1) *Droit d'Auteur*, n° 12, du 15 décembre 6.

Nous devons nous joindre à la famille Européenne des Sociétés Littéraires et nous prononcer catégoriquement pour l'adhésion à la Convention de Berne. Cette dernière est préférable aux Conventions particulières avec des pays séparés, vu qu'elle introduit dans ce domaine plus d'ordre et de droit et assure la sauvegarde des droits d'auteurs contre les vellétés changeantes politiques, commerciales et autres des gouvernements et qu'elle établit un régime qui régulièrement aux délais fixés (tous les 10 ans) subit des révisions internationales. C'est en 1906 que la dernière conférence de l'Union Littéraire de Berne a dû se réunir, mais elle fut ajournée et vient justement de se réunir à Berlin, où elle siège encore.

## §

Les considérations et l'état de fait que je viens d'exposer plus haut ont été débattus et examinés pendant des mois à la Société des Gens de Lettres de Saint-Petersbourg. On n'a pas pu s'y mettre d'accord. Une commission fut élue et chargée de présenter un rapport sur la question, à propos du projet de loi que le gouvernement russe a soumis à la Douma sur la propriété littéraire et dont je dirai tout à l'heure quelques mots. La commission ne put, elle non plus, se mettre d'accord, et la Société des Gens de Lettres, finalement, décida de publier en volume (1) tous les rapports de la minorité et de la majorité de la Commission sans se prononcer ni pour, ni contre la Convention Littéraire, ce qui, vu les précédents, peut être considéré comme une victoire morale des partisans de la Convention.

La Société Dramatique de Saint-Petersbourg, ainsi d'ailleurs que toutes les Sociétés Littéraires de Russie, suivit l'exemple de la Société des Gens de Lettres et, à présent, partout la question de la Convention Littéraire est étudiée et débattue. La Société Dramatique n'a pu arriver non plus à une solution, bien que la majorité se soit prononcée pour la Convention : elle s'est déchargée sur une commission du soin de trouver une formule unique. Tout fait prévoir qu'elle se prononcera pour une Convention.

Au point de vue moral, la cause d'une Convention Littéraire est donc gagnée même dans les milieux littéraires jusqu'ici réfractaires à toute idée de Convention.

Reste le côté décisif de l'affaire, celui du gouvernement et de la Douma.

Or ici on est à peu près d'accord. Sous l'influence surtout des réclamations de la France et de l'Allemagne, le Gouvernement Russe, lors de la conclusion des traités de commerce avec l'Allemagne (le 15/28 1904), avec la France (le 16/29 septembre 1905) et avec l'Autriche-

(1) Le livre vient de paraître à la Société des Gens de Lettres, Saint-Petersbourg, 50 kopeks.

Hongrie (le 2/15 février 1905), s'est engagé à « entamer dans les 3 ans des négociations pour la conclusion d'une entente sur la défense réciproque des droits d'auteur sur les Œuvres littéraires, artistiques et photographiques ».

Fidèle à cet engagement, le Gouvernement Russe présenta à la Douma le projet de loi dont je parle plus haut et qui a pour but de réviser toutes les lois et règlements concernant les droits d'auteur qui existent en Russie depuis 1828. La clause qui nous intéresse est celle sur le *Droit de Traduction* (1), la Commission de la Douma vient d'approuver à l'unanimité cette clause du projet gouvernemental qui protège ce droit pendant dix ans, pourvu que l'auteur l'ait réservé sur la feuille de titre et pourvu qu'il publie la traduction dans un délai de cinq ans à partir de la publication de l'original. La Commission propose de supprimer cette dernière condition en faisant observer très judicieusement que le besoin de traduire un ouvrage se fera sentir seulement lorsque celui-ci aura acquis une certaine réputation, ce qui demandera fréquemment plus d'un lustre.

Si la suppression du délai d'usage se réalisait, cela serait d'une grande importance au point de vue du droit international, car une disposition semblable permettrait à la Russie d'adhérer au moins à la Convention de Berne de 1886, étant entendu que la mention de réserve ne saurait être exigée des auteurs unionistes. La voie vers l'accession de l'Union serait, d'ailleurs, ouverte grâce à la nouvelle rédaction de l'article 33 (ancien article 16, v. *Droit d'Auteur*, 1907, p. 96) que propose la Commission et qui serait la suivante : « Les œuvres publiées à l'étranger par des sujets étrangers peuvent être traduites en russe ou en d'autres langues *seulement* si le contraire n'est pas stipulé dans les traités conclus par la Russie avec les puissances étrangères. »

*Auteurs étrangers.* La Commission propose encore une autre innovation qui serait destinée à étendre le rayonnement de la protection des auteurs ; elle désirerait compléter l'article 4 par la disposition suivante :

« Le droit d'auteur des auteurs étrangers sur leurs œuvres publiées à l'étranger sera reconnu en Russie autant que, dans les États dont ils ressortissent, le droit d'auteur garanti aux sujets russes ne sera pas soumis à une protection inférieure. »

C'est là le principe de la réciprocité légale qui serait d'une réelle utilité pour faire avancer la cause de la protection internationale.

On pense que le Gouvernement acceptera les modifications de la Commission. Dans ces conditions, on est sûr que la loi passera à la

(1) Ceux qui s'intéressent à tous les détails de la question les trouveront dans le *Droit d'Auteur*, organe mensuel du Bureau International de l'Union de Berne, n° 8, du 15 août 1908.

Douma aussi bien qu'au Conseil d'État. D'un autre côté, l'ambassadeur de France a la promesse du Président de la Douma de mettre la question à l'ordre du jour dès la rentrée, c'est-à-dire incessamment. Et comme le délai des trois ans, prévu par les traités de commerce avec l'Allemagne, la France et l'Autriche vient d'expirer et que les quatre gouvernements sont d'accord, on espère que tout sera réglé vers la fin de l'année.

Nous n'adhérerons pas encore à la Convention de Berne, mais nous aurons des conventions littéraires avec la France, l'Allemagne et l'Autriche. Le premier pas, le plus difficile, sera fait. Le reste viendra. Mais dans tous les cas l'anarchie actuelle aura cessé.

E. SÉMÉNOFF.

### LETTRES NÉERLANDAISES

Frederik van Eeden : *Minnestral*, Amsterdam, W. Versluis, 1907. — Adama van Scheltema : *De Grondslagen eener nieuwe Poëzie*, Rotterdam, W. L. en J. Brusse, 1908. — Is. Querido : *Guy de Maupassant*, tiré à part. — Mouvement dramatique : Vondel : *Adam in Ballingschap* ; Shakespeare : *Hamlet*, traduit par Jac. van Looy ; Shakespeare : *Othello*, traduit par Edw. B. Koster ; Henry Bernstein : *De Klauw* (la Griffe).

Dans **Minnestral** nous retrouvons le réformateur social que je vous montrais naguère, en quête du despote éclairé dont M. Van Eeden attend le salut des hommes. Cette fois, Dante et Béatrice viennent à la rescousse. Ils apparaissent (l'auteur nous prévient que c'est six cents ans après leur mort) au petit pâtre Joost, surnommé Va-nu-pieds, et le chargent d'aller chercher le Roi inconnu qui d'une main ferme mènera l'humain troupeau. Le gamin, baptisé désormais Minnestral (ce qui veut dire rayon d'amour), s'acquitte à merveille de sa difficile mission. Il s'en va à la ville voisine, entre tout droit dans la maison du puissant et féroce spéculateur Rolland, qu'il n'a jamais vu et dont il ignore même le nom, le distingue sans nulle hésitation de plusieurs autres messieurs présents et le proclame Roi. Le banquier aussitôt croit à son rôle de tyran-libérateur et de bonne grâce accepte la royauté. Donc, voilà la délivrance de l'humanité prochaine. En attendant, le pauvre Minnestral meurt assassiné par les ennemis du despote, ses créatures de naguère.

A la lecture, la valeur dramatique de *Minnestral* m'a paru assez mince. Les personnages ne sont pas devenus des hommes vivants ; ils me font l'effet d'automates clamant de leur voix enrouée les idées sociales, passablement troubles, de M. Van Eeden, chaque fois qu'il plait à celui-ci de tourner la manivelle. Quant à la valeur littéraire, artistique, elle ne pèse pas très lourd non plus, le zélé anti-parasite ayant, cette fois, quelque peu tordu le cou à l'artiste. Il y a de jolis vers encore, surtout dans les indications scéniques, qui

sont parfois d'une réelle beauté plastique, et çà et là un court fragment trahit le poète de race ; mais l'impression totale est plutôt pénible. Cependant, puisque l'auteur nous dit dans la préface que « ce spectacle a été écrit pour être joué », nous ferons bien, je crois, de remettre notre jugement définitif après la représentation. Pourvu que celle-ci ne se fasse pas trop attendre ! Pour moi, j'avoue que la pièce, telle qu'elle est, me semble absolument injouable, attendu que les indications scéniques sont si bien fondues ensemble avec le texte proprement dit, avec la narration dramatique, qu'elles en constituent une partie intégrante. Même j'incline à croire que *Minnestral* fut primitivement destiné à la lecture et qu'après coup seulement, et sous l'influence de certaines idées réformatrices peu à peu mûries en lui et exposées dans la préface, M. Van Eeden s'est avisé que son drame pourrait bien être joué. Quoi qu'il en soit, pour achever la représentation il demande le concours de la musique « qui rehaussera la beauté des choses vues et en éclaircira le sens ».

Quand le vrai compositeur sera trouvé pour cet ouvrage, celui-ci pourra devenir un modèle du spectacle musical, un genre qui, de l'avis de l'auteur, a plus droit à l'existence que l'opéra, ou que le drame musical wagnérien, lequel n'est autre chose qu'un opéra plus sérieux.

Et nous voici arrivés aux idées réformatrices à quoi tout à l'heure je faisais allusion et que j'estime plus intéressantes pour le moment que le drame lui-même et que toutes les théories socio-religieuses du poète.

Dès 1906, dans un article publié en allemand sous le titre *Drame et Musique*, M. Van Eeden déclarait que le drame musical de Wagner est « un opéra, rien de plus, c'est-à-dire une absurdité », et il prédit que dans cinquante ans ou même avant, la musique wagnérienne ne sera plus exécutée que comme musique, sans tout « ce monstrueux gâchis d'opéra ». Il ajoute :

Dans les drames musicaux de Wagner l'économie artistique est perdue, et la fin est un déficit. La musique, l'art céleste, fait l'œuvre terrestre qui revient à la seule parole orale. La musique raisonne, argumente, discute, — s'abaisse à des fonctions pour lesquelles elle est trop élevée et qui ne lui vont nullement. L'inévitable effet est le ridicule. Tout homme dénué de préjugés ne pourra se défendre de rire s'il voit ces gens se quereller, flirter et mourir en chantant. Alors que la vraie beauté de la parole orale, la fine nuance du langage, du geste, de la musique, l'art dramatique en un mot se perd, noyé dans la musique. Musique délicieuse, tant qu'on voudra, — qu'on se noie dans l'eau ou dans le nectar, pour la victime cela revient au même.

Tous les drames de Wagner sont « des mariages malheureux entre la poésie et la musique ». L'équilibre est rompu aux dépens de



l'élément dramatique principal : la parole. C'est que Wagner était un génie musical en qui l'élément musical dominait tellement qu'en dépit de mille efforts il n'a pu faire droit aux autres arts.

Est-ce à dire qu'une combinaison harmonieuse du drame et de la musique soit impossible? Nullement. Un drame ne saurait être complet sans musique. Mais la parfaite harmonie ne s'établira qu'à cette condition — et ici nous revenons à notre préface — que « la parole orale, claire, bien articulée, avec ses subtiles intonations et inflexions » reprenne entièrement ses droits et qu'on n'aille pas la remplacer par le chant ou la musique instrumentale dont les fonctions sont de nature toute différente. La musique — de l'invisible orchestre — aura son rôle bien marqué. Elle remplira les vides, elle alternera avec la parole, mais ne devra jamais dominer la diction.

Avant le lever du rideau, la musique prédispose le spectateur, et aussitôt que la scène est visible elle traduit le caractère des choses vues, en éclaircissant et intensifiant le sens. Du moment que l'on commence de parler elle se tait, ou accompagne tout bas, de façon que tout ce qui se dit puisse être bien entendu. Qu'est-ce que la diction, en effet, si, comme dans nos opéras, elle est couverte par le chant? A quoi bon les mots qui ne sont que des sons chantés? C'est violer et détruire la langue... Un poème dramatique n'est pas un chant et jamais on ne pourra en faire un chant sans le gâter et le réduire à toute autre chose.

Le chant reprendra ses droits toutes les fois qu'un morceau purement lyrique ou un chœur viendront momentanément interrompre l'action dramatique, soit pour la souligner ou la résumer, soit pour préparer le spectateur à ce qui va suivre. Là se borne sa fonction.

Le rôle principal incombera donc à la parole orale, mais elle aussi restera simple moyen, et avec elle la musique et les autres arts concourront en parfaite harmonie à ce but unique : la beauté dramatique.

Cette rapide et incomplète analyse vous donnera, j'espère, une idée du « spectacle musical » tel que le conçoit M. van Eeden et dont *Minnestral*, à son dire, pourra devenir un modèle, quand, etc. Espérons que le poète, pour réaliser sa pensée artistique, offrira bientôt à nos compositeurs un texte qui soit mieux fait pour tenter leur plume.

### §

Un autre ouvrage aux tendances réformatrices, mais d'une bien plus large portée que celui de M. van Eeden, puisqu'il veut renouveler la poésie entière, occupe et préoccupe depuis des mois la critique néerlandaise. Il est de la main du robuste et délicat poète Adama van Scheltema et s'intitule **Gronslagen eener nieuwe Poëzie** (Fondements d'une Poésie nouvelle). Ce livre de critique courageuse, souvent âpre et violente, de théorie ardue, de patiente méditation,

mais aussi de foi ardente et d'amour généreux, et tout débordant de belle santé, constitue le fait le plus saillant de notre littérature de la dernière année. Nous y reviendrons à loisir.

Faute de place nous devons remettre aussi l'analyse de la si originale étude sur **Guy de Maupassant**, par *Is. Querido*. Outre qu'elle contient sur votre admirable conteur, sur son tempérament et son « double sensualisme » des pages telles que nul autre chez nous ne serait capable d'en écrire, elle place Maupassant sous un jour tout nouveau, que jusqu'à présent aucun critique n'avait entrevu, pas plus en France qu'ailleurs.

§

Depuis *les Jeux d'été*, dont je vous ai parlé l'an dernier, l'action réformatrice se continue aussi au théâtre, grâce aux efforts énergiques de deux acteurs très intelligents et d'un haut goût artistique, MM. Willem Royaards et Eduard Verkade, qui travaillent séparément au même but, qu'on peut résumer d'un mot : créer l'harmonie la plus complète entre le drame, les costumes et les décors. Déjà ils ont obtenu ainsi de forts beaux résultats, et c'est un plaisir exquis de voir une pièce montée par eux. Ajoutons que leur bonne influence commence à se faire sentir un peu partout et que le public aussi, guidé par la critique, sait apprécier leurs efforts.

Parmi les représentations dramatiques remarquables auxquelles il nous a été donné d'assister dans la saison commencée depuis peu, signalons d'abord celle donnée par « Het Tooneel », sous la direction de M. Royaards, de la tragédie **Adam in Ballingschap** (Adam en exil) de notre Vondel (1). Elle nous a prouvé de nouveau l'excellent acteur et surtout l'admirable régisseur qu'est M. Royaards. Comme il a su charmer nos yeux et caresser tous nos sens ! Malheureusement, cette représentation m'a prouvé aussi de façon définitive que, si Vondel est un très grand poète lyrique et lyrico-épique, il n'est qu'un médiocre poète dramatique. Aussi je doute que, en dépit de plusieurs représentations successives vivement applaudies, la pièce se maintienne longtemps à la scène. La tentative de M. Royaards n'en demeure pas moins louable. A défaut de vive émotion dramatique, il nous a procuré une haute jouissance esthétique, à quoi, du reste, a contribué pour une bonne part M<sup>me</sup> Royaards, qui a délicieusement tenu le rôle d'Eve.

La représentation de **Hamlet**, dans la traduction de M. Jac. van Looy, a valu coup sur coup un succès très mérité aux « Hagespelers » et surtout à leur jeune directeur, M. Eduard Verkade. Plus que le jeu

(1) Remarquons que cette Tragédie des Tragédies, comme l'appela son auteur, n'avait jamais été représentée jusqu'ici. Il faut savoir gré à M. Royaards d'avoir eu le premier ce courage.

des acteurs, la plupart assez médiocres, nous y avons admiré la belle sévérité des lignes, l'harmonie des décors et costumes. Somme toute, la représentation la plus achevée que nous ayons vue du fameux drame shakespearien.

« Het Nederlandsch Tooneel » a donné à Amsterdam *Othello*, dans la traduction de M. Edw. B. Koster, parue naguère dans la Wereldbibliotheek. Je n'ai pas eu l'occasion d'aller voir la pièce, mais j'ai lu avec grand plaisir la traduction, qui m'a semblé excellente et m'a fait souhaiter de nouveau que M. Koster nous donne petit à petit un Shakespeare complet.

Notons encore la représentation de *la Griffe*, de M. Henry Bernstein, sous le titre *De Klauw*. Notre génial acteur Louis Bouwmeester y a été tout simplement énorme. Il a soutenu à lui seul toute la pièce et a réussi à la sauver.

Disons en terminant que les journaux annoncent pour bientôt un nouveau drame de M. H. Heyermans et deux de M. Frederik van Eeden.

H. MESSET.

### LETTRES HONGROISES

Földes Imre : *A császár katonái*, dráma 3 felvonásban; Magyar Irók intézete, Budapest, 1908. — Memento.

Ce drame est un drame militaire, social et politique à la fois. **Les Soldats de l'Empereur**, ce sont ces officiers d'origine, ou tout au moins d'éducation, d'âme et de principes autrichiens, qui commandent en Hongrie les régiments de l'armée commune. Et le titre évoque à lui seul tout un passé de souffrances, de deuil, de larmes, le souvenir des vingt années durant lesquelles les *Soldats de l'Empereur* étaient les seuls et incontestables maîtres du pays hongrois. Chez bien des officiers de l'armée commune, il reste de cette époque un fond de haine et de mépris pour la population civile aujourd'hui émancipée; une certaine hostilité règne au cœur de cette population à l'endroit des soldats autrefois souverains. Et ce malaise se complique de ce qu'on appelle les « questions militaires » : langue de commandement, langue de service, insignes, etc. C'est cette situation sans issue que M. Földes se propose d'étudier.

Dans une petite ville hongroise, la garnison vivait en paix relative avec l'élément civil. Les officiers fréquentaient le Cercle, et même un mariage était annoncé entre un jeune capitaine d'infanterie et la fille d'un des notables de la bourgade. Mais voici qu'un officier, d'origine hongroise et d'idées libérales, écrit un article sur les réformes qu'il conviendrait d'introduire dans l'organisation, le fonctionnement et l'esprit de l'état-major général. Ceci se passe au moment de la grande

crise constitutionnelle de 1903-1906, alors que le parti de l'Indépendance vient de poser le principe de la langue de commandement hongroise et des insignes nationaux. L'armée, attaquée dans sa forme vieillie et étrangère, est en pleine effervescence : l'article anonyme, du reste absolument objectif et technique, fait déborder le vase. Les épreuves du compromettant « topo » sont surprises par un jeune « cadet » (élève-officier) d'origine tchèque, Jean Sedlaček, et le nom du coupable est livré mystérieusement à Schneller, colonel du régiment. Un conseil de guerre est réuni, où siège précisément le capitaine Ernest Szilassy, le fiancé d'Elisabeth Karàly. L'auteur du libelle, ayant avoué, est condamné et dégradé.

C'est ici que nous en sommes au début du premier acte. Etienne Karàdy, le père de la fiancée, a lancé des invitations aussi bien aux officiers, camarades et supérieurs de son futur gendre qu'à ses amis de la ville. Au moment où le rideau se lève, des domestiques sont en train d'apporter des lettres des notabilités civiles, qui s'excusent tous de ne pas venir à la fête. Les vieux amis ne veulent pas s'asseoir à la même table que les membres d'un Conseil de Guerre qui vient de prononcer un arrêt inique. Sur ces entrefaites, arrive le lieutenant en premier Joas, type intéressant de l'officier réfractaire, resté Hongrois de cœur sous le dolman. Il aime Elisabeth, et pourtant, c'est lui qui est venu demander sa main pour le capitaine Ernest, son rival, son adversaire, aussi bien en amour que dans les choses de service.

Il est détesté au régiment à cause de son esprit frondeur, de sa liberté de langage ; ayant dit son avis un peu crûment lors de l'affaire de l'article, il vient de purger une forte punition. Et il travaille en ce moment à découvrir l'officier qui a trahi son malheureux camarade : il soupçonne le « cadet » Sedlaček.

Le capitaine Ernest arrive enfin. C'est l'officier modèle, travailleur, zélé, dur aux carottiers, Autrichien de cœur et d'esprit. Sa fiancée lui annonce la désertion de l'élément civil, et il veut courir provoquer toute la ville. Karàdy le retient, et lui dit que s'il se bat avec un seul de ses amis, il ne pourra plus jamais franchir le seuil de la maison. Là-dessus arrivent les officiers et le rideau tombe.

Au second acte, Ernest essaye de fléchir Karàdy : le vieux noble tiendra sa parole. A ce moment, on apprend que l'officier dégradé s'est tiré un coup de revolver dans la tête, et laisse une veuve et deux enfants. A l'annonce de cette nouvelle, Ernest pâlit et se trouble. Le frère d'Elisabeth arrive de la ville, et raconte l'indignation, la fureur de la population contre les officiers qui viennent de causer la mort d'un bon patriote. Le Cercle a délégué quelques-uns de ses membres pour demander au colonel Schneller le nom du dénonciateur. Le colonel ayant refusé, le Cercle a pris ses mesures en conséquence : il a blackboulé tout le corps des officiers, a interdit à ses membres de

se battre en duel avec eux, et leur a intimé l'ordre de ne sortir que par groupes, afin de pouvoir se défendre à l'occasion. C'est la guerre. La ville est en feu ; une grande manifestation se prépare.

Pendant ce temps, le lieutenant Joas a grisé le « cadet » Sedlaček pour lui faire avouer sa trahison. L'élève-officier confesse qu'il a vu les épreuves de l'article tragique chez son auteur, qu'il n'a pas songé à le dénoncer, qu'il l'a fait inconsciemment, sans le vouloir, et qu'il en est fou de désespoir. Il se tenait dans la cour du quartier avec un officier qu'il ne veut pas nommer, et qui disait que celui qui avait pu écrire un pareil article était un coquin ; à ce moment, le coupable était venu à passer, et Sedlaček avait poussé du coude son camarade pour le faire taire. Le camarade était allé chez le colonel, et le malheur était arrivé.

Au moment où le cadet achève sa douloureuse confession, on entend sonner l'alarme à la caserne. La manifestation étant devenue menaçante, on fait sortir deux compagnies. De la maison Karady, nous assistons de loin au drame : un vieux domestique est grimpé sur le mur, et nous le dit au fur et à mesure. Le lieutenant Joas commande une des compagnies, et l'on ne voit pas celui qui commande l'autre. On entend le clairon, puis une décharge : l'autre compagnie a tiré ; le clairon sonne encore, et donne le signal « ouvrez le feu » au lieutenant Joas : mais le lieutenant refuse d'obéir, et commande « l'arme à l'épaule ». Il s'est sacrifié. On l'arrête, et on lui prend son épée.

Le troisième acte se passe à la caserne, où on va interroger le lieutenant rebelle. Mais une autre tragédie va se dérouler en même temps. Le lieutenant, accusé par le colonel d'avoir collaboré à l'article cause de tout le mal, a nié, pour forcer le colonel à le confronter avec le dénonciateur. Et le colonel envoie chercher le capitaine Ernest, qu'il désigne ainsi pour l'auteur de la dénonciation. Le mariage d'Elisabeth est rompu, mais Joas ne veut pas qu'elle méprise jusqu'au souvenir de son ex-fiancé : et fait jurer aux assistants de ne jamais lui révéler la honte dont Ernest s'est couvert.

Je me suis étendu un peu longuement sur l'analyse de ce drame ; je l'ai fait d'abord parce que je le considère incontestablement comme l'œuvre la plus belle qui ait été produite depuis longtemps en Hongrie, ensuite parce qu'il est caractéristique d'un *genre* fort vaste, et d'un état d'esprit très répandu. Parmi toutes les questions politiques et sociales qui ont coutume de diviser la Hongrie et l'Autriche, la question de l'armée est la plus dramatique, la plus connue, et c'est celle-là que nous retrouvons le plus souvent transportée au théâtre, étudiée dans les romans. Depuis quelques années cependant, on l'a reléguée au second plan, pour des raisons qui ne sauraient nous intéresser ; on a mis en avant les difficultés d'ordre économique, et l'on

n'a pas eu tort. Le succès de la pièce de M. Földes nous prouve que, dans son for intérieur, le peuple hongrois considère toujours les revendications militaires comme les plus immédiatement intéressantes, et c'est là un signe de l'esprit public qu'il importe de noter.

Au point de vue dramatique, la pièce est bien faite, avec un sens très vif des nécessités scéniques : c'est là ce que l'analyse ne peut rendre. Comme dans la « Retraite » de Beyerlein, l'unité de temps, de lieu et d'action, sans laquelle il est bien difficile de faire une bonne pièce, y est rigoureusement observée.

Les personnages sont presque tous des types : j'en excepte toute la famille Karady, qui est de pure convention. Joas, Ernest, Schneller sont tous au même titre représentatifs de leur classe, avec les différences que l'éducation, le caractère individuel ont pu produire. Ainsi l'École de Guerre qui a fait d'Ernest un soldat rigide, ne connaissant rien en dehors de l'intérêt supérieur du régiment, a fait de Joas un être malheureux, tirillé continuellement entre deux traditions contraires.

### §

**MEMENTO.** — *Revue de Hongrie.* Dans les derniers nos de l'excellent périodique de la Société Française de Budapest, je signale une fort jolie nouvelle de François Herceg : *Sirius*, un article très documenté de M. le Dr Chyser sur l'Action contre la Tuberculose en Hongrie; un autre de Paul Balogh sur la Hongrie et les nationalités, ainsi que les études excessivement intéressantes de MM. Jules Siegfried, Ernest-Charles, Fürstenhoff, Eugène d'Harcourt, etc.

*La Revue de Hongrie*, dont le rédacteur en chef a prononcé au Congrès pour l'extension de la langue française, tenu à Arlon, un discours fort applaudi sur la Langue et la Culture françaises en Hongrie, vient de créer, outre ses deux dépôts (Hachette et Champion), une Agence Spéciale à Paris. Ceci est un signe de prospérité, et une promesse d'avenir. Souhaitons à cette jeune Revue, en laquelle nous possédons un si puissant instrument de l'extension de la langue, de la civilisation et de l'esprit français, tout le bonheur et tout le succès qu'elle mérite, et rendons hommage à l'intelligente et patriotique œuvre entreprise avec tant de veillance par M. le vicomte de Fontenay, consul général de France à Budapest.

— *Revue Transylvaine (Erdélyi Lapok).* — La Société littéraire Transylvaine vient de fonder une Revue bimensuelle destinée à ramener, par l'amour et la culture des belles-lettres, un peu de vie et d'unité dans cette pauvre Transylvaine que tant de gens se disputent. Le premier numéro de la « Revue Transylvaine » a paru à Kolozsvár le 1<sup>er</sup> octobre dernier, avec un sommaire des plus intéressants; à signaler, une nouvelle de Léon Tolstoï, une poésie de M. Szabolcska, une étude sur Euripide, une autre sur le Théâtre français contemporain, et une notice curieuse de M. Seprödi sur les Petits-Russiens, parmi lesquels l'auteur a retrouvé presque tous les motifs principaux de la musique populaire hongroise. Ayant eu moi-même l'occasion de constater les ressemblances de la musique hongroise et de la

musique russe, j'ai trouvé les observations de M. Sepródi très probantes en faveur de la théorie qui voudrait donner à toutes ces musiques populaires une origine commune dans l'imagination de cette admirable race de musiciens que sont les tziganes.

— *L'Occident (Nyugat)*. Cette jeune Revue est une Revue de jeunes. Elle présente un certain intérêt au point de vue critique, comme expression d'un état d'esprit peu banal : celui de gens qui ont sauté de la Renaissance à la Décadence, de Régnier à Mallarmé. La littérature hongroise a peu connu la classicité ; elle a franchi d'un seul pas la distance qui sépare le moyen-âge du romantisme ; les rédacteurs de *l'Occident* sont allés plus loin encore. De là une recherche dans l'expression, dans les comparaisons, dans les figures qui rend le style pénible, hérissée de heurts, d'obstacles, de bizarreries. Il est évident que les littérateurs qui s'escriment ainsi à donner à la langue hongroise à coups d'antithèses une souplesse et une richesse que d'autres ont cherchées précisément dans le calme et l'égalité du style, n'ont pas encore trouvé leur voie. Leurs essais n'en sont pas moins fort intéressants et fort louables. Je leur souhaite un peu plus de mesure, de goût, et, au demeurant, le plus de succès possible...

— A signaler l'apparition d'un second « Comœdia », dans la ville de Szatmar, le *Szinhazi Ujsag* (Journal Théâtral). C'est un quotidien qui s'occupera exclusivement d'art dramatique. L'entreprise, la première du genre en Hongrie, est hardie ; le nom de l'homme de courage qui s'y est consacré est M. Litteczky, rédacteur en chef du grand régional *Szamos*.

F. DE GERANDO.

### PUBLICATIONS RÉCENTES

#### Esotérisme

L.-A. Vaught : *Lecture pratique du Caractère* ; Bruxelles, Institut de Culture humaine. » »

#### Ethnographie

M. S. Zaborowski : *Les Peuples Aryens d'Asie et d'Europe* ; Doin. 4 »

#### Histoire

G. Bonet-Maury : *La Liberté de Conscience en France, depuis l'Edit de Nantes jusqu'à la séparation* (1598-1905) ; Alcan. » »  
 Paul d'Estrée : *Le Père Duchesne-Hébert et la Commune de Paris (1792-1794)* ; Ambert. 7 56  
 Emile Lafons : *La Politique Religieuse de la Révolution Française* ; J. Roussel. 3 50  
 Achille Luchaire : *Innocent III. Le Concile de Latran et la réforme de l'Eglise* ; Hachette. 3 50  
 Henri Malo : *Les Corsaires. Mémoires et documents inédits*. « Mercure de France ». 3 50  
 Albert Mousset : *Un Résident de France en Espagne au temps de la Ligue* ; Champion. 4 »  
 Albert Savine : *La Vie à la Bastille* ; Michaud. 1 50  
 J. Urne : *La Politique orientale de François I<sup>er</sup>* ; Champion. 6 »

#### Littérature

Joseph Anglade : *Les Troubadours* ; Colin. 3 50  
 Adrien Bertrand : *Catalle Mendès* ; Sansot. 1 »  
 Douxménil : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vie de M<sup>lle</sup> de l'Enclos*. Ed. nouv. ; Sansot. 3 »  
 Paul Flat : *Nos Femmes de Lettres* ; Perrin. 3 50  
 Raoul de Houdenc : *Le Songe d'Enfer, suivi de la Voie de Paradis*, poèmes précédés d'une notice historique et critique, etc. ; par Philéas Lebesgue ; Sansot. 3 50

- Marcel Lenoir : *Raison ou Dérailson du Peintre Marcel Lenoir* ; L'Abbaye. » »  
 Georges Normandie : *Articles de Paris* ; Gastein-Serge. 3 50  
 Léon Pineau : *L'Évolution du roman en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle* ; Hachette. » »  
 Henry Roujon : *En Marge du Temps* ; Hachette. 3 50  
 H. Taine : *Pages choisies, avec une introd., des notices et des notes par Victor Giraud* ; Hachette. 3 50  
 Alexis de Tocqueville : *Correspondance avec Arthur de Gobineau*, publiée par L. Schemann ; Plon 5 »

**Musique**

- Georges Bizet : *Lettres. Impressions de Rome (1857-1860). La Commune (1871)* ; Calmann-Lévy. 3 50

**Philologie**

- Albert Dauzat : *La Langue française d'aujourd'hui* ; Colin. 3 50  
 Ant. Grégoire : *Les vices de la Parole* ; Champion. 1 50

**Philosophie**

- Edmond Picard : *Le Droit Pur* ; Flammarion. 3 50  
 Clodius Piat : *Insuffisance des philosophes de l'Intuition* ; Plon. 5 »

**Poésie**

- Adrien Bertrand : *Les Soirs Ardents* ; Sansot. 3 50  
 Marie-Anne Cochet : *Idéale semence* ; Gastein-Serge. 3 »  
 Adrien Chevalier : *Au gré de l'Heure* ; Sansot. 3 »  
 F.-I. Marinetti : *La Conquête des Etoiles* ; Sansot. 3 50

**Psychologie**

- Henry Laures : *Les Synesthésies* ; Bloud. 1 50  
 N. Vaschide et Raymond Meunier : *La Pathologie de l'attention* ; Bloud. 1 50  
 Princesse Lubomirska : *Les Préjugés sur la Folie* ; Bloud. 1 50  
 Dr A. Marie : *L'Audition morbide* ; Bloud. 1 50  
 Dr Marcel Viollet : *Le Spiritisme dans ses rapports avec la Folie* ; Bloud 1 50  
 N. Vaschide : *Les Hallucinations télé-*

**Publications d'Art**

- André Fontaine : *Les Doctrines d'Art en France. De Poussin à Diderot* ; Laurens. 9 »  
 Emile Michel : *Nouvelles études sur l'histoire de l'Art* ; Hachette. 3 50  
 Georges Lechevallier-Chevignard : *La Manufacture de Porcelaine de Sévres* ; Laurens, 2 vol. 7 »  
 Léon Rictor : *Les Arts et les Lettres*, 3<sup>e</sup> série ; Lemerre. 5 »

**Questions coloniales**

- Pierre de Vaissière : *Saint-Domingue (1629-1789)* ; Perrin. 7 50

**Questions militaires**

- Lieutenant M. Roland : *L'Éducation patriotique du soldat* ; Perrin. 3 50  
 Commandement des armées allemandes en 1870 ; Plon. 3 50  
 Lieutenant-Colonel Rousset : *Le Haut*

**Roman**

- Comte Paul d'Abbes : *Timandra, courtisane d'Athènes* ; Ambert. 3 50  
 Léo Claretie : *Gadet la Perle* ; Ollendorff. 3 50  
 Adolphe Aderer : *Le Drapeau ou la Foi* ; Calmann-Lévy. 3 50  
 Pierre de Coulevain : *Au Cœur de la Vie* ; Calmann-Lévy. 3 50  
 Edmond Bailly : *La Légende de Diamant* ; Librairie de l'Art Indépendant. 3 50  
 Alphonse Crozière : *L'École des Pique-Assiettes* ; Garnier frères. 3 50  
 Jean Drault : *Le Barbier Gracchus* ; Nouv. libr. nationale. 3 50  
 Daniel Borys : *Le Royaume de Poubli* ; Michaud. 3 50  
 Albert Irlande : *Le Défaut de l'Armure* ; Sansot. 3 50  
 Paul Bourget : *Les Détours du Cœur* ; Plon. 3 50  
 René Fraudet : *Les Fatidiques* ; « Monde Illustré ». 3 50



- Arnold Golsworsty : *Un cri dans la Nuit*, trad. de l'anglais par Henri Huart ; Lafitte. 3 50  
 Marc Hélys : *Le Jardin fermé* ; Plon. 3 50  
 Jean de la Brète : *Illusion masculine* ; Plon. 3 50  
 Pierre Maël : *L'Enigme du Transtévère* ; Flammarion. 3 »  
 Tancredé Martel : *Loin des autres* ; Fasquelle. 3 50  
 Jules Perrin : *La Terre des Images* ; Fasquelle. 3 50  
 Michel Provins : *Le Cœur Double* ; Fasquelle. 3 50  
 C. Psycha : *Rêves Palens* ; Impr. de Vaugirard. » »  
 G. Reval : *Les Camp-Volantes de la Riviera* ; Calmann-Lévy. 3 50  
 R. de Rivasso : *Nedjma* ; Jouve. 3 50  
 M<sup>me</sup> de Tencin : *Mémoires du Comte de Comminge*, avec une introd. par Henri Potez ; Sansot. 2 »  
 René Thiry : *M. Gendron va au Peuple* ; Plon. 3 50  
 Jean-Louis Vaudoyer : *L'Amour Masqué* ; Calmann-Lévy. 3 50  
 E. Vernon : *L'Homme Divin ou la Nouvelle Religion* ; Fasquelle. 3 50  
 Marcelle Weissen Szumlanska : *Hors du Harem* ; Juven. 3 50

**Sociologie**

- J. Girod. *Démocratie, Patrie et Humanité* ; Alcan 2 50  
*Cercle Joseph de Maistre. Etudes sociales et politiques* ; Nouv. Librairie nationale. 3 50

**Théâtre**

- Aurel : *Pour en finir avec l'amant* ; « Mercure de France ». 3 50  
 Ernest Gaubert : *Quand on tenait la poule... Un acte* ; « Chroniqueur de Paris ». 1 »  
 Nancy Vernet : *Dix ans de Coulisses* ; Rudeval. 3 50

**Voyages**

- D<sup>r</sup> Adrien Loir : *Canada et Canadiens* ; Guilmo. 6 »  
 E. Pouvilhon : *Terre d'Oc* ; Plon. 3 50  
 Jeanne et Frédéric Régamey : *Nos Frères de Bohême* ; Nouv. Librairie Nationale. 5 »  
 Guillaume Vasse : *Trois années de chasse au Mozambique* ; Hachette. 4 »

MERCURE.

**ÉCHOS**

Société anonyme du *Mercure de France*. Assemblée générale ordinaire annuelle. — Nietzsche et la Renaissance. — Une lettre de M. Jean Capart. — Machado de Assis. — La taille de Schiller. — Les Hospitalières de l'Élite. — Centenaire beyreuthien. — La Société Française des Conférences à l'Étranger. — La Renaissance Tragique. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du « *Mercure de France* ». — Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le dimanche 29 novembre prochain, au siège social, 26, rue de Condé, cinq heures de l'après-midi.

**ORDRE DU JOUR**

- Rapport du Conseil d'administration ;  
 Rapport du Commissaire aux comptes ;  
 Emploi des bénéfices ;  
 Nomination du ou des Commissaires aux comptes pour l'exercice 1908-1909.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président  
 du Conseil d'administration,  
 A. VALLETTE.

## §

**Nietzsche et la Renaissance.**

Cher Monsieur,

Me voici donc d'accord avec M. Dumur sur l'interprétation qu'il convient d'attribuer à la pensée de Nietzsche en ce qui touche au protestantisme. « Ni M. Jules de Gaultier, ni moi, dit-il, ne différons d'avis sur la façon dont Nietzsche l'a envisagé, comme une manifestation du pouvoir d'arrêt. » Et M. Dumur ne conteste pas non plus le caractère défavorable de l'appréciation portée par Nietzsche sur ce fait social.

Si je rapproche de cette appréciation une manière de voir identique dont j'ai reproduit les termes dans le numéro du *Mercur* du 16 septembre 1908 à l'égard de l'Eglise, quelle qu'en soit la forme, catholique, protestante ou autre, manière de voir dont M. Dumur n'a récusé, ni la portée, ni la direction, si j'en rapproche l'appel à la révolte que renferme la deuxième étude des *Considérations inactuelles*, cet appel à la jeunesse en vue de son émancipation spirituelle dont M. Dumur admire sans restriction l'accent, M. Dumur voudra-t-il bien reconnaître que voici un certain nombre de circonstances concrètes, à l'occasion desquelles Nietzsche a pris parti de la façon la plus nette contre le pouvoir d'arrêt ou en faveur du pouvoir d'impulsion ? Dès lors, que reste-t-il de son affirmation selon laquelle chaque fois que Nietzsche a été amené à exposer son point de vue à propos d'un fait d'histoire, d'art ou de sociologie, il lui est arrivé de prendre parti *toujours* pour le pouvoir d'arrêt et *jamaïs* pour le pouvoir d'impulsion ? — Jusqu'ici nous voyons Nietzsche adopter l'attitude exactement inverse, prendre parti pour le pouvoir d'impulsion contre le pouvoir d'arrêt.

Reste la question de la Renaissance. M. Dumur apporte sur ce point quelques citations de Nietzsche dont je n'ai garde de contester la signification. Mais ces textes ont trait à l'opinion de Nietzsche sur un point singulièrement important, certes, — mais sur un point particulier, limité et défini du mouvement de la Renaissance, sur la signification de ce mouvement, on ne saurait dire dans son rapport avec l'Art lui-même, mais dans son rapport avec la technique de l'Art. Ces citations n'infirmant donc en rien celle que j'ai relatée dans le numéro du 16 septembre et dont voici de nouveau la teneur : « La Renaissance italienne, dit Nietzsche, cachait en elle toutes les forces que nous devons à la civilisation moderne : par exemple, affranchissement de la pensée, mépris des autorités, triomphe de la culture sur l'orgueil de la lignée, enthousiasme pour la science et le passé scientifique des hommes, libération de l'individu, chaleur de pensée véridique et aversion pour l'apparence et le simple semblant. » Ici Nietzsche apprécie la Renaissance au point de vue de sa signification dans l'ordre politique, social, religieux, et M. Dumur, en reconnaissant à ce texte un caractère hautement dionysien, lui attribue la même signification que je lui attribue moi-même. Il demeure donc qu'en prenant parti pour la Renaissance Nietzsche encore a pris parti en faveur du pouvoir d'impulsion, si l'on excepte un point particulier, si l'on excepte ce qui a trait à la technique de l'art et de la pensée.

Sur ce point déterminé je partage entièrement l'opinion de M. Dumur : Nietzsche prend ici parti pour le pouvoir d'arrêt. Aussi bien, n'ai-je pas

formulé que, selon les circonstances et guidé par des considérations d'opportunité, Nietzsche se prononce tantôt en faveur de ce pouvoir et tantôt en faveur du pouvoir contraire ? Au point où nous en sommes, il m'importe donc autant qu'à M. Dumur de voir Nietzsche se prononcer en faveur du pouvoir d'arrêt à l'occasion de quelque phénomène. Et c'est bien, en effet, avec l'art de la Renaissance, avec l'art français des *xvi<sup>e</sup>*, *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles, avec l'aspiration tardive de Goethe vers la même forme d'art, c'est bien l'introduction, — dans la technique de la pensée, — de la règle, de la mesure et de la contrainte que Nietzsche célèbre comme une résurrection des formes grecques. Mais il importe de dissocier ici l'idée de contrainte de celle de régression, l'idée d'impulsion de celle de progrès. Il suffit d'interroger la physiologie pour qu'elle atteste le caractère hautement évolutif des fonctions d'inhibition. Ces fonctions jouent dans l'art un rôle analogue. Or, les formes de la pensée grecque et latine dans le domaine de l'art, si l'on excepte peut-être l'architecture, sont marquées, par l'opportunité du compromis qu'elles ont réalisé entre la liberté de l'inspiration et la contrainte de la forme, d'un caractère infiniment supérieur, dans l'ordre de l'évolution, à celui que dénote la pensée du Moyen-Âge. En matière d'art, c'est le Moyen-Âge qui est archaïque en comparaison de la Grèce. C'est donc en considération de l'idée de perfection et d'évolution progressive que Nietzsche, dans ce domaine de l'art et à l'égard de circonstances et de périodes déterminées, — non en toute occasion (on ne le voit pas s'enthousiasmer pour la poésie de Delille), — prend parti pour le pouvoir d'arrêt.

Il est donc bien vrai qu'en fait, et dans le domaine de la contingence historique, Nietzsche se déclare tantôt en faveur du pouvoir d'arrêt et tantôt en faveur du pouvoir d'impulsion en vue d'une considération unique, celle de la perfection de la réalité en jeu qui est partout et toujours un compromis entre ces deux pouvoirs.

« Encore une fois, affirme M. Dumur, il n'y a pas dans Nietzsche cette rigueur analytique que M. Jules de Gaultier a mise dans ses propres conceptions. » Ceci est entendu, mais j'ai pris soin d'en avertir moi-même : « Nietzsche, il est vrai, ai-je noté, au sujet de la théorie du réel, n'a pas traité cette question de la même façon systématique dont on vient de l'exposer (1). » Il n'y a en cause d'autre question que celle-ci : Nietzsche est-il en contradiction avec lui-même ? Est-il vrai qu'ayant formulé théoriquement une conception de la vie comme d'une chose devant se dépasser constamment elle-même, il se soit prononcé en toute circonstance concrète en faveur des forces d'inhibition ? Il en est ainsi, disait M. Dumur. Or, il me paraît acquis, à la suite de ce débat et avec l'assentiment de M. Dumur, qu'en ce qui touche au phénomène chrétien, au protestantisme, à l'Église, à la Renaissance, sous ses aspects politiques, religieux et sociaux, — Nietzsche a pris parti, si l'on s'en rapporte à la conception qu'il se formait de ces divers phénomènes, en faveur du pouvoir d'impulsion, en faveur d'un principe de libération. Tout ce que pourra ajouter par la suite M. Dumur ne changera rien à ce résultat et ne pourrait déplacer l'objet précis qui était en litige. Je n'y répondrai donc plus ici, quel que puisse être l'intérêt de ses points de vue.

(1) *Mercur* du 16 avril. Le Bovarysme de l'Histoire, p. 580.

Je donne acte bien volontiers à M. Dumur des divergences qu'il accuse entre sa propre appréciation à l'égard du protestantisme et celle de Nietzsche ou la mienne, mais je me garderai bien, je le répète, de traiter ici de la valeur objective du fait protestant : outre que cette valeur objective n'est pas en cause dans le débat, il me faudrait, pour m'entendre sur ce point avec M. Dumur, définir trop de termes sous lesquels nous ne saisissons pas les mêmes réalités : ainsi des termes liberté d'esprit, progrès, superstition, ainsi du contenu de l'idée chrétienne et de l'idée de valeur.

Je prends la liberté d'esprit au sens le plus entier, je l'entends telle qu'elle ne peut être réalisée jamais qu'en une élite, en sorte que l'apparition d'une élite, et une culture qui rend cette apparition possible sont, à mes yeux, des événements de première importance. M. Dumur considère cette liberté dans la collectivité où elle ne recevra jamais que des réalisations partielles. Il l'envisage aussi dans ses conséquences politiques. Mais sur ce terrain même, je ne saurais être encore pleinement de son avis. M. Dumur met ici au compte du protestantisme des effets qui comportent à mon sens un déterminisme beaucoup plus complexe et sont tributaire, en pays protestant aussi bien qu'en un pays catholique comme la France, de la fiction rationaliste bien plutôt que de la religion protestante.

Je suis, cher Monsieur, bien cordialement à vous.

JULES DE GAULTIER.

§

### Une lettre de M. Jean Capart.

Bruxelles, le 5 novembre 1908.

Monsieur,

Vous avez eu l'obligeance de consacrer dans *le Mercure de France* quelques lignes à la publication que j'ai faite d'une « Chambre funéraire de la sixième dynastie aux Musées Royaux du Cinquantenaire ». Je me permets de relever une erreur importante dans ces lignes. Il ne s'agit pas, comme vous le pensez, d'une chapelle analogue à celle qui est conservée au Louvre.

Sans vouloir faire ici un exposé archéologique du sujet, vous me permettez de dire qu'un mastaba se compose de deux éléments principaux : la chambre funéraire, située, au fond d'un puits, sous le sol, et la chapelle, qui se trouve à la surface.

D'ordinaire la chapelle seule est ornée de sculptures ou de peintures, ainsi qu'on en voit dans le mastaba du Louvre. La chambre funéraire contenant le sarcophage est le plus souvent entièrement nue, et c'est ce qui fait que les exemplaires décorés, tel que celui que nous possédons à Bruxelles, sont d'une grande rareté dans les Musées.

J'ajouterai que, grâce à la libéralité de M. le baron E. Empain, le Musée de Bruxelles possède depuis 1906 un spécimen remarquable d'une chapelle de mastaba qui, de l'avis de tous, ne le cède en rien au monument de Paris.

Le mastaba de Bruxelles sera l'objet d'une publication d'ensemble dans quelques mois.

Recevez, Monsieur, etc...

JEAN CAPART.

§

**Machado de Assis.** — Le 29 septembre dernier s'est éteint à Rio de

Janeiro, où il était né le 21 juin 1839, et qu'il n'avait jamais quitté, l'un des plus parfaits écrivains de langue portugaise, Machado de Assis, président de l'Académie brésilienne des Lettres.

D'origine modeste et de sang mêlé, il fut d'abord typographe, puis il entra dans l'administration et devint chef de bureau au ministère des Travaux publics.

La carrière littéraire le séduisit de bonne heure et ses débuts subirent l'influence du Romantisme, alors représenté là-bas par la vaillante pléiade des José de Alencar, Manoel de Macedo, Castro Alves, Casimiro de Abreu, etc. (Son premier livre, les *Chrysalides* (vers), vit le jour en octobre 1864.) Il se dégagait bientôt, et par un miracle d'indépendance artistique, sut manifester la sincérité subtile et, ironiquement expressive d'une personnalité sans mélange. Par la grâce d'une pensée originale et cultivée, d'une sensibilité vibrante, il se révéla élégant et sobre de style, en un milieu épris de facile boursoufflure. Nul ne s'est rendu mieux maître de sa langue ; nul ne l'écrivit avec plus de correction vraiment classique, de passion et de simplicité. C'est que la richesse du vocabulaire, qui est affaire de pure mémoire, n'était pas chez lui la qualité prépondérante : il possédait en outre la faculté autrement précieuse de réaliser l'identification du verbe avec ses sources psychologiques.

C'est là un don de génie, qui confère au style toute sa force, alliée à la souplesse et à l'expression des nuances.

Son art est amer, mais souriant ; car l'homme était bon, discret et spirituel. Peut-être cet humoriste a-t-il manqué quelque peu de santé physique et de cette joie positive qui seule eût orienté vers la vie son scepticisme. Sa poésie et ses romans en souffrent, mais tels de ses contes : *l'Eglise du Diable*, *Messe de Minuit*, et bien d'autres, restent des modèles de grâce ingénieuse et saisissante. Son chef-d'œuvre, *Mémoires de Braz Cubas*, le rapproche de Lucien et d'Anatole France. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on l'eût classé moraliste. Ce fut souvent un Swift, moins la colère, un Swift plein de finesse doucement désabusé. Il laisse en vers des sonnets dignes de Camoens et une traduction du *Corbeau* d'Edgard Poe, d'une fidélité rare. Mais il fut surtout prosateur de race, conteur et romancier, parfois critique, et il avait toute l'admiration d'Eça de Queiroz.

Une fois, avec *Toi, rien que toi, par Amour*, il aborda le Théâtre. L'homme fut charmant, un peu timide, presque ingénu, d'une inaltérable courtoisie et surtout sans pose. N'ayant souci que de son art, il se tint à l'écart des vives querelles, que sa dignité souriante eût dédaignées. Il vécut paisiblement pour les lettres, entouré de l'affection respectueuse des gens d'esprit, près d'une épouse dévouée, parmi de belles amitiés féminines.

Cœur exquis, esprit délicat, il reste un exemple.

### §

**La taille de Schiller.** — C'était, à vingt-cinq ans, le plus grand homme de Weimar (tandis que Goethe, comme l'on sait, n'était physiquement qu'une « grandeur » *assise* et endéviait de la disproportion de ses jambes à son torse) ; mais il n'atteignait pas — les récits contemporains en eussent parlé avec plus d'étonnement encore — les 192 centimètres de Charlemagne que vient de lui attribuer un récent critique. On n'a de mesure exacte de

Schiller qu'à sa sortie de l'Académie militaire de Stuttgart, en décembre 1780 : 6 pieds, 3 pouces wurtembergeois, ce qui donne un mètre soixante-dix-neuf. Il avait alors vingt et un ans. En admettant encore que sa croissance ne fût pas achevée, on ne peut tout de même pas supposer qu'il ait fait une poussée de treize centimètres en quatre ans.

### §

**Les Hospitalières de l'Elite.** — La *Revue internationale de sociologie*, publiée sous la direction de M. René Worms, secrétaire général de l'*Institut international de sociologie*, a publié en 1906-1908, une série d'articles de M. Alfred Pichon, ingénieur, membre de la Société de sociologie de Paris, dont le dernier, *La Civilisation de l'Elite*, vient de paraître en brochure chez Giard et Brière. [La science sociologique semble entrer désormais dans une voie pratique et économique ; on en jugera par l'extrait suivant :

*L'Elite* prendra sous son patronage les jeunes filles inaptes au mariage par leur tempérament et par leurs penchants marqués vers les relations sexuelles fréquentes et passagères. Ces filles feront vœu de pauvreté, sinon de chasteté, et *l'Elite* se chargera de pourvoir à tous leurs besoins et de leur assurer une existence heureuse et exempte de tous soucis jusqu'à leur mort. Elles seront installées dans de vastes établissements de *l'Elite*, où, en dehors de leurs occupations journalières, elles seront, sous le nom d'*hospitalières*, autorisées à recevoir, à leur volonté et à leurs convenances, les visites des Elus, jeunes gens, et hommes mariés dans certains cas, qui seront admis à ces établissements. Elles s'appliqueront surtout à rendre agréables et non déprimants les rapports sexuels, et elles y trouveront pour elles-mêmes la satisfaction de leur instinct amoureux, sans aucune préoccupation étrangère au don de leur personne, sans aucune arrière-pensée de lucre à l'égard de l'amant qu'elles auront volontairement accueilli.

Les *hospitalières* ne seront d'ailleurs nullement des recluses ; bien qu'attachées à un établissement de *l'Elite*, chargé d'assurer leur existence dans des conditions convenables, elles pourront aussi être confiées temporairement par cet établissement à un jeune homme, ou placées comme gouvernantes auprès d'un homme veuf, de personnes âgées, etc. La seule obligation qui leur sera imposée sera de ne pas chercher à détacher les jeunes gens de la famille, ou les hommes mariés de leur ménage, sous peine d'être transférées dans un autre établissement dès qu'un attachement trop exclusif se manifesterait chez elle ou chez leur amant de passage.

... Ainsi seront préservés des dangers auxquels est exposée la jeunesse masculine de nos jours les jeunes gens de *l'Elite*, au grand profit de leur santé et de leur avenir. Au lieu des précipices sans cesse ouverts sous leurs pas par l'armée de la débauche.. etc.

La prostitution, la hideuse prostitution se trouve donc enfin abolie !

Le § X abolit de même la *Jalousie* et conclut à la régénération physique et morale de l'espèce humaine. Pour tous renseignements et communications concernant *l'Elite*, s'adresser à M. Alfred Pichon, directeur-fondateur de cette association, au siège social, 28, rue Serpente, à Paris.

Ajoutons que les *hospitalières* seront « de bonne compagnie et leurs discours exempts de propos grossiers. Elles cultiveront, selon leurs désirs, les arts, comme la musique, la peinture, le dessin, la broderie, la tapisserie, etc. », elles seront « des compagnes agréables, affectueuses, désintéressées », ajoutons très sûres, car elles seront soumises au « contrôle paternel de l'institution... écartant tous ceux et celles qui pourraient être une cause de contamination. *L'Elite* n'englobera que des sujets sains... ».

On voit combien l'on aurait tort de traiter la sociologie de science futile

et sans application dans la vie privée. Quand l'institut international de sociologie aura recruté pour *l'Elite* un nombre suffisant d'hospitalières désintéressées, qui ne voudra être de *l'Elite* afin de trouver ces compagnes passagères et agréables, ces gouvernantes dévouées qu'on ne trouve aujourd'hui qu'avec tant de risques et à un prix si élevé?

## §

**Centenaire bayreuthien.** — L'Université d'Erlangen s'apprête à célébrer solennellement en 1910 les cent ans écoulés depuis l'annexion de la Principauté de Bayreuth à la couronne de Bavière. Elle publiera à cette occasion un mémoire de son développement sous les Wittelsbach.

## §

**La Société Française des Conférences à l'Étranger** a été fondée en 1908, avec le but de faire connaître à l'étranger la France, et en particulier la littérature française contemporaine, et ainsi d'étendre le champ d'action de la langue et de l'influence françaises.

Comme elle répondait à un besoin, elle a recueilli sur-le-champ des patronages précieux en France et à l'étranger : des conférenciers de talent lui ont promis leur concours. En présence du succès qui s'affirmait, et des tendances qui se manifestaient, le projet primitif fut quelque peu élargi : tout en laissant la littérature contemporaine au premier plan, on décida de faire une place, dans le programme, à l'art, à l'économie sociale, et, d'une manière générale, à tous les sujets qui pourraient solliciter l'attention des centres de culture française à l'étranger.

Les moyens d'action sont avant tout la conférence : le cas échéant, l'organisation de Cours de littérature, la création de bibliothèques fixes ou circulantes, etc., la publication d'un bulletin coordonnant les résultats acquis, signalant les efforts à faire, et mettant en rapport les différents centres de culture française.

La Société a son siège à Paris, 19, rue de Savoie.

## §

**La Renaissance tragique.** — Une nouveau groupement d'auteurs et d'acteurs vient de se constituer sous le nom de *Renaissance Tragique*. Le premier spectacle en est fixé aux 1<sup>er</sup>, 2 et 3 décembre, en soirée, au Théâtre Femina. On donnera *Le Tasse*, drame en cinq actes, en vers, de Paul Souchon.

## §

**Publications du « Mercure de France ».**

POUR EN FINIR AVEC L'AMANT, par Aurel. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LES CORSAIRES, *Mémoires et documents inédits*, par Henri Malo. Vol. in-18, 3 fr. 50.

## §

**Le Sottisier universel.**

Jugez, Messieurs, de l'étonnement, de la douleur de l'honorable témoin que voilà,

quand, rentrant de l'atelier, il trouve sa femme au lit, la tête fendue et la porte défoncée. — *La Liberté*, 18 octobre.

Car c'est par lui, par les procès que Dreyfus nous intentera ainsi qu'à nos confrères, que nous espérons nous trouver face à face avec la Cour de cassation, et cette fois bien à cheval sur l'Affaire, le traître, les assignations à la main, servant de monture. — Pierre Biétry. *Le Jaune*, 24 octobre.

Au tennis, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt est une redoutable partenaire. — *Lectures pour tous*, 1908, p. 1031.

Isadora Duncan, la danseuse aux pieds nus, vient de secouer sur Berlin la poussière de ses sandales. — *Journal des Débats*, 15 octobre.

On ne jouit en réalité que de son vivant des satisfactions posthumes. — *Le Journal*, 13 octobre.

Une dépêche de Rhode-Island annonce que le sous-marin *Octopus*, pendant ses essais en plongée, a parcouru 107 pieds et est resté sous les eaux durant deux heures. — *L'Ouest-Eclair*, 19 septembre.

Son image se montrait avec son sourire robuste et si français. — *Le Temps*, 4 novembre.

Rolland, alors sous-officier, avait été fait prisonnier en 1870 et interné dans une ville de l'Allemagne orientale, sise à huit ou dix marches de la frontière hollandaise. — COMTE DE PIMODAN. *Simple souvenirs*.

MERCURE.

---

*Le Gérant : A. VALLETTE*

---

Poitiers. — Imprimerie du MERCURE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.



## L'ART ET L'ÉTAT

---

Il doit y avoir un budget des Beaux-Arts, s'il profite à la démocratie.

CH. M. COUYBA : *Les Beaux-Arts et la Nation*, p. 16.

Les rapports de l'Art avec l'Etat sont actuellement fondés sur des habitudes qui se survivent. Est-ce l'Art qui en profite ? Est-ce l'Etat ? Tous deux, peut-être, dans une certaine mesure ; ni l'Etat ni l'Art, dans la mesure qui conviendrait.

On ne saurait tolérer désormais que l'Etat soit à l'égard de l'Art le dispensateur de faveurs précieuses à obtenir ; l'Art ne consent plus à être son obligé. Nous avons acquis une connaissance plus juste des obligations de l'Etat ; nous nous sommes formé une conception plus haute des droits de l'Art. Les liens qui les unissent devraient naître spontanément de la nécessité, n'être modelés en rien sur le caprice des hommes qui détiennent momentanément le pouvoir, se serrer ou se détendre au gré seul des circonstances.

Les politiciens font des formes du gouvernement l'objet de leur constante étude ; ils règlent et régissent selon des inspirations élevées les intérêts de l'Etat, mais les visées et les tendances artistiques leur échappent ; ils n'ont pas le droit d'en entraver l'essor ou de le rompre. La domination despotique qu'exerçait naturellement sur la pensée, sur la science, sur l'Art Louis XIV, gênait et révoltait sous la botte de Napoléon, et, bien qu'elle gêne toujours, n'est plus que grotesque sous la menace du grand sabre à fêrule de l'empereur Guillaume II.

En France, où la crainte du ridicule produit parfois des effets heureux, on abandonne toute prétention ouverte à diri-

ger, à contenir les aspirations et les réalisations esthétiques. De même que la Science, l'Art, en France, est libre. Peut-être même s'y insinue confusément la notion que l'Art est avec la Science le grand ressort de l'activité universelle, qu'il est un facteur essentiel de la civilisation, et que, sans lui, sans elle, inséparables en dépit de mainte apparence, rien du développement industriel, dont nous tirons tant de vanité, n'aurait pu se fonder ni même se concevoir. Grâce à ces chercheurs infatigables d'idéal, qui ne marchent dans des directions opposées que pour se mieux reconnaître avec joie à de certains tournants, l'esprit en éveil aiguise sans cesse son ingéniosité, le sentiment s'épure, la sensation se fait intelligente, le rêve s'entraîne toujours vers des conquêtes plus audacieuses.

Conservateur vigilant et prévoyant ménager des ressources humaines qu'il administre au mieux des besoins communs, l'Etat thésaurise, classe, groupe, avec méthode; il met en lumière la valeur relative de ses trésors entassés; mais il doit accueillir, aussi et toujours, l'incessante accumulation de splendeurs, dont la nouveauté déconcerte, sans se soucier d'y reconnaître, pour les estimer authentiques, une ressemblance avec les formes connues des splendeurs d'autrefois.

A quoi reconnaître de bonne teinte les innovations, si elles n'ont pas été acceptées par un consentement très nombreux? A quoi les discerner des avortements de l'impuissance, des mystifications intéressées ou tapageuses? N'est-il pas plus équitable de constituer, avec ce qui forme le caractère commun de beauté dans les œuvres que les siècles ont révérees, un étalon pour y parangonner la production de chaque jour? Tout désir d'éviter l'erreur, quand on n'est pas destiné à sentir et à comprendre, justifie à merveille que soit réclamé de la sorte un type suprême, un modèle absolu. Mais l'Art est ce qui échappe au précepte et à la règle; l'Art n'existe que dès qu'il n'est plus conforme; et le scrupule, qui paraissait estimable, provient simplement d'une illusion qui dupe.

Si l'on confronte l'un à l'autre deux ouvrages où l'on a cru apercevoir des qualités communes de beauté, à l'examen ils ne persistent dans leur beauté l'un et l'autre qu'en raison des qualités, plus ou moins rares, qui les différencient. Le fonds analogue demeure indifférent; seules les divergences intéressent. Du reste, il n'existe pas au monde deux objets, de

quelque nature qu'ils soient, qui, rapprochés par le hasard sous un certain angle de lumière, ne présentent à l'œil attentif quelques similitudes fugitives ou réelles; ils s'appliquent à des usages divers, ils provoquent des désirs ou des sensations diverses à proportion de leurs différences, de forme, de couleur, de composition, d'adaptation, il n'importe; le principal, qu'on en soit persuadé, c'est que tout artifice créateur, en industrie, en science, en art, n'a de valeur que s'il donne la vie à un rapport ignoré la veille. Bien loin de rechercher un étalon pour y mesurer l'œuvre d'art, il faudrait, s'il était efficace ou possible d'encourager quoi que ce fût, ne soutenir que ce qui s'en éloigne et le répudie.

Où donc finit, où donc commence l'effort valable? il serait malaisé de le définir. Les nouveautés, les inventions d'art se montrent de nature infinie autant que complexe. Pour n'examiner que des recherches récentes, la rigidité formelle à laquelle les Parnassiens soumirent le vers ample et débordant de Victor Hugo, la sécheresse colorée de leur imagination asservie sont, au moins chez les plus habiles, méritoires au même titre que la souplesse rythmique et l'abondance imagée des meilleurs symbolistes. Chez les symbolistes eux-mêmes, M. Jean Moréas, lorsqu'il publiait les cadences nuancées et délicates des *Syrtés* et du *Pèlerin passionné*, n'était pas un artiste moins parfait que depuis qu'il aligne ses régulières *Stances* si précieuses ou les alexandrins sonores de son *Iphigénie*. Pour se permettre de trouver chez lui une période de défaillance, il la faudrait situer au moment d'étude trop, à notre gré, systématique où il se pliait avec tant d'exactitude à penser et à écrire, dans *les Sylves*, comme eût pensé et écrit Ronsard ou quelqu'un « de sa docte troupe ». Encore a-t-il déployé dans cette besogne appliquée un charme et un tact incomparables, et il eût été dommage que cette part de son œuvre si belle n'eût pas été composée.

Mais la poésie, mais les lettres sont moins que les autres gratifiées de bienfaits par l'Etat. Sans doute on décore avec facilité les écrivains, on leur décerne volontiers de nombreux prix de maintien, on leur commande quelquefois un discours de bienvenue rimée à l'adresse d'un souverain étranger; le chef du Pouvoir exécutif retient à déjeuner les nouveaux élus de l'Académie française, et on a institué récemment en faveur

des jeunes poètes une bourse de voyage. Ces libéralités, qui ne seront pas taxées d'excessives, suffisent à corrompre l'orgueil des gens de lettres, quoique, parmi eux pourtant, les auteurs dramatiques, à l'instar des musiciens, des peintres, des sculpteurs, des architectes et des graveurs, manifestent des exigences plus grandes : ils veulent des salles où on les joue.

Pour ceux dont l'État s'occupe, des institutions qui les concernent fonctionnent régulièrement. La moins étrange n'est certes pas l'Académie des Beaux-Arts, où le droit est reconnu aux peintres d'être 14, aux sculpteurs 8 ainsi qu'aux architectes, aux graveurs en taille-douce et en médailles 4, aux compositeurs de musique 6, sans compter un nombre soigneusement limité de membres libres, de membres correspondants et de membres correspondants libres. A l'exemple de sa grande voisine, l'Académie des Beaux-Arts distrait ses loisirs par l'élaboration lente d'un dictionnaire, et, de plus, elle jouit de quelques prérogatives : elle juge les concours pour les prix de Rome, elle présente des candidats à la chaire d'esthétique du Collège de France, à la direction de l'école des Beaux-Arts et de la Villa Médicis. Tout ce qui détermine les tendances de l'enseignement officiel de l'Art, en France, ce qui désigne les artistes à l'attention du public, dépend de l'Académie des Beaux-Arts, et, comme elle se recrute, presque de toute nécessité, parmi les plus médiocres, les plus stériles et les plus asservis des routiniers, elle demeure rebelle à toute recherche désintéressée, elle stimule au poncif, elle dessèche et flétrit tout ce qu'elle touche. Puvis de Chavannes, malgré sa haute situation, sa gloire universelle, n'aurait pas pu prétendre à en faire partie ; César Franck n'en a pas été. Les Bouguereau, les Ambroise Thomas y foisonnent. Par bonheur, elle a si bien accoutumé le monde à des décisions et à des choix dérisoires, que son prestige extérieur en est en grande partie ruiné : c'est une vieille et méchante mégère qui agonise.

La mégère a été tenace, elle a parlé longtemps d'un verbe si impérieux, elle a allongé si obstinément ses paumes sèches sur tous les tressaillements de la vie, que les mieux intentionnés, ceux-là qui vibrent d'indignation à la révélation des désastres imputables à son égoïsme et à son ignorance féroce, n'osent pas la dénoncer tout haut, la châtier comme elle mérite, demeurent pétrifiés de crainte et de retenue en sa présence.

L'Académie des Beaux-Arts, — toute Académie, — forme un instrument admirable de contrainte et de domination. Elle se dit la gardienne autorisée de la tradition ; et, pour parler un langage moins officiel, elle perpétue la routine. Elle se permet de rejeter à l'écart tout ce qui est sain et se dérobe à son pouvoir, tout ce qui est jeune, héroïque, aventureux et fier. Elle dispose des crédits ; son sourire édenté décide des commandes et des achats ; elle récompense et, soi-disant, consacre les talents ; elle est la cause volontaire et consciente de la ruine où s'effondrent tant d'existences misérables ; elle mène à douter de soi, de sa vocation, de l'art ; elle accule au suicide moral, aux hideuses renonciations, aux complaisantes lâchetés ; elle réduit à une domestication dont les étapes sont savamment calculées. En de telles fondrières s'achèvent les idées esthétiques du Grand Roi et du Grand Empereur. Les plus nobles esprits ont payé en louanges effrontées et en viles flagorneries les avantages humiliants de leur protection. Les artistes ont formé un corps de l'Etat, préposé aux menus plaisirs du Souverain pour satisfaire à ses caprices et pour célébrer ignominieusement sa gloire.

Les conditions sociales sont modifiées en partie ; des tâches auxquelles il fallait bien qu'on se soumit à moins d'user sa vie à les combattre en vain ne seraient pas consenties de nos jours, et nous apparaissent incompréhensibles. Pourtant l'esprit humain est si futile qu'il reçoit comme un honneur des servitudes qu'il pourrait éluder : on les lui a présentées comme glorieuses, ou bien il en a présumé quelque avantage. Il s'ingénie à les mériter ; il se targue d'en être digne ; il se pare avec un misérable orgueil d'un collier doré.

Sans doute l'homme qui a été accablé par l'État de faveurs, de récompenses, d'encouragements n'est plus tenu d'amoin-drir son caractère, de salir sa pensée dans les mensonges d'une gratitude qui s'affiche, dans les fétidités des louanges. L'Etat reconnaît, désigne, honore les talents, et, en échange, il ne réclame rien d'eux. Sa générosité est subtile : il n'ignore pas que quiconque a obtenu une récompense désire mériter une récompense plus grande ; qui a reçu de l'or voudra de l'or encore. Une hiérarchie s'est établie, qui conduit du prix de Rome à la commande, à la Légion d'honneur, au professeur officiel, à l'Institut, — et chacune de ces catégories com-

porte plusieurs échelons. Affecte-t-on la moindre velléité d'indépendance, on est exclu de la filière, à moins qu'on ne soit susceptible d'être tout de suite ramené à l'ordre et à la sagesse par l'octroi opportun d'une faveur nouvelle.

Les rubans et cette monnaie de gloire font des serfs; les branlements de tête caducs des académiciens les désignent au choix des dispensateurs ignorants; la sottise importante des critiques affiliés les montre à l'admiration des foules. Ceux qui luttent, qui cherchent et parfois trouvent, on les ignore (ce qui est peu); on les bafoue, on les nie sans les écouter, on brise l'élan de leurs efforts, on les tue quand on peut, et on danse sur leurs tombes. Les souvenirs effarants de la destinée de Manet, de Gauguin, de Cézanne ne remontent pas plus haut que l'abjection triomphale de Cabanel, de Benjamin-Constant ou de M. Detaille. Lorsque sont morts dans un dénûment honteux Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Henri Becque, quels immondes bateleurs étaient, à leur place, glorifiés par le monde officiel, les journaux et le public!

Une intervention de l'Etat, si l'on veut, mais non plus au profit de ceux-là! Qu'elle ait pour effet, du moins, contre le public mal préparé, contre les journalistes imbéciles ou intéressés, de soutenir les novateurs et les isolés. On cite des cas où l'Etat n'aurait pas failli à ce devoir; ils sont exceptionnels et se perdent dans les fouillis des injustices qu'il prodigue en faveur de ses préférés, les médiocres, les insignifiants. La subsistance et la renommée ont toujours été assurées à M. Saint-Marceaux, à M. Puech plus tôt que, lors de ses débuts, à Rodin génial ou, à présent encore, à M. Maillol. La gloire de Rodin n'a plus rien à envier, mais combien de temps l'a-t-il attendue et quelle peine avant d'y parvenir! — M. Bail, M. J.-E. Blanche connaissent tous les succès; mais M. Henri Matisse, qui se cherche et s'embrouille peut-être, M. Picasso, qui décontenance, en quoi, le jour où ils auront triomphé dans la noble lutte où ils se débattent avec tant de courageuse énergie, l'Etat leur sera-t-il venu en aide? Il sera prêt à leur accorder sa bienfaisante protection, lorsqu'ils seront en mesure de s'en passer, lorsque des amateurs autorisés leur prodigueront déjà tout le bien que l'Etat pourrait leur faire.

L'Etat offre un soutien, signe presque évident qu'on n'en a plus besoin; cette vieille personne empressée accourt où le

public, déjà ému, offre un gîte généreux à qui possède un domicile suffisant.

Mais le budget des Beaux-Arts existe ; s'il est employé d'une manière absurde, quelles réformes pourrait-on y apporter ? Des hommes d'art, des hommes politiques se sont mis en quête de la meilleure solution, et n'ont abouti à rien qui satisfasse. Les uns se plaignent d'abus invétérés, d'injustices ; les autres cherchent à atténuer, à anéantir les motifs de plaintes, sans porter atteinte à des privilèges et à des prétentions reconnues. On n'aperçoit pas assez que le seul remède se trouvera dans une refonte complète, ou peut-être les réformateurs redoutent-ils d'y perdre l'occasion d'un profit, d'un avantage personnels.

M. Ch. M. Couyba qui, depuis des années, apporte à la solution de ces questions tout le concours loyal d'une conscience prudente, ne propose, dans les conclusions de ses remarquables travaux (1), que des palliatifs provisoires : « Voici, semble-t-il dire, ce qui choque, blesse, tue les artistes ; il faut les aider à anéantir la cause immédiate de leurs doléances, le plus discrètement possible sans doute, et tendre à satisfaire tout le monde. » Il ne perçoit pas, il n'établit pas que le mal provient de ce qu'on ne cherche pas même à se rendre compte de la nature des relations nécessaires entre l'Art et l'Etat.

L'Etat, ou la Nation, profite de toutes les découvertes de la Science, de toutes les inventions de l'Art. Les groupements d'hommes réunis en sociétés policées, quelle que soit la forme de gouvernement qu'ils se soient donnée ou qu'ils tolèrent, s'expliquent précisément en vue d'assurer à l'Art et à la Science des facilités d'évolution et de formation dont eux-mêmes tirent avantage. C'est ainsi que les hommes se sont distingués des animaux purement instinctifs ; c'est ainsi qu'ils maintiennent et développent cette distinction essentielle. Les raisons d'être de l'humanité, ce sont les esprits géniaux qui se préparent, grandissent et resplendissent au milieu d'elle ; ce sont, avec Euclide, Laplace ou Darwin, aussi bien Aristophane, Michel-

(1) Rapport fait au nom de la commission du budget chargée d'examiner le projet de loi portant fixation du budget général de 1902 (Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Service des Beaux-Arts), par M. COUYBA, député (séance du 6 juillet 1901), — et : Ch. M. COUYBA, *Les Beaux-Arts et la Nation* (Hachette, 1908).

Ange, Beethoven ; ce sont aussi les précurseurs, les prédécesseurs, les émules, les élèves de ces hommes merveilleux ; l'Etat, qui doit assurer la conservation des grandeurs du passé, doit rendre, par son intervention, plus facile que des œuvres aussi grandes naissent dans l'avenir. Cela seul légitime son existence.

Par quels moyens préparer et soutenir les génies et les talents ? C'est là le constant problème.

Si au peuple étaient inspirés le respect et l'admiration de tout ce qui a été créé de beau, la foi en ce qui peut se faire serait plus générale et plus fervente. Quoi que les savants prédisent de l'avenir de la science, en matière d'art des musées devraient être fondés, conservés, agrandis qui fussent accessibles à tous, en tous temps, clairement classés et expliqués avec méthode. Les expositions devraient être mieux organisées ; les auditions lyriques, dramatiques, musicales, multipliées. Le goût de la lecture devrait être cultivé chez tous, et que tous les êtres vivants fussent admis à jouir des trésors les plus précieux de l'intelligence humaine, au lieu qu'ils soient réservés à des castes très restreintes.

Des commentateurs enthousiastes entraîneraient à la divine compréhension la foule hésitante ; l'esprit de critique véritable déposséderait l'esprit étroit de dénigrement systématique, non qu'il faille dissimuler les défauts réels d'une œuvre, mais comme ils perdent de leur importance dès que resplendent, à côté, des beautés véritables !

Telle serait la base d'une éducation esthétique : éveiller dans l'enfance même l'amour de tout ce qui monte au delà du trivial, du commun, du médiocre. Les générations se trouveraient curieuses des procédés par lesquels se révèle ce qui est beau, désireuses de sentir palpiter et vibrer en leur présence attentive et bienveillante les aspirations à quelque idéal renouvelé ; elles connaîtraient aisément tous les moyens de métier par lesquels l'Art s'exprime. Faut-il pour cela créer des écoles ? Réformer, du moins, selon des vues plus réfléchies, tout le plan de l'enseignement public dans les écoles existantes. Comme le mystère de l'écriture matérielle est dévoilé aux élèves, pourquoi ne leur mettrait-on pas dans les mains les ressources élémentaires du dessin, du modelage, du coloris, pourquoi ne les exercerait-on pas aux rudiments du solfège ? En sortant d'une école, à présent, un enfant n'ignore rien des



exigences d'une orthographe excessive, qu'il aura tôt oubliées du reste, mais, sauf les quatre opérations d'arithmétique, sans qu'il en soit mieux façonné à la pratique de sa profession, en quoi sera-t-il préparé à tirer de l'existence ce qu'elle a de bon et de beau, à l'admirer, à l'aimer, à la comprendre ?

Ce n'est pas à susciter des artistes qu'il se faut ingénieur. Mais que tous sentent l'importance nécessaire de l'Art, que tous soient capables d'en subir le charme et l'ascendant. Alors l'Etat tout naturellement sera amené à encourager, à soutenir ceux qui se chercheront en dehors du troupeau et ne songera plus à les accabler sous le poids stérile d'une éducation uniforme. L'avenir se souviendra avec stupeur de cette contrainte insensée des régimes d'autrefois, que feu l'illustre statuaire Guillaume, quand il fut chargé de réorganiser l'enseignement public du dessin, avait si manifestement dévoilée, en montrant en somme ce désir de despote que, dans toutes les écoles de France, à la même minute, tous les élèves d'une même classe fussent occupés à retracer d'un même mouvement la même moulure d'un même plâtre ! Aujourd'hui les réformateurs admettent plus de souplesse et de liberté dans l'enseignement, ils laissent une part plus grande à l'initiative et à la personnalité du maître. Certains secondent avec ardeur les pratiques préconisées et expérimentées dans certains établissements officiels par l'ingénieur M. Quénioux et ses collaborateurs : l'enfant dessine, à son gré, ce qu'il veut et comme il veut ; le rôle du maître se limite à lui apprendre à voir, à l'habituer à se rendre compte des valeurs, volume, surface, forme, couleur, de ce qu'il voit, et à lui révéler par l'usage les secrets des procédés matériels pour s'exprimer avec exactitude. Dans des classes quelconques de lycées et d'écoles primaires, M. Quénioux a obtenu des séries de dessins qui stupéfient. Non seulement on y surprend s'éveiller quelques tempéraments doués et singuliers, mais visiblement, sans exception, les élèves se sont passionnés à leur tâche. Un grand nombre restera médiocre, c'est entendu d'avance, mais tous savent quelque chose, perçoivent comment on se sert du fusain et des pinceaux et conserveront à jamais une notion précise et suffisante de l'espèce de satisfaction que retirent exécutants et amateurs de la pratique ou de la contemplation de l'œuvre d'art. Nul n'aura du moins, comme dans la stérilité de

l'enseignement routinier, usé de son temps en pure perte.

Une éducation aussi généreuse devrait être instituée non seulement dans les lycées et les écoles primaires, mais dans les écoles spéciales des Beaux-Arts ; là, en dépit des efforts tentés à l'École des Arts décoratifs autrefois par le probe et et consciencieux Lecoq de Boisbaudran, dont les leçons demeurent inoubliables à tous les grands artistes qu'il a aidés à se découvrir, et plus récemment par M. Quénioux encore, les maîtres imposent leur doctrine étroite, façonnent des disciples à leur ressemblance, atrophient en eux les ressorts de leurs élans spontanés. Redites surannées, *ficelles* qui datent de loin ; aucune ingénuité, aucun effort neuf et personnel. Mais l'Art sera pour ces jeunes gens, comme il a été pour leurs maîtres, une carrière de basse ambition ; ils produiront pour s'enrichir, ils recevront des titres, conquerront des prix, des places, des pensions ; ils seront admis dans des corps constitués où l'on jouit du privilège de se pavaner, aux grands jours, en uniforme avec une épée au côté ; et quand ils mourront, leurs tombeaux seront fleuris de toute la pompe des éloges académiques.

Un artiste vrai se soucie moins de relations confortables ou même de s'ancrer dans un beau mariage, que de surprendre, sous des voiles mystérieusement soulevés, le mystère des joies et des tristesses humaines, le frisson épié de la Nature harmonieuse et paisible, et d'en composer de son mieux avec un vouloir obstiné le simulacre révélateur. Aussi n'est-ce point à s'appauvrir de sensations, à se dépouiller d'inconscientes ressources originales que leur apprentissage devrait aboutir ; le métier n'est jamais assez vaste ; l'enthousiasme réfléchi n'est jamais trop ardent. Surtout qu'est-ce que cette vilénie qu'on entretient dans leurs désirs, de se préoccuper d'une rivalité avec leurs compagnons d'étude, de n'avoir pour but au monde que de les vaincre dans des concours ? Ne renoncera-t-on jamais à tout réduire à des compétitions dégradantes, au fétichisme grossier des Prix de Rome et à toute la quincaillerie triviale des médailles ?

Le prestige auquel se veut hausser la Nation est de citer trois ou quatre noms que des récompenses sagement établies ont désignés à son attention. Elle n'est point curieuse des recherches ni des nouveautés. Il est plus simple d'honorer le

peintre à qui est décernée la médaille d'honneur, de vanter le musicien que des succès officiels ont consacré. Au théâtre seulement le public ose, sans aller trop loin, se former des opinions ; ailleurs il en subit qui ne lui appartiennent pas. L'Art le fatigue et l'ennuie souvent, mais il est de bon ton d'en supporter un peu le tourment : c'est une coutume invétérée dont il rougirait de se défaire.

Il connaît donc et il accepte une peine où la tâche des réformateurs devrait lui préparer une volupté. M. Couyba a bien compris ce devoir ; il en avoue le besoin, il accueille les suggestions qui peuvent mener à l'accomplir. L'obstacle, pour tous les services des Beaux-Arts, pour tous les services de la Science aussi, et même pour de nombreux services d'utilité pratique, provient d'une cause commune : l'insuffisance trop réelle des crédits, réservés toujours aux œuvres de destruction et de mort. Toute amélioration ne peut être que partielle et presque dérisoire dans l'état actuel de l'organisation sociale. Il ne faut donc pas laisser échapper le peu dont on est gratifié ; il ne faut même améliorer qu'avec une extrême prudence, de crainte que tout ne s'écroule et ne s'évanouisse. Quel tact est nécessaire à un député, à un sénateur, à un ministre, s'il tente une modification à un budget dont les électeurs se désintéressent, et dont la défense n'accroît ni la fortune ni la popularité des hommes d'Etat !

Le patrimoine d'orgueil dont s'ennoblit la France l'incite au respect de quelques grandes traditions, comme de préserver, de conserver, de restaurer les monuments historiques ; comme de continuer parfois à ouvrir aux visiteurs français et étrangers la merveille de nos musées (1), et à les enrichir à de trop rares intervalles d'acquisitions nouvelles, outre les legs et les

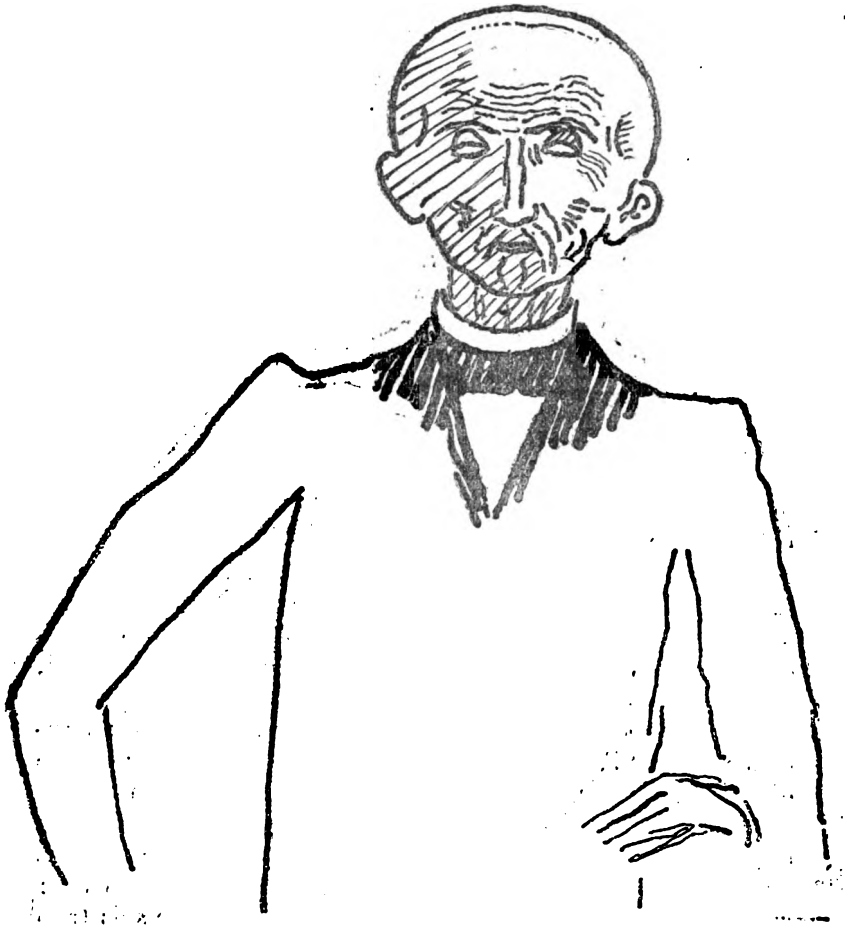
(1) Le Musée du Louvre est, prétend-on, ouvert tous les jours (le lundi et certains jours de fête exceptés) de 9 ou 10 heures, selon la saison, à 4 ou 5. Simple bluff ! Les galeries de la sculpture antique (moins la salle des antiquités africaines) et plusieurs galeries de peinture sont ouvertes à ces heures-là. Les autres salles, les plus nombreuses, ne sont ouvertes que l'après-midi, certaines deux ou 3 jours par semaine seulement ; et le jeudi matin, sous le prétexte nouveau de repos hebdomadaire, tout le musée est fermé. Il semble de plus en plus que, avec le consentement tacite des pouvoirs publics, qui ne trouvent même plus le moyen de faire surveiller nos collections nationales par un nombre suffisant de gardiens, les musées soient considérés, au profit presque exclusif de MM. les Conservateurs, — érudits infiniment estimables — comme le laboratoire silencieux et secret de leurs travaux personnels. Les musées nationaux, bien commun de la Nation, devraient sans exception être à la disposition du public tous les jours, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

dons acceptés; comme de doter de subventions les théâtres nationaux (car on ne peut admettre, pour unique cause de ces libéralités, la facilité pour nos ministres de caser dans ces institutions leurs protégées et d'approcher de jeunes actrices). D'ailleurs d'autres entreprises de spectacles, de concerts graves profitent de subsides analogues; de toutes parts s'essaient, avec l'assentiment discret de l'Etat, des théâtres de plein-air et s'élaborent des projets de théâtres populaires.

On se débat ainsi en faveur du théâtre; on aime le théâtre, on n'aime pas les autres arts. Il appartient à l'Etat, à l'enseignement de l'Etat de combattre et de vaincre ce dégoût, cette indifférence, cette incompréhension. Lui-même en retirera le plus grand bénéfice, puisque toute évolution intellectuelle dans la société organisée implique une évolution correspondante dans les formes de l'Etat, lequel est, par son essence, l'expression souveraine de l'esprit d'une nation.

Qu'une évolution semblable exige des dépenses d'argent considérables, on n'en saurait douter, mais peu à peu les modes d'activité se transforment; ceux qui absorbent et qui ne rendent rien deviennent suspects. Le rêve pacifiste se fait, en dépit de tant de déboires, inévitable et prochain; le monde occidental entend ne pas s'effondrer tout entier dans l'épuisement par une stupidité brutale. Déjà des esprits de belle intention s'emploient à dénoncer les hontes dont les hommes s'étonneront un jour, quand ils lèveront les yeux sur les vérités hautes et vivantes. Mais qu'attendre actuellement d'une société corrompue encore de préjugés anciens, de superstitions égoïstes et implacables, et qui se détourne de sa fonction nécessaire, au point que tous les êtres dont elle se compose ne sont point sûrs d'un abri contre le froid ni d'une maigre pitance nécessaire à la vie?

ANDRÉ FONTAINAS.



Roussier

THÉODULE RIBOT

# ECCE HOMO

## COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST <sup>1</sup>

### POURQUOI JE SUIS SI MALIN

#### I

Pourquoi je sais certaines choses de plus que les autres ? pourquoi, d'une façon générale, je suis si malin ? — Je n'ai jamais réfléchi à des questions qui n'en sont pas, je ne me suis jamais gaspillé. Les véritables difficultés religieuses, par exemple, je ne les connais pas par expérience. Il m'a toujours complètement échappé comment je pourrais être « enclin au péché ». De même, tout critérium positif me manque pour savoir ce que c'est qu'un remords : d'après ce que l'on en entend dire, le remords ne me semble être rien d'estimable.... Il me déplairait de laisser en plan une action, *après coup* ; je préférerais omettre par principe, dans le problème de la valeur, le dénouement fâcheux, les *conséquences*. Quand une chose finit mal, il arrive trop facilement que l'on manque de *coup d'œil* pour ce que l'on a fait : le remords me paraît être une sorte de *mauvais œil*. Garder en honneur une chose qui ne réussit pas, précisément parce qu'elle n'a pas réussi, voilà qui serait bien plutôt conforme à ma morale.

« Dieu », « l'immortalité de l'âme », « le salut », « l'au-delà », ce sont là des conceptions auxquelles je n'ai pas accordé d'attention, au sujet desquelles je n'ai pas perdu mon temps, pas même lorsque j'étais enfant — peut-être n'étais-je pas assez ingénu pour cela ! L'athéisme n'est pas chez moi le résultat de quelque chose et encore moins un événement de ma vie : chez moi il va de soi, il est une chose instinctive. Je suis trop curieux, trop incrédule, trop pétulant pour permettre que l'on me pose une question grosse comme le poing. Dieu est une question grosse comme le poing, un manque de délicatesse à l'égard de nous autres penseurs. Je dirai même qu'il n'est, en somme, qu'une interdiction grosse comme le poing : Il est défendu de penser !

(1) Voy. *Mercur de France*, n° 274.

Une autre question m'intéresse bien davantage et le salut de l'humanité en dépend bien plus que d'une quelconque curiosité pour théologiens, c'est la question de la *nutrition*. On peut la formuler ainsi pour l'usage ordinaire : « Comment faut-il que tu te nourrisses, toi, pour atteindre ton maximum de force, de *virtu*, dans le sens que la Renaissance donne à ce mot, de vertu, libre de moraline ? » — Les expériences personnelles que j'ai faites sur ce domaine sont aussi mauvaises que possible ; je suis étonné maintenant que je me sois posé si tard cette question, que je n'aie pas su profiter plus tôt de ces expériences pour entendre « raison ». Seule la vilénie absolue de notre culture allemande — son « idéalisme » — peut m'expliquer tant soit peu pourquoi, sur ce chapitre, j'étais arrivé à un point qui confinait à la sainteté. Cette « culture » qui, dès l'abord, enseigne à perdre de vue les *réalités*, pour courir à tout prix après un but problématique — ce que l'on appelle les fins idéales — pour courir, par exemple, après ce que l'on appelle la « culture classique », comme si l'effort de réunir ces deux idées « classique » et « allemand » n'était pas condamné d'avance à un échec certain ! Cet effort prête même à rire. Qu'on essaye donc de s'imaginer un habitant de Leipzig avec une « culture classique » !

Le fait est que, jusqu'au moment où j'ai atteint l'âge de la maturité j'ai toujours *mal* mangé ; pour m'exprimer au point de vue moral, j'ai mangé d'une façon « impersonnelle », « désintéressée », « altruiste », pour le plus grand bien des cuisiniers et de mes autres prochains. Avec la cuisine de Leipzig, par exemple, en même temps que je faisais mes premières études de Schopenhauer (1865), j'ai nié très sincèrement ma « volonté de vivre ». S'abîmer l'estomac en se nourrissant insuffisamment, la dite cuisine me semble résoudre ce problème d'une façon singulièrement heureuse. (On m'affirme que l'année 1866 a amené sous ce rapport un changement.) Mais si l'on considère la cuisine allemande dans son ensemble, que de choses elle a sur la conscience ! La soupe avant le repas (dans les livres de cuisine vénitiens du xvi<sup>e</sup> siècle cela s'appelle encore *alla tedesca*) ; la viande cuite ; les légumes rendus gras et farineux ; l'entre-mets dégénéré au point qu'il devient un véritable presse-papier ! Si l'on y ajoute encore le besoin véritablement animal de boire après le repas, en usage chez les vieux

Allemands et non pas seulement chez les Allemands *vieux*, on comprendra aussi l'origine de l'*esprit allemand*... de cet esprit qui vient des intestins affligés. L'esprit allemand est une indigestion, il n'arrive à en finir avec rien.

Pour ce qui en est du régime anglais qui, si on le compare au régime allemand et même au français, apparaît comme une sorte de « retour à la nature », c'est-à-dire au cannibalisme, elle est profondément contraire à mon propre instinct; il me semble qu'elle donne à l'esprit des pieds *pesants* — des pieds d'Anglaises... La meilleure cuisine est celle du Piémont.

Les boissons alcooliques me sont préjudiciables. Un verre de vin ou de bière par jour suffit largement pour que la vie devienne pour moi semblable à une vallée de larmes. C'est à Munich que vivent mes antipodes. En admettant que j'aie appris cela un peu tard, dès mon enfance j'en avais fait l'expérience. Lorsque j'étais gamin, je m'imaginai que de boire du vin et de fumer, ce n'est au début qu'une vanité de jeune homme et plus tard une mauvaise habitude. Peut-être bien que le vin de Nauembourg a contribué à provoquer chez moi ce jugement un peu *dur*. Pour croire que le vin *rassérène*, il faudrait que je fusse chrétien, je veux dire qu'il faudrait que j'eusse la foi, ce qui est pour moi une absurdité. Chose curieuse, si les *petites* doses d'alcool très dilué me mettent de mauvaise humeur, les *fortes* doses font de moi un véritable matelot. Dès mon plus jeune âge je mettais à cela une sorte de bravoure. Rédiger une longue dissertation latine en une seule veillée nocturne et la mettre au propre, avec l'ambition dans la plume d'imiter, par l'exactitude et la concision, mon modèle Saluste; verser sur mon latin quelques grogs du plus fort calibre, quand j'étais élève de la vénérable Ecole de Pforta, tout cela n'était nullement en contradiction avec ma physiologie, ni même avec celle de Saluste — quoi qu'en puisse penser la vénérable Ecole de Pforta.

A vrai dire, plus tard, vers le milieu de ma vie, je me décidai, de plus en plus, contre l'usage de toute espèce de boisson *spiritueuse*. Moi qui suis, par expérience, l'adversaire du végétarisme, tout comme Richard Wagner, qui m'a converti, je ne saurais conseiller assez énergiquement l'abstention absolue de l'alcool, à toutes les natures d'espèce *spirituelle*. L'eau fait l'affaire... J'ai une prédilection pour les endroits où l'on a



partout l'occasion de puiser dans les eaux courantes (Nice, Turin, Sils) ; un petit verre d'eau me court après comme un chien. « *In vino veritas* » : il semble bien que pour la notion de « vérité » me voilà encore en désaccord avec tout le monde. Chez moi l'esprit plane sur les *eaux*.

Voici quelques indications encore au sujet de ma morale. Un repas substantiel est plus facile à digérer qu'un repas léger. Une des premières conditions pour une bonne digestion, c'est que l'estomac entre en activité dans sa totalité. Il faut *connaître* la dimension de son estomac. Pour la même raison, il faut éviter ces repas interminables que j'appellerai des sacrifices interrompus, les repas que l'on prend à table d'hôte. — Pas de collations entre les repas, point de café, le café assombrit. Le thé n'est salulaire que le matin. Il faut le prendre en petites quantités, mais très fort ; il devient préjudiciable et peut indisposer pour toute la journée s'il est d'un degré trop faible. Sur ce chapitre chacun a sa propre mesure qui oscille parfois entre les limites les plus étroites et les plus délicates. Dans un climat très agaçant, il faut déconseiller le thé pris à jeun : il faut commencer une heure auparavant avec une tasse de cacao épais et déshuilé.

Etre *assis* le moins possible ; ne pas ajouter foi à une idée qui ne serait venue en plein air, alors que l'on se meut librement. Il faut que les muscles eux aussi célèbrent une fête. Tous les préjugés viennent des intestins. Le cul de plomb — je l'ai déjà dit — c'est le véritable péché contre le saint-esprit.

## 2

La question du *lieu* et du *climat* est étroitement liée à la question de la nutrition. Personne n'est libre de vivre indifféremment n'importe où ; celui qui a de grands problèmes à résoudre, des problèmes qui mettent à contribution toute sa vigueur, n'a même qu'un choix très restreint à faire. L'influence du climat sur *l'assimilation et la désassimilation*, leur ralentissement et leur accélération, va si loin qu'une erreur de lieu ou de climat peut non seulement éloigner quelqu'un de sa tâche, mais encore lui rendre celle-ci parfaitement étrangère. Elle reste hors de sa vue. La vigueur animale n'a jamais été assez grande chez lui, pour qu'il parvienne à ce sen-

timent de liberté qui envahit l'esprit, où quelqu'un peut dire : « Moi seul je puis faire cela »...

Une petite paresse des intestins qui s'est transformée en mauvaise habitude suffit amplement pour faire d'un génie quelque chose de médiocre, quelque chose d'« allemand ». Le climat de l'Allemagne est suffisant à lui seul pour décourager de fortes entrailles et même celles qui sont portées à l'héroïsme. L'allure de l'assimilation est en rapport direct avec la mobilité ou la paralysie des *organes* de l'esprit. L'« esprit » lui-même n'est, en fin de compte, qu'une forme dans l'évolution de la matière. Groupez les lieux où il y eut de tous temps des hommes spirituels, où l'esprit, le raffinement, la malice faisaient partie du bonheur; où le génie se sentait presque nécessairement chez lui; ils jouissent tous d'un air merveilleusement sec. Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes — ces noms démontrent quelque chose. Le génie est *conditionné* par un air sec, par un ciel clair, — c'est-à-dire par une rapide assimilation et désassimilation, par la possibilité de se procurer sans cesse de grandes et même d'énormes quantités de force.

J'ai devant les yeux l'exemple d'un esprit remarquable et de dispositions libres, qui, parce qu'il manquait de discernement dans les questions de climat, devint étroit, rampant, spécialiste et grognon. Et moi-même j'aurais, en fin de compte, pu illustrer ce cas, en admettant que la maladie ne m'eût pas fait entendre raison, ne m'eût pas forcé à réfléchir sur la raison dans la réalité. Maintenant que, par suite d'une longue expérience, je déduis les effets d'origine climatérique et météorologique sur moi-même, comme sur un instrument subtil et éprouvé, maintenant qu'un court voyage, par exemple de Turin à Milan, me suffit à contrôler physiologiquement, sur moi-même, le degré d'humidité de l'air, je songe avec terreur à ce fait inquiétant que ma vie, jusqu'à ces dix dernières années (les années qui ont mis mes jours en danger), s'est toujours déroulée en des lieux inappropriés et qui eussent dû m'être littéralement *interdits*. Nauembourg, l'Ecole de Pforta, la Thuringe en général, Leipzig, Bâle, Venise — autant de lieux de malheur pour ma physiologie particulière. Si, d'une façon générale, de toute mon enfance et de toute ma jeunesse, je ne possède pas un seul souvenir agréable, ce serait une

erreur de faire valoir ici des excuses dites « morales », par exemple l'indiscutable pénurie d'une société *suffisante*; car cette pénurie existe encore aujourd'hui, comme elle a toujours existé, sans que cela m'empêchât d'être gai et brave. Par contre, l'ignorance en matière physiologique — le maudit « idéalisme » — est la véritable fatalité de ma vie, ce qu'il y a de superflu et de bête en elle, quelque chose dont rien de bon n'est sorti, quelque chose pour qui nul accommodement, nulle compensation n'est possible. C'est par cet « idéalisme » que je m'explique toutes les méprises, toutes les grandes aberrations de l'instinct, tous les actes d'« humiliation » que j'ai commis, en m'écartant de la *tâche* véritable de ma vie. Pourquoi suis-je par exemple devenu philologue? Pourquoi pas médecin ou du moins quelque chose qui m'eût ouvert les yeux? Pendant que j'étais à Bâle, tout mon régime intellectuel, sans en excepter la division du temps, n'était qu'un gaspillage absolument insensé de forces extraordinaires, sans qu'il y ait eu compensation par l'adduction de forces nouvelles, sans que j'aie songé même à trouver une compensation à ce gaspillage. C'était l'absence de tout quant à soi, de toute *sauvegarde* d'un instinct impératif, c'était une assimilation de soi-même à n'importe qui, un « désintéressement », un oubli des distances, — quelque chose que je ne me pardonnerai jamais! Lorsque je fus presque au bout, par le fait que j'étais presque à bout, je me mis à réfléchir à la profonde déraison de ma vie, à l'« idéalisme ». La *maladie* seule me ramena à la raison.

C'est vers un petit nombre de vieux auteurs français que je retourne toujours à nouveau. Je ne crois qu'à la civilisation française et tout le reste que l'on appelle en Europe culture me semble un malentendu, pour ne rien dire de la civilisation allemande... Les rares cas de haute culture que j'ai trouvés en Allemagne étaient tous d'origine française; ainsi et surtout en était-il de M<sup>me</sup> Cosima Wagner, la voix de beaucoup la plus autorisée en matière de goût que j'aie jamais entendue. — Si je lis Pascal, si je l'aime comme la victime la plus intéressante du christianisme, lequel a lentement assassiné d'abord son corps, puis son âme, comme le résultat logique de cette forme la plus effroyable de la cruauté inhumaine; si j'ai quelque chose de la fantaisie capricieuse de Montaigne dans l'esprit et — qui sait — peut-être dans le corps; si mon goût artistique

défend — et non sans une certaine âpreté — les noms de Molière, de Corneille et de Racine contre un génie inculte comme Shakespeare : cela ne m'empêche nullement de trouver aussi un très grand charme dans la compagnie des tout derniers venus d'entre les Français. Je ne vois pas dans quel siècle de l'histoire on pourrait réunir, par un plus beau coup de filet, des psychologues si curieux et en même temps si délicats que dans le Paris actuel : je nomme au hasard — car leur nombre est considérable — MM. Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaitre et pour en distinguer un autre, de ceux de la forte race, un vrai latin que j'aime particulièrement, Guy de Maupassant. Je préfère, entre nous soit dit, cette génération même à ses maîtres qui ont été corrompus par la philosophie allemande. Partout où atteint l'Allemagne elle corrompt la culture. Ce n'est que depuis la Guerre que l'esprit a été « libéré » en France...

Stendhal est un des plus beaux hasards de ma vie, car tout ce qui fait époque chez moi m'a été amené par le hasard et nullement par des recommandations. Il est absolument inappréciable à cause de sa psychologie qui anticipe, à cause de son art de saisir les faits, un art qui rappelle celui du plus grand des réalistes (*ex ungue Napoleonem* —) enfin, et ce n'est pas là sa moindre qualité, comme *honnête* athée — une espèce rare en France et que l'on a de la peine à découvrir — honneur soit rendu à Prosper Mérimée !... Peut-être suis-je même jaloux de Stendhal ? Il m'a enlevé l'une des meilleures plaisanteries d'athée que j'aurais pu faire : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas »... Moi-même j'ai dit quelque part : Quelle fut jusqu'à présent la plus grande objection contre l'existence ? *Dieu* ...

## 3

La plus haute conception du lyrisme m'a été donnée par Henri Heine. Je cherche en vain, dans tous les domaines qui s'étendent sur des milliers d'années, une musique à ce point douce et passionnée. Il possédait cette méchanceté divine sans laquelle je ne saurais imaginer la perfection. Je juge la valeur des hommes et des races selon le besoin qu'ils ont d'identifier leur dieu avec un satyre. — Et comme il manie la langue allemande ! On dira un jour que Henri et moi nous avons été de

beaucoup les plus grands artistes de la langue allemande et que nous laissons bien loin derrière nous tout ce qui a été fait par ceux qui n'étaient que des Allemands...

Je dois avoir une parenté intime avec le Manfred de Byron. Tous les gouffres de son âme je les ai trouvés au fond de moi-même. A treize ans, j'étais mûr pour cette œuvre. Je ne perds pas un mot, à peine un regard pour ceux qui, en présence de Manfred, osent parler de Faust. Les Allemands sont incapables de concevoir le sublime, sous quelque forme que ce soit : témoin Schumann ! De rage contre toutes les choses douces, j'ai composé à dessein une « contre-ouverture » de *Manfred* dont Hans de Bulow disait qu'il n'avait jamais rien vu de semblable sur du papier à musique ; il appelait cela violer Euterpe.

Lorsque je cherche ma formule la plus élevée de Shakespeare je n'en trouve pas d'autre, sinon celle-là, qu'il a conçu le type de César. Voilà des choses que l'on ne devine pas. On est César ou on ne l'est pas. Le grand poète ne puise jamais que dans sa réalité propre, au point qu'il lui arrive après coup de ne plus pouvoir supporter son œuvre. Quand il m'arrive de jeter un regard sur mon *Zarathoustra*, je me promène pendant une demi-heure dans ma chambre, incapable de me rendre maître d'un intolérable accès de sanglots. — Je ne connais pas de lecture qui déchire le cœur autant que Shakespeare : combien un homme a dû souffrir pour avoir, à ce point, besoin de faire le pitre ! — *Comprend-on Hamlet ?* Ce n'est pas le doute, c'est la *certitude* qui rend fou. Mais pour sentir ainsi, il faut être profond, il faut être philosophe, il faut avoir un abîme en soi... Nous avons tous *peur* de la vérité... Et, que je fasse ici un aveu, je suis instinctivement certain que lord Bacon est le créateur, le tortionnaire de cette sorte de littérature, la plus inquiétante qui soit. Que m'importe le pitoyable bavardage de ces esprits américains plats et confus. La prodigieuse puissance dans la réalité des visions est non seulement compatible avec la puissance de l'action, du crime, *elle en est même le corollaire*... Nous sommes loin d'en savoir assez sur lord Bacon, ce premier réaliste, au sens le plus vaste du mot, pour savoir *tout* ce qu'il a fait, *tout* ce qu'il a voulu, *tout* ce qu'il a vécu avec lui-même... Allez donc au diable, messieurs les critiques ! En admettant que j'aie signé mon *Zarathoustra*

d'un nom qui n'était pas le mien, par exemple du nom de Richard Wagner, la sagacité de deux mille années n'aurait pas suffi pour deviner que l'auteur d'*Humain, trop humain* était le visionnaire de *Zarathoustra*...

## 4

En cet endroit où je parle des récréations de ma vie, il faut que je dise un mot pour exprimer ma reconnaissance envers ce qui m'a toujours et de tous temps récréé le plus profondément et le plus cordialement. Sans aucun doute, ce furent mes relations intimes avec Richard Wagner. Je fais bon marché de tous mes autres rapports avec les hommes. A aucun prix je ne voudrais effacer de ma vie les journées passées à Triebtschen, des journées de confiance, de gaieté, de hasards sublimes, de moments profonds... Je ne sais pas ce qui est arrivé à d'autres avec Wagner : au-dessus de *notre* ciel jamais un nuage n'a passé.

Et, en parlant ainsi, je reviens encore une fois à la France. Je n'ai pas de raisons à invoquer contre les wagnériens *et hoc genus omnes* qui croient honorer Wagner, en le trouvant semblable à eux-mêmes. Ils ne font que m'arracher une grimace... Tel que je suis, étranger dans mes instincts les plus intimes à tout ce qui est allemand, à un point que le voisinage d'un Allemand suffit à retarder ma digestion, le premier contact avec Wagner fut le premier moment dans ma vie où je pus respirer librement. Je considérai Wagner, je le vénérai comme un produit de *l'étranger*, comme un contraste, comme une protestation vivante contre les « vertus allemandes ».

Nous autres qui, tout enfants, avons respiré l'air marécageux des années 1850, nous sommes nécessairement des pessimistes pour tout ce qui touche à « l'idée allemande ». Il nous est impossible d'être autre chose que des révolutionnaires ; nous n'admettons pas un état de choses où les tartufes ont la haute main. Qu'ils aient arboré aujourd'hui d'autres couleurs, qu'ils soient vêtus d'écarlate ou qu'ils parquent en uniforme de hussard, cela m'est parfaitement indifférent... Eh bien ! Wagner était un révolutionnaire ! Il avait pris la fuite devant les Allemands... En tant qu'*artiste*, on ne saurait avoir, en Europe, d'autre patrie que Paris. La délicatesse des cinq sens en art, qui est une des conditions de l'art wagnérien, le sens

des nuances, la morbidesse psychologique, tout cela ne se rencontre qu'à Paris. Nulle part ailleurs on ne trouve cette passion pour tout ce qui touche aux questions de la forme, ce sérieux dans la mise en scène — c'est par excellence le sérieux parisien. En Allemagne on ne se dote pas de l'ambition énorme que nourrit au fond de son âme un artiste parisien. L'Allemand est bonasse — Wagner n'était rien moins que bonasse... Mais j'ai déjà suffisamment expliqué à quel domaine appartient Wagner (*Par delà le Bien et le Mal*, paragraphe 256), quels sont ses proches parents. Il est un de ces romantiques français de la seconde période, de l'espèce sublime et entraînante à laquelle appartenaient des artistes comme Delacroix, comme Berlioz, possédant dans l'intimité de leur être un fond de maladie, quelque chose d'incurable, tous fanatiques de l'expression, virtuoses de part en part... Qui donc fut le premier partisan intelligent de Wagner? Charles Baudelaire, le même qui fut le premier à comprendre Delacroix, ce décadent-type en qui toute une génération d'artistes s'est reconnue — il fut peut-être aussi le dernier...

Ce que je n'ai jamais pardonné à Wagner, c'est qu'il *con-*  
*descendit* à l'Allemagne — qu'il devint Allemand de l'empire. Partout où va l'Allemagne elle corrompt la civilisation.—

## 5

Tout bien considéré, ma jeunesse ne m'eût pas été tolérable sans la musique wagnérienne. Car j'étais *condamné* aux Allemands. Quand on veut se débarrasser d'une insupportable oppression on prend du haschisch. Eh bien ! moi j'avais besoin de Wagner, Wagner est l'antidote contre tout ce qui est allemand, par excellence, — il est un poison, je n'y contredis pas... Dès le moment où il y eut une partition pour piano de *Tristan* — mes compliments M. de Bulow ! — je fus wagnérien. Les ouvrages antérieurs de Wagner m'apparaissaient comme au-dessous de moi — ils étaient encore trop vulgaires, trop « allemands »... Aujourd'hui encore, je cherche vainement, dans tous les arts, une œuvre qui égale *Tristan* par sa fascination dangereuse, par son épouvantable et douce infinité. Toutes les étrangetés de Léonard de Vinci perdent leur charme lorsque l'on écoute la première mesure de *Tristan*. Cette œuvre est absolument le *nec plus ultra* de Wagner ; les

*Mattres chanteurs* et *l'Anneau* n'étaient ensuite qu'un délassement. Devenir plus sain, pour une nature comme Wagner, cela équivaut à un recul...

Je considère que c'est pour moi un bonheur de tout premier ordre d'avoir vécu en temps voulu, d'avoir vécu précisément parmi les Allemands, pour être *mûr* pour cette œuvre. La curiosité du psychologue va chez moi jusque-là ! Le monde est pauvre pour celui qui n'a jamais été assez malade pour goûter cette « volupté du ciel ». Il est permis, presque commandé, d'employer ici une formule mystique. Je crois que je sais mieux que n'importe qui de quels prodiges Wagner est capable : l'évocation de cinquante univers de ravissements étranges que personne autre que lui ne peut atteindre à tire d'ailes. Et, tel que je suis, assez fort pour faire tourner à mon avantage ce qu'il y a de plus problématique et de plus dangereux, afin de devenir plus fort encore, j'appelle Wagner le plus grand bienfaiteur de ma vie. Ce qui nous unit, c'est que nous avons profondément souffert, souffert aussi l'un par l'autre, plus que les hommes de ce siècle seraient capables de souffrir. Cette alliance associera éternellement nos noms dans l'avenir. Si Wagner n'est parmi les Allemands qu'un malentendu, je le suis avec autant de certitude et le serai toujours.

Il vous faudrait d'abord deux siècles de discipline psychologique et artistique, messieurs les Germains !... Mais on ne rattrape pas de pareilles choses. —

## 6 (1)

Je veux encore dire un mot pour expliquer à mes auditeurs les plus choisis ce que j'exige en somme de la musique. Il faut qu'elle soit sereine et profonde comme une après-midi d'octobre. Il faut qu'elle soit particulière, exubérante et tendre, que sa rouerie et sa grâce en fassent une douce petite femme... Je n'admettrai jamais qu'un Allemand *puisse* savoir ce que c'est que la musique. Ce que l'on appelle des musiciens allemands, et avant tout les plus grands, ce sont des *étrangers*, des Slaves,

(1) Ce paragraphe devait primitivement faire partie de *Nietzsche contre Wagner*, et il se trouve en effet sous le titre *Intermezzo* dans l'édition privée de cet opuscule, publiée en 1889, à 50 exemplaires chez C.-G. Naumann, à Leipzig. Mais pendant l'impression, Nietzsche écrivit à son éditeur, en date du 20 décembre 1888, pour le prier de faire passer ce morceau, en supprimant le titre, dans le manuscrit d'*Ecce homo*. — H. A.



des Croates, des Italiens, des Hollandais — on encore des juifs ; dans d'autres cas des Allemands de la forte race, de celle qui est aujourd'hui *éteinte*, des Allemands comme Henri Schütz, Bach et Hændel. Moi-même je me sens encore assez Polonais pour faire bon marché du reste de la musique devant Chopin. Pour trois raisons, j'excepte le *Siegfried-Idyll* de Wagner, peut-être encore certaines choses de Liszt, qui surpasse tous les musiciens par les accents nobles de son orchestration et, en fin de compte, tout ce qui est né de l'autre côté des Alpes. *De ce côté-ci...* Je ne saurais me passer de Rossini et moins encore de *mon* midi dans la musique, la musique de mon maître vénitien Pietro Gasti. Et, lorsque je dis de l'autre côté des Alpes, je dis en somme seulement Venise. Lorsque je cherche un autre mot, pour exprimer le terme « musique », je ne trouve toujours que le mot Venise. Je ne sais pas faire de différence entre les larmes et la musique : je connais le bonheur de ne pas pouvoir imaginer autrement le *midi* qu'avec un frisson de terreur.

— *Accoudé au pont,  
j'étais debout dans la nuit brune.  
De loin un chant venait jusqu'à moi :  
des gouttes d'or ruisselaient  
sur la face tremblante de l'eau.  
Des gondoles, des lumières, de la musique...  
Tout cela voguait vers le crépuscule...*

*Mon âme, l'accord d'une harpe,  
se chantait à elle-même,  
invisiblement touchée  
un chant de gondolier,  
tremblante d'une béatitude diaprée.  
— Quelqu'un l'écoute-t-il?... (1).*

## 7

Dans tout cela — dans le choix de la nourriture, du lieu et du climat, dans le choix des divertissements — l'instinct de

(1) Nietzsche se mit à chanter ces vers étranges sur lesquels il avait composé une mélodie plus étrange encore, sous le tunnel du Saint-Gothard, lorsque, dans les premiers jours de janvier 1889, déjà en proie à la folie, il fut conduit de Turin à Bâle. — H. A.

conservation commande, un instinct qui s'exprime de la façon la moins équivoque sous forme de *défense de soi*. S'abstenir de voir certaines choses, de les entendre, de les laisser venir à vous, premier commandement de la sagesse, première démonstration que l'on n'est pas un objet du hasard, mais une nécessité. Le mot courant pour cet instinct de défense s'appelle *le goût*. Son impératif commande non seulement de dire « non » quand le « oui » serait une preuve de « désintéressement », mais encore de dire « non » *le moins possible*. Se séparer, se mettre à part de ce qui obligerait toujours et encore à répondre par un « non ». La raison nous montre que les dépenses de force qui vont à la défensive, si petites qu'elles soient, lorsqu'elles deviennent la règle, l'habitude, provoquent chez nous un appauvrissement extraordinaire et parfaitement inutile. Mes *grandes* dépenses de forces ce sont les accumulations de petites dépenses. La préservation de soi, la défense des approches nécessitent une déperdition de forces — que l'on ne s'y trompe pas — une dilapidation de l'énergie, dans un but purement négatif. Quand on se tient sur la défensive, en prolongeant l'état précaire qui est conditionné par cette tactique, on finit par devenir tellement faible qu'on ne peut plus se défendre.

Admettez que je sorte de ma maison, et qu'au lieu de me trouver dans une rue de la calme et aristocratique ville de Turin je sois dans une petite ville allemande : mon instinct aurait alors à se garer, pour repousser tout ce qui viendrait à moi de ce monde écrasé et lâche. Ou bien encore je me trouverais dans une grande ville allemande, une création du vice, où rien ne pousse, où toute chose, en bien et en mal, est introduite du dehors. N'en serais-je pas réduit à me transformer en hérisson ? — Mais, se laisser pousser des piquants se serait du gaspillage, double luxe, lors même qu'il nous est loisible de nous en passer et de garder les mains *ouvertes*.

Une autre mesure de la sagesse et de la défense de soi consiste à *réagir aussi rarement que possible*, à se soustraire aux situations et aux conditions où l'on serait condamné à suspendre en quelque sorte sa « liberté », son initiative, pour devenir un simple organe de réaction. Je prends comme terme de comparaison nos rapports avec les livres. Le savant qui en somme se contente de « déplacer » des volumes, — chez le

philologue de dispositions moyennes, ce chiffre s'élève à environ 200 par jour — ce savant finit par perdre complètement la capacité de penser par lui-même. S'il ne remue pas de volumes il ne pense pas. Il *répond* à une excitation ( — une idée qu'il lit) quand il pense, et finalement il se contente de réagir. Le savant dépense toute sa force à approuver et à contredire, à critiquer des choses qui ont été pensées par d'autres que lui, — lui-même ne pense plus jamais... L'instinct de défense s'est affaibli chez lui, autrement il se mettrait en garde contre les livres. Le savant est un décadent. J'ai vu de mes propres yeux des natures douées, de disposition abondante et libre, qui, lorsqu'elles ont atteint la trentaine, sont ruinées par la lecture. Elles ressemblent à des allumettes qu'il faut frotter pour qu'elles donnent des étincelles — des « idées ». Dès la première heure du matin, quand le jour se lève, quand l'esprit possède toute sa fraîcheur, quand la force est à son aurore, lire alors un livre, j'appelle cela du vice! — —

## 8

En cet endroit je ne puis plus éviter de donner la véritable réponse à la question, *comment l'on devient ce que l'on est*. Et par là je touche au chef-d'œuvre dans l'art de la conservation de soi, dans l'art de *l'égoïsme*... Si l'on admet, en effet, que la tâche, la détermination, la *destinée* de la tâche dépassent de beaucoup la mesure moyenne, il n'y aurait pas de plus grand danger que de s'apercevoir soi-même *en même temps* que l'on aperçoit cette tâche. Devenir ce que l'on est, cela fait supposer que l'on ne se doute même pas *de ce* que l'on est. Considérées à ce point de vue, les *méprises* que l'on commet dans la vie prennent un sens et une valeur propres. On prend parfois des chemins de traverse, on fait des détours, on s'arrête aux bords de la route, on se plaît aux situations modestes, on met tout son sérieux à accomplir des tâches qui se trouvent de l'autre côté de la tâche propre. Ainsi se manifeste une grande sagesse et même la suprême sagesse : là où *nosce te ipsum* serait le sûr moyen de se perdre, s'oublier, se *méconnaître*, se rapetisser, se rendre plus étroit et plus médiocre devient la raison même. Pour m'exprimer au point de vue moral : l'amour du prochain, la vie au service des autres et d'une autre cause *peuvent* devenir des mesures de sûreté pour conserver le plus dur

amour de soi. C'est là le cas exceptionnel, où, contre ma règle et ma conviction, je prends parti pour les instincts « désintéressés » : ils travaillent ici au service de l'*égoïsme* et de la *discipline personnelle*.

Il faut conserver intacte toute la surface de la conscience — la conscience est une surface — la préserver du contact de l'un des grands impératifs. Gardez-vous même de tout grand mot, de toute grande attitude ! On court le danger de voir l'instinct « se comprendre » trop tôt lui-même. — Dans l'intervalle, l'idée organisatrice, l'idée qui est appelée à la domination, ne cesse de grandir dans les profondeurs, — elle commence à ordonner, elle *ramène* peu à peu, des chemins de traverse et des détours, vers la directive, elle prépare *certaines* qualités et *certaines* capacités qui, comme moyens vers le but général, se montreront un jour indispensables ; — elle forme, les uns après les autres, tous les pouvoirs *esclaves*, avant de laisser entendre quelque chose de la tâche dominatrice, du « but », de la « fin », du « sens final ».

Si je la considère sous cette face, ma vie est simplement merveilleuse. Pour accomplir la tâche d'écrire une *Transmutation de toutes les valeurs*, il fallait peut-être plus de capacité qu'il y en eut jamais réunies chez un seul individu ; il fallait aussi, avant toute autre chose, des contradictions entre ces différentes capacités, sans que celles-ci fussent à même de se gêner les unes les autres ou de se détruire. La hiérarchie des capacités ; la distance ; l'art de séparer sans brouiller ; ne rien confondre et ne rien « réconcilier » ; une multiplicité prodigieuse qui, malgré cela, est l'opposé du chaos — voilà quelles furent les conditions premières, le long travail secret et la maîtrise de mon instinct. La *sauvegarde supérieure* de cet instinct se montra tellement ancrée au fond de moi-même qu'en aucun cas je ne me suis jamais douté de ce qui grandissait en moi, en sorte que toutes mes facultés jaillirent un jour, soudain, dans leur dernière perfection.

Je n'ai pas souvenir que j'aie jamais fait un effort en vue de quelque chose ; dans toute ma vie, on ne retrouve pas un seul trait de *lutte*, je suis le contraire d'une nature héroïque ; « vouloir » quelque chose, « aspirer » à quelque chose, avoir en vue un « but », un « désir », tout cela je ne le connais pas par expérience. En ce même moment encore, je jette un

regard sur mon avenir — un avenir *lointain* ! — comme on regarde la mer calme, nul désir n'en agite la surface. Je ne souhaiterais nullement que les choses fussent autrement qu'elles ne sont ; moi-même je ne veux pas changer... Mais c'est ainsi que j'ai toujours vécu. Je n'ai jamais eu de désir. Quelqu'un qui, après sa quarante-quatrième année, peut dire qu'il ne s'est jamais soucié d'*honneurs*, de *femmes* et d'*argent* ! — Non point qu'ils ne m'eussent jamais manqué... C'est ainsi qu'un beau jour je devins par exemple professeur d'université, et sans y avoir songé, même de loin, car j'étais à peine âgé de vingt-quatre ans. C'est ainsi que, deux années plus tôt, je fus un jour philologue, en ce sens que mon premier travail philologique, mon début à tous les points de vue, me fut demandé par mon professeur, Ritschl, qui le fit paraître dans son *Rheinisches Museum*. (Ritschl, je le dis avec vénération, fut le seul savant génial que j'aie vu jusqu'à présent. Il possédait cette agréable dépravation qui nous distingue, nous autres habitants de la Thuringe, et qui rend sympathique même un Allemand. Pour arriver à la vérité, nous préférons parfois les voies détournées. Par ces paroles je ne voudrais nullement avoir estimé trop bas mon compatriote plus proche, le *malin* Léopold de Ranke...)

## 9

On me demandera peut-être pourquoi j'ai raconté toutes ces petites choses, insignifiantes selon les jugements traditionnels ; on m'objectera que je ne fais que me nuire, alors que j'ai de grandes tâches à défendre. Je répondrai que toutes ces petites choses — nutrition, lieu et climat, récréation, toute la casuistique de l'amour de soi — sont à tous les points de vue beaucoup plus importantes que tout ce que l'on a considéré jusqu'ici comme important. C'est là précisément qu'il faut commencer à *changer de méthode*. Tout ce que l'humanité a évalué sérieusement jusqu'à présent, ce ne sont même pas des réalités, ce ne sont que des chimères, plus exactement des *mensonges*, nés des mauvais instincts de natures malades et foncièrement nuisibles — toutes les notions, telles que « Dieu », « l'âme », « la vertu », « le péché », « l'au delà », « la vérité », « la vie éternelle ». Mais on y a cherché la grandeur de la nature humaine, sa « divinité »... Toutes les

questions de politique, d'ordre social, d'éducation, ont été faussées à l'origine, parce que l'on a pris les hommes les plus nuisibles pour des grands hommes, parce que l'on a enseigné à mépriser les « petites » choses, je veux dire les affaires fondamentales de la vie... Or, si je me compare aux hommes que l'on a vénérés jusqu'à présent comme les *premiers* hommes la différence qu'il y a entre eux et moi saute aux yeux. Ces prétendus « premiers » je ne les compte même pas parmi les hommes, — ils sont pour moi le rebut de l'humanité, produits de la maladie et de l'instinct de vengeance. Ce ne sont que des monstres néfastes et profondément incurables, qui veulent se venger de la vie.

Je veux être l'opposé de ces gens-là. Mon privilège c'est d'avoir les sens très aiguisés pour tous les symptômes des instincts bien portants. Il n'y a chez moi aucun trait maladif; même dans mes moments de maladies graves, je ne suis pas devenu morbide. On cherche en vain dans mon être un trait de fanatisme. A aucun moment de ma vie on ne pourra découvrir chez moi une attitude prétentieuse ou pathétique. Le pathétique de l'attitude n'appartient pas à la grandeur. Celui qui a communément besoin d'attitudes n'est pas *franc*... Gardez-vous des hommes pittoresques!

La vie m'est apparue facile, le plus facile quand elle exigeait de moi les choses les plus difficiles. Celui qui m'a vu durant les soixante-dix jours de cet automne, où, sans interruption, je n'ai écrit que des choses de premier ordre, des choses que personne ne pourrait imiter ou m'enseigner, avec la responsabilité des milliers d'années qui vont venir, celui-là n'aura su percevoir chez moi nulle trace de tension, mais bien plutôt une fraîcheur d'esprit et une gaieté débordantes. Je n'ai jamais mangé avec des sentiments plus agréables, je n'ai jamais mieux dormi.

Je ne connais pas d'autre manière, dans les rapports avec les grandes tâches, que le *jeu*. Ceci est la condition essentielle pour reconnaître la grandeur. La moindre contrainte, la mine sombre, la moindre attitude dure dans la nuque, tout cela sont des objections que l'on peut soulever contre un homme, et combien davantage contre une œuvre !.. On n'a pas le droit d'avoir des nerfs... *souffrir* de la solitude, c'est là aussi une objection. Pour ma part je n'ai jamais souffert que de la

multitude. A une époque où j'étais absurdement jeune, à l'âge de sept ans, je savais déjà qu'aucune parole humaine ne pourrait jamais m'atteindre : m'a-t-on jamais vu triste à cause de cela ? — Aujourd'hui encore, je possède la même affabilité à l'égard de tout le monde, je suis même plein d'égards pour les inférieurs ; dans tout cela, il n'y a pas un grain de fierté ou de mépris déguisé. Quand je méprise quelqu'un, il *devine* que je le méprise : je révolte par ma seule présence tout ce qui a du sang corrompu dans les veines... Ma formule pour la grandeur de l'homme, c'est *amor fati*. Il ne faut rien demander d'autre, ni dans le passé, ni dans l'avenir, pour toute éternité. Il faut non seulement supporter ce qui est nécessaire, et encore moins le cacher — tout idéalisme c'est le mensonge devant la nécessité — il faut aussi l'*aimer*...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.

(A suivre.)

## POÈMES

### POUR UN DISCIPLE

*Puisqu'il fallait un guide à sa pensée ardente,  
Puisqu'il te présentait au fond de l'inconnu,  
Ce jeune homme tout plein de Virgile et de Dante ;  
Puisque tu l'attendais, et puisqu'il est venu,*

*Environne son cœur de saintes jalousies ;  
Défends aux souffles vils même de l'effleurer ;  
Trouve pour lui parler des paroles choisies ;  
Sois noble et sois divin afin de l'inspirer.*

*Qu'il conserve en son cœur ta pieuse mémoire :  
Qu'un jour il la transmette à ceux qui lui nattront ;  
Et qu'il soit ta meilleure et ta plus pure gloire,  
Lorsque l'âge t'aura mis des rides au front.*



### POUR UN AUTRE

*Toi qui rêves d'amour, toi qui rêves de gloire,  
Avant que de tenter ces périlleuses mers,  
Grave cette sentence au fond de ta mémoire :  
Le myrte et le laurier, tous les deux sont amers.*





## POUR LE TROISIÈME

*Tu caressais en moi mes plus nobles Chimères :  
 Les vers que je chantais, ta voix me les a lus ;  
 Puis un jour tu m'as dit des paroles amères !  
 Adieu, toi qui passas et ne reviendras plus.*



## A MARIANO FALCINELLI

*Tandis que nous disions des vers, Falcinelli,  
 L'heure s'est échappée et le jour a pâli :  
 Le disque va tomber derrière les collines ;  
 J'entends vibrer le son de cloches cristallines.  
 « Elles semblent, là-bas, pleurer le jour mourant. »  
 Mais tout le ciel encor demeure transparent.  
 Nous avons commencé le même divin rêve,  
 Et devant ce couchant notre amitié se lève.*



## POUR UNE PORTE DE BIBLIOTHÈQUE

## I

A la mémoire d'Alidor Delzant.

*Porte, défends l'accès de cet intime Louvre  
 A ceux qui ne sont pas d'un noble songe épris !  
 Garde à jamais ce seuil du profane et ne t'ouvre  
 Qu'aux loisirs des grands cœurs et des mâles esprits.*

## II

*Heureux qui vient ici dans la pénombre auguste  
 S'enivrer de silence et de recueillement,  
 Ou qui peut s'y survivre un jour durablement  
 Dans le vélin d'un livre ou dans l'airain d'un buste.*



A BINO BINAZZI

*Binazzi, le matin est venu plus léger :*  
*Ce monde où le poète est comme un étranger*  
*Te sourit : laisse là tes ennuis de la veille ;*  
*Chasse l'affreuse nuit et sois comme une abeille*  
*Qui chercherait son miel en oubliant son dard :*  
*Templier d'aujourd'hui, lève ton étendard.*  
*Vois, vers le clair jardin les oiseaux nous convient,*  
*Assise est sous nos pieds : les cloches psalmodient.*  
*Des enfants tout à l'heure ont accueilli nos pas,*  
*Et je suis de ceux-là qui ne t'oppriment pas.*  
*Je poserai mon bras sur ton bras : nos paroles*  
*Ne s'égareront point en entretiens frivoles.*  
*Tu me diras les jours ; ton destin traversé ;*  
*Je saurai les moments divins de ton passé,*  
*Puis les travaux souvent payés d'ingratitude :*  
*Je saurai ta féconde et dure solitude.*  
*Tu me réciteras, nés longuement, tes vers !*  
*Ah ! qu'ils t'ont consolé, bien qu'ils fussent amers !*  
*La gloire à conquérir est rude : mais qu'importe*  
*Que nous devions un jour forcer sa sombre porte ?*  
*Ce qui compte est d'avoir, par son âme, exalté*  
*Des âmes ; c'est d'avoir désiré la Beauté !*  
*Laisse tomber les jours, puisque tu les fécondes ;*  
*Laisse les soleils fuir, laisse mourir les mondes.*  
*Je te dirai cela, peut-être, et, Binazzi,*  
*Tu t'en iras, d'un souffle auguste ressaisi,*  
*Et, de jeunes gens fiers une troupe serrée*  
*Marchera sur tes pas en Légion Sacrée.*

LOUIS LE CARDONNEL.

## LA MUSIQUE DE L'AVENIR

Cette expression fut, à peine s'en souvient-on aujourd'hui, le « tarte à la crème » des antiwagnériens. A les entendre, on pouvait se croire revenu au temps des magistrats rigoristes qui, à Sparte, tranchaient la huitième ou la neuvième corde d'une lyre coupable d'avoir ajouté un ton ou deux à la gamme des ancêtres : il semblait qu'il ne pût être question de progrès en musique, mais seulement de modèles, de règles et de traditions. Aujourd'hui, par un brusque revirement, qui est bien du caractère français, nous considérons d'abord, dans une œuvre, ce qu'elle apporte de nouveau. Peu nous importe le charme, et même la force ou la suite des pensées ; il nous faut une surprise. Tout auteur qui ne cherche pas l'originalité à tout prix est disqualifié ; tout inventeur de formes ou d'accords qui s'attarde à éprouver ses effets, à tirer parti de ses découvertes, à organiser ses conquêtes, est accusé aussitôt d'indolence ou de lâcheté. La marche en avant est impitoyable : on houscule tous ceux qui voudraient admirer les beautés de la route. C'est une course au clocher, c'est une débandade, et bientôt une panique : on se sauve, à toutes jambes, du passé ; et plus on le fuit, plus sa poursuite devient rapide. Si nous cessions de courir un instant, nous deviendrions sa proie, et nous croirions perdus. De là une louable émulation, parfois une belle hardiesse, plus souvent un assez puéril défi d'harmonie fortuite ou de déclamation arbitraire. *De plus fort en plus fort, Malgré tout, Quand même*, telles sont les devises que pourraient prendre les plus fêtés de nos jeunes auteurs.

Le présent ne compte pas pour nous. A vrai dire, il n'a jamais compté. Il y a cette seule différence qu'autrefois nous jugions les œuvres en raison du passé ; nous les apprécions aujourd'hui au nom de l'avenir. Cette manie de comparaison trahit, sans doute, des natures plus capables de raisonner que de sentir. L'Allemagne n'y est pas sujette : il lui suffit d'être émue, elle ne regarde pas trop au choix des moyens, et admet

également les plus éprouvés, et les plus neufs : Brahms et R. Strauss; Wagner, et l'opérette. Nous la trouvons peu délicate; mais elle nous dit frivoles; elle entend par là que nous ne nous livrons jamais qu'à demi, et il est bien possible qu'elle n'ait pas tort. Rien à faire à cela : les races ont les défauts de leurs qualités. Le goût français est éclairé : de tous temps il a penché vers la préciosité; l'esprit français est logicien : il a toujours abusé de l'abstraction.

Mais cet avenir, dont nous nous faisons aujourd'hui les champions, il serait bon peut-être d'en tenter une définition, non pas totale, ni certaine, mais approchée, et conjecturale. Ainsi pourrions-nous au moins éviter de trop grosses erreurs, comme de combler d'éloges, pour avoir approché de la perfection future, une œuvre qui se trouverait orientée dans un sens tout contraire.

### §

Je ne reprendrai pas ici la querelle qui, depuis quelques années, met aux prises les spécialistes de l'harmonie et du contrepoint. Ceux qui soutiennent la première ne donnent le nom de musique qu'à une succession d'accords, aussi variés, d'ailleurs, riches et figurés qu'il se pourra. Les partisans du second ne reconnaissent que des mélodies, que l'on peut superposer entre elles; et de leur rencontre il résulte bien des accords aussi, mais qui n'ont aucune signification, séparés des chants qui les ont accidentellement fait naître. Il arrive que dans ce camp on défende aussi les formes fixes, qui dicent à l'artiste un plan uniforme et d'avance arrêté : fugues ou sonates; au lieu que les harmonistes revendiquent une indépendance entière et le droit de n'obéir qu'à leur sentiment, ou leur fantaisie. Rien de plus naturel : le contrepoint traduit un besoin de construction, l'harmonie un goût de liberté. C'est dire que la lutte, sous diverses formes et avec un succès variable, durera aussi longtemps que l'art aura pour termes, d'un côté, la logique, de l'autre, la nature. Il est donc permis de conserver des préférences personnelles, non de fermer l'avenir à l'un ou l'autre de ces deux styles. Il est à remarquer d'ailleurs que la théorie seule les ferait croire incompatibles; les plus belles œuvres les réconcilient. M. Claude Debussy, qu'on désigne comme le maître des pures harmonies et des formes

indéfiniment souples, ne se fait pas faute d'employer les figures du contrepoint, même les plus rigoureuses, l'imitation ou le canon (1), lorsqu'elles conviennent à sa pensée ; et, pour trouver des plans aussi réguliers et solides que les siens, il faudrait remonter jusqu'à Mozart. D'autre part, César Franck, dont se réclament M. Vincent d'Indy et ses disciples, n'est pas seulement un bon ouvrier de la fugue il a un sentiment personnel de l'harmonie ; c'est même là le plus précieux de ses dons.

Il est donc fort probable que le contrepoint comme l'harmonie auront, dans les temps futurs, des représentants. Mais ces deux mots désigneront sans aucun doute des assemblages de sons très différents de ce que nous avons coutume d'entendre, et dont notre oreille serait, au premier abord, fort déroutée. Il n'y a pas de chance pour que la musique se modifie, dans l'avenir, avec moins de rapidité que jusqu'à nos jours. Bien au contraire, le mouvement qui l'entraîne, avec les autres arts et les sciences, s'est toujours accéléré depuis une dizaine de siècles. Imaginons Gui d'Arezzo écoutant un motet du XIII<sup>e</sup> siècle, Ockeghem ressuscitant au temps de Roland de Lassus et de Claude Lejeune, Lully assistant à *Parsifal*, ou Rameau à *Pelléas et Mélisande*, et nous n'aurons qu'une bien faible idée de la stupeur où nous serions plongés, sitôt entrés dans une salle de théâtre ou de concert, vers le début du XXI<sup>e</sup> siècle. Sans doute recevrons-nous quelque vague impression de grandeur et de force, ou bien de délicatesse et de douceur ; mais nous serions incapables et de suivre l'œuvre et de lui assigner une signification quelconque, parce que nous ne pourrions ni démêler ni coordonner nos sensations. Les lois générales de l'art ne varient pas plus que celles de l'esprit humain ; ce sont les moyens qui se modifient, au point de rendre presque inintelligible aux grands-pères le langage de leurs petits-fils. Ce n'est donc pas une discussion d'esthétique qui pourra nous faire augurer quoi que ce soit sur la musique de l'avenir, mais l'étude du progrès qui surviendra dans la production et la perception du son.

(1) On trouve un canon strict à l'octave entre les violons, puis les flûtes, et le basson, dans *Pelléas et Mélisande*, à la 3<sup>e</sup> scène du 4<sup>e</sup> acte, quand Yniold veut soulever la grosse pierre, et qu'elle résiste (p. 309 de la partition d'orchestre). Dans l'une des œuvres de piano les plus récentes. *Et la lune descend sur le temple qui fut*, la première idée est tracée avec des accords, et la seconde se compose de deux mélodies conjuguées : ainsi l'harmonie et le contrepoint se répondent.

## §

Production et perception d'ailleurs sont étroitement solidaires. Des instruments imparfaits émoussent la finesse de l'oreille et ne lui permettent pas de se développer; toute amélioration de facture a presque aussitôt un contre-coup dans la musique. Les anciens Grecs n'avaient que des sortes de hautbois, d'une perce très rudimentaire, et des lyres, où seule la tension des cordes est variable, non leur longueur. Il leur était donc fort difficile de régler la distance de leurs notes et de la conformer aux expériences, très délicates, qu'ils faisaient sur le monocorde. Seule la quarte, la quinte et l'octave avaient des grandeurs fixes (1); pour les intervalles plus petits, on était libre, et les savantes classifications des théoriciens, habiles à distinguer les quarts de ton enharmoniques, les demi-tons chromatiques, les tiers de ton, et les autres « nuances », ne traduisent que l'incertitude de l'usage. L'invention des orgues, à l'époque alexandrine, permit enfin de fixer, une fois pour toutes, chaque note d'une gamme donnée. Transmis au Moyen-âge, ces instruments assignèrent une forme définie, et qu'on pouvait croire immuable, aux modes de la musique : la forme diatonique, qui sagement mélange cinq tons et deux demi-tons. Mais la série, établie dans une certaine octave, ne pouvait se transposer indifféremment à toute autre : dès qu'on s'écartait trop de l'origine, les proportions n'étaient plus gardées, car les intervalles, d'abord tirés de la quinte et de la quarte, selon la règle pythagoricienne, puis de la tierce consonante, n'étaient pas exactement superposables. Or la polyphonie, c'est-à-dire l'art d'associer les voix ou les parties d'instruments, avait fait naître le sentiment de l'accord, et, avec lui, le besoin de la modulation. Les huit ou douze modes ecclésiastiques se réduisaient peu à peu à deux gammes, fondées sur les deux premiers accords de trois sons, le majeur et le mineur, et ces deux gammes, toujours pareilles à elles-mêmes, voulaient retrouver la diversité par leurs changements de situation : d'où la multiplication des dièses et des bémols, qui vinrent recouper chaque ton entier, et diverses tentatives

(1) C'est ce que la théorie exprimait en qualifiant d'*ἀκίνητοι* les sons qui limitent ces intervalles; les sons intermédiaires étaient mobiles (*κινούμενοι* *περὶ κέντρα*).

pour égaliser entre eux au moins le plus grand nombre des tons et des demi-tons, par une altération prudente qu'on appelle le tempérament. Les instruments à clavier, orgues et ancêtres du clavecin, se prêtaient seuls à la délicatesse d'un accord préalable ; les autres suivaient comme ils pouvaient, les violes et les luths assez exactement, en raison des sillets qui marquaient à l'avance la position des doigts, les instruments à vent, sacquebutes ou cornets, se contentaient d'un réglage très imparfait et variable. Lorsque ces divers instruments se trouvaient associés, soit entre eux, soit avec les voix, il se produisait une mêlée de sons, de part et d'autre de la note demandée ; mais l'oreille s'en contentait. En outre, les tons chargés d'accidents sonnaient toujours faux, même sur l'orgue et le clavecin, qui n'avaient pas encore adopté le tempérament égal. On sait que ce procédé, qui divise l'octave en douze intervalles sensiblement égaux, fut recommandé, au début du xviii<sup>e</sup> siècle, à la fois par Bach et par Rameau, et se répandit alors, malgré l'opposition de certains musiciens qui trouvaient du charme à ces discordances (1). Mais ce n'est que vers le milieu du xix<sup>e</sup> siècle que les instruments à vent parvinrent à se l'approprier, les flûtes, hautbois, clarinettes, et bassons, grâce au système de Bœhm, les cors et trompettes par le mécanisme des pistons. Aujourd'hui notre musique repose sur une série, prolongée le long de six ou sept octaves, de demi-tons égaux entre eux. C'est, à peu de chose près, le système des douze *liù* chinois, déterminés, trente siècles avant notre ère, par un sage empereur et son bon ministre, mais dont la musique chinoise, faute de moyens suffisants, ne put faire usage. Par le progrès de nos instruments, l'art occidental arrive aujourd'hui à produire exactement les sons à la hauteur voulue. Qu'en est-il résulté ? D'abord que notre oreille, devenue exigeante, ne reconnaîtrait sans doute qu'une regrettable cacophonie dans un de ces concerts symphoniques, chers aux amateurs du xviii<sup>e</sup> siècle, où des hautbois incertains et de vagues bassons rôdaient parmi une bande disciplinée de violons. Mais aussi nous n'y mettons plus du nôtre ; nous ne tenons plus aucun compte des bonnes intentions ; c'est un la dièse qu'il nous faut, rien de plus ni de moins, et nous

(1) On verra ce « préjugé » cité et réfuté, dans les *Éléments de musique* de Dalember (1752), p. 48.

ne prenons pas la peine de chercher si cette note, par le ton où elle se trouve et la position qu'elle y occupe, doit compter pour la dièse, bien qu'elle incline au si. Nous sentons mieux, et nous interprétons moins. La perfection matérielle exempte notre esprit d'un effort.

Or, c'est là, semble-t-il, une loi commune à tous les arts. Leur maladresse ou leur timidité en fait, pour commencer, des langages entièrement conventionnels, où peu à peu le naturel s'introduit. Il faut une véritable initiation pour comprendre ces primitives sculptures grecques, aux formes carrées, comme découpées à l'emporte-pièce, ou ces dessins du Dipylon qui montrent le corps de face, la figure de profil, avec l'œil de face cependant, le buste triangulaire, les bras et les jambes réduits à des traits. Dès le v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, on savait retracer exactement les formes et les contours; mais les distances entre les figures n'étaient signifiées, sur une surface plane, que par leur superposition, non par une réduction de leur taille. C'est au xvi<sup>e</sup> siècle qu'on apprit à observer les lois de la perspective. Quant aux couleurs, elles ont d'abord été entièrement arbitraires, barbes rouges et cheveux bleus, puis ont imité la nature, mais en la simplifiant, réduisant sa complexité de nuances à des teintes pures et fixes; c'est de nos jours seulement que leurs réactions mutuelles, pressenties par quelques artistes d'autrefois, ont été étudiées: l'ombre n'est plus nécessairement noire ou grise, ni la lumière blanche ou blonde; un tableau moderne nous montre ce qu'un tableau ancien nous priait de deviner. De même encore, les auteurs classiques du xvii<sup>e</sup> siècle n'éclaircissent, de notre vie, que certains points d'élection, ceux qui peuvent être notés en leur langue abstraite; le reste est sous-entendu; nous arrivons à cerner les mouvements des êtres, et même des choses, d'un trait autrement délié, et accidenté. Le réalisme de Racine est, en grande partie, virtuel; celui de Flaubert est presque tout en acte.

Je ne veux pas dire que l'art des temps passés ait vécu de conventions reconnues et acceptées, ni que le nôtre n'en ait plus. Une convention générale passe toujours inaperçue, et nous avons les nôtres, qui paraîtront aussi marquées, dans deux ou trois cents ans, que celles de la tragédie classique aujourd'hui. Mais plus on descend le cours des âges, plus on voit



les conventions se détendre, l'une après l'autre, et les sens se substituer à l'intelligence. Nous devons donc supposer qu'on arrivera à régler le son avec une précision croissante. Mais est-ce dans la hauteur qu'on établira des subdivisions nouvelles ? Sans doute, un temps viendra où on ne se contentera plus du demi-ton, comme unité de distance ; selon le vœu que formait déjà Costeley à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, on saura mesurer des intervalles plus étroits. Mais ce progrès n'est pas prochain, parce qu'il exige une réforme dans la construction des instruments, les doigtés, et le système de notation. Il est une autre détermination, à laquelle on s'applique depuis deux siècles seulement, et qui ne demande d'abord, pour être poussée plus loin, qu'une utilisation meilleure des ressources présentes : c'est celle du timbre, ou de la sonorité.

## §

La musique grecque ne connaissait que trois sonorités : celles de la voix, de la lyre et du hautbois. La musique du Moyen-âge et de la Renaissance est beaucoup plus riche, mais indifférente à la qualité : ce qui se chante peut aussi se jouer, et il est rare que le compositeur réclame un instrument, plutôt qu'un autre (1) ; on emploie ceux dont on dispose : une harpe, trois trombones, un clavicorde, ou bien des luths, des violes et des cornets ; on n'observe aucune loi d'association. Au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, l'orchestre se régularise, mais, sauf à de certains endroits, où s'isolent un ou deux instruments, on ne cherche à produire d'autres différences que celles de l'intensité. Et ce qui est écrit pour une grande symphonie se réduit tout aussi bien pour un petit concert, ou pour clavecin. La musique existe par ses notes seules ; la sonorité est un caractère accidentel, qu'on peut négliger. Le sentiment du timbre, déjà très vif chez Rameau (2), se développe par la suite, et Wagner

(1) Il faut citer comme une remarquable exception la belle chanson de Pierre Fontaine (xv<sup>e</sup> siècle), publiée par M. Pierre Aubry (*Sammelbaende der internationalen Musikgesellschaft*, VIII, 4, p. 526), où la partie de contraténor est expressément attribuée à la trompette, c'est-à-dire au trombone. Nous nous sommes autorisés de cet exemple, M. Aubry et moi, pour faire jouer à un trombone, amorti d'un alto, la partie de ténor dans une pièce d'un contemporain, Henrich Isaak (*La-mi-la-sol*). L'effet est fort beau : le compositeur ne l'a pourtant pas indiqué.

(2) Les « philosophes », fort pauvres partisans du progrès en musique, ne le lui pardonnent pas, et Rousseau écrit, dans sa *Lettre sur la musique française* (1753), à la page 158 (éd. Petitain) : « De faire chanter à part des violons d'un côté, de l'autre des flûtes, de l'autre des bassons, chacun sur un dessin particulier, et presque sans rapport entre eux, et d'appeler tout ce chaos de la musique, c'est insulter

en tire de grands effets. Mais il n'opère encore que par masses, mélangeant les instruments à la façon d'un peintre qui broie ensemble les couleurs pour les étendre ensuite, à grands coups de pinceau. On veut plus de nuances aujourd'hui.

Les instruments à cordes sont encore en grande majorité dans notre orchestre, parce qu'autrefois ils étaient seuls capables de tout exécuter; mais les instruments à vent peuvent lutter avec eux de souplesse et d'agilité; on tâche donc d'accroître leur nombre et d'augmenter l'importance de leurs rôles; ainsi se dissipe peu à peu, chez tous les musiciens, qu'ils se nomment Borodine, Balakirev, Rimski-Korsakov, R. Strauss, d'Indy, Debussy ou Dukas, la grisaille uniforme dont les archets, jusque chez Wagner, enveloppaient toute musique; l'ombre et la lumière se colorent. En même temps, on forme avec ces différents timbres des ensembles moins vastes, mais plus variés. On sait unir et détacher tour à tour la flûte et le hautbois, la clarinette, le cor anglais et le basson, les cors, les trompettes, les trombones et le cornet à pistons. Les couleurs deviennent multiples et précises. Mais il reste beaucoup à faire, et tel sera sans doute l'effort des prochaines années. Il faut d'abord achever l'équilibre de l'orchestre, en mettant à la disposition du compositeur, dans chaque groupe, des familles complètes d'instruments, comme c'est le cas aujourd'hui pour les cordes et pour les hautbois; et en égalisant les effectifs: un ensemble de six ou huit clarinettes doit être possible au même titre qu'un trio de violons, altos et violoncelles. On se préoccupera ensuite de mélanger les timbres en proportions définies, et pour cela de fixer le nombre des instruments, ainsi que la nuance où devra se tenir chacun d'eux. Il conviendra, à ce moment, que tout musicien de l'orchestre prenne conscience de son rôle; aujourd'hui, à part quelques solistes désignés d'avance, chacun compte sur le voisin, et tous obéissent au geste unique du chef; dans l'orchestre de l'avenir, il n'y aura que des solistes, et très probablement le chef deviendra inutile, comme il l'est aujourd'hui dans la musique de chambre. Dès aujourd'hui, nos compositeurs demandent une initiative personnelle aux exécutants; et c'est pour

également l'oreille et le jugement des auditeurs. \* Disons pour son excuse que peut-être l'orchestre de l'Opéra faisait, en effet, un chaos d'une musique claire et toute en reliefs: il s'en montre bien capable encore aujourd'hui.

cela qu'il est si difficile d'obtenir une bonne interprétation de *Pelléas et Mélisande*, ou de *la Mer*, ou du *Jet d'eau*, de Cl. Debussy ; il faut que le huitième des seconds violons, ou le quatrième cor, ou le sixième violoncelle, s'entende, écoute les autres, et calcule sa sonorité en raison de l'effet à obtenir.

La musique de l'avenir n'aura-t-elle recours qu'aux instruments, ou bien fera-t-elle appel encore à la voix humaine ? La voix est l'un des premiers instruments connus, parce qu'il ne possède aucun mécanisme extérieur. Mais il n'est pas des plus sûrs, parce que la justesse comme le timbre en sont variables, avec les sujets et les circonstances. Aussi a-t-on vu, à partir de Wagner, qu'on lui faisait la part de plus en plus faible, et moins belle. Comme d'ailleurs toute notre civilisation s'efforce de substituer l'outil à l'homme, on peut croire le chanteur appelé à disparaître au même titre que le geindre de nos boulangeries ou la fileuse des vieilles romances. Mais ce qui est vrai du chanteur ou du chant n'est peut-être pas aussi exact pour la voix : elle est aujourd'hui chargée de deux rôles à la fois, puisqu'elle articule des syllabes en même temps qu'elle profère des notes. On arrivera, par le progrès de l'analyse, à séparer ces attributions : on pourra conserver, dans certains cas, une déclamation réglée, une sorte de « mélodrame », tandis que la voix pure, inarticulée, entrera dans l'orchestre, nouvel instrument : c'est ce qu'ont déjà tenté M. Debussy en son *Printemps* et son *3<sup>e</sup> Nocturne*, et M. d'Indy au 3<sup>e</sup> acte de *l'Etranger* ; je crois même qu'un jeune compositeur écrit en ce moment un quatuor à cordes avec voix. Débarassés du souci des mots, il est certain que des artistes spéciaux pourront arriver à une sûreté d'intonation et de nuance inconnue à nos parleurs d'aujourd'hui.



Tel sera, je suppose, l'état de la musique dans une cinquantaine d'années. Mais on ira plus loin : ces joueurs d'instruments et ces vocalisateurs, ce sont des ouvriers encore, en possession de machines plus ou moins compliquées, qu'ils dirigent comme un tisserand fait marcher son métier. La machine, en se perfectionnant, arrivera à se diriger elle-même, et il n'y aura plus d'ouvriers, je veux dire qu'il y aura des violons, des hautbois et même des voix mécaniques, comme il y a des mé-

tiers Jacquart ou des fondeuses automatiques de caractères. Ce mot de mécanique fait horreur à bien des artistes, parce qu'il leur donne l'idée d'un art sans rythme et sans nuances : cela tient à ce que, jusqu'à ses dernières années, on avait à peine dépassé le cruel orgue de Barbarie. Mais on étudie en ce moment les moyens de reproduire aussi les intensités relatives ; le problème n'est pas insoluble, et des instruments tels que l'Æolian ou le Pleyela donnent déjà des résultats assez satisfaisants. Quant à la production artificielle des timbres, l'orgue de nos églises s'y essaye depuis un nombre respectable de siècles, et arrivera certainement à une imitation beaucoup plus parfaite, le jour où il pourra nuancer, au lieu d'étaler les sons en une nappe uniforme. Il faut dire aussi que l'orgue est une machine bien primitive, où tout se fait par des leviers lourds et rigides ; il est urgent de lui appliquer l'électricité, qui permet, grâce aux variations de résistance, une souplesse inconnue aux appareils de contact direct.

Tel sera le premier stade de ce développement : un orgue mécanique et perfectionné, qui imitera, par des jeux d'anches, de tuyaux, de membranes, de plaques et de cordes, toutes les voix de l'orchestre. Ainsi seront supprimés ces intermédiaires, jusque-là indispensables, entre le compositeur et l'auditeur, qui se nomment les exécutants. La situation actuelle d'un musicien est celle d'un peintre dont on ne verrait jamais les tableaux, mais seulement des copies. Le chef d'orchestre est un marchand de copies, ceux qu'il dirige sont ses employés ; c'est un négoce qui disparaîtra. Tranquille, dans son cabinet, à sa table, de temps en temps au clavier de son petit orgue d'essai, l'auteur disposera ses sonorités et en réglera, d'une façon définitive, les proportions incessamment variables : tout ce qu'il aura voulu sera réalisé, et les temps seront révolus où le meilleur moyen de bien apprécier une œuvre d'orchestre était d'en lire la partition, non de l'entendre : ce sont les temps présents.

### §

Mais on peut rêver encore un autre progrès. Après avoir imité les instruments anciens, l'orgue découvrira des ressources nouvelles, et voici comment. Le timbre d'un instrument répond à une vibration d'une certaine forme, où l'ana-

lyse découvre principalement une superposition de vibrations simples ou pendulaires, dont la rapidité croît comme la suite des nombres entiers. Un autre timbre est représenté par un autre ensemble; et les deux, combinés, produisent, suivant la loi du mélange, un certain nombre de timbres différents. De combien ce nombre pourrait être augmenté si, au lieu d'additionner des sommes déjà constituées, on opérât sur les éléments! On pourrait à volonté faire naître, ou disparaître, renforcer ou diminuer tel ou tel son partiel, que les corps vibrants de la nature ne savent nous donner que d'une manière. On passerait d'un timbre à l'autre par des transitions insensibles, et on en formerait d'entièrement nouveaux: la série des couleurs serait à la fois intrapolée et extrapolée, presque sans limites. L'appareil peut se concevoir sous forme d'une série de diapasons, échelonnés à distance d'une vibration par seconde, ou même moins, et auxquels l'électricité imprimerait un mouvement d'une amplitude et d'une durée déterminées. Peut-être même arriverait-on à se passer des diapasons, qui sont des corps matériels, donc présentent une certaine inertie, et parfois ne donnent pas des sons purs. Quel serait le mobile? Particules matérielles? Molécules gazeuses? Pourrait-on transformer directement en vibrations d'air les périodes d'un courant alternatif, en se passant de la fâcheuse membrane du téléphone? C'est ce que l'avenir montrera. A coup sûr, on peut supposer qu'on produira à volonté les vibrations pendulaires. En les associant, on obtiendra tous les sons désirables, et la plupart des bruits. En effet, les sons résultent de vibrations périodiques, c'est-à-dire dont les maxima et les minima sont équidistants, les bruits de vibrations quelconques. On obtient toutes les vibrations périodiques, quelle qu'en soit la forme, en superposant des vibrations pendulaires, dont les rapidités soient, comme il vient d'être dit, proportionnelles aux nombres entiers successifs: c'est ce qu'on nomme les sons harmoniques. Très probablement, on obtiendrait la plupart des bruits en superposant des vibrations pendulaires dont les périodes ne suivraient pas cette loi. La musique se compose de sons et de bruits; ces derniers y tiennent plus de place qu'on ne croit, et nous ne reconnaitrions plus notre orchestre, s'il y manquait le grincement des archets, le battement des anches, le cri du cuivre. Il n'y a aucune raison pour que le bruit soit

proscrit, d'ailleurs, ni même suspect : beaucoup de peuples, les uns sauvages, comme diverses tribus de l'Afrique, les autres fort raffinés, comme les Chinois, les Javanais ou les Hindous, trouvent un plaisir artistique dans la contemplation d'une seule note de tambour, de gong, de xylophone ou d'un instrument à cordes ; nous partageons leur sentiment, quand nous entendons leur musique, et la nôtre, en partie sous cette influence, en partie par une évolution naturelle, cherche à mieux utiliser les instruments à percussion, qui donnent des bruits : la timbale voudrait bien devenir chromatique, le xylophone figure déjà dans des œuvres plus sérieuses que la *Danse macabre* de Saint-Saëns, le célesta est, comme le disent les annonces de la maison Mustel, « la seule nouveauté qui se soit introduite à l'orchestre depuis cinquante ans ». D'où vient donc que notre musique, depuis l'antiquité jusqu'à ces dernières années, n'ait guère fait état que des sons ? C'est que le son, étant d'une structure plus simple, manifeste mieux une hauteur déterminée : chacun sait combien il est plus facile d'accorder un violon qu'une timbale. L'esprit occidental, moins rêveur que celui des Asiatiques ou des Africains, voulait avant tout une musique mesurable. Mais dans cet avenir, où nous serons maîtres de produire à notre gré un son de telle hauteur donnée, nous pourrons nous permettre de reconstituer les bruits, non pas empiriquement, en frappant sur des peaux ou des lames de bois, mais par une combinaison méthodique de vibrations élémentaires. Nous n'avons pas voulu de la confusion, nous avons préféré l'analyse avec toute la sécheresse de ses premières données : nous aurons la synthèse.

Dans notre musique même, nous l'essayons déjà, par le moyen de l'harmonie. On a employé d'abord des accords d'octave, de quinte et de quarte ; les tierces et les sixtes ont été perçues comme consonantes à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, et aujourd'hui on traite comme des accords indépendants, c'est-à-dire comme des consonances, les septièmes et les neuvièmes. On a donc pu dire (1) que l'harmonie avait suivi dans son développement l'ordre même des harmoniques. C'est une analogie, et peut-être, jusqu'à un certain point, une explication : on aura voulu imiter, avec plusieurs sons, la plénitude de certains sons

(1) Personne ne l'a dit mieux, ni avec de meilleures preuves, que M. Jean Marnold.

isolés, et l'on a ainsi trouvé d'instinct leurs parties constitutives, déjà assemblées d'ailleurs dans quelques jeux d'orgue, dits de fourniture. Mais il n'en ira pas toujours ainsi. Dès aujourd'hui un grand nombre d'accords ne s'expliquent pas par l'imitation d'un tube ou d'une corde vibrante. Je sais bien qu'on peut, moyennant certains artifices, réduire ces accords à des séries d'harmoniques; mais il faut pour cela intervertir l'ordre des notes, les changer d'octave, et ne pas tenir compte du tempérament qui ne permet guère de prendre un si bémol pour le septième harmonique d'ut, ni un fa dièse pour le treizième. Si d'ailleurs on analyse l'impression que ces accords nous donnent, on reconnaît qu'elle doit son charme justement à un caractère irrégulier, insolite, unique, qui est celui d'un phénomène naturel, d'un bruit, non d'un produit de l'industrie humaine, d'un son.

## §

La musique en effet ne diffère des autres arts que par des difficultés particulières, non par son point de départ, qui est la nature même. Mais le monde sonore qu'elle veut imiter est un monde instable, qu'on ne peut étudier à loisir, comme le peintre son modèle. Rien d'étonnant à ce qu'elle n'ait d'abord attrapé la ressemblance qu'au prix d'une grande simplification. Le musicien qui travaille avec les notes de la gamme est pareil à un paysagiste qui n'aurait sur sa palette que sept ou bien douze couleurs, qu'il lui serait interdit de mélanger. On reconnaîtrait cependant un arbre, une rivière, un champ de blé, mais à condition d'être au courant du procédé. C'est notre cas; un jour viendra où nos symphonies pastorales sembleront aussi peu nuancées que des icônes byzantines; ce jour-là seulement, la musique sera parvenue au point où est aujourd'hui la peinture: les sensations qu'elle nous donnera seront, à peu de chose près, celles mêmes que nous font éprouver les objets. Elle sera libérée de ces conventions: les gammes, qui ne retiennent, dans l'immense variété des mouvements vibratoires, qu'un nombre infime de valeurs arbitrairement choisies, et les instruments, qui ne nous font connaître chacun qu'une seule manière de combiner entre eux ces mouvements. Ses mélodies ne seront plus des lignes brisées, en forme d'escalier, mais des courbes lentement infléchies; ses harmonies ne seront

plus des assemblages de notes espacées et de timbres tout formés, mais des sonorités toujours variées et nouvelles. Alors elle deviendra pareille à la caresse du vent sur les feuilles, ou au bruissement changeant des vagues inégales.

Mais si la nature est si fidèlement rendue, où sera l'art ? Il sera dans l'ordonnance et le sentiment. Plus les impressions sont fortes et directes, plus l'œuvre est susceptible d'une belle ordonnance, comme si les forces de l'esprit, ne s'usant plus à l'interprétation du détail, devenaient capables de mieux embrasser de grands ensembles. La peinture où les rapports des tons et des valeurs sont le mieux observés peut être aussi la plus décorative : ceux qui admirent Puvis de Chavannes, Carrière ou Gauguin ne le contesteront pas. La musique de l'avenir aura ses symphonies ; sans doute elles ne seront plus construites selon le plan classique, puisque les gammes majeures et mineures seront abandonnées depuis longtemps ; mais elles offriront à l'esprit d'harmonieux équilibres, et une logique qui, pour être concrète et substantielle, n'en sera que plus émouvante. Et, comme elle aura ses architectes, cette musique aura aussi ses poètes, qui feront, avec les sons et les bruits du monde réel, un monde imaginaire, où, selon leur fantaisie, le zéphir sera plus suave, et l'ouragan plus fort, où la mer roulera des flots de lumière, et où l'on entendra danser les étoiles. Magiciens de l'air, ils le feront vibrer aux rythmes de leur rêve, et par eux toute vision s'animera.

### §

Mais il est temps que nous quittions nous-mêmes la région des rêves où nous sommes entrés. Tout ce qui vient d'être dit doit se prendre à la façon d'un mythe, et non pas à la lettre. L'avenir ne peut être prophétisé : car il se réalise en vertu de lois si complexes qu'elles nous donnent l'illusion de la liberté. Ce qui sera diffère entièrement de ce que nous pensons. Mais nous pouvons déterminer la direction du mouvement qui nous entraîne, et, pour la mieux fixer, en prolonger la trace dans le futur, d'une façon d'ailleurs tout arbitraire. Je n'ai pas voulu faire autre chose, et je suis bien persuadé que ma machine à vibrations pendulaires ne sera jamais construite. Mais une autre machine existera, un autre appareil, qui mettra en jeu des forces aussi inconnues aujourd'hui que l'étaient,



il y a cent ans, les oscillations électriques, et qui répondra beaucoup mieux à l'objet proposé. Je crois que c'est cet objet qu'on se proposera, non un autre : le progrès se fera vers une détermination toujours plus précise des hauteurs et des sonorités.

## §

Tout se tient dans une société humaine, et l'on peut, par une sorte de méthode inverse, induire, d'après l'état de la musique, l'état des mœurs. A quels résultats serions-nous amenés ainsi? Il n'y aura, dans un avenir prochain, plus de chef d'orchestre ; il n'y aura donc pas de chef d'Etat non plus : chacun sera le collaborateur libre et conscient d'une œuvre commune ; au régime politique aura succédé un régime social. Mais, plus tard, par le progrès de la machine, ce concours même deviendra inutile ; il n'y aura plus de musiciens d'orchestre, donc plus d'ouvriers. Pareillement, il n'y aura plus d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur : plus de commerce. Tous les échanges seront libres et se feront sans aucun bénéfice de part ni d'autre. Non seulement aucune discipline ne sera nécessaire, mais pas même aucune entente préalable, aucun contrat. L'intérêt de chacun sera de donner ce qu'il a, pour recevoir ce qu'il n'a pas : tout travail d'ailleurs sera intellectuel, l'exercice physique n'étant plus qu'un plaisir. Au régime social en aura succédé un autre, que j'appellerai anarchique, en priant de prendre ce mot dans son véritable sens : absence de gouvernement.

La sensation sera donnée, par la musique comme par les autres arts, telle quelle, et non pas transposée en formules ; donc les hommes ne songeront pas davantage à l'envelopper de raisonnements, ni à lui attribuer un sens mystique. Il ne sera ni louable, ni répréhensible de sentir, mais seulement agréable ou douloureux, utile ou funeste. En revanche, la vie, comme l'œuvre, saura se construire sur un plan autrement vaste et généreux, parce qu'elle ne sera pas, à tout instant, troublée de scrupules. Enfin, un art moins conventionnel sera plus généralement compris, et on pourrait dire que la musique sera alors, et seulement alors, une langue internationale ; mais ce mot n'aura pas de sens, car, depuis longtemps, il n'y aura plus de nations. On m'objectera sans doute qu'en tout ce qui précède je n'ai considéré que l'Europe : mais il est certain

que sa science et son industrie seront adoptées par l'univers entier. Quant aux idées philosophiques, l'Asie certainement lui en fournira d'excellentes ; mais je n'ai voulu étudier ici que la matière de l'art, non son esprit.

## §

Ne sommes-nous pas maintenant en possession de quelques règles, qui nous permettront de déterminer au moins l'orientation générale d'une œuvre? Est contraire au progrès toute musique qui ne veut pas tenir compte de la sensation et ne considère que les notes, non les sons, toute musique aussi qui veut rester fidèle aux anciennes gammes majeure et mineure, qui périront, qui agonisent déjà, submergées de chromatisme ; toute musique enfin qui ne cherchera que des effets d'intensité, non de couleur.

Je dis qu'une telle musique regarde le passé, non l'avenir. Je ne dis pas qu'elle ne puisse être belle. L'imitation a produit des chefs-d'œuvre. Et il n'est même pas nécessaire, ni désirable, que l'art soit composé uniquement de chefs-d'œuvre. Il faut un art pour toutes les minutes de la vie ; il en est de sublimes, il en est aussi de familières, qui peuvent encore être ornées, sinon chantées et célébrées. La musique la plus haute est pareille à un temple ; mais une musique moins relevée peut assumer la beauté d'un salon élégant, voire d'une chambre molle et parfumée.

Si Peau-d'Ane m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême.

Non, je ne dirai pas quelle musique me paraît, en de certains instants, préférable à de laborieuses élucubrations : je risquerais ainsi d'offenser à la fois la modestie excessive des bons compagnons qui la façonnent, et l'orgueil légitime de ceux qui cherchent à s'élever jusqu'aux cimes ardues.

LOUIS LALOY.

## APOLLON ET DIONYSOS

### LEUR VRAI SENS CHEZ NIETZSCHE

---

J'ai suivi avec le plus haut intérêt la polémique, qui n'est peut-être point encore close, entre M. Louis Dumur et M. Jules de Gaultier, à propos de Nietzsche. Et c'est, excluant tout point de vue personnel, d'un point de vue aussi strictement nietzschéen que possible que je voudrais considérer ce débat. Quelques mots sur sa généalogie ne seraient pas, je pense, pour nuire à la compréhension de ce qui va suivre.

Dans un travail sur *Nietzsche et la culture* (1), M. L. Dumur, prenant prétexte des *Considérations inactuelles* de Nietzsche, s'est en quelque sorte retranché derrière un essai critique pour exposer ses idées personnelles sur la Culture. Nous avons eu l'occasion de voir combien elles sont intéressantes et actuelles, mais nous sommes aussi en droit de reprocher à M. Dumur de n'avoir voulu étudier Nietzsche et ses idées culturelles qu'au travers d'une seule œuvre. Point n'était besoin peut-être de considérer cet article comme une étude sur la philosophie nietzschéenne, les idées personnelles qu'il renfermait suffisant à lui assurer un très haut intérêt ; il faut néanmoins avouer que l'on pouvait être tenté de le faire ; et qu'on l'a fait. Quelque temps après la publication de l'essai de M. Dumur, M. Jules de Gaultier le reprenait et le discutait dans une étude sur le *Bovarysme de l'histoire* (2). Prenons le débat dès le commencement et voyons les arguments présentés ; nous retrouverons en cours de route les articles subséquents, le *Surhomme contre Nietzsche*, de M. Dumur, *Nietzsche contre le Surhomme*, de M. de Gaultier.

Si l'on peut révoquer en doute la valeur de quelques-uns des arguments présentés par M. Dumur, qui n'a pas dissimulé qu'il exposait des vues personnelles, doit-on considérer que M. J. de Gaultier a toutes qualités pour défendre la pensée de

(1) *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> février 1908.

(2) *Ibid.*, 16 avril 1908.

Nietzsche? La question, qui n'est point de pure chicane, vaut que l'on l'examine. Je ne pense pas que Nietzsche puisse trouver là un défenseur excellent, non pas que M. de Gaultier n'ait pas une connaissance approfondie de son œuvre; personne peut-être en France n'a fréquenté plus assidûment Nietzsche que l'inventeur du bovarysme. Personne n'y a apporté plus de lucidité, plus de perspicacité critique. Mais M. de Gaultier, qui est certes l'un des critiques les plus remarquables que je sache, est encore un fondateur de système. Il expose et défend, depuis quelques années, une philosophie de l'illusion qu'il a assez mal à propos baptisée du nom de bovarysme. J'ai proposé pour le même ordre de pensées le mot de *fictionisme*, qui me semble sinon aussi littérairement harmonieux, du moins plus immédiatement clair. Ce n'est pas ici le moment d'exposer la philosophie de M. de Gaultier, quelque intérêt qu'elle puisse offrir, c'est de Nietzsche que nous devons parler. Et M. de Gaultier, tout attaché, ce dont je le loue, à faire triompher son système, tend trop souvent, ce me semble, à englober Nietzsche, qui est un des maîtres à qui il doit le plus, dans sa systématique, à l'accaparer pour un usage trop strictement personnel.

Qui sait si ce n'est pas chez M. de Gaultier un fait de bovarysme aussi que de considérer Nietzsche comme il le fait; c'est-à-dire sans apporter toute l'objectivité nécessaire à un débat, où l'on défend d'autres idées que les siennes propres? Tandis que le philosophe de Zarathoustra place la volonté de puissance à la source de tout, antérieurement à l'intelligence elle-même, antérieurement à la conscience, et que son système est, à le bien considérer, pragmatiste, à fins éthiques, M. J. de Gaultier, qui, au contraire de Nietzsche, incline à l'*apollinisme*, crée un système intellectualiste, à fins esthétiques et spectaculaires. Si certains détails créent des ressemblances entre les deux systèmes, il faut avouer qu'ils sont en somme fort antagonistes l'un de l'autre. Dès lors n'est-on pas en droit de révoquer en doute l'argumentation de M. de Gaultier, qui veut défendre à la fois la philosophie de Nietzsche et la sienne propre?

M. Dumur incline, lui, dans un sens plus nietzschéen à mon avis vers le dionysisme, mais il croit découvrir en Nietzsche deux hommes antagonistes, l'apollinien, l'homme de la cul-

ture, et le dionysien, l'homme du progrès. On est trop porté à considérer Nietzsche comme un philosophe se contredisant continuellement ; une étude approfondie de son œuvre ne m'y a fait découvrir qu'une seule contradiction irréductible que j'ai signalée ailleurs (1). M. Dumur est tombé dans ce travers, en voulant étendre démesurément la contradiction métaphysique que je démontrai, et en voulant scinder en deux parties la philosophie de Nietzsche. M. J. de Gaultier a voulu défendre le philosophe allemand de ce chef et a employé à cet égard différents arguments, dont les uns sont empreints de toute la rigueur critique qui le caractérise, tandis que les autres lui sont directement inspirés de son propre système ; d'où une faiblesse réelle dans ses moyens de défense, et dans la valeur de cette défense.

Nietzsche est-il, à le bien considérer, apollinien ou dionysien ? Ni l'un ni l'autre, ou plutôt tantôt l'un, tantôt l'autre, répond M. Dumur ; l'un et l'autre, ou plutôt tantôt l'un, tantôt l'autre, répond dans un sens différent M. de Gaultier. Car, pour M. Dumur, il y a contradiction absolue entre ces deux points de vue, tandis que M. de Gaultier considère que c'est de cette contradiction que naît une philosophie de la vie ; une haute vue spectaculaire de l'existence. Je veux m'attacher à démontrer dans la présente étude que Nietzsche est à la fois apollinien et dionysien, sans que l'on puisse voir là l'ombre d'une contradiction, que ces deux états s'entremêlent de telle façon qu'il n'en peut être autrement, et que Nietzsche n'en arrive point à une philosophie intellectualiste et spectaculaire, mais au contraire à une philosophie pragmatiste de l'action.

Pour bien considérer Nietzsche, il ne faut point tant le prendre au cours de son évolution qu'au terme de cette évolution, et c'est seulement dans ses derniers ouvrages que l'on découvre l'aboutissement de ses recherches, de ses travaux, de sa pensée. J'ai avancé que la philosophie de Nietzsche n'était pas intellectualiste ; ce point est assez important et notre philosophe y a insisté dans maintes parties de son œuvre. Qu'on en juge seulement par cette citation : « Il n'y a ni « esprit », ni raison, ni pensée, ni conscience, ni âme, ni volonté, ni vérité : ce ne sont là que des fictions inutilisables. Il ne s'agit pas de « sujet et d'objet », mais d'une certaine espèce animale qui

(1) Cf. *Archiv für Philosophie*. Band. IV, 1907.

ne prospère que sous l'empire d'une *justesse* relative de ses perceptions, et avant tout avec la régularité de celles-ci (en sorte qu'elle est à même de capitaliser des expériences)... La connaissance travaille comme instrument de la puissance. Il est donc évident qu'elle grandit à chaque surcroît de puissance... » — et plus loin :

« La mesure du besoin de connaître dépend de la mesure de croissance dans la volonté de puissance de l'espèce, une espèce s'empare d'une quantité de réalité pour se rendre maître de celle-ci, pour la prendre à son service (1). » « Le monde de la conscience, dit-il ailleurs, est surajouté (2), » et encore : « Généralement, on prend la conscience elle-même comme assemblage sensoriel et instance supérieure; du reste elle n'est qu'un *moyen de communication*, elle s'est développée dans les rapports, eu égard aux intérêts de relation (3) »... Certes, Nietzsche considère, comme le veut M. de Gaultier, toute connaissance comme une fiction nécessaire, mais il ne fait point de cette fiction l'élément primordial, elle n'existe pour lui qu'en fonction de l'élan vital et n'a pas de valeur plus grande que tels instincts nécessaires. Tandis que M. de Gaultier conclut à une théorie de la connaissance et à une philosophie du spectacle (4), Nietzsche déclare que la connaissance et le devenir s'excluent (5) et que, par conséquent, la connaissance naît d'une volonté de rendre connaissable, d'un devenir qui crée *l'illusion de l'être*, mais cette croyance en *l'être* ne naît que d'une méfiance et d'un mépris à l'égard du devenir. Vérité, dit-il encore, c'est la volonté de se rendre maître de la multiplicité des sensations, de sérier les phénomènes sur des catégories déterminées (5), et, en un autre endroit, volonté du Vrai — c'est l'impuissance dans la volonté de créer (6). Ne découle-t-il pas de ceci que Nietzsche est bien, comme le désire M. Dumur, un dionysien, et je borne ici mes citations, qui pourraient être cent fois augmentées dans le même sens. Mais dès lors, demande M. Dumur, pourquoi la position si favorable de Nietzsche à l'égard

(1) *Volonté de puissance*, t. II, aph. 270.

(2) *Ibid.* aph. 263.

(3) *Ibid.* aph. 266.

(4) Cf. spécialement l'article : *la Fin esthétique et le sens spectaculaire*, dans *les Raisons de l'Idéalisme*.

(5) *Volonté de puissance*, aph. 273.

(6) *Ibid.* aph. 285.

de la culture? Nietzsche dans toute une partie de son œuvre est dionysien, mais pourquoi devient-il soudain apollinien, dans certains cas assez fréquents? M. Dumur précise cette idée en disant que toutes les fois que Nietzsche se trouve en face d'un fait concret il est apollinien. C'est bien aussi mon avis, et je justifierai facilement Nietzsche de ce fait. Mais, sur ce point-là encore, M. de Gaultier apporte pour défendre Nietzsche des arguments qui ne me semblent point concluants, et cite un passage sur la Renaissance où Nietzsche considère un fait historique du point de vue dionysien.

M. J. de Gaultier doit savoir, comme moi, comme tous ceux qui se sont livrés à une étude approfondie de l'œuvre de Nietzsche, qu'on y peut trouver, en cherchant bien, tout ce que l'on veut. Nul lien systématique n'en relie les différentes parties, et ce n'est point en choisissant tel ou tel passage, relativement isolé, que l'on peut parvenir à saisir les idées maîtresses de Nietzsche. C'est, je pense, un mode un peu vain, presque un peu traître que de discuter ainsi. Que M. de Gaultier, que M. Dumur nous exposent leurs idées personnelles, auxquelles nous attachons un prix très haut, mais pourquoi se dissimuler derrière Nietzsche et le mettre en contradiction avec lui-même, lorsque seuls les deux auteurs en présence sont en contradiction?

Il est, dans Nietzsche, de grands courants d'idées, qui se systématisent parfaitement et dont il ressort une philosophie de l'action, c'est le fond même de la pensée de ce philosophe, qui, incertain dans ses premiers ouvrages, a fini par se préciser au fur des années, pour arriver à complète expression dans *la Volonté de puissance*. On n'est en droit, ni de juger Nietzsche sur les seules *Considérations inactuelles*, qui sont une œuvre de début, ni de le juger du point de vue du bovarysme et comme étroitement lié à cette théorie toute personnelle; enfermer ainsi un auteur dans des considérations systématiques personnelles, c'est là un fait de bovarysme, ou pouvoir de concevoir non plus soi-même dans le cas présent — mais une œuvre, autre qu'elle n'est réellement. Si j'ai voulu participer à ce débat, c'est pour tenter, en faisant abstraction de toute vue personnelle, de montrer combien la philosophie de Nietzsche, si diverse dans ses exposés, est une, et combien elle est dionysienne. Je veux faire justice immédiatement du fait de contra-

diction dont M. Dumur incrimine Nietzsche, et montrer que, s'il considère les faits concrets du point de vue apollinien, c'est qu'il devait en être ainsi pour que son système soit dionysien. Nietzsche tient énormément à la culture grecque anté-socratique, qu'il appelle une culture d'homme ; c'est certainement un fait de culture semblable qu'il retrouve dans la Renaissance, et qu'il pense encore retrouver chez les classiques français.

« Notre connaissance du monde est purement arbitraire ; nous le considérons selon un schéma logique, par nous fixé. La logique était considérée comme moyen pour faciliter la pensée : comme moyen d'expression, non point comme vérité... plus tard elle agit comme vérité (1). » On peut appliquer ces mots à la culture. Toute culture est une tentative de schématisation du monde ; on peut, à considérer ses résultats, voir si cette culture est forte ou faible ; mais quelle qu'elle soit, elle est apollinienne puisque née d'une vue générale embrassant le monde extérieur et le systématisant, sur le plan d'une illusion plus ou moins féconde. Nous voilà, ce me semble, pas loin du système fictionniste de M. de Gaultier ; céder à cela, c'est adopter du monde une vue spéciale, que l'on veut être la plus riche possible ; c'est faire une évaluation telle que l'on parvienne à concevoir comme réel le monde phénoménal et l'être lui-même ; et cette évaluation fait encore partie de l'être. Mais envisager l'être, c'est exclure le devenir. « Il faut, dit Nietzsche, remettre l'acteur dans l'action, après qu'il en a été retiré d'une façon abstraite, l'action ayant été ainsi vidée de son contenu ;... toutes les évaluations ne sont que des conséquences et des perspectives de l'unique volonté : l'évaluation elle-même n'est que cette volonté de puissance ; une critique de l'être, basée sur une quelconque de ces valeurs, est quelque chose d'insensé et d'incompréhensible (2). » Nous ne sommes certes pas ici en présence d'une philosophie intellectualiste ; Nietzsche ne fait de la connaissance qu'un mode de la volonté et va jusqu'à dire : « Une tâche demeure toute nouvelle et à peine perceptible à l'œil humain, la tâche de s'incorporer le savoir et de le rendre instinctif (3). » L'homme s'est perdu dans les différentes cultures en accordant la réalité absolue au schéma fixé ; em-

(1) *Volonté de puissance*, t. II, aph. 274.

(2) *Ibid.*, *id.*, aph. 211.

(3) *Gai Savoir*, aph. n, p. 51.



porté par l'éternel devenir il a voulu se faire l'être et s'immobiliser ; se campant ainsidans un monde de plus en plus artificiel, il s'est affaibli. C'est ce contre quoi s'élève Nietzsche ; l'intelligence, l'intelligibilité est devenue si forte qu'elle tend à tuer l'instinct et la volonté. Nous avons extériorisé notre vie, c'est ce à quoi ont tendu presque toutes les cultures, ce à quoi elles ont toutes abouti. Mais leurs prémisses n'étaient pas toutes pareilles, et c'est dans sa source que la culture grecque semble supérieure à toutes les autres.

De toute culture se dégage un ensemble de processus, et ceux de la culture grecque sont essentiellement vitaux. Leur but n'est précisément pas de créer à côté, au delà de la vie une réalité concrétisée qui prend une valeur objective, mais de ramener tout au fait de Vie. C'est une culture dans le devenir avec le « moi » à sa source et le « moi » comme but.

L'assujettissement des Grecs au style ne doit pas être interprété comme objection à cela. « Ce sont les natures fortes et dominatrices qui trouveront en un tel assujettissement et une telle perfection, sous une loi propre, leur joie la plus subtile ; la passion de leur volonté s'allège à l'aspect de toute nature stylée, de toute nature vaincue et assouvie ; même lorsqu'elles ont des palais à construire et des jardins à planter, elles répugnent à libérer la nature (1). »

Les natures faibles au contraire haïssent le style, et laissent ainsi prendre au monde extérieur une valeur propre exagérée. Ceci me semble bien être un point de vue apollinien, mais pas du tout une considération spectaculaire d'arrêt. Asservir à soi, grâce à un schéma fixé et ayant donné des preuves de sa valeur, la nature, c'est s'en rendre maître, en acquérant ainsi dans le cours du devenir la possibilité d'atteindre à des valeurs plus hautes. L'acceptation d'une culture, fût-ce de la meilleure, ne va point sans quelque danger ; la preuve en est que, dès qu'elle acquiert une autorité si grande qu'on lui puisse accorder une valeur objective, elle dégage ainsi l'individu, et la société *a fortiori*, du rythme de la durée, et l'arrête dans une outrance apollinienne, à une conception purement spatiale et spectaculaire du monde. Accepter une culture, c'est profiter des expériences séculaires de l'espèce ; s'y confiner, c'est renoncer au progrès, c'est vouloir échapper à l'élan

(1) *Gai savoir*, aph. 290.

vital qui nous emporte. Dès l'instant où l'intellectualité prime la volonté de puissance, l'apollinisme, le dionysisme, l'espèce visée entre en décadence. Toutes ces choses n'ont point échappé au regard perspicace de Nietzsche, et ce qu'il peut sembler y avoir de contradictoire se résoud en clarté dans ses explications.

M. Dumur a raison, je pense, lorsqu'il affirme que, dès que Nietzsche se trouve en présence d'un fait concret, il est apollinien : en pourrait-il être autrement? Lorsqu'il considère une culture, ou ses résultats, Nietzsche se livre à une interprétation de valeurs, c'est-à-dire qu'il accorde à ces valeurs une objectivité, qui les place en dehors du devenir, et par conséquent hors de tout dionysisme. « J'interprète, dit Nietzsche (1), le plus volontiers les hommes exceptionnels d'une époque, comme les pousses tardives, soudainement émergées de cultures passées et des forces de ces cultures : en quelque sorte comme l'atavisme d'un peuple et de ses mœurs : c'est ainsi seulement que l'on pourra trouver chez eux quelque chose à interpréter. » Interpréter, c'est user vis-à-vis d'un ensemble de faits, de considérations et de mesures logiques, c'est isoler certains faits ou certains groupes de faits de caractères identiques. Si cette faculté d'interprétation est possible, elle ne l'est qu'en admettant un schéma fixe et objectif ; or, en réalité, l'ensemble de notre activité et de notre connaissance n'est pas une série de faits et d'espaces intermédiaires vides, c'est un courant continu (2). Comme l'a dit ailleurs Nietzsche, la conscience est surajoutée, mais elle n'en existe pas moins avec ses fonctions déterminées, qui sont de nous permettre d'enfermer le monde dans un schéma particulier et de l'asservir de cette façon. Mettant la discontinuité dans le monde, la conscience nous permet sur lui une emprise profonde, mais elle nous plonge, en nous dégageant du rythme de la durée, dans un cruel dilemme. Eriger d'un côté le monde phénoménal en monde réel, accorder ainsi d'une façon absolue nos perceptions aux choses perçues, en excluant ainsi toute possibilité de progrès ; suivre d'un autre côté l'élan vital continu sans prendre conscience, sans donner naissance au schéma extérieur, mais renoncer ainsi à toute connaissance et s'abîmer dans la solitude d'un

(1) *Gai Savoir*, aph. 10, p. 49.

(2) *Le Voyageur et son Ombre*, aph. 11, p. 221.

monde impénétré. Comme l'a montré M. J. de Gaultier, ce n'est que d'un compromis entre le mode apollinien et le mode dionysien que peut naître la vie telle que nous l'entendons. Mais à l'inverse de ce qu'il en conclut, c'est-à-dire de l'aboutissement à un schéma illusoire auquel on accorde une valeur infinie, en se résolvant à une attitude spectaculaire et à une interprétation interne et esthétique, Nietzsche veut que toute culture ne naisse que pour mourir, que nous dégagant un instant de la durée, elle nous permette de nous y réintroduire plus puissamment armés, pour asservir une réalité nouvelle à notre puissance, et qu'elle nous donne le droit d'une édification nouvelle des valeurs. Comme il le dit lui-même : « Ce n'est que comme créateurs que nous pouvons détruire (1). »

On peut, sans doute, ainsi que l'a fait M. L. Dumur, considérer que l'apollinisme est une modalité esthétique du Retour Éternel, et que, placé dans le cercle fatal, l'homme a le droit et le pouvoir d'interpréter librement les faits auxquels il est nécessairement lié; ce qui semble bien devoir nous amener à considérer la position apollinienne comme absolument antagoniste de la position dionysienne, en niant toute espèce de devenir. Mais l'apollinisme n'est pas que cela, il peut s'interpréter différemment, et ce n'est pas ainsi que Nietzsche l'a conçu. Pour avoir une emprise sur le monde extérieur, l'individu qui est entraîné dans le courant de la durée parvient, grâce à la conscience, à se dégager du continu, en le morcelant selon un schéma propre; il peut, en introduisant ainsi le discontinu, accaparer le monde extérieur, et le faire servir à ses fins individuelles. Si M. J. de Gaultier, critique, a vu combien étaient inséparables les deux notions, apollinienne et dionysienne, et que c'est de leur compromis que la vie prend naissance, M. J. de Gaultier, philosophe spectaculaire, n'a pas pu interpréter ce compromis, comme l'aurait voulu Nietzsche, dans un sens dionysien. L'auteur du *Bovarysme* considère que la conscience volontaire n'a pas d'influence sur le monde extérieur, et n'a qu'un pouvoir de l'interpréter, de le concevoir autre qu'il n'est; tandis que Nietzsche veut démontrer que ses interprétations n'ont d'autre but que d'asservir le monde et que d'en faire un instrument de plus en plus docile aux fins de devenir de la volonté de puissance.

(1) *Gai Savoir*, aph. 58.

Apollon ou Dionysos, Nietzsche ne choisit pas, ne peut pas choisir, c'est Apollon et Dionysos, si intimement liés dans sa pensée qu'on ne peut pas les séparer. Et c'est pourquoi je pense qu'il est inutile que la discussion entre M. L. Dumur, et M. J. de Gaultier prenne pour prétexte l'œuvre de Nietzsche. M. J. de Gaultier s'est affirmé philosophe intellectualiste, il a exposé dans des œuvres fort intéressantes ses idées, et l'on sait avec quelle science et quel courage il les a toujours défendues. M. L. Dumur, absolument pragmatiste, autant que l'on en peut juger par ses derniers travaux, s'écarte, par la base même, du système de M. de Gaultier. Je pense pourtant, s'il m'est permis de porter une appréciation, que M. Dumur est plus près de la pensée vivante de Nietzsche que M. de Gaultier. Tandis que, pour ce dernier, l'intelligence et la conscience sont primordiales et capitales, le philosophe de Zarathoustra ne les considère l'une et l'autre que comme surajoutées et n'y voit qu'un moyen, admirable sans doute, qu'un instrument parfait et parfois dangereux, dont se sert une espèce animale pour donner à sa volonté de puissance le plus libre épanouissement possible.

Quoi qu'il en soit, Nietzsche ne doit pas sortir de ce débat entaché de cent contradictions irréductibles ; sa pensée, quelque peu difficile à saisir au travers du morcellement de son œuvre, n'en ressort pas moins, à un examen attentif et impartial, comme une idéologie très pure et très haute, se coordonnant dans un système parfaitement logique. Ceux qui ont accusé Nietzsche de n'être aucunement systématique ne doivent ce reproche qu'à eux-mêmes, qu'à une impuissance logique qui leur est propre. Pour tous ceux qui l'étudient de près, l'œuvre de Nietzsche se présente comme une des synthèses les plus grandioses qui soient de la vie, et je ne doute pas une minute que — mettant de côté leurs divergences personnelles — M. Dumur et M. de Gaultier ne se plaisent à le reconnaître.

GEORGES BATAULT.

## UN « STIRNER » CHINOIS

Rien n'est, pour Moi, au-dessus de Moi.  
MAX STIRNER.  
Marche comme ton cœur te mène.  
ECCLÉSIASTE.

Nous sommes loin de nous douter, en Europe, de la diversité des théories philosophiques qui ont été émises en Chine. L'idée que Confucius résume toute la pensée du monde jaune est généralement ancrée chez nous et, volontiers, jugeant les Chinois à travers les discours de ce Maître, nous les croirions irrémédiablement voués au « juste milieu » et incapable de toute attitude extrême. Il n'en est rien.

Le Céleste Empire, secouant la torpeur séculaire à laquelle il s'abandonnait et contraint, par les nations occidentales, de délaisser son antique idéal de paix et de quiétude, cherche à étayer, sur de nouvelles bases, sa vie et son activité. Un grand nombre de Chinois, on ne peut l'ignorer, dans leur hâte de se transformer, semblent jeter par-dessus bord tout l'héritage philosophique qu'ils tiennent de leurs pères. Du mépris manifesté, jadis, aux « barbares » d'Occident, ils passent trop aisément, dans les classes intellectuelles, à une estime peut-être exagérée pour leurs méthodes et leurs théories. Cependant, un atavisme vieux d'autant de siècles qu'est celui de la Chine ne se renie point en quelques brèves années. Trop de générations ont été élevées dans la vénération de la sagesse antique, pour qu'un grand nombre de modernes partisans des réformes sociales ne tournent pas les yeux vers les maîtres du passé. Il faut les en louer. Sans vouloir peser la valeur des philosophes adoptés par nous, les Chinois peuvent trouver, chez les penseurs de leur race, toutes les idées spéculatives et sociales émises par les nôtres. Il n'a pas manqué de gens, en Chine, pour s'en apercevoir.

Qu'il soit né de cette constatation ou de l'amour persistant de la tradition, il existe, dans l'Empire du Milieu, un intéressant mouvement en vue de ramener l'attention sur certains philosophes dont les théories paraissent propres à diriger les

esprits dans la voie des réformes et des transformations sociales que tous les hommes éclairés savent indispensables et inévitables. Si l'on rend — injustement, peut-être, à certains égards — la philosophie officielle responsable de la stagnation qu'a subie la Chine, en sa mentalité, sa civilisation et sa science, l'on se tourne, parfois, vers certains excommuniés de l'orthodoxie confucéiste. Ces vaincus, ces honnis sont remis en lumière et, sinon glorifiés, du moins commentés avec ardeur.

C'est ainsi que plusieurs ouvrages chinois ont été, dans ces derniers temps, consacrés à Meh-ti. Il aurait été bizarre, en effet, que, fréquentant l'Europe où le mot « solidarité » détient, en ce moment, la grande vogue, les lettrés chinois ne se fussent pas aperçus qu'ils possédaient, parmi leurs penseurs illustres, le grand ancêtre de toutes les théories solidaristes (1).

Mais à côté de l'apologie de la solidarité, de la démonstration de sa nécessité pour assurer la vie et la perpétuation de tout groupement social, les intellectuels chinois auront pu rencontrer, chez nous, la tendance à l'individualisme, à l'affirmation de la personnalité dans une vie propre de plus en plus affranchie d'entraves extérieures, tendance qui marque partout, dans la nature, l'évolution des êtres supérieurs. En lisant Max Stirner ou d'autres apologistes de la vie intense et intégrale, ils se seront rappelé que, bien des siècles avant que nous les entendions, les leçons hardies qui effarent encore la majorité d'entre nous leur avaient été données et le nom de Yang-tchou va revivre comme revit celui de son contemporain Meh-ti.

Pour nous, spectateurs étonnés du réveil de cet Extrême-Orient que nous croyions, il y a peu d'années encore, une proie inerte près d'être dépecée au gré des convoitises occidentales, l'histoire de la pensée de l'étonnante race jaune est pleine d'intérêt. Mieux, et de façon plus sûre que toutes les déductions tirées de faits superficiels, elle est capable de nous faire entrevoir les destinées de ces peuples énigmatiques dont l'âme se cache, pleine de surprises, derrière une « grande muraille » mille fois plus impénétrable que celle dont ils avaient enclos leur territoire.

(1) Sur Meh-ti voir : « Le Philosophe Meh-ti et l'idée de solidarité », par Alexandra David (Luzac, Londres ; Victorion, Paris).

## §

Nos renseignements biographiques sur Yang-tchou se résument à peu de chose. Il semble avoir vécu à Léang, capitale de l'Etat du Wei, vers le v<sup>e</sup> siècle avant notre ère. On a quelques raisons de croire qu'il était petit propriétaire terrien. Il ne paraît pas qu'il ait jamais exercé aucune charge publique, à l'encontre de beaucoup d'autres philosophes qui furent fonctionnaires de plus ou moins haut rang. Cette particularité est, d'ailleurs, en parfait accord avec la tendance générale de sa doctrine.

Nous ne possédons aucun ouvrage, ou fragment d'ouvrage, que nous puissions attribuer directement, soit à Yang-tchou, soit à l'un de ses disciples immédiats. Un chapitre du livre de Lieh-tse est l'unique source de nos documents.

Lieh-tse appartenait à l'école taoïste. Il est assez étrange de rencontrer dans son ouvrage cette sorte d'enclave formée par le chapitre ou livre VII et consacrée à des théories fort différentes de celles qu'il professait lui-même. On n'a pas d'opinion précise sur la façon dont s'est opérée cette adjonction hétérogène.

Je ne veux point m'appesantir sur des questions de détails qui ne peuvent intéresser que les orientalistes. J'oserai même hasarder que si la personnalité de Yang-tchou n'avait point d'existence réelle, peu nous importerait. Nous ne nous soucions pas, ici, d'un homme, mais d'une théorie, d'une manifestation spéciale de la pensée chinoise. Toutefois, Yang-tchou est bien véritablement un personnage réel. Son nom et son œuvre sont mentionnés de la façon la plus nette par des auteurs tels que Meng-tse (Mencius) et Chuang-tse. Si nous devons ignorer les péripéties de sa vie, nous ne pouvons, d'aucune façon, mettre, comme on l'a fait pour Lieh-tse, son existence en doute.

## §

Yang-tchou est peu connu, en Europe, en dehors du cercle restreint des érudits orientalistes.

Aucune étude n'a encore été publiée sur lui en langue française. A l'étranger, le sinologue allemand, Ernst Faber, a donné une traduction de Yang-tchou encadrée, comme dans l'original chinois, dans l'ouvrage de Lieh-tse. Le sinologue

anglais, James Legge, en a publié quelques fragments dans les prolégomènes de sa traduction de Meng-tse. Je ne puis guère mentionner que pour mémoire les quelques lignes d'analyse consacrées à Yang-tchou par de Harlez. Elles sont trop succinctes pour donner une idée de ce philosophe. Enfin, plus récemment, le Dr Forke a publié, en anglais, un mémoire fort remarquable sur le même sujet. Son étude est, de beaucoup, la plus intéressante et la plus complète. J'ajouterai qu'elle m'a paru imprégnée d'un esprit philosophique et d'une compréhension de l'auteur qu'elle traduit dont sont, trop souvent, dénués bien des travaux de ce genre.

## §

Je serais tentée d'appliquer à Yang-tchou la dénomination d'anarchiste. Malheureusement, le terme a été si dénaturé, si faussé, qu'on a peine à l'entendre sous sa simple signification étymologique. C'est à celle-là qu'il faudrait revenir si l'on voulait attribuer à notre philosophe l'épithète fière gâchée par l'ignorance des masses. D'a privatif et *arché* commandement, nous avons le *sans-commandement*, et ce négateur absolu du commandement arbitraire, de la loi extérieure, de tout précepte dont le principe n'émane pas de nous, n'a pas nous pour objet et pour fin, se trouve, par excellence, personnifié dans Yang-tchou.

Nul n'éprouva avec plus d'intensité que lui l'horreur de la contrainte, des mœurs factices, des codes imposant aux individus une attitude en contradiction flagrante avec les injonctions impératives de la nature en eux.

Pas de commandement ! Vis ta vie ! Vis ton instinct ! Laisse ton organisme s'épanouir et évoluer selon la loi intime de ses éléments constitutifs. Sois toi-même !... Tel est le langage de Yang-tchou. Il le tient sans emportement, sans grands cris, avec cette déconcertante placidité qui fait le fond du caractère chinois. Plus que les affirmations, en elles-mêmes, de ce prince des « amoralistes », la paisible assurance avec laquelle il écarte les principes les plus enracinés, jette bas les devoirs les plus indiscutés, a troublé ses traducteurs chrétiens. La singulière simplicité d'expression de ce « négateur du sacré », comme aurait dit Stirner, leur a paru épouvantable au delà des plus tonitruants blasphèmes. Un souffle de terreur a passé sur



leur âme et ils ont vu se dresser, devant eux, la face ironique et terrifiante du « Malin ». Peut-être le vieux philosophe doit-il encore bouleverser plus d'une conscience parmi ses nouveaux lecteurs. Je n'oserais me porter garant du contraire.

L'amoralité de Yang-tchou, les invitations qu'il nous adresse à vivre *notre* vie intégralement, à marcher « comme notre cœur nous mène », se basent, pour une part, sur la brièveté de nos jours et sur l'absence, chez lui, de théories spéculatives touchant une existence *post mortem*. Yang-tchou ne dépasse point les vérités tangibles. — Qu'y a-t-il au delà de la dissolution des éléments formant notre individualité sensible?... Le philosophe ne nous en entretient point. On peut observer que les penseurs chinois ont, en général, gardé un silence prudent sur nos destinées d'outre-tombe. Ce n'est que parmi les classes inférieures de la population qu'ont prospéré les descriptions fantaisistes des Paradis et des Enfers. Le Lettré chinois est rationaliste par tempérament. Toutefois, tandis que cette question, par une sorte d'entente tacite, était écartée des discours philosophiques et ne jouait aucun rôle dans la détermination de la règle de conduite normale et raisonnable qu'il convient de proposer à l'homme, Yang-tchou en fait, pour ainsi dire, le pivot de son enseignement. Tous les conseils qu'il nous donne ont en vue une individualité éminemment transitoire qui, demain, sera « poussière et pourriture » sans qu'il demeure rien d'elle, sinon un souvenir bon ou mauvais, quelques mots de louange ou de blâme qu'elle ignorera à jamais.

L'autre principe directeur de l'enseignement de Yang-tchou, moins ouvertement exprimé, peut-être, mais facile à extraire de nombre de ses discours, est une foi absolue à la loi de *Causalité*. Notre philosophe est un déterministe convaincu. Il l'est, non à la façon tiède et illogique de la plupart des Occidentaux qui se parent de ce titre — tout en conservant en eux, reliquat d'idées ataviques, la croyance au bon plaisir divin, au libre arbitre, à l'arbitraire, sous quelque nom qu'on le déguise — mais avec une rigoureuse rectitude de raisonnement et de déduction. Et voilà l'explication de sa glorification de la vie intense, intégrale et sans nulle entrave factice. Nos instincts sont la voix par laquelle s'exprime la loi propre aux éléments dont l'agglomération constitue notre individu. Ils proviennent de l'essence même des molécules qui les produisent. Ce qui est, c'est ce qui ne peut pas

ne pas être. Il semble même que Yang-tchou, rattachant, entre elles toutes ces manifestations isolées de la loi unique, les adopte toutes, même les plus divergentes, dans un grand acte de foi en l'harmonie, en la beauté de l'ordre universel. Le Monde, dit-il aux moralistes présomptueux, n'a que faire de votre sollicitude, de vos vertus, des réformes que vous prétendez y opérer, des entraves que vous voulez, sous prétexte de l'améliorer, opposer à ses manifestations spontanées. Le Monde est parfait. Votre ordre à vous, pygmées à la vision étroite, n'est que désordre. Laissez faire la nature et tout sera bien.

Les mêmes considérations servent à étayer le célèbre discours sur « le cheveu ». Ce discours est historique ; il a dû avoir, à son époque, un retentissement immense et Meng-tse le mentionne avec indignation : « Si en sacrifiant un seul de tes cheveux tu pouvais être bienfaisant à tout l'univers, il ne faudrait pas le sacrifier. » Autour de ce thème paradoxal se groupent des développements inattendus et saisissants. Il est grandement regrettable que les controverses, les apologies, les commentaires, certainement nombreux, auxquels cette sensationnelle doctrine a dû donner naissance ne nous soient point connus.

Il ne s'agit pas, ici, comme on pourrait le croire, d'un égoïsme grossier et banal, mais de théories logiquement raisonnées. Quoiqu'on l'ait dit, ce n'est pas un appel à la jouissance frénétique qui ressort des discours de Yang-tchou, mais l'indication d'une règle de pensée et d'action que le philosophe juge rationnelle.

Yang-tchou ne se perd pas dans l'orgueil des dissertations métaphysiques. Certainement, il incline à croire que les mouvements divers auxquels nous porte notre instinct sont coordonnés dans l'ordre universel. L'hypothèse est plausible, probable ; il y adhère volontiers, mais, en somme, les problèmes de ce genre dépassent notre taille et ne peuvent qu'amuser notre fantaisie. L'homme raisonnable le sait. Il sait aussi que, quel que soit cet univers infini qui l'environne, pratiquement, il est à lui-même son centre et sa fin unique. Le monde extérieur, il n'en a conscience que par rapport à lui et, lorsque sa conscience s'éteindra, avec elle l'univers sombrera pour lui. C'est pourquoi j'ai cru pouvoir rappeler au sujet de Yang-tchou la déclaration de Max Stirner : « Rien n'est, pour moi, au-dessus de moi. » Elle m'a paru propre à résumer tout

un aspect de sa doctrine. J'ai, du reste, en tenant compte de la différence d'expression, trouvé une ressemblance profonde entre le vieux penseur chinois et le moderne philosophe allemand.

Un autre rapprochement semble s'indiquer : celui de Yang-tchou et d'Epicure. Les traducteurs de Yang-tchou, cités plus haut, s'y sont arrêtés, sans entrer, d'ailleurs, dans aucun développement à ce sujet. La comparaison possible entre les deux philosophes dépasse-t-elle la surface et peut-elle être poursuivie jusqu'aux conceptions servant de base à leurs théories?... Je crois, pour ma part, à certaines divergences notables, mais je n'oserais m'aventurer à les esquisser en quelques lignes.

Il aurait été intéressant de voir comment Yang-tchou entendait l'application de ses théories dans la vie sociale. Mais notre curiosité ne trouve point à se satisfaire. Tandis que Meh-ti s'est longuement étendu sur la façon dont sa loi de solidarité devait être comprise et appliquée, Yang-tchou n'envisage, en aucun de ses discours, l'organisation sociale du pays. Cette lacune tient-elle à ce que les textes où cette question était posée ne nous sont point parvenus ou bien le philosophe l'a-t-il vraiment écartée? Nous ne pouvons nous prononcer. Nul doute que si Yang-tchou avait abordé ce terrain, nous ne l'eussions vu démontrer que sa loi d'égoïsme et de libre expansion des instincts individuels cadrerait avec une société où, sans hypocrites démonstrations, mais pratiquement, les hommes s'étaient mutuellement plus utiles et plus bienveillants. Meh-ti n'a-t-il pas établi, ainsi, que « l'Amour Universel », la solidarité et l'altruisme intensifs servaient, mieux que tout autre procédé, les intérêts de notre égoïsme?

### §

Exception unique, peut-être, parmi les penseurs de son temps et de son pays, Yang-tchou tranchera presque aussi hardiment, aujourd'hui, parmi la masse de nos philosophes modernes. Alors que nos sociétés contemporaines rejetant, d'une part, les vieux dogmes et s'obstinant, de l'autre, à conserver les systèmes éducatifs et les formules morales issues d'eux, se débattent dans une incohérente confusion, nous pouvons trou-

ver intérêt — et peut-être profit — à écouter les leçons de cet esprit indépendant.

Lorsque, considérant, à sa suite, la foule des hommes s'acheminant vers la tombe, ligottés par les préjugés et sombrant dans le gouffre fatal sans avoir même soupçonné ce que c'est que vivre, nous nous écrierons avec lui : *En quoi ceux-ci diffèrent-ils des criminels enchaînés ?* » peut-être serons-nous plus proches d'une réelle compréhension de l'existence, plus proches, tout au moins, de rechercher s'il n'y a pas, en dehors de la manière burlesque et tragique dont nous concevons la vie individuelle et les rapports sociaux, un autre mode de conduite plus normal et, partant, plus fertile en joie.

Si Yang-tchou peut nous inciter à cette recherche, nous inspirer cette résolution audacieuse — et plus ardue à réaliser qu'on ne pense — de vivre par nous et pour nous, toute la vie que nous pourrons embrasser dans notre étreinte, retenir dans notre cœur et dans notre esprit, une telle leçon de virile et intelligente énergie sera plus que jamais, sans doute, utile et bienfaisante.

ALEXANDRA DAVID.

## LES DÉBUTS POLITIQUES DE LAMARTINE <sup>1</sup>

—

### II

#### LE SCRUTIN

Lamartine a laissé deux récits du scrutin de Bergues, l'un dans une lettre à Virieu, datée du lendemain (8 juillet 1831) ; l'autre dans ses *Mémoires politiques*, apologie de 1860. Nous ne suivrons que le premier.

On a vu combien le poète évitait, dans ses proclamations, de se prononcer formellement sur l'avènement de Louis-Philippe. Or, cette adhésion au nouveau souverain était le principal souci du gouvernement. Dans la célèbre circulaire aux préfets, où il était dit que « le gouvernement ne serait pas neutre dans les élections, et ne voulait pas que l'administration le fût plus que lui », M. Périer invitait comme il sied ses subordonnés à soutenir la politique ministérielle ; mais il ajoutait : « Il ne faut pas cependant s'attacher trop exclusivement aux nuances ; un honnête homme, dévoué au roi et à la charte, est toujours un bon député, et lors même qu'il aurait des concurrents qui paraîtraient préférables, s'ils ont peu de chances d'être élus, l'administration ne doit pas s'obstiner à les appuyer. »

Ainsi, la veille de l'élection, les libéraux se réunirent en conseil préparatoire, et, sans nul doute inspirés par le préfet, demandèrent au candidat « une phrase sur la dynastie textuellement rédigée ». Lamartine refusa « par un sentiment d'honneur » et répondit : « J'admets les événements accomplis ; je ne me présente pas pour soutenir le droit divin ni pour combattre le droit des peuples. Mais dire que je suis dévoué au maintien de la dynastie nouvelle, c'est dire implicitement que je suis dévoué à l'exclusion de l'ancienne. C'est une chose qui ne me va pas, et que je ne ferai jamais. »

(1) Voy. *Mercur de France*, n° 174.

Ce langage aristocratique ne fut pas au goût des ruraux. Ils allèrent trouver l'ancien député, et, lui offrant leurs voix, n'eurent pas trop de peine à le décider. Ce personnage se présenta. Alors on répandit les papiers les plus injurieux pour M. de Lamartine, et entre autres des strophes de *Némésis*, gazette de Barthélemy et Méry, dont le dernier numéro, consacré au poète, arrivait à point de Paris. Des émissaires furent envoyés dans les campagnes annoncer du désordre pour le lendemain : ils dissuadaient d'aller voter ceux qui ne tenaient pas à se faire casser la tête. En effet, au moment du scrutin, les orléanistes étaient aux portes, avec des bandes de jeunes gens non électeurs, pavoisés de rubans tricolores, hurlant, menaçant, frappant même, si bien qu'un poste de gardes nationaux dut être mis à l'hôtellerie de Lamartine. Celui-ci, naturellement, soupçonna la « populace » de s'être laissé réunir, et enivrer par ses adversaires. Toutefois, les mêmes faits s'étant produits à Toulon le même jour, il faut croire plutôt que, n'ayant pas la satisfaction de voter, le menu peuple se dédommageait par des manifestations devant l'assemblée.

Lamartine fut battu par 181 voix contre 188, et tout finit, dit-il, « par une belle adresse de remerciements de sa part à ce sublime pays ».

Les *Mémoires* donnent un récit plus pathétique. Renfermé dans sa chambre d'hôtel voisine du « champ de bataille », le poète a mis sur sa table une paire de pistolets, une écritoire et quelques feuilles de papier. Vers midi, on lui apporte *Némésis*. Il lit. L'indignation lui monte « du cœur à la tête », et aux clameurs de la place publique, il improvise une réplique « mordante ». Ainsi Frédéric, à la veille de Rosbach, rimait sous sa tente une épître à son ami d'Argens. Moins heureux, M. de Lamartine achevait ses « iambes » au moment même de sa défaite, et sa consolation fut de les emporter dans la voiture qui le ramenait à Hondschoote au galop, et sous les huées de ses adversaires.

Cette réponse, publiée dans les journaux parisiens, a été réimprimée dans les *Œuvres* complètes. Le poète s'y justifiait, entre autres, des bénéfices que lui valait sa Muse :

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère  
N'a point payé la vigne ou le champ du potier ;

Il n'a point engraisé les sillons de mon père  
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier.

Mais voici le poème de *Némésis*, peut-être injustement  
oublié aujourd'hui :

A MONSIEUR DE LAMARTINE,  
CANDIDAT A LA DÉPUTATION DE TOULON ET DE DUNKERQUE

Je me disais : Donnons quelques larmes amères  
Au poète qui suit de sublimes chimères,  
Fuit les cités, s'assied aux bords des vieilles tours,  
Sous les vieux aqueducs prolongés en arcades,  
Dans l'humide brouillard des sonores cascades,  
Et dort sur l'aile des vautours.

Hélas ! toujours au bord des lacs, des précipices,  
Toujours comme on le peint devant ses frontispices,  
Drapant d'un manteau brun ses membres amaigris,  
Suivant de l'œil, baigné par les jeux de la lune,  
Les vagues à ses pieds mourant l'une après l'une  
Et les aigles dans les cieus gris !

Quelle vie ! et toujours poète suicide  
Boire et boire à longs flots une existence acide ;  
Ne donner qu'à la mort un sourire fané ;  
Se bannir en pleurant loin des cités riantes,  
Et dire comme Job en mille variantes :  
O mon Dieu ! pourquoi suis-je né ?

Oh ! que je le plaignais ! ma douleur inquiète  
Demandait aux passants : Où donc est le poète ?  
Que ne puis-je donner une obole à sa faim !  
Et lui dire : Suis-moi sous mes pins d'Ionie,  
Là, tu t'abreuveras d'amour et d'harmonie ;  
Tu vivras comme un séraphin.

Mais j'étouffai bientôt ma plainte ridicule ;  
Je te vis une fois sous tes formes d'Hercule,  
Courant en tilbury, sans regarder le ciel ;  
Et l'on disait : Demain il part pour la Toscane,  
De la diplomatie il va sonder l'arcane  
Avec un titre officiel.

Alors je dis : Heureux le géant romantique  
Qui mêle Ezéchiel avec l'arithmétique !  
Ses traites à la main, il s'élançe en voiture,  
De Sion à la Banque il passe tour à tour,  
Pour encaisser les fruits de la littérature,  
En descendant de son vautour.

D'en haut tu fais tomber sur nous, petits atomes,  
Tes *gloria Patri* délayés en deux tomes,

Tes Psaumes de David imprimés sur vélin ;  
 Mais quand de tes billets l'échéance est venue,  
 Poète financier, tu descends de la nue  
 Pour régler avec Gosselin .

Un trône est-il vacant dans notre Académie,  
 A l'instant, sans regrets, tu quitte Jérémie,  
 Et le char d'Elisée aux rapides essieux ;  
 Tu daignes ramasser avec ta main d'archange  
 Des titres, des rubans, bijoux pétris de fange,  
 Et tu remontes dans les cieus .

On dit même aujourd'hui, poète taciturne,  
 Que tu viens méditer sur les chances de l'urne ;  
 Que le front couronné d'ache et de nénuphar,  
 Appendant à ton mur la cithare hébraïque,  
 Tu viens solliciter l'électeur prosaïque,  
 Sur l'Océan et sur le Var .

Oh ! frère, cette fois, j'admire ton envie,  
 Et tu pousses trop loin le dégoût de la vie :  
 Nous avons bien permis à ton modeste orgueil  
 D'échanger en cinq ans tes bibliques paroles  
 Contre la croix d'honneur, l'amitié de Vitrolles  
 Et l'académique fauteuil ;

Mais qu'aujourd'hui, pour prix de tes hymnes dévotes,  
 Aux hommes de Juillet tu demandes leurs votes,  
 C'en est trop, l'Esprit-Saint égare ta fierté ;  
 Sais-tu qu'avant d'entrer dans l'arène publique  
 Il faut que, devant nous, tout citoyen explique  
 Ce qu'il fit pour la liberté ?

On n'a point oublié tes œuvres trop récentes,  
 Tes hymnes à Bonald en strophes caressantes ;  
 Et sur l'autel Rémois ton vol de séraphin ;  
 Ni tes vers courtisans pour les rois légitimes,  
 Pour les calamités des augustes victimes  
 Et pour ton seigneur le Dauphin .

Va, les temps sont passés des sublimes extases,  
 Des harpes de Sion, des saintes paraphrases ;  
 Aujourd'hui, tous ces chants expirent sans écho ;  
 Va donc, selon tes vœux, gémir en Palestine  
 Et présenter sans peur le nom de Lamartine  
 Aux électeurs de Jéricho .

Ce qui est assez piquant, c'est que Lamartine décida en effet son voyage d'Orient après son double échec ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que le même Barthélemy, dix-huit ans plus tard, et par une affiche en vers, proposait Lamartine comme candidat à la présidence de la République.



## §

Le scrutin de Toulon fut marqué d'incidents analogues, à cela près que la gazette des rimeurs marseillais, publiée à Paris le 3 juillet, n'était point arrivée dans le Var le jour de l'élection. Elle n'eût point enlevé de voix à Lamartine, quoi qu'il en ait dit pour Dunkerque : mais venant de compatriotes elle aurait égayé jusqu'aux partisans du poète. Il est vrai qu'ils n'avaient pas besoin d'une *galéjade* aussi précise pour mettre dans leurs démarches le comique inhérent à toutes choses du Midi.

L'élection de Toulon vaut par là qu'on la conte en détail (1) : nous y gagnerons au reste de voir comment fut appliquée pour la première fois la loi électorale du 19 avril 1831, loi dont M. Périer attendait les meilleurs effets touchant la monarchie nouvelle. Elle abaissait en effet le cens à 200 francs, et même au-dessous dans les régions pauvres : ainsi, dans le canton de Collobrières, il était réduit à 83 fr. 58.

Le 5 juillet 1831, donc, à neuf heures du matin, M. Reymonenq, Etienne-François, juge le plus ancien du tribunal de première instance de Toulon, président provisoire de l'Assemblée électorale, vint, revêtu de sa robe de magistrat, ouvrir la séance dans une salle du collège communal. Il donna lecture de l'ordonnance de convocation et procéda à la formation du bureau provisoire en y appelant, aux termes de la loi, d'abord les deux électeurs les plus âgés présents, M. Bouis, Jean-Joseph, ancien procureur du roi, né le 4 septembre 1742, et M. Barthélemy, Honoré, maire du Bausset, né le 12 avril 1759 ; puis les deux plus jeunes, soit M. Riondet, Alexis, propriétaire à Hyères, né le 15 mai 1805, et M. Rey, Frédéric, également propriétaire, né le 7 février 1804. Restait à nommer un secrétaire provisoire. Un jeune intrigant vint s'offrir, M. André Arnaud, propriétaire, lequel fut admis par le bureau. Alors le président, ayant fait l'appel des électeurs, les invita à prêter le serment exigé par la loi du 31 avril 1830, c'est-à-dire serment de fidélité au Roi des Français, d'obéissance à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume. Puis il remit à chacun un bulletin pour y écrire le nom de celui d'entre eux qu'ils éliraient président définitif : une table était dispo-

(1) D'après les procès-verbaux des Archives nationales, F. 1, c. 11, Var. 4.

sée à cet effet, « séparée du bureau et surmontée d'un vaste carton pour protéger le secret du vote ».

A quatre heures du soir, le scrutin étant clos, on procède au dépouillement : « M. le président a fait observer à MM. les électeurs que l'art. 49 de la loi électorale ayant voulu que la table placée devant le président et les scrutateurs fût disposée de telle sorte que les électeurs pussent circuler à l'entour pendant le dépouillement du scrutin, a entendu, par là, les constituer témoins de la fidélité de ce dépouillement, et en conséquence, il les invite à user librement de cette faculté. » M. de Boutiny fut proclamé président par 58 voix; les assesseurs élus étaient MM. Giroard, du Sauvet; Martelly-Chautard; Isnard, de Signes, et Arène, de Cuers.

Je ne connais point les opinions de ces assesseurs, mais M. de Boutiny, ou plus exactement Boutin de Boutiny, était ultra, et ultra d'autant plus déterminé que sa noblesse ne remontait pas loin. On sait que les premiers émigrés, ceux d'août 89, furent justement ces bourgeois enrichis, qui, venant de payer assez cher leurs privilèges, enrageaient de les voir anéantis. La famille Boutin, à la vérité, ne quitta point, tout le temps de la Révolution, ses propriétés d'Hyères, où du reste il n'y eut aucune violence, ni contre les biens, ni contre les personnes; mais de cette inaction Victor Boutiny se dédommagea en 1815. Il fut adjoint au maire d'Hyères, un certain Casimir Valeran, soi-disant bonapartiste sous l'Empire qui, en 1814, prit sur lui de proclamer Louis XVIII sans en avoir reçu l'ordre. Lui et Valeran firent les plus beaux discours, organisèrent des bals, des processions, des feux de joie, dont l'un alimenté par l'arbre de liberté planté en 90, et respecté par l'Empire. Il y eut même un cortège, où l'on promena l'effigie du Roy, « portée par quatre gardes urbains », escortée par soixante dames ou demoiselles, « pressée par une foule de jeunes beautés dont l'existence est un bienfait des Dieux, qui ne savent qu'embellir nos instants, et contribuer à dissiper les amertumes et les angoisses de la vie (1) ». Cependant, d'autres amis du Roy allaient casser les vitres des bonapartistes et des acquéreurs de biens ecclésiastiques. Dans cette ville, où l'on n'avait pas vu le moindre désordre en 93, ils assaillaient à coups de sabre des gens du peuple, un cordonnier, un portefaix,

(1) Discours de Valeran, du 30 juillet 1815

coupables de républicanisme; puis ils se répandaient dans la campagne, dévastant des vignes, pillant et incendiant des bastides. A tout cela, l'officier municipal Boutiny assista, selon son expression, « avec impassibilité ». Tel était le grand électeur de Lamartine.

Le lendemain, 6 juillet, fut consacré à l'élection du député. Le juge Reymonenq revint installer le bureau définitif, qui derechef choisit pour son secrétaire M. André Arnaud, et l'un des scrutateurs, M. Arène, de Cuers, étant absent, l'on prit pour le remplacer celui des électeurs ayant obtenu le plus de voix après lui, M. Barthélemy, maire du Bausset. On allait procéder à l'appel des votants, quand des cris violents se firent entendre sur le Cours, *A bas les carlistes! A bas Lamartine! A mort!* sur quoi plusieurs électeurs entrèrent avec tumulte : ils se disaient insultés par un attroupement d'individus obstruant les avenues du collège communal, et menaçant du bâton ceux qui ne voteraient pas pour M. Portalis. Ce Portalis, vice-président du Tribunal civil de la Seine, fils du ministre de Napoléon, frère de celui de Charles X, était par sa famille originaire du Bausset : il se portait comme orléaniste.

Alors, une vive discussion s'éleva. Les uns, et c'étaient des royalistes regrettant de ne pas s'être abstenus selon la consigne du parti, prétendaient que l'assemblée fût dissoute, après avoir protesté solennellement contre les violences. Les autres, sans doute amis de Portalis, déclaraient, non sans héroïsme, qu'ils tenaient ces cris pour « impuissants et incapables de modifier les votes ». En conséquence, ils demandaient qu'on passât outre. M. de Boutiny, toujours flegmatique, départagea l'assistance : il ordonna de continuer les opérations et toutefois observa que les électeurs pourraient faire telles protestations qu'ils jugeraient nécessaires. Aussitôt l'on prêta serment, l'on vota, et la séance se déroula sans incident, hormis que M. Arène descendit enfin de la patache de Cuers, et prit sa place comme scrutateur.

A quatre heures et demie, le scrutin étant clos et dépouillé le président donna lecture des résultats :

Inscrits : 236.

Votants : 157.

*Auguste Portalis*, vice-président du tribunal civil de Paris. 78 voix.

*Alph. de Lamartine*, homme de lettres, 72 voix.  
*Jauffret*, maître des Requêtes 7 —

Puis il fit observer « que le tiers des voix plus une (1), conformément à l'art. 54 de la loi du 19 avril 1831, exigeant le nombre de 79, un ballottage devenait indispensable, le lendemain, entre M. Lamartine et M. Portalis ».

Il y eut quelque désappointement dans l'assemblée : l'obligation de revenir à la ville le lendemain, ou d'y passer la nuit n'agréait point aux ruraux. M. André Arnaud, secrétaire, demanda la parole en sa qualité d'électeur ; il exposa que sur les 236 électeurs inscrits deux étaient décédés avant la clôture de la liste : MM. Bernard et Laure, d'Hyères, décédés en janvier 1831, numéros 106 et 118. Il ajouta que M. Ruy, maire de Belgentier, ayant pris son domicile à Toulon, votait à l'heure même au collège *intra-muros*. Partant, il était juste et raisonnable que ces trois noms fussent distraits du nombre des électeurs inscrits. Cette opinion eut l'appui de M. Arène, de Cuers, à qui sans doute il tardait de retourner à son village : à sa connaissance, M. Jean-Antoine Laure, son concitoyen, numéro 71 du tableau, était mort depuis plus d'un an. Les électeurs présents attestèrent la vérité des faits. Aussi M. de Boutiny, ayant consulté les scrutateurs, déclara-t-il distraits du nombre de 236 les trois électeurs décédés et celui votant au premier collège. Le nombre étant ainsi réduit à 232, et le tiers plus un étant alors 78, M. de Portalis était élu. « De suite, et sans désespérer, les bulletins relatifs à cette nomination ont été brûlés en présence du collègue. »

Le Conseil d'Etat n'adopta point cette procédure : sur le recours des amis de Lamartine il annula l'élection, et un nouveau scrutin fut fixé au 8 septembre. Le poète hésita d'abord à se présenter dans ce deuxième tour. Voici, à ce propos, ce qu'il écrivait à Meissonnier :

Hondschoote 19 juillet 1831.

Monsieur,

Il y a bien peu de jours que je sais tout ce que je vous dois de reconnaissance. Je viens de recevoir seulement avant-hier deux lettres de M. de Capmas. L'une m'apprend qu'il est malade par suite d'un accident, et que vous le remplacez avec le zèle et l'obligeance d'une

(1) Des électeurs inscrits. L'abstention concertée des carlistes était fondée sur cet article : ils espéraient, un peu naïvement, rendre les élections impossibles.

ancienne amitié auprès des électeurs d'Hyères ; l'autre m'annonce le triste et scandaleux résultat de nos démarches, qui ont été cependant si près de réussir. Il transcrit en entier votre lettre du 7 juillet. J'y vois ce que je viens de voir ici à peu près avec la même violence et la même iniquité. Il faut désespérer de la justice et de la liberté au Nord comme au Midi, puisque la liberté est attaquée dans la conscience même de ceux qui sont appelés à lui rendre témoignage dans l'élection et dans la Chambre ! Il faut après avoir fait ce qui était en nous pour en jouir nous envelopper dans notre manteau et attendre que l'aveuglement des partis se dissipe. Je dis l'aveuglement des partis, car celui des royalistes qui se refusent la participation au premier droit des citoyens, l'élection, ne me semble pas moins profond que celui de leurs ennemis, qui le leur interdisent.

J'aurais été, Monsieur, bien honoré et bien heureux de recevoir le mandat des hommes qui pensent comme vous et moi, et je serais allé vous enlever une partie des peines que cette tentative de liberté vous a données, si je n'avais eu ici des engagements de famille et d'amitié antécédents à la proposition que M. de Capmas m'a faite en votre nom ; peut-être une circonstance plus favorable se représentera-t-elle un jour ; conservez-moi, je vous prie, pour cette éventualité, un peu de l'obligeance et de la chaleur que vous et vos amis vous avez mises dans cette occasion ; je voudrais pouvoir vous exprimer comme je l'éprouve combien mon cœur a été pénétré ! Si vous pensez qu'il soit convenable et opportun de donner un signe public de cette reconnaissance et de ce dévouement à nos électeurs, voici quelques lignes que vous pourriez faire imprimer à Hyères (1) et répandre en mon nom parmi tous les électeurs de l'arrondissement, amis ou ennemis. Vous l'enverriez à domicile par des exprès sans paraître aucunement vous-même : M. de Capmas est chargé de rembourser tous les frais que cette publication et ces messages pourront occasionner. Si au contraire le silence est préférable, jugez-le vous-même et brûlez ceci. Je m'en rapporterai alors à vous seuls pour dire individuellement à nos amis politiques tout ce que je leur dois, et tout ce que je sens en retour de leur confiance si gratuite et si courageuse.

Je joins aussi à cette lettre un mot pour M. de Boutiny dont j'ignore l'adresse et je vous prie de lui faire remettre.

J'ai quelque espérance, Monsieur, de vous voir avant peu de mois, peut-être même de passer l'hiver dans vos environs. La certitude de trouver aux bords de votre belle mer un homme qui m'a donné des preuves si fortes d'une amitié qui a prévenu même notre connaissance contribuera beaucoup à m'attirer vers la partie du midi que vous habitez. Je serai bien heureux alors d'être présenté par vous à tant d'hommes à qui vous avez inspiré vos sentiments pour moi.

(1) Cet écrit ne s'est pas retrouvé.

Je pars demain pour Bruxelles et Anvers. J'y serai huit jours, puis huit jours à Paris. J'y verrai M. Périer au sujet de votre élection, j'irai de là à Mâcon pour deux mois. Je serais heureux d'y trouver de vos nouvelles, car j'aime à me flatter que des relations comme celles que votre bienveillance vient d'établir entre nous survivront à la circonstance qui les a fait naître, et si j'ai des amis où vous êtes, vous en aurez toujours un où je serai.

Recevez-en l'assurance, Monsieur, ainsi que celle de mes sentiments les plus dévoués.

AL. DE LAMARTINE.

Le poète, cependant, ne fut pas candidat à la nouvelle élection : la neutralité des royalistes le désespérait, et il sentait bien, d'autre part, qu'on l'avait pris pour « un absolutiste déguisé ». Ce n'est pas qu'il reconnût la fausseté de ses démarches. A son ami Virieu, qui sans doute lui reprochait le vague de ses programmes, il répliquait (1) : « Je te crois dans l'erreur en attribuant mon insuccès au défaut d'idée claire et juste. Elle y est, l'idée. Cela dit : attendez, et en attendant, marchez dans une voie hardie de civilisation indépendante des personnalités gouvernementales. » Mais il ajoutait : « Ma différence d'avec vous, c'est que je ne fais pas de la légitimité un remède immédiat à tout mal, parce que, en vérité, je n'en crois rien, et que cela n'est pas. J'en fais ce qu'elle est : une bonne condition relative à laquelle il faut, si l'on peut, revenir, mais pas à tout prix, mais pas à travers tous les périls d'une minorité qui ne peut pas être logiquement, après le 27 juillet, autre chose qu'une guerre civile et le chaos. »

Voilà ce qu'il aurait fallu dire positivement aux électeurs du Var : ils lui auraient peut-être donné une majorité pour soutenir son idée, qui était de conserver Louis-Philippe jusqu'à ce que le duc de Bordeaux fût en âge de régner. Encore cette idée aurait-elle rencontré la plus forte opposition chez les Orléanistes : ceux-ci, en effet, tenaient à faire constater qu'il y avait eu, entre l'abdication de Charles X et, l'avènement de Louis-Philippe, « un interrègne populaire » ; de sorte que le

(1) Cette lettre (n° 514) a été classée exactement par M<sup>me</sup> Valentine de Lamartine à 1830. Elle est de 1831, ainsi que la lettre 512, où il est fait allusion à l'insurrection ouvrière de Lyon, contre laquelle Lamartine s'appretait à marcher avec la garde nationale de Saône-et-Loire.

roi des Français était non l'héritier de la branche cadette, mais, comme Napoléon, le fondateur d'une dynastie nouvelle.

Le scrutin du 9 septembre ne donna pas lieu aux mêmes incidents que celui du 6 juillet. C'est qu'il fut tout à fait intime. On vit M. Casimir Valeran, ancien bonapartiste, ancien ultra, et toujours fanatique dans son zèle, prononcer comme président du bureau « un discours remarquable par la pureté de ses principes constitutionnels et empreint d'une grande modération politique », discours aussitôt couvert d'applaudissements. Les royalistes, il est vrai, n'étaient point dans la salle. Ainsi Portalis fut élu par 84 voix sur 87 votants, contre 2 à M. Jauffret, et une à Lamartine. Après quoi, « les membres du collège se retirèrent paisiblement et sans trouble, se félicitant mutuellement sur le calme, l'union et la paix qui ont présidé dans le cours des opérations ».

Le manifeste de Lamartine avait été rendu par erreur au candidat, qui le renvoya en ces termes à Meissonnier :

J'ai l'honneur de vous renvoyer, Monsieur, la lettre que je vous avais adressée de Londres, ainsi qu'à M. Capmas, votre ami, et que M. Capmas m'avait remise par erreur ; elle pourrait peut-être vous être utile comme un titre incontestable de l'authenticité de mes démarches électorales que vous avez bien voulu seconder.

Recevez-en de nouveau mes vifs remerciements et croyez aux sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

LAMARTINE.

Saint-Point par Mâcon, 2 octobre 1831.

On a vu que, dans sa lettre du 19 juillet, Lamartine demandait à Meissonnier de lui conserver son appui pour une circonstance plus favorable. Le Hyérois ne l'oublia point. Aux élections de 1834, il offrit de nouveau une candidature au poète, qui répondit :

[2 juin 1834]

Mon cher hôte,

Votre souvenir m'est précieux. Vous avez le mien toujours. J'accepte la candidature si vous le jugez bien, ainsi que M. Aguitton. Dites-le-lui. Mais je ne puis prendre l'engagement d'opter à tout risque pour Toulon. *Je le désire* ; je n'oserais l'affirmer. Agissez dans cette mesure. Vous savez combien j'aime vos flots, vos orangiers et vos hommes. Il serait bien doux de représenter tant de soleil et tant de cœurs.

Au fond, voici mes dispositions. Je ne désire pas. Je ne sollicite pas.

Je ne me crois pas très utile sans terrain sous les pieds en ce moment. Mais les dangers peuvent venir. Si on m'envoie à la brèche, je combattrai en soldat dévoué *pro aris et focis*. C'est le cas ou jamais. Adieu et amitié.

LAMARTINE.

2 juin. Paris.

Cette dernière lettre montre qu'à la suite des élections de 1831 des relations d'amitié s'étaient établies entre Lamartine et Meissonnier. Celui-ci avait salué le poète à Marseille avant son départ pour l'Orient, où, comme on sait, M. de Capmas l'accompagnait. Lamartine, élu député de Bergues en 1834, écrivait à Meissonnier le 3 novembre de cette même année :

Monsieur,

Je ne pouvais vous oublier. Je vous ai dû trop de reconnaissance en 1831 ; j'ai eu trop de plaisir à vous connaître plus tard à Marseille pour que ces deux impressions soient effaçables. Je vais faire ce que vous désirez pour M. Peyron. J'ai bonne volonté, mais je ne puis avoir de crédit dans une attitude toute rationnelle, qui ne donne au ministère ni appui, ni inquiétude.

C'est un vrai plaisir pour moi de recevoir de vos nouvelles. M. de Capmas ne m'écrit presque plus ; quand il repassera pour retourner dans le Midi, je lui remettrai le portrait que vous voulez bien accepter. Je suis bien touché du prix que vous y mettez : il vous rappellera un homme pour qui vous avez été excellent et qui espère toujours trouver une occasion de vous témoigner qu'il s'en souvient.

Je craignais que mon début politique, mal compris de certains royalistes qui voient de la servilité dans ce qui veut être indépendant de tout, voire d'eux-mêmes, ne vous eût pas plu. On me dit que l'on me regarde comme un profane autour de vous. Je suis bien heureux d'apprendre que vous au moins vous savez voir, entendre et juger, et que vous me jugez même avec une faveur que je ne mérite pas encore, mais que je tâcherai de mériter plus tard. Recevez-en mes remerciements.

Je suis, comme vous, seul à la campagne depuis six mois, occupé de poésie, d'agriculture, et hors de politique. Je vois avec peine revenir l'époque de Paris : elle me sera moins dure si je puis y recevoir quelquefois de vos nouvelles.

Mes sentiments distingués, et regrets de vivre si loin de vous.

LAMARTINE

3 novembre 1834 (1).

En avril 1840, M. et M<sup>me</sup> de Lamartine firent à Hyères un

(1) Communiquée par L.-L. Régnier, d'Hyères.



séjour de quelques semaines. Meissonnier, à quelque temps de là, vint se rappeler à leur souvenir. Sa lettre leur parvint dans le désarroi causé par le décès de M. de Lamartine père, le 29 août 1840. Meissonnier renvoya aussitôt une lettre de condoléances à laquelle le poète répondit :

7 septembre. Saint-Point.

Votre lettre, monsieur et aimable ami, nous arrive au milieu de notre deuil et nous sommes bien sensibles à ce souvenir des bons et des mauvais jours.

Merci des deux lettres. Mais merci surtout de ce mot : *J'irai moi-même en octobre porter les haricots à Saint-Point*. Nous en prenons acte.

Mais surtout devancez octobre et venez pendant qu'un reste de soleil éclaire un reste de verdure.

Mille tendres souvenirs à Hyères et à ses habitants, M. Denis, M<sup>me</sup> Sion, etc.

LAMARTINE.

Que fait Capmas ?

Monsieur Meissonnier. Maison Massillon, à Hyères, Var.

Timbre de la poste : Hyères, 11 septembre 1840.

Autre lettre, qui paraît être de décembre 1841, époque où Lamartine était pressé de passer ouvertement dans l'opposition et où il avait une querelle personnelle avec le ministère pour la création d'un collège à Mâcon. Le premier paragraphe de cette lettre est de la main de M<sup>me</sup> de Lamartine ; les deux autres sont autographes :

M. de Lamartine adresse les plus vifs remerciements à M. Meissonnier pour le charmant présent qu'il lui a envoyé et est heureux de lui en témoigner toute sa reconnaissance. Malheureusement, M. de Lamartine était parti quand tout cela est arrivé et il le regrette bien vivement sans pour cela en être moins touché. M. de Lamartine prie M. Meissonnier d'agréer avec ses remerciements l'assurance de sa considération très distinguée.

Maintenant, à moi, mon cher hôte, pour vous dire aussi *merci*, espoir de vous voir à Saint-Point et amitié permanente.

Arrivé depuis peu à Paris et éreinté d'affaires, je n'ai que ce temps d'une minute pour vous le dire, mais j'ai toute l'année pour le sentir.

LAMARTINE.

§

On sait que Lamartine, sur la fin de sa vie, se fit lui-même

l'éditeur de ses œuvres. Ce n'est pas qu'il ait eu à se plaindre des libraires, lesquels lui payèrent jusqu'à 250.000 francs sa verbeuse *Histoire des Girondins*, bâclée en deux ans, au milieu d'occupations mondaines et politiques. Mais il estimait sans doute son génie fort au delà, et il faut dire d'ailleurs que, ruiné par son train, le poète devait redoubler d'industrie.

Voici la curieuse circulaire, imprimée en fac-simile lithographique, qu'il envoyait à ses connaissances pour la première édition de ses œuvres. Comme elle n'a pas été publiée, et que Meissonnier la reçut, je la transcris :

Paris, 1<sup>er</sup> février 1849.

Monsieur,

Les rapports de bienveillance intellectuelle et quelquefois cordiale qui s'établissent naturellement entre l'écrivain et le lecteur m'autorisent peut-être à vous adresser et à vous recommander le prospectus ci-joint de mes œuvres choisies, retouchées, augmentées, commentées et éditées par moi-même.

Si je n'ai pas trop présumé, Monsieur, de votre indulgence pour ces faibles écrits, j'ose vous prier de lire ce prospectus, de le répandre autour de vous, de vouloir bien recueillir les noms des souscripteurs qui répondront à cette pensée, et de me les transmettre.

Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous dire que votre nom, inscrit sur les pages de ce travail littéraire, le sera surtout dans mon souvenir.

AL. DE LAMARTINE.

P. S. — Je vous prie d'adresser les lettres et listes de souscription, franc de port, à M. de Lamartine, n° 82, rue de l'Université, à Paris.

A dix ans de là, Lamartine écrivait encore au Hyérois :

43, rue de la Ville-l'Evêque.

Mon cher Meissonnier,

Je me croyais oublié de vous, tandis qu'en repassant mes beaux jours je me souvenais de vos beaux vers qui charmaient ma jeunesse ou bien que je m'entretenais avec vous de nature et de poésie sur cette petite terrasse où Massillon méditait son harmonieuse éloquence et où vos beaux pigeons bleus s'abattaient au soleil pour becqueter les miettes de votre pain. — Vous voyez que je n'ai rien oublié de votre portrait, pas même le cadre. — Recevez donc le mien, il a trente ans, mes années en ont soixante, mais je vous assure qu'il n'y

a pas un jour entre le temps où je vous aimais et le temps où je vous aime.

AL. DE LAMARTINE.

M. Meissonnier, maison Massillon, Hyères, Var.

Timbre de la poste : Paris, 10 février 59.

Voici, pour finir, un souvenir pénible des derniers jours de Lamartine, qui furent aussi les plus mauvais :

[décembre, 1865.]

Mon cher Meissonnier,

Vous vous souvenez donc encore de moi ? C'est juste, car j'entends toujours votre doux et philosophique entretien à l'ombre du palmier unique d'Hyères<sup>(1)</sup> ou sur le palier frais, pensif de la maison de Massillon.

Essayez, essayez de me sauver encore de l'expatriation dans trois mois. Je n'ai d'espoir que dans l'amitié active de quelques cœurs comme le vôtre.

Mais qu'ils sont rares ! Et que la France est sourde à celui qui s'est tant dévoué, corps et biens, pour elle !

Je vous fais adresser par le comité un paquet de 500 circulaires, qui bien adressées par vous peuvent faire autant qu'un comité. Aidez l'un par l'autre.

Adieu et tendre reconnaissance. Ecrivez-moi promptement.

LAMARTINE.

43, rue Ville-l'Evêque.

A cette lettre, était jointe une circulaire lithographiée en fac-simile :

Paris, 1<sup>er</sup> décembre 1865.

M.

Je touchais à ma libération complète, quand deux contre-temps pénibles viennent de nouveau la suspendre.

L'Angleterre, tout en reconnaissant la légitimité de sa dette envers moi, en ajourne le remboursement.

Le gouvernement de mon pays ne m'avait jamais paru hostile. J'avais apprécié son obligeante neutralité dans mes rapports financiers avec le public.

Ses dispositions nouvelles semblent aujourd'hui subordonnées à des conditions peu compatibles avec la délicatesse de ma position.

(1) Ce palmier est un arbre incliné à 10 degrés vers le sol, et soutenu à trois mètres de la racine par un petit mur de maçonnerie. Il se trouve dans le jardin Denis. La légende, à Hyères, veut que ce palmier ait été planté par Lamartine. On voit ici l'origine de ce conte.

Il ne me reste que mon travail pour solder mes créanciers ; je le recommande à votre amitié et je vous prie de vouloir bien signer et me renvoyer la promesse d'abonnement ci-jointe.

ALPH. DE LAMARTINE.

Le *Cours de littérature*, quelques mois plus tard, devint inutile : le gouvernement impérial accordait enfin à Lamartine, dans des circonstances d'ailleurs peu décentes, la rente viagère d'un capital de 500.000 francs.

FERNAND CAUSSY.

## LA BOUTIQUE

*A René Boylesse.*

La mercerie de M<sup>me</sup> Fridaine était au bout de la rue des Dames. A mi-chemin de l'église et du marché, tout proche des jardins de la préfecture, dont les platanes festonnaient le ciel, la boutique était bien à portée des gens de Beaumont. M<sup>me</sup> Fridaine l'occupait depuis trente-neuf ans. Elle avait enterré successivement son mari, son gendre et sa fille et restait seule avec les enfants de la morte, deux petites filles qu'elle élevait de son mieux et qui jouaient à la marelle, mi-vêtues, après l'école, sur le seuil de la mercerie.

M<sup>me</sup> Fridaine avait eu trop de chagrins pour ne pas savoir qu'ici-bas les hommes puisent dans le travail leur consolation. Tout en élevant les enfants, elle ne négligeait pas son commerce. De fait, la boutique était avenante. Elle possédait, en guise d'enseigne, au-dessus de la porte, un bélier d'or qui piaffait dans le vide. Chaque dix ans, on le faisait redorer. C'était une bête sympathique. La petite ville y était habituée comme aux bocaux de Langlois, le pharmacien, ou à la statue de Dupont, une gloire locale, qui triomphait en face de la gare dans une collerette de balisiers et de géraniums. L'orgueil de M<sup>me</sup> Fridaine, c'étaient ses vitrines. Elle les lavait à grande eau deux fois la semaine, afin que du dehors tout parût au passant étincelant et neuf. Puis elle mettait les objets en ordre. Des chapeaux plats étaient exposés sur des perchoirs. Les parures de boutons, nacre, ivoire et os, brillotaient faiblement sous un pupitre de verre et les boîtes de mouchoirs, grandes ouvertes, laissaient voir leur fragile marchandise liée en croix par des faveurs.

— Telle que vous me voyez, disait M<sup>me</sup> Fridaine avec orgueil, je n'ai pas besoin de mes yeux pour savoir où sont les choses.

Elle tenait aussi pour son plaisir un minuscule rayon d'éventails et de parfumerie. Mais ces accessoires ne l'inquiétaient guère. C'était là simplement une concession qu'elle faisait au goût du jour. Elle affirmait hautement qu'un vrai

commerçant doit avoir sa spécialité. Si chacun se mêle de tout, il ne fait rien de bon...

Entre les fillettes, M<sup>me</sup> Fridaine se trouvait heureuse. Elle ne s'usait guère à son doux métier. Elle fut une jolie vieille alerte et souriante avec un bonnet de velours sur des cheveux d'argent. Son grand âge lui avait donné de l'expérience. Elle jaugeait le client d'un coup d'œil net, décisif et ne remuait pas plus de boîtes qu'il ne le fallait pour le décider. Elle eût voulu façonner les enfants à sa propre image, mais des deux il n'y avait guère que Marguerite qui montrât pour la mercerie des dispositions. Celle-ci connaissait à fond le répertoire en usage auprès des clientes. Elle disait gentiment : « Et avec cela, Madame? » ou bien : « Nous avons une occasion », et les dames lui achetaient, en effet, contentes, amusées, rien que pour voir l'arc de son sourire ou le frétillement heureux de son catogan. Annette, la seconde, était une écolière aux yeux vifs dont le sarrau de lustrine était barré d'une écharpe bleue. Les voisines affirmaient qu'elle avait l'esprit porté vers la science et qu'il faudrait en faire plus tard une institutrice. Pour l'instant, d'ailleurs, elle se distinguait surtout par son amour des friandises. Elle attendait impatiemment à chaque fin de mois la tournée de M. Cheval, voyageur de commerce et représentant de la maison des Deux Abeilles, qui fournissait le Bélier d'Or et apportait dans les poches de son pardessus des bonbons de chocolat mêlés aux échantillons.

Bien qu'elle connût toute la ville, M<sup>me</sup> Fridaine avait peu d'amis. Elle voyait trop de visages pour les aimer tous. Pourtant, de temps à autre, elle recevait la visite du père Lecocq ou de M<sup>me</sup> Sableux. Le père Lecocq avait voyagé dans les trains-postes. Il fut de ceux qui font le tri, sous une lampe avare, au rythme énervant des express. Une amitié de jeunesse le liait au grand-père Fridaine. Il continua de fréquenter sa veuve. C'était un beau vieillard haut monté sur de maigres jambes. Par taquinerie plutôt que par conviction, il vantait le progrès moderne. M<sup>me</sup> Sableux lui tenait tête avec une voix têtue et enrouée. M<sup>me</sup> Fridaine venait au secours de sa vieille amie. Parfois, les esprits s'échauffaient, la discussion se faisait plus vive. Mais un client apparaissait-il, aussitôt ces petites gens redevenaient calmes. M. Lecocq se tenait debout par déférence, car il ne voulait pas faire tort à M<sup>me</sup> Fridaine.

M<sup>me</sup> Sableux, les jours de presse, ne dédaignait pas de se rendre utile. Ses doigts cherchaient à tâtons les paquets d'aiguilles et le cordonnnet. On recevait aussi, de temps en temps, M. et M<sup>me</sup> Colliard, un vieux ménage qui tenait, rue Adélaïde, un magasin de cannes et de parapluies. Leur fils venait là pour Marguerite. La jeune fille, à dix-sept ans, était bien jolie. Elle avait des joues fraîches, des sourcils légers et le gaz poudrait d'or ses cheveux châtains. M<sup>me</sup> Sableux regardait M. Lecocq et ils souriaient parce qu'ils avaient tous deux la même pensée. Ils en parlaient même, aux mauvais jours, quand un seul parapluie les abritait jusqu'à la maison de la petite rentière.

— Tant mieux pour Annette, appréciait M<sup>me</sup> Sableux. De cette façon elle gardera la mercerie. Ça lui vaudra mieux que de faire la classe.

— Hé-hé. L'enseignement est une belle carrière.

— Laissez-moi donc tranquille. Elle n'a jamais été faite pour cela.

Puis ils se taisaient, sachant bien qu'au fond les mots sont vains et qu'il faut laisser la parole à la destinée.

## II

Un matin, entre dix et onze, la porte s'ouvrit et M<sup>me</sup> Sableux entra. C'était en hiver. Le poêle chaud fondait aux vitrines les lis de la gelée. M<sup>me</sup> Sableux défit lentement le châle vieux rose qu'elle enroulait habituellement autour de sa gorge.

— Tiens, dit M<sup>me</sup> Fridaine, quel bon vent vous amène ?

M<sup>me</sup> Sableux s'était assise. Ses jambes emprisonnaient un gros parapluie. Elle hochait son menton aigu :

— Un bon vent ! Ce n'est guère le mot qu'il faut dire. Je dois vous faire part d'une grave nouvelle.

— Une grave nouvelle!...

— Je la tiens de Michel, le neveu de l'entrepreneur de serurerie. Vous connaissez le pâté Brochard ? Les six bicoques, au total, ne valent pas grand'chose... Eh bien ! le vieux a vendu... Cela s'est fait doucement, sans que personne y voie goutte...

— Et puis après ?

— Oh, je vous le donne en mille. Savez-vous ce qu'on va construire là ?

— Dépêchez-vous donc.

— Un magasin, ma bonne amie.

Il y eut un petit silencie tragique. Grand'mère Fridaine poussa la lèvre en avant avec une mine d'enfant agacée. Puis elle mit ses mains l'une sur l'autre et, avec la paume de la gauche, elle frictionnait très vivement la droite.

— Un magasin ! Ah, ah ! Et qu'est-ce qu'ils vendront dans leur magasin ?

— Mais de tout, ma chère. Des vêtements, du linge, de la mercerie...

Grand'mère eut un sourire :

— De la mercerie ! Tiens, au fait, c'est une idée. Eh bien, qu'ils vendent de la mercerie, ces braves gens, je ne m'y oppose pas.

— Oh... Si vous le prenez de cette façon-là...

Un instant, les deux femmes s'observèrent. M<sup>me</sup> Sableux était effarée. Bien qu'elle connût l'orgueil de M<sup>me</sup> Fridaine, elle ne s'attendait pas à trouver ce calme. Elle tenta de le bouleverser par des réflexions.

— Une honte, vous dis-je. Nous allons être en proie à des exploiters. Ah, vraiment, il se passe de jolies choses sous ce gouvernement de malheur.

M<sup>me</sup> Fridaine accueillit dédaigneusement de tels propos. Négligemment elle interrogea.

— Qu'est-ce qui s'occupe de cette affaire ?

— Ils sont trois, paraît-il. Moi, je n'en connais qu'un ; Potte, vous savez bien, le neveu du notaire...

— L'ancien « conseil judiciaire » ?

— Lui-même.

— Oh bien, oh bien, je suis tranquille.

M<sup>me</sup> Fridaine se prit à rire. La glace était rompue. A tous, désormais, elle imposerait le nom du fils Potte. C'était la meilleure défense.

M. Lecocq reçut la première attaque. Comme il montrait de l'inquiétude pour sa vieille amie, M<sup>me</sup> Fridaine l'arrêta net dès le préambule.

— Potte ! Ah ! Ah ! Ce garçon a donné ses preuves. Ne vous tourmentez pas. Ils jetteront peut-être les fondations. Ils n'achèveront jamais la bâtisse.

Elle s'édifia cependant. Les matériaux arrivèrent au début



de mars. Il n'avait guère fallu plus de huit semaines pour que les bicoques tombassent sous le pic des démolisseurs. Bientôt, les fardiens secouèrent le pavé des rues, le rabot, sur la pierre de taille, jeta au loin ses cris discordants. De la rue des Dames, quand le vent portait, on entendait le « hue » des charretiers et les claquements de fouets. Chaque fois, M<sup>me</sup> Fridaine avait un petit saut. Elle murmurait :

— Ça ne devrait pas être permis de frapper les bêtes.

De temps en temps, le dimanche, par distraction, elle allait voir l'état des travaux. Elle s'arrêtait devant le chantier, hochait la tête et confiait aux petites :

— Avant que tout cela soit debout, il coulera de l'eau dans la rivière.

Dans la ville, une coterie s'était formée. Les Colliard en étaient l'âme. Ils tenaient de bonne source, affirmaient-ils, que l'entreprise n'était pas viable. On avait vu les associés de Potte. Ils n'inspiraient guère confiance. L'un d'eux était un petit vieillard avec une tête de fouine et des yeux surnois. L'autre avait une stupide face de pleine lune. Sa chair, au-dessus du col, formait un pli rose. A chaque effort, il s'épongeait le front. Ces messieurs venaient de Paris une fois la semaine et descendaient à l'hôtel Faviol. Potte les venait voir. Ils faisaient monter du champagne et se couchaient à minuit passé. Les garçons collaient une oreille au mur pour écouter leur conversation. Ils parlaient de « syndicat financier » et de « commandite ». M. Lecocq osa risquer une opinion :

— Ce ne sont pas des empotés, déclara-t-il.

A quoi M<sup>me</sup> Sableux riposta :

— Vous en avez de bonnes, c'est bien malin de faire fortune en se servant de l'argent des autres !

La défiance est une graine qui s'éparpille. Les petites gens s'avertirent et serrèrent les coudes. Même les bouchers, les épiciers, tous ceux dont l'intérêt n'était pas en jeu, épousèrent, par esprit de corps, la querelle des autres. M<sup>me</sup> Ternaux, la femme de l'herboriste, affirmait avec un clin d'œil :

— Ce n'est pas la couleur de mon argent, qui les réjouira.

Enfin, il y eut le geste des Malézieux. M. Malézieux, le peintre décorateur, avait une clientèle nombreuse et choisie. Il travaillait adroitement et, à chaque début de saison, les

châtelains des environs le faisaient appeler. Potte sollicita le concours de Malézieux. L'affaire était belle. Malézieux, noblement, se refusa d'établir un devis pour les « parvenus ». Il prétexta des commandes urgentes. On dut faire venir de Paris un autre peintre. Les enfants de l'école le montraient au doigt comme un malfaiteur.

Un soir, au retour de la classe, Annette jeta son carton sur la table-caisse :

— Ah ! grand'mère, si tu voyais ça.

Elle conta les derniers embellissements du magasin. Est-ce qu'à présent les ouvriers ne posaient pas sur le mur des plaques de faïence ! Il y avait mille sujets divers : des fleurs, des animaux, des naïades jouant de la conque au milieu des vagues. Et ce n'était pas tout, vraiment. L'enseigne « Aux Armes de Beaumont » était magnifique. Elle se détachait au-dessus du toit en grosses lettres d'or.

— Tu dis, petite ?

Annette, puérilement, répéta la chose. M<sup>me</sup> Fridaine, cette fois, était outrée. Elle porta ses deux poings à ses oreilles.

— Mais c'est indigne ! De quel droit ces étrangers osent-ils prendre une pareille autorité... Je ne comprends pas que le Conseil Municipal ait laissé faire ça.

M. Lecocq était du Conseil. Ce fut lui qui recueillit la tempête. M<sup>me</sup> Fridaine et M<sup>me</sup> Sableux le percèrent de flèches. Il résista galamment à cette double attaque.

— Voyons, mes bonnes amies, un peu de logique. En somme, que pouvions-nous faire ? Le choix d'une enseigne appartient à tous. Que diriez-vous, si je demandais à M<sup>me</sup> Fridaine de décrocher son petit bélier d'or ?

— Ça viendra, ça viendra, dans le siècle où nous vivons, riposta M<sup>me</sup> Sableux en grinçant des dents.

M. Lecocq eut fort à faire pour calmer ses deux amies. Il exposa, non sans amertume, les difficultés de l'heure présente pour le petit commerce.

— Il est certain, disait-il, que le dernier mot est aux grosses affaires... Tenez, par exemple, en Amérique...

M<sup>me</sup> Sableux l'interrompit :

— Ne parlons pas de l'Amérique. — C'est bien assez de nous occuper de ce qui se passe chez nous.

M<sup>me</sup> Fridaine conclut :

— A vous écouter, il n'y aurait plus qu'à fermer boutique... Heureusement, nous n'en sommes pas encore là.

Des affiches couvrirent les murs. Elles annonçaient l'ouverture du magasin pour le 25 mai. Les nuits de M<sup>me</sup> Colliard furent plus agitées. Elle confiait à M<sup>me</sup> Ternaux :

— Nous allons bien voir ce qu'il y a là-dessous.

L'inquiétude se doubla de ce que les derniers aménagements s'accomplissaient dans un grand mystère. De la gare au magasin, c'était un va-et-vient perpétuel. Des camions chargés de caisses avaient remplacé les voitures de pierre. Puis les employés vinrent de Paris. C'étaient de jeunes hommes vifs, délurés qui, dès six heures, se répandaient dans les brasseries et dans les cafés. La famille Colliard prit l'initiative d'un mouvement. Le fils avertit les jeunes gens de son patronage et ceux-ci organisèrent une « imposante » manifestation. Le 25 mai, à huit heures, des bordées de sifflets accueillirent l'ouverture des portes. Toute la population était réunie. Il y avait sur la place une foule tumultueuse. Le personnel des « Armes de Beaumont » était à son poste. A la colère, il opposait d'indulgents sourires. Conscient de sa force, il avait l'indifférence du lion pour les mouches.

Un ciel net baigné de soleil avivait l'éclat des pierres neuves et des lettres d'or. Les plaques de faïence étincelaient dans le matin pur. Jusqu'à deux heures, personne n'osa franchir le seuil détestable. Puis, quelqu'un se risqua, une cousine des Potte, une grosse dame à chapeau de roses, qui traîna à sa remorque un carlin grognon. Elle acheta des mouchettes et sortit en tapinois, la tête basse, le pas hésitant, courbée sous le mépris universel.

### III

Un mois courut et le magasin vivait encore. On s'habitua peu à peu à cette grande bâtisse qui semblait jeter un défi au peuple. Deux oriflammes balançaient dans le ciel sa raison sociale. « La direction ne reculera devant aucun sacrifice », disait le prospectus, qu'une fois la semaine, à tout le moins, le facteur déposait chez l'habitant. De tels moyens indignaient M<sup>me</sup> Colliard.

— Et vous appelez ça du commerce ? disait-elle, les sourcils hauts et les bras croisés.

Elle ajoutait.

— Ah! non! Pour sûr. Je ne mange pas de ce pain-là. Mais il ne s'agit que de prendre patience. Ils finiront bien par s'user.

Elle apprit bientôt à ses dépens qu'il n'est pas toujours aisé de manier les foules. Sa position de dame patronesse de « la Croûte de pain » lui assurait, croyait-elle, sur la classe ouvrière, une autorité. Elle en usait pour dénigrer le magasin dont les produits étaient, affirmait-elle, une « affreuse camelote ». Mais ses petits bras courts n'avaient pas l'envergure suffisante pour étreindre une ville. D'ailleurs, les prix marqués au catalogue étaient bien tentants. Elle assista donc, chagrine, à la montée du faubourg vers la maison Potte. Des filles s'arrêtaient aux étalages. Elles avaient pour les chiffons des regards d'envie. Quand l'une entra, l'autre suivit. Le chemin connu, elles ne purent le désapprendre. Du moins, M<sup>me</sup> Colliard se vengea-t-elle d'éclatante façon en donnant congé à la mère Chantel, une vieille femme qui faisait le ménage chez elle et avait eu le tort d'acheter, pour son usage, une casserole en émail à la maison Potte. Elle signifia cette exécution à M<sup>me</sup> Fridaine :

— Si tout le monde agissait comme moi, déclara-t-elle, ça donnerait à réfléchir aux têtes sans cervelle.

— Ne vous tourmentez pas, dit grand'mère Fridaine. Les braves gens ont toujours le dernier mot.

M<sup>me</sup> Fridaine affectait le mépris et l'indifférence. Elle disait avec un geste d'épaules :

— Ne vous occupez donc pas de ces intrigants. Vraiment, c'est leur faire beaucoup d'honneur !

Sa boutique était un temple où se réfugiaient les vieilles idées. De l'été merveilleux, elle ne voyait rien. Elle se levait à six heures, ouvrait les volets, balayait la pièce. Les fillettes s'éveillaient une grande heure plus tard. M<sup>me</sup> Fridaine le tolérait et évitait de les contrarier. Pourtant, de temps à autre, elle était distraite. Elle gardait les yeux obstinément fixés sur les cartons lie de vin aux poignées d'or mat.

— A quoi penses-tu? disait brusquement l'une des jeunes filles.

— A rien, répondait M<sup>me</sup> Fridaine.

Mais parce qu'elle mentait, soudain, elle avait les pommet-

tes roses et, tout de suite, elle parlait vite pour mieux jouer l'indifférence.

Un jour, le Bélier d'Or reçut la visite des parents Colliard. Ils demandaient pour leur fils la main de Marguerite. C'était là une chose prévue. On décida que le mariage serait célébré vers la fin de septembre. Les Colliard prirent à cette époque une grave décision. Ils cédèrent à leur fils le fonds de commerce et se retirèrent à la campagne dans une maisonnette qu'ils avaient achetée.

— Voilà des gens sensés, proclamait M. Lecocq. Ils n'ont connu de leur métier que les agréments. Les petits auront du fil à retordre.

— Il en est de même pour tous, affirma M<sup>me</sup> Fridaine.

M. Lecocq rapetissa ses yeux.

— Oh, pour vous, ma bonne amie, je suis bien tranquille. Dieu merci, vous avez de belles petites rentes. Dès qu'Annette sera mariée, vous irez planter vos choux.

M<sup>me</sup> Fridaine toucha ses lunettes :

— Tiens, vous avez une façon à vous d'arranger les choses. Il est vrai que j'avais oublié de vous consulter. Eh bien, détrompez-vous, mon cher. Qu'Annette se marie ou non, je garde la mercerie.

— Jusqu'à la fin ?

— Jusqu'à ma première infirmité.

— Oh... Ce ne sera pas de sitôt.

— Merci bien du compliment.

Ils rirent ensemble avec une malice de vieilles gens désabusés. Bien qu'elle le prit de haut avec M. Lecocq, grand'mère Fridaine, néanmoins, acceptait son genre d'esprit ; c'était, depuis son mari, le seul homme dont la familiarité ne lui déplût pas. Elle lui disait avec un sourire qu'elle ne le chassait point, car elle avait besoin d'être mortifiée.

Grand'mère fit bonne figure à la noce. Toutefois, pour ne pas mécontenter le client, le jour même, au désespoir des petites, elle ouvrit la mercerie de huit à dix heures. Était-elle émue ? On l'ignorait, tant elle prenait soin de ne pas le paraître. Elle avait fait rafistoler, pour la circonstance, une vieille robe noire avec des pampilles de jais et elle avait l'air bien surprise d'être dehors, de voir le ciel pur, l'écume des nuages, le tourbillon des amis envahissant le porche. De la cérémonie

elle retint peu de chose. Un détail suffisait à l'occuper. M<sup>me</sup> Ternaux avait fait craquer une paire de gants neufs. Cet événement prenait dans son esprit une importance exceptionnelle. C'est que, l'avant-veille, M<sup>me</sup> Ternaux avait confié à son amie son intention d'acheter, pour faire une expérience, une paire de gants à la maison Potte. Et c'étaient ces gants-là qui avaient craqué ! M<sup>me</sup> Fridaine était rayonnante. Elle disait à tous :

— Vous ne savez pas, les gants de M<sup>me</sup> Ternaux — eh bien ! ils en venaient, ils en venaient.....

#### IV

L'anecdote fit son tour de ville. Elle n'eut pas, toutefois, sur l'esprit public les effets que M<sup>me</sup> Fridaine en pouvait attendre. De toute l'affaire on retint seulement que M<sup>me</sup> Ternaux était allée aux « Armes de Beaumont » et qu'elle y avait fait une acquisition. On ne chercha pas à ce geste une raison profonde. Il suffisait qu'elle l'eût accompli.

Le plus curieux, c'est que le fils Potte eut vent de l'histoire et qu'en homme d'esprit il fit porter à l'adresse de M<sup>me</sup> Ternaux une nouvelle paire de gants et un mot d'excuse. M<sup>me</sup> Ternaux fut interdite. A la longue, pourtant, elle réfléchit qu'elle aurait mauvaise grâce à s'offusquer d'un tel procédé. La secrète indulgence qu'elle eut, à partir de ce jour, pour les gens du magasin ne tarda pas à se manifester d'une façon plus effective. M<sup>me</sup> Ternaux fut une cliente, une cliente honteuse, timorée, mais une cliente quand même. Et elle ne pouvait s'empêcher de dire « que c'était bien commode, qu'on trouvait là tout ce qu'on voulait, que la marchandise était toujours fraîche parce qu'il y avait beaucoup de débit ». Ces paroles frappèrent les oreilles de M<sup>me</sup> Sableux. Elle les porta, chaudes encore, à la boutique de M<sup>me</sup> Fridaine.

— Hein, cette girouette !... Qui donc aurait cru ?

M<sup>me</sup> Fridaine était une femme d'expérience. Elle eut son coup de menton familier.

— Ça ne m'étonne pas, ma chère amie. Je n'ai jamais eu grande confiance en M<sup>me</sup> Ternaux. Elle avait une tante qui était faible d'esprit.

Le certain, c'est qu'en dépit de M<sup>me</sup> Sableux et de M<sup>me</sup> Fridaine un mouvement nouveau commençait à se dessiner. Voici qu'après avoir détracté le magasin et voué à la ruine ce cube

de pierre neuve dont la seule vue lui était odieuse, le peuple, à présent, s'y ruait avec allégresse, la bourgeoisie suivait le peuple et il n'était pas jusqu'aux grandes dames, M<sup>me</sup> Lesourd, la femme du docteur, M<sup>me</sup> Brisail, la femme du Directeur des Contributions, qui n'achetassent, elles aussi, des articles à bon compte et n'en fissent l'éloge à leurs proches amies. C'était cela, surtout, qui indignait M<sup>me</sup> Sableux.

— Pensez donc ! Pour payer trois sous de moins, elles traverseraient la ville à cloche-pied.

M. Lecocq répondait :

— Hé, chère Madame, chacun est libre de son argent. Vous ne pouvez empêcher les gens de le porter où bon leur semble.

— Alors toutes ces femmes sont des idiotes.

— Hé... hé...

— Je dis ceci, M. Lecocq, et je vous prie de bien m'écouter. Si j'étais à la place de M<sup>me</sup> Fridaine, je ne céderais pas. Nous verrons bien la fin de tous ces abus.

— Je suis très vieux, chère Madame.

— C'est bon... c'est bon... Ne plaisantons pas.

Chaque jour apportait la nouvelle d'une défection. M<sup>me</sup> Fridaine feignait d'y être insensible. Elle enregistrait les trahisons d'un petit « Ah ! », sec, mordant, qui enterrait à tout jamais ses relations avec le transfuge. Le dimanche, sur le Cours, il y avait certaines voilettes, certains rubans qu'elle ne saluait pas. Quelquefois, excédée, elle prenait le bras d'Annette, elle l'attirait à l'écart le long des charmillles :

— Viens ici, petite... Il y a plus d'ombre.

M<sup>me</sup> Fridaine était une femme ordonnée. Chaque soir, elle faisait ses comptes. Mais nul, en dehors d'elle, ne connaissait son chiffre d'affaires. Qu'il eût fléchi, cela ne faisait de doute pour personne. Pourtant, elle ne se plaignait pas. Ses amis, à cause de sa fierté, gardaient le silence. Ils évitaient de la blesser par des allusions. La grosse M<sup>me</sup> Malézieux fut moins adroite. Un jour, en rassortissant des soies, elle interrogea tout à trac :

— Mais ce magasin doit vous faire un tort énorme ?

Grand'mère avait pâli légèrement. Une contraction lui pinça la lèvre. Mais elle se remit tout de suite.

— Allons donc ! répondit-elle. C'est comme dans tout. Il y a des hauts et des bas.

## V

Les jeunes Colliard n'avaient pas la même résignation. Ces enfants apportaient dans la vie un patrimoine d'espoirs neufs et les événements, déjà, commençaient à le dédoré. Ce n'était pas à la légère que le père Lecocq avait affirmé : « Les petits auront du fil à retordre. » Le fait est qu'ils avaient grand mal à joindre les deux bouts. Au milieu de l'année, Marguerite eut un enfant, une loque de chair fragile, vagissante, qu'elle nourrissait et traînait d'une chaise à l'autre, dans la boutique aux parapluies, sous le regard apitoyé des clients qui se faisaient de plus en plus rares. Les Colliard, eux, proclamaient bien haut qu'ils étaient victimes de la concurrence. Cet aveu faisait le désespoir de M<sup>me</sup> Fridaine. Elle tançait vertement les nouveaux époux :

— Voulez-vous bien vous taire. A quoi cela sert-il de crier famine ? Il vaut mieux faire envie que pitié. Si l'on vous entendait, il y a trop de gens qui seraient heureux.

Les jeunes Colliard pâtirent en silence. Ils ne vendaient guère. La maison Potte offrait un modèle à 7 fr. 95 « inusable et indéchirable » et la lutte, désormais, n'était plus possible. D'ailleurs, les jeunes gens étaient trop timides, trop apeurés. Les mêmes parapluies à tête de canard moisissaient à leur devanture. — Leur meilleur client c'était M<sup>me</sup> Sableux, qui venait les voir et les agaçait de sa pitié douce. Pour les aider, elle achetait de temps en temps une ombrelle, dont elle faisait don à quelque jeune fille. Mais cela ne suffisait pas...

Un soir, à la fin du dîner, le fils Colliard reçut une lettre. Sur l'enveloppe, il reconnut avec surprise le cachet des « Armes ». Il tournait et retournait le pli dans sa main tremblante :

— Que peuvent-ils me vouloir ? murmura-t-il.

— Oh, dépêche-toi, disait Marguerite, dont les yeux étincelaient de curiosité.

La lettre était bien de Potte, en effet. Le directeur du magasin l'invitait à se présenter chez lui « un de ces prochains jours ». Il questionna sa femme.

— Que dois-je faire ?

Marguerite haussa les épaules.

— Vas-y toujours... Après tout, ils ne te mangeront pas.



Le lendemain, Jean Colliard prit le chemin de la maison Potte. Le fils Potte occupait au second étage un cabinet luxueux qui avait vue sur le canal. Ce n'était plus le fêtard d'autrefois. Il portait au front, à présent, le pli soucieux des hommes d'affaires. A ses côtés se tenaient ses deux associés, M. Fresnel et M. Leborgne. Il tendit à Jean sa main large ouverte :

— Monsieur Colliard, voilà ce dont il s'agit : vous n'ignorez pas, je suppose, la situation que nous occupons. Je regrette qu'elle se soit faite au détriment d'honnêtes travailleurs. Mais il y a place pour tous, à condition qu'on sache la trouver. Je connais votre position. Je sais qu'elle ne répond pas à votre mérite. Eh bien, voilà ce que je vous propose. Faites de votre boutique un atelier de réparations pour le magasin. Je crois que vous n'aurez pas à vous repentir...

Les Colliard ajournèrent leur réponse. Ils balancèrent entre eux les inconvénients et les avantages. Puis, finalement, ils décidèrent qu'ils accepteraient la proposition de Potte. Mais il fallait avertir grand'mère Fridaine. — Ils abordèrent le sujet avec précautions. D'abord, la vieille femme ne comprit pas. Elle les regardait l'un après l'autre, avec des yeux vagues, comme si elle eût perdu la raison. Puis, quand elle eut saisi, elle croisa les bras :

— Vous ne ferez pas cela.

Respectueusement, ils exposèrent leurs raisons d'agir. Ils dirent leurs tristesses, leurs difficultés. Grand'mère les écoutait à peine.

— Et puis après ! Vous êtes jeunes, hein ! Plus tard, vous vous paierez des douceurs.

Mais quand elle les vit bien décidés, elle entra dans une grande colère. Annette s'était réfugiée dans un coin. M<sup>me</sup> Fridaine ouvrit la porte de la boutique :

— Sortez de chez moi... C'est une honte... J'aimerais mieux vous voir manger des cailloux qu'exercer un métier pareil !

## VI

Deux faillites inaugurèrent la nouvelle année. Rubin, le papetier de la rue de l'Horloge, fut trouvé pendu. M<sup>me</sup> Sableux porta la nouvelle à M<sup>me</sup> Fridaine. Elle larmoyait :

— Ah, ce Potte !.. On peut dire qu'il en a sur la conscience !

M<sup>me</sup> Fridaine se redressa. Elle méprisait, disait-elle, « tous les cœurs de lièvre ». Elle eut peu d'indulgence « pour un Rubin qui ne savait pas regarder le malheur en face ». M<sup>me</sup> Sableux fut contrainte de se taire. En désespoir de cause, elle accusa la fatalité.

— Oh les années... les années... que nous traversons.

La brouille survenue entre l'aïeule et Marguerite l'avait atterrée. Elle essaya vainement d'arranger les choses. Au premier mot on la cloua net.

— Ma chère Louise, mêlez-vous donc de ce qui vous regarde. Je ne suis plus une petite fille.

Par crainte de perdre une amitié, cette fois encore, elle garda le silence.— Pourtant elle en venait, elle aussi, à penser comme M. Lecocq. Si M<sup>me</sup> Fridaine était raisonnable, elle vendrait son fonds et se retirerait à la campagne. C'est que le vide, de plus en plus, se faisait dans la boutique. Chaque semaine apportait une nouvelle épreuve. La plus cruelle avait été la défection de M<sup>me</sup> Desgenettes, la châtelaine des Combes, qui venait chaque samedi à Beaumont pour faire des emplettes et s'arrêtait un quart d'heure à la mercerie. — Un jour, elle ne vint pas et une voisine conta qu'elle avait vu sa voiture arrêtée devant la porte du magasin.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? éclatait M<sup>me</sup> Sableux en portant ses poings à ses tempes.

Ce qu'ils avaient tous, elle l'apprit à ses dépens quatre mois plus tard. M<sup>me</sup> Sableux possédait de vieux chenets en cuivre. Maintes fois, elle avait rêvé : « Il faudra que je remplace mes chenets. » Pourtant, elle ne s'y décidait pas, faute de trouver à bon compte un modèle qui lui convînt. Or, un soir, en passant devant le magasin, brusquement, elle s'arrêta. C'est qu'elle venait d'apercevoir à la montre une paire de chenets qui répondait totalement à ses désirs. Une mince étiquette liée par un fil rose attestait la modicité du prix. Dix fois de suite M<sup>me</sup> Sableux passa devant les chenets merveilleux. Un combat se livrait en elle. Elle eût voulu étouffer cette envie comme une bête mauvaise. Mais, finalement, comme elle souffrait trop, elle usa d'un vil stratagème. Elle pria M<sup>me</sup> Chantel, l'ancienne femme de ménage des Ternaux, d'acheter les chenets « comme pour elle » et de les lui apporter discrètement.

La chose fut faite et les chenets installés dans la salle à

manger de la vieille rentière. M<sup>me</sup> Fridaine ignore toujours la trahison de sa plus tendre et meilleure amie.

## VII

Le printemps vint. Par les aubes claires fleurissant le ciel, Annette se levait pour aller chercher une boîte à lait et des croissants chauds. Elle avait seize ans. Le ciel glissait entre les branches chargées de bourgeons pointus. Annette, dans l'ébouriffement du matin, était plus jolie. Volontiers elle traînait la pantoufle et s'oubliait à jaser aux portes. Quelquefois, par surprise, elle courait embrasser sa sœur. Au retour dans la grande rue, elle rencontrait des employés des « Armes de Beaumont » qui se rendaient à leur magasin. Des « Pstt... Pstt » la poursuivaient et la faisaient rire. Elle fuyait au galop et rentrait dans la boutique, rose et haletante. A la longue, pourtant, elle remarqua dans le groupe des employés un certain petit brun. Quand il lui dit un mot elle ne dédaigna pas de répondre et, plus tard, elle l'accompagna, derrière la rue des Dames, dans un chemin solitaire bordé de palissades dont les trous laissaient fuir des vols de liserons.

C'est ainsi que les jeunes gens s'accordèrent. Annette en éprouva beaucoup de joie. Toutefois, elle n'osa conter la chose à M<sup>me</sup> Fridaine. Elle s'en remettait à l'avenir du soin de régler son sort. En attendant, elle acceptait sans murmurer la triste vie qui lui était faite. Grand'mère, en vieillissant, devenait maniaque. A présent, pour combler le vide des jours, elle imaginait de sortir les cartons un à un et de refaire toutes les étiquettes. Elles s'installaient l'une en face de l'autre et elles écrivaient. Les clients ne les troublaient guère. Quand il en venait un, par hasard, on l'accablait de prévenances comme s'il eût fallu dépenser d'un coup toutes celles qu'on tenait en réserve depuis longtemps. Les voisins, entre eux, plaignaient Annette. Bien qu'ils fussent au courant de son aventure, ils n'en soufflaient mot à grand'mère. Secrètement ils approuvaient la petite et raillaient l'aïeule. Le matin, quand on lui demandait des nouvelles de sa grand'mère, Annette rougissait. C'était une fille de son temps. Elle n'avait pas les idées de la vieille femme, mais son respect filial la détournait de le proclamer. Il entra petit à petit une grande pitié dans son affection. Quand grand'mère parlait des « brigands » de la maison

Potte, Annette gardait le silence, détournait les yeux. Elle songeait précisément à son petit ami qui était premier commis au rayon des chemises...

M<sup>me</sup> Fridaine, plus que jamais, feignait d'être indifférente à tout ce qui se passait dans « leur » magasin. Un soir, cependant, après une visite de M<sup>me</sup> Sableux, elle bouscula le couvert plus que de coutume. Annette la regardait avec étonnement.

— Tu ne sais pas ce qu'ils ont trouvé ! dit-elle enfin.

— Non, grand'mère.

— Ils donnent des primes à présent. Une demi-douzaine de mouchoirs brodés pour un acheteur de vingt francs d'articles. Ah, ça doit être du joli, leurs mouchoirs brodés !

Cette idée, pourtant, lui était insupportable. Le menton en main, elle médita. Le lendemain, elle écrivit une lettre hâtive à M. Cheval et, huit jours plus tard, elle reçut une caisse d'où, soigneusement, elle déballa une cinquantaine de petits flacons qu'elle posa dans sa montre au milieu des chapeaux de roses et des cache-corsets. Une pancarte disait :

Tout acheteur de 5 francs aura droit à un flacon d'eau de Cologne extra.

La chose faite, grand'mère se frotta les mains :

— Hein, tu vois, petite, c'est la réponse du berger à la bergère.

Ce fut la dernière grande pensée de M<sup>me</sup> Fridaine. Un soir, en revenant du mois de Marie, par une de ces nuits fraîches et pures tout embaumées de glycines et de syringas, elle s'appuya plus fortement sur le bras d'Annette :

— C'est drôle, petite, je ne sens plus mes jambes.

Pourtant elle se raidit jusqu'à la maison. Arrivée elle eut une faiblesse. L'angoisse montait à son front en petites perles grises. Elle remua la tête de gauche à droite. D'une main fiévreuse, elle tâta ses jambes :

— Oh... oh... ma pauvre enfant, je ne vaux pas dix sous.

Elle se coucha le front brûlant et les dents claquantes. Annette se leva dans la nuit pour faire une tisane. Mais, le matin venu, il fallut appeler le docteur. Il ausculta la vieille femme et déclara qu'elle avait une fluxion de poitrine.

M<sup>me</sup> Fridaine avait trop souffert pour lutter beaucoup. Le

second jour, comme Marguerite était venue, Annette interrogea :

— Veux-tu la voir ?

— Jamais de la vie, fit grand'mère en serrant les lèvres.

Mais vingt-quatre heures plus tard, elle la demanda. Il est vrai qu'elle avait perdu la tête. Ses souvenirs remontaient bien loin. Marguerite était une écolière au tablier de lustrine, aux doigts tachés d'encre. Ce fut la petite-fille d'autrefois qui reçut le baiser de l'aïeule.

— Tout est fini, dit Annette en portant une main à ses yeux.

La grand'mère était morte, en effet. On mit entre ses doigts usés un rameau de printemps. M<sup>me</sup> Sableux, prévenue en hâte, vint s'agenouiller au chevet de sa vieille amie. Elle disait là, dans l'atmosphère de la mort, des chapelets émus et interminables.

— La pauvre femme, disait M<sup>me</sup> Malézieux à M<sup>me</sup> Ternaux, c'était une brave créature ! Mais, pour la petite, il vaut mieux que les choses s'arrangent de cette façon-là.

Annette, elle, pleurait sincèrement. Elle n'avait pas l'âge où l'esprit raisonne. Les conséquences de l'événement ne la touchaient guère. Elle était toute à sa douleur. Elle revoyait les beaux yeux et les cheveux d'argent de maman Fridaine. Le son de sa voix lui mouillait la gorge.

Tout Beaumont vint à l'enterrement. C'était un de ces jours clairs, merveilleux où le ciel vibre au-dessus des toits comme un étendard. Un froufrou de pigeons emplissait les rues. L'humble char avec ses quatre couronnes d'immortelles d'or oscillait lentement sur le pavé gris. On pénétra dans le cimetière, qui reposait au pied du coteau.

— Oui, disait Marguerite à M. Lecocq, je comprends que ma sœur ait un grand chagrin. Moi, ce n'est pas la même chose... Elle a été trop dure pour nous.

Elle souriait à son enfant qui courait dans l'herbe. Des moucherons formaient un dôme vibrant au-dessus des rosiers. La bière fut descendue, puis les assistants jetèrent l'eau bénite dans le trou béant. Annette était tombée à genoux. Elle sanglotait dans son mouchoir.

— Grand'mère... ma pauvre grand'mère !

Ce fut M<sup>me</sup> Sableux qui lui prit le bras et la contraignit

à se relever. Alors elle s'aperçut que le commis du rayon des chemises était tout près d'elle. Il avait suivi pieusement la cérémonie... Il se tenait devant Marguerite, qui lui disait avec un sourire :

— Nous allons nous rafraîchir... Vous viendrez bien avec nous.

Les intimes gravirent le coteau. Là-haut était le « Moulin », une humble auberge où les gens de Beaumont, au temps des beaux jours, allaient prendre un verre. Tous s'assirent dans le jardin autour d'une vieille table. On entendait les cris d'oiseaux d'une escarpolette. Comme le jeune homme s'installait près d'elle, M<sup>me</sup> Sableux, machinalement, se leva pour lui faire place à côté d'Annette...

Du tertre, ils apercevaient toute la ville. On eût pu montrer chaque maison : ici la boutique à Ternaux, plus loin, celle des Colliard, et à droite, dans un renforcement, le Bélier d'Or, le pauvre Bélier d'Or « fermé pour cause de décès » et que, d'ailleurs, on ne rouvrirait plus. Le magasin était au-dessus de tout. Il dominait la gare et l'église. Sa façade neuve éclatait dans le jour léger. Des rayons frappaient les plaques de faïence qui jetaient des feux comme des pierres précieuses. Annette regardait au loin. Le vent avait séché ses larmes. Elle sentait confusément que tout le passé, derrière elle, était bien mort et qu'elle allait marcher désormais vers des temps nouveaux.

PIERRE VILLETARD.

# REVUE DE LA QUINZAINE

## ÉPILOGUES

### Dialogues des Amateurs

#### LXXIV. — *Les Patries.*

M. DESMAISONS. — Vous avez eu peur de la guerre, ces temps derniers ?

M. DELARUE. — Un peu, je l'avoue.

M. DESM. — Des gens affirment qu'elle est inévitable, et qu'un jour ou l'autre...

M. DEL. — Ne me dites pas cela.

M. DESM. — Enfin, vous croyez-vous entré dans l'ère de la paix universelle et définitive ?

M. DEL. — Non, il n'y paraît pas. Cependant...

M. DESM. — Cependant vous espérez.

M. DEL. — Cependant j'espère.

M. DESM. — Oui, c'est un système.

M. DEL. — Ce n'est pas un système, c'est un sentiment.

M. DESM. — Aïe !

M. DEL. — Je suis égoïste, donc pacifique.

M. DESM. — Je vous sais encore gré de ne point dire pacifiste.

M. DEL. — Puisqu'il s'agit d'un sentiment et non d'un système.

M. DESM. — En effet.

M. DEL. — J'espère, je désire, voilà tout.

M. DESM. — C'est inoffensif.

M. DEL. — Cela ne signifie pas que je sois dénué de toute agressivité.

M. DESM. — Je le sais, je vous connais. Vous êtes capable de rendre les coups qu'on vous porte et même de frapper le premier.

M. DEL. — Quand on m'énerve, oui.

M. DESM. — Et vous appelez cela être pacifique ? Tolstoï vous vaincrait aisément d'incohérence. Le vrai pacifique reçoit les coups sans les rendre et supporte selon sa qualité, c'est-à-dire pacifiquement, les injures les plus humiliantes, les provocations les plus cruelles.

M. DEL. — Je ne suis point au-dessus de la nature humaine, ni au-dessous. Que diable ! Je réagis.

M. DESM. — Alors, vous avez approuvé l'attitude de M. Clemenceau ?

M. DEL. — Entièrement.

M. DESM. — Vous êtes donc patriote ?

M. DEL. — Il le faut bien.

M. DESM. — Cela n'est pas nécessaire. Vous auriez du contraire d'illustres exemples.

M. DEL. — Et vous ?

M. DESM. — Voyez-vous, l'agressivité !

M. DEL. — Enfin, répondez.

M. DESM. — Heu ! Heu !

M. DEL. — C'est-à-dire ?

M. DESM. — Le mot me gêne. On a l'air de vouloir reprendre l'Alsace-Lorraine pour en faire cadeau à M. Barrès. Les patriotes ont tué le patriotisme. Ils ont fait pis, ils l'ont rendu ridicule. Tels les gens qui, louangeant la vertu à tout propos, la font prendre en dégoût. La vertu n'est belle que si on n'en parle pas. La chasteté n'est chaste que dans le silence. L'amour n'est grand que dans l'inconscience de sa grandeur. Ils ont fait du patriotisme une profession, et ils s'étonnent que d'autres, à leur tour, en aient fait une de l'antipatriotisme ? Je les renvoie dos à dos. Je ne marche ni avec les uns ni avec les autres.

M. DEL. — Voilà qui est bien dans votre caractère.

M. DESM. — Détrompez-vous. J'ai toujours une opinion quand il s'agit d'une question positive.

M. DEL. — Alors ?

M. DESM. — J'ai un sentiment très vif de ma nationalité.

M. DEL. — C'est jouer sur les mots.

M. DESM. — Je réponds comme vous : Il le faut bien.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM. — Mon cher ami, nous ne connaissons la plupart des choses que par des mots qui les expriment ou les qualifient. Or, les mots s'usent, se détériorent, se déconsidèrent, s'encanaillent, et notre connaissance suit la même pente que les mots eux-mêmes. Donc, pour maintenir un équilibre constant entre les mots et les idées, il faut, de temps à autre, renouveler le matériel du vocabulaire. Quelquefois le mot nouveau sera inférieur à l'ancien en beauté verbale : quelquefois même il nous paraîtra presque barbare. N'importe, il faudra faire violence à notre délicatesse et l'adopter franchement, au moins dans la conversation et les littératures cursives. Le mot nationalité a d'ailleurs un avantage sur le mot patrie, c'est qu'il est purgé de tout contenu sentimental. Être Français, Anglais, Italien, c'est participer à un état de fait qui peut être considéré pratiquement comme inébranlable. Il suffit d'exprimer une de ces qualités évidentes pour parer à toute contradiction. Nous rétablissons du coup



l'égalité entre patriotes, non-patriotes ou anti-patriotes. Les uns et les autres vivent dans une nationalité comme dans une peau, dont leurs discours ne peuvent modifier ni le grain, ni le poil, ni la couleur.

M. DEL. — Ceci me platt, cher ami. Franchement, ceci me platt. Je respire mieux. Je commence à comprendre pourquoi, tout en répugnant à l'anti-patriotisme, j'avais un peu honte d'être patriote. Mais il est souverainement vrai que je suis Français. C'est mon état. Je le suis comme on fait partie d'une variété zoologique. Le pigeon pattu n'est pas le pigeon bagadais, et le colombin n'est pas le biset.

M. DESM. — C'est bien cela. Et quant au patriotisme, ce n'est plus que le désir obscur du colombin de persévérer dans sa colombinerie ou la volonté du biset de demeurer dans sa bisetterie. Nous sortons de la catégorie sentimentale pour entrer dans la catégorie scientifique.

M. DEL. — La politique internationale devient une branche de la zoologie...

M. DESM. — Sur laquelle on consulterait avec plus de fruit M. Trouessart que M. Jaurès.

M. DEL. — Et quand M. Jaurès, pigeon à grosse gorge, veut nous prouver qu'il n'est point du tout cela, point du tout pigeon à grosse gorge, mais pigeon européen, pigeon humanitaire, pigeon abstrait, il nous fait rire et nous le renvoyons au livre de pigeonnerie où ses qualités sont décrites et consignées.

M. DESM. — Et le pigeon combattant qui se cambre et va roucoulant: « Moi, je suis le pigeon combattant ! Moi, je suis le pigeon combattant ! » nous le prions de se taire, en lui faisant observer qu'il ne nous apprend rien de nouveau, que sa chanson est bien monotone et qu'il nous fait l'effet, non d'un combattant, mais d'un coucou !

M. DEL. — Coucou !

M. DESM. — Vous vous amusez ?

M. DEL. — Enormément. Cette manière de regarder la vie m'enchanté. Pauvres pigeons pattus, mais vous êtes pattus à tout jamais, pattus sans rémission, pattus sans espoir. Le seul moyen pour vous de ne plus être pattus, tout en le restant jusqu'à la dernière heure, c'est de consentir à passer sous la meule des gésiers adverses, milans ou gerfauts. Le voulez-vous bien ? Non ? Alors soyez pattus, pattus, pattus, pattus.

M. DESM. — L'individu, dit Spinoza, retient sa nature, qu'il se meuve ou reste en repos.

M. DEL. — C. Q. F. D.

REMY DE GOURMONT.

### LES POÈMES

Paul Fort : *Ile de France*, « Vers et Prose », 3.50. — Gauthier Ferrières : *Jours d'orage*, Lemerre, 3 fr. — A. Droin : *Le Collier d'émeraudes*, Bibliothèque Charpentier, 3.50 — X. M. Tournier de Zamble : *Poèmes par un riche amateur*, Messein, 3.50 — Prosper Dor : *Le Golfe bleu*, E. Sansot, 3.50.

**Ile de France.** De la forêt de Compiègne à Nemours, où vient mourir les derniers grès et les derniers arbres de la forêt de Fontainebleau, M. Paul Fort, curieux homme, s'égayait et s'attristait, mené par le caprice des heures et par la fantaisie de son complice Louis XI, voire de « sa vieille connaissance à lui » Louis le Hutin, en maints paysages d'Ile de France, à l'orée des bois, aux rives du fleuve, des rivières et des rûs, sous le brouillard et au plein soleil, au faite des collines mollement infléchies, dans les plaines de betterave et de blé, dans les prairies que ferment les rideaux verts et blancs des peupliers. Sur cette terre étroite et limitée, les dieux, les faunes, les nymphes, les rois magies et autres, les poètes, les fous, les vagabonds, les ivrognes, les êtres réels et imaginaires, M. Thiers et Fanfan la Tulipe, pullulent sans souci du temps et de l'espace; ainsi que le satyre de Hugo et le dieu de Thomas d'Aquin, M. Paul Fort contemple à la fois le présent, le passé et le futur, et il les peuple d'une innombrable multitude de fantômes sentimentaux et pittoresques. Il lui est permis, assis à l'« Auberge de la Patte d'Oie », route de la Villette, de restituer dans sa gloire légitime la ville trop décriée de Gonesse, aussi abondante en mouches que la cité philistine d'Accaron chère à Baal-Zebub Il y a là, comme dans l'œuvre des six journées, du meilleur, du médiocre et du pire; mais le meilleur est exquis et le pire est le plus rare et quel enfant fut jamais assez sot pour se plaindre que quelquefois le magicien escamote maladroitement la muscade, si les autres tours l'ont diverti ?

**Jours d'orage.** M. Gauthier Ferrières, en un volume de biographie critique romanesque, essaya de dire la vie errante et incertaine de Gérard de Nerval dont le désordre apparent fut toujours dominé par le pur amour des lettres françaises: il a discerné de manière ingénieuse les qualités parfois méconnues et l'apport personnel de François Coppée dans la littérature contemporaine: c'est parce qu'il est aussi un poète qu'il put parler avec autant de sagacité de ces deux poètes de valeur inégale. Une grande curiosité d'esprit et le don assez rare et parfois dangereux de se plaire à des formes et à des conceptions d'art très différentes l'entraîna à une admiration aussi vive pour José-Maria de Heredia que pour M. Jean Richepin et sans atteindre à la verve géniale de M. Raoul Ponchon, il put railler avec irrévérence et sans acrimonie *la dixième Muse*, de la même plume qui traça des vers fougueux ou mélancoliques. Un peu trop d'esprit

de mots apparaît en ces strophes légères ; si l'on peut, tout en admirant fort M<sup>me</sup> de Noailles, ne pas se scandaliser de ceci :

On voit tout bourgeon s'ouvrir  
 Puis fleurir  
 Comme ses yeux pleins de rêves ;  
 Le haricot vert grim pant,  
 Dans l'arpent,  
 Parle d'elle avec la fève.

voici qui confine au calembour :

Et devant ce flot puissant  
 George Sand  
 Enverrait sa mare au diable.

Aussi bien ne doit-on sans doute prendre ces jeux que pour ce qu'ils sont en effet, des *marginalia* fantaisistes à côté du texte principal. Il est permis de leur préférer, sinon les plus sonores et les plus éloquentes des poèmes réunis en ce recueil, mais plutôt de fiers aveux comme en proféraient quelquefois avec de délicates réticences les égrégaires contemporains d'Arvers et d'Alfred de Musset :

Si le cœur plein du nom qu'ils n'ont pu t'arracher  
 Tu vis toujours souffrant d'être à jamais fidèle,  
 Que ton esprit déguise et s'efforce auprès d'elle  
 De taire un mal profond qu'il faut vaincre ou cacher,  
 Va parmi les méchants qui ne t'importent guère ;  
 Sois gai ; les sots riraient de ton noble tourment :  
 Paré d'un scepticisme inutile et charmant,  
 Dérobe aux yeux tes pleurs sous un masque vulgaire.  
 Ainsi cherchant en vain ce qu'il doit ignorer  
 Nul ne saura jamais, par ta Muse applaudie,  
 Qu'en une lamentable et sombre comédie  
 Tu ris comme un enfant qui n'ose pas pleurer.

Par delà Arvers et Alfred de Musset, des affinités plus lointaines relie ici M. Gauthier Ferrières à des ancêtres illustres et la grâce italienne se mêle parfois en lui au romantisme rénové.

**Le Collier d'émeraudes.** Platon excluait de la Cité le divin Homère, mais ne le renvoyait que couronné de roses et probablement non sans un secret remords ; M. Alfred Droin se sépare de Baudelaire avec le même déchirement intérieur ; en vain il se prétend guéri de l'irréremédiable mal et il s'écrie avec superbe au nom des poètes contemporains :

Maître, ces hommes-là sont loin de ta névrose !  
 S'il leur vient un fougueux désir d'apothéose,  
 Ils écriront des vers en l'honneur du soleil.

Il demeure captif de l'antique nuit et de l'antique souffrance et la

parole qu'il mit dans la bouche d'une femme, il pourrait l'avoir prononcée :

Or, tandis que je suis en proie à ce tourment,  
Toi, tu laisses ta lèvre attachée à ma lèvre,  
Tu me diston bonheur sans deviner ma fièvre.

Mais de la haine en moi s'éveille brusquement  
Et je crains — acharnée à grandir ma détresse,  
Que ma chair ne suffise, hélas ! à ta tendresse.

Il ne s'est pas délivré de la sombre hantise chrétienne ; sensible à l'allégresse de la jeune aurore, il lui advint lieu d'en dire la gloire :

L'univers jaillit nu de son linceul obscur.

Mais la minute de sa joie ne fut qu'une minute et il conçoit qu'il s'en devra repentir sur le tard, s'il veut atteindre à la perfection mystique :

Quand la terre fuira sous mes pieds et mon âme,  
Je tournerai mes yeux vers le temps révolu.  
Et, fier des maux subis, je bénirai la femme,  
Instrument du péché nécessaire au salut.

M. Alfred Droin, ainsi qu'on en a jugé par ces citations, n'est pas exempt d'une certaine sécheresse et raideur scholastique ; il ne se souvient pas toujours assez que le lyrisme n'a pas de pires ennemis que l'analyse didactique et, trop docile à l'influence de Sully-Prudhomme, il n'a pas craint les formules versifiées :

Tu proclamais en vers les droits de l'absolu.

C'est trop grand dommage qu'une pensée aussi haute et aussi ferme ne se présente pas sous des apparences moins revêches et qu'une excessive austérité verbale en défigure parfois la beauté latente.

**Poèmes.** Un ironique et pseudonyme X. M. Tournier de Zamble attribue à M. Barnabooth, riche amateur, des parodies très supérieures aux farces d'ordinaire assez grossières et sans littérature qui déshonorent le genre. Elles rappellent souvent les narquoises notes de M. Valentin Mandelstamm et valent autant et mieux que nombre de médiocres et authentiques poèmes composés sans rire par certains de nos plus célèbres faiseurs.

**Le Golfe bleu.** Un double amour, au gré des saisons, se partage le cœur de M. Prosper Dor, la forêt de printemps et d'été et dans un golfe toujours tranquille la mer d'automne et d'hiver, chaude et bleue sous le soleil napolitain ; mais les choses ne sont pas jalouses à la manière des hommes et ces passions successives n'altèrent pas la vie sereine de M. Prosper Dor ; elles le laissent sensible aux allégories et aux similitudes et il ne désespère point du havre futur et définitif, lorsqu'il lui faudra renoncer aux joies présentes :

Et j'emporterai dans l'Adieu,  
 Pour étoiler mon amertume,  
 L'espérance d'un port posthume,  
 Au fond d'un GOLFE à jamais BLEU.

C'est la grâce que nous lui souhaitons pour les siècles des siècles.

PIERRE QUILLARD.

### LES ROMANS

Simone Bodève : *Clo*, Henri Jouve, 3. 50. — Lucy Achalme : *Le Maître du pain*, Société d'éditions, 3. 50. — Emile Baumann : *L'Immolé*, Bernard Grasset, 3. 50. — Albert Erlande : *Le Défaut de l'armure*, Sansot, 3. 50. — Jean-Paul Hippeau : *René Rousselier*, 3. 50. — René Gerval : *Garnison Lorraine*, Sansot, 3. 50. — René Thiry : *Monsieur Gendron va au peuple*, Plon, 3. 50. — Jacques Mayral : *Le Miracle de Courteville*, Gastéin-Serge, 3. 50. — Léo Claretie : *Cadet la Perle*, Ollendorff, 3. 50. — Marc Hélys : *Le Jardin fermé*, Plon, 3. 50. — Jacques Constant : *Rosine se range*, Pierre Douville, 3. 50. — René Frandet : *Les Fatidiques*, Monde illustré, 3. 50. —

*Clo*, par Simone Bodève. Il faut leur rendre cette justice : elles s'agitent noblement, mais le féminisme les mène ! Les femmes nous préparent une crise dans l'histoire de l'humanité. Je dirai même que nous arrivons au tournant dangereux de cette histoire et qu'il faut faire attention à ne pas le traverser, car elles vont certainement nous écraser comme de simples roquets jappeurs. Ce qui m'effraye, moi qui ne suis pas *féministe* et qui veux du bien à toutes les femmes sans aucun esprit de parti, c'est qu'elles ont beaucoup plus de talent que les hommes quand elles plaident une mauvaise cause. J'ai lu *Clo* avec admiration et stupeur. Ce roman semble vécu, tellement il fourmille de détails intimes donnant la note juste au milieu de la parfaite inconscience de toutes ses revendications. Il est touchant, vibrant, très passionné, très sincère, mais il nous conduit à la plus détestable des conclusions. Je n'aime pas qu'on nous refasse une morale neuve en se servant des débris de *l'autre*. J'accepte qu'on abolisse toute espèce de morale au nom de la passion, même au nom du simple droit de demeurer l'humanité toute nue et que l'on nous dépouille de nos vieux préjugés pour nous offrir un petit pagne d'innocence, voire même d'honneur, mais je tremble d'effroi dès qu'on nous veut montrer dans une individualité qui *se soucie* seulement de *vivre vrai*, c'est-à-dire selon sa nature ou la nature, des droits nouveaux pour la masse des individus à venir. Si nous vivons *vrai*, c'est-à-dire selon la nature, nous ne tarderions pas à nous entredévorer, parce que c'est a ussi un vœu de la nature de goûter à de la chair humaine. *Clo* est une fille du peuple née de parents à la fois alcooliques et paresseux. On lui apprend à acheter le pain de la famille sans argent chez le boulanger du coin et elle déteste sa sœur Delphine, la grande, qui lui représente déjà la rivale, si elle adore le petit Pierre, son frère plus

jeune qui lui tient lieu de poupée. Mise à l'atelier, *Clo* y fait la connaissance de Fernande, une pauvre fille comme elle, dont la nature n'est pas précisément naturelle, car elle rêve de la grande vie, la seule anormale. On discute, on s'excite et, très enfiévrées, on se promène. Il est acquis, pour ces deux petites couturières, que la couture, ne mène à rien et, durant une belle soirée de juin, elles sont entraînées par deux étudiants jusqu'à dîner en cabinet particulier. Fernande résiste pour la forme, car elle sait déjà qu'elle doit se vendre, et Clotilde se défend par vertu, aussi par orgueil, pour mettre mieux en valeur les trésors physiques et intellectuels de sa personne. Remarquez que ces créatures du peuple n'ignorent point les mystères de la prostitution, sinon de l'amour, et elles savent en outre que dîner en cabinet particulier avec deux garçons inconnus les oblige à un quelconque abandon de leur dignité sociale. Donc, elles sont, selon mon humble théorie, plus coupables que la jeune fille du monde se laissant surprendre par un flirteur audacieux. Chose étrange et qu'il faut constater à la louange des étudiants séducteurs, ils ne séduisent qu'après de longs flirtages, consentent à perdre plusieurs dîners en conversations particulières, jusqu'au jour où Fernande, ayant loyalement payé son écot, Edmond Marix, impatienté par les manières de M<sup>lle</sup> Clo, emporte la place de vive force. On sent que la thèse du roman part de là. Il y a eu séduction bien établie, puisque Clo était vierge et se refusait aux marchandages. L'auteur désire donc reconnaître le droit suprême de la coquetterie cérébrale à son héroïne? M<sup>lle</sup> Clo a le *droit* de choisir un amant au lieu de prendre le mari grossier que son monde peut lui fournir, elle a le *droit* de refuser la vie du devoir pour la vie de l'amour et quand elle perd son précieux capital, elle prétend placer son cœur à de gros intérêts? C'est très humain peut-être, mais c'est illogique, et ce qui est bien plus illogique, c'est qu'étant enceinte des œuvres d'Edmond Marix elle puisse accepter un second amant qui ne lui plaît guère et qu'elle est obligée de tromper au moins sur la qualité de la marchandise. Ensuite elle cherche à se débarrasser de son fardeau sans en accabler son compagnon, elle souffre les pires misères, puis elle retombe dans ses bras, purifiée du venin maudit de la séduction et on se colle, on roucoule, on se cramponne, on est tellement heureux que le n° 2, Maurice Romain d'Herfeuil, n'en peut plus. Clo ne tient pas à l'argent qu'on lui donne; elle n'est pas franchement la prostituée vicieuse que nous représente Fernande, se vendant au plus offrant et attelant à quatre le char de sa félicité; non, elle vit gentiment de la bonne vie bourgeoise... pendant que *la jeune fille*, à laquelle cette bonne petite existence était sans doute destinée, s'étiole dans un coin de province, jaunit de teint et d'âme, achève de rancir en elle cette vieille vertu bourgeoise dont on a la coutume de tant rigoler! Moi, je ne rigole pas, parce que je n'ai aucun parti pris. Je ne pré-

fère pas systématiquement les petites toquées aux filles raisonnables et, à culture intellectuelle égale, je préfère toujours la vierge sage à celle qui accepte le dîner en cabinet particulier avec toutes ses conséquences désagréables. Lorsque M. Romain d'Herfeuil plaque M<sup>lle</sup> Clo après des années de collage, je trouve qu'il ne lui doit même pas 20.000 fr. pour s'établir sérieusement dans la couture, et quand M<sup>lle</sup> Clo prend un troisième ami, lequel, circonstance aggravante, est un honnête père de famille, je commence à trouver qu'entre Fernande, la prostituée, et Clo, la *librement collée*, il n'y a que l'épaisseur d'un louis. Que Clo refuse les 20.000 fr. de d'Herfeuil par dignité sociale, ça ne la relève pas du tout à mes yeux prévenus, et quand, pour couronner cette œuvre on me montre, dans la lettre du docteur Foster, l'apothéose d'une union librement consentie, obtenue par la fidélité(?) de M<sup>lle</sup> Clo, ça me laisse froide. Si c'est un roman d'amour, il est très réussi et rehausse la faiblesse, les faiblesses d'une intelligente fille du peuple; si c'est une théorie du féminisme, elle est déplorable. C'est de la morale pour couturière et on s'aperçoit un peu trop qu'elle est cousue... de fil blanc ! (Ce qui n'enlève rien aux mérites de son inventeur.)

**Le Maître du pain**, par Lucy Achalme. Encore une femme auteur et une femme de talent. S'il n'y avait pas déjà *les Pagès* par M. Enée Boulouc, une étude sur ces sortes de grandes communautés paysannes qui se nomment elles-mêmes un chef, vivent de l'ancienne vie féodale appliquée à la glèbe, ce roman serait encore plus curieux. Le Mouistre est dans ce livre aussi intraitable pour sa fille rebelle que le vieux Pagès l'est pour sa Mèlie. On voit l'introduction des machines agricoles remueuses de mauvais ferments de révolte, au milieu du paisible et haut pays auvergnat. De la prairie où vont paître les blanches brebis, la bergère descend aux bas fonds de l'usine, où elle noircit son imagination, s'endeuille de la suie des malsains labeurs. Elle revient cependant au bercail après la mort du loup ravisseur et elle y épouse le bon berger. L'auteur n'a rien sacrifié aux coquetteries littéraires de son sexe. Son étude est de style âpre, faite avec une connaissance approfondie des mœurs rurales qu'elle traite. Il y a toujours un certain courage à répudier les effets faciles.

**L'Immolé**, par Emile Baumann. Très intéressante histoire d'un, de plusieurs cas miraculeux. L'on suit pas à pas le calvaire douloureux d'un fils qui fouille un fleuve pour en ramener le cadavre de son père suicidé. Il le trouve et le rapporte enfin à sa mère, la coxalgique tuberculeuse dont la hanche suppure abominablement. Entre cette femme condamnée et ce fils déshonoré, c'est un assaut de renoncements, de sacrifices. Ils se meurtrissent l'un l'autre aux aspérités de leur affreuse existence avec, par instants, des cris de passion, des appels éperdus vers l'impossible ou leur religieux idéal. Le fils exas-

péré par ce surmenage de leur foi se laisse choir dans les bras de la tentation présentée par une ancienne maîtresse de son père, celle-là même qui a ruiné le malheureux et l'a poussé au suicide. De cette chute l'enfant du réprouvé se relève à jamais guéri des troubles de la chair. La mère prie plus fort ; elle se guérit de sa plaie miraculeusement, du moins le croit-elle. Plus tard, elle sera reprise de son mal et constatera un nouveau miracle : la punition de leur orgueil à tous. Quant au fils, il se fait clouer sur la porte d'une église par une bande d'énergumènes. Il n'en meurt pas, mais en garde les stigmates qui l'aideront à porter haut son humanité comme celle d'un Christ, immolé parmi les autres hommes sans l'espoir d'aucune auréole divine. Malgré son esprit rigoureusement catholique, ce roman plat.

**Le Défaut de l'armure**, par Albert Erlande. Avant de féliciter l'auteur pour l'audacieuse virilité de ses portraits satiriques peints, ma foi, d'après nature, je voudrais lui dire ceci : la race des gens de lettres est à l'espèce humaine ce que l'espèce des orchidées de serre est à la race de toutes les fleurs en général. Si nous n'étions pas des gens de lettres, il nous serait bien difficile de nous intéresser aux passions, vraiment bizarres, de notre secte ! Or, je me demande, chaque fois que je lis un roman dont le héros est un homme de lettres, comment la multitude des autres hommes peut arriver à y comprendre quelque chose ? Pour un littérateur, Jacques Viguiers est un jeune poète rempli de très nobles aspirations, qui se tue parce que la noblesse de ses idées ne cadre plus avec celle de ses actes. Pour les bons bourgeois, Jacques Viguiers doit sembler tout simplement un raté, personnage très antipathique, et, au surplus, ils ont la vision d'un monde abominable, la littérature n'ayant jamais la puissance d'adoucir les mœurs. Cette facilité que l'on y a d'y fabriquer des génies sur mesure et d'y tuer net les génies sans mesure est certainement très inquiétante, mais j'imagine qu'elle tourmente peu ceux qui respirent un autre air que l'aimable puanteur... des serres d'orchidées. Dans le chapitre intitulé : *Front de bandière*, nous rencontrons des tas de créatures excentriques vivant d'une vie anormale, malades ou ambitieux. Or il faut être sain avant tout et vivre sans se préoccuper d'une pose ou d'une tension perpétuelle même vers l'absolue beauté. Les jeunes hommes de lettres du jour font ou des sports ou des neurasthénies, il n'y a pas de milieu. Vivre leur vie normale d'hommes bien doués leur paraît injurieux pour leur art, Il ne faut pourtant pas croire que l'exercice quotidien de la pensée doit entraver toutes les autres fonctions humaines et nous distinguer du reste des mortels. Quelle étrange atmosphère on respire chez le peintre John-Arthur Wellseley ! Et pourquoi un joyeux souper entre camarades et même entre bandits ne pourrait-il se passer de la danseuse espagnole qui saute sur la table et du suicide romantique (poison dans le cha-



ton de la bague) de la fin? Je ne veux pas chicaner. Il s'agit d'un roman romanesque et il faut pardonner à son auteur certaines exagérations en faveur de ses... eaux-fortes. Il a de la poigne... et de l'acide. Il en use. Seulement je ne peux pas lui passer la chienne pourrie, nourrissant des rats, du dernier tableau. Ce n'est pas parce que je pense à Baudelaire, mais c'est parce que je vois la couverture de *Poésie*, l'hydre grouillante pleine de tétons qui allaitent des monstres... et ça me fait mal au cœur. L'idée de *Poésie* engendrant de telles visions! Ils sont excessifs, les poètes, oui!

**René Rousselier**, par Jean-Paul Hippeau. Ça, c'est l'éternelle duperie de celui qui se mêle des affaires sentimentales de sa famille. Ce fils respectueux, que l'inconduite de son père épouvante, mais que la froideur bourgeoise de sa mère glace, n'a, au fond, que ce qu'il mérite. Le respect dû à la famille doit être composé d'une forte dose d'indifférence et d'un soupçon de pitié. Nous n'avons jamais le droit de juger nos parents, simplement parce que nous ne savons jamais si nous n'aurions pas fait pis à leur place; c'est d'ailleurs pourquoi il ne faut jamais tenir à demeurer longtemps dans sa famille. Les oiseaux qui tombent du nid trop tôt sont malheureux; mais ceux qui n'en peuvent sortir pour cause de sensibilité ou d'infirmité quelconque en sortent généralement chassés à vigoureux coups de bec. J'ai entendu dire à une femme très belle, très intelligente: « Mon fils m'agace, parce qu'il est trop tendre, il m'aime trop. » Et cette femme voyait juste. Il ne faut pas que nos enfants nous aiment à s'en faire mal plus tard. Le pauvre René Rousselier, lui aussi, est trop tendre... et il n'a pas d'excuse, car ni son père ni sa mère ne se soucient de lui; ses malheurs cérébraux sont détaillés du reste avec un joli soin littéraire.

**Garnison Lorraine**, par René Gerval. « Oh! les terrains de manœuvres! qui pourra jamais retracer la vie épouvantable qu'y vivent des milliers de soldats! Qui pourra jamais dénombrer les gerbes de souffrances qui y sont moissonnées! Ah! que de jeunes gens y laissent de patriotisme ardent qui gonflait leurs cœurs avant l'entrée à la caserne! » Eh bien, voyez comme j'ai le caractère mal fichu! Le fou rire m'a saisie après ce passage. J'ai ri devant les malheurs de ce brave garçon de Paul; j'ai ri de le voir mettre à la salle de police pour de simples peccadilles; la querelle avec son sergent gras ne m'a pas rendue plus soucieuse. Et arrivée à la fin du livre, j'ai ri aux larmes, d'une gaieté hoquetante, je n'en pouvais plus! Pourquoi ça? Parce que, en ouvrant cette histoire, j'avais eu la terreur secrète d'être rasée par la complainte patriotique: *Garnison lorraine!* Vous saisissez? Je pensais qu'on allait nous déclamer des choses à faire frémir... Mais quand j'ai vu les deux bons petits soldats cheminant en devisant de bière blonde et de femme idem,

quand ils ont mis à mal d'honnêtes petites couturières, puis les ont ensuite abandonnées comme il convient, j'ai repris ma belle humeur. Le beau patriotisme qui gonflait leurs cœurs n'ayant jamais existé que dans leur imagination, j'en étais quitte pour la peur... et j'ai bien ri parce que je ne connais pas de déception plus ridicule que la mienne. Oh ! les petits comptes de l'épicerie sentimentale des petits Français du jour ! C'est du dernier cocasse. C'est encore plus drôle, je crois, que les rengaines des amateurs de revanche, et ça sent davantage l'épicerie.

**Monsieur Gendron va au peuple**, par René Thiry. Ce pauvre érudit qui s'en va au peuple comme Malbrough s'en allait en guerre est attendrissant, car il met de la bonne volonté à se laisser guider par un poète symboliste. (Il y en a donc encore ?) Il fait à peu près tout ce qu'auraient essayé, en pareille occurrence, Bouvard et Pécuchet. Après avoir tenté toutes les réformes sociales, il revient à son vieux musée ; les amis de Carnavalet le reçoivent à bras ouverts, malgré le procès en cours, et il finira ses jours en s'occupant de la réforme de l'orthographe, puisqu'il n'y a pas plus révolutionnaire qu'un vieux savant bien honnête. Le jeune poète symboliste épouse sa nièce, ceci pour l'apothéose.

**Le Miracle de Courteville**, par Jacques Mayral. Autre roman de sociologie. Une petite ville avec ses clans politiques différents et chicaneurs. Au milieu un jeune homme qui cherche des gens sincères et ne rencontre que des énergumènes. Il a aimé une pauvre religieuse qu'aucune femme ne peut remplacer, pas plus que ces flottantes convictions socialistes ne peuvent remplacer, au fond de son esprit un peu mystique, le souffle de charité qui l'entraîne. Dégoûté de toutes les politiques, le miracle probablement c'est qu'il entrera en religion après avoir beaucoup méprisé certains prêtres.

**Cadet-la-Perle**, par Léo Claretie. Roman historique qui n'est que l'histoire assez peu romanesque de Henri de Lorraine, le cadet de la maison de Lorraine Elbeuf. Au cours de ce récit, d'amusants hors-d'œuvre sur les mœurs du temps de Richelieu et les usages des gens de lettres, des belles-lettres d'alors.

**Le Jardin fermé**, par Marc Hélys. Lire l'historiette amusante de la dame qui consent à devenir esclave pour être amie à un prince et voir comment le dicton : Fort comme un Turc, peut se trouver exagéré, même en Turquie, d'après la narration de Fazité Hamum.

**Rosine se range**, par Jacques Constant. Ou le mariage d'une jolie personne du demi-monde, sa fugue en province et son retour à de meilleures sensations.

**Les Fatidiques**, par René Fraudet. Contes fantastiques dictés par un fantôme. Celui de la bague est le plus intéressant sous le rapport du frisson... humain.

RACHELDE.

LITTÉRATURE

Maurice Souriau : *Népomucène Lemerrier et ses correspondants*, 1 vol. in-18, 3.50, Vuibert et Nony. — Maurice Magre : *La Conquête des Femmes. Conseils à un jeune homme*, 1 vol. in-18, 3.50, Fasquelle. — E. Langlois : *Nouvelles Françaises inédites du quinzième siècle*, 1 vol. in-8°, 5 fr., Champion. — Paul Courteault : *Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais (1545?-1617). Etude biographique et littéraire, suivie de Harangues, Poésies et Lettres inédites*, 1 vol. in-8, 7.50, Champion.

M. Maurice Souriau nous donne aujourd'hui une étude sur **Népomucène Lemerrier et ses correspondants**, qui complète l'essai de M. Vauthier sur cet auteur. M. Vauthier n'avait pas tiré un parti suffisant des manuscrits du poète qui figurent maintenant à la bibliothèque de Bayeux. Au point de vue documentaire, cet ouvrage de M. Souriau semble donc bien définitif. L'auteur rend justice à Lemerrier, qui valait mieux que sa littérature, et qui fut, en somme, une des personnalités de son époque. Littérairement, Lemerrier fut un peu la victime de son temps, où la formule classique était déjà morte et la nouvelle formule romantique pas encore trouvée. C'est un rôle ingrat que d'être un précurseur. Comme l'insinuait V. Hugo, dans son éloge de Lemerrier à l'Académie, il lui a manqué ce don qui ouvre ou ferme aux écrivains les portes de l'avenir : le style. Lemerrier fut surtout un auteur dramatique ; il était doué pour le théâtre. L'Empire entrava sa carrière. Alors il s'adonna à la poésie héroïque, à la poésie scientifique. Mais, comme le dit M. Souriau, que peut-il y avoir de poétique dans une œuvre dont les personnages allégoriques sont :

*Nomogène*, qui engendre les lois.

*Barythée*, force centripète, fils et époux de Nomogène.

*Proballène*, force centrifuge, frère de Barythée.

*Cargire*, mouvement curviligne, fils de Barythée.

Ce poème ridicule nous indique cependant que le poète était curieux de science : il était lié avec Lagrange, Laplace et Arago. Cela nous explique encore sa haine contre les idées romantiques. Lemerrier était voltairien, et le romantisme lui apparaissait comme une restauration du catholicisme, une sorte de retour au Moyen-Age. Il en voulait, avec raison, à Chateaubriand, d'avoir écrit *le Génie du Christianisme*. Quant à sa lutte contre le théâtre romantique, M. Souriau dit avec justice qu'il ne pouvait pas admirer chez Hugo « l'épanouissement de ce romantisme qu'il avait en partie deviné, préparé, dont il avait à demi étouffé les germes en lui-même, n'ayant jamais eu, en somme, que des velléités d'audace au théâtre ». Dans une sorte de manifeste, paru en 1838, en réponse à la préface de Cromwell, Lemerrier ne manque pas de jugement lorsqu'il dit ne pas croire « à la solidité du hasardeux romantique », dont il ne

connait encore rien « de transcendant et de bon, parce qu'il outre et fausse la nature ».

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Souriau publie une centaine de lettres qui furent adressées à Lemer cier : cette correspondance, où on relève les noms de Ducis, son fidèle ami, de Legouvé, de Benjamin Constant, de Bernardin de Saint-Pierre, etc., nous montre en quelle estime était tenu l'auteur d'*Agamemnon*. Tous ces correspondants témoignent de l'admiration pour le caractère de Lemer cier, et « même pour ses œuvres », ajoute M. Souriau, qui explique que, comparé aux Delille, M.-J. Chénier, Lebrun et Ducis, Lemer cier prend une singulière grandeur.

M. Souriau nous signale encore, parmi les recueils de la Bibliothèque de Bayeux, quelques manuscrits inédits, que l'auteur avait l'intention de publier et qui contiennent une collection de « gravelures très xviii<sup>e</sup> siècle ». Mais M. Souriau, qui s'indigne, nous cache ces œuvres légères que nous ne saurions voir. C'est dommage, et qui sait si le meilleur Lemer cier n'est pas là.

### §

M. Maurice Magre donne d'excellents conseils aux jeunes hommes pour la **Conquête des Femmes**. Le but de la vie, dit-il, est de plaire aux femmes, et de conquérir des maîtresses. C'est à vingt-six ans que cette vérité fut révélée à l'auteur. Connaissant le but de la vie, il n'y a plus qu'à le réaliser. Mais la chose est aisée, car « les femmes sont faciles ». Leur pensée « est infiniment plus audacieuse et impudique que la nôtre », et l'auteur a observé « à quelle hauteur se pose de préférence le regard de beaucoup de femmes curieuses, lorsqu'elles sont en présence d'un homme ».

Alors, puisque les femmes sont si faciles, il n'y a qu'à choisir. L'auteur recommande fort les petites bourgeoises aisées. Suivent une série de chapitres où l'auteur a généralisé ses expériences personnelles : disons seulement que le ton en est d'une agréable ironie et que beaucoup de lecteurs se retrouveront dans ces pages qui parlent d'amour.

### §

Ces **Nouvelles françaises inédites du quinzième siècle**, que publie M. E. Langlois, sont extraites du manuscrit 1716 du fonds de la reine Christine, au Vatican. Quelques-unes avaient déjà été publiées ou analysées, depuis l'année 1890, où M. Langlois signala ce recueil dans ses *Notices des Manuscrits français et provençaux de Rome antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle*.

L'écriture du manuscrit est du xv<sup>e</sup> siècle, et l'auteur du recueil serait un Senonais qui écrivait pendant la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle. C'était un pauvre écrivain, nous dit M. Langlois, et « la recon-

naissance à laquelle il a droit pour nous avoir transmis la copie d'une vingtaine de contes dont les originaux sont perdus ne saurait atténuer notre jugement sur son incapacité d'auteur ». Il a fait œuvre de compilateur, en traduisant et en résumant des contes empruntés la plupart aux *Vies des Pères*. « Il traduit librement, mais assez exactement, les textes latins ; pour les contes en vers français, il ne se contente pas de les dérimier, il les abrège, supprime les réflexions morales, les développements littéraires... » et se préoccupe avant tout de donner des noms à tous les personnages, même aux plus insignifiants. Quelques-unes de ces nouvelles n'ont donc que cet intérêt de nous résumer des poèmes aujourd'hui perdus, comme ce conte *De Loys de Girolles et de Damoiselle Agathe de Poissy*, où, dans la prose un peu maladroite, on retrouve des rimes et des vers entiers. On sent que l'auteur a dû se donner beaucoup de mal pour défaire la tapisserie des vers. M. Langlois nous apprend que le récit intitulé *De Paulin evesque et de sa grant charité* est la mise en prose d'un conte en 386 octosyllabiques des *Vies des Pères*. Et ainsi, à chaque nouvelle, l'auteur de ce volume commente l'œuvre de son compilateur et indique les sources où il a puisé. Ce livre, publié pour les érudits qu'intéresse la littérature du xv<sup>e</sup> siècle, fera encore les délices des amateurs de contes, qui trouveront dans ce recueil de belles et naïves histoires, comme celle de *Alixandre, roy de Hongrie, qui voulut espouser sa fille*. Pour ce, il fit un édit, déclarant que dorénavant les rois de Hongrie épouseraient leurs filles, si bon leur semblait.

Plusieurs fois la publication « du manuscrit du Vatican » avait été annoncée comme devant être faite par Gaston Paris et M. E. Langlois, mais G. Paris mourut avant d'avoir pu réaliser ce projet de collaboration. C'est pourquoi M. Langlois publie, seul, ce volume de nouvelles françaises du xv<sup>e</sup> siècle.

## §

De M. Paul Courteault, cette très érudite et intéressante étude sur **Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais**, 1545 ? - 1617, qui fut l'ami de Montaigne.

Les Parlements furent, au xvi<sup>e</sup> siècle, autant que les collèges, écrit M. Courteault, les ouvriers de la Renaissance. Parmi ces Parlements, celui de Bordeaux fut un des foyers de cette renaissance humaniste. En étudiant la vie et l'œuvre de Geoffroy de Malvyn, l'auteur de cette publication commente cette période de la Renaissance bordelaise, qu'il qualifie période d'argent, par opposition à la période précédente qui fut son âge d'or : « L'œuvre de la Boétie couronne et clôt cette période. Celle qui suivit (à laquelle appartient Malvyn) fut moins sereine et moins brillante : les discordes religieuses, la lutte

du Parlement contre les progrès de la Réforme en Guienne, les horreurs de huit guerres civiles la troublèrent presque sans trêve. »

La vie et l'œuvre de Geoffroy de Malvyn n'avaient jamais été étudiées. On ne connaissait de lui qu'un poème latin intitulé *Gallia gemens*, et une lettre à de Thou.

Le manuscrit contenant ses Poésies, harangues, lettres et autres œuvres mêlées fut légué par Jules Delpit à la ville de Bordeaux. M. Courteault, qui a utilisé ce manuscrit pour son ouvrage, nous donne, en appendice, trente-cinq pièces inédites de ce recueil, et analyse, dans la notice littéraire qui précède, la *Gallia gemens* et deux poèmes français également inédits. L'un de ces poèmes nous initie un peu à la vie intime de notre magistrat, à ses désillusions intimes, lorsqu'il s'aperçoit qu'il a négligé la vie pour l'étude.

Solitaire resveur d'esprit mélancolique,  
 J'imaginai en vain un honneur fantastique,  
 Comme si les naquets, triadons, charlatans,  
 N'estoient plus eslevés que les hommes sçavans !  
 Aussi pour vrai ceus là qui meurent sur le livre,  
 Mal habillés, fascheus, n'ont pas appris de vivre.  
 Ilz celebrent tousjours la mémoire des mortz  
 Et entre les vivans paraissent mal accordz.  
 Des lettres j'ai puisé comme d'une fontaine  
 Travail, peine, souci, de nos âmes la geine,  
 Surdité, mal d'yeux, catares foudroyans,  
 Qui, comme un prompt éclair, vont nos corps saisissans,  
 Les fièvres, pleuresis et la negeuse glace  
 Qui s'assied sur ma teste et jà destoint ma face.  
 Le trente deusiesme an marque à peine mon jour :  
 Toutesfois jà l'hyver faict en moi son séjour.  
 Pour un songe ombrageus d'une seconde vie  
 Celle qui est la vraye est tout soudain ravie.

J'épingle à ces vers ce commentaire de M. Courteault :

Cette improvisation, bien qu'inégale (il y a près de cinq cents vers de cette sorte) — est intéressante. Au déclin de ce xvi<sup>e</sup> siècle si longtemps possédé du besoin d'agir, elle nous montre une âme dégoûtée de l'action et de la vie, éccœurée du spectacle des choses humaines, ayant perdu sa foi dans la raison, dans la vertu, même dans la science, presque dans la Providence, et se plaignant douloureusement de la destinée. Le spectacle en est assez rare... L'abus de l'érudition mythologique, la banalité de l'amplification donnent, sans doute, trop souvent à ce poème un faux air de déclamation; mais en plus d'un endroit l'accent est sincère, la pensée forte, l'expression vive et heureuse.

Je veux encore extraire d'une lettre de Malvyn, à son frère Jean, cet aphorisme sur le style : « Car, à la vérité, dit-il, rien n'élève tant et ne nourrit le bien dire que l'assiduité d'écrire... »

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Edouard Contino, poète-frotteur : *Harpagon donne*, com. en 2 a. ; Jouve. 1 fr. 50. — Maurice Pottecher : Préface au *Château de Hans*, pièce légendaire en 4 a. et 5 tabl. ; Librairie des Pages libres, 2 fr. — Alexandre Beauclercq : *La Pierre de Touche*, 5 a. ; imprimerie Breuer, à Bruxelles, 1 fr. — Henri-Martin : *La Montagne*, poème légendaire en 5 épisodes et 10 tabl. ; Société du Mercure de France, 2 fr. 50. — René Morax : *Henriette*, dr. en 4 a., avec chœurs ; Conard, 2 fr. 50. — Marcel Clavié : *Le Triomphe*, com. en 4 a. ; Daragon, 2 fr. — Horace Kaplan : Adaptation du *Faust* de Goethe (les deux parties), en 7 tabl. et 1 prol. ; Société générale d'Éditions, 2 fr. — Jean-Galtier Boissière : *Au pays des Contes bleus*, com. en 1 a. ; Librairie Larousse, 0 fr. 75. — Memento.

Un chef-d'œuvre ?

Peut-être. Et, qui plus est, écrit dans une langue classique, non point par une vaine affectation d'érudit, mais parce qu'elle semble naturelle à l'auteur.

L'action ? toute moderne. Harpagon n'a gardé, de Molière, que son caractère éternellement humain. Il s'est remarié, et ce violent avare, en qui survivait quelque chose de la cupidité terrible et conquérante des Romains, a trouvé plus fort dans la douce et sentimentale Yolande. S'inspirant du mot fameux :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne,

elle décide, par des merveilles de diplomatie, son âpre époux à retenir leurs domestiques affamés, révoltés, non payés et démissionnaires au moyen... d'un cadeau. Oui, **Harpagon donne** : oh ! peu de chose, à la vérité, un rond de chapeau dont manque le milieu, des savates irréparables, une berceuse hors d'usage. Et, aussitôt, il extorque en échange, de la Flèche ébloui, stupéfait, la promesse de victuailles rares... Mais, le valet sorti, notre homme se repent. Si avantageux que soit le marché, ces victuailles, une fois absorbées, auront disparu, et déjà les risibles débris qu'emporte la Flèche ne sont-ce pas des « biens » qui s'en vont ? Ah ! dans sa colère, il ne s'en prend pas qu'à sa femme, mais à soi :

Sais-je donc plus moi-même ?... Est-ce donc la vieillesse ?

Où la femme ?... Eve ?... Ah ! chienne !

(A lui-même)

Et toi-même, oh ! vieux chien !

Vas-tu donc maintenant dissiper tout ton bien ?

(Se regardant de travers.)

... Je te ferai pourvoir d'un conseil judiciaire !

Profitant d'une des absences vespérales et mystérieuses de sa femme Yolande (mais lucratives et sur lesquelles, pour cette raison, il ferma toujours les yeux), Harpagon court chez ses serviteurs. Frosine, exaspérée en apprenant la bêtise de la Flèche, son mari, a tout jeté par la fenêtre, dans la poubelle. Le maître désolé y fouille

de ses dix doigts emmi les ordures, à la clarté de la lune moqueuse. Une mendiante vainement s'approche, il la repousse; Frosine, apitoyée par la voix lamentable, fait l'aumône et, soudain, reconnaît sa maîtresse. Voilà donc quel était l'emploi de ses sorties tardives! Et les deux avarés s'éloignent...

L'auteur de cette petite comédie, forte et charmante, qui honorerait nos plus hautes scènes, M. Contino, s'intitule « poète-frotteur ». Par quel enchaînement de circonstances un tel lettré, un tel poète se trouve-t-il réduit à si humble condition? je l'ignore... Ainsi se produit, j'imagine, et seulement ainsi, ce que nos mystiques de la philologie pompeusement et vaguement dénomment la poésie populaire : car si Flaubert appelait « bourgeois » quiconque « pense basement », on peut définir « peuple » tout ce qui ne pense point.

Si incertaine que soit son origine, et si modeste sa destinée, une œuvre est toujours fille de quelqu'un,

dit excellemment M. Pottecher, dans sa préface au **Château de Hans**, et il ajoute un peu plus loin :

Que d'œuvres dites populaires, et qui le sont vraiment de souffle, de ton, de destination, ont eu pour auteurs des demi-lettrés, des curés de village ou au moins des artisans instruits! Attribuer à ces œuvres anonymes une sorte d'origine diffuse et imprécise, les faire sortir mystérieusement d'un génie collectif, étranger à toute culture, est une idée qui disparaît de plus en plus devant l'examen attentif des faits.

Je m'étonne, quant à moi, qu'on n'ait pas encore appliqué les ingénieux procédés de Wolf ou de nos braves exégètes renaniens à la statuaire (non moins « populaire » dans l'antiquité), pour expliquer de même sorte les modèles de l'Aphrodite mélienne ou de la Victoire de Samothrace! car, enfin, s'il a existé sur les routes mycéniennes, comme en nos lycées, des rhapsodes ou recouseurs de morceaux choisis, ne pourrait-on pas alléguer également qu'en Egypte — et ailleurs — la sculpture se travaillait par morceaux, lesquels s'embottaient ensuite les uns dans les autres? Je demande en vain depuis huit ans un seul roman ou un seul drame qui soit composé au contraire, depuis le plan et la disposition des personnages jusqu'aux détails du moindre épisode et du style, d'une manière aussi obstinément géométrique que le sont, complémentaires en sus l'une à l'autre, *l'Iliade* et *l'Odyssee*!

En quoi donc consiste ce caractère « populaire » d'une œuvre? C'est, d'après M. Pottecher, dans

l'accord d'une sentimentalité restée naïve avec un jugement droit et volontiers malicieux.

Ni les deux ouvrages que je viens de citer ni bien d'autres n'ont, à



vrai dire, ce caractère qui se définirait mieux, je crois, « national », voire même « local ».

D'aucuns pensent atteindre au « populaire » en prenant un sujet de tragédie « bourgeoise » qu'ils transposent dans un décor « rustique » avec accompagnement de « chœurs ». Voici, par exemple, la banale donnée que nous fournit la situation XXVIII (*Amours Empêchées*) de par le motif *inégalité des fortunes*. M. Alexandre Beauclercq, qui l'a laissée dans son cadre bourgeois, nous y montre **la Pierre de Touche**, à savoir le stratagème par lequel ses héros, feignant d'abandonner à jamais leurs parents, réveillent l'affection de ceux-ci et triomphent ainsi de leur résistance. Eh bien, M. Henri-Martin substitue, à l'argent monnayé, la terre et, au dénouement comique (mais, d'ailleurs, sorti très logiquement de l'action même), un accident tragique, un coup de tonnerre. Toutefois il y ajoute encore des développements aussi profonds que poétiques sur le thème de l'Enracinement : si, dans son drame, le père a été puni d'avoir conquis, au détriment des autres familles, expressions elles aussi du sol, toute une vallée, **la Montagne** armée de foudres lui a repris son orageux Hubert, de même que la mer et la ville, cette mer humaine, avaient absorbé son François ; assouvie et apitoyée, elle lui restitue, du moins, pour continuer la race, un bâtard de ce dernier, le petit pâtre Janet, jeune source reformée aux purs sommets. — Œuvre pleine de promesses.

Des chœurs sur les quatre saisons y rythment l'action. Il en va de même pour celle d'**Henriette** (par M. René Morax) et avec d'autant plus de naturel qu'il n'y a ici, au lieu de cinq épisodes, que quatre actes. Tout de même ce lyrisme des quatre-saisons finira, je le crains, par lasser. Et puis y a-t-il quatre saisons? Notre ami Mazel avait judicieusement proposé d'en reconnaître six, de façon plus conforme à la réalité, et déjà les Perses — rien de nouveau sous le soleil, pas même les saisons — ne comptaient-ils pas six doubles-mois? époque noire (novembre-décembre) et époque froide (janvier-février), époque bourgeonnante (mars-avril) et époque verdoyante (mai-juin), époque brûlante (juillet-août) et époque enivrante (septembre-octobre) se groupent à leur tour, deux par deux, dans les trois Heures ou Grâces des Grecs, lesquelles reflètent mieux encore les aspects véritables de la nature : heure du Bois, heure de la Feuille, heure du Fruit. A l'ouvrage donc, naturistes, pour des pièces en 3 a. et 6 tabl. !... Chez M. Morax aussi, nous trouvons un père avare s'opposant au mariage de son fils, d'où résulte un bâtard. Seulement le fils se laisse faire assez volontiers. Et le centre du drame repose dans la famille de la fille séduite et sur son père, ivrogne et prodigue. Entre ces deux faiblesses morales se dresse, émouvante, une sorte d'Electre-Antigone qui élèvera l'enfant naturel et qui dirige, loin du

foyer perdu, le vieil alcoolique, cause première de tous ces désastres... On trouvera dans *la Rampe* du 6 septembre d'intéressantes particularités sur l'auteur.

Pourquoi celui de *Triomphe*, l'aimable M. Clavié, n'a-t-il pas fait usage des chœurs ? il y aurait rajourné sa thèse anticléricale. Ici, il s'agit encore d'*Amours Empêchées*, mais cette fois par la différence des opinions métaphysiques. Hélène ne saurait épouser l'incroyant qu'elle aime pourtant, et elle entre au monastère : or, la mesquinerie de ses compagnes lui fait perdre la foi. C'est à peu près comme si la médiocrité des gens de lettres ou des savantasses devait dégoûter de la poésie ou des sciences.

Goethe a fini, lui, par agenouiller son *Faust* aux pieds de la Ste Vierge. Marlowe avait damné le héros. Un adaptateur anglais, nous annonce *le Monde Artiste*, va le mettre en Purgatoire. Un adaptateur français, M. Horace Kaplan, vient de réduire à 8 les 50 tableaux de la dramatique épopée. A vrai dire, chacun des siens est à trois ou à quatre compartiments ; mais quel désordre, néanmoins ! On y commença par la promenade publique, au lieu de la grande lamentation que vous savez, presque égale à *l'Ecclésiaste* : « Ah ! philosophie, jurisprudence et médecine, et, pour mon malheur, théologie aussi, j'ai tout approfondi... » Les adaptations ont cette utilité qu'elles nous permettent de mesurer combien l'époque où on les fabrique s'avoue inférieure à celle où s'engendra le chef-d'œuvre. Nos théâtres, me dites-vous, ne sont pas agencés de manière à le représenter ? Autre progrès ! Eh bien, dressez donc à la Comédie-Française ou au Châtelet un bon guignol où vous pourrez du moins nous en donner une idée.

Celle de M. Galtier-Boissière est excellente, qui consisterait à nous montrer, ainsi qu'il l'a essayé, en une seule action, **Au pays des Contes Bleus**, les personnages des fabliaux charmants dont Perrault recueillit la plupart : la Belle au Bois dormant, Cendrillon près du foyer, la sage Fille aux perles, Chaperon rouge la flâneuse, l'infortunée et ravissante Peau d'Ane, la Femme aux souhaits si bien punie et l'ahrimanien Barbe-bleue, le vaniteux Carabas, l'Oiseau Bleu, le pauvre Loup-Garou, l'odysséen Petit Poucet, Riquet à la Houppe ne sont autres que les éternels Dieux de l'Olympe. Seulement, qu'il est difficile de les faire causer ensemble !

**MEMENTO.** — J'avais oublié de signaler, dans *l'Echo Dramatique* du 1<sup>er</sup> juillet, une spirituelle « Physiologie de l'Artiste ». — M. Hamon fera, l'an prochain, en Sorbonne, six conférences sur le théâtre de l'admirable Bernard Shaw.

GEORGES POLTI.

**HISTOIRE**

G. Ferrero : *Grandeur et décadence de Rome*. Tome VI : *Auguste et le Grand Empire* ; Plon, 3 fr. 50.

**Grandeur et décadence de Rome. Tome VI : Auguste et le Grand Empire**, par G. Ferrero. — M. Guglielmo Ferrero, dans ce sixième volume de son histoire romaine, achève l'étude de la période d'Auguste (1). Dans le tome précédent, qui contient la première partie de cette étude, M. Ferrero, à côté de recherches sur la nature exacte du pouvoir et du rôle d'Auguste (rôle nullement monarchique, républicain et traditionnel au contraire), examinait la conduite de Rome à l'égard de l'Orient, après Actium. Cet Orient d'Antoine et de Cléopâtre, cet Orient où avait failli se refaire, et cette fois contre Rome, la puissance d'Alexandre, n'avait été dissous à Actium que par une heureuse chance, sur la valeur de laquelle Auguste ne s'abusait point. Si l'Italie s'était exagéré la vertu de l'épée romaine dans ce dénouement, Auguste, lui, connaissait « le secret d'Actium », et, tandis que, pleine d'illusions, l'Italie construisait sur cette victoire « le mythe d'Auguste », le mythe du vainqueur irrésistible, Auguste, qui savait à combien peu avaient tenu les choses, réglait avec prudence, d'après ce sage désenchantement, sa conduite à l'égard de l'Orient. Il était à propos de ne point pousser, avec de trop grandes allures, dans cet Orient, une politique dont le point de départ, Actium, pour être exceptionnellement heureux, n'en avait pas moins été une victoire obtenue pour ainsi dire sans combat. Aussi, une fois tombée la grande force qu'était en Orient la monarchie des Ptolémées ravivée par Antoine, le vainqueur, très modeste, avait-il recueilli avec le moins de bruit possible, en Egypte et en Asie-Mineure, les résultats de cette disparition. Se contentant d'étendre sur l'Arménie le protectorat de Rome et d'obtenir des Parthes la restitution des aigles de Crassus, il avait laissé là le fameux plan de César et d'Antoine, la conquête de la Perse, rêve de tous les ambitieux qui, ces deux derniers du moins, avaient vu, dans le prestige et les ressources d'une telle conquête, la possibilité de fonder la monarchie à Rome. Auguste qui, lui, était loin de toute idée monarchique, qui demandait au renouvellement de l'ancienne tradition romaine, c'est-à-dire de la tradition républicaine et aristocratique, les moyens de gouverner l'empire, Auguste s'était donc arrêté sur les bords de l'Euphrate.

Or, c'est en vertu de ces mêmes idées conservatrices, du moins partiellement, qu'il traversa, au contraire, le Rhin ; qu'il entreprit la

(1) Sur *Grandeur et décadence de Rome*, voy. *Mercur de France*, 15 août 1905, 1<sup>er</sup> avril 1906, 15 juin 1906, 15 décembre 1906, 1<sup>er</sup> janvier 1907, 1<sup>er</sup> décembre 1907.

conquête de la Germanie, entreprise marquée par les campagnes de Drusus, de Tibère, de Varus, avec le désastre final de celui-ci, et qui, en y joignant l'organisation administrative de la Gaule, l'expédition de Pannonie, la répression de révoltes en Thrace ainsi que dans deux ou trois autres provinces occidentales, forme l'essentiel de l'histoire extérieure de Rome durant la dernière période du gouvernement d'Auguste, objet de ce nouveau volume de M. Ferrero. C'est donc, estime celui-ci, partiellement en vertu de ses idées conservatrices et aristocratiques sur le gouvernement, qu'Auguste entreprit la conquête de la Germanie. En effet, cette décision eut des causes beaucoup plus profondes que celles qu'on avait communément imaginées et qu'on croyait voir surtout dans l'arbitraire du despotisme. Si, d'une part, l'une de ces causes, extérieure, était la nécessité de fortifier la ligne du Rhin afin de préserver d'une invasion germanique la Gaule, devenue, ou en voie de devenir, une riche province, et avec cela dépourvue, depuis César, de toute force politique et militaire propres (œuvre autrement pressante à ce moment-là que la conquête de la Perse), l'autre cause, inhérente à la substance même de l'état romain, était l'urgence, clairement aperçue par Auguste, de « renforcer la discipline intérieure », notamment de réveiller la vieille énergie atrophiée de la noblesse, et, dans ce sens, les campagnes de Germanie devaient être une cure excellente.

Il ne faut pas oublier, dit M. Ferrero, que si, à la fin des guerres civiles, on avait dû procéder à une restauration aristocratique de l'Etat, c'était surtout parce que la constitution aristocratique faisait partie intégrante de l'organisation militaire. Pour durer, l'empire avait besoin d'une armée, et où, sinon dans l'aristocratie, pouvait-on chercher des officiers et des généraux ? L'école véritable où ceux-ci se préparaient à la guerre, puisqu'il n'y avait pas alors d'établissement militaire, était la famille aristocratique ; si l'aristocratie s'épuisait, l'armée serait pour ainsi dire décapitée. Il n'est donc pas surprenant qu'Auguste, chargé par l'Italie de conserver la vieille noblesse qui constituait la meilleure défense de l'empire, en soit venu à penser que la paix finirait par la rendre trop paresseuse, et pour la conserver capable de remplir son devoir historique, il fallait qu'elle fût campagnole. . .

Il fallait que l'aristocratie fût capable de donner des généraux, comme il fallait qu'elle fût capable de donner des magistrats et des administrateurs. Il fallait, en un mot, qu'elle remplît « son devoir historique ». M. Ferrero insiste sans cesse sur ce point, dans son étude du gouvernement d'Auguste. En effet (nous avons déjà signalé cette vue, mais il n'est pas inutile d'y revenir) :

A côté du problème du pouvoir suprême, il y avait le problème non moins important des instruments à employer pour gouverner. La question était de savoir si l'empire serait gouverné, comme les monarchies asiatiques des successeurs d'Alexandre, par une bureaucratie recrutée par le chef de l'Etat

et selon son bon plaisir, dans toutes les classes de la Société et dans toutes les nations; ou s'il continuerait à être gouverné par des magistrats républicains, choisis à Rome par les comices et par le sénat parmi les citoyens romains, d'après les règles fixées par les anciennes lois... Le gouvernement monarchique... aurait signifié la formation d'une bureaucratie cosmopolite,... la fin du monopole politique possédé jusqu'alors par Rome, les grandes familles de l'aristocratie sénatoriale, etc.

Tels étaient les principes politiques et les objets qui se rattachaient à la guerre de Germanie. L'effort de Rome, en se portant vers l'Occident, devait contrebalancer la prépondérance croissante des provinces d'Orient, de l'Orientalisme, de toutes les influences que, dans la la pensée de M. Ferrero, contenait cette chose : cosmopolitisme démocratique, libéralisme, raffinement de la culture, échec au conservatisme romain, fin de la mission de l'ancienne aristocratie. Et la Gaule, dont cette guerre devait assurer la possession tranquille, la sécurité et le développement définitifs, la Gaule, cette « Egypte de l'Occident », figurait en quelque sorte ce contre-poids, grâce auquel la chose romaine, tout en devenant universelle, devait garder son équilibre, sa nature primitive.

Avec la guerre de Germanie, un autre ordre de faits d'un caractère plus intime, qui a dominé de même toute la deuxième période de la carrière d'Auguste, porte, plus nettement encore, avec un relief tout dramatique, la marque des mêmes préoccupations, du même conflit de principes et d'intérêts : nous voulons parler des dissensions de la famille d'Auguste, de la mésintelligence qui sépara Julie et Tibère. M. Ferrero s'est efforcé de montrer comment les forces opposées du conservatisme et de l'orientalisme s'étaient alors entrechoquées : les unes représentées par Tibère, patricien de la vieille roche, dur, orgueilleux, sévère, simple, infiniment capable, général sans rival, magistrat laborieux; les autres incarnées en quelque sorte en Julie, belle, élégante, raffinée, lettrée, la première dans cette galerie des grandes voluptueuses de l'empire, sans qu'on puisse cependant accepter tout ce qui s'est dit sur elle; les unes suivies, en principe, par tous ceux qui à Rome avaient le sentiment, plus ou moins platonique, de la tradition latine; les autres servies, et beaucoup plus efficacement, disons-le, par tous ceux qui avaient la griserie de l'avenir plus que le culte du passé, notamment, observe M. Ferrero, en une remarquable page de psychologie historique, par toute cette jeune génération qui, n'ayant pas vu « l'affreuse convulsion des guerres civiles, la société en dissolution, l'empire sur le point de s'écrouler », n'ayant pas reçu de ces événements « le choc formidable qui avait poussé la génération précédente vers les grandes sources historiques de la tradition et obligé Auguste à gouverner selon le programme des vieux Romains,... n'était pas à même de respecter ces idées... et n'arrivait

pas à discerner le danger contre lequel la génération précédente lui semblait occupée tout entière à s'armer. » Les grandes lois sociales de l'an 18 (av. J.-C.), cette législation des mœurs conçue dans la manière rigide de la vieille Rome républicaine et aristocratique, étaient une de ces armes dont la nouvelle génération ne comprenait point la portée et qui, d'ailleurs, sous l'influence grandissante de ces nouveaux venus, — Auguste, d'autre part, vieillissant, — finissaient par s'émousser. On sait que l'opinion fut hostile à Tibère, que, malgré les désordres de Julie, la *lex Julia de adulteriis* resta longtemps ici sans application, que, de dépit, le beau-fils d'Auguste s'exila volontairement à Rhodes et qu'il fallut huit ans pour permettre aux amis de Tibère de prouver la culpabilité de Julie et pour décider Auguste (M. Ferrero semble lier à ceci la conjuration de Cinna) à laisser rentrer l'exilé. L'étude des grandes lois sociales d'Auguste, poursuivie dans ces deux derniers tomes, reste une des belles parties de l'œuvre de M. Ferrero. Dans l'appréciation de l'esprit qui dicta ces lois, dans le tableau du drame qu'elles suscitèrent au foyer même d'Auguste déshonoré par l'adultère que l'une d'elles prévoyait, dans les oscillations de la volonté d'Auguste, partagé entre son devoir de magistrat, ses sentiments de *pater familias*, tour-à-tour amour et fureur, et son sens opportuniste de l'opinion, enfin dans l'exposé des répercussions de cette législation sur les diverses classes de la société latine, — l'on a réussi à rendre sensible le grand conflit de mœurs et d'intérêts qui travaillait alors en ses profondeurs le monde romain.

Certes, que ce conflit se soit résolu dans le sens des idées conservatrices, aristocratiques, républicaines, qu'Auguste avait apportées dans l'exercice du pouvoir, c'est la chose du monde qu'on peut le moins dire ! Toute vigueur politique avait disparu de l'aristocratie sénatoriale ; la peur des responsabilités, l'égoïsme, l'amour du bien-être y aboutissaient à une inertie complète. Les classes moyennes, enrichies, grandissantes, ne se souciaient pas davantage des vieux principes qui étaient l'essence du gouvernement républicain ; elles ne demandaient qu'à augmenter et assurer leur richesse, et, pour le reste, puisqu'il n'y avait plus de force politique dans le sénat et dans l'aristocratie, s'en remettaient entièrement à Auguste, à la fois investi par là du pouvoir absolu et empêché d'en faire usage dans le sens traditionaliste qu'il eût fallu. Déjà devenaient visibles, dans l'Empire, les caractéristiques, les stigmates du « monstre », comme disait Tibère, qu'il allait être. La fierté républicaine et la dureté aristocratique, qui n'avaient jamais accordé les magistratures qu'à l'expérience, s'amollissaient au point de désigner consul, malgré tous les empêchements d'âge (à quatorze ans !), un jeune écervelé comme Calpurnius, dont tout le mérite était d'être le petit-fils d'Auguste. C'étaient déjà les mœurs qui allaient acclamer empereurs, Caligula à vingt-six

ans, Néron à dix-huit ans. Ajoutez un autre fait du même ordre : Calpurnius fut envoyé en Asie-Mineure sous le nom, ou avec le titre, de César; Auguste voulait simplement utiliser le prestige légendaire du grand nom; ainsi l'on voit des familles adjoindre à leur nom celui de quelque parent illustre; mais ici c'était, sans qu'Auguste s'en doutât, un acheminement de plus vers les futurs usages politiques de l'empire proprement dit : en effet, on avait déjà, de la sorte, et l'Auguste et le César. Enfin, l'esprit militaire s'altérait lui aussi de plus en plus. Loin de retrouver dans la guerre de Germanie, comme l'avait espéré Auguste, l'ancienne tradition nationale, l'armée commença d'y prendre cet esprit prétorien qui allait s'affirmer dès le temps de Claude. Ainsi l'effort conservateur, aristocratique, républicain, archaïsant d'Auguste, cet effort nécessaire pour que l'État demeurât entre les mains qui l'avaient toujours détenu, avorta de toutes parts. Et cependant, tel quel, cet effort ne fut point sans portée dans l'histoire de Rome. Le nouveau volume de M. Ferrero nous apporte sur ce point des indications très complètes.

En effet, l'étude de la carrière d'Auguste se termine sur une idée très forte, qui éclaire d'une lumière nouvelle tout ce que l'historien a dit jusqu'ici sur le rôle d'Auguste :

Après Actium, conclut M. Ferrero, tout le monde avait été d'avis qu'il était nécessaire, pour sauver l'empire, de rendre la force au gouvernement; l'on avait pour cela tenté l'impossible restauration de la vieille république aristocratique; mais cette tentative désespérée avait affaibli le gouvernement au lieu de le fortifier; si bien que, à mesure qu'Auguste vieillissait, tout le monde croyait que l'Empire allait à sa ruine. Et justement, cet affaiblissement sénile de la république, qui dura plus d'un demi-siècle, devait sauver l'empire. Dans l'impuissance du gouvernement d'Auguste, on vit encore une fois réapparaître la Rome véritable, la Rome classique, celle qui savait simplifier partout les gouvernements fastueux, accapareurs et encombrants.

Par suite :

Ce gouvernement, si faible, si incertain, si minuscule en face de cet immense empire, ce gouvernement dirigé par une famille en proie à la discorde et servi par une administration rudimentaire (1), véritable monstre pourvu d'une tête trop petite et d'organes atrophiés ou alourdis, ne fut plus capable d'opprimer ni de piller les provinces.

De là, une prospérité grandissante, un développement économique immense, et partout, dans l'épanouissement de l'activité sociale non exploitée par un gouvernement qui en somme gouvernait peu, par-

(1) C'est une des idées de M. Ferrero que l'administration romaine était, encore dans les premiers temps de l'Empire, tout à fait sommaire, rudimentaire, du moins sous le rapport *bureaucratique*; ceci, par opposition aux anciennes et coûteuses administrations des monarchies orientales (administrations supprimées par Rome), emplies de dignitaires, de courtisans, de scribes, de gens de lettres, de parasites.

tout, « un travail intérieur, invisible, dont personne n'avait conscience », par lequel « l'assemblage accidentel des territoires fait par la conquête et la diplomatie devenait véritablement un seul corps animé d'une âme unique ». Telle était la latitude que les profonds tempéraments opiniâtrément apportés par Auguste, en vertu de ses idées traditionalistes, dans l'exercice du pouvoir absolu, laissaient à la civilisation. Telle était, dans cette civilisation grandissante, par un résultat bizarre, inattendu, mais, au fond, logique, et, quoi qu'il en soit, fécond, telle était la vertu des vieilles formules républicaines patiemment maintenues par Auguste, formules créatrices maintenant (trop faibles qu'elles étaient devenues sous le rapport gouvernemental pur) de libéralisme, de laissez-faire. Ajoutez qu'à côté de ces effets sociologiques immédiats, sous le rapport du droit politique, ces formules signifiaient la *res publica*, le *populus romanus*, et par suite l'*indivisibilité de l'Etat* (au contraire de ce qui avait existé en Orient, où l'état n'avait jamais été qu'une propriété individuelle, soumise aux risques de la propriété individuelle), indivisibilité de droit et de fait qui ne contribua pas peu à assurer la cohérence de la civilisation.

M. Guglielmo Ferrero nous a fait de la sorte pleinement comprendre la destinée politique d'Auguste, le rôle de celui-ci dans le Grand Empire. Ce point de vue final est saisissant. Ces deux tomes sur l'époque d'Auguste suffiraient à faire la réputation d'un historien.

EDMOND BARTHÉLEMY.

### PHILOSOPHIE

Léon Bloch : *La Philosophie de Newton*, Alcan. — George Pellissier : *Voltaire philosophe*, Armand Colin. — Joseph Fabre : *La Pensée Moderne*, Alcan. — René Berthelot : *Evolutionisme et Platonisme*, Alcan. — Comte Léon de Montesquiou : *Les Consécration positivistes de la vie humains*, Nouvelle Librairie nationale. — Comte Paul Cottin : *Positivisme et Anarchie*, Alcan. — F. Pillon : *L'Année philosophique*, Alcan. — Jules Huré : *Les Voix de la Raison*, Société française d'imprimerie et de librairie.

L'ouvrage de M. Léon Bloch, **la Philosophie de Newton**, constitue, en un in-8° de plus de six cents pages, que remplissent de substantielles analyses, une importante contribution à l'étude de la philosophie des sciences, et au mécanisme de l'invention scientifique. En des chapitres intitulés *l'Arithmétique et l'Algèbre, l'Origine du calcul des fluxions, les Notions fondamentales de la mécanique, la Physique mathématique et le mécanisme*, l'auteur expose la genèse des méthodes inventées par le grand mathématicien. Voyant toutefois dans la connaissance scientifique un fait de développement et d'enchaînement continu, dont la marche progressive est nécessitée en quelque sorte par le caractère transmissible de la notion,



il ne manque pas de montrer en des travaux antérieurs, lorsqu'il y a lieu de le faire, ceux de Fermat, de Cavalieri, de Wallis, de Barron, les racines, qui fatalement se fussent développées, des découvertes de Newton. L'idée générale que M. Bloch a poursuivie et que je puis seule indiquer ici a pour objet d'opposer fortement le génie empirique et concret de Newton au génie métaphysique et abstrait de Descartes et de mettre en relief, avec l'influence considérable exercée par le grand savant anglais sur le développement de l'esprit moderne, la convenance de plus en plus grande de ses méthodes aux besoins de notre mentalité actuelle. Dans l'ordre des idées métaphysiques, la comparaison se poursuit et en un chapitre intitulé *Voltaire et Newton*, M. Bloch nous montre comment et pourquoi Voltaire s'enthousiasma de la philosophie newtonienne, comment, en la conception qu'elle implique d'un Dieu géomètre et physicien, il vit le moyen d'ébranler les doctrines « qui faisaient de Dieu un tyran et d'introduire dans la métaphysique un élément emprunté à l'idéal de la raison humaine ».

Tandis que M. Bloch termine son ouvrage en nous montrant les idées de Newton propagées en France par Voltaire, M. Georges Pellissier nous donne un **Voltaire philosophe**, dans lequel il étudie tour à tour les opinions du grand maître de l'encyclopédie en matière de physique, de religion, de morale et de politique, avec une sympathie avouée. Cette étude consciencieuse renferme un aperçu bien ordonné et complet de l'œuvre considérable du philosophe et de l'action qu'elle exerça sur l'esprit humain.

Faisant suite à *la Pensée antique* et à *la Pensée religieuse*, le nouvel ouvrage de M. Joseph Fabre, **la Pensée Moderne**, a trait à la genèse des formes actuelles de la mentalité philosophique. M. Fabre voit poindre la pensée moderne avec la Réforme. Il considère sa gestation, analyse la suite de ses mouvements jusqu'à l'effort qu'on la voit accomplir dans l'œuvre synthétique de Leibniz pour englober dans ses formules la part la plus vaste qu'il serait possible des attitudes anciennes. La première partie de l'ouvrage, *la Renovation religieuse*, déborde d'ailleurs les limites de ce cadre historique et suit jusqu'à notre époque, jusqu'aux manifestations les plus récentes du modernisme aux prises avec la papauté, l'effort de la pensée rationaliste pour se libérer des formes dogmatiques. Les points de vue de M. Fabre, par l'ouverture d'esprit dont ils témoignent, font voir les événements, les hommes et les doctrines parmi les cadres de déterminisme dont ils relèvent et qui, s'ils ne les justifient pas toujours, expliquent du moins leur manifestation. Il sait faire apparaître les uns et les autres sous le jour de leur fonction majeure. Il sait aussi les caractériser par des formules saisissantes. Ainsi marque-t-il le passage du catholicisme au protestantisme par la suppression de tout l'intermédiaire entre le Livre sacré et les

consciences individuelles. Il voit une seconde étape de la libération intellectuelle dans le passage du protestantisme au rationalisme qui supprime l'intermédiaire du Livre lui-même : « On commence par dire : arrière le Prêtre : Interrogez le livre. On finira par dire : Arrière le livre. Interrogez la raison. » Et, d'une façon générale, M. Fabre semble considérer que le phénomène protestant fut un facteur de progrès et de libération intellectuels et sociaux. La thèse est contestable, mais l'auteur note également que « la Réforme prit une grande extension chez les races germaniques. Les peuples latins, dit-il, s'en accommodèrent moins. C'est leur caractère de répugner aux demi-mesures ». Cette remarque apporte dans la discussion un nouvel élément de réflexion qui permet de remettre les choses au point. Ce peut être, en effet, une question de savoir si, comme l'a exposé ici même M. Péladan en une vigoureuse étude, le catholicisme, informé du danger que lui faisait courir sa propre dissolution, eût réagi contre elle de lui-même, c'en est une aussi, et plus discutable, de savoir s'il eût été en son pouvoir d'accorder sans périr à la pensée libre de l'humanisme tout ce qu'elle demandait. Quant au fait même de cette liberté de la pensée telle qu'elle s'est manifestée chez un Montaigne, un la Boétie, un Rabelais, un Erasme, un Léonard de Vinci, il n'y a pas à le discuter, il faut seulement le constater et l'on ne peut douter que l'Humanisme de la Renaissance ne renfermât un principe de libération intellectuelle infiniment plus rapide que la conception si féroce religieuse encore d'un Luther ou d'un Calvin, et alors, à l'égard de ce courant d'affranchissement complet que représentent la Renaissance et l'Humanisme, le courant protestant, puis le courant rationaliste apparaissent, non plus comme des principes d'affranchissement, mais, ainsi que j'avais l'occasion de le noter encore tout récemment, comme un pouvoir d'arrêt, comme des freins, et singulièrement forts, qui s'opposèrent, par la création de nombreuses fictions morales, à la liberté des vues intellectuelles. Sous ce jour, ce n'est plus dans l'ordre de la liberté qu'il faut évaluer les bénéfices de la pensée protestante et rationaliste, mais dans l'ordre de l'utilité vitale, de l'intérêt social. De telles considérations débordent déjà les cadres de ces analyses et y doivent demeurer inachevées, mais j'ai pensé faire voir l'intérêt que provoque l'ouvrage de M. Fabre en indiquant quelles perspectives il découvre par la façon dont les problèmes historiques et sociaux y sont posés. On rencontrera en effet les mêmes éléments d'intérêt dans les autres livres qui composent le volume et qui traitent notamment de la Rénovation philosophique et scientifique, de Descartes, de Pascal, de Spinoza, de Leibniz, des Penseurs français de Gassendi à Malebranche et des Penseurs anglais de Hobbes à Newton, en une suite de chapitres qui touchent, durant cette période de deux siècles, si féconde dans l'his-

toire de la pensée, à tous les sujets propres à émouvoir la sensibilité intellectuelle.

L'ouvrage de M. Fabre nous laisse au seuil du XVIII<sup>e</sup> siècle ; celui de M. René Berthelot traite de la philosophie du dix-neuvième, qui relève tout entière, selon sa valeur originale, de la notion d'évolution, expression concrète de l'idée du *devenir* dans son opposition à l'idée d'un monde statique entièrement *devenu* et régi dans sa totalité par d'immuables lois. **Evolutionnisme et Platonisme** est une réunion d'études, de conférences et de discussions dont le but va à distinguer, dans le domaine scientifique, l'idée même d'évolution des doctrines particulières de Lamarck et de Darwin, d'une façon générale, de toutes les interprétations qui ont été données du phénomène et qui pourraient devenir caduques sans que le principe même de l'évolution eût à en pâtir. Ces études renferment nombre de développements précis sur les théories de Lamarck, de Darwin, de de Vries, de Weissmann. Il renferme aussi des synthèses nouvelles faites avec les éléments dissociés de ces théories, celle, entre autres, pour laquelle M. Berthelot marque ses préférences et qui aboutit à une combinaison des systèmes de Lamarck et de Weissmann. Au point de vue philosophique, M. René Berthelot étudie l'idée d'évolution dans Spencer, dans Hegel et jusque chez Platon, ce qui s'explique par la préoccupation de l'auteur de faire place, dans la notion métaphysique de l'existence, à une part de rationalisme donnant un sens à l'idée de changement.

Continuant son étude du comtisme dans ses applications à la vie politique et sociale et s'efforçant, selon le vœu du fondateur de la doctrine, de rendre celle-ci accessible aux catholiques en quelques-unes de ses conséquences pratiques, M. Léon de Montesquiou, qui analysait récemment avec une sobre précision le *Système politique d'Auguste Comte*, décrit dans les **Consécrationes positivistes de la Vie humaine** les neuf sacrements institués par Comte pour solenniser en quelque sorte, à la façon de l'Eglise, et pour systématiser selon sa propre tendance les diverses périodes de l'existence. M. de Montesquiou a présenté cette part pratique du comtisme, qui rencontre dans la sensibilité individualiste une opposition instinctive, avec la force persuasive qu'ajoute à son talent d'exposition sa parfaite connaissance des conceptions d'Auguste Comte.

Dans un esprit tout différent, le comte Paul Cottin, dans une brochure intitulée **Positivisme et Anarchie**, classe Comte sur le même plan que Littré, parmi les tenants d'un agnosticisme où il voit un péril social.

L'Année philosophique de M. Pillon traite de l'Histoire de la philosophie la plus récente puisqu'elle contient l'analyse de 95 ouvrages parus en France au cours de l'année 1907. Mais elle ren-

ferme encore, avec la dernière étude de M. Brochard consacrée à *la Théorie platonicienne de la participation d'après le Parménide et le Sophiste*, avec le commentaire de M. Rodier sur *les Preuves de l'immortalité d'après le Phédon*, d'intéressantes contributions à l'histoire de la philosophie grecque. Elle contient enfin une savante dissertation de M. Lechalas sur les géométries non métriques et deux exposés analytiques et critiques d'une grande importance dus à M. Dauriac et à M. Pillon. M. Dauriac traite de *l'Essai sur les éléments principaux de la représentation*, le remarquable ouvrage publié l'an dernier par M. Hamelin quelques mois avant sa fin prématurée. Il prend texte de cet ouvrage pour développer avec beaucoup de pénétration les vues philosophiques particulières que l'auteur a exprimées et qui résultent des rapports souvent originaux qu'il a institués entre les catégories. Dans un article sur *les Lois de la Nature selon M. Boutroux*, M. Pillon, à propos de la thèse célèbre sur la Contingence des lois de la nature et du cours professé à la Sorbonne par M. Boutroux sur l'Idée de loi naturelle, étudie la doctrine de la contingence sous tous ses aspects. Il compare les conclusions de M. Boutroux avec les vues empiriques de Stuart Mill et de Comte, avec le pragmatisme de William James, les oppose au déterminisme de Taine et les met en parallèle avec les thèses du néo-criticisme dont elles se rapprochent, mais dont elles diffèrent pourtant sur certains points. Si quelques-unes des conclusions de M. Pillon ne me paraissent pas pouvoir être acceptées, son étude n'en constitue pas moins un des exposés les plus renseignés qui soient et les plus utiles à consulter sur cette question de la contingence à laquelle les thèses pragmatistes confèrent actuellement un renouveau d'intérêt, en même temps qu'elles obligent à la considérer avec une extrême circonspection.

L'ouvrage de M. Jules Huré, *les Voix de la Raison*, n'appartient pas, comme les précédents, à l'histoire de la philosophie. Une croyance et une philosophie personnelles s'y affirment. En une suite de pensées développées sous forme d'apologues, l'auteur y tire les conséquences d'une conception rationaliste et spiritualiste exposée en un volume précédent, *la Genèse du Monde*, et qui, excluant également la dogmatique des religions positives et les conclusions du monisme matérialiste, se fonde sur les données de la conscience, et postule la survie de la substance spirituelle.

**MEMENTO.** — M. Xénopol a publié récemment chez Ernest Leroux, en un in-8° d'environ 500 pages, une seconde édition de son remarquable ouvrage sur *la Théorie de l'Histoire*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur, avec sa double compétence d'historien et de philosophe, s'efforce de conférer à l'histoire la valeur d'une science, a été remanié en quelques-unes de ses parties depuis la première publication ; il a reçu également d'importantes additions. — A signaler chez Schleicher frères, dans la collection à 2 francs, une tra-

duction par M. Marcel Guymiot de *l'Education intellectuelle, morale et physique* de Herbert Spencer. M. Marcel Guymiot, on ne l'ignore pas, est déjà l'auteur d'une traduction des *Premiers principes*.

JULES DE GAULTIER.

### LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Hugo de Vries : *Espèces et variétés ; leur naissance par mutation*, traduit de l'anglais par Blaringhem ; 1 volume de la Bibliothèque scientifique internationale, 12 fr., Alcan. — H. Bouasse, Delbet, Durkheim, A. Giard, A. Job, Le Dantec, L. Lévy-Bruhl, Monod, Painlevé, E. Picard, Th. Ribot, J. Tannery, Thomas, *De la Méthode dans les sciences*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50, Alcan. — Memento.

J'ai déjà parlé, à plusieurs reprises ici, de l'opposition qu'on a établie entre les deux principales théories du transformisme : la théorie des transformations lentes et celle des mutations, dans laquelle les espèces et variétés nouvelles dériveraient des formes préexistantes par sauts brusques. Je crois que, s'il y a une erreur, elle n'est pas dans l'une ou l'autre de ces théories, mais bien dans leur *opposition* même ; l'évolution, qui est le résultat de phénomènes extrêmement complexes, a dû se faire suivant les mécanismes les plus divers, et il importe de rejeter toute explication trop exclusive.

La récente traduction de Hugo de Vries, *Espèces et variétés*, rendra de grands services à tous ceux qui cherchent à se rendre compte de ces mécanismes ; et nous devons remercier M. Blaringhem d'avoir abandonné pour un certain temps ses travaux si originaux sur la question, pour traduire en français la longue série des conférences faites par de Vries à Berkeley (Californie), pendant l'été de 1904,

Le savant Hollandais commence par rendre hommage à Darwin, qui, « avec un génie sans égal et un travail illimité, a établi les bases de la pensée moderne » ; la victoire, rapide et inattendue, du Darwinisme serait due à ses deux caractères principaux, à savoir : d'une part la quantité prodigieuse de preuves déduites de comparaisons, et d'autre part la démonstration de la possibilité de faire des recherches expérimentales sur la descendance elle-même. De Vries insiste encore sur la prudence apportée par Darwin dans ses écrits, mais il déplore que Wallace ne l'ait pas imité.

Wallace, dit-il, a même été si loin dans son admiration zélée et ardente pour Darwin qu'il a écrit sous le nom de Darwinisme des choses qui, à mon avis, n'ont jamais appartenu aux conceptions de Darwin.

De Vries s'efforce de montrer que Darwin avait entrevu aussi bien les mutations que les variations.

Darwin, dit-il, reconnaît deux cas possibles. Le changement peut se produire soit par l'apparition soudaine et spontanée de formes nouvelles

dans la souche ancienne, soit par l'accumulation graduelle de variétés toujours présentes et fluctuantes qui font dire communément que, dans une race donnée, il n'y a jamais deux individus absolument identiques. Nous appelons *mutations* la première catégorie de changement et nous désignons la seconde sous le nom de *variations* ou mieux, parce que ce mot est souvent employé avec d'autres sens, sous le nom de *fluctuations*.

Darwin admit ces modes d'évolution; Wallace rejeta les changements brusques et proposa les fluctuations comme le seul facteur. Tout récemment beaucoup d'auteurs, surtout en Amérique, ont abandonné l'opinion de Wallace.

Après cette conférence d'introduction, viennent trois leçons sur les espèces élémentaires. La grande majorité des biologistes regardent l'espèce comme la véritable unité dans la nature; avant Linné, l'unité adoptée était le genre ou groupement d'espèces; maintenant on cherche une unité plus petite que l'espèce linnéenne, et on démembré celle-ci. Les espèces systématiques telles qu'on les conçoit généralement consistent parfois en deux ou trois ou un petit nombre d'espèces élémentaires, mais, dans d'autres cas, elles renferment vingt, cinquante, ou même plusieurs centaines de formes constantes et bien différenciées. On fait la démonstration de ceci, soit avec les Pensées sauvages, soit avec la *Draba verna*, petite Crucifère annuelle commune en Europe et aux États-Unis. Il paraît naturel d'expliquer la grande variabilité de beaucoup de nos plantes agricoles et horticoles par le polymorphisme initial des espèces elles-mêmes; rien n'est plus obscur d'ailleurs que l'histoire de la plupart de nos plantes cultivées.

Les horticulteurs et les amateurs, en général, s'intéressent plus aux résultats qu'aux méthodes qui ont donné les résultats. Les fleurs et les fruits excellents se recommandent par eux-mêmes et il ne paraît pas y avoir de raisons de rechercher leur origine. Parfois, le nom du producteur est si connu qu'il ajoute de la valeur à la forme nouvelle et c'est pourquoi il y a intérêt à l'y joindre. L'origine et l'histoire de la plus grande partie de nos fleurs, de nos fruits et de nos légumes sont obscures. Nous acceptons ces formes comme elles sont, sans nous demander d'où elles viennent.

En agriculture, en horticulture, on emploie beaucoup le mot « variété »; mais celui-ci se trouve avoir des applications multiples. De Vries insiste beaucoup sur la distinction entre variétés et espèces élémentaires. Une espèce élémentaire est définie par un ensemble souvent très complexe de caractères, relatifs par exemple à la fois à la forme des feuilles et des poils, au nombre et à la taille des pédoncules floraux, à la largeur et à l'échancrure des pétales, à la forme des fruits, etc. L'espèce linnéenne *Draba verna* renferme deux cents formes dont chacune a son type propre qu'il est impossible de définir par un seul terme. Au contraire, un seul mot suffit d'ordinaire pour « exprimer la différence complète qu'une variété présente avec l'espèce

correspondante » ; un caractère en plus ou en moins, voilà ce qui définit la variété ; et quand ce caractère apparaît ou disparaît, nous ne sommes nullement surpris, car il nous est déjà familier ; dans beaucoup d'espèces, on peut voir apparaître des individus nains, des fleurs doubles, des fleurs blanches... Ainsi la variété apparaît tout simplement par la perte ou l'addition d'un seul caractère, assez commun ; elle peut être négative ou positive. Nous pouvons en quelque sorte prévoir les variétés, et non les espèces élémentaires. *Les variétés se trouvent être des sortes d'accidents locaux, qui ne possèdent « rien de réellement nouveau ».*

Cette manière de voir et la distinction sur laquelle elle est basée seront critiquées par certains, et cela sûrement parce qu'elles contrarient les préjugés des systèmes évolutionnistes à la mode. Evolution implique forcément apparition de caractères nouveaux ; or, une variété ne contiendrait rien de nouveau ; donc les variétés ne peuvent être à la base de l'évolution.

L'apparition de caractères réellement nouveaux n'est pas si fréquente qu'on le pense parfois. La prétendue nouveauté n'est le plus souvent que la réapparition de caractères qui sommeillaient dans l'être, de caractères latents, ou bien encore le passage d'un caractère actif à l'état latent. On lira avec le plus vif intérêt le huitième chapitre consacré à la discussion de ces caractères. Dans ces dernières années, on a fait beaucoup intervenir les « latences » en biologie ; il faut chercher ce qu'il y a derrière ce mot.

J'ai insisté sur la distinction entre espèce élémentaire et variété, car il m'a semblé qu'à propos d'elle l'auteur émettait les idées directrices du livre, celles qui permettent en particulier de comprendre ses conférences sur les croisements, sur les mutations, sur l'atavisme...

Pour de Vries, variétés et espèces élémentaires apparaissent en général brusquement ; je n'en dis pas davantage, ce côté des théories de l'auteur étant bien connu.

Le livre de de Vries est publié à un moment où il se produit une réaction très vive contre les idées du botaniste hollandais ; sa lecture n'en aura que plus d'intérêt.

### §

Quoi qu'il en arrive de la théorie, le nom de Hugo de Vries restera celui d'un grand biologiste. Dans l'étude des êtres vivants, de Vries a eu en effet le réel mérite de ne jamais séparer le point de vue morphologique du point de vue physiologique.

Avant de mourir, Giard rendait encore hommage à de Vries. Dans le chapitre « Morphologie » du livre : **De la méthode dans les sciences**, Giard soutient que, « quoi qu'on en puisse écrire, dire ou penser, le vrai naturaliste au sens complet du mot...

c'est incontestablement le morphologiste », et qu'un physiologiste, pour être un véritable biologiste, doit être également un morphologiste... Il suffit de citer d'ailleurs les noms de Galton, de Pearson, de Bateson... les créateurs de la « Biométrie », ceux de Morgan, de Prizibram, de Kammerer, de Barfurth... savants qui ont récemment jeté une lumière si vive sur les problèmes des régénérations et des auto-régulations, ceux de Mendel, de H. de Vries, de Correns, de Tchermak, auteurs qui, dans la fabrication des hybrides, combinent les particularités élémentaires de divers types morphologiques comme les chimistes produisent des corps nouveaux à l'aide des corps simples qu'ils ont su distinguer... il suffit de citer ces noms pour faire voir les rapports intimes qui unissent les deux ordres de connaissances, morphologiques et physiologiques.

Giard critique, avec juste raison, les physiologistes qui ne se préoccupent pas assez du point de vue de la forme. Nous ne sommes plus au temps de Claude Bernard, où la Morphologie n'était guère encore qu'« un inventaire de faits, un catalogue de formes dressées arbitrairement » ; depuis, la Morphologie a évolué, a pris sa revanche, et une belle revanche. Il suffit pour s'en convaincre de lire un excellent article de M. Caullery dans la *Rivista di Scienza* ; la Morphologie est devenue une science explicative, une science expérimentale, elle est devenue : « le registre historique des transformations que la matière vivante a subies et est en train de subir sous l'influence des forces physico-chimiques » ; elle a surpassé même la physiologie, qui, elle, opère dans le présent, et ne tient pas compte du facteur temps, du passé.

Puisque nous en sommes à critiquer la Physiologie telle qu'elle est en général pratiquée actuellement, je veux signaler la très intéressante étude de Le Dantec : « Physiologie », qui fait suite à celle de Giard. C'est une critique très fine, et assez juste, il me paraît, de la manière dont les successeurs de Claude Bernard entendent la physiologie. Elle montre que les physiologistes, quoique étudiant « les phénomènes de la vie », ne sont jamais si satisfaits que lorsqu'ils font, dans des verres à expérience, des observations ressemblant à celles de la chimie des corps bruts. S'il est indispensable d'étudier les transformations des aliments ingérés par l'organisme, il est intéressant aussi d'étudier les transformations de l'organisme ayant digéré et assimilé les aliments. « L'animal est plus intéressant que ce qu'il consomme, du moins pour le physiologiste. » Le Dantec s'élève vivement contre le paradoxe « la vie, c'est la mort », auquel l'autorité de Claude Bernard a donné une si néfaste célébrité ; il se demande pourquoi les physiologistes cherchent tant à tuer leurs animaux avec des poisons...

Il ne me reste plus guère de place pour parler des autres études



du livre : *De la Méthode dans les sciences*, et, même s'il m'en restait, ma tâche serait difficile, car tout est intéressant dans cet ouvrage fait avec la collaboration des savants « les plus représentatifs » de chaque science, et renfermant par conséquent des pages d'une indiscutable valeur. Ce qui manque dans ce livre, c'est peut-être l'unité ; mais en présence des contrastes d'idées et de tendances, on sera conduit à penser, à discuter, à critiquer, et il en résultera un réel profit pour chacun de nous, et aussi pour ceux qui pourront être soumis à notre influence éducative.

**MEMENTO.** — La librairie Schleicher continue la publication des volumes de l'*Encyclopédie d'enseignement populaire supérieur*. Après l'*Evolution des Mondes*, après l'*Histoire de la terre*, il est question aujourd'hui, dans l'ouvrage de M. J. M. Pargame, de l'*Origine de la vie*. L'auteur insiste surtout sur ce que les faits vitaux sont des faits physico-chimiques ; il écarte toute intervention d'une force vitale. Ouvrage très clair, avec de nombreuses figures.

Dans une de mes précédentes chroniques, où je parlais de Georges Cuvier (1<sup>er</sup> juillet 1908), il s'est glissé une erreur typographique qui m'a été signalée par M. Adolphe Paupe, le distingué bibliothécaire du Stendhal Club, et que je tiens à rectifier ici. La si gracieuse belle-fille de Cuvier y est désignée sous le nom de M<sup>lle</sup> Durancel, alors qu'elle s'appelait en réalité *Duvaucel*. La rectification a son importance, car ce nom a été souvent mal reproduit ; on trouve chez certains auteurs : Durancet. Dans la récente édition de la *Correspondance de Stendhal*, publiée par les soins de M. Paupe, figurent quelques lettres fort intéressantes adressées à Sophie Duvaucel, belle-fille de Cuvier, et où, d'après M. Paupe, celle-ci se révèle comme « une amie très originale d'Henri Beyle ».

GEORGES BOHN.

### ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Robert Hénard : *La Rue Saint-Honoré*, Emile Paul, 5 fr. — Fernand Bournon : *Blois, Chambord et les châteaux du Blésois*, H. Laurens, Collection des villes d'art célèbres, 4 fr. — A. Lerosey : *Loudun*, Champion, 3 fr. 50 — Octave Justice : *Essai sur l'Art français dans les monuments civils*, Oudin, 3 fr. 50. — Arnold Van Genep : *Religions, Mœurs et Légendes*, Mercure de France, 3 fr. 50.

**L'histoire de la Rue Saint-Honoré**, — la *croisée* de Paris, comme on disait au vieux temps, avec la rue Saint-Denis qui montait du sud au nord — c'est un peu l'histoire de Paris lui-même. C'est une des plus anciennes voies de la capitale et depuis l'époque romaine jusqu'aux jours sinistres de la Révolution, on y peut suivre, année par année pour ainsi dire, la suite des événements qui se déroulèrent dans la ville. Mais il est surtout curieux de retrouver, sur les anciens plans, le développement progressif de cette rue, limitée d'abord par la porte de Philippe-Auguste, devant le temple huguenot de l'Oratoire ; puis, sous Charles V, par une porte dont l'emplacement se

retrouve à la hauteur du Théâtre-Français ; ensuite, sous Charles IX, où elle s'allonge jusqu'à l'église Saint-Roch ; sous Henri IV et Louis XIII, qui reconstruisent une troisième porte presque dans l'alignement de l'actuelle, rue Cambon ; sous Louis XVI, enfin, où la rue Saint-Honoré rejoint le tracé de la rue Royale, qu'elle dépasserait sans doute si l'échafaud ne se dressait dans la perspective de la place de la Révolution. — Peu d'édifices importants toutefois, — à part le Louvre et ensuite le Palais-Royal — s'élevèrent dans ce quartier. C'est l'église Saint-Honoré, les Quinze-Vingts : plus tard Saint-Roch, les Feuillants, diverses fondations charitables ou religieuses dont l'architecture quasi-moderne ne devait offrir du reste que peu d'intérêt. Au coin de la rue Cambon, dont le percement date de 1715, on peut mentionner encore le dôme de l'Assomption, — anciennes Haudriettes — qui date de 1670. Mais des voies et monuments tout proches tiennent une grande place dans l'histoire parisienne : Saint-Germain-l'Auxerrois, les Halles et la rue de la Ferronnerie, les ruelles de bicoques qui se pressaient dans la grande cour du Louvre ; la chapelle de Sainte-Agnès, la Chapelle des Bons-Enfants, etc... Vinrent successivement les cérémonies, les fêtes, l'agitation de la minorité de Louis XIV ; les échauffourées de la Fronde ; plus tard les orgies de la Régence, enfin les émeutes qui furent le début de la Révolution française. L'histoire de la rue Saint-Honoré se confond dès lors avec celle du Paris moderne : mais nous devons rappeler que c'est au voisinage de la butte Saint-Roch, alors couverte de moulins, près de la deuxième porte Saint-Honoré, que fut donné, le 8 septembre 1429, l'assaut où fut blessée Jeanne d'Arc. — Précédé d'une importante introduction historique et agrémenté de plans anciens, l'ouvrage surtout anecdotique que donne M. R. Hénard sur *la Rue Saint-Honoré* a été établi avec beaucoup de conscience. Il est fourni abondamment en renseignements et en indications topographiques et constitue une excellente contribution à l'histoire du vieux Paris.

## §

La librairie Laurens a été, je crois, heureusement inspirée en confiant à M. F. Bournon la rédaction du volume qu'elle consacre à **Blois, Chambord et les châteaux du Blésois**, car il connaît bien la région où il a séjourné longuement et l'ouvrage qu'il apporte aujourd'hui est de bon aloi, point alourdi de discussions indigestes. C'est une monographie consciencieuse, qui se lit aisément et dit juste ce qui est nécessaire. — Je ne ferai pas ici l'historique du château de Blois dont la grande période commence avec les reconstructions de Louis XII, et de l'édifice primitif il n'est pour ainsi dire rien resté ; des bribes comme la tour du Foix ou la tour de Château-Renaud. On sait qu'avec l'aile de François I<sup>er</sup> et de la chapelle de Saint-Calais,

celle de Louis XII est la partie la plus remarquable de l'édifice qui peut bien être compté parmi les merveilles de la Loire. Mais Blois, outre son château, offre nombre de choses intéressantes : des églises comme Saint-Laumer, Saint-Saturnin (au faubourg de Vienne), la cathédrale Saint-Louis, toutefois qu'il n'y ait pas là un édifice comparable à ceux de Chartres ou d'Amiens ; de vieux quartiers, des maisons pittoresques, des hôtels d'une architecture précieuse, — hôtel d'Alluye, hôtel de Guise, hôtel Sardini — le pavillon d'Anne de Bretagne, de jolies fontaines comme celle qui porte le nom de Louis XII, Les restaurations, malheureusement nécessaires à Blois comme partout, semblent avoir pourtant été heureusement conduites, et ainsi l'endroit vaut autant par la beauté de ses constructions diverses que par les multiples souvenirs qu'elles rappellent. — Le volume de M. F. Bournon est complété par une notice sur Chambord, distant de 14 kilomètres, mais qui n'a de l'intérêt que par son château, — dont les fossés, comblés sottement par Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, pourraient être rétablis avantageusement. Un escalier de la cour, on le sait, a été reproduit dans la reconstruction de l'Hôtel-de-Ville de Paris. La lanterne du donjon est justement célèbre et il y a, à l'intérieur, un escalier à deux rampes contrariées qui est bien une curiosité architecturale ; l'unique réplique qui en existe, à notre connaissance, doit se trouver encore, à Paris même, dans une maison voisine du Palais-Royal. — Un dernier chapitre est consacré aux châteaux du Blésois : — Chaumont, qui date de Louis XI, dans son état actuel, et a tout le pittoresque des constructions féodales ; le donjon de Talcy, les ruines de Bury ; mais Cheverny, Ménars, Beaugard ont été remaniés ou reconstruits aux derniers siècles et n'offrent guère qu'un intérêt médiocre. — L'ouvrage a été abondamment illustré, comme de coutume, par d'excellentes photographies.

## §

M. A. Lerosey, — qui doit être, sauf erreur, curé du Martray, une des paroisses du lieu — a donné sur **Loudun**, petite ville de 4. 000 âmes, dans le département de la Vienne, et qui eut autrefois une importance beaucoup plus grande, une monographie consciencieuse, pleine d'indications et de détails précis, mais dont les matières, il semble bien, n'ont pas été suffisamment classées, ce qui entraîne souvent un manque de clarté dans l'exposition. — Loudun, ainsi appelé, d'après une étymologie fantaisiste et bouffonne de ce qu'on y aurait trouvé autrefois « l'os d'un homme » (*sic*) — a possédé un très fort château, dont il ne reste guère que le donjon, remontant, selon les uns, à l'époque romaine, selon les autres, et plus vraisemblablement, au comte d'Anjou Guillaume V. C'est une tour quadrangulaire avec des contreforts saillants et qui rappelle le célèbre donjon

de Loches (x<sup>ie</sup> s.). Le château de Loudun possédait autrefois plusieurs églises et même un palais qui fut détruit à l'époque d'Henri IV. L'enceinte, refaite sous Philippe-Auguste, mesurait un développement de 2. 200 mètres et à l'époque de sa fondation, si nous suivons bien M. Lerosay, elle aurait même constitué toute la ville, — avec églises, cloîtres, dépendances, etc. — fait qui se retrouve par exemple à Crépy-en-Valois (1). — L'auteur, après une partie historique un peu écourtée, donne aussi des renseignements nombreux sur les fondations religieuses de Loudun. C'est l'église Saint-Léger du château, l'église de la léproserie de Saint-Lazare, l'église Saint-Hilaire du Martray, l'église des Templiers, l'église Sainte-Croix — dont on a fait un marché, comme à Senlis — l'église Saint-Pierre, le Couvent des Carmes. Il reste encore une des portes au moins de l'enceinte, la porte du Martray; les autres ont été stupidement abattues en 1872; puis de vieux hôtels, des débris enclavés. Mais on a démoli l'hôtel du Roi de Sicile, qui était, paraît-il, une merveille; nombre d'habitations précieuses, et si Loudun mérite d'être étudié aujourd'hui, les ravages du modernisme comme partout s'y sont âprement fait sentir. — Le livre de M. Lerosay apporte encore des renseignements curieux sur l'ancienne organisation administrative et judiciaire du pays; sur la bataille de Moncontour (1569) et les ravages des protestants au cours des guerres religieuses; sur le procès du célèbre Urbain Grandier, la période révolutionnaire, et se termine par une partie biographique que je ne puis que signaler, car elle ne relève aucunement de cette rubrique. — Pour ceux qui médisent de l'état ecclésiastique, je dois mentionner cependant, outre l'existence dans le Loudunais, au vieux temps, de toute une famille de saints, — celle de saint Maximin, qui avait trois frères et une sœur sanctifiés comme lui, — pour la longévité le fait constaté en 1730 de trois religieuses qui possédaient un ensemble de *trois cent vingt-quatre ans!*

## §

**L'Essai sur l'art français dans les monuments civils**, de M. Octave Justice, sera certainement un ouvrage utile, car il doit aider à comprendre quelle sottise confusion on fait encore généralement de la *Renaissance* française et de l'art italien si lourd que l'on désigne sous le même nom. Il semble toujours que l'un soit sorti de l'autre, l'ait prolongé, lorsqu'en réalité ils n'ont rien de commun si l'on excepte l'usage du plein-centre. La Renaissance française est issue du gothique finissant et a donné une admirable floraison de châteaux, de palais, d'habitations privées; la Renaissance italienne

(1) L'auteur signale sur le château de Loudun les travaux et fouilles de M. Moreau de la Ronde, qui durent depuis vingt ans et apporteront sans doute, lors de leur publication nombre d'indications précieuses.

n'a produit que de lourdes bâtisses, et même le génie de Michel-Ange fut impuissant à l'animer. Enfin, c'est à cet art exclusivement français et l'une des plus admirables éclosions du génie de la race qu'il faut faire remonter les châteaux délicieux de la Loire, les merveilles de Chenonceaux, de Chambord, d'Ussé, d'Amboise; les palais de justice de Rouen et de Bourges; les hôtels de Cluny et de Sens. C'est la grande époque de l'architecture civile, comme la période gothique est l'épanouissement de l'architecture religieuse; et l'art de ce temps est bien un art exclusivement national, inspiré par les princes de la maison de Valois ou leurs ministres, — le duc de Berry, René d'Anjou, le cardinal G. d'Amboise, — mais qui eut ses écoles régionales, ses provinces. — L'étude de M. O. Justice, un peu rébarbative d'aspect et d'écriture rocailleuse, passe longuement en revue les productions de cette période admirable; on y trouve une bonne étude sur le château de Chenonceaux pris comme type; des chapitres très étudiés sur l'art et les artistes du moment, et dans un appendice, des notes sur les châteaux de la région, ou qui se trouvent de la même famille architecturale: Martainville, Meillant, Le Lude, Goutaine, Langeais, Montsoreau, Azay-le-Rideau, Blois, Maintenon, etc...

## §

Le livre de M. A. Van Gennep, **Religions, Mœurs et Légendes**, réunit de précieuses études, surtout d'ethnographie, touchant quelques points de l'histoire des mœurs (1); les idées et croyances souvent bizarres ou saugrenues des peuples demi-civilisés. Il faut bien le dire du reste, ces croyances sont surtout des *curiosités* et il importe peu qu'on puisse les codifier en systèmes. Mais on peut être heureux de retenir les articles très bien raisonnés qui traitent des choses de notre Occident, — par exemple sur *les Légendes des Saints, les Ex-Votos Bavarois et Tyroliens; le Symbole chrétien du Poisson; Survivance et invention dans le christianisme populaire; la Formation du Culte de la Vierge*. Une seconde partie du volume est consacrée à des études relevant davantage de l'ethnographie: *Climats, migrations de peuples et civilisations; les Débuts de l'Etat et ses rapports avec les groupements sexuels*, avec des considérations très remarquables, ainsi que dans *le Rôle des Germaines et la Renaissance italienne*; on y trouve encore de curieuses notes sur ce qu'on a appelé *le Bovarysme* (qui n'est, en somme, qu'un postulat d'ambition), — et la troisième partie concerne la linguistique. La plupart des études composant ce volume, — que M. Van Gennep a certes très bien fait de réunir — ont été publiées

(1) Je veux signaler les rapports sexuels avec *une vache*, où, paraît-il, certaines tribus de Madagascar voient un rite spécial — de *purification*, p. 63.

d'abord dans des recueils spéciaux : *la Revue des Etudes Ethnographiques, la Revue de l'Histoire des Religions, etc...*

CHARLES MERKI.

### QUESTIONS JURIDIQUES

*La Peine de Mort* (séances de la Chambre des Députés des 4, 11 et 18 novembre 1908). — Lacassagne. *Peine de mort et criminalité*, Maloine, 2.50.

La question de la suppression ou du maintien de la **Peine de mort** passionne périodiquement l'opinion publique. Dans tous les pays, elle a donné lieu, depuis plus d'un siècle, à des discussions interminables et qui se ressemblent toutes ; car les arguments échangés sont toujours les mêmes et, il faut le reconnaître, aussi peu concluants d'un côté que de l'autre. C'est probablement pour cette raison que la discussion s'éternise devant la Chambre des députés. A la tournure qu'elle prend, on ne peut prévoir quand elle finira. M. Puech, sans doute pour faire prendre patience à ses collègues, leur a rappelé « qu'en 1868 la question de la peine de mort avait été également examinée à la tribune de la Chambre des députés de « Suède, où elle avait donné lieu à un débat considérable. On y a « entendu soixante-douze orateurs, trente-cinq contre la peine de « mort, trente-sept pour le maintien de cette peine. La Chambre Suédoise, par 150 voix contre 69, a voté le maintien ».

Cela promet de beaux jours pour l'éloquence parlementaire. Pourvu qu'avant la fin des discours réclamant l'abolition de la peine mort on ne soit pas mort d'ennui !

Victor Hugo, en 1832, dans la préface du *Dernier jour d'un condamné*, a rassemblé les arguments en faveur de l'abolition. Il ne les avait pas inventés ; et, depuis, on n'en a pas produit d'autres.

Tout d'abord avec les ressources de son imagination romantique, Victor Hugo fait le récit de deux ou trois exécutions où le bourreau se montra particulièrement inhabile, ce qui fut l'occasion d'un spectacle odieux. Ceci n'est pas un argument touchant le principe de la peine de mort. Une décision de justice est mal exécutée ; on ne peut en conclure qu'il faut supprimer toutes les décisions de justice ; un mécanicien, par sa faute, occasionne un accident de chemin de fer ; on ne peut en conclure qu'il faut supprimer la circulation sur les voies ferrées. Dans les exemples cités par Victor Hugo, le bourreau fut maladroit ou était pourvu d'instruments défectueux ; c'était déplorable, évidemment, mais il n'y avait qu'à prendre les mesures nécessaires pour empêcher le retour de ce scandale.

Cela n'est pas commode, j'en conviens, car il n'y a pas d'école professionnelle pour les bourreaux, et avant de les installer dans leurs fonctions, il serait assez difficile de leur faire subir un examen

de capacité. Encore un métier qui s'en va ! Autrefois, il eut cependant ses apologistes : Joseph de Maistre magnifia en ces termes le bourreau : « Il est créé comme un monde... Toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur lui : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible ; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. »

Jadis, la profession valait la peine qu'on s'appliquât, car ses profits étaient grands. Le bourreau touchait, entre autres choses, une dîme particulière : la *havée*, et, sans qu'on ait jamais bien su pourquoi, il percevait un impôt sur les plaisirs : chaque fille de mauvaise vie lui devait quatre deniers par semaine. Si cette rétribution avait été maintenue, le bourreau, actuellement, serait peut-être l'homme le plus riche de Paris.

Après avoir lancé à l'échafaud sa malédiction romantique, Victor Hugo examine les raisons des partisans de la peine de mort.

— Il importe de retrancher de la communauté sociale un membre qui lui a déjà nui et qui pourrait lui nuire encore ?

« Pas de bourreau où le geôlier suffit. »

— Il faut que la société se venge, que la société punisse ?

« Ni l'un ni l'autre. Se venger est de l'individu, punir est de Dieu. »

— Il faut faire des exemples ? il faut épouvanter par le spectacle du sort réservé aux criminels ceux qui seraient tentés de les imiter ?

« Eh bien ! nous nions d'abord qu'il y ait exemple. Nous nions que le spectacle des supplices produise l'effet qu'on en attend. »

On le voit, c'est assez simple comme argumentation ; et l'on n'est guère plus éclairé qu'avant.

Après cet exercice de rhétorique qu'il tient pour une réfutation, Victor Hugo croit faire triompher la thèse de l'abolition dans ce dilemme :

« De deux choses l'une :

« Ou l'homme que vous frappez est sans famille, sans parents, sans adhérents dans ce monde... et alors de quel droit tuez-vous ce misérable orphelin ? Vous frappez un innocent.

« Ou cet homme a une famille ; et alors croyez-vous que le coup dont vous l'égorgez ne blesse que lui seul ?... En le tuant, vous décapitez toute sa famille. Et ici encore, vous frappez des innocents.

« ... Et songez-vous sans frissonner à ce que deviendront ces petits garçons, ces petites filles, auxquels vous ôtez leur père, c'est-à-dire leur pain ? »

Les adversaires auraient pu lui répondre qu'ils avaient d'abord à songer aux petits garçons, aux petites filles, auxquels l'assassin a ôté

leur père ; et qu'avant de témoigner tant de sensibilité à l'égard des criminels, il faut penser à leurs victimes.

Le débat devant la Chambre n'a apporté aucun argument nouveau. Les partisans du maintien de la peine de mort ont invoqué l'augmentation constante et réellement inquiétante des attentats contre les personnes, des « crimes de sang », et la nécessité de châtimens capables d'effrayer les criminels.

M. Georges Berry a demandé qu'on eût au moins autant de sollicitude pour les victimes que pour leurs assassins.

Vous avez pitié du coupable qui va subir sa peine ; ne trouverez-vous pas un peu de compassion aussi en faveur de celui qui a subi la peine de mort sans l'avoir méritée ?

Croyez-vous donc que les crimes qui se commettent ne présentent pas l'horreur des exécutions, et même ne la dépassent pas ?

Voici à ce sujet un fait dont jeme souviens ; il ne date pas de longtemps. Il s'est passé il y a dix-huit mois dans une maison d'Auteuil, que des rôdeurs croyaient inhabitée.

Ces dévaliseurs de villas entrent par la fenêtre et, après avoir bu les bouteilles de vin qu'ils avaient trouvées dans l'office, se mettent en demeure de piller la maison.

En parcourant les chambres, ils pénètrent dans un cabinet où dormait un gardien. Celui-ci, réveillé en sursaut, se cache sous sa couverture, espérant n'être pas remarqué : mais les dévaliseurs l'ont aperçu, ils enlèvent la couverture qui couvre son visage, saisissent chacun — ils étaient sept — une bougie allumée et dansent une ronde autour du lit placé au milieu de la pièce en chantant le *De profundis*. Pendant une demi-heure ils font subir à ce gardien mille morts. Puis, leurs chants terminés, ils se précipitent sur lui et l'étranglent.

Croyez-vous que ce gardien n'a pas subi plus de souffrances que tous les assassins que nous verrons exécuter ? Assurément si ! Ayez donc un peu de pitié pour ceux que l'ont tué, avant d'en éprouver pour ceux qui ont tué. Que voulez-vous ? J'ai un faible. Je commence par prendre parti pour les honnêtes gens avant de prendre parti pour les assassins.

Le grand argument des abolitionnistes est que la peine de mort est irréparable.

L'argument est puissant ; mais le rapporteur, M. Castillard, y a répondu d'une façon excellente.

De nos jours, la culpabilité de l'accusé est soumise à une série d'examens minutieux avant que la peine capitale reçoive son exécution. Elle est examinée successivement par :

- Le parquet de première instance ;
- Le juge d'instruction de première instance ;
- Le parquet du procureur général ;
- La chambre des mises en accusation ;
- Le parquet de la cour d'assises ;
- Le président et les magistrats de la cour d'assises ;



Le jury, composé de douze citoyens indépendants ;

Le bureau des grâces et le conseil d'administration du ministère de la justice ;

Le garde des sceaux ;

Et enfin, le chef de l'Etat.

La procédure actuelle offre donc toutes les garanties qu'on peut humainement désirer, et l'irréparabilité de la peine de mort ne présente pas le même danger qu'autrefois.

Il est certain que, durant ces trente dernières années, chaque fois qu'un doute, si mince fût-il, subsistait touchant la culpabilité du condamné, la condamnation a été commuée ; il est non moins certain que les tendances actuelles ne vont pas à l'encontre de cette prudence et qu'on n'exécutera plus que ceux qui auront avoué, ou auront été pris sur le fait, ceux sur la culpabilité de qui aucun doute ne peut exister.

Les abolitionnistes semblent maintenant s'attacher particulièrement à l'argument suivant : « Vous risquerez d'exécuter des fous ; et cela sans même vous en douter, car il y a des gens dont la folie ne s'est révélée qu'à l'autopsie. »

J'avoue que l'argument ne me touche pas. Je ne comprends la peine de mort que comme un moyen exemplaire de supprimer un individu dangereux, et je ne vois pas quel intérêt social il y a à conserver un fou criminel.

La conclusion de M. Castillard résume parfaitement la pensée de ceux qui réclament le maintien et l'application de la peine capitale.

Nous nous contentons de penser, avec les gens à l'âme simple qui forment la grande majorité de nos concitoyens, avec la masse du peuple français, qui n'est pas dénuée de bon sens, croyez-lé bien, qu'il faut avant tout, à une époque où la criminalité augmente au lieu de diminuer, protéger énergiquement les honnêtes gens contre les malfaiteurs ; nous pensons humblement avec les braves gens, dont le cerveau est dépourvu de subtilité, qu'au lieu de nous attendrir sur le sort des criminels il vaut mieux porter notre sensibilité et notre amour de l'humanité du côté des victimes qu'ils peuvent multiplier. Nous pensons, en outre, malgré les théories magnifiques des abolitionnistes, qu'en vertu d'une loi de nature appelée l'instinct de conservation, la peine de mort arrête plus sûrement le bras des assassins que la menace d'un internement dont la durée est toujours problématique et soumise à des aléas. Non, Messieurs, pas de fausse sensibilité ! pas de fausse humanité et surtout pas de *bluff* humanitariste !

### §

D'ailleurs, malgré les affirmations contraires des abolitionnistes, beaucoup de criminalistes, et non des moindres, sont partisans de la peine de mort.

Voici à cet égard une lettre de M. Léveillé, l'éminent professeur de droit criminel à la faculté de Paris. Elle a été lue à la tribune.

Monsieur le rapporteur et cher ancien collègue,

Dans la discussion relative à la peine de mort, M. Willm m'a, paraît-il, compté parmi les abolitionnistes. L'honorable député a été tout à fait mal informé. J'ai pendant vingt ans professé le droit criminel à la faculté de Paris ; j'ai toujours soutenu la légitimité de la peine capitale, appliquée sans exagération et sans faiblesse aux grands criminels. J'ai soutenu avec fermeté la même thèse à la tribune de la Chambre, aux côtés du président actuel du Sénat, M. Antonin Dubost.

Plus récemment, la société des prisons ayant repris l'examen du problème et m'ayant prié d'exprimer mon avis, j'ai répondu, toujours dans le même sens, que les pouvoirs publics ne devaient pas renoncer à l'emploi du châtiment le plus redouté des malfaiteurs et du même coup désarmer la défense sociale contre les pires attentats.

Je crois même me souvenir que je terminai mes observations adressées à la société des prisons par ces quelques mots :

« La réforme poursuivie... » — c'est-à-dire l'abolition de la peine de mort — «...devrait, pour être sincère, être ainsi formulée : Désormais, la loi ne garantira plus en France que la vie des assassins... »

M. Lacassagne, le savant professeur de médecine légale à l'université de Lyon, dans son dernier livre : **Peine de Mort et Criminalité**, n'hésite pas à conclure, lui aussi, en faveur du maintien de la peine de mort ; mais il voudrait qu'à la décapitation publique fût substituée la pendaison dans la cour de la prison.

Je partage absolument son opinion. Ce qui est exemplaire, ce n'est pas le spectacle de l'exécution. Au contraire, ce spectacle agissant sur certains esprits morbides devient une excitation. Le fait a été maintes fois constaté et sert habituellement d'argument contre « l'exemplarité » de la peine de mort. La peine de mort n'est exemplaire que par la terreur qu'elle peut inspirer. Or, le spectacle des exécutions publiques et les abondants récits qu'en publiaient les journaux n'avaient rien de terrible, j'entends par là qu'ils n'excitaient pas la terreur. Ils provoquaient le dégoût ou excitaient une curiosité malsaine ; rien de plus.

Au contraire, la peine de mort devient effrayante lorsque son exécution est entourée de mystère. Il faudrait que le condamné fût retranché du monde aussitôt après le prononcé de la condamnation ; qu'on ne le vit plus, qu'on n'entendît plus parler de lui, — sauf, bien entendu, dans le cas où il serait gracié. Il entrerait dans le mystère de la mort en sortant de la Cour d'assises. Sa fin n'aurait plus rien de théâtral. Et c'est cela qu'il faut réaliser. Car l'apâche est au fond un cabotin qui veut vivre des crimes dont le récit ou la lecture ont excité son imagination perverse, et l'exécution publique ne l'effraye qu'à demi parce qu'il y voit l'occasion de tenir un dernier rôle sensationnel en crânant devant « la Veuve », et qu'il espère

ainsi prendre rang parmi les grands Exemples dont les apaches conservent le souvenir et s'entretiennent avec exaltation.

JOSÉ THÉRY.

### LES REVUES

*Revue du Temps présent* : M. E. Millaud montre Victor Hugo à une séance du Sénat. — Un poème de M. Cathard. — *La Revue de Paris* : la succession de Hollande considérée comme un danger pour la paix internationale. — *La Revue hebdomadaire* : le centenaire d'Erfurth, par M. Paul Adam. — *Le Voile de Pourpre*, nouvelle revue présentée par M. Henri de Régnier. — Memento.

M. Edouard Millaud donne à la **Revue du Temps Présent** (25 octobre) de « petites pages » qu'il intitule aussi « rondes d'ombres ». Nous en retenons celle-ci, où Victor Hugo sénateur nous est restitué par un de ses anciens collègues à la Haute Assemblée, tel qu'il y siégeait en 1884 :

Au Luxembourg, en une sérénité de fakir, Victor Hugo est assis dans son fauteuil de la salle des séances.

Il se recueille et règne.

Immobile, la tête légèrement penchée à droite, les yeux mi-clos, les mains jointes très haut sur la poitrine, le souffle perceptible à peine, les traits d'un calme auguste, le poète s'isole ainsi de longues heures. Personne n'oserait troubler la majesté du génie au repos, engourdi en une puissance de vie accumulée. A ses pieds, sous les tapis du Sénat, doit couler pour lui quelque fleuve invisible aux paillettes d'or.

Quels rayons et quelles ombres le sénateur de Paris voit-il loin, très loin de la Haute Assemblée! quelles chansons orientales entend-il? En son cerveau, quelles légendes se magnifient-elles au travers des siècles?

Avec quelles âmes chères, un instant fugitives, éloignées de lui, converse-t-il? Quels éblouissements lui viennent-ils de soleils harmonieusement situés dans l'espace?

Pourtant Victor Hugo a paru se mouvoir, il a légèrement changé de position; il sort d'un songe où il s'approcha de l'Être des êtres... Les sourcils épais se froncent sur les yeux en un arc d'un blanc de cygne. Le nimbe qui entoure le front du Mage endormi se dissipe avec les sensations du réveil. Chaque recoin du visage s'éclaire, j'évoque l'image du Bouddha.

Quelqu'un est à côté du demi-dieu. Le Maître, d'un geste lent, tend la main et très bas murmure : « Je vous aime bien. »

Tout à fait éveillé, ranimé, vivant, Victor Hugo se prépare à quitter sa place. Il ignore quel orateur parla, quels applaudissements l'accueillirent, il n'a rien oui, rien regardé autour de lui, pour écouter quelque écho des heures barbares abolies, ou s'abandonner à quelque vision des temps futurs lorsque la terre donnera ses moissons à des peuples sans frontières, que la Justice, assise en un palais lumineux, trônera au-dessus des nations, que les Grâces sèmeront des roses sous les pas d'une humanité libérée du mensonge et du meurtre.

En ces jours se déchirera le voile de douleur que Schelling apercevait étendu sur toute la nature. L'éclatante vision de Victor Hugo sera réalisée.

Dans la même revue, je trouve, assemblés sous ce titre : *Vieilles*, des poèmes de M. C.-Francis Caillard, qui ne sont point sans mérite. C'est d'un art méticuleux qui tient à celui de Tristan Corbière, si l'on veut, ou procède peut-être de Coppée et de M. Francis Jammes, sans rien du mysticisme direct de celui-ci, ni de la supérieure ironie du poète des *Amours jaunes*, mais qui révèle une sensibilité très fine. Je voudrais citer *in extenso* cette pièce charmante dont vous ne lirez ici que certaines strophes :

LA CALÈCHE DE TANTE INÈS

La calèche est dans la remise  
Où le père Louis l'avait mise,  
Car nul n'y toucha plus depuis...  
Elle y rêve à son cher Jadis  
Où, pour le moins chaque dimanche,  
On allait sur la route blanche.  
Lors son cahin-caha très doux,  
Se rythmant sur les derniers coups  
Que le vieux chantre carillonne,  
Portait Dame Inès et sa bonne  
Depuis leur maison jusqu'au bourg  
D'un train lent comme le Saint Jour.

Tandis que la vieille dame et sa servante assistent à l'office divin, la calèche stationne « le long du mur de l'église ». Et le poète écrit :

Et la messe durait longtemps,  
Toujours faite des mêmes chants...  
Avec les tilleuls de la place  
Et le cercle des maisons basses,  
La calèche écoutait les sons  
De longs versets aux lents répons.  
Elle se sentait presque une âme  
Sainte comme la vieille dame  
— A qui le Paradis est dû —  
A force d'avoir entendu,  
En ouaille chrétienne accomplie,  
Les Messes, Vêpres et Complies.  
Madame Inès est morte... Et puis  
Louis et sa femme sont partis.  
La calèche est dans la remise  
Où son vieux cocher l'avait mise,  
Comme la sagesse d'antan  
Qui sous les tombes nous attend.

§

Un rédacteur anonyme de la *Revue de Paris* (1<sup>er</sup> novembre

ne compte pas moins de « quarante-et-un héritiers possibles de la couronne néerlandaise ». On le comprend d'avoir voulu, sachant ce fait, examiner ce grave problème de la « succession de Hollande ». Heureusement, la stérile Wilhelmina n'a pas encore atteint la trentaine et on a vu des primipares quarantenaires. Les « héritiers possible » actuels de cette souveraine ont de 3 à 67 ans ; et à ces deux extrémités de la liste, ce sont des héritières. On y trouve trois princes de Prusse. De tout cela, les Hollandais se moquent et le collaborateur de *la Revue de Paris* s'alarme. Ces temps derniers, on a fort parlé de la guerre, à propos des aventures marocaines et un peu de l'état des nations balkaniques. Faudra-t-il nous inquiéter aussi de la Hollande ?

Il y va de la paix du monde que la succession de Hollande soit réglée au mieux, c'est-à-dire définitivement et irrévocablement. C'eût été au gouvernement des Pays-Bas de prendre l'initiative. Il y a longtemps qu'on l'y convie. Des hommes d'Etat, les de Beaufort et les Kuyper, s'accordent enfin à demander une solution prompte et catégorique ; il est vrai qu'ils ont attendu d'avoir quitté le pouvoir ! Le moment semble venu d'éclaircir tout simplement ce point de droit.

Cette question de succession de Hollande est triple. Il y a d'abord l'interdiction au roi des Pays-Bas de « porter une couronne étrangère », interdiction qui, pour justifiée qu'elle soit, n'en est pas moins un obstacle au règlement de l'affaire. Le grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, le plus proche héritier de la reine, se trouve dans le cas prévu par l'article 23. Impossible de le proclamer roi, — selon la formule usitée en monarchie : *le roi est mort ! vive le roi !* — avant qu'il ait fait connaître son acceptation. C'est déjà grave. Et ce n'est pas tout : M. de Beaufort lui-même estime que cet héritier est, du fait de l'article 23, exclu de la succession. Première difficulté, première source de conflits.

Mais le bruit court que le grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach renonce à ses droits. Simple déplacement de difficulté, puisque ce renoncement ne peut être valable que sous la forme d'une abdication. Il faudrait, par conséquent, une déclaration publique, émanant du grand-duc en qualité d'héritier présomptif et confirmant qu'il renonce à tout jamais à la couronne de Hollande. Ici encore, on se heurterait à des contresens, car, les droits du grand-duc paraissant au moins discutables, il se pourrait bien qu'il commît une illégalité en y renonçant. Reste à savoir s'il n'en commettrait pas une, en obligeant les Hollandais à tenir compte de ses droits, de manière à provoquer soit un conflit dans le cas où le gouvernement hollandais serait de l'avis de M. de Beaufort, soit un interrègne absolument inutile et préjudiciable aux intérêts du royaume.

La libérale Hollande pourrait asseoir la République sur le trône vacant du Taciturne, comme dirait Joseph Prudhomme. L'anonyme écrivain effleure la question. Il paraît que ce dénouement, si simple et logique en apparence, ne contenterait personne et semblerait le résultat d'intrigues françaises. Alors ?

Quant aux « menées républicaines », il y a longtemps — nos voisins d'Espagne en peuvent témoigner — que la France a cessé d'être la terreur des monarchies. Et ce n'est pas la royauté néerlandaise — royauté démocratique et républicaine, s'il en fut — qui nous ferait dévier de notre ligne de conduite actuelle.

N'empêche que là où nos intérêts se trouvent lésés ou menacés, nous ayons un mot à dire. Or, il nous semble que la question de la succession au trône de Hollande est de nature à nous créer des ennuis. Et nous ne sommes pas les seuls à penser ainsi. Le moindre des ennuis, dont pourrait nous gratifier cette question si embrouillée, serait d'avoir à intervenir dans un conflit causé par des difficultés d'interprétation de droits ou de textes.

Faut-il l'avouer ? de telles perspectives ne nous « arrangent » que médiocrement. Et ne serait-ce point pousser l'abnégation un peu loin que de consentir à ce que la Hollande marchât à sa perte, alors que sa politique d'imprévoyance nous ferait courir les plus grands risques ? Elle aurait beau nous dire que son amitié est à ce prix : nous préférerions à son amitié son estime.

Vous reconnaîtrez à l'embarras de ce style trop fin le faire d'un tout petit-fils de Talleyrand. Il faut que les trois étoiles de la *Revue de Paris* cachent un bien grand diplomate.

### §

*Le Centenaire d'Erfurth* ! M. Paul Adam est tout entier et prestigieux, dans ces belles pages qu'il vient de publier à la *Revue hebdomadaire* (31 octobre). Clairvoyant, attentif, habile à établir des rapports insoupçonnés entre des faits, M. Paul Adam couvre d'un regard toute la terre et tout un siècle. Et sa plume fastueuse de penseur lyrique jette les idées, les images, les couleurs, dans une fresque magnifique.

L'entente franco-russe conclue dès le début de septembre 1807 enregistre le résultat de la politique conçue au bivouac d'Austerlitz, lorsque la première rencontre avec les forces imposantes du Nord et une victoire difficile eurent suggéré le besoin d'une alliance redoutable. Foi renforcée par les massacres d'Eylau, le résultat longtemps indécis de ce combat, la fatigue des soldats criant : « La paix, la paix », pendant que les chirurgiens amputaient avec les instruments noués par des mouchoirs à la main morte de froid, pendant que les aides, faute de toile, pansaient les blessures, dans la neige, avec les papiers des registres. La vigoureuse action sur Friedland, l'évidence de l'avantage consécutif à toute une saison de brillantes manœuvres raffermirent la confiance des Français et de leur chef, en leur étoile. Néanmoins, lui se garda d'omettre, passé la griserie du triomphe, ses réflexions d'Austerlitz et d'Eylau. Les masses moscovites constituaient la force qui pouvait, avec la sienne, tenir l'Europe en tutelle. Manier habilement cette multitude, la dresser tout entière, la lancer sur la Moldavie, la Valachie, même sur Byzance, aider à cette conquête le tsar vaincu, c'était, pour Napoléon, s'ouvrir le chemin de l'Iran, des Indes, effrayer l'Angleterre, contraindre à la paix générale les amis de Pitt et Cobourg. Telle fut

la pensée qui guida les conversations de Tilsitt et les conversations d'Erfurth, qui dicta les correspondances échangées entre Paris et Pétersbourg, de l'été 1807 à l'automne de 1808, il y a juste un siècle.

En nulle autre ère de son histoire, il ne fut permis à la France d'agiter de pareilles espérances, car elle ne connut jamais une telle époque de gloire. Il est déplorable que ce centenaire n'ait été le thème d'aucune fête, d'aucune commémoration. Tilsitt pourtant nomme l'apogée du geste que fit la nation pour affirmer le libéralisme encyclopédiste. Et l'apostolat de cette idée différencie les Français de tous les autres peuples. La révolution d'Angleterre ne dépassa point les contours de l'île. La révolution française a suscité les exploits de Miranda et de Bolivar dans l'Amérique latine, les révoltes constitutionnelles de 1820 en Espagne et à Naples, l'indépendance de la Grèce, l'établissement du contrôle parlementaire en 1848 dans les pays civilisés. Elle a substitué, sur le Vieux-Monde, la Loi au Roi, la logique de l'esprit national à l'intérêt des castes conquérantes. De Tilsitt à Erfurth, de 1807 à octobre 1808, la France parut si grande que, tout un siècle, les races imitèrent sa politique, au Brésil comme au Japon, à Berlin comme à Vienne ; naguère à Pétersbourg, où les Cadets représentent l'esprit de nos conventionnels, hier à Constantinople, où les Jeunes-Turcs saluèrent, avec le chant de notre *Marseillaise*, l'avènement de leur parlementarisme.

Il faut avoir réalisé ce violent et lumineux raccourci, pour écrire le bref alinéa que voici, et où l'on voit bien que M. Paul Adam est satisfait de la démonstration faite, comme le serait un maître algébriste :

L'empire ne fut qu'un moment de la Révolution, et le moment de son geste le plus apostolique, en quelque sorte.

Et plus loin il constatera simplement :

Le 27 septembre 1808, les deux empereurs s'embrassèrent dans la banlieue d'Erfurth ; mais ce n'étaient plus les confiances échangées sur le radeau du Niémen. Alexandre avait perdu son admiration pour le vainqueur de Friedland. Le tzar ne parla point de Constantinople. Il exigea seulement les mains libres en Moldavie et Valachie, soucieux d'accomplir le reste de la besogne loin du hâbleur qui lui jetait aux yeux la poudre du Théâtre Français transporté là, sonore sous le cothurne tragique. Uniquement pour la galerie, les deux Césars se serrèrent la main après le vers célèbre :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Or, voici la leçon que M. Paul Adam nous propose après cet éblouissant tableau d'un siècle du monde :

L'individualisme de Napoléon gâcha l'effet de ses talents. Détrôner les rois, en créer d'autres, et soi-même devenir le roi des rois, le souverain des souverains, en tenant Alexandre lié par des promesses dont l'Autriche avertit empêcherait la réalisation ; être le seul géant de l'Europe : c'est là désormais le vœu fol qui mènera l'Homme de Brumaire à Moscou pendant que les Espagnols délivrés s'adapteront la constitution française et libérale de 1791. Et l'Europe applaudira ce peuple qu'imitera toute la Russie de

1812, toute l'Allemagne de 1813, toute la ruée des nations jadis confiantes dans les principes du drapeau tricolore, ensuite excédées par la tromperie du « Robespierre à cheval ». N'avait-il pas dit à son entourage, après l'union avec Marie-Louise d'Autriche : « Notre oncle, le roi Louis XVI. »

Entre l'heure de Tilsitt et l'heure d'Erfurth, la France a tenu, dans les mains de son empereur, la possibilité d'établir à son profit, comme au profit de la Russie, l'équilibre définitif et pacificateur du monde. A réaliser les vœux historiques des tzars sur Constantinople et la réintégration de l'Eglise orthodoxe dans Sainte-Sophie, les deux empires d'Orient et d'Occident ressuscitaient. Entre eux, l'empire central et germanique se fût concentré sous le sceptre des Habsbourg fatalement dociles et d'ailleurs riches. Nos aïeux n'eussent point pleuré sur le désastre de Waterloo, ni nos pères sur celui de Sedan. Affranchis du féodalisme germanique, dotés alors des constitutions qu'ils possèdent maintenant, les peuples eussent gardé, pour la France encyclopédiste, cet amour que Goëthe manifestait devant Napoléon, le lendemain d'Iéna.

C'est l'œuvre ébauchée à Tilsitt, gâchée à Erfurth, que la Troisième République reprit, comme un legs de la Première. A cette glorieuse idée, l'Europe, depuis trente ans, doit la paix contemporaine, malgré la puissance expansive de l'empire germanique allié de la maison d'Autriche, comme Richelieu l'avait craint. A cette glorieuse idée, la France doit de jouer aujourd'hui, dans la Triple Entente, le rôle prédominant que lui reconnaissent l'Autriche, les Turcs, et les peuples des Balkans émus par l'avènement de la Bulgarie.

### §

*Le Voile de Pourpre*, qui paraîtra quatre fois par an, est présenté au public par M. Henri de Régnier, en ces termes :

Ce sont des jeunes gens qui fondent cette Revue.

Derrière le voile de pourpre qu'ils tendent au seuil du portique et dont ils me laissent soulever un pan, les voici réunis pour l'œuvre commune.

C'est un même culte pour la beauté qui les assemble. Chacun rend son hommage et apporte son offrande. Celui-ci la cisèle en vers ; celui-là la façonne en prose. Tous les tributs sont agréés. L'autel se pare de toutes les guirlandes.

J'aime beaucoup cette large hospitalité et cet éclectisme est de bon augure. Il promet que la nouvelle publication sera variée, libérale et vivante. Elle ne sera pas une égoïste manifestation de cénacle et d'école ; elle fera accueil aux efforts les plus divers et ce caractère même sera son meilleur signe de jeunesse. Il ne faudra donc pas y chercher une direction déterminée et exclusive.

**MEMENTO.**— *Le Correspondant* (25 octobre). Napoléon III et l'Impératrice Eugénie. — La question Régnier-Bazaine, par M. H. Welschinger.

*Roman et Vie* (5 novembre) : un curieux conte de Mark Twain, « Perce ! mon ami, perce ! » — « Milton et le Divorce », par M. A. de Neuville.

*Les Chimères* (15 octobre). Poèmes de MM. Muselli, N.—O. Gaule, A. Ber-



trand, R. Toscan, R. Vincent, et une nouvelle pittoresque de M. A. Machard : « Le Mort ».

*Le Feu* (1<sup>er</sup> novembre) : « Intérieur », poème de M. R. Vallery-Radot.

« *Élégie intime* », par M. E. Henriot.

*La Revue* (1<sup>er</sup> novembre) : « Bernard Shaw », par M. Charles Chassé. —

« Encore la peine de mort », par M. Maurice Leven.

*Revue bleue* (31 octobre). — Lettres inédites de Gambetta à Mme J. Adam. — « Rousseau à Ermenonville », par M. Ed. Pilon.

*Les Entretiens idéalistes* (25 octobre) publient la fin de l'étude de M. Joseph Serre : « les Hypothèses sur Lourdes », et des poèmes de M. Louis Even.

*La Nouvelle Revue* (1<sup>er</sup> novembre) : très curieuse étude de M. Louis Jacob, sur la manière dont fut accueillie en Europe la nouvelle de « la mort de Napoléon I<sup>er</sup> ».

*La Grande Revue* (25 octobre). — « Souvenirs sur Richard Wagner », par M. Angelo Neumann.

*Poesia* (octobre). — Poèmes de MM. Saint-Georges de Bouhélier, Léo Larguier, Paul Hubert, Foulon de Vaulx, Jean Balde, de Mme Marie Dauguet et un poème en prose, « Pensées-Pierreries », de Mme Cœcilia Vellini.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

P. S. — Dans mon précédent article, citant une étude de MM. Tharaud, j'ai écrit : MM. Jérôme et Joseph Tharaud. Nos lecteurs ont rectifié d'eux-mêmes ce lapsus : le prénom du cadet des frères Tharaud est JEAN.

C.-H. H.

### LES JOURNAUX

La Beauté (*L'Eclair*, 19 novembre). — Les Argas (*La Nature*, 14 novembre). — Malthusianisme (*Le Malthusien*, novembre).

Une Américaine qui fait de la sculpture, Miss Berevidge, ayant proclamé qu'elle n'avait trouvé que parmi ses compatriotes le type de la beauté *idéale*, *L'Eclair* interrogea à ce sujet différents artistes et publia leurs réponses. Maintenant, il a demandé au D<sup>r</sup> Paul Richer, artiste et médecin, notre Perrault, de résumer ces réponses et d'en faire la critique. La question n'est rien moins que celle du beau absolu. Les artistes d'aujourd'hui ne s'en préoccupent guère :

Il n'en est pas moins vrai, dit M. P. Richer, que, dans la recherche de ses modèles, tout artiste se fait une certaine idée en rapport avec son goût, avec ses sentiments. Mais cette idée, cet idéal, si l'on veut employer ce mot, n'a plus rien de tyrannique. Il n'est pas absolu, il est purement individuel, il change avec les temps et avec les hommes ; il faut même convenir qu'il est, somme toute, assez vague. Il a un peu le flou d'un rêve. Il est comme insaisissable et fuit le plus souvent lorsque l'artiste tente de le fixer. C'est Michel-Ange qui dit : « Mon désir est toujours trompé quand ma statue sort du marbre comme une femme qui s'élançait hors du bain. A travers de l'imagination, comme au travers de l'onde, on rêve des formes élégantes et pures qui perdent leur beauté une fois sous le soleil. » Quel artiste, son

œuvre achevée, n'a pas plus d'une fois éprouvé cette rancœur dont parle le grand maître de la Renaissance!

Aussi l'artiste consciencieux et avisé cherche-t-il dans la nature même un refuge contre ses incertitudes et ses déceptions. « Applique-toi à observer la nature, dit Albert Dürer à son élève, et ne t'en laisse pas détourner pour suivre ton bon plaisir, en te figurant que tu trouverais mieux que toi-même. » Combien de grands artistes se sont proclamés les humbles servants de la nature! Ce qui n'empêche pas qu'il existe entre l'œuvre de chacun de ces artistes les dissemblances les plus grandes, bien qu'ils aient tous puisé à la même source. C'est que, quelque scrupule qu'il mette à imiter la nature, tout véritable artiste marque son œuvre d'une empreinte personnelle qui est le propre de l'œuvre d'art. Il le fait d'ailleurs à son insu et comme malgré lui. On sait, pour ne citer qu'un exemple, que nul plus que Barye n'étudiait la nature avec une conscience infatigable. « Ensuite, dit Guillaume dans la remarquable notice qu'il a consacrée au célèbre animalier, et sans qu'il s'inquiétât du comment, sa personnalité s'ajoutait aux données acquises. Ses matériaux étant scrupuleusement rassemblés, son génie faisait le reste. »

Nous voilà loin de ces soi-disant règles du beau qui, au dire des théoriciens, devraient régenter l'art. Nous voilà loin de cette norme unique, de ce type idéal que miss Beveridge croit avoir découvert.

Pour ce qui est de la beauté féminine, l'histoire de l'art ne manque pas d'être fort instructive. Nous ne voyons pas seulement chaque artiste adopter un type très personnel, mais dans chacun des grands centres artistiques, comme à chacune des grandes époques de l'art, il règne un goût général, une sorte de mode si l'on veut, qui fait que les figures des artistes d'un même centre ou d'une même époque, quelque individuelles qu'elles soient, se ressemblent par bien des points et qu'il s'en dégage un type nettement caractérisé. Ces types, essentiellement différents les uns des autres, n'en ont pas moins réalisé l'idéal de tout un groupe d'artistes. Auquel miss Beveridge décerne-t-elle la palme? J'avoue, en ce qui me concerne, n'avoir pas l'assurance... américaine, et il me serait impossible d'indiquer une préférence. Les artistes que *l'Eclair* a consultés sont, en général, du même avis. Il en est bien trois qui tiennent pour l'idéal antique, six qui donnent le premier rang aux Italiennes et dix aux Françaises; mais la grande majorité, sous une forme variée, parfois pittoresque, le plus souvent en des termes fort justes, affirme que la beauté n'a point de patrie, que l'idéal artistique varie avec les hommes et avec les époques, que le beau est partout dans la réalité et qu'il appartient à l'artiste de l'y découvrir.

La théorie de l'idéal, règle unique de l'art, est en baisse aujourd'hui. Elle s'est sans doute réfugiée au delà de l'Atlantique.

Tout cela est très bien, mais cela ne nous dit pas quel est le type de la beauté américaine. Mais cela demanderait quelque développement et exigerait une image. Il y aurait une note bien amusante à rédiger sur ce point.

### §

On a beaucoup parlé des *Argas*. M. Troussart nous en donne, dans *La Nature*, des nouvelles précises :

Les journaux quotidiens ont relaté la désagréable aventure de cet instituteur de province qui, pendant plusieurs années, fut attaqué chaque nuit, lui et sa famille, par un ennemi inconnu qui lui suçait le sang jusqu'à l'anémie. Finalement, il fut obligé d'abandonner la maison d'école qu'il habitait, afin qu'on pût la nettoyer et la débarrasser de ces dangereux parasites, qui n'étaient pas des Punaises, comme il avait dû le supposer tout d'abord, mais des *Argas*.

Qu'est-ce donc que ces *Argas*, dont on avait peu parlé jusqu'ici, au moins comme parasites de l'homme, dans notre pays à climat tempéré ?

Il existe plusieurs espèces d'*Argas*. Ce sont des Acariens de la famille des Ixodidés et l'espèce dont il est question ici, l'*Argas bordé* (*Argas reflexus* Fabricius), est la seule espèce que l'on connaisse en France. Toutes les autres habitent les pays chauds sur les deux continents.

L'*Argas bordé* est un Acarien à peu près de la taille de la Punaise des lits, c'est-à-dire de 5 millimètres de long à l'âge adulte ; les mâles sont un peu plus petits que les femelles. Le corps est ovale, le dos plat avec des téguments finement chagrinés et une bordure mince, un peu relevée, formée par des plis radiés, ce qui lui a valu son nom. On remarque, en outre, dessus et dessous, des fovéoles, ou fossettes, appelées *patelles*, disposées concentriquement et diminuant de taille du centre à la périphérie : c'est ce qui donne à la peau, lorsqu'on examine l'animal à la loupe, cet aspect pustuleux qui l'a fait comparer à celle d'un crapaud...

Chez l'animal à jeun la couleur est d'un gris jaunâtre ; le dessin plus foncé que montre notre figure est dû à l'estomac que l'on voit, par transparence, chez l'acarien repu et plein de sang, formant une large plaque d'un brun violacé, bordée de festons qui indiquent les cœcums de l'appareil digestif.

Les jeunes, ou *larves*, sont presque orbiculaires, de 2 millimètres de long, avec le rostre découvert et les pattes, relativement plus longues que chez l'adulte, au nombre de trois paires seulement.

L'*Argas bordé* a d'abord été signalé dans les colombiers, où il attaque surtout les jeunes Pigeons : mais on le trouve aussi dans les poulaillers. En Roumanie, on dit avoir vu les larves sur le Cheval. Il est probable que l'espèce est répandue dans toute l'Europe.

Ces Acariens sont nocturnes et passent le jour dans les trous de mur, sous les boiseries ou dans les rainures du parquet, et c'est là que la femelle dépose ses œufs ; c'est seulement la nuit qu'ils viennent sucer le sang de leurs victimes. Il est facile de les surprendre en allumant une bougie : ils restent alors immobiles et se laissent écraser sans chercher à fuir. Ils ne se cachent pas dans les matelas, comme les Punaises.

Lorsqu'ils attaquent l'Homme, c'est presque toujours dans des chambres ou mansardes situées au voisinage d'un colombier, et par suite d'une des deux causes suivantes : ou bien les Pigeons ont été détruits et ne leur offrent plus leur nourriture accoutumée, ou bien les Acariens se sont reproduits en telle quantité qu'ils sentent le besoin d'envoyer des colonies dans toutes les directions.

On cite le cas de ce domestique qui habitait, à la campagne, une mansarde très proprement tenue et qui, malgré toutes ses recherches, ne pouvait arriver à savoir où se cachaient, pendant le jour, les ennemis qui l'attaquaient

toutes les nuits. On finit par découvrir que les Argas entraînent par l'étroit tuyau ménagé pour le passage d'un cordon de sonnette, et en grim pant à la file le long de ce cordon qui traversait le colombier voisin.

Il faut savoir, d'ailleurs, que ces Acariens peuvent supporter un jeûne indéfiniment prolongé. On a pu en conserver, pendant plusieurs années, sans nourriture, dans des tubes de verre hermétiquement fermés. Au bout de ce temps, ils étaient encore parfaitement vivants et se remettaient à piquer dès qu'on leur rendait la liberté.

Les Argas sont plus désagréables que dangereux. Ils sont de plus très difficiles à détruire, leurs œufs résistant à des températures énormes (140°).

### §

Les journaux malthusiens sont-ils pour quelque chose dans la diminution de la natalité? Pour bien peu, sans doute; ils sont un résultat, bien plus qu'une cause, les produits d'un milieu et non les créateurs de ce milieu. C'est peut-être aussi leur intérêt. Ils prouvent que le monde civilisé se désintéresse de plus en plus de la procréation. Tous les pays ont leurs journaux malthusiens. France : **Le Malthusien** (qui me donne ces renseignements); Angleterre : *The Malthusian*; Hollande : *Het Gellukting Huisgezin*; Allemagne : *Die Sozial Harmonie*; Espagne : *Salud y Fuerza*; Suisse : *la Vie intime*; Etats-Unis : *The american Journal of Eugénics*.

R. DE BURY.

## LES THÉÂTRES

VAUDEVILLE : *La Patronne*, pièce en 4 actes, de M. Maurice Donnay (6 novembre). — NOUVEAUTÉS : *Dix minutes d'auto* ! pièce en 3 actes de MM. Georges Berr et Pierre Decourcelle (13 novembre). — NOUVEAU THÉÂTRE D'ART : *Le Heurt*, pièce en 3 actes, de M. Paul Granet; *La Logique du Doute*, pièce en 2 actes, de M. Alfred Mortier (18 novembre) — Memento.

L'histoire banale d'un petit provincial, timide, gauche, embarrassé, plein de généreuses illusions, d'ambitions d'art et d'amour, et qui, grâce à la faveur d'une dame riche et élégante promu secrétaire d'un homme très puissant, peu à peu est conquis par l'atmosphère viciée du milieu où il doit vivre, que serait-ce, même aux yeux d'un romancier, même aux yeux d'un dramaturge, sinon un motif aisé pour définir en des situations joliment pittoresques l'évolution de sentiments qui s'ignorent ou qui hésitent? La précieuse innovation qu'a apportée à un tel thème l'ingéniosité de M. Maurice Donnay eût été, on le sent bien, de transférer l'intérêt, des sentiments qu'éprouve le jeune niais enthousiaste (et même, — jusqu'à un certain point ! — poète) aux sentiments par lui inspirés, sans presque qu'ils s'en doutent ni l'un ni l'autre, à **la Patronne**.

Le théâtre du Vaudeville a nécessairement monté cette pièce, selon

sa remarquable coutume, avec tout le luxe soigné de ses mises en scène. Le milieu opulent où se déroule l'action se prêtait à merveille à ce faste. On s'y étonnerait néanmoins que, à un acte qui doit être, je pense, le deuxième, les murs visiblement en toile d'un petit salon soient ébranlés et tremblent chaque fois que s'ouvre ou se ferme une porte. Sur la cheminée aussi, selon un errement qui peut se déplorer en d'autres théâtres non moins somptueux que le Vaudeville, la glace et son encadrement sont peints dans le décor. Cela serait en soi suffisamment choquant, si même nous n'y avions perdu de voir se multiplier par un reflet, quand il s'y mire, le visage merveilleux de M<sup>lle</sup> Marguerite Brésil, qui est, dès son apparition première, un prodige de séduction, un délice à tous les yeux. Elle joint à son charme inoubliable d'aspect une grâce aisée de la diction et la fraîcheur jolie de son talent. Il n'est pas de scènes parisiennes où l'on soit mieux qu'ici certain d'avoir à se réjouir de la beauté féminine qu'exaltent doublement l'éclatante science de se vêtir avec un goût et une recherche suprêmes, l'art de jouer avec une juste délicatesse et une fine intelligence Mesdames de Mornand, Dherblay, Delza, Farna, Lola Noyr sont à M<sup>lle</sup> Brésil de parfaites compagnes. Quant à M<sup>me</sup> Jeanne Granier, dont on ne peut ignorer la carrière déjà longue de triomphe ininterrompu, par la maîtrise, la sûreté, la simplicité, la profondeur d'expression sans apparente recherche, nulle au monde, nul ne la surpasse; rares déjà ceux qui l'égalent. Elle parfait, avec toutes les ressources heureuses de son autorité, ce que le rôle de Nelly Sandral, la patronne, garde, par la faute de l'auteur, d'indécision, d'imprécision du moins, par endroits.

M. Donnay n'a point osé, dirait-on, prendre courageusement son parti. Est-il las de « tirer des feux d'artifice d'esprit »? Peut-être. Il n'est guère concevable qu'un esprit aussi subtilement observateur, aussi lettré, se satisfasse à jamais de cette constante invention de pauvres et brillants concetti qui vont, non sans patauger parfois aux marécages du fangeux calembour, du coq-à-l'âne balourd à l'à-peu-près égrillard. Il n'en faut pas sans doute rejeter tout entière la valeur, et, quand ils se rencontrent au bon moment placés d'une main experte et ingénieuse, ce sont d'agréables fleurs, produites, si l'on veut, en serres chaudes, mais dont il serait fâcheux et ridicule de méconnaître l'éclat un peu factice, le parfum à la fois fragile et aigu. Henry Becque ni Molière n'en ont méconnu l'importance; Marivaux, dans son genre, Beaumarchais et, à maintes reprises, M. Donnay lui-même en ont tiré le meilleur de leur charme. Seulement, on court grand risque, à vouloir trop user d'un seul ressort, d'en énerver la trempe, d'en rompre la vigueur. M. Donnay, conscient de ce que ses premiers grands succès étaient dus en leur plus forte partie à un renouvellement comme spontané de l'esprit de mots et de reparties dont son

dialogue allègrement pimpant se rehaussait, s'était trop facilement laissé descendre à ne composer plus ses pièces qu'en vue de telles facéties, pour lui un simple jeu. Il ne prenait pas garde que plus elles croissaient en nombre, moins il prenait, au sujet de leur qualité, souci d'être sévère. Et l'on put, au moment où il entra à l'Académie française, remplir un grand journal quotidien de citations innombrables choisies dans son œuvre, dont la plupart auraient rebuté le zèle des faiseurs d'opérettes, découragé la sérénité hardie des pirates novellistes-à-la main!

Longtemps la satisfaction bête d'un public éberlué a maintenu naïvement M. Donnay dans la regrettable pratique de ce qui semblait devenir un système indéfectible. Mais le voici enfin qui voudrait s'échapper; qu'on lui fasse crédit, et il y saura parvenir. Dans *la Patronne*, le premier acte est trop conduit encore selon la méthode déplorable; il est pourtant joli, amusant, pittoresque; mais comme les *mots*, qui le composent, s'usent avec promptitude: à quoi sert, passée la surprise d'une répétition générale, la préparation que met Nelly Sandral à révéler le nom dont elle nomme tous ces petits jeunes gens pressés d'arriver, sans scrupule, sans délicatesse, audacieux, effrontés, avides et secs? La salle entière avant elle a murmuré: des « *gentlemuses* ». Il en est de même en quinze ou vingt circonstances, que les journaux et les privilégiés du premier jour ont pris grand soin de vulgariser. Mais ce qu'ils n'ont point laissé entendre, c'est l'émotion contenue du premier dialogue entre le jeune Robert Bayanne et l'éblouissante Adrienne Destrié; c'est tout le développement intime et discret, la lente et mystérieuse transformation du sentiment, maternel tout d'abord et peu à peu amoureux éveillé, de Nelly Sandral pour Robert Bayanne, à mesure que lui s'éloigne d'elle et que, épris de luxe et de vie facile, il se déconsidère lâchement. Le *poète* qui avait une petite amie dans sa mansarde et qui rêvait bien d'atteindre à du succès, sans précision, s'est mué en un petit gredin sinistre qui est sur le point de commettre une vilénie pour « arriver ». Nelly le surprend, le confesse, le fait pleurer, et le sauve, et comme en secret elle l'aime non plus en mère, en sœur aînée, mais en amante avertie et un peu douloureuse, en le sauvant, elle-même s'est examinée, elle a entrevu sa propre infamie, elle aperçoit les hontes d'une vie, toute belle en façade seulement, en réalité corrompue et encore plus corruptrice. Peu de grandeur tragique trouble plus, dans aucun théâtre, que l'instant de résolution attristée où elle prend sur elle de rompre avec un amant de plusieurs années, Vincent Le Hazay, ami sincère, fidèle et loyal. La scène est, au surplus, interprétée parfaitement par M<sup>me</sup> Granier et M. Abel Tarride.

Mais le premier acte trop chatoyant, qui déjà contient et dessine l'action de la pièce entière, forme un contraste qui déconcerte avec

le second, plus réservé, quoique l'esprit y soit encore abondamment dispensé, avec les deux autres où il s'efface au profit d'une délicatesse de la sensibilité, malaisée à soutenir au théâtre, peut-être trop subtile, et souvent aussi, il faut l'avouer, un peu hésitante, languissante. L'analyse d'une psychologie individuelle, où il est si amusant parfois de s'attarder, fait vite longueur dans une pièce, quand elle n'y est pas relevée par une succession animée de péripéties neuves qui en justifie l'opportunité. M. Donnay ne ménage pas les gradations ; il donne, de tout son poids, le moment qui importe dans une crise du sentiment, sans en préparer, autrement que par de vagues suggestions, l'avènement décisif et lent. De cette faiblesse peut-être naît pour lui le besoin de remplir les vides par du mouvement élégant et par de rapides et vains jeux d'esprit. Malgré la maîtrise avec laquelle sont traitées les situations capitales, aux troisième et quatrième actes, elles acquerraient plus de puissance si l'auteur avait pris souci d'en préparer la nécessité. Elles sont, en ce qu'elles sont, parfaites ; elles pourraient être autres, tout aussi bien. Nous nous trouvons déçus de n'y rencontrer rien que nous n'attendions, et sans la part, en plus, d'inattendu auquel nous étions en droit de nous attendre. Quand M. Donnay, avec aisance, comme il a su être le plus spirituel des auteurs dramatiques, se complaira à ne rechercher plus que l'enchaînement calculé savamment du drame et que l'émotion simple du dialogue, à quoi il parvient lorsque, trop rarement, il le veut, ses pièces ne présenteront plus le caractère hésitant ou hybride qui embarrasse, en présence de *la Patronne* ou telle autre de ses dernières productions, la sympathie qu'on voudrait lui montrer.

Les combinaisons les plus surannées, les plus veules du théâtre de Labiche se relèvent souvent par la mise en action de certains traits de caractère, par la force de certaines réparties ingénieuses et impromptues. Quand ces qualités d'ordre moyen et bourgeois font même défaut à une pièce dont jusqu'au ton, jusqu'au prétexte, jusqu'à l'action, du commencement à la fin, conservent une apparence irréaliste ou du moins improbable, et dont les répliques semblent de simples centons de vaudevilles éculés, le spectacle, comme, en cette occurrence, aux Nouveautés, **Dix Minutes d'Auto!** de la scène où s'évertuent les interprètes savants, MM. Decori et Germain, ou gracieux, Mmes Blanche Toutain, Sandry et Herrouët, se transporte sur le public de l'orchestre, des loges et du balcon qui, d'un sourire condescendant et pâle, se laisse illuminer le visage. Si le programme annonce que Mme Blanche Toutain est habillée par Chary et par quelle maison, au 2<sup>e</sup> acte, la lingerie est fournie, on s'éblouit plus encore le regard aux regards de maintes jolies spectatrices et aux somptuosités harmonieuses des toilettes moins effrontément signées que, durant les entr'actes, elles savent, au foyer, faire valoir.

Ah! les temps regrettés des juvéniles enthousiasmes! M. Alfred Mortier n'a rien abdiqué des fières ambitions ni des hardiesses désintéressées. Bien plus encore, il fait du théâtre, et il nous donne sans remords la joie d'entendre ses personnages parler une langue ferme, imagée et solidement rythmée. Il se soucie donc moins d'obtenir du succès que de réaliser sans concession l'idéal d'art dont il est obsédé. Et, chose de plus en plus étrange, on lui joue sa pièce, **la Logique du Doute**, dans un théâtre à côté, il est vrai, *le Nouveau Théâtre d'Art*, et il y conquiert, comme avant lui M. Souchon avec *la Fausse Nymphé*, M. Louis Payen avec *la Tentation de l'Abbé Jean*, l'attention et la faveur d'un public choisi et lettré.

Que son personnage principal, Henri, roule dans sa cervelle un chaos singulier de pensées confuses, de remords, d'incertitudes, de craintes, de résolutions trop promptes nerveusement arrêtées, on le sent à travers tout le premier acte délicieusement conduit, dans cette scène où la jeune et vierge épousée se livre avec une si ingénue confiance, un abandon si courageux et si pur. Et pourtant, tout flétri qu'on nous fasse entrevoir de ses dégoûts et peut-être de ses hontes sentimentales le malheureux Henri, quand précisément parce qu'il l'adore, la vénère et parce qu'il ne veut pas qu'un jour il puisse en cette pureté inouïe soupçonner quelque défaillance, quelque tare, quelque trahison même en rêve, il frappe sa femme dans son sommeil d'un coup de poignard au cœur, on s'explique si mal cette action brutale que l'auteur lui-même sent la nécessité d'en expliquer au public la logique. Si habilement présentée que soit cette explication, si sûrement qu'elle porte sur l'esprit des auditeurs, je pense qu'il eût fallu que l'action portât en soi sa justification; il eût été mieux qu'elle ressortît visiblement ou fût suggérée des conditions mêmes où elle se produisait, et que, en dépit d'exemples fameux chez, par exemple, Villiers de l'Isle-Adam, tout ce qui, dans une œuvre d'art, ne peut se comprendre ou se sentir qu'à la condition expresse d'être soutenu par de la dialectique, est une aberration. L'art montre, suscite, frappe, mais ne discute ni ne démontre. En dépit de ce contre-sens, la pièce de M. Mortier, avec ses qualités franches, graves et nettes, a réussi, et je m'en réjouis. Le premier acte, attachant dans sa plus grande partie, étonne à son dénouement, et le second acte intéresse et rassure.

**MEMENTO.** — Bouffes-Parisiens : *S. A. R.*, opérette en 3 actes, de MM. Xanrof et Chancel, musique de M. Yves Caryll (11 novembre). — Théâtre Déjazet : *L'Enfant de ma sœur*, vaudeville en 3 actes, de MM. Mouezy-Eon et Francheville (12 novembre).

ANDRÉ FONTAINAS.



CHRONIQUE DU MIDI

Le Cinquantenaire de *Mireille*. — Le Transfert du Museon Arlaten. — La Question d'Orange.

C'est au mois de mai que doivent avoir lieu, à Arles, les fêtes du **cinquantenaire de Mireille**. On doit, à cette occasion, inaugurer le monument que la ville d'Arles élève à Frédéric Mistral. Ce monument, œuvre de Théodore Rivière, représente le poète debout, coiffé de son vaste chapeau de feutre, la boutonnière de sa jaquette fleurie d'une fleur des champs et, dans une main, la canne du promeneur solitaire. Les bas-reliefs, œuvre du sculpteur arlésien Férigoule, présenteront une reconstitution des principales scènes de *Mireille*. Ainsi Mistral se dressera, simplement, en poète, en rêveur, et non en Empereur du Midi et dans une attitude théâtrale. Quand les idées pour lesquelles il se passionna auront vécu, quand, après sa mort, le Félibrige se démembrera, c'est alors que le véritable Mistral apparaîtra, le chanteur des *Iles d'or*, le poète pastoral de *Mireille*, le poète héroïque de *Calendal*. Il faut savoir gré à M. Théodore Rivière de nous avoir, par avance, donné une belle effigie de ce que Mistral sera pour nous, plus tard, un poète de la terre, un aède rustique, mais avec je ne sais quoi dans son allure qui sent le gentilhomme.

On a parlé, pour ce monument, de la place du Forum. Malgré son nom pompeux, cette place est si petite qu'il sera bien difficile de donner à la statue du poète la perspective nécessaire. D'autre part, les cafés qui la bordent sont autant de clans politiques très marqués, et il y a également deux hôtels dont les rivalités sont connues. Selon comme le poète sera placé ou tourné, il paraîtra favoriser tel ou tel commerçant. Les Arlésiens ombrageux ont, paraît-il, songé à tout cela et ils méditent d'élever ailleurs la glorieuse statue. Les emplacements ne manquent pas.

Il y a les Lices, où, les soirs d'été, toute la ville se rend et où le kiosque illuminé de la musique militaire donne un air de fête. Le poète verrait tourner à ses pieds, par groupes lents, les Arlésiennes et il serait ainsi mêlé familièrement à une population et à une vie qu'il a aimées entre toutes.

Il y a, surtout, les Alyscamps. Cette allée de hauts peupliers, avec ses tombes alignées, ses chapelles en ruine, avec tous les souvenirs qu'elle évoque et les aspects qu'elle prend selon les heures, conviendrait admirablement à la méditation dernière du poète. Sa statue se dressant au milieu du petit champ où les tombeaux se font plus pressés, où les peupliers s'écartent, ajouterait au caractère mystérieux et sacré de ces lieux. Les Alyscamps sont comme le résumé d'Arles. La présence muette de Mistral achèverait d'en faire le pèlerinage d'art le plus émouvant de Provence.

La municipalité d'Arles décidera. En mai toute la Provence sera là pour glorifier son poète et celui-ci assistera à sa propre consécration. Combien d'hommes actuellement vivants, pourraient-ils sans risques recevoir semblable honneur ? Le patriarche de Maillane est, je crois bien, le seul. Sa belle et noble vie, son labeur constant et désintéressé, le rayonnement universel de sa gloire rendent cette apothéose toute naturelle et permettent de ne pas redouter l'avenir.

Voici cinquante ans que *Mireille* naquit et jamais livre ne fut plus jeune, plus frais, plus immortel. Le premier qui le lut, le poète Adolphe Dumas, en fut enthousiasmé et, depuis lors, chaque génération de lecteurs partage ses sentiments.

Il convient, précisément de rendre à Adolphe Dumas tout l'honneur de la découverte de *Mireille*, qu'on attribue trop souvent encore à Lamartine. Mistral écrivait *Mireille*, quand Adolphe Dumas passa par Maillane, chargé d'une enquête officielle sur les dialectes méridionaux. Il vit Mistral qui lui lut des fragments de son œuvre, alors inachevée. L'année suivante, *Mireille* étant terminée, Mistral la lut à Dumas qui lui consacra un article enthousiaste dans la *Gazette de France*. On était en 1856 et l'article d'Adolphe Dumas passa inaperçu, malgré l'enthousiasme dont il était plein. Seuls, quelques amis, méridionaux, plaisantèrent Dumas. En 1859, *Mireille* parut en librairie, chez Seguin, à Avignon, et Dumas se chargea de présenter l'œuvre et le poète à Paris. Un de ses amis, Albéric Second, publiciste, le rencontre un jour sur le boulevard : « Eh bien, lui dit-il, avec un sourire ironique, et votre poète ? — Il est arrivé. — Et son poème ? — Il est imprimé. — Et votre admiration ? — Elle augmente chaque jour. — Décidément, c'est donc gentil ce qu'il compose, votre Mistral ? — Gentil ! gentil ! Superposez Homère, Longus et Virgile, vous n'atteindrez pas à la hauteur de *Mireille*. Quoique vous soyez peu digne de cette faveur, ajoutez-il en tirant un volume de sa poche, prenez et lisez... et vous m'en direz des nouvelles. » Albéric Second prit le poème provençal et promit de le lire. Quelques jours après il faisait amende honorable et écrivait un article enthousiaste qu'il terminait par ces mots : « Mon cher Dumas, ceci est un acte de contrition, je viens de lire *Mireio*. Frédéric Mistral est un admirable poète ; son livre est un chef-d'œuvre. Cette lecture m'a fait pleurer mes dernières larmes et vous êtes, vous, le Christophe Colomb de la poésie moderne. » En même temps qu'il présentait ainsi *Mireille* à ses amis, Adolphe Dumas conduisait Mistral chez Lamartine. Celui-ci consacra, comme on sait, quatre-vingts pages à *Mireille* dans son *Cours familier de littérature*.

C'était, soudain, pour Mistral, la grande renommée, et ce qu'il faut peut-être le plus admirer, c'est la sagesse de Mistral qui ne se laissa pas griser par le succès, qui ne resta que huit jours à Paris et qui

retourna dans son village, c'est-à-dire à son inspiration, à ses chers paysages, à sa mission.

Aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, Mistral a été récompensé dans ses œuvres. Sa vie paisible et cachée a nourri de sa clarté d'incessantes créations. Pour n'avoir pas, du reste, vécu à Paris et connu sa bruyante agitation, il n'en aura pas moins été en quelque chose un homme public et un apôtre très actif. Le mouvement félibréen est, pour une bonne part, son œuvre et il n'a pas cessé de le diriger vers ses destinées.

Il en donnera, au mois de mai, une nouvelle preuve, puisque l'inauguration de sa statue coïncidera avec le **transfert du Museon Arlaten**, le musée provençal qu'il ne cesse d'embellir.

Jusqu'ici les meubles, les ustensiles, les gravures, les collections de toutes sortes de ce musée s'entassaient au second étage de l'ancien couvent de l'Oratoire, où siège le tribunal de commerce. On va les transporter dans l'ancien Hôtel de Laval, jadis le collège d'Arles. L'immeuble ne pouvait être mieux choisi. Cette demeure seigneuriale, de style Renaissance, est d'aspect imposant. Elle offre, avec ses fenêtres à croisillon, sa tour d'angle, ses créneaux, ses machicoulis, ses gargouilles et ses échauguettes, une parfaite évocation architecturale. L'intérieur est si spacieux qu'on pourra y installer, avec le *Museon Arlaten*, le musée de peinture Réattu et un musée d'art chrétien en Provence. On en fera, en outre, le palais du Félibrige, avec archives, salles de réunion et de fêtes, etc. Restauré et approprié à sa nouvelle destination par Mistral lui-même, grâce aux fonds provenant du prix Nobel, l'hôtel de Laval sera trop petit, au mois de mai prochain, pour recevoir tous ceux qui viendront assister à la glorification de Mistral et de son œuvre.

§

L'actif directeur du *Feu*, M. Emile Sicard, a profité des dernières fêtes d'Orange et de l'intérêt qu'elles ont soulevé pour demander à quelques spectateurs choisis, poètes, critiques, acteurs, journalistes, leurs impressions. De l'enquête que le *Feu* de septembre et d'octobre a publiée il vient de surgir une **Question d'Orange**, que M. Paul Barlatier, avec la plus grande netteté, s'est chargé d'élucider dans le numéro de novembre de la même revue.

Pour M. Paul Barlatier la question d'Orange se réduit à ceci que le théâtre antique n'a pas l'organisation qu'il demanderait : 1° parce qu'il est dirigé par deux « chorèges » qui ne s'entendent pas toujours ; 2° parce qu'il est entre les mains de la municipalité, qui en fait une affaire électorale.

Après avoir constaté ces deux vices, M. Paul Barlatier nous promet d'indiquer dans un prochain article sur quelles bases il lui sem-

ble que le Théâtre Antique d'Orange devrait être réorganisé. Nous reparlerons donc de la question d'Orange.

PAUL SOUCHON.

### CHRONIQUE DE BRUXELLES

Manifestations en l'honneur de Lemonnier et de Verhaeren. — Le prix quinquennal de littérature française. — Edmond Picard : *La Philosophie de l'A-peu-près*; Bruxelles, Vve Ferdinand Larcier. — M<sup>lle</sup> Marguerite Van de Wiele : *Ame blanche*; Bruxelles, « La Belgique artistique et littéraire ». — Paul Spaak : *La Madone et la Dixième Journée*; Bruxelles, Henri Lamertin. — Horace van Offel : *La Victoire*; Anvers, van Casie. — Henri Liebrecht : *Les Jours tendres*; Bruxelles, « La Belgique artistique et littéraire ». — Charles van Beneden : *La Peste de Tirgalet*; Bruxelles, « La Belgique artistique et littéraire ». — Sylvain Bonmarriage : *Bobette petite sœur de la Lune*; Bruxelles, Lamertin. — La direction de la Monnaie. — Memento.

Ixelles, le faubourg de Bruxelles où naquit **Camille Lemonnier** et où il habite encore, a fêté le grand romancier et critique à l'occasion de la parution de son 65<sup>e</sup> ouvrage. L'université populaire et la municipalité d'Ixelles avaient pris l'initiative de cette manifestation, à laquelle les admirateurs du maître, surtout les jeunes gens, ont participé en masse. Dans la salle du Musée où se célébrait cette fête littéraire on remarquait, parmi les autorités, les poètes Verhaeren et Grégoire Le Roy; le sculpteur Vander Slappen, les peintres Gilsoul et Montald. Plusieurs orateurs ont retracé la brillante et féconde carrière de Lemonnier; de jeunes poètes lurent de leurs vers composés en son honneur; il lui fut remis un livre d'or illustré par le bon dessinateur Henry Meunier, neveu de l'illustre sculpteur; et aussi une adresse signée des plus beaux noms de la France artistique et littéraire d'aujourd'hui.

Voici le texte de cette adresse :

Les écrivains et les Artistes français, désireux d'affirmer leur sympathie à Camille Lemonnier, s'associent à la manifestation de sa ville natale, et adressent au maître qui a si glorieusement travaillé à rehausser l'éclat de la littérature française dans le monde l'hommage de leur admiration reconnaissante.

Parmi les signatures figurent celles de Jules Claretie, Jean Richepin, Frédéric Mistral, Auguste Rodin, Catulle Mendès, Alfred Vallette, Saint-Georges de Bouhélier, Marius et Ary Leblond, Paul Adam, Camille Mauclair, Bazalgette, Antoine, Rosny. La plupart de ces personnalités ont ajouté quelques mots à leur signature.

Après la cérémonie les étudiants et les jeunes artistes attendirent le maître dans la rue et le reconduisirent triomphalement chez lui en s'attelant même à sa voiture.

Les « jeunes » ont aussi organisé pour le mardi 24 novembre une manifestation nationale en l'honneur d'**Emile Verhaeren**. Au

moment où je vous écris, cette solennité n'a pas encore eu lieu, mais le programme en a déjà été arrêté. Il comporte la représentation au théâtre du Parc d'un acte du *Clotire* et d'un acte des *Aubes*, des discours de MM. Camille Lemonnier, Saint-Georges de Bouhélier, Jules Destrée et une conférence de M. Maurice Wilmoite.

En attendant cette fête, M. Verhaeren connaît les faveurs officielles en même temps que la plus enivrante popularité! Il y a une quinzaine de jours, il inaugura à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, par une causerie sur l'Art et la Littérature, une série de conférences organisées par la Société des Amis de la Littérature. Jamais pareille affluence ne courut entendre la bonne parole d'un poète. Les amis de la littérature seraient-ils devenus légion? La salle en regorgeait, tandis que, malgré la pluie, des centaines d'invités refoulés au dehors s'écrasaient sur la place, ce qui fait dire spirituellement à M. Gérard Harry dans une chronique de journal : « Il faudrait réunir tous les paletots ou traînes de robes déchirés dans cette ruée du public vers la conférence de l'Hôtel de Ville et les suspendre aux solives de la Salle Gothique, pour commémorer cette date glorieuse dans l'histoire des lettres françaises en Belgique. » Nous aurait-on changé notre pays? Événement tout à fait extraordinaire aussi et qui nous change de nos dynastes : le prince Albert, l'héritier présomptif du trône de Belgique, assistait à cette conférence ainsi que le ministre des Beaux-Arts, le bourgmestre et les échevins de la capitale, quantité de personnalités des arts, de la littérature, du barreau et de la politique.

Le poète avait pris pour thème de sa causerie les rapports qui unissent les anciens maîtres flamands ou hollandais de la palette à nos écrivains d'aujourd'hui. Il a rapproché Lemonnier de Rubens, Eekhoud de Jordaens, Giraud de Van Dyck, Gilkin de Rembrandt, Maeterlinck de Memlinck, Demolder de Vermeer de Delft et de Metsu.

Après cette conférence, dont la péroraison entraînante fut saluée avec enthousiasme, le prince héritier a attaché à la boutonnière du grand poète la rosette d'officier de l'ordre de Léopold. Il va sans dire que les ovations reprirent de plus belle.

Notre littérature est donc toute aux honneurs et à la fête.

M. Fernand Séverin vient d'obtenir le **prix quinquennal de littérature française**. Rien de plus mérité. Le poète de *la Solitude heureuse* est un des noms sur lesquels se réunissent toutes les admirations. Mais on s'attendait cependant à voir couronner cette fois un prosateur ; le prix ayant été conféré deux fois de suite à des poètes, MM. Emile Verhaeren et Albert Giraud, et entre nombre de prosateurs du plus grand talent pour ne citer que MM. Demolder, Krains, Delattre, Courouble et Des Ombiaux, méritant chacun une prime de cinq mille francs et même davantage, le choix semblait devoir se porter sur l'auteur de *la Route d'Emeraude*, du

*Jardinier de la Pompadour, de l'Espagne en Auto* et de tant d'autres œuvres exquises de facture et d'invention, toutes d'une brillante originalité, véritablement créées.

Dans tous les cas, l'institution du prix quinquennal ne répond plus à son but. Il importe de la transformer et de l'adapter à l'importance du mouvement littéraire. Voilà pour M. le baron Descamps-David, ministre des Arts et des Lettres, l'occasion de prendre une opportune initiative. Puisque les encouragements officiels existent il faudrait traiter les écrivains sur le même pied que les peintres, les sculpteurs et les musiciens, c'est-à-dire décerner au moins deux prix de cinq mille francs tous les trois ans et attribuer l'un à la poésie, l'autre à la prose. Si l'on ne réforme l'institution en ce sens, nombre de nos meilleurs écrivains, depuis longtemps admirés risquent de n'obtenir la consécration officielle de leur talent que lorsqu'ils auront cessé d'écrire ou qu'ils auront disparu de la scène littéraire ou même de celle du monde.

Le retour de l'hiver nous vaut quelques bons livres. C'est d'abord **Philosophie de l'A-peu-près**, par M. Edmond Picard. Dans un préambule l'auteur s'explique sur la portée de son ouvrage :

La vie telle que je la connais depuis plus de soixante-dix ans, depuis quatorze lustres qu'elle me bâte, ne me paraît jamais donner que de l'approximatif, soit en joie soit en chagrin... Peut-être la sagesse est de ne lui demander que cet A-peu-près que la Nature s'obstine à ne point dépasser et que tous les efforts humains ne sont jamais parvenus à surmonter. Combien il est drôle que cet obstiné phénomène soit si peu aperçu et qu'on s'acharne inutilement à le vaincre au lieu de s'y résigner humblement !... Il y a des années que je le médite et que je le pense. J'ai diminué ainsi mes soucis, mes impatiences, mes inquiétudes, mes irritations. Je me suis déshabitué de mordre rageusement ma chaîne comme le chien attaché qui voudrait courir la campagne. Je suis devenu un philosophe de l'à-peu-près. C'est calmant et invigorant.

**Ame blanche, histoire d'une petite fille**, par M<sup>lle</sup> Marguerite Van de Wiele, abonde en jolies notations sur le décor et les mœurs du vieux Bruxelles, en détails évoqués à travers la mélancolie et la poésie du souvenir. Comme Alphonse Daudet notre authoressse rappelle souvent Dickens. Tel patriarce décoratif et égoïste s'apparente à des personnages rencontrés dans *Bleak House* ou *Little Dorrit*. Mais malgré quelque prolixité cette histoire se lit avec plaisir. Presque à chaque page on rencontre une comparaison ingénieuse, une image trouvée. Ainsi, pour compléter la physionomie inhospitalière quoique respectable de la maison du docteur Veydt, M<sup>lle</sup> Van de Wiele dira : « Tous les décrotoirs ont l'air de lames d'acier tranchantes mises de distance en distance, à seule fin d'amputer dextrement les pieds boueux assez téméraires pour oser s'y frotter. »

M. Paul Spaak réunit en un volume deux aimables comédies en vers, la **Madone** et la **Dixième journée**, représentées pour la première fois en octobre, à Bruxelles, l'une par le théâtre de l'Œuvre avec M. Lugué-Poe et M<sup>lle</sup> Séphora Massé ; l'autre au théâtre du Parc, sous la direction de M. Victor Reding. L'une et l'autre se passent en Italie. Dans la première, une légende ombrienne du *quattro cento*, nous voyons une jeune fille aimée d'un moine se substituer à la Madone invoquée par le saint homme qui luttait contre son amour profane, et descendre de l'autel pour se donner à lui.

*La Dixième journée*, inspirée de Boccace, du moins quant au décor et aux personnages, met aux prises deux adorateurs d'une même beauté ; un poète platonique et un solliciteur plus entreprenant. Le premier n'a fait que troubler et émouvoir le cœur de la dame, c'est le second qui en prendra possession.

**La Victoire**, le drame en quatre actes que publie M. Horace Van Offel, n'a pas encore vu le feu de la rampe. L'auteur y affirme ce tempérament fougueux qui a déjà attiré sur lui, dès ses débuts, l'attention de ceux que ne satisfait point la littérature trop sage et trop figlée et surtout trop pastichée dont on nous encombre aujourd'hui. *La Victoire* est une intéressante esquisse dramatique, dans le mode ihésien, d'un symbolisme un peu simpliste, mais dont quelques scènes porteraient certainement.

**Les Jours tendres**, par M. Henri Liebrecht, sont d'excellents poèmes parnassiens dédiés à la femme du poète. Dès la pièce d'introduction on est tenu sous le charme d'un sentiment délicat exprimé avec distinction. M. Liebrecht rime correctement et facilement ; certains de ses sonnets (*Jean XXII, le Jacquemart*) ne représentent que d'agréables exercices dans un genre porté à son apogée par Heredia, puis par Giraud. C'est dire que nous préférons, en général, la première moitié du volume, d'un accent plus trouvé et plus personnel, à la seconde, quoiqu'il se rencontre encore de jolies pièces dans celle-ci, notamment l'ode dédiée à la mémoire de l'auteur des *Trophées*, et les poèmes réunis sous ce titre, *Sur la voie sacrée*, d'une grâce toute hellénique, apparentée à la sérénité d'un Fernand Séverin. En somme, si M. Liebrecht se ressent d'un commerce assidu avec les maîtres, il imprime à plus d'une strophe son cachet personnel. Il invente ce que M. Dumont-Wilden appelait fort gentiment la poésie des jeunes ménages.

Dans sa tragi-comédie, **la Peste de Tirgalet**, M. Charles Van Beneden traite un sujet vraiment nouveau : Florent Montanu, son personnage principal, fait croire par une série de crimes personnels à l'existence d'une épidémie de peste afin de se servir de ce moyen « pour escamoter impunément les témoins gênants de ses assassi-

nats ». A ce que l'auteur nous apprend dans sa préface, le personnage serait historique ; M. Van Beneden n'aurait attribué qu'un mobile moins répugnant à sa scélératesse. « La peste imaginaire, les malades enlevés de chez eux et internés comme pestiférés, le mystère et le bluff entretenant dans le public la croyance à l'épidémie, l'émeute tragi-comique qui termine ce drame épouvantable, seraient des faits acquis à l'histoire d'une nation. »

M. Sylvain Bonmariage retourne au roman mignon et menu tel que le comprenait Voltaire. **Bobette, petite-sœur de la lune** forme un amusant dosage de sentimentalisme et de sensualité, quelque chose de touchant et de cruel comme l'adolescence même. L'écriture désinvolte mais élégante, et le texte impertinent de cette plaquette nous remémore la grâce mélancolée de Max Waller. Dans une lettre ouverte à *Bobette*, le poète Albert Giraud la salue en ces termes : « Créature de joie, petite femme et petite flamme, tu es le plus petit animal de chair, de sang, de sincérité dans le mensonge, de candeur dans le vice, de fidélité dans l'inconstance, de bonté dans la cruauté ! Comme la lune a ses phases, ton instinct a les siennes. »

A la **Monnaie**, après une reprise très soignée et même brillante de *la Juive*, on prépare la première d'*Ariane et Barbe-Bleue*, de Paul Dukas, et celle de *Monna Vanna*, de Février. La concession de notre Opéra accordée à MM. Kufferath et Guidé expirait à la fin de la présente saison. A la grande satisfaction du public, sur la proposition de M. Lepage, notre échevin des Beaux-Arts, la ville a maintenu dès maintenant cette concession à la direction actuelle pour une nouvelle période de neuf années.

**MEMENTO.** — *La Belgique artistique et littéraire* (novembre) : Félicien Rops, par Camille Lemonnier ; des vers de Verhaeren et de Giraud ; les Libertins d'Anvers, par Georges Eekhoud ; la suite d'un roman, par Sander Pierron ; le théâtre belge d'expression française, par M. H. Liebrecht.

*La Société Nouvelle* (octobre) : La cuisine des Fous, par M. Franz Hellens ; Masques littéraires belges, par M. Maurice Gauchez.

*Durendal* (septembre) : Réalités toutes simples, par M. Arnold Goffin ; William Wordsworth, par Dom Bruno Destrée ; des vers de M. Pierre Nothomb ; (octobre) : des impressions d'Italie, par M. Georges Virrès ; Paul Wissaert, artiste médaillé, par Henri Moeller, avec la reproduction d'une médaille ; le commencement de Vieux Bruxelles, roman par M. H. Carton de Wiart.

*La Vie intellectuelle* (octobre) : James Ensor, par E. Verhaeren ; Premier amour, par George Rency ; (novembre) : Félicien Rops, par Camille Lemonnier ; la Première Idée de la Chanson d'Eve, par Charles Van Lerberghe ; des propos de littérature par M. Georges Rency, et d'art par M. Abel Torcy.

*Revue de Belgique* (octobre) : Le Congrès d'Arlon, par M. Maurice Wilmotte ; François Coppée, par M. Henri Schoen.



*Le Thyse* (nos d'octobre et de novembre) : des vers de Grégoire Le Roy et de Verhaeren ; Félicien Rops par Camille Lemonnier ; un conte de Blanche Rousseau ; Alfred Michiels par M. Léon Wéry.

*Revue artistique* (hebdomadaire, nos 14 et 15) : La Floche du soldat, par M. le baron Charles Van Beneden.

Accusé de réception : Une interview au transformisme, par M. le baron Ch. Van Beneden ; Dans le silence, poèmes par M. René Lyr ; Chants et souvenirs, poésies par M<sup>me</sup> Françoise Le Roy.

GEORGES EEKHOUD

### LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Nietzsche : *Ecce homo. Wie man wird was man ist* ; Leipzig, Insel-Verlag, M. 20. — Friedrich Nietzsche : *Briefe an Peter Gast (Gesammelte Briefe, vol. IV)* ; Leipzig, ib. id., M. 9. — Care Albrecht Bernoulli : *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche, eine Freundschaft*, vol. II ; Iena, Engen Diederichs, M. 7.50.

La littérature nietzschéennes'est enrichie de plusieurs publications importantes dont il convient de dire quelques mots. Dans le nombre, **Ecce homo** est, sans conteste, la plus importante. A vrai dire, nous n'espérons plus que ce dernier écrit du philosophe vît jamais le jour. Quand fut entrepris, il y a quatorze ans, sous les auspices du *Nietzsche-Archiv*, la grande édition complète des œuvres de Frédéric Nietzsche, il était convenu qu'*Ecce homo* devait y trouver place. On l'écarta, tout d'abord, du huitième volume, qui contenait tout ce que Nietzsche avait écrit en 1888, et laissé sous une forme définitive, ainsi que les poésies, mais on prévoyait que cette précieuse autobiographie pourrait paraître à peu près en même temps que *la Volonté de Puissance*, qui forme le quinzième et dernier volume de la collection. Mais des scrupules, dont nous n'avons pas à examiner le bien fondé, firent renoncer à incorporer *Ecce homo* dans les *Œuvres complètes*. M<sup>me</sup> Förster-Nietzsche en donna quelques fragments, soigneusement élagués, dans l'étude biographique qu'elle consacra à son frère, mais l'amputation paraissait définitive.

Depuis lors, on s'est ravisé. Si la lecture d'*Ecce homo* pouvait paraître dangereuse pour la foi chrétienne et la foi germanique des masses nietzschéennes, auxquelles on s'applique maintenant, en Allemagne, à servir une doctrine édulcorée et nullement incompatible avec la qualité de citoyen du grand empire néo-byzantin, le public riche, par contre, protégé par son scepticisme naturel de tout danger de contamination, serait à même d'acquiescer, sans dommage, l'opuscule incendiaire. On décida donc de faire, chez un autre éditeur que celui des *Œuvres complètes*, un tirage restreint, d'un prix élevé, pour empêcher l'ouvrage de pénétrer jusque chez « les humbles ».

Nietzsche avait fixé lui-même, dans une lettre à Peter Gast, le prix de vente d'*Ecce homo* : « Un mark 1/2, comme le *Crépuscule des*

*idoles* » (26 novembre 1888). Mais qu'importe la dernière volonté de Nietzsche ! On vend maintenant son livre vingtmarks, on l'édite dans un format ridicule, avec des ornements d'un style si déplaisant que les Belges mêmes n'en ont plus voulu, et cela après avoir attendu vingt ans ! De pareilles choses ne peuvent se passer qu'en Allemagne.

M. Raoul Richter, professeur à l'Université de Leipzig, a ajouté aux volumes quelques excellentes notes bibliographiques. Il y affirme, comme si cela n'allait pas de soi, que, sauf quelques légères variantes, l'impression a été faite exactement conformément au manuscrit original.

Les lecteurs du *Mercur*e pourront lire ici *Ecce homo* dans son entier. Nous le ferons paraître en volume dans quelques semaines en même temps que les poésies laissées par Nietzsche. Ce n'est donc pas le moment d'y insister davantage.

### §

On sait qu'un des amis les plus dévoués de Nietzsche fut le jeune musicien Koeselitz, qui signait ses compositions du pseudonyme de Peter Gast. Etudiant à Bâle en 1875, Gast suivait les cours de Nietzsche, d'Overbeck et de Burckhardt. Il fit la connaissance de son professeur à qui le liaient déjà de communes admirations musicales. Nietzsche rédigeait alors sa quatrième *Considération inactuelle*, entièrement consacrée à Richard Wagner. Le jeune homme s'offrit de mettre le manuscrit au propre et depuis lors des relations suivies s'établissent entre les deux hommes. Peter Gast possède une magnifique écriture. Il a copié de sa main presque tout ce que Nietzsche destinait à l'impression et, pendant dix ans, jusqu'à la fin de 1888, aucun volume ne fut publié qu'il n'en eût sous les yeux les brouillons et qu'il n'en corrigéât les épreuves.

Comme musicien M. Peter Gast est à peu près inconnu en Allemagne. Il a composé un opéra, *le Lion de Venise*, et Nietzsche voyait en lui le futur Bizet allemand. Mais certaines consécérations se font attendre longtemps. Qui sait ! peut-être assisterons-nous un jour au triomphe de ce brave homme, dont il convient de louer surtout la modestie. Il fut pour Nietzsche une sorte d'Eckermann. On retrouve même chez lui certains traits qui rendent si touchante la figure effarée du confident de Goethe, par exemple la naïveté et le manque de sens critique.

En un fort volume de 500 pages, M. Peter Gast vient de réunir toutes les lettres que lui écrivit Nietzsche. La première est une simple carte de visite avec deux lignes de texte, datées du 27 mai 1876, la dernière qui, elle aussi, n'a que deux lignes, porte la date suprême : 4 janvier 1889. « A mon maestro Pietro. Chante-moi un chant nouveau. Le monde est tranfiguré et tous les cieux se réjouissent. — Le Crucifié. » Il faut remarquer que l'avant-dernière lettre, datée du

31 décembre 1888, est encore d'une lucidité parfaite dans ses débuts. C'est donc entre le 1<sup>er</sup> et le 3 janvier qu'il faut placer la catastrophe qui anéantit à jamais l'intelligence du philosophe.

Peter Gast était pour Nietzsche le correspondant idéal. Il répondait minutieusement à toutes les lettres, il saisissait toutes les allusions et savait se plier à toutes les exigences du maître. N'était-il pas aussi le seul homme qui connaissait parfaitement son œuvre ? Aussi, devant ce jeune homme, Nietzsche se *donnait-il* beaucoup plus que devant ses amis d'enfance, les compagnons de son âge. Gast, pour le philosophe, possédait une autre qualité encore : il était dénationalisé comme lui, vivant à Venise presque toute l'année, et, en musique, ils avaient tous deux les mêmes goûts.

Ces 278 lettres sont donc un des plus précieux documents que nous possédions sur la vie intime de Nietzsche. Il faut lire avec soin surtout celles des quatre dernières années, depuis le premier séjour de Nice en 1884, pour comprendre comment l'auteur de *Zarathoustra*, las de ses « soucis germaniques » (comme disait Henri Heine), s'efforça d'augmenter son domaine intellectuel.

Le 26 février 1888, il lit à Nice *les Œuvres posthumes* de Baudelaire, s'enthousiasme pour *Mon cœur mis à nu* et copie, à l'usage de son ami, une lettre entière de Wagner à Baudelaire. Le 11 mars, toujours à Nice, il est « ravi », parce qu'il entend de l'Offenbach (*la Périchole, la Grande-Duchesse et la Fille du Régiment*). Le 17 mai de la même année, écrivant de Turin, il se réjouit du grand succès du *Roi d'Ys*, d'Edouard Lalo, « un artiste modeste à qui la vie a joué de mauvais tours ». Huit jours après il est enchanté de trouver à la quatrième page du *Figaro* un morceau entier de *la Passion selon saint Mathieu*, de Bach. De Sils-Maria, le 20 juin, il signale qu'il est en train de lire *Rome, Naples et Florence*, « le livre le plus abondant » de Stendhal, et il ajoute en marge que « l'on vient d'éditer quelque chose d'inattendu, le *Journal de Stendhal* ».

Durant les trois derniers mois de cette extraordinaire année, les missives deviennent de plus en plus nombreuses et, à côté d'indications relatives à la publication de ses œuvres, le désir de se mêler à la vie française apparaît de plus en plus nettement.

Qui sait, si la maladie n'avait pas terrassé Nietzsche, peut-être l'aurions-nous vu surgir à Paris, durant l'exposition de 1889, hôte fêté de quelque salon international, en proie aux reporters et aux petites dames hystériques.

Avouons que nous aimons mieux son visage de grand solitaire méconnu. La grande foire de Paris nous l'eût gâté. N'est-ce pas déjà de trop que les snobinettes aient le droit de le lire et d'en parler ?

§

**Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche.** — Après

un procès retentissant qui en a retardé la publication de quelques mois, le second volume de ce copieux ouvrage vient d'être livré au public. Rappelons seulement que M. Peter Gast s'était opposé à ce que les lettres qu'il adressa à Fr. Overbeck et critiquant le *Nietzsche-Archiv*, fussent utilisées et reproduites par M. Bernoulli. Selon la législation française, et nous pouvons ajouter selon la simple équité, le droit de M. Gast ne pouvait faire aucun doute. Il est inadmissible qu'un tiers puisse publier une correspondance entre deux personnes dont l'une est encore vivante, sans se mettre d'accord avec celle-ci. Mais il paraît que le droit germanique est muet sur certains conflits que le simple bon sens suffirait du reste à régler. Quoi qu'il en soit, M. Gast a eu gain de cause et le second volume de M. Bernoulli paraît aujourd'hui avec de nombreux passages « caviardés ». Cela lui donne un aspect tant soit peu russe. Ajoutons du reste qu'il n'y a pas autre chose de « russe » dans cet ouvrage, que les épaisses taches noires. M. Bernoulli a bien fait un volume *allemand*. C'est le seul qualificatif que nous puissions trouver pour cette accumulation de documents à peine reliés les uns aux autres, où les passages importants disparaissent sous un fouillis d'inutiles bavardages, où rien n'est véritablement à sa place. Pourtant M. Bernoulli est Suisse et il a des amis en France, mais, apparemment, il a trop regardé vers l'est, et pas assez vers l'ouest.

La presse allemande a été extrêmement dure pour M. Bernoulli, plus dure encore pour son second volume que pour le premier. Elle l'a généralement traité de pamphlétaire. M. Bernoulli, insinue-t-on, a écrit un pamphlet contre le *Nietzsche-Archiv* et contre la sœur de Nietzsche. Disons à son excuse qu'il voulait défendre la mémoire de son maître et ami, Franz Overbeck; mais il y a certaines défenses qui, par leur caractère outrancier, ne sont pas éloignées de prendre la forme d'une accusation.

Nous n'avons pas à intervenir dans ce débat. Nous avons dit plus haut, à propos d'*Ecce homo*, les griefs que l'on pourrait invoquer contre le *Nietzsche-Archiv*.

Il y a eu un malentendu primordial entre les amis de Nietzsche, et les amis de sa philosophie. Overbeck était un professeur de théologie et Rohde était un professeur de philologie classique. Ils étaient tous les deux les amis de Nietzsche, ils n'étaient pas ses disciples. S'ils admiraient les dons prodigieux de ce génial camarade, ils ne se rendirent cependant pas compte de l'importance énorme de sa doctrine. Nietzsche souffrait de cet état de choses et il s'en est expliqué maintes fois. Mais il avait en Overbeck un compagnon dévoué qui s'occupait de régler ses affaires, de sorte qu'il apparaît comme assez naturel que celui-ci, une fois qu'il eut ramené Nietzsche, malade et perdu à jamais, dans sa patrie allemande, considérât sa mis-

sion comme terminée. Pouvait-il raisonnablement s'occuper de son œuvre, lui qui n'y avait jamais rien compris ?

Il faut lire cependant les récits de son voyage à Turin et de son retour à Bâle en compagnie de Nietzsche malade, qu'Overbeck fit à différentes reprises tant à Peter Gast qu'à d'autres personnes. On ne saurait trouver quelque chose de plus poignant et c'est le mérite de M. Bernoulli d'avoir fait connaître ces pages au grand public.

Soyons reconnaissant aussi à l'écrivain suisse de sa belle défense de Fritz Kœgel, le premier collaborateur du *Nietzsche-Archiv*. N'oublions pas que c'est à cet esprit magnifiquement organisé que nous devons la publication de l'*Antechrist*, qui sans lui n'aurait probablement vu le jour que d'une façon clandestine, de même qu'*Ecce homo*. Il avait un véritable culte pour Nietzsche, dont il saisissait (n'oublions pas qu'il y a maintenant quatorze ans de cela !) toutes les finesses. Sa force de travail était prodigieuse. Si notre traduction de *Zarathoustra* est si parfaitement adéquate à l'original, c'est à une correspondance presque quotidienne avec Kœgel que nous le devons.

Mais M. Bernoulli, malgré toutes les qualités que nous lui reconnaissons, a complètement manqué le but qu'il se proposait de remplir, en voulant consacrer son ouvrage à la fois à Nietzsche et à Overbeck. On lui a cherché chicane de plusieurs côtés à cause de ses nombreuses inexactitudes. Comment ne pas se tromper, quand on a la prétention de faire d'un ouvrage biographique une encyclopédie ? Voyez les notes qu'il accumule à la fin de son volume : Une appréciation de Taine historien voisine avec un exposé de l'affaire Chambige et une caractéristique de l'assassin Prado. Le Badois Gelpke, qui rêve de rendre le Rhin navigable jusqu'au lac de Constance, alors qu'il ne le sera pas jusqu'à Strasbourg avant quatorze ans, est couvert de fleurs peu après un petit couplet en faveur de la propagande anti-alcoolique. Dans une longue note sur « Nietzsche en France », il est dit que M. Camille Maclair écrivit la préface de la traduction du *Crépuscule des Idoles*. Et pour montrer l'influence qu'exerce M<sup>me</sup> Foerster-Nietzsche sur le mouvement nietzschéen, l'auteur résume son jugement en écrivant : « Elle domine les lettres françaises par le *Mercur* de France. » Après cela, il n'y a plus qu'à nous arrêter. Bâle est-il donc si loin de Paris, pour que de pareilles erreurs de perspective soient possibles, ou bien M. Bernoulli est-il victime d'une documentation qui, pour venir jusqu'à lui, fait le détour de la Sorbonne ?

HENRI ALBERT.

### LETTRES ESPAGNOLES

Gabriel Alomar : *El futurisme*, L'Avenç, Barcelone. — J. Cases-Carbo : *Catalonia (Assaigs Nacionalistes)*, L'Avenç, Barcelone. — M. Menendez y Pelayo : *El*

*Doctor D. Manuel Mila y Fontanals, semblansa literaria, G. Gili, Barcelone. — Memento.*

Un homme débarque à Barcelone, la ville que Cervantès, dans *les Deux donzelles*, a saluée d'une phrase célèbre : « Ils l'estimèrent fleur des belles cités du monde, honneur de l'Espagne, épouvante des ennemis proches ou lointains... » Cet homme vient à son tour admirer la ville qu'il a si peu hantée, sauf en ses rêves. Qui sait ? Ce n'est peut-être que la troisième fois qu'il la voit et vient y jouir de ses étonnements ravis de provincial. De provincial ; car saurait-on l'être davantage, lorsqu'on vient de Majorque, l'île heureuse si longtemps endormie dans sa beauté, mais que l'effort de poètes et de penseurs tels que Mossen Costa, Jean Alcover, Oliver commence à faire sortir de sa torpeur ? Et c'est un provincial bien enraciné, semble-t-il, que celui-là ; car combien d'heures a-t-il passées hors de Palma, sa ville natale ? Certes, Palma est bien la capitale de l'*Île dorée* ; n'empêche, c'est, comparée à Barcelone, une capitale en miniature. Encore est-ce dans une étroite ruelle que cet homme demeure, ruelle d'atmosphère ecclésiastique, où rien ne pénètre des bruits que pourrait encore faire la petite ville quasi morte, rien que la gravité des cloches de la Seu voisine, et, aux heures canoniques, l'écho des pas des fidèles passant vite le long de portes anciennes couronnées de statues de bienheureux.

Or c'est pourtant cet authentique provincial que Barcelone — et avec elle la Catalogne entière — vient de recevoir comme son vrai roi, le roi spirituel d'un peuple débordant de jeunesse et qui s'affole à la recherche d'un idéal de vie moderne. Cet accueil triomphal était mérité. D'une part, en effet, personne n'a peut-être autant aimé Barcelone et ne l'a si magnifiquement exaltée : du culte d'une symbolique Cité, incarnée en cette ville, Gabriel Alomar a fait sa philosophie, sa religion et son poème. Il est d'autre part au premier rang de ceux qui ont contribué à donner aux aspirations catalanes une orientation originale. M. Manuel de Montoliu, dans une étude où il l'appelle « le verbe le plus haut de la spiritualité catalane actuelle », a bien montré que par lui la Catalogne s'est assimilée d'un coup « toute l'immense et multiforme palpitation de l'âme du monde actuel ». De fait, si, au rebours de la plupart des *regionalismes* presque toujours négatifs, exclusivement soucieux de restaurations chimériques, inactuels, « ruralistes », dirait Alomar, si le catalanisme est un mouvement profondément national et à la fois très moderne, par certains côtés même très cosmopolite, c'est en partie à Gabriel Alomar qu'on le doit. Car ce provincial casanier est, à sa façon, le plus grand déraciné qu'ait connu l'Espagne au XIX<sup>e</sup> siècle.

Et ce n'est pas là le seul contraste qu'on puisse relever en cet esprit

singulier. Alomar, qui hait tant l'« éruditisme » sec, inanimé, snob, possède une culture si profonde qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas étouffé chez lui une fantaisie merveilleuse en perpétuelle gestation d'idées et de rêves ; c'est qu'une passion de possédé exalte pour lui toutes ces notions abstraites et desséchées pour les fossiles de la science, les coordonne d'originale façon et les anime d'une vie nouvelle ; qu'il parle ou qu'il écrive prose ou vers, Alomar est une inlassable tempête. Romantique et classique à la fois, nouveau Faust secondé pour qui sait quel diabolique grand-œuvre par l'intime Méphistophélès, comme Goethe amoureux d'Hélène et de Gretchen, épris de la forme et de la clarté grecques, mais aussi curieux du mystère chrétien et ressentant pour le Moyen-âge, sa symbolique, sa liturgie, une étrange attirance d'hétérodoxe parfois très large, mais plus souvent intolérant, Alomar a exposé sa poétique dans l'*Esthétique arbitraire*. Nous reviendrons sur ce curieux essai à l'occasion de la publication, qu'on nous annonce prochaine, du recueil de ses poèmes jusqu'ici dispersés. Nous voudrions insister aujourd'hui, ne fût-ce que sommairement, sur une autre face de l'œuvre complexe d'Alomar : ses théories politiques et sociales qui, exposées dans un petit livre intitulé **le Futurisme**, puis reprises et complétées dans cent articles de revues ou de journaux, ont étendu le renom que lui avait valu auprès de l'élite sa très haute poésie, et ont fait de lui l'homme de lettres actuellement le plus populaire de la Catalogne.

Pour ceux-là même — et j'en suis — qui ne voient guère en ce futurisme qu'un mot nouveau, l'Essai ainsi intitulé est en tous cas un vrai poème par la beauté de la langue et par ce rythme intérieur, venu d'une âme en pleine exaltation, qu'Alomar sait donner à tout ce qu'il écrit. Certes ce livre contient d'admirables pages sur le romantisme, sur le rôle joué dans l'histoire de l'humanité et de tout esprit pensant par ces deux courants dont l'un s'alimente de la tradition et dont l'autre est un courant de réaction contre l'impulsion donnée, de diversification, d'individualisation, de révolte ; l'évolution du catalanisme, romantique et traditionnaliste à ses débuts, est aussi fort bien esquissée. Mais l'argumentation d'Alomar nous semble beaucoup moins précise, lorsqu'il s'essaye à montrer que la Catalogne doit être futuriste et lorsqu'il préconise l'empire de la *Cité* contre la *ruralité*, de la *Cité*, fleur de la nation, essentiellement aristocratique et futuriste, contre les tendances patriotiques et traditionnalistes. Alomar est mieux armé pour la critique négative, pour le combat d'offensive que pour l'instauration d'une impossible paix dans sa chimérique cité ; un anarchiste ne devrait prétendre qu'à détruire. Et vraiment, après avoir lu la conclusion du livre, nous ne nous trouvons guère avancés :

Après l'idéal classique de la *Patrie*, qui perpétua l'amour idolâtre pour

les pères, le christianisme instaura l'idéal de *Fratrie*, de fraternité, qui confond les frères en une seule prière et en une seule vie devant le Père commun. La nouvelle orientation du monde se constituera, permettez-moi de le croire, sur l'idéal que nous pourrions qualifier de *Filie*, l'idéal des fils qui viendront, qui dorment encore, espérant l'heure d'apparaître sur l'orient, en un matin de lumière et de vie.

Alomar, avons-nous dit, est un poète, et ce n'est qu'après coup, semble-t-il, qu'intervient en lui le philosophe, s'ingéniant à édifier sur les fondations plus séduisantes que solides du poète.

Nous ne pouvons terminer cette étude déjà longue sans dire un mot de l'amour qu'inspire la France à l'illustre poète-penseur. Il n'y a guère d'étrangers, Nietzsche excepté, qui aient crié si haut leur prédilection pour notre pays, mais, à la différence de Nietzsche, aristocrate qui prêchait le culte de l'élite et aimait surtout la France comme la terre privilégiée du sens artistique et l'héritière de la Grèce antique, Alomar, aristocrate, comme à regret, aime la France pour cela même, mais aussi pour « les symptômes d'anarchie » que l'Allemand germanophile s'inquiétait d'entrevoir chez nous : il manifeste un faible malheureux pour ceux qui ont déséquilibré notre tempérament national et tout fait pour asservir l'élite à la plèbe ; et l'on a plus d'une fois le regret de voir un tel artiste, par le fait de préoccupations trop peu se-reines, trop actuelles, voisiner avec nos primaires. D'autre part, l'amour qu'il témoigne à la France ne pourrait-il donc pas se concilier avec plus de sympathie pour l'Espagne ? Cette année même, au moment où toute la Péninsule célébrait le centenaire de la guerre d'indépendance, Alomar a écrit, dans *El Poble Catala* une série d'articles où il tentait d'établir que l'Espagne a beaucoup perdu à ne pas se laisser conquérir par la France de Napoléon, qui était encore, assure-t-il, la France de la Révolution. Ici encore, l'argumentation d'Alomar semble être plus ingénieuse que solide, et est fort loin de nous convaincre. N'importe ! Il y a un réel courage — en Espagne presque autant qu'en Allemagne — à nous manifester une sympathie sans réserves, et il est juste d'en savoir gré à Gabriel Alomar.

La renaissance littéraire étant en Catalogne intimement liée à la renaissance politique et économique, il nous a fallu précédemment exposer à grands traits l'ensemble du mouvement catalaniste. Le « milieu » une fois décrit, nous pourrions consacrer nos prochaines chroniques catalanes à l'étude d'œuvres purement littéraires. Mais il nous paraît utile de signaler encore, auparavant, un livre tout récent où la question catalane est surtout envisagée du point de vue politique. La première des études réunies par M. J. Cases-Carbo sous le titre de **Catalonia : essais nationalistes**, est déjà ancienne : elle parut en 1892 à l'Avenç, revue dont l'influence fut si grande, grâce à la collaboration d'hommes tels qu'Almirall, Apeles Mestres,



R. D. Pérès, Santiago Rusinol, grâce surtout au prestige de son directeur, M. Masso-Torrents, bibliographe éminent, historien très sûr de l'ancienne littérature nationale, et qui est aussi l'exquis prosateur des *Croquis pyrénéens* et du roman *Désillusion*. Depuis cette époque, M. Casas a toujours consacré à l'étude de la doctrine catalaniste la meilleure part de son activité, fort bien servie par une profonde connaissance de l'économie politique et par un naturel optimisme que les événements ont, d'ailleurs justifié : les derniers essais du livre sont postérieurs aux élections de 1906, qui envoyèrent à Madrid 43 députés catalanistes, sur 44, je crois. L'une des plus intéressantes parties du volume, intitulée *Catalogne trilingue : étude de biologie linguistique*, contient de curieux renseignements sur l'usage du français qui est, au dire de M. Casas, la langue complémentaire par excellence de ses compatriotes, celle qui leur a servi « d'intermédiaire pour s'assimiler la culture du groupement de civilisation européenne ».

Nous nous étions promis, dans notre avant-dernière chronique, d'analyser la biographie de Milà récemment publiée par M. Menéndez y Pelayo. Nous le faisons avec un plaisir d'autant plus vif que, comme toujours, l'éminent critique a singulièrement élargi son sujet ; et c'est ainsi que nous ne trouvons pas seulement ici une étude achevée de Milà philologue, provençaliste, historien de la littérature catalane et des chansons de geste castillanes, esthéticien, poète, mais encore de très nouveaux aperçus sur la philosophie catalane de la première moitié du dix<sup>e</sup> siècle, influencée par le psychologisme écossais, sur le romantisme catalan influencé par l'Italie, par Tomas Grossi, S. Pellico et surtout Manzoni, un jugement enfin sur la valeur de la renaissance catalane et sur la légitimité des revendications régionales. A ce propos, certain Espagnol qui déclare lire attentivement mes chroniques et pourrait certes mieux employer son temps, puisqu'il lit si mal le français qu'il juge un éloge outrancier ma critique pourtant peu tendre de l'œuvre de M. Trigo, certain Espagnol, dis-je, m'écrivait ces jours derniers « que mon parti-pris en faveur des catalanistes (!) empêcherait mes chroniques de jouir de quelque autorité en Espagne ». Je laisse à M. Menéndez y Pelayo le soin de répondre pour moi à ce reproche : après avoir rappelé que Milà, président des premiers Jeux Floraux de Barcelone, avait, en imposant l'emploi exclusif de sa langue maternelle dans ces concours littéraires, assuré l'avenir de la renaissance catalane, M. Menéndez ajoute :

Et pourquoi s'en serait-il repenti ? Une poésie lyrique supérieure en quantité et en qualité à tout ce que le reste de la Péninsule avait produit après le romantisme ; de grandioses tentatives épiques qui commencent à prendre place dans la littérature universelle ; un théâtre véritablement popu-

laire de par ses fondateurs, puis très moderne en ses idées et procédés qui, par lui, ont pénétré en Espagne ; un développement du roman de mœurs qui rivalise dignement avec celui d'autres régions privilégiées sur ce point ; une aube d'études linguistiques... qui ajouteront un nouveau chapitre à la philologie romane ; un mouvement très fécond d'investigations historiques... ; une nouvelle efflorescence artistique, prodigue en fruits, parfois prématurés, mais de rare et pénétrante saveur ; un idéal esthétique qui commence à transformer la vie urbaine, accompagnant de constructions superbes l'expansion croissante de la grande métropole méditerranéenne, matresse en d'autres temps de la mer latine et destinée peut-être dans les desseins de Dieu à devenir la tête et le cœur de l'Espagne régénérée.

L'illustre Menéndez y Pelayo ne serait-il donc, comme moi, qu'un odieux « catalaniste » ?... Personne n'était mieux désigné pour faire des déclarations d'aussi haute portée, que l'homme de génie dont l'esprit est assez large pour comprendre et aimer toutes les anciennes nationalités de l'Espagne, ce type du vieil Espagnol de race très pure, de foi très pure, qui n'abdique rien ou presque rien du passé de son pays, et qui n'en est pas moins un des plus grands humanistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes heureux qu'un tel témoignage nous justifie d'avoir tenu à parler alternativement ici des lettres catalanes, à peu près inconnues jusqu'à présent en France, et des lettres castillanes. Nous le ferons toujours avec une égale sympathie et une égale impartialité.

**MEMENTO.** — A propos de notre compte-rendu de la *Question Catalane*, M. Normandy, qui veut bien reconnaître ce compte-rendu « très bienveillant et très impartial », nous a pourtant écrit pour « affirmer que si les deux premiers chapitres de son livre sont incomplets, ils le sont volontairement : 1<sup>o</sup> parce que, ne disposant que de 100 pages (alors qu'il en faudrait 600 pour traiter un peu en détail la question) j'ai dû me restreindre beaucoup ; — 2<sup>o</sup> parce que j'ai tenu à insister sur la politique actuelle. Là-dessus on n'avait pas de documents en France... Je voulais ensuite publier pour la première fois en France... le texte intégral du projet d'administration locale de la Catalogne lu au Congrès de 1907, et les divers appendices nécessaires au point de vue documentaire qui mangent le tiers des 100 pages mises à ma disposition. » Nous en prenons acte bien volontiers.

MARCEL ROBIN.

### LETTRES POLONAISES

Stefan Zeromski : *Duma o Hetmanie (La Chanson du Hetman)*, La Mutuelle des employés de librairie. — Le même : *Echa lesne (Les Echos de la forêt)*, Université populaire, d'Adam Mickiewicz. — Nos morts : Karol Estreicher, Konrad Proszynski, Jadwiga Luszczewska, Samuel Hirszenberg. — Le jubilé de Swietochowski. — Memento.

Sienkiewicz a écrit sa fameuse « trilogie » historique (*Par le fer et par le feu, Le Déluge, Messire Wolodyowski*), qui n'est en som-

me qu'une apothéose de la *schliakhta* (noblesse) polonaise, « pour fortifier les cœurs ». Il a voulu montrer que, dans les circonstances les plus adverses, le génie de la nation avait su trouver une issue, et, retrempé dans la source vive de son patriotisme et de sa foi, tirer le char de la république de la voie embourbée. Au moment le plus critique, quand tout espoir semble perdu, le manteau blanc d'un moine (Kordecki) protège les murs sacro-saints de Czenstochowa contre les balles suédoises et les cœurs défaillants contre l'assaut du désespoir ; et dans la ville assiégée par les hordes musulmanes le héros national, « le Sauveur » (Jan Sobieski) fait son entrée triomphale. L'œuvre de Zeromski est le contraire de celle de Sienkiewicz. Ce n'est qu'un cri de souffrance et de détresse. Avec une cruauté implacable, Zeromski dévoile devant nous les blessures les plus cachées et les plus saignantes de son cœur, qui est en même temps celui de la nation tout entière. Chaque livre de lui n'est qu'une « station » du chemin de croix de l'âme nationale. *Les Sans-toits*, calvaire des travailleurs et de ceux qui donnent leur vie au service du peuple souffrant et exploité ; *Les Cendres*, chevauchée tragique des héros qui ont mis leur foi dans les promesses fallacieuses du « dieu de la guerre », du « Corse aux cheveux plats » ; *L'histoire d'un péché*, calvaire de l'innocence crédule et de la beauté dangereuse... Chaque roman, chaque conte, chaque page de Zeromski est un joyau précieux, où le poète-écrivain enchâsse les rubis faits des gouttes de sang coagulé et les perles et les brillants de ses larmes. La souffrance régit le monde ; et que sert-il de se retirer du monde, de se réfugier dans le désert, puisque « Aryman se venge » toujours et frappe cruellement ceux qui ont essayé de fuir son empire ?...

**La Chanson du Hetman** (1) est conçue dans la même note — je n'ose pas dire si chère, — mais si inséparable de l'œuvre de Zeromski. Cette fois-ci l'écrivain se tourna vers le passé. Et devant ses yeux le champ immense de Cérora (Tsétsora) apparut, le champ infâme où s'est joué un des drames les plus poignants de l'histoire polonaise. C'est là que le grand, vieux et malheureux *hetman* Stanislaw Zolkiewski, à la tête de sept mille hommes, défend les frontières de la patrie contre l'invasion de cent cinquante mille sujets barbares du grand sultan Osman. Les grands seigneurs, « les roitelets », la noblesse belliqueuse, la nation enfin qui a des milliers et des milliers de soldats, chevaliers, aventuriers pour s'amuser à combattre au profit d'un imposteur quelconque qui brigue la couronne des tsars moscovites, pour faire la guerre au *hospodar* de Moldavie, pour la fronde et la révolte, ne peut réunir plus d'une poignée misérable de soldats, lorsqu'il s'agit de défendre les frontières du

(1) *Helman*, titre du chef d'armée dans l'ancienne Pologne.

pays, l'indépendance de la patrie ! Et encore ! Combien faudra-t-il mendier, implorer à genoux, afin que tous ces grands seigneurs, tous ces indomptables en révolte constante contre le roi, contre le pouvoir et la loi, daignent se mettre au service du pays ! Et le vieux *hetman*, victime innocente de son honneur, du devoir et de l'amour de la patrie, n'ayant pu sauver son pays contre l'invasion des barbares et la lâcheté des siens, donne sa tête blanche en pâture au triomphe du grand sultan.

L'œuvre est composée de trois parties. La première (prologue) et la troisième (épilogue) contiennent le récit de la bataille et de la retraite désespérée de l'armée battue vers les frontières de la République. Combien nous sommes loin ici de ces tableaux pittoresques, de ces belles chevauchées décoratives, où la victoire ailée suit au pas les coursiers polonais, de ces exploits fantastiques, auxquels nous a habitués la plume-pinceau de Sienkiewicz ! Devant nos yeux, un des épisodes les plus tragiques de la vie humaine se joue. Et la maîtrise de l'écrivain est si grande, et sa propre émotion est si douloureuse que nous arrivons à percevoir au milieu du sifflement des balles et des flèches, au milieu du grondement assourdissant des canons, du cliquetis des épées, le bruit doux des larmes qui tombent sans interruption sur toutes les blessures.

La deuxième partie est consacrée aux « visions » de Zolkewski ». Abattu par les fatigues, par les journées de labeur surhumain, les nuits sans sommeil, le vieux *hetman* s'assoupit dans sa tente. Et les rêves chaotiques, rêves douloureux et sublimes, viennent hanter son sommeil. D'un regard inspiré, il voit le passé, le présent et l'avenir de la nation. L'imagination enfiévrée du *hetman*, Zeromski embrasse d'un vol rapide la ville éternelle des Sévère, Flavius, Titus et Constantin, la république vénitienne, le vieux marché de Cracovie aux jours de la joie et du triomphe, les murs du Kremlin, où Zolkewski porta jadis aux frères moscovites, à la pointe de son épée victorieuse, son cœur douloureux, plein d'amitié, d'amour et de bonté. En son songe, il oppose à l'orgueil immense du *condottiere* Pelleoni, qui n'a jamais servi « dans les légions éternelles polonaises, mal mobilisées, indisciplinées, jamais payées, habillées de haillons », qui n'a toujours écouté que la voix de l'ambition et de la force, l'humilité sublime du serviteur fidèle de son peuple et de sa patrie. En son songe il perçoit les cris de détresse et les gémissements du bas peuple opprimé par les seigneurs égoïstes et féroces. En son songe, il tombe à genoux devant le révolté Zborowski, auquel le bourreau a jadis coupé la tête, mais qui a lavé toutes ses souillures et tous ses méfaits par son sang et ses larmes. En songe prophétique, il voit les sauveurs futurs de la nation, ces « hommes de la Pologne nouvelle à l'âme céleste, ces papillons du genre humain aux ailes merveilleu-

ses, ces fleurs admirables qui poussent dans le désert vulgaire ». Mais Zeromski se serait démenti lui-même, si les rêves du *hetman* s'étaient terminés par ce tableau plein d'espoir en l'avenir meilleur. Et c'est dans la tristesse d'une interminable plaine neigeuse, où traquent les colonnes d'exilés destinés au bain lointain, que le songe du *hetman* s'évanouit pour toujours. La deuxième partie de la *Chanson* n'atteint pas la hauteur du « prologue » et de l'« épilogue ». Les défauts de construction nuisent ici à la cohésion et l'unité de l'œuvre. Et l'inspiration s'affaiblit parfois... Mais le « prologue » à lui seul aurait suffi pour placer la *Chanson du hetman* parmi les plus belles productions du génie polonais.

Sous le pseudonyme de Maurycy Zych, l'auteur de la *Chanson du Hetman* avait publié jadis en Galicie quelques œuvres (*Les Travaux de Sisyphe*, mœurs d'école russe en Pologne, *Les Corbeaux et les Corneilles nous dévoreront*, recueil de contes tirés du martyrologe polonais présent et du passé le plus récent) qui auraient pu attirer sur sa tête les foudres de la police russe, s'il avait avoué hautement sa paternité. Entre parenthèses, la police russe n'épargna pas l'homme qui est la gloire de sa nation et de l'art universel. Voulant à tout prix enrayer tout mouvement intellectuel en Pologne, le gouvernement « constitutionnel » du tsar Nicolas II, ami et allié de la France républicaine, ferma du jour au lendemain quelques dizaines d'écoles polonaises, étouffa toutes les universités populaires et tous les cours pour les analphabets adultes et jeta dans les prisons, sans jugement, sans aucune intervention des tribunaux et de la loi, une quantité d'hommes et de femmes coupables d'avoir consacré leurs efforts au développement de la culture nationale. Parmi eux fut Stefan Zeromski. Le mouvement d'opinion fut si fort et si unanime que la police fut obligée de reculer. Certaines écoles furent rouvertes et quelques personnes, dont Zeromski, furent relâchées. Mais la santé toujours précaire du maître écrivain n'a pu supporter le choc moral qu'on lui a fait subir d'une façon si brutale. Au moment où j'écris ces lignes, Zeromski est encore étendu sur sa couche de douleur. Sous le même pseudonyme de Zych, Zeromski fait paraître en une édition de luxe, ornée par Bukowski et Malczewski, un charmant petit conte intitulé **Les Echos de la forêt**. C'est l'histoire, tragique dans sa simplicité même, d'un conflit entre deux membres d'une famille, dont l'aîné, l'oncle, abruti par le service dans l'armée russe, tel Brutus à l'envers, fait condamner à mort son neveu, insurgé contre le pouvoir du tsar (c'est en l'an de grâce 1863) et fait du fils de celui-ci un sujet fidèle et orthodoxe de l'empereur de toutes les Russies, malgré la volonté du père patriote. L'anecdote est contée finement, avec un sourire aux lèvres, à travers lequel tremblent les larmes mal cachées

## §

La mort a fauché ce temps-ci dans le champ des lettres et des arts polonais. La bibliographie, l'histoire littéraire subissent une grande perte en la personne de **Karol Estreicher**, travailleur infatigable qui laisse après lui un véritable monument : la bibliographie complète des lettres polonaises, depuis le commencement jusqu'à nos jours. L'avenir rectifiera probablement certains dires d'Estreicher, mais son ouvrage immense restera pour longtemps une source inestimable pour quiconque travaillera à l'histoire de la littérature polonaise.

**Konrad Proszynski** (Promyk), mort récemment, fut l'homme qui a le plus contribué au développement de l'instruction dans les couches populaires de la nation. Par son journal destiné à la masse, par ses publications innombrables, par son *Abécédaire* célèbre qui a obtenu une haute récompense à Londres, il a fait à lui seul plus de bien à l'instruction et au développement du peuple polonais que toutes les écoles communales, créées par le gouvernement, n'ont fait de mal. Il meurt à sa tâche, en laissant un fils qui, paraît-il, va continuer son œuvre. Honneur à sa mémoire.

Morte physiquement, il y a peu de jours, **Iadwiga Luszczewska** (Deotyma) ne comptait plus pour la poésie depuis longtemps. Toute jeune, il y a un demi-siècle de cela, elle étonnait le monde littéraire par son don d'improvisation. Ce don lui est à peu près resté et c'est à lui que nous sommes redevables de ces poèmes interminables, tirés de l'histoire polonaise et que personne ne lisait plus. Malgré cela elle a joui toute sa vie d'une grande estime, plutôt comme un symbole du passé que comme une figure actuelle. Ses « jeudis » furent fréquentés par quelques amis fidèles et les poètes commençants, avides d'occasions où réciter des poèmes à des auditeurs bénévoles. Certains groupes ont profité de l'occasion pour faire de son enterrement une sorte de manifestation. Mais, comme quelqu'un a dit à propos de Coppée, ce fut un deuil « nationaliste » plutôt qu'un deuil « national ».

La mort de **Samuel Hirszenberg** enlève à l'art polonais un peintre de grand talent. Elevé à l'école académique, il ne suivit pas le mouvement moderne, mais grâce à la puissance de son sentiment il a su donner à son art une note particulière et touchante. Il fut le peintre du *ghetto* juif par excellence, et s'étant engagé dans cette voie ouverte par Maurice Gottlieb, mort trop jeune, il montra le chemin à d'autres peintres polonais de race israélite. Dans certaines pages, « Le Cimetière juif », « La Sieste de Sabbath », etc., il a su s'élever jusqu'à la grandeur par la puissance d'émotion. Il ne fut pas un inconnu pour la France, où il exposait depuis 1889 au Salon des Artistes Français, qui le comptait parmi ses « hors concours ».

## §

La place me manque, hélas ! pour parler, comme il conviendrait, du quarantième anniversaire du travail littéraire d'**Alexandre Swietochowski**. S'efforçant d'étouffer tout vestige de la vie intellectuelle, politique et sociale, de la Pologne, la police russe a défendu au dernier moment toutes les fêtes du jubilé qu'on préparait en l'honneur de l'homme qui incarne toute une période du développement intellectuel (période dite positiviste) de la Pologne moderne. C'est de cette façon libérale que le gouvernement du tsar interprète le manifeste du 30 octobre.

## §

**MEMENTO.** — Volumes reçus. Henryk Sienkiewicz : *Dwie Lonki*, Gebethner i Wolff. C'est un recueil inutile de récits, d'articles de journaux et de discours qui auraient mieux fait de rester pour toujours là où on les a pris. — Ignacy Chrzanowski : *Literatura niepodległej Polski*, ibid. Histoire littéraire d'une documentation précise et consciencieuse, toute émaillée d'extraits d'auteurs choisis avec soin. — Stanislaw Wyspianski : *Daniel*, œuvres posthumes I, ibid. — Henryk Moscicki : *Wilno i Warszawa w « Dziadach » Mickiewicza*, ibid. — A. Nowaczynski : *Figliki Sowizdrzalskie*, ibid. — Wacław Sieroszewski : *Malzenstwo, Byc albo nie byc, Tulacze*, ibid. — Zofia Urbanowska : *Wszechmocni*, ibid. — K. Przerwa-Tetmajer : *Zwielkiego Domu*, St. Sadowski. — G. Daniłowski : *Wrzenia wiezienne*, B. Poloniecki. — St. Antoni Mueller : *Henryk Flis*, ibid. — Cyprian Norwid : *Wybor poezyi*, ibid. — Gabrielle Zapolska (Paul Cazin trad.) : *L'Oraison Dominicale*, E. Sansot et C<sup>ie</sup>. Le recueil de contes que nous donne dans une belle traduction de M. Cazin, la librairie Sansot, ne donne pas l'idée bien nette du talent puissamment naturaliste de M<sup>me</sup> Zapolska. Mais c'est tout de même un joli livre, non dépourvu d'un accent ému et sincère. — *170 procès de presse (documents pour servir à l'histoire des persécutions de la presse polonaise par le gouvernement prussien au cours des trois dernières années)*, bureau de l'agence polonaise de presse à Paris. 170 procès de presse aux cours de trois années. Des procès pour un oui et un non ; des procès où tout prétexte d'accusation manque. Des procès qui ont pour conséquence quelque chose comme 25 mille marks d'amende et plus de dix années de prison. Vraiment, c'est à vous dégouter des constitutions !...

MICHEL MUTERMILCH.

VARIÉTÉS**Le budget du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.**

Chargé pour la seconde fois du rapport du budget de l'Instruction publique, M. Steeg a traité tout particulièrement cette année, avec une très grande largeur d'idées, la question du rôle social du maître ;

mais si intéressant que soit ce sujet, il sied moins sans doute de s'y arrêter ici que dans les quotidiens. Je me contenterai donc de résumer les considérations présentées par M. Steeg sur l'enseignement supérieur et les Universités. A côté de l'Université de Paris qui dispose annuellement de près de sept millions, qui possède dans sa bibliothèque 600.000 volumes, et qui compte environ 16.000 étudiants, les quatorze universités provinciales dont les revenus ne dépassent guère chaque année 2 millions et demi au total demeurent dans une situation trop défavorable : elles manquent même de crédits pour acheter simplement les livres dont elles ont besoin. Pour atténuer cette opposition, M. Steeg propose d'accorder aux Universités provinciales des privilèges jusqu'ici réservés à Paris, comme le droit de présenter des candidats aux conférences et aux cours, la dispense de droit d'examen pour les boursiers de province et l'augmentation de leur nombre, l'organisation d'une classe de lettres supérieures à côté de chaque grande université. Enfin les universités de province elles-mêmes pourraient être classées en deux séries, celles qui possèdent leur quatre facultés et seraient dites « de plein exercice », et les autres qui seraient au besoin rattachées chacune aux universités de la première catégorie.

Quant aux ressources, il serait possible de les augmenter en réalisant les économies indiquées par M. Steeg et surtout en modifiant les droits universitaires par l'accroissement du droit d'inscription, ainsi que le demandent les Universités de Lille et de Bordeaux. De plus, il serait désirable de développer l'action régionale des Universités de façon que celles-ci à leur tour puissent espérer des régions des contributions financières plus importantes. M. Steeg a rappelé aussi les tentatives faites à l'étranger par les Universités françaises :

Parmi ces tentatives, il convient de signaler d'abord l'institut italien-français créé à Florence par l'Université de Grenoble. Grâce à l'activité de maîtres éminents et dévoués, l'Université de Grenoble est devenue en province un centre d'études italiennes. Les jeunes gens qui se dirigeaient vers ces études allaient faire un séjour prolongé en Italie. M. Luchaire eut l'idée très ingénieuse et très pratique de les grouper à Florence, et de diriger l'emploi de leur temps de telle sorte que, tout en continuant leurs études, ils puissent en même temps se rendre utiles aux jeunes Italiens qui désirent mieux connaître notre langue et notre littérature. Il y a là un admirable exemple d'initiative.

L'Université de Bordeaux et celle de Toulouse ont dirigé leurs efforts du côté de l'Espagne. La première a créé un *Bulletin hispanique* ; la seconde s'occupe d'organiser une *Union des étudiants français en Espagne*.

M. Louis Buyat, lui aussi pour la deuxième fois chargé du rapport sur la partie « Beaux-Arts », a constaté à nouveau que le grand



public fréquente peu les musées et il a félicité la société récente « l'Art à l'école » des efforts faits par elle pour développer le goût de la beauté. M. Buyat voudrait que l'on rende l'étude du dessin plus attrayante, et s'il ne craignait d'encombrer encore les programmes d'examen, il accepterait sans doute d'y voir figurer le dessin. Soit. Mais il faut bien le reconnaître, dans la pratique le dessin ne peut servir qu'à une minorité, artisans compris; tandis que tout le monde devrait pouvoir jouir du plaisir passionnant et gratuit que peut donner la vue d'un Vinci, d'un Titien, d'un Velazquez ou d'un Rembrandt. Or, tandis qu'on force l'écolier à retenir mille choses d'une inutilité parfaite, qui donc s'avise de lui faire connaître les artistes? Il y a place dans les programmes pour tout, sauf pour l'histoire de l'art. Un apprenti bachelier doit connaître les particularités de l'ichtyosaure ou de la prosodie latine, mais il peut ignorer parfaitement Watteau, Chardin ou La Tour. N'est-ce pas un peu excessif, et n'y a-t-il pas là un sujet excellent pour nos futurs rapporteurs des beaux-arts?

M. Louis Buyat s'est plus particulièrement occupé des théâtres cette année, et parmi eux de l'Odéon. Et il a montré que ce n'est pas précisément d'hier que l'exploitation de ce théâtre soulève des difficultés. Voici quelques-unes des notes assez piquantes recueillies par M. Buyat :

Dans leur mémoire de 1770 au roi, les comédiens français, installés provisoirement salle des machines, aux Tuileries, protestent contre la construction du futur Odéon sur l'emplacement actuel et représentent que : « *Leur ancien hôtel rue des Fossés-Saint-Jacques est dans une situation plus avantageuse pour eux que l'hôtel de Condé.* »

1779. — Le Kain et Prévillo, insurgés, refusent de venir à l'Odéon vu son éloignement.

1813. — Gobert, resté seul administrateur de l'Odéon, après toutes sortes de déboires, sollicite la permission de faire jouer à ce théâtre tous les genres.

1817. — A cette époque, la comédie alterne avec les gymnastes et des prestidigitateurs.

1822. — M. de Gimel, ancien colonel de dragons, directeur, fait spécifier dans le cahier des charges qu'il peut ajouter du chant à son répertoire, car : « *L'Odéon, par son éloignement, doit être assimilé à un théâtre de province, et les théâtres de province sont à la fois lyriques et dramatiques.* »

1828. — Lemethayer, directeur, ancien officier de marine, essaie de décider les Parisiens à passer l'eau en annonçant que : « *Des omnibus transporteront à toute heure les voyageurs de l'Odéon à l'autre rive.* » Il fait faillite.

1832. — Direction Harel. — La Gazette des théâtres n° 4853 dit : « *L'Odéon expire ce soir. On se réunira au faubourg St-Germain, dans le lieu ordinaire de son agonie.* »

1842. — Direction Lireux. — On écrit : « *Que va faire dans ce sépulcre ce gai et insouciant garçon ? Pourra-t-il conduire ce théâtre impossible !* » Lireux fait faillite en 1845.

1845. — Arrivée de Bocage. Théophile Gautier écrit : « On ne dira plus de celui-là qu'il ne connaît pas le théâtre ; il a donné de son intelligence, de sa probité toutes les preuves désirables. Il croit si bien à la possibilité de l'Odéon qu'il y engage 80.000 fr. de son avoir. *Si cette fois l'essai ne réussit pas, il faudra raser l'Odéon et semer du chanvre à sa place.* » — En 1847, Bocage se retire ; son successeur, Vizentini, prend la fuite et se réfugie à Bruxelles.

Le Journal officiel est comme l'Odéon : il mériterait un meilleur sort. Car il est loin d'être ennuyeux tous les jours. Et la discussion du budget des beaux-arts précisément a fourni à M. Fernand Engerand l'occasion de cette spirituelle intervention :

Messieurs, au début de cette discussion intime (*sourires*) du budget des beaux-arts, ma première parole sera pour adresser des remerciements et des félicitations à M. le ministre de la Marine. M. Alfred Picard a bien voulu renvoyer au Louvre le bureau de Colbert qui en avait été retiré en 1848, pour servir de table de travail aux ministres successifs de la marine.

Depuis longtemps on en réclamait la restitution au Louvre ; l'Administration de la marine avait toujours opposé une fin de non-recevoir absolue. M. Alfred Picard a décidé d'autorité la réintégration au Louvre de ce meuble historique. Cela prouve peut-être qu'il y a quelque chose de changé rue Royale (*sourires*.)

Je vous prie donc, monsieur le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, de bien vouloir féliciter M. le ministre de la Marine et de lui dire que la Chambre tout entière qui m'écoute (*rires*) est unanime à le louer de ce geste heureux. (*Très bien ! très bien !*)

Je vous prierais de transmettre à d'autres membres du Gouvernement des félicitations semblables, car enfin, je dois le dire au risque de compromettre le gouvernement et de me compromettre moi-même, au point de vue artistique ce cabinet est une des meilleures équipes que nous ayons eues.

A tout seigneur tout honneur. M. Clemenceau a rendu au Louvre une table célèbre de Riesener qui, dans son cabinet, supportait le poids des dossiers des affaires courantes. Il a joint à cette restitution celle d'une charmante pendule du xviii<sup>e</sup> siècle, *l'Offrande de Vénus à l'amour*. C'est un acte méritoire, car pour l'artiste qu'est M. Clemenceau, il était assurément plus agréable de regarder dans son cabinet ces deux belles œuvres que les têtes de quelques-uns de ceux qui y défilent quotidiennement. (*Rires*.) Il a droit à des remerciements. Voudriez-vous les lui porter, ainsi qu'à M. le garde des Sceaux qui, lui aussi, a restitué au Louvre ce magnifique bureau de Choiseul qui se trouvait, place Vendôme, dans le cabinet du ministre de la Justice ?

Voilà de belles et promptes réformes. Je ne puis vous dire qu'une chose : Continuez. Et puisque nous sommes ici entre nous (*rires*), j'aurai, monsieur le sous-secrétaire d'Etat, une question peut-être un peu indiscreète à vous poser. Un journal a prétendu qu'un des prédécesseurs les plus pro-

ches de M. Alfred Picard, et qui n'est pas M. Thomson, avait la fâcheuse habitude de travailler armé d'un canif et, au cours de ses démonstrations, de larder tout ce qui se trouvait à sa portée. Et l'on affirme que le bureau de Colbert aurait reçu quelques-unes de ces atteintes. J'espère qu'il n'en est rien.

M. Fernand Engerand s'est plaint ensuite de la mauvaise installation des musées de province, constatée dans le très remarquable rapport de M. Henry Lapauze. Mais tant que l'Etat ne sera pas arrivé à imposer aux municipalités un contrôle efficace, et surtout à obtenir un choix plus judicieux des conservateurs, qui devraient ou sortir de l'école du Louvre ou tout au moins présenter des garanties techniques suffisantes, il est fort à craindre que les musées provinciaux demeurent mal logés, mal classés, et si dépourvus d'inventaires ou de catalogues sérieux que le curieux, l'amateur ou l'érudit restent dans l'impossibilité de connaître les chefs-d'œuvre qu'ils dissimulent aux chercheurs, mais qu'ils exposent tour à tour aux dangers d'un incendie, ou, comme à Orléans, aux bienfaits de la pluie.

TRISTAN LECLÈRE.

### PUBLICATIONS RÉCENTES

#### Esotérisme

- Eugène Ledos : *Les Criminels et la Criminalité*; Librairie des Saints-Pères. 5 »  
 A. Porte du Trait des Ages : *L'Envoûtement*; Daragon. » 90

#### Ethnographie

- Georges Dottin : *Les Livres de saint Patrice, Apôtre de l'Irlande*; Bloud. » 60  
 Louis de la Vallée Poussin : *Notions sur les Religions de l'Inde. Le Védisme*; Bloud. 1 20

#### Histoire

- J. Bourbon : *Les Assemblées du Clergé et le Protestantisme*; Bloud. 1 20  
 Th. de Cauzons : *Histoire de l'Inquisition en France*; Bloud. 7 »  
 Eugène Defrance : *La Maison de Madams Gourdan (Vieilles façades parisiennes)*, documents inédits sur l'histoire des mœurs de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Illustrations de Louis Michel; « Mercure de France ». 3 50  
 Edouard Driault : *Vue Générale de l'Histoire de la Civilisation*; Alcan. 2 vol. 7 »  
 A. Fortin : *Les Croisades*; Bloud. » 60  
 P.-F. Macquat : *Evasion et Survie du Fils de Louis XVI*; Daragon. 2 50  
 Marcel Navarre : *Le Comité de Salut Public*; Bloud. » 60  
 A. Trimoulier : *Un Missionnaire de 93: Marc-Antoine Baudot*; Dorbon. 3 »

#### Littérature

- Paul Adam : *Les Disciplines de la France*; Vuibert et Nony. 3 50  
 J. Barbey d'Aureville : *Voyageurs et romanciers*; Lemerre. 3 50  
 Albert de Bersaucourt : *Triptyques*; Sansot. » »  
 René Doumic : *Etudes sur la Littérature Française*; Perrin. 3 50  
 Alphonse Lefebvre : *La Célèbre Inconnue de Prosper Mérimée, sa vie et ses œuvres authentiques avec documents, portraits et dessins inédits*, Préface par F. Chambon; Sansot. 7 50  
 Jean Moréas : *Esquisses et Souvenirs*; « Mercure de France ». 3 50  
 Mgr. de Moucheron : *Le Clergé à l'Académie*; Perrin. 5 »

#### Pédagogie

- Gabriel Compayré : *L'Adolescence*; Alcan. 2 50

## Philosophie

- J. Bourdeau : *Pragmatisme et Modernisme*; Alcan. 2 50  
 Jean des Cognets : *Les Idées Morales de Lamarline*; Bloud. » 60  
 Frédéric Enriques : *Les Problèmes de la Science et la Logique*; trad. de l'italien par Julien Dubois; Alcan. 3 75

## Poésie

- R. Blanco-Fombona : *Au delà des Horizons*, trad. de Frédéric Raison; Messein. 3 »  
 Marie Dauguet : *Les Pastorales*; Sansot. 3 50  
 J. Delhys : *Verts et Ors*; Messein. 1 50  
 Frédéric Masson : *Autour de Sainte-Hélène, II*; Ollendorff. 3 50
- Lionel Nastorg : *Au Seuil des Rêves*; Ollendorff. 3 50  
 Madeleine Paul : *Enivrements*; Sansot. 3 50  
 Maurice Sorozyński : *La Lyre qui pleure*; Soc. française d'impr. et de libr. » »  
 Marcel Tournier : *Rayons d'aurore*; Librairie « Dramatica ». 1 35

## Publications d'Art

- Auguste Audolent : *Le Musée de Clermont-Ferrand*; Clermont-Ferrand, Impr. G. Mont-Louis. » »  
 Henri Defontaine : *Du Costume civil officiel et de l'uniforme militaire des officiers à la Cour ou auprès des chefs d'Etat français depuis 1804*; Geoffroy. 15 »
- Lucien Lambeau : *L'Hôtel-de-Ville de Paris*; Laurens. 8 »  
 Abel Letalle : *Les Fresques de Florence*; Messein. 5 »  
 Péladan : *Les Idées et les Formes. Antiquité orientale*; « Mercure de France ». 3 50

## Questions coloniales

- Jean Darcy : *Cent années de Rivalité coloniale; L'affaire de Madagascar*; Perrin. 4 »  
 Henri Lorin : *L'Afrique du Nord*; Colin. 3 50

## Questions juridiques

- A. Lacassagne : *Peine de mort et criminalité*; Maloine. 2 50

## Questions religieuses

- Jules Baudot : *Le Pallium*; Bloud. » 60  
 Jules Baudot : *La Dédicace des Eglises*; Bloud. » 60  
 J. Bourbon : *Les Assemblées du Clergé et le Jansénisme*; Bloud. 7 »  
 H. Couget : *Le Sens Catholique*; Bloud. 1 20  
 Albert Dufourcq : *Histoire de la Fondation de l'Eglise, t. II et III*; Bloud, 2 vol. 7 »  
 I. Fioretti : *Les Petites fleurs de la Vie du petit pauvre de Jésus-Christ. Saint François d'Assise*; trad. et notes d'Arnold Goffin, Bloud. » 60  
 G. Planque : *Histoire du Catholicisme en Angleterre*; Bloud. 1 29  
 Maurice Souriau : *Les Idées morales de Chateaubriand*; Bloud. » 60  
 Paul Thureau-Daugin : *Le Catholicisme en Angleterre*; Bloud. 3 50  
 J. Toutain : *Etudes de Mythologie et d'histoire des religions antiques*; Hachette. 2 50  
 F. de La Mennais : *Pensées*; Bloud. » 60  
 Nicole : *Le Prisme, etc.* Bloud. » 60

## Roman

- Jean Bertheroy : *Conflit d'ames*; « Edition Moderne ». 3 50  
 Albert Boissière : *Un Crime a été commis*; Lafitte. 3 50  
 Brada : *L'Âme libre*; Plon. 3 50  
 Marion Crawford : *Haine de Femme*; Hachette. 3 50  
 Lucie Delarue-Mardrus : *Marie fille-mère*; Fasquelle. 3 50
- Charles Derennes : *La Guenille*; Michaud. 3 50  
 Valentine Gilbert : *L'Image Virtuelle*; Librairie Universelle. 3 50  
 Elinor Glyn : *Trois Semaines*, trad. de J. et M. Petite; Libr. Universelle. 3 50  
 Grazia Deledda : *Le Fantôme du Passé*, trad. par G. Hérelle; Calmann-Lévy. 3 50

- Jehan d'Ivray : *Les Porteuses de torches*; Méricant. 3 50  
 Rudyard Kipling : *Au Blanc et Noir*, trad. d'Albert Savine; Stock. 3 50  
 Fernand Kolney : *L'Amour dans cinq mille ans*; chez l'auteur, 16, rue La Fontaine. 3 50  
 Comte Léonce de Larmandie : *Un Coup d'Etat au XX<sup>e</sup> siècle*; L'Édition. 3 50  
 André Martin : *L'Ascension du Poète*; Messein. 3 50  
 Célestin Pontier : *Les Pourpres*; Grasset. 3 50  
 C.-F. Ramuz : *Jean Luc persécuté*; Perrin. 3 50  
 Roger Régis-Lamotte : *La Femme passa*; « Edition Moderne ». 3 50

### Sciences

- Bernard Brunhes : *La Dégradation de l'Énergie*; Flammarion. 3 50.

### Sociologie

- Edmond Benoit : *Psychologie de l'Amour*; Daragon. 3 50  
 L. Garriguet : *Régime du Travail*, 1; Bloud. 2 vol. 7 »  
 René Gonnard : *La Hongrie au XX<sup>e</sup> siècle*; Colia. 3 50  
 Maurice Leclercq et E. Girod de Fléaux : *Ces Messieurs de la C. G. T.* Ollendorff. 3 50  
 André Lecocq : *La Question sociale au XVIII<sup>e</sup> siècle*; Bloud. 1 20  
 Ch. Lescœur : *Pourquoi et comment on fraude le Fisc*; Bloud. 3 50
- Pierre Méline : *Le Travail sociologique*; Bloud. 1 20  
 G. Olphe Galliard : *Le Problème des Retraites ouvrières*; Bloud. » 60  
 Stéphen Pichon : *Dans la Bataille*; Méricant. 3 50  
 Jules Renard : *Mots d'écrit*; Nevers, « Cahiers Nivernais. » » »  
 André Tardieu : *La France et les Alliances*; Alcan. 3 50  
 Alexandre Zevaès : *Le Socialisme en France*; Fasquelle. 3 50.

### Théâtre

- Euripide : *Les Bacchantes*, texte grec, avec une introd. par Georges Dalméda; Hachette. » »  
 Jules Leroux : *L'Aube sur Béthanie*, poème dramatique en 1 acte; « Le Beffroi ». » 75  
 F. Loliée : *La Maison de Molière et des Grands Classiques*; Colin. 1 50  
 Paul Souchon : *La Tasse*, drame en 5 actes, en vers; « Mercure de France » 2 »  
 William Shakespeare : *Œuvres dramatiques*, trad. par Georges Duval. t. VII; Flammarion. 3 50

### Voyages

- Léonie Bernardini-Sjoestedt : *Pages Suédoises*; Plon. 3 50  
 La Mésangère : *Les Petits Mémoires de Paris*, conten. quatre eaux-fortes orig. par Henri Boutet; Dorbon. 2 »  
 A. Sainte-Marie-Perrin : *Bâle, Berne et Genève*; Laurens. 3 50

### Divers

- Annales des Lettres Françaises, 1907*; Sansot. 3 50  
 Emile Bayard : *L'Art du Bon-Goût*; Garnier. 3 50

MERCURE.

### ÉCHOS

Une *Salomé* française à Lyon. — Sur les origines de l'Angélus. — Les chapeaux et la musique. — Largesse. — On demande des numéros du *Mercury de France*. — Les Hospitalières de l'Élite. — Publications du *Mercury de France*. — Le Sottisier universel.

Une « *Salomé* » Française à Lyon. — Le 30 octobre dernier, le

Grand Théâtre de Lyon donnait la première représentation d'une *Salomé*, par M. A. Mariotte, d'après la tragédie d'Oscar Wilde. *Le Salut Public*, *l'Express*, le *Progrès*, le *Lyon Républicain*, la *Dépêche de Lyon* ont constaté le très grand succès de cette œuvre, à laquelle M. Emile Berr, dans le *Figaro* du 11 septembre 1907, avait consacré une brillante chronique.

C'est en 1895, alors qu'il faisait, en qualité d'aspirant, la campagne de Chine, que M. Mariotte écrivit les premières mesures de *Salomé*. Des circonstances diverses en retardèrent l'achèvement, et entre temps M. Strauss survint, avec une *Salomé* allemande qui fit grand tapage et dont la valeur n'est ni incontestable ni incontestée. Ce ne fut qu'en 1902, après sa nomination comme professeur au Conservatoire de Lyon, que M. Mariotte put travailler sérieusement à sa partition. Les lignes suivantes, empruntées au compte-rendu de la *Dépêche de Lyon*, relatent des incidents sur lesquels nous aurons sans doute l'occasion de revenir :

La *Salomé* de M. Mariotte devait être représentée au cours de la saison dernière, ainsi en avaient décidé les directeurs du Grand-Théâtre lorsqu'ils reçurent l'ouvrage du jeune compositeur, après une brillante audition, au mois de septembre 1907. Mais ces messieurs avaient compté sans M. Richard Strauss, le célèbre et ombreux musicien allemand, que nous vîmes à la tête de la Philharmonique de Berlin, lors de son dernier concert au Casino. M. Richard Strauss, auteur d'une *Salomé* à laquelle on fit, d'ailleurs, partout un vif et bruyant succès, ne pouvait admettre qu'un autre ait eu avec lui (même bien avant lui) l'idée d'écrire une partition sur le poème d'Oscar Wilde, et, après avoir donné à M. Mariotte l'autorisation de faire jouer sa pièce, il n'hésita pas à signifier par huisier, aux directeurs du théâtre, l'interdiction de la représenter.

Il fallut que M. Mariotte, sur les conseils et les instances de ses amis, se rendît à Berlin pour rejoindre le « maître » qui se dérobaît toujours et lui arracher la main-levée de l'interdiction, mais au prix de quels sacrifices !

*Salomé* ne peut être jouée qu'une seule saison, et seulement sur le théâtre de Lyon ; la partition sera ensuite livrée à M. Richard Strauss pour être anéantie !

Voilà les faits ; il serait inutile de les accompagner d'aucun commentaire. Le lecteur appréciera les procédés courtois et la magnanimité de M. Richard Strauss à l'égard de son confrère lyonnais.

M. Mariotte s'est fait connaître en outre par des sonates pour piano, une symphonie, six *Sonatinas d'Automne*, sur des paroles de Camille Mauchair, et il travaille actuellement à un opéra sur le *Vieux Roi*, de M. Remy de Gourmont.

### §

Sur les origines de l'Angelus. — Nous trouvons, dans le *Manuel liturgique* de Lerosey, 1889, t. IV, page 578, ce renseignement réclamé par notre collaborateur Georges Polti comme document récent, et qui vient à l'appui du dire de M. Lafagette sur les origines de l'Angelus (Voy. *Mercure de France*, numéros 272 et 273) :

*L'Angelus*, dans sa forme actuelle, remonte au pape Jean XXII (1316-1334).

En outre, la *Rassegna gregoriana*, mai 1906, colonne 199, donne une note sur la sonnerie de l'Angelus d'après la *Zeitschrift für kath. Theologie*, avec mention d'une indulgence pour ceux qui récitent le soir à genoux trois *Ave Maria* au son de la cloche (1274).

### §

La Musique et les chapeaux de femmes. — Nous lisons dans la *Neue freie Presse* du 22 novembre :

« Les chapeaux de dames, comme la mode l'exige cette année, ont pris, chacun le sait, des formes qui méritent d'être qualifiées de monstrueuses. Déjà en maints endroits a été observée la venue intermittente de mous-tres dont le diamètre est d'un mètre et plus, et on ne voit pas bien pour-quoi une dame, dont les proportions s'y prêteraient, n'irait pas jusqu'à un chapeau de deux mètres. Aux endroits publics, cette mode est un véritable objet de scandale. Le moindre mais inévitable choc suffit ; portières de voitures et portes de maison deviennent immédiatement trop étroites, et l'auto, par son espace restreint, ne saurait plus être pris en considération par toute femme moderne.

« Les abonnés aux *Concerts philharmoniques* viennent de s'apercevoir, avec un étonnement douloureux, que les dames possesseurs des plus grands chapeaux qui soient à Vienne paraissent s'être conjurées pour occuper, dis-séminées avec une cruauté raffinée, le parquet des dits concerts, et à ce point que, à partir du dixième rang, un formidable rempart de rubans et de plumes rend impossible toute vue du podium. Qu'on n'objecte pas qu'au concert il n'y ait rien à regarder. Il n'est interdit à personne de tourner le dos aux musiciens ou de demeurer, les yeux fermés, « tout oreilles ». Mais il n'est point universellement reconnu que ce soit là le meilleur moyen d'entendre. Le Dr Friedrich von Hausegger, dans son fameux livre *la Musique comme expression*, écrit : « Nous ne sommes pas encore arrivés au « point où nous puissions jouir musicalement d'une symphonie, si elle ne « se manifeste pas à nous par quelque intermédiaire humain. Pourquoi pas ? « Un clavier mis mécaniquement en mouvement dépasserait sûrement, en « précision, en facilité, en force, etc., le jeu de n'importe quel pianiste. Et « combien facile à nos moyens techniques d'en construire un semblable ! « Nous sommes convaincus que les formes musicales ainsi obtenues quel-« que merveilleux que soit l'enchantement qui en résulterait pour les sens, « perdraient leur pouvoir de séduction aussi vite que les fontaines lumi-« neuses. Ainsi ce serait une condition d'audition musicale que cet exercice « fût manifesté d'une façon sensible à nos sens par des hommes. Nous éprou-« vons une certaine nécessité de voir l'exécutant au milieu de son œuvre et « ce n'est point là uniquement un besoin de curiosité : cela est inséparable « de la nature de la jouissance attendue. Nous demandons, plus ou moins « consciemment, que la musique perçue par notre oreille donne d'elle une « représentation humaine. »

« Le nombre est grand de ceux voulant suivre tous les mouvements du chef et des exécutants. Cet intérêt est théoriquement fondé et pratiquement reconnu depuis longtemps. Ce n'est pas sans raison que l'essai souvent ré-pété en Allemagne d'orchestres invisibles n'ait donné aucun résultat. Il ne serait peut-être pas impossible, si plus difficile à prouver, que les ondes sonores, après avoir franchi ces tours de chapeaux, arrivassent fort modi-fiées aux oreilles de l'auditeur... »

## §

**Largesse.** — Pour que les œuvres complètes de Haydn puissent être publiées au moment des fêtes du centenaire du « Père de la symphonie », le ministère des Cultes de Prusse vient d'accorder à l'entreprise un subside de 75.000 francs.

## §

On demande des numéros du « *Mercury de France* ». — Nous sommes acheteurs au prix marqué des numéros suivants : 1, 2, 8, 13, 68, 73, 106, 107, 108, 113, 114, 115, 117, 118, 120, 144, 147. Les fascicules doivent être propres et complets, mais nous accepterions des couvertures salies, décolorées ou déchirées.

## §

**Les Hospitalières de l'Elite.** — Dans l'écho que nous avons publié sous ce titre le 16 novembre, et qui a été si remarqué, une regrettable coquille déforme le nom de l'auteur de *la Civilisation de l'Elite*, article où se trouve le projet de l'aimable communauté des *Hospitalières*; il faut lire: Alfred Pichou (et non Pichon).

## §

**Publications du « Mercury de France » :**

ESQUISSES ET SOUVENIRS, par Jean Moréas. Vol. in-18, 3 fr. 50 (12 exemplaires hollandais à 10 fr.).

LES IDÉES ET LES FORMES, *Antiquité orientale*, par Péladan. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LA MAISON DE MADAME GOURDAN (*Vieilles Façades parisiennes*), documents inédits sur l'histoire des mœurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par Eugène Defrance. Illustrations de Louis Michel. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LE TASSE, drame en 5 actes, en vers, par Paul Souchon. Vol. in-18, 2 fr.

## §

**Le Sottisier universel.**

Quand un jeune homme a atteint l'âge mûr... — CONAN DOYLE : *L'Oncle Bernac*.

Il a été précipité sur la voie et a eu une jambe coupée au-dessus de la clavicle. — *Journal de Genève*, 11 juin.

Le jour où l'on a mis le petit doigt dans l'engrenage, il y entre jusqu'à l'aisselle. — *Lyon Républicain*, 19 août.

On peut avoir ainsi des rosiers en fleurs à terme fixe, tout comme un simple pot au feu. — Gemen et Bourg : *Les Roses*, p. 43.

Je sais bien qu'on a le droit de changer d'opinion, et que Voltaire a dit :

« L'homme absurde est celui qui ne change jamais. »

*Les Annales*, 8 novembre.

**Coquilles :**

Incident de Cacablanca. — *Echo de Paris*, 6 novembre.

Mais il ne s'agissait que d'un pétard de fortes dimensions qui avait fait exploser un gamin. — *Journal de Genève*, 1<sup>er</sup> septembre.

Coin coin... c'est une canne qui a couvé le soleil... Coin coin. — *Mercury de France*, 16 octobre.

MERCURE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCURE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.



## LA DOCTRINE OFFICIELLE DE L'UNIVERSITÉ

---

La Doctrine officielle de l'Université! Cette formule n'est pas le simple énoncé d'un sujet, d'une matière. Elle implique une affirmation, une thèse, et des plus contestées. Elle exige une démonstration préalable. Avant d'exposer et de critiquer la doctrine officielle de l'Université, il faut prouver que l'Université a une doctrine officielle. L'Université le nie.

### I

L'allégation n'est pas neuve. Elle a été produite bien des fois depuis un siècle. Sous la Restauration, sous Louis-Philippe, les adversaires du monopole de l'enseignement d'Etat ne se contentaient pas d'invoquer la doctrine libérale et de revendiquer en son nom pour chacun et pour tous le « droit naturel » d'enseigner. Ils corroboraient d'ordinaire cette revendication d'une accusation directe contre l'esprit, les principes et les intentions de l'enseignement universitaire. Non seulement le monopole leur paraissait en soi un mal et une injustice, mais ils reprochaient à l'enseignement d'Etat de mettre son privilège au service de l'erreur. Du Lamennais de 1814 à Montalembert, Dupanloup et Veillot, ce grief fondamental fut généralement conçu et formulé du point de vue de la foi catholique, dont l'Université était accusée de ruiner les bases par sa philosophie et par sa manière d'écrire l'histoire.

Ce serait pourtant une grosse erreur de croire que seuls au XIX<sup>e</sup> siècle des catholiques se soient élevés d'un point de vue

doctrinal contre l'enseignement universitaire, que seuls des catholiques aient prétendu constater dans l'enseignement universitaire une orientation dogmatique, étroitement, impérieusement déterminée et enveloppant le champ tout entier des idées et des connaissances. La même constatation a été faite par des philosophes, des penseurs, des littérateurs incrédules dont on peut dire qu'ils sont parmi les premiers du siècle passé, puisqu'ils s'appellent par exemple Auguste Comte, Sainte-Beuve, Taine, Renan. Eux aussi ont signalé l'existence et le règne de dogmes universitaires, d'une orthodoxie universitaire, d'une empreinte universitaire des idées et des esprits. Et il leur est arrivé de parler de ces objets avec une antipathie qui, pour ne s'inspirer que des lumières et des intérêts de la raison naturelle, n'était pas moins prononcée, moins radicale en son genre que celle des catholiques. Seulement leurs observations et leurs censures sur ce point sont éparses dans des livres ou des traités qui n'ont pas pour objet propre la question de l'enseignement public. Elles gardent un caractère spéculatif et ne prennent pas la forme d'un réquisitoire, d'une attaque contre l'institution universitaire elle-même, soit parce que ces esprits ne rattachaient pas les aberrations doctrinales de l'Université à la nature et aux fatalités de sa constitution, soit parce qu'ils aimaient la paix, soit enfin parce qu'il n'est pas sensé de diriger une polémique destructive contre un établissement chargé de quelque fonction sociale nécessaire et qu'on ne conçoit pas les moyens, du moins immédiats, de remplacer par une organisation meilleure. L'Eglise, au contraire, pouvait en bonne logique s'attaquer soit au monopole, soit à l'existence même de l'Université, puisqu'elle possède dans ses réguliers et ses séculiers un personnel enseignant toujours disponible, et que la distribution des connaissances profanes est, sinon une des missions essentielles qu'elle s'attribue, du moins une des aspirations dont elle se glorifie.

Voilà pourquoi les campagnes anti-universitaires fameuses du XIX<sup>e</sup> siècle ont toujours eu le caractère catholique, ecclésiastique et, si l'on veut ainsi parler, clérical. Voilà pourquoi il a été facile à certains d'accréditer que l'enseignement universitaire n'avait et n'aurait jamais contre lui que l'Eglise et le cléricalisme. Les critiques des philosophes, qui au surplus peuvent coïncider sur des points aussi nombreux qu'essentiels,

avec celles du catholicisme, sont restées ignorées du grand public.

Et cependant il n'est pas nécessaire de s'adresser à des philosophes ou à des penseurs de profession, à des hommes dont c'est le métier de réfléchir aux principes et aux conditions de la discipline intellectuelle, pour rencontrer l'expression d'antipathies vivaces et comme instinctives contre ce qu'on sent être les inspirations profondes de l'enseignement universitaire.

Parlez dans un cercle de personnes cultivées, dont la formation n'ait pas été exclusivement universitaire, de l'esprit de l'Université, de son empreinte, de ses idées, de ses préjugés, de ses dogmes. La plupart admettront, par expérience, que vous parlez d'une chose réelle, et d'une chose qui n'est ni belle, ni sage, ni harmonieuse, ni lumineuse, ni aimable. Mais cette chose, elles seraient incapables de la définir. On sent qu'elle est immense, envahissante, de nature à imprégner fâcheusement, à déformer la pensée tout entière et jusqu'aux parties supérieures de la sensibilité. On n'en saurait définir l'essence, moins encore la provenance et la genèse. — Des défenseurs, des apologistes de l'esprit et des tendances intellectuelles de l'Université, en revanche, vous n'en rencontrerez pas, surtout parmi les universitaires. Mais vous trouverez des gens qui nient l'existence de ce dont vous parlez et qui vous reprocheront de construire sous ces noms divers une entité verbale à laquelle aucun fait ne correspond. Ceux-là croiront défendre l'Université de la meilleure manière sous le rapport où vous l'attaquez. Les universitaires orthodoxes (je dis orthodoxes, parce qu'il y a, dans ce clergé, grand nombre d'hérétiques ou de demi-hérétiques, d'ailleurs hors d'état, nous verrons pourquoi, de le révolutionner) tiennent non seulement pour une illusion puérile, mais pour un outrage et une injure à leur adresse que de parler d'une orthodoxie, d'une doctrine régnante de l'Université! « La doctrine de l'Université, disent-ils, est inattaquable; car elle n'existe point et ne saurait légitimement exister. Doctrinalement parlant, il n'y a pas d'Université, il n'y a que des universitaires. Le dogme de l'Université est de n'en point avoir. Autonomie entière quant au fond et aux inspirations de l'enseignement pour chacun de ses membres, voilà son principe fondamental! »

## II

Comment voudriez-vous, ajoutent les apologistes de l'Université, que deux mille maîtres de philosophie, d'histoire et de littérature fissent profession des mêmes idées sur les questions auxquelles se rapporte leur enseignement? Ne parlons pas des professeurs de rudiment ou des professeurs de physique et de mathématiques, ces matières ne comportant pas ou ne comportant que dans une infime mesure des dissentiments doctrinaux. Mais les questions de philosophie, d'esthétique littéraire et d'histoire sont de celles qui divisent le plus les hommes. Il n'y aura ni plus ni moins d'unité de pensée en ce qui les concerne entre cent universitaires pris au hasard qu'entre cent personnes du monde ayant fait les mêmes études et possédant la même culture qu'eux. Pour que, pensant de tant de manières diverses, ils enseignassent une doctrine unique, il faudrait leur imposer un formulaire, un catéchisme avec défense d'en sortir. Hypothèse ridicule et odieuse à laquelle il n'a jamais rien existé dans l'enseignement universitaire qui correspondît de près ou de loin.

C'est en ces termes que l'on essaie de reléguer au rang des légendes malveillantes ce qui se murmure ou se dit d'une orthodoxie dogmatique de l'Université et d'en faire sourire. Cette fin de non-recevoir est un peu expéditive. Elle n'omet qu'une circonstance qui modifie tout : c'est que l'Université est une administration centralisée et qu'en ce qui concerne l'éducation intellectuelle et professionnelle des universitaires cette centralisation a toujours été depuis un siècle gagnant en étroitesse et en rigueur. Depuis quelques années elle atteint au comble. On a fait l'impossible pour qu'il ne subsistât plus entre les universitaires aucune diversité d'origine. La grosse majorité des candidats aux professorats divers des Facultés et des Lycées passent comme étudiants par la Sorbonne. Il y a quinze ans encore, selon qu'ils sortaient de la Sorbonne, de l'École Normale ou des Facultés de province, il pouvait exister entre eux certaines différences d'empreinte. Aujourd'hui l'École Normale n'est plus, et pour être admis à se préparer à la licence, puis à l'agrégation dans les Facultés de province, il faut avoir tout d'abord obtenu dans un concours préalable l'estampille de la Sorbonne elle-même. Enfin, le titre d'agrégé, faute duquel on ne

peut que végéter dans les plus bas emplois de l'enseignement, s'obtient aussi par un concours unique pour toute la France. On voit les conséquences. Que les cent professeurs qui composent le personnel de la Sorbonne, que la demi-douzaine d'administrateurs et de professeurs qui forment chaque année le jury de ces concours nationaux soient choisis en raison de leur zèle pour certaines idées, quel pouvoir n'auront-ils pas pour façonner à ces idées l'Université tout entière ! Ils sont rares les esprits capables d'un vigoureux effort de réaction et de critique contre le système d'opinions dont on les aura nourris quand le cerveau est encore tendre et ductile. Ils sont rares partout. Combien doivent-ils l'être dans l'Université dont les membres sont en si grand nombre des fils d'instituteurs et des fils de paysans élevés comme boursiers au lycée et qui, à l'âge des impressions décisives, n'ont guère pu entendre, sur des questions qui dépassent la portée et la culture de leur milieu naturel et social, d'autre cloche que la cloche universitaire.

Il ne sera donc besoin ni d'un formulaire, ni d'un catéchisme pour assurer l'empire d'une certaine doctrine sur l'enseignement public. La centralisation de l'Université en fournira l'instrument très suffisant. Grâce à elle, l'unité dogmatique pourra se produire comme une chose non contrainte, mais quasi spontanée.

Mais encore, m'objectera-t-on, si la liberté de pensée demeure inscrite sur la façade de l'institution universitaire et qu'au dedans tout soit concerté pour éliminer de l'enseignement public toutes les idées et tendances contraires à une certaine orthodoxie, c'est là une véritable trahison, un véritable guet-apens exercé par les sommités administratives et professorales de l'Université, non seulement contre la masse du personnel universitaire, mais contre la nation elle-même, dont l'Université s'est constituée l'éducatrice. Cette imputation de fourberie est nécessairement comprise dans l'hypothèse proposée ci-dessus et la rend trop onéreuse.

Il n'en est rien, et je le prouverai suffisamment par deux exemples.

On sait le rôle et le pouvoir des inspecteurs généraux de l'enseignement secondaire. Ils visitent les classes des lycées, jugent la manière d'enseigner des professeurs et leur donnent

des notes qui décident de la carrière. Cette haute situation comporte nécessairement une très grande influence sur les études elles-mêmes. Les inspecteurs consignent le fruit de leurs observations dans des instructions générales destinées à servir de guides aux professeurs, particulièrement à l'occasion des changements de programme qui, comme nul ne l'ignore, surviennent quelquefois. Il y a une quinzaine d'années, M. Lachelier, inspecteur général pour la philosophie, rédigea des instructions sur l'enseignement philosophique au lycée où il affirmait qu'une entière liberté individuelle était laissée aux maîtres quant à la doctrine. Mais quelle que fût, ajoutait-il, l'infinie variété de croyances et de systèmes à admettre et à prévoir entre tant de philosophes, une idée demeurerait supérieure à la sphère de leurs dissentiments et ne pouvait que les rallier tous : l'idée du Devoir.

C'est la moindre des choses, me direz-vous. M. Lachelier n'interdisait aux professeurs que l'immoralité. Entendons-nous : il s'agissait du Devoir défini à la manière d'Emmanuel Kant, comme « l'impératif catégorique », du devoir conçu comme un commandement autonome et absolu de la conscience individuelle. Ce minimum fixé par M. Lachelier impliquait bien quelques petites conséquences, telles que le rejet d'une conception de la morale commune à la philosophie cartésienne et au catholicisme, la porte grande ouverte au protestantisme, une tendance certaine vers le panthéisme mystique. Tout cela est rigoureusement ou postulé ou entraîné par la notion de l'impératif catégorique. Mais je vous le demande : quand on ne croit pas à l'impératif catégorique, est-on encore un philosophe ? est-on même un homme ? Ne confondons pas la liberté des opinions philosophiques avec le droit à une cécité d'esprit tout animale !

M. Darlu, successeur de M. Lachelier dans le poste d'inspecteur général de philosophie, nous met en garde d'une manière plus savoureuse encore contre cette confusion. Dans un article sur *l'Université et la République*, il déclare qu'une opinion, une seule, peut être commune à l'Université tout entière et par là constituer sa règle suprême : « l'opinion libérale ». « Il n'est pas possible, s'écrie-t-il, que l'Université ne croie pas aux idées, ne croie pas à la liberté et à la raison. » Voilà ce qu'il appelle « l'opinion libérale » et où il faut reconnaître en

effet le comble du libéralisme, s'il est vrai qu'une suite de paroles complètement dénuées de sens tolère une infinité d'interprétations. M. Darlu précise pourtant ce qu'il a voulu dire, quand, un peu plus loin, il nous avertit que, du fait de « croire aux idées, à la liberté et à la raison », l'Université « incline à gauche ». Il achève de nous orienter quand, avec une tenue et une lucidité philosophiques qu'on admirera, il poursuit : « A ce moment (l'article est de décembre 1900) l'heure n'est-elle pas venue pour l'Université, aiguillonnée par ses rivaux, incitée par ses amis, appelée par la patrie elle-même, de dépouiller certains préjugés d'esprit et de classe, de prendre une pleine conscience de son rôle et de donner tout son cœur à la démocratie ? » Ainsi « liberté des idées », « libre usage de la raison », mais à la condition d' « incliner à gauche » parce qu'à droite, vous le savez, il n'y a ni idées, ni liberté, ni raison ; mais à la condition de professer la démocratie, parce que des idées contraires à la démocratie ne sont pas des idées, mais sans doute d'obscures passions d'esclaves.

L'hypothèse que j'émettais n'a donc rien d'insultant. Dans un état d'esprit semblable à celui de MM. Lachelier et Darlu, les autorités universitaires peuvent prêcher la liberté et faire régner l'orthodoxie sans souiller leur conscience.

### III

En se défendant d'avoir une doctrine, l'autorité universitaire nous met dans cette fausse position de devoir en quelque sorte plaider pour elle — contre elle-même. Car, enfin, pour une institution d'instruction publique, pour un corps enseignant, manquer d'une doctrine serait piteux. Sans doctrine, l'Université ne mériterait pas ces nobles noms d'institution et de corps ; elle ne serait plus que l'agrégation purement administrative, matérielle, budgétaire de spécialistes divers à qui l'on demande de collaborer à une même œuvre, l'éducation intellectuelle et morale de la jeunesse, sans avoir rien à leur dire sur le plan et l'esprit général de cette œuvre. Comment leurs dix à vingt influences respectives (j'indique vaguement le nombre des maîtres qui collaborent à l'éducation d'un même adulte suivi des classes supérieures du lycée au sortir de la Faculté), privées de direction, d'orientation commune, pour-

raient-elles bien concourir à un résultat intellectuellement et humainement cohérent et harmonieux ? L'Université n'a pas à se défendre d'avoir une doctrine. Elle aurait plutôt à s'excuser de n'en avoir pas. Je conçois certes que le qualificatif d'« officielle » déplaie ; car il accuse implicitement la doctrine universitaire de se régler non sur la vérité et la raison, mais sur des intérêts et des convenances politiques. Cependant, cette qualité n'a pas été en question encore. Officielle ou non, nous avons vu l'Université répudier toute unité doctrinale. Une telle unité, à ce qu'elle prétend, ne pourrait se réaliser chez elle. Nous avons montré comment elle le peut. Reste la question de fait.

Rien ne saurait mieux nous préparer à la résoudre que l'examen des raisons par lesquelles les autorités universitaires prétendent légitimer ou plutôt glorifier la neutralité doctrinale de l'Université. Cette neutralité ne nous est pas donnée seulement comme le fait, mais aussi comme le droit. L'Université, dit-on, est neutre entre les doctrines parce qu'elle doit l'être ; c'est sa loi, son honneur et ce qui l'élève, comme éducatrice des esprits, au-dessus de ses rivaux ecclésiastiques. Ainsi donc s'abstenir de conclure serait la plus haute règle de la pédagogie intellectuelle ? Telle est bien la thèse implicite ou explicite de l'Université. Comment la justifie-t-elle ?

Par le but même de l'éducation de l'intelligence qui serait, à son gré, de faire de tout esprit un « esprit libre », capable de se choisir librement et par lui-même des opinions. La pleine liberté suppose la connaissance complète des partis possibles ; pour jouir de cette pleine liberté d'option intellectuelle, n'est-il pas bon que chacun ait pu entendre plaider et recommander par des maîtres convaincus en sens divers et contradictoires toutes les solutions imaginables aux principaux problèmes que nous proposent la nature, l'homme et la société ? Voilà ce qu'on trouve dans l'Université, et c'est la haute vertu de l'Université de l'offrir. Après des années plus ou moins nombreuses d'études, elle laisse en définitive ses nourrissons sur la diversité et la contradiction des systèmes. Aussi la direction que prendront parmi tant de directions divergentes et contradictoires les idées d'un jeune homme formé par elle ne pourra être que son fait personnel, l'exercice et l'affirmation de son autonomie mentale. Et c'est là encore une fois le véritable objet, la fin suprême de l'éducation intellec-



tuelle : faire des esprits libres, autonomes. Il y faut une éducation non « dogmatique », mais « purement critique ».

On précise et on consomme le sens de ce discours en ajoutant que ce que pense le professeur a, en toute hypothèse, beaucoup moins de prix que la *liberté* avec laquelle il le pense et dont il donne le spectacle et l'exemple à ceux qu'il instruit.

Etrange langage ! Le but de l'instruction publique est-il de faire des esprits justes ? Le sens commun répond oui. L'Université parle autrement. Le but, dit-elle, est de faire des esprits libres.

Justes, libres, cela peut sembler, après tout, même chose ? Ce qui fait la justesse d'un esprit, c'est l'habitude de s'assujettir, dans tout ce qu'il pense, aux données de l'expérience et de la raison. Dans cette noble sujétion est précisément sa liberté, puisqu'il n'a de choix qu'entre elle et l'asservissement à la sensibilité, à la passion, à l'imagination, aux suggestions confuses des viscères. Mais un enseignement qui répudie en principe le magistère de toute doctrine répudie par là même le magistère de la raison et de l'expérience, puisque l'expérience et la raison, dans les limites de leur compétence, parlent nécessairement en faveur d'une doctrine ou d'un ordre de doctrines, et non pas de plusieurs doctrines incompatibles ensemble. Visiblement, l'Université entend par esprit libre un esprit qui refuse de soumettre son individualité à aucune autorité commune. Elle fait de la raison quelque chose de purement individuel.

Bien à tort se plaît-elle à placer cette conception sous l'illustre patronage de Descartes. En se faisant une règle de méthode de « ne recevoir aucune chose pour vraie qu'il ne la connaît avec évidence être telle », le philosophe aurait, prétend-on, formulé le précepte fondamental que l'éducation universitaire a pour but d'inculquer à tous les esprits et qu'elle veut les rendre capables de mettre en pratique. La méprise est grossière. La maxime de Descartes bien comprise est le contrepied de la théorie universitaire. Celle-ci n'omet qu'un point capital, à savoir : la définition de l'évidence donnée par Descartes. C'est, dit-il, le caractère des idées « claires et distinctes ». Une notion, une théorie parfaitement claire et distincte en toutes ses parties, porte en soi-même l'évidence de sa vérité. Mais d'autre part une telle évidence n'est dans l'esprit qui la

reçoit rien d'individuel; elle est communicable à tous les esprits, valable pour tous, donc elle fait autorité, elle fait doctrine. De fait, quand, ayant, à notre connaissance, tenu compte de tous les éléments d'un problème, quelqu'un nous en propose une solution claire et distincte, il n'y a que la passion qui, en obscurcissant volontairement notre intelligence, puisse nous détourner de nous y soumettre. C'est ce qu'admet l'Université en mathématiques, physique, et histoire naturelle, où, sur de vastes séries de questions, parmi lesquelles pas mal de questions fondamentales, elle prononce: ceci est vérité, ceci erreur, et interdit, en l'excluant de ses chaires, l'enseignement de l'erreur. Sa neutralité systématique, sa volonté de ne rien prononcer ni conclure, c'est aux sciences dites morales qu'elle l'applique. C'est donc que, d'après elle, on ne peut établir ni dans la philosophie, ni dans la politique, ni dans l'éthique au moins théorique, ni dans l'histoire, ni dans l'esthétique littéraire rien qui mérite de s'imposer à l'assentiment commun des esprits, rien devant quoi doive s'incliner la liberté de penser et de juger de l'esprit individuel. Ce pourrait être là le scepticisme, si l'Université enveloppait les idées individuelles et les idées communes dans le même mépris. Mais elle attribue aux premières la valeur sacrosainte de la « liberté » qui en est la source. Ce n'est donc pas le scepticisme; c'est la religion, l'idolâtrie de l'individu.

En définitive, la théorie de la neutralité doctrinale s'appuie sur le dogme d'un droit divin inhérent à l'esprit individuel.

Pour un dogme, encore que négatif, anarchique, fanatique, ténébreux et sauvage, en voici un! Et ses conséquences dans l'ordre des idées sont infinies. Il entraîne en philosophie, soit le kantisme, soit ce dérivé fatal et inéluctable du kantisme: le panthéisme. — En politique, il laisse le choix entre le libéralisme anarchiste et le despotisme démocratique, deux rameaux de la même tige. — En littérature et en esthétique, il est le romantisme; en religion, le protestantisme. Protestantisme, romantisme, kantisme, démocratie, principes de 1789, seraient-ils donc tout au moins les inclinations de l'Université? Il est certain que la neutralité universitaire, fondée de la manière dont on la fonde, favorise tout cela, penche du côté de tout cela. Mais encore une fois qui de plus loyal de la part de gens pour qui protestantisme et le reste ne sont pas des opinions

particulières, mais s'identifient à la raison humaine elle-même, si bien que penser autrement, à leurs yeux, ce n'est plus penser !

#### IV

Nous affirmons l'existence d'une doctrine universitaire, d'idées universitaires, d'un esprit universitaire s'étendant à tout. A ceux qui nous disent : « C'est là chose impossible à cause de l'inévitable variabilité des opinions individuelles », nous répondons en alléguant la centralisation de l'Université. Ce qu'on prétend impossible, elle le rend possible. A quelle condition cette possibilité deviendra-t-elle une réalité ? A la condition que du centre de cette institution centralisée parte un courant intellectuel impérieusement déterminé dans un certain sens. Et c'est ce qui arrive fatalement en vertu de la nature, en vertu des principes fondamentaux et constitutifs de l'institution elle-même. Par elle-même l'institution est amie de certaines idées, ennemie de certaines idées. Qu'est-ce qui lui dicte ces amitiés et ces inimitiés ? L'intérêt vital, l'intérêt de sa conservation.

C'est en effet une chose extrêmement controversable que la légitimité d'une institution comme est l'Université de France, de cette institution, fille du premier Empire, sans précédents et sans analogues dans l'histoire de l'instruction publique et de la culture intellectuelle chez les peuples civilisés.

Il s'agit de savoir si sa nature d'institution de gouvernement, d'administration d'Etat est compatible avec la mission essentiellement spirituelle (instruction, éducation, avancement des connaissances humaines) qui lui est départie. La question est visiblement du même genre que celle des légitimes relations de l'Etat avec l'Eglise, ou généralement avec les institutions religieuses, et doit être examinée, non seulement à un point de vue théorique, par rapport à quelque notion abstraite de l'Etat, mais aussi, à un point de vue historique et pratique, par rapport à l'Etat français moderne issu de la Révolution. Le jugement d'une telle question engage une opinion sur l'essence et la fonction de l'Etat, sur ses droits, ses devoirs et une appréciation de l'œuvre politique de la Révolution française. Et ce qu'on décide sur ces problèmes fondamentaux implique toujours en dernière analyse une certaine conception de la nature humaine, elle-même controversée, à laquelle on

fait formellement ou tacitement appel. Par là, non seulement la politique, mais la philosophie, l'histoire et la littérature, en tant qu'elles contribuent également à nous éclairer sur l'homme, sont intéressées dans la question de l'Université. Il n'est pas d'idée, de théorie philosophique, historique ou littéraire qui, soit directement, soit de proche en proche, ne soit susceptible d'être invoquée au profit d'une telle institution ou contre elle. L'Université penche naturellement vers le système d'idées qui légitime son existence et ses privilèges. Et si ce système d'idées se trouve posséder à d'autres titres la faveur de certains groupes sociaux, confessionnels, ethniques, ou autres, l'institution a en eux des partisans et des défenseurs naturels.

Pris un à un, il n'est pas possible que les articles dont ce système se compose ne rencontrent beaucoup de dissidents dans le nombreux corps universitaire, mais il ne saurait non plus y avoir beaucoup d'universitaires doués d'assez d'énergie intellectuelle et morale pour réagir contre le poids dont l'institution elle-même les accable et mettre en question tout l'ensemble d'idées, pourtant solidaires, dont le crédit importe à sa conservation et à son renom. Il n'y a guère de vraisemblance que de tels hérétiques prospèrent dans l'Université; leur marque d'esprit sera reconnue de bonne heure et les fera automatiquement maintenir dans des situations ne leur laissant qu'une influence et une autorité extrêmement restreintes. Il est juste et il va de soi inversement qu'une institution caractérisée par un esprit aussi spécial que l'Université porte généralement ceux de ses membres en qui cet esprit est le plus vivant, ou ceux dont il a le moins à craindre, aux positions élevées et centrales d'où ils pourront le propager et l'entretenir dans la masse du personnel. Les hautes autorités administratives et professorales de l'Université s'illusionnent en se croyant neutres. Mais c'est, à vrai dire, l'institution qui n'est pas neutre. Ce que nous appelons doctrine officielle n'est pas dans l'Université un accident dont l'absence se puisse imaginer, l'institution demeurant essentiellement ce qu'elle est. C'est un produit, un résultat de l'institution. Et je ferai assez exactement la part de l'incalculable variété des conceptions individuelles dans le corps universitaire en disant que l'opinion de l'Université prise en masse est comme une nébuleuse dont la doctrine officielle formerait le noyau. Infiniment divisées,

ou n'ayant entre elles que le lien le plus lâche, toutes les molécules de la nébuleuse sont impuissantes à lutter contre la force et la direction du noyau condensé. Tout au plus les plus vigoureuses (un Taine, par exemple) peuvent-elles se séparer de la masse et chercher à devenir un centre à leur tour. Mais il est difficile de créer utilement un centre d'action intellectuelle rival de celui auquel s'attache la puissance de l'Etat.

Voici cent ans que l'Université est instituée, et l'on admettra difficilement, à supposer qu'elle ait eu une doctrine, que ç'ait toujours été la même. Telle est pourtant notre thèse. On démêle à travers toutes les variations d'influences qui se sont produites pendant cette période, au sein de l'Université, un ensemble d'idées vers lequel elle a toujours penché. Mais il y a surtout un ensemble d'idées qu'elle a toujours exclues. La doctrine universitaire se détermine avec plus de précision par ce qu'elle nie que par ce qu'elle affirme. Disons même qu'elle est principalement négative. Il sera surtout intéressant de la rechercher et de la juger dans ses formes et modalités contemporaines, parce qu'elles sont pratiquement les plus intéressantes pour nous, mais aussi parce qu'elles la montrent dépouillée de toutes les influences qui ont pu, dans d'autres époques, la tempérer, parce qu'elles la font apparaître dans son complet et final épanouissement, dans son état, pour ainsi dire, achevé, intégral.

Pour se rendre compte de la doctrine officielle de l'Université, il faut d'abord étudier l'Université comme institution.

PIERRE LASSERRE

## LE VAGABOND

A Thomas B. Rudmose-Brown.

*Je me suis étendu, ce jour, les bras en croix,  
Dans le jardin de mai, parmi les arbres droits  
Qui dressaient, en offrande au renouveau, leurs branches  
Où brûlaient mille fleurs, flammes roses et blanches.  
Tout le sol était chaud comme un doux lit d'amour  
Où les amants se sont épuisés tour à tour.  
Dans l'azur grisollaient, vives, les alouettes  
Qui font fuir au matin les peureuses chouettes.  
La Nature chantait de toutes ses voix, cœur  
De la terre et des cieux dont s'éjouit le cœur  
Après l'interminable hiver et son silence.  
Sur un lys, goutte d'or sur l'argent d'une lance,  
Une abeille immobile était posée. Au loin  
L'on entendait crier ceux qui tournent le foin,  
Et parfois un lézard furtif, dressant la queue,  
Rayait d'un vert éclair le mur à l'ombre bleue.*

*Là, maternelle au bord du fleuve, la maison  
Où s'abrite ma vie en la belle saison  
Regardait de sa porte et de ses cinq fenêtres  
La lointaine forêt de chênes et de hêtres,  
Les champs d'avoine verte où l'on voit des remous,  
Les saules éplorés, les trembles toujours fous,  
Et près des bords vaseux dont l'homme craint les fièvres,  
Tous les sombres roseaux où Pan pose ses lèvres.*

*J'étais sûr de la paix dans le petit enclos,  
 Je n'avais qu'à laisser passer, auprès des flots  
 Du fleuve ensoleillé, les heares sur mon âme.  
 Les fleurs devenaient fruits sous la croissante flamme  
 Du printemps, puis les gars, les bras lourds d'épis d'or,  
 Sur l'aire de la plaine entassaient leur trésor,  
 Et je ne regagnais la ville où l'on frissonne  
 Qu'en sentant sur mes mains le souffle de l'automne.*

*Mais voici : j'entendis des pas sur le chemin  
 Et je vis, sac au flanc et bâton à la main,  
 Le vagabond qui suit, malgré l'homme et ses ruses,  
 Le fleuve s'écoulant par-delà les écluses  
 Vers les cités, les ports et la plage où la mer  
 Déferle en écumant sur les galets de fer.  
 Il mordait, en chantant, une tremblante rose,  
 Et parfois il riait, comme un enfant, sans cause.*

*Il ne revenait point pour rêver sur ses pas.  
 Servant de l'avenir, il ne se chargeait pas  
 De souvenirs ni de remords, ancienne histoire  
 Que rabâchent les vieux à l'auberge, après boire.  
 Il avait l'air léger de porter trop d'espoir,  
 Et les plumes de coq, sur son vieux chapeau noir,  
 Remuaient au soleil comme un défi de joie  
 Aux yeux des bonnes gens qui, lorsqu'un chien aboie,  
 Viennent voir quelle engeance osa troubler leur paix.*

*Vagabond, j'ai senti soudain que tu frappais  
 A mon cœur. Ton appel fit bondir ma paresse.  
 J'ai compris le secret de la folle allégresse  
 Qui te faisait lancer tes refrains vers les cieux  
 Comme un joueur lance une balle et rit des yeux.  
 En toi fleurit le sang trop chaud de la Nature.  
 Ton nom ? C'est le désir. Ta route ? L'aventure.  
 On entend retentir tes pas précipités*

*Sur les pavés vibrants des anciennes cités  
 Ou, plus sourds, sur la route où dorment les villages.  
 N'es-tu pas, vagabond, l'enfant lointain des Mages  
 Qui suivirent l'étoile et découvrirent Dieu ?  
 Ou ne serais-tu pas, homme sans feu ni lieu,  
 Le prophète inconnu qui mène les peuplades  
 Par la terre et les temps — ô morts par myriades ! —  
 Vers les pays promis de vergers et de fleurs  
 Où chanteront un jour, après tant de douleurs,  
 Les amants enlacés qui se cherchent des lèvres ?*

*O vagabond, ami des renards et des lièvres,  
 Homme d'instincts secrets, messie ou criminel,  
 Attends-moi ! J'ai compris le sens de ton appel.  
 Me voici ! J'ai fermé sans un regret ma porte  
 Sur la paix et l'amour. O liberté, qu'importe  
 Cet amour qui s'est fait l'esclave de la loi  
 Ou cette paix qui tremble à l'abri de la foi ?  
 Arrière, enfant qui geins, et toi, femme qui pleures !  
 Ce n'est pas en dormant dans les vieilles demeures  
 Qu'on apprend à bâtir sur les nouveaux chemins !  
 Plus d'obstacle à mes pas, plus de liens à mes mains !  
 Je veux suivre les vents, les ondes et les ailes,  
 Loin des devoirs mesquins et des respects fidèles  
 Qui forcent les genoux trop faibles à ployer  
 Et fléchissent les fronts lâches vers le foyer.  
 O ma bouche, mords fort, jusqu'à faim assouvie,  
 Aux beaux fruits défendus de l'Arbre de la Vie !  
 Ravagez, ô mes poings, par le fer et le feu,  
 Les temples consacrés par les pleutres à Dieu,  
 Pour y faire hurler tous les péchés du Diable !  
 Et toi, mon cœur, mon cœur, sache être impitoyable  
 Quand la plèbe enverra, brisant chaînes et croix,  
 Ses prêtres, ses soldats, ses juges et ses rois  
 Mourir sur l'échafaud qui saigne dans l'aurore !*



*O vagabond, j'entends dans ta chanson sonore  
 L'éroulement des tours des villes de la nuit  
 Où l'incendie, ici et là, rougeoie et bruit,  
 Et l'éclat des clairons rouges de la révolte  
 Annonçant au soleil la nombreuse récolte  
 Dont se rassasieront les pauvres de jadis !  
 Et j'accueille, parmi les roses et les lys,  
 Les danses qu'on verra de beaux enfants conduire  
 Lorsqu'au front des maisons l'aurore pourra luire  
 Sans réveiller au cœur de tous le même mal,  
 Et les bannières d'or de ce grand jour lustral  
 Où les hommes, sortant des cités sacrilèges,  
 Dérouleront autour de leurs murs des cortèges  
 En criant vers la voûte éternelle des cieux  
 L'orgueil de vivre enfin sans tyrans et sans dieux !*

*Mendiant, je te suis, car mon cœur veut le monde !  
 Mais quoi ? Je n'entends plus ta chanson vagabonde.  
 S'est-elle avec la voix légère des oiseaux  
 Un instant confondue, ou le rire des eaux ?  
 Vois, je te suis ! Mais sur la poudreuse chaussée  
 La trace de tes pas furtifs s'est effacée,  
 Et j'ai beau me pencher sur les autres chemins,  
 Il ne reste qu'un peu de poussière à mes mains.  
 Fus-je ivre de soleil, et n'ai-je fait qu'un rêve ?  
 O force tôt brisée ! O révolte trop brève !  
 Suis-je vraiment de ceux qui, de leur pauvre seuil,  
 Voyant aller les fous d'amour, les fous d'orgueil  
 Vers l'étoile nouvelle ou la terre inconnue,  
 Ne pensent, en hochant une tête chenuë,  
 Qu'au bonheur de mourir dans leur vieille maison,  
 Contents du même ciel et du même horizon ?*

*Non, soleil du printemps ! Non, cœur de mes ancêtres !  
 Je ris à tous les cieux, je vais vers tous les êtres !  
 Je voudrais de mes bras étreindre l'univers*

*Et mourir du parfum de la terre et des mers !  
 O la douceur des mains et des lèvres humaines !  
 A moi vos yeux et le parfum de vos haleines,  
 Enfants, et vos baisers dans l'ombre, doux amants,  
 Et les larmes des vieux accablés de tourments,  
 Et leurs cris quand la mort sur le seuil frappe et gronde !  
 Car toute ta douleur avec ta joie, ô monde,  
 Je voudrais l'assumer pour agrandir mon cœur !  
 Et s'il ne reste un jour, devant l'Amour vainqueur,  
 Qu'un seul homme souffrant aux confins de la terre,  
 Ma pitié prendra part à son mal solitaire,  
 Et s'il la repoussait, pour lui seul pleurerait.*

*O vagabond, ayant compris le sens secret  
 De tes chants, je comprends celui de ton silence.  
 C'est à moi de chercher, seul et sans défaillance,  
 Le chemin que tu suis vers l'aube de demain.  
 Si tu me tais ta voix et me caches ta main,  
 C'est pour m'apprendre, à moi qui suis d'âme moins rude,  
 A marcher dans l'orgueil et dans la solitude  
 Vers ce but qui s'éloigne à chacun de mes pas,  
 Le beau pays qu'hélas ! je ne connaîtrai pas !*

*Je ne retournerai donc plus ouvrir la porte  
 Que j'ai close à jamais sur l'ombre et ma foi morte.  
 Oui, j'irai seul vers où me mène le Destin,  
 Sans que tremble en mes yeux un courage incertain.  
 J'ébranlerai du poing les maisons des villages  
 D'où les vieillards assis me crieront des outrages.  
 Même les tout petits enfants aux yeux si beaux  
 Me suivront dans un bruit cliquetant de sabots  
 Pour cracher sur mes pas et me jeter des pierres.  
 Et quand, l'été, levant de poudreuses paupières,  
 Je passerai comme un dément auprès des puits  
 Qui bordent les talus de la route où je fuis,  
 Nulle femme ne me tendra le seau d'eau fraîche  
 Où boit le tâcheron qui laisse choir sa bêche.*

Puis j'irai vers la Ville, au centre des chemins.

O foule où l'on ne voit que visages et mains!  
 Tours, dômes et clochers dans l'or du crépuscule!  
 Etendards! Multitude ivre qui me bouscule!  
 Sifflets d'usine à l'aube! Orchestres de la nuit!  
 Passants aux yeux hagards qu'un dieu secret poursuit!  
 Chuchotements d'amour dans chaque maison grise  
 Et soupirs d'oraisons au fond de chaque église!  
 Accouplement des chairs dans le sang du désir  
 Et la Mort arrachant ses masques au Plaisir!  
 O chants épars au vent! Chars dorés de la fête!  
 Tout le peuple en cortège ou l'émeute en tempête!  
 Dur tintement de l'or dans cent palais de fer!  
 Paradis pour les uns, pour les autres l'enfer!  
 Doigts tendus à l'aumône ou poings clos pour le crime!  
 Cris du génie au ciel! Blasphèmes de l'abîme!  
 O Ville!

O Ville!

O Ville, as-tu pitié de ceux  
 Qui vont te quémander, pèlerins malchanceux,  
 Un peu de gloire, un peu d'amour, un peu de vie?  
 Vois! ce valet, flattant la canaille ravie,  
 Gagnera la couronne et la pourpre des rois,  
 Tandis que le héros bataillant pour ses droits  
 Verra du haut du ciel où s'éteignent les astres  
 Saigner sur ses drapeaux l'aigle noir des désastres.  
 A l'amant donnes-tu le baume des baisers,  
 Au malheureux le doux oubli des maux passés,  
 Au poète l'espoir de vivre après la tombe?  
 Ceindras-tu de lauriers le lutteur qui succombe?  
 Jetteras-tu l'ortie à l'indigne vainqueur?  
 O Ville indifférente à l'émoi de mon cœur,  
 Seras-tu la bonté, la beauté, la justice?

*Hélas! Je sais, avant que mon cri retentisse  
A tes portes, que rien ne te réveillera.  
Déjà je te renie, et je sais qu'il faudra  
Une autre solitude à mon âme trop fière.  
J'irai donc, secouant de mes pieds ta poussière,  
Vers le pays lointain dont on ne revient plus!*

*Ses habitants sont tous aveugles et perclus.  
Mais lorsque je ne sais quel rêve les embrase,  
Ils marchent sans répit, soulevés par l'extase,  
Vers la mer dont on sent l'odeur à l'horizon,  
Ou l'arbre d'or qui croît loin de toute maison,  
Ou le soleil du soir qu'à travers leurs paupières  
Ils peuvent voir à peine ensanglanter les pierres.  
Je suivrai, quoique las et presque moribond,  
Leurs pas sacrés parmi lesquels, ô vagabond,  
Je croirai de mes yeux pleins de soleil ou d'ombre  
Reconnaître les tiens. Et quand, à l'heure sombre,  
Où le plus courageux a peur comme un enfant  
De se sentir mourir dans le soir étouffant  
Loin des mains des amis et des douces paroles  
De l'amante dont les lèvres sont des corolles,  
Je me consolerais — oh! mon suprême orgueil! —  
En pensant qu'au désert où j'ai mené mon deuil  
S'élèveront, dressant parmi l'azur leurs arbres,  
Leurs colonnes, leurs tours, leurs palais et leurs marbres,  
Les cités de ces temps que l'homme connaîtra  
Où sur les fronts et dans les vents ne flottera  
Que l'unique étendard d'une même patrie!*

*Puis j'irai vers la mer, la folle mer fleurie  
D'écume et de soleil. Je m'agenouillerai,  
Les bras ouverts, devant son éclat empourpré.  
Je ne verrai nul pas humain sur l'or du sable.  
Dans l'air je sentirai la poussière impalpable  
Des vagues, et j'aurai la saveur de leur sel*

*Sur les lèvres. O mer, élément éternel,  
 Je veux mourir bercé par tous les frais murmures  
 De tes flots, plus aimés que l'ombre des ramures.  
 Je suis ton fils. A toi mes rêves dont le vol,  
 Entre l'azur de l'aube et du ciel, loin du sol  
 Trop pesant à mes pas, vibre vers les contrées  
 Où ne palpite plus le cœur de tes marées.  
 Assoupi par la voix monotone du vent,  
 O mer, j'écouterai l'immense mouvement  
 Et le tumulte et la rumeur de la colère  
 Qui dort toujours en toi, même lorsque t'éclaire  
 De ses paisibles feux le soleil d'un beau soir.*

*Abandonnant, ô mer, tout mon vain désespoir  
 Que n'apaisera pas, pendant les nuits sereines,  
 L'appel mélancolique et las de tes sirènes,  
 Puissé-je voir voguer vers moi, du fond des cieux  
 Et des flots confondus, la Nef des demi-dieux  
 Où, dressé sur la proue, un être qu'auréole  
 L'orbe d'or du soleil et que la lyre affole,  
 Élèvera la voix pour chanter les cités  
 Invisibles encore à mes yeux attristés,  
 Et les pays rêvés par les anciens poètes,  
 Où doit finir enfin la fureur des tempêtes,  
 Et, douce à tous les yeux, l'aurore de ce jour  
 Où le mattre du monde entier sera l'Amour.*

*La voix du vagabond!*

*C'est elle, appel au rêve,  
 Qui me redressera sur la dernière grève  
 Pour de nouveaux départs et quel nouvel espoir!  
 Qui parla de mourir? Je vaincrai l'ange noir  
 Et mon âme, tout chants et flammes, sur cent ailes  
 Folles, s'envolera comme les hirondelles  
 Vers la lumière, et les moissons, et le bonheur,*

*Malgré la nuit qui vient sur les flots et l'horreur  
D'être seul dans le vent futur de la tempête,  
Et l'effroi de savoir que je m'enfuis en quête  
D'un trop beau paradis interdit à mes pas.*

*Mais qu'importent les morts, les larmes et les glas,  
Et même de ne rien surprendre aux destinées?  
Je suivrai les chanteurs et leurs voix obstinées  
Vers les sommets d'azur et les étoiles d'or  
Plus haut que n'atteignit aucun mortel essor!  
Car, vagabond qui vins, ce jour de quiétude,  
Ebranler de tes chants et de ton geste rude  
La porte du logis où depuis trop longtemps  
Je restais lâche et sourd aux cris des mécontents,  
Tu m'as appris qu'il est, par les chemins du monde,  
Précurseurs faisant signe à la horde qui gronde,  
Quelques voyants de l'avenir, à toi pareils,  
Dont le rêve poursuit la course des soleils  
A travers le chaos du temps et de l'espace  
Vers l'accomplissement des fins de notre race!*

*Vagabond, par-delà les tombes et les nuits,  
Dressant mes mains noires vers l'aube, je te suis!*

STUART MERRILL.



JEAN MORÉAS

## JULIEN TANGUY

### DIT LE « PÈRE TANGUY »

Et exaltavit humiles.  
(Magnificat.)

Je voudrais ressusciter une image très belle et très rare : celle d'un homme simple, dénué d'intérêts, au milieu d'une corruption mercantile intense, et d'une bonté à faire couler les larmes. Je l'ai connu dans la plus grande misère, je l'ai vu rayonner de longues années dans cette misère, et j'ai su — éloigné de lui par le destin — qu'il avait terminé sa vie sans accuser le monde de ses souffrances, avec la sérénité d'un saint laïque qui n'espère pas d'autre ciel que la paix éternelle de son cœur.

Il est mort dans la petite boutique qu'il avait, rue Clauzel, parmi les toiles des artistes qu'il fut le premier à discerner d'entre la foule des peintres de son temps, laissant en tas le grain des semilles futures, sans songer un instant que c'était là un trésor qu'il ne monnayerait pas, satisfait de l'avoir amassé pour la gloire.

#### §

Il était né à Plédran, dans le département des Côtes-du-Nord, le vingt-huit du mois de juin 1825 et exerça jusqu'à 29 ans la profession de plâtrier, puis, étant venu se fixer à Saint-Brieuc, il y avait épousé Renée-Julienne Briend, âgée de 34 ans et née à Hillion, dans le même département ; elle était charcutière et demeurait également dans le chef-lieu des Côtes-du-Nord. Les témoins de leur mariage avaient été un capitaine au cabotage, un cordonnier et un garde-champêtre. Comme ceci le démontre, la mer et la terre avaient leurs représentants à cette union.

Il faut croire que les nouveaux époux tentèrent de rester dans leur province, car ils ne vinrent pas de suite à Paris. Que firent-ils alors ? Essayèrent-ils de s'établir dans quelque petit commerce, de continuer leurs respectives occupations ou



Julien Tanguy entra-t-il de suite, en vue d'augmenter le bien-être de la maison, à la Compagnie de l'Ouest ? Sur cette période de leur vie nul document n'est entre mes mains et personne n'a pu me renseigner. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils vinrent à Paris en 1860, et qu'il était à ce moment employé des lignes de Bretagne ; mais soit par dégoût, soit qu'il fût déjà guidé par le sort vers son invincible destin, il quitta bientôt ce poste pour entrer comme broyeur à la maison Edouard. Cette maison fournissait des couleurs aux principaux artistes de ce temps ; elle était réputée une des meilleures de Paris et se situait rue Clauzel. Ce fut pour cette raison que Julien Tanguy se fixa aussi dans cette rue.

Pour ceux qui venaient d'une grande ville tranquille et aérée, Paris, et en particulier cette voie étroite et triste où vivent dans de noires boutiques de misérables débitants et dans des garnis des courtisanes fanées, fut comme un deuil. En outre, les journées du broyeur étaient maigres, et sans doute un enfant était déjà sur le point de naître. La nécessité et la monotonie d'une existence mesquine ne furent donc pas sans leur souffler à l'oreille la tentation de chercher un coin meilleur. Une place de concierge leur fut offerte ; ils l'acceptèrent. C'était sur la Butte Montmartre, chez des particuliers, au 10 de la rue Cortot. Du même coup ils retrouvaient l'air, l'immensité, le feuillage, car cette rue est pleine de jardins. Ils allaient revoir le soleil, sentir le vent et pouvoir se promener sans contrainte, comme dans leur village natal ou dans les faubourgs de Saint-Brieuc.

Ce fut véritablement de cet instant que data leur vie réelle, celle qui devait produire son fruit.

On s'installa, et tout de suite on se trouva fort bien ; il fut convenu que la *mère* garderait la maison et que le *père* ferait sa couleur à son propre compte, pour la vendre aux alentours de Paris.

Le nomade que reste tout Breton ne pouvait trouver qu'un soulagement là où la plupart des hommes eussent vu une corvée ; promener ainsi sa marchandise, c'était l'indépendance, c'était la liberté. Il partait de bonne heure, traversant les rues tièdes d'aurore, son baluchon à son côté, joyeux comme l'oiseau qui sort du nid, sifflant son petit air de tête. Il lui semblait commencer le *grand trimard*, cette tournée de France

que les ouvriers faisaient tous, à pied, autrefois. Les endroits hantés par les peintres étaient siens; on le vit à Argenteuil, à Barbizon, à Ecouen, à Sarcelle. Il semait ses tubes dans les boîtes des travailleurs, et sous ses yeux ses couleurs se transformaient en les sites jusqu'où il les apportait. La magie de la peinture l'initiait à son charme. Il s'en engouait sans le savoir. Ce fut dans ses voyages qu'il rencontra Pissarro, Monet, Renoir, Cézanne, qui étaient alors des jeunes gens, non pas comme ceux d'aujourd'hui, vains d'eux-mêmes et pleins de leur *génie*, mais des travailleurs avides d'apprendre, toujours *sur le motif*, et bien vivants de leurs admirations enthousiastes pour Courbet, pour Corot, pour Millet. Ils peignaient tant que la grande boîte de Tanguy se vidait dans les leurs sans y suffire. Le besoin de voir l'art s'épandre autour de lui, de contempler ces mastics colorés, qu'il triturait la nuit, devenir de la lumière, de l'air, du soleil, le poussa peut-être à devenir leur obligeant ami. D'ailleurs il n'était pas homme d'argent (pas plus qu'eux, comme on le verra par la suite).

La liberté jette dans toutes les têtes, et surtout dans celle d'un paysan venu habiter Paris, des ferments singuliers. Julien Tanguy, dont le caractère n'était que droiture, timidité, générosité, après avoir fait sept ans de service dans la garde nationale, entra subitement, en 1871, dans les bandes de fédérés de la Commune, à trente sous par jour. Ce n'est pas qu'il n'eût de très pures intentions, mais il était entraîné; en outre, il n'y avait pas à choisir, et les opinions du fond de son cœur étaient pour l'indépendance promise et les droits du pauvre. Ayant fait partie de la Garde Nationale de la Défense, et entrant dans les rangs des fédérés, il devenait *réfractaire*. Mais il n'en avait aucun souci, agissant très inconsciemment et croyant au bien public. L'aventure qui en résulta fut pourtant des plus fâcheuses. Placé chez des maîtres hostiles à ses idées il fut immédiatement perdu dans leur opinion le jour où l'on sut qu'il se mêlait parmi les révoltés, et malgré l'estime que l'on faisait de son honnêteté, on fut tenté de le renvoyer. Il fallut l'extrême piété de sa femme et la situation difficile, presque insurmontable où elle se serait trouvée avec sa fille encore toute jeune, pour exciter la pitié de ses patrons. Un jour qu'il se promenait tranquillement sous les ombrages de la rue Saint-Vincent, son fusil à la main et rêvant plutôt à la douceur de la nature

qu'aux horreurs et aux imprévus de la guerre, il fut dérangé de sa rêverie par une bande de Versaillais qui tentaient « d'acaparer les positions ». Dans l'impossibilité où il était de se défendre et peut-être dans le dégoût de tirer sur son semblable, il jeta son fusil et s'enfuit dans une maison voisine. Mais il avait été vu et on le prit avec quelques autres. Conduit à Versailles, puis déporté, il connut les pontons, la promiscuité, le manque d'air et de nourriture, il vit près de lui la maladie, la mort même.

Cependant il avait à Paris un ami, M. Jobé-Duval, qui parvint, en 1873, à le faire gracier, après deux ans de souffrances imméritées et sans nombre. Quand il sortit du ponton de Brest, des ordres sévères, des mesures de prudence presque tyranniques ne lui permirent pas de revoir de suite Paris, où sa femme et sa fille étaient restées. Il dut encore séjourner l'espace de deux années, par ordre du gouvernement, dans une ville de province. Il se réfugia alors à Saint-Brieuc, près de son frère.

A la suite de ces graves événements, ses maîtres, qui avaient toujours gardé à leur service sa femme chargée de son enfant, ne voulurent plus le reprendre. Ce fut pour lui un grand chagrin ; il lui en coûtait d'abandonner sa chère Butte Montmartre, ses jardins, ses vieux murs qui lui étaient devenus comme des amis et qu'il avait revus souvent en pensée là-bas, en exil. Il loua, rue Cortot, 12, une maisonnette située au fond d'un parc, qui vient d'être abattue récemment, et qui donnait sur la rue Saint-Vincent. Ses broyages recommencèrent, il reprit ses tournées ; mais tout avait changé : les paysages dévastés par l'invasion allemande n'attiraient plus les peintres. Certains, comme Cézanne, s'étaient enfuis ; d'autres avaient abandonné l'art, d'autres enfin avaient péri dans les rangs militaires. Il fallait donc chercher à nouveau une clientèle, et, pour cela, quitter décidément la Butte pour redescendre vers Paris. Justement la Maison Edouard abandonnait la rue Clauzel. Tanguy jugea bon de s'installer dans cette rue.

Vignon et Cézanne étaient les plus assidus, mais ils avaient tous deux le malheur de n'être point riches et, en outre, il fallait faire des crédits illimités, gênants même ; les années s'écoulèrent. Guillaumin, Pissarro, Renoir, Gauguin, Van Gogh, Oller, Mesureur, Anquetin, Signac, De Lautrec et bien d'autres

encore franchirent tour à tour le seuil de la petite boutique noire du numéro quatorze et y arborèrent leur œuvre simultanément.

Les mauvais traitements subis sur les pontons avaient achevé ce que l'instinct naturel et la raison éparses de la ville semaient dans l'esprit bon et rude de Julien Tanguy; il était devenu une sorte de sage très révolté dans sa sagesse et très pondéré dans sa révolte; la rencontre d'un art correspondant à ses éveils n'était pas de nature à le terrifier; il s'associa à lui par affinité. D'ailleurs il aimait à causer de peinture, il détestait « les jus de chique », et il s'attendrissait à la fraîcheur et à la lumière des paysages nouveaux, unique joie de sa sombre échoppe; puis il était le seul à Paris à posséder des toiles de Cézanne. Ce monopole lui valut presque une gloire dans la jeune école. On allait chez lui comme au musée pour voir les quelques études de l'artiste inconnu qui vivait à Aix, mécontent de son œuvre et du monde, et qui détruisait lui-même ces recherches, objet de l'admiration. Les magnifiques qualités de ce peintre véritable accentuaient encore leur originalité du caractère légendaire de leur auteur. Les membres de l'Institut, les critiques influents et les critiques réformateurs visitaient le modeste magasin de la rue Clauzel, devenu, à son insu, la fable de Paris et la conversation des ateliers. C'est que rien ne déconcertait comme ces toiles où les dons les plus éminents s'engloutissaient dans les naïvetés les plus enfantines; les jeunes gens y sentaient le génie, les vieillards la folie du paradoxe; les jaloux criaient à l'impuissance. Ainsi les opinions se partageaient et l'on allait de la discussion profonde à la raillerie amère, des injures aux hyperboles: Gauguin devant leur aspect de croûte lançait cette phrase: « Rien ne ressemble à une croûte comme un chef-d'œuvre. » Elémir Bourges s'écriait: « C'est de la peinture de vidangeur. » Alfred Stevens ne pouvait s'arrêter de rire, Vincent Van Gogh ne comprenait rien, Anquetin admirait, Jacques Blanche achetait.

### §

Désormais la grande période de la vie de Julien Tanguy est commencée; on brûle dans sa petite boutique les idoles de l'École des Beaux-Arts et des succès salonniers. Une secte péripatéticienne naît dans la peinture, et son Lycée est la rue Clau-

zel sans cesse retentissante de discussions ; ses membres arrivent par groupes, gesticulants ; on va voir ce musée « des horreurs » pour les uns, « de l'avenir » pour les autres. Dès la porte on était salué par le bon sourire socratique du prêtre du lieu, tandis que, muette et branlant sa tête incrédule d'oiseau déplumé, la *mère Tanguy*, qui songeait amèrement qu'il n'y avait rien pour la table et que l'on devait trois termes, semblait mépriser du haut de sa philosophie pratique tout ce monde « d'é-cervelés et de beaux parleurs ». Sur la demande des visiteurs, qui avaient d'abord parcouru du regard les nombreuses et incendiaires toiles tapissant les parois de l'endroit, le *père Tanguy* allait chercher les *Cézannes*. On le voyait disparaître dans une pièce obscure, derrière un galandage, pour revenir un instant après porteur d'un paquet de dimension restreinte et soigneusement ficelé ; sur ses lèvres épaisses flottait un mystérieux sourire, au fond de ses yeux brillait une émotion humide. Il ôtait fébrilement les ligatures, après avoir disposé le dos d'une chaise en chevalet, puis exhibait les œuvres, les unes après les autres, dans un religieux silence. Les visiteurs s'attardaient en remarques, découpaient du doigt des morceaux, s'extasiaient sur le ton, sur la matière, sur le style ; puis quand ils avaient fini, Tanguy reprenait la conversation et parlait de l'auteur.

« Le papa Cézanne, disait-il, n'est jamais content de ce qu'il fait, il lâche toujours avant que d'avoir terminé. Quand il déménage, il a soin d'oublier ses toiles dans la maison qu'il quitte ; quand il peint dehors, il les abandonne dans la campagne. » Puis il ajoutait : « Cézanne travaille très lentement, la moindre chose lui coûte beaucoup d'efforts, il n'y a pas de hasard dans ce qu'il fait. » Naturellement la curiosité des visiteurs le pressait de question. Alors Tanguy, prenant un air recueilli, disait : « Cézanne va au Louvre tous les matins. » Cela semblait paradoxal, mais c'était absolument vrai.

Outre les toiles de Cézanne, Tanguy en avait beaucoup de Vincent van Gogh. Ce dernier, dont il venait de faire la connaissance (1886), était l'hôte le plus assidu de sa boutique ; il y vivait presque. D'abord il avait vidé les casiers à couleurs de leurs tubes ; car il avait une méthode de travail fort dispendieuse, peignant avec le tube même, qu'il pressait à mesure qu'il se vidait, au lieu de se servir de brosses ; puis il s'était

pris d'amitié pour ce brave homme du peuple qui se prêtait de si bonne foi à toutes les innovations, et qui avait le cœur, comme on le dit vulgairement mais si justement, sur la main. Aussi en peu de temps devinrent-ils de grands amis. Van Gogh, qui en tout était un apôtre (car il l'avait été d'abord du protestantisme), l'entraîna dans son propre mouvement, et lui définît nombre d'idées qui n'étaient dans son esprit qu'à l'état de confusion ou d'instinct ; puis il y avait le socialisme... Julien Tanguy, qui lisait assidûment *le Cri du Peuple* et *l'Intransigeant*, ayant pour doctrine l'unique amour des pauvres, concentrait son idéal sur un avenir de bonté et d'amour qui pencherait tous les êtres les uns vers les autres et détruirait les luttes individuelles de l'ambition, toujours si amères et si sanglantes. Vincent ne différait de cet idéal que par sa nature d'artiste, qui voulait faire de cette harmonie sociale une sorte de religion et d'esthétique. On trouvera dans ses lettres, publiées autrefois dans le *Mercure*, un grand nombre d'éclaircissements à ce sujet. Julien Tanguy fut séduit, j'en suis certain, beaucoup plus par le socialisme de Vincent que par sa peinture, qu'il vénérât cependant comme une sorte de manifestation sensible des espérances conçues. En attendant cette ère de félicité, tous deux étaient très pauvres, et tous deux donnaient ce qu'ils avaient, le peintre ses toiles, le marchand ses couleurs, son argent et sa table ; tantôt à des amis, tantôt à des ouvriers ; tantôt à des filles publiques, lesquelles, quant aux tableaux, allaient les vendre pour rien à des brocanteurs. Et tout cela était fait sans nul intérêt, pour des gens qu'ils ne connaissaient même pas. Ce fut vers cette époque que Vincent fréquenta une taverne qui avait nom « le Tambourin » et que tenait une fort belle Italienne, ancien modèle, étalant dans un comptoir bien à elle ses charmes sains et imposants. Il conduisit Tanguy dans cet établissement, ce qui donnait beaucoup d'inquiétudes à la brave mère Tanguy, qui ne pouvait s'imaginer les raisons innocentes et même enfantines de ses... escapades. Vincent, selon un contrat de quelques toiles par semaine, mangeait au « Tambourin » ; il avait fini par couvrir les grands murs du lieu de ses études. C'étaient, pour la plupart, des fleurs, dont il y avait d'excellentes. Cela dura quelques mois, puis l'établissement périclita, fut vendu, et toutes ces peintures, mises en tas, furent adjudgées pour une

somme dérisoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais personne ne connut comme Vincent la réprobation et la gêne, si ce n'est Tanguy ; mais chez ce dernier il n'y avait pas de sa faute, alors que Vincent, quoique soutenu par son frère, se dénuait volontairement.

Aussi lorsque les toiles s'accumulaient trop (et elles s'accumulaient rapidement, puisque Van Gogh en faisait jusqu'à trois par jour), fallait-il aller les vendre. Le peintre, les prenant sous son bras, les portait au premier brocanteur à des prix qui ne payaient même pas les matériaux employés. Un après-midi que Cézanne était venu chez Tanguy, Vincent, qui y était à déjeuner, le rencontra. Ils conversèrent ensemble et après avoir parlé de l'art en général, ils en arrivèrent à leurs idées particulières. Ce dernier ne crut pouvoir mieux expliquer les siennes qu'en montrant ses toiles à Cézanne et en lui demandant son avis. Il en fit voir de plusieurs sortes, des portraits, des natures mortes, des paysages. Cézanne, dont le caractère était timide, mais violent, après une inspection du tout, lui dit : « Sincèrement, vous faites une peinture de fou ! »

C'étaient, au demeurant, deux natures absolument contraires, et en ce cas l'homme du Nord, le Hollandais, était aussi enthousiaste et ardent que l'homme du Midi, le provençal, était calme et pondéré. Dès lors, ils sentirent qu'ils ne s'entendraient jamais et ils ne se revirent point. Il faut que je dise ici que Vincent ne comprenait aucunement la manière de Cézanne et qu'il ne pouvait admettre qu'on la pût admirer ; il avait beau regarder ses toiles, il ne trouvait rien de ce qu'il voulait dans leurs tâtonnements.

C'est qu'à la vérité Cézanne était un technicien, épris seulement des qualités abstraites de la peinture, à la poursuite du mécanisme harmonieux de la couleur, et un styliste qui n'ambitionnait que certaines formules élégantes ; alors que Vincent l'envisageait comme un moyen d'expression spirituelle, comme une sorte de littérature écrivant par les couleurs et les lignes. Je ne crois pas utile d'ouvrir ici une longue parenthèse pour prouver qu'ils avaient tort tous deux, et que, pour être un maître, un artiste complet, il suffit de réunir ces deux choses qu'ils cherchaient à part.

La vie de Tanguy se serait écoulée fort paisiblement au milieu des visites de peintres, de critiques et d'amateurs, s'il

avait vendu de temps à autre quelques-unes de ces œuvres qui excitaient la curiosité; mais les admirateurs les plus passionnés étaient souvent les plus pauvres; dès lors la misère continuait. La plupart des jeunes peintres qui se fournissaient chez lui le faisaient à crédit, et il fallait attendre la vente de quelque-une de leurs études pour rentrer dans des avances illimitées. La clientèle payante était rare; elle se composait pour la plupart d'amateurs fortunés qui jouaient à la peinture, utilisant leurs loisirs à la campagne; aussi les termes dus s'accumulaient-ils, et les inquiétudes noircissaient-elles l'horizon! En ces instants de crise, Tanguy, vieillissant et affecté d'une hernie, se mettait en campagne, quelques Cézannes sous le bras, et faisait à pied une vaste tournée chez ses amateurs, lesquels pour peu de chose achetaient ce que tant de jeunes gens auraient tout donné pour avoir, mais ceux-ci n'avaient que des dettes. Lassé, malade d'avoir; trop marché, le brave homme revenait dans sa petite boutique et remettait à sa femme le maigre gain de la journée. Il avait vendu pour deux cents francs une œuvre qui se paie aujourd'hui près de vingt mille.

Mais il faut que je parle de la plus grande bonté de Tanguy, de celle qui était sa marque distinctive, et qui ne connaissait pas de bornes; celle-ci, rien ne pouvait l'arrêter, ni la raison, ni la misère, et elle lui faisait trouver le moyen d'aider ceux qui manquaient de l'essentiel. Sa table était toujours ouverte à quiconque le venait voir, et il se serait cru humilié si on avait négligé de la partager; s'il voyait un artiste qui, par timidité ou délicatesse, se gênait pour lui demander de la couleur, il lui ouvrait ses tiroirs et le priait de prendre tout ce qui lui plairait. J'en connais plus d'un à qui il fit même l'offre de ce qu'il avait dans sa poche. Un de mes amis, qui s'adonnait à la peinture malgré sa famille et qui était obligé de venir à pied à Paris, m'a raconté qu'il ne manquait jamais de le reconduire à la gare et de le remettre dans le train afin qu'il ne se fatiguât pas à retourner comme il était venu. Tanguy songeait si peu à lui-même qu'il donnait ainsi les quelques sous qu'il avait pour son propre usage. J'ai su de ses enfants qu'une fois, alors qu'il n'avait rien mangé de la veille et que son propriétaire le poursuivait par huissier, qu'il disait à un riche amateur acquéreur de quelques tubes qu'il voulait lui payer



de suite : « Cela ne fait rien, ne vous dérangez pas, ce sera pour une autre fois. » Sa dignité n'acceptait pas un instant qu'on le supposât privé, et il se gardait bien d'en rien dire.

Ceux qui allaient chez lui n'en auraient, certes, jamais eu l'idée, si sa femme, qui avait la responsabilité de la table et de la maison, n'eût laissé couler devant eux quelques larmes et accusé le complet dénûment où ils se trouvaient. Ainsi disait-elle : « Il ne se doute pas, voyez-vous, Monsieur, que demain nous allons être saisis ; il l'a oublié. Ah ! c'est une pauvre tête, allez, Monsieur, que le père Tanguy ! » Elle ne comprenait que les choses de l'instant et tout ce grand rêve de son mari lui importait peu.

Elle savait qu'il n'y a que deux choses certaines pour les pauvres gens : c'est qu'il faut payer sa nourriture et satisfaire à temps son propriétaire. Cependant, sitôt que Tanguy rentrait, elle se taisait, de crainte de lui faire de la peine, et de crainte aussi peut-être de le tirer de ces utopies qui lui ôtaient la vision malheureuse du présent et par anticipation lui procuraient la jouissance idéale des choses qui n'auront jamais lieu. Il y avait dans la boutique de Tanguy à cette époque (nous sommes toujours entre 1886 et 1888) une grande toile fort encombrante de Cézanne, qui représentait un de ses amis : Achille Empéreur. Cette toile avait été envoyée au Salon, puis refusée. Cézanne, désireux de ne plus la revoir, l'avait abandonnée. Ce ne fut qu'après dix années que Tanguy put obtenir de lui la permission de la retirer du Garde-Meuble où elle avait été déposée d'urgence. Il l'avait logée dans sa demeure exigüe pour la soustraire à la curiosité ; mais il ne la cacha pas si étroitement qu'un de mes amis ne la pût découvrir et ne la tirât au jour. C'était là une manière de Cézanne absolument inconnue, qui ne ressemblait en rien aux petits tableaux que Tanguy montrait généralement ; c'était le Cézanne d'autrefois, procédant, largement et en pleine pâte, avec des épaisseurs semblables à du bas-relief et un clair-obscur violent à l'instar des Espagnols. L'outrance des formes, leur grossissement faisaient penser à Daumier, sans toutefois que l'on pût en rien inférer d'une influence.

Tanguy, dans un moment de détresse, fut obligé de se défaire de cette œuvre importante dont j'ai plus longuement parlé dans mes « Souvenirs sur Paul Cézanne ».

Mais des changements eurent lieu. Julien Tanguy quitta sa boutique du 14 pour traverser la rue et s'établir en face, un peu plus grandement et un peu plus clairement. Un des jeunes peintres qui fréquentaient chez lui jugea bon de la distinguer de ses voisines en la peignant lui-même en bleu d'outremer et en écrivant en jaune sur les vitres de la porte :

### TANGUY

A vrai dire ce domicile ne valait guère mieux que le précédent, à part le magasin, qui était d'un meilleur éclairage; l'obscurité régnait, comme dans l'autre, dans toute l'arrière-boutique où il y avait encore moins de place pour se loger. La chambre de Tanguy était en même temps son atelier; son lit était auprès de sa pierre à broyer et de ses molettes; les flacons contenant les poudres juchaient sur une planche, au-dessus, ainsi que les toiles blanches et celles peintes par Cézanne. Ce long boyau formait un corridor, que rétrécissait le lit et qu'éclairait d'un jour triste de cave une fenêtre percée sur la cour. D'autres inconvénients concouraient à rendre le lieu incommode et étroit; on avait dû couper la boutique en deux par une cloison, afin de se ménager un emplacement où l'on pût manger, et cette cloison, munie de vitres, ne pouvait laisser passer la lumière, tant elle était couverte de toiles. C'était dans ce logis que Tanguy devait finir son existence incertaine.

Vincent était parti pour Arles, et Tanguy se trouvait seul, visité seulement de temps à autre par les mêmes clients. La belle Italienne du « Tambourin » tomba dans une grande gêne, alors on la recueillit, ce qui donna lieu à bien des médisances, quoiqu'il n'y eût là qu'un mouvement très généreux. Souvent à l'heure du repas un inconnu, pauvre diable en haillons, mendiant ou inventeur malheureux, surgissait de l'arrière-boutique; et sa mine farouche ne semblait pas du tout dans sa patrie parmi ces toiles singulières qu'il regardait avec méfiance. Parfois c'était un pauvre qui avait entr'ouvert la porte pour demander la charité ou un voisin pris au dépourvu. L'inquiétude de Tanguy pour ces infortunés devenait un véritable cauchemar, il en parlait les larmes aux yeux et ne savait que machiner pour les mettre de suite à l'abri des nécessités; ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que jamais il ne songeait à

sa propre misère. Il vivait pour ainsi dire heureux dans sa générosité; il était comme transfiguré par ses élans cordiaux et fraternels; son visage s'éclairait d'une bonté presque surnaturelle, qui donnait de la beauté à sa grosse figure de philosophe plébéien.

Certes il fut trompé plus d'une fois; beaucoup de gens auxquels il donna sa confiance ne le payèrent jamais de retour. Pour certains esprits ces bontés-là ne sont que des faiblesses et ces générosités des naïvetés à exploiter. Tanguy supporta stoïquement les méfaits de cette race malhonnête et méchante, il ne s'en plaignit pas, jamais même il n'accusa qui que ce fût d'ingratitude; il abondait au contraire en excuses toutes faites. Je ne lui ai jamais entendu dire de mal de personne.

Les années s'écoulaient monotones, n'amenant pas un grand changement dans la vie de Julien Tanguy, qui vieillissait, cela était certain, c'était même ce qu'il y avait de plus certain. Par moment on savait par les journaux que les impressionnistes, ceux que l'on avait connus autrefois, et que l'on ne voyait plus guère depuis que Durand Ruel les menait à la gloire, *montaient*. Monet atteignait à la réputation, Renoir le suivait, puis c'étaient Sisley, Pissarro, Berthe Morizot, etc. Que de satisfactions, qui donnaient des raisons de *croire*! Seul Cézanne restait obstinément dans l'ombre, mécontent de son œuvre, oublié par ses anciens amis, négligé des marchands. Quant à Vincent, on ne cessait de travailler pour lui dans la petite boutique de la rue Clauzel. Les commandes arrivaient *très pressées*: il fallait de suite de la toile, des mètres de toile, des tubes en quantité. Séduit par le midi, il travaillait furieusement « en plein mistral », comme il l'écrivait lui-même. Son frère Théodore accourait à tout instant chercher les choses demandées, les expédiait, ou apportait de fabuleux rouleaux nouvellement reçus qu'il fallait étendre sans retard sur châssis. Ah! c'était une rude pratique que Van Gogh! D'ailleurs il n'était pas exigeant, il voulait que la couleur fût à peine broyée — presque en grains, — que la préparation des toiles fût légère et leur qualité plutôt grossière. On se réjouissait de tant de fertilité et de tant d'envois qui apportaient jusqu'au fond d'une obscure boutique de Paris le soleil méridional, lorsque, subitement, on apprit que Vincent était devenu fou. Il avait eu un accès violent dans lequel il s'était

coupé l'oreille et avait failli mourir d'hémorragie. Tout ce drame avait ramené à Paris Paul Gauguin qui vivait alors en communauté avec Van Gogh à Arles. Tanguy fut fort affecté de cette nouvelle, car il portait une sincère amitié à Vincent. On sut peu à peu qu'il se remettait, et que, malgré son internat à Saint-Rémy, dans une maison de santé, il demandait des couleurs et des toiles.

On fit de nouveaux envois, et le dortoir où on le tenait encore et les portraits de ses compagnons et, plus tard, le jardin où on le laissa se promener renseignèrent sur sa nouvelle existence. Enfin il revint; mais un nuage sinistre planait sur son front. Il s'installa aux environs de Paris, à Auvers. Après quelques mois de séjour, par une belle après-midi d'été, il alla se tuer derrière le château du pays. Mort mystérieuse qui mit en deuil tous les amis connus et inconnus de Vincent et qui restera toujours dans leur esprit comme une surprise des plus douloureuses.

Tanguy courut à Auvers veiller Vincent avec son frère Théodore et le docteur Gachet (un ami du peintre), qui habitait le village et qui avait été requis après l'accident; mais la mort, inévitable, n'était qu'une question d'heures. Le coup de revolver que Van Gogh s'était tiré n'avait pas pris la direction du cœur, mais avait tourné sur une côte pour aller perdre sa balle dans le ventre, en un endroit où toute extraction était impossible. Tanguy pleura. Ceux qui arrivèrent les premiers pour l'enterrement trouvèrent l'humble marchand et un ami fidèle du mort entourant sa bière des toiles récemment peintes. Le deuil s'installa rue Clauzel. Théodore Van Gogh fut à son tour frappé, et on dut bientôt l'emmener en Hollande. Les visites des deux frères manquaient et l'on tombait à cette monotonie du silence qui semble sortir des tombeaux. Enfin, on apprit la mort de Théodore et le départ de sa femme pour la Hollande. Désormais la solitude s'agrandissait, faisant sentir aux Tanguy les amertumes de la vieillesse et de l'abandon. Malgré le succès des artistes connus autrefois, la gêne s'acharnait sur ces deux époux qui étaient devenus deux bons vieux. Octave Mirbeau, qui fit paraître au *Journal*, en février 1894, un émouvant article sur « le père Tanguy », lors de son décès, disait : « Les plus fortes joies de son existence furent le succès de ses peintres familiers; à mesure que chacun d'eux s'élevait, on eût dit que

c'était sa fortune à lui qui se bâtissait. Et pourtant il savait bien que les grands marchands avec lesquels il ne pouvait lutter allaient accaparer leurs œuvres qui peu à peu disparaîtraient de son humble devanture. Mais le père Tanguy ne connut jamais l'égoïsme, jamais l'idée d'un lucre quelconque ne souilla la fidélité de son enthousiasme et la bonté de son cœur en qui le dévouement devenait inaltérable ! » Voilà qui est bien dit, je ne regrette que la première phrase, qui effleure Tanguy d'un soupçon que celui qui l'a bien connu ne pourra jamais accepter. Ce que Tanguy aimait dans les artistes et dans leurs succès, ce n'était pas la gloire, la gloriole comme il disait, mais eux-mêmes et l'affection qu'il leur avait consacrée. Au demeurant, il estimait bien plus en eux les qualités du caractère que le talent ; mais comme, par une coïncidence naturelle, la plupart des hommes supérieurs dans l'art ou quelque autre branche des connaissances humaines se recommandent par la droiture de leurs sentiments et la générosité de leurs manières, il se produisit, ainsi, qu'en s'entourant de ceux vers lesquels se portait naturellement sa sympathie Tanguy se trouva être le point central d'un noyau de gens de valeur. J'emprunte à Octave Mirbeau, qui fut l'historien des derniers instants de Tanguy, sa fin stoïque et brave :

« Depuis quelque temps, il souffrait d'un cancer à l'estomac. Il fut obligé de s'aliter. La douleur, parfois, lui arrachait des cris : il ne pouvait dormir. Sa pauvre femme s'évertuait à le soulager, passait ses nuits à le consoler, à inventer mille remèdes pour calmer son mal...

« — Ma femme, dit-il un jour.... ça ne peut pas durer comme ça !... Tu te fatigues trop... Il vaudrait mieux que j'aille à l'hôpital.

« — T'en aller d'ici !... Jamais !... Je ne veux pas !... Je veux te soigner.

« — Non, non, tu te fatigues trop.... Et je vois bien que tu tomberas malade à ton tour.

« Il insista tellement qu'on fut bien forcé de le conduire à l'hôpital.

« Mais le pauvre père Tanguy s'y trouva bien vite dépaysé, sans une affection près de lui. Les médecins passaient devant son lit, indifférents, ils savaient que son mal était incurable et qu'il n'y avait pas lieu de faire, pour lui, des expériences amu-

santes. Et il pleurait, de se voir dans ces grandes salles tristes.

« Un jour il dit : « Je m'ennuie trop... ici... Je ne veux pas mourir ici.... Je veux mourir chez moi, près de ma femme, au milieu de mes toiles.... »

« On le ramena, sur un brancard, dans sa petite maison, et il expira près de ses molettes et de sa pierre à broyer. Le lendemain on apprenait par les journaux qu'un marchand de couleurs demeurant rue Clauzel et connu familièrement sous le nom de « père Tanguy » était mort.

« L'histoire de son humble et honnête vie est inséparable de l'histoire du groupe impressionniste, disait Octave Mirbeau (1), et lorsque cette histoire se fera le père Tanguy y aura sa place. »

Je ne crois pas que ce soit dans le groupe impressionniste qu'il doit figurer, mais dans celui du symbolisme. On a dit de cette catégorie de peintres qu'elle avait formé l'École de Pont-Aven, c'est possible, puisque le hasard les a souvent réunis sur ce point de la France; mais par les leçons qu'ils y prirent, la petite boutique de la rue Clauzel me semble le vrai lieu de leur naissance. La preuve la plus évidente est celle-ci : tous se réclament de Cézanne (Gauguin lui-même n'en fut-il pas l'élève?) et Cézanne n'était alors visible que là.

(1) Ce fut aussi Octave Mirbeau qui eut la généreuse idée de venir en aide à la veuve en organisant une vente à l'Hôtel Drouot. Cette vente rapporta quinze mille francs, qui furent, tous frais enlevés, réduits à dix mille, et avec lesquels vécut la mère Tanguy. Elle se retira, seule dans une petite chambre, au dix, rue Cortot, en cette même maison qu'elle avait habitée en arrivant à Paris. Ce fut là qu'elle mourut.

Voici les noms des quelques artistes qui répondirent par l'envoi d'une œuvre à l'initiative d'Octave Mirbeau : Cazin, Guillemet, Gyp, Lauth, Luce, Maufra, Monet, Nozal, Barillet, Peduzzi, Petitjean, Pissarro (Félix, Lucien et Georges), Rochegrosse, Signac, Sisley, Vauthier, Carrier-Belleuse, Dagnaux, Léandre, Berthe Morisot, Renoir, Benner, Bergerat, Béthune, Dauphine (Jane et Madeleine), de Lambert, Jongkind (offert par M. Portier), Prouvé, Raffaelli, Schuller, Angrand, Detaille, Filiger, Grevidois, Moutte, Puvis de Chavannes, Roll, Mary Cassatt, Duez, Helleu, Jeannot, Séguin, Rodin. Comme on le voit, sans aucune distinction d'école, un général hommage de sympathie fut décerné à Julien Tanguy. (J'ometts les détails de l'enterrement, où se coudoyèrent des gens du monde, des arts et de la littérature.)

La vente eut le tort de comprendre, outre les dons, les œuvres d'artistes trop jeunes ou encore inconnus, qui étaient restées dans la boutique de la rue Clauzel; elles ne furent pas vendues mais données; un Dubois-Pillet fit 14 francs, un d'Espagnat 12 fr., un Serrat 50 fr., un Vignon 22 fr., un Vincent 30 fr. Les œuvres de Cézanne furent dans le même cas. Voici les prix :

Les Dunes 95 fr., Cour de village 215 fr., Pont 170 fr., Ferme 45 fr., Village 102 fr., Village 175 fr. Il y avait six toiles de Gauguin dont aucune ne dépassa 100 fr. Quatre de Guillaumin qui flottèrent entre 80 et 160. Seul Monet (3.000 fr.), et Cazin (2.900 fr.) se vendirent honorablement. Deux Sisley firent 370 fr. les deux.

Quelque temps après, à la vente Blot, les Cézannes atteignaient 6.000 fr., et les Sisley 4.000. On sait à quel taux montèrent depuis beaucoup d'autres toiles. Tels sont les jeux de la banque picturale et de la réputation !

C'est Tanguy qui a eu l'honneur de produire au jour et de faire connaître Cézanne, car de tous les impressionnistes il était le plus oublié et le plus désireux de l'être. Contre les couleurs qu'il lui fournissait, Tanguy se payait en natures-mortes et en paysages. Combien n'a-t-il pas sauvé de toiles ainsi qui eussent péri dans les colères de l'artiste contre lui-même ! Si l'on doit regretter quelque chose, c'est qu'il ait apporté trop de discrétion à en prendre autant qu'il eût fallu pour garantir leur destruction. Ainsi c'est dans l'école dite de Pont-Aven que je veux faire figurer Tanguy, parce que cette école se doit toute à la contemplation des toiles de Cézanne, et que de Gauguin à Sérusier il n'y a pas un seul symboliste qui n'ait fait son pèlerinage rue Clauzel. On vit à cette devanture pendant assez longtemps le dessin d'un danois (Willumsen) représentant une femme enceinte avec je ne sais quelle inscription dessous qui signifiait que bientôt naîtrait de ce ventre enflé un enfant dont beaucoup seraient surpris. Il me semble que cette femme n'est autre que la modeste boutique du bon et franc père Tanguy.

## §

Vincent a fait un portrait de Tanguy vers 1886. Il l'a représenté assis dans une salle tapissée de crépons japonais, coiffé d'un grand chapeau de planteur et symétriquement de face comme un Bouddha. Je ne sais si je suis bien renseigné, mais cette toile, qui a figuré à une exposition récente chez Bernheim, serait la propriété de Rodin. Van Gogh y a fort bien exprimé la placidité, le stoïcisme, la sûreté cordiale que la droiture du caractère de Tanguy lui assurait ; car quoiqu'il eût gardé en apparence de la rudesse de son granit natal, il n'était que délicatesse et que douceur. Le nez, comme celui de Socrate, était très épaté. Les yeux, petits et sans malice, étaient pleins d'émotion. Le crâne avait une tendance vers en haut ; le bas du visage était court et rond. Il avait une taille moyenne et les membres forts d'un travailleur. Quand il vous parlait, il se courbait un peu sur lui-même et se frottait les mains. Sa démarche était précautionneuse et un peu craintive, comme celle d'un homme qui ne se meut que dans une région intérieure. Il réalisait l'*humilité* dans ce que les saints ont pu lui demander de perfectionnements pour l'homme, et quiconque lui parlait lui semblait toujours plus grand

que lui-même. Celui qui l'eût rencontré aurait pensé de suite qu'il devait être *un brave homme*, car cela était écrit dans toute sa personne, mais les abîmes de son cœur étaient ce qu'il avait de plus inconnu et de plus profond.

Son œuvre, qui fut importante en ce qu'elle a souvent consisté à mettre avec douceur, et presque sans qu'ils s'en aperçussent, sous la main des artistes (dont il fut un peu le père), les matériaux de leur production, se résume tout entière en un mouvement de bonté infinie, et nous voyons que cette bonté trouva en elle-même sa récompense en s'ouvrant *inconsciemment* le chemin de la gloire.

ÉMILE BERNARD.

Octobre 1908



## ECCE HOMO

COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST <sup>1</sup>

## POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

## I.

Je suis une chose, mon œuvre en est une autre.

Avant que je parle de mes livres, je veux toucher ici un mot au sujet de la compréhension et de l'incompréhension qu'ils ont rencontrés. Je le fais avec autant de nonchalance qu'il peut convenir, car cette question est encore loin d'être d'actualité. En ce qui me concerne personnellement, je ne suis pas encore d'actualité. Quelques-uns naissent d'une façon posthume.

Il viendra un jour, que je ne saurais préciser, où l'on aura besoin d'institutions qui enseigneront ma doctrine, qui enseigneront à vivre comme je m'entends à vivre. Peut-être alors créera-t-on même des chaires pour l'interprétation de *Zarathoustra*. Mais je serais en contradiction absolue avec moi-même, si je m'attendais aujourd'hui déjà à trouver des oreilles, à trouver des mains pour mes vérités. Qu'on ne m'écoute pas, qu'on ne veuille rien prendre de moi, cela me paraît non seulement compréhensible, mais juste. Je ne veux pas être confondu avec un autre, je ne me confonds pas moi-même.

Encore une fois, je n'ai rencontré dans ma vie que fort peu de « mauvaise volonté ». Il me serait même difficile de citer un cas de mauvaise volonté littéraire. Par contre, je n'ai été que trop accablé de *pure ignorance*... Il me semble que c'est un des plus rares hommages que quelqu'un puisse se rendre à lui-même que de prendre en main un de mes livres. J'admets même qu'il se déchausse, ou peut-être ira-t-il encore jusqu'à ôter ses bottes. Un jour le docteur Henri de Stein se plaignit loyalement à moi de ne pas comprendre un mot à mon *Zarathoustra*. Je lui répondis que c'était tout à fait dans les règles :

(1) Voy. *Mercury de France*, nos 274 et 275.

En comprendre six phrases, ce qui veut dire les avoir *vécues*, cela suffirait à vous élever parmi les mortels à un degré supérieur à celui que les hommes « modernes » pourraient atteindre. Comment, avec un pareil sentiment de la distance, *pourrais-je* seulement souhaiter d'être lu par les « modernes » que je connais !

Mon triomphe est l'opposé de celui de Schopenhauer. Je dis : « *non legor, non legar.* » Non point que je veuille estimer trop bas la joie que m'a procurée maintes fois l'*innocence* que l'on mettait à dénier toute valeur à mes œuvres. Cet été encore, à une époque où, par l'accent sérieux, beaucoup trop sérieux de ma littérature, j'étais capable de déplacer l'équilibre de tout le reste de la littérature, un professeur de l'Université de Berlin me donna à entendre, avec bienveillance, que je ferais mieux de me servir d'une autre forme ; car, me disait-il, ce que je fais personne ne le lit.

En fin de compte, ce ne fut pas l'Allemagne, mais la Suisse qui fournit les deux cas les plus extrêmes. Un article consacré à *Par delà le Bien et le Mal* dans le *Bund* de Berne, par le docteur V. Widmann, sous le titre de *le Livre le plus dangereux de Nietzsche*, et un compte-rendu général de tous mes ouvrages de la plume de M. Karl Spittler, dans le même *Bund*, représentent un maximum dans ma vie... Je me garde bien de dire un maximum de quoi... Ce dernier traite par exemple mon *Zarathoustra* d'« exercice supérieur de style », en souhaitant que, dans l'avenir, je prisse également soin du contenu. Le docteur Widmann m'exprime sa considération pour le courage que je mets à tendre vers l'abolition de tous les sentiments convenables. Par une petite malice de la destinée, chaque phrase, avec une logique que j'ai admirée, semblait être une vérité à rebours. En somme, il suffisait de retourner, de « transmuier toutes les valeurs », pour frapper juste à mon égard, d'une façon même fort remarquable, au lieu de me river mon clou... J'ai d'autant plus de raison pour chercher une explication.

Bref, personne ne peut trouver dans les choses, sans en excepter les livres, plus qu'il n'en sait déjà. On ne saurait entendre exactement ce à quoi des événements antérieurs ne vous donnent point accès. Imaginons dès lors un cas extrême : qu'un livre ne parle que d'événements qui se trouvent complé-

tement en dehors des possibilités qui se présentent fréquemment, ou même rarement seulement, dans la vie de quelqu'un ; que c'est la *première fois* que le livre en question parle un langage qui prépare une série de possibilités nouvelles. Dans ce cas, il se produit un phénomène extrêmement simple : on n'entend rien de ce que dit l'auteur et l'on a l'illusion de croire que là où l'on n'entend rien *il n'y a rien...* C'est l'expérience que j'ai faite dans la plupart des cas et c'est, si l'on veut, ce que mon expérience personnelle présente d'*original*. Celui qui croit avoir compris quelque chose dans mon œuvre s'en est fait une idée à sa propre image, une idée qui, le plus souvent, est en contradiction absolue avec moi-même. On fait de moi, par exemple, un « idéaliste ». Quand on n'a rien compris du tout, on se contente de nier ma valeur, on dit que je n'entre pas en ligne de compte.

Le mot « *Surhumain* », par exemple, qui désigne un type de perfection absolue, en opposition avec l'homme « moderne », l'homme « bon », avec les chrétiens et d'autres nihilistes, lorsqu'il se trouve dans la bouche d'un Zarathoustra, le destructeur de la *morale*, prend un sens qui donne beaucoup à réfléchir. Presque partout, en toute innocence, on lui a donné une signification qui le met en contradiction absolue avec les valeurs qui ont été affirmées par le personnage de Zarathoustra, je veux dire qu'on en a fait le type « idéaliste » d'une espèce supérieure d'hommes, à moitié « saint », à moitié « génie »..... D'autres bêtes à cornes savantes, à cause de ce mot, m'ont suspecté de darwinisme ; on a même voulu y retrouver le « culte des héros » de ce grand faux monnayeur inconscient qu'était Carlyle, ce culte que j'ai si malicieusement rejeté. Quand je soufflais à quelqu'un qu'il ferait mieux de s'enquérir d'un César Borgia que d'un Parsifal, il n'en croyait pas ses oreilles.

Il faudra me pardonner si je suis sans aucune curiosité à l'endroit des comptes-rendus de mes livres, surtout en ce qui concerne ceux qui paraissent dans les journaux. Mes amis, mes éditeurs le savent et ne m'en parlent jamais. Dans un cas particulier, il m'est arrivé d'avoir sous les yeux tous les péchés qui ont été commis au sujet d'un de ces livres. Il s'agissait de *Par delà le Bien et le Mal* et je pourrais en conter long à ce sujet. Croirait-on que la *Gazette nationale*, un journal

prussien (ceci dit pour mes lecteurs étrangers, pour ma part je ne lis, avec votre permission, que *le Journal des Débats*) allait jusqu'à interpréter sérieusement mon œuvre comme un « signe des temps », comme la véritable philosophie des *hobereaux*, cette philosophie pour laquelle la *Gazette de la Croix* ne fait que manquer de courage?...

## 2.

Ceci a été dit pour les Allemands, car partout ailleurs qu'en Allemagne j'ai des lecteurs — rien que des intelligences *de choix*, des caractères, élevés dans des situations et des tâches supérieures, et qui ont fait leurs preuves ; j'ai même de véritables génies parmi mes lecteurs. A Vienne, à Saint-Petersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris et à New-York — partout j'ai été découvert : je ne l'ai pas été dans le pays plat de l'Europe, en Allemagne... J'avoue que je me réjouis davantage encore de ceux qui ne me lisent pas, de ceux qui n'ont jamais entendu ni mon nom ni le mot philosophie. Mais partout où je vais, ici à Turin, par exemple, chaque visage s'épanouit et s'adoucit en me voyant. Ce qui, jusqu'à présent, m'a le plus flatté, c'est que de vieilles marchandes n'ont de repos qu'elles n'aient choisi pour moi, dans leurs paniers, les meilleurs de leurs raisins. Il faut être *à ce point* philosophe. Ce n'est pas en vain que l'on appelle les Polonais les Français parmi les Slaves. Une charmante Russe ne se trompera pas un instant sur mon origine. Je ne parviens pas à être solennel, c'est tout au plus si j'arrive à paraître embarrassé.

Penser en allemand, sentir en allemand, je suis capable de tout, mais *cela* dépasse mes forces. Mon vieux maître Ritschl prétendait même que je concevais mes dissertations philologiques comme un romancier parisien — d'une façon captivante jusqu'à l'absurdité. A Paris même on est étonné de « toutes mes audaces et finesses » — l'expression est de M. Taine — ; je crains même que jusque dans les formes les plus élevées du dithyrambe, on ne trouve mêlé chez moi de ce sel qui ne perd jamais sa saveur — qui ne devient jamais allemand — : de l'esprit !... Je ne puis faire autrement ; que Dieu m'aide ! Amen.

Tout le monde sait, il y en a même qui le savent par expérience, quel est l'animal qui a de longues oreilles. Eh bien !

j'ose prétendre que j'ai les plus petites oreilles que l'on puisse voir. Cela ne manquera pas d'intéresser quelque peu les petites femmes. Il me semble qu'elles se sentiront mieux comprises par moi. Je suis l'*anti-âne* par excellence, ce qui fait de moi un monstre historique. Je suis en grec — et non pas seulement en grec — l'*anti-chrétien*...

## 3.

Je connais quelque peu mes privilèges, en tant qu'écrivain. Dans des cas déterminés, je me suis aperçu à quel point le goût se « corrompt » au contact de mes écrits. On en arrive à ne plus pouvoir supporter d'autres livres, les livres philosophiques moins que tous les autres. Il y a une distinction sans exemple à être introduit dans ce monde noble et délicat, mais pour le pouvoir il ne faut à aucun prix être Allemand. En fin de compte, c'est une distinction qu'il faut avoir méritée. Celui, pourtant, qui m'est apparenté par la *hauteur* du vouloir, celui-là sera en proie à de véritables extases dans la compréhension ; car je viens des hauteurs que nul oiseau n'a jamais atteintes, je connais des abîmes où nul pas ne s'est jamais égaré. On m'a dit qu'il n'était pas possible de laisser inachevé un de mes livres, je trouble même le repos de la nuit... Il n'existe nulle part une espèce de livres plus fière et plus raffinée tout à la fois. Ils atteignent çà et là le maximum de ce qui peut être atteint sur la terre : le cynisme. Il faut les conquérir en se servant à la fois des doigts les plus délicats et des poings les plus courageux. Toute décrépitude de l'âme en éloignera nécessairement une fois pour toutes, et même la moindre atteinte de dyspepsie ; il ne faut pas avoir de nerfs, il faut posséder de joyeuses entrailles. Ce n'est pas seulement la pauvreté de l'âme, l'atmosphère des recoins qui interdit l'approche de mes livres, c'est davantage encore la lâcheté, la malpropreté, le ressentiment secret qui se cachent au fond des intestins. Un mot de moi suffit à faire éclater sur le visage tous les mauvais instincts. J'ai parmi mes relations plusieurs objets d'expérience qui me servent à connaître les réactions différentes et très différemment instructives que produisent mes écrits. Ceux qui ne veulent pas s'occuper de ce que contiennent ceux-ci, mes prétendus amis, par exemple, deviennent aussitôt « impersonnels » : ils me félicitent d'en être de nou-

veau « arrivé là » et ils me disent qu'il y a progrès, parce que je suis parvenu à une grande sérénité dans le ton... Les « esprits » profondément vicieux, les « belles âmes », ceux qui sont mensongers de fond en comble, ne savent décidément pas ce qu'ils doivent faire de ces livres, par conséquent ils les considèrent comme quelque chose qui est au-dessous d'eux. Voilà la belle logique de toutes les « belles âmes ».

Les bêtes à cornes de ma connaissance — il ne s'agit que d'Allemands, avec votre permission — me donnent à entendre qu'elles ne partagent pas toujours mes opinions, mais que pourtant de ci de là... J'ai entendu dire cela même au sujet du *Zarathoustra*.

De même, tout « féminisme » chez les hommes et même chez l'homme est pour moi lettre close : jamais les féministes n'auront accès dans ce labyrinthe d'audacieuse Connaissance ! Il faut ne jamais s'être ménagé soi-même ; il faut que la *dureté* fasse partie de vos habitudes, pour être joyeux et de bonne humeur au milieu des dures vérités. Quand je veux imaginer le type parfait d'un de mes lecteurs, j'en fais toujours un monstre de courage et de curiosité qui possède en outre quelque chose de souple, de rusé, de circonspect, ce qui constitue l'aventurier et l'explorateur né. En fin de compte, je ne saurais mieux dire que ne l'a fait *Zarathoustra*, à qui je m'adresse au fond. A qui donc veut-il conter ses énigmes ?

— *A vous, chercheurs audacieux, tentateurs, et à tous ceux qui jamais s'embarquèrent avec des voiles astucieuses sur des mers épouvantables, —*

*à vous qui êtes ivres d'énigmes, contents du demi-jour, dont l'âme est attirée par des flûtes vers tous les gouffres dangereux :*

— *car jamais vous ne voudrez, d'une main poltronne, suivre un fil conducteur ; et où vous pouvez deviner vous n'aimez pas à ouvrir les portes.*

#### 4.

Je tiens à dire en même temps quelques généralités au sujet de mon art du style. *Communiquer* un état d'âme, une tension intérieure, une émotion, par des signes — y compris l'allure de ces signes —, voilà le sens de toute espèce de style. Etant donné que la multiplicité des états d'âme est extraordinaire chez moi, il y a chez moi beaucoup de possibilités

de style, l'art le plus varié du style qu'homme eut jamais à sa disposition. Tout style est *bon* qui communique véritablement un état d'âme, qui ne se méprend pas sur l'allure des signes, sur les *gestes*. (Toutes les lois de la période correspondent à l'art de l'attitude.) Sur ce point, mon instinct est infailible.

Le bon style *en soi* est une pure sottise de l'« idéalisme » pur, à peu près de même que le « beau *en soi* », le « bon *en soi* », la « chose *en soi* »... En admettant bien entendu qu'il y ait des oreilles qui entendent, des hommes qui soient capables et dignes d'une émotion identique, de ceux à qui l'on ait le droit de se communiquer. Mais *Zarathoustra*, par exemple, les attend toujours. — Hélas ! il lui faudra les chercher longtemps ! Il faut être *digne* de l'entendre... Et jusqu'à ce moment il n'y aura personne qui comprenne l'*art* qui a été gaspillé là. Jamais personne n'a eu à jeter au vent plus de moyens inédits, plus de procédés d'art absolument nouveaux et créés véritablement pour la circonstance. Il restait à démontrer qu'une pareille chose fût possible, précisément dans la langue allemande : moi-même je l'aurais nié autrefois le plus catégoriquement. On ignorait avant moi ce que l'on peut faire avec la langue allemande, ce que l'on peut faire avec le langage en général. L'art du *grand* rythme, du *grand* style dans la période, pour exprimer le formidable mouvement ascendant et descendant d'une passion sublime et surhumaine, a été découvert par moi. Avec un dithyrambe comme celui qui termine la troisième partie de *Zarathoustra* et qui s'intitule : « *Les Sept Sceaux* », j'ai volé à mille lieues au-dessus de ce qui s'est jamais appelé poésie.

## 5.

Que, dans mes écrits, c'est un psychologue qui parle, un psychologue qui n'a pas son égal, c'est peut-être là la première conviction à laquelle arrive un bon lecteur, un de ces lecteurs comme j'en mérite, qui me lisent comme les bons philosophes d'autrefois lisaient leur Horace. Les propositions au sujet desquelles tout le monde est d'accord — pour ne point parler des philosophes de tout le monde, les moralistes et autres têtes creuses et têtes de choux (1) — apparaissent chez

(1) Jeu de mot intraduisible sur *Hohltæpfе* et *Kohlkæpfе*.

moi comme les plus naïves des méprises : par exemple cette croyance que les termes « altruiste » et « égoïste » sont des antithèses, alors que l'*ego* lui-même n'est qu'une « suprême duperie », un « idéal »... Il n'y a ni actions égoïstes ni actions non-égoïstes. Les deux idées sont des contre-sens psychologiques. Il en est de même des maximes : « L'homme aspire au bonheur. » Ou bien : « Le bonheur est la récompense de la vertu. » Ou bien encore : « Le plaisir et la peine sont des antithèses »... La morale, cette Circé de l'humanité, a faussé, a envahi de son essence, tout ce qui est psychologie, jusqu'à formuler ce non-sens que l'amour est quelque chose de « non-égoïste »... Il faut presque être assis *sur soi-même*, il faut se tenir bravement sur ses deux jambes, autrement on ne saurait *être capable* d'aimer. Les femmes ne le savent, en fin de compte, que trop bien. Elles se soucient comme de leur première chemise des hommes non-égoïstes, des hommes objectifs.

Puis-je affirmer en passant que je crois bien connaître les femmes ? Cela fait partie de mon patrimoine dionysien. Qui sait ? peut-être suis-je le premier psychologue de l'éternel féminin ?

Elles m'aiment toutes... C'est une vieille histoire. Exception faite des femmes *malheureuses*, des femmes émancipées, de celles qui n'ont pas l'étoffe pour faire des enfants. Heureusement que je n'ai pas l'intention de me laisser déchirer. La femme parfaite déchire quand elle aime... Je connais ces aimables ménades. Quel dangereux petit fauve qui sait ramper et ronger ! Et si agréable avec cela !... Une petite femme qui court après sa vengeance renverserait même la destinée. La femme est infiniment plus méchante que l'homme, elle est aussi plus maligne. Chez la femme la bonté est déjà une forme de la *dégénérescence*. Toutes celles que l'on appelle des « belles âmes » souffrent au fond d'elles-mêmes d'un inconvénient physiologique. Je ne dis pas tout, autrement je deviendrais médecin.

La lutte pour les droits égaux est déjà un symptôme de maladie. Tous les médecins le savent. La femme, plus elle est femme, se défend des pieds et des mains contre toute espèce de droit : l'état primitif, la *guerre* perpétuelle entre les sexes, lui assigne de beaucoup le premier rang. A-t-on prêté l'oreille



à ma définition de l'amour? Elle est la seule qui soit digne d'un philosophe. L'amour, son moyen, c'est la guerre et il cache au fond la haine mortelle des sexes. A-t-on entendu ma réponse à la question comment on *guérit* une femme, comment on fait son « salut »? On lui fait un enfant. La femme a besoin d'avoir des enfants, l'homme n'est toujours qu'un moyen vers ce but — ainsi parlait Zarathoustra.

« Emancipation de la femme », c'est le nom que prend la haine instinctive de la femme *manquée*, c'est-à-dire incapable d'enfantement, contre la femme d'une bonne venue. La lutte contre l'« homme » n'est jamais qu'un moyen, un prétexte, une tactique. En s'élevant elles-mêmes, sous le nom de « femme en soi », de « femme supérieure », de « femme idéaliste », ces femmes tendent à *abaisser* le niveau général de la femme; il n'y a pas de plus sûr moyen pour cela que l'éducation des lycées, les culottes et les droits politiques de la bête électorale. Au fond, les femmes émancipées sont les *anarchistes* dans le monde de « l'éternel féminin ». Toute une catégorie de cet « idéalisme » d'espèce maligne — lequel se rencontre du reste aussi chez les hommes, par exemple chez Henrik Ibsen, cette vieille fille typique — a pour but d'*empoisonner* la bonne conscience, la nature dans l'amour sexuel. Et pour ne point laisser de doute sur mon opinion aussi honnête que sévère en cette matière, je veux encore faire part d'un article de mon code moral contre le vice. Sous le nom de vice je combats toute espèce de contre-nature ou, si l'on aime les beaux mots, toute espèce d'idéalisme. Voici cet article : « La prédication de la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Le mépris de la vie sexuelle, toute souillure de celle-ci par l'idée d'« impureté », est un véritable crime contre la vie, le vrai péché contre la vie, le vrai péché contre le Saint-Esprit de la Vie. »

## 6.

Pour donner de moi une idée en tant que psychologue, je détache ici une page curieuse qui se trouve dans *Par delà le Bien et le Mal*. Je ne permets du reste aucune supposition au sujet de celui que je décris dans ce passage : « Le génie du cœur, tel que le possède ce grand mystérieux, ce dieu tentateur, ce preneur de rats des consciences, dont la voix sait descendre jusque dans le monde souterrain de toutes les âmes, ce

dieu qui ne dit pas un mot, qui ne hasarde pas un regard où ne se trouve une arrière-pensée de séduction, chez qui savoir paraître fait partie de la maîtrise — pour qui ne point paraître ce qu'il est, mais ce qui, pour ceux qui le suivent, est une obligation *de plus* à se presser toujours plus près de lui et de le suivre plus intimement et plus radicalement... Le génie du cœur qui force à se taire et à écouter tous les êtres bruyants et vaniteux; qui polit les âmes rugueuses et leur donne à savourer un nouveau désir, le désir d'être tranquille, comme un miroir, afin que le ciel profond se reflète en eux... Le génie du cœur qui enseigne à la main, maladroite et trop prompte, comment il faut se modérer et saisir plus délicatement; qui devine le trésor caché et oublié, la goutte de honté et de douce spiritualité sous la couche de glace trouble et épaisse, qui est une baguette divinatoire pour toutes les parcelles d'or longtemps enterrées sous un amas de bourbe et de sable... Le génie du cœur, grâce au contact duquel chacun s'en va plus riche, non pas béni et surpris, non pas gratifié et écrasé comme par des biens étrangers, mais plus riche de lui-même, se sentant plus nouveau qu'auparavant, débloqué, pénétré et surpris comme par un vent de dégel, peut-être plus incertain, plus délicat, plus fragile, plus brisé, mais plein d'espérances qui n'ont encore aucun nom, plein de vouloirs et de courants nouveaux, de contre-courants et de mauvais vouloirs nouveaux... »

#### L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE

##### I.

Pour être juste à l'égard de *l'Origine de la Tragédie* (1872), il va falloir oublier certaines choses. Elle a fait de l'effet et même fasciné avec ce qui y était manqué, avec son application à la *Wagnérie*, comme si celle-ci était le symptôme de quelque chose qui *commence*. Par là même cet écrit était un événement dans la vie de Wagner. C'est seulement à partir du moment de son apparition que le nom de Wagner représenta de grands espoirs. Aujourd'hui encore on me rappelle parfois, en plein *Parsifal*, que c'est de ma faute qu'une si haute opinion, au sujet de la *valeur culturelle* de ce mouvement, ait prévalu.

J'ai plusieurs fois vu citer l'ouvrage sous le titre de *la Renaissance de la Tragédie par l'esprit de la Musique*. On n'a

prêté l'oreille qu'à une formule nouvelle de l'art, du but, de la tâche chez Wagner. On semblait ne pas s'apercevoir de ce que cet écrit cachait de précieux. « *Hellénisme et Pessimisme* », c'eût été là un titre sans équivoque, vu qu'il est enseigné pour la première fois dans cet ouvrage comment les Grecs parvinrent à en finir avec le pessimisme, comment ils l'ont surmonté... La tragédie précisément est la preuve que les Grecs n'étaient pas des pessimistes. Schopenhauer s'est trompé là comme il s'est trompé partout.

Pris en main avec quelque peu d'impartialité, *l'Origine de la Tragédie* a l'air très inactuelle. On ne se douterait pas en rêve qu'elle a été commencée sous les coups de canon de la bataille de Wœrth. J'ai réfléchi à ces problèmes sous les murs de Metz, pendant de froides nuits de septembre, alors que j'étais attaché au service de santé. On pourrait croire bien plutôt qu'elle est de cinquante ans plus ancienne. Politiquement, elle est indifférente, « non-allemande », comme on dirait aujourd'hui. Elle sent l'hégélianisme d'une façon assez scabreuse et, seulement dans certaines formules, le parfum de croque-mort particulier à Schopenhauer y est attaché. Une « idée » — l'opposition entre dionysien et apollinien — y est traduite métaphysiquement; l'histoire elle-même y est considérée comme le développement de cette idée; dans la tragédie, l'antithèse avec l'unité est supprimée; sous cette optique, des choses qui ne s'étaient jamais vues face à face sont opposées l'une à l'autre, éclairées et comprises l'une par l'autre. L'Opéra, par exemple, et la Révolution...

Les deux innovations définitives du livre sont d'abord l'interprétation du phénomène dionysien chez les Grecs — il en donne pour la première fois la psychologie, il y voit l'une des racines de l'art grec tout entier —; et ensuite l'interprétation du socratisme : Socrate y est présenté pour la première fois comme l'instrument de la décomposition grecque, comme le décadent-type. La « raison » s'oppose à l'instinct. La « raison » à tout prix apparaît comme une puissance dangereuse, comme une puissance qui mine la vie. Dans le livre tout entier, il y a un silence profond et hostile pour tout ce qui touche le christianisme. Celui-ci n'est ni apollinien ni dionysien; il nie toutes les valeurs esthétiques, les seules que reconnaisse *l'Origine de la Tragédie*; il est nihiliste au sens le plus

profond, alors que dans le symbole dionysien la limite extrême de l'*affirmation* est atteinte. Une fois il est fait allusion aux prêtres chrétiens, comme à une « espèce surnoise de nains », comme à des êtres « souterrains »...

## 2.

Ce début est singulier au delà de toute expression. J'avais *découvert*, pour mon expérience personnelle, le seul symbole, la seule réplique que possède l'histoire, et je fus ainsi le premier à comprendre le merveilleux phénomène du dionysien. De même, par le fait que j'ai démasqué Socrate pour reconnaître en lui un décadent, j'ai démontré sans équivoque que la sûreté de mon tour de main psychologique ne courait nul danger du fait d'une idiosyncrasie morale quelconque. La morale elle-même considérée comme un symptôme de décadence, c'est là une innovation, une chose unique et de premier ordre dans l'histoire de la connaissance. Dans les deux cas, j'ai fait un bond formidable par-dessus le plat et triste bavardage qu'est la querelle entre l'optimisme et le pessimisme.

Je fus le premier à voir la véritable antithèse : l'instinct qui *dégénère* et qui se tourne contre la vie avec une haine souterraine (christianisme, philosophie de Schopenhauer, en un certain sens déjà la philosophie de Platon, l'idéalisme tout entier, comme formules typiques) et une formule de l'*affirmation supérieure*, née de la plénitude et de l'abondance, une approbation sans restriction, l'approbation même de la souffrance, même de la faute, de tout ce que l'existence a de problématique et d'étrange. Cette dernière et joyeuse confirmation de la vie, confirmation débordante et impétueuse, répond non seulement à l'entendement supérieur, elle répond aussi à l'entendement le plus profond, celui que la vérité et la science ont confirmé et soutenu avec le plus de sévérité. Rien de ce qui existe ne doit être supprimé, rien n'est superflu. Les côtés de l'existence que rejettent les chrétiens et autres nihilistes sont même d'un ordre infiniment supérieur dans la hiérarchie des valeurs que ceux auxquels les instincts de décadence donnent et ont le droit de donner leur approbation. Pour comprendre cela il faut avoir du *courage* et, ce qui est une condition du courage, un excédent de force ; car, exactement

dans la mesure où le courage *peut* se hasarder en avant, selon le même degré de force, on s'approche de la vérité. La connaissance de la réalité, l'approbation de la réalité sont pour le fort une nécessité aussi grande que l'est pour le faible, sous l'inspiration de la faiblesse, la lâcheté et la *fuite* devant la réalité, — l'« idéal »... Il ne leur est pas loisible de connaître : les décadents ont besoin du mensonge, il est une de leurs conditions d'existence.

Celui qui non seulement comprend le terme « dionysien », mais encore *se* comprend dans ce terme, n'a pas besoin d'une réfutation de Platon, du christianisme ou de Schopenhauer.  
— *Il flairer la décomposition...*

## 3.

Jusqu'à quel point j'avais trouvé là l'idée du « tragique », la notion définitive de ce qu'est la psychologie de la tragédie, je l'ai exprimé en dernier lieu à la page 139 du *Crépuscule des Idoles* (1) : « L'affirmation de la vie même dans ses problèmes les plus étranges et les plus ardues ; la volonté de vie, se réjouissant de faire le *sacrifice* de ses types les plus élevés, au bénéfice de son propre caractère inépuisable — c'est ce que j'ai appelé dionysien, c'est en cela que j'ai cru reconnaître le fil conducteur qui mène à la psychologie du poète tragique. Non pour se débarrasser de la crainte et de la pitié, non pour se purifier d'une passion dangereuse par sa décharge véhémence — c'est ainsi que l'a entendu Aristote —, mais pour personnifier *soi-même*, au-dessus de la crainte et de la pitié, l'éternelle joie du devenir, — cette joie qui porte encore en elle la *joie* de l'*anéantissement*... »

Dans ce sens j'ai le droit de me considérer moi-même comme le premier *philosophe tragique*, c'est-à-dire comme l'antithèse extrême et l'antipode d'un philosophe pessimiste. Avant moi, cette transposition du dionysien en une émotion philosophique n'a pas existé. La *sagesse tragique* faisait défaut. J'en ai vainement cherché les traces, même chez les *grands* Grecs parmi les Philosophes, ceux des deux siècles qui ont précédé Socrate. Un doute me restait au sujet d'Héraclite, dans le voisinage de qui je sentais un certain bien-être, une certaine chaleur que je n'ai rencontrés nulle part ailleurs. L'affirmation

(1) Page 239 de l'édition française.

de l'anéantissement et de la destruction, ce qu'il y a de décisif dans une philosophie dionysienne, l'approbation de la contradiction et de la guerre, le *devenir* avec la négation radicale même de la conception de l'« être », dans tout cela il faut que je reconnaisse, en tous cas, ce qui ressemble le plus à mes idées au milieu de tout ce qui fut jamais pensé. La doctrine de l'« éternel Retour », c'est-à-dire de la répétition absolue et infinie de toutes choses — cette doctrine de Zarathoustra *pourrait*, en fin de compte, déjà avoir été enseignée autrefois. Les stoïciens du moins, qui ont hérité d'Héraclite presque toutes leurs idées fondamentales, en présentent des traces. —

## 4.

Dans cet écrit s'affirme un espoir formidable. Je n'ai après tout aucune raison de renoncer à l'espoir que je place en un avenir dionysien de la musique. Projetons nos regards à un siècle en avant. Admettons que mon attentat contre vingt siècles de contre-nature et de violation de l'humanité réussisse. Ce nouveau parti, qui sera le parti de la vie et qui prendra en mains la plus belle de toutes les tâches, la discipline et le perfectionnement de l'humanité, y compris la destruction impitoyable du tout ce qui présente des caractères dégénérés et parasitaires, ce parti rendra de nouveau possible la présence sur terre de cet *excédent de vie*, d'où sortira certainement de nouveau la condition dionysienne. Je | promets la venue d'une époque tragique : l'art le plus élevé, dans l'affirmation de la vie, naîtra encore quand l'humanité aura derrière elle la conscience des guerres les plus dures, mais les plus nécessaires, *sans qu'elle en ait souffert*.

Un psychologue pourrait ajouter que ce que j'ai entendu, dans mes jeunes années, en écoutant de la musique dionysienne, n'a absolument rien de commun avec Wagner; que, lorsque je décriai la musique dionysienne, je décriai ce que j'avais entendu, car instinctivement je *devais* tout traduire et transfigurer en vue du nouvel esprit que je portais en moi. La preuve s'en trouve dans mon livre *Richard Wagner à Bayreuth* et cette preuve est aussi décisive qu'elle peut l'être. Dans tous les passages qui ont une signification psychologique il n'est jamais question que de moi : on peut, sans avoir égard à rien, placer mon nom ou le mot « Zarathoustra », là où le

texte indique Wagner. L'image que je présente de l'artiste *dithyrambique* n'est autre chose que l'image du poète pré-existant de Zarathoustra, jetée sur le papier avec une singulière profondeur de vue et sans que la réalité wagnérienne soit seulement touchée. Wagner fut seul à s'en rendre compte : il lui fut impossible de se reconnaître dans le volume.

De même l'« idée de Bayreuth » s'était transformée en quelque chose qui n'aura rien d'énigmatique pour ceux qui connaissent mon *Zarathoustra*. On la retrouve dans ce *Grand Midi* où ceux qui sont élus entre tous se vouent à la plus sublime de toutes les tâches. Qui sait ? c'est peut-être la vision d'une fête que je verrai encore... Ce que les premières pages ont de pathétique appartient à l'histoire universelle ; le regard dont il est question à la septième page est le véritable regard de Zarathoustra. Wagner, Bayreuth, cette petite chose pitoyable et allemande, c'est un nuage où se reflète le palais de la fée Morgane, l'infini mirage de l'avenir. Même au point de vue psychologique, tous les traits définitifs de ma propre nature sont inscrits dans l'image de Wagner — le côte-à-côte des forces les plus lumineuses et les plus fatales, une Volonté de Puissance, telle que jamais homme ne l'a possédée ; la bravoure implacable dans les choses de l'esprit ; la force illimitée d'apprendre, sans que la volonté d'agir soit étouffée. Tout dans cet écrit est annoncé d'avance : le prochain retour de l'esprit grec, la nécessité d'hommes qui seraient des *contre-Alexandre*, de ceux qui *lieraient* de nouveau le nœud gordien de la civilisation grecque après qu'il a été tranché..... Qu'on écoute l'accent vraiment universel que je mets à introduire à la page 30 (1) l'idée de « sentiment tragique » ; il n'y a que des accents historiques dans cet écrit. Ceci est « l'objectivité » la plus étrange qui puisse exister : la certitude absolue au sujet de *ce que je suis* est projetée sur une quelconque réalité du hasard... la vérité à mon sujet parle au fond d'un gouffre plein d'épouvante. A la page 71 (2), le style de *Zarathoustra* est décrit par anticipation avec une incisive sûreté de main ; et jamais on n'aura trouvé une expression plus grandiose pour l'événement qu'est *Zarathoustra*, un acte prodigieux de purification

(1) Page 67 de la traduction française.

(2) *Ib.*, *id.*, page 133.

et de sanctification de l'humanité, que ce que l'on peut lire aux pages 43 à 46 (1). —

LES CONSIDÉRATIONS INACTUELLES

I.

Les quatre *Considérations inactuelles* sont absolument combattives. Elles démontrent que je n'étais pas un rêveur, que je prends plaisir à tirer l'épée, — peut-être aussi que je suis doué d'une singulière habileté du poignet. La première attaque (1873) fut dirigée contre la culture allemande que je considérais alors déjà avec un mépris sans ménagements. Pour moi elle était dépourvue de signification, sans substance et sans but. Elle ne représentait qu'une « opinion publique ». Il n'y a pas de plus dangereux malentendu que de croire que le grand succès des armées allemandes prouve quelque chose qui soit en faveur de cette culture, que ce succès signifie même la victoire de cette culture sur la France.

La seconde *Considération inactuelle* (1874) met en lumière ce qu'il y a de dangereux, ce qui ronge et empoisonne la vie dans notre façon de faire de la science. La vie est *malade* à cause de ce rouage inhumain et mécanique, à cause du travail « impersonnel » de l'ouvrier, à cause de la fausse économie dans la « division du travail ». Le *but* qui est la *culture* se perd ; le moyen, l'activité scientifique moderne, *barbarise...* Dans ce traité, le « sens historique » dont ce siècle se montre si fier est pour la première fois présenté comme une maladie, comme l'indice typique de la décomposition.

Dans la troisième et la quatrième *Considération inactuelle*, on oppose, comme l'indication d'une conception *supérieure* de la culture, du rétablissement de la « culture », deux images du plus pur *personnalisme* et de la *discipline de soi*, deux types qui sont par excellence inactuels, animés d'un mépris souverain pour tout ce qui, autour d'eux, s'appelait « Empire », « Culture », « Christianisme », « Bismarck », « Succès », — Schopenhauer et Wagner, ou, pour mieux dire, en un seul mot Nietzsche...

2

Parmi ces quatre attentats, le premier eut un succès extra-

(1) *Ib., id.*, pages 36 à 40.



ordinaire. Le bruit qu'il fit fut magnifique à tous les points de vue. J'avais touché une nation victorieuse à son point vulnérable, j'avais montré que sa victoire n'était pas un événement dans l'histoire de la civilisation, mais peut-être tout autre chose... Les réponses vinrent de tous les côtés et non pas seulement des vieux amis de ce David Strauss, que j'avais rendu ridicule comme le type d'un satisfait et d'un philistin de la culture allemande, bref comme l'auteur de cet évangile de brasserie qu'est l'*Ancienne et la Nouvelle Foi*. (Le mot « philistin de la culture » a passé dans le langage courant à la suite de mon livre.) Ces vieux amis, dont je blessai profondément la vanité de Wurtembergeois et de Souabes, lorsque je m'avisai de trouver comique leur prodige, leur Strauss, répondirent d'une façon aussi honnête et grossière que je pouvais souhaiter. Les répliques prussiennes furent plus malignes : on y reconnaissait le « bleu berlinois ». Une feuille de Leipzig, ces *Grenzboten* tant décriés, se permit d'écrire ce que l'on pouvait imaginer de plus inconvenant. J'eus beaucoup de peine à empêcher les Bâlois indignés de se livrer à certaines manifestations. Seuls, quelques vieux messieurs se décidèrent en ma faveur, pour des raisons très différentes et souvent inexplicables. Parmi eux se trouvait Ewald de Göttingue, qui donna à entendre que mon attentat avait été mortel pour Strauss. De même le vieil hégélien Bruno Bauer qui fut depuis lors un de mes lecteurs les plus attentifs. Il aimait, durant les dernières années de sa vie, à s'appuyer sur moi, pour indiquer par exemple à M. de Treitschke, l'historiographe prussien, où il pourrait trouver des renseignements sur l'idée de « culture » dont il avait complètement perdu la notion. Celui qui consacra à l'ouvrage et à son auteur les pages les plus graves et aussi les plus longues était un ancien disciple du philosophe von Baader, un certain professeur Hoffmann, à Wurzburg. Il prévoyait pour moi, d'après cet écrit, une vocation supérieure, celle de provoquer une sorte de crise et d'arrêt décisif dans le problème de l'athéisme, dont il devinait que j'étais un des types les plus instinctifs et les plus radicaux. L'athéisme était ce qui m'avait conduit à Schopenhauer.

Ce qui fut, de beaucoup, écouté avec le plus d'attention, ce à quoi l'on a été le plus amèrement sensible, ce fut un plaidoyer extrêmement vigoureux et courageux de ce Carl Hillebrand,

généralement si doux, Carl Hillebrand, ce dernier Allemand *humain* qui savait tenir une plume. On lisait son article dans la *Gazette d'Augsbourg*; on peut le lire aujourd'hui sous une forme un peu atténuée dans ses *Œuvres complètes*. Là l'ouvrage était présenté comme un événement, un moment critique, une première détermination personnelle, un excellent symptôme, comme le véritable *retour* du sérieux allemand dans les choses de l'esprit. Hillebrand était plein d'éloges pour la forme du livre, pour son goût mûri, pour son tact parfait dans le discernement des personnes et des choses. Il le considérait comme le meilleur écrit polémique de la langue allemande, le meilleur écrit dans cet art de la polémique, si dangereux pour les Allemands et dont il convient de les dissuader. Il m'approuvait du reste, il allait même plus loin que moi dans ce que j'avais osé dire au sujet de l'aveulissement du langage en Allemagne (— aujourd'hui ils jouent aux puristes et ne sont pas capables de construire une phrase) — ; il méprisait comme moi les « premiers écrivains » de cette nation, et finissait par m'exprimer son admiration pour mon *courage*, — ce « courage suprême qui mène au banc des accusés les favoris d'un peuple »...

Le contre-coup de cet écrit fut véritablement inestimable dans ma vie. Personne ne s'est mis, depuis lors, à discuter avec moi. On se tait maintenant, on me traite en Allemagne avec des ménagements astucieux. Depuis des années j'ai fait usage d'une absolue liberté de langage, un privilège dont personne ne *jouit* plus, du moins dans l'empire. Mon paradis se trouve « à l'ombre de mon épée »... Au fond, j'avais mis en pratique une maxime de Stendhal qui conseille de faire son entrée dans le monde *avec un duel*. Et comme j'avais bien choisi mon adversaire ! C'était le premier libre penseur de l'Allemagne... A vrai dire, c'était une espèce toute nouvelle de libre-pensée qui s'exprimait pour la première fois. Jusqu'à présent rien ne m'a été plus étranger que toute la catégorie des « libres penseurs », qu'ils soient Européens ou Américains. Avec ceux-là, qui sont les têtes creuses et les pantins de l'« idée moderne », je me trouve même beaucoup plus complètement en contradiction qu'avec n'importe lequel de leurs adversaires. Ils veulent aussi rendre l'humanité « meilleure », à leur façon et à leur image. Ils déclareraient une guerre implacable à tout ce que je suis,

à tout ce que je *veux*, en admettant qu'ils soient capables de le comprendre. Ils croient tous encore à l' « Idéal »... Je suis le premier *immoraliste*.

## 3.

Je ne voudrais pas prétendre que les deux *Considérations* désignées par les noms de Schopenhauer et de Wagner pourraient servir particulièrement à l'intelligence de ces deux cas, ni même à en poser le problème psychologique, exception faite bien entendu de certains détails. Cependant, avec une profonde sûreté d'instinct, ce qu'il y a d'élémentaire dans la nature de Wagner était déjà désigné comme un don de comédien qui, dans tous ses moyens et toutes ses intentions, ne tire que ses propres conséquences. Au fond, avec ces deux écrits, je voulais faire toute autre chose que de la psychologie. Un problème d'éducation qui n'avait pas son pareil, une nouvelle conception de la *discipline de soi*, de la *défense de soi*, allant jusqu'à la dureté, une poussée vers le sublime et vers la tâche historique, — cherchait à trouver là sa première expression. Tout bien considéré, je me suis emparé de deux types célèbres et nullement encore fixés, je les ai pris aux cheveux, comme on prend une occasion aux cheveux, simplement pour exprimer quelque chose, pour avoir en mains quelques formules, quelques indications, quelques moyens d'expression de plus. Du reste, je fais allusion à cette particularité, avec une sagacité absolument inquiétante, à la 93<sup>e</sup> page de la troisième *Considération inactuelle*. Platon s'est servi de Socrate de la même façon, comme d'une *sémiotique* pour Platon.

Maintenant que je reviens avec un certain recul aux états d'âme dont ces écrits sont le témoignage, je ne voudrais pas disconvenir qu'au fond ils ne parlent que de moi-même. L'ouvrage *Wagner à Bayreuth* est une vision de mon avenir; par contre, dans *Schopenhauer éducateur*, sont inscrits à la fois mon histoire intime, et mon *devenir*. On y trouve, avant tout, le *vœu* que j'ai fait!

*Ce que je suis aujourd'hui, où je suis aujourd'hui* — une hauteur où je ne parle plus avec des mots, mais avec des coups de foudre — ô combien loin j'en étais alors encore! Mais je *voyais* la terre,... je ne me trompai pas un seul instant sur la route qui restait à parcourir, sur l'état de la mer, sur les dangers et le succès! Il y a un grand calme dans la promesse, une

heureuse perspective dans un avenir qui ne doit pas rester seulement en vain une promesse! — Ici chaque mot est vécu, profondément, intimement. Il n'y manque pas de choses douloureuses, il y est des mots qui sont véritablement sanglants. Mais le vent d'une *grande* liberté souffle par-dessus tout cela, la blessure même n'apparaît pas comme une objection.

Comment j'entends le philosophe, comme un terrible explosif qui met tout en danger; comment je sépare mon idée du « philosophe », par une distance de plusieurs lieues, de la notion que renferme encore la personnalité de Kant, pour ne rien dire du tout des « ruminants » académiques et autres professeurs de philosophie : au sujet de tout cela cet écrit donne un enseignement inépuisable, en concédant même que ce n'est pas, au fond, « *Schopenhauer éducateur* », mais son antipode, « *Nietzsche éducateur* », qui prend ici la parole. En considérant que mon métier était alors celui d'un savant et aussi que je *m'entendais* à mon métier, le morceau de sévère psychologie du savant qui apparaît soudain dans cet écrit n'est pas sans importance. Il exprime le *sentiment de la distance*, la profonde sûreté de main, pour discerner ce qui peut être chez moi la tâche, de ce qui n'est que moyen, intermédiaire, œuvre accessoire. Ce fut ma sagesse d'avoir été beaucoup de choses, dans des endroits différents, pour pouvoir devenir *Un*, pour pouvoir aboutir à un seul. Il était nécessaire que pendant un certain temps je fusse savant.

#### HUMAIN, TROP HUMAIN

##### I.

*Humain, trop humain*, avec ses deux continuations, est le monument commémoratif d'une crise. Je l'ai intitulé : un livre pour les esprits *libres*, et presque chacune de ses phrases exprime une victoire; en l'écrivant je me suis débarrassé de tout ce qu'il y avait en moi d'*étranger* à ma vraie nature. Tout idéalisme m'est étranger. Le titre de mon livre veut dire ceci : « Là où vous voyez des choses idéales, moi je vois ... des choses humaines, hélas ! trop humaines ! » — Je connais *mieux* l'homme. — Un « esprit libre » ne signifie pas autre chose qu'un esprit *affranchi*, un esprit qui a repris possession de lui-même. Le ton, l'allure apparaissent complètement chan-

gés : on trouvera ce livre sage, posé, parfois dur et ironique. On dirait qu'un certain « intellectualisme » au goût aristocratique s'efforce constamment de dominer un courant de passion qui gronde par en dessous. A cet égard il est dans l'ordre que ce soit le centenaire de la mort de Voltaire précisément qui serve, en quelque sorte, d'excuse à une publication de ce genre en 1878 déjà. Car Voltaire est, par contraste avec tout ce qui écrivit après lui, avant tout un grand seigneur de l'esprit : ce que je suis moi aussi. — Le nom de Voltaire sur un écrit de moi, c'est là en réalité un progrès — vers *moi-même*. — Si l'on regarde de plus près, on découvre un esprit impietoyable qui connaît tous les recoins où s'abrite l'idéal, où se trouvent ses oubliettes et son dernier refuge. Armé d'une torche, mais dont la flamme ne tremble pas, il projette une lumière crue dans ce monde *souterrain* de l'idéal. C'est la guerre, mais la guerre sans poudre ni fumée, sans attitudes guerrières, sans gestes pathétiques ni contorsions, — car tout cela serait de l'« idéalisme ». Tranquillement une erreur après l'autre est posée sur la glace ; l'idéal n'est pas réfuté, — il est *congelé*. — Ici, par exemple, c'est « le génie » qui gèle ; tournez le coin et vous verrez geler « le saint » ; sous une épaisse chandelle de glace gèle « le héros » ; pour finir c'est « la foi », ce qu'on appelle « la conviction », qui gèle : « la pitié » aussi se réfrigère considérablement, — presque partout gèle la « chose en soi »...

## 2.

L'origine de ce livre remonte à l'époque des premières représentations solennelles de Bayreuth ; le sentiment que tout ce qui m'entourait là-bas m'était foncièrement étranger est une des conditions préalables de sa naissance. Celui qui se fait une idée des visions qui à ce moment-là déjà avaient surgi sur mon chemin devinera sans peine ce que je ressentis, quand un beau jour je me réveillai à Bayreuth. Il me semblait rêver. — Où donc étais-je ? Je ne reconnaissais rien, c'est à peine si je reconnaissais Wagner. En vain je feuilletais mes souvenirs. Tribschen, — une lointaine Ile bienheureuse : — pas l'ombre d'une ressemblance. Les jours incomparables, lors de la pose de la première pierre fêtée par un petit groupe d'initiés qui se trouvaient là *à leur place* et à qui point n'était besoin de souhaiter le doigté délicat pour les choses subtiles : pas

l'ombre d'une ressemblance. *Qu'est-ce qui s'était passé ?* On avait traduit Wagner en allemand. Le Wagnérien s'était rendu maître de Wagner ! — l'art *allemand !* le maître *allemand !* la bière allemande ! ... Nous autres, qui ne savons que trop bien à quels artistes raffinés, à quel cosmopolitisme du goût, l'art de Wagner s'adresse seulement, nous étions hors de nous de trouver Wagner habillé de « vertus » allemandes. — J'ai la prétention de connaître le Wagnérien. J'en ai « vécu » trois générations, depuis feu Brendel, qui confondait Wagner avec Hegel, jusqu'aux « idéalistes » du *Journal de Bayreuth*, qui confondent Wagner avec eux-mêmes, — j'ai entendu toutes sortes de confessions de « belles âmes » sur Wagner. Un royaume pour un mot sensé ! — La prodigieuse société, en vérité ! Nohl, Pohl et autres « drôles » de cet acabit jusqu'à l'infini ! Toutes les difformités s'y coudoient, aucune n'y manque, même l'antisémite. — Le pauvre Wagner ! Où s'était-il fourvoyé ! — Si du moins il était allé parmi les pourceaux ! Mais parmi les Allemands ? — On devrait bien une fois, pour l'édification de la postérité, empailler un Bayreuthien authentique, ou mieux encore le mettre dans l'esprit-de-vin — car c'est l'esprit qui manque ici — avec l'inscription suivante : Spécimen de « l'esprit » en vue de qui fut fondé « l'empire allemand ». — Bref, au milieu des réjouissances, je partis tout à coup pour quelques semaines, je partis soudain, bien qu'une charmante Parisienne eût cherché à me consoler. Auprès de Wagner, je m'excusai seulement par un télégramme fataliste. Dans un coin perdu du Bøhmerwald, Klingenbrunn, j'allai porter, comme une maladie, ma mélancolie et mon mépris de l'Allemand ; — et de temps en temps, je notais sous le titre général de *le Soc de la charrue* quelques phrases dans mon carnet, — de mordantes remarques de psychologie qu'on retrouverait peut-être encore dans *Humain, trop humain*.

## 3.

Ce qui se décida à ce moment, ce ne fut pas ma rupture avec Wagner. Je pris conscience d'une aberration générale de mes instincts dont mes erreurs de détails — qu'elles eussent nom « Wagner » ou « professorat de Bâle » — n'étaient que des symptômes particuliers. Je fus pris d'une véritable *impatience* contre moi-même ; je vis qu'il était grand temps de

songer à redevenir moi-même. Soudain je m'aperçus, avec une inexorable clarté, combien de temps j'avais déjà gaspillé, combien toute mon existence de philologue se révélait stérile et fortuite en regard de ma véritable mission. J'eus honte de cette modestie *mensongère*...

J'avais derrière moi dix années de ma vie, dix années où l'alimentation de l'esprit avait été, à proprement parler, suspendue chez moi, où je n'avais rien appris d'utile, où j'avais oublié énormément de choses, absorbé comme je l'étais avec un bric-à-brac d'érudition poussiéreuse. Cheminer à pas de tortue parmi les métriciens grecs, avec minutie et de mauvais yeux — voilà où j'en étais venu ! — Je me voyais avec pitié tout maigre et décharné : les « réalités » faisaient absolument défaut dans ma provision de science, et les « idéalités » ne valaient pas le diable ! — Une soif véritablement brûlante me saisit : depuis ce moment je n'ai plus rien fait que de la physiologie, de la médecine et des sciences naturelles, — je ne suis même retourné aux études proprement historiques qu'autant que ma tâche m'y contraignait impérieusement. C'est alors que je devinai aussi pour la première fois la corrélation qui existe entre cette activité choisie contrairement à l'instinct naturel, entre ce qu'on appelle une « vocation », encore que rien ne vous y « appelle », et ce besoin d'*assoupir* le sentiment de vide et d'inanition du cœur à l'aide d'un art qui sert de narcotique — de l'art wagnérien, par exemple. Un regard jeté avec précaution autour de moi m'a fait découvrir qu'une foule de jeunes hommes souffrent du même mal. Une violence faite à la nature en entraîne forcément une seconde. En Allemagne, dans « l'empire allemand » (pour éviter toute méprise possible), il n'y a que trop de jeunes gens qui sont condamnés à prendre une décision prématurée, puis à mourir lentement de consommation, écrasés sous le poids d'un fardeau qu'ils ne peuvent plus rejeter. — Ceux-là réclament Wagner en guise de *narcotique*, — ils s'oublient, ils se débarrassent d'eux-mêmes pendant un instant. — Que dis-je ! — *pendant cinq à six heures !*

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.

(A suivre.)

## CHATEAUBRIAND ET LA TOMBE DE PAULINE DE BEAUMONT

### I

La vie de Chateaubriand a été traversée de tant d'événements romanesques qu'il n'est pas surprenant qu'il se soit greffé sur eux une foule de légendes.

Cependant il y en a qu'un historien sérieux ne saurait laisser s'accréditer sans manquer à son devoir. — De ce nombre est celle que M. Ernest Daudet vient de mettre en circulation dans le chapitre intitulé « Autour de Hoche » de ses *Récits des Temps révolutionnaires* (1).

Parlant du château de Gaillefontaine, où M. le marquis des Roys a réuni les papiers et reliques du général, son aïeul maternel, M. Ernest Daudet s'exprime ainsi :

« Cette terre de Gaillefontaine appartenait, lorsque éclata la Révolution, à M. de Montmorin, le ministre des Affaires étrangères de Louis XVI. Couvert de dettes et contraint, pour les payer, de se défaire de ce domaine, il le vendit à Joseph Durney, administrateur de la trésorerie nationale. Mais, avant d'en avoir reçu le prix, il périssait, massacré à la prison des Carmes, pendant les journées de septembre. Bientôt après, tous les membres de sa famille étaient envoyés à la mort, à l'exception d'une fille, qui fut cette poétique Pauline de Beaumont qu'a immortalisée Chateaubriand. Puis Durney monta à son tour sur l'échafaud, au mois de ventôse de l'an II. La difficulté d'établir à qui appartenait la terre de Gaillefontaine, vendue mais non payée, la sauva de la confiscation. Le calme revenu, les héritiers Durney la mirent en vente en 1800, afin de s'acquitter envers M<sup>me</sup> de Beaumont, héritière de Montmorin. M<sup>me</sup> Hoche l'acheta. En 1803, M<sup>me</sup> de Beaumont mourut à Rome, et c'est à ses ayants droit que M<sup>me</sup> Hoche eut à faire les derniers paiements.

(1) 1 vol. in-18, chez Hachette.



« Son petit-fils l'entendit maintes fois raconter qu'à valoir sur la somme dont elle était débitrice elle fut invitée par son notaire à verser 30.000 fr. à Chateaubriand, qui était alors secrétaire de la légation de France à Rome. *Il vint les chercher lui-même à Gaillefontaine. A l'en croire, ils étaient destinés à payer le monument funéraire que, d'accord avec les héritiers de M<sup>me</sup> de Beaumont, il allait élever à celle-ci dans l'église Saint-Louis-des-Français.* »

Je m'étonne que M. Ernest Daudet, qui devrait connaître son Chateaubriand, n'ait pas fait observer au marquis des Roys combien son récit lui paraissait invraisemblable. Il le pouvait d'autant mieux que M. Edmond Biré, avec qui il entretenait certainement des relations d'amitié, a raconté dans son édition des *Mémoires d'outre-tombe* que le tombeau (de Pauline) coûta 9.000 fr. et que, pour en payer le prix, Chateaubriand dut vendre tout ce qu'il avait. Mais M. Ernest Daudet ne vit dans cette contradiction « qu'un point d'histoire intéressant à éclaircir », et, au lieu de procéder à cet éclaircissement qui s'imposait, il se contenta de faire cette réflexion singulièrement désobligeante pour celui qui en est l'objet :

« Si, pour acquitter une dette de 9.000 fr., Chateaubriand en avait reçu 30.000, on ne s'expliquerait pas qu'il eût recouru à un expédient pour se libérer, à moins toutefois qu'ils ne lui aient été comptés qu'après coup et à titre de remboursement, *ce qui, d'ailleurs, ne justifierait pas le bénéfice que, dans cette hypothèse, il aurait réalisé sur le tombeau de son amie.* »

Et voilà précisément ce que Biré n'aurait pas manqué de relever, s'il était encore de ce monde, et ce qui me met aujourd'hui la plume à la main.

Examinons donc les faits de la cause, comme on dit au Palais.

La première chose qui me frappe dans le récit de M. Ernest Daudet, c'est que les biographes de Pauline de Beaumont ne parlent pas plus de Gaillefontaine que si cette terre n'avait jamais appartenu à la famille de Montmorin. M. Bardoux, qui a consacré tout un volume à la poétique amie de Chateaubriand, nous dit bien que le comte de Montmorin avait trouvé dans la corbeille de noces de Françoise-Gabrielle de Tanes, sa cousine et sa femme, les fiefs de Tallende et de Thadies,

des Martres et de Mouton, mais il ne nous dit pas d'où ni comment lui serait venue la terre de Gaillefontaine. Et Chateaubriand, qui, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, ne perd pas une occasion de célébrer les lieux qui lui rappellent ses belles maîtresses, est aussi muet à cet égard que M. Agénor Bardoux.

Quel est donc le secret de ce double silence ? J'ai beau chercher, je ne le trouve pas. Que M. Bardoux ait ignoré que Gaillefontaine appartient jusqu'à la Révolution au ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, cela n'a rien d'extraordinaire, mais ce qui l'est tout à fait, c'est que Chateaubriand — qui a des couplets d'une tristesse poignante sur Savigny, où il écrit *le Génie du Christianisme* sous l'aile, on peut bien le dire, de *l'Hirondelle* (1), et sur le château abandonné de Passy, près de Villeneuve, où Pauline passa une partie de sa jeunesse — n'ait pas une larme, pas un souvenir pour Gaillefontaine où, pourtant, s'il fallait en croire le marquis des Roys, il serait venu toucher le prix du tombeau de son amie ! Il est vrai que, si les choses s'étaient passées comme on nous le dit, Chateaubriand n'avait aucune raison de les rappeler, même de loin !

Mais la question est justement de savoir s'il est jamais venu à Gaillefontaine, et, jusqu'à preuve du contraire, je n'hésite pas à nier le fait, tant il me semble inexplicable.

Toutes les circonstances qui marquèrent les derniers jours et la mort de M<sup>me</sup> de Beaumont sont aujourd'hui connues, grâce aux ouvrages de MM. Raynal, Bardoux, Chédieu de Robethon et Pailhès, sans parler des *Mémoires d'outre-tombe*, qui contiennent sur ce triste sujet quelques pages immortelles.

Chateaubriand était arrivé à Rome (2) le 23 juin 1803.

M<sup>me</sup> de Beaumont l'y rejoignit dans les premiers jours d'octobre et mourut entre ses bras le 4 novembre suivant.

Quand on ouvrit son testament, daté du 15 mai 1802, on fut quelque peu surpris de voir qu'elle ne laissait à Chateaubriand que ses livres. Cette surprise éclate manifestement dans la lettre que Fontanes écrit à René pour lui faire savoir qu'il partageait tout ses regrets, et aussi qu'il avait rem-

(1) On appelait ainsi M<sup>me</sup> de Beaumont dans la société de Chateaubriand, parce qu'elle avait annoncé le printemps, le renouveau de l'esprit religieux.

(2) En qualité de secrétaire d'ambassade.

pli exactement le mandat dont il l'avait chargé après la mort de Pauline.

« J'ai fait passer à M. de la Luzerne, lui disait-il, la touchante relation qui lui était destinée. Le vieux Saint-Germain, domestique de votre amie, s'est chargé de la porter. Ce bon serviteur m'a fait pleurer en me parlant de sa maîtresse. Je lui ai dit qu'il avait un legs de 10.000 francs; mais il ne s'en est pas occupé un seul moment.

« S'il était possible de parler d'affaires dans de si lugubres circonstances, *je vous dirais qu'il était bien naturel de vous donner au moins l'usufruit d'un bien qui doit passer à des collatéraux éloignés et presque inconnus. J'approuve votre conduite; je connais votre délicatesse; mais je ne puis avoir pour mon ami le même désintéressement qu'il a pour lui-même. J'avoue que cet oubli m'étonne et m'afflige.* »

Mais Chateaubriand n'en fut ni affligé ni seulement étonné. Il a mis au bas de la lettre de Fontanes cette petite note qui endit très long sur sa délicatesse en matière d'argent: « L'amitié de M. de Fontanes va beaucoup trop loin: M<sup>me</sup> de Beaumont m'avait mieux jugé, elle pensa sans doute que, si elle m'eût laissé sa fortune, je ne l'aurais pas acceptée (1). »

Et qu'on ne dise pas comme l'autre: « Ils sont trop verts! » La noblesse de ces lignes est confirmée par tout ce que nous savons de la conduite antérieure et postérieure de Chateaubriand.

Antérieurement à la mort de M<sup>me</sup> de Beaumont, et précisément à cause d'elle, il faillit rompre avec M<sup>me</sup> de Custine, parce qu'elle lui avait prêté, dans une circonstance difficile, des sentiments qui cadraient mal avec les siens.

Pauline avait pris le lit en arrivant à Rome, et Chateaubriand, qui lui prodiguait les soins les plus tendres, avait épuisé ses dernières ressources. Un autre que lui, surtout dans les termes où ils étaient ensemble, n'aurait pas hésité à lui faire part de sa détresse. Il le pouvait d'autant mieux que M<sup>me</sup> de Beaumont savait qu'il n'avait aucune fortune. Chateaubriand pensa qu'un pareil aveu dans un tel moment ne serait pas digne; il préféra s'adresser à M<sup>me</sup> de Custine, qui avait déjà pour lui plus que de l'admiration, et qui était en situation de l'obliger, mais il avait compté sans la jalousie de la femme.

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II p. 380, éd. Biré.

M<sup>me</sup> de Custine, qui avait vu avec tristesse M<sup>me</sup> de Beaumont partir pour Rome, refusa d'obliger son ami pour ne pas faire le jeu d'une rivale; elle commit même l'indiscrétion de parler dans son monde de la demande de Chateaubriand — ce qui lui attira de la part de René, quand la chose lui revint aux oreilles, une des lettres les plus fières qu'il ait jamais écrites.

« Il me serait fort égal, lui mandait-il, qu'on dît que je vous ai demandé un service. Mais ce sont les circonstances qu'on ajoute à cela qui sont si odieuses que je ne voudrais pas même les écrire, et que mon cœur se soulève en y pensant. Vous vous êtes fort trompée si vous avez cru que Madame .... m'ait jamais rendu des services dans le genre de ceux dont il s'agit : c'est moi, au contraire, qui ai eu le bonheur de lui en rendre. J'ai toujours cru, au reste, que vous avez eu tort de me refuser. Dans votre position, rien n'était plus aisé que de vous procurer le peu de chose que je vous demandais; j'ai vingt amis pauvres qui m'eussent obligé poste pour poste, si je ne vous avais donné la préférence. Si jamais vous avez besoin de mes faibles ressources, adressez-vous à moi, *et vous verrez si mon indigence me servira d'excuse* (1). »

En effet, son indigence n'arrêta jamais Chateaubriand, soit qu'il s'agît d'obliger un ami, soit qu'il s'agît de ses propres intérêts. De 1803, date de la mort de M<sup>me</sup> de Beaumont, à 1830, date de la chute des Bourbons et de la perte de son influence, on peut dire qu'il ne vécut que de sacrifices.

Après la mort de Pauline, ses amis eurent toutes les peines du monde à l'empêcher de donner sa démission de secrétaire d'ambassade à Rome; on sait qu'après le meurtre du duc d'Enghien il refusa noblement le nouveau poste que le premier Consul lui avait donné dans le Valais. Plus tard, sous le gouvernement de ses préférences, quand il jugea que le ministère imprimait aux affaires de l'Etat une direction mauvaise, il quitta de même son ambassade de Rome; enfin, quand, pour le punir de son opposition irréductible, d'anciens amis s'oublèrent jusqu'à le dépouiller de la pairie, il ne consentit jamais à toucher le traitement de pair de France que le roi Charles X s'offrait généreusement à lui payer sur sa cassette.

Il était d'une race où le souci de l'honneur prime, Dieu

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 574.

merci, celui de l'argent, et d'une famille qui, pour avoir eu comme devise, dans les temps anciens, ce mot glorieux : *Je sème l'or*, ne s'enrichit jamais au service des rois de France.

Rappelez-vous l'admirable page des *Mémoires d'outre-tombe*, où Chateaubriand raconte son entrevue à Prague avec le vieux roi Charles X :

« Je dis : Sire, vos fidèles sujets ont souvent pensé que votre royale indigence pouvait avoir des besoins ; ils sont prêts à se cotiser, chacun selon sa fortune, afin de vous affranchir de la dépendance de l'étranger. — Je crois, mon cher Chateaubriand, dit le roi en riant, que vous n'êtes guère plus riche que moi. Comment avez-vous payé votre voyage ? — Sire, il m'eût été impossible d'arriver jusqu'à vous, si M<sup>me</sup> la duchesse de Berry n'avait donné l'ordre à son banquier, M. Jauge, de me compter 6.000 francs. — C'est bien peu ! s'écria le roi ; avez-vous besoin d'un supplément ? — Non, Sire, je devrais même, en m'y prenant bien, rendre quelque chose à la pauvre prisonnière, mais je ne sais guère regratter. — Vous étiez un magnifique seigneur à Rome ? — J'ai toujours mangé consciencieusement ce que le roi m'a donné ; il ne m'en est pas resté deux sous. — Vous savez que je garde toujours à votre disposition votre traitement de pair : vous n'en avez pas voulu. — Non, Sire, parce que vous avez des serviteurs plus malheureux que moi. Vous m'avez tiré d'affaire pour les 20.000 francs qui me restaient encore de dettes sur mon ambassade de Rome, après les 10.000 autres que j'avais empruntés à votre grand ami, M. Laffitte. — Je vous les devais, dit le roi, ce n'était pas même ce que vous aviez abandonné de vos appointements en donnant votre démission d'ambassadeur, qui, par parenthèse, m'a fait assez de mal. — Quoi qu'il en soit, Sire, dû ou non, Votre Majesté, en venant à mon secours, m'a rendu dans le temps service, et moi je lui rendrai son argent quand je pourrai ; mais pas à présent, car je suis gueux comme un rat, ma maison, rue d'Enfer, n'est pas payée. Je vis pêle-mêle avec les pauvres de M<sup>me</sup> de Chateaubriand, en attendant le logement que j'ai déjà visité, à l'occasion de Votre Majesté, chez M. Gisquet. Quand je passe par une ville, je m'informe d'abord s'il y a un hôpital ; s'il y en a un, je dors sur les deux oreilles ; *le vivre et le couvert, en faut-il davantage ?* — Oh ! ça ne finira pas comme ça. Combien, Chateaubriand, vous

faudrait-il pour être riche ? — Sire, vous y perdriez votre temps ; vous me donneriez quatre millions ce matin, que je n'aurais pas un pâtard ce soir.

« Le roi me secoua l'épaule avec la main :

— « A la bonne heure ! mais à quoi diable mangez-vous votre argent ? — Ma foi, Sire, je n'en sais rien, car je n'ai aucun goût et ne fais aucune dépense ; c'est incompréhensible ! Je suis si bête qu'en entrant aux Affaires étrangères je ne voulus pas prendre les 25.000 francs de frais d'établissement, et qu'en sortant je dédaignai d'escamoter les fonds secrets (1). »

On dirait vraiment que dans cette page, où pointe la morgue du grand seigneur, Chateaubriand ait voulu répondre par avance à ceux qui pourraient l'accuser plus tard d'avoir été un homme d'argent — quand il ne fut qu'un panier percé !

## II

Mais revenons au tombeau de Pauline de Beaumont.

Nous avons vu que, dans sa succession, Chateaubriand n'avait reçu pour sa part que sa bibliothèque, et que, bien loin d'en concevoir quelque dépit, il en avait montré une véritable satisfaction. Ce qui le prouve surabondamment, c'est la façon quasi royale avec laquelle il honora ses cendres et sa mémoire. Non content de l'avoir fait inhumer dans l'église Saint-Louis-des-Français, il s'occupa immédiatement de lui élever un mausolée digne d'elle, et, dès le 20 novembre — trois semaines après sa mort — il écrivait à Guéneau de Mussy :

« ... Le monument de M<sup>me</sup> de Beaumont ME coûtera environ neuf mille francs. J'ai vendu tout ce que j'avais pour en payer une partie ; il me reste encore une très belle voiture, mais comme notre amie est montée dedans deux ou trois fois et que sa maladie est regardée ici comme contagieuse, j'ai peur de ne pouvoir me défaire de cette voiture (2). »

Il est clair après cela que Chateaubriand avait pris tous les frais de ce monument à sa charge. Autrement, il n'aurait pas dit qu'il LUI coûterait neuf mille francs ; encore moins aurait-il fait graver au-dessous de l'épithaphe ces mots qui, dans sa pensée, devaient associer à tout jamais leurs noms et leur souvenir :

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 89.

(2) Bardoux, *la Comtesse Pauline de Beaumont*, p. 386.

F.-A. DE CHATEAUBRIAND  
 A ÉLEVÉ CE MONUMENT  
 A SA MÉMOIRE

Au surplus, voici un autre document qui ne laisse place à aucun doute. Je le tiens de M. l'abbé Pailhès, curé de Bordeaux, qui connaît Chateaubriand mieux que personne. C'est une lettre que l'illustre écrivain adressait, le 25 mars 1805, à M. Marin, statuaire (1), celui-là même qu'il avait chargé d'exécuter le mausolée de Pauline. Voici cette lettre. Je la livre aux méditations de M. Ernest Daudet :

« Mon dessein, mon cher Monsieur, est d'honorer la mémoire de M<sup>me</sup> de Beaumont et de sa famille par le monument que vous avez achevé. Je ne tiens point aux inscriptions. Faites pour le mieux ; je serai toujours content pourvu que le monument soit placé le plus tôt possible.

« La chicane qu'on vous a faite est ridicule ; mais il s'agissait de moi, et je devais m'y attendre. C'est dans l'ordre. Encore une fois, je remets le tout à votre jugement.

« Vous verrez par le billet ci-inclus que je me suis conformé à vos désirs. J'ai payé entre les mains de votre ami de petites sommes. Dans les jours de ma prospérité, je m'étais engagé avec M. d'Agincourt à porter le prix de votre travail à 400 piastres. J'en viens de payer 100, outre le complément des frais. Je vous en dois donc encore 300 ; ce qui fera pour le monument la totalité de 878 piastres.

« Je tâcherai de m'acquitter envers vous le plus tôt possible. A mesure qu'il me rentrera quelque chose des éditions du *Génie du Christianisme*, ce sera pour vous. Votre travail est inestimable, et si j'étais riche, je saurais ce que j'aurais à faire ; mais vous savez que j'ai embrassé le parti de la pauvreté. Ne me regardez plus que comme une espèce d'artiste, votre confrère, qui n'a malheureusement pas comme vous l'art d'animer le marbre et de faire parler la pierre. »

Ainsi, c'est avec l'argent du *Génie du Christianisme* que fut payé le monument funéraire de Pauline. Quand on sait que cet ouvrage fut composé aux pieds de cette charmante femme, cela ne devient-il pas très délicat et très touchant ?

(1) M. Morin habitait à Paris, place de la Concorde, au coin de la rue de la Concorde.

Et maintenant comment expliquer la légende de Gaillefontaine?

J'avoue que plus j'y réfléchis et moins je devine. Si M<sup>me</sup> de Beaumont avait choisi Chateaubriand pour son exécuteur testamentaire, il aurait pu se rendre à Gaillefontaine, comme le dit M. Ernest Daudet, pour toucher cette somme de trente mille francs au nom des héritiers de son amie. Mais, Pauline ayant jugé à propos de confier ce mandat à M. Guillaume de la Luzerne, son beau-frère, je ne vois pas comment et pourquoi celui-ci aurait donné procuration à Chateaubriand pour toucher cette somme en son lieu et place.

Il n'y a que la quittance laissée aux mains de M<sup>me</sup> Hoche qui pourrait nous édifier pleinement sur ce point. Si je m'appelais M. Ernest Daudet, je ne dormirais pas tranquille avant de l'avoir découverte. Cela ne doit pas être si difficile ! Une pièce de cette importance ne se perd pas. Si M. le marquis des Roys ne l'a pas trouvée dans les papiers de sa grand-mère, il connaît sans doute le nom du notaire à qui M<sup>me</sup> Hoche l'avait remise avec le reste du prix d'acquisition. Ce notaire a eu des successeurs, et celui qui tient aujourd'hui son étude a très probablement gardé tous les dossiers de l'époque : cela ne remonte pas si haut ! Que M. Ernest Daudet prenne la peine de rechercher le dossier de la vente de Gaillefontaine. La recherche n'est point banale, étant donné son objet et aussi les deux grands noms qui se trouvent mêlés à cet acte historique par le hasard des circonstances. Quand elle n'aurait d'autre résultat que d'expliquer le voyage de Chateaubriand à Gaillefontaine, M. Ernest Daudet ne doit pas hésiter une minute.

Bien que la mémoire de Chateaubriand me paraisse au-dessus du soupçon qu'il vient de faire peser sur elle, je gagerais qu'il s'est rencontré des lecteurs pour ajouter foi à son récit. Nous vivons dans un temps où l'on est très dur aux grands hommes. C'est à qui, morts ou vivants, se fera un malin plaisir d'ôter quelques rayons à leur auréole de gloire.

Chateaubriand fut de bonne heure aux prises avec la calomnie : il est vrai qu'il y prêta le flanc plus souvent qu'à son tour.

Il écrivait un jour à M<sup>me</sup> de Custine, justement à propos du service qu'elle lui avait refusé, quand il était à Rome :

« Ces calomnies sont devenues pour moi des choses toutes



simples; on m'y a si fort accoutumé que je trouverais presque étrange qu'il n'y en eût pas toujours quelques-unes de répandues sur mon compte. »

Mais il y a calomnies et calomnies. Et si quelqu'un, de son vivant, l'avait accusé d'avoir trafiqué de la tombe de Pauline de Beaumont, je ne pense pas que Chateaubriand se fût contenté de hausser les épaules. Il avait à un trop haut degré le sentiment de l'honneur pour ne pas faire prompte et éclatante justice de cette infamie.

LÉON SÉCHÉ.

## NUITS D'ESPAGNE

## LA VEILLÉE DE LA MORTE

On traversait le *patio* sombre, on montait un escalier noirâtre aux marches glissantes, raide comme une échelle. Sur la galerie circulaire surplombant la cour, des ombres accroupies chuchotaient autour d'un bassin plein de braises. De la porte ouverte, dont elles encombraient l'entrée, sortait une lumière blafarde qui les éclairait vaguement.

Elles s'écartèrent pour me laisser passer.

— Dans la chambre basse blanchie à la chaux, des femmes enfouies dans de grands châles formaient un cercle au milieu duquel brûlait un *brasero*. Au fond de la salle, des hommes se levèrent. Un vieillard ôta lentement son chapeau à large bord et me tendit la main : ses cheveux étaient noirs, mais sa face, rasée et pâlie, desséchée et fendillée de rides, disait l'âge et la fatigue ; des sillons bleuâtres se creusaient au-dessous de ses yeux, traces des dernières angoisses.

Le cercle s'élargit, on m'apporta une chaise.

Personne ne parlait ; de temps à autre, un soupir profond sortait de l'une des masses sombres effondrées sur les chaises.

Du regard, je cherchai la morte. Au bout de la pièce, dans un large lit, elle reposait, vêtue de deuil, le visage masqué d'un mouchoir, longue loque noire jetée sur le drap blanc.

Non loin d'elle, la figure encadrée d'un foulard qui s'avancait au-dessus du front, enveloppait ses traits dans un ovale d'ombre, une femme svelte, jeune sans doute, se tournait et se retournait sur sa chaise avec des gémissements. Elle leva la main à ses tempes d'un geste de souffrance : « Oh ! j'ai mal ! ma tête se déchire ! » On ne répondit pas.

Le temps passait lentement. Un tic-tac sonnait régulièrement ; celui d'un réveil-matin placé sur la table de bois blanc, à gauche de l'entrée, et qui marquait dix heures. Une lampe à pétrole sans abat-jour éclairait la chambre de sa lueur jaune.

Une fiole de médecine et un bol ébréché traînaient à côté.

Légerement assoupi, je regardais devant moi par la porte grande ouverte. Une chaleur lourde sortait du *brasero* et de ces gens rassemblés. Vis-à-vis, sur la galerie d'en face, de l'autre côté du *patio*, une bande de lumière filtrait d'une chambre mal fermée; sur cette raie brillante, des ombres passaient et repassaient.

Des bruits de voix querelleuses montaient.

Les voisins massés à l'entrée parlaient à voix basse. Des éclats de rire brusquement réprimés fusaient par moments.

Luttant contre l'hypnose où me plongeait la bande de lumière, mon regard erra sur les veilleurs.

Deux hommes entouraient le père Tomasio, le vieillard qui m'avait salué à mon arrivée : l'un, jeune, aux cheveux d'un blond fadasse, l'autre, plus âgé, sur les joues mal rasées duquel des poils blancs luisaient.

Il se trouvait à ma gauche; je le reconnaissais maintenant, c'était Paco, un jardinier de mon ami François, l'horticulteur de la Calzada. A ma droite, une jeune fille boulotte, aux cheveux ébouriffés, serrée dans son châle noir, sommeillait. La lampe, en l'éclairant obliquement, coupait son visage d'ombres bouffissantes.

Quelques vieilles, immobiles, les paupières baissées, ronflaient : d'autres se résistaient à dormir, et leurs têtes, encapuchonnées de noir, s'abaissaient lentement jusqu'à ce que leur menton touchât leur poitrine; alors, d'un sursaut brusque, elles se redressaient.

Des femmes d'un âge mûr, aux traits anguleux, à l'expression résignée, complétaient le cercle.

Mon regard se reporta vers le lit de la morte, sur la triste jeune fille, dont les lamentations avaient cessé, et qui, maintenant, effondrée dans ses longs voiles de deuil, s'affaissait sur sa chaise. De temps à autre une plainte sourde la remuait.

Penchée sur son épaule, une amie l'encourageait à voix basse, la pressait de descendre pour boire quelque chose. Un mouvement de tête, négatif et obstiné, était la seule réponse.

Subitement, elle leva la tête et se tourna vers nous. Sur cette figure longue et fine, salie à la hâte de poudre de riz, les larmes avaient creusé des sillons plus roses; de grands yeux brûlaient sous l'ombre de la capuche, des yeux las, fatigués

d'avoir pleuré, où flottait une indifférence hébétée, l'expression d'écrasement que laisse la désillusion d'une lutte inutile.

Je reconnaissais à peine la fillette gracieuse et franche que, il y avait un mois, par une radieuse matinée de janvier, j'avais rencontrée dans le parc avec son *novio* (1), arrachant des roses blanches aux buissons ensoleillés.

Elle était triste déjà, et trop pâle et trop grave, et comme elle avait confiance en moi, d'un air rêveur elle m'avait raconté ses peines. La même histoire de tous les hivers : son père infirme, que le moindre froid paralysait, incapable de rien gagner ; et sa mère qui restait sans manger, faisant croire à sa fille et à son mari qu'elle était repue, pour leur laisser le reste du pain... La faim, et le vent humide, qui descendait des planches mal jointes du toit, lui arrachaient, chaque année à la même époque, une toux sèche, quinteuse, persistante, lui faisaient vomir des bols de sang...

Elle pleurait, la petite, de ne pouvoir apporter à la maison que les vingt sous de ses longues heures de travail.

Depuis je ne l'avais pas revue. Quelques jours avant de mourir, sa mère m'avait appris qu'elle se trouvait à Bilbao. « Une très bonne place que lui avait procurée une amie de là-bas. Elle envoyait de l'argent toutes les semaines. Elle était contente de la bonté avec laquelle on la traitait... Pauvre mignonne !... si bonne, si dévouée... ! Elle avait eu un gros chagrin de quitter sa famille, de laisser son *novio*... Dieu lui revaudrait ce qu'elle faisait pour ses parents. »

Comme elle était changée, ravagée ! Dans ses yeux autrefois clairs et droits, qui, maintenant, fuyaient le regard avec une expression trouble de honte et d'accablement, il y avait autre chose que de la douleur.

Je me penchai vers le vieux Paco.

— Comment Dolorcita est-elle ici ? Je la croyais bien loin, à Bilbao.

Ses yeux gris d'acier, durs et fouilleurs, se fixèrent sur les miens avec une nuance d'étonnement. Jetant un regard vers le mari de la morte, il eut un haussement d'épaules : « Que sais-je ! » — Mais, plus bas, il me chuchota : « Tout à l'heure, nous sortirons ensemble, Don José. »

(1) Fiancé.

Dans le cercle réveillé par le bruit sourd de nos voix, on s'était remis à parler. Ma grosse voisine racontait à une compagne l'amour de la morte pour ses enfants, ses privations.

— Et ce qui fait le plus de peine, ajoutait-elle, c'est qu'elle n'a pas pu revoir son fils le soldat, son préféré. Dans deux jours il devait revenir de Ceuta. Elle s'en réjouissait tant !... Depuis trois ans qu'elle ne l'avait pas vu... Et comme elle avait pleuré à son départ !... Pas de jour qu'elle ne parlât de lui. Elle avait fait elle-même six paires de chaussettes, trois paires de caleçons, elle lui avait acheté un solide pantalon... petits cadeaux qu'elle se réjouissait tant de lui donner, et qui, pour elle, représentaient bien des sacrifices, du pain mangé sec... quand elle en mangeait... Vous rappelez-vous son désespoir lorsque Dolorcita est partie ? Elle croyait pourtant bien que là-bas...

Soudain, elle s'arrêta, comme craignant d'en avoir trop dit, et regarda le père Tomas à la dérobée.

Celui-ci n'avait rien entendu. Sorti de sa torpeur, il s'animait à parler de sa femme, sa voix rauque et sourde tremblait.

— Elle était bien courageuse, elle avait voulu lutter jusqu'au bout, espérant sortir de la toux et du sang, comme les années précédentes. Le dernier jour, épuisée, trop faible pour se lever, elle s'était résignée à rester dans son lit. Elle se refusait encore à faire venir le docteur. Heureusement qu'on l'avait appelé quand même, et qu'il était venu, sans quoi on aurait emporté le pauvre corps au *departamiento anatomico*, et les médecins l'auraient déchiqueté pour savoir sa maladie.

— Comme elle était accoutumée à souffrir sans se plaindre, elle était morte ainsi, sans rien dire... Il était quatre heures du matin, je sommeillais ; elle m'a demandé un verre d'eau que je lui ai cherché. Elle l'a bu et puis s'est retournée contre le mur... Elle ne bougeait plus... Au bout de quelque temps, ne l'entendant ni tousser, ni respirer, je lui ai touché la main ; elle était toute froide... Peut-être qu'elle n'avait pas souffert... Peut-être — parce qu'elle était si bonne — pour ne pas me réveiller et ne pas me faire de peine, elle avait étouffé son dernier hoquet.

Une grosse femme pleurait. Dolorcita écoutait d'un air distrait.

Et tout à coup, le silence étant tombé dans la salle, on

entendit, au-dessus de la rumeur que faisaient les conversations des voisins rassemblés de l'autre côté de la porte, une voix joviale qui finissait une phrase : «... béatement, elle lui tendit la bouche ». Une hilarité bruyante éclata, aussitôt étouffée.

Instinctivement les gens du deuil suivaient le récit : l'histoire baroque d'une cuisinière et de sa maîtresse. A une réflexion cocasse du conteur, un rire nerveux secoua Dolorès dans sa douleur, et, pour l'excuser : « En voilà un concert qu'ils font à côté, » dit-elle.

Un bruit secla fit sursauter. Sur la table de bois blanc, la lampe filait ; son verre s'était fendu. La flamme jaune éclairait un pastel suspendu à la muraille, le portrait de Dolorès coiffée du haut chignon pointu des gitanes ; elle accentuait les ombres, les teintes fausses, malades et verdâtres du visage plus anguleux et plus osseux que nature.

Autour de ce pastel, diverses photographies représentaient la jeune fille : l'une, drapée dans un châle de Manille, un sourire espiègle retroussant les coins de sa bouche, l'autre grave et dédaigneuse sous la mantille noire, une troisième, avec des touffes d'œillets couvrant la chevelure, et des yeux grands ouverts, d'une arrogance impertinente.

Au-dessous, se trouvait un portrait de son frère, en costume de *torero*.

Ne sachant que faire, distraitemment je continuais l'inventaire de cette chambre de pauvres.

Dans une encoignure, des planches, formant étagère, supportaient des bouteilles, des verres, des piles d'assiettes. Plus loin, au-dessus de la morte, trois tableaux étaient accrochés, dont les blancs tournaient au gris, dont les détails s'estompaient sous une teinte noirâtre : l'ovale clair d'un visage de sainte, perdu dans un fond obscur, un saint Jérôme trouble, et l'enfant Jésus caressant l'agneau, familier aux maisons sévillanes.

En la place du plafond, des poutres et des planches enfumées montaient obliquement, formant l'armature aiguë du toit.

Une odeur de friture pénétra dans la chambre.

Du *patio*, une voix aiguë cria : « Dolorcita. » Celle-ci ne semblait pas entendre.

Une tête d'homme en lame de couteau apparut à la porte :

— Dolorcita, ma sœur vous appelle.

— Qu'on me laisse, murmura-t-elle.

Alors son amie la prit par le bras.

— Va manger, lui dit-elle, depuis ce matin tu n'as rien avalé que la poussière de cette chambre.

Et presque de force, elle la fit lever.

On écartait les chaises devant elle. Je profitai de l'occasion pour sortir.

Le vieux Paco me suivait.

§

Dehors, il faisait presque froid.

Appuyé sur sa longue pique, un *sereno* nous regarda passer, nous salua d'un *buenas noches*.

Personne dans la ville, à cette heure, par cette nuit d'hiver.

Nos pieds trébuchaient sur le pavé inégal; nos pas éveillaient des échos au milieu du silence nocturne.

Un flot de lumière, sortant d'une porte ouverte, éclaira la rue sombre.

— Allons prendre quelques *copitas*, le *manzanilla* nous réchauffera peut-être, proposai-je à Paco tout en entrant dans la taverne.

Une odeur pénétrante d'anis nous monta à la tête. Des tonneaux empilés en pyramides remplissaient le fond de la salle; à droite et à gauche, sur des planches fixées au mur, des rangées de bouteilles s'alignaient.

Devant ces tonneaux, le cabaretier sommeillait, incliné sur son comptoir. A notre arrivée, il releva brusquement la tête.

Nous nous étions assis dans un coin, à une table en bois; on nous avait apporté sur un plateau une douzaine de petits verres pleins d'un vin clair, avec leur *tapita*, la tranche de jambon qui en est le condiment nécessaire.

— Allons, dis-je à Paco, qui, silencieux, attendait, buvons.

D'un trait il vida un des verres et gravement le replaça sur le plateau.

— Je ne pouvais vous répondre là-bas, Don José, commença-t-il, et je voulais vous raconter l'histoire plus à loisir.

— Va pour l'histoire, et je poussai vers lui le plateau.

— Vous savez, poursuivit-il, en s'essuyant la bouche du

revers de la main, pour nous, le plus sacré au monde c'est notre mère. Afin de la sauver, nous vendrions la pupille de nos yeux et jusqu'au sang de nos veines. Et comme Dolorcita, ce petit ange du bon Dieu, voyait mourir la sienne, elle a vendu la seule chose qu'elle eût, sa fleur de jeunesse. Penser qu'elle en est venue là, elle plus douce et plus blanche que la *Pastora divina* !...

J'eus un sursaut.

— Que voulez-vous dire ?

— Voilà, Monsieur, je vais vous expliquer, répondit-il de sa voix lente. Le médecin avait dit que, sans les poudres et les sirops, et les œufs et le lait dont elle avait besoin, la *tia* Tomasa ne passerait pas l'hiver. « Par les clous du Christ, *hija mia*, ne te désole pas, il y a remède à tout ; on t'aidera si on peut », avais-je dit à la fillette, un jour que je la rencontrai, les yeux rouges, dépeignée. — Parce que, Monsieur, pour qu'elle fût ainsi dépeignée, elle toujours si proprette et si gentille, il fallait qu'elle eût le cœur bien rongé. — Puis, on ne l'a plus vue. Elle était partie à Bilbao, où elle gagnait beaucoup. paraît-il, à broder des ornements d'église. Régulièrement, par une amie, elle envoyait l'argent à sa mère.

— Parfaitement, c'est ce que l'on m'a raconté, interrompis-je. Je ne vois pas pourquoi...

— Attendez, Monsieur, attendez la fin, répondit-il de son air très calme. Un jour, malgré les médecines, bien qu'on eût maintenant à manger dans la maison, la *tia* Tomasa devint plus malade. — Elle pleurait sans cesse... Bientôt on apprit la vérité. Sa fille, qu'elle croyait à Bilbao, était à Malaga, dans une de ces maisons, vous savez...

Il eut un geste mystérieux.

Je frissonnai ; et, dans ma pensée, surgirent, parmi les ruelles en dédale du vieux Malaga, les maisons aux portes et croisées grandes ouvertes qui, le soir, s'éclairaient de leurs violentes. Des femmes montent et descendent, en chantonnant, le long des escaliers flamboyants de lumière. Au fond des salons tapissés d'étoffes aux couleurs criardes, rouges et jaunes, sous l'éclat cru des becs de gaz, d'autres femmes en toilettes claires, étendues sur des divans ou affalées dans des fauteuils, sourient, à travers les fenêtres, à l'étranger qui passe.



— Impossible, m'écriai-je.

— Un jour de désespoir, continua le vieillard impassible, Dolorès affolée sortait avec une amie de l'Eglise de San Lorenzo, où elle avait promis un cierge au *Seigneur del Gran Poder* pour l'aider dans sa détresse. — C'est elle qui l'a raconté ensuite.

— Et à deux pas de là, dans la *calle Trajano*, elles rencontraient Carmelita la Revendeuse, celle de la *Plaza San Pedro*, vous savez, cette femme au nez courbé qui a toujours de l'argent à prêter quand ça doit rapporter; et l'amie de Dolorès la connaissait... Carmelita a prêté ce qu'il fallait; elle en a promis encore plus; et la petite a tout abandonné, sa famille, son *novio* qui l'aimait bien, pour s'en aller dans l'inconnu.... Elle ne pensait qu'à sauver sa mère.

Il se tut. — Dans le grand silence tintait le bruit régulier d'une goutte d'eau tombant sur une plaque de zinc.

J'avais peine à me remettre de ma surprise.

— « Finissons ces *copitas* », dis-je enfin à Paco. Et quand les derniers verres furent avalés :

— Une autre demi-douzaine, *tabernero*, commandai-je d'une voix puissante, pour réveiller le cabaretier endormi.

Sur une des colonnes de pierre qui soutenaient la voûte, en grossières lettres noires se détachait une inscription : *Aquí no se fia*. Le long des murs, tout en haut, courait une galerie grillée, immense cage pleine d'escargots, sur le treillis de laquelle, çà et là, ces bêtes rampaient.

— C'est ici la *tienda de los caracoles* (1), la plus ancienne à Séville, *senór*, me dit le tavernier qui apportait le vin et surprit mon regard; nulle part vous n'en mangerez de pareils; c'est la spécialité de la maison.

Je le remerciai. Nous étions seuls dans la grande salle.

Au loin on entendit le chant prolongé du *sereno* : *Ave Maria purissima... las doce de la noche....sereno.....* » Il tombait en chutes traînantes et s'éteignit mélancolique dans le calme de la nuit.

Tant de sacrifices inutiles, murmura le vieillard se parlant à lui-même, tant de honte en vain.... La mère morte de tristesse, un mois après, en apprenant le malheur de sa fille... Elle serait morte sans cela.... elle n'avait plus de sang dans ses pauvres veines. Mais Dolorcita ne veut pas le croire. A peine si

(1) La boutique des escargots.

elle est arrivée à temps pour lui demander pardon... pardon de quoi?.,... elle avait tout fait pour la sauver. Si vous aviez vu ses yeux épouvantés de folle, quand elle est arrivée!... J'étais là.... Plus tard seulement elle s'est mise à pleurer... c'était sa faute.... elle avait promis un cierge au *Senor del gran Poder*. Le Seigneur l'avait exaucée. Mais... elle... avait oublié sa promesse... que Dieu, par son sang très précieux, et la vierge sainte, écartent de nous le châtement.

## §

Le printemps revenait, épanouissant les minuscules fleurs blanches des orangers, faisant vibrer les castagnettes dans les *patios* sonores, soufflant sur la ville sa langueur parfumée.

Après avoir suivi paresseusement la *Ronda de capuchinos*, je m'assoupissais, assis à la table d'un *puesto de agua*, au choc mat des boules de bois d'un jeu de quilles voisin.

Devant moi, les vieilles murailles arabes s'allongeaient jusqu'à la porte massive et verdâtre de la Macarena. Les rayons obliques du soleil du soir doraient leur masse grise, démantelée en partie.— Entre les créneaux rongés des tours carrées, des herbes folles oscillaient sous la brise tiède, frémissaient vaporeuses sur l'azur laiteux du ciel.

Une cigogne, le cou étendu, plana dans un lent tournoisement, rasant le haut des remparts de ses longues ailes blanches liserées de noir.

Un homme passa, suivi d'un mouton; puis deux fillettes roses, aux cheveux déjà relevés en chignons travaillés, et qui coquetaient comme des femmes avec leurs *novios* de douze ans.

Une jeune fille blonde, vêtue de noir, s'était arrêtée devant moi; son éventail entre les dents, le buste cambré, les bras arqués en arrière d'un geste qui faisait saillir sa poitrine, elle ramenait sur sa nuque des frisons d'or révoltés.

Je la regardais, quand des imprécations me firent tourner la tête : « Chien de *machabée*, il nous fera rouler à terre ! » Deux hommes portaient péniblement un cercueil au cimetière.

Le premier, chapeau à la main, soutenait sur son épaule gauche le petit bout de la lourde boîte ; il l'entourait du bras, le pressait contre sa tête inclinée. De ses cheveux collés en

mèches, des gouttes de sueur coulaient, sur son front, le long de ses joues congestionnées. Le pied mal assuré, les jambes molles, il avançait avec des ondulations inégales.

Sous l'autre bout du cercueil, son compagnon suivait, adaptant son pas vacillant à cette marche sinieuse.

Ils passèrent en marmotant des paroles de colère.

Derrière eux traînait une répugnante odeur de cadavre.

Personne n'accompagnait le mort. Et, sous le soleil de printemps, qui, filtré à travers les feuilles d'un vert nouveau, jetait sur le couvercle noir des ronds lumineux, c'était si triste, ce cercueil nauséabond, chaviré par deux ivrognes pressés d'en finir, que les joueurs de quilles s'arrêtèrent de jouer, le contemplèrent avec pitié, en soulevant gauchement leurs casquettes.

Une cigarière se retourna, le suivit des yeux : « *Pobrecito*, il n'a eu personne, sans doute, à sa dernière heure. »

De loin, je suivis les deux hommes ; j'accompagnais le mort abandonné.

Ils passèrent devant la hutte en lames de zinc de l'employé d'octroi, s'engagèrent dans le chemin creux du cimetière.

A droite et à gauche, deux haies de nopals enchevêtraient leurs énormes feuilles, grises, poussiéreuses, hérissées de faisceaux d'aiguillons, et d'entre lesquelles surgissaient plus vertes les spatules des jeunes pousses ; des fleurs d'un or rosé s'épanouissaient à leur sommet. Au-dessus, de grands chardons violets se balançaient. Derrière, l'on apercevait des cimes de palmiers remuées par le vent, de longs eucalyptus au feuillage terne.

De profondes ornières coupaient la terre sèche de la route, faisaient trébucher les porteurs du cercueil dans leur marche zigzagante.

Un char funèbre aux colonnes torsées argentées venait au trot à leur rencontre. Ils marchèrent droit sur lui ; les chevaux se cabrèrent. Alors subitement ils obliquèrent à droite, d'un mouvement tournant et souple d'ivrognes, mais si penchés, que je crus voir le cercueil tomber, s'écraser contre le talus. Par un autre virage ils avaient repris leur équilibre, et, tandis que de son siège le cocher les invectivait, ils continuaient leur route.

Le chemin, moins encaissé, s'élevait peu à peu. Par-dessus

la haie. une maisonnette blanche brillait au milieu des jardins maraichers ; à côté, sous un arbre touffu, un bœuf aux yeux bandés tournait lentement la *noria*, dont le cliquetis régulier coupait le bruit fluide et monotone de l'eau qui s'écoulait.

Des prés rouges de coquelicots succédaient aux légumes maraichères.

Au bord de la route, devant un *ventorillo*, un cheval sellé était arrêté ; de larges étriers arabes se balançaient le long de ses flancs. Debout sous l'auvent de la baraque, son cavalier buvait un verre de vin blanc.

Les deux ivrognes s'approchèrent, déposèrent lourdement leur fardeau — la tête en bas, au grand soleil — contre le mur en planches de la guinguette.

Quand je passai, l'odeur de cadavre qui suintait, plus fétide, de ce cercueil me fit hâter le pas.

Les porteurs s'étaient accoudés sur le comptoir ; un gros homme aux yeux louches les servait. Au fond de la boutique, sur des planches parallèles, s'alignaient des bouteilles étiquetées, des flacons verts, roses ou d'un noir violet, des siphons d'eau de seltz.

Six heures sonnaient à une église de la Macarena et le soleil luisait plus pâle au-dessus des *huertas* d'orangers. Au loin, derrière les murs jaunes du cimetière, des cyprès pointaient.

Le paysage se colorait d'un bleu sombre : bleues, les ombres des herbes et des tiges, qui se balançaient au bord du chemin ; bleuâtres, les silhouettes allongées des oliviers sur la route poudreuse ; bleuâtres, les murs blanchis à la chaux qui entouraient les jardins du couvent de Torregiano, et, au delà, les collines qui barraient l'horizon.

Trois formes noires avançaient de mon côté ; je sentis leurs regards peser sur moi.

De suite je reconnus le visage mince de Dolorcita. Je ne l'avais pas vue depuis la mort de sa mère, — depuis deux mois. Elle ne portait plus ce masque de fard qui la défigurait alors ; sa peau blonde s'était couverte de taches de rousseur.

Elle voulait passer outre et détourna les yeux : je l'arrêtai.

— Et comment va ton père, *hija mia* ?

Interdite, elle ne répondait pas : mais son amie, la jeune fille aux bons yeux de caniche qui, lors de la veillée funèbre, se trouvait à mon côté, se souvenait de moi.

— Son père — ! dit-elle avec empressement. Le pauvre vieux ! Au commencement il était si triste qu'il ne voulait plus manger. Il se serait laissé mourir de faim si celle-là — elle montra Dolorès, qui baissait la tête — ne l'avait pas forcé à vivre. Puis, comme il ne voulait pas lui être à charge, il a demandé une place à l'hospice de San Benito, chez les *Hermitas de los pobres*. — Elle va l'y voir toutes les semaines.

Je m'adressai de nouveau à Dolorès, qui semblait se remettre de sa surprise :

— Y est-il content ? lui demandai-je.

— *Si señor*, autant qu'il peut l'être avec toutes ses douleurs. On le soigne bien. Il y mange à sa faim. Ce n'est pas comme à l'hôpital dont il avait si peur... C'était il y a six ans... vous vous en rappelez... après cette opération... On ne lui donnait que du bouillon d'eau claire ; pas même assez de pain — quand il aurait eu cependant besoin de sang nouveau. Et nous n'avions pas d'argent à la maison... rien à lui apporter. Les médecins et les remèdes avaient tout épuisé.

En parlant, nous nous étions remis en marche ; nous redescendions tous quatre vers la ville.

A un détour de la route, un cortège de huit hommes débouchait d'un chemin de traverse, portant un petit cercueil blanc aux arêtes peintes en bleu. Ils allaient à pas pressés, pour arriver au cimetière avant la fermeture des portes.

Deux paysannes à la peau noire, parcheminée, le foulard jaune serré autour de la tête, nous croisèrent : des vendeuses d'œufs de l'Algaba qui retournaient à leur village.

— Et vous venez de visiter la tombe de *tia* Tomasa ? Dis-je pour interrompre le silence.

— Nous avons été y porter des fleurs, répondit Dolorès, devenue plus confiante.

— Parce qu'elle a une niche dans le grand mur du sud, ajouta-t-elle avec un orgueil enfantin, presque joyeuse. Nous n'avons pu acheter un vrai tombeau, c'est trop cher pour des pauvres, mais on lui a loué une niche. J'ai les papiers, avec l'emplacement et la durée de la concession... Elle repose à part, comme elle le souhaitait.

Soudain, au bord de ses yeux brillants, une larme roula.

— Sa grande peur, de son vivant, c'était d'être enfouie plus tard dans la *tertulia*, sous le pré vert hérissé de croix

noires innombrables, presque anonyme au milieu de tant d'étrangers. .... Un cauchemar pour elle.... On lui disait : « Que t'importera ? Les morts ne sentent rien. Du reste, si tu mourais dans ton village de Mairena, on ferait un grand trou très profond et l'on t'enterrerait là, dans la terre, sans cercueil, sans niche de pierre. » Elle répondait : « Oui, mais alors je serais au milieu de connaissances ».... Et puis il y a tant de petits plaisirs que je n'ai pas voulu lui donner, de son vivant ! Ce caprice-là on pouvait bien le lui passer.... quand j'aurais dû mourir de faim.....

Sa parole, peu à peu, était devenue fébrile, agitée; elle prenait ce timbre atone des voix qui parlent en rêve.

— Aussi, dans le crêpe noir du deuil, nous sommes allés quêter à la *huerta* où elle avait beaucoup d'amis; on y a récolté un douro. La *casera* de notre maison a donné une peseta; deux réaux celui-ci; deux réaux cet autre. On a trouvé comme cela quinze pesetas — à peine pour le cercueil ! Et il y avait tant d'autres choses à payer, j'ai épuisé le peu d'argent que j'avais rapporté de là-bas. C'était loin de suffire..... Il m'a fallu en demander *prestado* à Carmela.....

Subitement, elle s'arrêta. Son visage pâle se colora. Ses yeux fixés dans le vague se réveillèrent.

Elle regarda passer un corbillard qui arrivait au trot fatigué de deux maigres chevaux blancs, et sur lequel dansait une longue boîte vernissée, couleur de bois rose.

Le chemin devenait plus étroit. Dolorcita passa devant avec la plus âgée de ses deux compagnes, tandis que je suivais, à côté de Gracia, son amie joufflue.

Quatre mules caparaçonnées de noir venaient vers nous d'un galop rapide, qui faisait osciller les panaches sombres sur leurs têtes couvertes de voiles de deuil, et cahotait le char funèbre le long de la route inégale. Les globes de cristal vibraient au rythme de leur course; les flammes des lanternes vacillaient autour de la lourde bière garnie de velours, incrustée d'une croix d'ébène, et que parfois un choc trop brusque faisait tressaouter. Des coupés aux attelages corrects, dans le fond desquels des gens conversaient en souriant, suivaient l'enterrement.

— Par ces premiers jours de printemps, murmura ma voisine, ce chemin se remplit de morts. On dirait que maintenant,

la chaleur revenue, ils n'ont plus peur du froid sous la terre du cimetière, tant il y en a qui courent s'y reposer.

— Que fait maintenant Dolorcita ? lui demandai-je à voix basse.

— *Pobre nina !* vous l'avez entendue quand elle parle de sa mère.... Elle semble oublier ce qui l'entoure. J'ai cru qu'elle allait tout vous dire..... Le sacrifice.... Oui... elle l'a fait jusqu'au bout... *Desgraciada*... Il n'y a que ces gens-là qui prêtent de l'argent. Pour payer la tombe et les frais d'enterrement, elle a dû s'engager à retourner là-bas....

D'un geste méprisant, elle évoquait des lointains vagues.

Et je vis, au fond des petites ruelles, sous la lumière crue des salons tapissés de rouge et de jaune, parmi les femmes en toilettes claires étendues sur les sofas ou affalées sur les fauteuils, la fine silhouette en deuil affaissée dans un coin, attendant, indifférente et morne de douleur, le choix insolent et le marchandage des passants.

— Mais..... cependant..... comment est-elle ici ? l'interrompis-je.

— Oh, *senor*, répondit-elle avec un sourire triste, maintenant son bail est fini ; elle ne doit plus rien à personne. Elle a même donné au seigneur de San Lorenzo le cierge qu'elle lui avait promis.... et.... oublié.... la cause, s'accusait-elle, de son malheur. Ensuite pour qu'elle lui pardonne son péché — si c'en est un que de vouloir sauver sa mère — elle a brûlé un autre cierge à la *Pureza*, celle que n'osent invoquer les mauvaises femmes. Et quoi qu'il lui soit arrivé, plus que toute autre, croyez-le bien, Monsieur, elle a le droit de la prier. Je puis vous le dire, moi qui suis dans le même atelier qu'elle et qui la vois travailler tout le jour sans lever la tête, puis, le soir, s'enfermer à broder au lieu d'aller chanter et se divertir avec les jeunes filles.

— Dans le *barrio*, ne lui fait-on pas d'ennuis ? Le monde est parfois si méchant... Après ce qui est arrivé...

— Non, Monsieur ; quelques jeunes gens tournent bien autour d'elle, parce qu'elle est belle et laborieuse. Mais elle ne regarde aucun homme depuis le jour où, pour sa mère, elle a perdu l'estime et l'amour de son *novio*. Il est parti pour Buenos-Ayres, le cœur brisé, le pauvre garçon.

— Alors, elle vit toute seule, sans appui, dans l'abandon? Quelle triste existence!

— Non pas. Anita la modiste l'a recueillie. — Gracia me montra la vieille femme appuyée sur le bras de son amie. — Là, on l'aime bien pour son bon cœur, son application et son courage. Avec ce qu'elle gagne, Dolorès paie sa pension. Elle arrive même à économiser chaque semaine quelque argent pour son père... la seule famille qui lui reste ici. Son frère de Ceuta s'est rengagé en apprenant ce qui s'était passé.

Nous arrivions près du *ventorillo*. Devant le comptoir, mes deux ivrognes gesticulaient d'un air colère, invectivant le cabaretier qui s'efforçait en vain à les apaiser.

Le soleil s'abaissait sur l'horizon. L'ombre de la haie de nopals remplissait le chemin; elle dépassait le cercueil toujours debout contre le mur de la guinguette. Une rumeur aigre chantait autour de la boîte noire. Mille points sombres l'enveloppaient, zigzagants et rapides, montaient, descendaient, se croisaient : les grosses mouches bourdonnantes et bleuâtres qui dansaient, attirées par l'odeur du cadavre.

Dolorcita s'était arrêtée et le contemplait avec pitié.

— Pauvre mort ! dit-elle en se tournant vers nous, les portes sont fermées; il ne dormira pas encore ce soir dans la paix du cimetière.

HASSÉ.



## LES SOUTIENS DE L'ORDRE

## I

M. l'abbé Picquetet avait remarqué jadis les égards dont ses maîtres, au petit séminaire de Vince, entouraient les fils des hobereaux voisins. Bien que la plupart fussent stupides, ils lui étaient apparus avec le prestige de leur nom. Il éprouvait de la fierté, lui, fils de paysans, à coudoyer des jeunes hommes d'un sang plus noble que le sien. S'ils avaient, pensait-il, des raisons traditionnelles de le dédaigner et de le considérer comme un homme de rien, plus tard, quand il serait prêtre, ils en trouveraient de non moins bonnes pour l'honorer de la première place à leur table. Aussi le jeune Picquetet vénérât encore davantage les pouvoirs qu'il tiendrait, à ce moment, de Dieu.

M. l'abbé Picquetet conçut une légitime fierté quand il fut désigné par Monseigneur Saint-Eloy pour être chapelain de M. le comte de La Musardière. M. Picquetet était connu à l'évêché pour la rigidité de sa doctrine et l'austérité de ses mœurs.

— Le poste auquel je vous appelle, lui dit Monseigneur, témoigne de la confiance que vous m'inspirez. Vous aurez à guider dans les voies saintes un homme de qualité du plus haut mérite, sa noble compagne, deux innocentes jeunes filles, et un jeune homme de quinze ans. Vous n'ignorez pas que les La Musardière sont, dans le diocèse, parmi nos plus fermes soutiens. Grâce à l'influence du château, le village de Beauséjour n'a pas été encore trop perverti par l'esprit impie du siècle. N'oubliez pas, cependant, que les La Musardière sont des mondains. En même temps que vous leur donnerez une direction spirituelle, vous aurez, sans doute, à enseigner le latin au vicomte, et à initier ses sœurs aux beautés d'une saine littérature... Vous savez, n'est-ce pas, que votre prédécesseur fut M. l'abbé Deville, à qui M. de La Musardière manifesta son amitié, en achetant, à son usage, une prélatrice domestique à Rome.

M. l'abbé Picquet se confondit en remerciements pour l'attention bienveillante que lui témoignait son évêque. Il le prenait humble desservant, et l'élevait à une position enviable. Elle exigeait des qualités qu'il s'ignorait : il y avait là de quoi le troubler dans son humilité.

Monseigneur Saint-Eloy était un prélat d'une grande sainteté. S'il vivait dans la vénération d'un passé qu'il imaginait admirable, il unissait du moins au mépris le plus profond de son époque, la plus large bienveillance à l'égard des individus. Retiré en son palais épiscopal, sombre et d'architecture janséniste, comme dans la forteresse de sa foi, il se plaisait dans l'ignorance des idées du siècle. Elles lui parvenaient comme une rumeur confuse et hostile. Il y répondait de temps en temps par de longues lettres rendues publiques, où il anathématisait avec violence des ennemis imprécis. Aux jours des grandes fêtes, il était consolé par l'empressement des femmes et des enfants à accourir se courber sous son bon sourire et la majesté de son geste bénissant.

Quand M. l'abbé Picquet trouva, quelques jours plus tard, à la gare de Vince, la voiture des La Musardières qui l'attendait, il réfléchit, en s'installant commodément sur les coussins, aux voies mystérieuses par lesquelles la Providence le conduisait. Elles lui semblaient plus impénétrables à mesure qu'elles lui devenaient plus douces. Le cocher et le valet de pied assujettirent sa malle et ses valises sur le caisson de la voiture ; elle s'ébranla au trot de deux beaux chevaux gris, longea des prairies vertes où apparaissaient des arbres en fleurs. Des cultures divisaient en échiquier les coteaux qui s'estompaient doucement au loin. M. l'abbé Picquet se rappela l'humble ferme de sa famille. Sa mère portait le lait chez les châtelains des environs ; ses deux frères poussaient la charrue. Il se dit qu'il serait logique qu'il fût devenu valet de ferme ou bien cocher ; cependant les valets et les cochers le saluaient respectueusement.

Son souvenir alla vers le vénérable curé qui avait distingué son intelligence. Puis, Monseigneur Deville, en soutane violette, se dressa devant lui ; sa pensée s'attarda un instant à cette vision ambitieuse.

La voiture filait entre deux haies de peupliers ; une tourelle apparut derrière un rideau d'arbres. Il arrivait. Comme il

n'avait pas la pratique de la fréquentation des femmes, une sorte d'angoisse le saisit. Son influence dans la maison dépendait de l'impression première qu'il saurait donner. Il devait déceler, par son attitude, l'humilité de sa personne, et en même temps affirmer la dignité de son sacerdoce.

M. le comte de La Musardière le reçut sur le perron. De taille élevée, le comte dissimulait sous un faux-col très haut un goître considérable. Son visage était coloré, ses moustaches abondantes. Bien qu'il possédât un front bas, et que son regard tint de celui du ruminant, M. l'abbé Picquenet lui trouva néanmoins l'allure du parfait chevalier français, un air aristocratique de bravoure et de loyauté.

— Monseigneur, dit M. de La Musardière, m'a fait, monsieur l'abbé, le plus grand éloge de vos vertus. Je lui suis reconnaissant d'avoir bien voulu vous choisir. J'ose espérer que vous vous plairez dans notre maison, où M. l'abbé Deville, aujourd'hui M<sup>sr</sup> Deville, comme vous savez, trouva une seconde famille.

— C'est moi, monsieur le comte, répondit-il, qui dois garder de la reconnaissance à M<sup>sr</sup> Saint-Eloy pour m'avoir si favorablement accrédité auprès de vous. Je suis loin de posséder, hélas ! les qualités brillantes qui ornent, m'a-t-on dit, l'esprit de M<sup>sr</sup> Deville. N'étant point du monde, je n'en ai pas les manières ; du moins je m'efforcerai d'être un excellent prêtre, et de mériter que vous m'en reconnaissiez les vertus.

Il entendit un éclat de rire de jeune fille derrière les verdures fraîches. Des voix de jeunes hommes lui répondirent.

— Ce sont mes filles, s'empressa de dire M. de La Musardière, qui font une partie de tennis avec des officiers de la garnison voisine..... Vous devez être fatigué, monsieur l'abbé, je vais vous faire connaître vos appartements. Nous vous donnons ceux qu'occupait M. Deville. Si, par hasard, ils ne vous convenaient pas, je vous serais obligé de ne vous point gêner pour me le faire savoir. Nous disposons, au château, de pièces nombreuses et diversement meublées.

M. Picquenet remercia. Un domestique le guida jusqu'au seuil de sa chambre, que précédait un petit salon meublé comme un boudoir et parfumé.

M. l'abbé Picquenet hésita avant d'entrer. Plus d'une fois, ses souliers trop lourds avaient failli le faire trébucher sur

les parquets; maintenant, il redoutait que leur empreinte ne demeurât sur les tapis. Il congédia le valet d'un signe bienveillant et digne. Les fenêtres dominaient le parc. Une pièce d'eau s'étendait au milieu, entourée de pelouses vertes. Le village de Beauséjour groupait, là-bas, ses maisons derrière un rideau de peupliers. Il vit, dans une allée, les rieuses de tout à l'heure. L'une pouvait avoir dix-huit ans, l'autre vingt. Un corsage gris moulait leurs jeunes poitrines, une jupe courte découvrait, quand elles couraient, leurs jambes fines et bien faites. L'ardeur du jeu enfiévrerait leur visage, et animait leurs gestes. Les jeunes hommes, qu'il reconnut à l'uniforme pour des officiers de hussards, faisaient valoir la souplesse de leurs mouvements.

— Quelle imprudence, pensa M. l'abbé Picquet, d'abandonner ainsi ces jeunes personnes, sans doute pures, à la compagnie de ces officiers qui ne sauraient l'être. La présence d'un prêtre dans cette maison est bien nécessaire. Les mœurs lamentables du temps présent pénétreraient-elles jusque dans les familles les plus vénérables?

Il se rappela alors que M<sup>sr</sup> Saint-Eloy lui avait recommandé de ne pas oublier que les La Musardières étaient des mondains sollicités par la vie du siècle.

Le soleil disparaissait derrière les massifs; l'ombre envahissait peu à peu les jardins; une fraîcheur parfumée régnait. M. l'abbé Picquet, d'un regard, inspecta sa chambre. Son nez pointu huma l'air. Les essences subtiles évaporées des tentures et des meubles, mêlées aux odeurs de cette fin de journée de mai, le troublaient. Il décida que dès le lendemain il prierait M. de La Musardière de bien vouloir lui donner une chambre meublée d'une façon discrète, et plus en harmonie avec son caractère sacré.

## II

Quand M<sup>me</sup> de La Musardière apprit le désir de l'abbé, elle conçut pour lui une vénération où se mêla malgré tout quelque moquerie.

— Vous êtes plus saint, lui dit-elle, que M. l'abbé Deville, qui était cependant d'une grande piété.

Il répondit :

— Je ne saurais le prétendre. M. l'abbé Deville devait être

au contraire plus pieux que moi, puisqu'il lui était possible de vivre aussi indifférent aux choses extérieures.

M<sup>me</sup> de La Musardièrre était de petite taille, et assez grosse. Elle approchait de la soixantaine; elle avait de beaux yeux noirs soulignés de boursouflures, et portait des frisures grises.

Les deux demoiselles de La Musardièrre posèrent le livre qu'elles lisaient.

— M. l'abbé, dit l'aînée, connaissez-vous cet ouvrage, que M. Deville savait goûter ?

C'était *La Jeunesse de Louis XV*, par un auteur inconnu. M. Picquetnet parcourut une page, au hasard, d'un regard sévère.

— Mesdemoiselles, dit-il, je n'ai pas coutume de lire les mauvais livres. M. l'abbé Deville ne put vous recommander celui-ci. La façon dont vous me l'avez offert témoigne du moins de votre candeur. Croyez-moi, ne ternissez pas votre âme par ces lectures. Si vous tenez à occuper vos loisirs avec des romans, lisez, par exemple, *Télémaque*, de Fénelon, ou si vous désirez vous initier à la littérature contemporaine, les romans de M<sup>me</sup> de Craven, ou, plus récemment, ceux de M. Pierre l'Hermitte, par exemple.

Les demoiselles de La Musardièrre se regardèrent. Si grande fut leur envie de rire qu'elles en rougirent très fort. Elles étaient blondes et gracieuses; leur visage avait de l'espièglerie. La conversation se tenait dans la salle à manger du château, dont le plafond à caissons n'était pas sans majesté. Par la fenêtre ouverte, les odeurs du jardin en fleurs entraient, et, de temps en temps, une abeille mettait dans l'air lumineux un point d'or.

M<sup>me</sup> de La Musardièrre s'éventait, renversée sur sa chaise longue.

— M. l'abbé, reprit-elle, a raison. Ce livre n'est pas pour les jeunes filles. A leur âge, comme je ne l'aurais pas compris, il n'edt pu m'intéresser. Mais je crains qu'aujourd'hui il n'y ait plus d'enfants.

— Hélas! Madame, s'exclama M. Picquetnet.

— Je gage, cher monsieur l'abbé, que vous n'aimez pas le dix-huitième siècle, s'écria en souriant M<sup>me</sup> de La Musardièrre. Me condamneriez-vous, si je vous confiais que j'en adore la grâce ?

Elle jouait maintenant de l'éventail comme une jeune femme. Picquetet se tenait immobile sur sa chaise, les bras croisés sur la poitrine.

— Je n'aime que le dix-septième siècle, répondit-il d'une voix lugubre.

A ce moment, M. de La Musardière entra. Il brandissait un parchemin.

— Mon cher abbé, on vous prépare une chambre austère, selon votre désir. Tenez, j'ai apporté un parchemin, qui témoigne de la présence d'un de mes ancêtres à la cour du roi Louis XIII. Je suis convaincu qu'il vous intéressera. Mais notre noblesse, vous ne l'ignorez pas, remonte bien plus avant : un La Musardière accompagna saint Louis en Terre Sainte. J'occupe d'ailleurs les loisirs que me laissent la vie mondaine et les préoccupations de la politique à dresser la généalogie de ma famille. Je possède même des indices qui me prouvent que je descends, devinez de qui ?

M. Picquetet s'excusa. Il ne devinait pas.

— ... d'Attila, mon cher abbé !

— Vraiment, s'exclama l'abbé, c'est extraordinaire... Vous seriez donc, monsieur le comte, de race royale, car enfin, Attila, bien qu'il fût Attila, ... était roi.

— Evidemment, c'était, je ne me le dissimule pas, un très vilain homme ; mais enfin, il faut tenir compte de l'époque. Aujourd'hui, Attila ne serait plus... Attila.

— Je m'occupe aussi, reprit M. de La Musardière, de dresser le catalogue des livres imprimés dans cette province depuis la découverte de l'imprimerie. C'est très intéressant, mais vous ne sauriez imaginer le travail que cela me donne. J'ai, un peu partout, des correspondants qui font des recherches.

— Cette œuvre, déclara l'abbé Picquetet, sera très précieuse pour les savants.

Il considéra M. de La Musardière avec respect : une noblesse aussi ancienne, pensait-il, ne peut manquer d'être authentique.

Mais le lendemain, comme M. l'abbé Picquetet montait dans ses nouveaux appartements, il entendit les rires des demoiselles de La Musardière. La plus jeune disait :

— En fait-il du « chichi », ce Picquetet. Qui nous rendra notre petit Deville ? Non ! mais nous vois-tu lisant Télémaque ?

M. l'abbé Picquetnet s'arrêta, tout interdit. Ces demoiselles parlaient une langue barbare qui lui était inconnue.

La nouvelle chambre que lui avait fait aménager M. de La Musardière se distinguait par sa simplicité : un petit lit à rideaux blancs, deux fauteuils d'osier, un canapé, une table de travail. Au mur, étaient appendues des images pieuses. Dans cette atmosphère tranquille, M. l'abbé Picquetnet éprouva l'impression agréable qu'il se retrouvait chez lui. Mais que pouvait bien vouloir dire M<sup>lle</sup> de La Musardière par faire du « chichi » ? Ce terme lui semblait barbare et incorrect ; peut-être même était-il obscène. Cette hypothèse l'indigna. Soudain, il pensa avec inquiétude à l'abbé Deville. Un bon prêtre ne lit pas *La Jeunesse de Louis XV*. Il craignit que son prédécesseur n'eût perverti cette maison par son imprudence, et peut-être même par la légèreté de ses mœurs. Il entrevoyait le désastre d'autant plus grave que les La Musardière conservaient, dans leur vie frivole, la pratique extérieure de la religion. Il se dit que M<sup>sr</sup> Saint-Eloy l'avait envoyé dans cette famille pour accomplir une mission vraiment sainte. Mais aurait-il la force, le tact et la douceur de mener à bien cette œuvre ? Il rappellerait, à ces gens d'un nom aussi illustre, l'exemple d'ancêtres dont ils étaient fiers, de ce La Musardière qui accompagna saint Louis en Terre Sainte, de tous les La Musardière qui servirent Dieu et le Roi par leurs vertus ou leur épée. Il leur dirait que la noblesse a des devoirs auxquels elle ne doit point faillir. Peut-être, pour les méconnaître, est-elle responsable de l'anarchie d'un siècle, où le peuple, sans chefs pour le guider, court, affolé et perverti, vers on ne sait quel abîme. Il imiterait ces orateurs sacrés qui ne craignaient pas de dire leur vérité aux grands. Un Bossuet ne reprocha-t-il pas ses maîtresses à Louis XIV ? M. l'abbé Picquetnet sentait une sorte de fureur lyrique l'animer. Il marchait à grands pas dans sa chambre ; son visage s'enflammait ; il esquissait des gestes. Les pensées lui venaient, si nombreuses, qu'il ne songeait même plus à les exprimer par des phrases, et cela faisait dans sa tête un bouillonnement qui, à chaque instant, renaissait de lui-même.

### III

L'après-midi qui suivit, M. l'abbé Picquetnet alla rendre

visite à M. Judule, curé de Beauséjour. La cure se trouvait près de l'église. C'était un bâtiment à un étage, où l'on pénétrait par un portail en bois qui ouvrait sur une cour où picorait la volaille.

M. l'abbé Judule le reçut avec une amabilité où se mêla tout d'abord quelque acidité dans les paroles. Bien que les La Musardièrè donnassent généreusement pour l'entretien de l'église, le maintien des frères et des sœurs, les curés de Beauséjour regardaient avec un certain mécontentement la chapelle du château. Ils en voulaient aux de La Musardièrè de ne pas honorer de leur présence, le dimanche, leur église.

M. l'abbé Judule avait dépassé la cinquantaine. Il montrait un air heureux. C'était un prêtre de haute taille et gros, avec un regard fin sous des lunettes, un nez écrasé et écarté. Ses idées démocratiques, racontait-on, lui nuisaient auprès de l'évêché, où son élévation à un canonicat était indéfiniment retardée.

-- Alors, c'est vous, monsieur l'abbé, dit-il, qui remplacez M. Deville ? Vous étiez, je crois, curé de Saint-Servin. Vous avez dû connaître là les Savin, les Baduel, les de Cornillard.

— Excellentes familles ! monsieur le curé, excellentes familles ! recevant les prêtres, très assidues à l'église, et généreuses pour les œuvres. Je garderai toute ma vie le souvenir de mes chers paroissiens de Saint-Servin. Il a fallu, je vous assure, l'appel de Monseigneur pour que je vinsse chez M. le comte de La Musardièrè.

— Vous y serez heureux, monsieur l'abbé. Les de La Musardièrè sont de très bonnes gens. A la vérité, je vous l'avouerai, je fréquente peu le château. Au commencement de chaque année, je m'empresse de présenter mes civilités et mes vœux à ces dames. De temps en temps, je vais les prier, jamais en vain, de s'intéresser aux œuvres de la paroisse. Les de La Musardièrè entrent rarement dans mon église. Qu'y viendraient-ils faire ? ils ont la leur. Ils sont, vous ne l'ignorez pas, de bonne noblesse.

— Il paraît, dit M. Picquet, que M. de La Musardièrè descend d'Attila.

— C'est possible. En tout cas, ils sont assez puissants pour faire un sort à leur chapelain... Ainsi M. l'abbé Deville monte aujourd'hui aux honneurs.



— Vous avez beaucoup connu, sans doute, M. l'abbé Deville ?

— Je n'ai eu que de bons rapports avec lui, mais il se plaisait dans la compagnie de Messieurs les officiers bien plus que dans la mienne. M. Deville aime les salons ; moi, je me contente de prêcher les humbles... Chacun son affaire.

Il y eut un silence. L'abbé Judule pinça les lèvres, ferma les yeux, changea la position de ses jambes, sortit sa tabatière et offrit une prise à l'abbé Picquet. Les deux ecclésiastiques tirèrent de leur poche de grands mouchoirs à carreaux, et éternuèrent. M. Picquet comprit que son confrère ne consentirait pas à en dire davantage sur M. Deville.

L'air lumineux pénétrait par la fenêtre du petit salon qui ouvrait sur le jardin du presbytère. Sur la cheminée, se dressait une Vierge de plâtre, toute blanche, avec une ceinture bleue, entre deux bouquets de lys de papier, protégés chacun par un globe de verre. Aux murs, pendaient des gravures : deux vues de Lourdes, avec, au milieu, un Christ en chromo, qui avait un visage de joli garçon, des cheveux jaunes et, sur la poitrine, un cœur rose.

L'abbé Picquet reprit le premier la parole.

— Le pays, m'a-t-on affirmé, est bon, dit-il.

— Il n'est pas mauvais, en ce qui concerne le casuel ; malheureusement, quand on considère la politique, il faut reconnaître que cela se gâte. M. de La Musardière, vous le savez, n'a même pas osé se risquer sur la liste modérée, pour les élections municipales, et c'est Binet qui est maire.

— Qu'est-ce que Binet ?

— Binet est un avocat de Vince. En politique, on ne connaît pas très bien ses opinions. Il est plutôt radical, surtout quand il revient des réunions du Cercle démocratique, dont il fait partie ; mais il a de l'éducation, de la fortune, et aime la fréquentation de l'aristocratie. Tout cela fait qu'au fond il est un partisan de l'ordre. Nous ne nous fréquentons pas, mais nous nous saluons, et nous causons quelquefois. Par contre, nous avons fort à craindre du côté des socialistes, monsieur l'abbé : le socialisme est aujourd'hui, croyez-moi, l'ennemi. Il est venu récemment, de Vince, deux conférenciers, Rasclard et Grataloup. Ils ont gueulé pendant deux heures contre le capi-

tal, la propriété, l'armée, la magistrature, le clergé, les bourgeois... Que sais-je ?

— Enfin contre tout ce qui est respectable, dit Picquet. Et il y avait du monde pour les entendre ?

— La première fois, vingt personnes, tout au plus ; mais la troisième, tout le village..... Le lendemain, imaginez-vous, je rencontre Binet, et je lui dis : « Vous avez entendu, monsieur le maire ? » Il m'a répondu : « Je n'y assistais point, monsieur le curé, mais je dois vous dire que je réprouve ces violences. D'ailleurs, je ne suis pas socialiste, mais radical-socialiste. — Monsieur le maire, lui ai-je répondu, après notre tour, viendra le vôtre, on se partagera vos propriétés. » Nous nous sommes quittés sur ces paroles.

— Vous avez parlé sagement, monsieur le curé. Et que sont donc ce Rasclard et ce Grataloup ?

— Rasclard est un ancien élève de notre petit séminaire de Vince. Il a de l'intelligence. A Vince, il travaille dans les bureaux de l'octroi.

— Il est ancien élève du petit séminaire ?

— Et il fait, comme vous pensez, le désespoir de ses anciens maîtres. C'est un esprit brouillon et une imagination ardente, mais il paraît qu'il n'a pas mauvais cœur.

L'abbé Picquetet parut réfléchir.

— S'il a reçu une éducation religieuse, il nous reviendra.

— Je le crois. Ce jeune homme subit, sans doute, aujourd'hui une poussée d'idées subversives et de passions...

— Et de passions ! voilà la vérité... et de passions ! Ecoutez-moi, monsieur le curé. Je suis de l'avis du vénérable archiprêtre qui nous disait à un dîner de conférence : « Les jeunes gens nous échappent, le jour où ils franchissent le seuil des maisons infâmes. »

— Ouais ! la chair ! la passion ! Il faut vraiment que ça les tienne tous ! Je ne peux pas sortir, le soir, monsieur l'abbé, sans trouver des garçons et des filles qui font des saletés sur l'herbe. Les premiers temps, je tempétais, le dimanche, en chaire, mais j'y gagnais seulement qu'ils ne venaient plus m'entendre.

— A Saint-Servin, c'est la même chose, mais cela ne les empêche pas d'être pieux.

— Croyez-le bien, d'ailleurs, monsieur l'abbé : les riches et

les conservateurs ne valent pas mieux. J'en connais qui vivent comme des porcs.

— Hélas ! s'écria M. Picquet, il est malheureusement vrai que les gens du monde manquent souvent à leurs devoirs. Mais il ne faut point trop le dire ; le respect s'en va déjà. Et Grataloup, parlez-moi de Grataloup !

— Je me suis renseigné sur lui. C'est un journaliste. Il sort de la laïque. On lui reproche des canailleries, des indécadences quand il était employé dans une maison de commerce. Je crois qu'il ne fit même jamais de latin. C'est une cervelle vide et ardente.

— De telles gens peuvent-ils avoir des prosélytes ?

— Ils ont convaincu le boucher Poudevigne. A ce propos, je me permets de dire que les La Musardières commirent une faute en ne se servant plus chez Poudevigne. Depuis ce jour, il est devenu socialiste, et déserte l'église.

— Ce Poudevigne est-il un méchant homme ?

— Non, un imbécile, monsieur l'abbé. Un jour, il m'a dit : « Vous n'êtes pas un curé comme les autres. Si les socialistes gouvernaient le monde, ils vous voudraient pour pape. » Mais, lui ai-je répondu, il n'y aurait plus de pape. « Monsieur le curé, s'est-il écrié, on s'arrangerait toujours. » Il faut vous dire que j'ai continué de me servir chez Poudevigne. D'ailleurs, je vous le répète, il n'est pas méchant. S'il mourait, nous n'aurions pas, je crois, un enterrement civil.

— C'est le principal, répondit M. Picquet. Etes-vous content de votre instituteur ? Celui que j'avais à Saint-Servin était convenable. J'entretenais néanmoins avec lui peu de rapports.

— Celui d'ici est détestable. Il s'appelle Sève, et a la haine de la religion.

— Ces instituteurs sont une des plaies de notre temps, assura l'abbé Picquet.

Quatre heures sonnèrent à la pendule ; l'abbé Picquet se leva.

— Mon cher abbé, dit M. Judule, je vais, avant que nous nous quittions, vous faire visiter l'église et le presbytère.

L'abbé Judule prit son chapeau. D'un geste, il indiqua le premier étage de la maison, puis le jardin : « Là-haut, dit-il, est ma chambre, et voici mon parc. »

Il y avait un côté du jardin occupé par des plantes potagères, des carrés de choux et des parterres de salade; de l'autre étaient des fleurs. Tout au fond, une vieille femme étendait du linge sur des cordes.

— Votre presbytère, monsieur le curé, déclara l'abbé Picquenet, me rappelle celui de Saint-Servin, que j'ai quitté avec regret.

— Je suis, je vous assure, s'écria l'abbé Judule, fort heureux ici, et plusieurs fois chaque jour, je prie Dieu que Monseigneur m'y oublie.

Les deux prêtres franchirent le seuil. Des poules, à leur approche, s'enfuirent. Ils pénétrèrent dans l'église silencieuse et fraîche. Elle était sans style. Devant un Saint-Joseph en plâtre, debout sur un rocher de carton, une vieille femme priait. Un chemin de croix faisait ruisseler sur les murs ses couleurs vives; au fond, derrière le maître-autel, une verrière représentait saint Michel Archange, et une autre, Jeanne d'Arc.

— Ce sont là, dit l'abbé Judule, des dons de M<sup>me</sup> la comtesse de La Musardière. Je remarque que vous les regardez avec attention. Ne reconnaissez-vous pas M<sup>lle</sup> Lucile, la plus jeune des demoiselles de La Musardière, qui posa pour le visage de Jeanne d'Arc; et c'est M<sup>lle</sup> Christine, l'aînée, qui posa pour celui de saint Michel.

M. l'abbé Judule pirouetta sur lui-même avec une agilité que ne laissait pas soupçonner son corps énorme. M. l'abbé Picquenet ne répondit pas, et demeura songeur. Après une courte prière devant le maître-autel, ils regagnèrent la porte. A leur approche, des enfants, qui jouaient sur le parvis de l'église, détalèrent.

Le curé les menaça de la main : « Durand, Baptistin, Gailard, cria-t-il, que je vous y reprenne ? »

— Imaginez-vous, monsieur l'abbé, que les garnements n'ont pas le moindre respect pour le saint lieu. Ils s'amuse à lancer des pierres contre le portail. Si encore ils étaient élèves de la laïque, je pourrais peut-être comprendre, mais ils appartiennent à l'école congréganiste.

— Nous vivons, murmura l'abbé Picquenet, en des temps incompréhensibles.

Ils allaient le long de la grande rue du village. L'abbé Picquenet lut une enseigne au-dessus d'une boutique; elle portait,

écrit en grosses lettres d'or entre deux vaches paissant une herbe trop verte : « Boucherie Poudevigne. »

— Est-ce là qu'habite le socialiste ? interrogea l'abbé Picquet.

L'abbé Judule, en clignant de l'œil, fit signe que oui.

Un homme de taille moyenne, qui pouvait avoir la cinquantaine, marchait devant eux. Il fumait un gros cigare. Comme il avait quelque élégance, sa personne intrigua l'abbé Picquet : « Voici sans doute, pensait-il, un notable de Beauséjour ou des environs. »

Les deux ecclésiastiques ralentirent le pas.

— C'est Binet, dit le curé Judule.

L'abbé Picquet se fit répéter le nom, puis il examina le maire, de la manière dont on scrute les forces d'un ennemi. Il lui trouva tout au moins autant de distinction qu'à M. de La Musardière. M. l'abbé Judule, pour le distraire de cette contemplation, lui montra la demeure du receveur de l'enregistrement, qui occupait ses journées à jouer aux cartes avec le percepteur, au café de la Boule.

A ce moment même, Sève, l'instituteur, sortait du café. L'abbé Judule donna un coup de coude à son compagnon. Sève marchait d'un pas lourd et majestueux. Il portait une courte barbe blonde en pointe. Sa figure, comme tout son corps, semblait taillée dans du bois et son visage reflétait un calme satisfait et légèrement niais.

L'abbé Picquet le regarda s'éloigner, puis parut s'absorber dans des méditations profondes. Soudain, il s'arrêta, hésita, puis dit en regardant le curé Judule dans les yeux :

— Vous qui êtes un érudit, monsieur le curé, pourriez-vous me dire la signification de l'expression : faire du « chichi » ?

M. l'abbé Judule tendit l'oreille : « Faire du... ? dites-vous.

— ... « Chichi ».

— Non, je ne sais pas, monsieur l'abbé ; cette expression m'est inconnue. « Chichi » ne peut venir ni du grec, ni du latin ; mais avez-vous cherché dans le dictionnaire de Bescherelle ? demanda l'abbé Judule

Ils atteignaient l'extrémité de la grande rue du village. L'abbé Judule regardait avec étonnement son confrère, derrière ses lunettes. L'après-midi était calme et chaud, un frisson d'argent agitait les cimes des peupliers sous le

soleil. Un paysan, qui ramenait ses bœufs de la ville, salua les deux ecclésiastiques; un bruit de sonnailles s'éteignit dans le lointain.

Deux officiers de hussards, à cheval, passèrent au trot; ils se dirigeaient vers le château; des hirondelles sillonnaient l'air tranquille.

— Vous aurez, ce soir, des hôtes, dit l'abbé Judule.

L'abbé Picquetet demeura un moment silencieux.

— Monsieur le curé, reprit-il enfin, je suis heureux d'avoir passé avec vous des instants aussi agréables; j'espère que vous me permettrez de renouveler ce plaisir.

— Croyez bien qu'il est partagé, monsieur l'abbé, répondit le curé Judule. Je vous prie de bien vouloir considérer dans l'avenir mon presbytère comme vôtre.

M. l'abbé Picquetet prit congé du curé; les deux prêtres se saluèrent profondément. Mais à peine l'abbé Picquetet avait-il fait quelques pas, qu'il fut rejoint par M. Judule.

— Monsieur l'abbé, lui dit ce dernier, puis-je me permettre de vous prier de recommander Poudevigne à M. de La Musardière? Je crois que nous le ramènerions à de meilleurs sentiments, si le château consentait à revenir acheter chez lui.

— Je vous promets, monsieur le curé, répondit gravement l'abbé Picquetet, d'utiliser le peu d'influence que je pourrai posséder, peut-être quelque jour, pour agir en faveur de votre protégé.

#### IV

Un après-midi, en montant au château, l'abbé Picquetet fut tout étonné d'apercevoir M. de La Musardière en compagnie de Binet. Le deux hommes causaient amicalement.

Depuis une semaine, ils frayaient davantage ensemble. M. de La Musardière reconnaissait que Binet possédait de l'éducation. Cela n'était pas, certes, sans le surprendre. Mais divers incidents survenus durant ces derniers jours, dans sa vie, lui apportaient des révélations non moins extraordinaires. Une société de chasse et une société de courses venaient de se former à Vince. M. de La Musardière rencontrait là des gens dont les noms n'avaient pas plus d'aristocratie que celui du maire de Beauséjour. Presque tous avaient, cependant, les manières du monde, bien qu'ils fussent magistrats de la troi-

sième République, notaires ou négociants. La plupart, même, savaient affecter la grossièreté qui est de bon ton, et éviter celle qui ne l'est pas. M. de La Musardièrè remarquait seulement que le mépris dans lequel la nouvelle aristocratie tenait les humbles était plus apparent que le sien. Ne pouvant les considérer d'aussi haut, elle voulait, néanmoins, le paraître, afin de se bien persuader qu'elle se distinguait d'eux.

Le cercle de la bourgeoisie républicaine et celui de la bourgeoisie réactionnaire avaient fusionné par raison d'économie. Ainsi, dans cette province, les deux sociétés, la nouvelle et l'autre, se rapprochaient. Binet se plaisait à la fréquentation de M. de La Musardièrè, qui fleurait l'ancienne France. Il était heureux que la fortune, conquise par son père, en fournissant l'armée pendant la dernière guerre, lui permit de s'entretenir d'égal à égal avec un homme dont les ancêtres vivaient dans l'intimité d'Attila et de Louis XIV. Mais si l'un tenait de son hérédité l'aptitude à commander, l'autre tenait de la sienne celle à obéir. Aussi, quand les deux hommes étaient ensemble, M. de La Musardièrè en imposait à Binet, bien que celui-ci crût, pour s'en défendre, devoir affecter envers le comte la condescendance due aux nobles familles tombées.

En même temps que propriétaire à Beauséjour, Binet était avocat à Vince, où sa réputation lui valait de la considération. On y vantait la souplesse de ses raisonnements, l'habileté de ses dérobades, l'amabilité de son caractère ; toutes qualités qui devaient le servir dans la politique. Il y avait débuté en se faisant élire maire de Beauséjour. On prétendait qu'il s'acheminait vers un siège à la Chambre, lors de la prochaine législature. Binet savait qu'il l'obtiendrait en s'assurant les voix des socialistes, ou bien celles des réactionnaires ; mais comme celles-ci, unies à celles des libéraux, lui paraissaient plus nombreuses, il semblait se décider pour ces dernières.

Le député de la circonscription était un adversaire redoutable. Il s'appelait Gambade, et il avait dû son élection à une certaine ressemblance physique avec Gambetta. Tour à tour opportuniste, radical-socialiste, il séduisait les foules par le vide d'une pensée exprimée en paroles abondantes, autant que par la violence de son anticléricalisme. Point méchant, il était député comme il aurait pu être négociant. Dans ce métier, il ne fatiguait guère que ses poumons, à discourir durant les

tournées électorales, ses mains, à distribuer des amitiés.

— Je suis, monsieur le comte, disait cet après-midi Binet à M. de La Musardière, plus que vous ne le croyez, partisan de la conservation sociale. Je suis pour l'évolution contre la révolution. J'accepte les faits accomplis, et prépare lentement ceux qui doivent s'accomplir. Mais vous pensez bien que je ne saurais être avec les sans-patrie. J'avais quinze ans en 1870, et mon père est de ceux qui firent leur devoir.

— Alors, monsieur le maire, vous appartenez au parti des honnêtes gens, des vrais Français.

— Oui, monsieur le comte, mais je n'en demeure pas moins sur le terrain de la défense républicaine.

— Monsieur le maire, croyez-moi, nous accepterions tous la République, si elle demeurerait sage et nous apportait la paix sociale. J'ainéanmoins du plaisir à me trouver d'accord avec vous sur le patriotisme. Il serait temps que nous nous efforçassions de lutter contre la désorganisation de la société, que nous prévinssions le mal causé par des hommes de l'espèce de Rasclard et de Grataloup.

M. de La Musardière était très rouge. De temps en temps, il s'arrêtait, fixait son lorgnon, et soufflait violemment vers l'azur. Binet dessinait avec sa canne des arabesques dans la poussière, puis repartait d'un pas égal.

Le soleil, lentement, déclinait. M. de La Musardière regarda sa montre.

— Monsieur le maire, dit-il, je vais vous quitter. Je serais heureux de vous avoir à déjeuner un de ces jours, demain, par exemple.

M. Binet accepta, et M. de La Musardière s'en alla seul entre les haies d'aubépine bordant le chemin qui montait au château.

Toutes sortes de projets s'agitaient avec tumulte en sa tête. Il se voyait, depuis quelques jours, dirigeant la politique de la région. S'il ne pouvait, pensait-il, être le bras et le cerveau de ce pays, il en serait l'âme. Il songeait aussi que son catalogue des livres imprimés dans la province depuis la découverte de l'imprimerie était près d'être terminé, et ajouterait un lustre nouveau au nom de La Musardière.

Le comte trouva son fils et l'abbé Picquetnet qui se prome-



naient dans le parc. Le vicomte s'élança au-devant de son père pour l'embrasser.

— Cet enfant est charmant, dit l'abbé à M. de La Musardière, en caressant les joues du jeune homme : nous ferons ensemble, j'en suis persuadé, une excellente besogne.

Le vicomte regardait en dessous. Il s'appelait Alain, approchait de la quinzième année, possédait des épaules vigoureuses, le front bas de son père, et des yeux qui fuyaient le regard.

A ce moment, un domestique annonça que monsieur le comte était servi. M<sup>me</sup> de La Musardière apparut à la fenêtre de la salle à manger, tandis que les demoiselles de La Musardière accouraient du tennis, très animées. Elles discutaient depuis plus d'une heure, à propos d'un jeu que prétendait avoir fait, dans l'après-midi, M<sup>lle</sup> de La Goize, une de leurs amies.

Après le dîner, M. de La Musardière entreprit l'abbé Picquet sur l'éducation qu'il désirait pour le jeune Alain.

Longtemps les deux hommes errèrent dans le parc. Une vie bruisante et cachée montait de la campagne sous les étoiles, et le sifflement des grillons répondait à l'appel des grenouilles, tandis que la voix autoritaire de M. de La Musardière dominait la voix flûtée de M. l'abbé Picquet.

— Alain, disait M. de La Musardière, possède comme moi un sang bouillant. Je ne doute pas que vous ne sachiez le diriger aussi bien que le savait faire M. Deville. A la vérité, je ne crois pas qu'il manifeste pour l'étude plus de goût qu'il ne convient, mais comme je veux qu'il devienne un soldat, je ne vois point pourquoi il aurait plus d'instruction qu'il n'en faut pour tenir sa place dans un salon, ou charger à la tête d'un escadron.

— Je suis d'avis, moi aussi, monsieur le comte, répondit l'abbé, qu'il n'y a pas nécessité, pour se bien conduire dans la vie, d'être un savant. Il faut même attribuer à la diffusion imprudente d'une science orgueilleuse le désordre du siècle. Parce que chacun peut penser comme il lui plaît, il suit naturellement que chacun est tenté d'agir comme il veut. C'est pourquoi nous vivons dans cet état lamentable dénommé anarchie, et qu'aggraveront encore, si l'on n'y met bon ordre, les Rasolard et les Grataloup, dont me parlait récemment M. le curé Judule.

— Je ne comprends pas, s'écriait M. de La Musardière, qu'un homme qui s'appelle Grataloup puisse vouloir diriger ses semblables. Si j'étais le gouvernement, je ne permettrais pas à un Rasclard, non plus qu'à un Grataloup, de parler. Mais nous n'avons pas de gouvernement. On vous dira, il est vrai, M. l'abbé : « Ces gens-là ont un cerveau, et pensent tout comme vous. » D'abord, ont-ils un cerveau? Je n'en suis pas sûr. Et puis, en auraient-ils un? Qu'importe? Nous mourons en France de posséder trop de cerveaux. Moi, je ne raisonne jamais; je commande ou j'obéis. Pour me guider, j'ai ma religion, l'honneur de mon nom, le souci de ce qui est bien ou mal dans mon monde. De quoi aurais-je besoin d'autre? Nous sommes tous ainsi chez les La Musardière.

L'abbé considérait le comte avec admiration.

— Vous appartenez, lui dit-il, à la partie encore saine du pays, qui nous préservera de la ruine définitive. Malheureusement les hommes comme vous, monsieur le comte, deviennent rares.

M. l'abbé Picquet, cette nuit-là, avant de s'endormir, songea longuement à la manière dont il dirigerait son élève, le vicomte Alain de La Musardière.

## V

Si l'abbé Picquet avait espéré que l'intelligence de son élève le satisferait, il fut bientôt fort déçu. Le vicomte se montrait paresseux avec volonté, et inintelligent avec orgueil. L'abbé Deville, qui ne possédait du prêtre que la robe, avec une certaine habileté à s'insinuer pour dominer, avait du moins vite compris qu'il ne devait même pas essayer de diriger l'éducation du jeune homme. Devant l'impossibilité d'espérer de son élève aucun progrès, il s'était résigné à le laisser aller au gré d'une volonté toujours rebelle au travail, tandis qu'il ne tarissait pas de compliments auprès de M<sup>me</sup> et de M. de La Musardière, sur l'intelligence et les bonnes dispositions de leur fils. Tellement que la comtesse lui avait dit un jour :

— Ne pensez-vous pas, monsieur l'abbé, que nous pourrions préparer Alain à Saint-Cyr?

L'abbé Deville n'y vit aucun inconvénient; il en parla même comme de la chose la plus aisée. Mais le jeune vicomte possédait du moins l'esprit de n'avoir de l'audace qu'en proportion

de ses forces. Il se refusa obstinément et dignement à suivre la voie ambitieuse de sa famille, et déclara qu'il entrerait, à dix-huit ans, dans un régiment de cavalerie pour débiter dans les armes.

M. de La Musardière approuva l'intention de son fils.

— Et d'ailleurs, disait-il volontiers, grâce à nos relations, Alain avancera tout aussi rapidement que s'il sortait de l'école et ne se fatiguera pas le cerveau.

M. l'abbé Picquet ne jouissait pas de l'inconscience heureuse de l'abbé Deville. C'était un homme épris d'absolu. Comme son intelligence ne lui en permettait pas l'amour dans les idées, il en recherchait douloureusement la réalisation dans la vie. Il y avait là, pour lui, une source de successives déceptions. Aussi se chagrinait-il en songeant qu'un jeune homme de grande famille, comme le vicomte Alain de La Musardière, manquait d'intelligence. S'il pensait avec le comte qu'Alain n'était pas tenu d'être un savant, le vicomte, lui semblait-il, devait, du moins, offrir cette teinte d'humanités, qui permet à un homme de qualité de traduire Horace et de citer Virgile.

Après trois semaines d'inutiles efforts, l'abbé Picquet s'aperçut que son élève manifesterait toujours le mépris le plus profond de son enseignement. L'ignorance du jeune Alain demeurait insondable, comme le vide de son regard, qui ne se posait sur rien. Malgré cela, il dansait bien, montait à cheval, était capable de soutenir une conversation dans un salon, toutes choses que l'abbé Picquet jugeait fort difficiles.

Un matin, la leçon avait traîné plus longtemps qu'à l'ordinaire. C'était en juin. Les demoiselles de La Musardière se poursuivaient dans les allées du parc, en riant, et de temps en temps, du calme de la campagne, montait le cri guttural d'un paysan poussant ses bœufs. Jamais le jeune de La Musardière n'avait tant baillé à entendre les explications incolores et monotones de l'abbé. Celui-ci, pour la dixième fois, lui faisait répéter des vers de Virgile qu'il reprenait d'une voix hésitante, en traînant sur la fin des mots.

— Monsieur le vicomte, finit par s'écrier l'abbé, en fermant brusquement le livre, je ne suis pas content de vous. Je voudrais vous voir prêter une plus constante attention à des

leçons sans lesquelles vous ne sauriez devenir l'homme du monde que vous devez être.

— Il suffira qu'on sache que j'ai eu un précepteur. D'ailleurs, je veux devenir soldat, et m'engagerai dans deux ans.

Le jeune Alain prononça ces paroles simples sur un ton hautain. Le pli de sa bouche et son menton déjà lourd exprimaient l'obstination.

M. l'abbé Picquet en devint rouge de colère, et tout tremblant de dépit. Bien qu'il s'en défendit, le jeune de La Musardièrre lui en imposait. Il sentit l'expression d'une fureur impuissante monter du plus profond de lui-même; les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

— Monsieur le vicomte, dit-il, vous oubliez que je suis prêtre.

Puis il sortit pour aller se plaindre à M. de La Musardièrre.

— Celui-ci, pensait-il, peut ne pas vouloir que son fils ait trop de goût pour l'étude, mais ne saurait désirer que je lui vole son argent.

Au moment où l'abbé courait rejoindre le comte, au parc, il s'entendit appeler par la comtesse. Elle causait, dans un petit salon du rez-de-chaussée, avec deux vieilles dames de Vince. Celles-ci s'étaient arrêtées au château pendant une promenade en voiture. L'une, femme d'un ancien magistrat, était une d'Opaincourt, et passait pour lettrée. Dans son visage ravagé par les rides, et encadré de beaux cheveux blancs, brillaient deux yeux de braise. Son tempérament demeurait, disait-on, de feu, malgré son âge. On lui prêtait même, récemment encore, un amant fort jeune.

L'autre marchait toujours appuyée sur une ombrelle; elle s'appelait M<sup>lle</sup> Alice Pasdevielle. Elle était maigre et frêle, et possédait des yeux non moins brûlants que ceux de M<sup>me</sup> d'Opaincourt. Si la première apparaissait comme un ancien foyer aux flammes épandues et voyageuses, la seconde avait dû brûler sur elle-même, consumée par un feu non moins ardent.

L'abbé Picquet salua ces dames, à qui M<sup>me</sup> de La Musardièrre le présenta. Il connaissait déjà M<sup>lle</sup> Alice Pasdevielle, qui avait des parents prêtres. Quand l'abbé entra, elle vantait les beautés de *Quo Vadis*? à M<sup>me</sup> de La Musardièrre et à M<sup>me</sup> d'Opaincourt. Ces dames désiraient connaître le sentiment de M. Picquet.

L'abbé n'aimait guère ces questions. D'ordinaire, ses dirigées se dispensaient de suivre ses conseils, et de s'inspirer de ses goûts. Il se trouvait mal disposé, après son algarade avec le vicomte, à causer belles-lettres.

Il se tenait assis, immobile, ses deux grosses mains sur les genoux.

— Mon Dieu! Madame, dit-il, cela dépend... si je juge *Quo Vadis?* en prêtre ou en lettré. Je vous dirai, comme lettré, que cet ouvrage n'est point mal fait, malgré certaines peintures trop colorées. Il est, certes, moins mauvais moralement que la plupart des livres de la mauvaise presse. L'édition expurgée serait même recommandable. Quant à l'autre, je ne saurais la voir lire à des jeunes filles, mais elle ne peut faire grand mal à des gens corrompus. Comme prêtre, je reprocherai à ce livre d'oser un tableau trop séduisant et, par conséquent, faux, de la société païenne. Il y a, dans cet ouvrage, des descriptions troublantes d'orgie...

— Mais, monsieur l'abbé, hasarda, en faisant des minauderies, M<sup>lle</sup> Alice Pasdevielle, ce sont, au contraire, ces peintures qui sont charmantes; n'est-ce pas, chère Madame, vous les trouvez charmantes? Et vous aussi, madame la comtesse? Je ne vois point pourquoi l'auteur n'aurait pas respecté la couleur locale.

M<sup>me</sup> d'Opaincourt sourit, et M<sup>me</sup> de La Musardièrre, qui s'éventait, aspira longuement, en se renversant sur sa chaise longue, l'air chargé d'aromes qui arrivait du parc.

Les mains de l'abbé se crispaient sur ses genoux.

— Elles peuvent être charmantes, Mademoiselle, je vous l'accorde, mais ne pensez-vous pas qu'elles risquent de provoquer au péché des imaginations ardentes? Moi, personnellement, je les juge lascives; et ensuite, j'ajouterai que ce personnage de Pétrone est vraiment trop sympathique pour un païen.

— Mais il paraît qu'il l'était vraiment, monsieur l'abbé, s'écria M<sup>me</sup> de La Musardièrre.

— Je ne nie pas, madame la comtesse, qu'il puisse, en effet, exercer quelque séduction; cependant, moi, prêtre, je ne peux appeler sympathique un païen qui ne se convertit pas.

— Pour ma part, riposta M<sup>me</sup> d'Opaincourt, je vous le déclare, monsieur l'abbé, Pétrone me plaît. Il n'est pas jusqu'au récit de sa mort qui ne soit délicieux.

L'abbé Picquet levait les bras...

— Comment pouvez-vous, madame, vous qui êtes catholique, et, j'en suis persuadé, très bonne catholique, appeler délicate la mort d'un homme qui se suicide ? Vous oubliez, madame, que l'Eglise défend le suicide. Si M. Sienkiewicz était bon chrétien, jamais il n'aurait fait se suicider Pétrone... Il l'aurait plutôt fait se convertir.

— Mais, s'écria M<sup>lle</sup> Alice Pasdevielle avec feu, il est très vrai que Pétrone se suicida. Je me suis renseignée, monsieur l'abbé. Et puis, il me semble que, dans la circonstance, on peut être indulgent envers ce pauvre Pétrone. En se suicidant, il épargna un crime à Néron. Moi, je suis persuadée, et vous aussi, n'est-ce pas, mesdames, que le bon Dieu a pardonné à Pétrone.

Mais l'abbé Picquet ne se rendait pas.

— J'aurais quand même préféré, dit-il, que l'auteur ne fasse pas mourir ainsi le poète, ou bien qu'il s'abstint d'en parler. Tel est mon sentiment ; et j'y persiste.

Cette déclaration irrita M<sup>lle</sup> Pasdevielle.

— Monsieur l'abbé, s'écria-t-elle, vous êtes décidément un éteignoir.

Il y eut un silence, durant lequel M<sup>me</sup> de La Musardière et M<sup>me</sup> d'Opaincourt essayèrent d'étouffer leurs rires.

M. l'abbé Picquet se leva, pour prendre congé de ces dames.

— Sans rancune, n'est-ce pas, monsieur l'abbé, lui dit M<sup>lle</sup> Alice Pasdevielle, en lui tendant la main.

L'abbé Picquet savait être galant avec les personnes d'âge.

— C'est moi, mademoiselle, répondit-il, qui regrette de vous avoir offensée en ne partageant pas votre avis.

Et, après avoir salué, il sortit, à la vérité très troublé. « Il me semble cependant, se disait-il, que je ne pouvais répondre autrement. » Un de ces combats violents, qui lui étaient habituels, se livra en lui.

Il se trouvait en cet état, quand il rencontra, dans le parc, M. de La Musardière.

Celui-ci paraissait posséder, ce matin-là, une joie qu'il demandait à laisser épandre. Il était plus haut en couleurs que jamais ; son col avait peine à contenir son goître qui se gon-

flait, et il brandissait une lettre portant un cachet rouge très large aux armes de la maison de France.

— Monsieur l'abbé, s'écria-t-il, j'ai une excellente nouvelle à vous annoncer.

Puis, d'un ton plus bas, il ajouta : « J'ai reçu une lettre du Roi. »

— Du Roi ! s'exclama l'abbé Picquet ; son visage prit une expression d'étonnement et de respect.

— Lisez plutôt, monsieur l'abbé.

Elle était conçue en termes concis et enthousiastes :

« Mon cher de La Musardière,

« Je n'ai jamais douté de votre affection, non plus que de votre fidélité. Je sais que je peux compter sur vous, et que vous continuez de travailler sans découragement pour la France. Croyez bien que les temps approchent où je serai appelé à répondre à l'appel de mon peuple.

« Attendons et travaillons.

« Votre affectionné

« PHILIPPE. »

La main de l'abbé caressait le papier vergé portant le sceau des armes de France. Une ardeur inconnue l'animait, comme si la cause du Roi était aussi la sienne. Il ne se déclarait pas hostile à la République ; néanmoins, il conservait une admiration secrète pour tout ce qui touchait à la Royauté. Le Roi, le prêtre, le chevalier lui apparaissaient comme une trinité glorieuse. Il admirait dans le Roi une puissance d'autant plus respectable qu'elle reconnaîtrait sans doute la sienne.

— Monsieur l'abbé, reprit M. de La Musardière, vous avez bien lu ; le Roi a écrit : « Les temps sont proches. » Je le crois aussi. Plus je regarde autour de moi, plus cela apparaît la vérité même. Ainsi, je causais tout dernièrement avec Binet. Eh bien ! même avec Binet, il y a aujourd'hui facilité de s'entendre. Cela est entre nous ; Binet va se présenter aux prochaines élections, avec notre appui, qu'il préfère à celui des socialistes. Mais nous ne devons point paraître l'aider ; notre alliance, vous les avez, doit être occulte, sinon la réussite de Binet serait compromise.

M. de La Musardière s'arrêta, saisit le prêtre par un bouton de sa soutane.

— Je crois, monsieur l'abbé, vous dis-je, voir assez clair dans la situation actuelle; les anciens partis se désagrègent. Bientôt, deux seulement resteront en présence : celui du Roi, et celui de la désorganisation sociale.

M. de La Musardière parlait, le regard humide et immobile. Il semblait un inspiré qui prophétisait. Pour la première fois, il apparut d'une grande intelligence à M. Picquet. D'ailleurs, aux yeux de ce dernier, l'estime dans laquelle le Roi le tenait témoignait de la haute valeur qu'il ne pouvait, pensait-il, manquer de posséder.

Maintenant, M. de La Musardière marchait à grandes enjambées, comme il lui arrivait chaque fois qu'une conversation le passionnait. Il en venait à des effusions personnelles; sa joie s'épandait :

— Monsieur l'abbé, je suis très heureux de vous posséder. Quand le Roi régnera, nous ferons de vous un évêque.

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur le comte; mes ambitions ne sont point si hautes.

— Vous pouvez être sûr, monsieur l'abbé, que je le demanderai au Roi, et je serai de ceux auxquels il ne refusera rien.

M. l'abbé Picquet ne savait que répondre. Voilà, certes, qui le consolait d'avoir été traité d'éteignoir par M<sup>lle</sup> Alice Pasdevielle. S'il n'avait pas pour lui l'appréciation favorable des femmes, du moins jouissait-il de celle des hommes. Il tenait d'ailleurs la femme pour fausse et inintelligente; il pensait que la plus intelligente n'a aucun sérieux dans l'esprit. Soudain, il se dit qu'il devait au moins paraître prendre part, lui aussi, aux combinaisons politiques de M. de La Musardière; il se souvint de la recommandation de M. le curé Judule.

— Il faut agir, affirma-t-il; il faut agir; la Révolution gagne chaque jour du terrain. A ce propos, M. le curé Judule m'a parlé d'un certain boucher, nommé Poudevigne, qui est le chef du parti socialiste à Beauséjour. Et il me disait : « Poudevigne n'est pas méchant, mais il est socialiste depuis que le château ne lui donne plus sa pratique. » Cela vous prouve, monsieur le comte, que l'intérêt guide ces prétendus philanthropes.

M. de La Musardière se prit à réfléchir.

— Soyons politiques, dit-il. Si le Roi était là, il me dirait : « Ne nous aliéons aucune bonne volonté. » Monsieur l'abbé,



je vous remercie ; je vais donner des ordres pour que les cuisines se servent de nouveau chez Poudevigne, et ainsi Poudevigne reviendra vers nous.

M. l'abbé Picquetnet regarda M. de La Musardière avec admiration.

— Vous êtes, s'écria-t-il, aussi fort que le cardinal de Richelieu.

Le comte en rougit de plaisir, et sourit.

— Naturellement, ajouta M. de La Musardière, je n'ai pas besoin de vous prier, monsieur l'abbé, de ne parler à personne de la lettre que j'ai eu l'honneur insigne de recevoir du Roi.

M. Picquetnet répondit qu'en sa qualité de prêtre il avait l'habitude du secret.

M. de La Musardière lui annonça qu'il donnerait, le mois suivant, un dîner et une fête de nuit, à laquelle il inviterait la noblesse et la bourgeoisie des environs. Il ajouta :

— J'inviterai même quelques membres du cercle et de la société de chasse, qui, sans appartenir à la haute bourgeoisie, ont cependant de l'éducation. Que me conseillez-vous, monsieur l'abbé ? C'est de la politique, me semble-t-il, et le Roi ne me désapprouverait pas.

— Mon avis, monsieur le comte, est qu'il faut être de son temps ; or, nous sommes en démocratie.

— Cela me paraît, en effet, le caractère de notre époque, hasarda M. de La Musardière. Il faut suivre le cours de son temps, ne serait-ce que pour mieux le diriger. Cette fête de nuit, que je donne chaque été, fait la joie de mes filles. L'an dernier, M. Deville, qui était plein d'esprit, nous avait même écrit à cette occasion une revue fort drôle. Oserais-je vous dire, monsieur l'abbé, combien nous serions heureux que vous imitassiez M. Deville.

Le visage de l'abbé Picquetnet s'assombrit. Il protesta qu'il n'avait pas assez d'esprit ; et d'ailleurs ce n'était point l'affaire d'un prêtre.

— M. Deville, déclara M. de La Musardière, possédait un grand talent. Il ne répugnait point au rire, mais il prêchait avec moins d'onction que vous. Vous, monsieur l'abbé, vous touchez les cœurs, et vous exaltez les âmes.

Le compliment plut à l'abbé. Il cherchait une réponse non

moins aimable, quand la voix gazouillante de M<sup>lle</sup> Alice Pasdevielle l'interrompit fâcheusement.

M<sup>me</sup> de La Musardière accompagnait ses visiteuses jusqu'à la porte du parc, où les attendait leur voiture. Ces dames louaient le goût qu'apportait M. de La Musardière dans l'arrangement de ses jardins, et leurs voix exécutaient des roulades.

Le comte, en les apercevant, se précipita pour aller les saluer. M. Picquet, qui ne voulait pas se retrouver face à face avec M<sup>lle</sup> Alice Pasdevielle, s'éloigna : « Ces pimbèches, pensait-il, me répugnent. Il me plairait fort de connaître le fond de l'âme de cette Pasdevielle, qui m'a traité d'éteignoir. »

(A suivre.)

GEORGES LE CARDONNEL.

## REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

## Dialogues des Amateurs

LXXV. — *La Dame du drame.*

M. DESMAISONS. — Non, je vous en prie.

M. DELARUE. — Nous finirons toujours par y arriver, allez.

M. DESM. — Pourquoi donc ? Dix autres questions peuvent nous retenir.

M. DEL. — Vraiment ?

M. DESM. — Nous avons les Balkans, le brouillard, les retraites ouvrières, plusieurs catastrophes.

M. DEL. — Cela ne me dit rien.

M. DESM. — Vous êtes difficile.

M. DEL. — Voyons, qu'en pensez-vous ?

M. DESM. — Je n'y ai pas réfléchi un seul instant.

M. DEL. — Nous y sommes.

M. DESM. — Je n'entrerai pas.

M. DEL. — Trop tard. Je vous tiens.

M. DESM. — Et le prix Goncourt que j'oubliais ! L'aviez-vous lu ?

M. DEL. — Il s'agit bien de cela.

M. DESM. — Vous ne goûtez pas M. de Miomandre ?

M. DEL. — Beaucoup, mais là n'est point la question.

M. DESM. — J'ai reçu de mon libraire quelques livres bien intéressants. Tenez, voici *Science et Méthode*, de M. Poincaré, où il y a toutefois plus de science que de méthode. Cela ne vous dit rien ? Préférez-vous un poème champêtre ? En voici un fort beau, de Marie Dauguet, *les Pastorales*. Je vais vous en lire un peu. Cela dissipera le brouillard. Non ? Voici donc des contes que recommande tout d'abord un pastel de Willette. Voyez, c'est galant. Aimez-vous l'histoire ? Voici celle des *Pingouins*, œuvre posthume, incommensurablement posthume du capitaine Gulliver.

M. DEL. — Que pensez-vous de M<sup>m</sup>e Steinheil ?

M. DESM. — Encore ?

M. DEL. — L'auriez-vous aimée ?

M. DESM. — Sérieusement, cher monsieur Delarue, attendons la fin de l'histoire pour en discourir. Sans cela nous dirons force bêtises, et dans quinze jours nous serons près de mourir de honte.

M. DEL. — Et M. Steinheil ?

M. DESM. — Oui, de celui-là on peut parler. Le poème médiocre de ses gestes est heureusement clos.

M. DEL. — Heureusement ?

M. DESM. — Mais il me semble qu'en tout cela ce fut le seul coupable.

M. DEL. — Et vous ne vouliez pas parler !

M. DESM. — Vous savez que, jadis, un certain jadis que je préciserais, si vous vouliez, les maris trompés, *scilicet* les cocus, éveillaient peu de sympathie chez la foule barbare, dénuée de tout romantisme. La loi punissait les femmes et le peuple punissait les hommes. On les hissait tout nus et face à la croupe sur un baudet dont ils devaient tenir la queue en mains. Alors la promenade expiatrice commençait, cependant que les bonnes gens, dans leur rustique logique, flagellaient joyeusement la victime conjugale. Et c'était très bien.

M. DEL. — C'était fou.

M. DESM. — C'était juste. L'homme est toujours responsable de l'adultère de sa femme. Il est coupable de n'avoir pas su se faire aimer, coupable encore plus de s'être fait détester, coupable finalement au dernier degré s'il se fait assassiner. Mais comme, dans ce cas, il a expié un peu durement, il convient de ne pas insister. C'est le moment de le plaindre et de célébrer les vertus par la vertu desquelles il fut si bête. Voilà donc M. Steinheil. Il a quarante ans, une santé modérée dans une apparence chétive ; aucune fortune, aucun talent, aucun avenir, et il se met en tête d'épouser une belle fille de dix-huit ans dont la sensualité future se lit certainement dans la fausse candeur des yeux baissés ! Tant de fatuité appelle le châtiement. Notez qu'il emmène sa femme à Paris et qu'il la livre à toutes les tentations. Alors, le dilemme : ou elle résistera à ces tentations et elle sera malheureuse ; ou elle succombera, et c'est le mari dont le malheur est inévitable. Mais elle, ignorante de la vie, a agi loyalement. Elle a donné ce qu'elle possédait, elle-même, attendant en retour les dons qu'on lui a promis. Lui, après avoir tout pris, n'a presque rien à offrir en échange. Dès ce moment, le tragique commence à entrer dans le ménage. La seule chance de l'homme, c'est que la femme ait été élevée dans l'esprit de sacrifice, qu'on l'ait pétrie en esclave, qu'elle se résigne, enfin. Mais pourquoi se résignerait-elle ? Allez-vous défendre, maintenant, cette détestable tradition qui rejette sur la femme tout le fardeau de la vie conjugale ?

M. DEL. — Mais je ne dis rien, cher ami. J'écoute bien tranquillement.

M. DESM. — Les hommes trouvent cela tout naturel. Vous en avez vu, dans la vie, de ces créatures auxquelles tout plaisir est interdit. N'avez-vous pas ressenti pour elles quelque pitié ?

**M. DEL.** — Sans doute. Pourtant, je n'aurais pas osé leur conseiller, pour sortir d'embarras, la méthode un peu brutale de l'impasse Ronsin.

**M. DESM.** — Il vaut mieux n'en pas arriver là, c'est évident, et d'ailleurs on y arrive rarement, — et nous ne savons pas encore s'il y a là autre chose qu'une lugubre coïncidence. Ce que je voudrais vous faire comprendre, c'est que, même dans ces cas extrêmes et tragiques, le crime est partagé, parce que la victime l'a déterminé par une faute initiale.

**M. DEL.** — Votre logique est un peu sombre.

**M. DESM.** — Elle est gênante, parce qu'elle déplace les responsabilités. Je tiens d'ailleurs à ce que vous sachiez bien que je n'en pose que le principe. L'application que j'en fais, sur votre insistance, cher ami, à l'affaire Steinheil, est des plus timides. C'est une communication. Il se peut que les faits soient tels que je les ai présentés, et dans ce cas j'ai raison. S'ils sont différents, ou s'il y avait en cette femme une perversité native, une malice originelle, comme disent les théologiens, ma logique ne sert plus à rien. Cela n'excuserait pas, d'ailleurs, le malheureux peintre qui fut, dès la première heure, un trompeur...

**M. DEL.** — Il fut pris de passion.

**M. DESM.** — C'est une explication, et pas une excuse.

**M. DEL.** — Pourquoi n'a-t-elle pas divorcé ?

**M. DESM.** — Et s'il ne s'y est pas prêté, lui ? Si, après avoir aimé cette femme d'une passion inconsidérée, il l'aimait encore d'une passion sénile ?

**M. DEL.** — Ou intéressée.

**M. DESM.** — Vous me donnez un argument, cher ami. Avouez que, dans ce cas, il serait encore un peu moins intéressant.

**M. DEL.** — Hé ! Je vois que vous avez encore vos petits préjugés.

**M. DESM.** — Celui-là est tenace en moi, je le reconnais. Mais je reconnais, comme vous, que ce n'est qu'un préjugé. Je le détruirais facilement par le raisonnement.

**M. DEL.** — Mais le sentiment persisterait.

**M. DESM.** — Je le crains.

**M. DEL.** — A quoi tient-il ? Quelles sont ses vraies racines ?

**M. DESM.** — L'orgueil du mâle. L'homme veut donner, parce qu'il veut dominer. Mais quand l'esprit de domination a capitulé, l'orgueil de donner perd vite de sa force.

**M. DEL.** — Et l'on reçoit assez facilement.

**M. DESM.** — Sans même s'inquiéter de la source.

REMY DE GOURMONT.

### LES ROMANS

Jules Perrin : *La Terreur des images*, Fasquelle, 3.50. — Claude Ferval : *Ciel rouge*, Fasquelle, 3.50. — Charles-Henry Hirsch : *Nini Godache*, Fasquelle, 3.50. — Chékri Ejanem : *Da'ad*, Fasquelle, 3.50. — Jean-Louis Vaudoyer : *L'Amour Masqué*, Calmann-Lévy, 3.50. — Pierre de Coulevain : *Au cœur de la vie*, Calmann-Lévy, 3.50. — Mathilde Alanic : *La Romance de Joconde*, Plon, 3.50. — Alphonse Crozières : *L'École des Pique-assiettes*, Garnier, 3.50. — Comte Paul d'Abbes : *Timandra*, Ambert, 3.50. — Jean Drault : *Le Barbier Gracchus*, Nouvelle librairie nationale, 3.50. — Paul Leclercq : *Aventures de Bécot*, Vie Parisienne, 3.50.

**La Terreur des images**, par Jules Perrin. Il est effrayant, amusant et presque philosophique ce roman extraordinaire. La peur s'y appuie sur la science et on tremble tout à son aise, parce que les vieilles ficelles qui font d'ordinaire se mouvoir notre imagination y sont résolument coupées. On devine qu'il y aura une explication, tout au moins une de ces énergiques dénégations qui suffisent à remettre daplomb le pays le plus bouleversé. Après la télégraphie, la téléphonie sans fil, pourquoi n'arriverait-on pas à l'expansion lumineuse de la télépathie, à une sorte de photographie des couleurs de la pensée? En plaçant la terre sous l'influence, plutôt néfaste, d'une comète, d'un gaz, d'un fluide qui permettrait aux habitants de cette terre de voir les choses qu'on projette vers eux par la seule volonté, en découvrant enfin la mixture capable d'impressionner malgré nous les plaques de notre souvenir, pourquoi ne verrions-nous pas avec les yeux du visage ce que nous ne regardons, généralement, qu'avec les yeux intérieurs? Le médecin qui se promène avec son petit garçon est le premier victime du phénomène. Il aperçoit Walder l'assassin auquel il songe et qui songe peut-être au même moment à lui. Ils sont tous les deux en communication, parce qu'un air nouveau circule maintenant à la surface du globe. Presque au même moment, le petit garçon qu'il tient par la main a le pressentiment que sa grand'mère est arrivée et le crime dont ils sont les témoins est aussi un phénomène d'auto-suggestion. Partant de ces premières observations, le professeur Saint-Denis en arrive à l'étude de phénomènes publics. Une hallucination collective réunit plusieurs passants autour d'un lac d'où jaillit un inconcevable feu d'artifice et on apprend qu'à la même heure, durant que des badauds français entourent l'étang de Ville-d'Avray, à Niagara Falls, au diable une population non moins enthousiaste applaudissait le même feu d'artifice. De proche en proche gagne la terreur des images, se propage l'anxiété de la pensée s'incarnant dans les corps, se dédoublant. Personne n'est tranquille : le geste de colère a un résultat criminel, le souvenir engendre des larves rôdeuses, tout se transforme en vérités palpables qui font plus de mal que les plus hideux mensonges. Deux nations en viennent aux mains tellement leur effervescence cherche à s'échapper des zones dangereuses par tous les

moyens possibles, les puissances ennemies concentrent leurs efforts dans un grand combat naval que peuvent contempler de loin, par la nouvelle faculté acquise, tous les intéressés, qui sont des millions, et l'horreur de cette vision sanglante est si violente qu'elle déclenche enfin l'automatisme de l'ordre ; une pluie diluvienne éteint la chaleur de fournaise qui brûlait tous les cerveaux depuis des mois. Paris s'endort d'un sommeil réparateur et se réveille délivré de l'atroce cauchemar des images. Ainsi se termine cette aventure merveilleuse dont le plus merveilleux résultat est d'avoir fourni une qualité de peur jusqu'ici très peu employée par les marchands d'illusions, la peur saine, celle qui permet, au moins, de ne pas avoir honte de son frisson. Ce pour quoi la terreur des images est un livre moral.

**Ciel rouge**, par Claude Ferval. M<sup>me</sup> de Kermor est mal mariée et elle essaye de se consoler dans la tendre griserie d'un amour pur, quoique partagé. Celui qu'elle aime est un timide amoureux respectueux de la mère d'Odette, mais un jour il parle un peu plus haut, le mari l'entend, un époux terrible, toujours prêt au geste brutal. Un duel s'ensuit, où l'amoureux qui ne fut jamais l'amant succombe assassiné par une haine injustifiée. M<sup>me</sup> de Kermor se sauve emportée par son horreur de vivre en présence du bourreau. Plus tard, soutenue de pieux conseils, rappelée par l'amour de sa fille, elle reviendra et acceptera la vie commune, le tête à tête avec l'assassin. Quand on songe que toutes ces choses dramatiques ne seraient point arrivées si M<sup>lle</sup> Laurence Bertel avait eu le courage de refuser un monsieur qu'elle ne connaissait pas et dont ni elle ni ses parents n'avaient nul besoin !

**Nini Godache**, par Charles-Henry Hirsch. Etudes de mœurs parisiennes, bien parisiennes, trop parisiennes. La souple habileté de l'auteur fait croire tout possible et tout arrivé. D'ailleurs, comme Balzac, Charles-Henry Hirsch n'est-il pas en train de nous créer un monde qui existera prochainement ? Qu'avons-nous besoin de constater la véracité de ses affirmations si nous sentons d'instinct que ce jeune virtuose est capable de donner le ton aux sociétés de demain au lieu d'accepter les vieux préjugés de celles d'hier ?

**Da'ad**, par Chékri Ganem. Histoire dramatique et un peu longue d'une petite danseuse juive de Beyrouth. Elle est également convoitée par un vieux personnage appelé Selim et un jeune héros nommé Naklé. Selim est l'oncle, Naklé le neveu, et le vieux Selim trahit tout le monde, y compris la pauvre nourrice Barbara, qui meurt de son mensonge. Da'ad devient folle. Ce qui enlève peut-être de l'intérêt à ce roman, c'est qu'il est narré en deux fois et qu'on le coupe vers la première partie pour nous dire que c'est seulement 25 ans après qu'on en apprît le dénouement. C'est d'ailleurs une histoire fort touchante.

**L'Amour masqué**, par Jean-Louis Vaudoyer. Cette intrigue est curieuse et l'auteur semble s'être donné la peine d'inventer une jolie fiction, car enfin les pauvres histoires d'amour sont bien toujours les mêmes. Un peintre fait la cour, sous le voile de l'anonymat, à une séduisante actrice. Au moment de se dévoiler, il hésite et cesse toute correspondance. Un peu plus tard il reprend la conversation, mais de vive voix, devient l'amant heureux de cette femme, déjà désirée, et ne parle pas de l'autre, du correspondant mystérieux. Seulement l'actrice, fidèle en cela au rôle de déformatrice qu'elle a joué toute sa vie, raconte l'idylle avec son poète inconnu et elle déclare qu'elle aime surtout ce garçon pour son mystère, d'abord, ensuite pour son charme physique. Stupeur du peintre qui ne comprend plus. Comme il sait bien que son pseudonyme n'a pas été plus loin que la porte, il s'effare de voir les imaginations de sa bien-aimée prendre corps... sans sa permission. Alors il risque la suprême déclaration, il avoue que c'était bien lui cet inconnu dont on a exagéré les démarches. L'actrice, naturellement, tombe de son haut et la femme, ne pouvant pas supporter le flagrant délit, rompt immédiatement avec le véritable amant, c'est-à-dire lâche la proie pour son ombre.

**Au cœur de la vie**, par Pierre de Coulevain. Il ne faut pas s'y méprendre : on ne fait pas un livre avec l'histoire de tous ses livres. Toute cette jolie cuisine sentimentale de la confection de nos œuvres n'a rien de bien affriolant pour nos lecteurs. Encore une fois, les gens de lettres, mâles ou femelles, sont, malgré leur nombre, des êtres d'exception, et à moins d'être Lamartine ou Victor Hugo, d'illustres morts, on ne peut avoir la prétention d'accaparer l'attention du lecteur au point de leur servir un journal de sa vie intime au lieu et place d'un roman. La fiction romanesque est la politesse du romancier. Par pure courtoisie il vous reçoit dans son salon avant de vous faire entrer dans son cabinet de toilette. Soit, cher et trop naïf auteur, pensez à votre joli poussin de Pâques... mais servez-nous le poulet rôti de la bonne tradition.

**La Romance de Joconde**, par Mathilde Alanic. Et on revient toujours à ses premières amours ! Il paraît que non, car cette Claude, qu'on a cruellement froissée dans ses dignités de femme et d'artiste, ne peut pas s'habituer au bonheur qu'elle a cru retrouver. Il y a une petite fiancée sur le cœur de laquelle il faudrait marcher pour atteindre définitivement ce bonheur, et elle y renonce. Les bonnes religieuses, réfugiées dans le château des Ardennes belges, sont intéressantes et pas aussi tristes qu'on pourrait le croire pour des exilées.

**L'École des Pique-assiettes**, par Alphonse Crozière. Les péripéties qui accompagnent le mariage de Mirellio et de Loulou sont du plus vif intérêt, car Loulou a une façon bien personnelle de se présenter à ses futurs beaux-parents ! C'est le fameux ménage à



trois tel que le pratiquent et l'honorent tous les Parisiens de la vieille roche. L'ami ne pique pas que dans les assiettes, il sonde aussi les corsages et les cœurs. Dédié à Willy, ce roman semble faire partie de la collection des Claudines, la bonne, sauf que Loulou n'est pas une Claudine, c'est seulement une petite grue amusante, un peu canaille, juste grasse à point pour faire un excellent souper de cabinet particulier. Dieu sait que Loulou n'est pas prétentieuse. L'auteur assure d'ailleurs dans sa préface qu'elle ne fut que la femme de chambre de Claudine. Excellente recommandation, ma foi.

**Timandra**, par le comte Paul d'Abbes. Nous assistons d'abord à un repas grec, oh ! les orgies grecques, comme on en abuse, souvent ! C'est un prétexte aux érudites obscénités, mais c'est un peu toujours la même chose. Nous avons le récit d'une fustigation. La belle Timandra exhale son amour pour un petit éphèbe délicieux, quoique un peu naïf, et sa haine pour le bel Alcibiades, qui lui ravit son éphèbe. Après maints combats entre sa haine et son amour, Timandra s'offre au vainqueur, qui devient Alcibiade. Dernier tableau, Alcibiade, percé de traits, meurt dans les bras de la belle hétéra, tandis qu'Himéros, pareil à l'amour malheureux, à Eros vaincu, pleure, la face voilée de ses mains tendres.

**Le barbier Gracchus**, par Jean Drault. Episode de la terreur lyonnaise, où l'on voit le duc de Crussol-Langeac faire la barbe aux Jacobins et une Danseuse d'opéra, fille du bourreau, épouser un ci-devant.

**Aventures de Bécot**, par Paul Leclercq. Bécot est un jeune géant qui porte une blouse à volants jaunes et un béret rouge. Il aime une toute jeune fille, qui est trop petite fleur pour être cueillie par son énorme main et alors il se console en menant aux aventures une fle flottante, son propre pays, qu'il conduit à l'aviron comme une simple barque. J'aime assez les détails de ce conte, qui est d'un joli style clair, mais je comprends moins son symbolisme. Par instant Bécot me semblerait gagner à demeurer un homme ordinaire et ses actes démesurés, qui ont des résultats enfantins, me gênent un peu.

RACHILDE.

## LITTÉRATURE

*Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau, 1843-1859*, publiée par L. Schemann, 1 vol. in-8° ecu, 5 fr., Plon. — Georges Normandy : *Articles de Paris. Horizons de Province. 1907-1908*, 1 vol. in 8, 3.50, Gastein-Serge. — Louis Thomas : *Tablettes d'un Cynique*, 1 vol., 3.50, Edition de la Société Nouvelle. — *Annales des Lettres Françaises*, année 1907, 1 vol. in-18, 3.50. Sansot. — Henry Roujon : *En Marge du Temps*, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette.

*Les Pages choisies* et l'étude que M. Jacques Morland a consacrée à l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* ont fait

connaître en France le comte de Gobineau, ce philosophe qui fut un peu le maître de Nietzsche. Dans cette étude, M. Morland nous apprend que, depuis de longues années déjà, Gobineau avait trouvé en Allemagne des disciples enthousiastes et qu'une société, la *Gobineau-Vereinigung*, s'était fondée pour propager ses idées et continuer son œuvre. Le directeur de cette société, M. L. Schemann, publie aujourd'hui la **Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau (1843-1859)**. On peut remarquer, à travers cette correspondance, l'évolution de la pensée de Gobineau ; bientôt, il se sépare de son maître, M. de Tocqueville, aux points de vue philosophique et politique, mais l'amitié qui unissait ces deux hommes n'en souffre pas.

« Sérieusement, écrit Tocqueville, à quoi pourraient aboutir des discussions politiques entre nous ? Nous appartenons à deux ciels diamétralement opposés. Nous ne pouvons donc avoir l'espérance de nous convaincre. Or, en fait de questions graves et d'idées neuves, il ne faut pas discuter avec ses amis quand on n'a pas l'espérance de les persuader. » D'ailleurs, ajoute-il, noblement : « En fait de sentiments élevés et délicats, nous sommes et serons toujours de la même secte. »

Après avoir été, en 1848, le chef de cabinet de Tocqueville aux Affaires Etrangères, Gobineau fut nommé secrétaire d'ambassade à Berne, puis à Francfort, puis en Perse. En même temps qu'il fait son métier de diplomate, il étudie la langue, les mœurs, l'histoire de ces divers pays, et prépare son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, l'ouvrage le plus important qu'il ait écrit. Ses lettres nous disent le peu de succès qu'eut son livre en France, mais cela ne le trouble pas dans ses travaux. C'est que, dit-il, « les moyens de démonstration dont je me sers étant exclusivement scientifiques, cela m'a habitué à ne compter sur aucune espèce de popularité, le milieu dans lequel j'opère n'étant, évidemment, pas de la compétence du grand nombre. » Et puis, l'hébètement des esprits est en croissance indéfinie. Tocqueville lui-même ne comprend rien aux idées de Gobineau et, pour les discuter, se place à un point de vue sentimental (ce qui finit par agacer le diplomate).

Un ouvrage, réplique Tocqueville, qui cherche à nous prouver que l'homme ici-bas obéit à sa *constitution* et ne peut presque rien sur sa destinée par sa volonté, c'est de l'opium donné à un malade dont le sang s'arrête de lui-même.

Votre livre, lui dit-il, en substance, est antipatriotique. Gobineau répond : « Je ne dis pas aux gens : *vous êtes excusables* ou *condamnables* ; je leur dis : *vous mourrez*... je dis que vous avez passé l'âge de la jeunesse, que vous avez atteint celui qui touche à la caducité. » On a pu voir dans l'ouvrage de Gobineau une prédiction de la défaite

de 1870, et peut-être ceci n'est-il pas tout à fait étranger à l'admiration des Allemands pour l'auteur de l'*Essai*. En France, on ne pardonnait pas à Gobineau de ne pas prouver que les Français « sont exclusivement le premier peuple du monde ». En Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Suisse, on s'occupe de son livre, en France point. Il se demande s'il lui faudra attendre que ses opinions rentrent en France traduites de l'anglais ou de l'allemand. Il voudrait qu'au moins son livre fût discuté scientifiquement. Tocqueville lui répond, avec une certaine sagesse, que le moment est à la dévotion : « Nous sommes devenus extrêmement dévots. » Il n'y a rien à faire en dehors de l'Eglise, et vos thories contrarient celles de l'Eglise. Si bien « que vous trouverez en France beaucoup de gens qui vous diront comme Remusat : *je crois ce que vous avancez, mais j'aime mieux que d'autres le proclament*; mais vous en rencontrerez difficilement un qui voudra se porter en avant comme votre champion. » Ce qui indique une grande lâcheté de la part des écrivains de cette époque. Quant à Tocqueville, c'est bien sincèrement qu'il considère comme néfaste de révéler à la France sa décadence. Seuls, les Allemands, qui ont en Europe « la particularité de se passionner pour ce qu'ils regardent comme la vérité abstraite, sans s'occuper de ses conséquences pratiques », peuvent, dit-il, vous fournir un auditoire favorable.

Les lettres de Gobineau, écrites de Berne et de Téhéran, nous donnent encore des détails de mœurs très intéressants : ce sont de véritables études sur la Suisse et sur la Perse. Cette correspondance nous permet aussi de connaître mieux l'intimité de Gobineau, qui fut, en même temps qu'un philosophe et un homme de science, un fort honnête homme.

## §

Voici de M. Georges Normandy une série d'articles d'actualité : **Articles de Paris. Horizons de Province**, 1907-1908, écrits à la manière de Jean Lorrain. Faut-il s'indigner, avec M. Jean Ajalbert, le préfacier de ce volume, qu'il ne se soit trouvé aucun directeur de journal pour insérer ces impressions au jour le jour ? Ces articles de journal n'ont en effet paru dans aucune feuille. M. Normandy fait du journalisme, « hors des journaux », ce qui n'empêche pas son volume d'être « l'un des plus curieux documents connus sur la vie actuelle des politiciens, des littérateurs, des artistes... », etc. Je ne puis résister au plaisir de citer quelques phrases de la « prière d'insérer » qui nous révéleront le propre jugement de l'auteur sur son œuvre :

Dans ce volume, écrit avec la verve infernale qu'on lui connaît, M. Georges Normandy fait preuve tour à tour d'émotion, d'érudition, de violence généreuse et d'une « rosserie » inoubliable.

Comment l'auteur, qui est si bon critique, peut-il écrire que si nous avons le droit de nous enorgueillir de nos écrivains, nous avons « le devoir » d'être honteux de nos critiques ?

## §

Ces **Tablettes d'un Cynique**, de M. Louis Thomas, ne sont pas, comme on pourrait le croire, un essai philosophique sur le cynisme. M. Thomas a horreur des systèmes. Tous les grands systèmes philosophiques se valent, dit-il, et les philosophes sont encore des poètes. D'ailleurs, « les jugements que nous portons sur les objets extérieurs sont une transposition fidèle de nos états physiologiques ». C'est pourquoi l'auteur intitule un de ses chapitres : *Les Hasards de mes Digestions*. M. Thomas simplifie les choses : « L'optimisme, dit-il, dépend de la volonté, puisqu'il suffit de beaucoup manger et de bien boire pour ne pas être malheureux. » Mais M. Thomas n'attache pas trop d'importance à ses pensées :

Est-ce que vous croyez que je suis assuré de me comprendre moi-même deux jours de suite de la même façon ?...

M. Thomas insiste un peu trop sur cette liberté de se contredire : cela devient un jeu. L'esprit critique consiste moins à se contredire à deux jours d'intervalle qu'à voir, d'un même coup d'œil, toutes les faces d'une idée. Encore est-il qu'il faut qu'un jugement s'impose à notre esprit pour que nous l'émettions : autrement, ce n'est pas la peine de l'écrire. Mais voici qui explique tout : le plaisir d'écrire, dit en substance M. Thomas, ressemble à celui de pisser.

## §

Les **Annales des Lettres Françaises, année 1907**, font suite à l'*Almanach des lettres Françaises 1906*. On trouvera dans ces Annales, à côté d'études synthétiques sur le roman par M. Jules Bertaut, sur la poésie par M. Edmond Pilon, sur le Théâtre par M. Roger le Brun, une bibliographie méthodique des principaux ouvrages de littérature qui parurent dans l'année, ainsi que des plus importants articles des grandes Revues. Un calendrier littéraire nous donne l'éphéméride des principaux événements du monde des Lettres et du théâtre. Je recommande particulièrement l'étude de M. Edmond Pilon sur *la poésie*, où l'auteur juge les poètes d'après leur degré d'émotion, et non d'après une théorie toute faite. M. Bertaut pousse même l'éclectisme jusqu'à l'indulgence. M. Saint-Georges de Bouhélier, en un article sur *les Essais*, prolonge l'école naturaliste : « Enfin, écrit-il, M. Albert Fleury a, cette année, publié quelques pages... », quelques pages « infiniment indulgentes » à M. de Bouhélier.

## §

M. Henry Roujon est modeste ; en réunissant en volume ses articles

parus dans le journal *le Temps*, sous ce titre **En Marge du Temps**, il n'a pas la prétention qu'ils forment un livre, mais seulement un volume. Cependant ceux qui lurent avec intérêt, chaque semaine, ces études sur des sujets d'actualité seront heureux de posséder ce recueil. Je ne puis faire l'analyse de ces chroniques si diverses; je citerai seulement cette anecdote de M<sup>me</sup> de Boigne, sur Chateaubriand, avouant devant elle qu'il haïssait les Bourbons : « Alors, soyez des nôtres, lui dirent les tentateurs de l'Orléanisme. — Et ces trente volumes qui me regardent ! aurait-il répondu. Je ne puis pas démentir toute ma vie. » Chateaubriand était prisonnier de ses idées et de ses sentiments de la veille, prisonnier de sa propre littérature. Il lui eût paru indigne d'un gentilhomme, non pas de trahir les Bourbons, mais de se dédire, de se trahir lui-même. C'est la lâcheté d'un grand esprit.

JEAN DE GOURMONT.

### HISTOIRE

Charles Diehl : *Figures byzantines*, 2<sup>e</sup> série ; Armand Colin, 3 fr. 50. — Léon Bloy : *L'Épopée byzantine et Gustave Schlumberger* ; Editions de la « Nouvelle Revue », A. Blaizot, s. p. — Memento.

**Figures byzantines**, par Charles Diehl. — L'Histoire byzantine qui, entre autres historiens contemporains, a déjà eu, en France, dans une époque déjà distante, Amédée Thierry, Drapeyron, et, plus récemment, M. Alfred Rambaud et le remarquable Gustave Schlumberger, a trouvé encore, en M. Charles Diehl, le plus aimable et, d'ailleurs, le plus sûr des érudits. Nous suivons depuis longtemps les publications de M. Diehl ; certaines ont été mentionnées ici même (1). Toujours nous y avons relevé une science agréable, une aisance distinguée, avec une dose de modernisme renouvelé des Thierry et des Rambaud : le tout se combinant en une note fort honnête. Il y a deux parts dans l'œuvre de M. Diehl : les travaux d'érudition pure, très estimés, et les récits d'histoire à forme libre et littéraire, catégorie où il faut ranger cette deuxième série de « Figures byzantines ». M. Diehl, ici, s'est surtout occupé de la Byzance du temps des Croisades. Les renseignements donnés par lui sur les dynasties médiévales de Byzance sont dignes de toute considération. Cette matière se trouve, sinon renouvelée, du moins travaillée, « triturée », et elle sort plus riche de cette élaboration.

Du milieu du x<sup>e</sup> siècle à la chute du Constantinople, cinq dynasties se succédèrent ou régnèrent alternativement sur le trône de Byzance (sans parler, bien entendu, des empereurs latins) : les Comnènes et les Ducas, les Anges, les Paléologues et les Cantacuzènes.

(1) Voir *Mercure de France* du 15 août 1905.

D'après une classification récente, proposée par M. Jorga (1), cette longue période pourrait se diviser en trois époques : « la renaissance byzantine des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles ; la période de la prépondérance des Latins (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) et la lutte contre les Turcs (1266-1453). » M. Diehl semble adopter une classification analogue. En plusieurs études sur les princes et les princesses de la maison de Comnène et de la maison de Ducas (« Anne Comnène », « l'Impératrice Irène Doukas », « Andronic Comnène », « Un Poète de Cour au siècle des Comnènes »), il s'applique à nous donner une haute idée de la civilisation byzantine à cette époque. Les autres éléments de l'ouvrage pourraient se classer sous la rubrique, non pas de la « prépondérance » latine, mais des relations de Byzance avec les Latins, des rapports des deux civilisations, la byzantine et la féodale. Tels sont les chapitres consacrés aux alliances qui introduisirent à la Cour des Comnènes et à la Cour des Paléologues des princesses d'Occident : Berthe de Sulzbach, Agnès de France, Yolande de Montferrat, Anne de Savoie, etc., et les chapitres si intéressants sur le fameux roman de Digénis Akritis (ou Akritas) et sur deux romans de chevalerie byzantins : « Belthandros et Chrysantza », « Lybistros et Rhodamné », œuvres originales, issues d'une inspiration naturelle, où se marque, non plus seulement dans la politique, mais dans les mœurs, les traits distinctifs de l'Orient grec et le contraste de ces traits avec les caractéristiques des civilisations occidentales.

Ce contraste, du reste, est, peut-on dire, le sujet général du livre, et nous allons y revenir.

Nous voulons, avant, faire une remarque sur la manière de M. Diehl dans cette œuvre. C'est la manière libre, littéraire, c'est le style de l'« histoire psychologique », a-t-on dit, et nous paraît-il à nous aussi. Nous croyons pouvoir ajouter, cependant, que, libre, littéraire, psychologique, cette manière, qui est cela en principe, ne l'est pas assez en fait. Il y a une certaine limite correcte que l'auteur semble avoir scrupule de dépasser. Pourquoi, toutes questions d'érudition étant sauves d'ailleurs, l'auteur, résolu à surmonter les trop prudents préjugés anti-littéraires, anti-psychologiques observés et trop observés aujourd'hui dans sa partie, n'a-t-il pas procédé plus hardiment ? Pourquoi ces essais de couleur et de vie tournant court presque aussitôt ? Puisqu'une bonne fois on avait résolu de se donner de l'air, il fallait y aller à fond et nous donner des pages d'une verve moins respectueuse. Certes, ce sont des chapitres curieux, que ceux sur les romans de chevalerie byzantins, ces produits d'une littérature naturelle, si vivants auprès de la littérature artificielle, soi-disant hellénisante, des poètes de cour ; c'est aussi un chapitre savoureux,

(1) Jorga, *The byzantine empire*, London, 1907. Cité par M. Louis Bréhier dans la *Revue historique*, novembre-décembre 1908.

que celui sur Théodore Prodrome, avec ses spécimens de poésie familière, imprévue dans la formaliste Byzance. Mais, ailleurs, et dans un domaine plus proprement historique, il semblera que l'auteur eût pu tirer un plus large parti, dans le sens de la psychologie, des documents utilisés. Quand, par exemple, l'on a eu en mains un document original (original en tous sens) comme le « typikon », la charte de fondation du Monastère où l'impératrice Irène Doukas se ménageait une retraite pour ses vieux jours, ou pour les mauvais jours, selon un état d'esprit, traditionnel chez les puissants à Byzance, que l'on pouvait ici scruter à fond, — quand on a eu en mains un tel document, c'est comme si l'on avait tenu l'âme même d'une de ces princesses byzantines; une âme, ici, qui se décèle assez peu sympathique, semble-t-il, égoïste, étroite, se faisant d'une fondation religieuse l'idée d'une maison de retraite, pointilleuse, pédante, en même temps; ou alors, si ces traits ne sont qu'apparents et le masque d'une âme meurtrie, avec une profondeur de sentiments dérobée, non point inaccessible cependant, offerte à ces interrogations frémissantes qui donnent à une œuvre la contagion de la vie. On pourra se dire qu'un tel document autorisait à une liberté plus grande, à une largeur plus compréhensive que celle qu'on s'est permise en la circonstance. Le document doit « parler » à l'historien, c'est entendu, et non celui-ci à celui-là; mais parmi les choses que le document le plus sûr et le plus précis peut dire à l'historien, j'entends aussi, j'entends toujours celle-ci, qui n'est pas la moins négligeable : « je ne sais pas tout; j'ai fait la moitié, à toi le reste. » C'est ce reste, venu du propre fonds de l'historien, qu'on trouve trop peu, de nos jours, et M. Diehl partage regrettablement la réserve générale. A ce propos, M. Diehl cite, peut-être trop sommairement, page 194, le livre de M. Louis du Sommerard sur Anne Comnène et Agnès de France; nous avons lu ce livre, nous en avons parlé ici même (1). Il y a bien de la finesse dans ces pages; il se peut que l'auteur n'ait pas connu tous les documents, par exemple (selon la remarque de M. Louis Bréhier), le « Prologue du testament d'Anne Comnène »; mais ce dont il a parlé, il en a parlé avec beaucoup d'exactitude, et avec des mérites d'analyse et d'expression auxquels on aurait été heureux de voir un historien de l'autorité de M. Diehl, qui, aussi bien, a traité le même sujet, rendre, puisqu'il en avait l'occasion, plus amplement justice.

Il nous reste à dire quelques mots sur l'idée générale du livre de M. Diehl : le rapprochement des deux civilisations orientale et occidentale, byzantine et féodale, et les résultats négatifs de ce rapprochement. La première croisade inaugura, entre les deux civilisations, une période d'échanges incessants. Entre autres exemples, M. Hes-

(1) *Deux princesses d'Orient au XII<sup>e</sup> siècle. Voy. Mercure de France* du 1<sup>er</sup> novembre 1907.

seling (*Essai sur la civilisation byzantine*, Paris, Picard, 1907) a noté un vocabulaire commercial et maritime apporté par les Italiens au XI<sup>e</sup> siècle, ainsi que la formation d'un langage franco-hellénique à la suite de la 4<sup>e</sup> croisade (1). M. Chalandon, dans son *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, a fort bien étudié la politique occidentale des Comnènes et montré le prestige exercé par Byzance sur les conquérants normands. M. Diehl lui-même a relevé l'existence d'une race de métis levantins, mâtinés de latins et de grecs : les *Gasmules*. Il a, de plus, dans plusieurs chapitres de son livre, notamment dans le chapitre introductif sur Byzance et l'Occident à l'époque des Croisades, et dans ceux sur Anne Comnène, sur les princesses d'Occident, sur les Romains de Chevalerie byzantins, etc., multiplié les renseignements sur les rapports des Latins et des Grecs. Et, comme la plupart des historiens jusqu'ici, il a constaté l'inutilité persistante de ces rapports, pour ce qui est d'une compréhension réciproque des deux Sociétés. Byzance, d'ailleurs, paraît avoir eu une grande puissance d'assimilation. Pour M. Diehl, c'est là un fait certain. Pour M. Hesselting aussi, dont l'idée dominante est celle de « la résistance de l'hellénisme qui a transformé en sa substance les apports les plus hétérogènes ». M. Luchaire a montré comment, effet curieux du milieu, l'attitude du patriarche latin Morosini à l'égard d'Innocent III fut plus difficile encore que celles des patriarches grecs d'avant la conquête. On sait enfin que lorsque l'usurpateur Alexis V Ducas fut assailli par la quatrième Croisade, il dit que les innombrables filles publiques de Byzance suffiraient, à elles seules, pour ravager l'armée des Latins. Du plus haut au plus bas, ce pouvoir d'absorption paraît avoir été le pouvoir spécifique de cette ville singulière. Mais, chose plus singulière encore, cette ville, cette civilisation byzantine n'en fut pas mieux comprise.

Pourquoi ? C'est là un point, — un point capital dans l'histoire des préjugés historiques (et il n'en est pas de plus considérable que celui dont la civilisation byzantine, considérée comme une décadence, s'est trouvée si longtemps défigurée), — sur lequel nous aurions aimé à trouver, sinon une réponse, du moins des réflexions chez un spécialiste comme M. Diehl. Mais M. Diehl n'a pas jugé à propos de tirer une conclusion des faits nombreux qu'il a recueillis. On est donc toujours réduit aux conjectures.

Il nous semble, quant à nous, que quelque lumière, touchant ce préjugé, peut sortir du rapprochement de deux faits : celui de la réputation (factice) de décadence avec laquelle Byzance nous est par-

(1) Les recherches linguistiques d'Emile Legrand, bien qu'en général appliquées à une époque postérieure, sont curieuses à consulter sous ce rapport. Voir *Mercur de France* du 15 mars 1907.



venue et celui de l'incompréhension du monde féodal à l'égard du monde byzantin. Cette réputation ne serait-elle pas due à cette incompréhension? Non pas, notons-le bien, que les Latins aient eux-mêmes formulé l'accusation de décadence; mais ils ont passé par Byzance sans la voir; et puisque ceux qui y sont allés en personne n'ont pas su voir, n'ont pas su nous renseigner véridiquement, toutes les idées fausses ont été possibles, et, après 1453, Byzance ne fut plus là pour protester. Le point essentiel qui resterait donc à élucider pour être fixé sur la valeur du préjugé de décadence serait celui-ci : quelle fut la cause de l'incompréhension des Latins? Dédain d'une décadence? Nullement, avons-nous vu. Le monde féodal n'avait guère de ces préventions d'ordre plutôt oratoire. Alors quoi? Nous avons déjà émis là-dessus une hypothèse qu'on nous permettra de reproduire ici :

Le monde byzantin, disions-nous, procédait comme si l'empire romain existait toujours, et ce point de vue conservateur, *littéralement* conservateur, incompréhensible pour l'Europe féodale (dont la mémoire historique était à peu près nulle; et, en tous cas, l'empire romain était, pour elle, d'autant moins inadmissible à Byzance que les Electeurs, successeurs de Charlemagne, en avaient relevé la tradition en Allemagne), a fait méconnaître à celle-ci l'hellénisme médiéval, a rendu, pour elle, sans enseignement saisissable, sans portée, toute une grande civilisation. Devant le cliché romain, impérialiste, mégalomane de chancellerie (*κόσμος*), dont par surcroît l'on faisait grand étalage au Palais Sacré, les Latins de la Croisade restèrent bouche bée et malveillants, sans rien comprendre aux réalités plus modestes, mais non sans force, hyperboliquement parées de la pompe porphyrogénète. L'absence d'impressions justes, prises sur place, fut donc dès l'abord complète, et, après la chute de Constantinople, elle devint irrémédiable. A la Renaissance, la résurrection de l'humanisme, la connaissance retrouvée de l'antiquité grecque et romaine, desservit plutôt la civilisation byzantine (à qui cependant on la devait en partie). Le point de vue historique de Byzance, le point de vue romain et impérial (prétention gigantesque remise en lumière par l'humanisme), rapproché de la récente chute de Constantinople et des misères qui la précédèrent, fit paraître celles-ci plus lamentables. Byzance prit le caractère d'une civilisation d'impuisants. Seules, des observations impartiales et précises, rapportées de longue date en Occident, au Moyen-Age, auraient pu corriger cette vue, et nous venons de constater qu'elles manquèrent complètement. L'esprit oratoire de l'âge classique s'empara sans obstacle de l'idée d'impuissance, de décadence, et en fit un cliché qui devait durer plus de deux siècles; au même moment cependant, avec les Du Cange et les Le Nain de Tillemont, commençaient les études sérieuses sur l'Empire d'Orient; mais elles ne pouvaient équivaloir au témoignage oculaire qui manquait, et il est curieux de voir le peu d'action qu'elles eurent sur l'opinion fautive préparée dès le Moyen-Age.

**L'Épopée Byzantine et Gustave Schlumberger, par**

Léon Bloy. — Ce travail est un commentaire analytique de l'œuvre admirable de M. Gustave Schlumberger sur Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès, Basile II et les derniers empereurs de la dynastie macédonienne (deuxième moitié du x<sup>e</sup> siècle et première moitié du xi<sup>e</sup>). Ce résumé sera utile au lecteur. D'ailleurs, on lira aussi pour elles-mêmes ces pages de M. Léon Bloy, dignes de cet écrivain si personnel, dont nous connaissons depuis longtemps les œuvres. Cela ne veut nullement dire que cette étude sur l'œuvre immense de Schlumberger n'ait une valeur critique indépendante de la personnalité de l'écrivain, la valeur d'une critique dûment et strictement appliqués, au moins en certains points, à son objet.

C'est ainsi que nul mieux que M. Bloy n'a averti le lecteur de ce que la position de la question religieuse chez M. Schlumberger pouvait avoir de non satisfaisant. Que la critique religieuse de l'éminent historien est insuffisante, en tout cas peu appuyée, c'est ce que pense M. Bloy, non, selon nous, sans raison. Dans les relations de Byzance avec la Papauté, par exemple, M. Schlumberger s'est occupé exclusivement du côté politique, sans se soucier du point de vue de la théologie positive. A un chrétien comme M. Bloy ceci peut paraître exorbitant. Il ne nous est guère possible, à nous, d'atteindre à son acuité, à sa profondeur de déception. Mais si, comme il est certain, les influences de la religion révélée contribuèrent à former l'atmosphère psychologique où sentaient et agissaient les âmes de ce temps-là, la critique historique, par sa réserve sous ce rapport, s'appauvrit, en ces matières, de tout un ordre de moyens. Au surplus, il y a là une délicate question de conscience, et nous n'insisterons pas, en ce qui concerne M. Schlumberger : tout de même, on peut noter l'inconvénient historique de cette abstention, dans un sujet comme Byzance.

Ajoutons que M. Bloy s'est servi, lui, dans son étude, de cet ordre de moyens ; et nous prions le lecteur de croire qu'il en résulte des mérites de force et de largeur, qui doivent compter, ici, parmi les qualités essentiellement adéquates de l'historien. Voici, par exemple, comment M. Bloy explique l'antagonisme du monde féodal et du monde byzantin : « Après le schisme du patriarche diabolique, dit-il, et l'affaiblissement de l'empire consécutif aux fautes des derniers, empereurs de la dynastie macédonienne, il n'y avait plus assez d'air en Orient pour que les Grecs et les Latins y pussent respirer ensemble. » C'est simple, grandiose, absolu. Des historiens plus terre à terre trouveront aussi, entre autres causes plus relatives, que les prétentions conservatrices de Byzance, ses persistantes prétentions *romaines*, étaient, dans le Moyen-Age, un anachronisme fat et pédantesque devant lequel les Latins, avons-nous déjà dit, « restèrent bouche bée et malveillants ». Mais la cause religieuse peut être, ici, la

cause réelle, suprême, absolue. Pour l'atteindre, il faut la foi, cette raison achevée. M. Léon Bloy a tous les dons de l'historien catholique. On peut lui envier sa simplicité parmi les plus grandes choses. Et, par ailleurs, que son style est savoureux, amusant même, au meilleur sens du mot !

MEMENTO. — Une confusion de dates nous a fait, dans notre compte-rendu du 16 octobre dernier, citer l'*Histoire contemporaine* de MM. Charles Seignobos et Albert Métin (Armand Colin, 1906, 2<sup>e</sup> édition) comme postérieure à l'*Histoire contemporaine* de M. Albert Malet (Hachette, 1908). Le Manuel de MM. Seignobos et Métin ne peut donc pas rappeler l'ouvrage de M. A. Malet, contrairement à ce que cette confusion nous avait fait écrire. Cette erreur fut due, si nous nous souvenons bien, à l'absence de date sur la couverture : elle est, il est vrai, sur le titre, que nous aurons oublié de regarder. Quoi qu'il en soit, nous nous empressons de rétablir les faits.

EDMOND BARTHÉLEMY.

### SCIENCE SOCIALE

*Les Forces productives de la France*, Alcan, 3 fr. 50. — Docteur Mangenot, de la Revue philanthropique : *Repopulation*, Masson, 1 fr. — Paul Leroy-Beaulieu : *La Tendence à la dépopulation de la France et les remèdes éventuels*, Economiste français. — Raoul Jay : *Qu'est-ce que le contrat collectif de travail?* Bloud, 0 fr. 60. — Gaspard Decurtins : *La Réforme sociale chrétienne et le Réformisme catholique*, Idem. — George Fonsegrive : *La Prière des chrétiens : le Pater*, Idem. — Memento.

Le recueil de conférences que publie la Société des Anciens élèves de l'École des sciences politiques, **les Forces productives de la France**, aurait pu voir son titre complété : *et de l'Algérie-Tunisie*, car une des plus substantielles causeries est celle que M. de Peyerhimoff a consacrée aux « forces nouvelles en formation dans l'Afrique du Nord ». Le ton en est d'un optimisme reconfortant, et pas un instant l'auteur ne doute que le Maroc ne doive finir par suivre le sort des deux autres Régences dont l'occupation fut au début aussi difficile. Il ne s'agit, là-bas aussi, que de durer ; tôt ou tard se produira « la détente progressive des prétentions étrangères dans la mesure où elles ne reposeront pas sur des intérêts permanents et actifs ». Les événements ne semblent pas s'être hâtés de donner raison au conférencier depuis le 15 mai dernier, jour où il s'exprimait ainsi, mais enfin rien ne dit qu'il ne finira pas par avoir prévu juste, et d'une des façons qu'il indiquait, « soit par lassitude d'une partie lointaine et ingrate, soit par le jeu de compensations offertes au gré des événements, soit par résignation vis-à-vis d'intérêts nationaux de plus en plus prépondérants ». Toujours est-il que les forces nouvelles de l'autre côté de la Méditerranée sont en plein développement ; dans les deux dernières années, le commerce extérieur de l'Algérie-Tunisie a haussé de 25 0/0 ; il dépasse le mil-

liard, ce qui pour les 6 ou 7 millions d'habitants, presque tous en guenilles, de la région, est plus beau que les 11 milliards et demi de notre commerce à nous autres, 38 millions de Français du continent, et tout fait prévoir que le mouvement ascensionnel va s'accroître dans tous les sens, peuplement comme travail, et exploitation comme civilisation. Mais la situation de la mère-patrie n'est pas fâcheuse non plus, ou du moins ne l'est pas autant que le disent certains pessimistes ; ce chiffre de 11 milliards et demi, très beau en lui-même, est d'autant plus remarquable qu'il y a trois ans encore le total de nos importations et exportations n'était que de 7 à 8 milliards, chiffre où nous semblions bloqués depuis plus de vingt ans, et que, grâce à un ensemble d'heureuses conjonctures (goût grandissant des fils de famille pour les entreprises à l'étranger) et d'habiles mesures (création de l'Office central du commerce extérieur, des attachés commerciaux à nos consulats, etc.), il y a lieu de penser que cette reprise de notre activité économique ne s'arrêtera pas là. Il n'est pas jusqu'à notre agriculture qui ne se montre, au total et en dépit des crises partielles dont la plus grave est la crise viticole, en plein progrès. La masse des produits du sol a presque triplé depuis le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, et ce chiffre seul est une réponse suffisante à des lamentations trop peu courageuses. Sans doute rien n'est parfait, et partout et toujours des améliorations sont possibles ; nos agriculteurs pourraient tirer plus de parti encore de leur terre, comme nos capitalistes de leur argent ; surtout nous devrions tous travailler à remédier à l'infériorité de certains de nos situations ; le manque de houille et de minerais nous fait un devoir de hâter l'aménagement de nos forces hydrauliques ; l'absence de fret lourd nous oblige à des mesures particulières pour favoriser notre marine marchande (et je ne fais certes pas allusion ici aux primes) ; la timidité foncière de nos capitaux devrait être combattue par le développement d'une classe nouvelle de banquiers locaux intelligents et honnêtes, et enfin, ce dont ne parlent guère les conférenciers, MM. Zolla, Charpentier, Allix, de Rousiers, etc., le pays devrait bien se guérir de la diathèse politicienne qui lui vaut le parasitisme tant bourgeois que prolétarien, le gaspillage électoral, l'abus du fisc, le goût du fonctionnarisme, la manie de la centralisation, la sottise du suffrage universel accordé aux indigènes de nos colonies, etc. Il y aurait eu place vraiment pour une dernière conférence sur « la libération antipolicienne des forces productives de la France ! »

## §

Parmi les éléments défavorables de notre situation, il n'en est pas de plus préoccupant que la baisse toujours croissante de notre natalité dont nous entretenons, après bien d'autres, M. le docteur Mange-

not, et pour laquelle il nous propose, sous ce titre **Repopulation**, un remède. Il s'agirait d'allouer aux familles une prime annuelle de 120 fr. pour tout enfant, à partir du quatrième jusqu'au huitième, et depuis sa naissance jusqu'à l'âge de treize ans, et pourvu que le total des salaires de la famille ne dépassât pas 1 franc par tête et par jour, l'année étant fixée à 360 jours. Mais voilà bien des complications ! Cette dernière clause des salaires, toute bien intentionnée qu'elle soit, est pure chinoiserie. Bien préférable, dans le même genre d'idées, est la proposition de M. Paul Leroy-Beaulieu dans *l'Economiste français* du 19 septembre dernier : une prime de 500 francs payée sans distinction pour tout nouveau-né à partir du troisième ; cette somme, donnée une fois pour toutes, constituerait une aide précieuse pour les parents, sans pousser, comme la rente Mangenot, à l'exploitation de la « puériculture » dans le mauvais sens du mot ; elle serait accueillie avec gratitude même par les familles demi-aisées pour qui les frais de couches sont parfois lourds, et permettrait aux familles riches qui la refuseraient à demi fracas, de se faire un brin de réclame dans la presse. Mais que coûteraient ces beaux projets ? Celui de M. Mangenot 200 ou 250 millions que l'auteur propose de faire payer par les bouilleurs de cru, qui seront cuits du coup ; celui de M. Leroy-Beaulieu 150 à 200 millions, pour lesquels il abandonnerait volontiers toutes les autres subventions du budget actuel à la mutualité, aux sociétés ouvrières, à la marine marchande, aux soies, aux chevaux, aux chanvres et lins, que sais-je ! Du moins cette assistance aux nouveau-nés n'aurait pas produit, si elle avait été votée, les scandaleux abus de l'assistance aux vieillards et aux soi-disant infirmes des 36.000 communes ! On peut rappeler d'ailleurs, pour faire plaisir au *Bulletin de l'alliance française* de M. Jacques Bertillon, que ce ne sont pas là les seuls encouragements possibles à la repopulation. Il y a encore les atténuations d'impôts, et dans cet ordre d'idées j'ai plusieurs fois proposé de remplacer le chiffre fixe d'exemption (logements au-dessous de 500 francs) par un taux varié (loyer de 100 francs par membre de la famille) ; les réductions de salaires 20 o/o et 10 o/o pour fonctionnaires sans enfants et à enfants uniques ; les titularisations d'emplois publics réservées aux pères de trois enfants ; les concessions de bourses refusées aux solitaires ; les exemptions de tout service militaire accordées de droit à tout père de quatre enfants ; même les aggravations de taxes successorales frappant les familles de moins de trois enfants au profit des autres qui seraient dégrévées. On le voit, la pharmacie de M. Piot est richement fournie, et il est regrettable qu'on n'essaie pas quelques-uns de ces remèdes, car l'excès des décès sur les naissances constitue un véritable danger national, et le surpeuplement n'est pas à craindre ! M. Novicow vous prouvera qu'il y a place en France pour 10 ou 20 millions

d'habitants de plus, et autant en Afrique. Ceci dit, on peut ajouter, pour jeter un peu de baume sur notre blessure, que la France n'est pas si au-dessous qu'il semble de l'Angleterre et de l'Allemagne, ces deux pays possédant des ressources minières qui leur permettent de faire prospérer deux fois plus de monde que nous, car les peuples aujourd'hui vivent de leur sous-sol bien plus que de leur sol, et d'autre part, qu'il serait très possible que le ralentissement de notre natalité vint de causes physiologiques beaucoup plus que psychologiques, ce qui est, en somme, plus honorable et surtout plus remédiable; il suffirait de quelques mesures bien combinées, et nullement tyranniques, contre l'alcoolisme, la syphilis, et la candide mère des orchites doubles pour que le taux de la natalité remontât soudain sensiblement. Que chacun jette les yeux autour de soi : il verra vite que le nombre des couples fâchés de n'avoir qu'un enfant ou désolés de n'en avoir pas du tout est très supérieur à celui des ménages qui, pourvus de deux héritiers, peuvent être supposés, d'ailleurs à tort parfois, n'avoir pas voulu aller plus loin.

## §

La collection de l'éditeur Bloud, *Science et Religion*, continue à faire une part large parmi ses 500 tracts aux actualités sociales. La question que se pose un professeur à la faculté de droit de Paris, M. Raoul Jay : **Qu'est-ce que le contrat collectif de travail?** est tout à fait à l'ordre du jour. L'entente entre unions ouvrières et unions patronales, très usitée dans les pays anglo-saxons, commence à pénétrer chez nous, et l'on peut espérer, ce qui est presque paradoxal, qu'il en résultera du bien pour les deux co-contractants. Souvent la résistance du patron isolé était, un collègue de M. Jay l'expliquait naguère, preuve de faiblesse plus que de force; il hésitait à accorder seul une concession, tandis qu'une association de patrons sera plus large, tout comme un syndicat d'ouvriers sera moins obtus qu'un travailleur isolé. Les machines de guerre qui semblaient les plus capitalistiques, les trusts, ont produit un relèvement des salaires.

Toujours actuelle aussi la question que se pose le grand député suisse Decurtins : **La Réforme sociale chrétienne et le réformisme catholique**; il y a longtemps qu'on a proclamé que la question sociale était une question morale, ce qui est dire au fond qu'elle est une question religieuse. Proudhon s'étonnait de retrouver la théologie au fond de toute idéologie politique. Il n'est donc pas vain de s'occuper, même au point de vue social, du **Pater, prière des chrétiens**, que M. George Fonsegrive envisage, toujours dans la même collection, surtout au point de vue religieux. Etrange texte sur lequel on dissertera sans fin! Les occultistes ont voulu y voir

l'antique formule des grands initiés, et je me souviens avoir lu jadis dans *l'Initiation* de Papus une explication mystique vraiment ingénieuse de cette admirable prière; mais ne pourrait-on pas en donner aussi une explication historico-économique? Dans tous les cas, il est curieux que le *Pater* soit si peu, n'en déplaise à M. Fonsegrive, « la prière des chrétiens ». Qu'on en fasse l'expérience, et qu'on demande à un d'eux de « composer » une prière synthétique de sa foi, il est à peu près certain qu'il la formulera ainsi : « Seigneur, préservez-moi du péché, gardez-moi de la damnation et accordez-moi le bonheur éternel. » C'est ainsi que le second verset, qui est l'œuvre de l'Eglise, de l'*Ave Maria* contient dans le : *et in hora mortis nostræ* une allusion à la vie future. Or, dans le *Pater* rien, pas un mot de l'enfer ni du paradis. Autre remarque : Un chrétien qui composerait une prière type y insérerait une demande de grâces spirituelles et n'oserait y mettre une requête de biens temporels ; tout au plus si nous admettons qu'on puisse prier Dieu pour la guérison d'une tête chère. Or, dans le *Pater* c'est tout l'inverse. Les trois premières phrases sont non pas une prière, mais une glorification tout à fait, désintéressée de la puissance divine; je ne saurais admettre notamment, comme M. Loisy, que l'*adveniat regnum tuum* fasse allusion à un messianisme juif, à un massacre des Romains. Par contre, les quatre dernières phrases constituent une requête et de but temporel. Je sais bien qu'ici je m'écarte de la tradition, mais cette tradition n'a-t-elle pas incliné le *Pater* dans un certain sens? Sur un point, nous voyons nettement la trace de cette action. L'Evangile de saint Mathieu contient une variante (la seule) de la quatrième phrase : *Panem nostrum quotidianum suprasubstantialem*, qui montre qu'on a voulu (l'Eglise n'a pas suivi) transformer en demande de vertu ou de piété l'humble mendierement de nourriture matérielle. Mais alors qui sait si un peu plus loin il ne faut pas rétablir *tentamentum* au lieu de *tentationem*? D'autant que le *ne nos inducas in tentationem* serait injurieux pour Dieu, si les théologiens, qui expliquent tout, ne venaient pas au secours du fidèle. La seconde partie du *Pater*, antithèse et complément de la première, devient donc ainsi très homogène, et historiquement très claire. L'antiquité avait haleté pendant des siècles sous la terreur de la famine, mère des migrations de peuples, des printemps sacrés, des massacres et des exterminations, et de la dette, cause de l'ergastule, de l'esclavage, et quelquefois de la mort, qu'on songe à la Loi des XII tables. Tout le bonheur pour un contemporain d'Hérode était donc bien là : « Fais que nous ne mourions pas de faim ! Fais que nous n'ayons pas de créancier, dussions-nous n'avoir pas nous-mêmes de débiteur ! Epargne-nous les tentatives vaines, donc récompense nos efforts ! Et enfin épargne-nous la souffrance ! » Peut-être le *Pater* ainsi compris : humble demande

physique et glorieux hymne métaphysique, est-il plus touchant encore. Mais il se peut que je sente le fagot, je m'arrête.

**MEMENTO.** — J.-L. Breton : *Pour le Bloc*, préface de M. Berteaux. Cornély, 3 fr. 50. Je me demande qui diable peut lire les livres de ce genre ! — Du moins le *Guide pratique des impôts* (vérification, comparaison et réclamations) de M. Henri Fayollet, Giard, 1 fr., a-t-il une utilité autre que celle de « l'oison bien dumeté, pourvu qu'on lui tienne la teste entre les jambes ». Un guide de ce genre est plus nécessaire qu'un Bædeker, car le royaume des impôts est de promenade obligatoire et de fondrières croissantes. Le chiffre de nos taxes, qui dépasse cinq milliards (enfoncés les Prussiens !) augmente chaque année de 50, 60, 70 millions. J'avais bien proposé, dans le temps, un excellent moyen d'arrêter ce flux : distribuer aux députés soucieux d'augmenter leurs 9.000 fr. la première année des économies réalisées. Mais maintenant qu'ils ont, et plus simplement, gagné leurs 15.000 fr., il faudrait trouver autre chose. — *L'Evolution sociale et l'action pour la Beauté*, par Jean Canora. Des choses très justes et très bien dites. Ah ! pourquoi les Canora ne sont-ils pas députés, et les J.-L. Breton membres de la « Société pour la protection des paysages de France » ? — D<sup>r</sup> Jacques Bertillon : *les Effets de la simplification des formalités du mariage*. Recommandé à ceux qui déniaient toute efficacité aux textes des lois. L'année 1907, qui s'annonçait, dans ses six premiers mois, comme de nuptialité médiocre, est devenue de par ses six derniers, à partir de la promulgation de la loi Lemire, la plus nuptiale année qui se soit vue depuis 1873 : 8 à 9.000 mariages de plus que pendant le semestre correspondant 1906 !

HENRI MAZEL.

### ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

Encore le bovarysme collectif. — Coïncidences. — Basil Thomson : *The Fijians, a study of the decay of custom*, Heinemann, 10 sh. — A. Vierkandt : *Die Stetigkeit im Kulturwandel*, Berlin, Duncker et Humblot, 5 marks. — N. Webster, *Primitive secret societies*, New-York, Macmillan, Cy., 8 sh. 6. — M. Benhazera, *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, Jourdan. — De Zeltner : *Notes de sociologie soudanaise*, Extr. de *l'Anthropologie*, 1906.

**Encore le bovarysme collectif ?** Ce n'est pas ma faute. Il semble que quand une question spéciale intéresse, pour sa portée générale possible, dans un pays donné quelques chercheurs, sympathiquement d'autres chercheurs, en d'autres pays, s'y intéressent eux aussi. Les coïncidences s'expliquent encore en chimie, en physique, dans les sciences de laboratoire. Car une série de faits ayant été étudiée dans un laboratoire quelconque, et leur signification par rapport à telle ou telle loi reconnue, tous les savants de même spécialité entreprennent, dans leurs laboratoires respectifs, des expériences à propos de ces faits et de cette loi.

Dans les sciences, au contraire, qui traitent de psychologie, ou de sociologie, et pour la philosophie surtout, de telles coïncidences sont au moins étonnantes. Entre M. Max-Anély, médecin de marine, et



Basil Thomson, ancien juge à Fiji, il n'y a eu certainement pas d'influence réciproque possible. M. Thomson ignore absolument les travaux de M. J. de Gaultier sur le bovarysme ; son livre sur **les Fijiens** n'est pas son premier livre ; on lui en doit plusieurs autres, tant d'ethnographie descriptive que romans de mœurs coloniales anglaises. Or, *les Fijiens* est précisément la contrepartie documentaire pure du poème documenté de M. Max Anély, et ni l'un ni l'autre de ces ouvrages n'était destiné *a priori* à fournir des preuves au point de vue philosophique de M. de Gaultier, au lieu qu'en décrivant la civilisation libérienne, c'est précisément une preuve vivante que je cherchais. Il s'est donc fait ainsi, de quatre côtés à la fois, un travail personnel tendant vers un même but, et ceci en quatre localités distantes, sans échange de lettres (je ne connaissais alors M. de Gaultier que par ses ouvrages), ni intentions systématiques.

Le livre de M. B. Thomson est une monographie d'autant plus intéressante que le but de l'auteur (comme l'indique le sous-titre) est de faire comprendre le phénomène auquel il a assisté pendant son long séjour à Fiji : la désagrégation d'une société demi-civilisée bien construite pour les conditions de vie locale sous l'influence d'une civilisation importée en bloc, supérieure à l'autre par sa technique, mais non, sous ses formes d'importation, par sa valeur éthique, intellectuelle ni artistique. Les premiers chapitres décrivent l'évolution politique, les oscillations entre le système indigène et le système nouveau proposé, et que marquent des révolutions, des massacres, etc. Puis vient l'historique des transformations religieuses, la pression missionariste, les résistances des prêtres-magiciens, le recours à la tradition, les essais de réforme en vue de compromis viables, etc. Le plus curieux de ces essais, ce fut en 1886, alors que tous les Fijiens étaient nominalement chrétiens, et que les anciennes croyances et pratiques semblaient totalement oubliées, la naissance d'une « hérésie ». Elle fut l'œuvre d'un Prophète, Ndungumoi ; il identifia deux vieilles divinités locales, deux jumeaux, avec Dieu et Satan, et combina des rites catholiques avec les vieux rites fijiens, qui semblaient oubliés, mais ne l'étaient nullement. On fit descendre Dieu par le ronflement du rhombe, des rideaux, dans le temple, remplaçant les profondeurs insondables des forêts. Mais les femmes perdirent le Prophète, qui fut arrêté et déporté au moment où il allait faire descendre son Dieu sur l'autel. Combien peu d'ailleurs les anciennes coutumes ont disparu, on le verra d'après les descriptions très détaillées qu'en donne M. Thomson, et accompagnées d'excellentes photographies ; son livre est sans conteste l'une des meilleures monographies ethnographiques qui aient paru en 1908.

## §

Voici maintenant un deuxième cas de coïncidence. On sait que ses

recherches ont conduit R. Quinton à formuler une loi de constance biologique; d'autre part, R. de Gourmont travaillait à découvrir, sous la variété des activités humaines, leur constance sous-jacente (d'où le premier mémoire du t. II de ses *Promenades Philosophiques*); dans mes *Mythes et Légendes d'Australie*, j'avais, en prenant un cas relativement simple, recherché comment des institutions différentes entrant en contact, un compromis se forme, et ces compromis se succédant, comment les sociétés durent malgré leurs variations formelles incessantes. L'article de R. de Gourmont me fit écrire un article sur le Progrès de la Civilisation, et M. J. de Gaultier est ensuite intervenu dans le débat. Or, à ce moment même, M. Vierkandt, de Berlin, auquel on devait déjà, entre autres, un livre excellent (*Naturvölker und Kulturvölker*) sur les demi-civilisés comparés aux civilisés, préparait un volume qui a paru il y a quelques mois, intitulé: **la Constance dans les modifications de la civilisation** par transports, emprunts, retours, etc. Il montre tour à tour l'élément de constance dans la vie économique, les mœurs, la langue, la religion et le mythe, l'art, la science; puis dans le développement de la vie psychologique de l'individu; et enfin dans le maintien de la civilisation, le mécanisme de l'acculturation, les besoins généraux, l'action des individus dirigeants, la réalisation du nouveau, etc. Dans le détail, maintes interprétations de M. Vierkandt sont trop simplifiées, et par suite sujettes à discussion. Mais de son enquête, qui porte sur un bien plus grand nombre de points que celle de R. de Gourmont et que la mienne, il résulte que non seulement le fait de constance est établi pour l'évolution des civilisations (ce qui, à la réflexion, était évident *a priori*, sinon les civilisations n'auraient pu ni se former ni se maintenir), mais surtout le rôle exact et le mécanisme de ce facteur commence à pouvoir être défini. Le livre de M. Vierkandt marque ainsi une étape, en ethnographie, et je le signale d'autant plus volontiers qu'il est écrit en petites phrases, à la française, où l'auteur dit avec netteté et précision ce qu'il veut faire entendre.

## §

Autre coïncidence, enfin: un ethnographe de Brême, H. Schurtz, auteur d'une monographie sur les formes primitives de la monnaie, et surtout d'un beau livre sur les formes primitives de la civilisation (Leipzig, Meyer, ill.), avait réuni, pour ce dernier ouvrage, un grand nombre de matériaux, qu'il publia, classés et interprétés peu avant de mourir, sur les maisons communes des garçons et des filles, les classes d'âge, les sociétés des guerriers, les sociétés secrètes, etc. (*Altersklassen und Mænnerbünde*, 1902). En même temps, un étudiant de l'université d'Harvard, M. H. Webster, avait pris pour sujet

de thèse (Sciences Politiques) l'étude des classes d'âge et des sociétés secrètes. Sa thèse acceptée, il se décida à la publier en volume, mais en donnant les faits d'une manière aussi détaillée que possible. Il n'eut connaissance du livre de Schurtz que son manuscrit terminé, et son livre sur les **Sociétés secrètes primitives** parut il y a quelques mois. Les points de vue des deux auteurs sont totalement différents, et les matériaux de M. Webster sont infiniment plus considérables que ceux de Schurtz; son livre est donc préférable à celui de Schurtz pour la documentation; il lui est par contre bien inférieur pour la théorie et les explications générales proposées. Où Schurtz voyait des résultantes de « l'instinct social » ou même de « l'instinct grégaire », M. Webster voit des institutions décadentes, et confond les cérémonies d'initiation à des confréries magico-religieuses avec les cérémonies assurant le passage d'une classe d'âge à une autre. Ces cérémonies ont d'ailleurs été décrites en détail par M. Webster, alors que Schurtz ne leur a guère accordé qu'une place secondaire. Il est malheureusement difficile de discuter davantage ici : la classe d'âge et les sociétés secrètes des demi-civilisés sont des institutions d'une complexité et d'une variabilité dont on ne se fait guère idée, et d'autant plus difficiles à connaître que leur rôle est toujours en dehors de la vie générale, celle que peut observer n'importe quel voyageur; nous sommes presque à leur égard dans la situation où se trouvait un non-initié par rapport aux mystères antiques. On en connaît quelques éléments, mais il faudrait, pour étudier leur mécanisme, réussir à se faire initier soi-même, ou faire initier ses enfants. Je doute que des missionnaires ou des colons s'intéressent assez à l'ethnographie pour se résoudre à un tel « abaissement »; certains ethnographes cependant l'ont fait, tels Howitt, Spencer et Gillen en Australie, Cutlin, Matthews, etc. aux Etats-Unis, et les indigènes leur ont permis de noter détail par détail la séquence des rites, les légendes récitées, etc., et de s'enquérir sur le rôle social de leurs institutions.

## §

Depuis quelque temps, il paraît beaucoup de travaux sur les Touareg; la plupart sont dus à des officiers. Entre tous, celui de Maurice Benhazera, dont le nom révèle les origines, se distingue par la sûreté des renseignements. **Six mois chez les Touareg** suffisent pour apprendre bien des choses sur leur vie matérielle : et c'est elle aussi qui nous est décrite le mieux, avec dessins et bonnes photos à l'appui. Le moment semblerait venu d'une monographie utilisant tous les renseignements déjà recueillis au XIX<sup>e</sup> siècle et depuis peu. Les observateurs se répètent avec une monotonie désolante; et pour un même petit détail de la civilisation matérielle des Touareg, on trouvera une

dizaine de documents, alors que d'autres détails n'ont intéressé personne. La publication de la monographie proposée éviterait ces répétitions et forcerait à faire des observations neuves.

Les **Notes sur la sociologie soudanaise**, de M. de Zeltner, sont tout simplement folles pour tout ce qui concerne les interprétations, et je ne conçois pas qu'une revue comme *l'Anthropologie* les ait insérées telles quelles : il fallait demander à l'auteur de ne publier que ses observations, dont plusieurs sont intéressantes.

A. VAN GENNEP.

### LES REVUES

*La Nouvelle Revue française* : un bel article de M. Marcel Boulenger sur d'Annunzio. — *La Revue* : le Paupérisme juif en Tunisie. — *Les Bandeaux d'Or* : un sonnet obscur. — *La Revue critique* ouvre un concours. — Memento.

**La Nouvelle Revue française** contient dans son premier numéro (15 novembre) une étude du subtil et perspicace M. Arnauld sur le dernier volume de M. Anatole France; de fortes et tendres pages de M. Charles-Louis Philippe *Sur les maladies*; un beau poème classique où la rêverie de M. Jean Schlumberger plane *Sur les bords du Styx*; un conte de M. T.-E. Lascaris : *les Jardins d'Ihratn*, dont le style n'est pas sans saveur. Si j'ai réservé l'article de M. Marcel Boulenger : *En regardant chevaucher d'Annunzio*, c'est que je ne résiste pas au plaisir d'en copier ici un fragment.

Ailleurs, M. Boulenger avait déjà fait justice d'un pamphlet diffamatoire qui a paru cet été contre le grand poète italien. La presse quotidienne a annoncé l'opuscule, comme elle publie l'adresse du lapidaire qui achète au plus haut prix les bijoux des personnes dans la gêne. Quelques revues désintéressées ont pourtant publié le titre de cet ouvrage et commenté sa matière avec indulgence. Il méritait, au plus, l'attention que le badaud prêterait au geste d'un roquet compissant, place du Panthéon, la grille qui protège *le Penseur* de M. Rodin des outrages possibles.

S'il apparaît trop clairement que nul Italien, sans s'exposer à déchoir, ne pouvait réunir en bouquet nidoreux les calomnies et les diffamations répandues contre l'auteur de *l'Enfant de Volupté*, il est bon qu'un écrivain français oppose, à cette vilaine besogne, les raisons de sa gratitude envers l'un des plus justement glorieux parmi les écrivains de l'Europe actuelle :

Les jeunes hommes de notre génération doivent beaucoup à Gabriele d'Annunzio. Il me souvient encore du temps où nous lûmes *l'Enfant de Volupté*. Il y a bien quatorze ans de cela. Certains de nous étaient au régiment, d'autres en sortaient. Ce livre, « tout imprégné d'art », ce véritable bréviaire du dilettante élégant, ce roman dont le héros montait en courses et citait du latin, voire du grec, se battait en duel comme un démon, gravait à l'eau-

forte, faisait des vers exquis, avait tout lu, savait tout, avec cela, s'habillait comme Brummell et ne laissait pas de séduire toutes les femmes, et quelles femmes! — ah ! comment eussions-nous résisté à ce nouveau *Corlegiano* ? Combien d'entre nous, jaloux d'égaliser le merveilleux Sperelli, se sont avec fougue remis à l'étude et promenés éperdument dans les musées ! Gabriele d'Annunzio, on ne l'a pas assez dit, apparut avec son *Enfant de volupté*, comme un incomparable pédagogue. Il a fait croire à des centaines de petits jeunes gens que les grâces de l'esprit n'étaient pas inutiles à quiconque voulait enchanter les femmes et mener dans le monde une vie inimitable. Il fut en quelque sorte le Jules Verne de l'humanisme, de la haute culture et du raffinement intellectuel. Jamais on ne saura combien de collégiens, entre 1894 et 1900, auront mieux soigné leur dissertation ou leur version latine après avoir lu d'Annunzio. Et ne fût-ce que pour cette cause touchante et toute modeste, je voudrais qu'on le louât publiquement, en Sorbonne.

Reproche-t-on à M. Gabriele d'Annunzio d'aimer la vie éclatante, d'agir avec lyrisme, d'étonner un peu ses contemporains captifs dans le filet des habitudes, M. Marcel Boulenger répond, dans un mouvement de jolie verve latine :

Il faut, dans l'intérêt même des choses belles, qu'il existe de bruyants apôtres. La foule est une lourde bête, engourdie, veule, grossière, et toujours prête à briser les statues, à renverser les palais, à ricaner stupidement devant les merveilles que les artistes font naître entre leurs doigts divins. La foule méprise d'instinct ou déteste tout ce qui est noble, élégant ou inutile. Elle ne demande qu'à l'ignorer, qu'à le détruire. Plus les poètes s'enfermeront dans leur retraite et leur jardin secret, plus le vulgaire oubliera que l'on peut rechercher d'autres joies, ici-bas, après manger, boire et dormir. Au lieu que les ardents et les heureux de vivre, ceux qui proclament bien haut : « L'art est une religion, dont nous sommes les dévots, les fanatiques. C'est une vie sublime que de se consacrer corps et âme à créer des chefs-d'œuvre. Prenez bien garde que la Beauté doit avoir sa place dans le monde, et même la première place!... », ces fervents-là frappent l'esprit simple des masses. Le barbare qui les écoute et qui les voit se dit : « Mais quoi ! ceux-ci ne sont-ils pas fous ? Non?... Alors, s'ils ont tout leur bon sens, c'est donc sérieux, cela importe donc, le but qu'ils poursuivent?... » Ils font en somme de la publicité aux Muses et aux Grâces. C'est un travail excellent et fécond. L'œuvre d'un artiste convaincra toujours mieux que l'exemple de sa vie ? Sans doute. Mais l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, éclatante, altière et bariolée, n'existe-t-elle point indépendamment et à côté de sa personne ? Dès lors, que lui reproche-t-on ?

Serait-ce que dans tels ou tels de nos salons parisiens, où l'on traite des belles-lettres avec un éternel sourire, et où l'on songe beaucoup à la croix qu'on aura et aux dîners où l'on pourra se rendre, l'élan presque sauvage du véhément Italien vers les Chimères qu'il pourchasse semble déplacé, choquant ? Assurément. Mais il y a lieu de s'affranchir, quelquefois, et de laisser les salons. Nous connaissons déjà plusieurs « héros littéraires » qui figurent dans la tradition, par exemple « le jeune poète », qui est Mus-

set, « le dilettante », qui est Mérimée, « le curieux », qui est Stendhal, « le dandy », Barbey d'Aurevilly, « le psychologue », Paul Bourget, etc. Nos fils auront « le superbe », et ce sera Gabriele d'Annunzio.

J'emprunterai, enfin, à M. Marcel Boulenger ces lignes heureuses, dignes du poète qui les inspira :

Encore une fois, il a jeté dans le souvenir des hommes plus de merveilles visibles et sensibles que le semeur ne lance de graines dans un sillon. En cet instant même, fermez les yeux et revoyez la Rome adorable du *Piacere*, la figure exquise d'Elena Muti enroulée dans la draperie au Zodiaque d'or ou se jouant, nue, dans la Coupe d'Alexandre, les courses, le duel, et l'enchantement de Schifanoia, avec la mer qui se lamente et murmure, et ce bois sacré où régnait l'Hermès aux quatre fronts, et l'allée des fontaines, et l'escalier que descendait Maria Ferrès, et les arbousiers, et les pins de Vicomile, puis, plus tard, la Ville Eternelle sous la neige au clair de lune, le premier baiser dans les jardins Médicis, et le pèlerinage à la tombe de Shelley...

### §

Ce franc, ce robuste écrivain, Charles Géniaux, traite, dans la *Revue* (15 novembre), du *Paupérisme juif*. Il est bon que l'on écrive, de temps en temps, sur le juif de l'espèce la plus nombreuse : le juif pauvre. Combien de Parisiens antisémites — il y en a beaucoup moins qu'on ne le publie, d'ailleurs! — admettent, quand ils disputent à propos de la nécessité de combattre les juifs, que l'inégalité des conditions fait seulement quelques privilégiés parmi ceux-ci et qu'il y a, dans leur nombre, la même énorme majorité de pauvres que si l'on considère la masse des hommes ? Il faut avoir parcouru le quartier des Archives, à Paris, les environs du port à Amsterdam, le Londres juif, pour avoir une leçon de l'extrême misère d'une catégorie de travailleurs qu'on néglige d'opposer, dans le raisonnement des conversations hâtives et passionnées, aux rares propriétaires des fastueux hôtels de l'Avenue du Bois, du Heerengracht ou des cottages de Bournemouth.

M. Charles Géniaux nous guide à travers la *Hara* de Tunis. Conduits par cet observateur, nous verrons d'étranges spectacles.

Le docteur C..., l'homme dévoué qui, pendant dix ans, a soigné cette misérable population, nous accompagne dans notre première visite et, chemin faisant, nous raconte qu'il n'est pas rare de trouver sept à huit personnes, par petite pièce, couchées sur des planches, ou la terre battue. Il m'affirme que plusieurs millions de ces indigents ne peuvent pas dépenser plus de 0 fr. 80 par jour pour huit personnes, soit deux sous par tête pour leur nourriture. On estime aisé, dans la *Hara*, le jeune homme, instruit à l'école de l'Alliance israélite, qui gagne 50 à 60 francs par mois comme clerc d'avocat, d'huissier ou employé de commerce. Mais ceux-ci appartiennent à la jeune génération, heureuse par rapport à l'autre. Ces Israélites

tunisiens de vingt à trente ans, costumés à l'européenne avec une élégance bon marché, donnent ordinairement quinze centimes par jour à leur famille pour leur pension. Grâce à ces économies sur leur nourriture, ces élégants peuvent parader sur l'avenue de France en bottines et cape, boire un bock allongés sur deux chaises, et fumer un cigare.

— C'est toujours un spectacle stupéfiant pour moi, me dit le docteur G... lorsque j'entre dans un intérieur misérable, de voir, accrochés à des clous, un feutre gris et un complet mieux coupé que le mien. Si je cherchais son propriétaire, je le trouverais allongé, presque nu, dans les guenilles, sous les tréteaux de ses parents infortunés.

Ce passage, je ne l'ai pas choisi par maladresse, mais pour répondre au truisme sur la « solidarité juive ». Le juif, ni meilleur ni pire, est un homme capable d'égoïsme ou d'abnégation, comme tous les autres hommes, selon son individualité.

Nous voici dans la Rue-aux-Oies, « célèbre par ses épidémies de choléra », nous dit l'auteur.

Je passe une porte. Je suis dans un *koultab*, une école. Un rabbin enseigne une douzaine d'enfants qui lui donnent chacun un sou par jour. Il gagne donc 0 fr. 60 pour distribuer sa science. C'est un petit homme cireux, souffreteux, en turban et culotte bleus. Il semble épuisé. Les écoliers, fils de malheureux, sont débiles et, sur leurs figures jaunâtres, leurs yeux de jais, extraordinairement brillants, luisent de fièvre. Dans un coin, sur les briques, une femme ridée est accroupie devant une sorte d'armoire creusée dans le mur : c'est sa cuisine. Sur deux étagères, une vaisselle, qui vaut bien cinq francs, est disposée.

— Regardez ce que j'ai à manger, me dit cet homme.

Il me tend des petits pains arabes couverts d'anis, mais des moisissures blanchissent la croûte amollie.

— On me les vend ainsi deux et quelquefois trois pour un sou. C'est avantsgeux.

— Pourquoi ce rabbin n'essaie-t-il pas une profession plus productive ? Même un métier ? A sa place, j'aimerais mieux m'embaucher comme manœuvre, je gagnerais toujours le triple ? demandai-je.

— Impossible, me répond le docteur. Avant une heure, on m'apporterait cet homme évanoui. Il est incapable de soulever un fardeau. Particularité intéressante : dans l'état de famine perpétuelle de ces misérables, il ne se décharnent pas comme les Indous affamés, mais, au contraire, se bouffissent et deviennent souvent diabétiques. Il y a peu de tuberculose chez eux. La *Hara* anéantirait des Français. Ces indigènes y résistent. C'est presque miraculeux.

... Je demande à la femme du rabbin son âge. Elle ne sait pas. Il n'y a pas d'état-civil. Son mari pense qu'elle doit avoir de vingt-quatre à trente ans. Elle en paraît quarante. C'est l'usure précoce, le front ridé, les joues coulantes et la stupeur des yeux devant un état de misère indéfinie.

Ceci, je le découpe à l'intention de quelque riche dilettante juif épris de littérature, de musique et de beaux-arts, qui pourrait préle-

ver sur ses revenus, en faveur de ses coreligionnaires tunisiens, une fraction de la dîme prescrite par Moïse :

... Dans une autre maison, nous trouvons huit personnes à croupeton sur des dalles. Elles paraissent des statues. La mère, biblique, encore belle, regarde tout le jour devant elle d'un air morne. Soudain, un être bondit dans le clair obscur, ricane, puis court à quatre pattes et va mordre un de ses frères qui le jette par terre d'un coup de coude. C'est un fou. Aucun hospice ne veut l'accepter. Le père, un porte-faix, gagne parfois cinquante centimes dans sa matinée. Deux fils, les aînés, sont apprentis savetiers. Ils vivent de bouillon aux herbes salées et d'un peu de pain.

Dans une chambre contiguë, nous découvrons sept personnes, quatre étendues sur un lit, tête à pieds, les trois autres adossées à la muraille. Pas un vêtement de rechange dans l'armoire. La pièce voûtée paraît une chapelle funèbre.

— Je suis cirure de bottes, m'annonce le locataire de ce taudis. Mais voici l'été qui me ruine. Les promeneurs ne font plus frotter leurs souliers.

Au-dessus de sa tête, — c'est un vendredi, — brûle une veilleuse pour avoir du feu le samedi. C'est le côté sacré de cette misère et, dans cette pièce souterraine, cela donne l'impression des catacombes. Ses malheureux enfants couchés n'ont pas même eu la curiosité de se relever afin de nous examiner. Ils économisent leur force, ils n'ont rien pour la remplacer.

M. Charles Géniaux ajoute :

... Les gens de la *Hara* exagèrent leur misère, m'ont dit des fonctionnaires. Il ne faut pas juger avec notre mentalité française. Ils ne souffrent guère. Ils n'ont pas notre sensibilité. Ils sont secourus. Beaucoup se livrent à de petits métiers qui leur donnent au moins le nécessaire. Certainement, il y en a d'une gueuserie déplorable, mais faites attention aux généralisations.

Il complète cette remarque par la note ci-après :

Pas un seul des administrateurs auxquels je fais allusion ne connaît la *Hara*. Lorsque je leur exprimais mon horreur, ils s'écriaient en riant : « Eh bien ! Voilà des pages réalistes pour votre prochain roman. »

Ces pauvres sont-ils abandonnés de toute assistance ? M. Edouard Drumont lui-même ne le voudrait pas ! M. Charles Géniaux nous renseigne ainsi :

Un Israélite tunisien d'un cœur admirable a pensé qu'il ne suffisait pas de sauver de la mort de faim les indigènes perclus, mais qu'il était aussi utile d'aider les valides. Comme il n'ignore pas la situation budgétaire de ces coreligionnaires : colporteurs, cochers, décrotteurs, revendeurs, etc., il a fondé une cuisine populaire. Moyennant dix centimes, on peut manger un plat de haricots, de lentilles, de pois chiches ou de poisson, pain compris. Moyennant cinq centimes de plus, on peut demander du bouillon et de la viande. Mille portions sont déjà débitées chaque jour. A l'entrée, un agent indigène délivre des bons de un et deux sous. On les présente au guichet de la cuisine en annonçant un plat à son choix. Le menu est écrit



dans la salle, garnie de bancs et de tables, où l'on peut consommer. La boisson est toujours de l'eau. Une quête de 8.000 francs a permis la création de cette cuisine populaire. Au premier étage, on a installé un asile pour vieillards célibataires ou veufs. Une vingtaine de malheureux y vivront proprement et confortablement.

Ce qui est tout à l'honneur de cette fondation israélite, c'est qu'on admet indistinctement à la cuisine populaire les Français, les Musulmans ou les Italiens. Lorsqu'on pense que la France n'a pas aidé à la fondation de l'hôpital juif et qu'on refuse dans les autres hôpitaux les malades de cette confession, on doit y voir un noble exemple de tolérance.

## §

Je cueille dans les **Bandeaux d'Or** (fascicule VII de la 2<sup>e</sup> série) le sonnet que voici. L'auteur en est M. P.-J. Jouve et il date son poème de l'année 1907. On a publié, depuis vingt ans, mainte pièce analogue. Il n'est pas sûr que l'auteur en sache lui-même le sens :

## SONNET A THELA

Le transparent pistil aigu  
renversé du souffle au silence  
d'un cou riche d'adolescence  
sera sa vie dans mes doigts nus.

Et les mers évanouissantes  
monteront des dunes amies,  
pierres tombales endormies  
où parlèrent les hiérophantes.

... Aux chairs jointes les vies étouffent  
un blanc fermail, dont les yeux s'ouvrent  
au triste abandon de sa hanche.

Sous la mémoire des cheveux  
ne vois-je pas les cils des yeux,  
des mots de nuit aux lèvres blanches ?

## §

**La Revue critique des idées et des livres** (10 novembre) ouvre un « concours pour la rédaction d'un manuel d'histoire de France enfin conforme aux exigences du patriotisme français ».

Les concurrents ont jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre 1909 pour écrire un volume in-16 d'environ 350 pages. Les prix ou mentions absorberont 9.500 francs ainsi répartis : un prix de 3.000 fr. ; six indemnités, la première de 1.500 fr., les autres de 1.000 fr.

## §

**MEMENTO.** — *La Grande Revue* (novembre). — Lysis : contre l'obligarchie financière en France.

*La Revue hebdomadaire* (21 novembre) publie « Colette Baudoche : histoire d'une jeune fille de Metz ».

*La Revue de Paris* (15 novembre). — \*\*\* « L'Allemagne et la guerre ». « Les romans nationaux de Clara Viebig », par M. Maurice Muret.

*Le Correspondant* (10 novembre). — Lettres inédites de Barbey d'Aurevilly.

*Revue bleue* (21 novembre). — « Souvenirs autour d'un groupe littéraire », par M<sup>me</sup> Alphonse Daudet.

*La Revue du Mois* (10 novembre). — « L'action de la France sur les peintres étrangers », par MM. Marius-Ary Leblond.

*Les Chimères* (15 novembre) contiennent, entre autres, de beaux vers de MM. Vincent Muselli, A. Bertrand, etc...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

### LES JOURNAUX

Comment dorment les cérébraux (*La Chronique médicale*, 1<sup>er</sup> décembre). — La Claque en 1809 (*L'Intermédiaire*). — Du Rostand inédit (*Le Cri de Paris*, 28 novembre).

Est-il vrai que les « cérébraux » : écrivains, savants, hommes à travail intellectuel, dorment plus mal, moins, ou plus singulièrement que les autres? Je ne le crois pas, et je ne crois pas non plus que la distinction « cérébraux » ait la moindre valeur scientifique. Le comptable exécute un travail cérébral, tout comme le philosophe ou le romancier, et un travail de nature à lui causer souvent de vives préoccupations. L'épicier qui fait sa caisse fournit un travail cérébral, tout comme le poète qui cherche ses rimes. La noblesse d'un travail n'en change point la nature physique, et tout travail « de tête » est un travail physique aussi bien que cérébral. Il y a des hommes de lettres qui dorment peu ou mal; il y en a qui dorment fort bien, mieux même que le commun des hommes. D'où cette autre conclusion que le travail cérébral n'a sans doute que fort peu d'influence sur la qualité ou la quantité du sommeil. Il y a, en effet, contre-partie, des hommes dont le travail cérébral est des plus modérés et même nul, et qui dorment très mal. On ne sait pas ce que c'est que le sommeil, ni quels rapports ce phénomène peut avoir avec le cerveau. Les plantes dorment, qui n'ont, je pense, ni cerveau, ni système nerveux. Sans doute une extrême fatigue cérébrale rend le sommeil difficile ou agité; mais une extrême fatigue purement musculaire produit les mêmes effets.

Il n'en est pas moins intéressant de savoir comment dormaient les grands hommes « de tête ». On verra, par la citation suivante, tirée de la toujours pittoresque *Chronique médicale*, que plusieurs d'entre eux avaient su discipliner le sommeil :

RICHELIEU se couchait à onze heures du soir, et, après avoir dormi trois heures, il se levait pour écrire, dicter ou travailler; puis il se recouchait, ordinairement, de six à huit heures. Alors c'était le lever d'étiquette.

LEIBNITZ, travaillant parfois pendant trois jours et trois nuits, sans pren-

dre aucun repos, constitue un type trop exceptionnel pour qu'il y ait à craindre que son régime trouve de nombreux imitateurs (1).

BOERHAAVE a conté qu'après s'être fortement appliqué, pendant quelque temps, à méditer du matin au soir sur une chose importante, il éprouva une insomnie qui ne dura pas moins de six semaines.

L'exemple de BOSSUET, travaillant une partie de la nuit, pendant dix-sept ans, est de ceux qu'il importe d'autant de combattre que sa conduite semble plus raisonnée.

« Aussitôt qu'il fut évêque de Meaux, et qu'il se vit, après l'éducation de M. le Dauphin, dispensé de résider habituellement à la cour, Bossuet prit l'habitude d'interrompre son sommeil et de se relever pendant la nuit. Pour en avoir la facilité, il faisait toujours placer, à portée de lui, une lampe allumée pendant toute la nuit ; il était fidèle à cet usage, même en voyage. Après son premier sommeil, qui était de quatre à cinq heures, il s'éveillait naturellement, sans effort et sans inquiétude. Il se relevait également l'été et l'hiver pendant les froids les plus rigoureux. Il se couvrait de deux robes de chambre l'hiver, s'enveloppait jusqu'à la ceinture dans un sac de peau d'ours ; il récitait alors *matines* et *laudes*... S'il se trouvait ensuite la tête libre, il se mettait à son travail ; tout était disposé dès la veille autour de lui, son bureau, son fauteuil, son sac de papiers, ses plumes, son écritoire, ses portefeuilles et ses livres rangés sur des sièges à droite et à gauche de son bureau. Il poussait ce travail aussi loin que sa tête pouvait le soutenir, une, deux et quelquefois trois heures ; mais il avait toujours l'attention de le quitter aussitôt qu'il se sentait trop fatigué ; il se replaçait ensuite sur son lit et reprenait son sommeil avec la même facilité que s'il ne l'eût pas interrompu ; il réparait sur la matinée le sommeil qu'il avait perdu pendant la nuit. Il suivit constamment ce même régime de nuit, depuis 1682 jusqu'en 1699, époque à laquelle il eut un érysipèle qui l'obligea d'apporter quelque changement à ses habitudes (2). »

Cet érysipèle, rapporte le même biographe, tourmenta cruellement Bossuet durant cinq longs mois, et couvrit pendant ce temps une grande partie de son corps. Ces cinq mois passés, il voulut recommencer ses travaux de nuit ; ses médecins s'y opposèrent. Ils n'avaient que trop raison, car Saint-Simon, qui rapporte les mêmes faits, sans atténuer les torts hygiéniques de Bossuet, avoue « qu'il travaillait parfois jusqu'à six, sept ou huit heures du matin, emporté par son abondance et sa matière » !

M<sup>me</sup> du CHATELET passait presque toutes les nuits sans exception à travailler. Elle se levait à 9 ou 10 heures du matin, parfois même à 6 heures, quand elle s'était couchée à 4, ce qu'elle appelait « se coucher au chant du coq (3) ».

Si nous arrivons à des temps plus modernes, nous constaterons que BYRON ne pouvait dormir de la nuit, après une soirée surtout agréable, ce qui contribua à le dégoûter du monde.

(1) On rapporte que l'algébriste VIÈTE fut trois jours sans manger et trois nuits sans dormir, par l'excès d'application qu'il mit à reconnaître un chiffre que le cardinal Richelieu voulait absolument découvrir. (Cf. *De l'Hygiène des Gens de lettres*, par Etienne BRUNAUD ; Paris, 1819, p. 335.)

(2) DE BAUSSET, *Vie de Bossuet*, t. II.

(3) *Lettres de M<sup>me</sup> de Graffigny*.

GIRODET ne peignait que la nuit; « souvent il se couchait à 3 heures du matin et à 7 il n'avait pas fermé l'œil : sa main se reposait, son imagination allumée peignait encore (1). »

Le naturaliste LACÉPÈDE ne dormait que quatre heures environ, d'abord de 9 à 11 heures du soir, puis de 3 à 5 heures du matin.

LITTRÉ se couchait le plus souvent à 3 heures du matin, pour se lever à 8.

On pourrait multiplier les exemples, mais à quelle conclusion aboutirait-on? A celle-ci, peut-être, que ceux qui ont une méthode de travail peuvent parfois obtenir une certaine régularité dans le sommeil, comme dans les autres fonctions, mais que c'est déjà un signe de bon équilibre organique de pouvoir précisément s'astreindre à cette discipline. On ne saurait donc ériger en règle générale ce qui n'est qu'une heureuse exception.

### §

La claque, comme le reste, a beaucoup augmenté de prix. En 1809, comme on va en juger par un document publié dans l'**Intermédiaire** par M. Grasilier, elle n'était déjà pas pour rien. Le chef de l'entreprise était un sieur Leblond :

Leblond recevait des bijoux, de l'argent et même des pensions.

Dupaty lui fait une *pension d'un louis par mois*, pour faire applaudir Mme Belmont. Il lui a donné dix louis pour soutenir sa pièce de *Mademoiselle de Guise*, deux louis pour son *Hussard noir* et un louis pour *Ninon*.

Le succès de *l'Assemblée de famille* a été assuré par 25 louis que M. Riboutté a donnés à Leblond. Cette pièce a coûté à l'auteur 15 louis de plus offerts au sieur Ledoux, autre chef de cabale, et acceptés par lui. Ce Ledoux a, comme Leblond, 50 hommes toujours prêts pour ces sortes d'affaires.

M. Bouilly a payé un louis pour sa pièce de *Cimaroza*. Il en a donné deux pour celle de *Françoise de Foix*.

M. Saint-Just, auteur du *Nègre par amour*, s'est contenté de promettre 3 louis.

Pour faire valoir sa pièce de *Lina*, M. Saint-Cyr a donné deux cents francs; il y avait en outre pour le chef de la cabale 12 fr. par représentation.

MM. les compositeurs de musique étaient moins généreux. M. Nicolo, auteur de la musique de *Cimaroza*, n'a donné qu'un louis pour soutenir cette pièce.

Gavaux ne donnait que six francs lorsqu'on jouait les siennes.

Sollier promettait et ne donnait rien.

Les autres ne contribuaient que de leurs billets, mais cette manière de payer les services de Leblond ne lui était pas moins avantageuse, car de 40 billets qu'il recevait il en vendait la moitié au rabais.

Les acteurs lui payaient également rançon. Mlle Georges le comblait de cadeaux.

Mlle Emilie Levert savait aussi récompenser le talent de Leblond; elle lui

(1) RÉVEILLÉ-PARISE, *Hygiène des gens livrés aux travaux de l'esprit*.

donnait six louis pour ses débuts et n'était pas plus réservée avec lui que M<sup>lle</sup> Georges. Elle lui a fait présent aussi d'une chaîne de montre en or, et tous les gens de ce chef des succès étaient à son service.

Une montre d'or a valu à M<sup>lle</sup> Bourgoïn le même avantage.

Martin et Elleviou faisaient chacun une rente d'un louis par mois à Leblond.

M<sup>me</sup> Belmont le payait par les mains de M. Dupaty.

M. Richardy ne donne pas moins de 60 fr. par mois.

Les applaudissements donnés à l'Opéra à Nourrit chaque fois qu'il paraît sont fixés à 4 fr. ; ceux donnés à M<sup>me</sup> Ferrières et à M<sup>lle</sup> Bigotini coûtent 12 à 15 francs et M<sup>me</sup> Mosca a aussi payé 12 francs chaque fois qu'elle a chanté à l'Opéra Buffa.

Tels étaient les revenus de Leblond.



**Le Cri de Paris** cite quatre vers inédits de *l'Aiglon*, coupés à la scène, mais qui méritent de passer à la postérité. C'étaient les dernières paroles de Flambeau :

Oh ! non, je ne suis pas le séraphin Flambeau,  
Ce n'est pas assez grand, ce n'est pas assez beau.  
J'entre en tambour-major dans la danse macabre...  
Je grandis, je deviens archange candélabre...

(*Il meurt.*)

R. DE BURY.

### LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DES ARTS : *Kaatje*, pièce en 4 actes, en vers, de M. Paul Spaak (24 novembre). — THÉÂTRE ANTOINE : *Les Vainqueurs*, pièce en 4 actes, de M. Emile Fabre ; *Le Masle*, pièce en 2 actes, de M. Sacha Guitry (25 novembre). — THÉÂTRE DE L'ŒUVRE : *Au temps des Fées*, conte en 2 parties et en vers de M. Jacques Blanchard ; *Elektra*, drame en 2 tableaux, de Hugo de Hofmannsthal, adaptation française de MM. Paul Strozzi et Stéphane Epstein ; *le Jeu de la Morale et du Hasard*, un acte, de M. Tristan Bernard (26 novembre). — ODÉON : *Héloïse*, drame en 5 actes et en vers, de M. Mario Prax, lecture publique par l'auteur (28 novembre). — Memento.

Il serait étrange qu'un poète belge, inconnu hier à Paris, eût d'emblée, au théâtre des Arts, remporté, avec sa pièce en 4 actes, en vers, **Kaatje**, un succès certain et légitime, si, tout d'abord représentée au théâtre du Parc, à Bruxelles, elle ne s'y était assurée une renommée enviable, dans une suite inattendue de représentations relativement nombreuses. Le talent de M. Spaak, très personnel et très nouveau, est fait, en premier lieu, d'une puissance toute spontanée d'émotion douce et contenue. Sans doute, à examiner de près sa pièce, on trouverait le thème un peu tenu pour en justifier le développement en quatre actes, si courts, si concentrés qu'ils soient ; les péripéties n'évoluent guère et ne constituent, à proprement parler, qu'une suite de quatre tableaux : qu'importe, si le charme du dialogue et des sen-

timents qui y sont exprimés captive l'attention de l'auditeur, si la séduction du milieu, des costumes, du décor, retient son imagination, s'il s'enchant, durant deux heures, de la beauté du rythme et de la couleur ?

Des tableaux intimes et familiers de Steen, dans sa jolie manière discrète et distinguée, de Ter Borch, de Brekelenkam, de Frans Van Mieris, ont pris vie à nos yeux : voici le costume sévère du père tout vêtu de noir avec son grand col de linge blanc, et sur ses longs cheveux gris son chapeau à larges bords et de forme profonde, voici le costume noir et sévère de la vieille mère avec sa coiffe blanche nette et sans plis ; le costume élégant du jeune peintre, les costumes aux couleurs gaies de la jeune fille, et ses bonnets de dentelle fine et ses manteaux de soie bordés de fourrure. Cependant, le décor ne varie pas : c'est toujours la pièce enluminée du reflet des cuivres, avec l'horloge et le feu du foyer, la haute cheminée, la cage où chante le canari, quelques fleurs bien fraîches, et les fenêtres d'où s'aperçoivent à perte de vue les prairies, les polders, les moulins aux ailes tournoyantes sous l'immense ciel de nuages.

Plus qu'en ces maisonnettes qu'entretient avec ferveur et que pare coquettement le goût soigneux des femmes simples et bonnes, nulle part l'existence n'est aisée et tendre à la fois. On y travaille dans le calme, on y goûte un repos introublé, on y jouit d'un bonheur paisible et durable. Que, dès son enfance élevé dans cette atmosphère toujours égale et peut-être un peu trop circonscrite, un artiste, dont l'esprit s'éveille à l'enthousiasme des choses éternellement grandes et superbes, n'en comprenne pas sur-le-champ toute la pénétrante et foncière magie, et qu'il ait le désir de s'évader vers les régions de fervente liberté, de fièvre et d'audace, n'est-ce point, selon le point de vue adopté par l'auteur, chose à la fois louable et nécessaire à sa formation personnelle ? Il faut, au début d'une destinée d'amour et d'orgueil, tendre à tout connaître, à tout êtreindre, même, de façon plus pratique, à tout s'assimiler, à se modeler au gré des maîtres et des exemples qu'ils ont laissés. Mais, au retour, lorsque le temps est venu de se recueillir, de comparer ses moyens propres aux ressources dont l'intelligence a été puisée chez les autres, il convient, pour se montrer fort, qu'on rejette le vain fardeau, l'entrave imbécile de ce qui ne s'est pas fondu, amalgamé aux naturels élans de son tempérament enfin découvert, qu'on oublie et qu'on renie le déchet désormais accablant des petites recettes, des pratiques mensongères, foraines et erronées.

Telle avait été déjà la signification du premier recueil de vers de M. Spaak, *Voyages vers mon Pays*, telle la signification qu'il a voulu enclorre dans la fable de *Kaatje*, et que beaucoup n'ont pas consenti à y voir. Ils ont cru à une sorte de mesquine célébration

apparemment nationaliste ou régionaliste des formes que conservent encore la vie et l'art en Hollande et en Flandre, en opposition à ce qu'elles sont, ou ont été, dans les pays latins, en Italie, et, sans doute, en France aussi. Mais l'idée de M. Spaak est si peu celle qu'on lui prête qu'à diverses reprises, dans sa pièce, il fait l'éloge du climat, des paysages de Rome, de Florence, de Venise, qu'il exalte la peinture des maîtres de là-bas, qu'il célèbre les noms de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard, et, parmi les noms flamands qu'il magnifie, choisit ceux de Frans Floris et de Rubens qui en Italie se sont formés.

Au surplus, toute cette thèse, en réalité, n'arrête que parce qu'on en a dénaturé les tendances et la portée. Ne suffit-il plus, en vérité, qu'une pièce en vers nous enchante, nous ravisse et nous émeuve? Le sujet, n'est-ce point le drame qui s'est déroulé dans la maison, d'où, malgré les pleurs de la mère, de la douce et frêle cousine, malgré la résignée tristesse du père, Jean s'est enfui pour apprendre son art en Italie, quand, avec la femme fière et chérie en qui sont figurées les illusions d'un savoir étranger qui croirait déchoir s'il comprenait à son tour et s'il s'assouplissait, rentré à son foyer natal il ne peut plus s'y retrouver et s'y rejoindre, quand, trop de choses grandes et admirées aveuglant ses simples regards, il ne voit plus la beauté de la plaine aux changeants horizons, il ne sent plus la chaleur apaisante des vieilles affections qui l'entourent, quand il s'agite dans la torture angoissante du doute, de la crainte et du désespoir? Mais, indomptée, Pomona, la Romaine, ne peut s'accoutumer à l'incessante succession de la neige, de la pluie et du brouillard; Jean ne veut pas la suivre, elle fuira seule, déterminée par le premier chant par hasard entendu de sa belle langue maternelle; et Jean, le cœur brisé, s'effondrerait dans l'anéantissement des regrets stériles s'il n'était réveillé à l'ineffable beauté de vivre et de vouloir par les accents émus de la voix de Kaatje qui célèbre, avec une douceur innocente, le charme des saisons, la gloire du travail familial, quotidien et diligent.

L'opposition des deux femmes, est, par l'apparence du physique, par la forme des talents, incarnée incomparablement dans les deux actrices, M<sup>lle</sup> Derives, fraîche, tendre, blonde et souriante; M<sup>lle</sup> Vera Sergine, brune, altière, superbe et éloquente. Les rôles du père et de la mère sont fort bien tenus par M. Durec et par M<sup>me</sup> Gina Barbieri.

### §

Un rêve exotique et lyrique à peine a retenu notre enchantement; M. Emile Fabre, d'un geste brusque, nous ramène dans des milieux habituels et d'aujourd'hui. Que sont-ils, les **Vainqueurs**, que le Théâtre-Antoine nous désigne? Ces hommes envieux, ces hommes célèbres, ces hommes exaltés et qu'on redoute, dont l'universelle lâcheté

accepte, en les louant, la honteuse et stupide domination, mais qui trébuchent au moindre obstacle, et que la foule piétine dès qu'ils ont trébuché. Quelle idée à travers la vie a soutenu, a guidé *le vainqueur*, en qui s'incarnent les vainqueurs, ce Pierre Daygrand, qu'on nous montre à la veille du triomphe définitif, et sûr de triompher? Parvenir! Ah, oui, *parvenir*, cette pauvre chose, qui est le mobile universel des efforts (c'est-à-dire du cabotinage) humains, *parvenir*, en accomplissant peut-être par hasard des actions courageuses, grandes, transfiguratrices, mais en acceptant de louvoyer dans la fange afin de ne pas déplaire, *parvenir*, c'est-à-dire être hausse sur le pavois par le consentement unanime des intérêts, des médiocrités et des appétits; *parvenir* et, à l'aide des complaisances louches et nécessaires, se maintenir en dépit des convoitises qui guettent!

Dans *la Vie Publique* déjà M. Fabre, avec la même ardeur loyale que dans *les Ventres Dorés* il sut dénoncer les misérables mystifications de la puissance financière, s'était bravement attaqué au hideux monde politique contemporain. Cette fois, sa vigoureuse satire, conduite avec la sagesse d'une hautaine impartialité, frapperait exemplairement, si le prétexte sur lequel évoluent les péripéties du drame, pour vraisemblable qu'il soit, n'était par lui-même d'apparence exceptionnelle, au point que l'auteur s'est vu contraint à de longues explications justificatives qui en amoindrissent l'effet et la force, et ramènent à l'intérêt particulier ce qui aurait pu rester une vérité générale.

Que manque-t-il à Pierre Daygrand, qui, parti de rien, sans fortune, pauvre avocaillon de province, a conquis, par son intelligence, par la force de son éloquence, par sa scrupuleuse probité, une situation admirable au barreau parisien, une situation prépondérante à la Chambre des Députés, où il représente un arrondissement du Nord? A la veille de l'interpellation qui va le faire demain garde des sceaux, quand il défend devant les tribunaux les intérêts d'un riche seigneur sicilien, il n'a pas pris la peine de s'enquérir, sinon superficiellement, de l'existence réelle de son client! Voici qu'il est la victime de son étourderie: l'existence du comte Firmiani est purement illusoire, forgée par son adversaire apparent, qui a besoin qu'on y croie pour égarer et retarder les poursuites de ses créanciers. Daygrand, avocat subtil et délicat, ne s'est douté de rien, dans cette supercherie à laquelle inconsciemment il a prêté les mains. Il accepte que le comte, engagé dans un procès considérable, n'ait pas jugé utile de se déranger depuis dix-huit mois qu'il dure, que le loup-cervier n'ait appelé, pour sa défense contre un adversaire entre tous redouté au barreau, que le concours d'un petit avocat à ses débuts et aisément pulvérisé par la dialectique persuasive d'un confrère illustre. Et voici que le scandale éclate, voici qu'on a percé à jour la



fraude et le traquenard, et Daygrand est, par les journaux du ministère qu'il se propose de renverser, accusé de connivence, calomnié et avili à plaisir. Il se redresse sous l'affront, il refoulera le torrent de honte et de scandale. Et il développera victorieusement à la tribune demain son interpellation vengeresse, et il tombera ses adversaires du gouvernement, et il réalisera enfin cette ambition suprême, de faire sentir à son pays asservi le poids entier de sa sottise et de son orgueil.

Mais le fait que Firmiani n'existe pas lui est, soudain, confirmé, à n'en pouvoir cette fois contester l'évidence, par son propre adversaire, par le brasseur d'affaires sans scrupules, par Redan lui-même ! Et c'est une des scènes les mieux menées de l'ouvrage. Le sans-gêne cavalier, le cynisme narquois et fanfaron du chevalier d'industrie soulèvent des réveils de la conscience, un sursaut de scrupules, un élan de révoltes chez l'avocat, mais l'autre le tient dans sa serre, et, sans s'être formalisé d'être traité comme il convient, lui présente froidement l'alternative où il se trouve réduit : ou avouer, et, par ce niais aveu, ruiner sa réputation, perdre toute chance de devenir ministre, ou lever le front, déclarer dédaigneusement que Firmiani existe, le prouver en versant aux mains des créanciers de Redan de quoi les désintéresser. Après avoir été joué par lui, s'abaisser à être son complice. Daygrand s'indigne, recule, hésite et cède. Mais où trouver cet argent ? parbleu, et malgré l'amertume et le dégoût, poussé par son genre, le docteur arriviste René Dreyer, par son ami Claude Jesselot, qui sacrifie (malgré l'intérêt qui les y pousse, avec une obstination un peu excessive pour être vraisemblable) le peu qu'ils possèdent au succès de cette combinaison, — chez un ancien camarade, Leprieur, banquier immensément riche, disparu de son cercle intime depuis longtemps. Or, le fils de Daygrand apprend que cette démarche va être faite, et il tente de l'empêcher, car il a lu le filet paru dans *le Pamphlet*, qui accuse Daygrand d'avoir, à son arrivée à Paris, profité des bienfaits de Leprieur au prix des faveurs consenties par sa femme. Ah ! comme le père se redresse, ricane et riposte : pour une si misérable, si inadmissible calomnie, il perdrait le fruit des travaux de sa vie, allons donc ! quelle dérision ce serait d'abdiquer ainsi devant la meute. Non, il ira ; mais à ce moment M<sup>me</sup> Daygrand survient, qui est, en secret, allée trouver le banquier, et elle a obtenu, sur cette seule visite, la somme convoitée ; alors Daygrand ne doute plus, il succombe au désespoir, il s'effondre et se résigne à subir les conséquences d'une résolution honnête : il avouera !

En même temps, le groupe politique auquel il appartient se réunit, inquiet : on ne peut mettre en avant le nom d'un homme pour le moment sali de telles accusations ; un de ses bons amis est délégué pour faire comprendre à Daygrand qu'il ne peut, dans les circons-

tances actuelles, porter le poids de l'interpellation, qu'il doit laisser aux mauvais propos le temps de tomber, qu'il doit voyager à l'étranger, y chercher l'apaisement et l'oubli. Dans dix ans on ne pensera plus à cette histoire. Daygrand le pousse à parler, l'écoute en silence, ironiquement, et sa colère réveille en lui la force d'affirmer, de vouloir. Ah ! oui, il parlera, et il confondra ses ennemis, et il repoussera victorieusement l'élan de la calomnie, car Firmiani existe, car Firmiani est là, car Firmiani paie, et voilà son argent !

Dès lors, abaissé à cette collusion infâme, tout lui est permis, tout lui réussit ; le ministère tombe, il est ministre ; sa maison est envahie par les journalistes et les amis qui le veulent féliciter ; mais lui, et sa femme, si vaine et si fière, sentent l'amertume de ce moment cherché àprement pendant leur vietout entière tendue à ce seul but ; et que compte-t-il en effet ? leur fils a provoqué le folliculaire du *Pamphlet*, il se battait ce matin même, il n'est pas rentré, le temps s'écoule, il ne rentre pas. L'anxiété horrible se prolonge et grandit, et coup sur coup les nouvelles parviennent, avec ce ménagement à travers quoi on comprend tout et on redoute davantage : grièvement blessé, Julien Daygrand a été transporté dans une maison de santé ; on veut y courir ; on téléphone : il est mort !

M. Fabre, avec ses qualités si loyales de force plutôt que d'adresse, a dépeint ce monde, séduisant et boueux, de nos vainqueurs. Les situations sont empoignantes, émouvantes, et le caractère principal, avec ses hésitations, ses soubresauts, ses rancœurs, ses poussées impérieuses d'orgueil, établi magistralement ; les caractères qui l'entourent développés, en second plan, selon leur importance, sans pitié, sans défaillance. Le dialogue, souvent puissant, manque de charme, de séduction, mais mieux vaut encore cette langue de théâtre, traditionnelle, renfermée, lourde, que l'éclat des faux brillants, la séduction passagère du clinquant.

Dire que M. Gémier, dans ce rôle d'ardeur, de force, a été égal ou supérieur à lui-même, c'est ne rien dire, puisqu'à chacune de ses créations on ne peut dire autrement. Je me demande parfois si M. Gémier existe, ou si l'on ne cache pas sous ce nom imaginaire un personnage réel que, par un artifice de magie, nous voyons vivre un instant de sa vraie vie, devant nous, dans son milieu. Je suis certain que M. Gémier n'existe pas. M. Pierre Daygrand a vécu devant nous, à son insu sans doute, sa vie de fièvre, d'ambition basse et hautaine et d'anxiété. Il est secondé à merveille par l'incomparable M<sup>me</sup> Cheirel, par MM. Janvier, Colas, Maxence et Clasis.

Une agréable et par instants très fine bouffonnerie de M. Sacha Guitry, *Un Mufle*, délicieusement jouée par l'auteur, par M<sup>me</sup> Charlotte Lysès, A. Lavigne et par M. Clasis, terminait ce spectacle. M. S. Guitry a beaucoup la nature d'esprit des plus prestigieux

clowns américains : quand il semble naturel que d'un fait un autre fait découle à l'évidence, c'est pour lui précisément, sans ostentation, avec simplicité, le seul qui ne puisse pas se produire ; dans le comique traditionnel, en présence de l'inattendu, l'acteur ou le personnage de la comédie demeure ahuri ; ici l'inattendu est son élément naturel, il ne s'en aperçoit jamais ; l'ahurissement est pour le public.

## §

Après une attentive étude des eschyliennes *Choéphores* et de *l'Electre* d'Euripide, M. Hugo de Hofmannsthal, en serrant de plus près le texte de *l'Electre* de Sophocle, a composé en allemand son *Elektra*, drame en deux tableaux, que nous présentèrent, au théâtre de l'Œuvre, d'habiles adaptateurs, MM. Paul Strozzi et Stéphane Epstein. De même, naguère, chez nous, Leconte de Lisle condensait, dans les deux actes de ses *Erinnyes*, l'horreur magnifique et émouvante de l'antique trilogie. Malgré de si grands exemples, cet exercice, où se complaisent bon nombre des meilleurs poètes modernes, apparaît vraiment assez futile. Comment, des chefs-d'œuvre existant, on pourrait nous les donner au théâtre traduits respectueusement, et ils produiraient tout l'effet que peut produire sur une foule ignorante la part de pathétique profond qu'ils renferment, et l'on préfère ne nous offrir de ce pathétique que la part qui en subsiste à travers l'interprétation personnelle d'un poète lettré et récent. Certes, dans le théâtre grec, il y a des éléments locaux et momentanés qui seraient de nature à effaroucher le public d'aujourd'hui ; les préoccupations religieuses diffèrent, maints usages sont abolis ou transformés, leur sens demeurerait impénétrable à la foule. Cela est évident, mais qu'y faire ? et cela justifie-t-il qu'on en dénature la forme et la portée ? Si des traductions intégrales ne pouvaient (et il serait bon de s'en assurer) être supportables à la scène, on en pourrait, du moins, répandre la lecture explicative et commentée.

*Electre*, comme *Agamemnon*, *Clytemnestre*, *Oreste*, les *Euménides*, *Iphigénie* aussi, il vaut mieux peut-être les traiter librement et à sa guise, à la manière du bailli du Rouillet ou même de *Gœthe*, que de s'efforcer de faire passer en nos drames modernes ce que les spectateurs d'à présent peuvent tolérer des textes anciens.

Le souci de M. de Hofmannsthal a été principalement, sans rien amoindrir du caractère farouche et résolu d'*Elektra*, d'introduire dans la conduite du drame un ton de familiarité vraisemblable et aisé. A ce point de vue, la scène introductrice du premier tableau est une assez heureuse trouvaille, mais, par contre (en est-il ainsi dans le texte allemand ? est-ce infidélité, toujours à craindre, de la part des adaptateurs ?), les scènes d'*Elektra* avec *Chrysothemis* et avec *Clytemnestre* sont surchargées d'inutiles développements d'ordre

littéraire qui en entravent, en retardent et en énervent la marche. La puissance héroïque, comme ingénue et spontanée, que met à les interpréter incomparablement l'admirable M<sup>me</sup> Suzanne-Després, restitué au caractère principal qu'une double adaptation du grec en allemand et de l'allemand en français semble avoir singulièrement affaibli et épuisé, toute l'énergie âpre et sauvage des conceptions originales. Elle a fait passer dans l'esprit des auditeurs le frisson d'effroi et d'horreur. Mais il n'eût pas été excessif de la voir mieux secondée dans les autres rôles.

De ces petites comédies aisées et amusantes où M. Tristan Bernard expose, avec toute l'audace tranquille de son ironie, les quotidiennes ignominies entre lesquelles les vivants d'aujourd'hui évoluent nécessairement, **Le Jeu de la Morale et du Hasard**, manquant par trop de mouvement et de prétexte à son action, faute aussi de se terminer de façon plus neuve et imprévue, ne saurait être considérée comme la meilleure. Et pourtant elle débute aussi heureusement que *le Fardeau de la Liberté* ou que *le Seul Bandit du Village*, mais, passé les deux premières scènes, d'exposition précise et à la fois paradoxale, nous sommes trop avertis, nous soupçonnons trop effectivement que l'escroc sera à la fin escroqué et le volé enrichi pour que nous en éprouvions la surprise que l'auteur paraît nous promettre. Mais que de charme original dans ce dialogue alerte, dans l'exposé de ces doctrines de bon sens qui font, dans tout le théâtre de l'auteur, comme il convient, des philosophes avisés et pratiques de ces nécessaires inventifs en qui la sottise sociale ne veut voir que de sinistres malandrins, parce qu'elle en redoute trop pour elle-même l'industriel génie. M. Lugué-Poe a donné au rôle principal toute sa portée, toute l'allure qui convenait; c'est un délicieux acteur comique, ou plutôt, sans aucune charge, ironique et naturel.

Quant au conte de M. Jacques Blanchard, **Au temps des fées**, les vers, parfois bien faits mais peu nouveaux, n'étaient ni maladroits ni ennuyeux. Qu'exiger davantage?

### §

M. Antoine nous conviait, la presse et les poètes, à assister, le samedi 28 novembre, à la lecture, par M. Mario Prax, de son drame en 5 actes, en vers, **Héloïse**. Il nous révéla que le grand obstacle à la représentation de cette œuvre en est le 3<sup>e</sup> acte, où l'on voit, auprès d'Abélard mutilé et couché dans son alcôve, s'introduire, anxieux, agités, curieux, la foule des escoliers, puis, quand il revient à lui, Héloïse avec qui il se désole en une scène déchirante. C'est la partie du drame qui, à la lecture, nous a paru, seule, d'un effet dramatique à peu près certain, grâce au mouvement pathétique qui y règne. Pour le reste, il est écrit, non sans mérite, selon les formules les plus

conventionnelles et les plus consacrées des drames historiques et pseudo-romantiques. L'important est que M. Antoine ait publiquement pris l'engagement de s'intéresser à la poésie et de produire devant son public les œuvres des poètes qui s'y prêteraient, au moyen de conférences, de lectures, d'auditions partielles ou même, peut-être, dans certains cas, de représentations. Volontiers même il adjoindrait à son comité de lecture, lequel, prétend-on, ne fonctionne jamais, un poète qui, évidemment, le déchargerait à l'avenir de la responsabilité des refus. Heureux poètes!

**MEMENTO.** — Comédie-Royale : *En lisant « Sherlock Holmes »*, comédie en 1 acte, de M. A.-R. Breton; *Petite Babouche*, comédie en 1 acte, de M. P. Giafféri; *Feu la Mère de Madame*, comédie en 1 acte, de M. F. Feydeau; *Fraisidis*, opérette en 1 acte, de M. J. Redelsperger, musique de M. M. Lattès (16 novembre). — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Les Révoltés*, drame en 5 actes et 6 tableaux, de MM. Henri Cain et Edouard Adenis (20 novembre). — Grand-Guignol : *Cent lignes émues*, pièce de M. Charles Torquet; *La Première mise*, pièce de M. Léon Frapié; *Nuit d'Illyrie*, pièce en 2 actes, de MM. E.-M. Laumann et Paul Olivier; *Machin fils*, pièce de M. de Morsier; *Une présentation*, pièce de M. Elie de Bassan (21 novembre). — Folies-Dramatiques : *Le Petit Faust*, opéra-bouffe en 3 actes et 4 tableaux, de Crémieux et Ad. Jaime, musique d'Hervé (1<sup>er</sup> décembre). — Ambigu : *La Boscotte*, drame en 5 actes et 6 tableaux, de M<sup>me</sup> Georges Maldague (2 décembre). — Théâtre Michel : *Le Poulailier*, comédie en 3 actes, de M. Tristan Bernard; *Après...* sorte de revue en 1 acte, de M. Sacha Guitry; *Asseyez-vous*, prétexte en 1 acte, de MM. Pierre Mortier et André Mycho (3 décembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

### ART MODERNE

Exposition Maurice Denis (galerie Druet, 20, rue Royale). — Exposition Jean Puy (galerie A. Vollard, 6, rue Laffitte). — Exposition Van Dongen (chez MM. Bernheim, 15, rue Richepanse). — Exposition Georges Braque (galerie Kahnweiler, 28, rue Vignon). — VIII<sup>e</sup> Exposition de la Société des Peintres-Graveurs français (galeries Durand-Ruel, 16, rue Laffitte). — Exposition de pointes-sèches et de sanguines de M. E. Lequeux (galerie d'art décoratif).

Faut-il résister au charme de **M. Maurice Denis**? C'est un compositeur d'une rare intelligence, un exécutant d'une extraordinaire habileté. Aux premiers pas qu'on fait dans cette grande salle toute pleine de ses œuvres, on subit comme un enchantement. Formes et couleurs, tout sourit pour nous séduire; et c'est la grâce d'un esprit élevé qui nous tente. Il est moderne profondément, c'est-à-dire chrétien et païen tour à tour, mystique et sensuel tout ensemble. Et si riche, sans profusion de matières précieuses! Si savant, sans prétentions apparentes, sans offensants abus de virtuosité! Ne devons-nous pas admirer en lui un artiste très complet? Ne voyons-nous pas qu'entre tous les jeunes, ou à peine leur aîné, il a été le premier

délégué, par la chance complice du talent, pour les représenter devant l'opinion publique? Car toutes les aspirations les plus récentes de l'art vivant ont sollicité cet esprit en éveil. Il se date du lendemain de l'impressionnisme, mais il n'est pas étranger aux si intéressantes tentatives que les néo-impressionnistes ont faites pour renouveler une formule usée; et tandis qu'en écoutant Sérurier il se souvient de Gauguin, avec la plupart de ses émules immédiats il accommode à sa vision personnelle la leçon de Cézanne. Sa vision personnelle est agréable, tendre et pure, comme l'âme même de cet artiste, qui ainsi n'a point eu de concessions à faire pour obtenir la faveur générale, point d'efforts pour éviter les audaces dangereuses. Il n'y a pas lieu de craindre que ses admirateurs lui soient un jour infidèles, puisqu'il les contente et dans la sincérité de leur goût pour le joli, et dans la vanité de leur souci d'être, comme ils disent, « d'avant-garde »; même au seuil, dépassé, de l'Institut, ils n'abandonneront pas M. Maurice Denis, se persuadant qu'avec lui c'est la révolution qui s'installera sous la coupole. Mais, ce seuil, jamais la révolution ne le dépassa, ne le dépassera...

## §

Une sorte d'âpreté douce, un désir qui ne se contente pas, une ardeur qui ne s'apaise pas, une compréhension très aiguë des conditions présentes de l'art, l'impatience des limites, des contraintes, un talent inquiet, avide, noblement insatisfait: voilà déjà longtemps que nous suivons **M. Jean Puy** dans son bel effort et que nous retrouvons en lui ces qualités à la fois très rassurantes et un peu déconcertantes qui caractérisent aujourd'hui plusieurs des meilleurs de nos jeunes artistes. Certains d'entre eux sont plus hardis que Jean Puy ou obéissent à une destination plus fatale. Il reste soumis à des lois qui déjà permirent maints chefs-d'œuvre, et l'on peut voir que sa conscience prescrit à sa passion le souci d'appuyer ses tentatives sur d'illustres exemples. Plus nettement que la plupart des autres jeunes il impose à notre pensée celle d'un maître qu'il oublie rarement, et que pourtant il n'imité jamais. L'enthousiasme productif d'un esprit comme celui-ci, lucide, sincère, étranger aux coteries et peu curieux du verbalisme théorique, compte parmi les plus beaux hommages qu'on ait rendus à Cézanne. Je souhaite pourtant que M. Jean Puy s'affranchisse d'une influence qui menace de devenir une tyrannie et par là de trahir la doctrine du vieux maître d'Aix en ce qu'elle a de meilleur. Car le plus précieux des conseils qu'on lui doive n'est-il pas son propre exemple? Or, ayant tout appris, n'oubliait-il pas tout devant la nature, pour entrer seul en conversation avec elle? Il est, semble-t-il, temps que M. Jean Puy *imité ainsi* le maître de son choix. D'autant plus qu'il parait, aujourd'hui, plei-

nement en possession de sa vision et de ses moyens d'exécution personnels; l'exposition actuelle, qui est comme une petite rétrospective de la production entière du jeune artiste (mais quand donc les peintres prendront-ils le soin d'inscrire au catalogue de leurs expositions les dates de leurs tableaux ?) en témoigne. Nous y avons retrouvé la plupart des plus importantes œuvres qu'il ait déjà montrées, durant ces dernières années, aux Salons des Indépendants et d'Automne. De l'une à l'autre, ces œuvres, paysages, natures mortes, compositions, affirment un développement certain, laborieusement obtenu, à l'ombre successivement de Gauguin hier et de Cézanne aujourd'hui. Certes, la recherche individuelle est évidente, et toujours la nature est consultée, pieusement, souvent avec bonheur, minutieusement parfois et comme superstitieusement, — critique qui viserait en particulier certaines natures mortes dont les tons durs n'ont pas été recomposés par l'imagination de l'artiste. On voudrait que maintenant la nature seule fût consultée par l'imagination seule. Naguère j'avais beaucoup aimé et j'ai revu avec la même prédilection cette œuvre si émouvante, *l'Étreinte*, si libre et si juste. Elle ouvrait, pouvait-on espérer, une voie où l'auteur s'engagerait décidément; jamais il n'a laissé parler plus haut sa sensibilité imaginative, et jamais il n'a mieux prouvé son amour pour la nature.

## §

Si M. Kees Van Dongen était venu vers 1877 et s'il avait osé alors ce qu'il ose aujourd'hui, je crois que le directeur des beaux-arts s'en fût inquiétée. L'indignation publique eût amené ce haut fonctionnaire à prendre des mesures effectives contre « un fou dangereux » — n'est-ce pas ? et pour la sauvegarde des saines traditions, du bon sens, etc. Les injures violentes qui accueillirent, en ce temps-là, Cézanne, ce sage, ce timide, ce timoré auprès de M. Van Dongen, laissent assez entendre le sort qu'on eût réservé à celui-ci. Certainement, du reste, il aurait dû faire ses expositions dans son propre atelier... Mais croyez-vous qu'à l'époque reculée dont je parle M. Van Dongen se serait permis les libertés que nous le voyons prendre ? Non, je pense.

Une réaction nécessaire amena l'impressionnisme. Puis, cependant qu'il s'exaspérait sans que désarmât l'académisme, une révolution nouvelle se fomentait dans la pensée et dans l'œuvre de deux peintres, dont l'un avait voisiné d'abord avec les impressionnistes sans réellement prendre rang parmi eux, Gauguin, et dont l'autre, Cézanne, lui était par ses plus hauts désirs également étranger. — Dans des directions diverses, au même instant, de grands indépendants aussi, Redon, Degas, Carrière, individuellement sommaient les sources pures de la tradition ou désignaient l'avenir. Que s'est-il

passé, depuis? L'impressionnisme et l'académisme ont fait alliance et produit un nouveau poncif, qui appelle une nouvelle réaction. *Elle doit être plus violente que ne fut celle de l'impressionnisme primitif, puisque celle-ci n'a pas suffi.* C'est pourquoi sont venus ces « Fauves », Matisse, Derain, Vlaminck, et d'autres encore, et Van Dongen. Leur présence était nécessitée par celle de MM. Martin, Blanche, Vallotton, par exemple. Quoi que vaille en soi l'esthétique des Fauves, elle est préférable à celle des Raisonnables, qui la justifie comme un harmonique élément d'équilibre. La protestation contre une erreur excessive doit, au risque d'être erronée elle-même, aller à l'excès opposé. — Mais on peut voir dans la tentative de M. Van Dongen mieux qu'une protestation : une affirmation. Cet artiste a le sens des vastes décorations. Ses simplifications lui sont dictées par une irréfutable logique. Et qu'il serait intéressant de montrer comme fut harmonieux, depuis la première heure, son développement ! Je ne suis pas bien sûr que ses « fautes de dessin » soient des fautes. Peut-on refuser de voir que les moyens dont il s'avise lui permettent d'être à la fois décoratif puissamment et expressif singulièrement ? Les âmes que ses lignes et ses taches expriment ne sont sans doute ni très profondes, ni très compliquées, et elles habitent un monde artificiel. C'est peut-être tout ce que peuvent donner ces simplifications à outrance. Prenons garde, pourtant. Des œuvres comme *Danseuse d'Occident, l'Écuyère, la Belle Juana au milieu des fauves* (ces fauves-ci ne sont pas ceux dont je parlais tout à l'heure...) commandent de lointains reculs, exigeraient de larges et hautes murailles. Sommes-nous dans les conditions qu'il faudrait pour justement apprécier cet art, à tant de titres nouveau ? — Le plus curieux c'est que le public actuel, tout pareil pourtant à celui de 1877, n'ose plus manifester devant ces toiles la sincère horreur qu'elles lui inspirent. Nous avons tout de même « marché », depuis 1877 : progrès ? Mais non !...

## §

Et les audaces de M. Van Dongen paraîtraient *excessivement* « raisonnables » si nous les comparions avec celles de **M. Georges Braque**. Mais c'est ici, plus, ou pis, ou mieux qu'un degré dans l'audace ; il y a autre chose. M. Van Dongen garde le goût, ou la superstition de la plausibilité générale des formes ; de cette « entrave » dernière M. Braque s'est affranchi. Visiblement il procède d'un *a-priori* géométrique auquel il soumet tout le champ de sa vision, et il pense traduire la nature entière par les combinaisons d'un petit nombre de formes absolues. On a poussé des cris d'horreur devant ses figures de femmes : « C'est hideux ! c'est monstrueux ! » Voilà parler bien vite. Où nous croyons pouvoir chercher une figure féminine, parce que sur le catalogue nous avons lu : *Femme nue*, l'artiste a vu seulement



les harmonies géométriques qui lui rendent compte de toute la nature; cette figure féminine n'était pour lui qu'un prétexte à les enfermer entre certaines lignes, à les mettre en relations selon certaines tonalités. Dans les trois règnes, il cherche également et uniquement ces harmonies; personne n'est moins occupé que lui de psychologie et, je pense, une pierre l'émeut autant qu'un visage. Il a créé un alphabet personnel dont chaque caractère a une acception universelle. Avant de déclarer son grimoire hideux, dites-moi si vous avez su le déchiffrer, si vous en avez compris les intentions décoratives.— Seulement, devant ces étranges indications, que je ne puis ni louer ni condamner, je me souviens du mot admirable, et si utile, de Carrière : « Songez à ce que ce serait, statue. »

## §

Nous assistons, depuis quelques années, à la résurrection de ce grand art de la gravure qu'un temps on put croire perdu. **La Société des Peintres-Graveurs français** est pour beaucoup dans cet heureux événement, et c'est en toute justice que ses expositions sont comptées parmi les plus importantes solennités artistiques de l'année. Encore que le défaut de proportions soit blessant, dans le fait de la mise au mur d'œuvres que leur nature destine aux portefeuilles, qu'on ne peut apprécier à distance et qui sont faites pour être feuilletées...

Des merveilles qu'on revoit toujours pour la première fois, les deux pointes-sèches où Rodin a fixé les traits d'Hugo. Et quel maître admirable que M. Storm van Gravesande! Celui-ci est un créateur, et ses gravures valent les plus grandes compositions picturales. — On s'incline toujours volontiers devant la science et la conscience de Bracquemond, de Lepère, on ne croit pas que M. Zorn les rejoigne, même de très loin. — Les très beaux, très personnels portraits (pointes-sèches en couleurs) de M. Achille Ouvre. — Les gravures sur bois, savantes, de MM. Jacques et Marcel Bertrand. — Et que de délicats et forts exécutants : MM. Cottet, Berton, Michel Cazin, Brémond, Brissaud, Colin, Chahin, Dauchez, Delteil, Heyman, de Latenay, Paillard, Zilcken...

**Les Pointes-sèches de M. E. Lequeux** manquent dans ce considérable ensemble. Il faut particulièrement aimer ses gravures d'après Corot et d'après Carrière

CHARLES MORICE.

### LETTRES ALLEMANDES

C. Viebig : *Das Kreuz im Venn*; Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 6. — Max-J. Wolff : *Heimfahrt*; Berlin, F. Fontaine u. Co, M. 3. — *Insel-Almanach auf das Jahr 1909*; Leipzig, Insel-Verlag, M. 0,50. — Léon Pineau : *L'Evolution du roman*

en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle, avec une préface de A. Chuquet ; Paris, Librairie Hachette, 3 fr. 50. — Memento.

**Das Kreuz im Venn.** — Le nom de M<sup>me</sup> Clara Viebig commence à être populaire en France. Il était complètement inconnu quand, il y a six ans, nous étudions l'œuvre de cette femme de lettres comme la littérature la plus typique de l'Allemagne d'aujourd'hui (*Mercur*, novembre 1902). Aujourd'hui, *la Revue de Paris* publie l'un de ses derniers romans, *Absolvo te*, à qui M<sup>me</sup> Béatrix Rodès, dont nous avons déjà une excellente traduction de *la Garde du Rhin*, a donné le titre de *Pécheresse*. En même temps, M. Maurice Muret consacre aux « romans nationaux » de M<sup>me</sup> Clara Viebig une très pénétrante étude, où nous retrouvons des analyses détaillées de *l'Armée endormie* et de *la Garde du Rhin*.

La fécondité littéraire de M<sup>me</sup> Clara Viebig ne semble connaître ni hésitation, ni lassitude, mais elle reste fidèle aux trois patries que sa jeunesse avait élues : Berlin, les provinces polonaises et la Prusse rhénane. L'année dernière, nous l'avions vue traiter magistralement un sujet de la vie rurale en Pologne ; la voici de retour maintenant parmi ses chers paysans de l'Eifel, à qui elle voua de tous temps une affection particulière.

Les Allemands ont appelé *la Croix de la Feigne* un « Kulturroman », voulant entendre par ce terme, non pas cette fois-ci la lutte entre des civilisations différentes, mais les conflits qui créent de nouvelles conceptions de l'univers. La Feigne — nous avons cru pouvoir traduire par ce terme vosgien qui désigne un terrain bourbeux et inculte le mot allemand *Venn* — c'est cette région de l'extrême ouest allemand qui confine à la frontière de Belgique, où, dans une nature sauvage, une population rude et superstitieuse lutte pour arracher à la terre de quoi subvenir aux besoins de la vie. L'auteur n'a pas « situé » exactement le village imaginaire de Heckenbroich, mais le voisinage d'un camp militaire qui ne peut être qu'Elsenborn et les allusions aux Baraques d'où souffle la bise et d'où les automobilistes belges viennent envahir les routes allemandes, indiquent que nous ne sommes pas loin des régions wallonnes de Malmédy. Autour de ce village se groupe toute l'action du livre, avec la multiplicité de ses intrigues et la foule de ses personnages. Une grande croix domine la contrée, et, plus loin, dans la terre inculte, c'est la colonie pénitentiaire qui s'occupe à des travaux de défrichement, sous la surveillance du gardien Braeuer, plus loin encore, en pleine montagne, cette « Fangeuse », pavillon de chasse où Joseph Schmœdler croit pouvoir se guérir de sa misanthropie. Il y a aussi la fabrique où Henri Schmœdler, le cousin, fait trier des chiffons malpropres aux filles du village qui ajoutent ainsi leur maigre salaire aux revenus précaires de la famille.

Plus bas dans la vallée, c'est la petite ville. La belle Hélène y trône à l'auberge du Cygne, buvant avec les officiers qui descendent du camp en traversant le village. Elle noue mille intrigues dans le pays, marie la fille de l'ancien amant, le fabricant Schmœdler, à l'amant d'hier, le bel adjudant de Scheffler, et fait se casser les reins au petit lieutenant Abeking, qui fut si longtemps le soupirant platonique. Les gens du village la considèrent avec mépris, et, parmi eux, avant tout, le bourgmestre Bartholomée Leykuhlen, superbe figure de paysan attaché à la glèbe, mais intelligent et généreux, à qui le sous-préfet reproche vainement d'avoir dépensé l'argent de la commune à la construction d'une grande église, au lieu d'avoir fait établir une conduite d'eau, indispensable à la région, car tous les puits sont empestés de purin.

Mais Leykuhlen ne croit pas au progrès. La « culture » dont lui parlent les autorités, il croit la trouver dans l'attachement à la religion de ses pères. Il encourage ses administrés dans leur obstination et leur obscurantisme. Il voit sans ironie la fille de Huesgens — ce malheureux qui va toute la semaine travailler à Aix-la-Chapelle et ne revient que le dimanche, — la jeune Baereb Huesgens, aller en pèlerinage à Echternach, avec son petit frère hydrocéphale, pour prendre part à la ridicule procession des « sauteurs ». Et quand, plus tard, la jolie Baereb va faire le ménage chez Joseph Schmœdler, dans la solitude de la Fangeuse, il est sans crainte et rassure tout le monde : « De pareilles choses n'arrivent pas chez nous. »

Et pourtant la jeune fille, le soir du pèlerinage à Echternach, s'est donnée à un garçon de ferme, venu là pour prier saint Willibrod de lui aider à être dispensé du service militaire. Pourtant les détenus de la colonie pénitentiaire reluquent les gamines du village et préparent des viols épouvantables. Pourtant, sous le vêtement mystique, la chair hurle de désir et les cerfs ne sont pas seuls à bramer dans la forêt.

C'est une des qualités de M<sup>me</sup> Viebig, de savoir indiquer les situations les plus scabreuses sans les préciser. Elle s'entend à glisser sur certains détails, avec un art qui lui permet de faire passer ses livres, en Allemagne, pour des romans-feuilletons et de les publier dans la vertueuse *Gartenlaube*. Ses procédés n'en restent pas moins purement naturalistes. Elle est le dernier disciple de Zola dans la littérature européenne, disciple attardé, si l'on veut, mais qui, guidé par de puissantes facultés imaginatives, a su donner une note que nous n'avions pas encore entendue.

Son habileté féminine lui fait éviter d'autres écueils encore. Il y a quelques années, nous l'avons vue traiter la question polonaise avec une telle apparence de neutralité que les plus avertis ont pu s'y tromper. Aujourd'hui, elle écrit un roman anti-clérical où toutes les

figures qui incarnent la religion sont éminemment sympathiques. N'était cette bouffonne description de la procession d'Echternach, qui prend 40 pages du livre, on pourrait croire qu'elle défend les traditions catholiques.

§

**Heinfahrt** — M. Max J. Wolff a repris l'éternel thème de l'amour et du mensonge. Un fonctionnaire colonial, retour des Colonies, s'éprend, aux bains de mer, d'une jolie créature en mal d'aimer, femme d'un digne professeur de médecine. La dame n'en est pas à son coup d'essai et comme elle s'empresse, au bout de quelques mois, d'aller courir d'autres aventures, le jeune homme se désespère et finit par se tirer un coup de révolver dans son boudoir. Heureusement que le mari est là pour le soigner. Il y a de jolies épisodes et c'est écrit dans un style propre et serré qui fait penser que M. Wolff a lu beaucoup de romans français.

**Insel-Almanach.** — Comme l'année précédente, les éditeurs de l'*Insel* publient de nouveau pour 1909 un Almanach où ils ont réuni des fragments d'ouvrages qu'ils éditeront prochainement, ainsi que des études sur des livres de leur fonds. Il faut signaler une courte relation du séjour de Napoléon à Iéna et à Weimar en 1808, accompagnée de curieuses gravures d'après des estampes du temps, ainsi que des lettres inédites de Nietzsche à sa mère et à sa sœur datées de Nice et écrites au mois de mars 1888. L'impression de ce petit volume est d'un goût parfait.

§

**L'Evolution du roman en Allemagne.** — On sait comment se fait ce genre d'ouvrages dont les professeurs d'université ont le monopole. Il suffit de « remuer » beaucoup de livres, de prendre beaucoup de notes et de classer ses fiches avec un peu de méthode. Plus il y en a, plus l'auteur donnera au public l'illusion de la compétence et de l'érudition. Ce travail de maçon est facile, quand il s'agit d'étudier une période du passé; quand le temps a fait son œuvre et qu'il n'est plus possible d'hésiter, de choisir et de témoigner d'un goût personnel.

M. Léon Pineau, qui initie la jeunesse de Clermont-Ferrand à la littérature allemande, s'est fort bien acquitté de la première partie de sa tâche. Il avait à sa disposition de nombreux manuels de littérature allemande et toutes les *Litteraturgeschichten* qui lui indiquaient exactement le cadre de son travail.

N'insistons pas sur la façon dont il traite le roman avant Goethe; Goethe et le roman moderne; le roman romantique, etc. Etonnons-nous de trouver accolés Paul Heyse et Conrad Ferdinand Meyer, dans un chapitre sur la nouvelle, où l'auteur ajoute d'une façon assez im-

prévue quelques pages de l'*Anatol* d'Arthur Schnitzler, alors qu'il semble ignorer complètement tout le mouvement de la jeune école viennoise. Qu'il appelle Auguste Niemann un « penseur sérieux » et qu'il néglige de mentionner son spirituel *Junggeselle*, qu'il omette complètement de mentionner Fritz Mauthner, dont le roman *Kraft* est un des meilleurs des trente dernières années, c'était pardonnable, après tout. Simple manque de flair et embarras de richesses.

Mais il est arrivé à M. Pineau une aventure singulière. Imaginez un critique allemand qui publierait un volume sur le roman français moderne et qui oublierait Flaubert. Eh bien ! M. Pineau, à force de remuer des bouquins et d'aligner des notes, a tout simplement oublié de parler de Fontane. Qu'il ne l'intéresse pas, ce serait après tout son affaire. Mais il ne le *nomme* même pas. On va bien rire en Allemagne !

**MEMENTO.** — Le fascicule de novembre de la *Deutsche Rundschau* contient une série d'articles littéraires extrêmement intéressants. M. Henri Schneegans étudie « l'essence du réalisme dans la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle ». Il oppose rigoureusement le romantisme de la première moitié du siècle au réalisme de la seconde et donne un attachant tableau des mœurs du second Empire, époque où le matérialisme s'est définitivement emparé du pays. M. Hans von Muller, le célèbre érudit qui s'est spécialisé dans les études sur E. T. A. Hoffmann, communique des détails inédits sur un amour de l'auteur des *Contes fantastiques*. Les « éléments scientifiques » dans l'œuvre de Nietzsche sont analysés par M. Walter Loeb, qui conclut à l'incompatibilité entre l'idée de l'Éternel retour et celle du Sur-humain. « La force et la beauté de ces idées ne perdront rien de leur séduction, lors même que l'on aura été forcé de se convaincre que les arguments empruntés par Nietzsche aux sciences naturelles, afin de leur donner des bases, sont sans valeur. »

*Süddeutsche Monatshefte* (novembre) publie la fin du journal d'un officier wurtembergeois qui a pris part à la campagne de Russie dans les armées de Napoléon. M. R. Borchardt étudie « le Dante et le Dante dans la littérature allemande », tandis que M. Paul Busching répond à un article de celui-ci sur Guillaume II, paru il y a deux mois dans la même revue. — M. Paul Zarifopol consacre une étude à Flaubert, dont on s'occupe de plus en plus dans les milieux littéraires allemands (décembre).

*Das literarische Echo* (15 novembre). Étude biographique, avec portrait du poète Ernest Hardt, de M. Fr. Deibel. — (1<sup>er</sup> décembre.) Étude biographique de John Henry Mackay que nous connaissons en France par ses recherches sur Stirner et son roman *les Anarchistes*, par M. F. Friedrich.

*Österchische Rundschau* consacre naturellement ses derniers fascicules aux événements d'Orient et au jubilé de François-Joseph. Nous y trouvons par conséquent fort peu d'articles littéraires. M. Félix Braun étudie les poésies de Hugo von Hofmannsthal — (1<sup>er</sup> novembre). M. A. Bettelheim donne des extraits d'une biographie de Ferdinand von Saar.

*Morgen* publie des inédits de Stirner et un nouvel ouvrage d'Auguste

Strindberg, *le Livre d'amour*. M. René Schickélé est chargé depuis deux mois de la critique dramatique dans cet hebdomadaire.

*Nord und Süd* (novembre) donne en frontispice une très belle reproduction du portrait de Sarah Bernhardt de Jules Bastien-Lepage et consacre un article aux *Mémoires* de cette tragédienne.

Lady Blenerhassett, la célèbre biographe de Mme de Staël, fait paraître dans *Hochland* (novembre) un article très documenté sur Emmanuel Swedenborg. Le comte Vay de Vaya consacre quelques pages à l'esthétique du Japon.

En tête du 1<sup>er</sup> fascicule de novembre de *Maers*, M. Anatole France publie un article inédit intitulé : *Entre voisins*. L'auteur des *Pingouins* y expose que personne en Europe ne désire actuellement la guerre, que la France et l'Allemagne n'ont entre elles aucun objet de rivalité ou de discord. Il conclut en prophétisant une prochaine entente entre les deux pays, les Allemands ayant besoin d'argent et les Français étant disposés à leur en prêter, contre de bons intérêts, bien entendu. La même revue munichoise contient une série d'articles politiques, entre autres quelques mordantes pages de M. Louis Thoma, l'un des directeurs de ce périodique, disant que, pour le souverain allemand, le jour de l'échéance est arrivé (1<sup>er</sup> décembre). Selma Lagerlöf donne un fragment d'autobiographie avec de nombreux portraits.

Les *Monatshefte für Kunstwissenschaft* (octobre) sont pleins de renseignements inédits du plus haut intérêt. M. Auguste Goldschmidt donne quelques appréciations sur le peintre Edlinger, dont les portraits rappellent l'école anglaise, au point qu'un de ses tableaux, qui se trouve au musée de Dijon, est catalogué comme tel. Le château royal de Munich possède de lui un portrait d'Elisabeth Auguste, femme de l'électeur Charles-Théodore que l'on croyait perdu. Edlinger avait essayé de trouver une cliendèle à Mannheim par le procédé très moderne d'une annonce dans le journal local, sans que le titre de premier peintre de l'électeur pût lui procurer le succès espéré. Un article écrit en français, de M. Prosper Dorbec, étudie « l'évolution du portrait en France après la Révolution ». — M. Fritz Hoerber a fait des recherches sur les « états » des eaux-fortes de Rembrandt, dont il donne de nombreuses reproductions (décembre).

*Deutsche Kunst und Dekoration* (novembre). — Articles sur une récente exposition qui a eu lieu à Francfort avec plusieurs tableaux de Mlle Roederstein et de M. R. Gudden. — (Décembre.) « L'Esthétique des ingénieurs », de M. J. A. Lux. « L'Art moderne et l'Etat », de M. E. W. Bredt.

*Politisch-Anthropologische Revue* (novembre). — L. W. Wigand continue la polémique au sujet de « Lamarck, Kant, Pauly », commencée en septembre. G. Vacher de Lapouge parle de « la crise dans la morale sexuelle ».

*Zeitschrift für Sexualwissenschaft* (octobre). — M. W. Stekel, de Vienne, analyse « les racines sexuelles de la kleptomanie ». — Le docteur Rohleder : *l'Abstinence sexuelle*. Le docteur P. Vaecke : *le Fétichisme du pied chez les Chinois* (novembre).

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Critiques et lecteurs. — Les romans de la saison. — Frank Harris : *The Bomb*, 6 s., John Long. — H.-G. Wells : *The War in the Air*, 6 s., Bell. — Arnold Bennett : *The Old Wife's Tale*, 6 s., Chapman and Hall. — Edwin Pugh : *The Enchantress*, 6 s., John Milne. — E.-F. Benson : *The Climber*, 6 s., Heinemann. — F.-A. Steel : *A Prince of Dreamers*, 6 s., Heinemann. — Mary Cholmondeley : *The Lowest Rung*, 2 s. 6 d., John Murray. — H.-A. Vachell : *The Waters of Jordan*, 6 s., John Murray. — Mary Johnston : *Lewis Rand*, 6 s., Constable. — Anthony Dyllington : *The Green Domino*, 6 s., John Lane. — Memento.

A quelle heure, du jour ou de la nuit, nos contemporains trouvent-ils le temps de lire ? Qu'il y en ait qui s'aventurent à écrire, c'est un fait qu'il m'est particulièrement facile de constater, encore que, sur la question de l'heure, je puisse donner des indications assez étonnantes pour paraître invraisemblables. Et je constate le fait, non seulement pour moi, mais pour beaucoup d'autres, car on ne cesse d'imprimer des livres et de les adresser aux chroniqueurs qui, eux, au moins, sont professionnellement obligés de les lire, à ce qu'on croit communément. Mais il y a des limites aux forces humaines et aux capacités absorbantes des plus actifs chroniqueurs. Avec une incomparable générosité, auteurs et éditeurs nous accablent de leurs volumes, à un point qui semble incroyable. Un exemple : hier, il nous arrive un formidable colis, renfermant vingt-neuf volumes que nous offre un seul et unique éditeur, l'ensemble des nouveautés qu'il a récemment mises en vente. De sorte que s'il fallait, en cette présente chronique, faire entrer tous les ouvrages empilés devant nous, sur la table qui craque sous le poids, nous pourrions tout juste consacrer une ligne à chacun d'eux. Sur plus d'un, cependant, il y aurait une chronique entière à rédiger ; on aimerait discuter, critiquer, démolir ; on voudrait argumenter, commenter, saluer de louanges et d'applaudissements. Mais le lecteur français trouverait excessif qu'on donne à des auteurs étrangers un intérêt aussi encombrant, et il demande simplement qu'on le renseigne aussi exactement et aussi consciencieusement que possible. Il lui suffit qu'on lui indique les livres les plus remarquables de la saison, ceux qui ont eu la vogue, l'engouement plus ou moins passager du public britannique, et ceux aussi qui, sans tapage réclamateur, sont d'une valeur trop haute et trop particulière pour enlever facilement les applaudissements et l'approbation de l'ensemble du public qui lit.

## §

Dans le nombre considérable de romans que nous avons lus, les uns ont eu le gros succès qui fait s'enlever de successives éditions, et d'autres, moins bien accueillis par la foule, ont été appréciés des connaisseurs et loués comme il convient par ceux qui se soucient davantage de l'art que de profits pécuniaires. Il en est aussi qui

eurent ces deux genres de succès, mais nous jugerons et apprécierons sans nous préoccuper des sanctions du public. Qu'en reste-t-il, somme toute, de ces sanctions? Tel livre qui eut, au cours d'une saison, une vogue inconcevable, tombe, à la saison suivante, dans le plus profond oubli, et on a fini par créer une sorte de hiérarchie momentanée, pour les romans tout au moins. La révision des grades se fait d'elle-même. On nous présente ainsi le « livre de la semaine », le « succès de la saison » et le « chef-d'œuvre de l'année ». Nous ne pouvons songer à passer une revue individuelle de cette innombrable et brillante armée. Sans prétendre à l'infaillibilité, nous indiquerons, au passage, quelques unités qui ont retenu un instant notre attention et qui peuvent, à des degrés divers, retenir aussi la vôtre.

Un récit bref, concis, extraordinairement empoignant, est celui que M. Frank Harris intitule **The Bomb**. Les lecteurs français qui se souviennent de la traduction de *Montès le Matador* seront curieux de retrouver, dans ce nouveau récit de M. Frank Harris, les prestigieuses qualités du talent de cet écrivain, et ils goûteront le même intense plaisir. On ne rencontrera pas, dans *The Bomb*, l'agaçante « cleverness » par laquelle se ressemblent la grande majorité des habiles fabricants de romans, de ces professionnels qui ont laborieusement et adroitement appris leur métier, qui en connaissent toutes les ressources et toutes les ficelles, et sont capables de fournir, sur commande, quatre cents pages de prose sur un sujet donné. Par les caractéristiques de son talent, comme de sa personnalité, M. Harris appartient à la lignée des plus grands écrivains du monde, car nul moins que lui ne présente de caractères insulaires. Il est de ceux qui, comme Swift le fait dire au capitaine Lemuel Gulliver, écrivent pour tous les temps et pour tous les pays. Il se trouve aussi à l'aise avec Tolstoï et Tourgueniev qu'avec Dickens et Thackeray, qu'avec Balzac, Zola, ou Flaubert. Les personnages de M. Harris ne vous semblent jamais s'agiter sur unescène, y jouer un rôle plus ou moins idoine à leur tempérament ou à leur physique, plus ou moins rendu vraisemblable par des oripeaux et des accoutrements d'emprunt. M. Harris a beaucoup vécu; il a vu vivre aussi, et il a la vision et la mémoire de l'artiste, jointes à une puissance merveilleuse de réalisation. Ses personnages sont si vivants que vous les entendez, que vous connaissez leurs voix, leurs attitudes, leurs gestes, que vous les sentez vous coudoyer. Ils sont là, tout près de vous, sous vos yeux, dans la foule; ils vous séduisent, ils vous inquiètent, ils vous accaparent et vous n'avez plus d'autre intérêt que ce qu'ils font ou ce qu'ils comptent. C'est cela le vrai réalisme, celui qui n'a pas besoin de dépeindre des laideurs, des turpitudes, des ignominies, pour prétendre représenter la vie. C'est ce réalisme-là, avec de nobles idées et une maîtrise artistique incomparable, que vous trouverez dans *The Bomb*.



C'est un réalisme du même genre, et puissamment saisissant, qui vous étonnera à la lecture du nouvel ouvrage de H.-G. Wells: **The War in the Air** et vous le jugerez peut-être plus stupéfiant encore, car il s'agit ici d'une œuvre purement imaginaire, d'une guerre universelle qui met aux prises les flottes aériennes des diverses nations du monde et donne finalement la victoire aux Jaunes. On se rappelle ce merveilleux chapitre de *la Guerre des Mondes*, où Wells décrit la fuite éperdue des Londoniens devant les Marsiens; il y a plusieurs descriptions de ce genre dans *The War in the Air* et des tableaux de destruction affolante, quand les aéronefs des Allemands incendient avec une férocité systématique les grandes villes américaines, dont les gratte-ciel en s'écroulant écrasent les populations. Un pareil récit, qui vous captive dès les premières pages, vous étreint et vous émeut, ne peut que faire haïr d'avance toute idée de guerre aérienne et incite à souhaiter que ces nouvelles et magnifiques conquêtes de l'homme ne servent jamais qu'à des fins pacifiques.

Si vous prenez le temps de lire *la Bombe* et *la Guerre dans les Aïrs*, gardez une bonne quantité de loisir pour savourer le dernier livre d'Arnold Bennett. Il s'appelle **The old Wive's Tale**, une histoire de bonne femme, ou un conte de grand'mère, et c'est à lui qu'a été décernée, cette saison, l'étiquette enviable de « chef-d'œuvre de l'année ». Car nos excellents voisins, nos joyeux partenaires de l'entente cordiale, n'ont ni prix Goncourt, ni prix de *la Vie heureuse*, ni du *Journal*, ni d'aucune Académie, pour savoir quels sont les chefs-d'œuvre qu'il est indispensable de lire si l'on est docile, ou d'éreinter sans les ouvrir si l'on est frondeur. Mais, à chaque saison, par une sorte de consentement tacite, sans qu'on sache trop comment le choix se détermine, on voit tout à coup, dans les colonnes d'annonces des revues hebdomadaires ou des pages bibliographiques des quotidiens, proclamer en lettres énormes que tel roman de tel auteur est le chef-d'œuvre du moment. L'auteur-lauréat y récolte à la fois beaucoup de prestiges et beaucoup de profit. C'est une augmentation certaine de ses bénéfices et du taux ordinaire où l'on paie sa prose. Heureux M. Bennett! Il a écrit un très beau livre, peut-être même le meilleur de ceux qu'il a publiés jusqu'ici, et grâce au mystérieux suffrage de la publicité ceux qui ignoraient encore impardonnablement son nom vont faire connaissance avec lui, par l'intermédiaire d'un livre qui leur fournira une lecture agréable et captivante, leur laissera un souvenir charmé, fixera désormais dans leur mémoire le nom d'Arnold Bennett parmi les quelques-uns de ces auteurs de choix dont on ne laisse jamais passer une œuvre sans la lire. Les lecteurs français goûteront, plus encore que les Anglais, ce livre, dont plusieurs chapitres se déroulent à Paris pendant le siège de 1870-71.

La liste des romans publiés cet automne occuperait à coup sûr plus

d'espace qu'il n'en est réservé à cette chronique même en nous contentant d'énumérer simplement les auteurs et les titres, et il aurait été encore moins possible de les lire tous, si même nous avions consacré à cette tâche et nos jours et nos nuits. La sélection à laquelle nous avons dû forcément procéder est arbitraire assurément et il n'y a rien d'étonnant à ce que nous passions sous silence plus d'un volume autour duquel on a fait grand bruit. Nous nous bornons donc à indiquer ici quelques romans dont la lecture présente un intérêt certain. Dans **The Enchantress**, de M. Edwin Pugh, on remarquera l'adresse merveilleuse avec laquelle l'auteur parvient à faire accepter au susceptible public anglais une situation évidemment scabreuse. Mais la donnée de l'histoire ne nous paraît pas composer un pareil développement. Toutes les précautions que l'auteur prend en vue de sa conclusion, et les longues préparations par lesquelles il l'amène, l'ont entraîné à écrire un roman sur un sujet qui eût fourni la matière d'une nouvelle de cinquante pages au plus, une nouvelle qui eût été impressionnante et dramatique dans sa brièveté.

C'est aussi le tort qu'a eu M. E.-F. Benson, dans **The Climber**, d'allonger démesurément le développement d'une histoire qui eût fait une intéressante nouvelle. Mais l'auteur a une telle façon de rendre séduisants ses personnages qu'on ne s'aperçoit qu'après avoir fini qu'il nous a donné avec excès d'une bonne chose.

Un peu trop long aussi, et surtout trop confus, nous semble le roman que M. Florence Annie Steel intitule **A Prince of Dreamers**. La donnée en est historique et la plupart des personnages ont existé. Le drame a pour décor l'Inde du début du XVII<sup>e</sup> siècle et la reconstitution est réussie avec un talent très sûr. Et c'est un délicieux agrément d'être transporté, pour une fois, loin de notre vie occidentale moderne.

Le petit livre que Miss Mary Cholmondeley appelle **The Lowest Rung** contient seulement une préface et quatre nouvelles, qu'on préférera, sans mauvais goût ni partialité, à plus d'un volumineux roman. Tragédie poignante et comédie divertissante, elles sont jouées par des acteurs qui ressemblent singulièrement à beaucoup de nos contemporains que nous coudoyons tous les jours.

M. Horace Annesley Vachell aurait pu donner à son dernier roman, **The Waters of Jordan**, un sous-titre de ce genre : « ou six mois de la vie de Hugo Charteris ». Pendant ces six mois, le héros subit une crise, assez fréquente d'ailleurs chez les humains, mais au cours de laquelle il nous paraît être considérablement différent de ce qu'il doit être quand il a toute sa raison. L'auteur raconte avec un charme séduisant, et son livre vaut d'être lu.

L'histoire de **Lewis Rand**, que nous relate Miss Mary Johnston, se passe en Amérique, dans la Virginie, au commencement du

xix<sup>e</sup> siècle. Aventurier de génie, homme d'affaires hardi et averti, soldat de fortune, tel est ce Lewis Rand, dont le caractère nous captive et nous retient, et dont on voudrait que l'auteur ait fait un portrait plus parfait, plus complet, plus au point. Malgré tous ses défauts de composition et de style, c'est un roman dont la lecture est très attrayante.

Et pour finir, réservons la fraîche idylle que M. Anthony Dillington narre très agréablement sous le titre de **The Green Domino** ; une délicate histoire d'amour dans un paysage champêtre.

**MEMENTO.** — La Collection Tauchnitz, si précieuse pour les continentaux qui lisent l'anglais, arrive à publier, aussitôt qu'ils ont paru à Londres, les romans en vogue, par les auteurs à la mode, comme aussi les belles œuvres des écrivains consciencieux. On y trouve déjà, dans cette fameuse *Collection of British Authors*, la *Diana Mallory*, de Mrs Humphry Ward, les *Round the Fire Stories*, de Sir Arthur Conan Doyle, et *A Spirit in Prison*, de M. Robert Hichens.

La très érudite *Revue Germanique* offre pour le lecteur averti un intérêt important. Elle donne, sur l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis, les Pays-Bas et la Scandinavie, des études de premier ordre, des notes et documents rares ou inédits, des comptes-rendus critiques, une bibliographie et une revue des revues qui sont extrêmement précieux. Dans le dernier numéro de cette année, M. Charles Castre publie une étude sur l'*Eglise de Brou*, de Matthew Arnold.

Le *Cornhill Magazine* de décembre contient : *A Budget of Memories*, par Sir George Otto Trevelyan, *The Battle of Azincourt*, par le Major général Sir F. Maurice, *Lewis Campbell*, par Leonard Huxley, la suite de *Sixty Years in the Wilderness*, par Henry W. Lucy, etc.

Au très intéressant sommaire de *The Fortnightly Review*, *France as the keystone of Europe*, par Calchas, *The Tercentenary of John Milton*, par Alice Lauw, *Chateaubriand's Second Love*, par Francis Gibble, *The New Life of Whistler*, par Walter Sickert, *The new of an Endowed Theatre in London*, par St John Hankin, un beau poème de Mr Herbert Trench, *In Romney Marshes at Sunrise*, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

### VARIÉTÉS

**A propos d'Electre : Chrysis.** — Dans le drame du poète allemand que le théâtre de l'*Œuvre* vient de représenter récemment, une Electre farouche invective Clytemnestre en lui reprochant le meurtre d'Agamemnon, sans que la mère de cet enfant, vraiment terrible, invoque aucune circonstance atténuante. A la vérité, on ne trouve guère que dans la tragédie d'Euripide (1) un essai de défense

(1) V.-A. Ferdinand Herold, *Electre*, tragédie trad. d'Euripide, pp. 55 et 56 (P.-V. Stock, éd., Paris).

de Clytemnestre, une allusion aux griefs qu'elle pouvait avoir contre son époux. Il est pourtant un personnage, à peine esquissé dans l'œuvre homérique, négligé entièrement par les auteurs dramatiques qui, depuis Eschyle, Sophocle et Euripide, traitèrent ce sujet, et dont la connaissance permettrait une interprétation différente de l'acte de Clytemnestre au retour d'un mari, non seulement infidèle — ce qui se peut excuser — mais ayant outragé publiquement Clytemnestre, à la fois dans son orgueil de reine, sa dignité d'épouse et de mère, s'étant montré, en somme, sot, grossier et dépourvu de tact — ce qu'une femme pardonne moins aisément.

Il nous a donc paru intéressant d'emprunter au savant auteur hellène Rhodés une étude sur cette héroïne obscure, Chrysis, court essai dont la lecture nous semble éclairer les personnages de cette tragédie sous un angle nouveau, et conduire à porter sur le crime de Clytemnestre un jugement moins sévère que celui de l'Electre de M. Hugo d'Hofmannsthal.

Par le moyen de rares débris de squelette et de copieuses conjectures, Cuvier est parvenu à reproduire en son entier un animal antédiluvien de la trompe à la queue, et à reconstituer, non seulement la forme de cette bête, mais encore ses mœurs, qui n'avaient ni des os, ni aucun autre document de cette nature à léguer aux musées.

Uniquement par cette méthode inductive, il nous paraît possible, non certainement de reconstituer l'image d'une héroïne homérique à propos de laquelle le poète ne jugea utile de ne mentionner rien de plus que ce fait qu'elle fut la cause de la mort de nombreux héros et de je ne sais combien de mulets, oubliant de nous informer, comme pour les autres, si du moins elle avait les cheveux blonds ou bruns, mais de résoudre quelques questions importantes, sur lesquelles nous interroignons en vain, étant enfants, les professeurs, et inutilement ensuite avons consulté la foule des auteurs qui ont parlé d'Homère...

Ainsi Chrysis vint-il, à l'insu de sa fille au camp des Achéens, porteur d'une rançon, et suppliant les peuples et les rois de libérer la captive, ou fut-il au contraire poussé par elle? Il me paraît en effet difficile de croire que, si elle avait été satisfaite de son sort auprès d'Agamemnon, Chrysis se serait résolu, connaissant très bien les relations qui existaient entre sa fille et ce dernier, à affliger celle-ci et à exciter la colère du roi; et cela, quand tout le rivage et le temple d'Apollon étaient sous la domination des Achéens et de l'amant tout puissant de Chrysis, laquelle aurait pu grandement faire profiter de son influence, et Chrysis, et le temple dont il était prêtre, et tout le pays conquis.

D'autre part, pourtant, ne semble-t-il pas inexplicable, si nous supposons Chrysis agissant sous l'influence de sa fille, qu'il ne soit pas allé au camp et ne se soit pas occupé d'une rançon, au lendemain de la capture de sa fille, lorsque la douleur de la séparation était naturellement beaucoup plus aiguë, mais seulement après que le temps avait adouci sa peine, et après cette longue cohabitation de Chrysis avec Agamemnon? Car, ce n'est

que la dixième année du siège, que le prêtre pensa à se rendre auprès des Achéens, avec la rançon, alors que toutes les villes d'alentour, parmi laquelle Chryse, avaient été conquises dès la première année de la guerre. Il faut donc, supposer, plutôt que fantasque et indigne de ce que lui fut attribué par Agamemnon pour sa sagesse était cette fille, résignée d'abord à la captivité et à la perte toute fraîche de son père et de sa patrie, puis, revenant là-dessus et le déplorant dix ans plus tard. Alors qu'aucune femme ne se sépare sans chagrin, après une longue vie en commun, d'un amoureux, fût-il le premier venu, d'autant plus inexplicable apparaît cet empressément apporté à quitter un homme des plus glorieux, régnant sur tous les Grecs, et maître non seulement de Chrysis, mais encore de son père et de sa patrie. Agamemnon, en effet, n'était pas uniquement un roi illustre et brave, mais, ce qui est important pour une amoureuse, jeune aussi, et beau, comme nous en informe Homère en le comparant à Zeus, et, malgré cela, aimant encore tellement Chrysis après des relations de dix ans qu'il n'hésita nullement à avouer en pleine assemblée du peuple qu'il la préférerait à sa propre épouse.

Chrysis devait renoncer à une situation si enviable et à tant de biens pour retourner à sa patrie conquise et se marier, peut-être avec un esclave d'Agamemnon. La fatigue seule de la captivité ne suffit pas à expliquer une telle conduite, puisque nous voyons Briséis aimer Achille, bien qu'il eût tué son père et son frère, tandis qu'Agamemnon ne semble pas avoir rien fait de semblable. Tout cela nous conduit à croire que, s'il était difficile pour Chrysis de réclamer aux Achéens sa fille non consentante, il semble qu'il était plus difficile encore pour Chrysis de désirer réellement son retour au foyer, n'ayant pour cela aucune raison mentionnée dans le poème.

Ce point douteux ne serait susceptible de recevoir aucune solution s'il ne nous était pas permis de supposer qu'à l'exemple de plusieurs autres poètes Homère aussi parfois explique lui-même de nombreuses choses au lecteur, mais parfois se tait au sujet de beaucoup d'autres, lui laissant le soin de résoudre l'énigme posée par le poème. Nous obtiendrons ici cette solution à condition de découvrir les raisons qui auraient pu décider une femme sage et prudente, telle qu'on représente Chrysis, à préférer une vie humble et obscure à la situation brillante que lui procurait la faveur du premier d'entre les Achéens. Nous inclinons donc à penser que ce n'est pas parce qu'elle trouvait la situation désagréable ou qu'elle désirait un changement, que Chrysis décida son père à la racheter, mais bien plus parce qu'elle craignait que bientôt, c'est-à-dire après la prise de Troie, sa position ne dût changer.

En effet, au début, elle se plaisait, semble-t-il, à rester auprès d'Agamemnon pour les raisons que nous avons exposées plus haut, remerciant les dieux d'être tombée aux mains du roi, et non de quelque despote sans gloire, de sorte qu'elle ne se souciait nullement d'être rachetée. Cependant le dénouement du drame homérique étant près de s'accomplir, elle craignit sans doute le retour à Argos, renseignée probablement sur la demeure d'Agamemnon, la cruauté et l'audace de Clytemnestre. Lorsque donc la guerre parut finir et que courut le bruit que les assiégés ne pouvaient plus résister que peu de temps aux attaques des Achéens, elle ne jugea point sage d'attendre la prise d'Illion, sachant bien que les vainqueurs deviennent arrogants et

inexorables au lendemain de la victoire, tandis que, la veille d'une bataille décisive, ils sont pour la plupart superstitieux et plus empressés à se concilier par tous les moyens la faveur des dieux. Prenant ces raisons en considération, elle exhorta au dernier moment son père à demander sa restitution aux Achéens, au nom d'Apollon.

A l'appui de cette hypothèse, nous devons ajouter que Chrysis n'ignorait nullement, selon toute probabilité, que les Atrides se laissaient gouverner par les femmes, et que leurs épouses s'enorgueillissaient non seulement de leur beauté, mais encore de leur naissance, parce que les hommes demeuraient de simples Pélopidés, étrangers en Grèce, alors qu'elles, les Achéennes, étaient filles de Tyndare et de Léda, sœurs des fils de Zeus, Castor et Pollux, et tantes de Méléagre, le premier des Grecs. Et même si Chrysis n'avait pas su tout cela, il lui était impossible de ne pas connaître quel était l'orgueil d'Hélène et combien elle l'emportait sur Ménélas que, pour satisfaire un caprice amoureux, elle ne craignait pas de mépriser, et, avec lui, Agamemnon et tous les rois de l'Hellade, qui, cependant, pour elle, vivaient nombreux en Asie. Ménélas, d'autre part, non seulement traitait, avant l'outrage, Hélène comme lui étant supérieure, mais encore, après l'avoir reconquise en captive, se laissa de nouveau dominer par cette femme.

La fille de Chrysis ayant entendu dire que Clytemnestre était ainsi, tremblait en pensant à sa vengeance.

Et cette peur était d'autant plus fondée qu'Agamemnon, soit parce que l'autorité dont il jouissait l'avait rendu fier, soit par sottise, avait insulté publiquement Clytemnestre, proclamant qu'il lui préférerait Chrysis et ne considérerait pas comme inférieure à sa femme une esclave conquise par les armes. De tels discours inconvenants étaient suffisants pour inspirer non seulement une crainte des plus légitimes à l'égard de la vengeance de la reine jalouse, mais encore une inquiétude justifiée au sujet de la conduite future d'Agamemnon lui-même.

Comment aurait-il traité, une fois l'amour enfui, une simple esclave, lui qui avait insulté la mère de ses enfants, au mépris de tout respect? Les sottes, seules, se réjouissent de voir un amant injurier pour elles une ancienne maîtresse, tandis que celles qui sont intelligentes tremblent en songeant qu'il peut leur arriver, à elles aussi, d'être, en l'honneur d'une autre femme, méprisées bientôt. Mais, vis-à-vis de Chrysis elle-même, outrageante était la conduite d'Agamemnon qui, se trouvant éperdument amoureux, n'avait pas, en sa faveur, ménagé un vieux prêtre, chassant brutalement, au contraire, le père de sa bien-aimée sans le consoler, ni le tranquilliser sur le sort de sa fille, et ajoutant encore ces paroles, injurieuses pour elle :

« ... Je ne rendrai pas la liberté à ta fille, avant qu'elle n'ait vieilli dans ma demeure, en Argos, loin de sa patrie, tissant la toile, et partageant ma couche... »

Qui sait comment il l'aurait traitée, au temps de sa vieillesse, celui qui parlait d'elle ainsi, quand elle était encore dans la fleur de sa beauté, et lui, au plus fort de sa passion?

A présent, nous pouvons comprendre le désir qui portait Chrysis à fuir le sort qui lui était réservé. Les événements survenus à Cassandre, et

à Agamemnon lui-même, à Argos, prouvèrent, peu après, combien les prévisions de Chryseïs étaient justes...

GASTON DANVILLE et JEAN SALTAS.

### PUBLICATIONS RÉCENTES

#### Droit

A. Esmein : *Précis élémentaire de l'Histoire du Droit français de 1789 à 1814*; Larose. 8 »

#### Histoire

E. Angot : *Les Rivalités dans la Péninsule des Balkans*; Falque. » 50  
 Paul Chorenne : *Mes Prisons en Prusse*; Juven. 3 50  
 H. Fleischmann : *Une Maîtresse de Napoléon : M<sup>lle</sup> George*; Albin Michel. 5 »  
 F.-A. Gruyer : *La Jeunesse du Roi Louis-Philippe d'après les portr. et les tableaux conservés au Musée Condé*; Hachette. » »  
 Comte P.-L. Røederer : *Journal. Notes intimes et politiques d'un familier des Tuileries*; Daragon. 15 »  
 Saint-Simon : *Les plus belles pages de Saint-Simon*. Notice par Edmond Barthelemy et portrait d'après Vanloo; « *Mercur de France* ». 3 50

#### Littérature

Gustave Lanson : *L'Art de la Prose*; Librairie des Annales. 3 50  
 Maurice Le Blond : *Saint-Georges de Bouhélier*; Sansot. 1 »  
 Edmond Lepelletier : *Emile Zola, sa Vie, son Œuvre*; avec un portrait en héliogravure d'après Lieure; « *Mercur de France* ». 7 50  
 Léon Levraut : *Les Genres littéraires; Maximes et Portraits*, Delaplane. » 75  
 Martin-Mamy : *Patens d'Aujourd'hui*; Albin Michel. 3 50  
 Ch. Picard : *H. Taine*; Perrin. 1 »  
 Lucien Pinvert : *Sur Mérimée. Notes Bibliographiques et Critiques*; Leclerc. » »  
 Edmond Rouse. *Lettres à un Ami*; Hachette. 2 vol. 7 »  
 Yvonne Sarcy : *La Route du Bonheur*; Libr. des « *Annales* ». 3 50  
 Léon Seché : *Le Génacle de la Muse Française*; Documents inédits. Illust. « *Mercur de France* ». 7 50  
 Ad. Van Bever et Paul Léautaud : *Poètes d'Aujourd'hui. Morceaux choisis, accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de bibliographie*; « *Mercur de France* », 2 vol. 7 »  
 Firmin Van den Bosch : *Littérature d'Aujourd'hui*; Bruxelles. Dewit. 3 50

#### Philosophie

Emerson : *Pages choisies des Grands Ecrivains*; trad. inédite par M. Dugard; Colin. 3 50  
 P. Hermant et A. Van de Waele : *Les Principales Théories de la Logique contemporaine*; Alcan. 5 »

#### Poésie

Baronne Maurice Fauqueux : *Le Rêve Intense*; Lemerre. 3 50  
 Paul Fort : *Ile-de-France*; « *Vers et Prose* ». 3 50  
 George Gaudoin : *La Prairie fauchée*; « *Poésie* ». 3 50  
 André Lafon : *Poèmes provinciaux*; Roubaix « *Le Beffroi* ». 3 50  
 Jean Mauclère : *Au Caprice des Heures*; Rousseau. 3 50

#### Psychologie

D<sup>r</sup> Ch. Fiessinger : *Erreurs sociales et maladies morales*; Perrin. 3 50

#### Publications d'Art

A. Cingria Vaneyre : *Les Entretiens de la Villa du Ronet*; Genève, Julien. » »  
 Jean de Foville : *Pisanello et les Médailleurs italiens*; Laurens. 3 50  
 Emile Nagne : *L'Esthétique des Villes*; « *Mercur de France* ». 3 50  
 Michel-Ange. *L'Œuvre du Maître*; Hachette. » »  
 Ch. Moreau-Vauthier : *Les Chefs-d'Œuvre des Grands-Maitres. Troisième série, XIX<sup>e</sup> siècle (1800-1900)*; 60 planches en héliogravure, accompagnées de notices explicatives, vol. relié; Hachette. 35 »

**Questions coloniales**

Commandant Lenfant : *La Découverte des Grandes Sources du Centre de l'Afrique*; Hachette. " »

**Questions militaires**

R. du Lac : *Le Général Comte Précý*; Champion. 12 »

**Questions religieuses**

E. Pilastre : *La Religion au temps du duc de Saint-Simon*; Alcan. 6 »

**Roman**

Tristan Bernard : <i>Secrets d'Etat</i> ;	cure de France ».	3 50
« Monde illustré ».		3 50
Daniel Borys : <i>Le Royaume de l'Oubli</i> ;	Edmond Haraucourt : <i>Tramaille et Pellisson</i> ; Fasquelle.	3 50
Michaud.		3 60
Paul Bru et Jacques Constant : <i>Madame la Surveillante</i> ; Paclot. » 95	G. Hué : <i>Le Petit Faune</i> ; Soc. française d'imprimerie et de libr.	3 50
Gabriel Dauchot : <i>Immortelle Pologne</i> ;	L. Tiercelin : <i>Le Cloarec</i> ; Sansot.	3 50
Perrin.		3 50
Remy de Gourmont : <i>Couleurs</i> ; couverture en couleurs de Willette; « Mer-	Tony d'Ulmès : <i>La Vie de Monique</i> ; Per Lamm.	3 50
	Maurice Vaucaire et Marcel Luguët : <i>M<sup>lle</sup> X. Souris d'Hôtel</i> ; Juven.	3 50

**Sciences**

Dr Paul Emile-Lévy : <i>Neurasthénie et Névrose</i> ; Alcan.	4 »	Etienne Rabaud : <i>Le Génie et les Théories de M. Lombroso</i> (Collection <i>Les Hommes et les Idées</i> ); « Mercure de France ».	» 75
H. Poincaré : <i>Science et Méthode</i> ; Flammarion.	3 50		

**Sociologie**

Henri Coulon et René de Chavagnes : *Le Mariage et le Divorce de Demain*; Flammarion. 3 50

**Voyages**

Georges Ancey : <i>Athènes couronnée de Violettes</i> ; Fasquelle.	3 50	R.-E. Peary : <i>Plus près du Pôle</i> ; Hachette.	» »
Eugène Aubin : <i>La Perse d'aujourd'hui</i> ; Colin.	5 »	Maurice de Waleffe : <i>Les Paradis de l'Amérique Centrale</i> ; Fasquelle.	3 50
J. Charles-Roux : <i>Fréjus</i> ; Bloud.	1 50		

MERCURE.

**ÉCHOS**

La Manifestation Emile Verhaeren. — M. Friedrich-S. Krauss et le Directeur du Musée de Naples. — La Manifestation Camille Lemonnier. — Sur les origines de l'Angelus. — L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Le prix quinquennal en Belgique. — Prix littéraires. — Numismatique. — Les Amis de Carrière. — Pour prouver son amour. — Prix de poésie Sully-Prudhomme. — L'Art à Montecarlo. — Philatélie. — Ziem à « l'Artistique » de Nice. — Un nouveau théâtre. — Publications du *Mercure de France*. — On demande des numéros du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

**La Manifestation Emile Verhaeren.** — La fête organisée le 24 novembre, au Théâtre du Parc, par un groupe de jeunes hommes de lettres (MM. Charles Dulait, Maurice Gauchez, Louis Piérad), fut belle et ardente. Des discours en prose et des discours en vers exprimèrent la foi de la jeunesse et la gloire d'Emile Verhaeren; une causerie par M. Wilmotte élucida ensuite l'œuvre du poète dont les plus brûlantes et les plus fortes pages furent déclamées par divers récitants. — Après la cérémonie publi-



que, les amis de Verhaeren s'étaient rassemblés autour de lui en une réunion plus intime. C'est là que d'émouvantes et nobles paroles de Camille Lemonnier donnèrent à l'enthousiasme sa note la plus profonde.

Quelques jours auparavant, — le 14 novembre, — Emile Verhaeren donnait une conférence à l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Une soudaine ovation salua le poète, à qui le prince Albert de Belgique remit la croix d'officier de l'ordre de Léopold.

En outre, une revue littéraire a été fondée à Bruxelles à l'occasion de ces fêtes d'art. Se réclamant du patronage d'Emile Verhaeren, elle emprunte à l'œuvre du poète l'épigraphe dont elle se blasonne, et jusqu'à son titre : *les Visages de la Vie*.

Une autre revue, *la Flandre artiste*, publie en son numéro de décembre les adhésions chaleureuses de MM. Jean Aicard, Léon Bocquet, Abel Bonnard, Henri de Régnier, Léon Dierx, Edouard Ducoté, Max Elskamp, André Fontainas, Fernand Gregh, S. Charles Leconte, Armand Praviel, Jean Richepin et Ch. de Pomairois. Citons quelques lettres.

Je me déclare incapable de rendre hommage dignement en quelques lignes à Verhaeren. Il y faudrait, me semble-t-il, toute une étude. Sinon, un mot suffit : c'est un grand poète. — JEAN RICHEPIN, de l'Académie française.

La réponse de M. Sébastien Charles Leconte est curieuse :

Nous, les Français du Nord, fils des Nerviens ou des Francs de Clovis, nés de la race celte-belgique, de cette grande Belgique qui va de la Seine au Rhin et qui fut si misérablement dépecée en tranches verticales par les déplorables cartographes et les misérables diplomates du traité de Verdun, — Wallons, Flamingants, Germains d'Ostrasic, frères séparés aujourd'hui trilingues, aujourd'hui coupés en trois tronçons, aujourd'hui domptés par les Barbares du Midi ou par les Barbares de l'Est, pris entre les Méditerranéens bavards et les Vandales taciturnes, — nous tous les Français les meilleurs, la réserve profonde des Gaules, nous admirons en Verhaeren le représentant de la race qui est la nôtre, politiquement vaincue, mais à jamais vivante et vivace et dont les multitudes fécondes repeupleront un jour les champs et les cités de la patrie anémiée, de la plus grande France, de la Gaule : de cette Gaule rétablie un seul instant dans ses limites par les armées libératrices de la Révolution.

Et nous, les poètes du Nord, nous saluons en Verhaeren le grand poète flamand et français qui, dans notre langue, fille de la langue que parla César, fait chanter l'âme de nos pères, l'âme des tribus belgiques, l'âme des Gueux de Flandre, l'âme des foules en travail de nos cités pullulantes, de nos sillons surpeuplés, l'âme de la Gaule du Nord matrice des nations, mère et nourrice de la France à venir! —

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

Enfin, voici les lettres de M. Henri de Régnier et de M. Léon Dierx :

C'est avec joie que je m'associe à l'hommage rendu par les poètes à Emile Verhaeren, à son œuvre magnifique et puissante, à son noble caractère d'artiste parfait. L'homme et l'écrivain méritent une égale admiration : Emile Verhaeren est un grand poète et un grand cœur. — HENRI DE RÉGNIER.

Dans la brillante pléiade d'écrivains que la Belgique a donnés à la littérature de notre patrie, Emile Verhaeren apparaît comme le plus riche et le plus sûr dépositaire de l'âme flamande. Il en est aussi le héraut le plus sonore. Il a voulu l'être uniquement par le noble chant du vers, pour rester dans la plus haute et la plus essentielle dignité de sa vocation. C'est un personnel, fécond, pittoresque et puissant

visionnaire, un lyrique emporté, l'un de nos plus grands poètes vivants. Je salue profondément sa gloire, qui est encore une gloire française. — LÉON DIEBIX.

## §

**M. Friedrich-S. Krauss et le Directeur du Musée de Naples.** — On sait qu'il existe à Naples un musée secret : pour y entrer, il faut, si j'ose dire, montrer patte blanche. Les savants ethnographes, folkloristes, archéologues ne l'ont pas blanche, paraît-il. Car voici déjà quatre cas, venus à ma connaissance, d'ethnographes ayant besoin de comparer à des objets antiques divers objets rituels « sauvages », qui se voient refuser l'entrée du musée. Et voici un nouveau cas de même ordre. Il y a à Vienne un folkloriste respectable par son âge et ses travaux considérables, tant sur les Slaves du Sud que sur la vie sexuelle : Friedrich-S. Krauss, ayant en train une traduction de Dulaure, *Des Divinités génératrices*, qui vient de paraître mise à jour par de nombreuses notes comparatives et des dessins. Il envoya au Directeur du Musée de Naples plusieurs de ses œuvres sur la vie sexuelle (le recueil *Anthropophytia*, entre autres) ; elles furent retournées à l'éditeur de Leipzig avec la mention du pudique directeur : *Refusé* ; et la lettre par laquelle le professeur docteur Krauss demandait, à ses frais, des photographies d'objets du musée resta sans réponse, alors que de toutes parts les directeurs de musées d'Asie, d'Europe et d'Amérique mettaient à la disposition de F.-S. Krauss tous les matériaux désirés. Il est bon de signaler la conduite de cet étrange directeur de musée, qui, sans doute, ou bien se croit le propriétaire des objets confiés à sa garde, ou peut-être prend un soin excessif de la pudeur des savants — et de amateurs.

## §

**La Manifestation Camille Lemonnier.** — M. Camille Lemonnier occupe en Belgique une place que nul ne lui peut disputer. Non seulement il y est admiré comme écrivain, mais on révere en lui, à juste titre, l'initiateur d'une renaissance littéraire dont il fut toujours le champion valeureux et tenace, dont il est encore la volonté brûlante. Ceux-là mêmes qui ne furent pas ses disciples, ceux qui ont cherché loin de lui leurs sentiers, respectent Camille Lemonnier comme un Maître. Car s'il eut si souvent la bonne et simple parole qui donne la force et le courage, jamais il n'eut le mot qui arrête, qui détourne de soi. Maître pour tous, magister pour personne, — et l'ami généreux de quiconque a montré du talent, — Camille Lemonnier offre à ses jeunes confrères un admirable exemple : celui d'une conscience d'artiste qui n'a jamais plié.

La publication du 65<sup>e</sup> volume du romancier vient d'être l'occasion d'une manifestation vraiment émouvante au musée d'Ixelles. Toute la Belgique intellectuelle y a participé avec enthousiasme, et l'abstention boudeuse des « pouvoirs publics » permit de donner à la fête, en son ample ordonnance, une simplicité qui la fit plus touchante et quasi familiale. Familiale, oui. La famille des artistes se réunissait autour du père des lettres françaises en Belgique.

Des fleurs, des chants, la surprise brillante d'un orchestre, et puis des poèmes récités, des discours et, de toutes parts, arrivaient à foison les télégrammes des absents : MM. Jules Claretie, Jean Richepin, de l'Académie

française, Georges Lecomte, Auguste Rodin, R. Poincaré, Catulle Mendès, François de Nion, Vallette, Saint-Georges de Bouhélier, Frédéric Mistral, M. et A. Leblond, Alfred Bruneau, Gabriel Mourey, Paul Adam, Brioux, G. et H. Rosny, Judith Cladel, Edmond Picard, Fernand Séverin, Paul Desachy, Maeterlinck, Albert Mockel, Georges Verrès, etc., etc.

### Sur les Origines de l'Angelus.

Mon cher Vallette,

Je le regrette pour l'auteur inconnu de la notice publiée par « le Mercure » de ce 1<sup>er</sup> décembre sur l'*Angelus* ; mais je ne saurais voir dans la simple opinion de Lerosey la preuve, le « document » demandé. Quant aux *Ave Maria* qu'on récitait le soir au son de la cloche pour obtenir une indulgence, ils ne constituent en rien l'*Angelus*.

Les *Ave* et les *Pater* servent de matériaux à des milliers de prières.

Celle de l'*Angelus* en est une très particulière, qui commence par ce mot d'*Angelus*, se dit non pas seulement le soir, mais d'abord le matin et à midi, et se compose de trois versets empruntés à l'Evangile et d'une invocation suivie d'une oraison ; les *Ave* figurent simplement dans les intervalles des versets.

Aussi le grand historien des Croisades, qui comprenait, lui, ce que signifie une prière, n'a-t-il montré, même dans celle ordonnée par Calixte en 1456, que l'origine de l'*Angelus*, encore en formation.

L'*Angelus* ne s'est en effet récité en France d'une manière certaine qu'à partir du règne de Louis XI, — donc longtemps après la mort de Jeanne d'Arc.

Recevez, etc...

GEORGES POLTI.

### §

**L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine.** — Les amis de Paul Verlaine se réuniront, comme d'habitude, pour l'anniversaire de sa mort le 10 janvier prochain, à 11 heures, au Cimetière des Batignolles.

Le déjeuner des « Amis de Paul Verlaine », où, d'année en année, les convives sont plus nombreux, aura lieu à midi et demi au restaurant Vantier-Vedrine, 7, avenue de Clichy, sous la présidence de Léon Dierx. Prix : 5 francs. On est prié d'adresser les adhésions au *Mercur* de France.

### §

**Le Prix quinquennal en Belgique.** — La Belgique protège les lettres. Mais elle ne le fait que de temps en temps ; et lorsqu'elle a accompli ce grand effort, il faut absolument qu'elle se repose durant soixante mois. — De lustre en lustre, un jury, ordinairement formé de professeurs, — et qui comptait cette fois deux hommes de lettres, — décerne les faveurs d'un gouvernement qui taxe à fr. 2,74 par jour (deux francs soixante-quatorze centimes) la part de la littérature française dans un budget de quelques centaines de millions. De cinq en cinq ans, en effet, une somme de cinq mille francs est attribuée aux belles-lettres, et versée à l'auteur du meilleur ouvrage paru dans l'intervalle. Il peut se faire qu'on en ait publié trois ou quatre, ou même dix, et que chacun d'eux soit « le meilleur »...

Car, enfin, je tiens un poète, et c'est le plus lyrique; un autre, et c'est le plus riche en images, un autre, le plus musicien, et ce quatrième, qui l'emporte pour la noblesse du style. Voici l'ouvrage en prose le plus finement pensé, mais son voisin me parle un langage plus pur; tel autre me ravit, qui peint jusqu'au frisson vivant, et je ne puis oublier ce dernier, dont la puissance tragique émeut encore mon souvenir. Ils sont quatre, ils sont huit, mais il n'y a qu'un seul prix, un prix tous les cinq ans. Il est bien vrai qu'au temps jadis on ne comptait ni par huit ni par quatre : c'était zéro tout rond, le meilleur étant détestable. Mais on donnait le prix, quand même, puisqu'il fallait qu'il fût donné. Qui le croirait? La Belgique est prodigue, parfois, pour les lettres...

Cette année, les jurés eurent grand'peine, dit-on, à se mettre d'accord. Ils voulaient un prosateur. C'était nécessaire administrativement, parce qu'après deux romanciers des poètes avaient, par deux fois, reçu la couronne : Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, — Albert Giraud, Emile Verhaeren. Le favori était par conséquent un prosateur infiniment prosaïque : M. Courouble, intrépide biographe des « Kaekebroek » et des « Plattebrod » bruxellois. Mais M. Carton de Wiart, auteur d'un roman historique, avait ses partisans. Des lettrés, cependant, rappelaient *le Jardinier de la Pompadour*, d'Eugène Demolder, où la couleur a tant de charme nuancé; d'autres faisaient valoir la délicatesse tendre et subtile d'Henry Maubel, la puissante sobriété du roman que signa Hubert Krains (*le Pain noir*), le haut mérite d'Edm. Glesener quant à l'observation et quant au style, ou bien encore la santé villageoise des contes de M. des Ombiaux... Comment choisir entre tant de prosateurs? — Quelqu'un proposa timidement d'en revenir aux poètes, et dès lors on ne discuta plus. M. Fernand Séverin reçut le prix par un vote unanime, pour son recueil récemment édité par *le Mercure*, — et jamais décision ne fut accueillie avec plus de joie. Mais qui donc n'aimerait les vers de Fernand Séverin? Qui n'en admire l'harmonie noble et pure, la forme délicate en sa simplicité? Qui n'en a senti la mélancolie suave, et qui n'en a compris les graves confidences?

## §

**Prix littéraires.**

*Académie Goncourt* : prix de 5.000 francs attribué à M. Francis de Miomandre pour son livre : *Écrit sur de l'eau*. M. de Miomandre eut 6 voix; les 4 autres allèrent à M. Jean Violis, auteur de *Monsieur le Principal*, roman.

*La Vie Heureuse* : prix de 5.000 francs attribué à M. Edouard Estaunié, auteur de *la Vie secrète*, par 9 voix contre 6, obtenues par M. Alfred Droin pour son volume de vers : *Le Collier d'Emeraudes*.

*Prix Nobel* : de 192.000 francs, attribué à M. Rudolph Eucken, professeur de philosophie à l'Université d'Iéna.

## §

**Numismatique.** — Quelques beaux prix à deux ventes de monnaies et de médailles qui ont eu lieu récemment à Munich. Monnaies grecques : un statère d'or du temps de Miltiade (acheté pour Paris), 8.025 mark; un tétradrachme d'Antiochus Epiphane, 3.425 mk; une pièce de dix drachmes

en or, avec le portrait merveilleusement conservé de la reine Bérénice d'Égypte. 3.300 mk ; une série de statères d'or de Cyzique (v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> s. av. J.-C.), 2.500 à 2.825 mk. pièce ; un statère d'or de Pythagore, dynaste de Chypre (vi<sup>e</sup> s. av. J.-C.), 1.725 mk. — Monnaies romaines : un médaillon de bronze de Julia Donna, femme de Septime Sévère, 2.050 mk ; deux pièces d'or de Delmatius, neveu de Constantin le Grand, 2.025 mk chacune ; une pièce d'or de l'impératrice Hélène, femme de Constantin Chlore, 1.725 mk ; deux pièces d'or de Procope, qui ne passa que huit mois sur le trône, 1.500 et 1.250 mk ; une pièce d'or de Fausta, l'une des femmes de Constantin, 1.000 mk. Médailles italiennes : Sigismond Pandolfo Malatesta, par le Pisanello, 2.600 mk ; Marcantonio della Torre, par son frère Giulio, 3.200 mk ; Comte Giannantonio Guidi, par Niccolo Fiorentino, 3.450 mk ; Borso d'Este, duc de Ferrare, par Petricini de Florence, 4.500 mk ; Franç. Sforza, duc de Milan, par le fameux médailleur bolonais Sperandio, 8.000 mk.

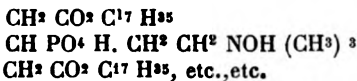
## §

**Les Amis de Carrière.** — Une conférence a été faite, le 9 novembre, au musée du Luxembourg, par M. Léonce Bénédite, conservateur de ce musée, pour les *Amis de Carrière* ; sujet : L'Art contemporain. M. Paul Gallimard leur a fait, le 26 du même mois, les honneurs de ses collections de tableaux et de livres. Au dernier Dîner du Quatorze, qui réunissait un grand nombre de membres de la Société, le vœu d'un monument à Eugène Carrière a été accueilli avec enthousiasme ; des sommes sont déjà souscrites ; un Comité sera bientôt constitué.

Des conférences de MM. Jean Dolent, Maillard, Royère, Koechlin, Riotor, Haraucourt, Caro-Delvaile sont annoncées.

## §

**Pour prouver son amour.** — C'est bien simple. Il n'y a qu'à prendre du ... à la pharmacie ... (c'est dans le Midi). Une brochure avec images suggestives nous décrit les effets, mais « pour les personnes ayant des notions de chimie » le pharmacien (c'est dans le Midi) nous explique que c'est du



« C'est donc un distéarate monophosphaté du propanétriol monophosphaté de l'hydrate de tétraméthyl éthylol-ammonium. »

Suivent les attestations.

## §

**Prix de poésie Sully-Prudhomme.** — Les candidats au prix annuel de poésie sont invités à faire parvenir avant le 1<sup>er</sup> avril la pièce de vers qu'ils auront choisie dans leurs manuscrits à l'adresse de M. le Président du Prix Sully-Prudhomme, 82, faubourg Saint-Honoré.

Les conditions du concours seront envoyées aux personnes qui en exprimeront le désir.

## §

**L'Art à Monte-Carlo.** — La saison d'Opéra à Monte-Carlo est, on le sait, l'une des principales attractions de la Côte d'Azur. Elle commence généra-

lement un peu avant la fin de janvier, mais celui qui en a le souci et la responsabilité, M. Raoul Gunsbourg, la prépare pendant toute l'année. La liste de ses artistes vient d'être publiée. Elle comprend naturellement toutes les célébrités du monde entier : Felia Litvinne, Bessie Abott, Aino Ackté, Lucienne Bréval, Marguerite Carré, Jeanne Raunay, etc., les ténors Van Dyck, Rousselière, Dettura ; les basses Chaliapine, Delmas, etc.

Quant aux œuvres, M. Raoul Gunsbourg se propose notamment de monter la Tétralogie de Wagner avec une perfection aussi grande que possible. Les amateurs entendront aussi un opéra de M. Gunsbourg lui-même, *le Vieil Aigle*, dont on dit le plus grand bien.

## §

**Philatélie.** — Sait-on que le plus rare des timbres d'Europe est un timbre de Bavière et pas même l'un des plus anciens ni l'une des hautes valeurs, mais un simple 2 pfennig de 1895 ? Voici comment : c'était l'année où l'on avait adopté le tarif minimum des imprimés locaux à 2 pfg. Tandis que les feuilles de la nouvelle émission n'étaient encore qu'à l'imprimerie, le petit bureau d'Aichach en demande par télégraphe : à la boulevue, on lui en confectionna quelques-unes d'un ancien timbre de 3 que l'on surchargea d'un 2. Six exemplaires étaient à peine vendus que l'ordre arriva, par télégraphe aussi, de retirer ce timbre provisoire, et le reste en fut brûlé à Munich. Aujourd'hui, pour les collectionneurs, chacun de ces six *uniques* exemplaires vaut la babiole de 5000 mark, plus de 6180 francs.

## §

**Ziem à « l'Artistique » de Nice.** — Le Cercle Artistique de Nice organise pour la fin janvier prochain une exposition de l'Œuvre de Ziem. Il donnera à l'occasion du 90<sup>e</sup> anniversaire du Maître, devenu Niçois d'adoption, une fête originale à laquelle prendront part toutes les sommités artistiques et littéraires alors un déplacement sur la Côte d'Azur.

De nombreux amateurs détenteurs des œuvres de Ziem ont déjà promis leur concours. Le Maître lui-même exposera un lot de ses aquarelles inédites.

## §

**Un nouveau théâtre.** — Un Comité d'initiative d'auteurs et compositeurs dramatiques vient de s'organiser en vue de donner une série de représentations théâtrales et fait appel au concours des poètes et dramaturges qui n'ont pas encore pris contact avec le public.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jean Thénoux, 52, rue de Seine.

## §

**Publications du « Mercure de France » :**

**COULEURS, Contes nouveaux suivis de Choses anciennes**, par Remy de Gourmont. Couverture en couleurs de Willette. Vol. in-18, 3.50 (3 Japon à 15 fr. ; 12 hollande à 10 fr.).

**L'ESTHÉTIQUE DES VILLES**, par Emile Magae (*Le Décor de la rue. Le Mouvement de la rue. Les Cortèges. Marchés, Bazars, Foires. Les Cimetières. Esthétique de l'eau. Esthétique du Feu. L'Architectonique de la Cité future*). Vol. in-18, 3.50.

LES PLUS BELLES PAGES DE SAINT-SIMON, avec une Notice par Edmond Barthélemy et un portrait d'après Vanloo (*Mémoires. Scènes et Portraits. Anecdotes. Louis XIV et sa Cour. Jésuites et Jansénistes. Intrigues politiques. Scandales. La Régence.* — Appendice : *Saint-Simon raconté par lui-même. Jugements littéraires. Bibliographie*). Vol. in-18, 3. 50.

EMILE ZOLA, SA VIE, SON ŒUVRE, par Edmond Lepelletier, avec un portrait en héliogravure d'après Lieure et un autographe. Vol. in-8, 7. 50 (12 hollandaise à 20 fr.).

LE GÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE, 1823-1827, par Léon Séché. Documents inédits. Illustré de la gravure-frontispice de *la Muse Française*, du facsimilé de la Couverture de *la Muse Française* tiré sur papier azur, de la reproduction du tableau de Heim : *La Distribution des Récompenses au Salon de 1824*, et des portraits de Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, Nodier, le baron Taylor, Pichald et Talma dans le rôle de Léonidas. Vol. in-8, 7. 50 (5 japon à 30 fr.; 9 chine à 25 fr.; 41 hollandaise à 20 fr.).

POÈTES D'AUJOURD'HUI, par Ad. van Bever et Paul Léautaud, *Morceaux choisis, accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie*. Nouvelle édition corrigée et augmentée. I : Henri Barbusse, Henry Bataille, Tristan Corbière, Lucie Delarue-Mardrus, Emile Despax, Max Elskamp, André Fontainas, Paul Fort, René Ghil, Remy de Gourmont, Fernand Gregh, Charles Guérin, A.-Ferdinand Herold, Gérard d'Houville, Francis Jammes, Gustave Kahn, Jules Laforgue, Léo Larguier, Raymond de La Tailhède, Louis Le Cardonnell, Sébastien Charles Leconte, Grégoire Le Roy, Jean Lorrain, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Maurice Magre, Stéphane Mallarmé. — II : Camille Mauclair, Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, Albert Mockel, Robert de Montesquiou, Jean Moréas, Comtesse Mathieu de Noailles, Pierre Quillard, Ernest Raynaud, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean-Arthur Rimbaud, Georges Rodenbach, Paul-Napoléon Roinard, Saint-Pol-Roux, Albert Samain, Fernand Séverin, Emmanuel Signoret, Paul Souchon, Henry Spiess, Laurent Tailhade, Paul Valéry, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, Paul Verlaine, Francis Vielé-Griffin. 2 vol. in-18 à 3 fr. 50 chacun : 7 fr. (12 holl. à 20 fr. les deux volumes).

LE GÉNIE ET LES THÉORIES DE M. LOMBROSO, par Etienne Rabaud, Maître de Conférences à la Sorbonne (Collection *Les Hommes et les Idées*, n° 9). Vol. in-16, 0.75.

## §

On demande des numéros du « *Mercur de France* ». — Nous sommes acheteurs à un prix à débattre des numéros 1, 2, 8, 13, et au prix marqué des numéros suivants : 106, 113, 114, 115, 118, 120, 144.

## §

### Le Sottisier universel.

26 octobre 1908. SOCIÉTÉ CONTRE LA MORTALITÉ DES PORCS A L'ABATTOIR. — *Journal officiel*, 5 novembre. Annonces.

Par exemple le gouvernement que l'Angleterre s'est donné, qu'elle a élaboré petit à petit et qui est adapté aux mœurs des habitants comme la coquille à l'huitre qu'elle protège, etc. — MENTAK : *Les Idées politiques de Cournot. La Science sociale*, octobre.

Rubens, né en 1517, est mort en 1640 de la goutte, qui l'avait, durant deux années, pris aux mains, par une de ces dérisions cruellement mystificatrices de la bonne mère nature, qui rendait Beethoven sourd, Baudelaire muet, Michel-Ange aveugle, Abélard castrat. — *Le Petit Bleu*, reproduisant la *Chronique*, Bruxelles, 22 novembre.

*Le Tasse* est le deuxième peintre italien porté à la scène par un auteur français. *Léonard de Vinci*, a, en effet, inspiré il y a quelques années, etc. — *L'Intransigeant* 6 décembre.

Pendant son archontat, Simon (*sic*), fils de Miltiade [vers 460 avant J.-C.], l'améliora [le parc d'Academos], y planta des allées de peupliers, d'ormeaux et de platanes, le dota de fontaines, et d'un vélodrome. — GEORGES RIAT. *L'Art des Jardins*, pp. 26-27.

Lieux pour hommes gratuits. — *Au-dessus d'une porte, gare de Toulon*.

Donc, on vit peu à peu les sauterelles circoncises quitter le comptoir familial, etc. — *L'Action Française*, 13 novembre.

En laissant couler de la vidange sur la moisson que je sème, elle n'en sera que plus abondante. — *Le Socialiste* (Guadeloupe), 17 octobre.

On nous apprend qu'un de nos sympathiques prospecteurs d'Ambositra, M. Elié, de la C<sup>ie</sup> Lyonnaise, a été mordu par un cheval. La blessure est, heureusement, sans gravité. On nous dit que le cheval serait mort. — *L'Echo de Madagascar*, 5 juin.

Mais, à ce moment, nos pseudo-blocards surent de Courart garder le silence prudent, parce qu'il s'agissait de leur Manitou, de l'homme qui savait faire taire les scrupules de ses thuriféraires par l'octroi de toutes sortes de faveurs, même les plus invraisemblables, y compris le ruban de la Légion d'honneur. — *Patrie Créole* (Réunion), 19 mai.

#### Coquilles :

Il serait curieux de rapprocher de ce volume les célèbres frasques de Verhaeren : *Les Villes Tentaculaires*. — *La Revue Générale*, Bruxelles, novembre 1908, p. 775.

Chef-d'œuvre d'une rare perfection, qui devait inspirer Brantôme et Michel-Ange pour les dessins du dôme de Saint-Pierre. — L. PAULIN : *Au jour le jour, Notes et Souvenirs d'un Voyageur*, p.

MERCURE.



## TABLE DES SOMMAIRES

(1908)

## LXXI

N° 253. — 1<sup>er</sup> JANVIER

HENRI BACHELIN.....	<i>Jules Renard</i> .....	5
FRANÇOIS PORCHÉ.....	<i>Paroles de la trentième année</i> , poème.	25
LÉON SÉCHÉ.....	<i>Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve</i> (suite)....	31
MARCEL RÉJA.....	<i>La Responsabilité criminelle</i> .....	52
VICTOR-ÉMILE MICHELET.....	<i>Poèmes</i> .....	66
Z. HIPPIUS.....	<i>Notes sur la Littérature russe de notre temps</i> .....	71
EDMOND PILON.....	<i>Madame Greuze, ou « la Cruche cassée »</i> (III-V).....	80

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LII. Sports*, 98. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 101. — RACHILDE : *Les Romans*, 104. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 109. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 113. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 118. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 122. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 126. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 132. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 138. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 142. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 146. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 150. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 154. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 160. — EUGENIO DIAZ ROMERO : *Lettres hispano-américaines*, 165. — MARCEL MONTANDON : *Lettres roumaines*, 168. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 172. — P.-G. LA CHESNAIS : *Lettres scandinaves*, 176. — JEAN DE GOURMONT : *Variétés : Vittorio Pica critique d'art*, 181. — MERCVRE : *Publications récentes*, 186; *Echos*, 187.

## LXXII

N° 254. — 16 JANVIER

PÉLADAN.....	<i>Un Idéalisme expérimental : La Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses manuscrits</i> .....	193
JULES SAGERET.....	<i>Les Paradis laïques : Le Paradis d'Anatole France (Sur la Pierre blanche)</i> .....	215
RICHARD CANTINELLI.....	<i>Poèmes</i> .....	229
PAUL ARBELET.....	<i>Sur la tombe de Stendhal</i> .....	231
ÉMILE MAGNE.....	<i>Une Ruelle précieuse au XVII<sup>e</sup> siècle</i> .....	242
ANDRÉ SPIRE.....	<i>Poèmes</i> .....	258
PHILÉAS LEBESGUE.....	<i>Le Portugal et l'Espagne dans l'œuvre de la Civilisation</i> .....	263
EDMOND PILON.....	<i>Madame Greuze, ou « la Cruche cassée »</i> (VI-VII-fin).....	275

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LIII. Miracles*, 292. — RACHILDE : *Les Romans*, 295. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 299. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 302. — JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 307. — GASTON DANVILLE : *Psychologie*, 311. — CHARLES MERKI : *Archéologie. Voyages*, 316. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 320. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 326. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 332. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 336. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 342. — GEORGES EEKHOU : *Chronique de Bruxelles*, 346. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 350. — EUGENIO DIAZ ROMERO : *Lettres hispano-américaines*, 357. — FÉLIX DE GERANDO : *Lettres hongroises*, 361. — WILLIAM RITTER : *Lettres tchèques*, 366. — LUCILE DUBOIS : *La France jugée à l'étranger*, 370. — ANNETTE KOLB, CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER : *Variétés : Berlioz à Munich ; Annonces matrimoniales*, 373. — MERCURE : *Publications récentes*, 378; *Echos*, 379.

## LXXI

No 255. — 1<sup>er</sup> FÉVRIER

LOUIS DUMUR.....	<i>Nietzsche et « la Culture »</i> .....	385
ARNOLD BENNETT.....	<i>Les Auteurs anglais, leurs débouchés, leurs bénéfices</i> .....	405
THOMAS BRAUN.....	<i>Poèmes</i> .....	425
C.-M. SAVARIT.....	<i>Les Lois de l'Allitération et de l'Assonance, semi-allitération et semi-asonance</i> .....	430
PÉLADAN.....	<i>Un idéalisme expérimental : La Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses manuscrits (fin)</i> .....	440
EDMOND GOJON.....	<i>Poèmes</i> .....	462
ALBERT MOCKEL.....	<i>L'Île du Repos, conte pour les enfants d'hier</i> .....	466

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LIV. Les Mandarines*, 490. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 493. — RACHILDE : *Les Romans*, 496. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 501. — GEORGES POLTI : *Littérature dramatique*, 504. — GEORGES BOEN : *Le Mouvement scientifique*, 506. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 511. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 516. — LOUIS LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 520. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Spiritisme*, 526. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 530. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 536. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 541. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 544. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 548. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 552. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 557. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 561. — LUCILE DUBOIS : *La France jugée à l'étranger*, 566. — MERCURE : *Publications récentes*, 569; *Echos*, 570.

## LXXI

No 256. — 16 FÉVRIER

GASTON VARENNE.....	<i>Carpeaux à l'École de Rome et la genèse d'Ugolin, d'après les documents inédits</i> .....	577
ERNEST RAYNAUD.....	<i>Voyage à Venise, sonnets</i> .....	594
CHARLES MÉRÉ.....	<i>André Chénier journaliste</i> .....	603
MAURICE PÉZARD.....	<i>Salammô et l'archéologie punique</i> .....	622
MARCEL DUMINY.....	<i>Poèmes</i> .....	639
A. CHANTALOUET.....	<i>La Guerre possible</i> .....	642
G. MEREDITH (MARGUERITE YERSIN trad.).....	<i>L'Histoire de Chloé (I-III), conte</i> ....	653

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LV. Divorce*, 676. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 679. — RACHILDE : *Les Romans*, 683. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 687. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 692. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 697. — GABRIEL RENAUDÉ : *Les Bibliothèques*, 701. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 705. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 710. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 714. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 719. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 724. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 728. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 733. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 738. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 743. — DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : *Lettres réo-grecques*, 747. — E. SÉMÉNOFF : *Lettres russes*, 752. — ADOLPHE PAUPE : *Variétés : Une lettre inédite de Prosper Mérimée*, 757. — MERCYRE : *Publications récentes*, 760; *Echos*, 762.

## LXXII

N° 257. — 1<sup>er</sup> MARS

EDOUARD DUJARDIN.....	<i>Le Mouvement symboliste et la Musique.....</i>	5
FRANCIS JAMMES.....	<i>Poèmes mesurés.....</i>	25
JULES SAGERET.....	<i>Henri Poincaré (La Commodité scientifique. — La Science pour la Science).....</i>	33
ALBERT DE BERSAUCOURT...	<i>Balzac et sa « Revue Parisienne »...</i>	45
JEAN NOREL.....	<i>Le Prochain Conflit du Pacifique...</i>	69
G. MEREDITH (MARGUERITE YERSIN trad.).....	<i>L'Histoire de Chloé (IV-VI), conte...</i>	89

**Revue de la Quinzainé :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LVI. Promenades*, 114. — RACHILDE : *Les Romans*, 117. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 122. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 126. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 130. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 134. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 140. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 146. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 151. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 156. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 159. — GEORGES ERKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 166. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 169. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 173. — MARCEL ROBIN : *Lettres espagnoles*, 178. — JACQUES DAURELLE : *Variétés : Le Salon de Monte-Carlo*, 182. — MERCYRE : *Publications récentes*, 184; *Echos*, 185.

## LXII

N° 258. — 16 MARS

GEORGES BATAULT.....	<i>La Philosophie de M. Bergson.....</i>	193
ALBERT DE BERSAUCOURT...	<i>Balzac et sa « Revue Parisienne » (fin).....</i>	212
FERNAND BENOÎT.....	<i>La Foire aux Paysages, poèmes...</i>	233
ANDRÉ GIDE.....	<i>Quelques mots sur Emmanuel Signoret.....</i>	243
PAUL LOUIS.....	<i>Le Syndicalisme français.....</i>	248
GABRIEL MOUREY.....	<i>Des Roses sur la mer, poèmes.....</i>	261
G. MEREDITH (MARGUERITE YERSIN trad.).....	<i>L'Histoire de Chloé (VII-X, fin), conte.</i>	264

**Revue de la Quinzainé :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LVII. Dieux et Martyrs*, 290. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 293. — RACHILDE : *Les Romans*, 297. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 302. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 305. — JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 311. — GASTON DANVILLE : *Psychologie*, 314. — DOCTEUR ALBERT PRIEUR : *Psychiatrie et Sciences médicales*, 319. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 323. — CHARLES

MERKI : *Archéologie, Voyages*, 327. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 332. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 336. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 341. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 346. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 350. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 356. — PAUL SOUCHON : *Chronique du Midi*, 360. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 366. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 369. — LUCILE DUBOIS : *La France jugée à l'étranger* : 374. — MERCURE : *Publications récentes*, 378; *Echos*, 379.

## LXII

N° 259. — 1<sup>er</sup> AVRIL

LÉON SÉCHÉ.....	<i>Etudes d'histoire romantique : Le Cénacle de la Muse française, d'après des documents inédits.....</i>	385
GILBERT DE VOISINS.....	<i>Chansons masquées.....</i>	418
JACQUES MORLAND.....	<i>Le Maître de Léonard de Vinci : Andrea Verrocchio.....</i>	426
ABBÉ V. ERMONI.....	<i>Les Tendances actuelles dans le domaine religieux.....</i>	441
CLAUDE ROGER-MARX.....	<i>Poèmes.....</i>	455
RICARDO ROJAS.....	<i>Un poète sud-américain : Ruben Dario.....</i>	459
JEAN DE GOURMONT.....	<i>La Toison d'or (I-V), roman.....</i>	475

**Revue de la Quinzaine** : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs* : LVIII. *Panthéon*, 501. — RACHILDE : *Les Romans*, 504. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 508. — GEORGES POLTI : *Littérature dramatique*, 513. — EDMOND BARTHELEMY : *Histoire*, 517. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 521. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 528. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 531. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 537. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 541. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 544. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 547. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 551. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 554. — P.-G. LA CHESNAIS : *Lettres scandinaves*, 560. — P. DUFAY : *Variétés : Champfleury et Madame Hanska*, 565. — MERCURE : *Publications récentes*, 568; *Echos*, 569.

## LXIII

N° 260. — 16 AVRIL

JULES DE GAULTIER.....	<i>Le Bovarysme de l'Histoire.....</i>	577
SAINT-POL-ROUX.....	<i>Pour dire aux fanéailles des Poètes.....</i>	594
ERNEST GAUBERT.....	<i>Henry Bataille.....</i>	597
ARCHAG TCHOBANIAN.....	<i>Poèmes.....</i>	613
ALBERT MAYBON.....	<i>Le Programme des démocrates socialistes chinois.....</i>	619
GABRIEL VOLLAND.....	<i>Poésies.....</i>	632
MARIN.....	<i>Lettres à Voltaire, publiées par M. Fernand Caussy.....</i>	637
JEAN DE GOURMONT.....	<i>La Toison d'or (VI-XIV), roman.....</i>	653

**Revue de la Quinzaine** : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs* : LIX. *Champagne*, 683. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 688. — RACHILDE : *Les Romans*, 690. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 695. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 699. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 703. — LOUIS LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 707. — CHARLES-HENRY HIRSCH. — *Les Revues*, 711. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 716. — MAURICE BOISSARD. — *Les Théâtres*, 720. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 723. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 728. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 736. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 742. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglai-*

ses, 746. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 750. — WILLIAM RITTER : *Variétés : L'Art de Stanislas Wyspianski*, 755. — MERCVRE : *Publications récentes*, 761; *Echos*, 763.

## LXXIII

N° 261. — 1<sup>er</sup> MAI

EMILE MAGNE.....	<i>Le Jeu de massacre.....</i>	5
LÉON SÉCHÉ.....	<i>Etudes d'histoire romantique : Le Cénacle de la Muse française : II. La Muse française, d'après des documents inédits.....</i>	24
GEORGES SABIRON.....	<i>A mes frères, les arbres, poésie.....</i>	58
RENÉ MARTINEAU.....	<i>Généalogie de Villiers de l'Isle-Adam, d'après un document inédit..</i>	62
JEAN DE GOURMONT.....	<i>La Toison d'or, roman (XV-XIX, fin).</i>	70

**Revue de la Quinzaine** : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LX. Nudités*, 98. — RACHILDE : *Les Romans*, 100. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 104. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 108. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 113. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 117. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 121. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Spiritisme*, 129. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 134. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 140. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 143. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 147. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 152. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 159. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 164. — MARCEL MONTANDON : *Lettres roumaines*, 167. — E. SÉMÉNOFF : *Lettres russes*, 173. — FÉLIX DE GERANDO. — *Lettres hongroises*, 177. — WILLIAM RITTER : *Lettres tchèques*, 184. — MERCVRE : *Publications récentes*, 188; *Echos*, 189.

## LXXIII

N° 262. — 16 MAI

ANDRÉ FONTAINAS.....	<i>Dante-Gabriel Rossetti. Le Poète.....</i>	193
LAURENT TAILHADE.....	<i>La Farce de la Marmite (Limidaire).</i>	212
A. VAN GENNEP.....	<i>De quelques cas de Bovarysme collectif.....</i>	228
LUCIEN ROLMER.....	<i>Les Chants perdus, poèmes.....</i>	243
ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT.....	<i>Auguste Brizeux. A propos du Cinquantenaire de sa mort.....</i>	253
RUDYARD KIPLING (LOUIS FA- BULET ET ARTHUR AUSTIN- JACKSON trad.).....	<i>Deux Contes.....</i>	268

**Revue de la Quinzaine** : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXI. L'Étale*, 289. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 291. — RACHILDE : *Les Romans*, 296. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 300. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 305. — JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 310. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 315. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 321. — GABRIEL RENAUDÉ : *Les Bibliothèques*, 326. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 329. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 335. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 341. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 344. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 351. — MARCEL ROBIN : *Lettres espagnoles*, 356. — DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : *Lettres néo-grecques*, 361. — LUCILE DUBOIS : *La France jugée à l'Étranger*, 366. — RICCIOTTO CANUDO : *Variétés : Les deux Saül*, 370. — JACQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 377. — MERCVRE : *Publications récentes*, 379; *Echos*, 381.

## LXXIII

N° 263. — 1<sup>er</sup> JUIN

REMY DE GOURMONT.....	<i>Les Premières Idées de Chateaubriand.....</i>	385
LOUIS DUMUR.....	<i>Le Surhomme contre Nietzsche.....</i>	399
CÉCILE SAUVAGE.....	<i>Poèmes.....</i>	410
MARIUS-ARY LEBLOND.....	<i>Le Rêve du Bonheur : Rousseau, Bernardin et le XIX<sup>e</sup> siècle.....</i>	421
LÉON SÉCHÉ.....	<i>Etudes d'histoire romantique : Le Cénacle de la Muse française : La Muse de la Patrie, d'après des documents inédits.....</i>	441
LAURENT TAILHADE.....	<i>La Farce de la Marmite (Prologue, Scènes I-XIII).....</i>	458

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXII. Politique*, 487. — RACHILDE : *Les Romans*, 490. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 490. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 500. — GASTON DANVILLE : *Psychologie*, 507. — GEORGES BOEN : *Le Mouvement scientifique*, 511. — DOCTEUR ALBERT PRIEUR : *Psychiatrie et Sciences médicales*, 515. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 520. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie Folklore*, 525. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 529. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 535. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 538. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 546. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 552. — GEORGES EKHOUOUD : *Chronique de Bruxelles*, 556. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 560. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 565. — JACQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 569. — MERCURE : *Publications récentes*, 572; *Echos*, 574.

## LXXIII

N° 264. — 16 JUIN

G. PALANTE.....	<i>La Sensibilité individualiste.....</i>	577
PIERRE HALARY.....	<i>Remarques sur la Versification et discussion d'une erreur prosodique dans Victor Hugo.....</i>	593
ALFRED MORTIER.....	<i>Poèmes.....</i>	605
MARIUS-ARY LEBLOND.....	<i>Le Rêve du Bonheur : L'Age d'Or...</i>	607
ALBERT GAYET.....	<i>Les dernières Découvertes archéologiques en Egypte.....</i>	633
TOUNY-LÉRY.....	<i>La Pâque des Roses, poème.....</i>	646
FÉLICIEEN ROPS.....	<i>De Stevens et quibusdam aliis. (Lettre inédite publiée par M. George Groffe.).....</i>	651
LAURENT TAILHADE.....	<i>La Farce de la Marmite (Scènes XIV-XXVII, fin).....</i>	660

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXIII. Morale*, 676. — RACHILDE : *Les Romans*, 679. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 684. — GEORGES POLTI : *Littérature dramatique*, 688. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 694. — REMY DE GOURMONT : *Philologie*, 699. — CHARLES MERRI : *Archéologie, Voyages*, 702. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 707. — LOUIS LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 711. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 715. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 722. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 727. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 732. — PAUL SOUCHON : *Chronique du Midi*, 736. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 741. — HENRY-D. DAYRAY : *Lettres anglaises*, 746. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 751. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 756. — MERCURE : *Publications récentes*, 761; *Echos*, 763.

## LXXIV

N<sup>o</sup> 265. — 1<sup>er</sup> JUILLET

J. PÉRÈS.....	<i>Le Mysticisme de la volonté chez H. de Balzac.....</i>	5
PIERRE QUILLARD.....	<i>Charles Cros.....</i>	23
PAUL CASTIAUX.....	<i>Poèmes.....</i>	29
PAUL LOUIS.....	<i>La Politique des classes moyennes.....</i>	32
G. DE REYNOLD.....	<i>Un Précurseur du Romantisme : Gessner et le sentiment de la Nature.....</i>	44
JEHANNE D'ORLLAC.....	<i>Poèmes.....</i>	58
ALEXANDRA DAVID.....	<i>L'Instruction des indigènes en Tunisie (Opinion de la jeunesse intellectuelle musulmane).....</i>	61
JEAN GOUNOUILHOU.....	<i>Les Sollicitations amoureuses, nouvelle.....</i>	73

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXIV. Crimes*, 93. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 96. — RACHILDE : *Les Romans*, 99. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 105. — EDMOND BARTHELEMY : *Histoire*, 109. — JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 115. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 119. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Spiritisme*, 123. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 129. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 135. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 140. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 145. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 149. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 156. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 161. — MARCEL MONTANDON : *Lettres roumaines*, 165. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 170. — P.-G. LA CHESNAIS : *Lettres scandinaves*, 175. — CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER : *Variétés : Le Christian Scientism*, 179. — JACQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 185. — MERCVRE : *Publications récentes*, 188; *Echos*, 189.

## LXXIV

N<sup>o</sup> 266. — 16 JUILLET

OCTAVE MAUS.....	<i>Divergences musicales.....</i>	193
ANATOLE FEUGÈRE.....	<i>Les Indiennes de Chateaubriand, d'après des fragments inédits des « Mémoires d'Outre-Tombe ».....</i>	203
EDOUARD SCHURÉ.....	<i>Dionysos, poème.....</i>	216
HENRI DAGAN.....	<i>Le Doctrine des Néo-Royalistes.....</i>	223
EMILE MAGNE.....	<i>Esthétique des Villes : Les Cortèges.....</i>	234
TRISTAN KLINGSOR.....	<i>Hamoresques, poésies.....</i>	254
ISABELLA ROSSEL.....	<i>Réponse à M. Jean Norel à propos du volume « Mémoires et Correspondance de Louis Rossel ».....</i>	258
STEFAN ZEROMSKI (MICHEL MUTERMILCH trad.).....	<i>Aryman se venge, conte.....</i>	263

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXV. Certificats*, 283. — RACHILDE : *Les Romans*, 285. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 289. — EDMOND BARTHELEMY : *Histoire*, 294. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 299. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 304. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 308. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 312. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 318. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 324. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 328. — GEORGES ECKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 330. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 335. — MARCEL ROBIN : *Lettres*

espagnoles, 339. — E. SÉMÉNOFF : *Lettres russes*, 343. — FÉLIX DE GERANDO : *Lettres hongroises*, 349. — WILLIAM RITTER : *Lettres tchèques*, 354. — TRISTAN LECLÈRE : *Variétés* : *Rimsky-Korsakow*, 359. — MERCURE : *Publications récentes*, 363; *Echos*, 365.

## LXXIV

N° 267. — 1<sup>er</sup> AOUT

FERNAND SÉVERIN.....	<i>Notes sur Van Lerberghe</i> .....	369
BARONNE CHARLES DE BENOIST.	<i>Incompatibilité des sexes</i> .....	386
ERNEST GAUBERT.....	<i>Du Songe au Désir</i> , poésies.....	402
ALBERT DE BERSAUCOURT...	<i>Les Pamphlets contre Victor Hugo</i> ...	408
MAURICE PÉZARD.....	<i>Le Modernisme chez les Juifs</i> .....	438
LOUIS THOMAS.....	<i>Stances au Soleil</i> .....	449
EMILE CARTERON.....	<i>Orientation du problème de la Science et de la Religion</i> .....	453
LUCIEN-ALPHONSE DAUDET..	<i>La Réponse imprévue</i> , nouvelle.....	467

**Revue de la Quinzaine** : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs* : LXVI. *Plages*, 488. — RACHILDE : *Les Romans*, 490. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 496. — GEORGES POLTI : *Littérature dramatique*, 500. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 503. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 508. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 512. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 517. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 524. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 528. — PAUL SOUCHON : *Chronique du Midi*, 533. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 536. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 541. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 545. — CHARLES MERKI : *Variétés* : *Paris au temps des Romantiques*, 549. — MERCURE : *Publications récentes*, 551; *Echos*, 553.

## LXXIV

N° 268. — 16 AOUT

JULES DE GAULTIER.....	<i>Nietzsche contre le Surhomme</i> .....	561
LEGRAND-CHABRIER.....	<i>Le Badaud rétrospectif</i> .....	586
GUY-CHARLES CROS.....	<i>Poèmes</i> .....	594
MARIE LENÉRU.....	<i>Le Cas de Miss Helen Keller</i> .....	598
LUCIEN LELUC.....	<i>Poèmes</i> .....	623
ALBERT DE BERSAUCOURT..	<i>Les Pamphlets contre Victor Hugo (suite)</i> .....	626
COMMINGES.....	<i>Promenades d'Amants</i> .....	646

**Revue de la Quinzaine** : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs* : LXVII. *Le Sable*, 669. — RACHILDE : *Les Romans*, 672. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 677. — A.-FERDINAND HEROLD : *Littératures antiques*, 680. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 685. — JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 690. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 695. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 698. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 702. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 707. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 713. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 716. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 719. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 723. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 728. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 733. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 739. — DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : *Lettres néo-grecques*, 743. — MERCURE : *Publications récentes*, 748; *Echos*, 748.

## LXXV

N° 269. — 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE

EDMOND BARTHÉLEMY.....	<i>Saint-Simon</i> .....	5
LOUIS LE CARDONNEL.....	<i>Poèmes</i> .....	28



PÉLADAN.....	<i>De l'inutilité de la Réforme protestante.....</i>	30
CONSTANTIN PHOTIADÈS.....	<i>Voyages.....</i>	49
PIERRE HORTALA.....	<i>Poème à la Servante.....</i>	61
ALBERT DE BERSAUCOURT...	<i>Les Pamphlets contre Victor Hugo (fin).....</i>	65
RUDYARD KIPLING (LOUIS FA- BULET et A. AUSTIN-JACKSON trad.).....	<i>Deux Contes.....</i>	85

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXVIII. Chapeaux*, 103. — RACHILDE : *Les Romans*, 106. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 110. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 113. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 119. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 123. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 128. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 133. — LOUIS LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 137. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Spiritisme*, 141. — GABRIEL RENAUDÉ : *Les Bibliothèques*, 146. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 149. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 154. — ERNEST GAUBERT : *Les Théâtres*, 158. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 162. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 166. — GEORGES EEKHOU : *Chronique de Bruxelles*, 173. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 178. — FERNAND CAUSSY : *Variétés : La Police des Mœurs sous le Directoire*, 183. — MERCURE : *Publications récentes*, 187; *Echos*, 187.

## LXXV

N° 270. — 16 SEPTEMBRE

LÉON SÉCHÉ.....	<i>Les Débuts du Romantisme au Théâtre-Français : Le baron Taylor et le « Léonidas » de Michel Pichat en 1825, documents inédits.....</i>	193
J. NOVICOW.....	<i>Les Patries et la Question sociale.....</i>	214
ANDRÉ FONTAINAS.....	<i>Matinée au bord de la mer, poésie.....</i>	241
JULES DE GAULTIER.....	<i>Une philosophie est-elle encore possible?.....</i>	245
PÉLADAN.....	<i>De l'inutilité de la Réforme protestante (fin).....</i>	253
A. DROIN.....	<i>La Plainte, poésie.....</i>	274
LOUISE VAN DEN PLAS.....	<i>Le vrai féminisme provoque-t-il la guerre des sexes?.....</i>	277
JEAN GIRAUDOUX.....	<i>Sainte Estelle, nouvelle.....</i>	282

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXIX. Le Retour*, 296. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 298. — RACHILDE : *Les Romans*, 304. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 309. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 313. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 319. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 323. — ERNEST GAUBERT : *Les Théâtres*, 327. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 332. — PAUL SOUCHON : *Chronique du Midi*, 337. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 342. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 346. — MARCEL MONTANDON : *Lettres roumaines*, 350. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 355. — MERCURE : *Publications récentes*, 359; *Echos*, 359.

## LXXV

N° 271. — 1<sup>er</sup> OCTOBRE

THOMAS CARLYLE (EDMOND BARTHÉLEMY trad.).....	<i>Novalis.....</i>	369
STANISLAS RZEWUSKI.....	<i>Le Jubilé de Tolstoï.....</i>	399

FRANÇOIS PORCHÉ.....	<i>Solitude au loin</i> , poème.....	413
EDMOND JALOUX.....	<i>Le Réveillon de M. de la Pappelo-</i> <i>nière</i> , nouvelle.....	425
LÉON SÉCHÉ.....	<i>Les Débats du Romantisme au Thé-</i> <i>âtre-Français : Le baron Taylor</i> <i>et le « Léonidas » de Michel Pichat</i> <i>en 1825</i> , documents inédits (fin).....	432
MARCEL RÉJA.....	<i>La Danse</i> , aperçu historique.....	444
JEAN GIRAUDOUX.....	<i>Sainte Estelle</i> (fin), nouvelle.....	456

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXX. Morale de Café-Concert*, 470. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 472. — RACHILDE : *Les Romans*, 476. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 480. — GEORGES POLTI : *Littérature dramatique*, 484. — EDMOND BARTHELEMY : *Histoire*, 488. — JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 492. — GEORGES BORN : *Le Mouvement scientifique*, 497. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 500. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 506. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 510. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 516. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 521. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 525. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 529. — E. SÉMÉNOFF : *Lettres russes*, 533. — P.-G. LA CHENNAIS : *Lettres scandinaves*, 538. — WILLIAM RITTER : *Lettres tchèques*, 542. — LUCILE DUBOIS : *La France jugée à l'Étranger*, 546. — HENRY GAUTHIER-VILLARS : *Variétés : Bayreuth et Munich*, 549; *MERCURE : Echos*, 554.

## LXXV

No 272. — 16 OCTOBRE

MARIUS-ARÉ LEBLOND.....	<i>Les Idées nouvelles sur le Roman-</i> <i>isme</i> .....	561
ARNOLD BENNETT (HENRY-D. DAVRAY trad.).....	<i>La Crise théâtrale en Angleterre</i> ...	579
JACQUES NERVAT.....	<i>Majorque</i> , poème.....	598
A.-FERDINAND HÉROLD.....	<i>Le Patriotisme Révolutionnaire</i> .....	604
EDMOND PILON.....	<i>La Dame du Louvre</i> .....	619
ALFRED DE BANGOUORA.....	<i>Poèmes</i> .....	628
TOMAS CARLYLE (EDMOND BARTHELEMY trad.).....	<i>Novalis</i> (fin).....	631
LEGRAND-CHABRIER.....	<i>Bestiaire</i> .....	661

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXI. La Carte d'Europe*, 674. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 677. — RACHILDE : *Les Romans*, 681. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 685. — EDMOND BARTHELEMY : *Histoire*, 689. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 695. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 699. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 702. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 709. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 713. — ANDRÉ FONTAINAS : *Les Théâtres*, 718. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 723. — GEORGES ECKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 726. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 731. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 735. — MARCEL ROBIN : *Lettres espagnoles*, 739. — G. MATISSE : *Variétés : Épisode extraordinaire des Electrons*, 744. — MERCURE : *Publications récentes*, 746; *Echos*, 748.

## LXXVI

No 273. — 1<sup>er</sup> NOVEMBRE

JULES BERTAUT.....	<i>Barbey d'Aurevilly critique litté-</i> <i>raire</i> .....	5
JEAN NOREL.....	<i>L'Europe contre la Turquie</i> .....	23

LÉO LARGUIER.....	<i>La Force</i> , poème.....	35
HENRY POTEZ.....	<i>Un homme heareux: Fontenelle</i> ....	38
JULES SAGERET.....	<i>Paradis laïques: leur négation par André Beaunier (Le Roi Tobol)</i> ...	55

H.-G. WELLS (HENRY-D. DAVRAY ET B. KOZAKIEWICZ trad.).....	<i>Un Rêve d'Armageddon</i> , conte.....	67
--	--	----

**Revue de la Quinzaine.** — REMY DE GOURMONT : *Epilogues: Dialogues des Amateurs: LXXII. Education*, 95. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 98. — RACHILDE : *Les Romans*, 102. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 106. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 110. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 116. — HENRI MAZEL : *Sciences sociales*, 120. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 127. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 131. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 137. — ANDRÉ FONTAINAS : *Les Théâtres*, 141. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 148. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 155. — AUGUSTE MARQUILLIER : *Musées et Collections*, 166. — HENRY ALBERT : *Lettres allemandes*, 172. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 177. — X.-MARCEL BOULESTIN : *Variétés: Souvenirs dans un bar*, 184. — MERCVRE : *Publications récentes*, 185. — *Echos*, 187.

## LXXVI

No 274. — 16 NOVEMBRE

REMY DE GOURMONT.....	<i>André Rouveyre</i> .....	193
ANDRÉ ROUYEYRE.....	<i>Visages: I. Anatole France</i> .....	195
FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT trad.).....	<i>Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est</i> .....	196
PIERRE DE BOUCHAUD.....	<i>La Nature libératrice</i> , poème.....	215
EDMOND PILON.....	<i>Georges Lecomte</i> .....	217
PAUL LOUIS.....	<i>L'Antagonisme anglo-allemand</i> .....	234
FERNAND CAUSSY.....	<i>Les Débuts politiques de Lamartine. I. La Candidature de Toalou</i> .....	249
PIERRE FONS.....	<i>Irreparable Tempus</i> , poème.....	262
KENÉ MARTINEAU.....	<i>Un ami de J. Barbey d'Aurevilly (l'abbé Anger)</i> .....	265
ALFRED NAQUET.....	<i>Réponse à M. Novicow</i> .....	277
LOUIS GATUMEAU.....	<i>Mes Fous</i> , contes.....	282

**Revue de la Quinzaine:** REMY DE GOURMONT : *Epilogues: Dialogues des Amateurs: LXXIII. L'Aérobous*, 294. — RACHILDE : *Les Romans*, 297. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 301. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 305. — GASTON DANVILLE : *Psychologie*, 311. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 316. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Spiritisme*, 322. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*; 328. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 334. — ANDRÉ FONTAINAS : *Les Théâtres*, 340. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 342. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 347. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 351. — DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : *Lettres néo-grecques*, 355. — E. SÉMÉNOFF : *Lettres russes*, 359. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 367. — FÉLIX DE GERANDO : *Lettres hongroises*, 371. — MERCVRE : *Publications récentes*, 374; *Echos*, 377.

## LXXVI

No 275. — 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE

ANDRÉ FONTAINAS.....	<i>L'Art et l'Etat</i> .....	385
ANDRÉ ROUYEYRE.....	<i>Visages: II. Théodule Ribot</i> .....	397

FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT trad.).....	<i>Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est (suite)</i> .....	398
LOUIS LE CARDONNEL.....	<i>Poèmes</i> .....	416
LOUIS LALOU.....	<i>La Musique de l'Avenir</i> .....	419
GEORGES BATAULT.....	<i>Apollon et Dionyos : leur vrai sens chez Nietzsche</i> .....	435
ALEXANDRA DAVID.....	<i>Un « Stirner » chinois</i> .....	445
FERNAND CAUSSY.....	<i>Les Débuts politiques de Lamartine. II. Le Scrutin</i> .....	453
PIERRE VILLETARD.....	<i>La Boutique, nouvelle</i> .....	469

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs*. LXXIV. *Les Patries*, 487. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 490. — RACHILDE : *Les Romans*, 493. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 499. — GEORGES POLTI : *Littérature dramatique*, 503. — EDMOND BARTHELEMY : *Histoire*, 507. — JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 512. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 517. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 521. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 525. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 531. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 537. — ANDRÉ FONTAINAS : *Les Théâtres*, 540. — PAUL SOUCHON : *Chronique du Midi*, 545. — GEORGES EERHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 548. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 553. — MARCEL ROBIN : *Lettres espagnoles*, 557. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 562. — TRISTAN LECLÈRE : *Variétés : Le Budget de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, 567. — MERCURE : *Publications récentes*, 571; *Echos*, 573.

## LXXVI

N° 276. — 16 DÉCEMBRE

PIERRE LASSERRE.....	<i>La Doctrine officielle de l'Université</i> .....	577
STUART MERRILL.....	<i>Le Vagabond, poème</i> .....	590
ANDRÉ ROUVEYRE.....	<i>Visages : III. Jean Moréas</i> .....	599
EMILE BERNARD.....	<i>Julien Tanguy, dit le « Père Tanguy »</i> .....	600
FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT trad.).....	<i>Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est (suite)</i> .....	617
LÉON SÉCHÉ.....	<i>Chateaubriand et la tombe de Pauline de Beaumont</i> .....	640
HASSÉ.....	<i>Nuits d'Espagne : La Veillée de la Morte</i> .....	650
GEORGES LE CARDONNEL....	<i>Les Soutiens de l'Ordre (I-V), roman</i> .....	665

**Revue de la Quinzaine :** REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs*. LXXV. *La Dame du drame*, 691. — RACHILDE : *Les Romans*, 694. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 697. — EDMOND BARTHELEMY : *Histoire*, 701. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 707. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 712. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 716. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 722. — ANDRÉ FONTAINAS : *Les Théâtres*, 725. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 733. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 737. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 743. — GASTON DANVILLE ET JEAN SALTAS : *Variétés : A propos d'Electre : Chrysis*, 747. — MERCURE : *Publications récentes*, 751; *Echos*, 752; *Tables de l'année 1908*, 761.

## TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS <sup>1</sup>

(1908)

## HENRI ALBERT

R. Q. Lettres allemandes : LXXI, 160, 544, 733 ; LXXII, 169, 547, 742 ;  
LXXIII, 159, 560, 741 ; LXXIV, 156, 536, 723 ; LXXV, 342, 731 ; LXXVI,  
172, 553, 737.

## PAUL ARBELET

Sur la tombe de Stendhal..... LXXI, 231

## DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS

R. Q. Lettres néo-grecques : LXXI, 747 ; LXXIII, 361 ; LXXIV, 743 ; LXXVI,  
355.

## HENRI BACHELIN

Jules Renard ..... LXXI, 5

## EDMOND BARTHÉLEMY

Saint-Simon..... LXXV, 5

R. Q. Histoire : LXXI, 113, 302, 692 ; LXXII, 126, 305, 517 ; LXXIII, 108,  
305, 500, 694 ; LXXIV, 109, 294, 503, 685 ; LXXV 113, 313, 488, 689 ;  
LXXVI, 110, 305, 507, 701.

## GEORGES BATAULT

La Philosophie de M. Bergson..... LXXII, 193

Apollon et Dionysos : leur vrai sens chez Nietzsche..... LXXVI, 435

## ALFRED DE BENGOCHEA

Poèmes..... LXXV, 628

## ARNOLD BENNETT

(Henry-D. Davray trad.)

Les Auteurs anglais, leurs débouchés, leurs bénéfices.... LXXI, 405

La Crise théâtrale en Angleterre..... LXXV, 579

## BARONNE CHARLES DE BENOIST

Incompatibilité des sexes..... LXXIV, 386

## FERNAND BENOIT

La Foire aux Paysages..... LXXIII, 233

## ÉMILE BERNARD

Julien Tanguy dit le « Père Tanguy »..... LXXVI, 600

## ALBERT DE BERSAUCOURT

Balzac et sa « Revue Parisienne » ..... LXXII, 45, 212

Les Pamphlets contre Victor Hugo..... LXXIV, 408, 626 ; LXXV, 65

## JULES BERTAUT

Barbey d'Aurevilly critique littéraire..... LXXVI, 5

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les Lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*.

## GEORGES BOHN

R. Q. Le Mouvement scientifique : LXXI, 118, 506 ; LXXII, 130, 521 ; LXXIII, 113, 507 ; LXXIV, 119, 508 ; LXXV, 119, 497 ; LXXVI, 116, 517.

## MAURICE BOISSARD

R. Q. Les Théâtres : LXXI, 142, 541, 714 ; LXXII, 346, 541, 720 ; LXXIII, 341, 538 ; LXXIV, 140, 328, 528, 716 ; LXXV, 525.

## PIERRE DE BOUCHAUD

*La Nature libératrice*..... LXXVI, 215

## X.-MARCEL BOULESTIN

R. Q. Variétés : Souvenirs dans un bar..... LXXVI, 184

## THOMAS BRAUN

*Poèmes*..... LXXI, 425

## JACQUES BRIEU

R. Q. Esotérisme et Spiritisme : LXXI, 526 ; LXXIII, 129 ; LXXIV, 123 ; LXXV, 141 ; LXXVI, 322.

## R. DE BURY

R. Q. Les Journaux : LXXI, 138, 332, 536, 710 ; LXXII, 151, 341, 537, 716 ; LXXIII, 140, 335, 535, 722 ; LXXIV, 135, 324, 524, 713 ; LXXV, 154, 323, 521, 713 ; LXXVI, 137, 334, 537, 722.

## RICIOTTO CANUDO

R. Q. Lettres italiennes : LXXI, 552 ; LXXII, 551 ; LXXIII, 565 ; LXXIV, 733 ; LXXV, 529.

R. Q. Variétés : Les deux Satl..... LXXIII, 370

## RICHARD CANTINELLI

*Poèmes*..... LXXI, 229

## THOMAS CARLYLE

(Edmond Barthélemy trad.)

Novalis..... LXXV, 369, 631

## EMILE CARTERON

Orientation du problème de la Science et de la Religion..... LXXIV, 453

## PAUL CASTIAUX

*Poèmes*..... LXXIV, 29

## FERNAND CAUSSY

Les Débuts politiques de Lamartine. I. La Candidature de Toulon. LXXVI, 249.

Les Débuts politiques de Lamartine. II. Le Scrutin..... LXXVI, 453

R. Q. Variétés : La Police des Mœurs sous le Directoire..... LXXV, 183

## CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER

R. Q. Variétés : Annonces matrimoniales, LXXI, 375 ; Le Christian Scien-  
tism, LXXIV, 179.

## A. CHANTALOUET

La Guerre possible..... LXXI, 642

## COMMINGES

Promenades d'Amants..... LXXIV, 646

## GUY-CHARLES CROS

*Poèmes*..... LXXIV, 594

- HENRI DAGAN**
- La Doctrine des Néo-Royalistes..... LXXIV, 223
- GASTON DANVILLE**
- R. Q. Psychologie : .... LXXI, 311 ; LXXII, 314 ; LXXIII, 507 ; LXXVI, 311
- GASTON DANVILLE et JEAN SALTAS**
- R. Q. Variétés : A propos d'Electre : Chrysis..... LXXVI, 747
- LUCIEN-ALPHONSE DAUDET**
- La Réponse imprévue, nouvelle..... LXXIV, 467
- JACQUES DAURELLE**
- R. Q. Variétés : Le Salon de Monte-Carlo..... LXXII, 182
- R. Q. La Curiosité..... LXXIII, 377, 569 ; LXXIV, 185
- ALEXANDRA DAVID**
- L'Instruction des Indigènes en Tunisie (Opinion de la jeunesse musulmane).  
LXXIV, 61.
- Un « Stirner » chinois..... LXXVI, 445
- HENRY-D. DAVRAY**
- R. Q. Lettres anglaises : LXXI, 350, 548, 738 ; LXXII, 173, 366, 746 ; LXXIII, 164, 351, 746 ; LXXIV, 161, 335, 728 ; LXXV, 178, 346, 735 ; LXXVI, 177, 743.
- EUGENIO DIAZ ROMERO**
- R. Q. Lettres hispano-américaines..... LXXI, 165, 357
- A. DROIN**
- La Plainte..... LXXV, 274
- LUCILE DUBOIS**
- R. Q. La France jugée à l'Etranger : LXXI, 370, 566 ; LXXII, 374 ; LXXIII, 366 ; LXXV, 546.
- EDOUARD DUJARDIN**
- Le Mouvement symboliste et la Musique..... LXXII, 5
- P. DUFAY**
- R. Q. Variétés : Champfleury et M<sup>me</sup> Hanska..... LXXII, 565
- MARCEL DUMINY**
- Poèmes..... LXXI, 639
- LOUIS DUMUR**
- Nietzsche et la « Culture »..... LXXI, 385
- Le Surhomme contre Nietzsche..... LXXIII, 399
- GEORGES EEKHOUD**
- R. Q. Chronique de Bruxelles : LXXI, 346 ; LXXII, 168, 736 ; LXXIII, 556 ; LXXIV, 330 ; LXXV, 173, 726 ; LXXVI, 548.
- ABBÉ V. ERMONI**
- Les Tendances actuelles dans le domaine religieux..... LXXII, 441
- ANATOLE FEUGÈRE**
- Les Indiennes de Chateaubriand, d'après des fragments inédits des « Mémoires d'Outre-Tombe »..... LXXIV, 203
- PIERRE FONTS**
- Irreparable Tempus..... LXXVI, 262
- ANDRÉ FONTAINAS**
- Dante-Gabriel Rossetti, Le Poète..... LXXIII, 193

- Matinée au bord de la mer*..... LXXV, 241  
 L'Art et l'Etat..... LXXVI, 385  
 R. Q. Les Théâtres : ..... LXXV, 718; LXXVI, 141, 340, 540, 725.  
**ERNEST GAUBERT**
- Henry Bataille..... LXXII, 597  
*Du Songe au Désir*..... LXXIV, 402  
 R. Q. Les Théâtres : ..... LXXV, 158, 327  
**HENRY GAUTHIER-VILLARS**
- R. Q. Variétés : Bayreuth et Munich..... LXXV, 549  
**ALBERT GAYET**
- Les dernières découvertes archéologiques en Égypte..... LXXIII, 633  
**LOUIS GATUMEAU**
- Mes fous, contes ..... LXXVI, 282  
**JULES DE GAULTIER**
- Le Bovarysme de l'Histoire..... LXXII, 577  
 Nietzsche contre le Surhomme..... LXXIV, 561  
 Une philosophie est-elle encore possible?..... LXXV, 245  
 R. Q. Philosophie : LXXI, 307; LXXII, 305; LXXIII, 310; LXXIV, 115, 690;  
 LXXV, 492; LXXVI, 512.  
**FÉLIX DE GERANDO**
- R. Q. Lettres hongroises : LXXI, 361; LXXIII, 177; LXXIV, 349; LXXVI, 371  
**ANDRÉ GIDE**
- Quelques Mots sur Emmanuel Signoret ..... LXXII, 243  
**GILBERT DE VOISINS**
- Chansons masquées*..... LXXII, 418  
**JEAN GIRAUDOUX**
- Sainte Estelle, nouvelle..... LXXV, 282, 456  
**EDMOND GOJON**
- Poèmes*..... LXXI, 462  
**JEAN GOUNOUILHOU**
- Les Sollicitations amoureuses, nouvelle ..... LXXIV, 73  
**JEAN DE GOURMONT**
- La Toison d'Or, roman..... LXXII, 475, 553; LXXIII, 70  
 R. Q. Littérature : LXXI, 109, 299, 501, 687; LXXII, 122, 302, 508, 695;  
 LXXIII, 104, 300, 496, 684; LXXIV, 105, 289, 496, 677; LXXV, 110, 309,  
 480, 685; LXXVI, 106, 301, 499, 697.  
 R. Q. Variétés : Vittorio Pica critique d'Art..... LXXI, 181  
**REMY DE GOURMONT**
- Les Premières Idées de Chateaubriand..... LXXIII, 385  
 André Rouveyre..... LXXVI, 193  
 R. Q. Epilogues : LXXI, 98, 292, 490, 676; LXXII, 114, 290, 501, 683; LXXIII,  
 98, 289, 487, 676; LXXIV, 93, 283, 488, 669; LXXV, 103, 296, 470, 674;  
 LXXVI, 95, 294, 487, 691.  
 R. Q. Philologie : ..... LXXIII, 699  
**PIERRE HALARY**
- Remarques sur la versification et discussion d'une erreur prosodique dans  
 Victor Hugo..... LXXIII, 593



## HASSÉ

Nuits d'Espagne : La Veillée de la Morté..... LXXVI, 650

## A.-FERDINAND HEROLD

Le Patriotisme Révolutionnaire..... LXXV, 604

R. Q. Littératures antiques..... LXXIV, 680

## Z. HIPPIUS

Notes sur la Littérature russe de notre temps..... LXXI, 71

## CHARLES-HENRY HIRSCH

R. Q. Les Revues : LXXI, 132, 326, 530, 705 ; LXXII, 146, 336, 531, 711,  
LXXIII, 134, 329, 529, 715 ; LXXIV, 129, 318, 517, 707 ; LXXV, 149, 319,  
516, 709 ; LXXVI, 131, 328, 531, 716.

## PIERRE HORTALA

Poème à la servante..... LXXV, 61

## EDMOND JALOUX

Le Réveillon de M. de la Pappelonière, nouvelle..... LXXV, 425

## FRANCIS JAMMES

Poèmes mesurés..... LXXII, 25

## RUDYARD KIPLING

(Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson trad.)

Deux Contes..... LXXIII, 268

Deux Contes..... LXXV, 85

## TRISTAN KLINGSOR

Humoresques..... LXXIV, 254

## ANNETTE KOLB

R. Q. Variétés : Berlioz à Munich..... LXXI, 373.

## P.-G. LA CHESNAIS

R. Q. Lettres scandinaves : LXXI, 176 ; LXXII, 560 ; LXXIV, 175, 545 ; LXXV,  
538.

## LOUIS LALOY

La Musique de l'Avenir..... LXXVI, 419

## LÉO LARGUIER

La Force..... LXXVI, 35

## PIERRE LASSERRE

La Doctrine officielle de l'Université..... LXXVI, 577

## PHILÉAS LEBESGUE

Le Portugal et l'Espagne dans l'œuvre de la civilisation ;..... LXXI, 263

R. Q. Lettres portugaises : LXXI, 743 ; LXXII, 750 ; LXXIII, 751 ; LXXIV, 739 ;  
LXXVI, 351.

## MARIUS-ARY LEBLOND

Le Rêve du Bonheur : Rousseau, Bernardin et le XIX<sup>e</sup> siècle.. LXXIII, 421

Le Rêve du Bonheur : L'Age d'Or..... LXXIII, 607

Les Idées nouvelles sur le Romantisme..... LXXV, 561

## GEORGES LE CARDONNEL

Les Soutiens de l'Ordre, roman..... LXXVI, 665

## LOUIS LE CARDONNEL

Poèmes..... LXXV, 28

Poèmes..... LXXVI, 416

R. Q. Questions morales et religieuses : LXXI, 520 ; LXXII, 707 ; LXXIII, 711 ; LXXV, 137.

TRISTAN LECLÈRE

R. Q. Art ancien : LXXI, 150, 728 ; LXXII, 544 ; LXXIII, 552 ; LXXIV, 145, 719 ; LXXV, 723 ; LXXVI, 347.

R. Q. Variétés : Rimsky-Korsakow, LXXIV, 359 ; Le Budget de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ..... LXXVI, 567

LEGRAND-CHABRIER

Le Badaud rétrospectif ..... LXXIV, 586

Bestiaire ..... LXXV, 661

LUCIEN LELUC

Poèmes ..... LXXIV, 594

MARIE LENÉRU

Le cas de Miss Helen Keller ..... LXXIV, 598

PAUL LOUIS

Le Syndicalisme français ..... LXXII, 248

La Politique des classes moyennes ..... LXXIV, 32

L'Antagonisme anglo-allemand ..... LXXVI, 234

EMILE MAGNE

Une Ruelle précieuse au XVII<sup>e</sup> siècle ..... LXXI, 242

Le Jeu de massacre ..... LXXIII, 5

Esthétique des villes : Les Cortèges ..... LXXIV, 234

AUGUSTE MARGUILLIER

R. Q. Musées et Collections : LXXI, 154 ; LXXII, 159 ; LXXIII, 152 ; LXXIV, 149 ; LXXV, 166 ; LXXVI, 166.

MARIN

Lettres à Voltaire, publiées par M. Fernand Caussy ..... LXXII, 637

JEAN MARNOLD

R. Q. Musique : LXXI, 145, 336, 719 ; LXXII, 156, 350, 723 ; LXXIII, 143, 546, 727 ; LXXV, 332 ; LXXVI, 148, 342.

RENÉ MARTINEAU

Généalogie de Villiers de l'Isle-Adam ..... LXXIII, 62

Un ami de J. Barbey d'Aurevilly (l'abbé Anger) ..... LXXVI, 265

G. MATISSE

R. Q. Variétés : Histoire extraordinaire des Electrons ..... LXXV, 744

OCTAVE MAUS

Divergences musicales ..... LXXIV, 193

ALBERT MAYBON

Le Programme des démocrates-socialistes chinois ..... LXXII, 619

HENRI MAZEL

R. Q. Science sociale : LXXI, 122, 511 ; LXXII, 323, 699 ; LXXIII, 520 ; LXXIV, 299 ; LXXV, 123, 500 ; LXXVI, 120, 707.

CHARLES MÉRÉ

André Chénier journaliste ..... LXXI, 603

G. MERÉDITH

(Marguerite Yersin trad.)

L'Histoire de Chloé, conte ..... LXXI, 653 ; LXXII, 89, 264

## CHARLES MERKI

R. Q. Archéologie, Voyages : LXXI, 316; LXXII, 327, 703; LXXIII, 315, 702; LXXIV, 304, 698; LXXV, 128, 506, 699; LXXVI, 521.

R. Q. Variétés : Paris au temps des Romantiques..... LXXIV, 549

## STUART MERRILL

*Le Vagabond*..... LXXVI, 590

## H. MESSET

R. Q. Lettres néerlandaises : LXXI, 561; LXXII, 554; LXXIV, 170, 545; LXXV, 355; LXXVI, 367.

## VICTOR-EMILE MICHELET

*Poèmes*..... LXXI, 66

## ALBERT MOCKEL

L'Île du Repos, conte pour les enfants d'hier..... LXXI, 466

## MARCEL MONTANDON

R. Q. Lettres roumaines : LXXI, 168; LXXIII, 167; LXXIV, 165; LXXV, 350.

## CHARLES MORICE

R. Q. Art moderne : LXXI, 342, 724; LXXII, 356, 728; LXXIII, 147, 344, 732; LXXV, 162; LXXVI, 155, 733.

## JACQUES MORLAND

Le maître de Léonard de Vinci : Andréa Verrocchio..... LXXII, 426

## ALFRED MORTIER

*Poèmes*..... LXXIII, 605

## GABRIEL MOUREY

*Des roses sur la mer*..... LXXII, 261

## MICHEL MUTERMILCH

R. Q. Lettres polonaises : LXXI, 172, 557; LXXII, 369; LXXIII, 756; LXXIV, 541; LXXVI, 562.

## ALFRED NAQUET

Réponse à M. Novicow..... LXXVI, 277

## JACQUES NERVAT

*Majorque*..... LXXV, 598

## FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est... LXXVI, 196, 398, 617

## JEAN NOREL

Le Prochain Conflit du Pacifique..... LXXI, 69

L'Europe contre la Turquie..... LXXVI, 23

R. Q. Questions militaires et maritimes : LXXI, 320; LXXII, 134; LXXIII, 321; LXXIV, 512; LXXV, 510.

## J. NOVICOW

Les Patries et la Question sociale..... LXXV, 214

## JEHANNE D'ORLIAC

*Poèmes*..... LXXIV, 58

## G. PALANTE

La Sensibilité individualiste..... LXXIII, 577

## ADOLPHE PAUPE

R. Q. Variétés : Une lettre inédite de Prosper Mérimée..... LXXI, 757

## PÉLADAN

Un Idéalisme expérimental : La Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses manuscrits, LXXI, 193, 440.

De l'inutilité de la Réforme protestante..... LXXV, 30, 253

## J. PÉRÈS

Le Mysticisme de la volonté chez H. de Balzac..... LXXIV, 5

## MAURICE PÉZARD

Salammbô et l'archéologie punique..... LXXI, 622

Le Modernisme chez les Juifs..... LXXIV, 438

## CONSTANTIN PHOTIADÈS

Voyages..... LXXV, 49

## EDMOND PILON

Madame Greuze, ou « la Cruche cassée »..... LXXI, 80, 275

La Dame du Louvre..... LXXV, 619

Georges Lecomte..... LXXVI, 217

## GEORGES POLTI

R. Q. Littérature dramatique : LXXI, 504; LXXII, 513; LXXIII, 688; LXXIV, 500; LXXV, 484; LXXVI, 503.

## FRANÇOIS PORCHÉ

*Paroles de la trentième année*..... LXXI, 25

*Solitude au loin*..... LXXV, 413

## HENRI POTEZ

Un homme heureux : Fontenelle..... LXXVI, 38

## DOCTEUR ALBERT PRIEUR

R. Q. Psychiatrie et Sciences médicales..... LXXII, 319; LXXIII, 515

## PIERRE QUILLARD

Charles Cros..... LXXIV, 23

R. Q. Les Poèmes : LXXI, 98, 493, 679; LXXII, 290, 686; LXXIII, 291; LXXIV, 96; LXXV, 298, 472, 677; LXXVI, 98, 490.

## RACHILDE

R. Q. Les Romans : LXXI, 104, 295, 496, 683; LXXII, 117, 297, 504, 690; LXXIII, 100, 296, 490, 679; LXXIV, 99, 285, 490, 672; LXXV, 106, 304, 476, 681; LXXVI, 102, 297, 493, 694.

## ERNEST RAYNAUD

*Voyage à Venise*..... LXXI, 594

## MARCEL RÉJA

La Responsabilité criminelle..... LXXI, 52

La Danse, aperçu historique..... LXXV, 444

## GABRIEL RENAUDÉ

R. Q. Les Bibliothèques..... LXXI, 701; LXXIII, 326, LXXV, 146

## G. DE REYNOLD

Un Précurseur du Romantisme: Gessner et le sentiment de la Nature, LXXIV, 44.

## WILLIAM RITTER

R. Q. Lettres tchèques.... LXXI, 366; LXXIII, 184; LXXIV, 354; LXXV, 542

R. Q. Variétés: L'Art de Stanislas Wyspianski..... LXXII, 755

## MARCEL ROBIN

R. Q. Lettres espagnoles : LXXII, 178 ; LXXIII, 356 ; LXXIV, 339 ; LXXV, 739 ; LXXVI, 557.

## CLAUDE ROGER-MARX

*Poèmes*..... LXXII, 455

## RICARDO ROJAS

Un poète sud-américain : Ruben Dario..... LXXII, 459

## LUCIEN ROLMER

*Les Chants perdus*..... LXXIII, 243

## FÉLICIEN ROPS

De Stevens et quibusdam aliis (Lettre inédite publiée par M. George Groffe)..... LXXIII, 651

## ISABELLA ROSSEL

Réponse à M. Jean Norel à propos du volume « Mémoires et Correspondance de Louis Rossel »..... LXXIV, 258

## ANDRÉ ROUYEYRE

Visages : I. Anatole France..... LXXVI, 195

Visages : II. Théodule Ribot..... LXXVI, 307

Visages : III. Jean Moréas..... LXXVI, 599

## STANISLAS RZEWUSKI

Le Jubilé de Tolstoï..... LXXV, 399

## GEORGES SABIRON

*A mes frères, les arbres*..... LXXIII, 58

## SAINT-POL-ROUX

Pour dire aux funérailles des Poètes..... LXXII, 594

## JULES SAGERET

Paradis laïques : Le Paradis d'Anatole France (Sur la Pierre blanche). LXXI, 215.

Henri Poincaré (La Commodité scientifique. — La Science pour la Science.)..... LXXII, 33

Paradis laïques : leur négation, par André Beaunier (Le Roi Tobol). LXXVI, 55.

## CÉCILE SAUVAGE

*Poèmes*..... LXXIII, 410

## C.-M. SAVARIT

Les Lois de l'Allitération et de l'Assonance, semi-allitération et semi-asonnance..... LXXI, 430

## EDOUARD SCHURÉ

*Dionysos*..... LXXIV, 216

## ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT

Auguste Brizeux. A propos du Cinquantenaire de sa mort... LXXIII, 253

## LÉON SÉCHÉ

Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve... LXXI, 31

Etudes d'histoire romantique : Le Cénacle de la Muse française, LXXII, 385 ; LXXIII, 24.

- Les Débuts du Romantisme au Théâtre-Français : Le baron Taylor et le « Léonidas » de Michel Pichat en 1825..... LXXV, 193, 432  
 Chateaubriand et la tombe de Pauline de Beaumont..... LXXVI, 640
- E. SÉMÉNOFF**
- R. Q. Lettres russes : LXXI, 752 ; LXXIII, 173 ; LXXIV, 343 ; LXXV, 533 ; LXXVI, 359.
- FERNAND SÉVERIN**
- Notes sur Van Lerberghe..... LXXIV, 369
- CARL SIGER**
- R. Q. Questions coloniales : LXXI, 126 ; LXXII, 140 ; LXXIII, 121 ; LXXIV, 312 ; LXXV, 133, 702 ; LXXVI, 316.
- PAUL SOUCHON**
- R. Q. Chronique du Midi : LXXII, 360 ; LXXIII, 736 ; LXXIV, 533 ; LXXV, 337 ; LXXVI, 545.
- ANDRÉ SPIRE**
- Poèmes..... LXXI, 258
- LAURENT TAILHADE**
- La Farce de la marmite..... LXXIII, 212, 458, 660
- ARCHAG TCHOBANIAN**
- Poèmes ..... LXXIII, 613
- JOSÉ THÉRY**
- R. Q. Questions juridiques : LXXI, 516 ; LXXII, 332 ; LXXIII, 117, 707 ; LXXIV, 308, 702 ; LXXVI, 127, 525.
- LOUIS THOMAS**
- Stances au soleil..... LXXIV, 449
- TOUNY-LÉRY**
- La Pâque des Roses..... LXXIII, 646
- LOUISE VAN DEN PLAS**
- Le vrai féminisme provoque-t-il la guerre des sexes ?..... LXXV, 277
- A. VAN GENNEP**
- De quelques cas de Bovarysme collectif..... LXXIII, 228
- R. Q. Ethnographie, Folklore : LXXI, 697 ; LXXII, 528 ; LXXIII, 525 ; LXXIV, 695 ; LXXV, 695 ; LXXVI, 712.
- GASTON VARENNE**
- Carpeaux à l'École de Rome et la genèse d'Ugolin..... LXXI, 577
- PIERRE VILLETARD**
- La Boutique, nouvelle..... LXXVI, 469
- GABRIEL VOLLAND**
- Poésies ..... LXXII, 632
- H.-G. WELLS**
- (Henry-D. Davray et B. Kosakiewicz trad.)
- Un Rêve d'Armageddon, conte..... LXXVI, 67
- STEFAN ZEROMSKI**
- (Michel Mutermilch trad.)
- Aryman se venge, conte..... LXXIV, 265

REVUE DE LA QUINZAINE  
TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

- ARCHÉOLOGIE, VOYAGES : LXXI, 316 ; LXXII, 327, 703 ; LXXIII, 315, 702 ; LXXIV, 304, 698 ; LXXV, 128, 506, 699 ; LXXVI, 521.
- ART ANCIEN : LXXI, 150, 728 ; LXXII, 544 ; LXXIII, 552 ; LXXIV, 145, 719 ; LXXV, 723 ; LXXVI, 347.
- ART MODERNE : LXXI, 342, 724 ; LXXII, 356, 728 ; LXXIII, 147, 344, 732 ; LXXV, 162 ; LXXVI, 155, 733.
- BIBLIOTHÈQUES (LES) : LXXI, 701 ; LXXIII, 326 ; LXXV, 146.
- CHRONIQUE DE BRUXELLES : LXXI, 346 ; LXXII, 166, 736 ; LXXIII, 556 ; LXXIV, 330 ; LXXV, 173, 726 ; LXXVI, 548.
- CHRONIQUE DU MIDI : LXXII, 360 ; LXXIII, 736 ; LXXIV, 533 ; LXXV, 337 ; LXXVI, 545.
- CURIOSITÉ (LA) : LXXIII, 377, 569 ; LXXIV, 185.
- ÉCHOS : LXXI, 187, 379, 570, 762 ; LXXII, 185, 379, 569, 763 ; LXXIII, 189, 381, 574, 763 ; LXXIV, 189, 365, 553, 748 ; LXXV, 187, 359, 554, 748 ; LXXVI, 187, 377, 573, 752.
- ÉPILOGUES : LXXI, 98, 292, 490, 676 ; LXXII, 114, 290, 501, 683 ; LXXIII, 98, 289, 487, 676 ; LXXIV, 93, 283, 488, 669 ; LXXV, 103, 296, 470, 674 ; LXXVI, 95, 294, 487, 691.
- ÉCOTÉRISME ET SPIRITISME : LXXI, 526 ; LXXIII, 129 ; LXXIV, 123 ; LXXV, 141 ; LXXVI, 322.
- ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE : LXXI, 697 ; LXXII, 528 ; LXXIII, 525 ; LXXIV, 695 ; LXXV, 695 ; LXXVI, 712.
- FRANCE (LA) JUGÉE A L'ÉTRANGER : LXXI, 370, 566 ; LXXII, 374 ; LXXIII, 366 ; LXXV, 546.
- HISTOIRE : LXXI, 113, 302, 692 ; LXXII, 126, 305, 517 ; LXXIII, 108, 305, 500, 694 ; LXXIV, 109, 294, 503, 685 ; LXXV, 113, 313, 488, 689 ; LXXVI, 110, 305, 507, 701.
- JOURNAUX (LES) : LXXI, 138, 332, 536, 710 ; LXXII, 151, 341, 537, 716 ; LXXIII, 140, 335, 535, 722 ; LXXIV, 135, 324, 524, 713 ; LXXV, 154, 323, 521, 713 ; LXXVI, 137, 334, 537, 722.
- LETTRES ALLEMANDES : LXXI, 160, 544, 733 ; LXXII, 169, 547, 742 ; LXXIII, 159, 560, 741 ; LXXIV, 156, 536, 723 ; LXXV, 342, 731 ; LXXVI, 172, 553, 737.
- LETTRES ANGLAISES : LXXI, 350, 548, 738 ; LXXII, 173, 366, 746 ; LXXIII, 164, 351, 746 ; LXXIV, 161, 335, 728 ; LXXV, 178, 346, 735 ; LXXVI, 177, 743.
- LETTRES ESPAGNOLES : LXXII, 178 ; LXXIII, 356 ; LXXIV, 339 ; LXXV, 739 ; LXXVI, 557.
- LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES : LXXI, 165, 357.
- LETTRES HONGROISES : LXXI, 361 ; LXXIII, 177 ; LXXIV, 349 ; LXXVI, 371.
- LETTRES ITALIENNES : LXXI, 552 ; LXXII, 551 ; LXXIII, 565 ; LXXIV, 733 ; LXXV, 529.
- LETTRES NÉERLANDAISES : LXXI, 561 ; LXXII, 554 ; LXXIV, 170, 545 ; LXXV, 355 ; LXXVI, 367.
- LETTRES NÉO-GREQUES : LXXI, 747 ; LXXIII, 361 ; LXXIV, 743 ; LXXVI, 355.
- LETTRES POLONAISES : LXXI, 172, 557 ; LXXII, 369 ; LXXIII, 756 ; LXXIV, 541 ; LXXVI, 562.
- LETTRES PORTUGAISES : LXXI, 743 ; LXXII, 750 ; LXXIII, 751 ; LXXIV, 739 ; LXXVI, 351.

- LETTRES ROUMAINES : LXXI, 168 ; LXXIII, 167 ; LXXIV, 165 ; LXXV, 350.  
 LETTRES RUSSES : LXXI, 752 ; LXXIII, 173 ; LXXIV, 343 ; LXXV, 533 ; LXXVI, 359.  
 LETTRES SCANDINAVES : LXXI, 176 ; LXXII, 560 ; LXXIV, 175, 545 ; LXXV, 538.  
 LETTRES TCHÈQUES : LXXI, 366 ; LXXIII, 184 ; LXXIV, 354 ; LXXV, 542.  
 LITTÉRATURE : LXXI, 109, 299, 501, 687 ; LXXII, 122, 302, 508, 695 ; LXXIII, 104, 300, 496, 684 ; LXXIV, 105, 289, 496, 677 ; LXXV, 110, 309, 480, 685 ; LXXVI, 106, 301, 499, 697.  
 LITTÉRATURE DRAMATIQUE : LXXI, 504 ; LXXII, 513 ; LXXIII, 688 ; LXXIV, 500 ; LXXV, 484 ; LXXVI, 503.  
 LITTÉRATURES ANTIQUES : LXXIV, 680.  
 MOUVEMENT (LE) SCIENTIFIQUE : LXXI, 118, 506 ; LXXII, 130, 521 ; LXXIII, 113, 507 ; LXXIV, 119, 508 ; LXXV, 119, 497 ; LXXVI, 116, 517.  
 MUSÉES ET COLLECTIONS : LXXI, 154 ; LXXII, 159 ; LXXIII, 152 ; LXXIV, 149 ; LXXV, 166 ; LXXVI, 166.  
 MUSIQUE : LXXI, 146, 336, 719 ; LXXII, 156, 350, 723 ; LXXIII, 143, 546, 727 ; LXXV, 332 ; LXXVI, 148, 342.  
 PHILOGOLOGIE : LXXIII, 699.  
 PHILOSOPHIE : LXXI, 307 ; LXXII, 305 ; LXXIII, 310 ; LXXIV, 115, 690 ; LXXV, 492 ; LXXVI, 512.  
 POÈMES (LES) : LXXI, 98, 493, 679 ; LXXII, 290, 686 ; LXXIII, 291 ; LXXIV, 96 ; LXXV, 298, 472, 677 ; LXXVI, 98, 490.  
 PSYCHIATRIE ET SCIENCES MÉDICALES : LXXII, 319 ; LXXIII, 515.  
 PSYCHOLOGIE : LXXI, 311 ; LXXII, 314 ; LXXIII, 507 ; LXXVI, 311.  
 PUBLICATIONS RÉCENTES : LXXI, 186, 378, 569, 760 ; LXXII, 184, 378, 568, 761 ; LXXIII, 188, 379, 572, 761 ; LXXIV, 188, 363, 551, 748 ; LXXV, 187, 359, 746 ; LXXVI, 185, 374, 571, 751.  
 QUESTIONS COLONIALES : LXXI, 126 ; LXXII, 140 ; LXXIII, 121 ; LXXIV, 312 ; LXXV, 133, 702 ; LXXVI, 316.  
 QUESTIONS JURIDIQUES : LXXI, 516 ; LXXII, 332 ; LXXIII, 117, 707 ; LXXIV, 308, 702 ; LXXVI, 127, 525.  
 QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES : LXXI, 320 ; LXXII, 134 ; LXXIII, 321 ; LXXIV, 512 ; LXXV, 510.  
 QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES : LXXI, 520 ; LXXII, 707 ; LXXIII, 711 ; LXXV, 137.  
 REVUES (LES) : LXXI, 132, 326, 530, 705 ; LXXII, 146, 336, 531, 711 ; LXXIII, 134, 329, 529, 715 ; LXXIV, 129, 318, 517, 707 ; LXXV, 149, 319, 516, 709 ; LXXVI, 131, 328, 531, 716.  
 ROMANS (LES) : LXXI, 104, 295, 496, 683 ; LXXII, 117, 297, 504, 690 ; LXXIII, 100, 296, 490, 679 ; LXXIV, 99, 285, 490, 670 ; LXXV, 106, 304, 476, 681 ; LXXVI, 102, 297, 493, 694.  
 SCIENCE SOCIALE : LXXI, 122, 511 ; LXXII, 323, 699 ; LXXIII, 520 ; LXXIV, 299 ; LXXV, 123, 500 ; LXXVI, 120, 707.  
 THÉÂTRES (LES) : LXXI, 142, 541, 714 ; LXXII, 346, 541, 720 ; LXXIII, 341, 538 ; LXXIV, 140, 328, 528, 716 ; LXXV, 158, 327, 525, 718 ; LXXVI, 141, 340, 540, 725.  
 VARIÉTÉS : LXXI, 181, 373, 757 ; LXXII, 182, 565, 755 ; LXXIII, 370 ; LXXIV, 179, 359, 549 ; LXXV, 183, 744 ; LXXVI, 184, 567, 747.

8879

---

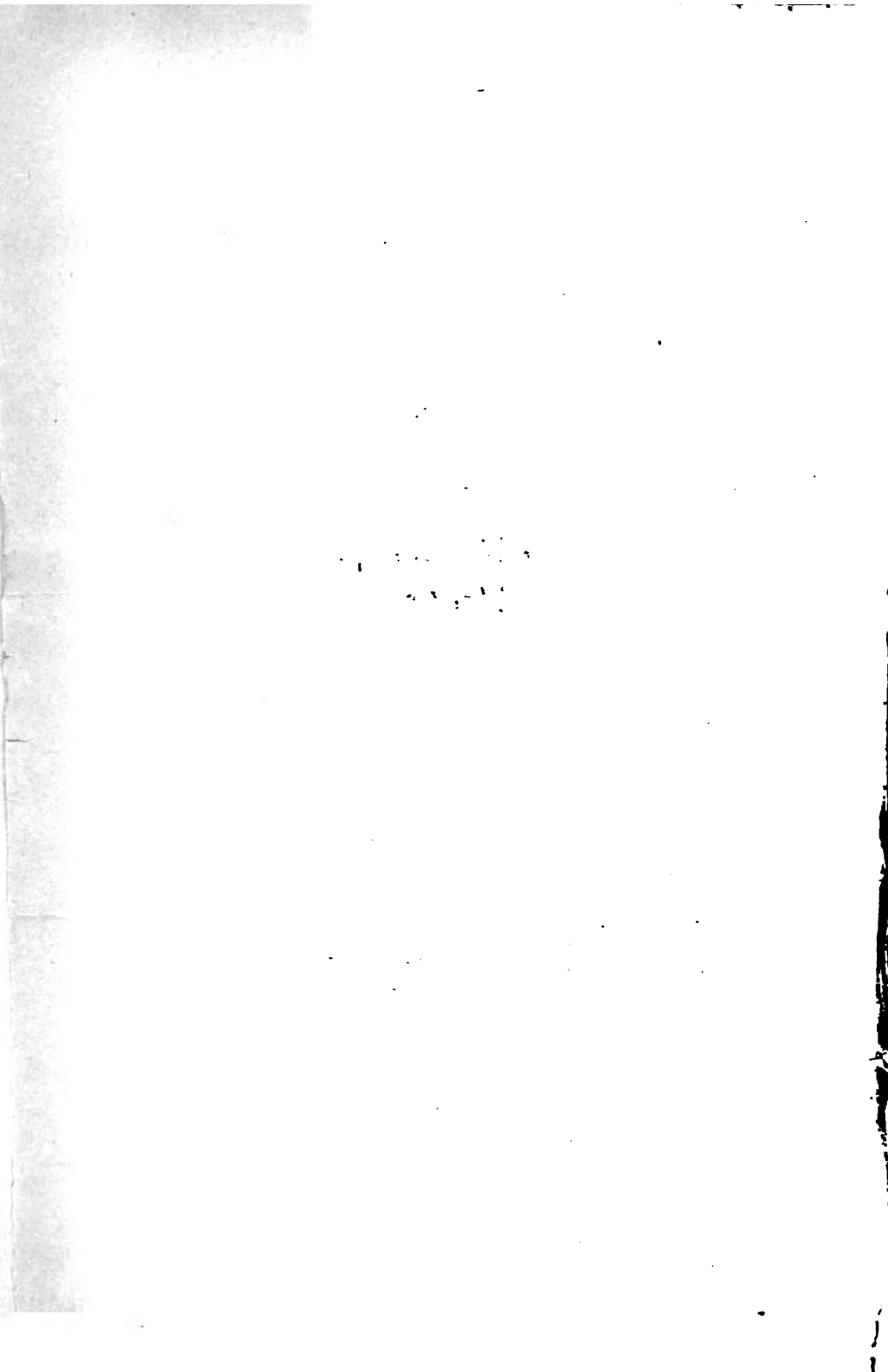
Le Gérant : A. VALLETTE











This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred  
by retaining it beyond the specified  
time.

Please return promptly.

Rivier College  
4/16/46

~~DUE MAR 1 '50~~

3 2044 105 322 531

